


3 1761 11970568 9



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119705689>

Document
Publication

51
7

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 9

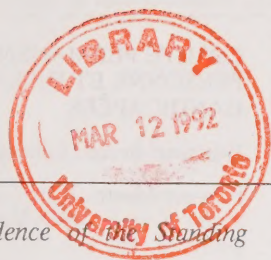
Fascicule n° 9

Thursday, February 13, 1992

Le jeudi 13 février 1992

Chairman: Bruce Halliday

Président: Bruce Halliday



Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des Personnes handicapées

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the Economic Integration of Disabled Persons

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude
concernant l'intégration économique des personnes
handicapées

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Members

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Membres

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 13, 1992
(20)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 3:38 o'clock p.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Beryl Gaffney, Bruce Halliday, Allan Koury and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witnesses: From Health and Welfare Canada: Neil Faulkner, Assistant Deputy Minister, Medical Services Branch; Dr. Gillian Lynch, Director General, Indian & Northern Health Services, Medical Services Branch; Marguarite Keeley, A/Director General, Program Transfer, Policy and Planning, Medical Services Branch.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the Economic Integration of Disabled Persons. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated June 13, 1991, Issue No. 2.*)

Neil Faulkner made a statement and with the other witnesses answered questions.

At 4:53 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 13 FÉVRIER 1992
(20)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 15 h 38, dans la salle 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Beryl Gaffney, Bruce Halliday, Allan Koury, Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoins: De Santé et Bien-être social Canada: Neil Faulkner, sous-ministre adjoint, Services médicaux; Dre Gillian Lynch, directrice générale, Santé des Indiens et des populations du Nord, Services médicaux; Marguarite Keeley, directrice générale p.i., Transfert des programmes, politiques et planification, Services médicaux.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité reprend l'examen de l'intégration économique des personnes handicapées (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi 13 juin 1991, fascicule n° 2*).

Neil Faulkner fait un exposé puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 16 h 53, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, February 13, 1992

• 1539

The Chairman: The chair sees quorum for bringing this meeting to order to hear witnesses. Our business today is pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the economic integration of disabled persons.

We are fortunate to have with us three witnesses from Health and Welfare Canada. We want to welcome you here, Mr. Faulkner, and perhaps you would be kind enough to introduce your two colleagues.

• 1540

Mr. Neil Faulkner (Assistant Deputy Minister, Medical Services Branch, Health and Welfare Canada): Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to introduce Dr. Gillian Lynch, who is the Director General of Indian and Northern Health Services of the Medical Services Branch, and Marguarite Keeley, who is Director General, Program Transfer, Policy and Planning for the Medical Services Branch.

My presentation today, with your permission, Mr. Chairman, will begin with an overview of the responsibilities of the Medical Services Branch and the health services we provide to First Nations and Inuit people. Within this context I will then address the health services that the branch provides to disabled First Nations people. We can then open up to any questions that you may wish to pursue.

Our services have evolved over the years in part due to the inability of the mainline provincial systems to serve Indian populations fully, due to the special nature of their needs, due to the inaccessibility and remoteness, and also, clearly as a reflection of the special relationship that the federal government has in regard to Indian and Inuit peoples.

Since 1979 the work of our branch has been guided by the Indian health policy. Its goal is "to achieve an increasing level of health in Indian communities, generated and maintained by the Indian communities themselves".

The Indian health policy is supported by three pillars: community development, the traditional relationship of Indian people to the federal government, and the interrelated Canadian health system. The latter, of course, is crucial to achieving the policy's goal. The full potential of the Canadian health system must be tapped at each level with the parties involved to play the role for which they have a mandate and are best equipped to achieve the results.

The objective of the Medical Services Branch is to assist status Indians, Inuit, and residents of the Yukon to attain a level of health comparable to that of other Canadians living in similar locations. It is important to keep in mind that all

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 13 février 1992

Le président: Je vois qu'il y a quorum. La séance est donc ouverte. Conformément à l'alinéa 108(3)b) du Règlement, nous étudions aujourd'hui l'intégration économique des personnes handicapées.

Nous sommes heureux d'accueillir aujourd'hui trois témoins de Santé et Bien-être social Canada. Bienvenue, monsieur Faulkner; je vous prie de nous présenter vos collègues.

M. Neil Faulkner (sous-ministre adjoint, Direction générale des services médicaux, Santé et Bien-être social Canada): Je vous remercie, monsieur le président. J'aimerais vous présenter la Dre Gillian Lynch, directrice des Services de santé des Indiens et des populations du Nord, ainsi que M^{me} Marguarite Keeley, directrice générale du Transfert des programmes, politique et planification.

Mon exposé d'aujourd'hui commencera par un survol des responsabilités de la Direction générale des services médicaux et des services de santé que nous offrons aux premières nations et au peuple inuit. Dans ce contexte, j'aborderai par la suite les services de santé que la direction générale assure aux personnes handicapées des premières nations. Je répondrai aux questions que vous voudrez bien me poser.

Nos services ont évolué au fil des ans en partie pour pallier les lacunes des services provinciaux, lacunes attribuables aux besoins spéciaux de la clientèle indienne, difficile à desservir en raison de son éloignement des principaux centres. Les services que nous offrons maintenant reflètent aussi la relation particulière qui existe entre le gouvernement fédéral et les Indiens et les Inuits.

Depuis 1979, les travaux de la direction générale se font dans l'esprit de la politique sur la santé des Indiens. Celle-ci « vise à ce que le niveau de santé des Indiens soit relevé et maintenu grâce à l'action des collectivités indiennes elles-mêmes ».

La politique sur la santé des Indiens repose sur trois principes, notamment le développement communautaire, le lien traditionnel existant entre le peuple des premières nations et le gouvernement fédéral et l'interdépendance des composantes du système de santé canadien. Ce troisième principe constitue la clé de la réalisation de l'objectif de la politique: le plein potentiel du système de santé canadien sera mis à contribution et les intervenants de tous les paliers joueront le rôle qui leur incombe et pour lequel ils sont le plus compétents.

La Direction générale des services médicaux a pour objectif d'aider les Indiens inscrits, les Inuits et les habitants du Yukon à atteindre un niveau de santé comparable à celui des autres Canadiens vivant dans des endroits semblables. Il

[Texte]

First Nations and Inuit people receive most of their hospital and physicians' services through insured programs provided by the provinces and assisted by federal transfers administered by Health and Welfare Canada.

Medical Services Branch arranges for the delivery of on-reserve community health services such as public health nursing, immunization, treatment services, dental services, health education, nutritional services, alcohol and substance abuse prevention and treatment, and environmental health services. These services may be delivered directly by branch employees through branch health facilities, or through contracts with universities and professional agencies and, increasingly, through contribution and transfer agreements with First Nations. These services are delivered from 7 general hospitals and 572 nursing stations and health centres scattered across the country.

In addition, I must mention the non-insured health benefits program for which Indian people and Inuit, regardless of the place of residence, are eligible. This program provides a range of benefits of medically necessary health services that are not available from any other source. They are provided on the basis of medical judgment, and include such things as drugs, medical supplies, medical equipment, dental services, hearing and vision care, and assistance with transportation to health facilities.

The focus of branch health services has made a significant shift over the last decade from treatment of disease to prevention of disease and injury, through the promotion of healthy lifestyles. The health team at the community level, principally nurses, community health representatives, the CHRs, and alcohol and substance abuse counsellors, as a team are attempting to devote more of their time to health education and community activities that inform people about risks to their health and ways to work as individuals, families, and communities to reduce those risks.

Community health teams are supported by health educators, nutritionists and other specialists, at the regional and national levels. These specialists provide expert advice and information, as well as materials that are available for adaptation to meet specialized community health promotion programs such as health fairs, native role models for healthy lifestyles, school health programs, etc.

[Traduction]

importe de garder à l'esprit que l'ensemble des premières nations et du peuple inuit obtiennent la plupart de leurs services hospitaliers et médicaux en vertu des régimes d'assurance-maladie de leur province, régimes auxquels participe le gouvernement fédéral grâce aux paiements de transfert administrés par Santé et Bien-être social Canada.

La Direction générale des services médicaux assure ou veille à assurer la prestation, dans les réserves, des services de santé communautaire, notamment les soins infirmiers en santé publique, l'immunisation, les services de traitement, les services dentaires, l'éducation sanitaire, les services de nutrition, la prévention et le traitement de l'alcoolisme et des toxicomanies, ainsi que les services d'hygiène du milieu. Ces services peuvent être assurés directement par des employés de la direction générale par le truchement des établissements de soins de santé de la direction générale, en vertu de marchés conclus avec des universités et des organismes professionnels, ou encore, en vertu d'accords de contribution ou d'accords de transfert conclus avec les premières nations. Ces services sont offerts depuis sept hôpitaux généraux et 572 postes de soins infirmiers ou centres de santé à travers le pays.

En outre, des services de santé non assurés sont offerts à tous les Indiens et Inuits admissibles, peu importe le lieu de résidence. Il s'agit d'une gamme de services de santé qui sont jugés nécessaires du point de vue médical et qui ne peuvent être obtenus d'aucune autre source. Ils sont offerts à la discrétion du personnel médical et comprennent des éléments comme les médicaments, les fournitures médicales, le matériel médical, les services dentaires, les soins de l'audition et de la vision, ainsi que l'assistance en cas de transport à des établissements de soins de santé.

Grâce à la promotion de saines habitudes de vie, les services de santé offerts par la direction générale ont connu une importante réorientation en passant du traitement de la maladie à la prévention de la maladie et des blessures. L'équipe de santé oeuvrant au sein de la collectivité—laquelle comprend surtout des infirmières, des représentants en santé communautaire et des conseillers en matière de lutte contre l'alcoolisme et les toxicomanies—tente de consacrer une plus grande part de son temps à l'éducation sanitaire et aux activités communautaires dont l'objet est de renseigner les membres de la collectivité sur les risques qui menacent leur santé ainsi que sur les façons de travailler ensemble à titre de particuliers, de familles et de collectivités pour réduire ces risques.

Des éducateurs sanitaires, des nutritionnistes et d'autres spécialistes régionaux et nationaux viennent appuyer les efforts des équipes de santé communautaire. Ces spécialistes offrent des conseils d'experts et des renseignements, de même que du matériel qui peut être adapté et utilisé pour élaborer des programmes de promotion de la santé communautaire, notamment des foires de la santé, des modèles de comportement autochtone pour les habitudes de vie liées à la santé et des programmes d'hygiène scolaire.

[Text]

[Translation]

• 1545

Key to this change in direction is the development of strong partnerships with First Nations at the community, regional and national levels. It requires the knowledge and experience of community leaders to identify the problems accurately and to work with professionals and community members to design programs that will go to the source of those problems. This is much more than a consultation process. It builds from good working links with the Assembly of First Nations Health Commission, national native health professional groups such as the nurses and the CHRs and, more recently, the native physicians' organization and regional health commissions and committees.

Important health issues being addressed through this type of process at the present time include a working group on youth solvent abuse treatment, a focus group on the prevention of unintentional injuries to children, a steering committee that has developed an agenda for community mental health services in First Nation communities, and a national addictions awareness week.

Complementing these partnerships, and a cornerstone for the present branch policy, is the transfer of control and the process of empowerment of community health programs to First Nations that wish to take on this responsibility. Since Cabinet approval of this policy in 1988, 16 transfer agreements affecting 61 First Nations have been signed and are operating. There are also 49 pre-transfer agreements with 156 First Nations that are preparing to take control of their community health services. In addition, 20 First Nations have entered into self-government agreements with DIAND and intend to include health responsibilities in legislated self-government agreements. We of course will work closely in any negotiations relating to health.

An essential component of these activities is a health planning process that engages community members and their leaders in an assessment of present health needs and the development of plans that reflect health program priorities of each community. Health management committees are key to the long-term success of this initiative. We have found that the profile of health concerns at the community and political levels has increased tremendously, and that a core of First Nations health expertise is rapidly growing—from the perspective of health program planners and providers rather than from the perspective of recipients of health services.

La création de solides partenariats avec les premières nations au niveau de la collectivité, de même qu'au niveau régional et national, constitue un élément clé de cette réorientation. Ce n'est qu'en faisant appel aux connaissances et à l'expérience des dirigeants de la collectivité qu'on arrivera à bien cerner les problèmes et à oeuvrer de concert avec les professionnels et les membres de la collectivité afin de concevoir des programmes qui permettront de régler ces problèmes. C'est là bien plus qu'un processus de consultation; il s'agit effectivement d'une démarche qui repose sur l'établissement de bonnes relations de travail avec la Commission de santé de l'Assemblée des premières nations, avec les groupes autochtones nationaux de professionnels de la santé, ainsi qu'avec les commissions et les comités régionaux de la santé.

Parmi les importantes questions liées à la santé que ce type de processus permet d'aborder, il convient de mentionner celles sur lesquelles se penchent un groupe de travail sur le traitement de l'abus des solvants chez les jeunes, un groupe de discussion sur la prévention des blessures accidentelles chez les enfants, un comité directeur qui a établi un programme de services communautaires de santé mentale au sein des collectivités des premières nations, et la Semaine nationale de sensibilisation aux effets des drogues.

Le transfert de la responsabilité des programmes de santé communautaire aux premières nations qui désirent assumer cette responsabilité est un élément qui vient compléter ces partenariats et qui est la pierre angulaire de la politique actuelle de la direction générale. Depuis l'approbation de cette politique par le Cabinet en 1988, 16 accords de transfert, touchant 61 premières nations, ont été conclus. En outre, 49 accords de planification pré-transfert ont été conclus avec 156 premières nations qui se préparent en vue de prendre en charge leurs services de santé communautaire. Vingt premières nations ont entamé des discussions sur l'autonomie gouvernementale avec le MAINC et comptent inclure dans les accords autorisés visant l'autonomie gouvernementale les responsabilités liées à la santé. La Direction générale des services médicaux oeuvre en étroite collaboration avec ces premières nations ainsi qu'avec le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien au cours des discussions et des négociations liées aux services de santé.

Ces activités comprennent une composante essentielle qu'il convient de mentionner. Il s'agit d'un processus de planification de la santé qui prévoit la participation des membres de la collectivité et de leurs dirigeants à l'évaluation des besoins actuels en matière de santé et à l'établissement de plans qui reflètent les priorités de chaque collectivité en matière de programmes de santé. Par ailleurs, il existe des comités de gestion de la santé qui sont essentiels à la réussite à long terme de cette initiative. Nous avons constaté que l'importance accordée aux problèmes liés à la santé au niveau de la collectivité et sur le plan politique a pris des proportions énormes et que le réseau des compétences en matière de santé est en train de grossir chez les premières nations, et ce, du point de vue des planificateurs et des dispensateurs de programmes de santé plutôt que de celui des bénéficiaires de ces services.

[Texte]

As more and more First Nations control their community health and social programs, they will be better able to direct resources to a more appropriate mix of services for needs, cultures and the traditions of their members. They will draw together programs that, to be effective, must be co-ordinated at the community level, but which until recently were in quite separate federal departments or agencies. In effect, the move to First Nations government control is continuing to emphasize the need for co-ordination and co-operation of departments like Health and Welfare, Medical Services Branch. The Department of Indian Affairs and Northern Development is indeed showing us where better links need to be made.

Let me briefly mention the services that we have in relation to disabled people on-reserve. In addition to the long-term focus on health promotion and prevention, we're also faced with the health service needs of disabled members of First Nations communities. Before describing the health services we now provide for disabled First Nations people, I should note some of the difficulties they face.

The incidence of disability among the Canadian Indian population is two to four times the national average. Two-thirds of these relate to agility and mobility, 25% are as a result of accidents, 17% as a result of an aging process, 10% are congenital, and 22% are visually impaired. Of course, a number of people suffer from multiple disabilities.

• 1550

Many of these people live in rural or remote areas. Of the 579 First Nations we serve, nearly 80% are not accessible by road. As a result, community-based services available to other Canadians are not as available to people in these communities.

Even where reserve residents are closer to urban centres with a broad range of community services, perceived real cultural barriers often inhibit First Nations people from using these services. In addition, off-reserve service agencies may be reluctant or unable to provide services on reserve.

It is not surprising that First Nations have identified health and social service needs for their elderly and disabled members as a priority. In particular, they want to provide services in their communities so that their elders and disabled

[Traduction]

Au fur et à mesure qu'un plus grand nombre de premières nations prendront en charge leurs programmes de santé communautaire et leurs programmes sociaux, elles seront mieux en mesure d'affecter les ressources à un ensemble de services qui tiennent mieux compte des besoins, de la culture et des traditions de leurs membres. Elles réuniront des programmes qui, pour être efficaces, doivent être coordonnés au niveau de la collectivité, mais qui, jusqu'à tout récemment, relevaient de ministères fédéraux fort distincts. En effet, cette démarche vers l'autonomie gouvernementale des premières nations accentue le besoin des ministères comme SBSC et le MAINC de coordonner leurs efforts et de se concerter et nous indique, de fait, où précisément il faut établir de meilleurs liens.

Permettez-moi de vous mentionner brièvement les services que nous offrons aux personnes handicapées dans les réserves. Outre l'importance à accorder à long terme à la promotion et à la prévention, nous devons également faire face aux besoins des personnes handicapées des collectivités des premières nations en matière de services de santé. Avant de vous décrire les services de santé que nous offrons actuellement aux personnes handicapées des premières nations, je me dois de vous faire part de certaines des difficultés auxquelles elles font face.

L'incidence de l'invalidité chez la population indienne du Canada est de deux à quatre fois supérieure à la moyenne nationale. Plus des deux tiers de ces invalidités touchent l'agilité et la mobilité; le quart sont attribuables à des accidents; 17 p. 100 sont reliées au vieillissement, et 10 p. 100 à des affections congénitales. Vingt-deux p. 100 des personnes handicapées ont des troubles de la vision. Comme il en est pour la population générale, nombre de ces personnes sont atteintes d'invalidités multiples.

Nombre de ces personnes habitent des régions rurales ou éloignées. Sur les 579 premières nations desservies par la direction générale, près de 80 p. 100 vivent dans des collectivités où l'accès par la route est impossible. C'est donc dire que les services communautaires offerts aux autres Canadiens ne sont pas aussi accessibles pour les habitants de ces collectivités.

Même là où les habitants des réserves habitent plus près des centres urbains offrant une vaste gamme de services communautaires, les obstacles d'ordre culturel que les premières nations perçoivent les empêchent souvent d'avoir recours à ces services. De plus, il se peut que les organismes de services de l'extérieur des réserves hésitent à offrir les services dans les réserves ou ne soient pas en mesure de le faire.

Il n'est donc pas surprenant que les premières nations aient retenu comme secteur prioritaire les besoins en matière de services de santé et de services sociaux des personnes âgées et des personnes handicapées de leur collectivité. De

[Text]

members can remain among friends and family and receive the services and support that is sensitive to their cultures and traditions. Our capacity to respond will depend heavily upon adequate resourcing and working more effectively with the agencies in conjunction with the First Nations.

The services of First Nations disabled and elderly require a range from a continuum from personal care in the home to institutional care. They include health, social, and housing components, as well as accessibility to community buildings and services. You have already heard from the Department of Indian Affairs about the resources they provide for social and housing components.

The Medical Services Branch provides a number of medical components in this continuum of care, specifically: home nursing, but on a limited basis; aids to daily living; and other services that are provided through the non-insured health benefits program.

In addition to the expanded role of the nurse in diagnostic and treatment activities at nursing stations, as I noted earlier, the primary role of community health nurses is promotion, prevention, and health education. However, we are now finding that up to 30% of a nurse's time may also be spent on home nursing duties, depending on the needs of a given community. That is a dilemma that confronts us today, as clearly our programs of promotion and prevention have a long-term pay-off, but at the same time they have to respond daily to the pressures of community needs.

In southern and less remote communities, where the health service pattern is early hospital discharge, community health nurses are facing increasing demands for home nursing, which must be balanced with other nursing duties. MSB nurses make home visits to deliver public health programs. Frequently, home nursing needs are identified at this time, and of necessity the nurse will provide the essential care, thereby redirecting resources away from the long-term health promotion and education activities. Where individuals are at risk, branch nurses are unable to meet the demand, and the branch may purchase services from private nursing agencies on a case-by-case basis, to the extent they are available in that locale.

As result of the trends to free up hospital beds, among other things, branch resources are being severely stretched, and not all requests for services can be met.

Non-insured health benefits also assist disabled First Nations people with medical supplies and medical equipment. These include items such as wheelchairs, walking aids, hearing aids, specialized seating and helmets for children,

[Translation]

façon plus précise, elles veulent assurer les services dans leurs collectivités de sorte à permettre aux personnes âgées et personnes handicapées qui les habitent d'y demeurer parmi leurs amis et leur famille et d'y recevoir des services qui soient adaptés à leur culture et à leurs traditions. Notre capacité de répondre à ces exigences sera largement fonction de l'obtention des ressources adéquates et d'une concertation plus efficace avec les représentants du MAINC et les premières nations.

Les services dont ont besoin les personnes handicapées et les personnes âgées des premières nations s'articulent sur un continuum de soins allant des soins personnels assurés à domicile jusqu'aux soins offerts en établissement. Ce continuum comprend les volets santé, services sociaux et habitation, de même que l'accessibilité aux bâtiments de la collectivité. Le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien vous a déjà fait part des ressources qu'il consacre aux volets services sociaux et habitation.

La Direction générale des services médicaux offre certaines des composantes du volet santé de ce continuum de soins—plus précisément les soins infirmiers offerts à domicile dans certaines conditions, ainsi que les aides fonctionnelles et autres services offerts à titre de services de santé non assurés.

Outre le rôle élargi que joue l'infirmière dans le cadre des activités de diagnostic et de traitement aux postes de soins infirmiers, comme je l'ai mentionné plus tôt, le rôle principal des infirmières en santé communautaire réside dans la promotion, la prévention et l'éducation sanitaire. Cependant, nous constatons maintenant que jusqu'à 30 p. 100 du temps de l'infirmière peut aussi être affecté à des fonctions liées aux soins infirmiers à domicile, compte tenu des besoins d'une collectivité donnée.

Dans les collectivités du Sud et les collectivités moins éloignées, où le modèle de soins de santé repose sur le congé précoce de l'hôpital et la désinstitutionnalisation, les infirmières en santé communautaire reçoivent un nombre croissant de demandes de soins infirmiers à domicile, demandes qui viennent s'ajouter aux autres fonctions liées aux soins infirmiers. Les infirmières de la DGSM doivent effectuer des visites à domicile dans le cadre de la mise en oeuvre des programmes de santé publique. C'est souvent au cours de ces visites que sont déterminés les besoins en matière de soins infirmiers à domicile, et l'infirmière doit, par la force des choses, offrir les soins et, partant, réorienter les ressources destinées aux activités de promotion et d'éducation en matière de santé. Lorsque les clients sont exposés à un risque et que les infirmières de la direction générale ne sont pas en mesure de satisfaire à la demande, la direction générale peut alors acheter les services à des organismes privés de soins.

À cause notamment de la tendance vers la désinstitutionnalisation, les ressources de la direction générale sont mises à rude épreuve et, partant, ne peuvent satisfaire à toutes les demandes de services.

Les services de santé non assurés aident aussi les personnes handicapées des premières nations à se procurer des fournitures médicales et du matériel médical. Ceux-ci comprennent notamment des articles comme les fauteuils

[Texte]

drugs, feeding devices, medical transportation to health services, incontinence supplies, prostheses, orthopaedic supplies, and respiratory care supplies and equipment. As well, on a case-by-case basis, the services of a range of health professionals and paraprofessionals may be provided to maintain the health of a disabled person.

With respect to actual services for the disabled, there are still a number of areas in which we are taking steps to improve. We need to have better data on the location and nature of people with disabilities. We need to know more about the accessibility requirements to health facilities on reserve, and we need better co-ordination of community health and social services on reserve. In this regard I think we need to explore the possibility of strengthening the health team, and in particular, examining the role of the community health representative and seeing how special training might lead to increasing their capacity to work in this field.

● 1555

The branch is in the process of revising our data collection systems in order to capture specific disability-related information. We are also working together with Statistics Canada on a post-censal survey of aboriginal people. Better information will enable us to identify service requirements and do better program planning in co-operation with First Nations and the Department of Indian Affairs. It will also enable us to put forward a more realistic request for additional resources where they are needed.

Access to health facilities on-reserve is a current concern. Of the 572 nursing stations, 46% today are inadequate. Over the next 3 years we will have resources available that will complete 62% of that requirement, and we will be requesting additional resources to retrofit the rest in order to complete accessibility. All existing and new facilities will be renovated or built to meet standards.

Another area we are working to improve is the co-ordination of services for the disabled and elderly. DIAND has told you about the co-ordination activities of departments at the regional level, which will draw together our community health workers and First Nations health and social service providers, to improve the identification of client service needs and referrals to and delivery of appropriate services.

The National Strategy for the Integration of Persons with Disabilities has also provided us with funds to consult and gather more specific information on home care needs of disabled people on-reserve. As well, we will gather

[Traduction]

roulants, les aides à la marche, les prothèses auditives, les sièges et les casques spéciaux pour les enfants, les médicaments, les dispositifs d'alimentation, le transport aux services de santé, les fournitures pour l'incontinence, les prothèses, les fournitures orthopédiques, ainsi que les fournitures et le matériel pour le soin des maladies respiratoires. En outre, les services d'une gamme de professionnels et de paraprofessionnels de la santé sont assurés, selon le cas, pour maintenir l'état de santé de la personne handicapée.

Pour ce qui est des services effectivement prévus pour les personnes handicapées, il existe encore un certain nombre de secteurs que nous sommes à améliorer, notamment les données sur l'endroit où se trouvent les personnes handicapées et sur la situation de ces personnes, l'accessibilité aux établissements de soins de santé dans les réserves et une meilleure coordination des services de santé communautaire et des services sociaux offerts dans les réserves. À cet égard, nous devons songer à renforcer l'équipe de santé et revoir, en particulier, le rôle du représentant des services de santé communautaire afin d'établir si une formation spéciale dans ce domaine serait utile.

La direction générale est en train de réviser nos systèmes de collecte de données de sorte à pouvoir recueillir des renseignements particuliers sur l'invalidité au sein de la collectivité. Nous oeuvrons également de concert avec Statistique Canada dans le cadre de l'enquête postcensitaire menée auprès des autochtones afin de recueillir plus de données sur le type et l'importance des invalidités qui touchent les premières nations. Le fait de disposer de meilleures données nous permettra de déterminer les besoins en matière de services et de mieux planifier les programmes de concert avec les premières nations et le MAINC. Nous pourrions également ainsi présenter une demande réaliste de ressources supplémentaires, le cas échéant.

L'accès aux établissements de soins de santé dans les réserves constitue également une préoccupation. Sur les 572 postes de soins infirmiers, 46 p. 100 sont inaccessibles aux personnes handicapées. Au cours des trois prochaines années, 62 p. 100 des postes seront rénovés, et nous demanderons des fonds additionnels de manière à rendre accessibles le reste des postes. Tous les établissements actuels ou nouveaux seront rénovés ou construits selon les normes.

La coordination des services prévus pour les personnes handicapées et les personnes âgées est un autre secteur que nous essayons d'améliorer. Le MAINC vous a avisés de la coordination de ministères au niveau régional qui permettra à nos travailleurs en santé communautaire et aux dispensateurs de services de santé et de services sociaux des premières nations de se rejoindre en vue d'améliorer l'identification des besoins des clients en matière de services, l'aiguillage vers des services pertinents et la prestation de ces services.

Nous avons également obtenu, dans le cadre de la Stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées, des fonds en vue d'entreprendre des consultations et de recueillir des renseignements plus

[Text]

information about innovative approaches First Nations are already developing to get the most out of available resources. This study will be done in partnership with First Nations organizations and with Indian and Northern Affairs.

In summary, Medical Services Branch presently combines an increasing focus on promotion of good health practices and prevention of disease and injury, with the delivery of some community health services for disabled and other First Nations people. The critical element for success with this strategy will be our partnership, not just with other federal departments, but with First Nations communities.

Thank you, Mr. Chairman. We are available for any questions.

Mrs. Gaffney (Nepean): Welcome to the committee and thank you for your very comprehensive report. You are to be commended for what you are doing.

I see that some of the people here are from the Akwesasne Reserve, which we visited last fall. One of the things that concerned me there was the fact that here we had three different jurisdictions, three different health care systems and three different education systems. The confusion this must create not only for able-bodied people but for the disabled community, which we were dealing with on the particular day. . . I realize that I'm being very specific here, but how are you trying to address that particular problem?

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, Akwesasne is perhaps the most extreme example of the confluence of various jurisdictions—international and national, two provinces and what have you. The way we in Medical Services Branch are addressing it, specifically with respect to Akwesasne, is that the responsibilities for health there are basically under our Ontario region, and we have co-ordinated our ability to serve the Canadian portion of that reserve. We cannot, of course, address the American side of the reserve. That is clearly outside our mandate.

On the general issue of jurisdiction—

Mrs. Gaffney: What about the Quebec side of the reserve?

• 1600

Mr. Faulkner: We look after that too. It's an arrangement that we have organizationally responded to, to meet the needs of the reserve through one organization, the Ontario region Medical Services Branch. So we look after that. And to the best of my knowledge, we remove much of the difficulties that may be created by being in two provinces by presenting ourselves as one organizational outlet, and that is flowed through the Ontario region.

The other point I wanted to answer, if I may, Mr. Chairman, is on the question of jurisdictional gaps with regard to First Nations. Recently the Minister of Health, in conjunction with his colleagues, received a delegation from

[Translation]

spécifiques sur les besoins en matière de soins à domicile des personnes handicapées habitant dans les réserves. Nous recueillerons aussi des données sur les approches innovatrices que les premières nations sont déjà en train d'élaborer afin de tirer le maximum des ressources disponibles. Cette étude se fera de concert avec les organisations des premières nations et le MAINC.

En résumé, donc, la Direction générale des services médicaux allie actuellement une orientation accrue vers la promotion des bonnes habitudes de santé et la prévention des maladies et des blessures à la prestation de certains services de santé communautaire aux autochtones et à d'autres membres des premières nations. L'élément décisif de la réussite de cette stratégie résidera dans notre partenariat non seulement avec les autres ministères fédéraux, mais aussi avec les collectivités des premières nations.

Merci, monsieur le président. Je vous invite maintenant à me poser vos questions.

Mme Gaffney (Nepean): Bienvenue devant le comité, et merci de votre exposé fort instructif. Je tiens à vous féliciter de votre travail.

Je constate que certaines des personnes présentes viennent de la réserve d'Akwesasne, que nous avons visitée l'automne dernier. Vous avons appris, à cette occasion, que trois paliers de gouvernement, trois systèmes de soins de santé et trois systèmes d'enseignement s'appliquaient. Imaginez la confusion que cela suscite dans l'esprit de tous. Je sais que je pose une question très précise, mais qu'essayez-vous de faire pour régler ce problème?

M. Faulkner: Monsieur le président, Akwesasne est un cas extrême, car la réserve se situe dans deux pays et deux provinces. A ces fins, la Direction générale des services médicaux considère Akwesasne comme faisant partie de la région de l'Ontario, et nous offrons nos services dans la partie canadienne de la réserve. Nous ne pouvons évidemment pas les offrir du côté américain. Nous n'avons pas le mandat de le faire.

Quant à la question de la compétence. . .

Mme Gaffney: Qu'en est-il du côté québécois de la réserve?

M. Faulkner: Nous desservons aussi le côté québécois. Aux termes d'une entente, c'est la Direction générale des services médicaux de la région de l'Ontario qui dessert toute la clientèle de la réserve. A ma connaissance, le fait que tous les services soient regroupés règle le problème que pose le fait que la réserve soit située dans deux provinces.

J'aimerais aussi vous dire quelques mots, monsieur le président, au sujet des responsabilités de chaque palier de gouvernement à l'égard des premières nations. Dernièrement, le ministre de la Santé et ses collègues ont reçu une

[Texte]

First Nations and from other native groups with regard to addressing their concerns. The minister is committed to a tripartite working group to have a look at the areas of health, to see what can be done in a practical way to ensure that people don't fall through the gaps, to see that programs are delivered in the most sensible, most effective way.

Mrs. Gaffney: But yet we heard case after case of people in situations. . . I just couldn't imagine how they were coping under the kinds of pressures that they were under, and this was the disabled community that we were speaking to on this particular day.

I think a tremendous amount of time and money and effort have to be put into areas like this if we're ever going to have their standard of health services equal to what we have here, say, in an urban community. I really believe that we have to address that problem.

You say you don't go stateside. Do you know how many people are stateside as opposed to how many are on the Quebec-Ontario side? Do you meet with your state counterparts?

Mr. Faulkner: Yes, Mr. Chairman, there are linkages stateside. They're of a general nature, where we share common problems. They are sometimes of a specific nature, with regard to ensuring we understand the systems that people obtain their services from. We keep those lines of communication open.

I think, however, that the best solution is through the community taking charge. It has been our experience, frankly, that bureaucracies are all well and good, but the closer they are to home, to a community that seizes that responsibility, the better they are able to co-ordinate themselves and direct their efforts to obtain the best possible services. We encourage that. Through our transfer programs we will assist any reserve, any group, in assuming responsibility and we will respond to the directions and the needs as they express them in their health policies and plans.

Mrs. Gaffney: The federal government has cut back in transfers to the Province of Ontario, as you know. Is this going to affect the programs in this particular area? I am referring to the disabled community on the reserves.

Mr. Faulkner: I'm not aware that the programs have been affected as a result of the fiscal transfers.

Mrs. Gaffney: You know that you're going to get less money. You're aware of that.

Mr. Faulkner: Well, certainly but at the same time—

Mrs. Gaffney: I would assume you are.

Mr. Faulkner: —fortunately, systems are becoming more efficient, more effective. People are working on changing their priorities in order to adapt to the resources that are available. Resources are a continual issue when it comes to public services, and we have to adapt as best we can with the resources that are available to deliver the services that are needed.

[Traduction]

délégation des premières nations et d'autres groupes autochtones pour discuter de la question. Le ministre compte constituer un groupe de travail tripartite dans le domaine de la santé qui sera chargé de s'assurer que tous ceux qui ont besoin de services de santé les reçoivent et que la mise en oeuvre des programmes soit assurée de la façon la plus logique et la plus efficace possible.

Mme Gaffney: On nous a cependant donné en exemple bien des cas de gens qui avaient du mal. . . Je n'arrive pas à comprendre comment les personnes handicapées auxquelles nous avons parlé ce jour-là peuvent supporter toutes les pressions qui s'exercent sur elles.

À mon avis, il faut consacrer beaucoup de temps et d'efforts à cette question si nous voulons que le niveau des services de santé offerts dans les réserves se compare à ce qu'on peut obtenir dans une ville, par exemple. Il faut régler ce problème.

Vous ne desservez pas la partie de la réserve qui est située aux États-Unis. Savez-vous combien d'habitants compte cette partie-là de la réserve par opposition à la partie qui est située au Québec et en Ontario? Rencontrez-vous vos homologues américains?

M. Faulkner: Oui, monsieur le président, nous entretenons des relations avec nos homologues américains. De façon générale, nous discutons de nos problèmes communs. Ces relations sont parfois de nature plus précise, et nous veillons à bien comprendre les divers systèmes de santé. Nous veillons à favoriser la communication.

L'idéal, cependant, c'est que la collectivité se prenne en charge. Les structures administratives ont leur rôle à jouer, mais c'est lorsqu'elle décide elle-même de prendre les choses en mains qu'une collectivité peut obtenir les meilleurs services possible. Nous les incitons à le faire. Par l'intermédiaire des programmes de transfert, nous aidons notamment les habitants des réserves à prendre les choses en mains et à élaborer leurs propres plans de santé.

Mme Gaffney: Comme vous le savez, le gouvernement fédéral a réduit les paiements de transfert versés à l'Ontario. Les services que vous dispensez vont-ils être touchés? Je songe aux services que vous offrez aux personnes handicapées dans les réserves.

M. Faulkner: Je ne pense pas que cela aura une incidence sur les programmes que nous offrons.

Mme Gaffney: Vous savez cependant que vos fonds seront réduits.

M. Faulkner: Oui, mais, par ailleurs. . .

Mme Gaffney: Je suppose du moins que vous le savez.

M. Faulkner: . . . les systèmes deviennent de plus en plus efficaces. Les gens modifient leurs priorités en fonction des ressources disponibles. La question des ressources intervient continuellement dans le domaine des services publics, mais nous devons nous adapter aux circonstances.

[Text]

Mrs. Gaffney: Maybe I shouldn't have said you're going to get less money. The province is going to get less money. The province either has to top that up or they will get less money.

That's all for now. Thank you.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I would like to pursue that fourth question that Mrs. Gaffney asked you, the provision of services in that particular community. There are real problems there, based on the information that we received when the committee visited that community. Much of the problem seems to arise through jurisdictional questions. While there's no question that transferring money as well as responsibility to people who live on the Canadian side of the border may be of help, that doesn't help the people who may work in that community and live on the U.S. side.

• 1605

Without trying to enter into the constitutional debate that the country is wrapped up in at the present time, there is absolutely no question that the people in that community see themselves as a nation. It was us who came along many years ago and drew lines across the nation and divided it up. But that fact doesn't prevent us from taking at least a stab now at sitting down with the New York or American governments, or whomever, and saying that the Canadian and U.S. governments have entered into reciprocal agreements on matters of social policy in the past and continue to do so with regard to other jurisdictions, so why isn't it possible in this case to ensure that the people who live in that community have equal services and access to services, regardless of which line they happen to be divided by?

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, I feel ill-equipped to respond to that observation. I have read, outside of my work, that the chiefs of the Mohawk nations certainly do get together and are addressing problems such as that one, but from the point of view of the Medical Services Branch, we have a mandate to serve Canadian resident status Indians who are living on reserve and we do so.

Mr. Young: I fully appreciate that, but when officials of the Department of Indian and Northern Affairs were here on Tuesday, they said exactly the same thing and they suggested we have a chat with you. You seem to be implying we should have a chat with them.

Quite frankly, I'm more interested in someone agreeing to at least sit down and study the possibility of a reciprocal agreement occurring. That's all I want to hear, Mr. Chairman. I don't want to hear representatives of DIAND telling me that this matter is somebody else's problem, then you, appearing before the committee, telling us that it's somebody else's problem. It's our problem collectively. We have to start coming to terms with that fact and trying to deal with the problem and find a solution, because a lot of people in that community are hurting and I think we have a responsibility to at least attempt to address these problems.

[Translation]

Mme Gaffney: Je n'aurais pas dû dire que vous allez recevoir moins d'argent, mais plutôt la province. Soit la province devra combler la différence, soit les services seront réduits.

J'ai terminé. Merci.

M. Young (Beaches—Woodbine): J'aimerais que nous continuions de parler du sujet qu'a abordé M^{me} Gaffney, c'est-à-dire la prestation de services dans la réserve d'Akwesasne. De véritables problèmes se posent dans cette réserve, d'après ce qu'on nous a dit lorsque nous l'avons visitée. La plupart des difficultés semblent découler de questions de compétence. Bien qu'il ne fasse aucun doute que le transfert de fonds ainsi que de responsabilités aux gens qui vivent de ce côté-ci de la frontière peut contribuer au règlement du problème, cela n'est d'aucun secours pour ceux qui travaillent dans cette collectivité, mais vivent aux États-Unis.

Sans vouloir toucher au débat constitutionnel dans lequel le pays est actuellement plongé, il est bien certain que les membres de cette collectivité se considèrent comme une nation. Nous, nous sommes arrivés il y a bien des années et avons tracé des lignes au travers de leur nation pour la diviser. Toutefois, cela ne nous empêche pas de faire au moins un coup d'essai en négociant avec le gouvernement new-yorkais ou américain, ou qui que ce soit, et de dire que les gouvernements canadien et américain ont conclu des ententes réciproques sur des questions de politique sociale et continuent de le faire dans d'autres domaines de compétence; alors, pourquoi n'est-il pas possible en l'occurrence de s'assurer que les gens qui vivent dans cette collectivité aient des services égaux et un même accès à ces services, peu importe le tracé qui les départage?

M. Faulkner: Monsieur le président, je ne suis pas en mesure de répondre à cette observation. J'ai constaté, au fil de mes lectures, que les chefs des nations mohawks se réunissent effectivement pour examiner des problèmes comme celui-ci, mais la Direction des services médicaux estime avoir pour mandat de fournir des services aux Indiens inscrits qui vivent dans les réserves canadiennes, et c'est ce que nous faisons.

M. Young: Je veux bien, mais quand les fonctionnaires du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien ont comparu mardi, ils nous ont dit exactement la même chose et nous ont proposé d'en discuter avec vous. Vous semblez nous dire que nous devrions également nous entretenir avec eux.

Vraiment, je tiens bien plus à ce qu'on accepte tout au moins de se réunir et d'étudier la possibilité de ratifier une entente réciproque. C'est tout ce que j'attends, monsieur le président. Je n'ai pas envie d'entendre des porte-parole du ministère me dire que ce problème est la responsabilité de quelqu'un d'autre, puis que vous, comparaisant devant le comité, me disiez que cette responsabilité n'est pas la vôtre. C'est notre problème à tous. Nous devons commencer par le reconnaître et essayer de faire face au problème pour trouver une solution, car beaucoup de gens dans cette collectivité en souffrent, et j'estime que nous avons la responsabilité tout au moins de tenter de régler ces problèmes.

[Texte]

Could you take the matter up with the deputy minister or with the ministers themselves? Could you get together with the people in DIAND and ask if you can make a joint approach on this matter, so that we can start the debate, if nothing else?

Ms Marguarite Keeley (A/Director General, Program Transfer, Policy and Planning, Medical Services Branch, Health and Welfare Canada): A memorandum of agreement has been signed by the Department of Indian Affairs on behalf of Canada with Akwesasne, Ontario, and Quebec and they are working with the American governments on putting up a facility that will be jointly funded. Our Ontario region is involved with that work and we will be contributing approximately \$1.7 million to have a facility where community services combine health and social services facilities so that people can go to one place and get the services.

There is an overseeing group, made up of Ontario, Quebec, Indian Affairs, and the Mohawk Council of Akwesasne, and we're also involved with that group. Another committee involves the State of New York, but it doesn't have a formal Canadian representative, but rather a representative of Indian Affairs as an observer, because the American federal government is not involved.

So there is a group that is beginning to work on the problems you're questioning. They are beginning to take a look at working together at the community level and with the Mohawk Council.

• 1610

Mr. Young: I wonder if the department could provide this committee with more detail on what you've just told us. Once we have that information and an opportunity to look at it, perhaps we could have this group or the minister back at some future date, Mr. Chairman, so that we can get into the subject-matter a bit more deeply.

The Chairman: Can I inquire as to who the lead department is on that?

Ms Keeley: The Department of Indian Affairs.

Mr. Faulkner: But we will provide the answer.

Mr. Young: We may have to get these people back again, too. I think this committee is really quite earnest in getting at that problem. When we went to that community, we undertook to see if we could do something about that. We intend to.

At the bottom of page 5 of your submission, you say that people from isolated communities are usually institutionalized more often and for longer periods. Then you go on to say that you're in the same process of de-institutionalization that is going on elsewhere in the country. I guess you're familiar with the Exodus program in New Brunswick?

Mr. Faulkner: I've heard the name, but I'm afraid I am not familiar with it.

Mr. Young: Maybe that program is something else you could take a look at for us.

[Traduction]

Pourriez-vous soumettre la question au sous-ministre ou aux ministres eux-mêmes? Pourriez-vous vous réunir avec les responsables du ministère et demander s'il est possible de définir une approche commune à cette question, afin que nous puissions entamer le débat, tout au moins?

Mme Marguarite Keeley (directrice générale intérimaire, Transfert des programmes, Politique et planification, Direction générale des services médicaux, Santé et Bien-être social Canada): Un protocole d'entente a été ratifié au nom du Canada par le ministère des Affaires indiennes avec Akwesasne, l'Ontario et le Québec; et l'on collabore maintenant avec les gouvernements américains pour mettre en place une installation qui sera cofinancée. La région concernée en Ontario y contribue, et nous verserons 1,7 million de dollars pour disposer d'une installation de services communautaires offrant des services de santé et des services sociaux afin que la population puisse les obtenir tous en un même endroit.

Le travail de supervision a été confié à un groupe, constitué de représentants de l'Ontario, du Québec, des Affaires indiennes et du Conseil mohawk d'Akwesasne, et nous collaborons également avec ce groupe. L'État de New York fait partie d'un autre comité, mais aucun représentant canadien n'y siège officiellement, un porte-parole des Affaires indiennes y faisant office d'observateur, étant donné que le gouvernement fédéral américain ne participe pas à ces travaux.

Ainsi donc, un groupe commence à se pencher sur les problèmes dont vous parlez. Ses membres commencent à travailler ensemble au niveau de la collectivité et avec le Conseil mohawk.

M. Young: Je me demande si le ministère pourrait fournir au comité des précisions sur ce que vous venez de nous dire. Une fois que nous aurons eu ces renseignements et que nous les aurons examinés, peut-être que ce groupe ou le ministère pourrait comparaître à nouveau, monsieur le président, afin que nous puissions examiner la question un peu plus en profondeur.

Le président: Puis-je demander quel est le ministère responsable à cet égard?

Mme Keeley: Le ministère des Affaires indiennes.

M. Faulkner: Mais nous vous fournirons la réponse.

M. Young: Peut-être faudrait-il faire comparaître ces gens à nouveau. Je pense que le comité tâche sérieusement de régler ce problème. Quand nous nous sommes rendus dans cette collectivité, nous avons essayé de voir si nous pouvions y faire quelque chose. Nous avons l'intention d'y arriver.

Au début de la page 7 de votre mémoire, vous dites que les membres des premières nations des collectivités nordiques ou isolées sont habituellement institutionnalisés plus fréquemment et pour de plus longues périodes. Vous dites ensuite que, comme dans le reste du pays, vous procédez à la désinstitutionnalisation. Je suppose que vous connaissez le programme Exodus du Nouveau-Brunswick?

M. Faulkner: De nom seulement.

M. Young: Peut-être devriez-vous examiner de plus près ce programme.

[Text]

In a general way, when natives with disabilities are de-institutionalized, how do you deal with the special problems those individuals would have coming out of those institutions? We know we have great difficulties in urban centres. It must be a tremendous problem in rural communities and isolated communities.

Dr. Gillian Lynch (Director General, Indian and Northern Health Services, Medical Services Branch, Health and Welfare Canada): You're absolutely right. In some cases it's very difficult to deal with all of those problems in a remote and isolated location. You cannot use some kinds of equipment easily in a location where you don't have the required medical back-up or even the required electrical systems. Some parts of the country may only have 15 amp service as opposed to a full ampage service on electrical gridding.

We have to look at each one of these cases individually to see if in fact the individual can be supported at home and what other options there are for that individual. In some cases, home placement may not be possible.

Mr. Young: We can make our own inquiries, but it might be of use to your department to take a look at the experience that people are gathering under the Exodus program in New Brunswick. I believe it is jointly funded by your department. There is money going into it.

Another question I want to ask you is on rehabilitation programs for drug and alcohol abuse. Are the facilities that you have available under that kind of program physically accessible to disabled persons?

Dr. Lynch: That will vary. That's part of our retrofit plan. Some of those facilities were built from about the last nine years, and some of them are not accessible. As we have been able to, we have included accessibility items such as ramps. In some cases we have looked at putting in elevators where there are two storeys, but certainly they are not all accessible. I could find out for you how many are today, but they are part of our retrofit plan for between now and 1994. As we say, that depends upon our being able to get all the funding we require to complete that retrofit.

Mr. Young: Do you have a timetable for completing that?

Dr. Lynch: Yes, we do. The timetable is basically that we would... I will have to get the statistics for you. I think they're in the paper.

Mr. Faulkner: We have resources to do 62% of them in the next three years.

[Translation]

De façon générale, quand on désinstitutionnalise des personnes autochtones qui sont handicapées, comment faites-vous face aux problèmes spéciaux qui se posent alors à ces personnes à leur sortie? Nous savons qu'il se pose de très graves problèmes dans les centres urbains. Dans les collectivités rurales et isolées, ces problèmes doivent être énormes.

Dre Gillian Lynch (directrice générale, Services de santé des Indiens et des populations du Nord, Direction générale des services médicaux, Santé et Bien-être social Canada): Vous avez parfaitement raison. Dans certains cas, dans les localités éloignées et isolées, il est très difficile de faire face à tous ces problèmes. On ne peut pas avoir facilement accès à certains types d'équipements là où on n'a même pas le soutien médical ni les systèmes électriques nécessaires. Dans certaines régions du pays, on ne dispose que d'une intensité de 15 ampères alors qu'il faudrait disposer de l'intensité maximale que permet un réseau électrique.

Il faut examiner chacun de ces cas individuellement pour voir si la personne en question peut disposer du soutien nécessaire à la maison et quelles sont les autres possibilités qui s'offrent à elle. Parfois, il n'est même pas possible à cette personne de vivre en milieu familial.

M. Young: Nous pouvons faire nos propres enquêtes, mais il serait bon que le ministère prenne connaissance de l'expérience acquise dans le cadre du programme Exodus au Nouveau-Brunswick. Je crois qu'il est cofinancé par le ministère. Des fonds y sont alloués.

J'aimerais aussi vous poser une question sur les programmes de réadaptation pour toxicomanes et alcooliques. Les installations que vous avez pour ce genre de programmes sont-elles accessibles aux personnes handicapées?

Dre Lynch: Cela dépend. Nous avons un plan de réaménagement. Certaines de ces installations ont été construites dans les neuf dernières années, et certaines ne sont pas accessibles aux personnes handicapées. Quand c'était possible, nous avons prévu des rampes d'accès. Dans d'autres cas, nous avons pensé à doter d'ascenseurs les installations de plus d'un étage, mais elles ne sont certainement pas toutes accessibles. Je pourrais essayer de savoir combien sont maintenant accessibles, mais ces installations sont visées par notre plan de réaménagement qui se poursuivra jusqu'en 1994. Comme nous le disons, il s'agira de voir si nous pouvons obtenir tous les fonds dont nous avons besoin pour mener à bien ce programme de réaménagement.

M. Young: Un échéancier a-t-il été prévu pour l'achèvement de ces travaux?

Dre Lynch: Oui. L'échéancier correspond essentiellement à ce que nous ferions... Je vais chercher les données statistiques. Je pense qu'elles se trouvent dans le document.

M. Faulkner: Nous avons les ressources voulues pour effectuer 62 p. 100 des travaux de réaménagement dans les trois prochaines années.

[Texte]

Dr. Lynch: Actually, 33% of them can be done in the next three years without additional funding. We have gone to get additional funding for the remainder. They are done, I think, something like 84, then 109, and then another number of about 84 in the last year. But there is way of getting them all completed. All our new facilities, all facilities that are being built now, are accessible.

• 1615

Mr. Young: One last question on that particular issue. This is a number of years ago, so things could have changed in the intervening period. When we first began these hearings in 1980, we had witnesses who told us that the incidence of drug and alcohol abuse among disabled persons was probably higher than in the general population. And that came from disabled organizations. What would your experience be with those kinds of problems within the native Indian community itself compared to natives with disabilities? Would the incidence be higher with natives? Have you done any studies on that?

Dr. Lynch: Not that I'm aware of. We certainly do have information on an individual client basis, so we may be able to pull that off in terms of individuals who have sought treatment. We may be able to do it retrospectively, look back and say, of the individuals we know who have sought treatment, how many of those were disabled and in what ways, because we do have an information system that does gather some information on individuals. We could certainly look to see if we can get that information for you. I certainly don't know of our ever having done a specific study in that area.

Mr. Young: That information, it would seem to me, would be very important in terms of program or policy design. There are tremendous social problems anyway within native communities, and it's not inconceivable that social problems facing persons with disabilities would be even greater, both financially and socially. So yes, I'd be very interested in hearing if there are any figures that could be made available to us.

Dr. Lynch: I'll have a look and see if there is anything within our information system that we gather from our treatment centres that would tag that for us. If not, that might be something we could add into our information system without any difficulty.

Mr. Young: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, there's no question that the issue of substance abuse is absolutely critical. It creates a lot of disabled people, so our focus has been on prevention of substance abuse wherever possible. It's a long-term effort that is being waged by communities.

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): I see under "Challenges" on page 6, coming back to the 572 nursing stations and health centres, some 60% will be provided for them in three years' time. Now, regarding accessibility to

[Traduction]

Dre Lynch: En fait, on peut déjà en effectuer 33 p. 100 au cours des trois prochaines années, et cela sans financement additionnel. Nous avons demandé des fonds supplémentaires pour le reste. En fait, je pense qu'on en a réalisé environ 84, puis 109, et à nouveau environ 84 l'année dernière. Il est possible cependant d'achever tous ces travaux. Les personnes handicapées ont accès à toutes les nouvelles installations, toutes les installations qui sont actuellement construites.

M. Young: Permettez-moi de vous poser une dernière question à ce sujet. Lorsque nous avons commencé à tenir ces audiences, en 1980, des représentants d'organismes oeuvrant auprès des personnes handicapées nous ont dit, dans leurs témoignages, que les cas d'abus de drogue et d'alcool étaient probablement plus nombreux chez les personnes handicapées que dans la population en général. Cela se passait il y a un certain nombre d'années; les choses peuvent avoir changé entre temps. D'après votre expérience, quelle comparaison peut-on établir à l'égard de tels problèmes entre la communauté indienne elle-même et les autochtones souffrant de handicaps? Le nombre de cas est-il plus élevé chez les autochtones? Avez-vous réalisé des études à ce sujet?

Dre Lynch: Pas que je sache. Nous avons des renseignements sur chaque client, et il nous serait possible d'établir cette comparaison parmi les personnes qui ont demandé à recevoir un traitement. Nous pourrions le faire de façon rétrospective et calculer combien, parmi les personnes qui ont demandé à recevoir le traitement, souffraient d'un handicap et quelle était la nature de ce handicap. Nous disposons d'un système d'information qui nous permet de recueillir des renseignements sur les particuliers. Nous essayerons de vous trouver ces renseignements. Je ne crois pas que l'on ait réalisé une étude sur ce sujet.

M. Young: Il me semble que ces renseignements seraient très importants pour la conception de programmes ou de politiques. Les collectivités autochtones font face de toute façon à d'énormes problèmes sociaux, et l'on peut facilement concevoir que les problèmes sociaux des personnes souffrant de handicaps soient encore plus grands, tant sur le plan financier que sur le plan social. Bien sûr, j'aimerais bien savoir s'il y a des données que nous pourrions consulter à ce sujet.

Dre Lynch: Je consulterai notre système d'information pour voir si je peux trouver quelque chose dans les renseignements provenant de nos centres de traitement. Sinon, c'est un élément qui pourrait s'ajouter sans grande difficulté à notre système d'information.

M. Young: Merci, monsieur le président.

M. Faulkner: Monsieur le président, il ne fait aucun doute que la question de la consommation abusive d'alcool ou d'autres drogues est d'une très grande importance. Bon nombre de cas d'invalidité en découlent; c'est pourquoi nous avons axé nos travaux, lorsque cela était possible, sur la prévention de ce problème. Il s'agit d'un effort à long terme, qui est assumé par les collectivités.

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): À la rubrique «Défis à relever», à la page 8, on note au sujet des 572 postes de soins infirmiers et centres de santé qu'environ 60 p. 100 d'entre eux seront rénovés et rendus accessibles d'ici à

[Text]

certain places, one comes to mind, which I visited back in 1989, and that is Webequie. That is a real tough one, as you can't get to it unless you fly. And if you do fly it takes somewhere between an hour and an hour and a half, and once you get there there's no other way out but to come back by plane. I wonder what accessibility or what kind of service we could avail them with. I can't imagine that we could not find a way of servicing them without having to spend one and a half hours going and one and a half hours coming back. A day is shot. If a person is sick, or whatever the instance is, what are we doing in similar situations across Canada? There may be others like Webequi, but I visited only this community, and I wonder how we could give it the full service it deserves.

• 1620

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, this is one of the more vexing issues we are faced with, remoteness and accessibility. A major part of the non-insured health benefits costs go to transportation, and of course that's not necessarily the best use of resources in terms of health services. We are working in conjunction with the health team leaders in the community to see what can be done to co-ordinate the services that are required, where it is feasible to bring the services to the people rather than the people to the services. But that's always a judgment of how many people you have requiring a certain service, the possibility of being able to co-ordinate treatment in a way that enables you to bring a professional under contract or what have you from the south into a remote community. This is under constant review and we will be doing everything we can to minimize the transportation and to facilitate access in communities. Where that is impossible, then, very often, people cannot be supported in their communities. Obviously, that is not a happy situation, but sometimes there are not many alternatives.

Mr. Koury: You just mentioned no alternatives and I can understand that, but is there not a way...? All these years that the reserves have been there, couldn't a doctor have visited every so often or something?

Mr. Faulkner: Oh, I would say the growth in the provision of medical services and social services has been dramatic over the years. The access of these communities to health services has rapidly increased and we do have regular visits by professionals.

Dr. Lynch: In most of the remote locations of any size—and that means small communities too—we have nursing staff who are there 24 hours a day. We try never to have a nursing station with only one nurse; we try to make sure there are a minimum of two and there are often three. We train our nurses through a special program, in diagnosis and treatment, and they are backed up by local physicians. So in most of the remote locations of any size there are full-time

[Translation]

trois ans. Pour ce qui est de l'accès à certains endroits, je me souviens d'une localité plus particulièrement, Webequi, que j'ai visitée en 1989. Il s'agit d'une localité très éloignée, à laquelle on ne peut avoir accès que par avion. Et encore, le vol dure d'une heure à une heure et demie, et une fois arrivé, seul l'avion vous permet de repartir. Je me demande quelle sorte de services et quel accès à ces services on pourrait leur procurer. Je ne peux pas croire que l'on ne peut pas trouver un moyen de leur fournir les services sans avoir à consacrer trois heures au transport aller-retour. Il ne reste plus grand-chose de la journée après cela. Dans de tels cas, si une personne est malade, que fait-on au Canada? Il existe probablement d'autres localités comme Webequi, mais c'est la seule que j'ai visitée, et je me demande comment on pourrait offrir à sa population la gamme complète de services qu'elle mérite.

M. Faulkner: Monsieur le président, l'isolement et l'accès font partie des problèmes les plus irritants auxquels nous sommes confrontés. La majeure partie des coûts des services de santé non assurés viennent du transport; bien sûr, cela ne constitue pas nécessairement le meilleur usage des ressources en matière de soins de santé. Nous travaillons en collaboration avec les dirigeants de l'équipe soignante de la collectivité pour essayer de coordonner les services nécessaires dans les cas où il est possible d'amener les services aux gens plutôt que d'amener les gens aux services. Cependant, il faut toujours estimer combien de personnes ont besoin du service, quelle est la possibilité de coordonner le traitement de façon à, par exemple, embaucher un professionnel du Sud à contrat et l'amener dans une localité éloignée. Cette situation fait l'objet d'un examen constant, et nous ferons tout ce que nous pourrions pour réduire au minimum le transport et accroître l'accès aux services dans les localités. Lorsque cela est impossible, il arrive alors très souvent que l'on ne peut pas aider les gens dans leur collectivité. De toute évidence, c'est une situation malheureuse, mais il n'y a parfois pas d'autres possibilités.

M. Koury: Vous avez dit qu'il n'y a pas d'autres possibilités, et je comprends cela, mais n'y a-t-il pas moyen...? Depuis le temps que les réserves existent, est-ce qu'un médecin ne pourrait pas y faire des visites périodiques, par exemple?

M. Faulkner: La prestation des services médicaux et des services sociaux a augmenté de façon spectaculaire au cours des années. L'accès aux soins de santé dans ces collectivités a augmenté rapidement, et des professionnels de la santé y font régulièrement des visites.

Dre Lynch: Dans les localités les plus éloignées, quelle que soit leur taille—c'est-à-dire aussi dans les petites collectivités—il y a du personnel infirmier en poste 24 heures par jour. Nous essayons d'éviter qu'un poste infirmier n'ait qu'une seule infirmière; nous essayons de voir à ce qu'il y en ait au moins deux, parfois trois. Nous formons nos infirmières, grâce à un programme spécial, à faire des diagnostics et des traitements. En outre, elles sont aidées par

[Texte]

services available, backed up by visiting doctors and backed up by visiting specialists, often through university programs. Most of the communities of any size now have full programs. They may not have a resident physician, but in most cases they have visiting physicians and they have access to physicians.

Mr. Koury: Well, I am glad to hear that. I sort of forgot my last visit over there in 1989 until I read that particular paragraph. I know that the reserves do need special attention, especially some of the ones that are in remote areas. That is why I brought it up. I thought it was very important.

Would the provinces contribute also, in part, or is this just the federal government?

Dr. Lynch: It's a mixture. Most of the physicians who work in those areas work on a fee for service. We will pay their transportation and their accommodation if they're travelling into the facility. In some cases, we are able to access the medicare funding for some of the activities carried out by our nurses, when they are carried out in that treatment component. But not in all cases; in some cases we can't. So the provinces are involved and often are partners with us in getting physicians into communities, and where they're on a fee for service they are billed through the normal provincial program.

The nursing side, though, is totally funded by the Medical Services Branch.

Mr. Koury: I see. When you said the renovation of 84 facilities, are these homes where they are or is that the...?

Dr. Lynch: It is the health centre.

• 1625

Mr. Koury: I was wondering if possibly Central Mortgage and Housing Corporation would do some renovations on some of the homes where people are handicapped, in wheelchairs and so on.

Mr. Faulkner: I think the Department of Indian Affairs mentioned that. They would be responsible because that would be a social... .

Mr. Koury: I see.

Mrs. Feltham (Wild Rose): Thank you for coming today to give us an insight into what you do in your department.

I have a couple of questions. What has the Department of National Health and Welfare done, and what are you doing, to promote the adoption of health promotion and prevention of disabilities as part of the curriculum in Indian-Inuit grade schools?

Dr. Lynch: We do have curricula for health, but we don't actually do them. We have them available for the schools because it's done through the education system, but in many cases the schools have been transferred to the control of the community.

In terms of a specific curriculum for injury prevention, we have just completed a framework for injury prevention that has not yet been implemented. We are in the last stages of finalizing that framework. We are then going to be putting that framework out into our regions and they will try to implement from there.

[Traduction]

des médecins locaux. Donc, dans la plupart des localités éloignées de toute taille, la population peut obtenir des services à plein temps, auxquels s'ajoutent des visites de médecins et de spécialistes, souvent par l'entremise de programmes universitaires. La plupart de ces localités jouissent maintenant de programmes complets. Même si elles n'ont pas un médecin résident, elles reçoivent dans la plupart des cas des médecins en visite et ont accès à des services médicaux.

M. Koury: J'en suis bien heureux. J'avais oublié ma visite là-bas, en 1989, jusqu'à ce que je lise ce paragraphe. Je sais que les réserves doivent faire l'objet d'une attention spéciale, surtout celles qui sont situées dans des régions éloignées. C'est pourquoi j'ai soulevé la question. À mon avis, elle est très importante.

Les provinces contribuent-elles également, en partie du moins, ou le gouvernement fédéral est-il le seul à assumer ces services?

Dre Lynch: Il s'agit d'une combinaison. La plupart des médecins qui travaillent dans ces régions sont payés à l'acte. Nous payons leur transport et leur logement s'ils se déplacent. Dans certains cas, nous pouvons obtenir des fonds du régime d'assurance-maladie pour payer certaines des interventions de nos infirmières, lorsqu'elles se font dans le cadre de ce programme de traitement. Dans d'autres cas, c'est impossible. Les provinces participent donc et se joignent souvent à nous pour amener des médecins dans les localités. Lorsque ceux-ci sont payés à l'acte, leurs factures sont traitées dans le cadre du programme provincial en vigueur.

Les services des infirmières sont cependant financés totalement par la Direction générale des services médicaux.

M. Koury: Je vois. Vous avez parlé de la rénovation de 84 installations. S'agit-il de foyers ou de...?

Dre Lynch: Il s'agit de centres de santé.

M. Koury: Je me demandais si la Société canadienne d'hypothèques et de logement consentirait à faire certaines rénovations de maisons de handicapés, de gens qui se déplacent en fauteuil roulant, etc.

M. Faulkner: C'est une chose qui a été mentionnée par le ministère des Affaires indiennes, qui en serait responsable parce qu'il s'agissait d'une mesure sociale... .

M. Koury: Je vois.

Mme Feltham (Wild Rose): Merci d'être venus nous donner une idée de ce que vous faites dans votre ministère.

J'ai plusieurs questions à poser. Quelle action a entreprise le ministère de la Santé nationale et du Bien-être, ainsi que vous-mêmes, pour encourager, dans le cadre du programme d'études des écoles primaires indiennes et inuites, l'adoption de mesures d'hygiène et de prévention des invalidités?

Dre Lynch: Nous avons des programmes d'hygiène, mais ils ne sont pas appliqués. Ils ont été préparés par le système d'éducation, mais dans bien des cas, ce sont les collectivités qui sont responsables des écoles.

En ce qui concerne plus spécifiquement la prévention des traumatismes, nous venons de terminer un programme—nous en sommes à la dernière étape—qui n'a pas encore été mis en oeuvre. Nous le diffuserons ensuite dans nos régions, où il sera mis à l'essai.

[Text]

We don't have the additional funding to put that in place, so what we can do will be within our existing funding. That will be done by working through communities, looking at the framework for overall programming for prevention of injuries and trying to focus on the areas of greatest need within individual communities. Where appropriate that does include curriculum material being provided to the schools, and we and our nurses and CHRs will go in as resource people when requested by the schools. But that is only just getting off the ground.

As well, we've had a focus group that has involved a number of native professional groups as well as our own professional groups and regions to develop that framework.

Mrs. Feltham: Thank you.

Second, community health representatives are key points of reference around health issues in native communities. What do they do that is related to disability and what training and upgrading of their skills do they receive that is related to disability?

Dr. Lynch: They do general health promotion and disease prevention. Portions of our program look at things like first aid, help teach communities to deal with issues such as driving safely within the community, using pick-up trucks safely, trying to discourage teenagers from putting ten people in the back of a pick-up truck—that kind of thing is part of our health promotion.

In terms of dealing with the already disabled, they are involved in working with individuals within the community and within the context of ensuring that they remain healthy. Looking at individual problems that a disabled person may have...for instance, if you have an individual who is diabetic, they may in fact become disabled as part of the complications of diabetes. They will work with that individual to ensure that they are taking care of their health, reduce the disabilities that may occur from the disease process and deal with any disability they may already have.

In terms of specific curriculum, the training of CHRs is done in each region, so I can't tell you for sure what kind of specific upgrading if any has been done in terms of disability.

Mrs. Feltham: Thank you.

The Chairman: I would like to ask a few questions too. First of all, I cannot emphasize too strongly the issue that Mr. Young raised regarding health on the reserves. I recall a girl of about 12 who was in a wheelchair because of a bone disease. She couldn't do anything with her bones; they just crumpled on her. She was very bright mentally. Her mother teaches in Ontario, but they live in New York State so the little girl doesn't get the adequate extra coverage she needs in her health care.

[Translation]

Nous n'avons pas les fonds nécessaires pour mettre en place ces programmes, et nous devons donc faire de notre mieux avec les fonds dont nous disposons, en faisant appel aux collectivités, en nous servant de ce qui existe comme programme d'ensemble pour la prévention des traumatismes et en essayant de répondre en priorité aux besoins les plus pressants des collectivités. Cela comporte, le cas échéant, du matériel de programme fourni aux écoles; si celles-ci en font la demande, nous, nos infirmières et les représentants en santé communautaire, nous servirons de personnes-ressources, mais ce programme ne fait que démarrer.

Nous avons également eu un groupe de discussion, qui comprenait plusieurs groupes professionnels autochtones ainsi que nos propres groupes professionnels et régionaux, pour mettre au point ce programme.

Mme Feltham: Je vous remercie.

En second lieu, les représentants en santé communautaire servent de personnes-ressources pour toutes les questions de santé des collectivités autochtones. En quoi consiste leur action en matière d'invalidité? Quelle formation reçoivent-ils dans ce domaine, et qu'est-ce qui est fait pour améliorer leurs connaissances?

Dre Lynch: Ils font de la prévention médicale pour préserver et améliorer la santé, par exemple sous forme de cours de premiers soins, de mesures de sécurité en matière de conduite automobile, notamment pour l'usage de camionnettes dans la collectivité, en essayant par exemple d'avertir les adolescents du danger de conduire une camionnette chargée d'une dizaine de personnes... toutes sortes de mesures préventives destinées à préserver la santé.

Quant à ceux qui sont déjà invalides, nos représentants en santé communautaire les assistent et veillent à ce que leur santé se maintienne. Quant aux problèmes que peut connaître un invalide... il y en a par exemple certains qui ont le diabète et dont l'invalidité peut être due à une complication de celui-ci. Le représentant suit ces personnes afin de veiller à ce qu'elles se soignent, de réduire l'invalidité due à l'évolution de la maladie et, d'une façon générale, de remédier à une invalidité déjà existante.

Chaque région assure la formation des représentants en santé communautaire, et je ne peux donc pas vous dire s'ils bénéficient d'un programme de perfectionnement de leurs connaissances en matière d'invalidité.

Mme Feltham: Je vous remercie.

Le président: Je voudrais également vous poser quelques questions. Je ne peux insister suffisamment sur la question soulevée par M. Young à propos de la santé dans les réserves. Je me souviens d'une petite fille d'une douzaine d'années, très intelligente, atteinte d'une maladie des os, maladie qui les rendait friables, et cette enfant se déplaçait en chaise roulante. La mère est enseignante en Ontario, et la famille vit dans l'État de New York, de sorte que la fillette ne bénéficie pas de la couverture sociale dont elle aurait besoin pour se soigner.

[Texte]

• 1630

You can read more about the details in the transcript from the last meeting with DIAND or you can talk to one of the people here today from Akwesasne.

I really want that matter pursued because I'm going to push it, so whoever you talk to, you might indicate to them that we really want to pursue the matter. I know Mr. Young and, I dare say, the rest of the committee feel the same.

If I could move onto the issue of the independent living centre concept, which I'm sure you are aware of, our committee is very much aware of it, having studied the concept earlier in Boston a few years ago, and we're also aware of how it's spreading across Canada.

We're wondering about the possibility of that concept coming into a reserve such as Akwesasne, for example, or other native reserves. I understand that the concept is fundable by Health and Welfare. Can you tell us what you're doing in that area?

Mr. Faulkner: I'm not sure whether I have any information on that subject. My understanding is that there's work to be done on an inter-agency basis with communities in order to determine the needs and opportunities for people who could use such a home, where they can remain independent to an optimum extent and where specialized services can be provided, be they health, social, or what have you.

This is the area of interest we are about to launch with the Assembly of First Nations and DIAND in order to get a better idea of who's out there, what opportunities already exist, and whether there's a better way of doing the job in order to encourage independent living.

I know there are some reserves where the leaders are already off and running on that concept and have acquired housing funds to provide that service, and they would normally respond. They would work with our nurse to see what services the nurse may be able to provide.

In terms of any formal program, I'm not aware of one.

The Chairman: I would suggest that the committee may want to hear from either the minister or you, as officials, about this subject at a later date because we'd want to pursue it as well. We feel there's a desire on the part of the local people to get involved with that kind of service, so I think we'd like to know what our department would be willing to do in that area.

Along the same line, you refer in your presentation today, Mr. Faulkner, to the strategy of increasingly transferring funds to the reserves for First Nations people to handle more themselves. We're concerned about—and have some reason to raise this issue—the extent to which you can guarantee that funds transferred in that way will become available to those who are disabled, where they are needed. For example, the National Aboriginal Network on Disabilities is a fairly new group and I'm sure you're aware of them. Supposing money went to Akwesasne, to what extent would you be able to assure both us and the disability network that they would get a share of those funds?

[Traduction]

Vous trouverez d'autres détails sur cette affaire dans la transcription de la dernière séance tenue avec le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, et vous pouvez également poser des questions à l'une des personnes d'Akwesasne présentes aujourd'hui.

Cette affaire ne me laisse pas de repos, et je vais m'attacher à la suivre de près. Dites-le à ceux auxquels vous allez parler: nous n'en resterons pas là. Je sais que M. Young et les autres membres du comité, sur ce point, pensent exactement comme moi.

Je voudrais maintenant aborder la question du centre de vie autonome dont vous avez certainement entendu parler, au même titre que le comité. En effet, nous avons vu à Boston, il y a quelques années, comment se concrétisait cette idée, et nous savons qu'elle se répand également au Canada.

Cette idée pourrait-elle être adoptée dans une réserve comme Akwesasne, par exemple, ou dans une autre réserve autochtone? Le ministère de la Santé et du Bien-être dispose à cet effet de certains fonds. Pouvez-vous me dire ce que vous faites dans ce domaine?

M. Faulkner: Je ne suis pas sûr d'être informé de cette question; je crois savoir qu'une action est envisagée entre les collectivités et plusieurs organismes afin de déterminer les besoins et les possibilités de ceux qui pourraient vivre dans un foyer de ce genre, où ils pourraient maintenir leur indépendance tout en obtenant des services spécialisés d'ordre médical, social ou autre.

C'est la question sur laquelle nous allons nous pencher avec l'Assemblée des premières nations et avec le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien afin de nous faire une meilleure idée des personnes éventuellement concernées, des possibilités qui existent déjà, et afin également de voir s'il existe une meilleure façon d'encourager un mode de vie autonome.

Je sais qu'il existe certaines réserves dont les chefs ont déjà acquiescé à cette idée et ont obtenu des fonds pour assurer ce service de logement. Ceux-là pourront répondre à votre enquête. Ils obtiennent la collaboration de notre infirmière pour déterminer quels services celle-ci peut rendre.

Mais de programme officiel, il n'y en a pas à ma connaissance.

Le président: C'est une question qui nous tient également à coeur, et le ministre ou vous, en tant que hauts fonctionnaires du ministère, pourriez, par la suite, nous parler plus longuement de cette question. Les gens des collectivités semblent vouloir participer à ce genre de programme, et nous aimerions savoir ce que votre ministère serait disposé à faire en la matière.

Dans le même ordre d'idées, monsieur Faulkner, vous nous parlez aujourd'hui de la tendance à transférer, de plus en plus, les fonds aux réserves afin que les peuples des premières nations les gèrent eux-mêmes. Ce n'est pas sans raison que nous nous demandons dans quelle mesure vous pouvez garantir que les fonds ainsi transférés seront mis à la disposition des invalides, là où ils sont nécessaires. Ainsi, le National Aboriginal Network on Disabilities est un groupe assez récemment constitué, et vous devez en avoir entendu parler. À supposer qu'Akwesasne bénéficie de fonds, dans quelle mesure pourriez-vous nous assurer, tant nous que les invalides, qu'ils obtiendraient une part de ces fonds?

[Text]

I have no doubt that it would be possible to arrange in Akwesasne, but each reserve is different and the political leadership is different. We have some concern that there would be adequate funding for the use of disabled persons. How can you ensure that the funding gets entirely into the hands of the local people?

Ms Keeley: Mr. Chairman, when we deal with the transfer of control of health services, we're dealing with a First Nations government. One of the important parts of the process is to enable a planning process to function in advance that would examine the way in which we run services now and in which they'd like to change them for the kinds of needs of the people in their communities, then put those two factors together in a health plan, which states the priorities of their people in the area of health and how they want to move ahead in reconstituting programs and putting together a health team that emphasizes certain areas.

When we're doing so we have to go through a process of asking what the bottom line is in terms of what our department should require. There is, shall I say, a creative tension sometimes between being too prescriptive and being helpful, supportive, and providing needed information.

• 1635

The short answer is that we don't tell them where to direct services, other than toward certain mandatory programs related to immunization and communicable disease control and environmental health. We do try to provide funds for them to explore the needs in their communities and to come up with approaches for dealing with them.

One way that disabled First Nations people can bring their needs to the fore is through this health assessment and planning process. They can be sure they are part of the health committee process and part of the community workshops. They are bringing their needs into focus when the planning is being done so that they can see where they're going to get the services at the other end. Perhaps we could help by trying to put together some information in this area, but I also think groups like the National Aboriginal Network on Disabilities can help with some information on that as well. We don't say "you must do this, this, and this" because it defeats the whole self-government nature of what we're doing, although I definitely appreciate what you're saying.

The Chairman: You can appreciate why we, as a committee of the federal House of Commons, are concerned that the money we send, at least a reasonable amount, gets into the hands of the disabled community on those reserves.

Ms Keeley: Mr. Chairman, our experience with some of the people who have taken control of their health services is that they're reaching out more to other service agencies. They are reaching out more to elders and people who have been shut in and not using the service when we ran it. Over time, I think we are going to see some changes in the direction, because we have definitely heard from communities that this is a concern of theirs as well.

[Translation]

Je suis persuadé qu'il serait possible de le faire pour Akwesasne, mais le cas se présente différemment pour chaque réserve, dont les chefs ont également des idées différentes. Nous ne sommes pas persuadés qu'il y aurait suffisamment de fonds destinés aux invalides. Comment pouvez-vous veiller à ce que ces fonds restent entièrement entre les mains de la population locale?

Mme Keeley: Monsieur le président, lorsqu'il s'agit du transfert du contrôle des services de santé, nous avons affaire à un gouvernement des premières nations. Il importe de mettre en place, au préalable, un processus de planification aux fins d'examiner de quelle façon les services sont assurés à l'heure actuelle et ce que la population locale prévoit comme services pour répondre à ses besoins; il convient alors, dans un plan général de santé, de faire la synthèse de ces deux facteurs, en établissant les priorités en matière de soins et comment la population envisage de constituer une équipe chargée de l'application de ces programmes, en insistant davantage sur certains.

Nous devons nous demander, à cet effet, combien de fonds notre ministère peut mettre à la disposition de ces collectivités. Ce processus s'effectue souvent dans un tiraillement entre une attitude trop autoritaire et le besoin de se rendre utile, de donner son appui et de fournir l'information nécessaire.

En un mot, nous ne leur disons pas sur quoi axer les services, en dehors de certains programmes obligatoires en matière de vaccination, de lutte contre les maladies contagieuses et de santé environnementale. Nous essayons de leur fournir des fonds pour qu'ils s'attaquent aux besoins de leurs collectivités et trouvent des solutions.

L'une des façons dont les personnes handicapées des premières nations peuvent attirer l'attention sur leurs besoins, c'est de participer à ce processus d'évaluation et de planification sanitaire. Ils peuvent avoir la garantie de participer au processus du comité de la santé et aux ateliers communautaires. Ils font valoir leurs besoins au moment de la planification et peuvent ainsi savoir quels services ils obtiendront en fin de compte. Nous pourrions peut-être les aider à rassembler les informations dans ce domaine, et je pense aussi que d'autres groupes, comme le National Aboriginal Network on Disabilities, peuvent aussi fournir des informations sur le sujet. Nous ne leur disons pas: «Vous devez faire telle ou telle chose», parce que cela irait à l'encontre du principe d'autonomie sur lequel nous nous fondons, encore que je comprendre parfaitement ce que vous dites.

Le président: Vous comprenez que le comité de la Chambre des communes fédérale que nous sommes tienne à s'assurer que l'argent que nous envoyons, en tout cas une bonne partie de cet argent, parvienne aux personnes handicapées de ces réserves.

Mme Keeley: Monsieur le président, nous avons constaté que les gens qui ont pris en main leurs propres services de santé se tournent plus vers d'autres organismes de service. Ils se tournent plus vers les aînés et les personnes qui ont été enfermées et n'ont pas utilisé le service quand nous le fournissions. Je pense qu'avec le temps, nous verrons les choses s'orienter dans cette direction, car les gens dans les collectivités nous ont clairement dit que tel était aussi leur souci.

[Texte]

The Chairman: Thank you very much. I am sure we will want to pursue that again on future occasions.

I have one specific question I would like to ask, and I'll understand if you don't have an answer for it, Mr. Faulkner. It relates to correspondence between the committee and the minister on the issue of consistency of services through the Medical Services Branch of Health and Welfare. In a specific case, the CPA, the Canadian Paraplegic Association, branch in Saskatchewan has been denied funding for a health care worker. We understand that the two neighbouring provinces, Alberta and Manitoba, have both been given funding for a comparable worker. We were told by return letter from the minister that this would be looked into, but we have not yet heard any positive results. Perhaps you can enlighten us. If not, we would certainly like to get a comment from you or an appropriate official in the near future.

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, I can't give you an answer on that today. Let me research it and we'll get back to the committee.

The Chairman: On the matter of data, we had Statistics Canada before the employment equity committee just yesterday, I guess it was. I am sure you folks are interested in data, too. It has been discussed in a limited way here. I am wondering how your relationships are with Statistics Canada. Are you able to get through them the data you feel you need, or do they impose limitations on you because of financial constraints? Do you have financial constraints, or is everything hunky-dory?

Ms Keeley: Mr. Chairman, I think everybody has financial constraints.

The Chairman: We want to know where the roadblock is, if there is one.

Ms Keeley: Yes, we are working with Statistics Canada. We have a group that includes both health statistics people and health professionals in our branch who are working with Statistics Canada. One of the problems is that there was a post-census survey in 1986 on health and activity limitation. It was based on census data, and because a vast group of First Nations did not participate in the census in the first place, we were unable to get any numbers that would tell us very much.

Statistics Canada made an effort to work with First Nations to get a better response in 1991, and they have. There is now a post-census survey that should yield some figures this year, we're hoping, with respect to disabilities among native people. We're working with them, and I believe the Department of Indian Affairs is working with them as well on this area. We are hopeful we will get something that will help us have a better data base than we do now.

[Traduction]

Le président: Merci beaucoup. Je suis sûr que nous voudrions reprendre cette discussion à l'avenir.

J'ai une question précise à poser, et je vous comprendrai si vous ne pouvez pas y répondre, monsieur Faulkner. Il s'agit de la correspondance échangée entre le comité et le ministre sur la question de la cohérence des services fournis par l'intermédiaire de la Direction des services médicaux de Santé et Bien-être social. Dans un cas en particulier, on a refusé des fonds à la section de la Saskatchewan de l'ACP, l'Association canadienne des paraplégiques, pour un dispensateur de soins de santé. Apparemment, deux provinces voisines, l'Alberta et le Manitoba, ont reçu des fonds pour le même genre de travailleur. Nous avons reçu par retour du courrier une lettre du ministre nous annonçant qu'il allait s'occuper de la question, mais nous n'avons toujours pas eu de résultats positifs. Vous pourriez peut-être éclairer notre lanterne. Sinon, nous serions heureux que vous-même ou une personnalité autorisée nous donniez des précisions dans un proche avenir.

M. Faulkner: Monsieur le président, je ne peux pas vous donner cette réponse aujourd'hui. Je vais faire des recherches et je communiquerai avec le comité.

Le président: En ce qui concerne les données, Statistique Canada a comparu devant le Comité sur l'équité en matière d'emploi pas plus tard qu'hier, je crois. Je suis sûr que vous vous intéressez aussi aux chiffres. On en a un peu discuté ici. Je me demande quels sont vos rapports avec Statistique Canada. Réussissez-vous à leur arracher les informations dont vous avez besoin, ou vous imposent-ils des limites pour des raisons de contraintes financières? Avez-vous des limites financières, ou est-ce que tout marche bien?

Mme Keeley: Monsieur le président, je pense que tout le monde a des limites financières.

Le président: Nous voudrions savoir où les choses bloquent, si c'est le cas.

Mme Keeley: Oui, nous travaillons avec Statistique Canada. Nous avons dans notre direction un groupe de personnes composé de statisticiens de la santé et de professionnels de la santé, qui collaborent avec Statistique Canada. L'un des problèmes que nous avons eu concerne une enquête postcensitaire réalisée en 1986 sur les contraintes de santé et la limitation des activités. Cette enquête a été réalisée à partir des données du recensement, et comme un groupe important de premières nations n'avaient pas participé au recensement, nous n'avons pu obtenir d'informations très utiles.

Statistique Canada a fait un effort pour obtenir une meilleure réponse des premières nations en 1991, et a réussi. Il y a maintenant une enquête postcensitaire qui devrait nous permettre d'avoir des chiffres cette année, espérons-le, sur les handicaps des autochtones. Nous travaillons avec eux, et je crois que le ministère des Affaires indiennes travaille aussi avec eux dans ce domaine. Nous espérons que cela nous permettra d'avoir une meilleure base de données qu'actuellement.

[Text]

Mrs. Gaffney: This is a follow-up question. I may have missed the meeting. Did this committee meet with the Indian Affairs branch?

The Chairman: On Tuesday, two days ago.

Mrs. Gaffney: Then I did miss it. Did they receive and has this branch received a full copy of the minutes of the meeting at Akwesasne? Have you seen the minutes?

The Chairman: I see Mr. Faulkner nodding his head.

Mr. Faulkner: I saw the minutes and I certainly read them.

Mrs. Gaffney: The chair mentioned one specific case, and we could all mention several. Every one of them was an absolutely deplorable, serious situation. Mr. Chairman, we made a commitment that day to those people—I certainly did. What they are doing is intolerable.

I notice that the chief was here, the person who organized the hearing that day is here, and we made a commitment to them that we would not... They are tired of coming before committee after committee after committee and saying the same thing. We do nothing as a committee. Health and Welfare does nothing and the Department of Indian Affairs does nothing. I think we have to make a commitment that it is not acceptable.

I represent the human rights side and my colleague, who is not here, represents the disabled side, and we are talking about both. It is one of the worst human rights violations that I have seen in a long time. I don't know how we can impress this strongly enough, what we can do, Mr. Chairman, but I think we have to hammer this point home somehow. How do we do it?

The Chairman: I think our witnesses miss a point, that all three political parties are in support of the same thing here. We tend to be pretty non-partisan in this committee and I think Mrs. Gaffney has indicated how strongly we feel about this. I hope the people taking the lead in this thing will move quickly. We want them to come back to us very soon about it.

Mrs. Gaffney: I expect to see some recommendations come from somebody; I really do.

The Chairman: Do you have any further questions?

Mrs. Gaffney: No, it was just a statement.

Mr. Young: Do all your department offices, including the ones that deal primarily with aboriginal people, use these telephone devices, TDDs?

Mr. Faulkner: I noticed in one of the reports a mention of that. I haven't seen them. We will check to see the extent of their distribution. I would say we don't have them widely distributed. My understanding is that those instruments are specifically with an individual who has a hearing impairment, but I don't know. Mr. Chairman, we will find out.

Mr. Young: It would be useful to find out. We recommended this 10 or 12 years ago and we were assured by Treasury Board that moneys would be made available. Those devices are not luxuries to people who are deaf, especially as they are trying to communicate their needs with government offices. It would seem to me that government offices should be supplied with them.

[Translation]

Mme Gaffney: Une question de suivi. J'ai peut-être manqué cette réunion. Le comité a-t-il rencontré la direction des Affaires indiennes?

Le président: Mardi, il y a deux jours.

Mme Gaffney: Alors, je l'ai ratée. Le comité et cette direction ont-ils reçu un exemplaire complet du compte rendu de la réunion d'Akwesasne? Avez-vous vu le compte rendu?

Le président: Je vois M. Faulkner hocher la tête.

M. Faulkner: J'ai bien lu le compte rendu.

Mme Gaffney: La présidence a mentionné un cas particulier, et nous pourrions tous en signaler plusieurs. Chaque fois, il s'agissait d'une situation déplorable et grave. Monsieur le président, nous avons pris ce jour-là un engagement auprès de ces gens-là, moi en tout cas. Ce qui se fait est intolérable.

Je remarque que le chef était là, que la personne qui a organisé les audiences ce jour-là est là, et nous leur avons promis que nous ne... Ils en ont assez de comparaître sans cesse devant des comités pour entendre toujours la même chose. Le comité ne fait rien. Santé et Bien-être social ne fait rien, et le ministère des Affaires indiennes ne fait rien. Je crois qu'il faut affirmer catégoriquement que c'est désormais inacceptable.

Je représente l'aspect droits humains, et mon collègue, qui n'est pas là, représente les handicapés, et nous parlons des deux aspects de la question. Il s'agit là d'une des pires violations des droits de la personne que j'aie vues depuis bien longtemps. Je ne sais pas comment nous pouvons enfoncer suffisamment le clou, ce que nous pouvons faire, monsieur le président, mais je pense qu'il faut absolument faire passer ce message. Comment faire?

Le président: Je crois que nos témoins oublient quelque chose, c'est que les trois partis politiques sont d'accord sur la même chose ici. Notre comité est généralement assez impartial, et je crois que M^{me} Gaffney a bien souligné que nous y tenons. J'espère que les gens qui vont prendre la direction des opérations vont agir vite. Nous espérons les revoir très rapidement.

Mme Gaffney: J'espère que quelqu'un va faire des recommandations, je l'espère sincèrement.

Le président: Avez-vous d'autres questions?

Mme Gaffney: Non, c'est peut-être une simple remarque.

M. Young: Est-ce que tous vos bureaux ministériels, y compris ceux qui s'occupent essentiellement des autochtones, se servent des ATME?

M. Faulkner: J'ai remarqué qu'il en était question dans l'un des rapports. Je n'en ai pas vu. Nous allons vérifier dans quelle mesure ils sont répandus. Je ne pense pas qu'ils soient très répandus. Je crois que ces appareils sont destinés aux malentendants, mais je ne sais pas. Nous vérifierons, monsieur le président.

M. Young: Ce serait utile. Nous avons recommandé cela il y a 10 ou 12 ans, et le Conseil du Trésor nous avait promis que les crédits seraient débloqués. Ces appareils ne sont pas un luxe pour les gens qui sont sourds, en particulier pour qu'ils puissent faire connaître leurs besoins aux bureaux gouvernementaux. Je pense que les bureaux gouvernementaux devraient en être équipés.

[Texte]

Mr. Faulkner: In terms of the individuals, Mr. Chairman, I'm sure that would come under the responsibility of Indian Affairs. In terms of facilitating access within our own establishments, we will look into that.

Mr. Young: Don't misunderstand me. I'm not asking you today to provide every disabled native person with a TDD. We might ask you that two weeks from now, but today I just want your offices to have them.

Mr. Faulkner: I think we have tended to focus on the obvious, like ramps, retrofitting and so on. I think in discussion with disabled people, there are other things, some of which may be quite simple to implement, which would facilitate their access. Clearly, as a medical branch, we're going to have to dialogue more with people in that community to understand their needs. What we can adapt and assist on, we certainly will do.

• 1645

Mr. Young: The last question, Mr. Chairman, is whether or not the department covers the cost of sign language in both official languages for individuals who require that kind of service. If an aboriginal person is referred, say by a doctor, to one of your departments, does the department cover the cost of sign language for that individual? An interpreter?

Dr. Lynch: We certainly cover interpretive services through our non-insured health benefits program. I must admit, as far as I know, those have always been from English into native language, or from French into native language. I am not sure that we have ever been asked for it for sign language. But if an individual needed it for health purposes, yes, we will cover it for that health interaction.

If it was a case of an individual going to a hospital and requiring assistance in the hospital to be able to communicate with the physician, in the same way as we will provide it if they only spoke the native language, we will provide it. But to my knowledge, we have never been requested to. We may have, but I don't know of it.

The Chairman: Thank you, Mr. Young.

If the committee will indulge the chairman again, I have a couple of other questions.

One question relates to the issue of consultation. We have been impressed as a committee that disabled people are very anxious to have a part in the planning process. I am wondering to what extent your branch participates in consultation, not only with disabled people but also possibly even through the joint inter-departmental committee that was set up of deputy ministers, following one of our more recent reports, where I think several departments have inter-departmental liaison sessions, presumably at the level of deputy ministers. I am wondering if you are aware of that and whether you have been able to participate in those consultations at all vis-à-vis disability on our native peoples' reserves.

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, I am not aware of a committee that is currently operating at the deputy level that involves our department, but I will certainly look into it.

[Traduction]

M. Faulkner: Monsieur le président, je pense que le cas des particuliers relèverait des Affaires indiennes. Pour ce qui est de faciliter l'accès à nos propres établissements, nous vérifierons cela.

M. Young: Entendons-nous bien. Je ne vous demande pas aujourd'hui de fournir un ATME à tous les autochtones handicapés. Nous vous le demanderons peut-être dans deux semaines, mais pour aujourd'hui, je vous demande simplement d'en équiper vos bureaux.

M. Faulkner: Je crois que nous nous sommes surtout concentrés sur les choses évidentes, comme les rampes d'accès, l'aménagement des locaux, etc. En discutant avec les personnes handicapées, on constate qu'il y a d'autres choses, parfois très simples à réaliser, qui pourraient leur faciliter l'accès. Il est clair qu'en tant que direction médicale, nous allons devoir approfondir le dialogue avec ces gens-là pour comprendre leurs besoins. Nous ferons tout ce que nous pourrions pour les aider et améliorer la situation.

M. Young: Pour terminer, monsieur le président, est-ce que le ministère paie les services d'interprétation gestuelle dans les deux langues officielles à ceux qui en ont besoin? Si un médecin renvoie un autochtone à l'un de vos services, est-ce que le ministère va lui payer un interprète gestuel?

Dre Lynch: Nous offrons certainement des services d'interprétation dans le cadre de notre programme de services qui ne sont pas couverts par l'assurance-maladie. J'avoue toutefois qu'à ma connaissance, on a toujours interprété de l'anglais ou du français vers une langue autochtone. Je ne pense pas qu'on ait jamais demandé l'interprétation gestuelle. Toutefois, si une personne en avait besoin pour recevoir des soins, nous lui paierions le service.

Supposons que quelqu'un doive aller à l'hôpital et qu'il ait besoin d'un interprète gestuel pour communiquer avec le médecin; nous lui en paierons un, comme nous payons un interprète à ceux qui ne parlent qu'une langue autochtone. À ma connaissance, toutefois, personne n'a jamais demandé d'interprète gestuel. C'est possible, mais je ne suis pas au courant.

Le président: Merci, monsieur Young.

Si le comité veut bien être encore une fois indulgent avec son président, je voudrais poser quelques questions.

Au sujet de la consultation, notre comité a la très nette impression que les handicapés veulent absolument participer à la planification. Je me demande dans quelle mesure votre direction tient des séances de consultation, non seulement avec les personnes handicapées, mais peut-être aussi avec le comité mixte interministériel que les sous-ministres ont créé à la suite de l'un de nos derniers rapports. Je crois que les sous-ministres de plusieurs ministères se réunissent ensemble. Êtes-vous au courant de cela et avez-vous pu participer à ces séances de consultation lorsqu'il était question des autochtones handicapés qui vivent dans les réserves?

M. Faulkner: Monsieur le président, je ne sais pas si notre ministère fait partie d'un tel comité de sous-ministres, mais je vais me renseigner.

[Text]

I think, Dr. Lynch, you wish to comment on consultations we have with disabled people.

Dr. Lynch: We have involved disabled people in the development of the injury prevention framework.

One of the other things we are looking at and are discussing right now with AFN in setting up is a task force to look at overall health promotion and disease prevention, which will include a large native representation on that task force. We will be inviting representation from the native professional and associated groups, of which one would be the network on disabilities.

I think it is true that we are more and more reaching out to talk with established networks, even if they only be informal networks of native people, not only for disabilities but in other areas too, in the same way they are also reaching out to us and to others to discuss these areas of interest.

The Chairman: Thank you.

On the issue of data again, and you may not have it off the top of your head, but perhaps you could provide us later with the figures. Do you have information about what the trends are in infant mortality rates, general mortality rates, morbidity rates, or any of the parameters that measure the status of health on the reserves, over the last 10, 15, or 20 years, or whatever? I am sure you must have those.

Dr. Lynch: Yes, we do.

The Chairman: Could you provide those to the committee?

Dr. Lynch: We have a document called "Health Status of Canadian Indians and Inuit". The final copy, I think, was the 1987 or 1988 copy. But we are just in the process of printing a new one. We could give you a copy of the existing printed one, and then we could give you a copy of the new one when it is completed.

The Chairman: How are you making out with encouraging native persons to become involved in various types of health care training from physicians on down? How successful have you been in encouraging them to take the training and come back to the reserve to practice their art?

• 1650

Ms Keeley: Mr. Chairman, since about 1984 we have had what we call the Indian and Inuit Health Careers Program. It's a small program, but it supports promotion to young people and not-so-young people who would like to enter the health professions, giving them information and helping them to see what they can do in the health professions.

We contribute some money to universities and colleges, both to support the development of programs that will be relevant to native and northern communities and to permit people to get the kind of upgrading they need in preparation for the professional courses.

Since 1984 about 174 students have gone through. A lot are nurses, some are physicians, some are in the dental field, environmental health, and a range of services.

[Translation]

Je crois que la Dre Lynch voudrait vous dire un mot sur nos consultations avec les personnes handicapées.

Dre Lynch: Nous avons fait participer des handicapés à l'élaboration d'un programme de prévention des traumatismes.

Nous envisageons aussi la mise sur pied d'un groupe de travail qui se penchera sur toute la question de la promotion de la santé et de la prévention des maladies. Nous sommes en train d'en discuter avec l'Assemblée des premières nations, car il y aurait au groupe de travail une forte composante autochtone. Nous allons également inviter les intervenants autochtones et les groupements intéressés, notamment le réseau pour les personnes handicapées.

C'est vrai que nous faisons de plus en plus d'efforts pour rejoindre les réseaux établis d'autochtones, même s'ils ne sont pas formellement structurés. Nous ne nous en tenons pas non plus aux seuls handicapés. D'ailleurs, eux-mêmes veulent nous rencontrer pour que nous discutons de ces questions qui nous intéressent.

Le président: Merci.

À nouveau au sujet des données, peut-être ne les avez-vous pas à portée de la main, mais pourriez-vous nous les faire parvenir plus tard? Connaissiez-vous la tendance du taux de mortalité infantile, du taux de mortalité générale, du taux de morbidité, et de tous les autres paramètres qui permettent de mesurer la santé des habitants des réserves depuis 10, 15 ou 20 ans? Je suis certain que vous avez des renseignements là-dessus.

Dre Lynch: En effet.

Le président: Pourriez-vous les fournir au comité?

Dre Lynch: Il y a un document exposant les statistiques sanitaires concernant les Indiens et les Inuits. La dernière édition date de 1987 ou 1988, mais une nouvelle édition est actuellement à l'imprimerie. On pourrait vous laisser l'édition plus ancienne et vous faire parvenir la nouvelle dès qu'elle sera prête.

Le président: Est-ce que vous réussissez à encourager les autochtones à choisir une carrière dans le domaine de la santé et à venir se former dans le Sud? Est-ce qu'une fois formées, ces personnes retournent exercer dans les réserves?

Mme Keeley: Monsieur le président, le Programme de carrières pour les Indiens et les Inuits dans le domaine de la santé existe depuis 1984. C'est un petit programme qui encourage les jeunes et les moins jeunes qui souhaitent faire carrière dans le domaine de la santé en leur apportant de l'information et en les aidant à faire leur choix.

Nous versons aussi un peu d'argent aux universités et aux collèges, autant pour financer la mise sur pied de programmes qui intéresseront les collectivités autochtones et les localités du Nord que pour permettre aux gens d'obtenir la formation préparatoire aux cours professionnels.

Depuis 1984, quelque 174 étudiants en ont profité. Beaucoup sont infirmières, mais il y a aussi quelques médecins, des dentistes, des hygiénistes et plusieurs autres professionnels.

[Texte]

I knew there would be a question on how many people have gone back to the reserves and we don't have a way of tracking those people, although we would like to do so. Some of the people who are taking these courses don't come from reserves; they're native people, but they don't live on-reserve.

We do know there are a number of health professionals and they're growing every day in the nursing sectors, but the number is still very small. You will still see those professional services being provided by non-native people in many communities.

There's more work to be done and we think we're making an effort through bursaries, scholarships and other promotional programs. We can give you more information if you wish.

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, you and your committee may be interested to hear about this event because it's a fairly recent one. The native physicians of Canada have recently organized an association and I believe their numbers are now up to over 40, including medical students. So, here again, we have another association of native professionals who are interested in promoting and working in the cause of native health, to join the CHRs and the nurses' association.

The Chairman: Mr. Faulkner, I'm sure you've been able to sense the interest that this committee has in native persons, particularly as relates to disability, which is part of our terms of reference. I'd be surprised if we don't decide to come up with a report to Parliament and to the government following our study.

Inasmuch as we have a couple of excellent researchers here who like to pursue things, who should they approach if they have more questions on which they want information? Would it be yourself? Or is there some other key person we should contact for information?

Mr. Faulkner: Mr. Chairman, we could organize that response through Marguarite Keeley's office. She's responsible for policy and would ensure that we get a co-ordinated response back to your staff.

The Chairman: Good.

Unless there are further questions, may I thank the three of you for being with us today on behalf of all my colleagues. It's very helpful to have your input by way of telling us what is happening and we hope you don't mind being challenged by the committee members to perhaps move ahead a little faster sometimes.

We'll look forward to probably having you and some of your colleagues back again in the future. We do thank you for being here today.

Mr. Faulkner: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: This meeting now stands adjourned to the call of the chair.

[Traduction]

Je savais qu'on nous demanderait combien de ces personnes retournent dans les réserves, mais nous n'avons aucun moyen de le savoir, même si ce serait utile. Certains de ceux qui suivent ces cours ne viennent pas d'une réserve. Ce sont des autochtones, mais ils n'habitent pas dans une réserve.

Nous savons qu'il y a des professionnels de la santé et que leur nombre augmente tous les jours dans le domaine des soins infirmiers, mais ils ne sont pas encore très nombreux. C'est pourquoi ce genre de services sont encore offerts bien souvent par des non-autochtones.

Il reste encore beaucoup à faire, et nous faisons des efforts en offrant des programmes de bourses et d'aide financière. Nous pouvons vous fournir plus de détails si vous le voulez.

M. Faulkner: Monsieur le président, votre comité va peut-être s'intéresser à l'événement dont je vais vous parler, car il s'est produit tout récemment. Les médecins autochtones du Canada se sont récemment regroupés en une association qui compte une quarantaine de membres, dont des étudiants en médecine. Voilà une autre association de professionnels autochtones qui s'ajoute à celle des représentants en santé communautaire et des aides-infirmières et infirmiers pour promouvoir la santé chez les autochtones.

Le président: Monsieur Faulkner, je suis certain que vous avez pu palper l'intérêt que le comité a pour les autochtones, notamment les autochtones handicapés, conformément à son mandat. Je serais étonné si le comité décidait de ne pas présenter de rapport au Parlement et au gouvernement à la suite de son étude.

Nous avons deux excellents attachés de recherche qui aiment bien fouiller les choses. A qui devraient-ils s'adresser s'ils ont besoin de plus d'informations? A vous? Y a-t-il une autre personne clé qui pourrait leur servir de contact?

M. Faulkner: Monsieur le président, ils pourraient s'adresser au bureau de Marguarite Keeley. C'est elle qui est responsable des politiques, et elle pourrait se charger de coordonner les réponses à leurs demandes.

Le président: Très bien.

A moins qu'il n'y ait d'autres questions, je vous remercie tous les trois d'être venus nous rencontrer aujourd'hui. Vous nous apportez beaucoup en venant nous raconter ce qui se passe. J'espère que cela ne vous dérange pas d'être un peu contestés par les membres du comité, qui veulent parfois aller un peu vite.

Nous serons heureux de vous accueillir à nouveau un peu plus tard. Merci d'être venus aujourd'hui.

M. Faulkner: Merci, monsieur le président.

Le président: La séance est levée.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Health and Welfare Canada:

Neil Faulkner, Assistant Deputy Minister, Medical Services Branch;

Dr. Gillian Lynch, Director General, Indian & Northern Health Services, Medical Services Branch;

Margarite Keeley, A/Director General, Program Transfer, Policy and Planning, Medical Services Branch.

TÉMOINS

De Santé et Bien-être social Canada:

Neil Faulkner, sous-ministre adjoint, Services médicaux;

Dre Gillian Lynch, directrice générale, Santé des Indiens et des populations du Nord, Services médicaux;

Margarite Keeley, directrice générale p.i., Transfert des programmes, politiques et planification, Services médicaux.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Tuesday, February 18, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 10

Le mardi 18 février 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des Personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the Economic Integration of Disabled Persons

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude
concernant l'intégration économique des personnes
handicapées

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Members

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Membres

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 18, 1992
(21)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 3:37 o'clock p.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witnesses: From the Secretary of State Canada: Georges Proulx, Assistant Under Secretary of State, Social Development and Regional Operations; Roy Jacobs, Director, Native Citizens Directorate; Nancy Lawand, Executive Director, Status of Disabled Persons Secretariat.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the Economic Integration of Disabled Persons. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated June 13, 1991, Issue No. 2*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 4:58 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 18 FÉVRIER 1992
(21)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 15 h 37, dans la salle 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury, Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoins: Du Secrétariat d'État: Georges Proulx, sous-secrétaire d'État adjoint, Développement social et opérations régionales; Roy Jacobs, directeur, Direction des citoyens autochtones; Nancy Lawand, directrice exécutive, Secrétariat de la condition des personnes handicapées.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité reprend l'examen de l'intégration économique des personnes handicapées (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi 13 juin 1991, fascicule n° 2*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 16 h 58, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, February 18, 1992

• 1538

The Chairman: The chair sees a quorum for the hearing of witnesses and calls the meeting to order. Pursuant to Standing Order 108(3)(b), our subject is consideration of the economic integration of disabled persons.

We're delighted to have with us today representation from Secretary of State in the person of Mr. Georges Proulx, Assistant Under Secretary of State, Social Development and Regional Operations. We welcome you, Mr. Proulx. I know you have with you two of your colleagues, one from the disabled side and one from the aboriginal side, and we're pleased you have them with you. Perhaps you would introduce them to us. If you have an opening statement we'd be pleased to hear that, and from your colleagues as well. The floor is yours, sir.

Mr. Georges Proulx (Assistant Under Secretary of State, Social Development and Regional Operations, Secretary of State Canada): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, thank you for the opportunity to speak to you today about the work of the Department of Secretary of State in assisting aboriginal people with disabilities. I have with me Nancy Lawand, the Executive Director, Status of Disabled Persons Secretariat; and Roy Jacobs, who is the Director of the Native Citizens Directorate.

You have specifically asked us to discuss the issues of provision of services to aboriginal people with disabilities, and the joint announcement on aboriginal people with disabilities that is part of the national strategy for the integration of persons with disabilities. My colleagues and I are pleased to provide information about these questions. I propose to first place these questions in the context of the social development mandate of the Department of Secretary of State.

Three program areas fall under the social development mandate of the department. First is the Native Citizens Directorate. The objective of the directorate is to assist Canada's aboriginal peoples—that is, status Indians, non-status Indians, Métis and Inuit—to define and participate in the resolution of social, cultural, political and economic issues affecting their lives in Canadian society.

• 1540

A consistent feature of the programs is that projects are community based as well as initiated and managed by aboriginal people. I would emphasize here that our work is primarily, although not exclusively, with off-reserve aboriginal people. This is distinct from the role of the Department of Indian and Northern Affairs, which primarily focuses on Indians on reserve.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 18 février 1992

Le président: Nous sommes en nombre suffisant pour entendre les témoins. Je déclare la séance ouverte. Conformément à l'article 108(3)(b) du Règlement, nous étudions l'intégration économique des personnes handicapées.

Nous avons aujourd'hui le grand plaisir de recevoir des représentants du Secrétariat d'État, notamment M. Georges Proulx, sous-secrétaire d'État adjoint responsable du développement social et des opérations régionales. Bonjour, monsieur Proulx. Je sais que vous êtes accompagné de deux de vos collègues, l'un représentant le secteur des handicapés et l'autre celui des autochtones, et c'est avec plaisir que nous les recevons aussi. Vous pourriez peut-être nous les présenter. Si vous avez, ainsi que vos collègues, des déclarations préliminaires à faire, nous serons heureux de les entendre. La parole est à vous, monsieur.

M. Georges Proulx (sous-secrétaire d'État adjoint, Développement social et opérations régionales, Secrétariat d'État du Canada): Monsieur le président, mesdames et messieurs, je vous remercie de nous avoir invités à venir vous parler de l'aide offerte par le Secrétariat d'État aux autochtones handicapés. Je suis accompagné de Nancy Lawand, directrice exécutive du Secrétariat à la condition des personnes handicapées, et de Roy Jacobs, directeur de la Direction des citoyens autochtones.

Vous nous avez demandé expressément de vous entretenir des questions liées à la prestation de services aux autochtones handicapés et de l'annonce conjointe qui est inscrite, relativement à ceux-ci, dans la Stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Mes collègues et moi sommes heureux de pouvoir vous communiquer tous les renseignements en notre possession sur ces questions. Je me propose en premier lieu de situer d'abord ces questions dans le contexte du mandat de développement social du Secrétariat d'État.

À ce mandat de développement social du ministère se rattachent trois programmes. En premier, il y a la Direction des citoyens autochtones. Cette direction a pour objectif d'aider les autochtones du Canada—c'est-à-dire les Indiens inscrits, les Indiens non inscrits, les Métis et les Inuits—à définir et à déterminer leurs interventions dans les questions sociales, culturelles, politiques et économiques qui touchent leur vie dans la société canadienne.

Tous les projets lancés dans le cadre des programmes de la direction sont de nature communautaire; émanant d'autochtones, ils sont dirigés par des autochtones. Je tiens à signaler ici que nous nous occupons surtout des autochtones hors réserve, alors que le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien fait porter son attention principalement sur les Indiens vivant dans les réserves.

[Texte]

There are six programs within the directorate. First is the Aboriginal Friendship Centres Program. It has done the most in this area for aboriginal people with disabilities. Second is the Northern Native Broadcast Access Program; third is the Aboriginal Representative Organizations Program; fourth is the Aboriginal Women's Program; fifth is the Aboriginal Constitutional Review Program; and finally is the Native Social and Cultural Development Program.

The grants and contributions budget of the directorate is \$61.5 million this year. Roy Jacobs will outline the work of the directorate in more detail, specifically in terms of its involvement with aboriginal people with disabilities.

The second program area within the social development sector is the Status of Disabled Persons. First, the Status of Disabled Persons Secretariat provides policy analysis and advice to the Secretary of State in his role as Minister Responsible for the Status of Disabled Persons. The Secretariat also undertakes information, dissemination, promotes research and ensures liaison and co-ordination at the national and international levels.

The mandate of the department's Disabled Person's Participation Program is to provide financial and technical assistance to voluntary organizations that have an interest in disability issues. Financial assistance is available either directly to organizations or persons with disabilities, or to organizations from other sectors of society in partnership with a group of persons with disabilities.

Eligible activities include those that address informational, attitudinal or systemic barriers to the participation of persons with disabilities.

The current year grants and contributions budget of this program is \$5.6 million.

Over the past several years, the Disabled Persons Participation Program has included, among its funding priorities, the concerns of aboriginal persons with disabilities as well as those of disabled persons living in remote and isolated communities. These priorities were reinforced and the program evaluation completed in 1991 and at the follow-up consultation held with groups of persons with disabilities, including the National Aboriginal Network on Disability.

The input from this consultation and evaluation are used by staff, both at headquarters and in the regions, to establish ongoing program priorities.

The department also carries, as you well know, specific responsibilities regarding the national strategy for the integration of persons with disabilities. The government launched a five-year cross-government initiative in September 1991, to bring Canadians with disabilities into the economic and social mainstream.

I'm sure you're also aware of the elements of the program as well as the participating departments. The Secretary of State is the lead department and is working in partnership with nine other departments and their agencies.

[Traduction]

La direction administre six programmes. Premièrement, le Programme des centres d'accueil autochtones, qui est le plus actif au niveau des autochtones handicapés. Deuxièmement, le Programme d'accès des autochtones du Nord à la radiotélédiffusion; troisièmement, le Programme d'aide aux organisations autochtones représentatives; quatrièmement, le Programme de promotion des femmes autochtones; cinquièmement, le Programme de financement des affaires constitutionnelles autochtones; et, pour finir, le Programme de développement social et culturel des autochtones.

Le budget des subventions et contributions de la direction s'élève cette année à 61,5 millions de dollars. Roy Jacobs vous parlera de façon plus détaillée du travail de la direction, surtout auprès des autochtones.

Le deuxième programme sur lequel j'aimerais attirer votre attention dans le secteur du développement social est celui de la condition des personnes handicapées. Le Secrétariat à la condition des personnes handicapées analyse les politiques et conseille le secrétaire d'État en sa qualité de ministre responsable de la condition des personnes handicapées. Le secrétariat s'occupe en outre de diffuser de l'information, de promouvoir la recherche et d'assurer la liaison et la coordination au niveau national et international.

Quant au programme de participation des personnes handicapées du ministère, il a pour mandat de fournir une aide financière et technique aux organismes bénévoles de défense des intérêts des personnes handicapées. L'aide financière est accordée soit directement aux organisations de personnes handicapées, soit aux organisations d'autres secteurs de la société travaillant de concert avec un groupe de personnes handicapées.

Parmi les activités admissibles, mentionnons celles qui visent à lever les obstacles informationnels, psychologiques ou systémiques à la participation des personnes handicapées.

Le budget des subventions et contributions de ce programme pour l'année en cours s'élève à 5,6 millions de dollars.

Au cours des dernières années, les préoccupations des personnes handicapées autochtones ou vivant dans des collectivités éloignées et isolées ont compté parmi les priorités du Programme de participation des personnes handicapées en matière de financement. Ces priorités ont été renforcées dans le cadre de l'évaluation de programme menée en 1991 et de la consultation de suivi qui a eu lieu auprès de groupes de personnes handicapées, dont le National Aboriginal Network on Disability.

Le personnel de l'administration centrale et des régions se sert des résultats de cette consultation et de cette évaluation pour établir les priorités de programme.

Le ministère s'acquitte également de responsabilités précises en ce qui concerne la Stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Le gouvernement fédéral a lancé en septembre 1991, pour une durée de cinq ans, une initiative intergouvernementale visant à intégrer les Canadiens et Canadiennes handicapés à la vie sociale et économique du pays.

Je suis certain que vous connaissez autant les éléments de ce programme que les ministères participants. Le Secrétariat d'État, ministère chef de file, travaille de concert avec neuf autres ministères et les organismes qui s'y rattachent.

[Text]

The emphasis of the department's action is first, on involving all Canadians and mobilizing community action; second, on sharing information and solutions; third, on improving national information about disability; and fourth, on co-ordinating federal action.

As part of the national strategy, the ministers of National Health and Welfare and Indian and Northern Affairs announced last November that \$8 million would be targeted to three new initiatives to assist aboriginal people with disabilities living on reserves.

I know you've already met with officials from those departments to discuss these initiatives. Their aims are to identify and share information on existing programs and services, to encourage linkages with the appropriate services, and to improve the accessibility of facilities on reserves. The National Aboriginal Network on Disability has identified the lack of information and access to existing programs and services as the major problem facing disabled aboriginal persons, and these measures are designed to respond to this gap.

• 1545

The Secretary of State is working with both departments, especially at the regional level, to share information, co-ordinate activities, and encourage linkages with various disability and aboriginal organizations.

The third and final program within the social development sector is the Women's Program. The grants and contributions budget of the Women's Program supports activities in three areas: economic equality, social justice, and access and participation.

Under the federal government's family violence initiative, the Women's Program provides funds for initiatives to address violence against women in the family. These initiatives include activities that develop innovative approaches and solutions to violence against women and activities aimed at prevention and institutional change in the public and private sectors. The program will give particular attention to projects that address the needs of doubly disadvantaged women.

The Women's Program will work in close co-operation with the Aboriginal Women's Program and the Disabled Persons Participation Program in funding activities to improve the situation of aboriginal and disabled women, and \$6.6 million is available over a four-year period for the department's involvement in the family violence initiative. The Aboriginal Women's Program and Disabled Persons Participation Program will administer \$1.1 million each.

Lastly, I would like to mention the role of our regional operations. Delivery of the social development programs, as well as those for the promotion of official languages to our client groups, is done through a network of nine regional offices and 15 district offices across the country.

[Translation]

Les objectifs poursuivis sont les suivants: encourager la participation de tous les Canadiens et de toutes les Canadiennes et favoriser l'action communautaire; échanger des renseignements et des solutions; améliorer l'information nationale sur les problèmes des handicapés; et coordonner l'action du gouvernement fédéral.

Dans le cadre de la stratégie nationale, les ministres de la Santé nationale et du Bien-être social ainsi que des Affaires indiennes et du Nord canadien ont annoncé en novembre dernier qu'une somme de huit millions de dollars serait affectée à trois nouvelles initiatives destinées à venir en aide aux autochtones handicapés vivant dans les réserves.

Je sais que vous avez déjà rencontré les fonctionnaires de ces ministères pour discuter de ces initiatives. Leurs buts sont de recueillir et de partager de l'information sur les programmes et services existants; de favoriser l'établissement de liens avec les services appropriés et d'améliorer l'accessibilité des installations dans les réserves. Selon le National Aboriginal Network on Disability, le principal problème des autochtones handicapés est le manque d'information et d'accès aux programmes et services existants. Aussi les mesures susmentionnées visent-elles à combler cette lacune.

Le Secrétariat d'État s'occupe, de concert avec les deux ministères, surtout au niveau régional, d'échanger de l'information, de coordonner des activités et de favoriser l'établissement de liens avec diverses organisations de personnes handicapées et d'autochtones.

Le troisième et dernier volet du secteur du développement social est le Programme de promotion de la femme. Le budget des subventions et contributions du Programme de promotion de la femme permet de soutenir des activités axées sur trois thèmes: égalité économique, justice sociale, et accès et participation.

Dans le cadre de l'initiative du gouvernement fédéral en matière de violence familiale, le Programme de promotion de la femme finance des activités conçues pour remédier à la violence familiale contre les femmes. Il peut s'agir de l'élaboration d'approches et de solutions novatrices pour mettre fin à ce type de violence ou d'activités visant à encourager la prévention et à favoriser l'évolution des institutions publiques et privées. Le programme mettra l'accent sur les projets visant à répondre aux problèmes des femmes doublement défavorisées.

Le Programme de promotion de la femme collaborera étroitement avec le Programme des femmes autochtones et le Programme de participation des personnes handicapées en vue de financer des activités destinées à améliorer la situation des femmes autochtones et handicapées. Une somme de 6,6 millions de dollars sur quatre ans a été attribuée au ministère pour des initiatives liées à la violence familiale. Le Programme des femmes autochtones et le Programme de participation des personnes handicapées disposeront chacun d'un budget de 1,1 million de dollars à cette fin.

Pour terminer, j'aimerais vous entretenir du rôle du secteur des opérations régionales. L'exécution des programmes de développement social, ainsi que des programmes de promotion des langues officielles, est confiée à un réseau formé de neuf bureaux régionaux et de 15 bureaux de district dans tout le pays.

[Texte]

In summary, these are the resources we have at our disposal to carry out the department's work with client groups and, more specifically, with aboriginal people with disabilities on whom we are focusing today.

One of the priorities of the Department of the Secretary of State over the years has been its emphasis on enabling Canadians who may be part of a minority or a disadvantaged group to speak for themselves, to organize themselves so they can access the services and resources they need to participate fully in Canadian society.

I emphasize that our role, particularly vis-à-vis services, is different from departments such as Health and Welfare, Employment and Immigration, and Indian and Northern Affairs, which are providers of direct social, health, and employment services to aboriginal and disabled persons, among others.

Just as important as the grants and contributions the department makes available to the groups is the technical assistance we provide. The programs and their personnel act as facilitators for our client groups within communities at the national and the local level. We encourage and assist in establishing linkages across federal government departments and with other levels of governments. In providing technical assistance, we are striving more and more to initiate partnerships involving our client groups and mainstream institutions.

This is the approach that to date has guided us in our work with aboriginal people with disabilities, and it is an approach we hope to reinforce and build on.

There are 3.3 million people in Canada with a disability. This represents an important segment of our Canadian population, all of whom have skills and abilities and who want to make a contribution. We estimate there may be as many as 171,000 aboriginal people in Canada today with some kind of physical or mental disability.

To elaborate specifically on what the Native Citizens Directorate does to assist aboriginal people with disabilities, I would like to turn first to Roy Jacobs. Later on, Nancy Lawand will focus on the role of the Status of Disabled Persons Secretariat and the national strategy vis-à-vis aboriginal people with disabilities.

I thought it would be useful to describe the various programs in the social development sector in the Secretary of State, as we tend to look at the needs of our client groups and then draw on the various programs in a way that they reinforce each other and work in a coherent manner. With your permission, I would like to turn to Roy Jacobs.

• 1550

Mr. Roy Jacobs (Director, Native Citizens Directorate, Secretary of State Canada): Thank you. As stated by Mr. Proulx, the Native Citizens Directorate has responsibility for six programs and two Canada—territorial aboriginal

[Traduction]

Bref, toutes ces ressources sont les moyens dont dispose le ministère pour servir ses groupes clients et, plus précisément, le groupe qui nous intéresse aujourd'hui, à savoir les autochtones handicapés.

Depuis de nombreuses années, l'une des priorités du Secrétariat d'État est d'aider les Canadiens et les Canadiennes qui appartiennent à une minorité ou à un groupe défavorisé à faire valoir leurs propres intérêts et à s'organiser de manière à pouvoir obtenir les services et les ressources dont ils ont besoin pour participer pleinement à la vie de la société canadienne.

Je voudrais insister ici sur le fait que notre rôle, en particulier sur le plan des services, se distingue de celui de ministères comme Santé et Bien-être social Canada, Emploi et Immigration Canada et Affaires indiennes et Nord canadien. Ces ministères assurent directement aux autochtones et aux personnes handicapées, entre autres, des services sociaux, de même que des services en matière de santé et d'emploi.

Parallèlement aux subventions et aux contributions, le ministère offre aux groupements une assistance technique dont l'importance est tout aussi grande. Les programmes et leurs responsables facilitent la tâche des groupes clients à l'échelle nationale et locale. Nous encourageons la liaison entre les ministères fédéraux et avec les autres instances publiques, et nous aidons à établir les liens nécessaires. De plus en plus, l'assistance technique que nous fournissons vise à créer des partenariats entre nos groupes clients et les institutions de la majorité.

Voilà l'approche qui nous a guidés dans notre travail auprès des autochtones handicapés, et nous comptons continuer dans la même voie.

Le nombre de Canadiens handicapés se chiffre à 3,3 millions, soit une importante tranche de notre population. Toutes ces personnes possèdent des compétences et des capacités et souhaitent apporter leur contribution à la société. Selon nos estimations, le Canada pourrait compter jusqu'à 171,000 autochtones ayant une déficience physique ou mentale.

J'inviterais maintenant Roy Jacobs à vous donner plus de détails sur les appuis que la Direction des citoyens autochtones fournit aux autochtones handicapés. Ensuite, Nancy Lawand vous parlera du rôle du Secrétariat à la condition des personnes handicapées et de la Stratégie nationale relatives aux autochtones handicapés.

J'ai pensé qu'il serait utile de vous décrire les divers programmes du secteur du développement social au Secrétariat d'État, car nous avons tendance à d'abord étudier les besoins de nos groupes clients puis ensuite à faire appel aux divers programmes de manière à ce qu'ils se complètent et se coordonnent de manière logique. Si vous êtes d'accord, j'aimerais donner la parole à Roy Jacobs.

M. Roy Jacobs (directeur de la Direction des citoyens autochtones, Secrétariat d'État, Canada): Merci. Comme M. Proulx l'a dit, la Direction des citoyens autochtones est responsable de six programmes et de deux ententes

[Text]

languages accords. The Aboriginal Friendship Centres Program responds directly to recommendations contained in the *Obstacles* report of February 1981, specifically recommendation 115, which was "expand the role of friendship centres for disabled native people".

This program provides support to the National Association of Friendship Centres and 99 friendship centres located in urban areas. The program is comprised of three main elements: program funding to the NAFC and the 99 friendship centres; capital funding, including a disabled access component; and project funding, including a disabled projects component.

The capital funding allows friendship centres to purchase, renovate, or construct buildings. In 1991-92 four projects will be undertaken; all will be accessible to disabled persons. The disabled access component provides funding to ensure existing friendship centres can be made accessible.

The disabled projects component enables friendship centres to undertake community awareness workshops and information sessions, to ensure that the special needs of aboriginal people with disabilities are understood and consistently addressed by the friendship centres, and to encourage aboriginal persons with disabilities to participate fully in friendship centre activities.

To this end the NAFC organized a national conference in September 1988 entitled "Abilities—Completing the Circle". One objective was to increase awareness within the friendship centre movement of the needs of disabled aboriginal people. As a result, individual friendship centres are now making maximum use of these components.

Quarterly consultation and liaison meetings are held with the National Association of Friendship Centres. Prior to these meetings the agenda is shared with the NAFC board of directors, and the meetings are held immediately following the board of directors' meetings to ensure that the management and administration of the program contain their feedback and their direct input.

I'll be happy to answer questions you may have on this program or other programs within the directorate.

Mrs Nancy Lawand (Executive Director, Status of Disabled Persons Secretariat, Secretary of State Canada): Following the presentations of my colleagues, I'd like to give a brief overview of what the Disabled Persons Secretariat, particularly the Disabled Persons Participation Program, has been doing really since we became operational in early 1986 in this area.

Certainly the work that we have undertaken, I think, has been to a large extent informed by the *Obstacles* recommendations that were specifically addressing native persons. While we may not have addressed the

[Translation]

territoriales portant sur les langues autochtones. À la suite des recommandations présentées dans le rapport *Obstacles* de février 1981, et plus particulièrement à la recommandation numéro 115, qui préconisait l'élargissement du rôle du centre d'accueil dans le but d'intégrer les autochtones handicapés, le Programme des centres d'accueil autochtones a été créé.

Ce programme appuie l'Association nationale des centres d'amitié et 99 centres d'accueil situés dans les villes. Le programme comprend trois volets principaux: le financement des programmes relevant de l'Association nationale des centres d'amitié et des 99 centres d'accueil; le financement des immobilisations, y compris un programme visant à intégrer les personnes handicapées; et le financement des projets, ce qui comprend également un ensemble de projets axés sur les besoins des personnes handicapées.

Le financement des immobilisations permet aux centres d'accueil d'acheter, de rénover ou de construire des édifices. Quatre projets seront mis sur pied en 1991-1992. Tous ces projets vont tenir compte des besoins des personnes handicapées. Le programme visant à assurer l'intégration des personnes handicapées fournit des fonds pour rendre les centres d'accueil existants accessibles aux personnes handicapées.

Les projets axés sur les besoins des personnes handicapées permettent aux centres d'accueil d'offrir au grand public des séances de sensibilisation et d'information, de s'assurer que les besoins spéciaux des autochtones handicapés sont compris et satisfaits par les centres d'accueil, et d'encourager les autochtones handicapés à participer pleinement aux activités des centres d'accueil.

À cette fin, l'ANCA a organisé en septembre 1988 une conférence nationale intitulée «Abilities—Completing the Circle». Cette conférence avait pour but, entre autres, de sensibiliser les centres d'accueil aux besoins des autochtones handicapés. À l'heure actuelle, grâce à cette conférence, les centres d'accueil sont plus accessibles aux personnes autochtones handicapées.

Nous organisons des réunions trimestrielles de consultation et de liaison avec l'Association nationale des centres d'amitié. Avant de nous réunir, nous envoyons une copie de l'ordre du jour au conseil d'administration de l'ANCA. De plus, ces réunions ont lieu directement après les réunions du conseil d'administration. De cette façon, nous nous assurons que le programme tient compte de leurs réactions et de leurs opinions.

Je serai heureux de répondre à toute question concernant ce programme ou d'autres programmes qui relèvent de la direction.

Mme Nancy Lawand (directrice exécutive du Secrétariat à la condition des personnes handicapées, Secrétariat d'État, Canada): Pour faire suite aux exposés de mes collègues, j'aimerais vous donner un aperçu sommaire des activités du Secrétariat à la condition des personnes handicapées, notamment du Programme de participation des personnes handicapées, depuis le début de 1986, où nous sommes devenus opérationnels dans ce domaine.

On peut certainement dire que les projets entrepris ont été surtout axés sur les recommandations du rapport *Obstacles* visant les autochtones. Nous n'avons pas donné suite aux recommandations de façon précise, mais nous avons

[Texte]

recommendations in specificity, I think we worked within their spirit. At that time in the mid-1980s there were really no organizational structures where aboriginal persons with disabilities could come together and identify their issues, or talk to other people, or do data gathering, or whatever.

Some of the mainstream disability organizations had been doing a bit of work. To their credit, I think COPOH, the Canadian Paraplegic Association, and probably some others that I'm not naming, early on were doing some work, particularly at the regional level. At that time we attempted to first of all make contact with and encourage a number of aboriginal persons with disabilities or small groups to pull together some data on a reserve or in an urban area, or tie it into some of the friendship centre programs Roy was talking about, just to generate some basic data and some discussion.

• 1555

That led to what was really the forerunner, what eventually became the National Aboriginal Network on Disability. We provided technical and financial support for a number of individuals to come together in 1988 to look at the various issues and some of the data that had been collected and to consider the possibility... They chose to consider the possibility of working through a process of eventually establishing a national organization. I think the emphasis was that they felt a lot of common issues needed to be addressed and a network... it wasn't necessarily an organization they needed, but a network to support each other and to provide a basis on which they could talk to Indian bands, Indian leaders, provincial and federal government departments, etc. Eventually, in 1990, the National Aboriginal Network on Disability was launched. We are continuing to provide them with project funding.

Another aspect of this, through the establishment of the network, has been to make sure in all our dealings with organizations or persons with disabilities they are included both at a consultation level and in terms of input for such activities as Independence '92, National Access Awareness Week, etc.

At the same time as that process was happening, we were working internally in the department, and I think in a very collaborative way, with both the Native Citizens Program and regional operations, as Georges described, with the social development officers in the regions, but also the Women's Program and the Literacy Program, which at that time was in the Department of Secretary of State. Quite a bit of work was done to work with staff, especially at the regional level. There were a number of training sessions for regional officers in which we included components on aboriginal persons with disabilities. We brought resource people in from the community to share their expertise.

I think the work of that period bore fruit. As a matter of fact, since 1985, within Secretary of State, we have supported approximately \$500,000 worth of projects at the national, regional, and local levels. In practically every region there has

[Traduction]

quand même respecté l'intention de ce rapport. Au milieu des années 80, il n'existait pas de structures organisationnelles où les autochtones handicapés pouvaient se réunir afin d'identifier leurs préoccupations, parler aux gens, rassembler des données, etc.

Certaines grandes organisations s'occupant des personnes handicapées ont elles aussi fait un peu de travail dans ce domaine. Ainsi, COPOL, l'Association canadienne des paraplégiques, et sans doute d'autres organismes que je ne nomme pas, font ce genre de travail, surtout au niveau régional, depuis un certain temps déjà. À ce moment-là, nous avons en premier lieu essayé d'entrer en communication avec un certain nombre d'autochtones handicapés ou avec de petits groupes afin de les encourager à obtenir quelques données portant sur une réserve, une zone urbaine, ou d'obtenir des données liées aux programmes de centres d'accueil dont Roy a parlé, simplement pour établir quelques données fondamentales et jeter les bases d'une discussion.

Cette initiative était, en effet, le précurseur du National Aboriginal Network on Disability. Nous avons fourni de l'aide technique et financière à un certain nombre de personnes qui se sont réunies en 1988 afin d'examiner les diverses questions et certaines données obtenues et d'envisager la possibilité... Ils ont décidé d'établir un organisme national. Je crois que ce groupe-là était d'avis qu'il y avait beaucoup de problèmes communs auxquels il fallait s'attaquer et qu'un réseau... Il ne fallait pas nécessairement avoir un organisme, mais plutôt un réseau pour s'entraider et avoir une base leur permettant de parler aux bandes indiennes, aux chefs indiens, aux ministères provinciaux et fédéraux, etc. En 1990, le National Aboriginal Network on Disability a vu le jour. Nous continuons à leur fournir des fonds pour financer des projets.

De plus, grâce à ce réseau, nous pouvons consulter les organismes ou les personnes handicapées, qui nous fournissent ainsi leurs idées quant aux activités telles que Autonomie 92, la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées, etc.

Au moment où ce processus se déroulait, nous collaborions au sein du ministère avec le Programme des citoyens autochtones et les opérations régionales, que Georges a décrites, avec les agents de développement social dans les régions, et également avec le Programme de promotion de la femme et le Programme d'alphabétisation, qui relevait à l'époque du Secrétariat d'État. Nous avons fait beaucoup d'efforts pour travailler avec le personnel, surtout au niveau régional. Nous avons offert un certain nombre de séances de formation aux agents régionaux, ce qui comprenait également un volet sur les autochtones handicapés. Nous avons fait venir des personnes-ressources de la collectivité pour qu'elles partagent leurs connaissances.

Je crois que le travail effectué pendant cette période a porté fruit. En effet, depuis 1985, le Secrétariat d'État appuie des projets valant environ 500,000\$ aux niveaux national, régional et local. Nous travaillons dans presque chaque

[Text]

been some activity, and through all the relevant programs of the department. This wasn't just through our program. But it was our program officers that took the issue and worked through with the regional officers in the other programs.

In another area we've also tried to support the collection of data. That's one area that still... while we have a quote from the 1986 post-census survey of about 175,000 aboriginal persons with disabilities, for various reasons those figures need to be built upon, in a sense. For the 1991 census, for example, some very good collaborative work was done, again at our encouragement, to bring some of the native people who had been working on data collection together with Statistics Canada to have direct input both into the post-census survey on aboriginal persons, which has been taking place for the first time in 1991, and the one on persons with disabilities.

So we'll be looking forward to seeing the new data that come out as a result of these surveys. I think they will give us an even better insight into the nature of disability among the aboriginal population.

As Georges said about the Disabled Persons Participation Program, this area has been and continues to be a priority. I know that, in terms of the work plans for the coming year and the ensuing period, we are continuing to explore and develop relationships with organizations that have an interest in working on these issues. I think, given the overall framework of the national strategy now, this has also broadened that work into collaborative efforts with other departments. I can comment more on that in response to questions if you like. So I'll leave it at that then.

• 1600

The Chairman: Thank you very much, Ms Lawand. I thank all three of you for your opening comments, which I hope still leave some room for questions. I hope you haven't answered all the questions. You know we do recognize the strides we have made vis-à-vis disabled people and to some extent, too, with native persons. But the committee wants to urge you on to greater heights, I'm sure. Mr. Young will start the questioning.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): The first couple of questions I have, Mr. Chairman, concern targeting of resources that you refer to in your presentation on page 6, I believe, and elsewhere, where you talk about targeting of dollars. I wonder if you could tell us, under the national strategy, whether there were moneys reallocated from existing programs and targeted in other areas. Is this new money or is it old money that we're talking about in all these cases?

Ms Lawand: The majority of it is new money. I think most departments did some reallocation from what we call the A base, to redirect these dollars into specifically the disability area. Before the reallocation, they were targeted for other departmental programs. They were reallocated within this strategy.

Mr. Young: Specifically, as it affects aboriginal people and programs...? If it was retargeted, which programs suffered or were affected by that? If you're retargeting old money that was allocated to other programs, then obviously some other programs are going to be impacted by that.

[Translation]

région, par l'entremise des programmes pertinents du ministère, et non pas simplement par l'entremise de notre programme. Mais ce sont nos agents de programme qui ont travaillé de près avec les agents régionaux dans les autres programmes.

Nous avons également cherché à appuyer la cueillette des données. Voilà un domaine qui est toujours... Selon l'enquête postcensitaire de 1986, il existe environ 175,000 autochtones handicapés. Il faut cependant ajouter à ce chiffre pour diverses raisons. Le recensement de 1991 a toutefois permis aux autochtones qui travaillaient à obtenir des données de participer avec Statistique Canada, sur notre recommandation, à l'enquête postcensitaire sur les autochtones, qui a eu lieu pour la première fois en 1991, et à l'enquête portant sur les personnes handicapées.

Donc, nous avons hâte de voir les nouvelles données qui vont sortir de ces enquêtes. Je crois que nous allons pouvoir mieux comprendre le genre d'invalidité qu'on trouve parmi la population autochtone.

Comme Georges l'a mentionné, le Programme de participation des personnes handicapées a été et continue d'être une priorité. Pour ce qui est du plan de travail pour l'année à venir et les années suivantes, je sais que nous allons continuer à chercher à établir des rapports avec les organismes qui s'intéressent à ces questions. Vu le cadre global de la stratégie nationale, nous avons aussi pu collaborer avec d'autres ministères. Je pourrai vous donner plus de détails à ce sujet en répondant à vos questions, si vous le voulez. Mon exposé est terminé.

Le président: Je vous remercie beaucoup, madame Lawand. J'aimerais remercier les trois témoins pour leur déclaration d'ouverture, et j'espère qu'on va pouvoir leur poser des questions. J'espère que vous n'avez pas déjà répondu à toutes les questions. Vous savez que nous reconnaissons les progrès réalisés quant aux personnes handicapées et, dans une certaine mesure, quant aux personnes autochtones. Mais je suis certain que le comité va vouloir vous encourager à aller encore plus loin. M. Young va poser la première question.

M. Young (Beaches—Woodbine): Mes deux premières questions, monsieur le président, portent sur la répartition des ressources dont vous parlez aux pages 4 et 5 de votre exposé, je crois, et ailleurs, lorsque vous parlez de l'affectation des crédits. Pourriez-vous dire si, en vertu de la stratégie nationale, des crédits ont été pris à même des programmes existants pour être réaffectés dans d'autres domaines? Est-ce qu'il s'agit de nouveaux crédits?

Mme Lawand: Oui, en majorité. Je crois que la plupart des ministères ont révisé les services votés pour réaffecter cet argent au bénéfice des personnes handicapées. Avant la réaffectation, ces crédits étaient destinés à d'autres programmes ministériels. Mais les fonds ont été réaffectés dans le cadre de cette stratégie.

M. Young: Plus particulièrement, comme cela touche les peuples autochtones et les programmes...? Si les fonds ont été reciblés, quels programmes ont été ainsi touchés? Il est évident que certains programmes vont en souffrir si leur financement est consacré à d'autres programmes.

[Texte]

Ms Lawand: I don't remember and I don't have the information specifically about the other departments. But these exercises go on a fair bit these days.

Mr. Young: Well, I wonder if you could share the exercises with the committee. You don't have to—

Ms Lawand: We'd have to ask the other departments. I don't have the information about what was—

Mr. Young: Would it be easy enough to get that information and provide it to the committee?

Ms Lawand: I don't see why not.

Mr. Proulx: But I think what is important is that, in a sense, it's new money targeted to people with disabilities. That is the way we've looked at it, from the point of view of our strategy.

Mr. Young: When I was listening to your presentation—and it's even more impressive when you actually read your presentation—it sounds like there's a lot of money being chucked around here.

Mr. Proulx: Yes.

Mr. Young: Well, is this new money? Is it old money that's being redirected to other programs, especially and specifically for aboriginal people with disabilities? In other words, are the figures as impressive as they appear to be? May we have an opportunity to take a look independently, to see where this money has been retargeted, what impact it may have had on existing programs, where the new money is applied? I'd be interested in doing this and I think the committee would be, Mr. Chairman.

Mr. Proulx: It may be a difficult exercise to do because, to a degree, it is an academic question as to what the money would have been used for if it hadn't been used for the disabled program. I think some departments most likely had to reallocate money. We did not ask them where they had found the money. What was of concern to us was that these would be moneys allocated to programs supporting people with disabilities. But we could certainly try to find what we can.

• 1605

Mr. Young: It's the mandate of this committee to be advocates on behalf of disabled individuals in our society, and I think a part of that mandate is to take a look at how funds are being allocated to different programs. If money is being redirected, then I would certainly be interested in knowing what impact that has on existing programs and whether existing programs that have been beneficial are going to be quite as beneficial as a result of this changing around of dollars.

There is no sense in us and the government making a political statement that we are going to try to advance the interests of disabled consumers in this country, only to find that while it looks like we're advancing, we're actually just shaking up the pot a bit and the money is dropping in different little piles. So if you could make a supreme effort, I would be very interested in finding out that information.

[Traduction]

Mme Lawand: Je ne m'en souviens pas, et je n'ai pas de renseignements concernant les autres ministères. Mais ce genre d'opération est tout à fait normale ces temps-ci.

M. Young: Peut-être que vous pourriez mettre le comité au courant de ce genre d'opération. Vous n'avez pas à...

Mme Lawand: Nous devons nous informer auprès des autres ministères. Je n'ai pas de renseignements sur...

M. Young: Est-ce qu'il serait assez facile d'obtenir ces renseignements et de les transmettre au comité?

Mme Lawand: Pourquoi pas?

M. Proulx: Ce qui est important, en un sens, c'est qu'il s'agit là de nouveaux crédits destinés aux personnes handicapées. C'est comme cela que nous le voyons, du point de vue de notre stratégie.

M. Young: Lorsque j'écoutais votre exposé—et je crois qu'il devient encore plus impressionnant à la lecture—, j'ai eu l'impression qu'on dépense énormément d'argent dans ce domaine.

M. Proulx: Oui.

M. Young: Est-ce qu'il s'agit là de nouveaux crédits? Est-ce que ce sont des crédits déjà existants qui sont réaffectés à d'autres programmes, notamment à des programmes axés sur les besoins des autochtones handicapés? En d'autres termes, est-ce que ces chiffres-là sont aussi impressionnants qu'ils en ont l'air? Est-ce que nous pourrions avoir l'occasion de jeter un coup d'oeil sur ces chiffres de façon indépendante, afin de déterminer où cet argent a été réaffecté, quel est l'impact de cette réaffectation sur les programmes existants, et comment on va dépenser ces nouveaux crédits? J'aimerais bien faire ce genre d'enquête, tout comme, je crois, les autres membres du comité, monsieur le président.

M. Proulx: Voilà une tâche qui pourrait être difficile, jusqu'à un certain point, parce que vous posez là une question plutôt théorique, à savoir comment aurait-on dépensé l'argent si on ne l'avait pas affecté au programme des personnes handicapées. Je crois que certains ministères devaient de toute façon réaffecter cet argent. Nous ne leur avons pas demandé où ils l'ont trouvé. Or, il aurait pu s'agir de crédits qui auraient dû en principe servir aux personnes handicapées. Il faudrait essayer de vérifier.

M. Young: Le comité ayant pour mission d'assurer la défense des handicapés, il nous incombe de vérifier comment les crédits sont affectés aux différents programmes. Donc, dans la mesure où les affectations de certains crédits sont modifiées, nous devons vérifier si certains programmes ne risquent pas d'en souffrir.

Il est en effet inutile de nous engager à aider les personnes handicapées si c'est pour constater qu'en réalité rien ne change. Je vous saurais donc gré si vous pouviez faire un effort pour nous trouver ces renseignements.

[Text]

Mr. Proulx: Fine, sir.

Mr. Young: I don't know how difficult that might be, but I would like to try to put a timetable on it so we will have an idea of when we can expect the information. If the information is indeed that difficult to get, then I would like to hear that also. Could we make it in a month or something like that?

Ms Lawand: We'll check. If we're looking specifically at the \$8 million, then part of it is probably new money and part of it may be reallocated. But we'll check with the departments that are involved.

Mr. Proulx: Just to clarify a point, is your concern that it would be money already allocated for programs supporting people with disabilities that would be retargeted?

Mr. Young: Well, right now our meetings are primarily concerned with aboriginals with disabilities. Next week we might be talking about something else, so that might be the next question. For the moment, it's aboriginals.

Mr. Proulx: As far as the Department of the Secretary of State is concerned, no money was reallocated within the Native Citizens Program. That is a fact.

Mr. Jacobs: That's right.

Mr. Young: Is the present freeze on government expenditures having any effect on aboriginal programs?

Ms Lawand: In Secretary of State?

Mr. Young: Or programs that you oversee.

Mr. Proulx: On the freeze on O and M resources with respect to grants and contributions, we have reviewed our grants and contributions, but it has had minimal effect on the Native Citizens Program. Most of the money had already been committed as we are fairly close to the end of our planning process and fiscal year.

Mr. Young: Are you saying that the money that has been committed is going to be spent? It's not going to be impacted by the freeze?

Mr. Proulx: No.

Mr. Young: In the government's response to the committee's report, *A Consensus for Action*—I don't know if you have a copy of that with you—

Mr. Proulx: Yes, I do.

Mr. Young: —on page 8, recommendation 2, the committee had recommended that a more effective mechanism be established within the federal government to ensure ongoing and consistent monitoring, advocacy, and co-ordination on behalf of disabled persons in relation to all policy legislation and regulation. The government's response was that:

The cross-government commitment we have set ourselves simply cannot be met without effective monitoring and co-ordination between all government departments and agencies. For this reason, a committee of deputy heads

[Translation]

M. Proulx: Parfait.

M. Young: Je ne sais pas si ce sera compliqué ou non, mais je voudrais qu'on sache quand on peut raisonnablement s'attendre à obtenir ces renseignements. Pensez-vous qu'un mois soit suffisant?

Mme Lawand: On va vérifier. Le crédit de 8 millions de dollars consiste sans doute en partie en argent frais et en partie en argent réaffecté. Nous allons vérifier auprès des ministères.

M. Proulx: Vous voudriez savoir si les crédits qui ont été réaffectés ne sont pas justement ceux qui devaient servir aux handicapés.

M. Young: La réunion d'aujourd'hui porte sur les autochtones handicapés. La semaine prochaine, on aura sans doute d'autres questions à l'ordre du jour. Mais pour le moment, il s'agit des autochtones.

M. Proulx: Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas eu réaffectation de crédits dans le cadre du Programme des citoyens autochtones du Secrétariat d'État.

M. Jacobs: C'est tout à fait exact.

M. Young: Le gel des dépenses de l'État a-t-il des incidences sur les programmes des autochtones?

Mme Lawand: Vous voulez dire au Secrétariat d'État?

M. Young: Oui, ou bien sur les programmes dont vous êtes chargés.

M. Proulx: Nous avons passé en revue nos subventions et contributions pour voir dans quelle mesure elles étaient affectées par le gel des dépenses et nous avons donc pu constater que le Programme des citoyens autochtones n'est guère affecté. En effet, la plupart des crédits avaient déjà été engagés, vu que nous touchons pratiquement à la fin de l'année financière.

M. Young: Vous voulez donc dire que l'argent engagé sera effectivement dépensé en dépit du gel?

M. Proulx: C'est exact.

M. Young: Dans le rapport du comité intitulé *S'entendre pour agir*,—je ne sais pas si vous en avez un exemplaire sur vous. . .

M. Proulx: Oui, j'en ai un.

M. Young: . . .le comité propose dans sa recommandation numéro 2, page 8, la mise en place de modalités visant à assurer le suivi, la défense et la coordination de toutes les activités entreprises pour les handicapés dans le cadre des dispositions législatives et de leur règlement d'application. À quoi le gouvernement a répondu ce qui suit:

Le gouvernement ne sait que trop bien à quel point il lui importe d'établir le mécanisme recommandé par le comité permanent. Nous ne saurions mener à bien les initiatives gouvernementales que nous envisageons sans qu'il y ait

[Texte]

has already been created. Its review and co-ordination role will avoid waste and duplication and help keep the government firmly focused on policy priorities that do advance the status of disabled persons.

• 1610

We've had two departments before the committee within the last week. It appeared to me, and I think to the rest of the committee, that they weren't fully aware of the government's commitment to that recommendation. Certainly they didn't seem to be aware of the detail of what the deputy ministers were supposed to be doing based on the Cabinet or government's commitment to our recommendation.

Maybe you could update us on that. It would seem to me that if the government has made a commitment to do something, top-line officials of departments such as Health and Welfare and Indian and Northern Affairs would certainly be aware of any activity going on around the government's commitment to that.

Mr. Proulx: I could certainly say that committee had a key role to play in pulling together the strategy last summer and in September. It has also met to consider work that we're doing on the review of legislation.

Mr. Young: Could you tell us then how many times have the deputy ministers actually met?

Mr. Proulx: They did meet a number of times. I couldn't tell you how many times they met last summer. In addition to meeting formally I know that our deputy is in contact with his colleagues, other deputy ministers, on issues concerning people with disabilities.

Mr. Young: I have an impression and I think the minister at the time defined it this way as well. It was that these deputy ministers were just going to be a hive of activity in meetings to put this strategy into effect. I'm left with the clear impression that hive of activity hasn't been very busy. I'd like to know how many times these deputy ministers have met. Has it been the deputy ministers all the time or have some deputy ministers assigned other people from the department to sit in for them? Is there any continuity among this group? Just what are they doing? Could we ask you as the lead department in this whole affair whether you could get that information for us? I think we view our role here as being the monitors of the national strategy. If the national strategy is going to be a strategy at all, I'd like to know whether somebody is working on it.

Mr. Proulx: Could Mrs. Lawand comment?

Ms Lawand: I was just going to say that if your only measure of how the committee of deputy ministers is working is how many times it's met, that's one thing. The fact is there's a—

Mr. Young: I'd like to know how many times it has met and how many people actually attend these meeting.

Ms Lawand: They all attend when the meetings happen.

[Traduction]

un bon contrôle et une bonne coordination entre tous les ministères et organismes du gouvernement. C'est dans ce but qu'un comité de sous-ministres a été constitué. Il aura pour fonction de surveiller le déroulement des opérations et des les coordonner, ce qui évitera les doubles emplois; il s'assurera également que le gouvernement ne perde pas de vue les priorités qui contribueront effectivement à améliorer la condition des personnes handicapées.

Deux ministères ont déjà comparu devant le comité la semaine dernière. Or, d'après ce qu'ils nous ont dit, les deux ministères en question ne semblent pas avoir pleinement saisi l'importance attribuée par le gouvernement à cette recommandation. De plus, ils ne semblent pas être au courant des mesures prises par les sous-ministres conformément aux décisions du gouvernement suite à notre recommandation.

Si le gouvernement a décidé de ne rien faire pour l'instant, les cadres supérieurs du ministère de la Santé et du Bien-être et de celui des Affaires indiennes et du Nord canadien doivent certainement être au courant.

M. Proulx: Ce qui est certain, c'est que le comité a joué un rôle de premier plan l'été dernier en ce qui concerne l'élaboration de la stratégie. En plus, il a décidé de passer en revue le texte législatif.

M. Young: Combien de fois les sous-ministres se sont-ils réunis?

M. Proulx: Ils se sont réunis à plusieurs reprises, mais j'ignore le nombre exact de leurs réunions depuis l'été dernier. Outre les réunions officielles, c'est que notre sous-ministre est en contact avec ses homologues pour tout ce qui touche aux personnes handicapées.

M. Young: Le ministre nous avait laissé entendre que les sous-ministres se démèneraient comme de beaux diables pour mettre ces mesures en oeuvre; or, je ne vois pas que grand-chose ait changé. Je voudrais donc savoir combien de fois les sous-ministres se sont réunis. Est-ce qu'il leur est arrivé de se faire représenter par des subalternes à ces réunions? Étant donné que le vôtre est le ministère directeur dans ce domaine, je veux qu'il nous fournisse des renseignements à ce sujet. Nous sommes chargés de veiller à ce que cette stratégie soit appliquée, et c'est pourquoi je tiens à avoir des détails à ce sujet.

M. Proulx: M^{me} Lawand pourra peut-être vous fournir des renseignements à ce sujet.

Mme Lawand: Le nombre de réunions de sous-ministres n'est pas la seule et unique mesure de leur efficacité.

M. Young: Je voudrais savoir combien de fois ils se sont réunis et combien de personnes ont assisté à ces réunions.

Mme Lawand: Ils assistent tous aux réunions.

[Text]

Mr. Young: That's not what I understand.

Ms Lawand: You mean the deputies themselves?

Mr. Young: Yes.

Ms Lawand: Either they all attend or they're represented.

Mr. Young: What we're trying to find out is how committed the deputies are to the national strategy. We're convinced that there is a political will on the part of politicians to do something here, but something is getting lost underneath there. Maybe people aren't pulling together the way they should. One indication of that would be to know how many times there have been meetings. Are deputy ministers attending these meetings? Are they sending someone else in their place. What's happening? We would like to know what's happening. It's as simple as that.

Ms Lawand: We can get the information back to you.

Mr. Proulx: We can have the information for you.

Mr. Young: I think it would be very helpful. I have a number of other questions, but I think I've tied the meeting up a little bit longer than I should have.

The Chairman: The chair has been very generous to you, Mr. Young, as I'm sure you appreciate. We'll give our colleagues equal time and perhaps get back to you for a second round.

• 1615

The chair does make one observation here. The type of questioning that Mr. Young has been pursuing I think highlights two of the concerns committees have had over the last 10 or 11 years. One is that we lack evidence that there is good co-ordination among the departments, and we hope and think that your department is probably the one that should be doing that co-ordinating. I suspect you get resistance and we want to know about that. Co-ordination is very important and Mr. Young has been on that.

The other point, and it may come up in some other questions, is the importance for any new program or legislation that comes out to take into account at the beginning the needs of disabled people and native persons if it relates to them rather than as an add-on afterwards. These are themes we are going to be harping on and I think they bear considering. Now, Mr. Koury, you probably have some questions.

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): We know that Health and Welfare was here last week and announced an \$8 million budget. You mention in your speech here on pages 6 and 8 \$6.6 million and \$1.1 million. Is that additional moneys attributed to the program? Page 8 says \$8 million and that comes to \$7.7 million.

Ms Lawand: I'm sorry, that's a typographical error. If it doesn't add up to \$8 million it should, the moneys for Health and Welfare and Affairs.

Mr. Koury: In that case, is there a budget from the Secretary of State as such?

[Translation]

M. Young: Ce n'est pas ce que je me suis fait dire.

Mme Lawand: Vous parlez des sous-ministres?

M. Young: Oui.

Mme Lawand: Ou bien ils y assistent tous eux-mêmes, ou bien ils se font représenter.

M. Young: Je tiens à savoir dans quelle mesure les sous-ministres prennent vraiment cette stratégie nationale au sérieux. La volonté politique d'agir est tout à fait manifeste, mais ne semble pas suffisante. La coopération laisse peut-être à désirer. C'est pourquoi je tiens à savoir combien il y a eu de réunions. Est-ce que les sous-ministres eux-mêmes participent à toutes les réunions? Ou est-ce qu'ils se font représenter? Je tiens à voir les faits.

Mme Lawand: Nous vous ferons parvenir ces renseignements.

M. Proulx: En effet.

M. Young: J'ai encore d'autres questions à poser, mais je crois avoir déjà pris trop de votre temps pour l'instant.

Le président: J'espère que vous appréciez ma générosité à sa juste valeur, monsieur Young. Je vais maintenant donner la parole à quelqu'un d'autre, et vous aurez sans doute l'occasion de parler à nouveau lors du deuxième tour.

Les questions que M. Young vient de poser reviennent toutes à des difficultés auxquelles le comité se heurte depuis déjà 10 ou 11 ans. Il semblerait en effet d'une part que la coordination entre les différents ministères est loin d'être parfaite; or, nous pensons que cette fonction de coordination revient justement à votre ministère. S'il y a des résistances à cette coordination, nous voudrions le savoir.

Par ailleurs, il est sans doute tout aussi important que les nouveaux programmes et textes législatifs destinés aux personnes handicapées et aux autochtones prennent leurs besoins en compte dès le départ plutôt qu'après coup. Je suis sûr que d'autres reviendront sur cette question. Je donne maintenant la parole à M. Koury.

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Le ministère de la Santé et du Bien-être, qui a comparu la semaine dernière, a annoncé un crédit de 8 millions de dollars. Pour votre part, à la page 6, vous avez fait état de crédits de 1,1 et 6,6 millions de dollars. S'agit-il d'argent frais affecté à ce programme? À la page 4, il est question de 8 millions de dollars; ce devrait être 7,7 millions.

Mme Lawand: C'est une erreur de frappe. Le montant global devrait être de 8 millions de dollars pour le ministère de la Santé et du Bien-être et le ministère des Affaires indiennes.

M. Koury: Et quel est le montant pour le Secrétariat d'État?

[Texte]

Ms Lawand: The grants and contributions budget for this current year is \$5.6 million in the Disabled Persons Participation Program.

Mr. Koury: That's under Secretary of State.

Ms Lawand: That's page 4.

Mr. Koury: In addition to the \$8 million.

Ms Lawand: Yes. The \$8 million is the initiatives of the two sections; the one section of Health and Welfare, Medical Services Branch, and Indian Affairs.

Mr. Koury: I noticed there are six programs you elaborated on before. There are so many programs that the federal government has that we are not even aware of. Are the aboriginals aware of all of these programs, Mr. Proulx, Mr. Jacobs or Ms Lawand?

Mr. Jacobs: Yes I would like to say that the aboriginal people are aware of the programs within the Native Citizens Directorate. I've attended a number of their annual general meetings. For example, the Friendship Centre holds its annual general meeting each year. I've addressed that organization and gone into detail on other programs within the directorate and how they may apply to access them.

Mr. Koury: You mentioned on page 10 that there are over 3.3 million disabled people in Canada. That would come to somewhere between 12% and 15% of the population. You estimate there may be 171,000 aboriginal people in Canada with some kind of physical or mental disability. What percentage of the aboriginal population would that represent? Would that be about the same?

• 1620

Mr. Proulx: I believe it would be higher.

Mr. Koury: There would be a higher percentage of disabled aboriginals. Do you believe that the money allocated to them is quite enough—and I'm serious when I say that—to cover all these six programs and to see that they are well taken care of?

Today we know that we need budgets; we know that we have to cut budgets; we know we have to be severe in our spending, yet we must dispose of a certain amount of money to make sure they are given good service in all areas. I don't believe that \$13 million or \$14 million would be enough to subsidize all these programs and make sure that they're well taken care of. If there is a shortage, in what program would it be? In the case of that particular program, or those two or three programs, can we make sure that it would be reasonable enough to give the service warranted under these programs?

Mr. Proulx: We try to maximize and administer these resources in a most efficient and effective way. We try to draw on the various programs in the department to try to meet the needs of the client groups who come to us. As we

[Traduction]

Mme Lawand: Les subventions et contributions au titre du Programme de participation des personnes handicapées s'élèvent à 5,6 millions de dollars pour l'année en cours.

M. Koury: Sous la rubrique Secrétariat d'État.

Mme Lawand: À la page 3.

M. Koury: Donc, en plus des 8 millions de dollars.

Mme Lawand: Ces 8 millions figurent sous les rubriques Direction des services médicaux du ministère de la Santé et du Bien-être, et ministère des Affaires indiennes.

M. Koury: Vous avez déjà évoqué six différents programmes. Ces programmes sont tellement nombreux que nous ne les connaissons pas tous. Je me demande si les autochtones sont au courant de tous les programmes qui leur sont destinés.

M. Jacobs: Je pense que les autochtones sont au courant des programmes relevant de la Direction des citoyens autochtones. J'ai assisté à plusieurs de leurs assemblées générales annuelles. Ainsi, le centre d'accueil tient régulièrement une assemblée générale chaque année. J'ai eu l'occasion de prendre la parole devant ces assemblées et de leur expliquer les différents programmes de la direction ainsi que les modalités à suivre pour en bénéficier.

M. Koury: Vous dites à la page 8 que les handicapés sont au nombre de 3,3 millions au Canada, soit quelque 12 à 15 p. 100 de la population. De plus, il y aurait environ 171,000 autochtones souffrant d'un handicap physique ou mental. Est-ce que cela représente plus ou moins le même pourcentage par rapport à l'ensemble de la population autochtone?

M. Proulx: Je crois que cela serait plus élevé.

M. Koury: Il y aurait un pourcentage plus élevé d'autochtones handicapés. Pensez-vous que les sommes qui leur sont consacrées sont suffisantes—et je suis sérieux lorsque je dis cela—pour financer ces six programmes et veiller à leur bien-être?

De nos jours, il est absolument nécessaire d'établir des budgets. Nous savons aussi que nous devons réduire les budgets et être très rigoureux dans nos dépenses. Cependant, il faut pouvoir disposer de sommes suffisantes pour être sûr de fournir un bon service dans tous les domaines. Je ne crois pas que 13 ou 14 millions de dollars soient suffisants pour financer tous ces programmes et assurer des services adéquats aux personnes qui en ont besoin. S'il y a pénurie de fonds, quel programme en souffrirait? Pouvons-nous être sûrs que le seul ou les deux ou trois programmes en question ont suffisamment d'argent pour offrir les services qu'ils sont tenus d'offrir?

M. Proulx: Nous essayons de maximiser et d'administrer les ressources disponibles de la façon la plus efficace et efficace possible. Nous tentons de tirer parti des divers programmes du ministère pour satisfaire les besoins de notre

[Text]

have explained, we have drawn on the Aboriginal Friendship Centres Program, we have channelled money through our Disabled Persons Participation Program, through the Aboriginal Women's Program, and through the Literacy Program when it was in our department.

So we try as hard as we can, drawing on the various programs in the department, and we have made the question of aboriginal people with disabilities a priority of our program.

Mr. Koury: Just recently—I believe it was over the weekend, but I don't remember what area it was—we had the fire that destroyed a house with three or four children in it. The parents had gone drinking. These children, from six or seven months up to a certain age, were left alone in a home. Is there no way to educate certain people, not personally, but let's say to have one person responsible, as the chief would be responsible for a certain thing? I'm putting a person responsible for certain things.

This is disastrous. This thing should never have happened. You say it happens in the white section. I don't believe that it's as atrocious—I might add that word—as it seems when you leave the children there and go drinking. That matter should be looked after. It seems that it's regular, according to the media. I've heard certain aboriginals comment on the radio and television, and frankly I'm appalled.

These people should not have a responsibility of that kind. Someone should be responsible for them, for their actions. I don't know what department it would be, but we should look into it. If you have any comment, I'd like to hear it.

Mr. Proulx: From what I know of what you're referring to, it was no doubt a very tragic accident—

Mr. Koury: Serious and tragic.

Mr. Proulx: —and very sad.

• 1625

Mr. Koury: Don't you think this is probably not the first time, only the first time it has been reported?

I believe some emphasis should be put on that particular—

Mr. Proulx: Yes. I agree with you.

Mr. Koury: It's a shame. After an act of that sort comes up, it seems the white population is not taking care of them. It seems as if it is our fault if that happens. I mean, it is seen as our fault, although we cannot be responsible for every action taken on reserves or off reserves. But I think some action should be taken regarding that kind of abuse.

Mr. Proulx: I agree.

[Translation]

clientèle. Comme nous l'avons expliqué, nous avons puisé dans le Programme des centres d'accueil autochtones et nous avons aussi acheminé des fonds par l'intermédiaire du Programme de participation des personnes handicapées, du Programme des femmes autochtones et du Programme d'alphabétisation du ministère.

Nous faisons donc tout notre possible en puisant dans les divers programmes du ministère. D'ailleurs, nous avons fait de la question des autochtones handicapés une priorité.

M. Koury: Récemment—je crois que c'était au cours du week-end, mais je ne me souviens plus de l'endroit—, trois ou quatre enfants ont perdu la vie dans un incendie qui a détruit leur maison. Leurs parents étaient sortis boire. Ces enfants, de six ou sept mois en montant, avaient été laissés seuls à la maison. N'y a-t-il pas un moyen d'éduquer les gens? Peut-être pas personnellement, mais on pourrait nommer une personne responsable. Ainsi, le chef pourrait être responsable, n'est-ce pas? Je pense que quelqu'un devrait assumer la responsabilité de certaines choses.

C'est une catastrophe. Ce genre d'accident n'aurait jamais dû se produire. Vous affirmez que cela se produit également chez les Blancs. Je ne pense pas que ce soit aussi atroce—c'est l'adjectif que j'emploierais—que cela peut sembler lorsqu'on laisse les enfants seuls pour aller se soûler la gueule. Il faut faire quelque chose. À ce qu'il semble, d'après ce qu'en disent les médias, ce genre de chose se produit régulièrement. D'ailleurs, j'ai entendu certains autochtones commenter l'incident à la radio et à la télévision, et je vous dirai honnêtement que je suis consterné.

Ces gens-là ne devraient pas assumer des responsabilités de ce genre. Quelqu'un devrait le faire à leur place. Je ne sais pas de quel ministère cela devrait relever, mais il faudrait examiner ce problème. Si vous avez des observations à faire à ce sujet, j'aimerais les entendre.

M. Proulx: D'après ce que je sais, il s'agit indéniablement d'un accident extrêmement tragique. . .

M. Koury: Grave et tragique.

M. Proulx: . . .et aussi très triste.

M. Koury: Ne pensez-vous pas que ce n'est sans doute pas la première fois qu'un tel accident se produit, mais plutôt la première fois qu'il est rapporté?

J'estime qu'il conviendrait d'accorder une certaine importance à cet aspect particulier. . .

M. Proulx: Oui, je suis d'accord avec vous.

M. Koury: C'est une honte. Lorsqu'on prend connaissance d'une chose pareille, on a l'impression que la population blanche ne veille pas aux intérêts des autochtones. C'est un peu comme si c'était notre faute. En fait, nous sommes perçus comme les coupables, bien que nous ne puissions être tenus responsables de tous les gestes posés à l'intérieur ou à l'extérieur des réserves. Néanmoins, je pense qu'il faut prendre des mesures au sujet d'abus de ce genre.

M. Proulx: Je suis d'accord.

[Texte]

Mrs. Feltham (Wild Rose): Thank you, Mr. Chairman.

Last week, as was said earlier, the Department of Health and Welfare were here, and as they were presenting their programs, what was in place, I could hear from some of the native people—and we did have a chief in the room—that they were not in total agreement with what was being said. How do you get feedback on the programs that are in place for the native people? Do they work with you in establishing those programs?

Ms Lawand: We've met and continue to work with them, first in the development of their proposals, but, more importantly, on a program delivery basis.

All of these programs, such as medical services and Indian Affairs, are operated at the regional level. As it is important that the planning and the work go on at the regional level, Secretary of State will be bringing together this week all the partner departments from every region that are a part of the strategy. Those will be continuing mechanisms where the local managers responsible for those programs will be meeting together, doing joint planning, sharing information, consulting with the aboriginal community, both the aboriginal disabled community and the other aboriginal organizations, so those dollars can actually get targeted in the most effective way. We are monitoring that nationally. We work and stay in close contact with all the departments. They are counterparts at the national level.

That's the major way up to now that we've tried to do some joint planning and also joint needs assessment to make sure we're all working in the same direction.

Mrs. Feltham: You say in the next week they will all meet to have a discussion on this. Will they meet here in Ottawa?

Ms Lawand: The people at the national offices meet on a regular basis, and we've set up the same structure at the regional level, and so there is communication through each department from the national to the regional level.

Mrs. Feltham: Could you tell me what organizations of the aboriginal people with disabilities you do funding for?

Ms Lawand: It is a whole range.

Mrs. Feltham: Maybe you could send that to us.

Ms Lawand: Sure.

Mrs. Feltham: I'm going back to the comments made earlier. On page 6 it says:

The objective of the Women's Program is to provide technical and financial assistance to women's groups in order to promote understanding and action on women's equality issues.

[Traduction]

Mme Feltham (Wild Rose): Merci, monsieur le président.

Comme on l'a dit tout à l'heure, nous avons accueilli la semaine dernière des représentants du ministère de la Santé et du Bien-être social. Pendant leur exposé sur les programmes existants, j'ai pu constater que certains autochtones—et il y avait un chef dans la salle—, n'étaient pas tout à fait d'accord avec ce qui était dit. Comment obtenez-vous un suivi au sujet des programmes mis en oeuvre à l'intention des autochtones? Ces derniers collaborent-ils avec vous à l'élaboration de ces programmes?

Mme Lawand: Nous les rencontrons et nous collaborons constamment avec eux, tout d'abord au stade de la formulation de leurs propositions, mais aussi—et c'est plus important encore—au stade de l'application des programmes.

Tous ces programmes, notamment les services médicaux et les affaires indiennes, sont mis en oeuvre au niveau régional. Étant donné qu'il est très important que la planification et l'exécution des programmes se fassent au niveau régional, le Secrétariat d'État rassemblera cette semaine tous les ministères partenaires des régions concernées qui participent à cette stratégie. On prévoit instituer des mécanismes permanents qui permettront aux directeurs locaux chargés de l'application de ces programmes de se rencontrer, de partager des renseignements et d'établir une planification conjointe, en consultation avec la communauté autochtone, y compris les autochtones handicapés et les autres associations d'autochtones. C'est ainsi que nous réussissons à acheminer l'argent de la façon la plus efficace possible. Nous exerçons à cet égard une surveillance nationale. Nous demeurons en contact étroit avec tous les ministères concernés, et il y a toujours un pendant à l'échelle nationale.

Voilà la façon dont, jusqu'à maintenant, nous avons essayé de tout mettre en oeuvre pour établir une planification conjointe et procéder également à une évaluation commune afin d'être certains que tous les intervenants oeuvrent dans le même sens.

Mme Feltham: Vous dites qu'ils se rencontreront la semaine prochaine pour discuter de cela. Se rencontreront-ils ici, à Ottawa?

Mme Lawand: Les représentants des bureaux nationaux se rencontrent périodiquement, et nous avons établi la même structure à l'échelle régionale. Par conséquent, il y a des voies de communication au sein de chaque ministère, depuis l'échelon national jusqu'à l'échelon régional.

Mme Feltham: Pouvez-vous me dire quelles associations d'autochtones handicapés vous financez?

Mme Lawand: Il y en a beaucoup.

Mme Feltham: Vous pourriez peut-être nous en envoyer la liste.

Mme Lawand: Volontiers.

Mme Feltham: Je voudrais revenir sur un élément de votre exposé. À la page 5, on peut lire:

Le Programme de promotion de la femme a pour objet de fournir une aide financière et une assistance technique aux groupements de femmes pour des activités destinées à promouvoir la compréhension des questions liées à l'égalité pour les femmes ainsi qu'à favoriser cette égalité.

[Text]

I would like to know which women's groups received funding.

Mr. Proulx: Again, there is quite a range of women's groups that receive funding.

Mrs. Feltham: Are we talking now about aboriginal women's groups, or are we talking about NAC and all those others?

• 1630

Mr. Proulx: In the introductory notes I was talking about the Women's Program in general. We also have a particular program in the Native Citizens Secretariat dealing with aboriginal women.

Mrs. Feltham: Let me reword that. The amount of money that has been put into the Women's Program, according to my understanding, is \$6.6 million available over four years for department involvement in family violence. Also, the Aboriginal Women's Program and the Disabled Persons Participation Program were \$1.1 million each.

Mr. Proulx: Excuse me. That is strictly under the initiative for family violence. That is not the overall Women's Program. Those figures relate to the family violence initiative.

Mrs. Feltham: All right. What amount do you have for the Women's Program?

Mr. Proulx: I have the information and should be able to give it to you. For the Aboriginal Women's Program the estimates for 1991-1992 were \$2.45 million. In the Women's Program it's \$10.9 million.

Mrs. Feltham: What is the total?

Mr. Proulx: It's not a total. The total Women's Program, not including the Aboriginal Women's Program—they're two separate programs—the Women's Program is \$10.9 million in 1991-1992. That's the budget, the estimates. In the Aboriginal Women's Program, which is one of the six programs for native citizens, the amount there was \$2.45 million.

Mrs. Feltham: Does that \$2.45 million go to definite aboriginal groups? It's not used by any other source?

Mr. Proulx: Oh no. It goes strictly to aboriginal groups.

Mrs. Feltham: You're talking here about family violence. Certainly I look on family violence as a very big disability. In the same context as you were talking, do you look on family violence and its implications as also a disability, when you're designating money?

Ms Lawand: I'm not sure what definition of disability you're referring to.

[Translation]

Je voudrais savoir quels groupes de femmes reçoivent une aide financière.

M. Proulx: Encore une fois, il y a un grand nombre de groupes de femmes qui reçoivent une aide financière.

Mme Feltham: Parlons-nous de groupes de femmes autochtones ou encore du Conseil consultatif national et de tous les autres groupes?

M. Proulx: Dans mon introduction, je parlais du Programme de promotion de la femme en général. À la Direction des citoyens autochtones, nous avons aussi un programme spécial à l'intention des femmes autochtones.

Mme Feltham: Permettez-moi de reformuler mon intervention. À ma connaissance, la somme consacrée au Programme de promotion de la femme s'élève à 6,6 millions de dollars pour quatre ans, et ce, afin de favoriser l'intervention du ministère dans le domaine de la violence conjugale. En outre, le Programme des femmes autochtones et le Programme de participation des personnes handicapées ont reçu 1,1 million chacun.

M. Proulx: Excusez-moi. Cela relève strictement de l'initiative concernant la violence familiale. Il ne s'agit pas du Programme de promotion de la femme dans son ensemble. Ces chiffres portent uniquement sur l'initiative relative à la violence familiale.

Mme Feltham: Très bien. Quelle somme est consacrée au Programme de promotion de la femme?

M. Proulx: Je possède cette information, et je devrais être en mesure de vous la communiquer facilement. Au titre du Programme des femmes autochtones, les prévisions pour 1991-1992 s'élevaient à 2,45 millions de dollars. Pour le Programme de promotion de la femme, il s'agit de 10,9 millions.

Mme Feltham: Quel est le total?

M. Proulx: Ce n'est pas un total. Le Programme de promotion de la femme et le Programme des femmes autochtones sont deux programmes distincts. Pour le Programme de promotion de la femme, notre budget s'élève à 10,9 millions de dollars pour 1991-1992. Il s'agit bien du budget, et non pas des prévisions budgétaires. Pour ce qui est du Programme des femmes autochtones, soit l'un des six programmes destinés aux citoyens autochtones, ce montant s'élève à 2,45 millions.

Mme Feltham: Cette somme de 2,45 millions est-elle acheminée vers des groupes autochtones précis? Personne d'autre ne peut y accéder?

M. Proulx: Oh, non. Cet argent est strictement destiné aux groupes autochtones.

Mme Feltham: Vous avez parlé de la violence familiale. Personnellement, je considère la violence familiale comme un handicap très important. Lorsque vient le moment d'allouer l'argent disponible, considérez-vous la violence conjugale et ses répercussions comme un handicap?

Mme Lawand: Je ne sais pas trop à quelle définition de handicap vous faites allusion.

[Texte]

Mr. Proulx: I guess you're referring to family violence causing disability.

Mrs. Feltham: Yes.

Ms Lawand: Oh, I see. I think the projects that are being funded are around prevention or awareness or whatever, addressing the issues of violence causing disability.

Mr. Proulx: And the impact and the consequences of violence.

Ms Lawand: Yes, that's part of it. There are a number of initiatives that have been supported relating to disability through the family violence initiative.

Mrs. Feltham: My colleague was asking about funding and whether the amount you're getting is enough. Do you get as much, or more, on a per person basis for aboriginals as you would for other people in Canada, when we're talking about disabled people?

Ms Lawand: I don't know. We'd have to go look at the figures.

Mrs. Feltham: You're talking about doubly disadvantaged women. Does part of that \$2.4 million go to help the doubly disadvantaged women?

Ms Lawand: No. The \$2.4 million is the Aboriginal Women's Program. It's an ongoing program in the Native Citizens Directorate. The doubly disadvantaged women is part of the family violence initiative.

Mr. Proulx: Yes, but I should also add that in the regular—if I can call it regular—Aboriginal Women's Program we do fund projects that relate to violence. We have funded meetings of native women to discuss issues of family violence, over and above the family violence initiative.

• 1635

Mrs. Feltham: In the *Obstacles* report it asked that the federal government instruct the Department of the Secretary of State, through its native program, to facilitate research through a special office relating to the needs of disabled native people. Is this recommendation being carried out?

Ms Lawand: In terms of the overview of what the Disabled Persons Secretariat and program do, I think we have carried out, at least in spirit, a good part of that recommendation. Specifically, an office, as proposed, was not established, no. But I think in terms of some of the initiatives that we have undertaken, we've addressed in part what the recommendation was looking for.

Mrs. Feltham: How much stress do you put on promotion and prevention teaching in the schools?

Ms Lawand: We've done some work in schools through some of the other activities of the program. We've developed, for example, a school package called "Discover Together", which was piloted in a hundred schools across the country

[Traduction]

M. Proulx: Je suppose que vous faites allusion à la violence familiale comme source de handicap.

Mme Feltham: Oui.

Mme Lawand: Je vois. Je crois que les projets qui reçoivent des fonds pour tenter de régler le problème de la violence comme source de handicap sont surtout axés sur la prévention ou la sensibilisation.

M. Proulx: Ainsi que sur les répercussions et les conséquences de la violence.

Mme Lawand: Oui. Cela en fait partie. De nombreuses mesures d'aide aux handicapés ont reçu un appui grâce à l'initiative concernant la violence familiale.

Mme Feltham: Mon collègue vous a interrogés au sujet du financement des programmes. Il voulait savoir si les sommes disponibles étaient suffisantes. Obtenez-vous pour les autochtones la même chose ou plus que vous n'obtiendriez pour les autres citoyens du Canada? Il va de soi que nous parlons des personnes handicapées.

Mme Lawand: Je l'ignore. Il faudra que je consulte les chiffres.

Mme Feltham: Il s'agit en fait de femmes doublement désavantagées. Une part de ces 2,4 millions de dollars sert-elle à aider ces femmes doublement handicapées?

Mme Lawand: Non. Cette somme de 2,4 millions de dollars constitue le budget du Programme des femmes autochtones. Il s'agit d'un programme permanent de la Direction des citoyens autochtones. Les femmes doublement désavantagées dont vous parlez relèveraient de l'initiative concernant la violence familiale.

M. Proulx: Oui, mais j'ajouterais que dans le cadre du programme ordinaire des femmes autochtones—si en fait je peux utiliser cet adjectif—nous finançons des projets de lutte contre la violence. Nous avons financé des rencontres de femmes autochtones pour discuter de questions de violence familiale, en plus de l'initiative sur la violence familiale.

Mme Feltham: Dans le rapport *Obstacles*, on demande que le gouvernement fédéral charge le Secrétariat d'État, dans le cadre de son programme pour les autochtones, de faciliter la recherche en mettant sur pied un bureau spécial qui serait axé sur les besoins des Autochtones handicapés. A-t-on donné suite à cette recommandation?

Mme Lawand: Je pense que le Programme et le Secrétariat à la condition des personnes handicapées correspondent en grande partie, du moins dans l'esprit, à cette recommandation. On n'a pas mis sur pied un bureau en tant que tel, comme le proposait le rapport. Mais je pense que plusieurs des initiatives que nous avons entreprises allaient dans le sens de cette recommandation.

Mme Feltham: Quelle importance accordez-vous à la promotion et à la prévention dans les écoles?

Mme Lawand: Nous sommes intervenues dans les écoles par le biais des autres volets du programme. Par exemple, nous avons élaboré une documentation scolaire intitulée «Discover Together», qui a été testée dans une centaine

[Text]

last year and is now being produced on a broader basis, taking into account the input. That is an elementary school program aimed at promoting awareness of disability—generally, an understanding of disability issues. That is one specific thing. There are some other related activities that we've done, but that's the most specific.

Mrs. Feltham: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mrs. Feltham.

If the committee will allow the chairman a couple of questions, I'd like to have an opportunity. I guess one relates to the figure you've given us of 171,000 disabled native people. Do you know from where that figure was attained? Is that from Stats Canada?

Ms Lawand: That's based on the first post-census survey, the housing survey, 1986, from Stats Canada. Again, methodologically, it may not be as accurate as perhaps we need to do in the second round. That's why Statistics Canada, I think, wanted to get a better handle on how to do the survey with the aboriginal community. We are looking forward to the 1990-91 data to see if that first figure was on the mark.

The Chairman: The minister has given us pretty clear assurance that we're going to see an omnibus bill before Easter. I think he's on the public record for that. I don't want you to divulge any secrets, but have the needs of aboriginal peoples been taken into account in that omnibus bill? Have they even been considered?

Ms Lawand: As you may know, we're working with the Canadian Disability Rights Council, in terms of looking at their proposals for omnibus, and my understanding is that they've had some input themselves from the National Aboriginal Network on Disability. I can't say that there's been anything specific looked at. We haven't looked at the Indian Act, for example, as one of the pieces. . . It hasn't been identified specifically. But in terms of the other proposals that have been made around legislative reform, generally speaking, they're addressing the broad range of issues facing disabled persons, and I would say that includes aboriginal persons with disabilities. I have to say it's probably something worth exploring. I think it's a good point that you raise.

The Chairman: Perhaps it is worthwhile raising it now, in advance of the final product, because we'll be looking for that, I suppose, when it does come out.

I guess my next question is directed more to Mr. Jacobs, relating to the friendship centres and the six programs that his directorate has. I'm wondering to what extent the budget for those programs allocates money specifically to disabled members of the aboriginal community. Or is it just money going to the aboriginal community without any specific allocation towards disabled members of that community?

Mr. Jacobs: Within the range of programs, the friendship centre is the only one that specifically has resources to address the needs of aboriginal people. That does not say that other programs do not take into account the needs of

[Translation]

d'écoles l'an dernier et qui va maintenant être publiée à plus grande échelle en tenant compte de cette expérience. Il s'agit d'un programme pour les écoles élémentaires qui vise à sensibiliser les élèves aux handicaps—à leur faire comprendre globalement les problèmes que cela pose. C'est là une activité particulière. Il y a d'autres activités connexes, mais c'est la plus précise.

Mme Feltham: Merci.

Le président: Merci, madame Feltham.

Si le Comité m'y autorise, j'aimerais poser une ou deux questions. Pour commencer, vous avez mentionné le chiffre de 171,000 autochtones handicapés. Savez-vous d'où vient ce chiffre? Est-ce de Statistique Canada?

Mme Lawand: Il est tiré de la première enquête postcensitaire, l'enquête Howe de 1986, réalisée par Statistique Canada. Encore une fois, la méthodologie n'était peut-être pas aussi précise que celle qu'il faudra peut-être utiliser la deuxième fois. C'est pourquoi je pense que Statistique Canada a voulu consolider ses moyens d'enquête sur la communauté autochtone. Nous attendons les chiffres de 1990-1991 pour voir s'ils confirment ces premières données.

Le président: Le ministre nous a clairement laissé entendre qu'il y aurait un projet de loi omnibus d'ici Pâques. Je crois qu'il l'a déclaré publiquement. Je ne vous demande pas de divulguer le secret, mais je voudrais savoir si ce projet de loi omnibus tient compte des besoins des autochtones. En a-t-il été question?

Mme Lawand: Comme vous le savez peut-être, nous travaillons avec le Conseil canadien des droits des personnes handicapées, nous examinons leurs propositions pour ce projet de loi et je crois que ce Conseil a lui-même bénéficié de l'apport du National Aboriginal Network on Disability. Je ne peux pas dire qu'on ait examiné quelque chose de particulier. Nous n'avons pas examiné, par exemple, la Loi sur les Indiens. . . Nous n'avons pas examiné ce cas particulier. Mais, dans l'ensemble, les autres propositions présentées dans le cadre de la réforme législative portent sur toute la gamme des problèmes auxquels sont confrontées les personnes handicapées, et je dirais que cela inclut les autochtones handicapés. Je pense que c'est peut-être une question à creuser. Je crois que vous soulevez une très bonne question.

Le président: Peut-être vaut-il mieux la soulever maintenant, avant que le produit final ne soit présenté, car je pense que c'est le genre de choses que nous chercherons dans ce document.

Ma question suivante s'adresse probablement plus à M. Jacobs, puisqu'elle porte sur les centres d'amitié et les six programmes de sa direction. J'aimerais savoir dans quelle mesure le budget de ces programmes est axé plus particulièrement sur les personnes handicapées de la communauté autochtone. Ou bien, est-ce que l'on se contente de verser de l'argent à cette communauté autochtone, sans en affecter plus précisément une partie aux personnes handicapées qui en sont membre.

M. Jacobs: Le Programme des centres d'amitié est probablement le seul de l'ensemble de ces programmes prévoyant des crédits spécialement pour répondre aux besoins des autochtones. Cela ne signifie pas que d'autres

[Texte]

disabled aboriginal people. For example, the native communications societies have had a number of television productions that highlighted various people with disabilities and tried to increase community awareness, generally, within the aboriginal community.

• 1640

Again, the Friendship Centres Program has two components. One is the capital component, to ensure that there is accessibility to facilities, and the other is more community awareness, the information outreach types of activities that the individual centres conduct.

The Chairman: Certainly the committee would welcome information that indicates that the disabled aboriginals are taken into account as you plan your budgeting for the different programs that you deliver under the Native Citizens Directorate.

Along the same line, we've had the bizarre situation, which is really not so much in your jurisdiction as it is in National Health and Welfare's, in which a health care worker would be provided, let us say, in the provinces of Manitoba and Alberta but not in the province of Saskatchewan. We've been working on that with that department and so far we don't have a good answer, but I wonder to what extent regional disparities exist in these programs that Mr. Jacobs' directorate delivers. Are there disparities, or do you look to see if there are any disparities in those programs from region to region as far as disabled people are concerned?

Mr. Jacobs: Again, not specifically looking at disparities as these relate to disabled aboriginal people, but we try to ensure that the program resources are allocated equitably amongst the organizations, and particularly friendship centres. We want to ensure that centres across Canada can provide a basic level of service to all aboriginal people, and, in turn, to the disabled aboriginal persons in their particular communities.

The Chairman: It's certainly something about which the committee is concerned about, that in that kind of planning the disabled people in any given community are not overlooked.

Mr. Young: Just going back to where the chairman left off to some extent, one of the key areas this committee recognized in 1980, I think, was obviously to raise awareness not only among the public but also among the public servants who deal with disabled issues and people with disabilities. A large part of that was the recognition that there had to be full consultation and participation from the people in whom we were interested. So the question I want to ask is in the area of consultation.

Does your shop ever sit down with say the executive of Native Friendship Centres, COPOH, and aboriginal disability networks—as an executive, not just picking up the phone and talking to Joan and saying hi, how are you doing, how are things going, and viewing that as consultation, but actually sitting down with their executive as a body to have a discussion about the effectiveness of programs, whether they should be modified, whether they should be turfed out and a new one brought in, or whatever?

[Traduction]

programmes ne tiennent pas compte des besoins des autochtones handicapés. Par exemple, les entreprises de communication autochtones ont réalisé diverses émissions de télévision mettant en évidence des personnes handicapées pour essayer d'accroître la sensibilisation de la communauté autochtone.

Je le rappelle, le Programme des centres d'amitié comporte deux volets. Il y a, d'une part, les investissements pour permettre l'accès aux diverses installations et, d'autre part, la sensibilisation collective, les activités d'information et d'action communautaire menées au niveau de chaque centre.

Le président: Le Comité serait heureux d'avoir des informations montrant que vous tenez compte des autochtones handicapés dans la préparation du budget des divers programmes que vous administrez dans le cadre de la Direction des citoyens autochtones.

Dans le même ordre d'idées, nous avons entendu parler du cas curieux, qui ne relève pas tant de votre compétence que de celle de Santé nationale et Bien-être social, où l'on a consenti à accorder un travailleur médical, disons au Manitoba et à l'Alberta, mais pas à la Saskatchewan. Nous avons essayé de suivre cette affaire avec le ministère et nous n'avons pas encore obtenu de réponse satisfaisante, mais je me demande jusqu'à quel point il y a des disparités régionales dans les programmes administrés par la direction de M. Jacobs. Y a-t-il des disparités, ou essayez-vous de savoir s'il y a des écarts dans l'application de ces programmes d'une région à une autre dans le cas des personnes handicapées?

M. Jacobs: Là encore, sans examiner précisément les écarts en ce qui concerne le cas particulier des autochtones handicapés, nous essayons de faire en sorte que les ressources des programmes soient réparties équitablement entre les diverses organisations, et surtout les centres d'amitié. Nous voulons que ces centres assurent un service de base dans tout le Canada, pour tous les autochtones et, par extension, aux autochtones handicapés.

Le président: Le Comité tient beaucoup à ce qu'on ne néglige pas les personnes handicapées dans ce genre de planification.

M. Young: Pour poursuivre dans la ligne de pensée du président, l'une des priorités arrêtées par ce Comité en 1980, je crois, était justement de sensibiliser non seulement le public, mais aussi les fonctionnaires qui s'occupent de personnes handicapées et de leurs problèmes. L'un des éléments essentiels était de reconnaître qu'il fallait consulter pleinement les personnes qui nous intéressaient et leur permettre de participer pleinement au processus. Ma question porte donc sur la consultation.

Vous arrive-t-il de rencontrer, par exemple, les dirigeants de ces centres d'amitié autochtones, de la COPH, et des réseaux de défense des autochtones handicapés—je veux dire pas simplement par téléphone, avec Jean ou Jacques pour lui demander comment ça va et considérer ensuite que c'était une consultation—, mais en rencontrant ces dirigeants pour avoir une discussion sérieuse sur l'efficacité des programmes, voir s'il faut les modifier, s'il faut les remplacer par autre chose ou je ne sais quoi?

[Text]

Mr. Proulx: The answer is certainly yes. Perhaps we can give you examples of that.

Mr. Jacobs: In two areas particularly, one with the friendship centres, we meet with them on a quarterly basis and they are fully involved in all aspects of the program. We try to reach a consensus with them on particular activities or projects that we would recommend to our minister, so we reach agreement on that aspect of it. As I mentioned earlier, these meetings are held in conjunction with the board of directors meetings so that we have the executive direction and not simply staff direction. It involves face-to-face encounters and sometimes they're quite interesting.

• 1645

With the Aboriginal Women's Program we fund two national organizations, the Native Women's Association of Canada and the Inuit Women's Association. We've had regular meetings with them again to discuss the program and the kind of projects that are available within the directorate. We also provide information on other programs or receive some direction from them on areas they'd like us to explore within the different departments. We've had those, sir.

Mr. Young: I take it, if I know Nancy, that you've read the transcripts of the last couple of meetings that we've had. We've had quite a bit of discussion at both of them about the delivery of services, and this kind of thing, particularly in Akwesasne. One of the areas that arose when our committee went down there in relation to that was a definite interest on behalf of that community in establishing an independent living centre model. Does your shop have any interest in working with them to establish such a living centre in Akwesasne? If you have, could you give us an idea of where you're at on it?

Ms Lawand: I don't manage the funding program so I'm not totally up to date on every file, but I believe there has been some initial discussion. As you know, Health and Welfare has a fund to support independent living centres that are already operational and are sort of mature. The Secretary of State retained the mandate to support the development of new independent living centres. I think that particular one would require some initial discussion and consultation with the Canadian Association of Independent Living Centres. I'm not sure if that has happened yet, but that would be the way it would go. We would look at a proposal I guess to see whether we could support that. I believe there have been some initial discussions about doing just that.

Mr. Proulx: Yes, I can confirm that. I believe one of our officers has been talking with people at Akwesasne about this issue and has been working with them to give a kind of technical assistance.

Mr. Young: You have a definite interest in developing that kind of concept and model?

Mr. Proulx: Yes.

[Translation]

M. Proulx: Je vous réponds oui sans hésitation. Je pourrais peut-être vous citer des exemples.

M. Jacobs: Dans deux domaines en particulier, notamment avec les centres d'amitié, nous avons des rencontres trimestrielles et ils participent à tous les aspects du programme. Nous essayons de dégager un consensus avec eux sur les activités ou projets à recommander à notre ministre, donc nous travaillons ensemble. Comme je vous l'ai dit, ces réunions se tiennent en même temps que celles du Conseil d'administration, et nous avons donc une représentation de la Direction mais pas simplement du personnel. Cela donne des face à face quelquefois très intéressants.

Dans le cadre du Programme des femmes autochtones, nous finançons deux organisations nationales, l'Association des femmes autochtones du Canada et la Inuit Women's Association. Nous les rencontrons régulièrement pour discuter du programme et des projets disponibles dans le cadre de la Direction. Nous les informons aussi d'autres programmes et elles nous font part des domaines qu'elles souhaiteraient nous voir approfondir au sein des divers ministères. Nous avons donc ces réunions.

M. Young: J'imagine, connaissant Nancy, que vous avez lu les procès-verbaux de nos deux dernières réunions. Il y a beaucoup été question de prestation de services et de ce genre de choses, en particulier à Akwesasne. À ce sujet, quand nous y sommes allés, nous avons constaté un vif intérêt dans cette collectivité pour la création d'un modèle de centre de vie autonome. Êtes-vous appelés à collaborer avec eux à la mise en place d'un tel centre à Akwesasne? Si oui, pouvez-vous nous dire où en est ce projet?

Mme Lawand: Je ne gère pas le programme de financement, et je ne sais donc pas exactement où en est chaque dossier, mais je pense qu'on a entamé des pourparlers à ce sujet. Comme vous le savez, Santé et Bien-être social dispose d'un financement pour ces centres de vie autonome lorsqu'ils fonctionnent et qu'ils sont déjà rodés. Le Secrétariat d'État a conservé la responsabilité d'aider à la mise sur pied de nouveaux centres de vie autonome, indépendants. Je pense que, dans ce cas précis, il faudrait au départ une discussion et une consultation avec l'Association canadienne des centres de vie autonome. Je ne sais pas si ces discussions préliminaires ont déjà eu lieu, mais c'est comme cela qu'il faudrait procéder. Je pense qu'il faudrait examiner une proposition pour voir si nous pouvons l'appuyer. Je pense que les premiers contacts ont été pris.

M. Proulx: Effectivement, je peux le confirmer. Je crois qu'un de nos agents en a discuté avec les gens d'Akwesasne et qu'ils ont discuté de la possibilité d'une aide technique.

M. Young: Ce genre de modèle vous intéresse?

M. Proulx: Oui.

[Texte]

Mr. Young: My last question, I think, Mr. Chairman, was that it's my understanding that the Treasury Board has asked your department in particular to do an evaluation study of the national strategy.

Mr. Proulx: Yes.

Mr. Young: How is it going? I guess that's the question I want to ask you. How is the national strategy coming along?

Mr. Proulx: Some of our staff, our evaluation division, have been working to prepare what we call an evaluation framework with other departments. Nancy, would you like to add to that?

Ms Lawand: Yes. Actually, with the Secretary of State there are two components to the evaluation. One is an overall evaluation of the entire strategy for which the Secretary of State has been asked to develop the framework. Each partner department, and therefore each deputy minister ultimately, has to develop a framework for evaluation of its own components. The two frameworks obviously have to be related. We have to submit the frameworks to the Treasury Board by the beginning of April, I guess. Then there'll be an interim report about a year or so down the line. In a sense, we haven't started evaluating. We're developing the framework in terms of what are the measurements of impact and effectiveness and relevance. It's too early for evaluation since it's only really getting off the ground. That's the process. There will be the final evaluation in the fourth year. I think the important one will be the interim report in a year and a half.

• 1650

Mr. Young: Did you say the evaluation report is expected to be in place by April, or just the mechanism?

Ms Lawand: Yes, the framework. Treasury Board has to agree to the proposed framework at the beginning of the fiscal year. We're in the process of finalizing the frameworks and submitting them to Treasury Board for the end of March.

Mr. Young: So I guess if we wanted to see that we should ask Treasury Board.

Ms Lawand: You could, yes.

Mr. Young: I take it they would have ownership of that, rather than you.

Ms Lawand: No, it's really the deputy ministers who are responsible, accountable for carrying out evaluations.

Mr. Young: Oh, these people I'm interested in.

Ms Lawand: Yes, the ones you're interested in, right. It's really a departmental responsibility in this case, because it's a horizontal program involving several departments. Secretary of State is the lead department in terms of the overall framework.

Mr. Young: Perhaps you could check for us, to see whether we would have ownership of that after the process has been completed. If you have it, then maybe you could volunteer to turn it over to us so that we can take a look at it. If you don't have ownership, tell us who does and we can maybe ask them. Could you undertake to do that for us?

[Traduction]

M. Young: Voici ma dernière question. Je crois savoir que le Conseil du Trésor a demandé à votre ministère en particulier de faire une étude d'évaluation de la stratégie nationale.

M. Proulx: Oui.

M. Young: Où en est-elle? C'est cela que je voudrais savoir. Où en est cette stratégie nationale?

M. Proulx: Certains de nos agents, de la Division de l'évaluation, préparent ce que nous appelons un cadre d'évaluation en collaboration avec d'autres ministères. Nancy, vous voudriez compléter cela?

Mme Lawand: Oui. En fait, au Secrétariat d'État l'évaluation comporte deux volets. Il y a, d'une part, une évaluation globale de la stratégie d'ensemble dont le Secrétariat d'État a été chargé d'élaborer le cadre. Chaque ministère partenaire, et par conséquent en fin de compte chaque sous-ministre, doit élaborer le cadre d'évaluation de ses propres composantes. Il faut évidemment que les deux cadres soient reliés. Nous devons soumettre ces cadres au Conseil du Trésor avant le début avril, je pense. Il y aura ensuite un rapport intérimaire au bout d'un an. D'une certaine façon, nous n'avons pas encore commencé l'évaluation. Nous élaborons le cadre qui permettra d'évaluer les répercussions, l'efficacité et la pertinence des actions. Mais il est encore prématuré de parler d'évaluation. Voilà le processus. Il y aura une évaluation finale dans la quatrième année. Je crois que l'évaluation importante sera le rapport d'étape qu'on aura dans un an et demi.

M. Young: Avez-vous dit que le rapport d'évaluation est censé être en place d'ici le mois d'avril, ou parliez-vous seulement du mécanisme?

Mme Lawand: Je parlais du cadre. Le Conseil du Trésor devra approuver le cadre proposé au début de l'exercice. Nous sommes en train de mettre une touche finale aux mécanismes pour les soumettre au Conseil du Trésor d'ici la fin mars.

M. Young: Donc si nous voulons voir le document il faudra passer par le Conseil du Trésor.

Mme Lawand: Oui, c'est une possibilité.

M. Young: Si je comprends bien, le document leur appartient à eux, et non à vous.

Mme Lawand: Non, il incombe en réalité au sous-ministre d'en faire l'évaluation.

M. Young: C'est donc à eux que je devrai m'adresser.

Mme Lawand: Oui, c'est à eux qu'il faut parler. Dans le cas qui nous concerne, il s'agit plutôt d'une responsabilité des ministères, parce que c'est un programme horizontal qui touche plusieurs ministères. Le Secrétariat d'État est le principal ministère concerné pour ce qui est du cadre global.

M. Young: Vous pourriez peut-être vérifier s'il serait possible, pour nous, d'obtenir le document à la fin du processus. Si vous obtenez le document, vous pourriez peut-être nous le donner pour qu'on puisse l'examiner. Mais si vous ne pouvez pas l'obtenir, dites-nous qui l'aura et nous pourrions nous adresser à cette personne. Pourriez-vous faire cela pour nous?

[Text]

Ms Lawand: Yes.

Mr. Proulx: Certainly.

Mr. Koury: I know your mandate is to look after assistance for the handicapped on reserves, but what happens to the ones off reserve? Do you look after them? I believe it is important, because I'm sure that there are quite a few handicapped persons who are off reserve as well as on reserve. What is being done to help them?

Mr. Proulx: I think primarily we have been assisting native citizens off reserve, and the best example is the friendship centres in urban centres.

Mr. Koury: That's off reserve?

Mr. Proulx: That's off reserve, yes, indeed.

Mr. Koury: I'm glad to hear that because I was wondering what was happening to these people.

Mr. Chairman, that was the last question that I wanted to ask them. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Koury. I would like to illustrate the concern I expressed earlier about getting new policies or programs when they are developed, looking at the issues as they relate to disabled persons. It brings to mind the recent announcement of the agreement between Ottawa and Alberta regarding the provision of fairness in the delivery of services to status Indians, both on and off reserves. When that agreement was developed, what considerations specifically would have been given, if any, to the needs of disabled persons among the aboriginal community, as it pertained to that agreement?

Mr. Proulx: This would be an agreement involving Indian and Northern Affairs, I take it?

The Chairman: I would think so, yes.

Mr. Jacobs: I'm sorry, I'm not sure of the details. I am simply aware that there was agreement between the province and the Department of Indian Affairs over responsibilities of Indian people who no longer are on reserve but have moved to the cities or to urban areas, anywhere in the province.

The Chairman: That leads me to my supplementary question. It's obvious then that the Department of Indian and Northern Affairs did not see it as necessary to go to your branch and ask whether there should be any input from you people. That didn't happen, so it leads to another question.

• 1655

Tell us about the consultation process that does exist among the various departments vis-à-vis aboriginal people and, in particular, those who are disabled. I get the impression that this kind of consultation does not occur. We get that impression from time, and I think Mr. Young would agree we knew this in the past. Why did the Department of Indian Affairs not come to you about that to ask for your input?

[Translation]

Mme Lawand: Oui.

M. Proulx: Certainement.

M. Koury: Je sais que votre mandat est de vous occuper de l'aide aux handicapés vivant sur des réserves, mais qu'en est-il de ceux vivant à l'extérieur des réserves? Est-ce que vous vous occupez d'eux également? Je crois que c'est important, parce que je suis certain qu'il y a un bon nombre de personnes handicapées vivant à l'extérieur des réserves aussi bien que dans les réserves. Que fait-on pour leur venir en aide?

M. Proulx: Je crois qu'une de nos priorités a été de nous occuper des autochtones vivant à l'extérieur des réserves; le meilleur exemple en est les centres d'amitié dans les centres urbains.

M. Koury: Ces centres se situent à l'extérieur des réserves?

M. Proulx: Oui, c'est bien cela, à l'extérieur des réserves.

M. Koury: Je suis heureux d'entendre cela parce que je me demandais ce qu'il pouvait advenir de ces personnes.

Monsieur le président, c'est la dernière question que j'avais à poser. Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Koury. J'ai mentionné plus tôt qu'il est important pour moi d'élaborer de nouvelles politiques ou de nouveaux programmes à la lumière des situations auxquelles les personnes handicapées doivent faire face. Cela me rappelle qu'on a récemment annoncé une entente conclue entre le gouvernement fédéral et l'Alberta concernant l'équité des services aux Indiens inscrits, qu'ils vivent ou non dans une réserve. Avant d'en arriver à cette entente, a-t-on pris en considération les besoins des autochtones handicapés?

M. Proulx: Parlez-vous d'une entente qui concernerait le ministère des Affaires indiennes et du Nord?

Le président: Je crois que oui.

M. Jacobs: Je m'excuse, mais je n'en connais pas les détails. Je sais simplement qu'il y a eu une entente entre la province et le ministère des Affaires indiennes au sujet des responsabilités des autochtones qui ne vivent plus dans une réserve et qui ont déménagé dans les villes ou dans des centres urbains dans la province.

Le président: Cela m'amène à ma question supplémentaire. Il est donc évident que le ministère des Affaires indiennes et du Nord n'a pas cru nécessaire de vous demander ce que vous pensiez de l'entente. Cela ne s'est pas produit, ce qui m'amène à poser une autre question.

Parlez-nous du processus de consultation qui existe entre les différents ministères au sujet des autochtones et, plus particulièrement, des autochtones handicapés. J'ai personnellement l'impression qu'il n'y a pas de consultation. Avec le temps, c'est devenu une impression, et je crois que M. Young serait d'accord pour dire que nous en étions déjà conscients dans le passé. Pourquoi le ministère des Affaires indiennes ne vous a-t-il pas demandé votre opinion?

[Texte]

Mr. Proulx: They probably felt that it was within their department and their authority, and did not see fit to consult us on this.

The Chairman: In a way, your department is directed or determined to be the lead department. It is, for example, in the national strategy. Does that not spill over into other areas of concern to disabled persons? Why don't we see some evidence of that kind of leadership by one or other departments so that you have that communication?

Mr. Proulx: I suppose that the part of that agreement that touched on disabled persons was only a small part of the agreement, and that probably explains why they did not consult us. We try to monitor and keep a watch on disabled persons issues. Obviously, some things escape us.

The Chairman: When we have been given the role, among other things, to monitor what the government does on behalf of disabled persons, we must asking these questions more and more in the future. I don't know whether you want to take this back to your deputy minister. Maybe that's something that should be discussed at that interdepartmental committee of deputy ministers. I think we'd like to know that there was some leadership being exerted by one or other department, some oversight being provided.

Mr. Proulx: I've taken note of it, and I will certainly take this back to our deputy.

Mr. Young: Actually that was the question I was going to ask. Just to emphasize the point, we've been hearing the same kind of thing for the last 12 years practically. The *Obstacles* report recommended that your department be set up for that very reason. Although I think things have improved since 1980 somewhat—

A voice: [Inaudible—Editor]

Mr. Young: No, I said "improved". I didn't say by how much. We don't hear it as much as we did then, but we still hear it. That's why these deputy ministers should be meeting, so that everybody knows what the right hand and the left hand are doing.

The Chairman: I'm sure that Mr. Young will be asking your minister, when he comes before the committee, about what's happening in that area. Am I right, Mr. Young?

Mr. Young: Yes. In fact I was going to suggest, as Bruce said, rather than just talk to the deputy minister, maybe you should have them talk to the minister, to impress upon him that his Cabinet colleagues could be putting a lot of pressure on their deputy ministers to make sure that what should be done is being done.

The Chairman: Nancy and gentlemen, on behalf of the committee may I thank all three of you for being here today. We've enjoyed the repartee back and forth. We've appreciated the testimony you've brought to us, the way you've handled the questions and also volunteered to bring more information to us where that's appropriate. We look forward to getting that information. I'm sure we'll have an opportunity to bring you back before us again, if not on this same issue, on some other issues. Thank you very much for being here.

[Traduction]

M. Proulx: Les gens du ministère ont probablement cru que l'affaire les concernait et relevait de leur compétence, et il n'on pas vu pourquoi ils auraient dû nous consulter à ce sujet.

Le président: Mais votre ministère est, en quelque sorte, déterminé à être le maître d'oeuvre en la matière. C'est, par exemple, ce qui est énoncé dans la stratégie nationale. Mais cela ne déborde-t-il pas dans d'autres domaines qui touchent les personnes handicapées? Pourquoi un des ministères ne prend-il pas l'initiative d'entamer un échange avec d'autres ministères?

M. Proulx: Je suppose que l'entente touchant les personnes handicapées ne représentait qu'une petite partie de l'entente globale, et c'est probablement la raison pour laquelle ils ne nous ont pas consultés. Nous essayons de suivre et de rester à l'affût des questions touchant les personnes handicapées. Mais il est évident que certaines choses nous échappent.

Le président: S'il nous incombe, entre autres, d'étudier ce que le gouvernement fait pour les personnes handicapées, il nous faudra davantage nous poser ce genre de questions à l'avenir. Je ne sais pas si vous voulez en parler à votre sous-ministre. Ce serait peut-être là un sujet de discussion au cours de la réunion du Comité interministériel des sous-ministres. On serait rassuré si l'on savait qu'un des ministères prenait l'initiative de suivre ce débat.

M. Proulx: J'en ai pris note, et je ne manquerai pas d'en parler à notre sous-ministre.

M. Young: C'était en fait la question que j'allais poser. J'aimerais simplement souligner qu'il y a douze ans que nous entendons plus ou moins la même chose. C'est pour cette raison que le rapport *Obstacles* a recommandé la mise sur pied de votre ministère. Même si je crois que les choses se sont quelque peu améliorées depuis 1980. . .

Une voix: [Inaudible—Éditeur]

M. Young: Non, j'ai dit «améliorées». Je n'ai pas dit dans quelle mesure. On en entend encore parler, mais moins souvent qu'à l'époque. C'est pour cette raison que les sous-ministres devraient se rencontrer, pour qu'ils sachent exactement qui fait quoi.

Le président: Je suis sûr que M. Young va demander au ministre, lorsqu'il témoignera devant le Comité, ce qui se fait dans ce domaine. Est-ce que je me trompe, M. Young?

M. Young: Non. En fait, j'allais suggérer, à l'instar de Bruce, que vous ne devriez pas seulement parler au sous-ministre, mais plutôt vous adresser au ministre pour lui dire que ses collègues du Cabinet pourraient mettre plus de pressions sur leurs sous-ministres afin de s'assurer que ce qui doit être fait le soit effectivement.

Le président: Nancy et messieurs, au nom du Comité je vous remercie tous les trois d'avoir été parmi nous aujourd'hui. Nous avons tous pris plaisir à cette joute verbale. Nous avons apprécié votre témoignage, vos réponses à nos questions ainsi que votre désir évident de nous fournir l'information voulue, dont nous devons hâte de prendre connaissance. Je suis certain que le Comité vous invitera à témoigner de nouveau, que ce soit sur la question dont nous sommes actuellement saisis ou sur une autre question. Merci beaucoup d'avoir été des nôtres.

[Text]

Mr. Proulx: Mr. Chairman, on my own behalf and on behalf of my colleagues I wish to thank you and your members.

The Chairman: If there's no further business, this meeting stands adjourned to the call of the chair.

[Translation]

M. Proulx: Monsieur le président, je vous remercie et je remercie le Comité en mon nom et au nom de mes collègues.

Le président: S'il n'y a rien d'autre, la séance est levée.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

**K1A 0S9
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Secretary of State Canada:

Georges Proulx, Assistant Under Secretary of State, Social
Development and Regional Operations;

Roy Jacobs, Director, Native Citizens Directorate;

Nancy Lawand, Executive Director, Status of Disabled Per-
sons Secretariat.

TÉMOINS

Du Secrétariat d'État:

Georges Proulx, sous-secrétaire d'État adjoint, Développe-
ment social et opérations régionales;

Roy Jacobs, directeur, Direction des citoyens autochtones;

Nancy Lawand, directrice exécutive, Secrétariat de la condi-
tion des personnes handicapées.

XC 51
- 177
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Tuesday, February 25, 1992
Tuesday, March 10, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 11

Le mardi 25 février 1992
Le mardi 10 mars 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des Personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the Economic Integration of Disabled Persons

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the announcement to cancel the Court Challenges
Program

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)(b) du Règlement, étude
concernant l'intégration économique des personnes
handicapées

Conformément à l'article 108(3)(b) du Règlement, étude
concernant l'annonce de l'annulation du Programme de
contestation judiciaire

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Members

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Membres

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 25, 1992

(22)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met *in camera* at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers. *From the Department of Secretary of State:* Charles A. Brooks, Senior Adviser, Status of Disabled Persons Secretariat.

Witness: From Tremblay, Guittet & Associates: Michèle Tremblay.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the Economic Integration of Disabled Persons. (See *Minutes of Proceedings and Evidence*, dated June 13, 1991, Issue No. 2).

The witness made a statement and answered questions.

At 4:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, MARCH 10, 1992

(23)

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 3:35 o'clock p.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Beryl Gaffney, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: William Young, Research Officer.

Witnesses: From the Court Challenges Program: William W. Black, Human Rights Research and Education Centre, University of Ottawa; Andrée Côté, Director of the Program; Kathleen Ruff, Chair of the Equality Rights Panel; Gérard Bertrand, Chair of the Language Rights Panel. *From the Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups:* Lise Corbeil-Vincent, Charter Committee on Poverty Issues; Christie Jefferson, Women's Legal and Education Action Fund; Jérôme DiGiovanni, Canadian Disability Rights Council; Reverend Ohanaka, National Black Caucus. *From the Advisory Committee of the Language Rights Groups:* Marc Godbout and François Dumaine, Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada; Allan Hilton, Alliance Quebec; Paul Charbonneau, Commission nationale des parents francophones.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 25 FÉVRIER 1992

(22)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à huis clos à 15 h 40, dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche. *Du Secrétariat d'État:* Charles A. Brooks, conseiller principal, Secrétariat de la condition des personnes handicapées.

Témoin: De Tremblay, Guittet et Associés: Michèle Tremblay.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité reprend l'examen de l'intégration économique des personnes handicapées (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi 13 juin 1991, fascicule n° 2*).

La témoin fait un exposé et répond aux questions.

À 16 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 10 MARS 1992

(23)

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 15 h 35, dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Beryl Gaffney, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: William Young, attaché de recherche.

Témoins: Du Programme de contestation judiciaire: William W. Black, Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne, Université d'Ottawa; Andrée Côté, directrice du Programme; Kathleen Ruff, présidente, Comité des droits de la personne; Gérard Bertrand, président, Comité des droits linguistiques. *Du Comité consultatif des groupes demandant l'équité:* Lise Corbeil-Vincent, Comité de la Charte et des questions de pauvreté; Christie Jefferson, Fonds d'action et d'éducation juridiques pour les femmes; Jérôme DiGiovanni, Conseil canadien des droits des personnes handicapées; Révérend Ohanaka, National Black Caucus. *Du Comité consultatif sur les droits linguistiques:* Marc Godbout, Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada; François Dumaine, Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada; Allan Hilton, Alliance Québec; Paul Charbonneau, Commission nationale des parents francophones.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee commenced consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program.

Andrée Côté, Gérard Bertrand, Kathleen Ruff and William W. Black made opening statements and answered questions.

On motion of Neil Young, seconded by Beth Phinney, it was agreed,—That all written briefs be considered as having been read into the record.

Christie Jefferson, Lise Corbeil-Vincent, Jérôme DiGiovanni and Reverend Ohanaka made opening statements and answered questions.

Marc Godbout, Paul Charbonneau and Allan Hilton made opening statements and with François Dumaine answered questions.

At 5:52 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité examine l'annulation annoncée du Programme de contestation judiciaire.

Andrée Côté, Gérard Bertrand, Kathleen Ruff et William W. Black font des exposés et répondent aux questions.

Sur motion de Neil Young, appuyé de Beth Phinney, il est convenu,—Que tous les mémoires présentés soient tenus pour lus.

Christie Jefferson, Lise Corbeil-Vincent, Jérôme DiGiovanni et le Révérend Ohanaka font des exposés et répondent aux questions.

Marc Godbout, Paul Charbonneau et Allan Hilton font des exposés puis, de même que François Dumaine, répondent aux questions.

À 17 h 52 le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, March 10, 1992

• 1536

The Chairman: The chair sees a quorum for hearing witnesses. The committee's meeting today is pursuant to Standing Order 108(3)(b), in consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program.

We have with us today three sets of witnesses: those from the program itself and then two advisory groups, the Advisory Committee of the Language Rights Groups, and the Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups. The committee is very happy to welcome all these participants here today as witnesses.

We are here because of an announcement that took many of us by surprise with respect to the termination of the Court Challenges Program. Although we haven't had a chance to meet on this, the House being in recess last week, I think I speak on behalf of the committee in saying that we were rather concerned and surprised by that announcement and have been equally pleased with the response we've had from the various communities involved in this issue.

We appreciate that those of you here today as witnesses have come on relatively short notice and have shown a sincere desire to talk to the committee about this. In return we will want to consider your testimony very seriously and then decide what we should do as a result of your advice to us today.

The first group today is from the Court Challenges Program itself and consists of Mr. William Black, who is with the Human Rights Research and Education Centre at the University of Ottawa.

Mr. William W. Black (Human Rights Research and Education Centre, University of Ottawa; Court Challenges Program): With your permission, we would like to have Andrée Côté start off, then have the chairs of the two panels, and then I'll speak, with your permission.

The Chairman: That's fine. I'll just continue to introduce the other three witnesses who are with us. We have Andrée Côté, the director of the program itself. Ms Kathleen Ruff, the chair of the equality rights panel, has been involved in this for many years, since the onset of the whole program. Then we have Gérard Bertrand, who is chair of the language rights panel. We certainly welcome all four of you today and look forward to your testimony.

I call upon Andrée Côté to lead off.

Mme Andrée Côté (directrice du programme; Programme de contestation judiciaire): Merci, monsieur le président.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 10 mars 1992

Le président: Puisque nous avons le quorum, le comité peut maintenant entendre les témoins. La séance du comité d'aujourd'hui est en conformité à l'article 108(3)(b) du Règlement, étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire.

Trois groupes de témoins vont comparaître devant nous aujourd'hui: nous allons entendre les représentants du programme lui-même, suivi des deux comités consultatifs, c'est-à-dire, le Comité consultatif sur les droits linguistiques et le Comité consultatif des groupes des droits demandant l'équité. Le comité est très heureux de souhaiter la bienvenue à tous les participants qui vont comparaître devant nous aujourd'hui.

Nous sommes réunis ici en raison d'une annonce qui a surpris un bon nombre parmi nous, c'est-à-dire l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire. Quoique nous n'ayons pas encore eu l'occasion de nous réunir afin de discuter de cette question, puisque la Chambre ne siégeait pas la semaine dernière, je crois, néanmoins, pouvoir parler au nom de tous les membres du comité lorsque je dis que nous étions à la fois préoccupés et surpris par l'annonce et que nous avons été également contents de la façon que les divers groupes s'intéressant à cette question ont pu nous faire connaître leur réaction.

Nous savons que vous, les témoins, n'avez reçu qu'un très court préavis et que votre désir d'aborder ce sujet devant le comité est très sincère. Nous pouvons alors vous assurer que nous allons écouter attentivement vos témoignages et décider quelles démarches le comité doit entreprendre en conséquence.

Le premier groupe à prendre la parole aujourd'hui vient du Programme de contestation judiciaire et comprend M. William Black, qui représente le Centre de recherche et de l'enseignement sur les droits de la personne à l'Université d'Ottawa.

M. William W. Black (Centre de recherche et de l'enseignement sur les droits de la personne, Université d'Ottawa): Si vous me permettez, nous aimerions que M^{me} Andrée Côté prenne la parole en premier, suivie des présidents des deux comités. Avec votre permission, je vais ensuite faire mon exposé.

Le président: Très bien. Je vais alors présenter les trois autres témoins qui vont comparaître devant nous. M^{me} Andrée Côté, qui est la directrice du Programme. M^{me} Kathleen Ruff, la présidente du Comité des droits de la personne, et qui travaille dans ces domaines depuis un bon nombre d'années, depuis la création de ce programme. Ensuite nous avons M. Gérard Bertrand, qui est président du Comité des droits linguistiques. Nous aimerions souhaiter la bienvenue aux quatre témoins aujourd'hui et vous dire que ce serait un plaisir d'entendre vos présentations.

Je demanderai alors à M^{me} Andrée Côté de commencer.

Ms Andrée Côté (Director, Court Challenges Program): Thank you, Mr. Chairman.

[Text]

Je voudrais remercier tous les membres du Comité de nous avoir invités et de nous donner l'occasion de présenter quelques réalisations du Programme.

Tout d'abord, j'aimerais demander que tous les textes qui sont soumis par les membres des comités de droits, ceux de M^e Gérard Bertrand du Comité des droits linguistiques et de M^{me} Kathleen Ruff du Comité des droits à l'égalité ainsi que le mien, soient versés au procès-verbal de cette réunion, s'il vous plaît.

Comme vous le savez, le Programme a été aboli le 27 février dernier. Jour pour jour, cela faisait un an que j'étais directrice du Programme. Je n'ai pas encore eu l'occasion de rencontrer les membres de votre Comité. Je sais que plusieurs d'entre vous êtes de nouveaux membres. J'ai donc préparé des notes assez historiques pour vous donner une idée de la façon dont le Programme de contestation judiciaire fonctionne, du mandat du Programme, de l'historique du Programme, du budget global avec lequel on fonctionne, soit 13.75 millions de dollars, des critères utilisés par les comités des droits, ainsi que des conditions de financement qui sont imposées par les comités lorsqu'ils décident d'accueillir une demande.

• 1540

J'ai souligné un aspect important de la nature du Programme de contestation judiciaire, soit le fait qu'il fonctionne de façon indépendante et autonome du gouvernement. Le Programme tente, dans la mesure du possible, de protéger le secret professionnel et la confidentialité des informations soumises par les demandeurs. Le Programme tente d'être redevable aux groupes communautaires, aux groupes qu'il dessert et, à cette fin, il travaille avec deux comités consultatifs composés de groupes qui représentent les usagers du Programme.

Comme vous le savez, il n'existe aucun programme comparable au Programme de contestation judiciaire. Ce Programme attire l'admiration de la communauté internationale. Dans mon texte, j'ai cité quelques exemples de rencontres ou de conférences où j'ai été invitée à parler du Programme de contestation judiciaire.

Le Programme a été aboli le 27 février dernier. Nous avons reçu un avis disant qu'il était nécessaire de suspendre toutes nos activités, de fermer nos livres, de congédier les employés à très courte échéance et de fermer le Programme.

Je voudrais vous faire part de quelques données sur le Programme pour que vous ayez une idée de l'importance du travail qui a été effectué. Depuis 1985, le Programme a reçu 951 demandes en matière de droits à l'égalité, et on a financé 175 contestations judiciaires dont la très grande majorité, c'est-à-dire 125, étaient des causes en première instance.

À l'heure actuelle, le Programme finance 85 causes-types en matière de droits à l'égalité qui sont actives, qui sont soit devant les tribunaux, soit sur le point d'être amenées devant les tribunaux. Encore là, dans la très grande majorité des cas, ce sont des causes menées en première instance; 72 de ces 85 causes sont des causes de première instance.

Vous trouverez quelques exemples des causes financées par le Programme dans le rapport annuel de 1990-1991. J'en ai mentionné quelques-uns dans ma présentation et je vous laisse le soin de les regarder.

[Translation]

I would like to thank all the members of the Committee for inviting us and providing us with an opportunity to explain a few of the accomplishments of the Program.

First of all, I would ask that all the texts submitted by the members of the human rights committee, by Gérard Bertrand of the Language Rights Panel, by Kathleen Ruff of the Equality Rights Panel and by myself be included in the record for this meeting, please.

As you know, the Program was terminated on February 27. I have been the Director of the Program for exactly one year, to the very day. I have not yet had an opportunity to meet the members of your Committee. I know that several of you are new members. I've therefore prepared some background information to give you an idea about how the Court Challenges Program operates, its mandate, the background of the Program, its overall operating budget, namely \$13.75 million, the criteria used by the rights panels, as well as the funding conditions set by the panels when deciding whether or not to accept an application.

I've pointed out an important aspect of the Court Challenges Program, and that is the fact that it operates independently and autonomously from the government. As far as possible the Program endeavours to protect professional privilege and the confidentiality of information submitted by the applicants. The Program endeavours to be accountable to the community groups, to the groups it serves and therefore it works with two advisory committees composed of groups representing the clients of the Program.

As you know, there is no other program comparable to the Court Challenges Program. This Program has won the admiration of the international community. In my text, I have given several examples of meetings or conferences to which I was invited to talk about the Court Challenges Program.

The Program was cut February 27th 1992. We received a notice stating that we would have to suspend our activities, close our books, lay off employees on very short notice and shut the Program down.

I would like to provide you with a few statistics on the Program to give you an idea about the value of the work done. Since 1985, the Program has received 951 applications pertaining to equality rights. We have funded 175 legal challenge cases, the great majority of which, 125 to be exact, have been heard at the trial court level.

At the moment the Program is funding 85 active test cases pertaining to equality rights; these cases are now before the courts or will be soon. Once again, most of these cases are being presented to a trial court; 72 out of the 85 cases are trial court cases.

You will find a few examples of the cases funded by the Program in the 1990/91 annual report. I have mentioned a few examples of these cases in my presentation and I would ask that you take the time to take a look at them.

[Texte]

En ce qui concerne le volet droits linguistiques, je voudrais aussi souligner le nombre de causes et l'importance des causes qui ont été financées.

Depuis le début du Programme, nous avons reçu 171 demandes. Depuis 1985, nous avons financé 77 contestations judiciaires. À l'heure actuelle, nous avons une vingtaine de causes-types qui sont présentement devant les tribunaux, dont 16 seront présentées devant les tribunaux de première instance. Voici des exemples. L'Association des parents francophones de Yellowknife intente des poursuites afin de faire reconnaître les droits scolaires garantis par l'article 23. Des parents en Ontario mènent des recours pour contester certaines présomptions qui sont préjudiciables aux parents francophones.

Le Programme a financé beaucoup de causes, certaines depuis un an et demi ou deux ans. Depuis que votre Comité a entendu des représentations sur le Programme de contestation judiciaire, un certain nombre de décisions ont été rendues. En tout, nous avons obtenu 104 jugements dans des causes qui sont financées. Encore là, il s'agit, dans la majorité des cas, de jugements de première instance ou de cour d'appel. On peut envisager que plusieurs décisions seront portées en appel devant la Cour suprême ou même devant une cour d'appel dans un proche avenir.

Nous avons financé des causes-types très connues: l'intervention du FAEJ dans la cause Andrews, la cause Mahé et la cause Swain, pour ne nommer que celles-là. D'autres jugements ont moins attiré l'attention publique. Je mentionne par exemple la décision du Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes ordonnant à une station de radio de Vancouver de se doter d'une programmation qui tienne compte de la diversité ethnique et raciale de ses auditeurs. Je pense que c'est une cause assez typique. Il y a aussi la cause Veysey qui a reconnu à un détenu gai le droit de recevoir des visites familiales, etc.

• 1545

Il y a eu beaucoup de causes et on commence à avoir pas mal de jugements. Je pense qu'il faut situer ceci dans un contexte plus global.

Lorsque le Programme a été aboli, M. Loiselle et plus tard le ministre Weiner et la ministre Campbell ont justifié leur décision en disant qu'une jurisprudence volumineuse avait été établie. Il est certain que le Programme a financé certaines causes très célèbres. Je pense à la cause Forest, à la cause de la Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick, à la cause Chaussures Brown et, bien sûr, à la cause Mahé. En matière de droits à l'égalité, le Programme a également financé des causes qui ont fait jurisprudence. Je pense aux jugements Andrews, Tétrault-Gadoury et Canadian Newspapers Co., ainsi qu'au jugement Butler qui vient d'être rendu récemment par la Cour suprême du Canada.

Toutefois, il reste des questions très importantes à aborder. La Cour suprême a parfois tendance à ne pas répondre spécifiquement aux questions qui concernent l'article 15 de la Charte. Dans la majorité des interventions que nous avons financées devant la Cour suprême, il s'agit de causes qui ont été initiées par des personnes qui n'appartiennent pas à des groupes désavantagés. Donc, on ne fait que commencer à avoir un corps de jurisprudence, un

[Traduction]

As for language rights, I would also like to point out both the number and the importance of the cases funded.

Since the inception of the Program, we have received 171 applications. Since 1985, we have funded 77 legal challenges. At present, we have 20 or so test cases currently before the courts. Sixteen will be presented before trial courts. Here are some examples. The Association des parents francophones de Yellowknife have instituted legal proceedings to ensure recognition of education rights guaranteed under Section 23. Parents in Ontario are challenging certain presumptions that are detrimental to francophone parents.

The Program has funded many cases, some of which have been funded for a year and a half to two years. Since the time that your Committee last heard a presentation on the Court Challenge Program, some decisions have been handed down. In all, we have obtained 104 rulings on cases funded by us. Once again, the majority of these decisions pertain to cases at the trial court or appeal court level. We can foresee that several decisions will be appealed before the Supreme Court or even before a court of appeal in the near future.

We have funded some very well known test cases, such as the Dufage intervention in the Andrews case, the Mahé and the Swain cases, to mention but a few. Other decisions have not attracted as much public attention. For instance, I would mention the Canadian Radio-Television and Telecommunications Commission's decision ordering a Vancouver radio station to provide programming reflecting the ethnic and racial diversity of its audience. I think that this is a fairly typical case. There is also the Veysey case, which recognized the right of a gay inmate to receive family visits, etc.

There have been a lot of cases and we are starting to have quite a few decisions. I think that we have to put this in a more general context.

When the Program was cut, Mr. Loiselle, followed by Mr. Weiner and Mrs. Campbell justified their decision by saying that a solid body of jurisprudence had been established. True, the Program had funded some very famous cases. The Forest case, the case involving the Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick, the Chaussures Brown case and, of course, the Mahé case all come to mind. As far as equality rights are concerned, the Program also funded cases that have now become case law. And here I would refer to the Andrews decision, the Tétrault-Gadoury ruling and the Canadian Newspapers Co. decision, as well as the Butler decision that was handed down recently by the Supreme Court of Canada.

Nevertheless, there are still some very important questions that must be dealt with. At times the Supreme Court tends to shy away from providing a specific answer to questions related to section 15 of the Charter. Most of the cases before the Supreme Court that we have funded were initiated by people who do not belong to disadvantaged groups. Therefore, we are only starting to establish a body of jurisprudence, we have made a small beginning in creating

[Text]

tout début de jurisprudence en première instance pour des causes qui sont réellement menées par les représentants des groupes désavantagés ou par des groupes minoritaires.

De nombreuses questions restent en suspens. Je vais laisser à M^e Bertrand, à M^{me} Ruff et à M. Black le soin d'en parler. Je vais vous donner un ou deux exemples percutants. Il s'agit de causes qui devaient être entendues par le Comité des droits à l'égalité lors de sa réunion de la fin du mois de mars dernier. Il y a la cause de Egan et Nesbit qui concerne un couple de conjoints gais qui a fait une demande en vue d'obtenir des bénéfices en vertu de la Loi sur la sécurité de la vieillesse. Le Programme a financé la première instance de ce recours et la décision de la cour a été très négative. Elle a refusé de reconnaître un droit à ces conjoints homosexuels. C'est une décision qui ne date que de quelques mois. La Cour fédérale a invoqué, pour déterminer s'il y avait discrimination, un critère qui est nettement en deçà des balises qui ont été invoquées dans la cause Andrews. Il est certain que cette cause aurait de bonnes chances d'être accueillie en appel. Malheureusement, avec la décision d'abolir le Programme de contestation judiciaire, on ne pourra plus financer un appel à cette cause qui a été entamée.

Je pense que ce point-là est particulièrement important pour vous, messieurs et mesdames du Comité. Le Programme a financé de nombreuses causes en première instance. Si aucun soutien n'est fourni aux groupes qui ont entamé ces démarches-là, il risque d'y avoir une perversion de la jurisprudence, puisque les groupes n'auront plus les moyens de continuer leurs démarches judiciaires, n'auront plus les moyens de porter en appel une mauvaise décision comme celle dans l'affaire de Egan et Nesbit, et ne pourront pas se défendre face à un appel qui serait interjeté par le gouvernement fédéral ou par un gouvernement provincial en matière de droits linguistiques. C'est réellement très dangereux.

Il y a plusieurs autres domaines qui n'ont pas encore été touchés en matière de contestation judiciaire, que ce soit sur les droits à l'égalité ou les droits linguistiques.

En matière de contestation judiciaire sur les droits linguistiques, tout le domaine des droits scolaires reste à explorer; les réponses sont encore à venir dans le domaine des services qui doivent être rendus par les institutions fédérales et du Nouveau-Brunswick; enfin, toute la question de l'application des droits à l'égalité aux droits des francophones hors Québec et des anglophones au Québec ne fait que commencer à être explorée.

En ce qui concerne les questions d'égalité, toute la question de la discrimination raciale, de la discrimination fondée sur l'origine ethnique, est à peine touchée à l'heure actuelle. C'est un domaine où beaucoup de clarifications devraient être apportées. De la même façon, la discrimination contre les personnes à faible revenu a également rarement fait l'objet de décisions judiciaires.

En terminant, le gouvernement prétend économiser la somme de 2,75 millions de dollars par année en abolissant ce Programme. Est-ce que cette décision en vaut vraiment la chandelle? C'est un Programme vital qui assure l'accès des

[Translation]

jurisprudence at the trial court level for cases that have been initiated by representatives of either disadvantaged or minority groups.

Many questions are still pending. I will leave it to Mr. Bertrand, Mr. Russ and Mr. Black to talk to you about these matters. I'm going to leave you with one or two striking examples. These are cases that were to have been heard by the Equality Rights Panel during its meeting held at the end of March of last year. I'm referring to the case of Egan and Nesbit, a gay couple who applied for funding in order to obtain benefits under the Old Age Security Act. The Program funded the case at the trial court level and the ruling was very negative. The court refused to recognize this homosexual couple's entitlement to any benefits. This decision was handed down only a few months ago. In determining whether or not there had been any discrimination, the Federal Court relied on a criterion that clearly falls short of the guidelines used in the Andrews case. Clearly, there is a good chance that the decision made in this case could be successfully appealed. Unfortunately, with the decision to eliminate the Court Challenges Program, we will no longer be able to fund an appeal of this case which has already been initiated.

I think that this point is particularly important for you, ladies and gentlemen of the Committee. The Program has financed numerous cases at the trial court level. If no support is provided to groups that have initiated these legal proceedings, then jurisprudence itself may be perverted, since the groups will no longer have the means to continue their legal proceedings, they will no longer have the means to appeal a bad decision such as the ruling made in the Egan and Nesbit case, and will no longer be able to defend themselves against any appeal related to language rights that may be launched by the federal government or by a provincial government. This is really very dangerous.

Several other aspects that fall within the areas of equality rights and language rights have yet to be challenged before the courts.

As far as the language rights aspect of the court challenge process is concerned, the whole matter of education rights has yet to be explored. We are still waiting for decisions to be handed down for cases that challenge the services to be provided by federal institutions and by New Brunswick. Finally, we have only begun looking into this issue of equality rights for francophones outside Quebec and anglophones in Quebec.

As regards equality rights, we have barely begun to examine the whole issue of racial discrimination, discrimination based on ethnic origin. This is an area where a great deal of clarification is needed. Similarly, legal decisions have rarely dealt with discrimination against low-income earners.

In conclusion, the government is claiming that it is going to save \$2.75 million per year by cutting this Program. Can this decision truly be justified? It is a vital program that gives disadvantaged groups and official language minorities access

[Texte]

groupes désavantagés et des minorités de langues officielles aux tribunaux. Pour des économies si petites, on risque de compromettre gravement un projet de société qui aiderait la société canadienne à réellement réaliser son identité, à avoir une société qui respecte les droits des minorités, qui respecte les droits des groupes historiquement désavantagés dans cette société et qui tente vraiment de promouvoir *a kinder society*.

• 1550

Je vous remercie beaucoup de votre attention.

Statement by Andrée Côté (Director of the Court Challenges Program):

I. General presentations

—Program mandate: The Court Challenges Program is an agency that subsidizes court challenges undertaken by groups protected by sections 15, 16, 23, 27 and 28 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*. It grants financial assistance up to certain maximum amounts: \$5,000 for the development of a legal action and \$35,000 for a court challenge (in some cases it may grant extraordinary additional funding of up to \$25,000). In addition, the Program has a budget to fund impact studies (\$25,000 per study).

—Background: The establishment of a program to assist court challenges in relation to official language minority rights dates back to 1978 (Secretary of State). This mandate was broadened in 1982 to include the new language rights guarantees under the Charter. The Court Challenges Program in its present form—as a program administered independently of the government with a mandate that also includes the clarification of equality rights—originated in 1985 after the section on equality rights came into force. In 1989 the CCP was the subject of an evaluation by this Parliamentary Committee and in August 1989 it was renewed for five years upon the recommendation of the Committee.

It should be pointed out that the government did not implement all of the recommendations made at that time by this Committee:(1)

—The government did not agree to renew the Program for a 10-year period (Recommendation 2); —It did not agree to broaden the mandate to include proceedings against provincial governments where a case involved issues of national importance to equality rights (Recommendation 6); —It did not agree to fund community meetings enabling groups to conduct an analysis of the jurisprudence established by the court challenges funded by the Program, and the CCP to evaluate the needs of users of the Program (Recommendation 14).

—Budget: The overall budget of the Program for August 1990 to March 1995 was \$13.75 million; the annual budget is \$2.75 million.

[Traduction]

to the courts. For such small savings, we run the risk of seriously compromising a project which will help Canadian society to really achieve an identity and to create a kinder society, one which respects the rights of minorities and historically disadvantaged groups.

Thank you very much for your kind attention.

Exposé présenté par Andrée Côté (directrice, Programme de contestation judiciaire):

I. Présentation générale

—Mandat du programme: Le Programme de contestation judiciaire est un organisme qui subventionne les contestations judiciaires entreprises par des groupes protégés par les articles 15, 16, 23, 27 et 28 de la *Charte canadienne des droits et libertés*. Il octroie une aide financière jusqu'à concurrence de montants maximaux, à savoir 5,000\$ pour l'élaboration d'une action en justice et 35,000\$ pour une contestation judiciaire (il peut dans certains cas accorder une aide extraordinaire additionnelle jusqu'à concurrence de 25,000\$); le programme dispose en outre d'un budget pour financer des études d'impact (25,000\$ par étude).

—Historique du programme: La mise sur pied d'un programme d'aide aux contestations judiciaires relative aux droits des minorités de langue officielle date de 1978 (Secrétariat d'État); ce mandat a été élargi en 1982 pour inclure les nouvelles garanties accordées par la Charte en matière de droits linguistiques. La création du Programme de contestation judiciaire tel qu'il existe dans sa forme actuelle, à savoir un programme administré de façon indépendante du gouvernement et doté d'un mandat incluant aussi la clarification des droits à l'égalité, remonte à 1985 et fait suite à l'entrée en vigueur des articles relatifs aux droits à l'égalité. Le programme a été évalué en 1989 par le présent comité parlementaire, et reconduit pour cinq ans, sur recommandation du même comité, en août 1990.

À souligner que le gouvernement n'a pas suivi toutes les recommandations émises alors par le présent comité(1): (Premier rapport du Comité permanent sur les droits de la personne et le statut des personnes handicapées, décembre 1989)

—Il n'a pas accepté de reconduire le programme pour une période de 10 ans (recommandation n° 2); —Il n'a pas accepté d'élargir le mandat du programme pour y inclure les poursuites contre des gouvernements provinciaux, lorsque la cause met en jeu des questions d'importance nationale relatives aux droits à l'égalité (recommandation n° 6); —Il n'a pas accepté de financer des rencontres communautaires permettant aux groupes de faire l'analyse de la jurisprudence établie par les contestations judiciaires financées par le programme, et au PCJ d'évaluer les besoins des usagers et usagères du programme (recommandation n° 14).

—Budget: Le budget global du programme pour la période août 1990-mars 1995 s'élève à 13,75 millions de dollars; son budget annuel est de 2,75 millions de dollars.

[Text]

—Criteria of rights Panels: In order to be approved, applications for funding must apply to actions against the federal government in the case of equality rights, and against the federal and provincial governments in the case of language rights. The CCP does not fund proceedings before the Canadian Human Rights Commission, or under the official languages laws. To merit funding, actions must have merit as test cases and not duplicate other actions previously undertaken. The panels are motivated by the need to promote language and equality rights, and to comply with the jurisprudence established by the Supreme Court of Canada in such cases as *Andrews* and *Mahé*.

—Funding conditions: Individuals and groups soliciting CCP assistance must comply with conditions and limits imposed by the rights Panels, and submit a detailed work plan and a detailed budget estimate. They must also submit periodic progress reports.

—Independence of the Program from the government: This principle was established in 1985. Decisions of Panels must not be influenced by the government, which is the defendant in most cases funded by the Program. Deliberations of the rights Panels are confidential. This Committee in fact recommended that any change in the CCP's mandate be consistent with this principle of independence of the government.

—Protection of applicants' rights: Groups and individuals applying to the CCP have the right to professional privilege and confidentiality of the information they submit for the purposes of obtaining Program funding.

—Obligation of accountability to Program beneficiaries: The CCP consults with two advisory committees, composed of representatives of national agencies promoting language and equality rights.

—There is no other comparable program existing in Canada: The Ontario Legal Aid Plan provides for funding of test cases concerning social, environmental and equality rights. The Department of Indian Affairs has a court challenges assistance fund, which is discretionary and controlled by the government. It funds only appeal cases and its overall budget is \$300,000.

—The Program attracts the admiration of the international community: The government of Colombia recently invited the Director to present a lecture on the development of equality rights in Canada, and its representatives were extremely impressed by the Program, as were the agencies ILSA (Instituto Latinoamericano de Servicios Legales Alternativos) and CLADEM (Comité Latinoamericano para la Defensa de los Derechos de la Mujer). The Program has hosted a delegation from South Africa and met with the co-ordinator of the Women Living Under Muslim Laws network, both of whom were very impressed by the existence of such a Program.

[Translation]

—Critères des comités des droits: Pour être approuvées, les demandes doivent s'appliquer à des poursuites intentées contre le gouvernement fédéral quand il s'agit des droits à l'égalité et contre les gouvernements fédéral et provinciaux quand il s'agit de droits linguistiques. Le PCJ n'octroie pas d'aide financière en cas de recours devant la Commission canadienne des droits de la personne ou de recours intentés en vertu des lois sur les langues officielles. Pour être financées, les actions doivent être des causes-types méritoires qui ne dédoublent pas d'autres actions déjà intentées. L'interprétation des comités des droits va dans le sens de la promotion des droits linguistiques et des droits à l'égalité, afin de respecter la jurisprudence établie par la Cour suprême dans les affaires *Andrews* et *Mahé*, entre autres.

—Conditions de financement: Les personnes et les groupes qui sollicitent l'aide du PCJ doivent respecter les conditions et les limites imposées par les comités des droits, soumettre un plan de travail et une estimation budgétaire détaillés. Ils doivent également présenter des rapports d'étape périodiques.

—Indépendance du programme par rapport au gouvernement: Ce principe a été établi en 1985. Les décisions des comités ne doivent pas être influencées par le gouvernement fédéral, qui est la partie défenderesse dans la majorité des causes financées par le programme. Les délibérations des comités des droits sont confidentielles. Le présent comité avait d'ailleurs recommandé que toute modification au mandat du PCJ respecte ce principe de l'indépendance face au gouvernement.

—Protection des droits des requérants: Les groupes et personnes qui s'adressent au PCJ ont droit au secret professionnel et à la confidentialité des informations qu'ils soumettent dans le but d'obtenir une subvention du programme.

—Obligation de rendre des comptes aux bénéficiaires du programme: Le PCJ consulte deux comités consultatifs, composés de représentants et de représentantes d'organismes nationaux de promotion des droits linguistiques et des droits à l'égalité.

—À souligner qu'il n'existe aucun autre programme comparable au Canada: l'OLAP, en Ontario, prévoit le financement des causes-types sur les droits sociaux, environnementaux et les droits à l'égalité. Le ministère des Affaires indiennes dispose d'un fonds d'aide à la contestation judiciaire, qui est discrétionnaire et contrôlé par le gouvernement. Il ne finance que des causes en appel, et son budget global s'élève à 300,000\$.

—Le programme suscite l'admiration de la communauté internationale: Le gouvernement de la Colombie a récemment invité la directrice du PCJ à donner une conférence sur l'évolution des droits à l'égalité au Canada, et ses représentants se sont montrés fort impressionnés par le programme, de même que les organismes ILSA (Instituto latinoamericano de servicios legales alternativos) et CLADEM (Comité latinoamericano para la defensa de los derechos de la mujer). Le programme a en outre reçu une délégation de l'Afrique du Sud et rencontré la coordonnatrice du réseau Women Living Under Muslim Laws; tous ont été vivement impressionnés par l'existence d'un tel programme.

[Texte]

—Abolition of the Program: On February 27, the President of the Treasury Board announced the abolition of the Court Challenges Program, explaining that from that date on no other cases could be funded by the Program.

On the same day, Ms F. Webster, the assistant director of the Human Rights Directorate (a division of the Department of Multiculturalism and Citizenship), wrote to the Director of the Human Rights Research and Education Centre of the University of Ottawa to inform him that the regular activities of the Program were forthwith suspended and that the Program should proceed to close its books. At a meeting on March 3, the Department officials informed the University of Ottawa that the Program employees were to be dismissed at the earliest opportunity, and that a budget for shutting down the Program should be submitted to it. Steps along these lines have indeed been initiated.

The Department representatives informed the Program that the government's commitments to groups and individuals receiving funding from the Program would be respected. However, it would appear that these groups may not obtain funding if the complexity of the case warrants the granting of extraordinary assistance or if the case is to be appealed.

II. Some data

Without the support of the Court Challenges Program, groups now fighting for recognition of their fundamental rights would not easily have access to the courts. This was your Committee's conclusion.

Equality Rights cases:

1. Facts

—Since 1985 the Program has received 951 applications for funding in relation to equality rights.

—It has funded 175 court challenges, 124 case developments and 11 impact studies, making a total of 310.

—The majority of these cases (125) were presented to a trial court. Twenty-six went before an Appeal Court and 24 were presented to the Supreme Court of Canada.

—Among the cases funded by the Program, there have been 47 concerning sex discrimination, 36 concerning the rights of disabled persons, 23 concerning discrimination on the basis of race or ethnic origin, and 18 involving the equality rights of aboriginal people.

—At present, 85 test cases funded by the Program are before the courts or will be soon. Of these, 72 will be in a trial court, 6 in a court of appeal, and 7 in the Supreme Court of Canada.

2. Examples of cases funded:

[Traduction]

—Abolition du programme: Le 27 février dernier, le président du Conseil du Trésor annonçait l'abolition du Programme de contestation judiciaire en précisant qu'à partir de cette date, aucune autre cause ne pourrait être financée par le programme.

Le même jour, M^{me} F. Webster, directrice adjointe de la Direction des droits de la personne (un service du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté), écrivait au directeur du Centre de recherche et d'enseignement des droits de la personne de l'Université d'Ottawa pour lui annoncer que les activités régulières du programme étaient immédiatement suspendues et que ce dernier devait procéder à la fermeture des livres. Lors d'une réunion tenue le 3 mars dernier, les fonctionnaires du ministère ont informé l'Université d'Ottawa que les employés du programme devaient être avisés dans les plus brefs délais de leur congédiement imminent, que seules les dépenses relatives à la fermeture du programme seraient admises et qu'un budget devait lui être soumis en ce sens. L'Université d'Ottawa a effectivement entamé ces démarches.

Les représentants du ministre ont informé le programme que les engagements du gouvernement envers les groupes et particuliers recevant l'aide financière du programme seraient respectés. Toutefois, il ne semble pas que ces groupes et personnes pourront obtenir un financement si la complexité de la cause justifie l'octroi d'une aide extraordinaire ou si la cause doit être portée en appel.

II. Quelques données

Sans l'appui du Programme de contestation judiciaire, les groupes qui mènent présentement bataille pour la reconnaissance de leurs droits fondamentaux auraient difficilement accès aux tribunaux: il s'agit d'ailleurs d'une conclusion du présent comité.

Les causes relatives aux droits à l'égalité:

1. Les données

—Depuis 1985, le programme a reçu 951 demandes de financement relatives aux droits à l'égalité.

—Il a financé 175 contestations judiciaires, 124 élaborations d'action et 11 études d'impact (total = 310).

—La majorité de ces causes ont été présentées devant un tribunal de première instance (125). Vingt-six causes ont été présentées devant une cour d'appel et 24 devant la Cour suprême du Canada.

—Parmi les causes financées par le programme, on compte 47 recours concernant la discrimination sexuelle, 36 concernant les droits des personnes handicapées, 23 causes concernant la discrimination fondée sur la race ou l'origine ethnique, et 18 causes mettant en jeu les droits à l'égalité des personnes autochtones.

—À l'heure actuelle, 85 causes-types financées par le programme sont ou seront bientôt devant les tribunaux. Parmi elles, 72 seront portées devant un tribunal de première instance, 6 devant une cour d'appel et 7 devant la Cour suprême du Canada.

2. Exemples de causes financées

[Text]

—The Program funded the equality challenge of a person who was granted convention refugee status but denied permanent resident status because he is blind. The Vancouver Community Legal Assistance Society will act on his behalf to challenge both the provisions of the *Immigration Act* and the federal government's denial of permanent resident status.

—Winnie Magnusson, an Ontario woman who was not allowed to board a plane because she uses a wheelchair, will challenge the federal government's failure to include the requirement to accommodate special needs in the *Canadian Human Rights Act*.

—The Prisoner's Rights Group received funding to challenge, on behalf of a prisoner, the Correctional Service of Canada practice of placing prisoners with HIV or AIDS in solitary confinement. The PRG will argue that this practice discriminates against prisoners and discriminates on the basis of physical disability.

—The Program has funded the Assembly of First Nations to challenge the discriminatory effect on aboriginal languages resulting from federal government policies and practices with respect to these languages, and the government's failure to take measures to protect or promote aboriginal languages.

—Funding was provided to LEAF, the Women's Legal Education and Action Fund, for a challenge to the federal government's policy on language training for immigrants, under which language training is provided only to the highest wage earner in the family, usually the man. The effect of this policy is to relegate immigrant women to a lower class of employment opportunities, increasing their economic disadvantage.

—Despite 1985 amendments to the *Indian Act* governing reinstatement of aboriginal women who had lost Indian status after marriage to non-status spouses, certain provisions of the Act continue to discriminate against aboriginal women. The Program funded LEAF to challenge the discriminatory impact of the registration provisions in the current Act that prevent many reinstated aboriginal women from transmitting Indian status to their children. As well, funding has been provided to Kay Anderson to challenge provisions of the Act requiring that she be reinstated to the band of her first husband, not to her own birth band.

Language rights cases:

1. Facts:

—Since 1985 the Program has received 171 applications for funding in relation to language rights.

—It has funded 77 court challenges, 13 case developments and 4 impact studies, making a total of 94.

[Translation]

—Le programme a financé l'action en justice intentée par un homme qui s'est vu accorder le statut de réfugié au sens de la convention, mais à qui on a refusé la résidence permanente au motif qu'il est aveugle. La Vancouver Community Legal Assistance Society agira en son nom pour contester les dispositions de la Loi sur l'immigration, ainsi que le refus du gouvernement fédéral d'octroyer à cette personne le statut de résident permanent.

—Une Ontarienne qui s'est vu refuser l'accès à bord d'un avion parce qu'elle se déplace en chaise roulante contestera le fait que le gouvernement fédéral a omis d'inscrire dans la *Loi canadienne sur les droits de la personne* l'obligation de répondre aux besoins spécifiques des personnes handicapées.

—Le Prisoners' Rights Group (PRG) a reçu une aide financière du programme pour contester, au nom d'un détenu, la pratique du Service correctionnel du Canada qui consiste à placer en isolement cellulaire les détenus séropositifs ou sidatiques. Le PRG soutiendra qu'il s'agit là d'une pratique discriminatoire envers les détenus et qu'elle constitue de la discrimination fondée sur la déficience physique.

—Le programme a octroyé une aide financière à une organisation autochtone pour contester l'effet discriminatoire des politiques et pratiques linguistiques du gouvernement fédéral sur les langues autochtones, et le fait que le gouvernement fédéral n'a pas pris de mesures pour protéger ou promouvoir les langues autochtones.

—Le programme a octroyé une aide financière au Fonds d'action et d'éducation juridiques pour les femmes (FAEJ) pour contester le programme du gouvernement fédéral en matière de formation linguistique des personnes immigrantes; cette formation n'est accessible qu'au membre de la famille qui gagne le plus haut salaire, généralement l'homme. Cette politique a pour effet de confiner les immigrantes aux emplois de deuxième classe, ce qui aggrave leur situation économique déjà précaire.

—Malgré les modifications apportées à la *Loi sur les Indiens* concernant le rétablissement dans leur statut d'Indienne de plein droit des femmes autochtones ayant perdu ce statut à la suite d'un mariage avec un non-Indien, certaines dispositions de la loi continuent d'avoir un effet discriminatoire pour les femmes autochtones. Le programme a accordé une aide financière au Fonds d'action et d'éducation juridiques pour les femmes (FAEJ) pour contester l'effet discriminatoire des dispositions de la loi telle que modifiée, qui empêchent un grand nombre de femmes autochtones ayant recouvré leur statut d'Indienne de transmettre ce même statut à leurs enfants. Dans le même sens, le programme a octroyé une aide financière à Kay Anderson pour contester les dispositions de la Loi sur les Indiens qui l'obligent à se réinscrire dans la bande de son premier mari, et non dans sa bande natale.

Les causes portant sur les droits linguistiques:

1. Les données

—Depuis 1985, le programme a reçu 171 demandes de financement relatives aux droits linguistiques.

—Il a financé 77 contestations judiciaires, 13 élaborations d'action et 4 études d'impact (total = 94).

[Texte]

—The majority of these cases (35) have been at the trial level. Twenty-three cases went to a Court of Appeal and 19 to the Supreme Court of Canada.

—Among the cases funded by the Program, 39 concerned education rights, 14 legislative bilingualism, and 13 legal rights.

—At present, 20 test cases funded by the Program are before the courts, or will soon be. Among these, 16 will be in a trial court, one in an appeal court and three in the Supreme Court of Canada.

2. Examples of cases funded:

—After unsuccessful attempts at negotiation with the government of the Northwest Territories, the Association des parents francophones in Yellowknife brought an action for a declaration that there is a sufficient number of persons with entitlement to Charter education rights. The Association is also demanding damages for the harm suffered by the parents as a result of the violation of their section 23 Charter rights. This case is the first French-language civil action to be brought in the Northwest Territories.

—In Ontario, the Association des parents et enseignants de l'école Le Trillium are challenging provincial Bill 109 on the ground that it presumes that all taxpayers, regardless of their language or religious belief, wish to support the English public school sector of the Ottawa-Carleton Board of Education.

—A Manitoba Francophone has been given Program funding to present a motion to quash the criminal proceedings against him on the ground that the dearth of French-speaking judges has resulted in undue delays in the hearing of his case.

—In Quebec, the Program funded Alliance Quebec's intervention in a case involving issues in relation to legislative bilingualism under section 133 of the *Constitution Act, 1867*. This case involved a unilingual order in council concerning the merger of two cities in Northwestern Quebec.

—The Program likewise funded the interventions by the Société francomanitobaine and Alliance Québec in a similar case involving a unilingual order in council of the Manitoba government.

3. Judgments rendered in cases funded by the Program

Judgment has been rendered in 104 cases in which the Program has funded a party or an intervener (48 cases dealing with equality rights and 56 with language rights). Most of these judgments were delivered by a trial court (27 + 12 = 39) or a court of appeal (15 + 18 = 33). It can therefore be anticipated that some of these decisions will be appealed to the Supreme Court of Canada.

[Traduction]

—La majorité de ces causes ont été présentées devant un tribunal de première instance (35). Vingt-trois causes ont été présentées devant une cour d'appel et 19 devant la Cour suprême du Canada.

—Parmi les causes financées par le programme, on compte 39 recours concernant les droits scolaires, 14 causes sur le bilinguisme législatif et 13 causes relatives aux droits judiciaires.

—À l'heure actuelle, 20 causes-types financées par le programme sont devant les tribunaux ou le seront très prochainement. Parmi elles, 16 causes seront portées devant un tribunal de première instance, une devant une cour d'appel et 3 devant la Cour suprême du Canada.

2. Exemples de causes financées

—Après des tentatives infructueuses de négociation avec le gouvernement des Territoires du Nord-Ouest, l'Association des parents francophones de Yellowknife a intenté une poursuite afin que la cour déclare qu'il existe un nombre suffisant d'ayants droit pour justifier la mise en place des droits scolaires. En outre, l'association réclame des dommages-intérêts pour préjudice subi par les parents à la suite de la violation de leurs droits garantis par l'article 23 de la Charte. Cette cause est la première action civile en langue française menée dans les Territoires du Nord-Ouest.

—En Ontario, l'Association des parents et enseignants de l'école Le Trillium conteste la Loi 109 de l'Ontario parce qu'elle prévoit une présomption selon laquelle tous les contribuables, peu importe leur langue et leur confession, désirent appuyer le secteur public anglophone du Conseil scolaire d'Ottawa-Carleton.

—Un francophone du Manitoba a reçu une aide financière du programme pour présenter une requête afin d'annuler les procédures criminelles intentées contre lui, au motif que le manque de juges francophones a entraîné des délais indus avant que sa cause soit entendue.

—Au Québec, le programme a financé le groupe Alliance Québec pour qu'il intervienne dans une cause mettant en jeu les questions relatives au bilinguisme législatif découlant de l'article 133 de la *Loi constitutionnelle de 1867*. Cette affaire s'inscrit dans le contexte d'un décret unilingue concernant la fusion de deux villes du Nord-Ouest de la province.

—Le programme également subventionné la Société francomanitobaine et Alliance Québec pour qu'elles interviennent dans une affaire semblable mettant en cause un décret unilingue du gouvernement du Manitoba.

3. Les jugements rendus dans les causes financées par le programme

Un jugement a été rendu dans 104 causes où le programme a financé une partie ou un intervenant (48 causes ayant trait aux droits à l'égalité et 56 aux droits linguistiques). La majorité de ces jugements ont été rendus soit par une cour de première instance (27 + 12 = 39), soit par une cour d'appel (15 + 18 = 33). On peut donc envisager que certaines de ces décisions seront portées en appel devant la Cour suprême du Canada.

[Text]

In almost half of the cases (48 out of 104), the judgment was favourable to the group or individual funded by the Program. Some cases funded by the Program have resulted in famous leading decisions; examples are *Forest*, *Andrews and Swain*. Others, however, remain less well known:

—the CRTC decisions ordering a Vancouver radio station to develop programming that reflects ethnic and racial diversity and ordering that telephone companies under federal jurisdiction applying for operating licences must ensure that new telephones are equipped with hearing aid compatible equipment.

—the *Veysey* case, recognizing the right of a gay inmate to receive his spouse under a "family" visits program.

—The *Gautreau* case dealing with the definition of the "institutions" of the New Brunswick government that are bound by the obligations of section 20 of the Charter.

—the *Allain* case concerning the New Brunswick government's obligation to submit written evidence in the language of trial chosen by the accused.

III. The jurisprudence is not established

The document on the management of government expenditures signed by Gilles Loisel and tabled in the House on February 27 announced the abolition of the Court Challenges Program. Replying to questions in the House of Commons, the ministers, Mr. Weiner and Ms Campbell, stated that this decision was justified by the fact that a vast body of jurisprudence had now been established.

The Program has in fact funded parties or interventions in some important cases that have resulted in judgments of the Supreme Court of Canada that have made new law.

—In the area of language rights, we might mention the *Forest*, *Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick* and *Mercure* cases concerning legal bilingualism; the *References re Manitoba* (1985 and 1992) and the *Sinclair* case concerning legislative bilingualism; the *Ford (Chaussures Brown)* judgment on freedom of expression and the right to use languages other than French on public signs in Quebec; and of course the *Mahé* case on the education rights provided in section 23 of the Charter.

—In the area of equality rights, we might mention the *Andrews* case on the overall definition of the concept of equality; the *Swain* case on the rights of mentally disabled people; the *Tétrault-Gadoury* case on the rights of elderly persons over 65 years of age; the *Canadian Newspapers Co.* case involving the provisions in the *Criminal Code* protecting the confidentiality of sexual assault victims; and the *Butler* case concerning the constitutional validity of the *Criminal Code* pornography provisions, handed down barely two weeks ago.

[Translation]

Dans presque la moitié des cas, le jugement a été favorable au groupe ou au particulier financé par le programme (48 sur 104). Certaines causes financées par le programme ont d'ailleurs donné lieu à des jugements célèbres, comme les affaires *Forest*, *Mahé*, *Andrews et Swain*. D'autres, en revanche, demeurent moins bien connues:

—la décision du CRTC ordonnant à une station de radio de Vancouver de se doter d'une programmation qui tienne compte de la diversité ethnique et raciale, et une autre ordonnant qu'une des conditions pour que les compagnies de téléphone soumises à la compétence du gouvernement fédéral obtiennent leur permis d'exploitation consiste à faire en sorte que les nouveaux téléphones soient adaptés aux appareils pour personnes malentendantes;

—l'affaire *Veysey*, reconnaissant à un détenu gai le droit de recevoir son conjoint dans le cadre d'un programme de visites «familiales»;

—l'affaire *Gautreau*, portant sur la définition des «institutions» du gouvernement du Nouveau-Brunswick qui sont liées par les obligations de l'article 20 de la Charte;

—l'affaire *Allain*, concernant l'obligation qui incombe au ministère public au Nouveau-Brunswick de soumettre une preuve écrite dans la langue du procès choisie par l'accusé.

III. La jurisprudence n'est pas établie

Le document intitulé «La gestion des dépenses gouvernementales», signé par Gilles Loisel et déposé à la Chambre le 27 février dernier, annonçait l'abolition du Programme de contestation judiciaire. En réponse à une question posée à la Chambre des communes, les ministres Weiner et Campbell ont affirmé que cette décision se justifiait par le fait qu'une vaste jurisprudence avait désormais été établie.

Le programme a effectivement financé des parties ou des interventions dans des causes importantes, qui ont donné lieu à d'importants jugements de la Cour suprême du Canada:

—En matière de droits linguistiques, mentionnons les affaires *Forest*, *Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick* et l'affaire *Mercure*, concernant le bilinguisme judiciaire, le *Renvoi sur le Manitoba* (1985 et 1992) et l'affaire *Sinclair* concernant le bilinguisme législatif, l'arrêt *Ford (Chaussures Brown)*, portant sur la liberté d'expression et le droit à l'emploi d'autres langues que le français en matière d'affichage public au Québec et, bien sûr, l'affaire *Mahé* portant sur les droits scolaires prévus à l'article 23 de la Charte.

—En matière de droits à l'égalité, mentionnons la cause *Andrews*, portant sur la définition globale du concept d'égalité, la cause *Swain*, portant sur les droits des personnes souffrant d'une déficience mentale, la cause *Tétrault-Gadoury*, portant sur les droits des personnes âgées de plus de soixante-cinq ans, la cause *Canadian Newspapers Co.*, concernant les dispositions du *Code criminel* relatives à la protection de la confidentialité des victimes d'agression sexuelle, et la cause *Butler*, concernant la constitutionnalité des dispositions du *Code criminel* en matière de pornographie, jugement rendu il y a à peine deux semaines.

[Texte]

However, the Supreme Court has a tendency to avoid answering the questions raised under section 15 of the Charter. This was the case in both the *Sullivan and Lemay* and *Canadian Council of Churches* rulings. Furthermore, the majority of cases funded by the Program at the Supreme Court level were interventions in an existing case (19 out of 24 equality rights; 7 out of 17 language rights).

In fact, it is a minority of cases —at least, as far as court challenges and equality rights are concerned—that have been initiated by persons protected by section 15. Because of the slow moving nature of the judicial process, and the dilatory tactics often employed by both provincial and federal governments, the test cases brought forward by women's groups, disability rights organizations, minority groups and other constituent groups remain, in the majority of cases, at the trial or appellate level.

The *Andrews* judgment, delivered just three years ago, marked a major turning point in the way in which equality rights are conceptualized in Canada. While this case is, in many respects, far in advance of public opinion, many questions remain unanswered. Similarly, the Supreme Court has itself stated that concrete standards must be established for education rights in future court challenges. I will leave it to the Chair of the Language Rights Panel, Mr. Gérard Bertrand, to inform you of the comments of then Chief Justice Dickson in this regard.

It is necessary to point out as well that in the Northwest Territories, the territorial government is refusing to implement the education rights of the French-language minority, and in Manitoba the provincial government is refusing to proceed forthwith to apply the recommendations in the report tabled by the task force on the management of Francophone schools. The courts have so far given very little attention to the interpretation of sections 16 to 20 of the Charter concerning the provision of services in both official languages by the federal and New Brunswick governments. An application for funding on this issue was to have been presented to the Language Rights Panel at its next meeting. Finally, the entire issue of the application of the equality rights in section 15 of the Charter to the area of language remains to be explored. The Court Challenges Program had just recently funded several case development projects on this new problem with far-reaching implications.

In the area of equality rights, a number of extremely important issues remain unresolved. Here are two examples from the applications that were to have been presented to the next meeting of the Equality Rights Panel:

[Traduction]

Toutefois, la Cour suprême a parfois tendance à éviter de répondre aux questions posées en vertu de l'article 15 de la Charte. C'est ce qui s'est passé dans les arrêts *Sullivan c. Lemay* et *Canadian Council of Churches*. D'autre part, dans la majorité des causes financées par le programme et plaidées devant la Cour suprême, il s'agissait d'interventions dans une cause déjà en cours (19 causes sur 24 en matière d'égalité, 7 sur 17 en matière de droits linguistiques).

En effet, seule une minorité des causes—du moins en ce qui a trait à la contestation judiciaire portant sur les droits à l'égalité—ont été entreprises par des personnes appartenant aux groupes protégés par l'article 15 de la Charte. Finalement, à cause des lenteurs inhérentes au processus judiciaire et des procédures dilatoires souvent employées par les gouvernements fédéral et provinciaux, les causes-types intentées par les groupes représentant les intérêts des femmes, des personnes handicapées, des groupes minoritaires ainsi que des autres groupes susceptibles de bénéficier de l'appui du Programme de contestation judiciaire, sont, en grande majorité, encore devant les cours de première instance ou devant une cour d'appel.

Le jugement *Andrews*, rendu il y a à peine trois ans, a marqué un point tournant majeur dans la façon de conceptualiser les droits à l'égalité au Canada. Si cette cause est, à bien des égards, largement en avance sur l'opinion publique, de nombreuses questions méritent encore réponse. De la même façon, la Cour suprême a elle-même affirmé dans l'affaire Mahé qu'il faudra établir des normes concrètes s'appliquant aux droits scolaires dans le cadre de contestations judiciaires futures. Je laisse au président du Comité des droits linguistiques, maître Gérard Bertrand, le soin de vous faire part des commentaires du juge en chef Dickson à cet égard.

En outre, il est nécessaire de souligner que dans les Territoires du Nord-Ouest, le gouvernement territorial refuse de mettre en oeuvre les droits scolaires de la minorité de langue française en matière d'enseignement et qu'au Manitoba, le gouvernement provincial refuse de procéder immédiatement à l'application des recommandations contenues dans le rapport déposé par le Groupe de travail sur la gestion des écoles francophones. Les tribunaux se sont jusqu'à maintenant très peu penchés sur l'interprétation des articles 16 et 20 de la Charte en ce qui concerne les prestations de services dans les deux langues officielles par les gouvernements du Canada et du Nouveau-Brunswick. Une demande de financement sur cette question devait d'ailleurs être présentée au Comité des droits linguistiques lors de sa prochaine réunion. Finalement, aucun tribunal d'appel ne s'est encore prononcé sur l'application des droits à l'égalité prévus dans l'article 15 de la Charte dans le domaine linguistique. Le Programme de contestation judiciaire venait tout juste de financer plusieurs projets d'élaboration d'action sur cette vaste et nouvelle problématique.

Dans le domaine des droits à l'égalité, plusieurs questions très importantes demeurent en suspens. En voici deux exemples tirés des demandes qui devaient être présentées à la prochaine réunion du Comité des droits à l'égalité:

[Text]

—The Program provided funding to Jim Egan and John Nesbit to challenge the definition of spouse in the *Old Age Security Act*, under which same sex spouses are ineligible for the spousal allowance available to eligible heterosexual common law and married spouses. Egan and Nesbit, who have lived together for over forty years, argued unsuccessfully before the Federal Court (Trial Division) that the provision in question discriminates against them on the basis of their sexual orientation. The elimination of the Court Challenges Program means that these gentlemen will be deprived of the opportunity to appeal this adverse ruling, although compelling arguments may be advanced to show that the trial judge erred in his interpretation and application of equality rights principles by applying the “formal equality” test specifically rejected by the Supreme Court in *Andrews*.

—Colin Smith, who received funding from the Program to prepare an action, was trying to obtain a declaration that Canada should ratify Convention 147 of the International Labor Organization to provide a remedy for foreign seamen working on flag of convenience ships that anchor in Canadian waters. Two thirds of these seamen come from South Asian and their inhuman conditions have been the subject of many investigative and other news stories. This case would have raised the issue of the nature of the federal government's obligation to protect the equality rights of disadvantaged groups: should it simply refrain from discriminating, or should it take active measures to remedy existing discrimination and promote equality rights?

Furthermore, issues involving discrimination based on ethnic origin and colour, as well as issues affecting low-income people, have barely been touched on by the courts. Very few court challenges to systemic discrimination have come before the courts. The Program just recently funded three case development projects concerning some aspects of the discrimination suffered by Afro-Canadians in the prison system. Without financial support to undertake their legal proceedings, it is quite possible that the agency that received funding to complete this research will not have the means to take subsequent court action.

Conclusion:

The government has undertaken to promote human rights and democratic development.

The touchstones of Canadian identity are the recognition, protection and promotion of the equality rights of persons who have been the victims of prejudice and discrimination in Canada, the recognition of linguistic duality, the protection of the rights of the official language minorities, and the promotion of the equality of these communities.

In the present constitutional context, it is astonishing to see the President of the Treasury Board eliminate a program that is as vital as this one to the achievement of this new social contract.

[Translation]

Le programme avait octroyé une aide financière à Jim Egan et John Nesbit pour contester la définition du terme conjoint figurant dans la *Loi sur la sécurité de la vieillesse*, en vertu de laquelle les conjoints de même sexe ne sont pas admissibles à l'allocation au conjoint offerte aux époux ou aux conjoints de fait hétérosexuels. Egan et Nesbit, qui partagent le même domicile depuis plus de 40 ans, ont soutenu sans succès devant la Cour fédérale que cette disposition exerçait contre eux de la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle. En cas d'abolition du Programme de contestation judiciaire, ces deux personnes n'auront plus la possibilité de porter cette décision en appel, malgré le fait qu'on peut avancer des arguments convaincants sur le fait que le juge de première instance a erré dans son interprétation des principes des droits à l'égalité, notamment en invoquant un critère d'égalité «formelle», critère spécifiquement rejeté par la Cour suprême dans l'affaire *Andrews*.

Collin Smith, qui avait reçu du programme une aide financière pour préparer une action, tentait d'obtenir une déclaration selon laquelle le Canada devait ratifier la convention 147 de l'Organisation internationale du travail pour offrir un recours aux marins étrangers travaillant sur les bâtiments battant pavillon de complaisance et mouillant dans des ports canadiens. Les deux tiers de ces marins viennent de l'Asie du Sud, et les conditions inhumaines qui leur sont faites ont fait l'objet de nombreuses enquêtes journalistiques et autres. Cette cause aurait soulevé la question de la nature de l'obligation du gouvernement fédéral de protéger les droits à l'égalité des groupes désavantagés: doit-il simplement s'abstenir de discriminer, ou doit-il prendre des mesures actives afin de remédier à la discrimination existante et promouvoir les droits à l'égalité?

Par ailleurs, les questions relatives à la discrimination fondée sur l'origine ethnique et la couleur ont à peine été effleurées par les tribunaux, de même que celles concernant les personnes à faible revenu. Très peu de contestations judiciaires mettant en cause la discrimination systémique ont été présentées devant les tribunaux. Le programme vient tout juste de financer trois projets d'élaboration d'action sur certains aspects de la discrimination subie par les Afro-Canadiens dans le système carcéral. Sans soutien financier pour entreprendre ses démarches judiciaires, il est fort possible que l'organisme qui a reçu des fonds pour mener à terme ces recherches n'aura pas les moyens d'entreprendre des recours devant les tribunaux par la suite.

Conclusion:

Le gouvernement s'est engagé à promouvoir les droits de la personne et le développement de la démocratie.

La reconnaissance, la protection et la promotion des droits à l'égalité des personnes ayant été victimes de préjugés et de discrimination au Canada, la reconnaissance de la dualité linguistique, la protection des droits des minorités de langue officielle et la promotion de l'égalité de ces communautés sont les pierres de touche de l'identité canadienne.

Dans le présent contexte constitutionnel, il est étonnant de voir le président du Conseil du Trésor supprimer un programme aussi indispensable à la réalisation de ce nouveau contrat social.

[Texte]

The abolition of the Program would leave hundreds of groups and individuals who have initiated court challenges at the trial level, and those who have not yet had the opportunity to do so, without a remedy. This will adversely affect the capacity of disadvantaged and minority groups to have access to the courts in order to clarify their fundamental rights.

The abolition of the Program would also have a definitely negative impact on those groups and individuals who have initiated legal proceedings in a trial or appeal court.

Indeed, the complexity and delays inherent in the prosecution of a test case mean that groups must sometimes solicit special funding from the Program. The majority of the special funding applications (36 out of 54) concerned cases being conducted at the trial court level. With the abolition of the Equality Rights and Language Rights panels, who will now authorize such applications?

On the other hand, if the beneficiaries of the Program cannot obtain financial support to take a case to appeal or defend themselves against an appeal lodged by the federal government, the case law that will result may well be distorted for lack of disadvantaged groups and linguistic minorities that can marshal and articulate their arguments in the subsequent proceedings.

Since the Treasury Board decision of February 27, many beneficiaries of the Program have told us that they would have preferred not to commence a legal proceedings if they had known they could not receive financial support up to the conclusion of the proceedings and the exhaustion of their remedies.

The decision to abolish the Program will abort at the halfway point a social and legal experiment that is unique in Canada, one that has earned it the admiration of the international legal community.

By taking this step, the government proposes to save \$2.75 million per year. Is the game worth the candle?

The Chairman: Thank you very much, Ms Côté. I forgot to recognize that you had not been before the committee before. We are pleased to have you here and I am sure we will see you again in the future.

Now, the second person, Mr. Black, would be Mr. Bertrand?

Mr. Black: Yes.

Me Gérard Bertrand (président du Comité des droits linguistiques; Programme de contestation judiciaire): Merci, monsieur le président. Moi aussi, je tiens à vous remercier vivement de nous avoir permis de venir ici aujourd'hui pour vous prier d'intercéder auprès du premier ministre et des trois ministres responsables en faveur de la continuation du Programme et de son rétablissement en son état lorsqu'il a été abrogé par la voie des prévisions budgétaires du président du Conseil du Trésor.

Je me présente. Je suis professeur invité aux Études supérieures et recherche en droit de l'Université d'Ottawa. L'honorable Gerry Weiner m'a nommé président du volet linguistique du Programme de contestation judiciaire il y a un

[Traduction]

L'abolition du programme laisserait sans recours des centaines de groupes et de personnes qui ont entamé une contestation judiciaire devant un tribunal de première instance et ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de le faire. Cette mesure va porter atteinte à la capacité des groupes désavantagés et des groupes minoritaires d'accéder aux cours de justice pour clarifier leurs droits fondamentaux.

L'abolition du programme aurait aussi un effet certainement très néfaste sur les groupes et particuliers ayant entamé des procédures judiciaires devant une cour de première instance ou une cour d'appel.

En effet, la complexité et les délais inhérents à la poursuite d'une cause-type font en sorte que les groupes doivent parfois solliciter une aide financière extraordinaire auprès du programme. La majorité des demandes d'aide extraordinaire (36 sur 54) concernaient des causes menées en première instance. Avec l'abolition des comités des droits à l'égalité et des droits linguistiques, qui va désormais autoriser de telles demandes?

D'autre part, si les bénéficiaires du programme ne peuvent obtenir un soutien financier pour porter une cause en appel ou se défendre contre un appel fait par le gouvernement fédéral, la jurisprudence qui résultera risque d'être pervertie par défaut des groupes désavantagés et des minorités linguistiques de pouvoir articuler leurs arguments devant les instances subséquentes.

Depuis la décision du Conseil du Trésor du 27 février, plusieurs bénéficiaires du programme nous ont dit qu'ils auraient préféré ne pas tenter de recours judiciaire jusqu'à l'aboutissement des démarches et l'épuisement de leurs recours.

La décision d'abolir le programme fait avorter à mi-chemin une expérience socio-juridique unique au Canada, expérience qui lui a valu l'admiration de la communauté internationale.

Par cette mesure, le gouvernement se propose d'économiser 2,75 millions de dollars par année. Est-ce que le jeu en vaut la chandelle?

Le président: Merci beaucoup, madame Côté. J'ai oublié de mentionner tout à l'heure que c'était la première fois que vous comparaissez devant le comité. Nous sommes ravis de vous accueillir et je suis sûr que nous vous reverrons à l'avenir.

Alors, monsieur Black, le deuxième intervenant est M. Bertrand, n'est-ce pas?

M. Black: Oui.

Mr. Gérard Bertrand (Chair, Language Rights Panel, Court Challenges Program): Thank you, Mr. Chairman. I, too, would like to sincerely thank the committee for giving us this opportunity to come before you to ask you to intercede with the Prime Minister and the three ministers responsible in order to have it reinstated and its funding restored to the level it was at before the estimates were tabled by the President of the Treasury Board.

Perhaps I should introduce myself. I am a guest professor with the graduate studies and legal research department at the University of Ottawa. One year ago, the Honourable Gerry Weiner appointed me Chair of the Language Rights

[Text]

an, à la recommandation de divers groupes linguistiques au Canada. Siégeant avec moi au Comité, il y a M^e Pierre Arsenault, professeur à l'École de droit de l'Université de Moncton; M^{me} Germaine d'Entremont, de Waverley, en Nouvelle-Écosse, présidente de la Fédération des parents acadiens de la Nouvelle-Écosse; M^e Guy Jourdain, qui est avocat à Saint-Boniface, au Manitoba; et M^e Kathleen Weil, avocate de Montréal.

Comme vous, nous avons été très surpris par la décision soudaine—sans avertissement préalable et qui a été, croyons-nous, fort mal expliquée et justifiée, au point qu'on serait porté à croire qu'elle a été improvisée à la dernière minute—d'abolir ce Programme dont les trois ministres concernés s'entendent pour dire qu'il a été efficace et qu'il a bien joué son rôle. Je serais porté à conclure que si un programme gouvernemental est efficace et remplit son mandat, loin d'assurer sa continuité, ceci peut entraîner sa disparition. C'est un commentaire tout à fait à part.

Une chose est certaine: les effets de l'abolition de ce Programme pour les minorités linguistiques—et je vais laisser à M^{me} Ruff le soin de parler des groupes voués à l'égalité—est en complète dichotomie avec les efforts visant actuellement à promouvoir les droits des minorités linguistiques. D'une part, nous avons le rapport Beaudoin-Dobbie qui favorise l'épanouissement et la promotion des droits des minorités linguistiques. Nous avons également la nouvelle Loi sur les langues officielles, dont le gouvernement peut à juste titre s'enorgueillir, qui contient un engagement formel de promouvoir la dualité des langues officielles au Canada. Enfin, nous avons la proposition du gouvernement visant l'avenir du pays. Je cite:

L'unité et la prospérité se ramènent à une seule chose: bâtir un pays où chacun puisse se sentir chez soi.

Comment peuvent se sentir chez eux les membres des minorités de langue officielle si le droit à l'instruction que leur garantit la Charte canadienne des droits et libertés n'est pas accepté, n'est pas accordé, est refusé et souvent même bafoué?

• 1555

Il y a donc contradiction entre ce que le gouvernement essaie de faire à l'heure actuelle et le geste posé par l'abolition de ce Programme qui aura peut-être pour effet d'entraîner l'érosion des minorités linguistiques au pays. On peut ériger en axiome: Pas d'écoles, pas de survivance de la langue de la minorité. Cela va de soi. À ce moment-là, qu'est-ce qui arrive? Les programmes de bilinguisme et de promotion culturelle ne sont plus nécessaires. À ce moment-là, les gens qui se battent pour promouvoir les droits des minorités linguistiques vont se décourager. Ils n'auront pas les moyens d'aller devant les tribunaux et de se servir de cet outil merveilleux qu'est la menace d'une contestation judiciaire. Ils seront découragés et on laissera place, à ce moment-là, à ceux pour qui l'intolérance est un état de grâce.

Les ministres concernés ont dit que le temps était peut-être venu de confier le Programme aux provinces, de demander aux provinces de continuer le Programme. Eh bien, devant l'immobilisme politique de la plupart des provinces

[Translation]

Panel of the Court Challenges Program on the recommendation of various linguistic groups in Canada. With me on the panel are Mr. Pierre Arsenault, Professor of Law at the University of Moncton; Mrs. Germaine d'Entremont, who is Director of the Federation des parents acadiens de la Nouvelle-Boniface, and who is from Waverly, Nova Scotia; Mr. Guy Jourdain, who is a lawyer in Saint-Boniface, Manitoba; and Mrs. Kathleen Weil, who is a lawyer in Montreal.

Like you, we were all extremely surprised by the sudden decision—for which there was no advance warning, and which we feel was so poorly explain or justified, to the point where we almost believe it was a very last minute decision—to abolish this Program, given that the three ministers involved all agree that it has been a most effective one and has played a useful role. I am tempted to conclude that if a government program proves itself to be effective and fulfills its mandate, this is likely to lead to its abolition, rather than ensuring its continuity. But that is just an editorial comment.

One thing is certain: The impact of this program's elimination on linguistic minorities—and I will let Mrs. Ruff provide further information to you on equality groups—is in a sharp contradiction with the efforts currently being made to promote the rights of linguistic minorities. On the one hand, we have the Beaudoin-Dobbie Report, which calls for the full recognition and promotion of the rights of linguistic minorities. There is also the new Official Languages Act, of which the government can rightly be proud, as it contains a formal commitment to the promotion of linguistic duality in Canada. And finally, we have the government's proposals regarding the future of this country. And I quote;

"The unity and prosperity of Canadians come down to one issue—building a strong country. A country where everyone feels at home."

How can members of official language minorities feel at home if the educational rights guaranteed them in the Canadian Charter of Rights and Freedoms are ignored, rejected and in some cases, even flouted?

There is therefore a contradiction between the government's current efforts and the decision to do away with this Program, a decision that will have the effect of eroding the position of linguistic minorities in Canada. The axiom might be: No schools, no minority language. That much is clear. So, then what happens? Bilingualism and cultural programs are no longer necessary. The people who are fighting to promote the rights of linguistic minorities will then get discouraged. They will no longer be in a position to go before the courts and take advantage of the wonderful tool that the threat of a court challenge has been thus far. They will become discouraged and move over to make way for those who see intolerance as a state of grace.

The ministers concerned said that the time had perhaps come to turn the Program over to the provinces and ask them to keep it going. Well, faced with the political inertia of most provinces when it comes to their obligations under the

[Texte]

face à leurs obligations découlant de la Charte canadienne des droits et libertés, on se retrouverait dans la situation classique où on confierait la garde du troupeau au loup. Il est évident qu'il n'y a pas de volonté politique, par exemple en ce qui l'article 23 de la Charte, de donner suite aux obligations des provinces en vertu de la Charte canadienne des droits et libertés.

On a beaucoup parlé de la jurisprudence qui serait ferme. J'aimerais citer à ce sujet la réponse de M. Weiner à une question de M^{me} Margaret Mitchell, représentante de la circonscription de Vancouver-Est, le 27 février dernier:

M. Weiner: . . . Il existe maintenant une solide jurisprudence pour les années à venir, et les points plus subtils qui restent relèvent maintenant de la compétence provinciale. Je suppose que c'est pour cela que nous avons pris cette décision.

On aurait souhaité que les gens dont c'est le métier de conseiller les ministres aient porté à leur attention le jugement de la Cour suprême du Canada dans l'affaire Mahé c. Alberta (1990) qui a été financée par le Programme de contestation judiciaire au coût de 112,000\$, une somme que les groupements de parents concernés n'auraient jamais pu amasser entre eux pour clarifier le point important de l'article 23, soit le droit des minorités linguistiques de gérer leurs écoles. Le juge Dickson a clairement indiqué certaines choses dans le jugement, par exemple:

À ce stade initial de l'évolution de la jurisprudence relative à l'article 23, la réaction des tribunaux devrait consister à décrire en termes généraux les exigences posées. . .

. . . L'article 23 est un nouveau genre de garantie juridique au Canada et exige donc de nouvelles réponses de la part des tribunaux.

Il écrit:

Je ne doute pas que, dans d'autres affaires, les tribunaux auront l'occasion de développer ou de préciser ces principes. Il est impossible à ce stade de l'évolution de l'article 23 de la Charte de prévoir toutes les circonstances entourant son application.

Sous la plume de celui qui était juge en chef du Canada à ce moment-là, c'est une invitation aux groupes à retourner devant les tribunaux pour faire clarifier de plus en plus leurs droits en vertu de la Charte canadienne des droits et libertés.

Dire que la jurisprudence est maintenant établie, c'est ne pas reconnaître le caractère de *living tree* de la Charte des droits et libertés, comme les Américains aiment le dire au sujet de leur Constitution.

• 1600

À mon humble avis, monsieur le président et membres du Comité, il est prématuré de conclure que la jurisprudence est maintenant fermement établie, d'autant plus qu'il y a d'autres articles de la Charte qui ont été à peine effleurés par les tribunaux, comme l'a mentionné M^{me} Côté tout à l'heure. On parle entre autres des articles 16 à 23, pour lesquels il n'y a encore que très peu d'arrêts et qui devront, au fur et à mesure de l'évolution de notre société, faire l'objet d'une étude par les tribunaux.

[Traduction]

Canadian Charter of Rights and Freedoms, we would once again be in the situation where, as the saying goes, we would be putting the fox in charge of the henhouse. It is quite clear that there is no political will on the part of the provinces to comply with obligations under the Canadian Charter of Rights and Freedoms, for example as they pertain to Section 23.

Much has been said about the solid jurisprudence which is now said to exist. But I would like to quote Mr. Weiner's answer to a question from Mrs. Margaret Mitchell, the member for Vancouver-East, last February 27th:

Mr. Weiner: . . . There is now a solid base of jurisprudence for future years and the remaining few points are now those of provincial jurisdiction. I guess that is why we acted as we did.

We would have hoped that those who advise ministers would have drawn their attention to the judgment of the Supreme Court of Canada in the Mahé v. Alberta (1990) case, which was funded by the Court Challenges Program at a cost of \$112,000, an amount that concerned parents' groups would never have been able to raise in order to bring this case forward and clarify section 23 regarding the rights of linguistic minorities to manage their own schools. In the ruling written by Chief Justice Dickson, a number of important points were made, for instance:

At this stage of early development of s. 23 jurisprudence, the appropriate response for the courts is to describe in general terms the requirements mandated.

. . . Section 23 is a new type of legal right in Canada and thus requires new responses from the courts.

He goes on to say:

I do not doubt that in future cases courts will have the occasion to expand upon or refine these words. It is impossible at this stage in the development of s. 23 to foresee all the circumstances relevant to its implementation.

Having been written by the Chief Justice of the Supreme Court of Canada at the time, this judgment is an invitation to groups to go back before the courts for further clarification of their rights under the Canadian Charter of Rights and Freedoms.

To say that the jurisprudence is now firmly established is to refuse to recognize that the Charter of Rights and Freedoms is a living tree, as the American like to describe their own Constitution.

In my humble opinion, Mr. Chairman and members of the committee, it is premature to conclude that the jurisprudence in this area is now firmly established, particularly since there are other provisions of the Charter that have barely been "touched on" by the courts, as Mrs. Cote was saying earlier. Suffice it to mention sections 16 to 23, regarding which there have been very few rulings and which will require further consideration by the courts as our society evolves.

[Text]

Monsieur le président, en terminant, j'aimerais vous mentionner que nous avons préparé un guide des droits linguistiques à l'intention de tous les groupes intéressés au Canada. J'en ai ici suffisamment de copies, dans les deux langues, qui seront remises à madame la greffière, ce qui vous permettra d'avoir une très bonne idée de ce qu'était le Programme et de nos critères.

Nous aimerions également vous laisser une copie de notre rapport annuel pour qu'il soit distribué à vos membres. Nous avons présenté un rapport annuel au ministre. Nous étions sur le point de le faire imprimer, mais les fonctionnaires du ministre nous ont dit de ne pas le publier. Mais entre-temps, rien ne nous empêche de vous en remettre une copie pour que vous puissiez constater l'excellent travail qui a été fait par le Programme de contestation judiciaire, dont les frais d'administration sont très limités par rapport à l'argent qui a été dépensé pour les objectifs du Programme lui-même.

J'aimerais vous suggérer de nouveau de faire tous les efforts voulus pour intervenir auprès de M. Loiselle, de M. Weiner et de M^{me} Kim Campbell pour leur faire valoir que ce Programme est très important pour notre projet de société et pour le Canada, et que son abolition à ce moment-ci aurait des effets néfastes sur la survivance des minorités de langue officielle au Canada. C'est très, très, très important.

Je souhaiterais également que vous ayez d'autres réunions où nous pourrions peut-être venir répondre à vos questions et mieux expliciter ce que nous essayons de faire.

Merci beaucoup de votre attention.

Statement by Gérard Bertrand (Chair of the Language Rights Panel, Court Challenges Program):

Mr. Chairman, I am deeply grateful to you and the other members of your Committee for giving us this opportunity today to discuss the Court Challenges Program and to ask you to intercede with the Prime Minister, with the three colleagues of his who are directly concerned, and with the other members of the House of Commons to secure the reinstatement of this Program, the effectiveness and importance of which cannot be overestimated at this critical period in the history of our country.

Allow me first to introduce myself. My name is Gérard Bertrand. I am a guest professor in the graduate program in Law at the University of Ottawa. Almost two years ago, the Honourable Gerry Weiner appointed me Chair of the Language Rights Panel of the Court Challenges Program. The other members of the Panel appointed at the same time by the Minister are Mr. Pierre Arseneault, a professor in the School of Law of the University of Moncton, Ms Marie-Germaine d'Entremont of Waverley, Nova Scotia, Director of the Fédération des parents acadiens de la Nouvelle-Écosse, Mr. Guy Jourdain, a lawyer in St-Boniface, and Ms Kathleen Weil, a lawyer in Montreal. The Minister made these appointments after consulting with official language minority community groups such as the Commission nationale des parents francophones, Alliance Quebec, and the Fédération des communautés francophone et acadienne, among others.

[Translation]

In closing, Mr. Chairman, I would just like to point out that we have prepared a language rights guide for all interested groups in Canada. I have brought with me a sufficient number of copies of the guide, in both languages, and I will hand them over to the clerk, in order that you may get a good idea of what the program is all about as well as the criteria.

We would also like to leave with you a copy of our annual report, which could be distributed to your members. We tabled our annual report with the Minister, and were about to have it printed when departmental officials told us not to publish it. But there is no reason why we should not give you a copy of it, so that you can have a chance to see the excellent work being carried out under the Court Challenges Program, the administrative costs of which are very low compared with the money spent in relation to the goals of the Program itself.

Once again, I would like to suggest that you intercede with Mr. Loiselle, Mr. Weiner and Mrs. Kim Campbell to make them aware of just how important this program is for our society and for Canada as a whole, and of the adverse effect its abolition at this time will have on the ability of official language minorities to survive in Canada. It is of crucial importance.

I also hope you will be holding other meetings where we might be invited back to answer questions and provide further information on what we are trying to do in the Program.

Thank you very much for your kind attention.

Exposé présenté par Gérard Bertrand (président, Comité des droits linguistiques, Programme de contestation judiciaire):

Monsieur le président, je tiens à vous remercier vivement, vous et les autres membres de votre comité, de bien vouloir nous entendre aujourd'hui pour discuter du Programme de contestation judiciaire et pour vous demander d'intercéder auprès du premier ministre, de ses trois collègues concernés et des autres députés de la Chambre des communes afin d'assurer le rétablissement de ce programme, dont on ne saurait trop louer l'efficacité et l'importance à cette période déterminante dans l'histoire de notre pays.

Permettez-moi d'abord de me présenter. Je m'appelle Gérard Bertrand. Je suis professeur invité aux Études supérieures en droit et recherche à l'Université d'Ottawa. Il y a un an, l'honorable Gerry Weiner m'a nommé président du comité responsable du volet des droits linguistiques du Programme de contestation judiciaire. Les autres membres du comité nommés à la même date par le ministre sont M^e Pierre Arseneault, professeur à l'École de droit de l'Université de Moncton, M^{me} Marie-Germaine d'Entremont, de Waverley, en Nouvelle-Écosse, une des dirigeantes de l'Association nationale des parents francophones, M^e Guy Jourdain, avocat de St-Boniface, Manitoba, et M^e Kathleen Weil avocate de Montréal. C'est après consultation de groupes communautaires des minorités de langue officielle, comme par exemple la Commission nationale des parents francophones, Alliance Québec, la Fédération des communautés francophone et acadienne et autres que le ministre a procédé à ces nominations.

[Texte]

Like many other Canadians, we were surprised –flabbergasted, I should say –by the sudden decision, without any form of warning and, to be frank, so poorly explained or justified that one would swear it was cobbled together at the last minute, to abolish the Court Challenges Program. Yet everyone, including the three ministers involved, agrees that the Program was effective. Does this mean, then, that the sound management and effectiveness of a government program, far from ensuring its continuation, may result in its termination?

What a dichotomy this presents to us, between the platitudes about the future of the country, and the brutal reality! Indeed, the Dobbie-Beaudoin report speaks of promoting the rights of the official language minorities in the Country. The Official Languages Act, rightly a source of pride to the government, contains a formal undertaking to promote the use of the two official languages. Rereading the government's publication, *Shaping Canada's Future Together: Highlights*, widely distributed across the entire country, one is struck by the following passage:

The unity and prosperity of Canadians come down to one issue –building a stronger country. A country where everyone feels at home.

Yet how can the members of the official language minorities feel at home when the right to instruction in their own language, which is granted to them by the Canadian Charter of Rights and Freedoms, is ignored, rejected or flouted by the very provinces that signified their approval of the Charter and that are thereby morally and legally bound –or so we would like to think –by all of its provisions, without exception?

There is no need to delude ourselves. An irremediable practical consequence of the abolition of the Court Challenges Program will be the erosion of the French language in Canada wherever this language is not spoken by a large proportion of the population. At the risk of appearing simplistic, it may be stated as an axiom: no French-language schools, no survival of the French language and therefore –to the greater delight of the unenlightened elements we unfortunately find at all levels of Canadian society, even at the top –no more need to concern ourselves with bilingualism and biculturalism, with their procession of cultural programs and other activities in a country whose linguistic and cultural duality has been the subject of much boasting by its federal governments since 1867.

With all due respect to the Minister of Justice and Attorney General of Canada, the Minister for Multiculturalism and Citizenship, and the President of the Treasury Board, their suggestion, during Question Period on February 27, that the Court Challenges Programs could now be handled by the provinces is unrealistic, and might well be compared to putting the fox in charge of the henhouse. For example, how can one seriously believe, unless one is blissfully naïve –which the three ministers in question are not, quite the contrary –that the Province of Alberta, which is delaying with impunity the implementation of the Supreme Court of Canada decision in the Mahé case, and whose

[Traduction]

Comme bien d'autres Canadiens et Canadiennes, nous avons été surpris –estomaqués devrais-je dire –de la décision soudaine, sans aucune forme d'avertissement et, soyons honnêtes, tellement mal expliquée ou justifiée qu'on jurerait qu'elle a été improvisée à la dernière minute, d'abolir le programme de contestation judiciaire. Pourtant, tous, y inclus les trois ministres concernés, s'entendent pour dire que le Programme était efficace. Serait-on alors en droit de conclure que la gestion saine et l'efficacité d'un programme gouvernemental, loin d'en assurer la continuation, sont susceptibles d'en entraîner l'abrogation?

Quelle dichotomie nous est ainsi offerte entre les vœux pieux concernant l'avenir du pays et la brutale réalité! En effet, le rapport Beaudoin-Dobbie parle de la promotion des droits des minorités de langue officielle au pays. La Loi sur les langues officielles, dont le gouvernement peut à juste titre s'enorgueillir, contient l'engagement formel de favoriser l'usage des deux langues officielles. Relisant la publication gouvernementale intitulée *Bâtir ensemble l'avenir du Canada* –Points saillants largement diffusée à travers tout le pays, on est frappé par le passage suivant:

«L'unité et la prospérité se ramènent à une seule chose: bâtir un pays où chacun puisse se sentir chez soi».

Comment peuvent donc se sentir chez eux les membres des minorités de langue officielle si le droit à l'instruction dans leur langue qui leur est accordé par la Charte canadienne des droits et libertés est ignoré, refusé ou bafoué par les provinces signataires de la même Charte et qui de ce fait sont liées moralement et juridiquement –on aimerait le croire –par toutes ses dispositions sans exception?

Car il ne faut pas s'illusionner. Une conséquence pratique irrémédiable de l'abolition du Programme de contestation judiciaire sera l'érosion de la langue française partout au Canada où cette langue n'est pas parlée par une proportion importante de la population. Au risque de paraître simpliste, on peut poser en axiome ce qui suit: pas d'écoles de langue française, pas de survivance de la langue française et donc –à la plus grande joie des éléments peu éclairés qu'on trouve hélas à tous les niveaux de la société canadienne, même au sommet –plus besoin de se préoccuper de bilinguisme et de biculturalisme avec leur cortège de programmes culturels et autres activités d'un pays dont les gouvernements fédéraux depuis 1867 se sont appliqués à vanter la dualité linguistique et culturelle.

Avec tout le respect dû à M^{me} la ministre de la Justice et procureur général du Canada, au ministre du Multiculturalisme et de la Citoyenneté et au président du Conseil du Trésor, leur suggestion, durant la période des questions orales le 27 février, que le Programme de contestation judiciaire pourrait dorénavant être assumé par les provinces est irréaliste et pourrait fort bien se comparer à l'histoire classique du troupeau dont la garde serait confiée au loup. Comment croire sérieusement, à moins d'être béatement naïf –ce que les trois ministres concernés ne sont pas, tout au contraire –que, par exemple, la province de l'Alberta, qui tarde impunément à mettre en oeuvre la

[Text]

premier's views on the status of the French language outside Quebec are well known, will want to give the respective parents and groups the means to assert their constitutional rights?

Fat chance!

As a matter of fact, there is not a single province that can claim to have fully honoured in good grace the Charter provisions concerning the rights of its official language minority, as is demonstrated by the 77 cases funded by the language rights aspect of the Program since it began.

Ms Campbell, Mr. Loiselle and Mr. Weiner, the three ministers concerned, told the House, each in turn, the Program had produced a solid jurisprudence and suggested that the points requiring clarification had already been clarified in large measure. I refer, for example, to Mr. Weiner's reply to a question by Ms Margaret Mitchell (Vancouver East), on February 27:

... There is now a solid base of jurisprudence for future years and the remaining finer points are now those of provincial jurisdiction. I guess that is why we acted as we did. (Emphasis added)

One might have hoped that the people whose job it is to advise the ministers would have drawn their attention to the judgment of the Supreme Court of Canada in *Mahé v. Alberta*, [1990] 1 S.C.R. 342. In this judgment, funded, it should be noted, by the Court Challenges Program at a cost of \$112,000 –an amount that the respective parents and parents' groups could never have committed themselves –the Supreme Court of Canada acknowledged that the development of the enforcement mechanisms peculiar to section 23 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms will likely result in much litigation over the years to come. The Court stated the following in this regard:

It is not possible to give an exact description of what is required in every case in order to ensure that the minority language group has control over those aspects of minority language education which pertain to or have an effect upon minority language and culture. Imposing a specific form of educational system in the multitude of different circumstances which exist across Canada would be unrealistic and self-defeating. The problems with mandating 'specific modalities' have been recognized by all of the courts in Canada which have considered s.23. At this stage of early development of s.23 jurisprudence, the appropriate response for the courts is to describe in general terms the requirements mandated. (p. 376, emphasis added)

... Section 23 is a new type of legal right in Canada and thus requires new responses from the courts. (p. 376)

[Translation]

décision de la Cour suprême dans l'affaire Mahé et dont les vues de son premier ministre sur le statut au pays de la langue française hors Québec sont bien connues, voudra donner aux parents et aux groupes concernés les moyens de revendiquer leurs droits constitutionnels?

Fat chance!

Comme question de fait, pas une seule province ne peut prétendre avoir pleinement honoré de bonne grâce les dispositions de la Charte concernant les droits de sa minorité de langue officielle, comme en font foi les quelque 77 causes financées par le volet linguistique du programme depuis ses débuts.

Tour à tour M^{me} Campbell, M. Loiselle et M. Weiner, les trois ministres concernés, ont affirmé à la Chambre que le programme avait donné naissance à une jurisprudence solide et ont laissé entendre que les points à clarifier l'avaient été en grande partie. Je cite ici, à ce sujet, la réponse de M. Wiener à une question de M^{me} Margaret Mitchell, représentante de la circonscription de Vancouver-Est, le 27 février dernier:

... Il existe maintenant une solide jurisprudence pour les années à venir, et les points plus subtils qui restent relèvent maintenant de la compétence provinciale. Je suppose que c'est pour cela que nous avons pris cette décision. (Caractères gras ajoutés)

On aurait souhaité que les gens dont c'est le rôle de conseiller les ministres aient porté à leur attention le jugement de la Cour suprême du Canada dans l'arrêt *Mahé c. Alberta*, (1990) 1 R.C.S. 342. Dans cet arrêt, financé, soit dit en passant, par le Programme de contestation judiciaire au coût de 112,000\$ –somme, entre parenthèses, que les parents et groupes de parents concernés n'auraient jamais pu engager –la Cour suprême du Canada reconnaît que l'élaboration des modalités d'application propres à l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés donnera vraisemblablement lieu à de nombreux litiges au cours des années à venir. La cour s'exprime en effet comme suit à cet égard:

«Il n'est pas possible de décrire exactement ce qui est nécessaire dans chaque cas pour assurer que le groupe minoritaire exerce un contrôle sur les aspects de l'enseignement dans sa langue qui concernent ou touchent sa langue et sa culture. Il serait irréaliste et vain d'imposer une forme précise de système d'éducation à une multitude de situations différentes qui existent dans tout le Canada. Tous les tribunaux canadiens qui ont examiné l'article 23 ont reconnu les problèmes que comporte la reconnaissance de «modalités particulières». A ce stade initial de l'évolution de la jurisprudence relative à l'article 23, (les caractères gras ont été ajoutés) la réaction des tribunaux devrait consister à décrire en termes généraux les exigences posées (p. 376).

... L'article 23 est un nouveau genre de garantie juridique au Canada et exige donc de nouvelles réponses de la part des tribunaux» (page 376)

[Texte]

"I do not doubt," wrote the then Chief Justice, Brian Dickson, at page 378 of this judgment, "that in future cases courts will have occasion to expand upon or refine these words. It is impossible at this stage in the development of s. 23 to foresee all of the circumstances relevant to its implementation."

It is therefore premature, in light of section 23 of the Charter alone, to conclude that the jurisprudence is now firmly established, and all the more so in that there are other sections that the courts have only "touched on" up to now: suffice it to mention section 16s to 20, and the possible relationship between section 15 and those sections.

In short, the constitutional guarantees applicable to language are full of grey areas that have yet to be clarified in extensive litigation.

As I stated earlier, the cancellation of the Program will have negative consequences for the official language minorities. Indeed, without the support of the Program, we would not have had, for example, the Forest judgment, which breathed new life into legal and legislative bilingualism in Manitoba; the *Chaussures Brown* judgment, which recognized freedom of expression in the language of public signs, and *Mahé* which established once and for all the principle of school management by the official language minorities.

Without the support of the Program, the official language minority groups will be unable, for obvious economic reasons, to take court action to enforce their constitutional rights.

In the current political context, notwithstanding all of the efforts to reform the Constitution and preserve the country in its present form, it is virtually impossible to advance the status of the official language minorities through the political process, given the present resistance to change of such provinces as Alberta and Manitoba and the Northwest Territories. Even now, ten years after the enactment of the Charter of Rights and Freedoms, Nova Scotia and Newfoundland continue to ignore their obligations under section 23 in relation to minority language education rights.

Without the powerful lever of a possible recourse to the courts, this resistance to change will become the rule and the official language minorities will find themselves in an intolerable state of stagnation that will inevitably lead many people to give up the struggle, thereby giving way to those groups and individuals in our society for whom intolerance is a state of grace.

We will still have a charter of rights that has noble and high-sounding principles, but it will lack any foundation in reality.

Mr. Chairman, allow me to conclude by drawing your attention, and the attention of the other members of your committee, to the existence of the *Guide to Language Rights*, which we were about to launch officially in both official languages. A copy will be given to you after the meeting, as well as a photocopy of the annual report for 1990-91 that we were getting ready to present to the responsible Minister, but that his officials ordered us not to publish. Furthermore, in

[Traduction]

«... Je ne doute pas écrit, à la page 378, le très honorable Brian Dickson, alors juge en chef du Canada, que, dans d'autres affaires, les tribunaux auront l'occasion de développer ou de préciser ces principes. Il est impossible à ce stade de l'évolution de l'article 23 de la Charte de prévoir toutes les circonstances entourant son application».

Il est donc prématuré de conclure que la jurisprudence est maintenant fermement établie si l'on se réfère à ce seul article 23 de la Charte, d'autant plus qu'il existe d'autres articles que les tribunaux n'ont fait «qu'effleurer» jusqu'à maintenant. Qu'il suffise de mentionner les articles 16 à 20 et l'article 15 dans son rapport éventuel avec ces articles.

En somme, les garanties constitutionnelles applicables en matière linguistique abondent en zones grises dont la clarification nécessitera encore de nombreux litiges.

Comme déjà mentionné dans le présent document, l'abrogation du programme aura des conséquences néfastes pour les minorités de langue officielle. En effet, sans l'appui du programme, nous n'aurions pas eu par exemple l'affaire *Forest*, qui a donné un souffle nouveau au bilinguisme judiciaire et législatif au Manitoba, l'affaire *Chaussures Brown*, qui a reconnu la liberté d'expression en matière d'affichage public et l'affaire *Mahé*, qui a établi une fois pour toutes le principe de la gestion scolaire par les minorités de langue officielle.

Sans l'appui du programme, les groupes minoritaires de langue officielle ne pourront pas, pour des raisons économiques évidentes, s'adresser aux tribunaux pour faire valoir leurs droits constitutionnels.

Dans le contexte politique actuel et en dépit de tous les efforts en vue de refaire la Constitution et de préserver le pays en sa forme actuelle, il est pratiquement impossible, vu l'immobilisme présent de certaines provinces, dont l'Alberta et le Manitoba, de même que les Territoires du Nord-Ouest, de faire progresser par la voie politique la situation des minorités de langue officielle. Encore aujourd'hui, dix ans après la Charte des droits et libertés, les provinces de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve ne se conforment pas toujours à leurs obligations au sens de l'article 23, touchant les droits des minorités de langue officielle en matière d'éducation.

Sans le puissant levier de la possibilité d'un recours aux tribunaux, l'immobilisme deviendra la règle, et les minorités de langue officielle se retrouveront dans un état de stagnation intolérable qui conduira inévitablement de nombreuses personnes à abandonner la lutte, laissant ainsi la place à ces groupes et individus dans notre société pour qui l'intolérance est un état de grâce.

Nous aurons bien encore une charte des droits aux principes nobles et ronflants, mais hélas dénuée de tout fondement dans les faits.

Monsieur le président, permettez-moi en concluant de porter à votre attention et à celle des autres membres de votre comité l'existence du *Guide des droits linguistiques* que nous étions sur le point de lancer officiellement dans les deux langues officielles. Un exemplaire vous sera remis après la réunion, de même qu'une photocopy du rapport annuel pour l'exercice 1990-1991 que nous avons présenté au ministre responsable, mais que ses fonctionnaires nous ont ordonné de

[Text]

an excess of bureaucratic zeal, they asked the University of Ottawa, which administers the Program under a government contract, to dismiss the Program's administrative staff at the earliest opportunity and asked the latter to terminate its activities, including the preparation of this appearance before your committee, as if Parliament had already approved the budget estimates of the Treasury Board President and they were now law. So much for the principle of the supremacy of Parliament and the decision-making power of MPs, as far as some officials are concerned.

Thank you, Mr. President and other members of your committee. I strongly hope that, in light of this presentation and the information provided in the documentation that is to be submitted, you will want to intervene, independently of any partisan considerations, with your colleague the Honourable Gilles Loiselle so that the decision to abolish our Program is rescinded and the Program is reinstituted in its existing form at the time of the announcement of its cancellation.

To guide you in your deliberations, I take the liberty of quoting this passage from the judgment of the Supreme Court of Canada in *Reference re Manitoba Language Rights*:

The importance of language rights is grounded in the essential role that language plays in human existence, development and dignity. It is through language that we are able to form concepts; to structure and order the world around us. Language bridges the gap between isolation and community, allowing humans to delineate the rights and duties they hold in respect of one another, and thus to live in society.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Bertrand. We appreciate your testimony as well as the documents you have left with us explaining the role of your panel and the work you're doing in that regard.

The third witness is Ms Kathleen Ruff, and we would ask you to make your presentation, please.

Ms Kathleen Ruff (Chair of the Equality Rights Panel, Court Challenges Program): Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank each and every member of the committee for inviting us to appear before you today. This committee has a very fine and impressive track record of watching out for and standing up for the interests of equality-seeking groups and language minority groups. You have acted like a kind of watchdog and have certainly watched over the Court Challenges Program. You investigated it, had hearings on it, and wrote a thorough report on it. You've played a very important role for safeguarding equality and language minority rights. Now more than ever before we ask you to play that role, to maintain your commitment to equality and language rights and not abandon them. We ask you to call for the immediate reinstatement of the Court Challenges Program.

[Translation]

ne pas publier. Ceux-ci, d'ailleurs, dans un beau zèle bureaucratique, ont demandé à l'Université d'Ottawa, qui administre le programme sous contrat avec le gouvernement, de congédier dans les plus brefs délais le personnel administratif du programme et ont demandé à celui-ci de mettre fin à ses activités, y inclus celle de préparer la présente comparution devant votre comité, tout comme si le Parlement avait déjà approuvé les prévisions budgétaires du président du Conseil du Trésor et que celles-ci étaient maintenant loi. Et voilà, pour certains fonctionnaires, ce qui en est du principe de la primauté du Parlement et du pouvoir décisionnel des députés.

Merci, monsieur le président, et membres du comité. Je souhaite ardemment qu'à la lumière de cet exposé et des renseignements fournis dans la documentation qui vous sera remise, vous voudrez bien intervenir, indépendamment de toute considération d'ordre partisan, auprès de votre collègue, l'honorable Gilles Loiselle, pour que soit rescindée la décision d'abolir notre programme et que celui-ci soit rétabli en sa forme existante au moment de l'annonce de son abrogation.

Pour vous guider dans vos délibérations, je prends la liberté de citer ce passage du jugement de la Cour suprême du Canada dans le *renvoi relatif aux droits linguistiques au Manitoba*:

L'importance des droits en matière linguistique est fondée sur le rôle essentiel que joue la langue dans l'existence, le développement et la dignité de l'être humain. C'est par le langage que nous pouvons former des concepts, structurer et ordonner le monde autour de nous. Le langage constitue le pont entre l'isolement et la collectivité qui permet aux êtres humains de délimiter les droits et obligations qu'ils ont les uns envers les autres, et ainsi de vivre en société.

Le président: Merci infiniment, monsieur Bertrand. Nous vous remercions de vos témoignages et des documents que vous avez déposés au comité pour expliquer le rôle de votre comité dans ce domaine.

Notre troisième témoin est M^{me} Kathleen Ruff. Je l'invite donc à nous faire son exposé.

Mme Kathleen Ruff (présidente, Comité des droits de la personne, Programme de contestation judiciaire): Merci, monsieur le président. Pour ma part, je voudrais remercier chacun des membres du comité de leur invitation. Celui-ci a une excellente réputation en ce qui concerne la protection et la défense des intérêts des groupes qui revendiquent l'égalité et des minorités linguistiques. Vous avez vraiment bien défendu leurs intérêts en suivant de très près le Programme de contestation judiciaire. Vous avez fait enquête, vous avez tenu des audiences là-dessus et vous avez même rédigé un rapport complet sur la question. Vous avez donc joué un rôle très important pour ce qui est de la sauvegarde de l'égalité et des droits des minorités linguistiques. À présent, votre rôle nous semble d'autant plus important, et voilà pourquoi nous vous demandons de maintenir votre engagement envers l'égalité et les droits linguistiques. Nous vous demandons ainsi d'exhorter le gouvernement à rétablir immédiatement le Programme de contestation judiciaire.

[Texte]

We ask you this for a number of reasons. First of all, from your own inquiry into the program at the end of 1989, you heard from witnesses from every part of this country. You heard from women, racial minorities, people with disabilities, poor people, prisons rights activists, gays and lesbians, francophone minorities in every part of Canada, and anglophone minorities inside Quebec. You have heard over and over and over again that the program makes the critical difference whether rights in the Constitution are accessible or not. It really is as simple as that.

You came down with your conclusion, backed up with all your research and evidence, that the program needed to be renewed at least until the year 2000, for 10 more years. The state of the jurisprudence, the nurturing, and the accessibility to constitutional rights was crucial and should be continued. I ask you to stand by your own recommendation and be faithful to that recommendation and the evidence you heard at that time.

• 1605

The second reason is, I think at this point in history it is especially important constitutional rights be treated with some honesty. We've had millions and millions of dollars spent on hearings across the country and on all kinds of literature the federal government has put out.

In every hearing and every piece of literature published by the federal government, it has said over and over and over again that there is this deep commitment to the rule of law, to equality before the law, and equal benefit and protection of the law for every person in Canada; that there is a commitment to an inclusive Canada so all groups can feel part of this country.

We don't want to be torn apart as a country. We want to work together, we want to be brought together by our beliefs and by our commitments in the Constitution to equality rights and language minority rights.

If this program is killed and if the critical difference in accessibility... If the honesty test of the Constitution is made a lie so that there is no accessibility, whose Constitution is it? What is this constitutional debate about? Who can put faith in it? We have a serious honesty test going on right now, and the divisiveness, the distrust and the disillusion the killing of this program will create from one part of the country to the other is just tragic. It just cannot be contemplated.

I think \$67 million is going to be spent in this coming year for celebrations about Canadian unity. It will be a cruel joke if the truth and the reality is that we want to kill those rights and we want to prevent any access to constitutional rights.

Another reason we ask you to stand by your commitment to the program is that study after study has shown the justice system in this country does not work fairly for disempowered groups. There have been so many studies and so much

[Traduction]

Et nous avons plusieurs raisons de vous faire cette demande. D'abord, dans le cadre de votre examen du programme à la fin de 1989, vous avez reçu les témoignages de gens venus de toutes les régions du pays. Vous avez entendu l'opinion des femmes, des minorités raciales, des handicapés, des militants pour les droits des détenus, des homosexuels et des lesbiennes, des minorités francophones dans toutes les régions du Canada et de la minorité anglophone à l'intérieur du Québec. On vous a répété à maintes reprises que le programme fait toute la différence pour ce qui est de l'accessibilité des droits garantis par la Constitution. C'est vraiment aussi simple que cela.

Vous en êtes donc arrivés à la conclusion—conclusion fondée sur vos recherches et les témoignages recueillis—qu'il fallait renouveler le programme jusqu'en l'an 2000 au moins, c'est-à-dire pendant encore une dizaine d'années. Vous disiez qu'à cause de l'évolution de la jurisprudence et de la nécessité de soutenir les groupes et de garantir l'accès aux droits constitutionnels, ce programme critique devait absolument être maintenu. Je vous demande donc de ne pas dévier des principes énoncés dans votre propre recommandation et de vous rappeler les importants témoignages que vous avez reçus à l'époque.

La deuxième raison est qu'à ce moment-ci de notre histoire il est particulièrement important que les droits constitutionnels soient traités avec une certaine honnêteté. Nous avons dépensé des millions et des millions de dollars pour tenir des audiences dans tout le pays et pour tous les documents qu'a publiés le gouvernement fédéral.

À chacune de ces audiences et dans chacun des documents qu'il a publiés, le gouvernement fédéral a réaffirmé à maintes et maintes reprises son engagement profond à l'égard de la primauté du droit, de l'égalité devant la loi et de l'égalité des avantages que tous et chacun tirent de la loi et il s'est également engagé à créer un Canada où tous les groupes trouveraient leur place.

Nous ne voulons pas que le pays éclate. Nous voulons travailler ensemble, nous voulons que nos croyances et que les engagements que nous prenons dans notre Constitution en matière de droits à l'égalité et de droits linguistiques pour les minorités nous rapprochent.

Si ce programme est aboli et si la différence essentielle est une question d'accessibilité... Si, lorsque mis à l'épreuve, les droits constitutionnels sont rendus fictifs faute d'accès, à qui appartient cette Constitution? À quoi rime le débat constitutionnel? Qui peut y croire? Notre sincérité est sérieusement mise à l'épreuve à l'heure actuelle et les divisions, la méfiance et la désillusion qu'entraînera l'abolition de ce programme dans toutes les régions du pays seront tragiques. C'est une chose inimaginable.

Je crois savoir qu'on dépensera 67 millions de dollars pendant l'année en cours pour célébrer l'unité canadienne. Ce ne sera qu'une sinistre farce si en réalité nous voulons détruire ces droits et empêcher tout accès aux droits constitutionnels.

L'autre raison pour laquelle nous vous demandons de réaffirmer votre engagement à l'égard du programme, c'est que de nombreuses études ont montré que notre système judiciaire est injuste envers les groupes tenus à l'écart du

[Text]

evidence. It is so costly to us as a society when injustice is not dealt with in an intelligent, reasonable and democratic way, and when instead the system falls apart and multimillions of dollars are spent afterwards trying to mop up and deal with the disaster and debris left behind.

Justices of the Supreme Court of Canada have said very clearly that the justice system is skewed against women. Report after report has shown it is skewed against racial minorities, against aboriginal peoples, against poor people, and against gays and lesbians.

Before this program came into being, the cases that went forward under equality rights were cases brought by privileged and powerful groups in society or by people who did not particularly suffer disadvantage and discrimination. The program allowed, for the first time, the justice system to work for people who are, in fact, the vast majority of Canadians—for women, for people of colour, and for people with a disability.

We've already seen in those cases heard and those decisions that have come down that they are very different from the usual decisions the Court hands down. We have, for example, the Swain case from the Supreme Court of Canada. We should all take such pride in that case, the first ruling ever on the rights of persons with a disability to be treated with equal dignity and respect.

The kinds of abuse that had persisted for decades, for hundreds of years in the justice system were addressed. Again and again there had been parliamentary studies, reports, and lobbying by disabled groups and nothing ever happened. But when that decision came down from the Supreme Court of Canada, something happened. The government acted to address injustices against persons with disabilities.

When the Veysey case came down saying persons should not be discriminated against because they happen to be lesbians or gay men and that they are entitled to equal dignity, respect, and opportunity in this country; when the Butler case came down, which addressed the whole issue of violence against women and children in our society; when the Maureen Daniels case came down, which talked about what it's like to be an aboriginal woman prisoner who is going to be sent from Saskatchewan to the prison for women in Ontario, which is almost a death warrant. . . courts, for the first time, started addressing issues that mattered to the vast majority of Canadian people. People could put their hope in the justice system. It is clear that without the program, Charter jurisprudence will be perverted in favour of those whose interests are already protected by wealth, privilege, and power.

[Translation]

pouvoir. De nombreuses études et de nombreuses preuves en témoignent. Lorsque l'injustice n'est pas combattue de façon intelligente, raisonnable et démocratique et lorsque le système se désagrège et que des millions et des millions de dollars sont nécessaires après coup pour essayer de réparer les désastres et de nettoyer les dégâts, la société paie un lourd tribut.

Des juges de la Cour suprême du Canada ont dit bien clairement que le système judiciaire défavorise les femmes. De nombreux rapports ont montré qu'il défavorise les minorités raciales, les autochtones, les pauvres, les homosexuels et les lesbiennes.

Avant la création de ce programme, les poursuites relatives aux droits à l'égalité étaient entamées par les groupes privilégiés et puissants ou par des personnes qui n'étaient pas particulièrement défavorisées ou victimes de discrimination. Pour la première fois, le programme a permis que le système judiciaire défende ceux qui représentent en fait la majorité de la population du Canada: les femmes, les minorités visibles et les personnes handicapées.

Nous avons déjà pu constater que les décisions rendues dans ces affaires sont très différentes des décisions que rend habituellement la Cour suprême. La décision de la Cour dans l'affaire Swain en est un exemple. Nous devrions tous être fiers de cette décision qui pour la première fois affirmait que les personnes handicapées ont le droit d'être traitées avec autant de dignité et de respect que quiconque.

Pour la première fois on a examiné ce genre d'abus qui existent dans notre système judiciaire depuis des décennies, voire des siècles. Les nombreux rapports et études parlementaires ainsi que les pressions exercées par les groupes représentant les personnes handicapées n'avaient jamais abouti à rien. Mais lorsque la Cour suprême du Canada a rendu cette décision, les choses ont commencé à changer. Le gouvernement a pris des mesures pour redresser des injustices envers les personnes handicapées.

La décision dans l'affaire Veysey affirmait que les lesbiennes et les homosexuels ne doivent pas faire l'objet de discrimination, qu'ils ont le droit d'être traités avec dignité et respect et qu'ils doivent bénéficier de chances égales. Puis, il y a eu l'affaire Butler sur la question de la violence contre les femmes et les enfants dans notre société. Il y a eu l'affaire Maureen Daniels, qui a révélé ce que c'est que d'être une femme autochtone de la Saskatchewan incarcérée à la prison pour femmes de l'Ontario, ce qui équivalait quasiment à une condamnation à mort. Pour la première fois, les tribunaux commençaient à examiner les questions qui touchent la vaste majorité des Canadiens. Les gens pouvaient mettre leur espoir dans le système judiciaire. Il est clair que sans ce programme, la jurisprudence relative à la Charte sera pervertie pour favoriser ceux dont les intérêts sont déjà protégés par leur richesse, leurs privilèges et leurs pouvoirs.

• 1610

Another crucial point is that we are not just talking about equality rights here; we are talking about very important democracy rights. How many independent vehicles are there in our society that are truly independent of

L'autre point primordial qu'il convient de souligner est que nous ne parlons pas seulement des droits à l'égalité; nous parlons également de droits démocratiques très importants. Combien de mécanismes existent dans notre

[Texte]

government, that are not government controlled? How many give some kind of recourse to make government accountable? Don't we all, if we believe in democracy, believe it's not just marking a little piece of paper every four or five years, but that throughout the regular activities of society governments can be made accountable when they abuse power, and that people don't have to go into the streets and break windows and act in a disobedient way to bring attention to injustices, but that they have a democratic, legal right to be heard?

The Court Challenges Program was a program that allowed abuse of government power to be challenged, and that was why it had a number of enemies. Surely, as a democracy, we can take pride in a program like the Court Challenges Program. Multimillions of dollars go into programs, and some of them are quite worth-while—I'm not knocking that—but most of them are totally government controlled. There is no free voice for the citizen. This gave a free voice to the citizen. This gave a free voice to people whose voices are never heard.

The government says that in killing the program the Minister of Justice will take responsibility for all of these problems. In other words, there will be no more independence; inside the government, the government itself will be a watchdog on itself. We all know that doesn't work for anybody, no matter who you are.

The government, in fact, is in the courts fighting equality rights. It's arguing against equality rights. It's fighting in the courts to try to continue discrimination against lesbians and gay men and to say they have no human rights and that they should have no protection. It fought against the case of Maureen Daniels, the aboriginal woman prisoner I mentioned.

The government has said that the program is effective and valuable, and so has this committee, and so have all of the different equality-seeking groups and language minority groups across the country. The program has been of enormous benefit in terms of building unity across the country. This is not a case of a group of pampered people saying, "I want more for me." What it's about is building an inclusive Canada. All of the groups who use the Court Challenges Program are saying, "We want all groups to be included fairly in our society, we want equality rights, and we want language minority rights to be respected." If this program is killed, where do those people go?

This program, I understand, was set up largely because the Prime Minister, Brian Mulroney, felt it was a very important initiative. I believe that the program has been killed through a very bad error by people making the decision

[Traduction]

société qui sont vraiment indépendants du gouvernement, qui ne sont pas dirigés par le gouvernement? Combien de ces mécanismes offrent ce genre de recours qui obligent le gouvernement à rendre des comptes? Ne croyons-nous pas tous, nous qui croyons à la démocratie, que ce n'est pas seulement en faisant une croix sur un bout de papier tous les quatre ou cinq ans, mais au moyen des activités normales de la société que l'on peut obliger les gouvernements à rendre des comptes lorsqu'ils abusent de leurs pouvoirs et qu'il n'est pas nécessaire que le peuple descende dans la rue, qu'il brise des fenêtres et pose d'autres gestes de désobéissance pour attirer l'attention sur des injustices, mais qu'il a le droit démocratique, juridique de se faire entendre?

Le Programme de contestation judiciaire permettait de contester les abus de pouvoir de la part du gouvernement et c'est pour cette raison qu'un certain nombre de personnes s'y opposaient. Comme démocratie, nous devrions être fiers d'avoir un mécanisme comme le Programme de contestation judiciaire. Des millions et des millions de dollars sont alloués à divers programmes, dont certains sont tout à fait utiles—je ne le nie pas—mais la plupart de ces programmes sont totalement contrôlés par le gouvernement. Personne avant ne parlait librement au nom des citoyens. Ce programme a donné aux citoyens le moyen de se faire entendre. Il a donné la parole aux personnes qui n'avaient jamais pu se faire entendre auparavant.

Lorsqu'il a annoncé l'abolition de ce programme, le gouvernement a dit que la ministre de la Justice se chargerait de tous ces problèmes. En d'autres mots, il n'y aura plus d'organisme indépendant; le gouvernement se surveillera lui-même de l'intérieur. Nous savons tous que cela n'est jamais possible, peu importe de qui il s'agit.

En fait, le gouvernement a combattu les droits à l'égalité devant les tribunaux. Il plaide contre les droits à l'égalité. Il lutte devant les tribunaux pour maintenir la discrimination contre les lesbiennes et les homosexuels en prétendant que les droits de la personne ne sont pas pour eux et qu'ils ne méritent aucune protection. Il a lutté contre l'égalité des droits dans l'affaire Maureen Daniels, la détenue autochtone à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure.

Le gouvernement a dit que le programme est efficace et précieux à l'instar de ce comité et de tous les divers groupes réclamant l'égalité ainsi que les groupes linguistiques minoritaires de tout le pays. Le programme a énormément contribué à unir le pays. Il ne s'agit pas d'un groupe de personnes choyées qui en réclament toujours plus pour elles-mêmes. Il s'agit de construire un pays où chacun aura sa place. Tous les groupes qui ont eu recours au Programme de contestation judiciaire disent vouloir que tous les groupes prennent leur juste place dans notre société, qu'ils veulent que les droits à l'égalité et les droits linguistiques des minorités soient respectés. Si ce programme est aboli, où ces gens s'adresseront-ils?

Je crois savoir que ce programme a été créé en grande partie parce que le premier ministre Brian Mulroney jugeait que c'était une mesure très importante. Je pense que l'abolition de ce programme est une grave erreur commise

[Text]

without any knowledge of the implications of it, and we ask this committee to call upon Brian Mulroney and the government to reverse this decision immediately and to reinstate the Court Challenges Program. Thank you.

Statement by Kathleen Ruff (Chair of the Equality Rights Panel, Court Challenges Program):

I wish to thank the Chairperson and members of the Standing Committee for this opportunity to appear before you.

In the past this Committee has played an extremely important role in evaluating, monitoring and calling for the renewal and strengthening of the Court Challenges Program.

More than at any other time, your help is needed now. We ask that you examine the issue of what the Program means and why it should be immediately reinstated. This is not a time or place for partisan matters; it is a time when integrity and genuine commitment to key constitutional rights are on the line.

We ask you not to abandon your commitment to the Program. We ask you to call for its immediate reinstatement for the following reasons.

1. The Program makes the critical difference

When this Standing Committee held hearings into the Program at the end of 1989, it found that the funds the Program provided to equality seeking and language minority groups made the critical difference on whether constitutional rights are accessible or not. Community groups and members of the Equality and Language Panels donate hundreds of hours of work for free, but without the funding, cases cannot go forward. The Committee unanimously recommended that the Program be renewed to the year 2000.

2. Constitutional rights must not be made lies

In all its material and in all its discussions on the constitution, on which the federal government has spent and will continue to spend many, many millions of dollars, it speaks of its commitment to the important equality and language rights guaranteed in the constitution. If the Program, which provides the only access to those constitutional rights, is killed, then the constitutional debate and rights in the constitution will be seen as hypocritical and untrustworthy. The government will be seen as retracting from its constitutional commitments. Whose constitution will it be? Who will put any faith in it? Certainly not those it is supposed to protect. The distrust, disillusion and divisiveness this will create across the country cannot be papered over by the \$60 million the federal government intends to spend on national unity celebrations in the coming year.

[Translation]

par des gens qui prennent des décisions sans en connaître les répercussions et nous demandons à votre comité d'intervenir auprès de Brian Mulroney et du gouvernement pour qu'ils reviennent immédiatement sur cette décision. Merci.

Exposé présenté par Kathleen Ruff (présidente, Comité des droits à l'égalité, Programme de contestation judiciaire):

Je remercie le président et les membres du comité permanent de me donner la possibilité de me présenter devant vous.

Par le passé, le présent comité a joué un rôle extrêmement important à l'égard du Programme de contestation judiciaire: il a évalué et contrôlé son application et il a recommandé son renouvellement et son renforcement.

Nous avons plus que jamais besoin de votre aide. Nous vous demandons de considérer l'importance du programme et d'être sensibles aux besoins qui commandent son rétablissement immédiat. La situation actuelle exige que nous écartions nos considérations partisans; seules importent l'intégrité et l'authenticité de notre engagement à promouvoir certains droits constitutionnels fondamentaux.

Nous vous demandons de maintenir votre engagement envers le programme. Nous vous demandons de recommander son rétablissement immédiat pour les motifs suivants.

1. Le programme joue un rôle clé

Lorsqu'il a tenu des audiences sur le programme à la fin de l'année 1989, le comité permanent a conclu que les groupes de défense et de promotion des minorités linguistiques et des droits à l'égalité ne pourraient faire valoir ces droits constitutionnels s'ils ne recevaient pas les fonds que leur alloue le programme. Les centaines d'heures de bénévolat fournies par les groupes communautaires et par les membres des comités des droits à l'égalité et des droits linguistiques ne suffisent pas: sans aide financière, il est impossible de porter les causes devant les tribunaux. C'est à l'unanimité que le comité a recommandé le renouvellement du programme jusqu'à l'an 2000.

2. Les droits constitutionnels ne doivent pas devenir des droits fictifs

Dans tous les documents et dans tous les débats sur la Constitution auxquels il a consacré et continue de consacrer des millions et des millions de dollars, le gouvernement fédéral fait valoir l'importance des droits à l'égalité et des droits linguistiques garantis dans la Constitution et son engagement à les promouvoir. Si le programme, qui est seul à offrir un moyen de faire valoir ces droits constitutionnels, est aboli, on pourra considérer que le débat et l'enchâssement des droits dans la Constitution ne sont pas dignes de foi et sont empreints d'hypocrisie. Le gouvernement paraîtra trahir ses engagements constitutionnels. À qui cette constitution appartiendra-t-elle? Qui pourra y croire? Certainement pas les personnes qu'elle prétend protéger. Les 60 millions de dollars que le gouvernement fédéral entend dépenser pour célébrer l'unité nationale au cours de la prochaine année ne suffiront certes pas à colmater la méfiance, la désillusion et les divisions que l'abolition du programme entraînera à travers le pays.

[Texte]

The message given to society at large will be that the federal government is stepping away from the protection of equality and language rights. This is an extremely destructive message to give.

3. The injustice of the justice system

Study after study shows that the justice system works in a discriminatory way towards disempowered groups and does not protect them from the abuse they experience in their daily lives. Women, racial and ethnic minorities, aboriginal persons, poor people, persons with a disability, lesbians and gay men, have all been denied the proper protection of a justice system that is supposed to be fair and impartial for all –but is not.

As Madam Justice L'Heureux Dubé of the Supreme Court of Canada and former Supreme Court Justice Bertha Wilson have said, the justice system is skewed against women, and the evidence overwhelmingly shows that it is likewise skewed against other disempowered groups.

The Program was one small opportunity to allow groups who have been and continue to be discriminated against and excluded to have their issues heard for once in the justice system. These groups, in fact, represent the majority of the Canadian population.

Those cases that have already been ruled on show what a difference it makes when these groups are heard. In the *Swain* case, for the first time ever, the Supreme Court of Canada addressed the kinds of discrimination, stereotyping and injustice persons with a disability experience. In the *Vesey* case, the right of gay men and lesbians to be free from discrimination was upheld by the court. In the *Maureen Daniels* case the abuse of aboriginal women prisoners was addressed. In the *Butler* case the reality of social violence against women and children was dealt with. I could go on but have not been given the time.

What is clear is that without the Program, Charter jurisprudence will be perverted in favour of those whose interests are already protected by wealth, privilege, and power.

4. The independence of the Program is a key democracy issue

An important issue at stake with the killing of the Program is not only that of equality and justice, but also of freedom and democracy.

The Program was set up as an independent Program at arm's length from government because its mandate was to allow challenges of government abuse of power. It allowed disempowered groups to have their own voice and be in charge of their own cases.

[Traduction]

Le message que le gouvernement fédéral transmettra à l'ensemble de la société est le suivant: «Nous nous désengageons de la protection des droits à l'égalité et des droits linguistiques. C'est là un message extrêmement destructeur».

3. Un système de justice injuste

De nombreuses études ne cessent de démontrer que le fonctionnement de notre système de justice est discriminatoire envers les groupes tenus à l'écart du pouvoir et ne leur assure pas de protection contre les abus qu'ils subissent quotidiennement. Les femmes, les minorités raciales et ethniques, les autochtones, les pauvres, les personnes handicapées, les lesbiennes et les gais, se sont tous vu priver de la protection adéquate que devrait leur assurer un système de justice qui se veut juste et impartial envers tous, mais qui ne l'est pas.

Comme l'ont affirmé M^{me} le juge L'Heureux Dubé, de la Cour suprême du Canada, et M^{me} le juge Bertha Wilson, qui a aussi siégé à la Cour suprême, notre système de justice défavorise les femmes. Et une preuve abondante démontre qu'il défavorise également d'autres groupes qui sont tenus à l'écart du pouvoir.

Le Programme offrait aux groupes qui ont été et qui continuent d'être exclus et victimes de discrimination la chance de faire valoir pour une fois leurs prétentions devant le système judiciaire. Ces groupes représentent, de fait, la majorité de la population canadienne.

Les causes qui ont été entendues et décidées jusqu'à maintenant témoignent des résultats que ces groupes peuvent espérer lorsqu'ils ont la chance de se faire entendre. Dans l'affaire *Swain*, la Cour suprême du Canada a examiné pour la première fois de son histoire les formes de discrimination, de préjugés et d'injustice que subissent les personnes handicapées. Dans l'affaire *Vesey*, le tribunal a reconnu le droit des lesbiennes et des gais de ne pas être traités de façon discriminatoire. L'affaire *Maureen Daniels* a soulevé la question des mauvais traitements infligés aux femmes autochtones en milieu carcéral. L'affaire *Butler* a traité de la réalité de la violence sociale dirigée contre les femmes et les enfants. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples, mais le temps qui m'est alloué ne me le permet pas.

Une chose est claire cependant: sans le Programme, les jugements rendus en vertu de la Charte favoriseront ceux dont les intérêts sont déjà bien protégés parce qu'ils possèdent la richesse, occupent une position privilégiée et détiennent le pouvoir.

4. L'indépendance du programme est une question de première importance dans notre société démocratique

L'abolition du programme porte un dur coup, non seulement à l'égalité et à la justice, mais aussi aux principes de la liberté et de la démocratie.

Lorsqu'il a été établi, le programme devait être un programme indépendant, sans lien direct avec le gouvernement, car son mandat consistait à permettre la contestation des actes du gouvernement qui constituaient un abus de pouvoir. Il permettait aux groupes tenus à l'écart du pouvoir d'avoir droit de parole et de mener eux-mêmes leur bataille juridique.

[Text]

The government has tried in many ways to put pressure on the Program to prevent it from carrying out its mandate properly and effectively. For example, the government insisted on being provided with information which the Program felt would jeopardize its independence and arm's length status. An independent legal opinion confirmed that the Program's concerns were well founded.

The Minister of Justice has said that she will now, internally inside the government, play the role of watchdog to be sure the government does not violate Charter equality rights. This is clearly a conflict of interest and denial of justice. Where is the independence? Where is the free, democratic role of equality seeking and language minority groups? Where is the credibility?

5. The government is fighting against equality rights in the courts

While the federal government speaks publicly of its strong support for equality rights in the constitution, it is following an anti-equality strategy in the courts. For example, it is using its enormous resources to fight against equality rights for lesbians and gay men while saying that the Charter protects such rights. It is fighting a ruling saying that an aboriginal woman prisoner should not be sent from Saskatchewan to the Prison for Women in Kingston while at the same time recognizing that sending aboriginal women to this prison violates their Charter equality rights. It is crucial that those who experience discrimination have the chance to use the Charter in the courts to defend their equality rights.

6. The government has said that the Program is effective and valuable

This Committee, the federal government itself, equality seeking and language minority groups from every part of the country all have said that the Program is unique, effective and valuable. None of the explanations the government has given for killing the Program stand up to the test of reason and fairness.

Last month in Geneva Canadian delegate Anne Park told the UN Human Rights Commission, "Without human rights and a commitment to democratic principles and institutions, a society's potential for social and economic development is held back."

We believe these words of our government. We believe the federal governments has badly misjudged the wide commitment in every part of this country to the Court Challenges Program and to the equality and democratic rights it makes meaningful.

We ask you not to throw away your commitment to the Court Challenges Program and to equality and language rights, but to call for the Program's immediate reinstatement.

[Translation]

Le gouvernement a tenté, par bien des moyens, d'exercer une pression sur le programme pour l'empêcher de remplir son mandat de façon convenable et efficace. Il a notamment insisté pour obtenir des renseignements dont la communication aurait, nous le craignons, compromis l'indépendance et la liberté d'action du programme. Une opinion juridique indépendante a confirmé le bien-fondé de nos inquiétudes.

Le ministre de la Justice a déclaré qu'elle allait dorénavant, de l'intérieur du gouvernement, jouer un rôle de gardienne des droits à l'égalité garantis par la Charte pour s'assurer que le gouvernement ne les viole pas. Il s'agit manifestement d'un conflit d'intérêts et d'un déni de justice. Qu'advient-il du principe de l'indépendance? Qu'advient-il du rôle libre et démocratique joué par les groupes de défense et de promotion des minorités linguistiques et des droits à l'égalité? Qu'advient-il de la crédibilité?

5. Le gouvernement attaque les droits à l'égalité devant les tribunaux

Le gouvernement fédéral parle haut et fort du soutien important qu'il accorde aux droits à l'égalité garantis dans la Constitution, alors qu'il poursuit une stratégie anti-égalité devant les tribunaux. Ainsi, le gouvernement utilise ses immenses ressources pour lutter contre les droits à l'égalité des gais et des lesbiennes tout en affirmant que ces droits sont garantis par la Charte. En outre, le gouvernement attaque une décision portant que les prisonnières autochtones ne doivent pas être transférées de la Saskatchewan à la prison des femmes de Kingston; il admet toutefois que ce transfert viole leurs droits à l'égalité garantis par la Charte. Il est capital que les victimes de discrimination puissent invoquer la Charte devant les tribunaux pour défendre leurs droits à l'égalité.

6. Le gouvernement a reconnu l'efficacité et l'importance du programme

Le comité, le gouvernement fédéral lui-même et les groupes de défense et de promotion des minorités linguistiques et des droits à l'égalité de toutes les régions du Canada ont unanimement reconnu la très grande importance, l'efficacité et le caractère unique du programme. Le gouvernement n'a fourni aucune explication raisonnable et juste à l'appui de sa décision d'abolir le programme.

Le mois dernier, la déléguée du Canada à Genève, M^{me} Anne Park, a déclaré ce qui suit devant la Commission des droits de l'homme des Nations Unies: «[Traduction] Le potentiel de développement social et économique d'une société ne peut se réaliser en l'absence de respect des droits de la personne et d'un engagement à l'égard des principes et des institutions démocratiques.»

Nous croyons cette affirmation de notre gouvernement et nous croyons que le gouvernement fédéral sous-estime gravement l'importance que revêtent, partout dans le pays, le Programme de contestation judiciaire et les droits démocratiques et à l'égalité auxquels il attribue un contenu significatif.

Nous vous demandons de ne pas mettre fin à votre engagement envers le Programme de contestation judiciaire et envers les droits à l'égalité et les droits linguistiques. Nous vous demandons de réclamer le rétablissement immédiat du programme.

[Texte]

Thank you

The Chairman: Thank you very much, Ms Ruff. We appreciate the testimony you brought to the committee and the background you have in this subject.

Mr. Black, I believe you're going to be the wrap-up speaker.

Mr. Black: Thank you very much. I very much appreciate the chance to report on the progress that we've made with the Court Challenges Program since the Human Rights Centre became associated with it 19 months ago for what we thought was a 5-year contract.

The committee itself made a very thorough report, as has been mentioned. I would like, before I report on the progress since then, to run very quickly through some of the conclusions that the committee reached 19 months ago or, I guess, a little over 2 years ago. The committee, after a thorough description of the program, said:

The virtually unanimous verdict of witnesses who appeared before the committee during its hearings is that the reasons for continuation are not merely sufficient, but compelling.

It added later in its report:

In the committee's unanimous view, the Court Challenges Program acts as a distinctive Canadian achievement in the area of human rights.

• 1615

It emphasized very strongly the need for independence from government, for the reason that this program funds challenges against government activity, as has been said, and therefore it is essential that some independent body make the decision of who will get the funding to make those challenges.

It then went on to say that only two possible arguments would justify termination of the program: first, that it had already achieved its goals and that it was no longer needed; second, that it would be justified if it were ineffective and would fail to achieve its objectives even if it were continued.

The court rejected both of those possibilities. It said with regard to the ongoing need for the program that the process of giving practical meaning through litigation and judicial decisions to the rights set forth in the Constitution has barely begun. This process is likely to continue for years to come.

With regard to the effectiveness of the program, it said that it had demonstrably succeeded in assisting applicants to bring their cases before the courts.

I would suggest to the committee that it is important to ask those two questions again today. Has the program outlived its usefulness, and is the program effective?

With regard to outliving the usefulness, my colleagues have graphically demonstrated the need for ongoing assistance to the groups to come before the courts. I would only add that in other governments and other jurisdictions

[Traduction]

Merci.

Le président: Merci beaucoup, madame Ruff. Nous vous sommes reconnaissants de votre témoignage devant ce comité et des renseignements que vous nous avez fournis.

Monsieur Black, je crois que vous serez le dernier intervenant.

M. Black: Merci beaucoup. Je suis très heureux d'avoir l'occasion de vous faire un rapport sur les progrès que nous avons réalisés depuis que le Centre des droits de la personne a été associé à l'administration du Programme de contestation judiciaire il y a 19 mois pour une période de cinq ans, du moins c'est ce que nous pensions à l'époque.

Comme cela a déjà été mentionné, votre comité a déposé un rapport très complet. Avant de vous parler des progrès que nous avons réalisés depuis lors, j'aimerais vous rappeler rapidement certaines des conclusions que le comité a formulées il y a 19 mois, ou plutôt, il y a un peu plus de deux ans. Après une description complète du programme, le comité disait:

D'après la quasi-totalité des témoins qui ont comparu devant le comité, les raisons qui justifient le maintien du programme ne sont pas simplement suffisantes; elles sont impératives.

Plus loin dans son rapport, il ajoutait:

Nous sommes unanimes à dire que le Programme de contestation judiciaire se distingue parmi les réalisations canadiennes dans le domaine des droits de la personne.

Il insistait beaucoup sur la nécessité de l'indépendance vis-à-vis du gouvernement, puisque ce programme offre une aide financière à des personnes qui contestent des activités gouvernementales et il est donc essentiel qu'un organisme indépendant choisisse les plaignants qui recevront de l'aide pour préparer leurs causes.

Le comité disait ensuite que seuls deux arguments pourraient justifier que l'on mette fin à ce programme: premièrement, on pourrait soutenir que le programme a atteint le but visé et que l'on peut maintenant s'en passer ou, deuxièmement, qu'il devrait être supprimé parce qu'il est inefficace et qu'il n'atteindra pas ses objectifs même s'il est maintenu.

Le comité a rejeté ces deux arguments. Il disait que le programme était encore nécessaire car on venait à peine de commencer à donner concrètement un sens aux droits énoncés dans la Constitution grâce aux causes portées devant les tribunaux et aux décisions portées par ceux-ci. Et il ajoutait que ce processus se poursuivra probablement pendant des années.

Pour ce qui est de l'efficacité du programme, le comité disait qu'il avait manifestement permis d'aider des plaignants à porter leurs causes devant les tribunaux.

Je pense qu'il est important de poser à nouveau ces deux questions aujourd'hui. Le programme a-t-il fait son temps ou est-il encore efficace?

Pour ce qui est de son utilité, mes collègues vous ont montré bien clairement que les groupes ont encore besoin d'aide pour porter leurs causes devant les tribunaux. J'ajouterai seulement que dans d'autres régimes et dans

[Text]

that have bills and charters of rights—the United States, for example—that is an ongoing process 200 years later. I cannot imagine that we can think we would have finished that process only 10 years after some of the language rights had come into effect under the Charter and only 6 or 7 years after the equality rights had come into effect.

With regard to the effectiveness of the program, I would like to report on the progress we have made in making the program more effective than it has ever been. We believe we have strengthened the process for appointing panel members, to make sure it is entirely independent. In our consultations we consult with over 300 community groups to get nominations for members of the equality rights panel and the language rights panel. We then have a blue ribbon selection committee, as described more fully in my written remarks.

The panels have improved the co-ordination of dealing with cases where the application concerns both equality rights and language rights in the same case. I think we have strengthened our process of ongoing consultation and advice with community groups, and I would like to publicly thank the advisory committee to the Court Challenges Program, which includes some of the people in this room, for the wonderful advice they have given us since we became associated with the program.

Finally, I would like to mention that the resources of the Human Rights Centre are now fully available, both to the program itself and the users of the program. We have a fine research and documentation centre, and when we took over the program we committed ourselves that 80% of that portion of administrative funds that come to the centre would go to those activities that directly can be of assistance to equality and language groups. We also are working very closely with the new Language Rights Centre at the University of Ottawa.

In my submission, there is no evidence to suggest that the program is ineffective or that the program is no longer needed. Perhaps the strongest evidence of that is the overwhelming support we have received in the two weeks since the announcement of the termination of the program.

I have deposited with the clerk of the committee some examples of newspaper press clippings to show this, also some letters from a wide variety of groups, a press release from the Canadian Bar Association, letters from deans of law across the country, and so on and so forth.

But I would like to call the committee's attention in particular to the letter of Madam Justice Bertha Wilson, which is in the packet of material I filed with the committee. She summarized this far better than I could. She said:

I saw for myself when I was a member of the Supreme Court how invaluable this Program has been to minority groups and to the disadvantaged. It has clearly been well and efficiently administered and has resulted in an

[Translation]

d'autres pays qui ont des déclarations et des Chartes des droits—les États-Unis par exemple—ce processus dure depuis deux cents ans. Je ne peux pas imaginer comment nous pourrions prétendre avoir terminé dix ans seulement après l'entrée en vigueur de certains des droits linguistiques dans la Charte et six ou sept ans seulement après l'entrée en vigueur des droits à l'égalité.

Pour ce qui est de l'efficacité du programme, j'aimerais vous dire comment nous avons réussi à rendre le programme plus efficace qu'il ne l'a jamais été. Nous croyons avoir renforcé le processus de nomination des membres des comités afin de nous assurer de leur indépendance totale. Nous avons consulté plus de 300 groupes communautaires sur le choix des membres du Comité des droits à l'égalité et du Comité des droits linguistiques. Nous avons un comité de sélection dont les membres sont triés sur le volet, et que je décris plus à fond dans mon mémoire écrit.

Les comités ont amélioré la coordination des affaires lorsque la plainte a trait à la fois aux droits à l'égalité et aux droits linguistiques. Je pense que nous avons renforcé le processus permanent par lequel nous consultons et conseillons les groupes communautaires et j'aimerais remercier publiquement le Comité consultatif du programme de contestation judiciaire, dont certains membres sont ici présents, pour les précieux conseils qu'ils nous donnent depuis que nous sommes associés à ce programme.

Enfin, j'aimerais mentionner que les ressources du Centre des droits de la personne sont maintenant totalement disponibles, pour le programme lui-même et pour les utilisateurs du programme. Nous avons un excellent centre de recherche et de documentation et lorsque nous avons assumé la responsabilité du programme, nous nous sommes engagés à ce que 80 p. 100 des ressources d'administration provenant du centre soient affectées aux activités qui peuvent aider directement les groupes réclamant l'égalité et les groupes linguistiques. Nous travaillons en étroite collaboration avec le nouveau Centre des droits linguistiques de l'Université d'Ottawa.

Dans mon mémoire, il n'y a rien qui permet de conclure que le programme est inefficace ou qu'il n'est plus utile. La meilleure preuve en est peut-être la profusion d'appuis que nous avons reçus ces deux dernières semaines depuis l'annonce de l'abolition du programme.

J'ai déposé auprès du greffier du comité quelques articles de presse qui en témoignent, ainsi que certaines lettres provenant de groupes très divers, un communiqué de l'Association du Barreau canadien, des lettres de doyens de facultés de droit de tout le pays, et ainsi de suite.

J'aimerais surtout attirer l'attention du comité sur la lettre du Juge Bertha Wilson, qui se trouve parmi les documents que j'ai déposés au comité. Elle résume la question beaucoup mieux que je ne saurais le faire. Elle dit:

Lorsque j'étais juge de la Cour suprême, j'ai pu constater par moi-même à quel point ce programme a été précieux pour les groupes minoritaires et les personnes défavorisées. Il a manifestement été efficacement

[Texte]

excellent input into the many very significant "test" cases. I am sure that my former colleagues on the Court, if asked, would confirm that view. Indeed, I believe that I can say with complete confidence that the public has unquestionably received full value for its money on this particular Program.

• 1620

I might mention that a number of groups have come to us asking for permission to appear before this committee. I understand you may have received similar requests, further demonstrating this support. We would ask this committee to assist us in ensuring that this fine program continues.

Thank you very much.

Statement by Bill Black (Director, Human Rights Research and Education Centre, University of Ottawa):

I would like to thank the Committee for this opportunity to present a report on the Court Challenges Program. Nineteen months ago, the Human Rights Centre signed a five year agreement with the Department of Multiculturalism and Citizenship and became the host agency for the Court Challenges Program. My report is based both on my experience during that period and on my earlier participation as a member of the Equality Rights Panel when the Program was under the auspices of the Canadian Council of Social Development.

I would like to begin, however, with a quick review of the Report that this Committee made concerning the Court Challenges Program just over two years ago. At that time, the Committee conducted a thorough assessment of the Program, and the Report it prepared remains valuable today.

After describing the Program in some detail, the Committee said (at page 23 Eng.)

The virtually unanimous verdict of witnesses who appeared before the committee during its hearings is that the reasons for continuation are not merely sufficient, but compelling

It continued (at p. 26 Eng.):

In the Committee's unanimous view, the Court Challenges Program ranks as a distinctive Canadian achievement in the area of human rights.

The Committee concluded that only two reasons could possibly justify termination of the program. The first was that it had already achieved what it was intended to achieve. The second was that the Program was not effective and could not fulfil the intentions of those who established it. Both of these possibilities were rejected.

Regarding the first point, the Committee said (at p. 26 Eng):

The process of giving practical meaning, through litigation and judicial decisions, to the rights set forth in the Constitution has barely begun. This process is likely to continue for years to come.

[Traduction]

administré et sa contribution à de nombreuses causes types très importantes a été excellente. Je suis convaincue que mes anciens collègues de la Cour confirmeraient cette opinion si on leur posait la question. En effet, je crois pouvoir affirmer en toute certitude que l'argent des contribuables qui a été consacré à ce programme n'a pas été gaspillé.

Je vous signale qu'un certain nombre de groupes se sont adressés à nous pour obtenir la permission de comparaître devant votre comité. Je sais que vous avez reçu des demandes semblables, qui sont autant de manifestations de cet appui. Nous demanderons à votre comité de nous aider à obtenir que cet excellent programme soit maintenu.

Merci beaucoup.

Exposé présenté par Bill Black, (directeur, Centre de recherche et d'enseignement des droits de la personne, Université d'Ottawa):

Je tiens, tout d'abord, à remercier le comité de m'avoir donné l'occasion de lui faire ce bref exposé sur le Programme de contestation judiciaire. Il y a dix-neuf mois, en vertu d'un accord avec le ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté, le Centre des droits de la personne devenait l'organisme d'accueil pour le Programme de contestation judiciaire. Mon exposé portera sur l'expérience du centre durant cette période; il se fondera également sur ma participation personnelle à titre de membre du Comité des droits à l'égalité, à l'époque où le programme était sous l'égide du Conseil canadien de développement social.

Je veux rappeler, au départ, quelques éléments de l'évaluation que votre comité a faite du programme, il y a un peu plus de deux ans. Après une étude en profondeur, le comité a rendu un rapport sur le programme, rapport qui demeure toujours d'actualité.

Après une description détaillée des activités du programme le comité déclare:

«D'après la quasi-totalité des témoins qui ont comparu devant le comité, les raisons qui justifient le maintien du programme ne sont pas simplement suffisantes; elles sont impératives.»

Le rapport continue:

«Nous sommes unanimes à dire que le Programme de contestation judiciaire se distingue parmi les réalisations canadiennes dans le domaine des droits de la personne. A notre connaissance, il est unique au monde, et d'autres s'y intéressent.»

Le comité en est arrivé à la conclusion que deux motifs seulement pouvaient justifier la suppression du programme: la première, que le programme avait pleinement atteint ses objectifs; la seconde, qu'il était inefficace et inapte à réaliser les buts que poursuivaient ceux qui l'avaient mis en place.

Le comité répond à la première objection de la façon suivante:

«On vient à peine de commencer à donner concrètement un sens aux droits énoncés dans la Constitution grâce aux causes portées devant la justice et aux décisions rendues par celle-ci.»

[Text]

Regarding the second point, the Committee suggested that the Program had “demonstrably succeeded in assisting applicants in the development and financing of cases. This point is elaborated on p. 26 of the Report (English).

I would suggest that it is appropriate to ask these same two questions in evaluating the decision on February 27th to terminate the program three and one-half years early. Has any evidence appeared since the Committee filed its report that would require it to reassess these conclusions?

With regard to the ongoing need for the Program, I think that added experience has shown, if anything, that we underestimated the need for ongoing funding of test cases. In the brief time available, I cannot even scratch the surface of the issues that remain to be decided, but the following examples illustrate the wide variety of issues that are still open:

- What is the scope of the right of minority language parents to participate in the management of their children's schools?
- Exactly what grounds of discrimination come within the protection of section 15 of the Charter?
- What remedies are available when equality or language rights are violated?

Experience in other jurisdictions that have a charter or bill of rights shows that the protection of rights is an ongoing process, not a short-term project. For example, the United States Supreme Court is considering important issues concerning rights 200 years after the U.S. Bill of Rights was enacted. Moreover, constitutional change will make the need for test cases all the more imperative. New constitutional language will achieve its objectives only if funds to enforce rights are available. I should also note that the sudden termination of the Program will leave some individuals and groups who have already filed cases stranded. They may have no funds to appeal if they lose at the first level or to answer a government appeal if they win at trial.

In short, I do not think anyone familiar with constitutional litigation would suggest that the job of interpreting the constitution has been completed.

The second question concerns the effectiveness of the Program in achieving its objectives. Again, there is not time for a thorough review, but I would like to call the Committee's attention to steps that have been taken over the last two years to strengthen the Program:

- A new process has been put in place for the selection of members of the Language Rights Panel and the Equality Rights Panel. It begins with consultation with over 300 individuals and groups who nominate candidates. Those nominations are then submitted to a blue-ribbon language or equality selection committee. The members of the Language Rights Selection Committee have been Gérard Lévesque and Victor Goldbloom, who has been named Official Languages

[Translation]

Quant à la seconde, le comité a reconnu que le programme avait été aussi efficace que le permettaient la Charte elle-même et ses mécanismes d'application. (Voir Rapport. .p. 28).

Ces deux mêmes questions, à mon avis, sont pertinentes pour apprécier la décision du 27 février dernier d'abolir le programme trois ans et demi avant la date prévue. Quelque élément nouveau de preuve serait-il apparu depuis la publication du rapport du comité qui contraindrait ce dernier à contredire ses propres conclusions?

En ce qui concerne l'actualité des besoins que cherche à satisfaire le programme, l'expérience démontre que, loin d'avoir exagéré la nécessité de financer les causes types, nous l'avons peut-être sous-estimée. Dans les quelques moments qui me sont alloués, je ne pourrais même pas simplement énumérer les problèmes qui appellent une solution. Néanmoins, quelques exemples devront suffire pour illustrer la diversité et l'importance des questions qui n'ont jamais encore été résolues:

- Quelle est la portée du droit des parents appartenant à une minorité de langue officielle de participer à la gestion des écoles que fréquentent leurs enfants?
- Quels sont les motifs de discrimination qui déclenchent la protection de l'article 15?
- Quels sont les redressements possibles à une violation des droits à l'égalité ou des droits linguistiques?

L'expérience dans les autres ressorts qui bénéficient d'une charte ou d'un «bill of rights» démontre que la protection des droits fondamentaux exige un effort continu; ce n'est pas une entreprise à court terme. La Cour suprême des États-Unis, par exemple, étudie encore aujourd'hui le sens et la portée de droits affirmés il y a deux cents ans. De plus, les modifications constitutionnelles actuellement envisagées rendront encore plus nécessaires les causes types. J'ajoute que la suppression du programme laissera démunis nombre de groupes et de personnes qui ont déjà entamé des poursuites. Ils risquent de se retrouver sans possibilité d'appel si la décision de première instance va contre eux, ou dans l'impossibilité, le cas échéant, de défendre une décision favorable contre un appel par le gouvernement.

En somme, il est bien clair que l'interprétation de la Constitution est loin d'être terminée et qu'il reste une tâche énorme à accomplir dans ce domaine.

La seconde objection avait trait à l'efficacité du programme. Ici encore, je n'ai pas le temps de faire un exposé complet, mais je tiens à rappeler les démarches qui ont été entreprises au cours des deux dernières années pour renforcer le programme:

- Un nouveau processus de sélection des membres des comités des droits à l'égalité et des droits linguistiques a été instauré. Plus de 300 personnes et groupes sont d'abord consultés. Des comités de sélection formés de personnes de grande réputation choisissent ensuite parmi les personnes proposées. Ont notamment participé à ces comités de sélection du Comité des droits linguistiques, MM. Gérard Lévesque et Victor Goldbloom, l'actuel Commissaire aux

[Texte]

Commissioner for Canada. The members of the Equality Rights Selection Committee have been Catherine Frazee, Chair of the Ontario Human Rights Commission, Raj Anand, past Chair of the Ontario Human Rights Commission and Juanita Westmoreland-Traore, who has held academic and human rights posts in Montreal and who recently has been named Employment Equity Commissioner for Ontario.

- New mechanisms have been put in place to co-ordinate the assessment of applications that raise both equality and language rights issues. This type of case has become more frequent, and the Program has responded with new procedures for consultation between the panels.

- The Human Rights Centre itself has expanded the research and documentation resources that are available both to the program and those funded by the Program. When we assumed responsibility for the Program, the Centre gave the commitment that 80 percent of funds coming to the Centre for administration of the Program would be devoted to those parts of the Centre that directly assist with language and equality rights research. We are working closely with the new Language Rights Centre at the Faculty of Law of the University of Ottawa to further develop these resources.

I should add that these steps have not resulted in any increase in administrative expenses. Indeed, the total administrative expenses are significantly below those for 1989-1990, the year before the Centre became associated with the Court Challenges Program.

Perhaps the most important evidence of the effectiveness of the Program is the support that it has received since the termination was announced on February 27, 1992. Other witnesses will be presenting you with letters from a wide variety of community groups. I would like to present the committee with a few of the letters we have received at the Human Rights Centre, including letters from the B.C. Civil Liberties Association and from distinguished academics including Dean André Braen, Dean Donald McRae, Dean Lynn Smith, Dean Roland Penner, Dean James MacPherson and Dean Robert Sharpe, together with other faculty members at the University of Toronto Faculty of Law. I would particularly like to call the Committee's attention to the letter to the Minister of Justice from Madam Justice Bertha Wilson, formerly a member of the Supreme Court of Canada. She sums up the issue better than I possibly could. She says:

I saw for myself when I was a member of the Supreme Court how invaluable this Program has been to minority groups and to the disadvantaged. It has clearly been well and efficiently administered and has resulted in an excellent input into the many very significant "test" cases. I am sure that my former colleagues on the Court, if asked, would confirm that view. Indeed, I believe that I can say with complete confidence that the public has unquestionably received full value for its money on this particular Program.

[Traduction]

langues officielles du Canada. Le comité de sélection des membres du Comité des droits à l'égalité a compté parmi ses participants M^{me} Catherine Frazee, présidente de la Commission ontarienne des droits de la personne, M. Raj Anand, ancien président de cette commission et M^{me} Juanita Westmoreland-Traore, qui a travaillé à Montréal dans le milieu universitaire et dans celui des droits de la personne et qui est maintenant présidente de la Commission ontarienne de l'équité en matière d'emploi.

- De nouveaux mécanismes ont été mis en place pour évaluer les demandes de financement qui relèvent à la fois des droits à l'égalité et des droits linguistiques. Ce type de demande s'est accru, et le programme a réagi en créant de nouvelles procédures de consultation entre les comités décisionnels.

- Le Centre des droits de la personne a accru ses ressources en matière de documentation et de recherche, qui sont disponibles et au programme et à ses usagers. Lorsque nous avons assumé la responsabilité du programme, nous avons promis d'affecter 80 p. 100 des fonds qui nous seraient versés pour son administration à des ressources directement pertinentes à la recherche en matière d'égalité et de droits linguistiques. Nous travaillons en étroite collaboration avec le nouveau Centre des droits linguistiques de la Faculté de droit de l'Université d'Ottawa afin de développer ces ressources.

Je dois ajouter que ces mesures n'ont entraîné aucune augmentation des dépenses administratives. En fait, les dépenses administratives totales sont considérablement inférieures à celles de l'exercice 1989-1990, l'année précédant la venue du Programme de contestation judiciaire au centre.

La preuve peut-être la plus importante de l'efficacité du programme est l'appui manifesté à son endroit depuis l'annonce de sa suppression le 27 février 1992. D'autres témoins vous remettront des lettres provenant d'une vaste gamme de groupes communautaires. Pour ma part, j'aimerais présenter au comité quelques lettres reçues au Centre des droits de la personne, y compris des lettres de la B.C. Civil Liberties Association et d'universitaires distingués, tels que les doyens André Braen, Donald McRae, Roland Penner, James MacPherson, Robert Sharpe et M^{me} la doyenne Lynn Smith, ainsi que des professeurs de la Faculté de droit de l'Université de Toronto. J'aimerais souligner en particulier la lettre qu'a adressée M^{me} le juge Bertha Wilson, anciennement de la Cour suprême du Canada, à la ministre de la Justice. Elle résume l'enjeu beaucoup mieux que je n'aurais su le faire, en écrivant:

«J'ai vu moi-même, lorsque j'étais juge à la Cour suprême, l'importance cruciale de ce programme pour les groupes minoritaires et les personnes défavorisées. Manifestement, le programme a été bien administré, avec efficacité, et il a grandement contribué aux nombreuses et fort importantes causes types. Je suis certaine que mes anciens collègues de la Cour suprême seraient du même avis si on leur posait la question. Je crois même être en mesure de dire en toute confiance que le public a été fort bien servi par ce Programme.»

[Text]

I hope this Committee will reach a similar conclusion and will provide its valuable assistance in reversing the decision made in February so that this essential program can continue.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Black. Thank you also for your presentation.

The chair will now recognize questions from the committee. I suspect we shouldn't allow more than a half hour at the very most, because we have two other groups to hear. We do have the room until 6 p.m., I think. There is a vote at 6 p.m., if I am not mistaken.

I will stop the questions certainly at the very latest by 4.50 p.m. Is that agreed?

Some hon. members: Agreed.

Mrs. Gaffney (Nepean): Thank you very much for four wonderful, excellent presentations. I apologize. I am going to have to leave here in 10 minutes, but I am certainly glad that I was here to hear your comments.

With the government's cancelling the Court Challenges Program, we might as well not have a Charter of Rights and Freedoms in this country. Certainly what created the Court Challenges Program was the fact that we suddenly did have a Charter of Rights and Freedoms.

We have been asking questions in the House of Commons about this program, and I had asked about another program that was cancelled today with regard to peace and security in this country. Regardless of which program you are talking about, all serve a very, very special function.

If they carry through and cancel this program, do you believe that there is any other agency within the government departments that can carry on with this program, such as the Human Rights Commission, without having a very definite conflict of interest? How can the government challenge itself?

I don't know who wants to answer that.

Mr. Black: The associate commissioner and chief commissioner of the Canadian Human Rights Commission have taken a very strong public stance favouring the continuation of this program, precisely because I think the commission recognizes that it wouldn't be in a position to carry the slack.

My colleagues may also want to comment, but I certainly know of no other program that could possibly take up the slack.

Mrs. Gaffney: Do you believe the government's reasons for cancelling the program are valid? Do you think there is some other motive for cancelling it?

Ms Ruff: The reasons aren't valid, in my view, in that if you look at them they don't make any sense.

One reason given is that jurisprudence has been well established. That is just patently not the case. It is not true, neither on language rights nor on equality rights. There is no way that's a defensible argument.

[Translation]

J'espère que le comité en arrivera à une conclusion semblable et qu'il contribuera à faire renverser la décision prise en février afin que cet important programme puisse poursuivre ses activités.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Black. Merci pour votre exposé.

Le président permettra maintenant aux députés de poser des questions. Je pense que cette période de questions ne devrait pas durer plus d'une demi-heure tout au plus, car nous avons encore deux groupes de témoins à entendre. Cette pièce nous est réservée jusqu'à 18 heures, je pense. Il y a un vote à 18 heures, si je ne me trompe pas.

J'interromprai donc les questions au plus tard à 16h50. Etes-vous d'accord?

Des voix: D'accord.

Mme Gaffney (Nepean): Merci beaucoup pour ces quatre excellents exposés. Je m'excuse. Je devrai partir dans 10 minutes, mais je suis très heureuse d'avoir eu l'occasion d'entendre ce que vous aviez à dire.

Si le gouvernement abolit le Programme de contestation judiciaire, il pourrait tout aussi bien abolir la Charte des droits et libertés. C'est justement l'adoption de la Charte qui a entraîné la création de ce programme.

Nous avons posé des questions sur ce programme à la Chambre des communes et j'ai également posé des questions sur un autre programme concernant la paix et la sécurité dans ce pays qui a été annulé aujourd'hui. Tous les programmes, quels qu'ils soient, jouent un rôle très très spécial.

Si le gouvernement persiste et abolit ce programme, croyez-vous qu'un autre organisme relevant d'un ministère, comme la Commission des droits de la personne, pourra se charger de l'exécution de ce programme sans être très nettement en situation de conflit d'intérêts? Comment le gouvernement peut-il contester ses propres décisions?

Qui veut répondre à cette question?

M. Black: Le président et la vice-présidente de la Commission canadienne des droits de la personne ont exprimé publiquement leur très ferme appui au maintien de ce programme, précisément parce que la Commission reconnaît, je pense, qu'elle ne serait pas en mesure de prendre la relève.

Mes collègues voudront peut-être ajouter quelque chose, mais, pour ma part, je ne connais aucun autre programme qui pourrait remplacer le Programme de contestation judiciaire.

Mme Gaffney: Croyez-vous que les raisons que le gouvernement a invoquées pour justifier l'abolition de ce programme sont valables? Pensez-vous qu'il avait d'autres raisons d'agir ainsi?

Mme Ruff: Les raisons ne tiennent pas, à mon avis, lorsqu'on les examine on voit bien qu'elles sont insensées.

L'une des raisons qui a été donnée est qu'il existe maintenant une jurisprudence bien établie. Ce n'est manifestement pas le cas. Ce n'est pas vrai, ni en ce qui concerne les droits linguistiques ni en ce qui concerne les droits à l'égalité. C'est un argument qui ne se défend absolument pas.

[Texte]

The other one is that the Minister of Justice, Kim Campbell, has said that she will play this role. That is unacceptable. When the government set up the Court Challenges Program it very clearly said, and it said again in 1990, that it must be independent of government.

I think you can quote the government's own position, which was that it must be at arm's length from government. There is a conflict of interest. It cannot be done by the government.

The Minister of Justice, Kim Campbell, said to us when we had a meeting with her, the equality-seeking groups, that if anyone told her or showed her that it affected access to justice she would reconsider. I think it would be very important perhaps for this committee, with its knowledge of this area, to take the position that it does affect access to justice.

The other argument that has been given is that it's part of the budget cost-cutting generally. This is the only independent program making constitutional rights accessible. The amount of money is minimal. The amount of money the government will save, in fact, is negligible.

What it means is that cases may or may not go forward. If they go forward at all, they are going to go forward in a disorganized way, in a costly, ineffective way. The program is a way in which a test case goes forward, which is a much more efficient way of using money or court resources. None of those reasons stands up at all.

• 1625

Mrs. Gaffney: I am wondering about prior to the Court Challenges Program. I am looking in your report, Mr. Black, at the numbers of court challenges and cases that you have had concerning equality rights and language rights. What happened and what was done before there was a Court Challenges Program? What recourse did people have, or were human rights abuses just rampant? Did anybody challenge them, or did you have to have money to challenge them in the courts? What did an individual do?

Mr. Black: With regard to the equality provisions, the Court Challenges Program came in more or less simultaneously with the coming into effect of the equality rights provisions of the Charter. Fortunately we have had this program from the beginning of the equality rights provisions.

With regard to the protection of language rights, I think it is fair to say that before the language rights provisions came in there wasn't adequate protection across the country. Perhaps Professor Bertrand may want to comment. That led indeed to the institution of this program in 1978.

[Traduction]

L'autre raison, qu'a donnée la ministre de la Justice, Kim Campbell, est qu'elle allait elle-même remplir ce rôle. C'est inacceptable. Lorsque le gouvernement a créé le Programme de contestation judiciaire il a dit très clairement qu'il devait être indépendant et il l'a répété en 1990.

Je pense que nous pourrions citer la position prise par le gouvernement lui-même, c'est-à-dire que le programme devait fonctionner d'une façon indépendante du gouvernement. Sinon, il y a conflit d'intérêts. Le gouvernement ne peut pas administrer ce programme.

Lorsque la ministre de la Justice, Kim Campbell, a rencontré les groupes réclamant l'égalité, elle nous a dit que si quelqu'un pouvait lui montrer que l'abolition du programme aurait un effet sur l'accès au système judiciaire, elle réexaminerait la question. Étant donné les connaissances que votre comité a dans ce domaine, je pense qu'il serait très important que vous fassiez valoir que cette décision a bel et bien un effet sur l'accès au système judiciaire.

On a également justifié cette décision en disant que cela faisait partie des réductions budgétaires. Le Programme de contestation judiciaire est le seul programme indépendant qui rend les droits constitutionnels accessibles. Les sommes en jeu sont minimales. En fait, l'économie que réalisera le gouvernement est négligeable.

À cause de cette décision, certaines affaires ne pourront peut-être pas aller de l'avant. Si ces causes ne sont pas tout simplement abandonnées, elles seront préparées de façon désorganisées, coûteuses et inefficaces. Le programme permettait de présenter des causes types, ce qui est une façon beaucoup plus efficace d'utiliser les ressources financières et judiciaires. Aucune de ces raisons ne tient.

Mme Gaffney: Je me pose des questions sur la période précédant la création du Programme de contestation judiciaire. Je regarde votre rapport, monsieur Black, où vous donnez des chiffres sur le nombre de contestation judiciaire et les causes que vous avez défendues en matière de droit à l'égalité et de droits linguistiques. Mais quelle était la situation avant la création du Programme de contestation judiciaire? Les gens avaient-ils un recours quelconque, ou y avait-il simplement beaucoup de violations de droits de la personne? Avait-on la possibilité ou les moyens financiers de contester une situation injuste devant les tribunaux? Que pouvait-on faire à l'époque?

M. Black: Quant aux dispositions relatives au droit à l'égalité, le Programme de contestation judiciaire a été créé plus ou moins au moment de l'entrée en vigueur des dispositions de la Charte en matière d'égalité. Nous avons eu la chance de bénéficier de ce programme dès l'entrée en vigueur des dispositions en matière d'égalité.

En ce qui concerne la protection des droits linguistiques, je ne crois pas me tromper en vous disant que la protection des Canadiens était insuffisante avant l'entrée en vigueur des dispositions en matière d'égalité. Peut-être que le professeur Bertrand aurait quelque chose à ajouter à ce sujet-là. C'est justement pourquoi on a créé ce programme en 1978.

[Text]

Ms Ruff: I'd like to add something. If you look at the cases that have been funded by the program, it's clear that these are cases that have never been allowed to come forward.

I could tell you some of the cases. The prison for women one was there for years and years and the issue was not able to be dealt with. There is language training for immigrant minority women, violence against immigrant women, discrimination against families with a child with a disability by the immigration department, all kinds of discrimination against gay and lesbian couples, discrimination on the basis of disability in the tax system and the CRTC and in access to jobs and transportation, aboriginal issues, prisoners, and prisoners with AIDS put in solitary confinement, prisoners dying because they are getting outdated and inadequate medical treatment, poverty issues, racial issues, discrimination in the RCMP system and discrimination against Inuit women by the justice system.

These are all major issues in society that have not been able to be heard in the justice forum. Society pays a cost for that.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I have only one question, Mr. Chairman, because I happen to agree with everything you have said.

I totally agree that if you listen to the responses from ministers in the House on questions, it is obvious that this thing was not well thought out and that the responses we are getting in the House are coming from people who really don't believe what they are saying. That is my clear impression. They are defending the indefensible and they don't like it, quite frankly. That is my impression.

I wanted to ask you one question, though. How many cases actively before the courts are at that stage in development where you may be ready to proceed to the courts?

Ms Côté: There are 85 cases that are either before the courts or just about to go before the courts.

Mr. Young: What happens to these?

Ms Côté: What happens with these cases is that there are many delays, partly inherent to the judicial process. What we have noticed and what we have been hearing from the users of the program is that the federal government will often use dilatory tactics as a way of gaining time and as a way of making sure that the very limited funds that we do give applicants are used up quite quickly.

I have been consulting with groups trying to determine to what extent the program already answers the needs of groups who want to litigate equality rights issues. I see these as very important issues. The funding that we give these is already relatively low compared to the real costs.

[Translation]

Mme Ruff: Je voudrais ajouter quelque chose. Si vous regardez les dossiers financés par le programme, vous allez tout de suite comprendre qu'en l'absence de ce dernier, ces questions n'auraient jamais été débattues devant les tribunaux.

Je pourrais d'ailleurs vous en citer quelques exemples. Pendant des années, le problème de la prison pour femmes n'a pas pu être abordé ou réglé. Et il y avait beaucoup d'autres dossiers: la formation linguistique pour les femmes immigrantes faisant partie de groupes minoritaires, la violence contre les femmes immigrantes, la discrimination de la part du ministère de l'Immigration contre les familles qui ont un enfant handicapé, les nombreux exemples de discrimination contre les couples homosexuels et lesbiennes, la discrimination contre ceux qui ont un handicap quelconque, qu'on parle du régime fiscal, du CRTC ou de l'accès aux emplois et au transport, les questions autochtones, les détenus, l'isolement cellulaire des détenus atteints du SIDA, les décès dans les prisons causés par l'insuffisance du matériel médical et des soins médicaux, les questions de pauvreté, les questions de relations interraciales, la discrimination au sein de la GRC et la discrimination contre les femmes Inuit par notre système judiciaire.

Ce sont toutes des questions importantes qui n'ont pas pu être débattues devant les tribunaux. Et cette lacune coûte cher à notre société.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je n'ai qu'une question à poser, monsieur le président, car il se trouve que je suis tout à fait d'accord avec tout ce que vous avez dit.

Après avoir écouté les réponses des ministres à la Chambre des communes sur la question, il me semble très clair, comme vous l'avez dit, que le gouvernement n'a pas bien réfléchi avant d'agir, car ceux qui nous offrent ces réponses à la Chambre n'ont pas l'air d'y croire. En tout cas c'est bien l'impression que j'ai. Ils essaient de défendre une décision indéfendable, et ils n'aiment pas beaucoup avoir à le faire. En tout cas, c'est comme cela que je vois la chose.

Mais je voulais vous poser une question. Combien de vos dossiers sont arrivés au stade où vous êtes presque sur le point d'aller devant les tribunaux?

Mme Côté: À l'heure actuelle, il y a quelque 85 dossiers qui sont déjà devant les tribunaux ou sont sur le point de l'être.

M. Young: Et qu'arrivera-t-il dans le cas de ces dossiers?

Mme Côté: Eh bien, il y a de nombreux retards, à cause de la nature même du système judiciaire. Nous-mêmes avons remarqué, et les utilisateurs du programme nous l'ont également signalé, que le gouvernement se sert souvent de moyens dilatoires pour gagner du temps et pour s'assurer que les fonds très limités que nous accordons aux demandeurs s'épuisent rapidement.

Je consulte différents groupes pour essayer de déterminer dans quelle mesure le programme répond déjà aux besoins des groupes qui veulent défendre leurs droits à l'égalité devant les tribunaux. Pour moi, ce sont des questions très importantes. Et le financement que nous leur accordons est relativement peu élevé, par rapport aux coûts réels.

[Texte]

These are the cases that are active right now in terms of equality rights. They may take two or three years before we actually do get a ruling. Then, as I said, the majority of these cases are at trial level. Of these 85 cases, I have 72 that are on trial level.

The groups are just starting actually to use the courts or to bring the issues in front of the courts. I think we should realize that the existence of the Court Challenges Program is not known by very many groups who may profit from its services or its resources.

• 1630

When the program was renewed we were explicitly prohibited from funding national community meetings, and this was a very important way for the program to explain to groups what it was doing, to explain to groups how to use the Charter and section 15 rights.

So, in effect, the program is being cut exactly at the time when it really is starting to operate to its full effect. I find it such a shame that this unique experiment we have in Canada here will be cut half-way without ever knowing how this really has changed and made a difference in our society. I don't know if I answered your question, Mr. Young.

Mr. Young: Yes. Did anyone have any inkling at all the program was threatened after we finally got the government's commitment in 1990?

Mr. Black: I can respond that we had what we thought were routine communications with the department the day before and we were told everything was going well. So as of 24 hours before it happened, we had no inkling.

Mr. Young: As I say, I happen to agree with you in terms of the arguments. We made them before and you make them again. The trick now is to convince the people who made the decision, to convince them they made the wrong one.

The Chairman: Thank you, Mr. Young. I want to follow up with one that leads from yours. You've indicated to us the number of cases you have in the system, in the pipe. Is it your understanding from the announcement that each and every one of those will still be eligible for further funding until each reaches its respective conclusion?

Mr. Black: No. What we have been told is that they will be funded through the level for which funding has already been granted. So if they've been given funding for trial, it will be funded at trial, but if then, as was explained by Andrée Côté, they lost at trial they would have no chance to appeal. If they won at trial and the government appealed, they're on their own and they might have to concede the case.

The Chairman: I see.

[Traduction]

Voilà donc le type de dossiers que nous traitons activement dans le domaine des droits à l'égalité à l'heure actuelle. Il va peut-être falloir attendre deux ou trois ans avant d'obtenir une décision. Comme je vous l'ai déjà dit, la majorité de ces dossiers sont en première instance. Des 85 dossiers mentionnés, il y en a 72 qui sont en première instance.

Les groupes commencent à peine à s'adresser aux tribunaux pour défendre leurs intérêts. Il faut être conscients du fait que bon nombre de groupes qui pourraient profiter de ces programmes ou de ces ressources ignorent l'existence du Programme de contestation judiciaire.

Lorsque le programme a été reconduit, on a cru bon de nous interdire de financer des réunions communautaires dans les différentes régions du pays, alors que c'est un moyen très important, en ce qui nous concerne, d'expliquer le programme et l'application de la Charte et entre autres, l'article 15, aux groupes intéressés.

En réalité, on élimine le programme au moment même où il commence à avoir le plus d'impact. Je trouve vraiment dommage que l'expérience unique que nous avons faite ici au Canada prenne fin à mi-chemin, sans que l'on sache vraiment quelle a été son incidence sur la société. Je ne sais pas si j'ai vraiment répondu à votre question, monsieur Young.

M. Young: Oui. Lorsque le gouvernement s'est enfin engagé à reconduire le programme en 1990, est-ce que vous vous doutiez que celui-ci était menacé?

M. Black: Si je peux répondre à votre question, nous avons eu des discussions avec le ministère la veille de l'annonce, et on nous a dit que tout allait bien. Donc, 24 heures avant l'annulation du programme, nous ignorions complètement le sort qu'on nous réservait.

M. Young: J'appuie tout à fait les arguments que vous avez fait valoir à ce sujet. Ce sont les mêmes arguments que nous-mêmes avons avancés à l'époque. Ce qu'il faut maintenant, c'est convaincre les décideurs qu'ils ont pris la mauvaise décision.

Le président: Merci, monsieur Young. J'ai une question à poser sur le même sujet. Vous nous avez indiqué le nombre de dossiers qui sont actuellement actifs. Est-ce qu'on vous a fait comprendre que chacun de ces dossiers continuera d'être financé tant qu'il n'aura pas été réglé?

M. Black: Non. On nous a dit que le financement sera maintenu pour le niveau de financement déjà accordé. Donc, si l'on a autorisé le financement jusqu'à la procédure en première instance, ce financement est garanti, mais comme l'a expliqué Andrée Côté tout à l'heure, s'il n'y a pas gain de cause lors de la procédure en première instance, il n'y aurait pas de possibilité d'appel à ce moment-là. S'il y avait gain de cause dans la procédure en première instance, et que le gouvernement en interjetait appel, ils ne pourraient plus recevoir de financement, et ils seraient peut-être obligés de laisser tomber l'affaire.

Le président: Je comprends.

[Text]

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Madame Côté, vous disiez que vous aviez 85 causes. Est-ce que certaines de ces 85 causes seront rayées du rôle des tribunaux ou si elles seront considérées comme des causes payées et entendues éventuellement?

Vous avez 2,75 millions de dollars par année. Combien de causes financez-vous annuellement en moyenne?

Mme Côté: Pour répondre à votre première question, monsieur Koury, le gouvernement nous a assuré qu'il allait respecter les engagements. Maintenant, dans certains dossiers, lorsque nous finançons une cause, nous avons des contrôles très stricts. On accorde une aide en principe et on demande au demandeur de nous fournir un plan détaillé des arguments qu'il veut soumettre, un plan détaillé de son échéancier ainsi qu'un plan détaillé de son budget. À ce moment-là, on approuve le budget ou on fait des recommandations. Dans certains cas, les groupes vont avoir des budgets approuvés de 15,000\$, de 20,000\$, etc.

Avec la décision d'abolir le Programme et, en conséquence, d'abolir les instances décisionnelles du Programme, c'est-à-dire les comités de droits qui doivent décider si une cause doit obtenir un plus grand financement, par exemple, je vois difficilement comment on va pouvoir augmenter les sommes dans ces cas-là. Également, je vois difficilement comment on va pouvoir verser des subventions en aide extraordinaire. Ces subventions sont offertes dans certaines causes où il y a des questions de preuve qui sont particulièrement difficiles.

• 1635

On se rend compte de plus en plus que, dans les causes-types où il s'agit d'établir des preuves d'un désavantage social, une preuve sur les besoins d'une communauté francophone dans une région, par exemple dans les Prairies, une preuve sociologique qui est parfois difficile à faire, une somme de 35,000\$ s'épuise rapidement.

Pour répondre à votre question, le gouvernement s'est engagé à payer les frais au niveau de cour déjà entamé, mais comme les groupes n'auront peut-être pas la possibilité d'obtenir du financement extraordinaire ou même le montant maximal de 35,000\$ qui a été offert initialement, je crains que certains groupes ne soient obligés d'abandonner leurs procédures en cours de route.

M. Koury: Parlez-vous des appels ou de la continuation. . .

Mme Côté: D'après ce que j'ai compris des représentants du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté, il n'est pas question d'obtenir un financement pour aller en appel. Il n'en est tout simplement pas question. Je crains que les effets de ceci soient réellement néfastes. À ce moment-là, les groupes sont victimes du chantage des pressions économiques qui peuvent être exercées par un gouvernement provincial ou par le gouvernement fédéral.

M. Koury: J'allais en venir à cela, mais je voudrais d'abord savoir combien de causes vous prévoyez financer, pendant un an et demi en fonction, avec vos 2,75 millions de dollars.

[Translation]

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Mrs. Côté, you mention that you have some 85 cases. Will some of those 85 cases be struck from court registers or will they be considered to have been paid for and eventually be heard?

You have an annual budget of some \$2.75 million. How many cases do you fund annually on average?

Ms. Côté: To answer your first question, Mr. Koury, the government has assured us that it will honour its commitments. Now when we do fund certain cases, we do so on the basis of very strict controls. In other words, we approve funding in principle and then ask the applicant to provide a detailed explanation of the arguments he intends to present, a detailed schedule and a detailed budget. Then we may approve the budget or make certain recommendations. In some cases, groups are asking for budgets of \$15,000 or \$20,000.

With the decision to cancel the program and, consequently, to abolish the program's decision-making bodies—in other words the rights panels that must decide whether a case should receive additional funding, for instance—I think it will probably be very difficult to provide additional funds in such cases. I also think it will be equally difficult to provide special grants. Such grants are available in cases where evidence requirements are particularly onerous.

We are increasingly realizing that in test cases where we must provide a social disadvantage, like the needs of Francophone community in a given region—the Prairies, for instance—sociological evidence of this type is sometimes hard to put together, and as a result, a \$35,000 budget does go quickly.

To answer your question, the government has undertaken to pay the court costs of any cases that are already underway, but because groups will not be able to obtain special funding or even the maximum amount of \$35,000, that was initially available, I'm afraid that some groups may have to drop their cases at some point.

Mr. Koury: Are you talking about appeals or simply going ahead. . .

Ms Côté: Well, from what I've understood from officials of the Multiculturalism and Citizenship Department, funds for appeals are absolutely out of the question. Such funding will simply not be available. And I am concerned that this will have an extremely detrimental effect. If that occurs, groups will really fall victim to economic blackmail on the part of provincial governments or the federal government.

Mr. Koury: I was coming to that point, but I wanted to ask you how many cases you intend to fund over the next year and a half of operation, with your \$2.75 million.

[Texte]

Mme Côté: Oui, un an en fonction.

M. Koury: Avez-vous 1,000, 2,000, 3,000 ou 100 causes entre les mains?

Mme Côté: En matière de droits à l'égalité, on a de 150 à 175 demandes de financement, je crois.

M. Koury: Annuellement?

Mme Côté: En matière de droits linguistiques, on a 30 ou 35 demandes environ. Je pourrais par ailleurs vous fournir des renseignements plus précis.

M. Koury: Je voulais simplement savoir si le montant était suffisant pour le nombre de causes ou s'il faudrait l'augmenter si le Programme était reconduit.

Verriez-vous des objections à ce que le Programme passe sous la gouverne provinciale? Verriez-vous là quelque chose de néfaste ou de négatif? Est-ce que ma question est assez précise?

Mme Côté: Je pense que M. Bertrand brûle d'envie de répondre.

Me Bertrand: Par exemple, en Alberta, dans le cas de l'arrêt Mahé, il y a certaines choses qui auraient dû être faites par le gouvernement et qui ne sont pas faites à l'heure actuelle.

À Terre-Neuve et en Nouvelle-Écosse, il n'y a pas d'écoles françaises. Dans quelle mesure pourrait-on s'attendre à ce qu'un gouvernement s'adresse aux tribunaux pour corriger une situation dont il est lui-même responsable? Telle est la question.

M. Koury: Que ce soit chapeauté par la Nouvelle-Écosse, l'Île-du-Prince-Édouard, Terre-Neuve ou le gouvernement fédéral, ce sont les mêmes gens qui sont là dans différentes provinces. Quelle serait la différence?

Mme Côté: Il y aurait une différence très importante. Le Programme de contestation judiciaire est un programme autonome. On est indépendants du gouvernement. C'est essentiel vu que le gouvernement est la partie défenderesse dans ces causes-là. Si on transfère le Programme aux provinces, d'après ce que j'ai compris, il n'y aura pas de garantie d'autonomie pour le Programme. Je me pose une question lorsque le gouvernement suggère cette solution: S'est-il assuré que toutes les provinces, parce que nous finançons toutes les causes dans les provinces et dans les territoires, se sont engagées à défendre les droits des francophones qui vivent au Canada et des anglophones qui vivent au Québec? On n'en a pas entendu parler. Je pense que c'est courir un très grand risque, alors qu'on connaît les propos de certains premiers ministres de certaines provinces qui disent publiquement ne pas vouloir respecter les droits des francophones.

[Traduction]

Ms Côté: Yes, over the next year of operation.

Mr. Koury: Do you have 1,000, 2,000, 3,000 or only 100 cases that you are currently working on?

Ms Côté: With respect to equality rights, we are currently processing between 150 and 175 funding applications, I believe.

Mr. Koury: Per year?

Ms Côté: As far as language rights are concerned, it's about 30 or 35 applications. I could in fact provide you with more accurate information in that regard.

Mr. Koury: I simply wanted to find out whether that budget was adequate for the number of cases you are dealing with, or whether it would have to be increased were the Program to be renewed.

Would you have any objections to this program becoming a provincial responsibility? Do you see that as something potentially negative? Is my question precise enough?

Ms Côté: I believe Mr. Bertrand is dying to answer that one.

Mr. Bertrand: In Alberta, for example, given the Mahé case ruling, the government should have taken some action, and yet, nothing has been done thus far.

In Newfoundland and Nova Scotia, there are no French schools. Is it reasonable to expect a government to go before the courts to correct a situation that it itself is responsible for? That is the question.

Mr. Koury: Whether the Program is overseen by Nova Scotia, Prince Edward Island, Newfoundland or the federal government, the same people will be involved in different provinces. So what difference would it make?

Ms Côté: Well, there would be one very important difference. The Court Challenges Program is a completely independent program. We work at arms' length from the government. That is absolutely essential, given that the government is the defendant in all these cases. If the Program were to be transferred to the provinces, from what I have been told, its autonomy would not be guaranteed. So when I hear the government make such a suggestion, I cannot help but ask myself whether it has taken steps to ensure that all the provinces—because we find cases in all the provinces and territories across Canada—have undertaken to defend the rights of francophones throughout Canada and anglophones in Quebec. No such assurances have been given to us. I think it is terribly risky to suggest such a thing, given what the premiers of certain provinces have been saying publicly about not wanting to respect the rights of francophones.

• 1640

Je crois qu'il est très risqué de faire cela à l'heure actuelle. Il est surtout très risqué de détruire un des rares programmes qui sont indépendants du gouvernement, un programme qui répond aux besoins des communautés qu'il est censé desservir et qui tente d'être à leur service de la façon la plus adéquate. Les ressources du Programme sont au service des groupes.

So, I think that would be extremely risky at this time. And it is especially risky to destroy one of the rare programs that operates at arm's length from the government, a program that meets the needs of the communities it is supposed to serve and attempts to provide them with the best possible service. The program's resources are there for the groups that need them.

[Text]

Cela dit, les demandes sont étudiées par les avocats du Programme; elles sont passées au peigne fin. Nous avons des critères très sévères. On n'est pas un service d'aide juridique. On finance des causes-types, et il faut qu'elles soient méritoires. Les comités des droits peuvent exiger certaines conditions pour qu'un groupe reçoive le financement et on surveille si les conditions sont effectivement appliquées. Il y a donc un contrôle très strict qui s'opère au niveau interne, au Programme de contestation judiciaire. Pour préserver cette indépendance, les gens du Programme aimeraient être redevables à votre Comité. Depuis le renouvellement, le gouvernement fédéral nous a posé beaucoup de questions sur les causes. Pourquoi est-ce qu'on finance telle cause? Il nous semble que ce n'est pas une question qui relève de l'égalité. On nous a posé plusieurs questions comme celle-là. Au fond, il y a un risque que ce gouvernement s'ingère dans un programme qui le menace finalement.

Je suis très contente que ce soit votre Comité qui ait l'occasion d'évaluer cette décision et de se prononcer sur cette décision d'abolir le Programme.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): I agree with everybody else I've spoken to that the program shouldn't be cut, but this isn't the first time you've been threatened. You were threatened with abolition in 1989, and then in 1990 you had a problem of who was going to administer one of the programs, so that stalled it. In 1991 the Department of Multiculturalism and Citizenship delayed some appointments, so you weren't able to function properly. Why do you think this particular program is constantly having problems?

Ms Ruff: I think it's fairly understandable in a way. A program that is a watchdog and challenges government is not likely to be popular with every government member. Different governments come into power and it always will be its preference to have complete power and control and not allow any independent challenging, reviewing or accountability. A program like this needs the absolute support of an all-party committee like this, committed to democratic values and able to distance itself to say that anyone who has power would rather have absolute power and not be questioned or accountable.

We see throughout this country again and again the incredible and extremely costly disasters when people have power and are not accountable at all. It doesn't pay off in the end economically or in terms of building a society or community, so I'm not surprised.

For example, we funded the Innu people challenging the low tests in Labrador. The Department of Defence was very unhappy and made that very clear to us. In other cases we were called and told by government people this had offended and some ministers would be much happier if the program did not exist.

[Translation]

Having said that, all applications are carefully reviewed by the legal counsels working for the program; they go through them with a fine toothcomb. We have very strict criteria, because we are not a legal aid service. We fund test cases, and those that we fund must be worthy. Rights panels may require that a group requesting funding meet certain conditions, and we are careful to ensure that those conditions are indeed met. So, the Court Challenges Program has very rigorous internal controls. In order to preserve their independence, program staff would like to be accountable to your committee. Ever since it renewed the program, the federal government has been asking us a lot of questions about certain cases. It wants to know why we are funding such and such a case, because it doesn't think it relates to equality. The government has made such enquiries on a number of occasions. Basically, there is the risk that the government will interfere in a program that, in the final analysis, poses a threat.

I want you to know I am very pleased that your committee will have an opportunity to assess the decision to cancel the program and make its views known on the subject.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Je suis d'accord avec tous ceux qui disent que le programme ne devrait pas être éliminé, mais en réalité, ce n'est pas la première fois qu'une telle menace pèse sur vous. Je crois qu'on a menacé d'abolir le programme en 1989, et en 1990, il y a eu un certain retard pendant qu'on essayait de déterminer qui devait administrer l'un des programmes. En 1991, le ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté a retardé certaines nominations, ce qui vous a empêchés de bien fonctionner pendant un certain temps. Pourquoi pensez-vous qu'il y a toujours des problèmes en ce qui concerne ce programme?

Mme Ruff: En fait, c'est assez compréhensible. Un programme qui a pour objet de surveiller le gouvernement et de contester ses décisions risque d'être assez impopulaire auprès du gouvernement. Les gouvernements se succèdent, mais ils souhaitent toujours détenir tout le pouvoir et supportent mal qu'un organisme indépendant remette en question le bien-fondé de leurs décisions ou exige qu'ils soient d'avantage responsables devant le public. Un programme comme celui-ci a besoin du soutien absolu d'un comité comme le vôtre, auquel sont représentés tous les partis, qui s'engage à respecter les valeurs démocratiques et qui est suffisamment indépendant pour pouvoir reconnaître que ceux qui sont au pouvoir préfèrent que leur autorité soit absolue et qu'on ne puisse pas la remettre en question.

Nous avons constaté à maintes reprises au Canada quelles peuvent être les conséquences désastreuses lorsque ceux qui détiennent le pouvoir ne sont comptables à personne de leurs actions. En fin de compte, il y a un prix à payer, non seulement sur le plan économique mais du point de vue de la nature de la société ou de la communauté dans laquelle nous vivons.

Par exemple, nous avons financé un groupe d'Innus qui contestaient le droit du gouvernement de permettre des vols à basse altitude au Labrador. Le ministère de la Défense était très mécontent et nous l'a fait comprendre. Dans d'autres cas, des représentants du gouvernement nous appelaient pour nous dire que certains ministres étaient vexés et qu'ils seraient beaucoup plus heureux si le programme disparaissait complètement.

[Texte]

But I think it was to the credit of the government that it first set up the program and it was to the credit of the government that it did renew it. It's to the credit of the government that it has said from the beginning it recognizes this program must be totally independent and has a very important role to play.

I hope this decision hasn't been properly reviewed and considered and that instead of a long drawn out fight going on across the country, with people being so upset, angry and disturbed, that it will be dealt with and renewed.

• 1645

I'll give you one example of where it puts the government in bad faith in a very ugly situation. There's a clipping from a Halifax newspaper. It concerns a woman who was fired from the Armed Forces because she was supposed to be lesbian. The minister says, well, if she has a problem, she can sue us. She says, I'm in a no-win situation. There is no way I can take on the power of the Department of Defence; I give up. It makes the government look bad. I think if people take a second thought and look at it, it is to the credit of the government to have a program like this. It is a program that has enormous unity support from one end of the country to the other. In Quebec we have human rights groups supporting the program, language rights groups, disabled issues groups.

Ms Phinney: I would like to see whether you see the logic in this. When this program was brought in... Mr. Mulroney is the leader of the party. As you said, he has always talked about how he wants our deep commitment to equality. We are near an election. There is a party out west, the Reform Party, that suggested specifically that they did not want this program. Do you think there's any connection between a budget right now, fairly close to election time, with maybe not the PR of equality being number one, but the PR of getting elected being number one?

Mr. Black: I think, as Kathleen Ruff just said, that it is hard for us to speculate on the reasons, precisely because we had received no hint. The reasons given so far aren't ones that we've heard or that have other support. I would just like to reiterate my strong agreement with Kathleen Ruff that it was a committee like this—which, whatever the political pressures, has an important influence—that saved the program in 1989. I have high hopes that this can happen again.

Mrs. Feltham (Wild Rose): Three parts, one question. I suppose I did not feel inclined to even comment until I heard Ms Ruff speak. I don't think for a minute the government is running scared of this program. I think the people of Canada

[Traduction]

Mais il convient de faire remarquer, à la décharge du gouvernement, qu'il a bien reconnu la nécessité de créer ce programme et de le reconduire. Et c'est tout un honneur du gouvernement qu'il ait accepté, dès le départ, que ce programme soit tout à fait autonome, puisqu'il reconnaissait l'importance de son rôle.

J'espère que si cette décision a été prise, c'est simplement parce que le gouvernement n'avait pas bien étudié la situation au préalable, et qu'au lieu de nous entraîner dans une longue dispute avec les autorités, puisque les gens sont en colère et sont très mécontents de cette décision, le gouvernement comprendra qu'il doit revenir sur sa décision et reconduire le programme.

Je vais vous donner un exemple du type de situation qui peut donner au public l'impression que le gouvernement est de mauvaise foi. Un article est paru dans un journal de Halifax au sujet d'une femme qui avait été expulsée des Forces armées parce qu'elle était soi-disant lesbienne. Le ministre a réagi en disant: Écoutez, si elle n'est pas contente, elle n'a qu'à nous poursuivre. Elle, de son côté, estime être dans une situation impossible. Elle sait qu'elle ne peut pas avoir gain de cause lorsque son adversaire est le ministère de la Défense, et par conséquent, elle décide d'abandonner tout simplement. À ce moment-là, le gouvernement peut être mal vu. Quand les gens regardent le type de travail que nous effectuons dans le cadre de ce programme, ils se rendent compte que c'est tout à l'honneur du gouvernement de l'avoir créé. C'est un programme qui a l'appui des groupes d'un bout à l'autre du pays. Au Québec, par exemple, nous avons des groupes de défense des droits de la personne, des droits linguistiques et des droits des handicapés qui appuient tous ce programme.

Mme Phinney: J'aimerais savoir si cela vous semble logique ou non. Lorsque le programme a été créé... M. Mulroney est le chef du parti. Comme vous l'avez dit, il parle constamment de notre profond engagement vis-à-vis de l'égalité. Les élections approchent. Il y a un parti dans l'ouest du pays, le Parti réformiste, qui dit ne pas vouloir maintenir ce programme. Pensez-vous qu'il y a un rapport quelconque entre cette décision budgétaire et la possibilité d'élections sous peu, c'est-à-dire que le gouvernement a décidé qu'il est plus important de se faire réélire que de défendre les droits à l'égalité?

M. Black: Eh bien, comme Kathleen Ruff vient de le dire, il nous est difficile de savoir pourquoi cette décision a été prise, car le gouvernement ne nous en a aucunement parlé. Nous n'avons jamais été prévenus des raisons qu'on semble offrir maintenant pour expliquer cette décision, et je ne crois pas que d'autres groupes les trouvent justifiées. Je répète que je suis tout à fait d'accord avec Kathleen Ruff pour dire que c'est grâce à un comité comme le vôtre—qui jouit d'une grande influence, malgré les pressions politiques qui s'exercent sur lui—qu'on a pu sauver ce programme en 1989. J'espère que nous pourrions le sauver de nouveau cette fois-ci.

Mme Feltham (Wild Rose): J'ai une question qui a trois volets. Avant d'entendre les propos de M^{me} Ruff, je ne ressentais même pas le besoin de demander la parole. Mais pour ma part, je suis convaincue que si le gouvernement a

[Text]

are demanding that programs like this be cut out. Every time a court case is challenged, whether it's through this program or any other, and government money or the people's money is being spent in any way, we as politicians sure hear about it. I think the concern has been expressed enough times to all three ministers, not only by the people but also by MPs, who hear it from their constituencies, and this has been relayed to the minister so often that they are acting on this. I don't think it is because we are concerned that we are going to be challenged; it's just a matter, again, of what the people of Canada want on this program.

Mr. Black: Everybody would like to have, in some sense, money in his pocket rather than in the government's pocket, and I understand that. With regard to this particular program, I would just hope that this program, which has an extremely small budget, does not get lumped with some general concern about government spending.

I might point out that we supplied to the committee—and I hope it will be made available to you, and I would be happy to do that—press clippings from across the country. We haven't edited these. We gave you all that we found on the program. Not one has been critical. I think there is a good deal of support in the community for this program.

The Chairman: The chair will have to cut this part of the meeting off.

On behalf of the committee, I would really like to thank our four witnesses today. You've done an excellent job of bringing to us the issue as you see it. We appreciate your testimony in that regard and will be looking forward to making further decisions ourselves based partly on your testimony. Thank you very much for being with us.

• 1650

We will ask the panel of the Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups to come to the table now, led by Christie Jefferson. I will have to urge our witnesses to make their opening remarks as brief as possible to allow some time for questions.

Ms Christie Jefferson (Women's Legal and Education Action Fund, Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups): Thank you very much. With me today is Lise Corbeil, who is with the National Anti-Poverty Organization and the Charter Committee on Poverty Issues; Jérôme DiGiovanni, who is the executive member of the Canadian Disability Rights Council and vice-president of COPHAN; and Reverend Ohanaka, the executive director of the Black United Front of Nova Scotia and a representative of the National Black Caucus. Unfortunately, Emilio Binavince had to leave, but Reverend Ohanaka will pass on his remarks.

[Translation]

pris cette décision, ce n'est pas parce qu'il a peur du programme. Ce sont les contribuables canadiens qui exigent l'élimination de programmes comme celui-ci. Chaque fois qu'il y a une cause devant les tribunaux, que ce soit financé par ce programme ou par un autre programme, et chaque fois que le gouvernement finance une initiative ou dépense l'argent des contribuables, nous, les politiciens, en entendons parler. Je crois que la population ainsi que les députés, qui en entendent parler dans leurs circonscriptions électorales, ont tellement communiqué leurs préoccupations à cet égard aux trois ministres que ceux-ci ont enfin décidé de faire quelque chose. Ce n'est pas parce que nous avons peur qu'on conteste nos décisions; il s'agit simplement de respecter la volonté de la population canadienne en ce qui concerne ce programme.

M. Black: Tout le monde voudrait que l'argent soit dans sa poche, plutôt que d'être dans la poche du gouvernement, et je comprends très bien cette réaction. Mais j'espère que les gens ne vont pas demander l'élimination de ce programme, dont le budget est assez limité, simplement parce qu'ils souhaitent une réduction des dépenses gouvernementales.

Je vous fais remarquer que nous avons déposé auprès du comité—et j'espère qu'on va vous donner cette information; autrement, je me ferai un plaisir de vous la donner—un certain nombre d'articles de journaux publiés dans différentes régions du pays. Nous n'avons pas encore essayé d'en faire un résumé. Nous nous sommes contentés de vous donner tout ce que nous avons trouvé au sujet du programme. Eh bien, aucun de ces articles ne critique le programme. Je pense, au contraire, que dans l'ensemble, les gens appuient cette initiative.

Le président: Malheureusement, je vais devoir lever la séance.

Au nom du comité, je voudrais remercier nos quatre témoins. Vous nous avez très bien expliqué le problème, tel que vous le comprenez. Nous vous savons gré de votre témoignage à cet égard et nous tiendrons compte de votre témoignage dans les décisions que nous allons prendre à l'avenir.

Je demande maintenant aux représentants du Comité consultatif des groupes des droits demandant l'équité, présidé par Christie Jefferson, de bien vouloir prendre place. Je vais devoir demander à nos témoins de nous faire une brève allocution liminaire pour que nous puissions disposer d'un peu de temps par la suite pour poser des questions.

Mme Christie Jefferson (Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes, Comité consultatif des groupes des droits demandant l'équité): Merci beaucoup. Je suis accompagnée aujourd'hui de Lise Corbeil, de l'Organisation nationale d'anti-pauvreté et du Comité de la Charte et des questions de pauvreté; de Jérôme DiGiovanni, membre exécutif du Conseil canadien des droits des personnes handicapées et vice-président de la COPHAN; du révérend père Ohanaka, directeur exécutif du Black United Front de la Nouvelle-Écosse et représentant du National Black Caucus. Malheureusement, Emilio Binavince a dû nous quitter, mais le révérend Ohanaka vous transmettra ses remarques.

[Texte]

We have a written presentation for you. In the interest of time we won't go over it, but we do urge you to read it. It also has letters of support from a number of constituencies that you have not yet received.

Mr. Young: On a point of order. I appreciate what you're saying, that you will refer to notes rather than read your whole statement, but I would move, Mr. Chairman, that the committee consider reproducing the written submissions as if they had been read into the record.

The Chairman: Is there anybody who objects to that? Is it agreed?

Some hon. members: Agreed.

Statement by the Advisory Committee of Equality Seeking Groups to the Court Challenges Program:

Dr. Halliday, Members of the Standing Committee, on behalf of the Advisory Committee of Equality Seeking Groups to the Court Challenges Program and equality seeking groups across Canada, we thank the Standing Committee for inviting us to appear before you today on a matter of great importance to us, the abolition of the Court Challenges Program announced in the Budget on February 27, 1992.

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons represents a beacon of light for equality seeking groups. There is enormous respect and gratitude for your inquiries, your reports and your support of human rights and equality in this country. There is also admiration for the wisdom and courage of conviction of your Committee members. Today, we are appealing once again to your leadership on human rights and equality.

The Advisory Committee of Equality Seeking Groups is composed of ten people who represent the key networks of equality groups which are currently using or are interested in Charter equality test case litigation as one tool in the struggle for equality in Canada. The representatives to the Advisory Committee are selected by each of the named networks. The Networks include the Women's Legal Education and Action Fund (LEAF), the Canadian Disability Rights Council (CDRC), the Minority Advocacy and Rights Council (MARC), the Charter Committee on Poverty Issues (CCPI), the Canadian Prisoner's Rights Council (CPRN), the National Black Caucus, and The Gay and Lesbian Caucus. The Advisory Committee also includes a representative from the Native Women's Association of Canada and two representatives from Quebec, at this time representatives from Action travail des femmes and MARC-Quebec. All of these groups, with the exception of the Canadian Prisoner's Rights Network, are organized by and the decisions are made by the people who will be affected by the decisions in their court cases.

The Advisory Committee meets in person or by conference call to review administrative issues relating to the Court Challenges Program. It has consulted within its community and made recommendations of names and criteria

[Traduction]

Nous avons un exposé écrit à vous remettre. Vu les contraintes de temps nous n'allons pas le passer en revue, mais nous vous exhortons à le lire. Vous trouverez aussi en annexe des lettres d'appui d'un certain nombre de groupes que vous n'avez pas encore reçus.

M. Young: Un rappel au Règlement. Je comprends ce que vous dites, c'est-à-dire que vous allez nous faire un exposé en vous basant sur vos notes plutôt que de lire votre mémoire au complet, mais je propose, monsieur le président, que l'on imprime le texte complet des mémoires en annexe à nos délibérations, comme s'ils avaient été lus.

Le président: Quelqu'un s'oppose-t-il à cette motion? Les membres du comité sont-ils d'accord?

Des voix: D'accord.

Déclaration du Advisory Committee of Equality Seeking Groups to the Court Challenges Program:

Monsieur Halliday, membres du comité permanent, au nom du Advisory committee of Equality Seeking Groups to the Court Challenges Program et de tous les groupes en quête d'égalité du Canada, nous remercions le comité permanent de nous avoir invités à comparaître aujourd'hui au sujet d'une question qui nous tient très à coeur, la suppression du Programme de contestation judiciaire annoncée dans le budget du 27 février 1992.

Le Comité des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées est un phare sur lequel tous les groupes en quête d'égalité ont les yeux fixés. Vos travaux, vos rapports et l'appui que vous avez donné en faveur des droits de la personne et de l'égalité dans notre pays valent un profond respect et une énorme gratitude, tout comme la sagesse et le courage des membres de votre comité forcent l'admiration. Aujourd'hui, nous en appelons une fois de plus à vous, la figure de proue en matière de droits de la personne et d'égalité.

Le Advisory Committee of Equality Seeking Groups se compose de dix personnes qui représentent les principaux réseaux de groupes oeuvrant pour l'égalité qui font appel aujourd'hui ou s'intéressent à l'outil des causes types invoquant la Charte dans la lutte pour l'égalité au Canada. Les membres du comité consultatif sont délégués par chacun des réseaux, dont notamment le Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes (FAJF), le Conseil canadien des droits des personnes handicapées (CCDPH), le Minority Advocacy and Rights Council (MARC), le Comité de la Charte et des questions de pauvreté, le Canadian Prisoners Rights Council (CPRN), le National Black Caucus, et le Gay and Lesbian Caucus. Le comité comprend également un représentant de la Native Women's Association of Canada et deux représentants du Québec, actuellement une représentante d'Action travail des femmes et un de MARC-Québec. Tous ces groupes, à l'exception du Canadian Prisoners Rights Network, sont organisés et dirigés par des personnes qui seront concernées par les jugements rendus sur leurs causes.

Les membres du comité consultatif se réunissent en personne ou par conférence téléphonique pour discuter de l'administration du Programme de contestation judiciaire. Le comité procède à des consultations auprès de ses mandants et

[Text]

for the Equality Panel Selection. It has reviewed the Program budgets and encouraged line items for Community consultations and research in areas where there have been fewer cases, such as race and poverty. It has consulted with the Program about information produced by the Program, and made recommendations for a policy manual, a bulletin to share information about our collective work, plain language brochures and pamphlets, etc. Last March, the Advisory Committee organized the third national meeting of equality seeking groups and the Court Challenges Program.

All of the members of the Advisory Committee act on a volunteer basis, often meeting over weekends, absorbing expenses and working with almost no financial resources whatsoever. We do this because we care deeply about equality. Many of our groups researched, consulted, lobbied and fought for the equality rights guaranteed in the Canadian Charter of Rights and Freedoms and for the Court Challenges Program. We do this because as users and potential users of the program, we felt our input was essential to ensuring that the Program was accountable and responsive to the needs of the groups which depend on the Program as their only means of gaining access to the Courts. We do this because equality is important to us. We feel responsibility for the continued viability and independence of the Court Challenges Program. It is in this spirit that we are here today.

Dr. Halliday, our Advisory Committee appeared before you in 1989, when the Standing Committee was considering the imminent termination of the Court Challenges Program in 1990. Your Committee heard from equality seeking groups, both users and non-users of the Program, and experts from across the country. As we later wrote to you, we believe that the careful analysis, the conclusions and the wise recommendations of your Committee in the report of December 1989 on The Court Challenges Program were instrumental in gaining the renewal of the Program in 1990 for a further five year term.

It is this analysis that we want to return to today. Because, unfortunately, the compelling reasons why your Committee recommended renewal of the Court Challenges Program have not changed in the last year and a half.

We would like to quote from your Committee's report of December 1989 at page 26:

"If the value of public access to Charter rights that underlay the launching of the Court Challenges Program is accepted, then there are really only two arguments that could justify termination of the program on 31 March 1990. It could be argued that the program has achieved what it was intended to achieve and is now dispensable, or that it has not (and cannot) fulfil the intentions of its originators and should be allowed to lapse because of ineffectiveness.

[Translation]

formule des recommandations sur les noms et les critères de sélection des membres du groupe sur l'égalité. Il a épluché le budget du programme et a poussé à la création de postes budgétaires en vue de consultations et de recherches dans les domaines où les contestations judiciaires sont moins nombreuses, tels que la race et la pauvreté. Il était en relation avec les administrateurs du programme au sujet des renseignements publiés par eux, et a formulé des recommandations concernant un manuel des politiques, un bulletin d'information sur nos travaux collectifs, la publication de brochures et textes rédigés dans un langage accessible aux profanes, etc. En mars dernier, le comité consultatif a organisé la troisième rencontre nationale des groupes en quête d'égalité et des administrateurs du Programme de contestation judiciaire.

Tous les membres du comité consultatif sont des bénévoles, qui souvent se réunissent en fin de semaine, paient leurs frais et travaillent dans le dénuement presque le plus complet. Nous le faisons parce que nous nous soucions profondément de l'égalité. Nombre des groupes membres ont lutté pour l'inscription dans la Charte canadienne des droits et libertés des droits à l'égalité et pour la création du Programme de contestation judiciaire. Nous l'avons fait parce que, en tant qu'usagers, de fait et potentiels, du programme, nous estimons que notre participation était essentielle si nous voulions qu'ils répondent aux besoins des groupes pour lesquels ils représentent le seul moyen d'accéder à la justice. Nous le faisons parce que l'égalité compte à nos yeux. Nous nous reconnaissons une responsabilité à l'égard du maintien et de l'indépendance du Programme de contestation judiciaire. C'est dans cet esprit que nous nous présentons devant vous aujourd'hui.

Monsieur Halliday, notre comité consultatif a comparu devant votre comité en 1989, lorsque vous délibériez de la suppression imminente du Programme de contestation judiciaire, qui devait intervenir en 1990. Vous avez alors entendu les groupes en quête d'égalité, bénéficiaires et non bénéficiaires du programme, de même que des experts de tout le pays. Ainsi que nous vous l'avons écrit ultérieurement, nous pensons que votre analyse serrée, les conclusions et les sages recommandations que votre comité a formulées en décembre 1989 sur le Programme de contestation judiciaire ont arraché son maintien en 1990 pour cinq années de plus.

C'est à cette analyse que nous voulons revenir aujourd'hui. Car, malheureusement, les raisons convaincantes pour lesquelles votre comité a recommandé le renouvellement du Programme de contestation judiciaire restent toujours aussi valables aujourd'hui, dix-huit mois plus tard.

Pour reprendre vos propres termes, extrait de la page 28 de votre rapport de décembre 1989:

«Si l'on reconnaît le principe voulant que chaque individu puisse jouir des droits prévus dans la Charte, sur quoi repose d'ailleurs le Programme de contestation judiciaire, seuls deux arguments pourraient justifier que l'on mette fin à ce programme le 31 mars 1990. On pourrait soutenir que le programme a atteint le but visé et que l'on peut donc maintenant s'en passer ou, inversement, qu'il n'a pas répondu (et ne peut répondre) aux attentes de ses créateurs et devrait donc être supprimé du fait de son inefficacité.

[Texte]

Neither of these arguments is persuasive. Since the program has demonstrably succeeded in assisting applicants in the development and financing of cases, the only basis on which it could be seen as ineffective would be the limited number of judicial decisions that have so far occurred, or the frequently limited implications or inconclusive character of these decisions. To accept this argument, however, would entail accepting the view that the Charter itself, or at least the judicial process upon which it relies, be seen as ineffective for the same reasons, and that Canadians in their quest for effective human rights turn away from the Constitution and the courts.

Nor can it be argued that the program has achieved what it was intended to achieve and thus become dispensable, unless it is argued that the rights set out in the Constitution in 1982 and 1985 are now fully clarified and established by a substantial body of judicial decisions. No observer of the current status of Charter litigation would, we believe, make this argument. It is rather the case that the process of giving practical meaning, through litigation and judicial decisions, to the rights set forth in the Constitution has barely begun. This process is likely to continue for years to come, as judicial decisions identify areas of potential litigation now unrecognized, and as judicial decision making evolves to reflect changes in the way of life of Canadians."

These statements are as true today as when your Committee stated them in December of 1989. Only 15 equality cases which have received funding from the Court Challenges Program have had decisions handed down by the Supreme Court of Canada. It is clear from the decisions that the arguments put forward by disadvantaged groups were critical to a new understanding by the Courts and the Supreme Court has often quoted from our briefs, particularly to document the historical disadvantage of groups affected by a given law. On the same day that the Program was abolished, the Supreme Court of Canada came down with the first high court decision in the world that linked hard core pornography with violence against women and decided that harm to women should be a factor to consider in Canada obscenity law. If equality groups had not put these arguments forward, this decision would not have happened. Without the funding of the Court Challenges Program in that case, we would not have been there. We attach a list of some of the landmark cases which have been funded by the Court Challenges Program. Our few cases have been significant. We encourage your Committee to hear more directly from the groups themselves about how their participation in the courts has contributed to the developing equality jurisprudence in Canada and how the abolishment of the Program will affect them.

[Traduction]

Ni l'un ni l'autre de ces arguments n'est probant. Comme le programme a manifestement permis d'aider des plaignants à mettre au point et à financer des causes, on ne peut le taxer d'inefficacité qu'en s'appuyant sur le nombre limité de décisions judiciaires rendues jusqu'ici ou en alléguant qu'elles ont souvent eu des répercussions bien limitées ou qu'elle n'étaient pas concluantes. Faire droit à cet argument voudrait toutefois dire que la Charte elle-même, ou du moins le processus judiciaire sur lequel elle s'appuie, est inefficace pour les mêmes raisons et que les Canadiens devraient se détourner de la Constitution et des tribunaux pour faire reconnaître effectivement les droits de la personne.

On ne peut pas non plus soutenir que le programme a atteint les fins visées et que l'on peut donc s'en passer maintenant sans que les droits énoncés dans la Constitution en 1982 et en 1985 n'aient été pleinement éclaircis et fassent l'objet d'un important corpus de décisions judiciaires. À notre avis, aucun observateur des causes entendues jusqu'à maintenant en application de la Charte ne formulerait cet argument, car on vient à peine de commencer à donner concrètement un sens aux droits énoncés dans la Constitution grâce aux causes portées devant la justice et aux décisions rendues par celle-ci. Et ce processus se poursuivra probablement pendant des années, puisque les décisions rendues définissent de nouveaux litiges possibles et que les décisions judiciaires changent en fonction de l'évolution de la société canadienne.

Tout cela reste aussi vrai aujourd'hui que lorsque votre comité l'a formulé en décembre 1989. Seules quinze causes touchant à l'égalité financées par le Programme de contestation judiciaire ont fait l'objet de jugements de la Cour suprême du Canada. Il apparaît clairement de ces décisions qu'elles ont été largement influencées par les arguments avancés par les groupes défavorisés, et la Cour suprême a d'ailleurs souvent puisé des citations dans nos mémoires, particulièrement pour documenter les désavantages dont ont souffert par le passé les groupes affectés par une loi donnée. Le jour même de la suppression du programme, la Cour suprême du Canada a rendu le premier jugement d'une cour supérieure, où que ce soit dans le monde, qui établissait un lien entre la pornographie dure et la violence faite aux femmes et qui a décidé que le tort infligé aux femmes devait être pris en considération dans l'appréciation de la législation canadienne en matière d'obscénité. Si les groupes oeuvrant pour l'égalité n'avaient pas fait valoir ces arguments, jamais ce jugement n'aurait été rendu. Or, sans le financement du Programme de contestation judiciaire dans cette cause, nous n'aurions pu la défendre. Nous joignons à la présente une liste d'un certain nombre de grandes causes qui ont été financées par le Programme de contestation judiciaire. Les quelques causes qui nous concernent ont pesé d'un grand poids. Nous encourageons votre comité à s'enquérir plus avant auprès des groupes eux-mêmes de la manière dont leur intervention devant la justice a contribué à la création d'une jurisprudence canadienne en matière d'égalité et de la manière dont l'abolition du programme va les toucher.

[Text]

Of devastating significance is that none of the equality cases which have been decided by the Supreme Court have dealt with race or sexual orientation or many other areas of discrimination. Groups concerned with these issues are now precluded from ever getting to court. And with so few cases, even in the areas where the cases have been decided, such as women's equality rights, the case law is far from certain. Access to the Canadian court system by disadvantaged groups is as important now as it has ever been.

Your Committee recommended a renewal of the Program for 10 years, with periodic reviews, the first to happen in 1993. In response, the Government renewed the Program for five years in 1990. And yet, it appears to us that without any consultation with anyone, the Government stated, in the budget papers released on February 27, 1992, at page 37:

"The federal government has made substantial financial contributions to the Court Challenges Program over the years. These contributions have resulted in a solid body of jurisprudence being established. Multiculturalism and Citizenship will abolish the Court Challenges Program and, effective immediately, this program will take on no new court cases."

This notion of a solid body of jurisprudence has been repeated in the House of Commons by both the Minister of Multiculturalism and Citizenship, Honourable Gerry Weiner, and the Attorney General, Honourable Kim Campbell, in response to questions on February 27th and 28th about the abolishment of the Program. We do not know how they could "imagine" these things to be true. We know of no research, no consultation, no expert who would substantiate the claim that a solid body of jurisprudence has been built up. We urge your Committee to explore this question publicly.

Even if there were a solid body of jurisprudence, this is surely not the point. The Program is restricted to funding test cases dealing with federal legislation which offend our Charter rights. These cases deal with a broad range of federal laws. The Honourable Kim Campbell, in response to questions in the House on February 27th and 28th, says that we should trust her to protect our rights because it is her "duty to ensure that the laws and the policy of the Government of Canada are in conformity with the Charter". But in the past few years, our only way of encouraging the government to act in areas where its own legislation was in violation of our Charter rights, was to obtain Court judgments saying that this was the case. This Program enabled groups to push forward in areas where the government itself had acknowledged a violation, but it had not passed the amending legislation, such as voting rights for persons in mental institutions. It also enabled groups to push forward in areas where the government has resisted amending legislation, such as the amendments to the Canadian Human Rights Act dealing with gay and lesbian rights. Even today, the Attorney General Kim Campbell is appealing a court decision stating the C.H.R.A. is in violation of the Charter and should be amended to include sexual orientation as a prohibited ground, despite the Government's own

[Translation]

Il importe particulièrement de faire ressortir qu'aucune des causes relatives à l'égalité tranchées par la Cour suprême ne mettait en jeu la race ou l'orientation sexuelle ni de nombreuses autres causes de discrimination. Les groupes qui se soucient de ces problèmes se trouvent maintenant empêchés de jamais saisir la justice. Et avec un si petit nombre de jugements, même dans les domaines où il y en a eu, tels que les droits à l'égalité des femmes, la jurisprudence reste très incertaine. L'accès des groupes défavorisés au système judiciaire canadien reste aussi primordial aujourd'hui que jamais.

Votre comité avait recommandé la reconstitution du programme pour dix ans, avec des réexamens périodiques, dont le premier devait intervenir en 1993. Le gouvernement a répondu en renouvelant le programme pour cinq ans en 1990. Pourtant, sans consulter quiconque, nous semble-t-il, le gouvernement a annoncé dans les documents budgétaires publiés le 27 février 1992, page 37:

«Le gouvernement fédéral a consenti des contributions financières substantielles au Programme de contestation judiciaire au fil des ans. Celles-ci ont permis la formation d'une jurisprudence solide. Le ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté abolira le Programme de contestation judiciaire, lequel cessera immédiatement de financer de nouvelles causes.»

Cette notion de l'existence d'une jurisprudence solide a été reprise à la Chambre des communes tant par le ministre du Multiculturalisme et de la Citoyenneté, l'honorable Gerry Weiner, que par le procureur général, l'honorable Kim Campbell, en réponse à des questions posées les 27 et 28 février sur la suppression du programme. Nous ne voyons pas comment ils peuvent s'imaginer qu'il en soit ainsi. Nous n'avons connaissance d'aucune recherche, d'aucune consultation, d'aucun expert susceptibles de confirmer l'affirmation voulant qu'une jurisprudence solide ait été constituée. Nous exhortons votre comité à explorer cet aspect publiquement.

Même s'il existait une telle jurisprudence, le problème n'est vraiment pas là. Le programme se limite à financer des causes types portant sur des lois fédérales contraires à la Charte des droits. Ces causes mettent en jeu un vaste éventail de lois fédérales. L'honorable Kim Campbell, en réponse aux questions posées à la Chambre les 27 et 28 février, a demandé qu'on lui fasse confiance pour protéger nos droits parce qu'il serait de «son devoir de veiller à ce que les lois et les politiques du gouvernement du Canada sont conformes à la Charte». Mais, ces dernières années, la seule façon d'encourager le gouvernement à agir lorsque ces lois enfreignaient notre Charte des droits, c'était de saisir la justice et d'obtenir un jugement à cet effet. Le programme a permis à des groupes de plaider dans des cas où le gouvernement lui-même se reconnaissait en infraction de la Charte, mais sans changer ses lois, tel que le droit de vote des pensionnaires d'institutions psychiatriques, ou encore lorsque le gouvernement se refusait carrément à modifier des lois, notamment à apporter des modifications à la Loi canadienne sur les droits de la personne relativement aux droits des homosexuels et lesbiennes. Aujourd'hui encore, le procureur général, M^{me} Kim Campbell, interjette appel d'un jugement indiquant que cette dernière loi viole la Charte et doit être modifiée afin d'ajouter l'orientation sexuelle comme

[Texte]

recommendations about this in the "Toward Equality" report over five years ago.

Our Charter rights are constitutional rights. Constitutional rights are by their very nature a check on governments. Their purpose is to give groups a way of challenging government when it fails to protect us. By removing the Court Challenges Program, the Government is saying that it is not prepared to have a check on its actions. We believe that this check is an important part of our democratic heritage.

We appreciate the funding which has been provided to the Court Challenges Program over the years and that these are difficult financial times. However, it is not enough for the Government to pick and choose programs to cut and then hide behind the deficit to defend their choices. On the same day that the \$2.3 million Court Challenges Program was cut, the litigation budget of the Attorney General was increased by millions of dollars, much of it to fight the very equality cases being funded by the Court Challenges Program. When the Government renewed the Program for five years, there were implied assurances to the groups that they could safely make their decisions about whether to embark on litigation. Now they will only receive funding for the level of court they are at now. They will not be able to afford to appeal the decision. And, if the government appeals the decision, as it has in every case, the groups will not be able to appear. This is hardly fair or just.

The vague assurances of the Attorney General that our needs will be considered somehow is not sufficient. We need an autonomous, independent, arm's length Court Challenges Program which allows equality seeking groups and individuals to take their own cases forward, and with the security that if they have a good test case and their arguments stand a chance of success, that they will receive funding to take the case to the Supreme Court of Canada if necessary. We know of nothing which has happened in the last 18 months to change this.

In 1990, we and other equality seeking groups celebrated the renewal of the Program because it gave us the opportunity to continue the process of equality litigation to ensure that federal Government legislation which offended our Charter equality rights could be challenged in court and that we could defend our Charter equality rights when others challenged them in court. We celebrated a Program which is unique in the world in providing disadvantaged groups the possibility of access to the courts to fight for their rights. We have been the first to tell visiting equality seeking groups from around the world and we have written to international bodies about this unique and wonderful program. We have been greatly envied. The broad support for the program is evidenced by some of the attached letters of support, press releases and media clippings.

[Traduction]

motif proscrit de discrimination, et ce, en dépit des recommandations de son propre gouvernement en la matière formulées dans le rapport «Vers l'égalité», il y a plus de cinq ans.

Les droits inscrits dans notre Charte sont des droits constitutionnels. Par définition, les droits constitutionnels restreignent la liberté d'action des pouvoirs publics. Leur but est de donner à des groupes la possibilité d'attaquer en justice le gouvernement lorsqu'il omet de nous protéger. La suppression du Programme de contestation judiciaire revient pour le gouvernement à se soustraire à ce contrôle. Or, nous pensons que ce contrôle est un élément important de notre patrimoine démocratique.

Nous apprécions les crédits qui ont été distribués au moyen du Programme de contestation judiciaire toutes ces dernières années, et nous avons conscience que nous vivons des temps difficiles. Cependant, il ne suffit pas que le gouvernement sélectionne des programmes à supprimer et se retranche ensuite derrière l'excuse du déficit pour justifier ses choix. Le jour même où le Programme de contestation judiciaire, d'un montant de 2,3 millions de dollars, a été aboli, le budget juridique du procureur général a été augmenté d'un million de dollars, dont une bonne partie servira à intervenir dans les mêmes causes touchant l'égalité que finançait le Programme de contestation judiciaire. Lorsque le gouvernement a renouvelé le programme pour cinq ans, il a donné implicitement l'assurance aux groupes qu'ils pouvaient décider en toute sécurité de saisir ou non la justice de telle ou telle cause. Maintenant, ils ne bénéficieront plus du financement que pour l'instance où se trouvent actuellement les causes. Ils n'auront plus les moyens d'aller en appel. Et si le gouvernement interjette appel de son côté, comme il l'a fait chaque fois, les groupes ne pourront plus intervenir. Ce n'est ni équitable, ni juste.

Les vagues assurances données par le procureur général, disant que nos besoins seraient pris en compte d'une certaine façon, ne suffisent pas. Nous avons besoin d'un Programme de contestation judiciaire autonome, indépendant du gouvernement, qui permette aux groupes en quête d'égalité et aux particuliers de saisir la justice, en sachant que s'ils ont une bonne cause type et que leurs arguments tiennent debout, ils bénéficieront d'un financement qui leur permettra d'aller jusqu'en Cour suprême du Canada, si nécessaire. Rien n'est intervenu au cours des dix-huit derniers mois qui ait changé cet impératif.

En 1990, nous-mêmes et d'autres groupes en quête d'égalité avons salué le renouvellement du programme parce qu'il nous donnait la possibilité de continuer à utiliser l'outil de la contestation judiciaire pour défendre les droits à l'égalité inscrits dans la Charte lorsque d'autres les contestaient ou lorsque la législation du gouvernement fédéral les violait. Nous avons salué ainsi un programme qui est unique au monde et qui donnait aux groupes défavorisés accès à la justice pour défendre leurs droits. Nous avons été fiers d'en parler à nos homologues étrangers qui venaient nous rendre visite et nous l'avaient vanté auprès des organisations internationales. On nous envoyait partout, ainsi qu'il ressort des nombreuses lettres de soutien, communiqués de presse et articles de journaux que nous joignons à la présente.

[Text]

We urge your Committee to consider the urgency of this situation. We request that your Committee continue to show leadership in defending the equality rights of disadvantaged groups, in particular by

a) Calling for the immediate reinstatement of the Court Challenges Program in its current form as an independent, arm's length body;

b) Hearing from the groups who are affected by the decision to abolish the Program;

c) Defending the December 1989 Report of the Standing Committee on Human Rights and the Status of Persons with Disabilities and finding out from Government why this surprising decision was really taken.

Thank you for hearing us today.

On behalf of the Advisory Committee of Equality Seeking Groups to the Court Challenges Program. Presenters: Christie Jefferson, Executive Director of the Women's Legal Education and Action Fund; Jérôme DiGiovanni, Board Member of the Canadian Disability Rights Council; Lise Corbeil-Vincent, Executive Director of the National Anti-Poverty Organization and the Charter Committee on Poverty Issues; Emilio Binavince, Board Member of the Minority Advocacy and Rights Council; Reverend Ohanaka, Executive Director of the Black United Front of Nova Scotia.

The Chairman: Perhaps you could summarize to allow more time for questions.

Ms Jefferson: Yes, I will. You will note that in our brief we look to this committee for the leadership it has shown in the past as a committee that has made the preservation and promotion of rights for disadvantaged groups in Canada such a priority and has shown such leadership. We appreciate the invitation to appear in front of you today on this grave matter of the abolition of the Court Challenges Program.

We represent, in fact, a much larger constituency. About 60 equality-seeking groups have a network called the Equality Network, and 10 groupings of those larger numbers of organizations each put forward the name of an individual to represent their concerns. The Equality Network includes not only groups like LEAF, the Canadian Disability Rights Council, the Charter Committee on Poverty Issues, the National Black Caucus, the Minority Advocacy and Rights Committee, the Gay and Lesbian Caucus, and the Prisoners' Rights Coalition, but also many smaller fledgling groups across the country that are just beginning to do Charter litigation on behalf of their own groups.

[Translation]

Nous exhortons votre comité à réfléchir à l'urgence de cette situation. Nous demandons à votre comité de continuer à se faire le champion des droits à l'égalité des groupes défavorisés, notamment en

a) réclamant le rétablissement immédiat du Programme de contestation judiciaire dans sa forme actuelle, celle d'un organisme indépendant;

b) prêtant l'oreille aux groupes qui sont touchés par l'abolition du programme;

c) défendant le rapport de décembre 1989 du Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées et en demandant au gouvernement de s'expliquer sur les raisons véritables de cette décision surprenante.

Merci de nous avoir écoutés aujourd'hui.

Au nom du Advisory Committee of Equality Seeking Groups to the Court Challenges Program, ont comparu: Christie Jefferson, directrice générale du Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes; Jérôme DiGiovanni, membre du conseil d'administration du Conseil canadien des droits des personnes handicapées; Lise Corbeil-Vincent, directrice exécutive de l'Organisation nationale anti-pauvreté et du Comité sur la Charte et la pauvreté; Emilio Binavince, membre du conseil d'administration du Minority Advocacy and Rights Council; le révérend Ohanaka, directeur exécutif du Black United Front of Nova Scotia.

Le président: Très bien, nous sommes d'accord. Peut-être pourriez-vous donc résumer pour que nous puissions disposer de plus de temps pour les questions.

Mme Jefferson: D'accord, c'est ce que je vais faire. Vous noterez que dans notre mémoire nous disons que nous nous attendons à ce que ce comité continue comme par le passé à jouer son rôle de pionnier et de chef de file d'une façon telle que la protection et la promotion des droits des personnes souffrant de handicaps divers au Canada sont devenus, grâce à vous, une priorité. Nous vous sommes reconnaissants de nous avoir invités à comparaître devant vous aujourd'hui pour nous donner l'occasion de vous faire part de notre consternation face à l'abolition du Programme de contestation judiciaire.

Nous représentons, en fait, un groupe beaucoup plus important que ceux que nous représentons directement. Environ 60 groupes qui s'intéressent à promouvoir l'égalité de leurs membres se sont regroupés en un réseau, appelé Equality Network; ils se sont répartis en 10 sous-groupes représentant de grosses organisations et chacun de ces sous-groupes nomme une personne pour les représenter. Le Réseau égalité, Equality Network, regroupe des organismes comme le FAEJF, le Conseil canadien des droits des personnes handicapées, le Comité de la Charte et des questions de pauvreté, le National Black Caucus, le Minority Advocacy and Rights Committee, le Gay and Lesbians Caucus, le Prisoners' Rights Coalition, ainsi que de nombreux petits groupes relativement nouveaux de partout au pays qui viennent d'intenter diverses poursuites en vertu de la Charte au nom de leurs propres groupes.

[Texte]

[Traduction]

• 1655

We were very surprised by the abolition of the program, indeed, as everyone was. There was absolutely no indication that this was in the wind. We are actually quite devastated by it and are looking to this committee for its support in dealing with what is, in our minds, a constitutional crisis.

We would like to give you a little bit of a sense of what the effects are of this decision. Each of us will talk for one to two minutes, just to give you a bit of a flavour, and hopefully we'll get a chance to enlarge at some later date on what effect the abolition of the program will have. I'd like to start with Lise.

Mme Lise Corbeil-Vincent (Comité de la Charte et des questions de pauvreté; Comité consultatif des groupes de droits demandant l'équité): Merci, monsieur le président. Comme Christie l'a dit, je représente l'Organisation nationale anti-pauvreté et le Comité de la Charte et des questions de pauvreté. Je représente donc des personnes à faible revenu.

Nous sommes très inquiets de la décision du gouvernement d'abolir le Programme de contestation judiciaire, parce que cette abolition limitera de façon très dangereuse l'accès des personnes à faible revenu à leurs droits garantis par la Charte. Les biens nantis, les personnes riches et les personnes privilégiées pourront continuer d'utiliser le processus judiciaire pour tenter de freiner les droits des personnes à faible revenu garantis par la Charte, tandis que les personnes à faible revenu n'auront pas les ressources financières nécessaires pour présenter des contre-arguments. Il est à craindre que la jurisprudence qui se développera sera biaisée, puisque seulement un côté de la médaille sera présenté.

À notre avis, établir des droits à l'égalité auxquels seulement les bien nantis ont le moyen d'accéder est pire que de ne pas en avoir du tout.

The abolition of the Court Challenges Program is a particularly cynical move, in our view. It came the day before the Dobbie-Beaudoin committee proposed that the Canadian Constitution be amended to include the text of a social covenant.

What is the point of expanding equality rights when access to them is being cut off for the people most in need of their protection?

To us it's a very cynical move, and we would urge your committee to do everything in its power to re-establish the program.

The Chairman: Thank you very much. Who'll be next?

Ms. Jefferson: Jérôme DiGiovanni.

The Chairman: Jérôme, I think we saw you before in Montreal, if I recall correctly.

Mr. Jérôme DiGiovanni (Canadian Disability Rights Council; Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups): I wear many hats.

The Chairman: We're glad to welcome you to Ottawa this time.

Nous avons été très surpris par l'abolition de ce programme, comme tout le monde, d'ailleurs. Rien ne laissait présager cela. Nous avons de fait été accablés par cette nouvelle et nous nous tournons vers ce comité dans l'espoir qu'il nous appuie face à ce qui est, pour nous, une crise constitutionnelle.

Nous aimerions vous donner une petite idée des effets de cette décision. Chacun d'entre nous va prendre la parole pendant une ou deux minutes, juste le temps d'évoquer un peu les conséquences de cette décision. Nous espérons avoir l'occasion un autre jour, peut-être, de vous parler plus longuement des effets de l'abolition de ce programme. Lise va commencer.

Mrs. Lise Corbeil-Vincent (Charter Committee on Poverty Issues; Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups): Thank you, Mr. Chairman. As Christie said, I represent the National Anti-Poverty Organization and the Charter Committee on Poverty Issues. Thus, I represent low-income individuals.

We are very concerned by the government's decision to abolish the Court Challenges Program, because its disappearance is going to limit, in a very dangerous way, the access of low-income groups to the rights guaranteed them by the Charter. The rich and privileged will be able to continue to use the courts to try to restrict the rights of low-income groups which are guaranteed by the Charter, whereas those with low incomes will not have the necessary financial resources to present counter arguments. There is a risk that the case law that will develop will be biased, since only one side of the coin will be presented in court.

We feel that establishing equality rights to which only the well-to-do have access is worse than having none at all.

Nous croyons que l'abolition du Programme de contestation judiciaire est particulièrement cynique. La mesure a été prise juste une journée avant que le comité Dobbie-Beaudoin ne propose que l'on amende la Constitution canadienne pour y inclure une convention sociale.

À quoi bon élargir les droits à l'égalité quand on empêche ceux qui auraient le plus besoin de leur protection d'y avoir accès?

Cette mesure nous semble relever d'un cynisme éhonté et nous exhortons ce comité à faire tout ce qu'il peut pour faire rétablir ce programme.

Le président: Merci beaucoup. Qui sera le suivant?

Mme Jefferson: Jérôme DiGiovanni.

Le président: Jérôme, je pense que nous vous avons déjà entendu à Montréal, si je ne m'abuse.

M. Jérôme DiGiovanni (Conseil canadien des droits des personnes handicapées; Comité consultatif des groupes des droits demandant l'équité): Je cumule plusieurs rôles.

Le président: Nous sommes heureux de vous souhaiter la bienvenue à Ottawa cette fois-ci.

[Text]

Mr. DiGiovanni: It's an urgent case.

Je tiens à remercier le Comité d'avoir organisé cette consultation sur une question très grave et très importante pour l'avenir de notre société.

Le Conseil canadien des droits des personnes handicapées a été créé par les divers groupes de personnes handicapées qui, à travers leur longue expérience de lobbying politique et de travail vers le changement social, se sont rendu compte, de par la Journée internationale des personnes handicapées, la Décennie des personnes handicapées et les multitudes de rapports, dont *Obstacles*, que les personnes handicapées vivaient encore la discrimination systémique à l'intérieur de notre société.

Le Conseil canadien des droits des personnes handicapées est l'outil juridique qui, pour une fois, permettra à 3,3 millions de Canadiens d'avoir vraiment accès aux tribunaux et aux droits à l'égalité sans discrimination.

Le Conseil existe depuis 1988. Nous commençons à peine à comprendre comment nous sommes exclus à cause de la discrimination systémique. La jurisprudence n'est même pas encore écrite. Regardons par exemple la décision Swain dans laquelle la Cour suprême a dit que les personnes handicapées vivaient la discrimination depuis des siècles, qu'elles étaient exclues et qu'il fallait corriger cela. Ce ne sont pas des prières ou de la bonne volonté qui vont corriger cela, mais bien l'accès aux tribunaux. C'est vraiment l'outil fondamental qui va nous permettre d'avoir accès aux droits à l'égalité.

En abolissant le Programme de contestation judiciaire, vous avez rendu inopérante la Charte canadienne des droits et libertés. En abolissant le Programme, vous avez rendu nul l'article 15 de la Charte portant sur les droits à l'égalité.

Il est important que, par le biais de ce Comité, vous vous adressiez, non pas au ministre responsable, mais à Brian Mulroney, le premier ministre du Canada qui, depuis un certain nombre d'années, parle des droits à l'égalité et des droits de la personne, et associe même l'aide technologique et économique du Canada au respect des valeurs démocratiques et des chartes des droits et libertés. On demande que cela s'applique aussi au Canada, aux Canadiens et aux Canadiennes.

• 1700

Nous sommes une coalition qui regroupe la grande majorité des Canadiens et Canadiennes. Nous sommes conscients que le Canada a des problèmes économiques. Cependant, ce n'est pas en coupant 2,75 millions de dollars alors qu'on augmente le budget de l'armée de 4 à 5 p. 100 et qu'on donne 3 millions de dollars au Musée de l'humour de Montréal qu'on va nous faire croire que c'est une décision économique.

The Chairman: Thank you, Mr. DiGiovanni. Now, lastly, The Reverend Ohanaka.

The Reverend Ohanaka (National Black Caucus; Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups): Thank you. For the black communities in Canada, I think our experience with the justice system has been a painful one. Our community has been hurt so many, many times, and even though we've not been in a position to use the Court Challenges Program extensively we were just about to begin to do outreach into the black communities.

[Translation]

M. DiGiovanni: Il fallait réagir de toute urgence.

I want to thank the committee for having organized this consultation meeting on this very serious issue which will have very important consequences on the future of our society.

The Canadian Disability Rights Council was created by various handicapped persons' groups who realized, through their extensive experience with political lobbying and work to bring about social change, through International Disabled Persons' Day, the U.N. Decade of Disabled Persons and a multitude of reports such as "Obstacles", that the handicapped were still experiencing systemic discrimination within our society.

The Canadian Disability Rights Council is the legal tool which will for the first time allow 3.3 million Canadians to really have access to the courts and to equality rights, without discrimination.

The Council has been in existence since 1988. We have just barely begun to understand how systemic discrimination excludes us. The case law has not yet been written. Take the Locas case, for instance, the Swain decision where the Supreme Court said that handicapped persons had been experiencing discrimination for centuries, that they were excluded and that the time had come to redress matters. Prayers and goodwill will not correct the situation, but access to the courts will. That is really the basic tool that will allow us to achieve equality.

By abolishing the Court Challenges Program, you have made the Canadian Charter of Rights and Freedoms inoperative. By abolishing the Program, you have made section 15 of the Charter, the one dealing equality rights, null and void.

It is important that this committee take up this issue, not with the minister responsible, but with Brian Mulroney, the Prime Minister of Canada, who, for a number of years, has been talking about equality rights and human rights and has even made respect for democratic values and human rights charters a condition of Canada's provision of technological and economic aid. We want that to apply to Canada as well, to Canadian men and women.

We are a coalition that represents the vast majority of Canadian men and women. We realize that Canada has economic problems. No one, however, is going to make us believe that the decision to cut \$2.75 million was an economic decision, when the government has increased the defence budget by 4 to 5% and allocated \$3 million to a museum devoted to humour, the Musée de l'humour in Montreal.

Le président: Merci, monsieur DiGiovanni. Et maintenant, nous entendrons en dernier lieu le révérend Ohanaka.

Le révérend Ohanaka (National Black Caucus; Comité consultatif des groupes demandant l'équité): Merci. Les collectivités noires du Canada ont eu des rapports douloureux avec le système judiciaire. Notre communauté a été blessée à de nombreuses reprises et bien que nous n'ayons pas pu avoir largement recours au Programme de contestation judiciaire, nous étions sur le point de lancer une campagne de sensibilisation auprès des communautés noires.

[Texte]

As you are aware, you have seen incidents of racism and racial incidents in Halifax, Montreal, and Toronto. If there are provisions in the Charter that talk about equality, our community is still struggling with that. We feel that while we are having this opportunity to get involved with the Court Challenges Program is the time the government has turned around to cut it.

A couple of the cases we deal with fall within provincial jurisdiction, and we were just about to try to expand the program, which was one of the recommendations I think this committee dealt with before. Not only that, we were also about to do some outreach work to the black communities who don't know even right now about the program in great detail. Cutting the program at this very moment would actually make it very, very impossible for us to find a way to go to litigation, and there are cases we've dealt with in the province that we've come to know. . .because we haven't known exactly what to do with those cases.

When I look at the situation that confronts us as blacks in Canada, the systemic barriers are so great, the hurt is still there, and programs like the Court Challenges Program were areas where we were looking forward to seeing how we would at least try to overcome some of those.

I heard the comment that there is a solid body of jurisprudence, but there is none on racism in this country. We will be completely hurt if the program is cut off because we were just in a position at this moment to see how we could use this program to begin to develop cases dealing with racism and racial discrimination, and that hasn't been done.

Emilio has asked me to also pass along the experience of MARC and the CEC. He talks about how expensive litigation is and the emotional aspect of it, the fact that there is money involved in it, but where a Charter litigant is also a surrogate litigant for the people—it's not just the individual, but you are carrying with you also your race and a lot of people you represent. He says that the abolition of the Court Challenges Program makes our Charter more of a protective shield for those who need less its protection.

I just feel if the government would cut this program it would make the Charter really hollow. The Human Rights Act has not worked for us, especially the blacks in this country. It hasn't worked. We've made recommendations. It has no teeth, and if I am going to be assured in Canada that I have rights, well, there should be a body of jurisprudence to protect that, to back that up, and we don't have it.

For those who talk about Preston Manning and others who want the program cut, I wish they would come to Halifax and visit some of these black communities and know too we have constituted an integral part of this country for more than 400 years. This is why we are adding our voice to this and we feel very, very strongly that because we've not been able to access this program, the program should be reinstated in its current form and give us an opportunity, now

[Traduction]

Comme vous le savez, nous avons été témoins d'incidents racistes à Halifax, à Montréal et à Toronto. Bien qu'il y ait des dispositions de la Charte qui portent sur l'égalité, nos communautés sont toujours aux prises avec ce problème. Juste au moment où nous nous apprêtons à saisir l'occasion de nous y attaquer par le biais du Programme de contestation judiciaire, le gouvernement a choisi d'abolir ce programme.

Nous nous occupons de deux causes qui relevaient de la compétence provinciale, et nous étions sur le point d'essayer d'élargir ce programme et je crois d'ailleurs que ce comité avait été saisi auparavant d'une recommandation à cet effet. De plus, nous étions sur le point d'essayer de sensibiliser les communautés noires à l'existence de ce programme car il est assez mal connu. Le fait d'abolir le programme en ce moment signifierait qu'il deviendrait impossible pour nous de présenter nos causes devant les tribunaux, malgré le fait que nous nous sommes occupés de cas au niveau provincial qui nous sont maintenant assez familiers. . . Nous ne savions pas exactement quoi faire pour y donner suite.

Si l'on jette un regard sur la situation des noirs au Canada, force nous est de constater l'ampleur des barrières systémiques qui se dressent devant nous et les blessures à peine cicatrisées qu'on a infligées à notre collectivité; des programmes tels le Programme de contestation judiciaire représentaient pour nous une lueur d'espoir, une issue éventuelle.

J'ai entendu dire qu'il existait dans ce pays une solide jurisprudence, mais il n'y a rien à propos du racisme. Nous allons être très sérieusement lésés si l'on abolit ce programme car nous étions sur le point de commencer à y avoir recours pour intenter des poursuites pour lutter contre le racisme et la discrimination raciale, chose qui ne s'était pas faite auparavant.

Emilio m'a aussi demandé de vous faire part de l'expérience du Conseil de revendication et des droits des minorités et du CEC. Il a dit que les litiges étaient coûteux, et sur le plan financier et sur le plan affectif, mais que ceux qui vont devant les tribunaux pour plaider leurs droits en vertu de la Charte représentent toutes leurs collectivités, leur race. Il dit que l'abolition du Programme de contestation judiciaire fait de la Charte un bouclier pour protéger ceux qui en ont le moins besoin.

Pour ma part, j'estime que si le gouvernement abolit ce programme il fera de la Charte un document creux. La Loi sur les droits de la personne ne nous a pas permis de faire valoir nos droits, surtout nous, les noirs de ce pays. Nos efforts en ce sens n'ont pas porté fruit. Nous avons formulé des recommandations. Cette loi n'est pas efficace et pour garantir mes droits au Canada il devrait y avoir une jurisprudence qu'on puisse invoquer pour les protéger, mais tel n'est pas le cas.

Ceux qui citent le nom de Preston Manning et d'autres qui désirent que ce programme soit aboli devraient venir à Halifax rendre visite à nos communautés noires et devraient savoir, aussi, que nous constituons une partie intégrante de ce pays depuis plus de 400 ans. Voilà pourquoi nous voulions associer nos voix à celles des autres groupes qui comparaissent devant vous. Nous sommes intimement convaincus, à plus forte raison parce que nous n'y avons pas

[Text]

that we are involved, of getting into the program to reach out to our communities.

• 1705

Ms Jefferson: I will speak very briefly on LEAF, and then give a summary of what we hope this committee will do, if that is all right.

LEAF probably has had the most experience with this program, having been doing Charter litigation since 1985. We have had some 20 cases funded of our over 100 cases we have undertaken in the Charter.

Typically, these cases will involve interventions in other people's cases, things like the rape shield law or even the obscenity case where we feel we were quite effective in encouraging the court to uphold the obscenity law, with assistance and funding from the Court Challenges Program, only to find the same day that the program was cancelled.

Of the cases we are sponsoring, they are just beginning to make it into court. They are at the low levels. The jurisprudence, even in terms of sex equality, is at an infancy stage.

The impact of the cancellation of this program is we are not going to be able to be there to defend government legislation. This is the part of the program people have often missed. This program also allows equality-seeking groups to be in court to make sure our voices are heard when those who want to roll back advances that have been made on behalf of disadvantaged groups. We won't be able to be there when the new rape shield law is challenged, as it will be.

We also proceeded in good faith, based on the commitment by the present government that this program would continue for at least five more years, and have supported individual women who have put their neck on the line to go to court, only to have to say to them: Even though you are now about to have your trial, there is no more funding for you beyond this point. This means that cases involving the Indian Act, pensions, lesbian rights, domestic workers, immigrant women, women prisoners, older women, family law issues, issues affecting pregnancy and women in the work force, pay equity cases, tax reform cases are all in jeopardy.

This is about access to justice. To answer the Minister of Justice's statement that should this really be about access to justice, she will reconsider the position of the government. Well, indeed, this has everything to do with access to justice.

[Translation]

eu accès, que ce programme devrait être rétabli sous sa forme actuelle pour que nous puissions avoir l'occasion, maintenant que nous avons commencé à intervenir dans ce domaine d'activités, d'y participer et d'y faire participer nos collectivités.

Mme Jefferson: Je vais parler très brièvement du Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes et puis je résumerai ce que nous espérons de ce comité, si vous voulez bien.

Le Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes est sans doute le groupe qui a le plus d'expérience avec ce programme, comme il s'occupe de litiges en vertu de la Charte depuis 1985. Nous nous sommes occupés de plus de 100 procès intentés en vertu de la Charte, et de ce nombre, 20 ont été financés par le biais de ce programme.

Dans le cas de ces litiges, il faut en général intervenir dans d'autres procès comme par exemple la remise en cause de la loi visant la protection des victimes de viol ou la récente remise en question de la loi sur l'obscénité où nous pensons être intervenus de façon efficace pour encourager le tribunal à confirmer le bien-fondé de cette loi. Nous avons bénéficié pour cette intervention d'aide et de financement en vertu du Programme de contestation judiciaire; quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre ce même jour que le programme avait été aboli!

Les cas que nous parrainons commencent tout juste à être entendus par les tribunaux. Ils en sont aux premières instances. La jurisprudence, même en ce qui a trait à l'égalité des sexes, n'en est qu'à ses débuts.

L'abolition de ce programme signifie que nous ne pourrions intervenir pour défendre les lois du gouvernement. C'est un aspect du programme qui échappe souvent à l'attention des intéressés. Ce programme permet aussi aux groupes qui cherchent à obtenir l'équité de se faire entendre devant les tribunaux pour contrer les efforts de ceux qui voudraient supprimer les droits des groupes défavorisés. Nous ne pourrions intervenir quand la nouvelle loi sur la protection des victimes de viol sera contestée, comme elle le sera sûrement.

Nous agissions en toute bonne foi, nous fiant à l'engagement du gouvernement actuel selon lequel ce programme devait être maintenu pendant au moins cinq ans, et nous avons soutenu les efforts de femmes individuelles qui ont couru certains risques en allant devant les tribunaux, et maintenant nous devons leur dire: Bien que votre cause soit sur le point d'être entendue par les tribunaux, votre financement vient d'être interrompu à partir de ce jour. Cela signifie qu'il faudra peut-être laisser tomber toutes sortes de causes, des causes qui touchent à la Loi sur les Indiens, les pensions, les droits des lesbiennes, les domestiques, les immigrantes, les prisonnières, les femmes âgées, certaines questions de droit familial, des questions qui touchent la grossesse et les femmes en milieu de travail et l'équité salariale.

C'est l'accès à la justice qui est atteint par cette mesure. La ministre de la Justice a dit que si cette mesure entravait réellement l'accès à la justice, elle reverrait la position du gouvernement. Eh bien, je lui répondrai que c'est réellement l'accès à la justice qui est mis en cause par cette mesure.

[Texte]

In closing, we are here to ask this committee for three things. We are asking you to show the leadership you have shown in the past by calling for the immediate reinstatement of the Court Challenges Program as it is now constituted, and I can't emphasize that point enough. It needs to be an independent arm's-length program, as this committee found after its very thorough review.

We urge you to meet with the many groups who are affected by the cancellation. I understand you have had at least 40 requests so far and climbing, and we urge you to hold further hearings to allow those voices to be heard.

Finally, we urge you to defend your committee's report and recommendations of December 1989 and find out why the decision was really taken, as the representations from the previous speakers noted that the findings of this committee about the status of jurisprudence in this country and the need for the program hasn't changed at all. So what is really going on? We would deeply appreciate your help in finding out the answers to that question, because we certainly don't know the answer.

In summary, we look to you, as one of the strong voices and lights in Canada, to advance our interests.

Thank you very much for the opportunity to appear in front of you. If you have any questions, we would be happy to answer them.

The Chairman: Thank you very much, Ms Jefferson, and your colleagues.

Ms Phinney: Christie, you just gave us an example of some of the cases that will not be able to come forward. Jérôme, I wonder if you could give us some specific examples of any cases that aren't going to be able to make it before the court for the disabled community.

M. DiGiovanni: Avec grand plaisir. Grosso modo, il y a toute la question de l'alinéa 19(1)a) de la Loi sur l'immigration qui fait que des personnes ayant une déficience ne peuvent pas obtenir le statut de citoyen reçu. Elles doivent vivre au Canada avec le permis du ministre renouvelé année après année, ce qui fait éclater les familles. Cela ne pourra pas aller devant les tribunaux pour qu'on puisse corriger cette grave injustice, cette discrimination.

• 1710

Il y a aussi toute la question du sous-titrage des émissions de télévision. Les personnes ayant une déficience auditive n'ont pas accès aux émissions de télévision. Elles n'ont même pas accès aux émissions de Radio-Canada, et encore moins aux émissions des télédiffuseurs privés. Cela ne pourra pas aller devant les tribunaux. C'est de la discrimination. On exclut tout une partie des citoyens canadiens de l'accès à l'information.

[Traduction]

Nous vous demandons de faire trois choses. Nous vous demandons, comme vous l'avez fait par le passé, d'être des meneurs d'opinion en demandant que le programme de contestation judiciaire tel qu'il existe à l'heure actuelle soit rétabli, et je ne saurais trop insister sur ce point. Ce programme doit être indépendant et autonome, comme ce comité l'a d'ailleurs conclu après son étude approfondie de la question.

Nous vous exhortons à entendre les nombreux groupes touchés par la suppression de ce programme. Je crois savoir qu'au moins 40 groupes ont déjà demandé à comparaître et que la liste s'allonge de jour en jour, et nous vous demandons instamment de tenir d'autres audiences pour permettre à ces groupes d'avoir voix au chapitre.

Finalement, nous vous exhortons à défendre le rapport de votre comité et les recommandations que vous avez formulées en décembre 1989 et à découvrir les vraies raisons qui expliquent cette décision. Comme les témoins précédents l'ont dit, les conclusions de ce comité en ce qui a trait à la jurisprudence dans ce pays et à l'opportunité de ce programme continuent d'être tout à fait bien fondées. Alors, que se passe-t-il réellement? Nous vous serions extrêmement reconnaissants de nous aider à trouver les vraies réponses à cette question, car nous ne les connaissons pas.

En résumé, nous nous tournons vers vous, que nous comptons parmi les groupes éclairés et forts du Canada, pour veiller à nos intérêts.

Nous vous remercions beaucoup de l'occasion que vous nous avez donnée de comparaître devant vous. Si vous avez des questions, nous serons heureux d'y répondre.

Le président: Merci beaucoup, madame Jefferson, à vous ainsi qu'à vos collègues.

Mme Phinney: Christie, vous venez de nous citer des exemples de causes qui ne pourront pas aller de l'avant. Jérôme, je me demandais si vous pourriez aussi nous citer des exemples précis de causes qui touchent les personnes handicapées, causes qui ne seront pas entendues par les tribunaux.

Mr. DiGiovanni: With great pleasure. Generally speaking there is the whole issue of paragraph 19(1)(a) of the Immigration Act which prevents disabled persons from obtaining landed immigrant status. They must have a Minister's permit to live in Canada, a permit that has to be renewed annually, which means that families are sometimes torn asunder. Now we will not be able to go before the courts to have this grave injustice, this discrimination redressed.

There is also the whole issue of closed captioning of television programs for the hearing impaired who do not have access to television. They don't even have access to the CBC, let alone private broadcasters. Now, we will not be able to bring that issue before the courts. It's discrimination. A whole section of the Canadian population is being prevented from having access to information.

[Text]

Il y a aussi toute la question de l'emploi adapté ou des ateliers protégés que nous commençons à peine à considérer comme de l'exploitation. Tout le monde ferme les yeux sur les personnes handicapées qui sont enfermées dans des ateliers protégés. Elles ne peuvent pas sortir de ces ateliers protégés et se trouver un emploi décent.

Il y a aussi toute la question de l'accommodement et de l'accessibilité universelle à l'intérieur de la société. Il y a toute la question de l'accès aux élections. Au Canada, en 1992, en cette période de révision constitutionnelle, les personnes handicapées, à cause des barrières architecturales et des barrières à l'accès à l'information, ne peuvent pas aller voter. On ne peut pas contester ce genre de choses.

Il y a aussi le transport interprovincial. On a de la difficulté. Je ne sais pas s'il y en a parmi vous qui voudraient essayer de s'asseoir dans un fauteuil roulant, d'aller au terminus d'autobus d'Ottawa et de prendre l'autobus. Il y a des gens qui se font refuser l'accès aux aéroports parce qu'ils sont en fauteuil roulant. Toutes ces causes ne peuvent pas être présentées devant les tribunaux pour corriger la discrimination systémique.

Ms Phinney: Thank you very much.

Mr. Young: Would you have any idea what the success rate of the program is? I meant to ask Kathleen Ruff when she was here.

Ms Jefferson: Meaning how many cases they've taken on they've been successful in?

Mr. Young: Yes.

Ms Jefferson: I think that's a hard question to answer categorically, because so many of the cases we're doing are just getting into court, but certainly the interventions that have been supported, other than the notable rape shield law loss, have been very successful.

The court has tended to comment frequently about how helpful it is to have disadvantaged groups represented and presenting a side of the issue and information in a perspective they would not have otherwise heard.

So certainly, as Bertha Wilson's letter suggests, they have found it very helpful. In that sense I would say their track record is exceptionally good so far, but it's still early in the game. I don't know if others have a comment.

M. DiGiovanni: Il faut penser qu'on est en train de définir ce que sont les droits à l'égalité. Comme Christie vient de le mentionner, on commence à peine à les définir. Cela aide les juges et les tribunaux à prendre de meilleures décisions quant aux droits à l'égalité, quant aux corrections à apporter dans des cas de discrimination systémique et quant à l'amélioration de la loi.

Au lieu d'abolir le Programme, on devrait le bonifier. En fin de compte, nous sommes des partenaires, en ce sens que nous voulons bonifier la législation fédérale et l'accès à la justice.

[Translation]

There is also the matter of sheltered workshops and adapted employment that we are just beginning to perceive as exploitation. Disabled people are confined to the ghetto of sheltered workshops, and everyone looks the other way. They can't get out of these sheltered workshops to find decent employment.

There is also the matter of making buildings universally accessible in our society. There is the issue of having access to polling booths during elections. In Canada, in 1992, at this time of constitutional review, disabled persons cannot vote because of architectural obstacles and obstacles that impede their access to information. We cannot challenge that sort of thing.

We also have trouble with interprovincial transport. I wonder if any of you would like to sit in a wheelchair and then try to go to the Ottawa bus terminal and get on a bus. Some people have been denied access to airports because they were in wheelchairs. Now, we will no longer be able to challenge this type of systemic discrimination before the courts.

Mme Phinney: Merci beaucoup.

M. Young: Auriez-vous une idée du taux de réussite du programme? C'est une question que je voulais poser à Kathleen Ruff quand elle était ici.

Mme Jefferson: Vous voulez dire, dans combien de cas ont-ils eu gain de cause?

M. Young: Oui.

Mme Jefferson: Je pense qu'il est difficile de répondre à cette question d'une façon catégorique, car dans de nombreux cas les causes n'en sont qu'aux premières instances. Mais il est sûr que les interventions qui ont été financées par le biais de ce programme ont en général porté fruit, sauf pour l'échec notoire dans le cas de la Loi sur la protection des victimes de viol.

Les tribunaux ont dit à maintes reprises qu'il leur était très utile de pouvoir bénéficier du point de vue des groupes défavorisés qui leur présentent l'autre côté de la médaille et leur présentent des perspectives et de l'information dont ils n'auraient pas pu profiter autrement.

Il est donc certain comme le laisse entendre Bertha Wilson dans sa lettre, que ce programme est utile aux yeux de la magistrature. Je dirais donc qu'en ce sens le programme réussit fort bien, mais il est trop tôt pour porter des jugements définitifs. Je ne sais pas si les autres ont des commentaires.

M. DiGiovanni: We are in the process of defining equality rights. As Christie said, we are just beginning to define them. The program helps judges and courts to arrive at better decisions on equality rights, on measures to correct systemic discrimination and to improve the law.

The program should be upgraded and expanded rather than abolished. In the final analysis, we are partners, in that we want to improve federal legislation and access to justice.

[Texte]

Rev. Ohanaka: I guess you know for us in the black community, as well as other visible minority groups, it becomes really complicated, because the face of Canada is changing. There are those who might want us to believe otherwise, but this country is changing. We now have a Department of Citizenship and Multiculturalism.

When we look at issues like this, for instance, all issues dealing with racism. . . I have been paying a lot of money, say, in Nova Scotia backing up cases that go to court. I have two young people now sentenced in Kentville, Nova Scotia because they walked into a pizza place and somebody called them racial names and even proceeded to fight with them. Now the guy who came to the place with his baseball bat got wrestled and he was injured. Those two young people have been sentenced. They're 18 years old, and we're left with nothing. The individuals who perpetrated this are left to go.

[Traduction]

Le révérend Ohanaka: Vous savez sans doute que pour les membres de la communauté noire, ainsi que pour ceux qui appartiennent à d'autres minorités visibles, les choses se compliquent, car les attitudes des Canadiens sont en train de changer. D'aucuns voudraient bien sûr que nous pensions le contraire, mais il ne fait aucun doute que ce pays est en train de changer. Nous avons maintenant un ministère de la Citoyenneté et du Multiculturalisme.

Quand nous nous penchons sur des questions comme le racisme, par exemple. . . On a dépensé beaucoup d'argent pour financer des causes qui sont devant les tribunaux en Nouvelle-Écosse. Deux jeunes gens ont été condamnés à Kentville, en Nouvelle-Écosse parce qu'ils sont entrés dans une pizzeria, qu'ils ont fait l'objet d'injures racistes et ont même été agressés. Le type qui s'est présenté à la pizzeria avec son bâton de baseball s'est fait blesser dans la mêlée. Mais ce sont les deux jeunes noirs qui ont été trouvés coupables. Ils ont 18 ans, et maintenant, nous sommes devant rien. Les vrais coupables sont sortis impunis.

• 1715

So in our own case it becomes doubly upsetting that even at the provincial level we have no recourse. The federal government, whose primary duty it is to uphold my citizenship and my rights, is doing nothing. We were hoping that in cases like this, where groups like mine were paying additional money from our pockets to challenge some of these things at a provincial level. . . We get nothing in return. We would probably find out how to access this and how to expand the program to deal with it. So you can see why, for us. . . you just don't know where to go. That's why I would like to find out and my committee would like to find out exactly what the government means by solid body of jurisprudence. Maybe the committee should find out how many of these cases dealing with racism have gone to a higher court in Canada or in any of our provinces.

La collectivité que je représente est donc particulièrement perturbée de n'avoir aucun recours, même au niveau provincial. C'est le devoir primordial du gouvernement fédéral de protéger ma citoyenneté et mes droits et il ne fait rien. Nous espérons que dans des cas comme celui-ci, où des groupes comme le mien versent eux-mêmes des sommes d'argent additionnelles pour lutter contre ces choses devant les instances provinciales. . . Mais nous n'obtenons rien en contrepartie. Nous aurions sans doute pu en apprendre plus long sur ce programme, par exemple comment y avoir accès et en élargir la portée pour lutter contre la discrimination. Vous voyez ce que cela représente pour nous. . . Nous ne savons plus à quelle instance nous adresser. Voilà pourquoi j'aimerais bien découvrir ce que le gouvernement entend par jurisprudence solide, et mon groupe aimerait le savoir aussi. Le comité devrait peut-être chercher à découvrir combien de causes mettant en question le racisme ont été entendues par une instance supérieure au Canada ou dans une des provinces, n'importe laquelle.

Ms Corbeil-Vincent: I would say that it is the same situation for cases involving poverty laws. There have been no cases that have made it to trial funded by the Court Challenges Program yet. We're in the infancy of this thing. We have had some case development funding and the next step would be to go to trial. We aren't there yet. The Charter Committee on Poverty Issues has existed since mid 1989. Anyone with experience in the court system knows that is just yesterday. If the Court Challenges Program is abolished, the cases that we would like to bring forward will go nowhere and no cases that we have been working on will get to trial.

Mme Corbeil-Vincent: Je dirais que la situation est la même en ce qui a trait aux lois qui visent à enrayer la pauvreté. Aucune cause financée par le Programme de contestation judiciaire ne s'est encore rendu devant les tribunaux. Nous en sommes encore aux phases préliminaires. Nous avons bénéficié d'un financement pour préparer des causes et les procès de première instance auraient constitué la phase suivante. Nous n'en sommes pas encore là. Le Comité de la Charte et des questions de pauvreté existe depuis le milieu de 1989. Quiconque connaît un tant soit peu le système judiciaire sait que 89, c'est comme hier. Si le Programme de contestation judiciaire est aboli, les causes que nous aurions aimé faire entendre par les tribunaux vont mourir de leur belle mort et aucune des causes que nous avons préparées ne sera entendue.

[Text]

The Chairman: Thank you very much, Mr. Young. You asked how many cases were successful. We have that information and the material given to us by Andrée Côté, the director of the program. There have been 104 decisions made and 48 were favourable to the appellants; 48 out of 104.

M. Joncas (Matapédia—Matane): Mon collègue disait tout à l'heure qu'on avait 2,75 millions de dollars pour gérer le Programme. Quelle partie de cette somme est consacrée à l'administration et quelle partie est consacrée au règlement des litiges?

Ms Jefferson: In terms of us as groups?

Mr. Joncas: Yes.

Ms Jefferson: Our cases cost anywhere from \$100,000 to \$750,000 each, for each court level. So this allows us basically to pay some phone calls, to have some meetings. It allows us to put our foot in the door. We have to raise \$500,000 this year and have had \$500,000 worth of legal fees donated. This program is cost-sharing the burden of Charter litigation by disadvantaged groups. I think it is safe to say that it covers, in some cases, 5% or 10% of the actual costs. I am sort of answering this question sideways. We have to raise the money for those courts costs. This program allows us to react quickly and actually get going on the case. It gives us the room to manoeuvre, to do the fund raising necessary to actually undertake Charter litigation.

Mme Corbeil—Vincent: J'aimerais préciser que le Programme de contestation judiciaire ne paie pas les frais administratifs des groupes qu'il subventionne. Il paie seulement les frais associés au cas, soit les frais de recherche juridique et les frais d'avocat. Il n'y a aucune subvention de soutien pour le groupe.

M. Joncas: J'écoutais cet après-midi une réponse d'un ministre qui disait. . .

The Chairman: The Solicitor General.

M. Joncas: . . . que d'autres organismes devaient maintenant prendre la relève pour ce Programme-là. Par exemple, on pourrait mentionner le ministère de la Justice ou la Commission canadienne des droits de la personne. J'aimerais avoir vos commentaires là-dessus.

M. DiGiovanni: Ce qui est important, c'est que ce Programme, tel qu'il a été structuré, soit un programme autonome. C'est un programme qui a trait spécifiquement à la législation fédérale. S'il était de la responsabilité du ministère de la Justice, il y aurait automatiquement conflit d'intérêts. C'est le ministère de la Justice qui s'occupe de la législation. Il a pour mandat général de regarder cela au niveau de tout type de loi. Vous dites à la main droite de rédiger une loi et à la main gauche de la contester. Regardez la définition de «conflit d'intérêts» dans n'importe quel dictionnaire, anglais ou français. Telle serait la situation.

[Translation]

Le président: Merci beaucoup, monsieur Young. Vous avez demandé quel était le taux de réussite des causes financées par le biais du programme. L'information qui nous a été fournie par Andrée Côté, la directrice du programme, contient ce renseignement. Cent quatre décisions ont été rendues et quarante-huit donnaient gain de cause aux appelants; 48 sur 104.

Mr. Joncas (Matapédia—Matane): My colleague said earlier that \$2.75 million dollars were allocated to the Program. What part of that amount goes to administration and what part to litigation?

Mme Jefferson: Vous voulez dire, quelle partie de cette somme nous est allouée en tant que groupes?

M. Joncas: Oui.

Mme Jefferson: Nos causes coûtent entre 100,000\$ et 750,000\$ chacune, à chaque instance. Les subventions accordées dans le cadre du programme nous permettent essentiellement de faire quelques appels téléphoniques, de tenir quelques réunions. Elles nous permettent de mettre les choses en train. Nous devons trouver 500,000\$ cette année et des avocats nous ont fait grâce de 500,000\$ d'honoraires professionnels. Ce programme partage le fardeau des coûts des procès intentés en vertu de la Charte par les groupes défavorisés. Je pense qu'il est juste de dire qu'il permet de rencontrer, dans certains cas, entre 5 p.100 et 10 p.100 des coûts réels. Je suis en train de répondre à votre question indirectement. Nous devons réunir des fonds pour payer les frais et dépens lors des procès. Ce programme nous permet de réagir rapidement et de commencer à préparer une cause. Il nous donne une marge de manoeuvre et il nous permet de faire la souscription de fonds nécessaires si nous voulons vraiment tenter des procès en vertu de la Charte.

Ms Corbeil—Vincent: I would like to specify that the Court Challenges Program does not pay for the administrative costs of the groups it subsidizes. It only pays for the actual legal costs associated with the case, that is the cost of legal research and legal fees. There is no subsidy to support the group as such.

Mr. Joncas: I was listening this afternoon to a reply by a minister who said:

Le président: Le solliciteur général.

Mr. Joncas: . . . that other organizations now had to take over from that Program. For instance, I might mention the Department of Justice or the Canadian Human Rights Commission. I would like to hear your comments in this regard.

Mr. DiGiovanni: What is important is that the Program as it exists be an arm's length program. It deals with federal legislation specifically. If it were the responsibility of the Department of Justice, there would be an inherent conflict of interest. The Department of Justice deals with legislation; it is responsible for all kinds of laws. You cannot tell the right hand to draft a law and the left hand to challenge it. Look at the definition of conflict of interest in any dictionary, English or French. That would be the situation.

[Texte]

[Traduction]

• 1720

Il est important de penser à l'autonomie du Programme. Il s'agit de l'accès à la Charte, de l'accès aux droits à l'égalité. Cette Charte peut être deux choses. Elle peut être un morceau de papier sur lequel sont inscrits toutes sortes de beaux principes que tout le monde applaudit et trouve intéressants, ce qu'on voit dans certains pays, ou bien elle peut être un outil très dynamique, un outil qui développe des valeurs démocratiques, un outil qui crée l'unité nationale, un outil qui fait d'une société une société juste et équitable. Pour faire cela, il faut avoir accès à la justice et il faut avoir un programme comme le Programme de contestation judiciaire. Pour nous, il est capital qu'il soit réinstitué.

Si les droits à l'égalité sont nécessaires, comme dit le premier ministre lorsqu'il se promène partout dans le monde, ils sont également bons et nécessaires pour les Canadiens et les Canadiennes. Il est important que le Programme garde son autonomie. Il est inadmissible qu'il relève du ministère de la Justice ou même du Bureau du solliciteur général.

Actuellement, si le Programme ne relève pas du ministère de la Justice, c'est pour une raison bien particulière. Au moment où le Programme a été institué, il n'a pas été confié au ministère de la Justice ou au Solliciteur général. On l'a sorti de là. On l'a mis sous le contrôle du ministère du Multiculturalisme. Actuellement, c'est la responsabilité de M. Weiner. On a fait cela pour éviter le conflit d'intérêts.

The Chairman: Have any of our witnesses had cause since this announcement came out to make a representation to the government? If so, what were the results of your efforts?

Ms Corbeil-Vincent: We have written letters and have not received replies yet.

Ms Jefferson: The same here.

Mr. DiGiovanni: The same with the CDRC. In fact, because of my trip we're just organizing that, and on my return we'll be doing something from the Atlantic region.

The Chairman: On behalf of the committee I want to thank all four of you for coming today. We appreciate your testimony and questions that you've triggered. We look forward to working on this subject area in the days ahead. Thank you very much for being here.

The chair would now ask the third and last group to come to the table, the Advisory Committee of the Language Rights Groups, which I think is headed by Mr. Godbout, Mr. Hilton, and Mr. Paul Charbonneau.

I think we have a brief from Alliance Quebec. This is in English. I understand the French version will be available tomorrow.

Mr. Hilton, I wonder if you would be kind enough to introduce your colleagues.

Mr. Allan Hilton (Alliance Quebec; Advisory Committee of the Language Rights Group): You'll have to do that for me because I don't know them. I'm appearing on behalf of Alliance Quebec, and the other gentlemen at the table are representing the other groups who are identified on the agenda.

It is important to consider the independence of the Program. It is related to access to the Charter, access to equality rights. The Charter can be one of two things. It can be a piece of paper on which are written all sorts of lofty principles that everyone applauds and finds attractive, as we see in some countries, or it can be a very dynamic instrument for developing democratic values, creating national unity and making our society fair and equitable. To achieve this, people must have access to justice and they must have a program like the Court Challenges Program. In our view, it is crucial that the program be reinstated.

If equality rights are necessary, as the Prime Minister claims in his travels throughout the world, they are also good and necessary for Canadian men and women. It is important that the Program remain independent. It is unacceptable that it come under the Department of Justice or even the Solicitor General.

There is a very specific reason why the current Program does not come under the Department of Justice. When the Program was set up, it was not assigned either to the Department of Justice or to the Solicitor General. It was taken out of those areas, and put under the control of the Department of Multiculturalism. At the moment, it is Mr. Weiner's responsibility. This was done to avoid conflicts of interest.

Le président: Est-ce que nos témoins ont eu l'occasion depuis l'annonce de faire des instances auprès du gouvernement? Si oui, quels étaient les résultats de vos efforts?

Mme Corbeil-Vincent: Nous avons écrit des lettres mais nous n'avons pas encore reçu de réponses.

Mme Jefferson: Nous sommes dans le même cas.

M. DiGiovanni: Il en est de même pour le CCDPH. À cause de mon voyage, nous étions sur le point d'écrire des lettres, et dès mon retour, nous allons faire quelque chose de la part de la région atlantique.

Le président: Au nom du comité, je tiens à vous remercier tous les quatre d'être venus devant nous aujourd'hui. Nous vous remercions de vos témoignages et des réponses que vous nous avez données. Nous avons hâte de travailler davantage sur cette question dans les jours à venir. Je vous remercie beaucoup d'être venus.

Le président demande maintenant au troisième et dernier groupe, le Comité consultatif sur les droits linguistiques, représenté par MM. Godbout, Hilton et Paul Charbonneau, de bien vouloir s'approcher de la table.

Je pense que nous avons un mémoire d'Alliance Québec qui n'est qu'en anglais. Je crois savoir que la version française sera disponible demain.

Je vous demande de bien vouloir nous présenter vos collègues, monsieur Hilton.

M. Allan Hilton (Alliance Québec; Comité consultatif sur les droits linguistiques): Je dois vous demander de le faire à ma place, car je ne les connais pas. Je comparais au nom d'Alliance-Québec, et les autres témoins représentent d'autres groupes, dont les noms figurent sur l'ordre du jour.

[Text]

The Chairman: Very good. We have Mr. Godbout, Paul Charbonneau, and there's a fourth gentleman. I don't think I have his name. François Dumaine. Is it agreed how we'll lead off here? Have you made arrangements among yourselves?

M. Marc Godbout (Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada; Comité consultatif sur les droits linguistiques): Je vais commencer, monsieur le président.

J'aimerais remercier les membres du Comité de nous écouter aujourd'hui, même s'ils se font plutôt rares. Sans aucun doute, c'est la qualité qui...

The Chairman: We're a small committee of eight, so we have a majority here, actually.

M. Godbout: Il nous fait plaisir de répondre à votre invitation, même si ce n'est certainement pas un jour de gloire pour le Canada étant donné la suppression de ce fonds de contestation judiciaire. Cependant, nos commentaires ne visent pas nécessairement les membres du Comité qui, on le sait, on été sympathiques à notre cause dans le passé. En fait, ils avaient recommandé la reconduction du Programme pour une période de cinq ans; ils avaient recommandé qu'il se termine en 1995 et non en 1992.

• 1725

Je dois vous dire, monsieur le président, qu'on a de la difficulté à croire qu'on est encore à défendre, quelque 24 mois après la reconduction du Programme pour cinq ans, la nécessité, l'importance et l'urgence de maintenir le fonds de contestation judiciaire.

Permettez-moi de faire quelques citations, dont l'une de votre propre rapport qui disait:

On ne peut pas non plus soutenir que le Programme a atteint les fins visées et que l'on peut donc s'en passer maintenant sans que les droits à l'égalité (et) les droits linguistiques énoncés dans la Constitution en 1982 et en 1985 n'aient été pleinement éclaircis et fassent l'objet d'un important corpus de décisions judiciaires. À notre avis, aucun observateur des causes entendues jusqu'à maintenant en application de la Charte ne formulerait cet argument(...)

Monsieur le président, je n'oserais pas dire que certaines personnes se sont payé la tête du Comité ou de son rapport, mais une chose est certaine: la décision de la semaine dernière ne vient sûrement pas de personnes qui ont étudié à fond les propositions de votre Comité parlementaire.

Cette semaine, on nous annonce:

Le gouvernement fédéral a d'autre part grandement contribué au financement du Programme de contestation judiciaire au fil des ans, et ces contributions ont mené à l'établissement d'une vaste jurisprudence.

En l'espace de 24 mois, on est soudainement arrivé à «une vaste jurisprudence».

Multiculturalisme et Citoyenneté abolira le Programme et à compter de maintenant, aucune cause judiciaire ne sera considérée.

Monsieur le président, on est encore en état de choc. On est encore éberlués, estomaqués, assommés devant cette décision irrationnelle, inconséquente et sans fondement. On cherche à comprendre. On a posé plusieurs questions et on

[Translation]

Le président: Bien. Il y a M. Godbout, M. Paul Charbonneau, et il y a un quatrième monsieur dont je n'ai pas le nom. Il s'agit de François Dumaine. Avez-vous décidé entre vous qui va commencer?

Mr. Marc Godbout (Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada; Advisory Committee of Language Rights Groups): I will start, Mr. Chairman.

I would like to thank committee members for allowing us to appear today, even though there are not that many members present. Of course, it is quality that...

Le président: Nous sommes un comité composé de huit députés, donc la majorité de nos membres sont ici.

Mr. Godbout: We are pleased to respond to your invitation, although this is hardly a glorious day for Canada, given that the funding for the Court Challenges Program has been cut. However, our comments are not necessarily directed at Committee members, who, as we know, have been sympathetic to our cause in the past. In fact, they recommended that the Program be renewed for five years—that it end in 1995, rather than in 1992.

I must tell you, Mr. Chairman, that it is hard for us to believe that we are still defending the necessity, importance and urgency of maintaining funding for the Court Challenges Program some 24 months after the Program has been renewed for five years.

I would like to quote a few passages, including one from your own report, in which you said:

Nor can it be argued that the Program has achieved what it was intended to achieve and thus become dispensable, unless it is argued that the rights set out in the Constitution in 1982 and 1985 are now fully clarified and established by a substantial body of judicial decisions. No observer of the current status of Charter cases would, we believe, make this argument.

Mr. Chairman, I would not go so far as to say that some people are making a laughing stock of the Committee or its report, but one thing is certain: the decision made last week was definitely not made by individuals who have made a careful study of your Committee's recommendations.

This week, the following announcement was made:

Moreover, the federal government contributed significantly to the funding of the Court Challenges Program over the years, and this led to the creation of a vast body of case law.

Suddenly, in 24 months, we have «a vast body of case law».

Multiculturalism and Citizenship will abolish the Program, and, beginning now, no court case will be considered.

We are still in a state of shock, Mr. Chairman. We are still flabbergasted, staggered and stunned at this irrational, illogical and unfounded decision. We are trying to understand. We've asked a number of questions, and we still

[Texte]

est toujours sans réponses. Que s'est-il passé entre le mois de décembre 1989 et le mois de mars 1992? Voilà ce que l'ensemble des Canadiennes et Canadiens est en droit de se demander face à l'abolition discrétionnaire et arbitraire du Programme de contestation judiciaire.

Pourtant habitués aux rebuffades en matière de reconnaissance de leurs droits, les communautés francophones et acadiennes n'avaient pas reçu pareille gifle depuis des lunes.

Comment répondre aux questions? Est-ce que, pour de simples motifs politiques, pour des raisons de stratégie ou encore de machination douteuse, on est prêt à violer unilatéralement l'accès à notre système judiciaire des communautés les plus démunies que sont nos communautés minoritaires?

Jamais nous n'aurions pensé devoir présenter un mémoire concernant un programme gouvernemental qui, selon l'article 15.1b) de l'accord de contribution signé entre le gouvernement du Canada et l'Université d'Ottawa, devait se terminer le 31 mars 1995.

L'objet de notre présent mémoire, dont je vais simplement donner les faits saillants, n'est pas de répéter ce que nous avons déjà présenté. On aimerait cependant répondre aux arguments ayant trait à la jurisprudence, et on aimerait également souligner le rôle crucial que peut jouer le présent Comité en recommandant au gouvernement de réintroduire sur-le-champ un programme visant les mêmes fins.

Lorsque le Comité a étudié, il y a trois ans, la pertinence de renouveler ou non le Programme de contestation judiciaire, un consensus général s'était dégagé, à savoir que cet outil était au coeur même de la mise en oeuvre des droits reconnus par la Charte et la Constitution de notre pays.

On lisait dans le rapport:

En reconnaissant que l'accès aux tribunaux fait partie intégrante d'une mise en oeuvre efficace des droits constitutionnels, on fait considérablement avancer la condition des droits de la personne dans le monde et on va au-delà de la simple codification de ces droits.

Monsieur le président, est-ce que ces arguments-là ne sont plus valables en 1992?

Il faut prendre garde de conclure que les gouvernements, au Canada, peuvent assumer leurs responsabilités constitutionnelles sans devoir être entraînés devant les tribunaux. Nous aimerions conclure autrement mais, malheureusement, l'histoire nous démontre clairement que l'avancement important de nos communautés, dans le domaine scolaire en particulier, est directement lié aux différentes poursuites entreprises depuis 1982.

• 1730

Je passe tous les exemples de nos victoires. Et on se demande si on n'est pas, nous aussi, victimes de notre succès. Mais je ne peux passer sous silence le fait qu'un gouvernement, comme le gouvernement de l'Alberta, se complait à se placer en situation de désobéissance civile suite à la décision rendue dans le jugement Mahé qui concernait les francophones de l'Alberta.

Notre seul recours face à ce gouvernement est de retourner en cour, monsieur le président, puisqu'il n'y a malheureusement, au Canada, et je dis bien, malheureusement, au Canada, aucun mécanisme qui force un

[Traduction]

have no answers. What happened between December 1989 and March 1992? All Canadians have the right to ask themselves this question in light of the arbitrary cancellation of the Court Challenges Program.

Although the francophone and Acadian communities are accustomed to having their rights flouted, they have not received a blow of this type for a very long time.

How can these questions be answered? Is the government prepared to unilaterally remove access to our legal system for our most disadvantaged groups, namely our minorities, for purely political reasons, for strategic reasons or because of some dubious machinations?

We never would have thought we would have to present a brief on a government program that, under Section 15.1(b) of the contribution agreement signed between the government of Canada and the University of Ottawa, was to conclude on March 31, 1995.

The objective of our brief, which I will only be highlighting, is not to repeat what we've already said. However, we would like to respond to some arguments regarding case law, and we would also like to underline the crucial role this Committee can play in recommending that the government reintroduce at once a program with the same goals.

Three years ago, the Committee studied whether or not the Court Challenges Program should be renewed. The general consensus was that the Program was an essential tool in implementing the rights recognized by our country's Charter and Constitution.

The report stated:

In its recognition that access to the courts is integral to the effective implementation of constitutional rights, it carries the global progress of human rights a vitally important step beyond the mere codification of such rights.

Do these arguments no longer hold in 1992, Mr. Chairman?

We must be careful not to conclude that in Canada, governments can assume their constitutional responsibilities without having to be brought before the courts. We would like to be able to conclude otherwise, but, unfortunately, history clearly shows us that our communities' major gains, particularly in the area of education, have been directly related to various court challenges undertaken since 1982.

I won't mentioned all the examples of our victories. And we wonder whether we are not also the victims of our own success. But I cannot ignore the fact that a government, such as the Alberta government, willingly commits civil disobedience following the decision in the Mahé case concerning the francophones in Alberta.

Mr. Chairman, our only recourse against this government is to go to court again, since in Canada, unfortunately, and I repeat, unfortunately, there is no mechanism that forces a government to respect a Supreme Court decision. And the

[Text]

gouvernement à respecter une décision de la Cour suprême. Et le gouvernement vient de nous enlever l'outil. Je suis certain que M. Getty, pour ne pas le nommer, doit être très à l'aise dans son salon ce soir et doit respirer beaucoup plus profondément que d'habitude.

On parle donc ici d'un jeu combiné comprenant une base constitutionnelle et un outil d'application. L'un sans l'autre, ces deux éléments ne veulent pratiquement rien dire. L'un avec l'autre, ils symbolisent la volonté de l'État de permettre aux citoyennes et aux citoyens de jouir des éléments cruciaux à leur épanouissement à l'intérieur de la société.

En abolissant sans préavis cet outil fondamental qu'est le Programme de contestation judiciaire, le gouvernement du Canada renie carrément ses engagements envers des millions de Canadiennes et de Canadiens.

Et que doit-on penser aujourd'hui de la déclaration du ministre Weiner lors de la reconduction du Programme, lorsqu'il énonçait :

Nous croyons que ce programme a un rôle important à jouer en aidant à clarifier certaines dispositions de la Charte canadienne des droits et libertés. Aussi, la reconduction du Programme vient réaffirmer l'engagement du gouvernement envers l'avancement des droits de la personne au Canada.

C'était bon en 1989, mais ça ne veut plus rien dire en 1992. Nous n'acceptons pas un tel revirement gouvernemental. Le Canada a des responsabilités qu'il ne peut absolument pas écarter de façon aussi cavalière.

Comment, à l'avenir, nos communautés sont-elles présumées pouvoir forcer les gouvernements récalcitrants à respecter leurs droits? Souvenons-nous, à cet égard, que nous sommes encore bien loin d'avoir éclairci et fait appliquer les droits existants de nos communautés et qu'il pourrait, évidemment, y avoir adoption de nouveaux droits dans l'avenir.

Sur une question aussi centrale que le droit à l'éducation, nos communautés sont encore plus loin d'une application intégrale de ce droit fondamental. D'ailleurs la Cour suprême du Canada avait clairement fait ressortir ce point en énonçant :

Ni la question de ce qu'est le Programme «minimum» pouvant constituer de «l'instruction» ni celle du nombre d'élèves pouvant être requis pour justifier un tel programme ne se posent cependant dans le présent renvoi et je ne les aborderai pas.

Il va donc falloir, monsieur le président, retourner en cour. Mais avec quoi?

Le gouvernement fédéral a appuyé financièrement les Canadiens et les Canadiennes désireux de voir leurs droits respectés. Soudainement, ce même gouvernement, sans consultation, de façon discrétionnaire et arbitraire, décide que ces interprétations judiciaires ont assez duré et ferme donc brutalement les portes du Programme de contestation judiciaire.

Les communautés francophones et acadiennes du Canada sont-elles aujourd'hui les victimes, comme je vous le disais tout à l'heure, de leurs propres succès devant les tribunaux?

La FCFA du Canada n'accepte tout simplement pas les raisons d'un tel revirement qui sont invoquées par le gouvernement fédéral. En théorie, on ne peut imaginer de façon plus simpliste, mal fondée et totalement injustifiée que

[Translation]

government has just taken the tool away from us. I am sure that Mr. Getty, although I don't want to name him, must be very comfortable in his living room this evening and must be breathing much easier than he usually does.

Therefore we are talking about the combination of a constitutional basis and a tool to ensure it is enforced. Separately, these two elements are practically useless. Together, they represent a government's willingness to enable citizens to access means that are crucial to their development in society.

By terminating the Court Challenges Program, this fundamental tool, without notice, the government of Canada is clearly repudiating its commitments to millions of Canadians.

And what are we to think today about Mr. Weiner's statement at the time the Program was renewed, when he stated:

"We believe that this Program has a major role to play in helping to clarify certain provisions of the Canadian Charter Rights and Freedoms. Also, the Program's renewal reaffirms the government's commitment towards promoting human rights in Canada."

That was good in 1989, but it no longer means anything in 1992. We will not accept such an about-face by the government. Canada has responsibilities that it cannot simply dismiss in such a cavalier fashion.

How, in the future, is it presumed that our communities will be able to force recalcitrant governments to respect their rights? Let us remember in this regard, that we are still very far from having our communities' existing rights clarified and applied, and that, obviously, new rights might be adopted in the future.

On the key question of the right to education, it is still very far from being fully implemented in the case of our communities. However, the Supreme Court of Canada clearly pointed this out by stating:

"Neither the issue of the minimum program that might constitute education nor that of the number of students that would be necessary to justify such a program arises in this reference, and I will not deal with them."

Therefore, Mr. Chairman, we will have to go back to court. But with what?

The federal government provided financial support to Canadians who wished to see their rights respected. Suddenly, this same government at its discretion and without consultation arbitrarily decides that there have been enough of these judicial interpretations and brutally cuts the Court Challenges Program.

As I said a little while ago, are the francophone and Acadian communities of Canada today the victims of their own success before the courts?

The FCFA simply does not set the reasons stated by the federal government for such an about-face. In theory, we could not conceive of a more simplistic and unfounded and totally unjustified explanation than saying there is enough

[Texte]

de dire qu'il y a suffisamment de jurisprudence pour justifier l'abandon du Programme. Et en termes financiers, le Programme n'était absolument pas exorbitant pour le gouvernement fédéral.

Considérant les sommes en jeu, les bénéfices qui en découlaient et surtout cette responsabilité financière étaient absolument incomparables au poids que devraient assumer les Canadiens et les Canadiennes s'ils devaient être laissés à eux-mêmes. Alors, pourquoi avoir coupé le Programme?

Évidemment, c'est là un secret de Polichinelle, monsieur le président. Le Programme ne jouissait pas nécessairement d'une popularité débordante auprès des gouvernements qui se voyaient entraînés devant les tribunaux pour se faire rappeler crûment leurs obligations fondamentales. Aussi, certaines formations politiques aux plateformes plutôt réticentes envers les droits des minorités voyaient d'un fort mauvais oeil le maintien d'un tel programme. Nous osons cependant croire que le gouvernement fédéral est suffisamment engagé dans la poursuite du respect des droits reconnus dans notre Charte pour ne pas céder à de telles pressions.

Où est ce premier ministre qui se déclarait grand défenseur des libertés fondamentales il y a quelques semaines à peine, lors du Sommet de la Francophonie tenu à Chaillot, en France?

• 1735

Ce ne sont pas des groupes comme les nôtres, monsieur le président, qui ont la capacité financière d'assumer d'interminables poursuites judiciaires. Aussi, ce n'est certainement pas à travers les médias ou les comités parlementaires—comme l'ont suggéré certains ministres—que l'on pourra forcer les gouvernements à assumer leurs responsabilités. Qu'est-ce qu'il nous reste, monsieur le président?

Est-ce que nous allons être maintenant obligés de s'abaisser à faire des bingos communautaires pour justifier le financement de nos causes en Cour suprême? Ce sont là des questions qu'on se pose en ce moment. Est-ce que nos communautés doivent être humiliées à ce point-là?

Abolir le Programme de contestation judiciaire, c'est couper l'aide juridique à des millions de Canadiens et de Canadiennes en quête de respect de leurs droits fondamentaux. Et comme le soulignait encore tout récemment le Comité parlementaire fédéral Beaudoin-Dobbie, et je cite:

La Constitution écrite est importante comme source et gardienne de droits et de principes fondamentaux. Ces droits comptent pour tout le monde, mais ils sont particulièrement importants pour les minorités car ils protègent des abus de pouvoir d'une majorité qui peut écarter leurs justes revendications, consciemment ou par égarement et négligence.

Cette Constitution nous protège, certes, lorsqu'elle est appliquée. Pour qu'il en soit ainsi, nous avons besoin du Programme de contestation judiciaire.

En conclusion, membres du Comité permanent, vous n'avez certes jamais été perçus à mes yeux ou à nos yeux comme associés à ces politiciens d'occasion, à ces gestionnaires de mauvaise foi, à ces fanfreluches de conflits d'intérêts, à ces brimeurs de droits fondamentaux, à ces démolisseurs de nos valeurs canadiennes.

[Traduction]

case law to justify cancelling the Program. Financially, the cost of the Program to the federal government was certainly not exorbitant.

Considering the amounts involved, and the resulting benefits, this financial cost can certainly not be compared to what it would cost Canadians if they had to assume the burden themselves. So, why was the Program cut?

Obviously, the answer is no secret, Mr. Chairman. The Program was not particularly popular with governments who found themselves dragged before the courts to be sharply reminded of their basic obligations. Also, the Program displeased certain political groups who are rather unsupportive of minority rights. However, we dare to believe that the federal government is sufficiently committed to ensuring respect for our Charter of Rights that it will not yield to such pressures.

Where is this Prime Minister who declared himself to be the great defender of basic liberties only a few weeks ago, at the Francophone Summit in Chaillot, France?

Mr. Chairman, groups like ours do not have the financial means to undertake endless lawsuits. In addition, it will certainly not be through the media or parliamentary committees—as some ministers have suggested—that we will be able to force governments to assume the responsibilities. What recourse do we have left, Mr. Chairman?

Will we now have to lower ourselves to organizing community bingos in order to finance the legal costs of our cases before the Supreme Court? Those are the questions we are asking ourselves right now. Do our communities have to be humiliated to that point?

Abolishing the Court Challenges program is tantamount to cutting off legal aid for millions of Canadians seeking to ensure respect for their fundamental rights. As the Beaudoin-Dobbie federal parliamentary committee recently stated, and I quote:

A written constitution is important to a people as the source and guardian of certain fundamental rights and principles. These rights are important to all citizens. But they are especially important to minorities within the wider population as a source of protection against the abuse of power by the majority which may be inclined to push aside the rightful claims of the minority from time to time, either wilfully or simply through blindness and neglect.

There is no doubt that this constitution protects us when it is applied. For this to be so, we need the Court Challenges program.

In conclusion, honourable members of the Standing Committee, neither I nor my colleagues have ever associated you with the kind of bargain basement politicians who manage in bad faith, wading knee-deep in conflict of interest, trampling our fundamental rights and tearing down Canadian values.

[Text]

Messieurs et mesdames du Comité, assurez-vous que justice soit faite. Plusieurs ministres n'étaient même pas au courant de la coupure de ce Programme. Assurez-vous qu'on jette la lumière sur les motifs qui ont animé les auteurs de cette triste page de nos annales judiciaires.

C'est pourquoi nous demandons au Comité permanent des Droits de la personne et de la Condition des personnes handicapées, de considérer toutes les répercussions qu'entraînerait l'abolition du Programme. Nous lui demandons, en outre, de considérer le rôle central que jouait le Programme, afin de consolider le cadre constitutionnel canadien. Et nous lui demandons finalement de recommander au gouvernement du Canada de réintroduire un programme d'aide aux poursuites judiciaires basées sur la Constitution canadienne.

Monsieur le président, on a du mal à croire ce qui a justifié ce geste. J'oserais même vous demander de considérer la mise en place d'une Commission royale d'enquête qui jetterait la lumière sur les motifs qui ont poussé des personnes à mettre en péril un programme dont s'enorgueillissait le Canada sur le plan international.

Vous avez un leadership, en tant que comité, à exercer; vous avez toute notre admiration, monsieur le président, tout notre appui et toute notre reconnaissance.

Merci.

Déclaration intégrale de M. Marc Godbout au nom de la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada:

I. MISE EN CONTEXTE

On ne peut pas non plus soutenir que le Programme a atteint les fins visées et que l'on peut donc s'en passer maintenant sans que les droits à l'égalité (et) les droits linguistiques énoncés dans la Constitution en 1982 et en 1985 n'aient été pleinement éclaircis et fassent l'objet d'un imposant corpus de décisions judiciaires. À notre avis, aucun observateur des causes entendues jusqu'à maintenant en application de la Charte ne formulerait cet argument (...).

Rapport du Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées, décembre 1989, p. 28

Le gouvernement fédéral a d'autre part grandement contribué au financement du Programme de contestation judiciaire au fil des ans, et ces contributions ont mené à l'établissement d'une vaste jurisprudence. Multiculturalisme et Citoyenneté abolira le Programme et, à compter de maintenant, aucune cause judiciaire ne sera considérée.

Gouvernement du Canada, La gestion des dépenses gouvernementales, le 27 février 1992, p. 40

Que s'est-il passé entre le mois de décembre 1989 et le mois de mars 1992? Voilà ce que l'ensemble des Canadiennes et Canadiens sont en droit de se demander face à l'abolition discrétionnaire et arbitraire du Programme de contestation judiciaire. Pourtant habituées aux rebuffades en matière de reconnaissance de leurs droits, les communautés francophones et acadiennes n'avaient pas reçu pareille gifle depuis des lunes.

[Translation]

Ladies and gentlemen of the committee, please ensure that justice be done. Several ministers were not even aware that this program was being cut. Make sure you shed light on the reasons that motivated the authors of this sad page in our legal history.

This is why we are asking the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons to consider all the consequences of the abolition of the Court Challenges Program. In addition, we are asking the committee to consider the pivotal role that the Program played in consolidating the Canadian constitutional framework. Lastly, we ask the committee to recommend to the government of Canada that it reintroduce an aid program for lawsuits dealing with the Canadian Constitution.

Mr. Chairman, we fail to understand what could have justified such a move. I would even go so far as to ask you to consider the establishment of a royal commission to investigate what could possibly have motivated anyone to attack a program of which Canada could be proud on the international scene.

As a committee, you have a leadership role to play. Mr. Chairman, you have our admiration, our support and our appreciation.

Thank you.

Statement of Mr. Marc Godbout of the Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada on behalf of the members of the Advisory Committee of Language Rights Groups of the Court Challenges Program:

I. THE CONTEXT

One simply cannot claim that the Program has achieved its end and that there is no longer a need for it, as long as both equality rights and language rights enshrined in the Constitution in 1982 and 1985 have not been fully clarified in a substantial corpus of court decisions. In our view, no one with any acquaintance of the Charter cases brought forward thus far would make such a claim (...).

Report of the Standing Committee on Human Rights and the Status of the Disabled, December, 1989, p. 28.

Furthermore, the federal government has provided substantial funding for the Court Challenges Program over the years, funding which has made it possible to establish substantial jurisprudence in this area. Because the Department of Multiculturalism and Citizenship will be abolishing this program, from now on, no such cases will come before the courts.

Government of Canada: Management of Government Spending, February 27, 1992, p. 40.

What actually occurred between December of 1989 and March of 1992? This is a question to which all Canadians have a right to demand an answer, in the light of this arbitrary decision to cancel the Court Challenges Program. Although they are used to such rebuffs when it comes to recognition of their rights, the Francophone and Acadian communities have not received such a slap in the face in a very long time.

[Texte]

Jamais nous n'aurions pensé devoir présenter un mémoire concernant un programme gouvernemental qui, selon l'article 15.1b) de l'accord de contribution signé entre le gouvernement du Canada et l'Université d'Ottawa, devait se terminer le 31 mars 1995.

La FCFA du Canada apprécie tout de même vivement l'occasion que lui donne le Comité des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées (ci-après appelé le Comité) d'exprimer son outrage vis-à-vis cette récente décision du gouvernement du Canada.

L'objet du présent mémoire n'est pas de répéter ce que nous avons déjà présenté à ce comité lors de notre comparution en septembre 1989 (nous joignons une copie de ce mémoire en annexe). Nous allons plutôt nous concentrer sur deux points centraux:

—Démontrer qu'il n'existe aucune base nous permettant de dire que la jurisprudence actuelle est suffisante et donc, que le Programme aurait complété sa mission, et;

—Souligner le rôle crucial que peut jouer le présent Comité en recommandant au gouvernement du Canada de réintroduire un programme visant les mêmes fins.

II. LA MISSION DU PROGRAMME DE CONTESTATION JUDICIAIRE

Lorsque ce comité a étudié, il y a trois ans, la pertinence de renouveler ou non le Programme de contestation judiciaire, un consensus général s'était dégagé à l'effet que cet outil était au coeur même de la mise en oeuvre des droits reconnus par le texte fondamental de notre pays.

En effet, grâce à cette initiative gouvernementale, le Canada se distinguait de bien d'autres pays où les droits fondamentaux demeurent trop souvent de simples voeux pieux sans répercussion auprès de la population qui est pourtant la première concernée par des reconnaissances constitutionnelles de cette nature. Comme le soulignait fort justement le Comité:

En reconnaissant que l'accès aux tribunaux fait partie intégrante d'une mise en oeuvre efficace des droits constitutionnels, on fait considérablement avancer la condition des droits de la personne dans le monde et on va au-delà de la simple codification de ces droits. (Premier rapport du Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées, Ottawa, décembre 1990, p. 28)

À cet égard, il faut prendre garde de conclure que les gouvernements au Canada peuvent assumer leurs responsabilités constitutionnelles sans devoir être entraînés devant les tribunaux. Nous aimerions conclure autrement, mais, malheureusement, l'histoire nous démontre clairement que l'avancement important de nos communautés, dans le domaine scolaire en particulier, est directement lié aux différentes poursuites entreprises depuis 1982.

À ceux qui entretiendraient des doutes à cet égard, nous leur rappelons quelques éléments de la carte de route de nos communautés en matière de reconnaissance de leurs droits:

[Traduction]

Never did it occur to us that we would have to come before you to present a brief about a government program which, under subsection 15.1(b) of the Contribution Agreement signed by the Government of Canada and the University of Ottawa, was to end on March 31, 1995.

The FCFA wishes to express its tremendous appreciation to the Standing Committee on Human Rights and the Status of the Disabled (hereafter called the Committee) for this opportunity to express its outrage at the Government of Canada's recent decision.

The purpose of this brief is not to repeat the points raised during our last appearance before the Committee in September of 1989 (a copy of that brief is included with this material). Rather, we intend to focus on two central issues:

—To demonstrate that there is no basis on which to claim that current jurisprudence is adequate and that the program has therefore fulfilled its goals, and;

—Underscore the crucial role that this Committee can play by recommending to the Government of Canada that it reinstate a program having similar aims.

II. MISSION OF THE COURT CHALLENGES PROGRAM

When this Committee was considering the relevance of renewing the Court Challenges Program some three years ago, a general consensus emerged that this program played a crucial role in ensuring respect for those rights set out in this country's Constitution.

Indeed, this positive government initiative sets Canada apart from many other countries, where fundamental rights too often remain nothing more than wishful thinking, with no actual impact on the people, even though constitutional recognition of this kind is of primary concern to them. As the Committee itself quite rightly pointed out:

By recognizing that access to the courts is an integral part of the effective implementation of constitutional rights, we will make it possible to achieve important progress as far as respect for human rights throughout the world is concerned and go beyond simply codifying those rights. (First Report of the Standing Committee on Human Rights and the Status of the Disabled, Ottawa, December, 1990, p. 28.)

In that regard, we must be careful not to conclude that federal governments can fulfill their constitutional responsibilities without ever being forced to come before the courts. We would like to believe this is possible, but unfortunately, history clearly shows that the important gains made by our communities, particularly with respect to schools, are directly linked to various court cases that have gone ahead since 1982.

For the benefit of those who may still have some doubts about this, we would like to highlight some of the events that have characterized the struggle of our communities to gain recognition of their rights:

[Text]

—Au Manitoba, le gouvernement provincial n'a discuté d'une modification constitutionnelle touchant les droits linguistiques qu'après la célèbre saga Forest; il a, par la suite, discuté du processus de traduction et de publication de ses lois qu'après la décision de la Cour suprême dans le *Renvoi linguistique du Manitoba*, encore que ce dossier ait dû retourner devant la Cour en 1991 pour préciser les obligations gouvernementales du Manitoba.

—En Ontario, on doit toujours se souvenir que la Loi 75 sur l'éducation en français n'a vu le jour qu'après le Renvoi de 1984. Cependant, la mise en oeuvre de cette législation a été impossible à Simcoe tant et aussi longtemps que l'on ne s'est pas adressé aux tribunaux par le biais de l'Affaire Marchand, où, même après un jugement favorable, il a fallu retourner en cour deux fois pour faire imposer une solution acceptable au problème des services en français à l'école Le Caron.

—En Saskatchewan, il a fallu attendre le récent changement de gouvernement pour que le dossier scolaire se réactive finalement. Tout cela malgré une entente fédérale-provinciale et un jugement de la Cour d'appel confirmant le droit à la gestion scolaire des Fransaskoises et Fransaskois.

—En Alberta, où les francophones sont allés jusqu'à la Cour suprême du Canada pour se faire dire qu'ils avaient en effet droit à la gestion scolaire, on ne voit toujours pas de progrès notoires sur cette question.

Ainsi, il est très clair que, si la situation des communautés francophones et acadiennes s'est substantiellement améliorée dans plusieurs régions du pays depuis l'adoption de la Charte, ce n'est pas le fruit du hasard. Cette consolidation est plutôt le résultat direct d'un processus comprenant, d'une part, une reconnaissance de droits fondamentaux tels que ceux énoncés dans la Charte avec, d'autre part, l'accessibilité à des outils permettant la mise en oeuvre de ces droits.

On parle donc ici d'un jeu combiné comprenant une «base constitutionnelle» et un «outil d'application». L'un sans l'autre, ces deux éléments ne veulent pratiquement rien dire. L'un avec l'autre, ils symbolisent la volonté de l'État de permettre aux citoyennes et citoyens de jouir des éléments cruciaux à leur épanouissement à l'intérieur de la société.

En abolissant sans préavis cet outil fondamental qu'est le Programme de contestation judiciaire, le gouvernement du Canada renie carrément ses engagements envers des millions de Canadiennes et Canadiens. Que doit-on penser aujourd'hui de la déclaration du ministre Weiner lors de la reconduction du Programme, lorsqu'il énonçait:

Nous croyons que ce programme a un rôle important à jouer en aidant à clarifier certaines dispositions de la Charte (...). Aussi, la reconduction du Programme vient réaffirmer l'engagement du gouvernement envers l'avancement des droits de la personne au Canada. (Communiqué de presse du gouvernement du Canada (M-05/90-11), le 10 mai 1990)

Nous n'acceptons pas pareil revirement gouvernemental. Le Canada a des responsabilités qu'il ne peut absolument pas écarter d'une façon aussi cavalière.

[Translation]

—In Manitoba, the provincial government only agreed to discuss a constitutional amendment relating to language rights after the now famous Forest saga; subsequently, it only discussed the translation and publication of its laws after the Supreme Court of Canada handed down its ruling in the *Manitoba Language Rights Reference*, even though the Court once again had to deal with this issue in 1991, in order to clearly set out the obligations of the Government of Manitoba in this regard;

—In Ontario, it must be remembered that Bill 75 on French-language education only became a reality after the 1984 Reference. However, implementation of the legislation proved impossible in Simcoe until the issue came before the courts in the Marchand case; indeed, even after a favourable ruling, two further suits had to be launched before an acceptable solution to the problem of French-language services at École Le Caron could be imposed on the authorities.

—In Saskatchewan, we only recently revived the school governance issue when there was a change of government, despite the existence of a federal-provincial agreement in this area and an appeal court ruling confirming the right of Francophones living in Saskatchewan to manage their own schools.

—In Alberta, where Francophones had to take their case to the Supreme Court of Canada before being told that they did indeed have the right to manage their own schools, there has still been no significant progress in this area.

So, it is perfectly clear that it is not just by accident that the status of Francophone and Acadian communities in various regions of the country has substantially improved since the Charter was implemented. The gains made are the direct result of a process that includes both recognition of their fundamental rights in the Charter and access to instruments that ensure implementation of those rights.

Consequently, we are talking about the combination of a constitutional base and an instrument of implementation. One without the other is virtually useless. Together, however, they symbolize this government's determination to allow its citizens to benefit from all those opportunities that allow them to grow and prosper in society.

By cancelling without warning such a fundamental instrument as the Court Challenges Program, the Government of Canada is reneging on its commitment to millions of Canadians. What are we to think now of the statement made by Minister Weiner at the time the program was renewed, when he said:

We believe this program plays an important role in helping to clarify certain provisions of the Charter (...). Furthermore, by renewing this program, the government has reaffirmed its commitment to the advancement of human rights in Canada. (Government of Canada Press Release (M-05/90-11), May 10, 1990)

We simply cannot accept such an abrupt reversal of government policy. Canada has responsibilities and it cannot simply dismissed them in this cavalier fashion.

[Texte]

Envers les communautés francophones et acadiennes en particulier, il a réaffirmé clairement, en 1988, son engagement à favoriser leur épanouissement lorsque l'article 41 de la nouvelle Loi sur les langues officielles fut adopté, lequel énonce:

41. Le gouvernement fédéral s'engage à favoriser l'épanouissement des minorités francophones et anglophones du Canada et à appuyer leur développement, ainsi qu'à promouvoir la pleine reconnaissance et l'usage du français et de l'anglais dans la société canadienne.

Comment, à l'avenir, nos communautés pourront-elles forcer les gouvernements récalcitrants à respecter leurs droits? Souvenons-nous à cet égard que nous sommes encore bien loin d'avoir éclairci et fait appliquer les droits existants de nos communautés et qu'il pourrait évidemment y avoir adoption de nouveaux droits dans l'avenir.

L'actuel projet de réforme constitutionnelle contient plusieurs dispositions touchant directement les droits linguistiques. Aussi, le rapport du Comité parlementaire fédéral Beaudoin-Dobbie a également soulevé d'autres avenues en matière de droits linguistiques.

Quant aux droits existants, on pourrait s'arrêter aux articles 16 à 22 de la Charte en matière de langues officielles pour constater à quel point plusieurs zones grises demeurent en suspens. Sur une question aussi centrale que le droit à l'éducation, nos communautés sont encore loin d'une application intégrale de ce droit fondamental. D'ailleurs, la Cour suprême du Canada avait clairement fait ressortir ce point en énonçant:

Ni la question de ce qu'est le Programme «minimum» pouvant constituer de l'«instruction» ni celle du nombre d'élèves pouvant être requis pour justifier un tel programme ne se posent cependant dans le présent renvoi et je ne les aborderai pas. (Mahé contre La province de l'Alberta, le 15 mars 1990, p. 20)

Même en ce qui a trait à l'application de la gestion scolaire telle que définie dans l'affaire Mahé de l'Alberta, il demeure fort probable que les communautés auront à retourner devant les tribunaux. La Cour suprême a reconnu cette réalité lorsqu'elle a écrit:

À mon avis, l'expression «nombre suffisant pour justifier» ne donne pas aux tribunaux une norme explicite dont ils peuvent se servir pour déterminer quels doivent être l'enseignement et les établissements appropriés (...) dans chaque situation donnée. La norme devra être précisée, avec le temps, par l'examen des faits propres à chaque situation soumise aux tribunaux mais, en règle générale, l'analyse doit se fonder sur les fins de l'article 23. (Mahé contre La province de l'Alberta, le 15 mars 1990, p. 38)

Ainsi, les gouvernements au pays se sont entendus en 1982 pour adopter une disposition constitutionnelle reconnaissant notre droit à l'éducation; ils ont inséré à l'intérieur de cette clause des concepts ambigus qui nécessitent des interprétations judiciaires; le gouvernement fédéral a appuyé financièrement les Canadiennes et Canadiens désireux de voir leurs droits respectés, et soudainement ce même gouvernement, sans consultation, de

[Traduction]

As far as the Francophone and Acadian communities are concerned, as recently as 1988, it reaffirmed its determination to enhance their growths and development when Section 41 of the new Official Languages Act was passed. That section states the following:

41. The federal government undertakes to enhance and to support the growth and development of Francophone and Anglophone minorities in Canada and to promote full recognition as well as the use of both French and English in Canadian society.

How will our communities ever be in a position to force recalcitrant governments to respect their rights in the future? Let us not forget that when it comes to clarifying and actually implementing our communities existing rights, there is still much work to be done, not to mention the fact that new rights may, of course, be recognized in the future.

The current proposals on constitutional reform contain a number of provisions that directly affect language rights. Furthermore, the Beaudoin-Dobbie Parliamentary Committee has also raised other possibilities in the area of language rights.

As far as existing rights are concerned, one need only look at Sections 16 to 22 of the Charter, which deal with the official languages of Canada, to realize just how many grey areas still remain. On as central an issue as the right to education, our communities are still a long way from achieving actual enforcement of this fundamental right. Indeed, the Supreme Court of Canada clearly made that point when it said this:

Neither the matter of what constitutes minimum school instruction nor that of the number of pupils that might want the provision of such instruction arise in this reference and I will therefore not address them.» (Mahé v. The Province of Alberta, March 15, 1990, p. 20.)

Even when it comes to the right to school governance, as defined in the Mahé case, it is quite likely that communities will have to bring this issue back before the courts. Indeed, the Supreme Court recognized that reality when it wrote the following:

In my view, the expression "where numbers warrant" does not provide the courts with a clear standard on the basis of which to determine what school instruction as well as what schools maybe required in a given situation. Such a standard will have to be developed and clarified over time to examination of the facts relating to each case brought before the courts, but as a general rule, any such analysis should be based on the points set out in Section 23. (Mahé v. The Province of Alberta, March 15, 1990, p. 20.)

Thus, governments agreed to a constitutional provision in 1982 recognizing our right to education; in this clause they inserted ambiguous concepts that need judicial interpretation; the federal government provided financial support to Canadian men and women who wanted their rights to be respected, but suddenly this same government, without consultation, in a discretionary and arbitrary way, has decided that those judicial interpretations have gone on long enough

[Text]

façon discrétionnaire et arbitraire, décide que ces interprétations judiciaires ont assez duré et ferme donc brutalement les portes du Programme de contestation judiciaire. Les communautés francophones et acadiennes du Canada sont-elles aujourd'hui les victimes de leur propre succès devant les tribunaux?

La FCFA du Canada n'accepte tout simplement pas les raisons invoquées par le gouvernement fédéral pour un tel revirement:

—en théorie, on ne peut imaginer de raison plus simpliste, mal fondée et totalement injustifiée que de dire qu'il y a suffisamment de jurisprudence pour justifier l'abandon du Programme, et;

—en termes financiers, le Programme n'était absolument pas exorbitant pour le gouvernement fédéral(*), considérant les sommes en jeu, les bénéfices qui en découlent et surtout, cette responsabilité financière était absolument incomparable au poids que devraient assumer les Canadiennes et Canadiens s'ils devaient être laissés à eux-mêmes.

(*) *Durant l'année financière 1989-1990, le programme a engagé des sommes s'élevant à 355,875\$ en appui aux démarches relevant des droits linguistiques et 1,419,471\$ en appui aux démarches relevant des droits à l'égalité*

Alors, pourquoi avoir coupé le Programme?

Évidemment, et c'est là un secret de Polichinelle, le Programme ne jouissait pas nécessairement d'une popularité débordante auprès des gouvernements qui se voyaient traînés devant les tribunaux pour se faire rappeler crûment leurs obligations fondamentales. Aussi, certaines formations politiques aux plates-formes plutôt réticentes envers les droits des minorités voyaient d'un fort mauvais oeil le maintien de tels programmes.

Nous osons cependant croire que le gouvernement fédéral est suffisamment engagé dans la poursuite du respect des droits reconnus dans notre Charte des droits et libertés pour ne pas céder à de telles pressions. Où est ce premier ministre qui se déclarerait grand défenseur des libertés fondamentales il y a quelques semaines à peine lors du Sommet de la Francophonie tenu à Chaillot, en France?

Nous ne concevons vraiment pas pourquoi le Programme a été coupé.

En outre, nous tenons à rappeler qu'il n'existe à l'heure actuelle aucune option acceptable qui puisse pallier à l'abolition de ce programme. Ce ne sont pas les groupes comme les nôtres qui ont la capacité financière d'assumer d'interminables poursuites judiciaires. Aussi, ce n'est certainement pas à travers les médias ou les comités parlementaires que l'on pourra forcer les gouvernements à assumer leurs responsabilités.

Vraiment, la seule option réaliste dont nous disposons est l'accès au système judiciaire, troisième pilier de notre société et seule autorité véritablement contraignante, s'il en est une, envers nos différents pouvoirs exécutifs et législatifs.

En finançant les recours juridiques par le biais du Programme de contestation judiciaire, le gouvernement fédéral n'appuyait pas des cas ayant un effet limité à une seule personne. Ce sont des communautés nationales qui

[Translation]

and has brutally shut down the Court Challenges Program. Have the Francophone and Acadian communities of Canada become the victims of their own success before the courts?

The FCFA of Canada simply does not accept the reasons invoked by the federal government for this about-face:

—theoretically, it is difficult to image a more simplistic, unfounded and totally unjustified reason than to state that there is sufficient case law to justify abandoning the Program, and;

—in financial terms, the Program was not at all prohibitive for the federal government(*), if one looks at the amounts involved and the benefits the Program provided; above all that financial obligation cannot be compared to the burden that would be placed on Canadian men and women proceeding without this support.

(*) *During fiscal year 1989-90, under the Program, \$355,875 were allocated to cases involving language rights and \$1,419,471 went to support activities involving equality rights.*

So, why was the Program cut?

Of course, it is an open secret that the Program was not necessarily overwhelmingly popular with the governments who were dragged before the courts and were reminded in no uncertain terms of their basic obligations. Thus, certain political parties with platforms that do not wholeheartedly endorse minority rights cast a rather jaundiced eye on the continued existence of such programs.

We do hope, however, that the federal government is sufficiently committed to promoting the respect of the rights recognized in our Charter of Rights and Freedoms to not yield to such pressures. Where is the Prime Minister who made himself to be the foremost champion of fundamental freedoms a few weeks ago at the Summit of the francophonie in Chaillot, France?

We really cannot understand why the Program has been cut.

Further, we wish to remind everyone that there is at the present time no other acceptable option that might fill the void created by the abolition of that Program. Groups such as ours certainly do not have the financial resources necessary to fund interminable court cases. Neither the media nor parliamentary committees will be able to force governments to shoulder their responsibilities.

Truly, the only realistic option we have is access to the judicial system, the third pillar of our society and the only power which has any kind of binding authority over our executive and legislative powers.

By funding legal action through the Court Challenges Program, the federal government was not supporting cases whose effect was limited to individuals. National communities are affected by Charter cases. For instance, each decision

[Texte]

sont touchées par les recours sous la Charte des droits. Par exemple, chaque décision portant sur l'article 23 de la Charte touche les deux millions de Canadiennes et Canadiens formant les communautés de langue officielle vivant en situation numériquement minoritaire aux niveaux provincial et territorial.

Abolir le Programme de contestation judiciaire, c'est couper l'aide juridique à des millions de Canadiennes et Canadiens en quête de respect de leurs droits fondamentaux. Comme le soulignait encore tout récemment le Comité parlementaire fédéral Beaudoin-Dobbie:

La Constitution écrite est importante comme source et gardienne de droits et de principes fondamentaux. Ces droits comptent pour tout le monde, mais ils sont particulièrement importants pour les minorités car ils les protègent des abus de pouvoir d'une majorité qui peut écarter leurs justes revendications, consciemment ou par égarement et négligence. (Gouvernement du Canada, Rapport du Comité mixte spécial sur le renouvellement du Canada, Ottawa, 28 février 1991, p. 9.7)

Cette constitution nous protège certes... lorsqu'elle est appliquée. Pour qu'il en soit ainsi, nous avons besoin du Programme de contestation judiciaire.

III. LE RÔLE DU COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES HANDICAPÉES.

La situation dans laquelle nous nous retrouvons aujourd'hui est donc aussi grave qu'inacceptable.

C'est pourquoi nous nous adressons au présent comité afin qu'il rappelle au gouvernement du Canada que celui-ci a une responsabilité incontournable vis-à-vis le respect et la mise en oeuvre des droits reconnus aux Canadiennes et Canadiens.

L'inscription de droits fondamentaux à l'intérieur de la Constitution canadienne doit nécessairement être accompagnée de l'accès à des outils concrets de mise en oeuvre, sans quoi l'État canadien ne fait qu'assumer partiellement ses responsabilités.

La décision de remettre en place un tel programme d'appui revient évidemment au gouvernement fédéral lui-même. Nous sommes cependant d'avis que pour atteindre cette fin, les communautés francophones et acadiennes doivent bénéficier de l'appui d'une structure telle que le présent Comité.

C'est pourquoi nous demandons au Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées de considérer toutes les répercussions qui suivraient l'abolition du Programme.

—Nous lui demandons en outre de considérer le rôle central que jouait le Programme afin de consolider le cadre constitutionnel canadien;

—Nous lui demandons finalement de recommander au gouvernement du Canada de réintroduire un programme d'aide aux poursuites juridiques basées sur la Constitution canadienne.

Le tout respectueusement soumis.

[Traduction]

pursuant to Section 23 of the Charter affects the 2 million Canadian men and women who make up provincial and territorial minority official-language communities.

Eliminating the Court Challenges Program is tantamount to abolishing "legal aid" for millions of Canadians who want to see their basic rights respected. As the Beaudoin-Dobbie federal parliamentary committee report pointed out recently:

A written constitution is important to a people as the source and guardian of certain fundamental rights and principles. These rights are important to all citizens. But they are especially important to minorities within the wider population as a source of protection against the abuse of power by the majority which may be inclined to push aside the rightful claims of the minority from time to time, either wilfully or simply through blindness and neglect. (Government of Canada, report of the Special Joint Committee on Renewal of Canada, Ottawa, February 28th, 1991, p. 12.)

The Constitution certainly does protect us, when it is applied. For that to be operative, we need the Court Challenges Program.

III. THE ROLE OF THE STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND THE STATUS OF DISABLED PERSONS.

Thus, the situation we find ourselves in today is just as serious as it is unacceptable.

That is why we turn to this Committee to urge it to remind the Government of Canada that it has an indisputable responsibility with regard to the respect and implementation of the rights granted to Canadian men and women.

The enshrinement of fundamental rights in the Canadian Constitution must necessarily be accompanied by access to complete implementation tools, without which the Canadian state will only be discharging its responsibilities in an incomplete way.

The decision of setting up such a support program is of course a federal government prerogative. We feel, however, that for these purposes, Francophone and Acadian communities should enjoy the support of a structure such as this Committee.

That is why we are urging the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons to consider all of the repercussions that would follow the abolition of the Program;

we are asking you, furthermore, to consider the central role the Program played in the consolidation of the Canadian constitutional framework;

finally, we are asking it to recommend to the Government of Canada the reinstatement of a program to assist court challenges under the Canadian Constitution.

All of the above recommendations are respectfully submitted.

[Text]

Mémoire soumis par la Fédération des francophones hors Québec inc.:

TABLE DES MATIÈRES

- I. L'importance du renouvellement
 - A) Les objectifs du programme
 - B) D'importants gains à ce jour
- II. Vision d'avenir
 - A) Élargissements antérieurs
 - B) La prochaine étape: les lois linguistiques de nature non constitutionnelle

Annexe 1

La Fédération des francophones hors Québec est un organisme national voué à la défense des droits des communautés francophones au Canada. Elle regroupe les associations francophones de neuf provinces et deux territoires ainsi que des associations nationales à vocation sectorielle. Elle compte aussi un bureau à Québec chargé des relations avec le gouvernement de cette province.

À titre de bénéficiaire important du Programme de contestation judiciaire, notre fédération apprécie grandement l'opportunité qui lui est offerte de venir s'exprimer sur la question du renouvellement du programme.

Nous désirons souligner succinctement l'importance de ce renouvellement et mettre en lumière certains faits invitant aussi à un élargissement du programme.

I. L'IMPORTANCE DU RENOUVELLEMENT

Puisque les objectifs fixés en 1978 avec la création d'un programme d'appui pour les recours devant les tribunaux demeurent toujours d'actualité et, parce que les résultats obtenus jusqu'à ce jour se sont avérés positifs, nous croyons qu'il n'est pas exagéré de qualifier le renouvellement du programme de besoin impératif pour nos communautés.

A) Les objectifs du programme

Si, en 1978, le gouvernement du Canada a jugé que la conjoncture politique justifiait la création d'un programme d'aide à ceux qui cherchaient à obtenir des décisions judiciaires susceptibles de clarifier des droits linguistiques fondés sur la Constitution, nous croyons qu'il en est toujours de même aujourd'hui.

Bien entendu, les besoins sont différents et le portrait politique, tant au niveau des législations provinciales que de la législation fédérale, n'est plus le même.

Il reste néanmoins que des préoccupations légitimes persistent face à l'érosion possible de droits garantis par la Constitution du Canada aux minorités de langues officielles et il semble donc essentiel d'assurer la continuité du programme.

À titre d'exemple, on peut toujours s'interroger sur la nature précise des droits prévus à l'article 16 de la Charte. Y prévoit-on le droit pour un fonctionnaire de travailler dans sa langue? Et l'article 20 de la Charte, quelles obligations entraîne-t-il pour les dirigeants de ministères? Ces obligations sont-elles suffisantes, et même, sont-elles respectées?

[Translation]

Statement by the Fédération des francophones hors Québec Inc.:

TABLE OF CONTENTS

- I. The Importance of Renewal
 - A) The Objectives of the Program
 - B) Important Progress Made
- II. A Vision for the Future
 - A) Extension of the Program
 - B) The Next Stage: Non-constitutional Language Laws.

Appendix 1

The Fédération des francophones hors Québec is a national organization dedicated to defending the rights of Francophone communities in Canada. It speaks for the Francophone associations of nine provinces and two territories as well as other national associations with sectoral aims. It also has an office in Quebec responsible for relations with the Quebec Government.

As an organization that has benefitted a great deal from the Court Challenges Program, our federation greatly appreciates this opportunity to express its views on the renewal of the Program.

We wish to briefly emphasize the importance of that renewal and also to highlight certain facts that warrant broadening the Program.

I. THE IMPORTANCE OF RENEWAL

Since the objectives set in 1978 when a program to support court challenges was created are still timely and since the Program has had positive results, we think that it is not overstating the case to say that the renewal of the Program is an imperative for our communities.

A) The Objectives of the Program

In 1978, the Government of Canada thought that the political situation justified the creation of a program to assist those who were seeking to obtain judicial decisions to clarify language rights under the Constitution and we believe that the reasons that led to the creation of that program still obtain today.

Of course, the needs are different and the political situation, both with regard to provincial legislation and federal legislation, is no longer the same.

It seems nevertheless that legitimate concerns remain with regard to the possible erosion of the rights guaranteed by the Canadian Constitution to official language minorities and thus it seems essential to maintain the program.

For example, questions remain as to the specific nature of the rights provided for in Section 16 of the Charter. Does it refer to a public servant's right to work in his own language? And what obligations does Section 20 of the Charter place upon departmental authorities? Are those obligations sufficient and are they even being respected?

[Texte]

Aussi, si le texte des accords du lac Meech entrait en vigueur en juin 1990, il est clair que d'importantes questions touchant la dualité canadienne seraient soulevées.

Dans le domaine de l'éducation (article 23 de la Charte), nombre d'interrogations subsistent. On peut prévoir, entre autres, des contestations concernant la légalité des structures pour la gestion des établissements d'enseignement de nos communautés et concernant aussi l'exercice des pouvoirs discrétionnaires touchant la mise en oeuvre du droit à l'éducation en français.

Il n'est d'ailleurs pas rare, en droit constitutionnel, de voir l'interprétation d'une disposition s'échelonner sur un laps de temps important. Les décisions portant sur l'article 93 de la Loi constitutionnelle de 1867 se sont bien succédées pendant 135 ans. On peut penser que la Charte des droits ne fera pas exception, étant un texte d'une grande portée, appelé à corriger des injustices de l'histoire et à répondre aux nouvelles réalités sociales.

B) D'importants gains à ce jour

Il nous semble d'ailleurs essentiel de souligner les progrès importants réalisés jusqu'ici grâce au Programme de contestation judiciaire. Dans le seul domaine de l'éducation, le P.C.J. a été impliqué à plus de 20 reprises (voir annexe 1).

Ces reprises ont joué un rôle majeur dans l'aboutissement de dossiers essentiels pour nos communautés. On doit d'ailleurs comprendre qu'il s'avère impossible de faire reposer notre développement uniquement sur des négociations avec les gouvernements. Dû au pourcentage restreint de la population qu'ils représentent dans chaque province (à l'exception du Nouveau-Brunswick où le tiers de la population est francophone), les francophones hors Québec n'ont qu'une influence politique limitée.

En conséquence, les revendications résultant du processus judiciaire s'avèrent être un des moyens les plus efficaces de faire avancer les dossiers.

À preuve, au Manitoba, le gouvernement a commencé à considérer une modification constitutionnelle après le dorénavant célèbre cas Forest. Et l'on n'a mis en branle le processus de traduction et publication des lois dans les deux langues qu'après le Renvoi sur les droits linguistiques. Quant aux modifications à la Loi scolaire, le gouvernement attend toujours la décision du Renvoi pour bouger.

À l'Île-du-Prince-Édouard, le gouvernement a refusé pendant 3 ans de négocier avec les parents de Summerside concernant la question de l'éducation prévue à l'article 23 de la Charte. Ce n'est qu'après le renvoi en Cour d'appel qu'ont débuté les discussions concernant les modifications à apporter à la loi scolaire.

Même chose en Nouvelle-Écosse. Les parents de Sydney n'ont rien pu négocier avant de recourir aux tribunaux.

En Ontario, le gouvernement n'a modifié sa loi scolaire qu'après le Renvoi de 1984. Et même encore, il fallut retourner devant le système judiciaire dans l'affaire Marchand pour mettre en oeuvre cette nouvelle loi scolaire.

[Traduction]

Also, if the Meech Lake Accord came into effect in June 1990, it is obvious that important issue involving Canadian duality would arise.

In the area of education (Section 23 of the Charter), many questions remain. There would be, among others, challenges as to the legality of the structures set up for the management of schools in our communities and there would also be challenges involving the exercise of discretionary powers to implement the right to French education.

That is indeed not unusual, in constitutional law, to see the interpretation of a provision gradually evolve over an extended period of time. Decisions on Section 93 of the 1867 Constitutional Act were handed down over a period of 135 years. It is reasonable to expect that the Charter of Rights will not be an exception as it is a document with a broad scope whose purpose is to direct the injustices of history and respond to new social realities.

B) Important progress to date

It seems essential that we highlight the important gains that have been realized through the Court Challenges Program. The Program was involved in more than 20 cases in the area of education alone (see Appendix 1).

Those interventions played a major role in the resolution of issues of paramount importance for our communities. It must be understood that it is impossible to expect that our development will proceed solely as a result of negotiations with governments. Because they represent a small part of the population in each province (with the exception of New Brunswick where a third of the population is French-speaking), Francophones outside Quebec have limited political influence.

Consequently, claims resulting from the judicial process are proving to be one of the better means to achieve progress.

Witness the fact that in Manitoba the government began to consider the possibility of a constitutional amendment after the famous Forest case. The translation and publication of laws was begun only after the Reference on Language Rights. As to amendments to school legislation, the government is still waiting for the decision on the Reference to act.

In Prince Edward Island, the government refused for three years to negotiate with Summerside parents on the issue of educational rights provided by Section 23 of the Charter. It is only after the case was referred to the Court of Appeal that discussions began on the amendments to be brought to the school law.

The same thing is true in Nova Scotia. Sydney parents were unsuccessful in their attempts to initiate negotiation before they decided to appeal to the courts.

In Ontario, the government only amended its school legislation after the 1984 Reference. And even then, it was necessary to go before the courts again in the Marchand affair to have the new school law implemented.

[Text]

Ces exemples démontrent clairement, à notre avis, l'interaction essentielle qui doit exister entre le processus de contestation judiciaire et les négociations avec les gouvernements et cela, aussi bien en éducation que dans le domaine des langues officielles.

II. VISION D'AVENIR

Depuis sa création en 1978, le Programme de contestation judiciaire a été modifié à quelques reprises. Nous estimons qu'il s'agit d'ailleurs là de l'une de ses forces importantes et c'est aussi pourquoi nous encourageons fortement un nouvel élargissement du programme.

A) Élargissements antérieurs

En 1978, il y avait peu de dispositions constitutionnelles concernant la langue. On comprend ainsi pourquoi le gouvernement fédéral n'appuyait que les procédures judiciaires reposant sur les articles 93 et 133 de la Loi constitutionnelle de 1867. En 1982, avec la venue de la Charte des droits et libertés, il était plus que souhaitable que le programme s'applique aussi aux articles 16 à 22 et 23 de cette Charte et, grâce à l'affaire *Forest*, à l'article 23 de la Loi de 1870 sur le Manitoba.

Il en fut d'ailleurs ainsi.

En 1985, avec l'entrée en vigueur de l'article 15 de la Charte concernant les droits à l'égalité, il devenait tout à fait logique que cette disposition soit aussi visée par le programme.

Dès septembre 1985, c'était fait.

B) La prochaine étape: Les lois linguistiques de nature non-constitutionnelle

En 1989, quelles sont les attentes que l'on peut nourrir vis-à-vis le Programme de contestation judiciaire?

La Fédération des francophones hors Québec estime quant à elle que le portrait au pays, autant juridique que politique, nous invite à faire un pas de plus pour élargir la portée du programme.

Si le P.C.J. veut être fidèle à son mandat premier, qui est d'abord et avant tout de prévenir l'érosion possible de certains droits garantis à nos communautés, il doit maintenant non seulement être renouvelé mais comprendre aussi les procédures judiciaires reposant sur des textes législatifs autres que les lois constitutionnelles.

L'exemple le plus évident est peut-être la Loi sur les langues officielles du gouvernement fédéral qui vient mettre en oeuvre, préciser et compléter les articles 16 à 20 de la Charte des droits et libertés.

Lorsque la réglementation concernant cette législation sera adoptée—nous connaissons alors la portée exacte de la loi—, il est tout à fait raisonnable de prévoir qu'il y aura des contestations judiciaires concernant toute l'étape de l'application et de la mise en oeuvre de la loi.

Et parce que des législations comme la Loi sur les langues officielles touchent très concrètement nos communautés en leur assurant des services dans leur langue, nous croyons que des mécanismes d'appui, comme ce P.C.J., doivent être en place pour contrôler l'application même de la Loi.

[Translation]

These examples clearly demonstrate, we feel, the essential interaction that should exist between the court challenge process and negotiations with governments and this applies to education as well as to official languages.

II. A VISION FOR THE FUTURE

Since its creation in 1978, the Court Challenges Program has undergone some changes. We feel that is one of its major strengths and that is also why we strongly urge that the Program be broadened again.

A) Previous expansions of the Program

In 1978, there were few constitutional provisions on language. One readily understands why the federal government only supported legal proceedings pursuant to Sections 93 and 133 of the Constitutional Act, 1867. In 1982, with the advent of the Charter of Rights and Freedoms, it became advisable that the Program also apply to Sections 16 to 22 and 23 of that Charter and, thanks to the *Forest* case, to Section 23 of the Manitoba Act, 1870.

That is indeed what happened.

In 1985, with the coming into effect of Section 15 of the Charter concerning equality rights, it was logical that the Program also applied to that provision.

This came into effect in September 1985.

B) The Next Stage: Non-constitutional Language Laws.

What can one expect from the Court Challenges Program in 1989?

The Fédération des francophones hors Québec feels that the legal and political situation of our country wants a further broadening of the scope of the Program.

To be faithful to its original mandate, which was first and foremost to prevent the possible erosion of certain rights guaranteed to our communities, the Program must now not only be renewed but also applied to judicial procedures pursuant to non-constitutional legislation.

The most obvious example may be the Official Languages Act of the federal government which implements, clarifies and complements Sections 16 to 20 of the Charter of Rights and Freedoms.

When the regulations completing this legislation are passed—we will then know the exact scope of the Act—it is reasonable to expect that there will be court challenges concerning the application and implementation of the law.

And because laws such as the Official Languages Act have a very concrete effect on our communities by guaranteeing services in their language, we believe that support mechanisms such as the Court Challenges Program should be in place to monitor the application of the Act.

[Texte]

Au surplus, ce nouvel élargissement du programme serait facilité du fait que, depuis septembre 1985, le Programme de contestation judiciaire est administré par un organisme indépendant du gouvernement fédéral, le Conseil canadien de développement social. On n'aurait donc pas à craindre un conflit d'intérêt pour Ottawa.

Et si la Loi sur les langues officielles est une législation très importante au niveau de la reconnaissance sociale du français à l'extérieur du Québec, elle ne fait dorénavant plus cavalier seul.

Entrera bientôt en vigueur, en Ontario, la Loi 8 sur les services en français. Il s'agit encore ici d'une étape très sérieuse pour l'épanouissement des francophones au pays.

Dans le même sens, les gouvernements des Territoires du Nord-Ouest, avec l'étude *La grande tournée, les retrouvailles*, et du Yukon, avec la nouvelle loi sur les langues au Yukon, expriment une volonté de faire avancer le fait français à l'intérieur de leur juridiction.

Quant au Nouveau-Brunswick, la Loi 88 sur l'égalité des communautés linguistiques et la Loi sur les langues officielles visent toujours à établir une véritable dualité linguistique territoriale, c'est-à-dire une dualité qui ne soit plus limitée à un seul palier de gouvernement.

Finalement, on ne pourrait passer sous silence le projet de loi 2 en Saskatchewan et le projet de loi 60 en Alberta qui ont été adoptés en réaction à l'affaire Mercure. Tout en déclarant leur province officiellement unilingue, les deux gouvernements provinciaux ont ajouté qu'ils comptaient accorder certains droits de nature linguistique aux francophones.

Il est évident que des démarches devront être entreprises pour définir quels sont les droits qui demeurent dans ces provinces où les projets de loi 2 et 60 s'inscrivent encore comme une page sombre de notre développement.

On le voit donc bien, le portrait linguistique au pays se transforme et nous voyons de plus en plus de gouvernements qui adoptent des législations linguistiques à l'intérieur de leur juridiction.

Dans l'ensemble, on note le lien étroit qui existe entre ces lois et la Charte canadienne des droits et libertés. Les lois linguistiques sont bien souvent la concrétisation du désir de la collectivité de donner une véritable reconnaissance sociale aux deux langues officielles du pays.

En conséquence, la Fédération des francophones hors Québec est d'avis que les objectifs qui motivent le gouvernement fédéral à appuyer les démarches judiciaires fondées sur la Charte des droits justifient tout aussi bien un appui pour les démarches judiciaires reposant sur des textes législatifs, de nature linguistique, mais qui ne sont pas des textes constitutionnels.

Ces quelques remarques sont respectueusement soumises au Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées et seront explicitées lors de notre comparution le 28 septembre 1989.

ANNEXE 1

LISTE DES BÉNÉFICIAIRES DU PROGRAMME DE CONTESTATION JUDICIAIRE DANS LE DOMAINE DE L'ÉDUCATION.

[Traduction]

Also, this further broadening of the Program would be facilitated by the fact that since September 1985 the Court Challenges Program is administered by an organization which has no links to the federal government, the Canadian Council on Social Development. Thus, there would be no need to fear a conflict of interest for Ottawa.

The Official Languages Act is a very important piece of legislation for the social recognition of French outside Quebec and it is no longer the only example of its kind.

Bill 8 on French services will soon come into effect in Ontario. This is also a very important step if Francophones are to develop and flourish in our country.

In the same vein, the governments of the Northwest Territories, with the study entitled *La grande tournée, les retrouvailles*, and of the Yukon, with the new Yukon Language Act, are expressing their desire to see the French fact flourish in their jurisdictions.

As to New Brunswick, Bill 88 on the equality of linguistic communities and the Official Languages Act have as their purpose the establishment of real territorial linguistic duality, that is to say a duality which is not limited to a single level of government.

Finally, we would be remiss if we did not mention Bill 2 in Saskatchewan and Bill 60 in Alberta which were passed in response to the Mercure affair. While declaring their provinces to be officially unilingual, both provincial government added that they intended to grant certain language rights to Francophones.

Obviously certain steps will have to be taken to define the rights which remain in those provinces where Bills 2 and 60 can be considered dark pages in this somber chapter of our development.

It is obvious that the linguistic situation is changing in our country and more and more governments are passing language laws within their own jurisdictions.

Overall, we note that this legislation is in harmony with the Charter of Rights and Freedoms. Language laws are very often the concrete manifestation of the community's wish to provide official social recognition to the two official languages of our country.

Consequently, the Fédération des francophones hors Québec feels that the objectives that led the federal government to support court challenges under the Charter of Rights also justify support for court challenges pursuant to non-constitutional linguistic legislation.

These few comments are respectfully submitted to the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons and we will be explaining them further when we appear before the Committee on September 28, 1989.

APPENDIX 1

LIST OF THOSE WHO HAVE RECEIVED ASSISTANCE FROM THE COURT CHALLENGES PROGRAM IN THE AREA OF EDUCATIONAL RIGHTS.

[Text]

- 1) Île-du-Prince-Édouard:
 - Comité de parents pour une classe française à Summerside—niveau: Cour d'appel;
 - Société St-Thomas d'Aquin—niveau: Cour d'appel.
- 2) Nouvelle-Écosse:
 - Comité pour l'éducation française au Cap Breton—niveau: Cour suprême de la Nouvelle-Écosse.
- 3) Terre-Neuve:
 - Comité des parents francophones de St-Jean—niveau: Cour suprême de Terre-Neuve.
- 4) Nouveau-Brunswick:
 - Société des Acadiens et des Acadiennes du Nouveau-Brunswick—niveau: Cour suprême du Canada.
- 5) Ontario:
 - L'affaire Marchand—niveau: cour suprême de l'Ontario;
 - L'affaire Marchand—niveau: cour d'appel;
 - Comité d'action des parents de l'École Monseigneur-de-Laval—niveau: Weekly Court of Toronto;
 - Renvoi sur les droits scolaires (A.C.F.O.)—niveau: Cour d'appel;
 - Association française des Conseils scolaires de l'Ontario—niveau: Cour suprême de l'Ontario;
 - Association française des Conseils scolaires de l'Ontario—niveau: Cour d'appel;
 - L'affaire Marleau—niveau: Cour suprême de l'Ontario.
- 6) Manitoba:
 - Fédération provinciale des comités de parents du Manitoba—niveau: première instance;
 - Fédération provinciale des comités de parents du Manitoba—niveau: Cour d'appel;
 - Société franco-manitobaine—niveau: Cour d'appel.
- 7) Saskatchewan:
 - Commission des écoles fransaskoises—niveau: Cour du banc de la Reine.
- 8) Alberta:
 - L'affaire Mahé (Association de l'école Bugnet)—niveau: Cour d'appel;
 - L'affaire Mahé (Association de l'école Bugnet)—niveau: Cour suprême du Canada;
 - L'affaire Mahé (A.C.F.A.)—niveau: Cour suprême du Canada;
 - L'affaire Mahé (A.C.F.O.)—niveau: Cour suprême du Canada.
- 9) Colombie-Britannique:
 - Opération Loi scolaire—niveau: première instance.

[Translation]

- 1) Prince Edward Island:
 - Parents' Committee for the Provision of French Education in Summerside—level: Appeal Court;
 - Société Saint-Thomas d'Aquin—level: Appeal Court
- 2) Nova Scotia:
 - Committee for French Education in Cape Breton—level: Supreme Court of Nova Scotia.
- 3) Newfoundland:
 - Committee of Francophone Parents of St. John's—level: Supreme Court of Newfoundland.
- 4) New Brunswick:
 - Société des Acadiens et des Acadiennes du Nouveau-Brunswick—level: Supreme Court of Canada.
- 5) Ontario:
 - Marchand case—level: Supreme Court of Ontario;
 - Marchand case—level: Appeal Court;
 - Comité d'action des parents de l'École Monseigneur-de-Laval—level: Weekly Court of Toronto;
 - Reference on School Rights (A.C.F.O.)—level: Appeal Court;
 - Association française des conseils scolaires de l'Ontario—level: Supreme Court of Ontario;
 - Association française des conseils scolaires de l'Ontario—level: Appeal Court;
 - Marleau case—level: Supreme Court of Ontario.
- 6) Manitoba:
 - Fédération provinciale des comités de parents du Manitoba—level: Trial Court;
 - Fédération provinciale des comités de parents du Manitoba—level: Appeal Court;
 - Société franco-manitobaine—level: Appeal Court.
- 7) Saskatchewan:
 - Commission des écoles fransaskoises—level: Court of Queen's Bench.
- 8) Alberta:
 - Mahé case (Association de l'école Bugnet)—level: Appeal Court;
 - Mahé case (Association de l'école Bugnet)—level: Supreme Court of Canada;
 - Mahé case (A.C.F.A.)—level: Supreme Court of Canada;
 - Mahé case (A.C.F.O.)—level: Supreme Court of Canada.
- 9) British Columbia:
 - Opération Loi scolaire—level: Trial Court.

M. Paul Charbonneau (Commission nationale des parents francophones; Comité consultatif sur les droits linguistiques): Je serai très bref. D'abord, je veux mentionner que la Commission nationale des parents francophones, les comités de parents qui se battent pour les écoles françaises souscrivent à l'analyse que la Fédération vient de présenter.

Mr. Paul Charbonneau (Commission nationale des parents francophone; Advisory Committee of the Language Rights Group): I will be very brief. First I would like to state that the Commission nationale des parents francophones, the committees of parents fighting for our French schools, completely subscribe to the analysis just presented by the federation.

[Texte]

J'aimerais vous rappeler qu'en 1982—et on l'a déjà dit en 1989 ici—, lorsqu'on a adopté la Charte, nous, les parents francophones, pensions que nous avions finalement la gestion de nos écoles.

Nous sommes obligés de reconnaître que dix ans plus tard, faute de volonté politique, il y a encore huit provinces, huit gouvernements—sept provinciaux et un territorial—qui sont encore hors-la-loi, qui ne respectent pas les dispositions de l'article 23 et qu'on n'a toujours pas, dans ces régions, la gestion complète et l'accès complet à nos écoles françaises.

Je vais déposer deux documents que, j'espère, vous aurez l'occasion de lire, et qui démontrent clairement que la jurisprudence, en ce qui a trait à l'article 23, n'est pas tout établie, au contraire. En fait, la plupart des questions demeurent en suspens.

J'aimerais aussi vous rappeler que le Programme, pour nous, c'est évidemment la possibilité d'établir toute la jurisprudence pour éviter qu'il y ait des ambiguïtés et permettre qu'un jour, peut-être, on ait des gouvernements qui se conforment au droit en matière d'éducation. Mais c'est aussi, en quelque sorte, le bâton dont on a parfois besoin, malheureusement, pour forcer le gouvernement à nous écouter; c'est l'arme!

• 1740

Il y a très peu de cas où les comités de parents au pays ont pu négocier avec les provinces ou les territoires l'école et la gestion de leur école, sans qu'il y ait une enclume au-dessus de la tête qu'était le Programme de contestation judiciaire et la possibilité d'avoir recours aux tribunaux.

Si on perd ce Programme, il est évident que dans plusieurs régions on ne se donnera même pas la peine de nous écouter! Même avec un jugement de la Cour suprême, qui n'a pas tout résolu mais qui a quand même éclairci le cas à Edmonton, le gouvernement de l'Alberta, deux ans plus tard, n'a toujours pas bougé.

Je souscris donc à tous ceux qui prétendent que le Programme est indispensable. Il est plus qu'indispensable pour les parents bénévoles qui, dans les villages, sont obligés de faire énormément de travail, de s'attaquer à une batterie d'experts avec des doctorats, une multitude d'avocats gouvernementaux et qui n'ont, comme seule ressource, que le Programme de contestation judiciaire.

Pour le reste, on vous le présentera par écrit et j'espère que vous aurez le temps d'analyser tout cela.

Mr. Hilton: The party for whom I'm appearing, Alliance Québec, has prepared a written presentation, which I believe has been distributed.

The Chairman: Just on a point of order. I interrupt to ask to have somebody move that we have that printed, as presented to us, in the minutes of this meeting.

Mr. Hilton: Very good, because I want to keep completely apart from that.

[Traduction]

I would like to remind you that in 1982—and we also stated this here in 1989—when the Charter was adopted, we francophone parents thought that we would finally win the right to administer our own schools.

We must recognize however that ten years later, because of a lack of political will, there are still eight provinces, eight governments—seven provinces and one territory—that are still acting outside the law. They do not respect the provisions of section 23 and in those regions, we have still not obtained the full management of French schools or full access to French-language education.

I will be tabling two documents which I hope you will have the opportunity to read. They clearly demonstrate that there is very little precedent established regarding section 23. In fact, quite the opposite. Most of these issues are pending.

I would also like to remind you that for us, the Court Challenges program is of course the opportunity to establish precedent in order to avoid any ambiguity and perhaps to lead the way to the day when governments will comply with the law in matters of education. But unfortunately, the Court Challenges program is also in some ways the stick that we need to force government to listen to us. It is our weapon!

There have been very few cases where parent committees in this country were able to negotiate with the provinces or territories for access to their schools and the management of their schools without having to dangle over their heads the sword of the Court Challenges Program and the possibility of legal recourse.

If we lose this Program, there is no doubt that they will not even take the trouble to listen to us in many regions! Even with the Supreme Court decision that did not necessarily resolve everything but that still clarified the Edmonton case, the Alberta government still has not budged two years later.

I therefore agree with all those who claim that the Program is indispensable. It is more than indispensable for volunteer parents who have to do a great deal of work in their villages to confront a battery of experts with PhDs, a plethora of government lawyers, and whose only resource is the Court Challenges Program.

We will present the rest of our representations in writing and we hope that you will have time to analyze them.

M. Hilton: L'organisme que je représente, Alliance Québec, a préparé un mémoire écrit qui a été distribué, je crois.

Le président: Rappel au Règlement, si vous permettez. Je dois vous interrompre pour demander à quelqu'un de faire une motion selon laquelle ce mémoire soit versé au procès-verbal tel qu'il nous est présenté.

M. Hilton: C'est très bien, parce que je désirais passer à toute autre chose.

[Text]

The Chairman: Would somebody care to make a motion? Are there any objections? Is it agreed?

Some hon. members: Yes.

Statement by Allan Hilton (Alliance Quebec, Advisory Committee of the Language Rights Groups):

It is with great concern and regret that Alliance Quebec appears before this Committee. Not two years ago the fate of the Court Challenges Program was seriously questioned. With equal seriousness and after an exhaustive enquiry in which a broad cross-section of Canadians participated, including the Canadian Bar Association, this committee agreed that renewal of the program was essential. (p.27 of committee report) You further recommended that the program be renewed for a period of ten years.

In its May 1990 response to your committee's report, the federal government admitted that there were "still significant areas of language and equality rights which require(d) clarification" (p.3 government response). It further stated that it was proud of the work it had "accomplished to promote the recognition and implementation of minority language rights across Canada" (p.5 government response).

The federal government then announced a five-year continuation of the program. At that time both Mr. Weiner and Ms Campbell officially recognized the important role that the program plays in the continuing clarification of the Charter. Mr. Weiner further stated in "this renewal reaffirms the government's commitment to the advancement of human rights". Evidently, Mr. Weiner and the government he serves have since had a change of heart.

On July 20, 1990 the federal government contracted with the University of Ottawa on the terms and conditions of the continuation of the program.

Alliance Quebec trust the federal government to follow through. On February 27, the federal government abolished the Court Challenges Program and in so doing breached that trust and violated its contractual obligations.

With the abolition of the program -where is that commitment and obligation now? The issue quite simply is whether the rights and freedoms provided in the Canadian Constitution have any real meaning or whether they are rights in theory only. Are they living manifestations of fundamental values or are they merely papertigers -sound and fury signifying nothing?

The patriation of the Constitution and the enactment of the Canadian Charter of Rights and Freedoms changed the political and judicial fabric and framework of this country forever. As the Constitution itself states at section 52, it "is

[Translation]

Le président: Est-ce que quelqu'un voudrait bien présenter la motion? Y a-t-il des objections? Adoptée?

Des voix: Oui.

Déclaration d'Allan Hilton (Alliance Québec, Comité consultatif sur les droits linguistiques):

C'est avec beaucoup d'inquiétude et de regret qu'Alliance Québec comparaît devant ce comité. Il y a à peine deux ans, le sort du Programme de contestation judiciaire faisait l'objet d'une sérieuse remise en question. Tout aussi sérieusement et après un examen exhaustif et très représentatif des divers secteurs de la société canadienne, auquel participait, par exemple, l'Association du Barreau canadien, ce comité a convenu qu'il était essentiel de reconduire le programme (rapport du comité, p. 29). De plus, vous avez recommandé que le programme soit renouvelé pour une période de 10 ans.

Dans sa réponse du mois de mai 1990 au rapport de votre comité, le gouvernement fédéral a admis qu'il restait toujours un certain nombre de questions à élucider en ce qui a trait aux droits à l'égalité et aux droits linguistiques (réponse du gouvernement, page 3). Il déclarera en outre être fier du travail accompli dans le but de promouvoir la reconnaissance et la mise en oeuvre des droits linguistiques minoritaires dans tout le Canada (réponse du gouvernement, p. 5).

C'est à ce moment que le gouvernement fédéral a annoncé que le programme serait reconduit pendant une période de cinq ans. M. Weiner et M^{me} Campbell ont à l'époque tous les deux reconnu officiellement le rôle important que joue ce programme pour aider à clarifier la Charte. M. Weiner a ajouté que ce renouvellement réaffirmait l'engagement pris par le gouvernement face à la promotion des droits de la personne. Il semble, de toute évidence, que M. Weiner et son gouvernement ont modifié leur position depuis.

Le 20 juillet 1990, un contrat a été conclu entre le gouvernement fédéral et l'Université d'Ottawa, contrat qui portait sur les conditions assorties à la continuation du programme.

Alliance Québec a fait confiance au gouvernement fédéral et pensait qu'il respecterait ses engagements. Le 27 février, pourtant, le gouvernement fédéral a aboli le Programme de contestation judiciaire, violant ainsi sa promesse et ses obligations contractuelles.

À la suite de l'abolition de ce programme, qu'en est-il de cet engagement et de ces obligations? Très simplement, il s'agit de voir si les droits et libertés inscrits dans la Constitution canadienne sont des droits réels ou purement théoriques. Sont-ils des manifestations véritables de valeurs fondamentales ou des droits sur papier seulement, de belles paroles ronflantes qui ne signifient rien?

Le rapatriement de la Constitution et la promulgation de la Charte canadienne des droits et libertés ont modifié la trame et la structure politique et judiciaire de notre pays à tout jamais. Comme la Constitution elle-même le déclare à

[Texte]

the supreme law of Canada". To quote the United States Supreme Court in the seminal case of *Marbury v. Madison*, which was cited with approval by the Supreme Court of Canada: in its first judgment under the Charter, *Law Society of Upper Canada v. Skapinker*.

"Certainly all those who have framed written constitutions contemplate them as forming the fundamental and paramount law of the nation, and consequently, the theory of every such government must be, that an act of the legislature, repugnant to the constitution, is void. This theory is essentially attached to a written constitution, and is consequently to be considered by this court, as one of the fundamental principles of our society".

And further, as the Supreme Court stated in *Skapinker*:

"With the Constitution Act, 1982 come a new dimension, a new yardstick of reconciliation between the individual and the community and their respective rights, a dimension which, like the balance of the constitution, remains to be interpreted and applied by the court."

With the abolition of the program –where are those principles now?

The legal option is now therefore the essential counterpart to the political and legislative. As the Supreme Court affirmed in *Skapinker*, again citing the case of *Marbury v. Madison*;

"It is emphatically the province and duty of the judicial department to say what the law is. This is of the very essence of judicial duty".

The government recognized its obligation to clarify minority language rights and obligations which it, as recently as 1990, admits is has not completed. It must, however, be clear that while language rights must necessarily be guaranteed by law; either by constitutional document or enactment, or statement of policy or well-established custom (p. 14 Bastarache Language Rights in Canada) the issue, has not been nor is it to provide linguistic minorities any special benefits or privileges. Rather it is to afford them the rights that are recognized to them in the Constitution, the supreme law of the land.

With the abolition of the program –where is that obligation now?

As this committee so eloquently stated, the program "...in its recognition that access to the courts is integral to the effective implementation of constitutional rights", the program carries the "global progress of human rights a vitally important step beyond the mere codification of such rights." (p.26 committee report)

With the abolition of the program –where is that progress now?

Progress was the very establishment of the program. While fundamental, it was not unique. Increasingly, in the areas where rights of citizens may be affected the government has recognized and responded to the access issue with the

[Traduction]

l'article 52, elle est «la loi suprême du Canada». Comme l'a dit la Cour suprême des États-Unis dans son éminente décision dans l'affaire *Marbury c. Madison*, qui a d'ailleurs été citée d'une manière approuvée par la Cour suprême du Canada dans sa première décision rendue en vertu de la Charte, *Law Society of Upper Canada c. Skapinker*.

«Il est certain que tous les gouvernements qui ont rédigé une constitution pensent qu'elle forme la loi suprême et fondamentale de la nation et, conséquemment, tous ces gouvernements doivent souscrire à la théorie selon laquelle toute loi du Parlement qui enfreindrait cette constitution ou en violerait l'esprit doit être considérée comme nulle et non avenue. Cette théorie est implicitement rattachée à toute constitution écrite, et cette cour doit par conséquent la considérer comme l'un des principes fondamentaux de notre société.

Plus loin, toujours dans la décision *Skapinker*, la Cour suprême déclarait que:

«La Loi constitutionnelle de 1982 a amené un nouvel élément, une nouvelle mesure de conciliation entre les personnes et la collectivité et leurs droits respectifs, un élément qui devra être interprété et appliqué par la cour, comme le reste de la Constitution.»

Qu'en est-il de ces principes à la suite de l'abolition du programme?

La voie juridique est donc maintenant la contrepartie essentielle aux voies politique et législative. Comme la Cour suprême l'a affirmé dans la décision *Skapinker*, citant encore une fois l'affaire *Marbury c. Madison*:

«Il est sans contredit que c'est la fonction du pouvoir judiciaire, et son devoir, de définir la loi. C'est l'essence même du devoir judiciaire.»

Le gouvernement a reconnu qu'il avait l'obligation de clarifier les droits linguistiques minoritaires, et a admis récemment, en 1990, qu'il ne s'était pas acquitté entièrement de cette obligation. Il faut comprendre clairement que, bien que les droits linguistiques doivent nécessairement être garantis par la loi, soit par document ou promulgation constitutionnelle, soit par un énoncé de politique, ou encore par le biais d'une tradition reconnue (p. 14, Bastarache, Les droits linguistiques au Canada), il n'a jamais été question et il n'est pas question maintenant de fournir aux minorités linguistiques des privilèges ou avantages spéciaux, quels qu'ils soient. Il s'agit simplement de leur fournir les droits qui leur sont reconnus dans la Constitution, la loi suprême du pays.

Maintenant, à la suite de l'abolition du programme, qu'en est-il de cette obligation?

Comme ce comité l'a dit si éloquentement, le programme, en reconnaissant que la possibilité d'avoir accès aux tribunaux est essentielle à la mise en oeuvre efficace des droits constitutionnels, favorise le progrès global des droits de la personne d'une façon capitale qui dépasse la portée de la seule codification de ces droits (rapport du comité, p. 28).

Maintenant, à la suite de l'abolition du programme, qu'en est-il de ce progrès?

L'établissement même de ce programme représentait un progrès. Quoique fondamental, il n'était pas unique en son genre. De plus en plus, dans les domaines où les droits des citoyens peuvent être affectés, le gouvernement a reconnu

[Text]

establishment of human rights tribunals and commissions as well as ombudsmen which can take up the "cause et fait" of the individual citizen. On the other hand in the specific area of language, the Commissioner of Official Languages has seen his responsibilities elsewhere, initiating a very limited number of cases under the Official Languages Act and to our knowledge has intervened in only one case under the program —*Mahé*.

To suggest that the program is a burden to taxpayers or that it is materially significant to budgetary considerations —\$13.5 million over five years or \$1.5 million per year to fund litigation as well as administer the program —is quite simply absurd.

Indeed, if anything, the program has been very effective and efficient. By "marrying" the legal with social development concerns, Alliance Quebec believes that the program has contributed significantly to the development of a rationalized approach resulting in the orderly consideration of legal issues with quality case law, at this embryonic stage of the constitutional development.

And this is the stage we are at. To suggest otherwise is to deny the very nature of constitutional rights and the legal process by which they are necessarily interpreted and affirmed. There is no longer one absolute answer —one that is simply a jurisdictional or power one. The issue is the reconciliation referred earlier.

Take legislative bilingualism —section 133 of the *Constitution Act, 1867* and its counterpart section 23 of the *Manitoba Act, 1870*. The Supreme Court stated the issue and purpose of section 133 to be "to ensure full and equal access to the legislatures, laws and courts for francophones and anglophones alike" (*Manitoba Reference* 1985 1 S.C.R. 721 at p. 739) Did that resolve the issue? Indeed not. The courts have been obliged to consider numerous instances. Legislative instruments that have been found to violate these constitutional provisions include: *Blaikie(1)* (1979), *Collier* (1990), *Bilodeau* (1986) and *Manitoba Language Rights* (1985). Most recently this issue was again considered by the Supreme Court in the *Manitoba Language Reference* 1992 and in the case of Rouyn-Noranda. In Quebec today, the new *Civil Code* of the Province, the foundation of Quebec civil law is not available in English and likely will not be available for another two weeks. (the French version having been available for approximately three weeks)

Or take the case of judicial rights. Following a series of conflicting judgments regarding the rights of the accused to trials in the language of their choice, the federal government amended the legislation. Even where there has been a desire to comply problems may still arise. As recently as the spring of 1990 these provisions were the object of contradictory judgments of the Quebec Superior Court —in the case of *Cross*, *Lazore et al.* and *Montour et al.*

[Translation]

l'importance de l'accès et y a réagi en établissant des tribunaux et commissions des droits de la personne et en nommant des ombudsmen qui peuvent prendre fait et cause pour les citoyens. D'autre part, en ce qui a trait à la langue, le commissaire aux langues officielles estime que ses responsabilités sont ailleurs; il n'a intenté qu'un nombre très limité de poursuites en vertu de la Loi sur les langues officielles et, selon nos renseignements, il n'est intervenu que dans une seule cause menée en vertu du programme, l'affaire *Mahé*.

Il est tout simplement absurde de prétendre que le programme représente un fardeau pour un contribuable ou un poste significatif du budget —13,5 millions de dollars sur cinq ans ou 1,5 million de dollars par année sont alloués au financement des litiges et à l'administration du programme.

Il faudrait d'ailleurs dire que le programme a été très efficace et effectif. Selon Alliance Québec, en se préoccupant à la fois de questions sociales et juridiques, le programme a contribué de façon significative au développement d'une approche rationnelle et d'un examen ordonné de questions juridiques en permettant l'élaboration d'une jurisprudence de qualité, à ce stade préliminaire de l'évolution constitutionnelle.

Et voilà où nous en sommes. Le nier serait nier la nature même des droits constitutionnels et du processus judiciaire nécessaire pour les interpréter et les affirmer. Il n'est plus possible de donner une seule réponse absolue, une réponse qui relève des compétences ou des pouvoirs. Il faut maintenant voir les choses à travers le prisme de la conciliation auquel nous avons fait allusion ci-haut.

Prenons le bilinguisme législatif —l'article 133 de la *Loi constitutionnelle de 1867*, et sa contrepartie, l'article 23 de la *Loi de 1870 sur le Manitoba*. Selon la Cour suprême, l'objet de l'article 133 était «d'assurer aux francophones et aux anglophones un accès égal et complet aux assemblées législatives, aux lois et aux tribunaux» (*Renvoi concernant le Manitoba*, 1985, ISCR 721, p. 739). Cette déclaration a-t-elle résolu le problème? Certainement pas. Les tribunaux ont été obligés d'examiner de nombreux cas. On a trouvé que plusieurs instruments législatifs violaient ces dispositions constitutionnelles, dont: *Blaikie(1)* (1979), *Collier* (1990), *Bilodeau* (1986), et *Les droits linguistiques du Manitoba* (1985). Plus récemment, la question a de nouveau été examinée par la Cour suprême dans *Manitoba Language Reference* 1992, et dans l'affaire Rouyn-Noranda. Au Québec aujourd'hui, le nouveau *Code civil*, la base du droit civil au Québec, n'est pas disponible en anglais et ne le sera sans doute pas avant deux semaines (la version française est par contre disponible depuis environ trois semaines).

Ou prenez le cas des droits judiciaires. À la suite d'une série de décisions contradictoires portant sur le droit de l'accusé à un procès dans la langue de son choix, le gouvernement fédéral a modifié la loi. Même en présence de bonne volonté et d'un désir de se conformer à la loi, des problèmes peuvent surgir. Récemment, au printemps 1990, ces dispositions ont fait l'objet de décisions contradictoires émanant de la Cour supérieure du Québec dans les affaires *Cross*, *Lazore et al.* et *Montour et al.*

[Texte]

Minority language education rights present special issues. While the Supreme Court in its judgment in *Mahé* provided a large and remedial interpretation of section 23, it did not address the specific remedies for individual cases. It viewed

0z

the matter of implementation of these constitutional rights to be done on a case-by-case approach between individuals and their respective provincial governments. Needless to say many issues remain unresolved and outstanding; issues that go to the actual access and quality of education available to many citizens and their children. In Quebec, the requirements enunciated by the Supreme Court have not been complied with. The Chambers Task Force on English Language Education, whose report was recently deposited, has had to petition the government once more to make good on its obligations to the English speaking community.

There remains the issues arising out of the language of work and services which unfortunately time does not permit us to discuss at this time.

The issue fundamentally is the right of Canadians to avail themselves of those rights to which they are entitled under the Canadian Constitution. Integral is the right to meaningful and real access to justice. The program as described above has afforded that opportunity and has given meaning to the exercise by Canadians of their constitutional rights.

Alliance Quebec asks simply "where would the rights of Canadians be without the Court Challenges Program and where will they be without it?"

Mr. Hilton: Given what has preceded me and since I am the last person, I want to bring a bit of a different perspective to the hearing dealing with the termination of this program. The perspective is that of someone who has appeared before the Supreme Court of Canada in four Charter cases. Two were funded by the program, two were not, and three resulted in declarations that legislation enacted by the legislature of Quebec was invalid. I think any lawyer will tell you that Quebec is a very fertile source of constitutional litigation. Not only are there the better known cases dealing with freedom of expression and the provisions of the Charter on the French language dealing with unilingual signs, but there are a number of cases also dealing with other issues, such as section 23. The very first case decided by the Supreme Court of Canada invalidating a provincial law was a section 23 case dealing again with Bill 101.

Also, there are section 133 cases from Quebec, such as *Blaikie*, which is well known, and *Collier*. Within the last few weeks there was the *Sinclair* decision, which dealt with the illegality of unilingual delegated legislation. There are other issues that abound arising out of *Sinclair*, where there are a number of decrees of like nature susceptible to being contested.

[Traduction]

Les droits à l'enseignement en langue minoritaire posent des problèmes particuliers. Bien que la Cour suprême, dans sa décision l'affaire *Mahé*, ait fourni une interprétation généreuse et corrective de l'article 23, elle n'a pas dressé de

liste de remèdes précis pour des cas particuliers. Elle était d'avis que la mise en oeuvre de ces droits constitutionnels devrait faire l'objet d'une approche au cas par cas entre les gouvernements provinciaux et les personnes en cause. Il va sans dire que de nombreuses questions ne sont pas résolues et restent en suspens; des questions qui touchent de près l'accès à l'éducation et la qualité de l'éducation offerte à de nombreux citoyens et à leurs enfants. Au Québec, on n'a pas respecté les exigences énoncées par la Cour suprême. Le Chambers Task Force on English Language Education, groupe de travail qui a récemment déposé son rapport, a dû demander au gouvernement une fois de plus de respecter ses obligations à l'endroit de la collectivité anglophone.

Il reste aussi à discuter les questions qui touchent la langue de travail et des services, mais malheureusement, les contraintes de temps ne nous permettent pas d'approfondir le sujet maintenant.

Essentiellement, nous discutons des droits garantis aux Canadiens par la Constitution canadienne et de la possibilité de les exercer. Pour que ces droits soient réels, il faut réellement pouvoir accéder à la justice. Le programme, tel que nous l'avons explicité plus haut donnait cette possibilité et permettait aux Canadiens d'exercer vraiment leurs droits constitutionnels.

Alliance Québec demande simplement: «Sans le Programme de contestation judiciaire, où en seraient les droits des Canadiens, et qu'advient-il de ces droits sans ce programme?» Merci.

M. Hilton: Étant donné ce qui a été dit et puisque je suis le dernier à comparaître, je désire vous apporter une perspective un peu différente concernant l'abolition de ce programme. Ma perspective est celle de quelqu'un qui a comparu devant la Cour suprême lors de quatre causes reliées à la Charte. Deux étaient financées par le programme, deux ne l'étaient pas, et dans trois d'entre elles, la Cour a infirmé des lois adoptées par l'Assemblée nationale du Québec. Je crois que n'importe quel avocat vous dirait que le Québec est une source très fertile de litiges constitutionnels. Non seulement existe-il les causes bien connues concernant la liberté d'expression et les dispositions de la Charte de la langue française et de l'affichage unilingue, mais il y a également d'autres causes traitant d'autres questions tel que l'article 23. La Cour suprême a infirmé une loi provinciale pour la première fois dans la cause contre la loi 101 où les arguments étaient présentés en vertu de l'article 23.

Il y a également des causes reliées à l'article 133 au Québec, telles que *Blaikie*, qui est bien connue, et *Collier*. Au cours des dernières semaines, on a assisté à la décision *Sinclair*, qui traitait de l'illégalité de la législation unilingue déléguée. Il y a maintes autres questions qui découlent de l'affaire *Sinclair*, puisque de nombreux décrets semblables sont susceptibles d'être contestés.

[Text]

There are other issues, such as the little-known fact that Quebec's new Civil Code enacted, one presumes, in both languages is available to the public in only one language, French. We are told by the editor of *Publications du Québec* that it will not be available to the public for at least another two or three weeks. It pays to ask oneself why and it pays to ask oneself what is the effect of legislation that is not printed and published in both languages at the same time? So Quebec is in a particularly unique position as far as constitutional litigation is concerned.

As far as Charter cases are concerned, let me highlight the difficulty of Charter cases. Most Charter cases do not turn on whether or not there has been a violation of the Charter in terms of section 2 or sections 7 to 15 or section 23, or any other such provision, but rather on the section 1 issues dealing with whether the impugned legislation is nevertheless saved because it represents a reasonable limit in a free and democratic society. That has become the most difficult aspect of any Charter case, especially for lawyers. You must appreciate that if judgments of the Supreme Court of Canada run to hundreds of pages on those aspects of cases, it's no accident.

Now what are the problems with section 1 issues? We start with the fact that government obviously begins with a considerable advantage. Government has the burden, under section 1, to demonstrate that the limit is a reasonable one, but those who attack legislation have to be able to meet government evidence and government constitutional documents, and that is not an easy task. I can tell you from personal experience in the *Chaussures Brown* case that it was a matter of considerable good luck that the Government of Quebec's evidence on this point was so weak that it didn't require any answer. If it had been of any type of character and strength, I don't know where we would have begun to find the type of documentation and evidence to meet that type of evidence.

When you eliminate this program, you are weighing the balance even further in favour of government in Charter cases, and that is something you should not forget. Thank you.

• 1745

The Chairman: Thank you very much, Mr. Hilton. I think we have time for one quick round of questions. Ms Phinney, do you wish to start?

Ms Phinney: I think the last speaker answered my questions. I was just wondering... and I've prepared it in French too; that's why I was so disappointed when you said no questions. I don't speak French more slowly than I do English.

Est-ce possible d'avoir une idée, comme je viens de le demander M. DiGiovanni, des exemples spécifiques des cas qui ne pourront pas être défendus en cour?

M. Hilton: Dans l'avenir?

Mme Phinney: Oui.

[Translation]

Il y a également d'autres questions, telles que le fait peu connu que le nouveau Code civil du Québec qui a présument été promulgué dans les deux langues n'est disponible qu'en une seule langue, c'est-à-dire le français, pour le public. L'éditeur de *Publications du Québec* nous dit que ce texte ne sera pas disponible pour le grand public avant deux ou trois semaines. On peut se demander pourquoi et quel sera l'effet d'une loi qui n'est pas imprimée et publiée dans les deux langues simultanément. Donc, le Québec est dans une position unique pour ce qui est litiges constitutionnels.

Pour ce qui est maintenant des causes reliées à la Charte, permettez-moi de vous signaler les difficultés qui se présentent dans ces cas-là. La plupart des causes découlant de la Charte ne tentent pas de démontrer qu'il y a effectivement eu enfreinte aux termes de l'article 2, des articles 7 à 15 ou de l'article 23 ou de toute autre disposition, mais plutôt de l'article 1 où il s'agit de savoir si le texte de loi contesté est valide puisqu'il représente une limite raisonnable dans une société libre et démocratique. Ceci est devenu l'aspect le plus difficile dans toute cause découlant de la Charte, particulièrement pour les avocats. Vous vous rendez bien compte que si les décisions de la Cour suprême du Canada contiennent des centaines de pages sur ces aspects-là, ce n'est pas par accident.

Maintenant, voyons quels sont les problèmes touchant les questions découlant de l'article 1. Commençons par le fait que le gouvernement a un avantage important dès le départ. Selon l'article 1, il incombe au gouvernement de démontrer que la limite est raisonnable, mais ceux qui contestent un texte de loi doivent respecter les exigences de preuve du gouvernement et les documents constitutionnels du gouvernement. Ce n'est pas une tâche facile. D'après mon expérience personnelle dans la cause *Chaussures Brown*, c'était une chance inouïe pour nous que la preuve du gouvernement du Québec à ce sujet était si faible qu'elle ne nécessitait même pas une riposte. Si cette preuve avait été le moins plus forte, je ne sais pas si nous aurions pu trouver le genre de documentation et de preuves pour contrer leurs arguments.

Si vous éliminez ce programme, vous donnez un avantage accru au gouvernement dans les causes découlant de la Charte, et vous ne devez pas l'oublier. Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Hilton. Je crois que nous avons le temps pour un tour de questions très bref. Mme Phinney, désirez-vous commencer?

Mme Phinney: Je crois que le dernier témoin a répondu à mes questions. Je me demandais... Je l'ai préparé en français également; c'est pourquoi j'étais si déçu lorsque vous avez dit qu'il n'y aurait pas de questions. Je ne parle pas français plus lentement que je ne parle l'anglais.

Could I ask you to give us some idea of specific examples of cases that will no longer be defended before the courts, just as I asked Mr. DiGiovanni?

Mr. Hilton: In the future?

Ms Phinney: Yes.

[Texte]

M. Hilton: Je n'en ai aucune idée parce que, personnellement je n'ai pas de causes, actuellement, qui sont entendues devant les tribunaux. Je pense que c'est une question qui devrait être posée aux représentants du Programme qui ont témoigné plus tôt cet après-midi, malheureusement.

M. François Dumaine (avocat-conseil, Fédération des communautés francophones et acadienne): Si je peux me permettre d'ajouter un point, je pense qu'on peut se référer facilement à tout le domaine de l'éducation. Comme il a été dit par M. Charbonneau il y a quelques minutes, on avait commencé des poursuites judiciaires contre plusieurs gouvernements et les poursuites ont été suspendues parce que les négociations avaient débuté entre les parents francophones et le gouvernement dans le but d'essayer de trouver un compromis acceptable avant d'aller en Cour.

Mais si le Programme de contestation judiciaire n'est plus là, les parents qui avaient mis en suspens leur poursuite judiciaire contre ces gouvernements, le temps de négocier, se retrouvent sans appui financier si les négociations ne réussissent pas. Ils se retrouvent sans l'aide financière à laquelle ils pensaient avoir droit lorsqu'ils ont débuté leur négociation. Vous avez là un exemple flagrant de causes qui ne pourront pas être entendues devant les tribunaux, faute de fonds judiciaires.

There's another consequence you should not ignore. If a case has to be abandoned because the parties are unable to support its further prosecution, they expose themselves to condemnations for costs personally as a result of something the government might do, and you are putting them to that risk.

Mrs. Feltham: I have a couple of comments and one question. The task of the Commissioner of Official Languages is to promote the two official languages and assure compliance with the act. So I think we already have at least one body in place under the act—

Mr. Hilton: The Commissioner of Official Languages has never—I repeat never—intervened in a Quebec case dealing with official languages, although he has had ample opportunity to do so.

Mrs. Feltham: Okay. This gentleman said Canadian rights must be protected, and we all agree. He then went on to make a reference, as someone did earlier today, to the comments made by the Premier of Alberta in a condemning way. Yet at no time did any group other than the last gentleman refer to what is happening in Quebec to anglophone rights in sign language legislation. That's just a comment.

My question is on the interpretation of significant demand, which will come into place in January, where in a little village of 100, if 5 people of a minority language demand they get services in their language of choice. . . What do you think this will do to increasing the number of cases to come before courts in the future?

M. Dumaine: Je pense que vous faites peut-être référence, ici, à la nouvelle Loi sur les langues officielles ou à la réglementation de la Loi sur les langues officielles?

Mrs. Feltham: The significant demand clause.

[Traduction]

Mr. Hilton: I have no idea, because personally, I have no cases before the courts right now. I'm sorry but I think that question should be put to the Program representatives who appeared earlier this afternoon.

Mr. François Dumaine (Legal Counsel, Fédération des communautés francophones et acadienne): If you will allow me to add something here, I think one could easily refer to the entire sphere of education. As Mr. Charbonneau said a few minutes ago, we began with lawsuits against several governments and these lawsuits were suspended because negotiations had begun between francophone parents and these governments in order to try to find an acceptable compromise before taking the case to court.

But if the Court Challenges Program ceases to exist, parents who had suspended their lawsuits against governments for the time it took to negotiate will find themselves without any financial support if these negotiations fail. They will not have the financial assistance they thought they had when they began negotiating. There you have the flagrant example of cases that will not be heard by the courts for lack of money.

Il y a une autre conséquence que vous ne devriez pas négliger. Si une cause doit être abandonnée parce que les parties sont incapables de continuer à financer le litige, ils s'exposent à être condamnés à défrayer les coûts personnellement à cause de quelque chose que le gouvernement pourrait faire, et c'est vous qui les placez dans cette situation de risque.

Mme Feltham: J'ai quelques commentaires et une question. Le rôle du commissaire aux langues officielles est de promouvoir les deux langues officielles et de faire respecter la loi. Donc, je crois que nous avons au moins un organisme bien établi selon la loi. . .

Mr. Hilton: Le commissaire aux langues officielles n'est jamais—et je dis bien jamais—intervenu dans une cause impliquant le Québec et les langues officielles, bien qu'il ait eu plusieurs occasions de le faire.

Mme Feltham: Très bien. Ce monsieur nous dit que les droits des Canadiens doivent être protégés, et nous sommes tous d'accord. Tout comme quelqu'un d'autre l'a fait plus tôt aujourd'hui, il a ensuite fait allusion aux commentaires faits par le premier ministre de l'Alberta de façon négative. Cependant, aucun groupe qui ait comparu devant nous sauf le dernier a fait allusion à ce qui se passe au Québec en matière de droits des anglophones et des lois sur l'affichage. Ce n'est qu'un commentaire.

Ma question porte sur l'interprétation de la demande suffisante, clause qui entrera en vigueur en janvier. Dans un petit village de 100 personnes, si cinq personnes parlant la langue minoritaire exigent des services dans la langue de leur choix. . . Croyez-vous que cela risque d'augmenter le nombre de causes devant les tribunaux à l'avenir?

Mr. Dumaine: I think you are referring here to the new Official Languages Act or the related regulations?

Mme Feltham: La clause sur la demande suffisante.

[Text]

M. Dumaine: Voyez-vous, toute la notion de la demande suffisante, telle qu'elle est élaborée dans les nouveaux règlements touchant la Loi sur les langues officielles, est peut-être un sujet qui n'est pas directement touché par les poursuites judiciaires en vertu de la Constitution.

Je pense qu'on a plutôt affaire, ici, à des cas touchant le domaine de l'éducation, avec l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés, article dans lequel on parle d'être éduqué dans sa langue maternelle partout au Canada. On parle d'autres cas qui pourront découler des articles 16 à 20 de la Charte, mais j'aurais un peu de difficulté à lier cette notion de demande suffisante dans les règlements à un...

M. Hilton: Au Québec, il y a toujours eu une demande suffisante jusqu'à maintenant, dans les endroits où l'instruction en anglais est donnée et permise, soit par la Loi 101, soit en vertu de la Charte canadienne des droits et libertés qui est appliquée, je dois le dire, de façon très restrictive par le gouvernement du Québec. Mais il y a quand même une demande significative au sens de la Charte ou de la Loi sur les langues officielles.

• 1750

M. Charbonneau: En ce qui a trait au critère *là ou le nombre le justifie* selon l'article 23 de la Charte, qui précise les droits en matière d'éducation, il est évident que tous les cas qu'on a présentés avaient des nombres les justifiant. Et d'ailleurs, on a produit un certain nombre d'études qui démontrent parfaitement que dans la très grande majorité des cas, nos demandes correspondent très bien à ce que la majorité anglaise a comme inscription. De fait, il n'y a aucune communauté où les francophones ont demandé à avoir accès à des droits que les anglophones n'avaient pas présentement.

En termes de nombres, on a autant de nombres que les autres dans la mesure où les gouvernements veulent bien le reconnaître.

J'aimerais faire un commentaire à propos du premier ministre de l'Alberta. Je ne faisais pas référence à sa déclaration sur le bilinguisme mais au fait que la plus haute instance judiciaire au pays—la Cour suprême du Canada—lui a dit voilà deux ans, et après que les parents aient dû négocier et argumenter devant les tribunaux entre 1983 et 1990, que les francophones, effectivement, devraient avoir accès à leur école et devraient avoir la gestion de leur école.

Le jugement était passablement clair. Malgré tout, deux ans plus tard, on n'a absolument rien. Et les juges de la plus grande instance juridique du pays l'ont dit. C'est à cette question-là que je faisais référence à propos de l'Alberta.

The Chairman: The chair will have to draw this to a conclusion. On behalf of the committee, may I thank all four witnesses for your participation this afternoon in this part of our discussion. We've appreciated your testimony very much.

This meeting stands adjourned to the call of the chair, probably on Thursday, to consider future business.

[Translation]

Mr. Dumaine: You see, the whole notion of significant demand as set out in the new regulations to the Official Languages Act may be a topic that is not directly affected by court challenges under the Constitution.

I think what we are dealing with here are cases related to education, under section 23 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms, the section that talks about the right to be educated in one's mother tongue everywhere in Canada. We are talking about other cases which may result from sections 16 to 20 of the Charter, but I am having some difficulty seeing any link between the notion of significant demand in the regulations with...

Mr. Hilton: In Quebec, there has always been significant demand up until now in places where English-language education is provided and allowed either by Bill 101, or by the Canadian Charter of Rights and Freedoms being applied in a very restrictive way if I may say so by the government of Quebec. But there is still significant demand within the meaning of the Charter or the Official Languages Act.

Mr. Charbonneau: With regard to the *where numbers warrant* criterion under section 23 of the Charter, which sets out education rights, obviously all the cases we presented clearly had sufficient numbers. Moreover, we produced a number of studies that clearly demonstrated that in the vast majority of cases, our demand is well in line with the enrolment figures of the English majority. In fact, there are no communities where francophones demanded access to rights that anglophones did not currently have.

In terms of numbers, we have the same numbers as anyone else insofar as governments want to recognize that fact.

I would like to make a comment about the Premier of Alberta. I was not referring to his statement on bilingualism but rather the fact that the highest court in the land—the Supreme Court of Canada—told him two years ago, after parents had to negotiate and argue before the courts between 1983 and 1990, that francophones should indeed have the right to French-language education and the administration of their own schools.

The decision was pretty clear. Nevertheless, two years later, we have absolutely nothing. And it is the justices of the highest court in the land that said this. That is what I was referring to in relation to Alberta.

Le président: Je dois mettre fin à cette discussion. Au nom du comité, je désire remercier les quatre témoins pour leur participation à nos discussions ici cet après-midi. Nous avons grandement apprécié votre témoignage.

La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président, ce qui sera probablement jeudi, pour étudier les travaux futurs.

François Dumaine, Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada;

Allan Hilton, Alliance Quebec;

Paul Charbonneau, Commission nationale des parents francophones.

François Dumaine, Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada;

Allan Hilton, Alliance Québec;

Paul Charbonneau, Commission nationale des parents francophones.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Court Challenges Program:

William W. Black, Human Rights Research and Education
Centre, University of Ottawa;

Andrée Côté, Director of the Program;

Kathleen Ruff, Chair of the Equality Rights Panel;

Gérard Bertrand, Chair of the Language Rights Panel.

From the Advisory Committee of the Equality-Seeking Groups:

Lise Corbeil-Vincent, Charter Committee on Poverty Issues;

Christie Jefferson, Women's Legal and Education Action
Fund;

Jérôme DiGiovanni, Canadian Disability Rights Council;

Reverend Ohanaka, National Black Caucus.

From the Advisory Committee of the Language Rights Groups:

Marc Godbout, Fédération des communautés francophones
et acadiennes du Canada;

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Du Programme de contestation judiciaire:

William W. Black, Centre de recherche et de l'enseignement
sur les droits de la personne, Université d'Ottawa;

Andrée Côté, directrice du Programme;

Kathleen Ruff, présidente du Comité des droits des droits de
la personne;

Gérard Bertrand, président du Comité des droits linguisti-
ques.

Du Comité consultatif des groupes des droits demandant l'équité:

Lise Corbeil-Vincent, Comité de la charte et des questions de
pauvreté;

Christie Jefferson, Fonds d'action et d'éducation juridique
pour les femmes;

Jérôme DiGiovanni, Conseil canadien des droits des person-
nes handicapées;

Révérénd Ohanaka, National Black Caucus.

Du Comité consultatif sur les droits linguistiques:

Marc Godbout, Fédération des communautés francophone
et acadiennes du Canada;

(Suite à la page précédente)

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 12

Thursday, March 12, 1992

Tuesday, March 17, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 12

Le jeudi 12 mars 1992

Le mardi 17 mars 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des Personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of its future business

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude concernant ses travaux futurs

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Members

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Membres

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 12, 1992
(24)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met *in camera*, at 9:41 o'clock a.m. this day, in Room 306, West Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury and Beth Phinney.

Acting Member present: Albina Guarnieri for Beryl Gaffney.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers. *From the Secretary of State:* Charles A. Brooks, Senior Advisor, Status of Disabled Persons Secretariat.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of its future business.

At 10:48 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, MARCH 17, 1992
(25)

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 4:10 o'clock p.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Beryl Gaffney, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witnesses: From the Canadian Bar Association: John M. Benesh, Chief Executive Officer; Melina Buckley, Associate Director, Legislation and Law Reform.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of its study on the announcement to cancel the Court Challenges Program. (See *Minutes of Proceedings and Evidence*, dated March 10, 1992, Issue No. 11).

John M. Benesh made an opening statement and with the other witness answered questions.

At 5:39 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 12 MARS 1992
(24)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à huis clos à 9 h 41, dans la salle 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney.

Membre suppléant présent: Albina Guarnieri remplace Beryl Gaffney.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche. Du Secrétariat d'État: Charles A. Brooks, conseiller principal, Secrétariat de la condition des personnes handicapées.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité examine ses travaux à venir.

À 10 h 48, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 17 MARS 1992
(25)

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 16 h 10, dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Beryl Gaffney, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoins: De l'Association du Barreau canadien: John M. Benesh, directeur général; Melina Buckley, directrice déléguée, Législation et réforme du droit.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité examine la suppression annoncée du Programme de contestation judiciaire (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 10 mars 1992, fascicule n° 11*).

John M. Benesh fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

À 17 h 39 le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, March 17, 1992

• 1605

The Chairman: Order. The chair sees a quorum for conducting business, and we are meeting today pursuant to Standing Order 108(3)(b) for the consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program.

We are pleased today to have with us two witnesses from the Canadian Bar Association. We recognize the fact that this program we're looking at bears heavily on the legal profession and we're looking forward to your testimony with respect to the wisdom or otherwise of cancelling the Court Challenges Program. As you probably know from past experience, we like to have some opening remarks from either or both of you, and then we'll have some questions from the committee. Perhaps you could introduce yourselves, if you don't mind, telling us a little bit about what you represent with the association. Mr. Benesh.

Mr. John M. Benesh (Chief Executive Officer, Canadian Bar Association): Thank you very much. I'm here today with Melina Buckley, who is the Associate Director, Legislation and Law Reform. I thank you for the opportunity of appearing before you.

I would like to say a few words about the organization. I'm sure many of you are familiar with it.

L'ABC est notre organisation professionnelle. Nous représentons environ 37,000 avocats, juges, notaires, professeurs, étudiants en droit à travers le Canada. Nos objectifs sont de 4 ordres: premièrement, l'amélioration de droits; deuxièmement, l'amélioration de l'administration de la justice; troisièmement, la défense de l'ordre public; et quatrièmement, la formation de l'avocat.

From those four goals, three out of the four of them touch directly on this program. It is of central interest to us what happens with this program and the fundamental background to the program. You have before you a press release we've issued, which has a number of comments from our president. You probably also are aware that we appeared before this committee in about 1989, and we have resolutions from our council, specifically on this program at that time, which, at that point, was looking at the future of the program. I may come back to those in a moment, but I think you have a golden opportunity to correct one of those little glitches that occurs in the presentation of a budget where a flick of the pen has made an error that should be corrected, and I think you should seize upon that.

You've heard a lot of specific testimony and I have had the pleasure of reading some of the presentations that were made to you, but I don't propose to deal with the specifics except in response to your questions. What I would like to do

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 17 mars 1992

Le président: Nous avons atteint le quorum et je déclare donc la séance ouverte. Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, nous procédons à l'étude de l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire.

Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui deux représentants de l'Association du Barreau canadien. Nous réalisons que le programme en cause affecte tout particulièrement les professions juridiques et c'est avec le plus vif intérêt que nous entendrons vos remarques sur le caractère judiciaire ou non de son annulation. Vous connaissez sans doute la procédure que nous suivons généralement. Après avoir entendu les remarques préliminaires des témoins, nous questionnons ces derniers. L'un ou l'autre d'entre vous pourrait faire cet exposé ou encore, si vous le préférez, vous pouvez le faire à deux. Si vous le voulez bien, vous pourriez peut-être nous indiquer maintenant vos noms et qualités et nous dire quelques mots au sujet de vos liens avec l'Association. Monsieur Benesh, vous avez la parole.

M. John M. Benesh (administrateur principal, Association du Barreau canadien): Merci beaucoup. M^{me} Melina Buckley, directrice déléguée, secteur de la législation et de la réforme du droit, m'accompagne. Je vous remercie de m'avoir donné la possibilité de comparaître devant vous.

Tout d'abord, quelques mots au sujet de notre association qui, j'en suis sûr, est bien connue de bon nombre d'entre vous.

The Canadian Bar Association is a professional organization representing approximately 37,000 lawyers, judges, notaries, as well as law professors and students throughout Canada. We pursue our objectives in four areas: improvement of the law; improvement of the administration of justice; protection of public order; training of lawyers.

Le programme dont nous parlons affecte directement trois de ces quatre domaines. Le sort de ce programme et sa raison d'être fondamentale nous intéressent donc au premier chef. On vient de vous remettre le communiqué de presse que nous avons diffusé et qui reprend un certain nombre des commentaires de notre président à ce sujet. Vous vous souviendrez aussi que nous avons déjà comparu devant votre comité, c'était, je crois, en 1989, et notre conseil avait alors adopté plusieurs résolutions concernant ce programme et portant sur son avenir. J'y reviendrai dans un instant, mais il me semble que vous avez ici une occasion rêvée de réparer l'un de ces petits accroc qui peuvent accompagner le dépôt d'un budget dans la préparation duquel un trait de plume a entraîné une erreur qui devrait être corrigée. Il me semble que vous ne devriez pas rater l'occasion de le faire.

Vous avez déjà entendu de nombreux témoignages portant sur des aspects précis de cette question et j'ai d'ailleurs eu le plaisir de lire certains des mémoires qui vous ont été soumis. Je n'ai donc pas l'intention de traiter de

[Texte]

is situate this as the overview—a bit of a background perspective, and under that I'd like to address four headings. The first is the way this program links with the state of present Canadian Confederation; the second, with the role of law; the third, the issue of costs; and the fourth, courts and the system of justice.

Turning to the first of them, I'm not giving out any secrets to say the state of Canadian Confederation is under considerable stress, but it's more than that. Confederations around the world are under considerable stress and they suffer from a rise in nationalism, from a feeling of a lack of inclusiveness and from the feeling that the state no longer serves that particular group of individuals, that collectivity, or that individual. By contrast, the Charter and this program promote minority rights, language rights, and as such they promote that very inclusiveness that is under threat. It promotes a feeling of "my country", "my constitution" and, in the best possible sense, "my home" because I have rights here.

• 1610

I have been privileged to attend the constitutional conference in Toronto and to watch a considerable amount of the rest of the testimony. It gave me incredible personal pride to watch the manner in which those things unfolded, because people were striving for inclusiveness and fairness, which are the best of the Canadian virtues and the best aspects of our Constitution.

It is the position of the Canadian Bar Association that cancelling this program now is both the wrong signal at this time and the wrong action to take, on its merits.

Turning to the second point, the role of law, much of law is seen by people as punitive. It is that which is used to control bad actions, with the criminal cases, and the Criminal Code creating punishments. The Court Challenges Program and the Charter are liberating, positive, opening, and embody the very best aspects of the role of law.

What's the real purpose of law? To try to ease the terms of interaction in society. It is not to punish. If I can be a bit colloquial, law is the grease that makes the social contract work. As such, this program has opened the eyes of people to their freedoms and, if I can use a legal term, has crystalized rights we always had but may not have known we could have claimed.

The third item I suggested I wanted to address is probably the one that is the most difficult for you in some ways; that is, costs. By almost any measure you can use, the costs of this program as a national program are incredibly low

[Traduction]

questions spécifiques, si ce n'est en réponse à vos questions. Je voudrais plutôt procéder à un examen général de la question, placer celle-ci en perspective, et je le ferai en examinant quatre aspects de la question. Les voici: premièrement, quels sont les rapports entre ce programme et l'état actuel de la Confédération canadienne; deuxièmement, quels sont les rapports avec le rôle du droit; troisièmement, la question des coûts; quatrièmement, les tribunaux et le système de justice.

Au sujet du premier aspect, je ne dévoile certainement aucun secret en disant que la Confédération canadienne est actuellement soumise à des tensions considérables; mais il faut aller plus loin. Partout dans le monde, les confédérations subissent des tensions considérables et souffrent de la montée du nationalisme, de la présence d'un sentiment d'exclusion et de l'impression que l'État ne répond plus aux besoins de tel groupe, de telle collectivité ou de tel individu. Par contre, la Charte et ce programme de contestation judiciaire affirment les droits des minorités, les droits linguistiques, et favorisent donc cette intégration désirée mais menacée. On favorise ainsi le sentiment d'appartenance à «mon pays», «ma constitution» et dans le meilleur sens possible, «mon foyer» parce que j'y possède des droits.

J'ai eu le privilège de participer à la conférence constitutionnelle tenue à Toronto et j'ai pu visionner une bonne partie des travaux des autres conférences. J'ai ressenti une énorme fierté en observant la façon dont ces travaux se déroulaient car j'ai pu noter que les participants s'efforçaient de n'exclure personne et de respecter l'équité, reflétant ainsi les plus hautes vertues canadiennes et les meilleurs aspects de notre constitution.

L'Association du Barreau canadien estime que l'annulation de ce programme est une mauvaise décision prise au mauvais moment.

Pour passer au deuxième aspect, le rôle du droit, il convient de noter qu'une bonne partie du droit est perçue comme jouant un rôle répressif. C'est l'outil qui sert à contrôler les comportements indésirables, ce qui entraîne des poursuites pénales, et le Code criminel détermine les peines. Par contre, le Programme des contestations judiciaires et la Charte ont un effet positif de libération, d'ouverture, et reflètent les meilleurs aspects du rôle du droit.

À quoi sert vraiment le droit? Il vise à faciliter les interactions sociales. Il n'est pas là pour punir. Si je peux me permettre une comparaison terre à terre, le droit c'est l'huile qui permet au contrat social de fonctionner sans heurts. Le programme en cause a ouvert les yeux de la population et lui a montré les libertés qu'elle possédait et, si je peux m'exprimer en termes plus juridiques, a concrétisé les droits que les citoyens avaient toujours possédés mais qu'ils ne savaient pas pouvoir revendiquer.

Le troisième point que je veux mentionner est probablement celui qui vous pose le plus de difficultés. Il s'agit des coûts. Quel que soit le critère utilisé comme étalon, le coût de ce programme, qui est un programme national, est

[Text]

at between \$2.5 million and \$2.7 million a year, including the administrative and overhead costs, but the effects are significant. They are very significant in direct effects and have a significant impact on the Canadian culture by a psychological effect.

I have to admit that some of the effects are expensive in themselves. Many changes coming out of the courts are affecting Canadian quality, government, and action, and are expensive. But I have to ask you what cost you are willing to put on fairness. Those judgments that are changing matters are simply redressing wrongs that exist. The cost is not the program; it is a society that contains unfairness.

These are hard economic times. For a government to look through its programs and find what it must do and what it can put aside entails great difficulty. There are now many programs within Canada dealing with people who are economically disadvantaged and helping them with the crushing burdens and real hardship they face. But I have to ask again, in a democracy that prides itself on being a true democracy, is it not the minimal requirement that citizens be free of legal disadvantages?

Dealing with the costs themselves, my understanding is that about half the burden of this program falls on lawyers doing *pro bono* work. Approximately half the work is given for the sake of the program and for Canada, at the moment.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): Could you explain the term *pro bono*?

Mr. Benesh: The term basically translates as "for the good". If a lawyer is asked to do something and the client can't afford to pay, the lawyer will frequently undertake to do that work gratis, i.e., for free, at no charge. This can take many different forms.

Lawyers do an awful lot of *pro bono* or for-the-good-of-society work that isn't calculated, but they are requested by their law societies to do so, and some firms even particularly ask their lawyers to undertake a certain number of these cases per year. It is my understanding that the amount of money given to each particular case in this program is certainly insufficient for most of the legal fees and that approximately half of all the legal work is just given to the program.

In our resolution before our council in 1989 we suggested similar programs be created in the provinces and that one look to the provincial and territorial governments and ask them to participate. If that is something that hasn't been looked at, we suggest it be looked at. The program is too important not to. We're not suggesting it is not a federal responsibility that should be looked at, but that alternate measures must be considered to try to maintain this program.

[Translation]

incroyablement faible et se situe entre 2,5 et 2,7 millions de dollars par an; ceci comprend les frais généraux et administratifs. Toutefois les conséquences du programme sont très importantes. Elles le sont dans leurs conséquences immédiates, mais elles ont également un aspect psychologique qui influence la culture canadienne.

Il faut reconnaître que certaines de ces conséquences entraînent des dépenses importantes. De nombreuses modifications imposées par les tribunaux affectent la qualité de la vie canadienne, le gouvernement et ses mesures, et ces changements coûtent cher. Mais on peut se demander quel est le juste prix de l'équité. Ces jugements ne font que réparer des torts existants. Ce qui est coûteux, ce n'est pas celui le programme, mais bien les injustices qui existent dans la société.

Nous traversons une période de marasme économique. Il est certes très difficile pour le gouvernement d'examiner ses programmes et de choisir ce qui doit continuer à être fait et ce qui doit être abandonné. Nous avons actuellement au Canada bon nombre de programmes qui aident les démunis parmi nous à porter leur fardeau et à faire face à de cruelles difficultés. Mais je vous pose à nouveau la question: Le moins que l'on puisse attendre d'une démocratie qui s'enorgueillit d'être une vraie démocratie, n'est-ce pas de s'assurer qu'aucun citoyen n'est désavantagé devant la loi?

En ce qui concerne les coûts proprement dit, je crois savoir qu'environ la moitié des frais associés à ce programme sont absorbés par les avocats qui travaillent sur une base *pro bono*. Environ la moitié du travail est donc fourni gratuitement, actuellement, pour servir le Canada et en considération de la valeur du programme.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Pouvez-vous m'expliquer l'expression *pro bono*?

M. Benesh: Essentiellement, cette expression se traduit par «pour le bien». Si une tâche est confiée à un avocat et si le client ne peut pas lui payer ses honoraires, il arrive fréquemment que l'avocat fournisse ses services gratuitement. Ceci peut prendre différentes formes.

Les avocats offrent ainsi gratuitement leurs services dans bien des cas, pour le bien de la société, ce qui leur est d'ailleurs demandé par leur association professionnelle, et, d'ailleurs, certains cabinets demandent à leurs avocats de s'occuper gratuitement d'un certain nombre de dossiers par année. À ma connaissance, le montant consenti pour chaque cas visé par ce programme est certainement insuffisant pour couvrir la plus grande partie des honoraires juridiques et environ la moitié des services juridiques sont tout simplement fournis gratuitement.

L'une des résolutions étudiées par notre conseil en 1989 suggérait la création de programmes similaires dans les provinces et suggérait que les gouvernements provinciaux et territoriaux soient pressentis en vue d'obtenir leur participation. Si cela n'a pas été considéré, nous suggérons qu'on le fasse maintenant. Le programme est trop important pour qu'on ignore cet aspect. Nous ne suggérons pas que l'on devrait ignorer la responsabilité du gouvernement fédéral, mais plutôt qu'il faut examiner toute mesure qui pourrait permettre d'assurer la survie de ce programme.

[Texte]

[Traduction]

• 1615

I said I had four headings; I'm on my fourth, the courts and the system of justice. Courts are phenomenally efficient at certain things. They are designed to deal particularly with intractable disputes between individuals. As such, they do that well, but generally it takes a considerable amount of financial resources to get into the court. It takes time and it takes sophistication. The issues brought there have a high impact on the individuals.

The Charter and this program dealing with equality and language rights tend to deal with collective rights and collective issues rather than individual issues. As such, they focus on disadvantaged groups that have few resources. In contrast with the individual cases that have a high individual impact, these cases have a very high impact on society. They have a very high public purpose benefit.

In closing, I would like to quote from the source lawyers like the most, the Supreme Court of Canada. This is from *Andrews v. the Law Society of British Columbia*, a 1989 Supreme Court of Canada case. It is included at page 3 of the Court Challenges Program's 1990-91 annual report.

In this quote, by the way, the "section 15" mentioned is one of the sections the program addresses. It says:

Section 15 is designed to protect those groups who suffer social, political and legal disadvantage in our society.

It is to protect those who suffer and who are disadvantaged. It is the position of the Canadian Bar Association that their rights need to be defined and enforced by the courts today. I thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Benesh. Ms Buckley, do you wish to add anything at this time?

Ms Melina Buckley (Associate Director, Legislation and Law Reform, Canadian Bar Association): No, I think I'd rather just proceed with questions.

The Chairman: We'll move on to questions with Ms Phinney.

Ms Phinney: Thank you, and I think all of us here agree with you. I would just like to ask you a couple of questions about how correct you feel it is that a group with a problem goes to an agency of the government and asks for funding from that agency. From a legal point of view, is there any ethical problem with that?

As well, what are the chances of a wing of the government, the Department of Justice, for example, deciding that they might not want to take that particular case because it may rule against themselves or something they're working on in the other direction?

Mr. Benesh: If I understand your question correctly... it's set up with a clear conflict of interest at the start of it and it is certainly preferable to have the program administered by somebody at arm's length. Again, if I understand you

J'ai dit que j'avais quatre rubriques; j'en suis à ma quatrième, les tribunaux et le système de justice. Dans certaines matières, les tribunaux sont étonnamment efficaces. Ils sont surtout appelés à arbitrer des différends insolubles entre personnes. Sur ce plan, ils font bien leur travail, mais en règle générale, il faut des ressources financières considérables pour s'adresser aux tribunaux. Cela prend du temps et cela exige des compétences. Dans les cas qui nous occupent, les décisions judiciaires ont un effet considérable sur la vie des personnes.

La Charte ainsi que ce programme, qui a pour objet de défendre les droits à l'égalité et les droits linguistiques, visent surtout à maintenir les droits collectifs et à remédier aux torts collectifs plutôt qu'aux torts individuels. C'est pourquoi ce programme s'adresse davantage aux groupes défavorisés dont les ressources sont limitées. Contrairement aux causes à caractère individuel dont l'effet est surtout individuel, ces causes ont un impact considérable sur la société. Ces litiges revêtent une utilité publique considérable.

En conclusion, j'aimerais citer l'autorité que préfèrent tous les avocats, la Cour suprême du Canada. C'est une citation tirée de l'affaire *Andrews c. Law Society of British Columbia*, Cour suprême du Canada, 1989. On la retrouve à la page trois du rapport annuel du Programme de contestation judiciaire de 1990-1991.

Je précise que dans cette citation, «l'article 15» dont il est question n'est qu'un des articles visés par le programme. Je cite:

L'article 15 a pour objet de protéger les groupes de notre société qui sont désavantagés sur le plan social, politique et juridique.

L'article a pour objet de protéger ceux qui souffrent et ceux qui sont désavantagés. L'Association du barreau canadien est d'avis que leurs droits doivent être définis et protégés par les tribunaux aujourd'hui. Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Benesh. Madame Buckley, avez-vous quelque chose à ajouter?

Mme Melina Buckley (directrice déléguée, Législation et réforme du droit, Association du Barreau canadien): Non, je me contenterai de répondre aux questions.

Le président: Nous allons commencer avec M^{me} Phinney.

Mme Phinney: Merci, je crois que nous tous ici présents sommes d'accord avec vous. Je n'ai que quelques questions. J'aimerais savoir ce que vous pensez d'un groupe qui a un problème et qui s'adresse à un organisme gouvernemental pour obtenir des fonds. D'un point de vue juridique, est-ce que cela pose un problème de déontologie?

De la même façon, un ministère peut-il, le ministère de la Justice par exemple, décider de ne pas épouser une cause parce que cela pourrait lui nuire ou entraver une initiative contraire?

M. Benesh: Si je vous comprends bien... vous avez là d'emblée un conflit d'intérêt évident, et il serait alors certainement préférable que le programme soit administré par un organisme indépendant. Encore là, si je vous

[Text]

correctly, you're suggesting that the agency, say, the Department of Justice, that might be responsible for providing the legal counsel and the legal work on one side of the issue would at the same time be handling the other side of the issue. Generally one tries to energetically avoid that in the law.

Ms Phinney: We'll take our Department of Justice deciding that they just don't want to handle that particular case, leaving it there for five or ten or fifteen years and never putting it as a priority, or also deciding that they're not going to put enough funding in there to carry the case through all the way.

What are the chances of this type of thing happening if a department thinks it shouldn't go through and is upset with it both from the point of view of the Department of Justice and from the point of view of civil servants who wouldn't want their program disrupted or changed or interpreted in another way?

Mr. Benesh: It's an excellent question; unfortunately, I can't give you the answer. It's a bit hypothetical in the sense that you'd have to know which department and when. I really wouldn't know, but you might have a better perspective on that happening.

Ms Phinney: Is there a potential there for that, in your opinion?

Mr. Benesh: It certainly is to be avoided, if possible, that a department is charged with both sides of an issue at the same time. It is something to be avoided for lawyers to handle things at the same time. I would suggest that same test ought to be applied.

• 1620

Ms Phinney: How expensive would a lawyer from the justice department be compared to a lawyer in the Court Challenges Program? Do you have any way of knowing what the difference would be?

Mr. Benesh: I was going to immediately say no, but I will make one caveat on that. We know that about half of the work being done by lawyers under the Court Challenges Program is done on a *pro bono* basis. And I assume, without knowing, that much of the investigatory work that goes along with a case, because much of a case is not the time in court but having the expertise in the area, looking at discrimination in its broader sense and knowing enough about it, is provided free as well under the present program. If you were to do it all under one department you might lose a lot of that goodwill and a lot of those free services.

Ms Phinney: Of the cases that are already in process, and the government has said they will finish off whatever is there in the court, is it possible there could be some costs that could later on be inflicted upon the original person who started the case and then the Court Challenges Program picked it up? Could the justice department, or anybody else, go back to the original person and say that they want costs that might at another time have been picked up by the Court Challenges Program?

[Translation]

comprends bien, vous dites que l'organisme gouvernemental, disons le ministère de la Justice, aurait la responsabilité de dispenser les avis juridiques et de faire le travail voulu pour l'une des parties, et au même moment, ferait valoir les intérêts de l'autre partie. Généralement, c'est une chose que nous cherchons à éviter à tout prix en droit.

Mme Phinney: Disons simplement que le ministère de la Justice refuse d'épouser une cause, qu'il la laisse traîner pendant cinq, dix ou quinze ans sans jamais y accorder le moindre intérêt, ou qu'il décide qu'il n'a pas assez de fonds pour poursuivre l'affaire jusqu'au bout.

Est-ce que ce genre de chose peut arriver, est-ce qu'un ministère peut décider de ne pas poursuivre l'affaire, ou décider que cela nuirait au ministère de la Justice et aux fonctionnaires qui refuseraient de voir leur programme perturbé, modifié ou interprété d'une autre façon?

M. Benesh: C'est une excellente question; malheureusement, je n'ai pas de réponse. C'est une situation quelque peu hypothétique dans la mesure où il faut savoir de quel ministère il s'agit et quand. Je ne connais vraiment pas la réponse, mais vous pourriez avoir une meilleur idée de ce genre de chose que moi.

Mme Phinney: À votre avis, est-ce qu'il y a un risque que ce genre de chose se produise?

M. Benesh: Dans la mesure du possible, il faut éviter de confier au même moment et au même ministère les intérêts des deux parties. C'est aussi une chose que doivent éviter tous les avocats. Le même principe s'applique ici également.

Mme Phinney: Combien en coûte-t-il pour retenir les services d'un avocat du ministère de la Justice comparativement à un avocat recruté dans le cadre du Programme de contestation judiciaire; sauriez-vous le dire?

M. Benesh: J'allais immédiatement dire que non, mais je tiens à faire une observation ici. Nous savons qu'environ la moitié du travail accompli par les avocats dans le cadre du Programme de contestation judiciaire est bénévole. Et il est permis d'imaginer que le gros du travail d'enquête qu'exige toute affaire est également bénévole dans le cadre de l'actuel programme: Plaider la cause devant les tribunaux ne constitue pas le gros du travail, au contraire, ce qui prend le plus de temps, c'est acquérir le savoir voulu dans le domaine, par exemple définir l'acte de discrimination et le connaître sous tous ses angles. S'il fallait confier toute cette tâche à un seul ministère, on risquerait de perdre toute cette aide et tous ces services gratuits.

Mme Phinney: Le gouvernement a déclaré qu'il soutiendrait jusqu'au bout les litiges qui sont déjà devant les tribunaux, et j'aimerais savoir s'il est possible qu'on impose plus tard des dépens à la personne qui a entamé la poursuite, qui a été reprise ensuite par le Programme de contestation judiciaire? Se peut-il que le ministère de la Justice, ou un autre organisme, s'adresse à cette personne et lui impose des dépens qui auraient été normalement absorbés par le Programme de contestation judiciaire?

[Texte]

Mr. Benesh: I am afraid I can't answer that. It would depend on whatever was set up within the Department of Justice to handle it. I can't imagine that being done on humanitarian grounds, even if there was some way in which it could be done within the court system. But I am really not in a position to answer what the Department of Justice might do if this were turned over to them. I am sorry.

Ms Phinney: In 1989 your organization said that no alternative existed to the Court Challenges Program. Is that still true today, in your opinion?

Ms Buckley: The only program of this type we are aware of is the Ontario legal aid plan and the fund that is in the Department of Indian and Northern Affairs, which has a very set budget of \$300,000, or something like that, and is completely controlled by the department. So it is not really even analogous to that extent.

The best comparison from our point of view is... because a lot of the rights in the Charter are individual rights, we have legal aid plans across Canada that ensure, for example, that an accused would have a right to counsel and therefore could bring Charter challenges. The state is assuming responsibility there for the individuals. But if you don't have the Court Challenges Program, there is nothing there for the types of cases they are dealing with, the equality rights and language rights cases.

Ms Phinney: Certainly the legal aid in Ontario is very restricted.

Ms Buckley: That is right.

Ms Phinney: I do not believe they could handle any of these cases.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): In one of your comments at the beginning of your testimony you kind of indicated that it was your belief that someone somewhere became too enthusiastic about budget cut-backs and reductions and they may very well have made a mistake. I kind of tend to agree with you, because if you take a look at what has happened over the last four-or five-year period, the government has been listening to what people have been saying, particularly in the disabled community. Very much of it has been said through this committee. There have been gains made. Budget after budget has made provisions, generally through the tax system, to provide some relief for individuals with disabilities and their families, maybe not as far as I would like to see them go. But at least there has been movement, and it has been welcomed by this committee. So the government has made these moves. Last summer the Prime Minister announced a five-year program for the economic integration of disabled persons.

• 1625

Take what is going on in the United States with the Americans with Disabilities Act, and the things that will be happening down there, which probably will have a spill-over effect into Canada. Given all that, it just doesn't seem to make sense that suddenly someone chops a lousy \$2 million out of a program that was so beneficial to everyone involved. I quite frankly don't understand it.

[Traduction]

M. Benesh: Je crains de ne pouvoir répondre à votre question. Tout dépendrait des mesures prises par le ministère de la Justice pour donner suite à l'affaire. J'imagine que des motifs humanitaires interdisent une pareille éventualité, même si cela pouvait se faire à l'intérieur du système judiciaire actuel. Mais je ne peux pas vraiment dire ce que ferait le ministère de la Justice si l'affaire lui était confiée. Je suis désolé.

Mme Phinney: En 1989, votre association a déclaré qu'il n'existait rien de semblable au Programme de contestation judiciaire. Est-ce encore vrai aujourd'hui, à votre avis?

Mme Buckley: Les seuls programmes de ce genre que nous connaissons sont le programme d'aide juridique de l'Ontario et le fonds du ministère des Affaires indiennes et du Nord, qui est rigoureusement limité à 300,000\$ ou un montant du genre, et qui est complètement contrôlé par le ministère. Donc, même là, l'analogie ne tient pas.

À notre avis, la meilleure comparaison est... parce que bon nombre des droits prévus par la Charte sont des droits individuels, nous disposons partout au Canada de programmes d'aide juridique qui, par exemple, assurent à l'accusé le droit à l'avocat et, en conséquence, autorisent des contestations aux termes de la Charte. Dans de tels cas, l'Etat vient en aide à la personne. Mais sans le Programme de contestation judiciaire, rien n'est prévu pour les causes qui ont trait aux droits à l'égalité et aux droits linguistiques.

Mme Phinney: Le programme d'aide juridique de l'Ontario est certainement très limité.

Mme Buckley: C'est exact.

Mme Phinney: Je ne crois pas que l'aide juridique accepterait de telles causes.

M. Young (Beaches—Woodbine): Au début de votre témoignage, vous avez dit croire qu'un responsable des compressions budgétaires aurait peut-être fait du zèle et aurait peut-être commis un erreur. Je suis assez d'accord avec vous, parce que si vous voyez ce qui s'est fait dans les dernières quatre ou cinq années, le gouvernement a écouté ce que les gens disent, particulièrement les personnes handicapées. Beaucoup de ces choses ont été dites ici même devant notre comité. Des gains ont été réalisés. Tous les budgets ont prévu des dispositions, généralement au chapitre de la fiscalité, qui fournissaient une aide quelconque aux personnes ayant des handicaps et à leur famille, même si elles n'étaient pas aussi généreuses que je l'aurais voulu. Mais à tout le moins, des progrès ont été réalisés, et le comité s'en félicite. Donc le gouvernement a pris ces initiatives. L'été dernier, le premier ministre a annoncé un programme quinquennal pour l'intégration économique des personnes handicapées.

Voyez ce qui se fait aux États-Unis avec la Loi sur les handicapés, et ce qui se fait là-bas aura probablement un effet de débordement au Canada. Sachant tout cela, il est absurde que quelqu'un supprime sans prévenir un pauvre petit programme de 2 millions de dollars qui faisait tant de bien. Franchement, je n'y comprends rien.

[Text]

Let me ask you a question. Was the program cost effective in the sense that it was money well spent? What if that money had not been spent? What if there hadn't been a watchdog body out there sending signals that something is wrong with your legislation? What if that body wasn't there and the government ended up being hauled into court? Knowing how governments and bureaucracies work, they'll spend millions to defend a bad decision. What I'm saying, I suppose, is that the \$2 million spent may very well save you an awful lot of money down the road.

Mr. Benesh: I certainly agree with you wholeheartedly. It's the position of the CBA, and it's why we're here, that this is a false economy to try to make it this time. We have not looked at the total cost or done a cost accounting of this program. But look at it from a distance. Consider how many changes have occurred in Canada in the period that this program operated and how many of them can be addressed directly to the program. Some come indirectly because of a spill-over effect of judges looking at other decisions that have been made of people being more aware of their rights. I can think of very little that has helped create the fairer, more just society that we are looking for as individuals and that we are looking for as a nation now.

I go back to the constitutional conference, and maybe there is your saving. Maybe if 100 years ago we had implemented fully the equality rights and the language rights that we are struggling with now, we would not have had the problems that we had in Confederation at that time. We would not have the problems that we have now. I don't know if you can do it in terms of the immediate dollars and cents terms of going to court. You can certainly do it on the cost to society of the continual aggravation and degradation of individuals who do not have their rights.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): You also indicated that you'd read the testimony before this committee and I assume the answers and questions and responses from ministers and that kind of thing.

Mr. Benesh: I have read some of them. I would not care to say that I could recall all of them right now if you were to refer to a specific one.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Just generally speaking, the thing I'm concerned about is the tone that's being set. I really worry when some official makes a decision that isn't well thought out in the sense of a Cabinet discussion. These things happen. But I really worry, and I think I have reason to worry. If you take a look at the tone of the ministers' responses in the House, I think they were caught off guard.

I really do believe that some of these ministers who were forced to respond on behalf of the government were taken aback that it had actually happened. I might be naive, but I've been around this place for 12 years. I think I know how to read how a minister says things, particularly with the language issues.

[Translation]

Voici mes questions. Le programme était-il rentable, l'argent était-il bien dépensé? Que serait-il arrivé si l'on n'avait pas dépensé cet argent? Que ferions-nous sans les groupes de surveillance externes qui prennent la peine de dénoncer les insuffisances de nos lois? Qu'advendrait-il si ces groupes n'existaient pas et que les gouvernements étaient poursuivis devant les tribunaux? Sachant comment fonctionnent les gouvernements et les bureaucraties, ils dépensent des millions pour défendre des mauvaises décisions. Ce que je veux dire, c'est que les deux millions qu'on dépense ici pourraient fort bien nous faire épargner beaucoup plus d'argent au bout du compte.

M. Benesh: Je suis d'accord avec vous de tout coeur. C'est l'avis de l'ABC, et c'est pourquoi nous sommes ici, pour dire que c'est une fausse économie qu'on tente de faire. Nous n'avons pas examiné le coût total du programme ni réalisé des comptabilités analytiques. Mais prenez un peu de recul. Voyez les nombreux changements qui se sont produits au Canada depuis que ce programme existe et combien d'entre eux sont directement attribuables au programme. Dans certains cas, le programme a eu un effet indirect, c'était un effet de débordement, des juges s'inspirant d'autres jugements qui ont permis aux gens de prendre conscience de leurs droits. Peu d'autres programmes ont fait autant pour créer la société plus équitable et plus juste à laquelle nous aspirons en tant que personnes et en tant que pays aujourd'hui.

Voyez les conférences constitutionnelles, c'est là que vous auriez pu réaliser des économies. Si, il y a cent ans, nous avions mis en oeuvre intégralement les droits à l'égalité et les droits linguistiques que nous cherchons à faire valoir aujourd'hui, la Confédération n'aurait pas connu de difficultés. Nous ne connaîtrions pas les problèmes que nous avons maintenant. Je ne sais pas si l'on peut calculer ici tout ce qu'il en coûte pour s'adresser aux tribunaux. Mais l'on sait ce qu'il en coûte pour la société lorsqu'on persiste à amoindrir les personnes qu'on prive de droits.

M. Young (Beaches—Woodbine): Vous avez également dit que vous aviez lu les témoignages qu'a entendus notre comité, et j'imagine aussi les questions faites aux ministres ainsi que leurs réponses, ce genre de chose.

M. Benesh: J'ai lu quelques transcriptions. Si vous voulez vous reporter à l'une d'entre elles en particulier, je vous dirai tout de suite que je ne me souviens pas de tout ce que j'ai lu.

M. Young (Beaches—Woodbine): De manière générale, ce qui m'inquiète, c'est le ton qu'on a pris. J'ai des motifs de m'inquiéter quand un fonctionnaire ou un ministre prend une décision qui n'a pas été débattue à fond au Conseil des ministres. Ce genre de chose arrive. Mais je suis vraiment inquiet, et je pense avoir des motifs de m'inquiéter. Si l'on en juge d'après le ton des réponses des ministres en chambre, je crois qu'ils ont été pris par surprise.

Je crois sincèrement que certains ministres qui étaient contraints de répondre au nom du gouvernement ont été pris par surprise. Je suis peut-être naïf, mais je suis ici depuis 12 ans. Je crois savoir comment interpréter les propos d'un ministre, surtout s'il est question de langue.

[Texte]

Have you had any sense in your dealings with the departments that they're going to defend this thing to death, even though they know it's wrong? At some point I think this committee is going to be faced with this. I know everybody deals with departments. In fact, very often witnesses appearing before this committee have more information about what's going on in the departments than this committee does. Are you getting this sense?

I worry when people defend a mistake because they'll spend all kinds of money and energy in doing that. It would be a crying shame if that were to happen in terms of those kinds of programs.

• 1630

Mr. Benesh: I'm afraid I can't answer your question regarding the motives of anybody in the department. I can only say that our purpose—

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I'm not questioning motives. I think somebody got very excited and said "ah, we'll just chop this thing; it'll make us look good", and maybe did it very sincerely. I'm not asking you to question motives, but just your sense of what kind of movement we could maybe get.

Mr. Benesh: My sense is that this committee has a unique opportunity to forcefully press for correction of what we think is an error. If you do that with full vigour and are supported by people from the outside, you have a possibility of correcting what would be a mistake for Canada.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Apart from the issue involved, I know that if this committee wasn't here, many out there wouldn't have a voice in society. They wouldn't have a place to come to talk about problems. I'm sure that some of the people who work in the Court Challenges Program have been interested in what this committee has had to say over the years. Perhaps they read what a witness had to say, and they think, "wait a minute, that individual shouldn't have to be forced to live in such a manner; he or she has redress through the courts."

Several years ago there was some interest in getting rid of this committee. You should understand that as far as I'm concerned, in most cases the committee is totally non-partisan in its approach. That doesn't mean to say we don't have differences of opinion—we do—but in terms of our approach, we're all sincerely interested in getting to the same place.

I worry about an individual—I'll give you the worst case scenario—maybe confined to a wheelchair, quadriplegic, absolutely no income except for social assistance, who wants to go after a government agency because that agency is refusing to allow that individual to get on an airplane or an aircraft or a ship or whatever, because it's not accessible. I think everybody is in agreement that accessibility is a right. As I understand it, eliminating that amount of money under the Court Challenges Program would make it extremely difficult for that person to pursue that case.

[Traduction]

Dans vos rapports avec les ministères, avez-vous eu l'impression qu'on défendrait cette idée à mort, même si l'on sait que c'est une mauvaise idée? Le jour viendra où notre comité devra répondre à cette question. Je sais que tout le monde a des rapports avec les ministères. D'ailleurs, très souvent, les témoins que nous entendons ici savent beaucoup mieux que nous ce qui se fait dans les ministères. Avez-vous cette impression?

Je m'inquiète quand je vois des gens défendre une erreur parce qu'ils dépensent beaucoup d'argent et d'énergie à le faire. Ce serait une vraie honte si cela se produisait pour ce genre de programme.

M. Benesh: Je crains de ne pas pouvoir répondre à votre question concernant ce qui motive qui que ce soit au ministère. Je me bornerai à dire que notre objectif . . .

M. Young (Beaches—Woodbine): Je ne conteste pas les motifs. Je pense que quelqu'un s'est affolé et s'est dit: «eh bien supprimons ceci car cela paraîtra bien». Cela a sans doute été fait en toute sincérité. Je ne vous demande pas de contester les motifs, mais je voudrais votre interprétation du genre de réaction à laquelle on doit s'attendre.

M. Benesh: Selon moi, votre comité est très bien placé pour réclamer vigoureusement le redressement de ce que nous estimons être une erreur. Si vous le faites très vigoureusement, et si vous avez l'appui de gens de l'extérieur, vous serez en mesure de redresser ce qui est une erreur pour le Canada.

M. Young (Beaches—Woodbine): Au demeurant, je sais que si le comité n'existait pas, bien des gens n'auraient pas voix au chapitre dans notre société. Ils n'auraient pas de tribune où parler de leurs problèmes. Je suis sûr qu'il se trouve des gens qui s'occupent du Programme de contestation judiciaire pour s'intéresser à ce que le comité avait à dire au fil des ans. Ils ont sans doute lu ce qu'avait à dire tel ou tel témoin et on pensait: «un instant, cette personne ne devrait pas être forcée de vivre dans ces conditions car elle a la possibilité d'obtenir un redressement devant les tribunaux.»

Il y a plusieurs années certains souhaitaient se débarrasser du comité. Il faut que vous compreniez, et c'est tout à fait vrai pour moi, que dans la plupart des cas le comité est tout à fait non partisan. Cela ne signifie pas que nous n'ayons pas des divergences d'opinion, car nous en avons, c'est sûr, mais pour ce qui est de notre façon de voir les choses, nous souhaitons tous sincèrement atteindre les mêmes objectifs.

Permettez-moi de peindre les choses au pire: prenez le cas de quelqu'un qui est confiné à un fauteuil roulant, un quadriplégique, qui est absolument sans revenu hormis l'assistance sociale et qui voudrait poursuivre un organisme gouvernemental car celui-ci lui refuse de lui donner les moyens de monter à bord d'un avion ou d'un bateau ou d'un autre moyen de transport. Tout le monde reconnaît que l'accessibilité est un droit. Si j'ai bien compris, la suppression de l'aide financière accordée par le Programme de contestation judiciaire rendrait les choses très difficiles pour cette personne qui souhaite intenter des poursuites.

[Text]

On the other hand, you could have a pornographer or an individual in that business who has scads of money at his or her disposal and who wishes to challenge his or her rights to disperse that pornography across the country. They can spend all kinds of bucks going to the Supreme Court to establish their rights. Am I right in that scenario? If you have the bucks, you're going to be okay, but if you're at the low end of the socio-economic scale, you have nothing unless you have a nice lawyer who comes along and says we'll give you a freebie here.

Mr. Benesh: You're right. It's a difficult system, courts and the administration of justice. What is the expression? The wheels of justice grind slowly. It takes something to move things through them even when there's a dramatic right. If that individual happens to know a lawyer and that lawyer is available and could donate the time, that individual may be helped. My understanding of the brilliance of this program is that it tries to take the individual rights and deal with collective issues so that a large group of people benefit. The benefits are not just for the individual in the wheelchair; the benefits are to the society as a whole in recognizing our commonality within the collectivity. Without this program I know of no parallel. There are some programs in which there is duplication. There is no duplication in this program. I see nothing anywhere else that comes close to providing the benefits it does for the low cost.

• 1635

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I have one last comment, Mr. Chairman. I think you're absolutely right in terms of the benefits to society as a whole. When I got involved in this committee 12 years ago, you rarely saw people in wheelchairs out on the street. It's a common sight now and I credit this committee with some of the work that was done in the past, especially on the whole issue of de-institutionalization. A lot of that stuff will eventually end up in the courts.

Once we start seeing the experience with the Americans with Disabilities Act in the United States, I think we will see an evolution of activity where people will be demanding their rights in a much more vocal way than they are doing right now.

The Chairman: Mr. Young, I thank you for your comments and questions. They were very helpful.

M. Joncas (Matapédia—Matane): Merci, monsieur le président.

Mon collègue, M. Young, mentionnait tout à l'heure qu'il considérait le programme comme un investissement. En réalité, le programme permettait peut-être, pour l'ensemble des Canadiens, d'économiser beaucoup d'autres sommes d'argent qui résulteraient, par exemple, de lois mal faites. On peut penser de cette façon, mais à votre connaissance, peut-on citer des exemples plus précis pour lesquels ce programme aurait pu nous permettre d'économiser dans les années futures?

M. Benesh: Il est plus facile de donner des exemples pris dans l'histoire que des exemples dans le futur. Je reprends l'exemple que j'ai cité précédemment. Si on avait eu la Charte, si on avait eu un tel programme il y a 150 ans, est-ce

[Translation]

Par ailleurs, quelqu'un qui fait le commerce de la pornographie et qui a des tonnes d'argent à sa disposition peut, s'il le souhaite, faire valoir son droit de diffuser de la pornographie au Canada. Ces gens ont tout l'argent nécessaire pour aller jusqu'à la Cour suprême afin de faire respecter leurs droits. Est-ce que je me trompe? Si vous avez de l'argent, tout va bien, mais si vous êtes démunis, vous ne pouvez rien faire valoir à moins qu'un avocat sympathique vous offre ses services gratuitement.

M. Benesh: Vous avez raison. Les tribunaux et l'administration de la justice, cela n'est pas un système facile. Comment dit-on? La roue de la justice tourne lentement. Il faut du temps pour que les choses avancent même quand l'injustice est flagrante. Si quelqu'un connaît un avocat et que cet avocat est disponible et donne son temps, cette personne sera aidée. Selon moi, l'originalité de ce programme est de faire valoir des droits particuliers pour une question d'intérêt collectif de sorte que le plus grand nombre en profite. Ce n'est pas seulement la personne confinée au fauteuil roulant qui en profite mais toute la société qui reconnaît nos points communs au sein de la collectivité. Ce programme est à nul autre pareil. Il y a certains programmes qui font double emploi mais pas celui-ci. Je ne vois rien qui puisse offrir les mêmes avantages à un coût aussi imbattable.

M. Young (Beaches—Woodbine): Une dernière remarque, monsieur le président. Je pense que vous avez cent fois raison de rappeler les avantages que cela présente pour toute la société. Il y a 12 ans, quand j'ai commencé à siéger à ce comité, on voyait rarement des gens en fauteuil roulant dans les rues. Actuellement, c'est monnaie courante et il faut reconnaître que c'est grâce au travail de ce comité par le passé, surtout sur toute la question de la désinstitutionalisation, qu'il en est ainsi. Il y aura beaucoup de contestations judiciaires tôt ou tard.

Il faudra attendre de voir quelle sera l'expérience des Américains avec leur Americans with Disabilities Act, mais je pense qu'on va assister à une évolution et que de plus en plus les gens vont faire valoir leurs droits de façon beaucoup plus vigoureuse qu'à l'heure actuelle.

Le président: Monsieur Young, merci de vos remarques et de vos questions, très utiles.

M. Joncas (Matapédia—Matane): Thank you, Mr. Chairman.

My colleague Mr. Young mentioned earlier that he considered the program as an investment. In fact, the program probably allowed Canadian taxpayers to save on a lot of other expenses that would result for example from poorly conceived legislation. To your knowledge, are there more specific examples of savings the program would have allowed in future years?

Mr. Benesh: It is easier to give you examples from the past than from the future. Let me go back to the example I gave earlier. If the Charter had been in place and if such a program had existed 150 years ago, would the francophones

[Texte]

qu'on aurait les difficultés qu'on a eues avec les francophones au Manitoba? Et si cela avait été différent, comment aurait-on eu un pays différent maintenant? Les tensions qu'on a maintenant entre les anglophones et les francophones, entre une province ou une autre, viennent du fait qu'il n'y avait pas de droits essentiels reconnus.

Si donc on prend l'histoire et on essaie de penser au futur avec le même genre d'idée, je suis certain qu'on peut avoir une société plus égalitaire pour la collectivité et pour les individus. Je suis certain qu'on va épargner beaucoup d'argent et d'énergie et que l'on va éviter des problèmes et de la souffrance humaine dans l'avenir.

M. Joncas: Je crois que le programme a fait du bien, je n'en doute pas. Mais ne croyez-vous pas que, souvent, ces causes devraient être réglées par une législation plus sévère plutôt que d'être confiées à un programme à caractère juridique? Depuis le moment où ce programme a été mis en oeuvre, on a appris des choses. Est-ce que, finalement, ces leçons nous permettent de réfléchir sur des lois à rafraîchir, par exemple?

M. Benesh: Il doit y avoir une phrase dans l'histoire de l'humanité qui dit quelque chose comme: «on n'est jamais aussi sage qu'on devrait l'être», ou «la sagesse vient la deuxième fois». Je n'en suis pas sûr.

Je suis certain que vous avez raison, à savoir que les causes qui étaient prises en charge par ce programme amélioreraient la législation en vigueur. Mais je suis aussi convaincu qu'on a un long chemin à faire. On a peut-être fait les dix premiers pas d'un voyage de 100 kilomètres. C'est aussi un peu le miracle d'une loi, dans une société démocratique, qu'on trouve toujours des nouveaux droits. Il y a des choses que nous ne savions pas injustes il y a 20 ans; maintenant, nous savons qu'elles sont injustes. Par conséquent, même si on corrige toutes les fautes qu'on voit maintenant, je suis certain que demain on va voir d'autres injustices sur lesquelles on ne s'est pas encore penché. Mais je suis certain que le programme qu'on a maintenant n'a pas encore fait son travail et qu'il reste encore beaucoup à faire.

• 1640

M. Joncas: Je pense que tous les programmes du gouvernement, un jour ou l'autre, ont une fin. Après la période d'expérimentation, quelle devrait être, selon vous, la durée d'un programme semblable?

M. Benesh: Question magnifique, monsieur! La réponse facile serait: jusqu'à ce qu'il ne soit plus utile. Je ne peux pas vous donner le nombre d'années, parce que cela dépend de beaucoup de circonstances et de la façon dont la société évolue. Par exemple, si le programme—

I have forgotten the name of it. It is a program to increase people's ability to give funds.

Bref! Si pour le programme que les compagnies ont lancé il y a cinq ans il y avait un grand pot plein d'argent, quelque part, avec des dons, des bénévoles pour les bonnes oeuvres, on pourrait dire, à ce moment-là, qu'on a moins besoin d'un programme comme tel. Mais pour l'instant, malheureusement, je ne vois rien de tel, et je ne peux donc pas répondre à votre question.

[Traduction]

have known all of the difficulties they have known in Manitoba? And if things had been different then, how would our country be different now? The tensions that now exist between francophones and anglophones, between various provinces, come from the fact that then there were no essential rights that were recognized.

If we consider what has happened in history and if we project what could happen in the future, I am sure that we can make our society more egalitarian from a collective as well as an individual point of view. I am sure that this will allow for savings in money and energy and that will avoid human suffering and difficulties in the future.

Mr. Joncas: There is no doubt that the program has done good. However, don't you think that often all those cases should be settled through a stricter legislation rather than relying on a court challenge program? Since its inception, the program has allowed us to learn things. Ultimately, wouldn't you think that what we have learned leads us to reflect on the legislation we need to think over?

Mr. Benesh: I am sure that something like this has been said in the past: "One is never as wise as he should be" or "Wisdom comes the second time around". Although I am not sure this is the case.

I am sure you are right and that the cases that were heard through the program contributed to improving existing legislation. But I am also convinced that there is a long way to go still. We have perhaps covered the first ten steps of a voyage lasting 100 kilometres. It is also through the miracle of legislation that in a democratic society new rights are constantly found. Twenty years ago, there were things that we didn't think were unfair, but now we know they are. Consequently, even if we correct all wrongs as we see them now, I am sure that tomorrow we will see clearly inequities that are now overlooked. I am convinced that the program in place has not yet accomplished its objective and that there is a lot that remains to be done.

Mr. Joncas: I think that all government programs should come to an end somewhere down the line. What would you think should be the life of such a program once the trial period is over?

Mr. Benesh: Wonderful question, sir. The easy answer would be: until the program is no longer needed. I cannot give you a number of years because that depends largely on the circumstances and on the way our society evolves. For example, if the program...

j'oublie le nom de ce programme mais c'est un programme pour permettre aux gens d'être mieux en mesure de donner des fonds.

Anyway, if for the program that was put in place five years ago by some companies, there was somewhere a huge amount of money, donations and volunteers, we would be able to say that at this point we do not need such a program anymore. Unfortunately, for the time being, such is not the case and therefore I cannot give a precise answer to your question.

[Text]

M. Joncas: Une dernière question, monsieur le président. On entend souvent dire que ce sont toujours à peu près les mêmes groupes—cinq ou dix groupes en général—qui vont essentiellement profiter de ce genre de programme. Comment réagissez-vous à cette affirmation?

M. Benesh: Encore une très bonne question. C'est drôle, le mot «profiter» a un sens différent en anglais et en français. En anglais on utilise «profiter» dans le sens d'un profit bénéficiant à soi-même. Si c'était le cas, je dirais: changez le programme. Mais «profiter», en français, si je comprends bien, signifie plutôt «utiliser». Dans ce sens-là, s'il y a environ 10 groupes au Canada qui s'intéressent aux questions d'injustice à l'égard d'autres qui, eux, ne peuvent pas s'y attaquer, je dirais merci, heureusement qu'on a ces 10 groupes qui sont actifs.

M. Joncas: Merci, monsieur le président.

Mrs. Gaffney (Nepean): Mr. Joncas has asked my question about the length of time or when do we see the mandate or the requirement. As our Charter matures, are we going to see less and less need for the Court Challenges Program? It is a pretty difficult thing to determine.

There was an analogy in this morning's paper comparing the short-sightedness of the government in cutting a \$2 million program when it was going to cost them x number of dollars. I wish I could recall this. I cannot recall what it was for. But they certainly did use an analogy of how short-sighted a goal it is, since it is listed in here that it was cut back as a cost-saving measure for the federal government to save that \$2 million, but in actual fact it was going to cost them more money than that. I am just not recalling too well this afternoon.

I think someone said at the outset, Mr. Benesh, and I don't think any of us are going to disagree with you here, that we do not. . . I really think I am going to be making a statement. I don't really have a strong question. I have one small question, and that is it.

It was mentioned by Mr. Young that we always act as a kind of non-partisan body. I would like to see this committee make a unanimous recommendation to the government, Mr. Chairman, that the program be reinstated, that we are in complete agreement. I would hope on your side of the table that they are. I am not going to try to prejudice them; I am just hoping that will be the ultimate decision of this committee.

The federal government has suggested that language rights and equality rights seek more money from the provincial government. We know the provincial governments in the provinces of Ontario, British Columbia, and Alberta have been cut back in terms of grants, and they in turn are having to cut something, probably through to the municipalities or through to the regional governments. What is your perception if we had to go to the provincial governments? How could the provincial governments possibly handle it? Legal aid comes under provincial governments, doesn't it?

[Translation]

Mr. Joncas: One last question, Mr. Chairman. We often hear that it is always the same groups—five or ten groups that essentially benefit from this type of program. How would you feel about such a comment?

Mr. Benesh: Again, a very good question. Strangely enough, the word “*profiter*” has a different meaning in English and in French. In English, the word is used as meaning something benefitting to one's self. If it were the case, I would recommend to change the program. But “*profiter*” in French, if I'm not mistaken, means rather “benefit from”. In that respect, if there are about ten groups in Canada who are interested in the injustices suffered by others who, in their turn, cannot fight back, I would be very grateful for those ten groups who are active.

Mr. Joncas: Thank you, Mr. Chairman.

Mme Gaffney (Nepean): M. Joncas a posé la question que je voulais poser au sujet de la durée des programmes, de leur mandat et des exigences. Le Programme de contestation judiciaire va-t-il devenir de moins en moins utile au fur et à mesure que la Charte va s'affirmer? C'est assez difficile à déterminer.

Dans le journal de ce matin, on signalait le manque de vision dont fait preuve le gouvernement en supprimant ce programme de deux millions de dollars alors que pour un programme dont j'oublie la teneur on allait dépenser tant de dollars. Je ne me rappelle pas de quel projet il s'agit. On a certainement fait remarquer le manque de vision du gouvernement car si le gouvernement fédéral a supprimé ce programme, c'est pour faire des économies alors qu'on sait très bien qu'en fait ça va lui coûter davantage. Excusez-moi, ma mémoire me fait faux bond cet après-midi.

Monsieur Benesh, je pense que tout le monde sera d'accord avec vous aujourd'hui car nous. . . Au lieu de vous poser une question, je vais faire quelques remarques. Je n'ai qu'une petite question à vous poser.

M. Young a dit tout à l'heure que l'esprit de parti était oublié dans notre comité. Je souhaiterais que le comité fasse une recommandation unanime au gouvernement, à savoir que ce programme soit rétabli, et qu'il soit bien dit que nous sommes tous d'accord. Je compte sur l'appui des membres assis de votre côté de la table. Loin de moi l'idée de préjuger de leur décision mais j'espère qu'au bout du compte elle sera positive.

Le gouvernement fédéral a proposé qu'on cherche à obtenir plus d'argent des gouvernements provinciaux pour faire valoir les droits linguistiques et les droits à l'égalité. Nous savons que les gouvernements provinciaux de l'Ontario, de la Colombie-Britannique et de l'Alberta ont subi des réductions de subventions et qu'à leur tour, ils ont imposé des réductions aux municipalités et aux gouvernements régionaux sans doute. Qu'est-ce qui se passerait si nous nous adressions aux gouvernements provinciaux? Comment les gouvernements provinciaux réagiraient-ils? L'aide juridique relève des gouvernements provinciaux, n'est-ce pas?

[Texte]

[Traduction]

• 1645

Mr. Benesh: I would like to go back to a few things you said and then come to that final point. Don't get me or the CBA wrong. A \$2 million saving is a significant saving. It takes a lot of taxpayers to cough up \$2 million in a year. It's the wrong \$2 million at the wrong time and the wrong program. The benefits for this program far outweigh its cost, but we've all been shaving programs and activities. In our own office we've been doing them and I'm sure in your own affairs.

Going back to the question earlier of Mr. Young, I don't regard this as a flippant or glib mistake of somebody working too quickly on a budget, but it's a mistake however it was made. I think the benefit of our parliamentary process is that you get to analyse it and point out to them that all the rest were tough, but this one is wrong, so please change it.

I don't have a crystal ball to tell you how the provinces will respond. I certainly agree that all government levels are short of money. I think it would be a very difficult and complicated affair to try to work out a shared financing program with the provinces. I do return to my priority concern that this program be continued. If, through the good offices of the federal government, it's possible to work out a shared cost program with the provinces, congratulations. That would be wonderful.

The CBA has suggested in the past that provinces set up similar programs, but our suggestion was not instead of this program. It was a different economic climate two years ago. We would welcome any arrangements that could continue it.

If I had to plead before the provinces, I would take the figures I've been given that half of the legal work has already been done by lawyers on a free basis. I would look at the contributions of the rest of society and how important they are and try to make that case. But fundamentally, this particular program is the responsibility of the federal government.

Ms Buckley: The other danger of looking at provincial schemes as an alternate is that you will have different schemes in each province. It means that some of the richer provinces may be able to have a comparable program but you won't have the same level across the country. There are already problems right now in the legal aid plans, especially now with cutbacks. Different provinces define what is essential legal service in very different ways. I guess there is an even graver danger that this kind of program would exist in some provinces and not in others.

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): That's one of my questions. We've heard a lot of testimony, and basically it all comes to the same thing: reinstate.

I can understand that \$2.7 million is a lot of money, and yet it's a drop in the bucket. It's a two-way street. I questioned a few witnesses on this and I would like your answer. I come back to what Mrs. Gaffney said about the provinces.

M. Benesh: Permettez-moi d'aborder une ou deux choses dont vous avez parlé et ensuite j'en viendrai à votre dernière remarque. Qu'on me comprenne bien, qu'on comprenne l'ABC. Une économie de deux millions de dollars par année n'est pas négligeable car il faut beaucoup de contribuables pour réunir cette somme annuellement. Or, on a choisi les mauvais deux millions de dollars, le mauvais moment et le mauvais programme. Les avantages de ce programme dépassent largement son coût mais nous avons tous subi des réductions de programmes et d'activités. Dans notre propre bureau, il y en a eu, et je suis sûr que vous en avez fait autant chacun d'entre vous.

Je reviens à une des questions de M. Young. Je ne pense pas qu'il s'agit ici de désinvolture de la part de quelqu'un qui aurait travaillé trop vite. Cela demeure néanmoins une erreur. Je pense que l'avantage du processus parlementaire est que l'on analyse les choses, et que l'on peut signaler que parmi toute une gamme de mesures sévères, celle-ci est une erreur qu'il faut redresser.

Je n'ai pas de boule de cristal et je ne peux pas vous dire comment les provinces vont réagir. Je reconnais que tous les paliers de gouvernement manquent d'argent. Je pense que ce serait très difficile et très compliqué que d'essayer de mettre au point un programme à frais partagés avec les provinces. Je soutiens cependant encore que ce programme doit être maintenu. Si grâce aux bons offices du gouvernement fédéral il était possible de mettre au point un programme à frais partagés avec les provinces, il y aurait de quoi se féliciter car ce serait merveilleux.

L'ABC a proposé par le passé que les provinces mettent sur pied des programmes semblables mais pas dans le but de remplacer celui-ci. Il y a deux ans, la conjoncture n'était pas la même. Toute mesure pour reprendre ce programme serait la bienvenue.

Si je devais plaider devant les provinces, je présenterais les chiffres qu'on m'a donnés, à savoir que la moitié du travail a déjà été faite gratuitement des avocats. Je signalerais la participation du reste de la société en en soulignant l'importance. Essentiellement, ce programme est la responsabilité du gouvernement fédéral.

Mme Buckley: Autre danger: si l'on envisage un programme provincial qui viendrait se substituer à celui-ci, il n'y aura pas uniformité d'une province à l'autre. Cela signifie que les provinces plus riches pourront offrir un programme comparable mais ce sera inégal dans les autres provinces. Déjà du côté de l'aide juridique, on fait face à ce genre de problèmes, surtout avec les réductions. Ce qui constitue un service juridique essentiel est défini différemment suivant la province. Et danger suprême, on pourrait offrir ce genre de programme dans certaines provinces et pas dans d'autres.

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): C'est une des questions que je voulais poser. Nous avons entendu bien des témoignages et essentiellement de toutes part on nous demande de rétablir ce programme.

Je peux comprendre que 2,7 millions de dollars, c'est beaucoup d'argent, mais d'un autre côté, c'est une goutte d'eau dans la mer. Il y a l'envers de la question. J'ai interrogé quelques témoins et maintenant je voudrais votre réponse. Je reviens à ce que M^{me} Gaffney disait à propos des provinces.

[Text]

Under federal jurisdiction, if you're working in Quebec, B.C. or Ontario, the laws differ there too. If the program was funded by the provinces, you would have to go by the provincial laws, because I'm sure they are not the same all over Canada. Basically they may be, but on the whole there are variations.

Some cases have been established and you have a jurisprudence already in place. Wouldn't that help most cases? It seems that the same basic problems keep coming back.

Before I go any further, I would like your answer on this because we're going to muddle ourselves up.

• 1650

Ms Buckley: You seem to be asking two questions. I think I'll start with what you were talking about at the end first, because it's a little bit easier.

I know that is one of the main statements that has been made, that there is already a substantial amount of jurisprudence and parties can take it from there. I think, particularly in terms of equality rights, that's completely wrong, in our opinion.

Very few cases have reached the higher courts. Most of the decisions that have been made have been at the trial level. For anything as important as constitutional rights, it's not really until you hear from the superior courts, and in particular the Supreme Court of Canada, that you really know what the law is going to be.

We have different results in different provinces, and we really need to follow the cases forward. Some issues have not even been addressed at all. When I was preparing for the meeting today, it really just struck me how the section 15 cases were just on the parameters. We're just looking at some of the basic issues, like standing, like what does discrimination mean? We haven't even started looking at what the various grounds mean, how extensive they are, etc.

Regarding language rights, we're a little bit more advanced, partly because the program has been working there longer. But there's a whole four or five sections of the Charter that haven't really been defined by the courts yet—sections 16 to 20, and in particular provisions relating to language of work and provision of services in official languages.

That's the easier part. At the beginning you were talking about whether the provinces could not now take this on. I guess I would respond with an analogy. We have human rights commissions to try to advance the human rights law in the provinces. We also have the Canadian Human Rights Commission, because there is a body of law—a substantial body of law—that is federal.

If you just leave it to the provinces, they're only going to fund challenges to their own laws. I'm sure they're not going to fund challenges to federal law. You would have a real gaping hole.

[Translation]

Si vous travaillez au Québec, en Colombie-Britannique ou en Ontario, la loi est différente. Si c'étaient les provinces qui finançaient le programme, il faudrait respecter les lois provinciales, car je suis sûr qu'elles ne sont pas les mêmes dans tout le Canada. Elles se ressemblent essentiellement mais il y a des variantes.

Certaines affaires ont été entendues et il existe déjà une certaine jurisprudence. Est-ce utile dans la plupart des cas? Il semble que les mêmes problèmes essentiels reviennent constamment.

Avant d'aller plus loin, j'aimerais que vous répondiez, pour éviter toute confusion.

Mme Buckley: Il semble que vous posiez deux questions. Je vais commencer par la fin, si vous le permettez, parce que c'est plus facile.

Je sais qu'on a invoqué cet argument à plusieurs reprises, à savoir qu'il existe une somme considérable de jurisprudence et que l'on peut donc y puiser désormais. Selon nous, c'est tout à fait faux pour ce qui est des droits à l'égalité en tout cas.

Très peu d'affaires se sont rendues jusqu'aux instances supérieures. La plupart des décisions ont été prises en première instance. Pour des choses aussi importantes que les droits constitutionnels, tant qu'une instance supérieure, et notamment la Cour suprême du Canada, ne s'est pas prononcée, on ne sait pas ce que sera la loi.

Suivant les provinces, les résultats sont différents et il faut vraiment suivre ces affaires jusqu'au bout. Certaines questions n'ont pas été abordées du tout. Pendant que je préparais la réunion d'aujourd'hui, j'ai été frappée du fait que pour l'article 15, les affaires qu'on avait entendues ne traitaient que des critères. Nous sommes en train de nous pencher sur des questions comme l'autorité, et ce que signifie la discrimination. Nous n'avons même pas commencé à analyser ce que signifieraient les divers motifs, leur portée etc.

Pour ce qui est des droits linguistiques, les choses sont un petit peu plus avancées essentiellement parce que le programme existe depuis plus longtemps. Il y a toutefois quatre ou cinq articles de la Charte qui n'ont pas encore été définis par les tribunaux, en l'occurrence les articles 16 à 20, et en particulier des dispositions concernant la langue de travail et l'offre de service en langues officielles.

C'est la partie la plus facile. Au début de votre intervention, vous avez parlé de la possibilité que les provinces prennent la relève. Permettez-moi d'utiliser une analogie. Il existe des commissions des droits de la personne pour essayer de faire progresser cet aspect-là du droit dans les provinces. Il existe par ailleurs la Commission canadienne des droits de la personne parce que plusieurs lois—de nombreuses lois—sont fédérales.

Si le programme devait être remis aux provinces, elles ne financeraient que les contestations de leurs propres lois. Je suis sûre qu'elles ne financeraient pas la contestation de lois fédérales. Il y aurait donc tout un secteur qui ne serait pas couvert.

[Texte]

So I think we have to see it as a partnership. The Canadian Bar Association certainly supports the idea that provinces should contribute to the extent they can. But I don't think there's any denying it's also a federal responsibility.

Mr. Koury: I tend to agree with you, but Quebec has its own charter and the implications are almost identical to the federal Charter—human rights and otherwise. I'm not an expert on the Charter. I haven't gone through it, but I can say it's quite comparative. If we use the Quebec... I'm bringing this to Quebec now, the court challenge. How would it differ from the Ontario one or B.C.? If somebody came to you now from Quebec and the same problem came from Ontario and from B.C., how would that work? Couldn't you use a jurisprudence of one to the other, because basically the charters of human rights all work on the same principle? You've had that experience and this is why I brought up jurisprudence.

Ms Buckley: I guess what we have learned is that what often happens is the courts of appeal in the various provinces rule differently. Either the case has been a little bit different, the facts have been different before them, or the arguments before them have been different, and so there's a very important function of the Supreme Court of Canada to reconcile those.

I think we have a lot to learn from the experience with the charter in Quebec. But the Quebec charter is not a constitutional document. It's a law in the same way the human rights legislation in other provinces is law. So there are some differences just because of that.

So, yes, we can learn from each other, but that's not sufficient. That's one step in the process.

Mrs. Feltham (Wild Rose): I would like to go back to one of the questions that was touched on before. That is where five or ten groups seem to be using the fund and be more involved than others. Should those groups that are continually involved in this also put some contribution towards it?

• 1655

Mr. Benesh: The question I recall being asked was, if there were five or ten groups that continually used it as opposed to commenting—at the moment is it over-used or under-used. My understanding, though, is in the present case, those groups do put a lot in. My understanding is they do a lot of independent—at least some of them. I can't speak for all of them. I don't know all of them. Some of them do a lot of independent fundraising and they use that to cover their own administrative cost. My understanding is they also kick in some—we call it *pro bono* in the legal profession—free services they get from people, or low-cost services, to pursue their point.

[Traduction]

Il faut voir les choses sous l'angle du partenariat. L'Association du barreau canadien reconnaît facilement qu'il faudrait que les provinces contribuent dans la mesure de leurs moyens mais personne ne peut nier que le gouvernement fédéral a également une responsabilité.

M. Koury: J'abonderai dans votre sens mais la province de Québec a sa propre Charte dont les conséquences sont presque identiques à la Charte fédérale—du point de vue des droits de la personne et autrement. Je ne suis pas expert des dispositions de la Charte mais pour les avoir parcourues toutes les deux, je peux vous dire qu'elles se comparent. Si on se sert du Québec... S'il y avait une contestation provenant de la province de Québec, comment serait-elle différente d'une contestation provenant de l'Ontario ou de la Colombie-Britannique? Si quelqu'un de la province de Québec vous présentait un problème qui se retrouvait en Ontario et en Colombie-Britannique, comment les choses se passeraient-elles? Ne pourrait-on pas invoquer la jurisprudence recueillie dans une province et l'appliquer dans une autre, parce qu'essentiellement les chartes des droits de la personne sont toutes fondées sur le même principe? Si je vous parle de la jurisprudence, c'est parce que vous avez cette expérience.

Mme Buckley: Nous avons pu constater que très souvent les cours d'appel des diverses provinces rendent des arrêts différents. Cela vient du fait que les circonstances de l'affaire sont différentes, que les faits sont différents, ou que les arguments présentés sont différents, de sorte que la Cour suprême du Canada a un rôle très important quand il s'agit de concilier tout cela.

Je pense qu'il y a beaucoup à apprendre de l'expérience découlant de la Charte du Québec. Mais la Charte du Québec n'est pas un document constitutionnel. C'est une loi au même titre que les lois sur les droits de la personne des autres provinces. Il y a donc des différences précisément à cause de cela.

Bien sûr, nous pouvons apprendre les uns des autres mais cela ne suffit pas. C'est une étape dans le processus.

Mme Feltham (Wild Rose): Je voudrais revenir à une des questions qui a été abordée tout à l'heure. Il y a cinq ou dix groupes qui semblent avoir beaucoup plus recours au fonds que les autres. Ne pourrait-on donc envisager de les amener aussi à contribuer?

M. Benesh: Si je me souviens bien, la question visait à savoir s'il y avait cinq ou dix groupes qui utilisent continuellement le fonds, et si celui-ci est actuellement surutilisé ou sous-utilisé. À mon avis, ces groupes fournissent actuellement une contribution fort importante. C'est au moins ce que je peux dire de ceux que je connais, mais je ne les connais pas tous. Certains mènent des activités importantes de collecte de fonds, qui leur servent à financer leurs propres frais d'administration. Je crois également savoir qu'ils fournissent des services *pro bono*, comme on dit dans le milieu du droit, c'est-à-dire des services gratuits ou à très faibles coûts.

[Text]

The issue is somewhat parallel. Well, let me do it differently. The CBA does not have a position on this. I am now responding to you as an individual who's sitting before you and coming and thinking together. So on that basis I can respond, and it is that if I were to look in another field of activity, the fact that the YMCA is continually active in the same fields doesn't in any way impinge on the validity of what they're doing, even though they've been doing it for a hundred years and they are one of the few agencies that operates in all the fields they operate in.

So personally, I do not have a problem if it's five or ten groups that seem to be at the forefront of pursuing justice. As long as they're pursuing justice, I'm delighted—whether it's the CBA pursuing justice, individuals, the Department of Justice, or five or ten groups. And it's part of the richness of Canada that we have these groups.

I recently returned from a personal visit to Zimbabwe and was talking to people about their system of justice as opposed to ours, and they are just in awe at the richness of the effort we put in to finding fairness and how involved various groups are. So I think it's to our credit, rather than a weakness.

Mrs. Feltham: Do you have any idea what percentage of the money is used in cases that deal with equality rights, comparing it to language rights?

Mr. Benesh: I think Melina can give you some guidance on that, but before she does, of course, it'd be better to ask the people who are specifically running the program for the exact details.

Ms Buckley: My understanding is that \$1.5 million is for equality rights and \$500,000 is for language rights. So it's about 3:1.

Mr. Benesh: That has changed, though, over time. Certainly that has changed since 1985.

Ms Buckley: That's right, because before that the program was originally run just with language rights.

Mrs. Feltham: Considering the mandate of the official languages commissioner, his responsibility and his rights, the legislative power that's been given to him, do you feel there is a need for court challenges, as far as language rights go? I'll put you right on the spot. Is he not doing his job, or are we then funding something that should be done through the commissioner?

Ms Buckley: My understanding of the mandate of the Commissioner of Official Languages is that he's fulfilling an ombudsman-type function and really trying to work within the legislation as it exists, and he tries to make sure that the best possible arrangements are made within that legislation. The whole point behind funding test cases is to set the general parameters so that then someone like him can take it on. So he's acting as a watchdog or doing a sort of overview of the system, but I don't think he has the ability to bring forward these cases.

[Translation]

On peut d'ailleurs dresser un parallèle avec d'autres organismes de même nature, mais je dois préciser que l'ABC n'a pas de position officielle à ce sujet. En ce moment, je réponds à vos questions en mon nom personnel, et je participe à titre individuel à votre réflexion collective. Cela dit, si nous examinons un autre champ d'activités, le fait que le YMCA oeuvre continuellement dans les mêmes domaines ne réduit en rien la valeur de son action. Or, c'est un organisme qui oeuvre dans ces domaines depuis une centaine d'années et il est l'un des seuls à le faire.

Je dois donc vous dire que, personnellement, le fait que cinq ou dix groupes semblent être toujours en première ligne pour défendre la justice ne me choque absolument pas. L'essentiel est qu'ils oeuvrent en faveur de la justice. Que ce soit l'ABC qui défende la justice, ou des particuliers, ou le ministère de la Justice, ou ces cinq ou dix groupes, tout cela fait partie de la richesse même du Canada.

Je viens juste de rentrer d'un séjour personnel au Zimbabwe, où j'ai discuté avec des gens qui comparaient notre système de justice au leur. Je dois vous dire qu'ils sont tout à fait étonnés, en bien, des efforts considérables qui sont faits au Canada en faveur de la justice sociale, par des groupes très divers. À mes yeux, c'est tout à notre avantage.

Mme Feltham: Avez-vous une idée des sommes qui sont consacrées, respectivement, aux questions d'égalité et aux questions linguistiques?

M. Benesh: Melina pourra vous donner quelques précisions là-dessus, mais je crois que nous pouvons poser la question directement aux gens qui gèrent le programme.

Mme Buckley: Je crois comprendre que le ratio est d'environ trois pour un, soit 1,5 million de dollars pour les droits à l'égalité, et 500,000\$ pour les droits linguistiques.

M. Benesh: Mais la proportion a changé au cours des années, et en tout cas depuis 1985.

Mme Buckley: C'est vrai. Auparavant, le programme concernait uniquement les droits linguistiques.

M. Feltham: Étant donné le mandat et les pouvoirs du commissaire aux langues officielles, croyez-vous qu'il soit nécessaire de préserver ce programme de contestation judiciaire, tout au moins en ce qui concerne les droits linguistiques? Croyez-vous que le commissaire ne fait pas son travail, ou ne sommes-nous pas en train de financer un organisme qui mène une action qui devrait en fait relever du commissaire?

Mme Buckley: Si je comprends bien le rôle du commissaire aux langues officielles, il s'agit plutôt d'un rôle de médiateur, pour tenter de faire respecter les dispositions de la Loi sur les langues officielles. Autrement dit, il s'efforce de trouver les meilleures solutions possibles dans le contexte de cette loi. En revanche, le but visé par le financement de causes types est d'établir des paramètres généraux, qui permettront d'orienter l'action du commissaire. Le rôle du commissaire est donc de surveiller l'application générale de la loi, mais je ne pense pas qu'il ait la possibilité de porter des affaires devant la justice.

[Texte]

Mrs. Feltham: Oh, I'm sure he does. There's no question he has the right and the responsibility to bring it through. That is his mandate, but I'm sure you can't resolve that one.

I want to go to one last area, and that is if the program is to continue and if we are to ask for it to be continued, what arrangements should be looked at? Should it be *carte blanche*? Should it be a certain time? Should it be looked at for certain areas, or as it is in place now?

• 1700

Mr. Benesh: I'll speak to part and I hope Melina will speak to the other part. Again, this is not so much a part of our brief, but part of "come let us reason together."

The idea of sunset clauses and renewals of organizations I think is very appropriate. It's my understanding that the last time this issue came before you this committee recommended a 10-year renewal of the mandate of the program. That would appear to me to have been a very wise suggestion to have come from this committee. I would personally applaud it.

Even our discussion here now... Of course, your questions make me reflect as we're talking, but one can see that there has been a shift in the program away from language rights and towards equality rights. These things do take a long time to work up through the courts. It takes a long time for the conception to reach down to people that they have rights in these areas and that they come forward and be captured by one of these groups and the funding put in place to pursue it. So I don't find 10 years to be at all inappropriate. I would recognize your previous wisdom.

You may wish to speak about the other part of the question.

Ms Buckley: I guess I'm not sure what you mean by *carte blanche*. It seems to me that in the program as it has been set up in the contractual agreements and the way it's being run now, there are fairly stringent requirements, and I think they're being well applied. I think there's a lot of consultation through the panels and so forth with experts across Canada on what are the most appropriate cases and so forth to go ahead.

So I think there are already quite a few checks and balances built into the system. I think obviously, as John pointed out, review is always a good idea and this body is the appropriate place to be doing it.

The Chairman: The witnesses, I think, should know that we have two very capable researchers with our committee, one a lawyer and one a historian. Before I invite them to put a question or two, if they have them, may I just get your reaction and have you pursue this one line of thought a little further than you have already; namely that it's difficult for us as human beings to go back on what we have decided to do—to change our mind. That is obviously true of governments as well.

I believe our historian here tells us that in your 1989 brief to this committee you suggested that there were no alternatives to the Court Challenges Program at that time. You've been exploring this a little bit here with us today. I'm

[Traduction]

Mme Feltham: Au contraire, je suis sûre qu'il le peut. Il ne fait aucun doute qu'il a le droit et même le devoir de le faire. Cela correspond tout à fait à son mandat.

Ma dernière question sera la suivante: si nous devons recommander le maintien du programme, quelles limites devrait-on fixer? Devrait-on donner carte blanche à ses responsables ou fixer des limites dans le temps ou dans certains domaines? Devrait-on maintenir le programme sous sa forme actuelle?

M. Benesh: Je vais répondre à une partie de votre question, et j'espère que Melina répondra à l'autre. Nous n'avons pas abordé ce sujet dans notre mémoire, mais nous sommes tout à fait prêts à y réfléchir ensemble.

L'idée de fixer une limite à l'existence des organismes publics me paraît tout à fait valide. Si ne me trompe, la dernière fois que le comité s'est penché sur le problème, il a recommandé de renouveler le programme pour une période de dix ans. À mes yeux, c'était une décision fort sage et je serais personnellement tout à fait satisfait que vous fassiez de même cette fois.

Ce débat m'amène à revenir sur le fait qu'il y a eu une certaine réorientation du programme, des droits linguistiques vers les droits à l'égalité. Bien sûr, ce sont là des choses qui avancent lentement dans le système judiciaire. Il faut assez longtemps pour que les gens comprennent qu'ils jouissent de droits dans ces domaines, et c'est seulement alors qu'ils peuvent faire appel à l'un des groupes dont nous avons parlé plus tôt et que les crédits du programme peuvent être utilisés. À mes yeux, une période de dix ans ne serait pas du tout inappropriée. Votre décision antérieure était fort sage.

Voulez-vous répondre à l'autre partie de la question?

Mme Buckley: Je ne vois pas ce que vous voulez dire quand vous parlez de carte blanche. Je crois comprendre que le programme actuel est déjà assujéti à des critères très rigoureux, et je crois que ceux-ci sont bien appliqués. Les comités mènent de larges consultations auprès d'experts de tout le Canada pour choisir les causes devant être portées devant les tribunaux.

Il y a donc à mon avis déjà assez de contrepoids dans le système. Bien sûr, comme le disait John, c'est toujours une bonne idée de revoir les choses, et il est tout à fait légitime que cela se fasse devant votre comité.

Le président: Je voudrais dire aux témoins que notre comité dispose des services de deux chercheurs tout à fait capables, un juriste et un historien. Avant de leur permettre de poser une question ou deux, je voudrais essayer d'approfondir un peu la discussion sur ce sujet. Bien sûr, il est toujours difficile de revenir sur les décisions que l'on a prises, cela vaut autant pour les particuliers que pour les gouvernements.

Notre historien vient de nous dire que vous aviez affirmé, dans le mémoire que vous aviez adressé au comité en 1989, qu'il n'y avait aucune option de remplacement au Programme de contestation judiciaire. Puisque nous venons d'en discuter

[Text]

wondering whether you could give a bit more thought to the possibility of coming up with some different kind of program that would not be the Court Challenges Program by that name. Maybe it might be an institute, for example, at arm's length from government, something that CBA might have an interest in, something that the government might have an interest in either at the federal and/or provincial levels. Do you see anything at all as an alternative to that old name of Court Challenges Program that we can all admit is going to be difficult to re-institute?

Mr. Benesh: I applaud the line of thinking and think that, given human nature, there is a better chance of progress on this front with a resolution that will resonate better with the people who have the powers to change this. I don't have a new name for your program.

Unfortunately, the short answer to most of your question is, no, I know of no other body or resource that can go in to fill the gap. We've certainly looked at it at the CBA and we have nowhere near the resources that would be required to run this efficiently. It takes a great deal of competent, qualified staff time to run it and a great deal of funds to administer it.

On our side, we are looking at a program to intervene in major court cases. This is one case perhaps per year of particular significance in which we would intervene. If you are looking for ways of adjusting the program, you may wish to include some of the suggestions that have been made around this table today, and other days, such as that the hosting organizations demonstrate part of their commitment to the program by showing some of the in kind benefits that they're offering. If you wish, you could make that one of the requirements of using the program—10% or something of it.

Ms Phinney: Excuse me, can you say that again?

• 1705

Mr. Benesh: Yes. I'm being a little careful in what I'm saying so that I don't read this later and find out that the CBA doesn't believe this.

Ms Phinney: Try going at it another way.

Mr. Benesh: I think I will go at it directly and just trust that. . . Again, this is off-the-cuff thinking, not the formed position of the CBA. The position of the CBA is that we see no other place for this program and that it's critical.

What I'm suggesting now, though, in terms of coming out of this discussion, is that you might wish to refine the program so that there be a requirement for anyone coming before it to have provided 10% of the resources through their own means, in kind or something else, so that it doesn't come off looking as though only the government is contributing funds.

My understanding is that it's already happening many times over. So it's not going to make it impossible for the program to continue to operate substantially the way it is so far, just putting another administrative burden on figuring out how to run the program.

[Translation]

à nouveau aujourd'hui, je voudrais vous demander s'il serait possible, selon vous, de remplacer le programme de contestation judiciaire par autre chose. Il pourrait s'agir d'un institut, par exemple, qui serait complètement indépendant du gouvernement et qui pourrait bénéficier d'une certaine contribution de l'ABC ainsi que des gouvernements fédéral et provinciaux. Étant donné qu'il semble aujourd'hui très difficile de faire renaître le Programme de contestation judiciaire, en tout cas sous ce nom là, que pourrait-on envisager à la place?

M. Benesh: Je vous félicite d'envisager le problème sous cet angle. Étant donné la nature humaine, il est en effet probable que l'on pourra plus facilement trouver une solution si l'on propose quelque chose qui sonne mieux aux oreilles des vrais décideurs. Hélas, je n'ai pas de nouveau nom à proposer pour ce programme.

De plus, je ne connais aucun autre organisme ni aucun autre système qui permettrait de le remplacer. Nous avons examiné attentivement la question, à l'Association du barreau canadien, et je dois vous dire que nous sommes loin d'avoir les ressources nécessaires pour exercer ces fonctions de manière efficace car elles exigent beaucoup de personnel extrêmement compétent, et beaucoup de travail administratif.

Je puis en revanche vous dire que nous examinons la possibilité d'instaurer un programme d'intervention dans les grandes causes judiciaires. Peut-être pourrions-nous ainsi intervenir dans une cause par an, qui aurait une importance tout à fait spéciale. Peut-être pourriez-vous retenir certaines des propositions qui ont été formulées devant vous aujourd'hui, et lors des séances antérieures, par exemple en demandant aux organisations concernées de faire la preuve de leur engagement à l'égard du programme en offrant une contribution concrète. Par exemple, vous pourriez imposer la règle que quiconque se prévaut du programme devrait fournir une contribution d'une dizaine de pourcent.

Mme Phinney: Pourriez-vous répéter cela?

M. Benesh: Oui. Je dois faire attention à ce que je dis car je ne voudrais pas exprimer une position qui soit complètement rejetée par l'ABC.

Mme Phinney: Essayez donc à nouveau.

M. Benesh: Je vais y aller directement, mais je tiens à répéter qu'il s'agit-là d'une réflexion tout à fait personnelle et improvisée et non pas de l'avis mûrement réfléchi de l'ABC. La position de l'ABC est que rien ne pourrait remplacer ce programme qui est critique.

Cela dit, pour faire avancer le débat, je me demande personnellement si vous ne pourriez pas imposer une règle voulant que quiconque souhaite tirer partie du programme devrait être tenu d'avoir fourni 10 p. 100 des ressources, en argent ou en services, de façon à ce que l'on ne donne pas toujours l'impression que le gouvernement finance tout.

Je crois d'ailleurs comprendre que cela se produit déjà souvent. Il ne serait donc pas impossible de préserver le programme sensiblement sous sa forme actuelle, mais le fardeau administratif en serait sans doute un peu alourdi.

[Texte]

Unfortunately, aside from that I don't have any magical answers. If I did we would certainly be promoting them. I hope I haven't said too much.

The Chairman: I will call on Nancy or Bill to ask a question and then we will have another round of questioning.

Mr. Bill Young (Committee Researcher): My question comes out of the one Dr. Halliday asked earlier. With regard to a Charter challenge, you start off at a lower court, it is appealed by one side or the other—because those decisions tend not to be seen as “good decisions”, as lawyers would call them—then it goes to a provincial appeal court, and then it goes to the Supreme Court of Canada if the case is deemed appropriate.

What's the average length of time to reach a decision from the launching of the original action? As well, what is the average cost of a Charter challenge at each level and the total cost if it goes all the way to the Supreme Court?

Mr. Benesh: I'm going to let Melina answer that for obvious reasons. But I suggest that if you want the stats on the cases run by the program, obviously the people who are doing it have a better feel for it than we do.

Mr. B. Young: This is run by the program. As the bar association that represents lawyers, you also represent lawyers who have launched Charter challenges on behalf of corporations, not just Charter challenges that have been launched by lawyers who work for equality rights.

Mr. Benesh: But I think there's a world of difference in what you're looking at. Part of the beauty of the system that's set up is that because it gets so much donated for good causes, its dollar comparisons would be totally out of line with any other type of Charter case. So intellectually, I would say that I think there is a difference.

As for the factual answers to your questions, I don't have those figures in front of me today.

Mr. B. Young: What about the figures comparing the Charter challenge launched by a corporate interest with the cost of the Charter challenge in direct cost and indirect costs, for example?

Ms Buckley: I don't have any statistics in front of me. I think it would probably vary from one case to another. But if I were to hazard a semi-informed opinion, from the time of the beginning of a case until it reaches the Supreme Court, I would say that it would probably be three to five years. At each level it would probably be in the neighbourhood of \$100,000.

I know the program gives \$35,000 maximum with the potential of about \$25,000 more in additional funding. But it depends, particularly in the types of cases we're talking about here, where the evidentiary burden is very substantial—the amount of facts that have to be marshalled, the types of evidence that have to be brought in.

[Traduction]

À part cela, je n'ai pas de solutions magiques à proposer, hélas. Si j'en avais, je n'hésiterais pas à vous les communiquer. J'espère ne pas en avoir trop dit.

Le président: Je vais demander à Nancy ou Bill s'ils ont une question à poser, après quoi nous entamerons un autre tour de table.

M. Bill Young (rechercheur du Comité): Ma question fait suite à celle de M. Halliday. Lorsqu'une contestation est entreprise en vertu de la Charte, elle passe d'abord devant un tribunal de première instance, dont la décision est contestée devant une Cour d'appel provinciale parce que l'une ou l'autre des parties n'en est pas satisfaite, puis elle aboutit devant la Cour suprême du Canada si celle-ci le juge approprié.

Je voudrais savoir combien de temps s'écoule en moyenne entre le lancement d'une cause et l'obtention d'une décision finale? En outre, quel est le coût moyen d'une contestation en vertu de la Charte, à chaque palier, et le coût total si l'affaire va jusqu'à la Cour suprême?

M. Benesh: Je vais laisser à Melina le soin de vous répondre, pour des raisons évidentes. Cependant, si vous voulez des statistiques détaillées sur les affaires intentées au titre de ce programme, il serait préférable de les demander aux responsables eux-mêmes.

M. B. Young: Mais puisque vous êtes un représentant de l'Association du Barreau, vous représentez aussi les avocats qui ont lancé les contestations judiciaires en vertu de la Charte au nom des entreprises, et pas seulement des contestations concernant les droits à l'égalité.

M. Benesh: Mais les informations que vous demandez ne seraient pas tout à fait révélatrices. En effet, la beauté du système est que les bonnes causes bénéficient de dons considérables. De ce fait, comparer les coûts avec ceux d'autres types de causes concernant la Charte pourrait être fort trompeur. À mon avis, il y a une différence considérable.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas de chiffres précis à vous donner à ce sujet.

M. B. Young: Pourrait-on comparer le coût d'une contestation en vertu de la Charte qui serait lancée par une entreprise aux coûts directs et indirects des autres types de contestations en vertu de la Charte?

Mme Buckley: Je n'ai pas de statistiques là-dessus. Je crois cependant pouvoir dire qu'il y a des variations considérables d'une affaire à l'autre. Pour ce qui est des délais, mon opinion semi-éclairée est qu'il faut probablement entre trois et cinq ans pour qu'une affaire portée devant un tribunal de première instance fasse l'objet d'un arrêt de la Cour suprême. A chaque palier, le coût est probablement de l'ordre de 100,000\$.

Je sais que le programme permet d'obtenir une contribution maximum de 35,000\$, et que l'on peut probablement obtenir environ 25,000\$ d'autres sources. Les chiffres peuvent cependant varier considérablement selon l'ampleur du fardeau de la preuve, c'est-à-dire de l'ampleur et de la nature des faits devant être prouvés.

[Text]

For example, a systemic discrimination case is huge. It's quite different from some of the other Charter cases under section 7, the fundamental right to life, liberty and security of the person, where it's often sometimes just a straight legal argument as opposed to a factual argument. The types of cases we're talking about here involve a consultation, a lot of evidence-taking.

Mr. B. Young: You're saying that it's \$300,000 plus the *pro bono* work done for free by lawyers, plus the volunteer time that's contributed by the group assisting the lawyers to collect evidence. I'm just asking. I'm trying to—

Ms Buckley: That would be my off-the-cuff response, and I'm happy to go back to try to get more detailed information, if that would be helpful.

Mr. B. Young: For example, compare it with a challenge launched by a corporation. Perhaps you could send it to the clerk.

The Chairman: We would certainly appreciate that. Nancy, do you have something to ask?

• 1710

Ms Nancy Holmes (Committee Researcher): I want to clarify something. In cases that have already been funded by the program and where a decision has been rendered, what avenues are open to the parties either to defend a government appeal against that decision or to initiate an appeal against that decision? Are there any other avenues for these people to access in terms of decisions that have been reached, decisions that might be appealed by the government or that the parties themselves may wish to appeal?

Ms Buckley: I don't know.

Mr. Benesh: The answer is that if you're launching something through the legal process, which is why you would do this, you would do that largely because you had no other form of redress, because it takes a long time, it's very expensive, and it's emotionally draining. Presumably, you would be doing that when there was no other form of redress.

One of the conundrums is that if the government feels the issue being put forward is inappropriate, they have tremendous resources to put on it. With the best of motives on both sides, they will put tremendous resources against it because they will see repercussions that they think are inappropriate. So it can be a very long, drawn out and hard experience. If there were a faster way, people would probably take it. It would be very nice if the government in the first instance, when it first came out, said "fine, we're going to change the policy". I suppose they could refer it to the Supreme Court right away if they wanted, as a reference.

Has that ever happened? Do you know?

Ms Buckley: From a case that has already been—

Mr. Benesh: Keegstra perhaps?

[Translation]

Par exemple, dans les affaires de discriminations systémiques, le fardeau de la preuve est énorme. Il est beaucoup plus lourd que pour certaines autres causes relevant de l'article 7 de la Charte, qui porte sur le droit fondamental à la vie, à la liberté et à la sécurité de la personne, où il s'agit alors bien souvent de présenter simplement des arguments juridiques plutôt que des arguments factuels. Les affaires dont nous parlons ici exigent beaucoup de consultations et beaucoup de recherches sur les preuves.

M. B. Young: Vous dites donc que c'est 300,000\$, à quoi s'ajoutent les services gratuits fournis par les avocats plus les services offerts bénévolement par les groupes qui aident les avocats à recueillir les preuves. J'essaye simplement de...

Mme Buckley: Je vous ai donné un chiffre tout à fait approximatif mais, si vous voulez un chiffre précis, je serais très heureuse de faire les recherches appropriées.

M. B. Young: Pourriez-vous donc nous donner le coût d'une contestation lancée par une entreprise? Pourriez-vous communiquer l'information à la greffière du Comité?

Le président: Nous vous en serions très reconnaissants. Nancy, avez-vous une question à poser?

Mme Nancy Holmes (rechercheur du Comité): Je voudrais obtenir un éclaircissement. En ce qui concerne les causes qui ont déjà été financées à même le programme et qui ont fait l'objet d'une décision, quelles solutions s'offrent aux parties pour se porter en appel ou pour défendre un appel du gouvernement. Y a-t-il d'autres méthodes pour appuyer un appel du gouvernement ou pour se porter en appel?

Mme Buckley: Je ne sais pas.

M. Benesh: Si quelqu'un intente une cause devant les tribunaux, c'est généralement parce qu'il n'a pas d'autre solution pour obtenir réparation, étant donné que le processus judiciaire est très long, très coûteux et très exigeant sur le plan psychologique. Donc, si on s'adresse aux tribunaux, c'est parce qu'on a pas d'autre recours.

Le problème est que, si le gouvernement estime que le but visé n'est pas valable, il bénéficie de ressources considérables pour y faire obstacle. Il peut donc faire appel à toutes ses ressources, pour les meilleures raisons du monde, par exemple parce qu'il estime que la cause risque d'aboutir à une décision dont les répercussions seraient à ses yeux tout à fait inappropriée. Le processus peut donc alors être extrêmement long et difficile. S'il existait des solutions plus rapides, les gens n'hésiteraient probablement pas à s'en prévaloir. Évidemment, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si le gouvernement disait immédiatement: «très bien, nous allons changer la politique», en se gardant le droit d'adresser ensuite un renvoi devant la cour suprême.

Cela est-il déjà arrivé?

Mme Buckley: Au sujet d'une affaire qui aurait déjà été...

M. Benesh: Dans l'affaire Keegstra, peut-être?

[Texte]

Ms Phinney: I was going to ask the same question Dr. Halliday just asked but I want to come out and use the term "save face". If there's no way the government will backtrack and feel that there is any way it can still come off looking okay. . . I presume your answer will be that something could be done to keep this program—some way other than just to save face. It's not my job to help the government save face, but I'd like to help the program.

Mr. Benesh: As a mere lawyer attending with politicians who have a much better feel for these things than I do, I would certainly take your advice on it. I've heard a number of things suggested. I've heard a change of name. I've heard some change of funding. I've heard some change of the requirements of the program to be advanced.

Ms Phinney: What if the Canadian Bar Association was given \$2.5 million instead of \$2.7 million to do the same program or something? I don't know. I'm just trying to dream up something where there's some way the program could be saved.

Mr. Benesh: I would have to take that back to the Canadian Bar Association to be considered, but my first thought is that we don't have the other \$200,000. As well, it seems like an awful waste, when you have a well-set-up program with enthusiastic, hard-working people, to shift it somewhere else just for the sake of creating it.

I think there's a lot of benefit in doing things that allow organizations to show why they were doing something that they reconsidered. I just don't think giving some portion of the money to the CBA and saying "you do it" is necessarily the best. You have a well-functioning organization, so perhaps you can do adjustments within the organization.

Would you like to put your neck in that noose?

Ms Buckley: I think you did that very well.

Mr. Benesh: Thank you.

Mrs. Gaffney: I don't know how the program is handled in the first place, but maybe this is a way of saving face, since we're all trying to save face here today. Having sat on another granting body that used to grant money to the arts in the Ottawa-Carleton region a few years back, we always had a number of dollars to deal with and we would have a million applicants applying for this little pot of money. They had to submit an estimated budget of how much the program would cost and how much they would need from the granting body, and then of course we had to determine where the greatest need was. Following that, at the end of their season or whatever, they had to submit how much money they had raised on their own, what the actual costs of the program were, and how they spent the money regional government had given them for the program.

[Traduction]

Mme Phinney: J'étais sur le point de vous poser la même question que M. Halliday, et j'allais employer l'expression à sauver la face. S'il était absolument impossible au gouvernement de faire marche arrière, car il risquerait alors de perdre toute crédibilité, quelle autre solution pourrait-on envisager? Vous allez probablement me dire que l'on pourrait de toute façon préserver ce programme, mais je voudrais savoir s'il y aurait une autre solution. Mon rôle n'est pas d'aider le gouvernement à sauver la face, mais j'aimerais faire quelque chose pour ce programme.

M. Benesh: Je crois que vous seriez beaucoup mieux placés que moi pour le dire car, à titre de politiciens, vous devez être beaucoup plus sensible que le simple avocat que je suis à tous les facteurs pertinents. On a parlé de modifier le nom du programme. On a parlé de modifier le système de financement. On a parlé de modifier les exigences du programme.

Mme Phinney: Ne pourrait-on donner 2,5 millions de dollars à l'Association du barreau canadien, pour faire la même chose, au lieu des 2,7 millions de dollars du programme? J'essaye de voir comment on pourrait sauver le programme.

M. Benesh: Je devrais demander l'avis de l'Association du barreau canadien, mais ma première réaction est que nous n'avons pas les 200,000\$ qui manquent. D'autre part, quand on a un programme qui marche bien, avec du personnel enthousiaste et travailleur, il semble tout à fait regrettable de tout démolir pour reconstruire exactement la même chose après.

Je crois qu'il peut être fort utile de permettre aux organisations de revenir sur leur décision. À mon avis, donner une partie de l'argent à l'ABC en lui demandant d'assumer la même responsabilité n'est peut-être pas la meilleure chose. Étant donné que le programme actuel fonctionne bien, la meilleure solution serait peut-être d'y apporter certains ajustements pour l'améliorer.

Voulez-vous passer votre tête dans ce noeud coulant?

Mme Buckley: Non, je crois que vous l'avez très bien fait vous même.

M. Benesh: Merci.

Mme Gaffney: Je ne sais pas comment fonctionne vraiment ce programme, mais je constate que le principal problème, ce matin, semble être de sauver la face. Je faisais autrefois partie d'un organisme de subventionnement des arts dans la région d'Ottawa-Carleton. Nous avions toujours un budget déterminé, et nous recevions un million de demandes de financement. Les candidats étaient tenus de soumettre un budget à l'appui de leur demande, et notre rôle était de déterminer ceux qu'il convenait de subventionner. Cependant, à la fin de la saison ou du projet, les candidats devaient indiquer combien d'argent ils avaient réussi à recueillir eux-mêmes, quels avaient été les coûts réel de leur activité, et comment ils avaient dépensé l'argent que leur avait donné le gouvernement régional.

[Text]

[Translation]

• 1715

Is this kind of analysis carried out? Does the government, or the bureaucrats, or whomever is handing out this money really know that these organizations or individuals are raising what is probably a great deal of money on their own and that the money they are receiving from this program is only a minuscule part of what the program costs?

Mr. B. Young: When the committee heard witnesses on the renewal of the program in 1989, no one knew for certain how much volunteer time and effort was provided by either the groups or the legal profession. But the evidence was overwhelming that such time was much greater than the amount of money actually being given. I believe dollar figures were quoted, but I do not have them with me.

Mrs. Gaffney: Perhaps this is the key, Mr. Chairman. All organizations that are to receive the funding should be required to submit an estimated budget. Then, at the end of the term, if they are a recipient of moneys and are applying through the program, they...

Mr. B. Young: I believe they do so.

The Chairman: I see somebody nodding their head.

Mrs. Gaffney: You do so. So they really do know what the program is costing, over and above this amount.

Mr. Benesh: Another avenue that is open is to suggest changing the program so that some portion of funds spent be identified in advance as doing so. I believe that is not presently the case.

We will concede our position to somebody from behind us if they know better, by the way. But if you are looking for a vehicle for refining the program, that certainly would be one. You could then call it the co-operative court challenges program.

Mrs. Gaffney: The matter comes down to accountability. The government is trying to show accountability in this program, are they not? Obviously. So the recipients have to show accountability, too. That is all I am trying to say.

Mr. Benesh: Accountability has certainly been one of the keystones of financial planning within the government for a long time and certainly during the last 10 years, to push towards accountability. So perhaps your recommendation is to say that if the organizations are to go back, in the vein of the government's push for continued accountability and cost-effectiveness, anyone or any organization applying on behalf of an individual for these funds must show whatever percentage of services in kind that you find appropriate, being provided with the program.

Mrs. Gaffney: Absolutely.

Mr. Benesh: That is a marvellous political solution to what you were looking for.

The Chairman: Thank you very much. That is an excellent point.

Est-ce la même chose avec ce programme? Le gouvernement, les bureaucrates ou ceux qui distribuent les fonds savent-ils que les organisations ou personnes qui en bénéficient réussissent probablement à recueillir également beaucoup d'argent de leur propre côté et que les sommes fournies au titre de ce programme ne constituent qu'une partie minuscule des coûts totaux?

M. B. Young: Quand le comité a convoqué des témoins au sujet du renouvellement du programme, en 1989, personne ne pouvait dire avec certitude quelle était l'ampleur des dons offerts par des groupes ou par les avocats, sous forme de service bénévole. Il était cependant évident qu'ils dépassaient largement les sommes effectivement versée au titre du programme. Je crois que l'on avait alors donné des chiffres, mais je ne les ai pas avec moi.

Mme Gaffney: Voilà peut-être l'élément décisif, monsieur le président. Toutes les organisations qui reçoivent des crédits devraient être tenues de soumettre un budget. Ensuite, en fin de période, si elles ont obtenu des subventions au titre du programme, elles devraient...

M. B. Young: Je crois que cela se fait déjà.

Le président: Je vois que quelqu'un le confirme de la tête.

Mme Gaffney: Si tel est le cas, on doit savoir combien coûte effectivement le programme, en plus du montant des subventions.

M. Benesh: Une autre solution consisterait peut-être à modifier le programme de façon à ce qu'une partie des fonds dépensés soient identifiés à l'avance. Je crois que cela ne se fait pas actuellement.

Si quelqu'un d'autre a une meilleure réponse à vous fournir, nous lui laissons la place. Cela dit, si l'on cherche une solution pour améliorer le programme, cela en serait probablement une. On pourrait alors parler de programme coopératif de contestation judiciaire.

Mme Gaffney: Au fond, il s'agit essentiellement d'une question de responsabilité de gestion. Le gouvernement, par la décision qu'il a prise, essaye de montrer qu'il gère ses activités de manière responsable, et je crois que les bénéficiaires des subventions devraient faire de même. C'est tout ce que je voulais dire.

M. Benesh: La responsabilité financière est certainement l'une des pierres angulaires des activités du gouvernement, depuis longtemps, et en tous cas, depuis une dizaine d'années. Si je vous comprends bien, étant donné l'importance que le gouvernement accorde à la notion de responsabilité de gestion et d'efficacité, vous considérez que toute organisation demandant des fonds au nom d'une personne devrait indiquer le pourcentage correspondant de service en nature.

Mme Gaffney: Absolument.

M. Benesh: C'est une merveilleuse solution politique au problème.

Le président: Merci beaucoup. C'est une excellente proposition.

[Texte]

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Hopefully, we will have the deputy minister for multiculturalism before us next Tuesday, in addition to the deputy minister for justice, and we will obviously want to ask a number of questions.

I am getting a bit concerned about some of the questions that were being asked and about the guesstimates of how long you think the program should run or how useful it is. My concern is that we have been through this process before and, based on that evaluation, the then committee was able to persuade the government that the program was indeed a useful one.

The government itself, upon reviewing the testimony—and other factors, I suppose—agreed that the program should be extended for a further five-year term, plus an additional three years, to ensure that any ongoing court cases could be completed. So that limitation is there now anyway, i.e., that their only commitment is for an eight-year term, beginning at the time when they responded to the report, so I am not too concerned about that aspect.

One of the questions I asked one of my colleagues earlier was just to refresh my memory that the committee made a further recommendation that it review the Court Challenges Program at the end of five years to determine whether or not the program was still serving a useful purpose.

• 1720

So everybody's been in agreement. There is no dispute as to the decision that was made at that time, that this program was worth while to keep for at least another five, with an additional three years of funding. I don't have a problem with that.

The questions, it seems to me, that we should be asking these officials when they appear before this committee next Tuesday is what has changed in that intervening period of time. Suddenly, about a year and a half or something after the government decided it was a worthwhile program, two weeks ago they decided it was no longer worth while.

That is where we have to have some help, and I think Mrs. Gaffney's suggestions are absolutely right on. We need some concrete information to show that the program has improved, or, if there's been any change, it has not been for the worse since the government's response of a year and a half or whatever ago. If these people appear before this committee and advise us that there is no jurisprudence, all of a sudden, after one year's experience, establish it wasn't there a year or eighteen months ago, then I think they have an obligation to provide us with that evidence so that we can make a rational, informed decision.

If you don't have the information at your fingertips today, it would be extremely helpful to this committee if you could advise us of some apparent explosion of decisions that has occurred since 18 months ago that would justify the government's saying the world is suddenly a rosy place; we don't need any lawyers any more. By the way, some people would agree with that statement, whether it was Court Challenges or not. What's happened in that period of time that would justify...?

[Traduction]

M. Young (Beaches—Woodbine): J'espère que nous accueillerons mardi prochain le sous-ministre du multiculturalisme en plus du sous-ministre de la justice, car nous aurons beaucoup de questions à leur poser.

Je tiens cependant à exprimer une mise en garde au sujet des réponses qui sont données, sans justification vraiment solide, au sujet de l'efficacité du programme et de la période durant laquelle il devrait être prorogé. Je dois vous rappeler que nous avons déjà entrepris tout ce processus une fois auparavant, et que le comité avait alors réussi à convaincre le gouvernement que le programme était vraiment utile.

C'est sur les conseils du comité, et aussi d'autres facteurs je suppose, que le gouvernement avait décidé de proroger le programme pendant cinq ans, avec une option de trois années supplémentaires, de façon à garantir l'achèvement de toutes les causes en cours devant les tribunaux. Cette limite existe donc toujours, ce qui signifie que la période de huit ans a commencé à courir à partir du moment où le gouvernement a répondu au rapport. Je ne m'inquiète donc pas particulièrement à ce sujet.

J'ai par ailleurs vérifié auprès de l'un de mes collègues que le comité avait également recommandé à l'époque de réexaminer le programme de contestation judiciaire au bout des cinq ans, pour vérifier s'il était encore utile.

Les choses sont donc parfaitement claires. Personne ne conteste la décision qui a été prise à l'époque, ni que le programme valait la peine d'être préservé pendant au moins cinq ans, avec trois années supplémentaires de financement.

De ce fait, les questions que nous voudrions poser aux sous-ministres qui viendront témoigner devant le Comité mardi prochain devraient porter sur ce qui a changé depuis. En effet, environ un an et demi après que le gouvernement ait décidé que le programme valait la peine d'être maintenu, il décide soudainement de l'abolir.

La question que nous devrions donc poser est: «pourquoi?» J'ajoute que les propositions de M^{me} Gaffney sont tout à fait valables et que nous devrions avoir des données concrètes montrant que le programme s'est amélioré ou, s'il n'y a pas eu de changements, qu'il n'a pas empiré depuis la décision du gouvernement, il y a environ 18 mois. Si les sous-ministres qui viendront témoigner nous disent qu'il y a maintenant une jurisprudence, au bout d'un an d'activité, ou de 18 mois, j'estime qu'il leur appartiendra alors de nous fournir des informations concrètes pour que nous puissions prendre une décision rationnelle et éclairée.

Vous ne pouvez peut-être pas nous dire aujourd'hui s'il y a eu une explosion du nombre de décisions depuis 18 mois, ce qui justifierait que le gouvernement dise que tout va soudainement pour le mieux dans le meilleur des mondes possible et que l'on n'a plus besoin d'avocats, mais il serait extrêmement utile que vous puissiez nous communiquer ces informations plus tard. Je précise d'ailleurs en passant qu'il y a beaucoup de gens au Canada qui seraient tout à fait prêts à dire que nous n'avons plus besoin d'avocats, que ce soit pour les contestations judiciaires ou pour autre chose. Que s'est-il donc passé dans cette période qui justifierait...

[Text]

I don't want to get into a situation, as we often do as a committee of MPs when we're dealing with people who have made a decision. They tell us one thing and we say to them, well, wait a minute now. We have had people appearing before this committee who say that they don't agree with you. Then you get into this childish thing of, well, they may have said that but we've said something different.

What do you do with that kind of stuff? It would be good for us, I think, if you could give us some information that would either help prove that what they're saying is correct or disprove it.

Mr. Benesh: I think I can state clearly, and I'm looking to my left as I'm saying it to see if I want to retract this, on behalf of the CBA, that nothing has changed in the last year and a half that would change our analysis of the situation, the need for the program, the value of this particular program. I don't have to do any research for that. We still happen to think this is an excellent program, which continues, and we see nothing in the firmament that has changed.

However, I would go back to the first part of your statement and suggest that your staff might wish to approach the people who have been running the Court Challenges Program, to see if they can provide you with statistics on efficiency or productivity or cost of cases, or some reasonable estimates of the amount of outside funds and support that have gone into the cases, maybe even over the last 10 years. That might be an impressive figure, to work out an approximation of the donated time and effort over the years to the Court Challenges Program.

If the figure that we have is right, that at least half of it is *pro bono* by lawyers and another third, at least, is provided by the organizations themselves—they've been running for 10 years and you're running at \$2.5 million a year. If those figures are all right, you're looking at a \$15 million dollar donation to administration of justice by citizens. The point is, I don't have that information, but I would suggest that if your staff talked to the Court Challenges people, they probably could come up with some really good facts for you.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): But that is what troubles me. I haven't heard any one from the government side make an argument that there isn't all kinds of *pro bono* work being done or anything else being done. The only two arguments that I've heard are, one, the jurisprudence has been established, and two, the provinces should be picking up some of the tab.

• 1725

Mr. Benesh: I think we have responded to those. Melina, you had some specific points we talked about before. Maybe you wish to repeat them.

Ms Buckley: I am happy to put it in. If what you are looking for is a written note or something, a memorandum of law—

Mr. Young (Beaches—Woodbine): A telephone call.

Ms Buckley: I am happy to do that if you want more details.

[Translation]

Je ne voudrais pas que nos débats de la semaine prochaine tombent dans l'impasse, comme c'est trop souvent le cas au Comité. Des témoins nous disent une chose, nous disons le contraire, et nous sommes alors lancés dans un débat futile qui n'aboutit à rien.

Je crois qu'il serait tout à fait utile que vous puissiez nous donner des informations nous permettant de juger si ce qu'ils nous diront est exact ou non.

M. Benesh: Je crois pouvoir dire tout à fait clairement, et je jette un coup d'oeil sur ma gauche au moment où je dis cela pour voir si je devrais me rétracter, que l'ABC estime que rien n'a changé depuis 18 mois qui modifierait son analyse de la situation, c'est-à-dire son opinion que ce programme est nécessaire et utile. Je n'ai pas fait de recherches particulières à ce sujet mais nous estimons toujours que c'est un excellent programme, et rien n'a changé dans le firmament pour modifier notre position.

En ce qui concerne la première partie de votre question, vous pourriez peut-être prendre contact avec les gestionnaires du Programme de contestation judiciaire pour obtenir des statistiques précises en matière d'efficacité, de productivité ou de coûts des poursuites, et pour avoir aussi une estimation raisonnable des contributions externes depuis une dizaine d'années, par exemple. Si l'on calculait le chiffre approximatif des heures de travail qui ont été offertes au cours des années au Programme de contestation judiciaire, on arriverait peut-être à un chiffre tout à fait impressionnant.

Si le chiffre que nous avons est exact, c'est-à-dire qu'au moins la moitié des services sont offerts gratuitement par les avocats et au moins un tiers par les organisation elles-mêmes, et si cela dure depuis 10 ans, avec 2,5 millions de dollars par an, on peut probablement calculer que les citoyens ont probablement fourni un quinzaine de millions de dollars pour appuyer l'administration de la justice. Le problème est que je n'ai pas de chiffres précis à ce sujet. Cependant, vous pourriez probablement les obtenir en vous adressant aux responsables du programme.

M. Young (Beaches—Woodbine): C'est précisément ce qui me trouble. Je n'ai entendu aucun représentant du gouvernement affirmer que les avocats ne fournissent pas de services gratuits. Les deux seuls arguments sont que la jurisprudence est établie et que les provinces devraient assumer une partie des coûts.

M. Benesh: Je crois que nous avons déjà répondu à cela. Méline, souhaitez-vous répéter les détails que nous avons donnés plus tôt?

Mme Buckley: Je serais très heureuse de vous les fournir. Si vous voulez une note écrite, ou un mémoire. . .

M. Young (Beaches—Woodbine): Un appel téléphonique.

Mme Buckley: Je serais très heureuse de vous donner d'autres détails.

[Texte]

The Chairman: Thank you very much.

I think Beth has a point of order before we have two or three last questions.

Ms Phinney: Mr. Koury is letting me take his turn.

I was just going to suggest what I think you have suggested, that the committee should ask the Court Challenges Program people to be here next week and be allowed to speak. If they were here as witnesses we could question both of them—the deputy ministers and the Court Challenges group—to get some answers to questions. I don't know if that is legally possible.

The Chairman: It makes for a better program.

Ms Phinney: It certainly does. It might be very interesting.

I think it was suggested at our last meeting that two ministers be invited to come. Could we have a response from the clerk on what their response was?

The Chairman: I am advised that both ministers, the Hon. Gerry Weiner and the Hon. Kim Campbell, were invited, but in both cases their legislative assistants and their policy adviser turned down the invitation. They were unable to come. Mr. Weiner could not come, and the same is true for Ms Campbell.

Ms Phinney: Were they given a choice of two dates? If that was the case, could they now be asked to come if they were allowed to choose the date?

The Chairman: I think we should offer them that possibility; tell them we would be glad to hear them whenever.

The Clerk of the Committee: I did. I made it clear.

The Chairman: And they still didn't want to come?

The Clerk: Well, I made it clear to them.

Ms Phinney: No matter what date, or did you just ask them today or tomorrow, like Tuesday or Thursday?

The Clerk: I offered a couple of dates.

Ms Phinney: But that is not my question. You offered them a couple of dates. I am asking you if you could now make it an open invitation and say that we will hear them whenever they are willing to come. I think there is quite a difference.

The Chairman: It is reasonable to do that. You might want to be more specific even after we hear their deputies next week.

Ms Phinney: I think the committee should do it. If we wait until next week, then they won't be able to come until the month after that, and the program will already be gone. I am asking that we extend the invitation of any date they wish to come.

The Chairman: When could they come?

Ms Phinney: We would like to see them at any date they could come. We will see the response to that question.

The Chairman: We will try that, Ms Phinney. That is a fair question.

[Traduction]

Le président: Merci beaucoup.

Je crois que Beth souhaite faire un rappel au Règlement, avant que nous n'entendions les deux ou trois dernières questions.

Mme Phinney: M. Koury me donne son tour.

J'allais précisément faire la même recommandation, c'est-à-dire que le comité demande aux responsables du Programme de contestation judiciaire de venir témoigner la semaine prochaine. Nous pourrions alors les interroger en même temps que les sous-ministres pour obtenir des réponses à nos questions. Je ne sais pas si c'est possible.

Le président: La séance serait probablement d'autant plus intéressante.

Mme Phinney: Incontestablement.

Je crois également me souvenir que l'on avait recommandé, lors de la dernière séance, que deux ministres viennent témoigner. Quelle a été leur réponse?

Le président: On me dit que les deux ministres, l'honorable Gerry Weiner et l'honorable Kim Campbell, ont été invités mais que leurs conseillers législatifs et politiques ont refusé l'invitation. Ils ne pouvaient pas venir. M. Weiner ne pouvait pas venir et M^{me} Campbell non plus.

Mme Phinney: Leur a-t-on proposé d'autres dates? Ne pourrait-on les inviter à nouveau en leur proposant de choisir leur date?

Le président: Oui, je crois que nous devrions leur offrir cette possibilité, en leur disant que nous serions très heureux de les accueillir à leur convenance.

La greffière du Comité: Je le leur ai clairement indiqué.

Le président: Ils refusent toujours de venir?

La greffière: Je leur ai clairement laissé le choix.

Mme Phinney: Leur avez-vous laissé choisir la date ou leur avez-vous donné le choix entre mardi ou jeudi, par exemple?

La greffière: Je leur ai offert plusieurs dates.

Mme Phinney: Ce n'est pas ma question. Je vous demande de leur adresser une invitation ouverte en leur disant que nous sommes prêts à les accueillir quand cela leur conviendra. Je crois que c'est tout à fait différent.

Le président: Cela me paraît tout à fait raisonnable. Nous pourrions peut-être être plus précis après avoir entendu les sous-ministres la semaine prochaine.

Mme Phinney: Si nous attendons la semaine prochaine, ils ne pourront pas venir avant le mois prochain et le programme risque alors d'être déjà disparu. Je vous demande de les inviter à venir devant le comité à n'importe quelle date qui leur conviendra.

Le président: Quand voudriez-vous qu'ils viennent?

Mme Phinney: Quand cela leur conviendra. Nous verrons bien ce qu'ils répondront.

Le président: Nous allons essayer. Cela me paraît tout à fait valable.

[Text]

Mr. Koury: Out of all the discussion, something caught my interest. You mentioned that some court cases might take up to five years. I am not counting costs now. The longevity of a particular case, if they started let us say in 1989 or 1990 or 1991, and it goes to 1996, presuming we have kept the 10-year plan, that means the one in 1993 and 1994 and 1995 and 1996 would go beyond the 5-year term and would end up past the 10-year mandate or promise of funds for the program. How could we establish a date where the program should end? If they say the program should end in 1999, for instance, and you have a case in 1998 that will drag on to the year 2004 or 2005 and beyond, we have to establish some sort of deadline, or whatever. Or are we going to keep it forever?

• 1730

Ms Buckley: The committee dealt with this when they reviewed it in 1989. I understood the program would go on for five years, but there would be funding for ongoing cases for three more years. That was sort of the cut-off point. So I guess that's already been built into the review process.

Mr. Koury: Yes, I heard that before, but do you know the cut-off date? I mean, you're going to the Supreme Court and then it's your cut-off date. The guy's almost there and that's it. The funds are gone and how do you go beyond that?

Mr. Young (Beaches—Woodbine): The committee had asked for a longer period than five years. It had asked for a ten-year period, if I remember correctly, but the government's response was that it would extend the program for five years. To cover all contingencies like the one you're concerned about, it agreed to add an additional three years of funding to cover all those cases that may not have been completed within the five-year period.

Mr. Koury: Okay, but what about the ones in the fourth year, which may take five more years? Even those three years extended may not be enough. They would need an extension of another one or two years to complete those cases.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): The committee has recognized that and that's why it recommended in its report that the committee review the Court Challenges Program at the end of the five-year period for a number of reasons. The committee would then review the whole process again. I don't know if that's helpful or not.

Mr. Koury: I wasn't aware of that. It sort of clarifies the question.

The Chairman: You won't be surprised that we as MPs tend to talk to colleagues about issues that bother us. The announcement about this program being cut came subsequent to another three or four dozen other councils, committees, commissions and programs also being cut.

One of the arguments that was advanced to me by colleagues of mine who might be sympathetic to the role of the Court Challenges Program was that if we reinstated that, how many others would we have to reinstate?

[Translation]

M. Koury: Vous avez dit tout à l'heure que certaines causes judiciaires peuvent durer jusqu'à cinq ans. Autrement dit, si des causes ont été lancées en 1989, 1990 ou 1991, elles aboutiront probablement en 1993, 1994 et 1995. Il peut cependant y en avoir d'autres qui iront au-delà de la période de cinq ans, c'est-à-dire au-delà du mandat de 10 ans qui avait été fixé pour le programme. Comment donc fixer la date de cessation des activités du programme? Si l'on dit que le programme doit être aboli en 1999, par exemple, et qu'une cause est lancée en 1998, cela signifie qu'elle risque de traîner jusqu'en l'an 2004 ou 2005, voire au-delà. Devrait-on fixer une échéance inflexible ou accepter que cela dure indéfiniment?

Mme Buckley: Le comité a examiné cette question en 1989. Je crois comprendre que le programme était reconduit pour cinq ans mais qu'il y aurait des fonds pendant trois années supplémentaires pour terminer les affaires en cours. Ce problème a donc été pris en considération.

M. Koury: Certes, on l'a déjà dit, mais connaissez-vous la date ultime? Si vous allez devant la cour suprême, quelle est la date à laquelle tout doit être terminé? Y a-t-il un risque que le financement soit supprimé alors qu'une affaire serait sur le point d'être réglée?

M. Young (Beaches—Woodbine): Le comité avait recommandé plus que cinq ans. Si je me souviens bien, il avait demandé 10 ans mais le gouvernement n'avait accepté de reconduire le programme que pour cinq ans. En outre, pour tenir compte des cas particuliers que vous venez d'évoquer, il avait accepté d'ajouter trois années de financement.

M. Koury: Bien. Qu'arrivera-t-il aux affaires qui en sont à leur quatrième année et qui risquent de prendre plus que cinq ans? Il se peut fort bien que les trois années de financement supplémentaires ne soient pas suffisantes. Il faudrait peut-être une prorogation d'une ou deux autres années pour permettre de les achever.

M. Young (Beaches—Woodbine): C'est précisément l'une des raisons pour lesquelles le comité avait recommandé que le Programme de contestation judiciaire soit réexaminé au bout de la période de cinq ans. Cela aurait permis de faire à nouveau le point sur la situation.

M. Koury: Je ne le savais pas. Cela répond à ma question.

Le président: Ne soyez pas surpris si nous discutons entre nous au sujet de questions de cette nature. Lorsque le gouvernement a annoncé l'abolition de ce programme, il a également annoncé que trois ou quatre douzaines d'autres conseils, comités, commissions ou programmes seraient également abolis.

L'un des arguments avancés par des collègues qui sont peut-être en faveur du Programme de contestation judiciaire est que, si celui-ci est rétabli, combien d'autres devront l'être aussi?

[Texte]

Something tells me there's a uniqueness—and when I say unique I mean there's never been another program like it—about this program, as opposed to the Economic Council of Canada or the Science Council, and perhaps all of the other ones that have been cut. I can't put it into words and express it the way I should be able to, but do you in any way share the view that there is a uniqueness here that might therefore justify the government reinstating this program without feeling any compulsion to have to reinstate others?

Mr. Benesh: Absolutely. The next question is, what are those unique characteristics? As you were talking I wrote down a couple, and maybe Melina will come up with a few others. You may wish to direct your staff to speak to the people in Court Challenges to show if there were any changes in the last year and a half, the question you addressed to me. You might also ask them to come up with some of the unique characteristics for you that may help you in your questions.

One unique characteristic is that this changes the law. Nothing else does. All of the other programs were advisory. This one substantively changes the basis of how Canada operates. So if nothing else, that's a biggie.

Secondly, I might look at the newness of the Charter and particularly the provisions that came into effect in 1985. If we know that it takes three to five years to get something up to the Supreme Court, then we can see there is a relatively unexplored area of law that needs to be clarified.

I would also tend to go back to one of your other questions, which is to request the criteria on which these decisions were made. There is some of it in the budget papers, and I don't recall, off the top of my head, their reasoning. But if you compare this program with the Economic Council of Canada, the argument was made that there are now many other economic advisory groups operating independently. There is nothing parallel to the Court Challenges Program operating in the country.

• 1735

I think there's a lot by which you can distinguish this. I agree with and applaud your thought and wish to do anything to convince you to pursue that angle, because I think that is the key. This is different from all the others.

The Chairman: On behalf of the committee may I thank both Mr. Benesh and Ms Buckley for being with us this afternoon. I think you've added greatly to our supply of testimony in this area. It will be of great help to us as we try to put together a report on this issue, so we do thank you for coming. If you see that it's possible to give us any other advice by phone or by mail, we'd be pleased to receive that. Thank you very much indeed.

Mr. Benesh: Thank you. It has been a pleasure.

[Traduction]

Quelque chose me dit cependant qu'il y a quelque chose de tout à fait unique au sujet de ce programme, qui le différencie nettement du Conseil économique du Canada ou du Conseil des sciences, par exemple. Je n'arrive pas à exprimer facilement ce que je pense à ce sujet mais croyez-vous, vous aussi, que le caractère spécifique de ce programme pourrait justifier que le gouvernement le rétablisse sans qu'il se sente obligé de rétablir les autres?

M. Benesh: Absolument. Quels sont donc ces aspects spécifiques? J'en ai noté quelques-uns durant la discussion, et Melina en ajoutera peut-être d'autres. Peut-être pourriez-vous d'ailleurs demander aussi à vos recherchistes de demander aux responsables du programme si des changements ont eu lieu depuis 18 mois, comme vous me le demandiez tout à l'heure. En même temps, ils pourraient leur demander quels sont les éléments du programme qui fondent sa spécificité.

À mes yeux, l'un des aspects tout à fait particuliers du programme est qu'il fait évoluer le droit. Aucun autre programme n'a cet effet, puisque tous les autres sont consultatifs. Celui-ci agit concrètement pour modifier la manière dont fonctionne le Canada. C'est loin d'être négligeable.

Deuxièmement, il faut tenir compte de l'origine relativement récente de la Charte, dont certaines dispositions sont entrées en vigueur en 1985. Comme il faut trois à cinq ans pour que des causes arrivent devant la cour Suprême, il est clair qu'il y a là des aspects de notre droit contemporain qui n'ont pas encore été examinés en profondeur et qui doivent être éclaircis.

Je recommanderais par ailleurs, pour revenir à une question précédente, que l'on essaie d'obtenir les critères en fonction desquels ces décisions ont été prises. Certains ont été mentionnés dans les documents du budget, mais je ne me souviens plus du raisonnement général. En ce qui concerne le Conseil économique du Canada, je me souviens que l'un des arguments était qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'autres organismes consultatifs indépendants dans le domaine économique. On ne peut certainement pas dire la même chose du Programme de contestation judiciaire.

Je crois que vous avez parfaitement raison d'orienter la réflexion dans ce sens, et je suis prêt à faire tout mon possible pour vous aider car j'estime que c'est là le facteur essentiel. Il faut souligner ce qui différencie ce programme de tous les autres.

Le président: Au nom du comité, je remercie M. Benesh et M^{me} Buckley d'avoir participé à cette séance. Je crois que votre contribution au débat a été fort bénéfique et qu'elle nous sera très utile lorsque nous rédigerons notre rapport. Je vous invite d'ailleurs à nous communiquer, par téléphone ou par courrier, toute autre information utile que vous pourriez obtenir à ce sujet. Merci beaucoup.

M. Benesh: Merci. Nous sommes très heureux d'avoir pu participer à cette discussion.

[Text]

The Chairman: Before we adjourn, may I remind you about the reception tomorrow evening on behalf of Independence '92. You have all received invitations to it at 5.30 p.m. in room 237C. It's about Independence '92, so I think this committee should be in attendance if at all possible.

The next meeting will be probably a week from Tuesday. This meeting presently stands adjourned to the call of the chair.

[Translation]

Le président: Avant de lever la séance, puis-je vous rappeler qu'il y aura demain soir une réception au nom de Indépendance 92. Je crois que vous avez tous reçu une invitation, pour 17h30, dans la pièce 237C. Comme il s'agit de Indépendance 92, je crois que tous les membres du comité devraient faire l'effort d'y participer.

La prochaine séance se tiendra probablement dans une huitaine de jours. La séance est levée.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Bar Association:

John M. Benesh, Chief Executive Officer;

Melina Buckley, Associate Director, Legislation and Law Reform.

TÉMOINS

De l'Association du Barreau canadien:

John M. Benesh, directeur général;

Melina Buckley, directrice déléguée, Législation et réforme du droit.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 13

Tuesday, March 24, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 13

Le mardi 24 mars 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des Personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Members

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Membres

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 24, 1992
(26)

[Text]
The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 9:35 o'clock a.m. this day, in Room 306, West Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witnesses: From the Canadian Human Rights Commission: Maxwell Yalden, Chief Commissioner and William Pentney, General Counsel.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of its study of the announcement to cancel the Court Challenges Program. (See *Minutes of Proceedings and Evidence, dated March 10, 1992, Issue No. 11*).

Maxwell Yalden made an opening statement and with the other witness answered questions.

On motion of Neil Young, seconded by Beth Phinney, it was agreed,—That the Clerk be instructed to invite the Deputy Minister of the Department of Justice to appear next Tuesday, March 31, 1992 at 9:30 a.m.

At 10:55 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 24 MARS 1992
(26)

[Traduction]
Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 9 h 35, dans la salle 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoins: De la Commission canadienne des droits de la personne: Maxwell Yalden, président; William Pentney, avocat général.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité examine la suppression annoncée du Programme de contestation judiciaire (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 10 mars 1992, fascicule n° 11*).

Max Yalden fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Sur motion de Neil Young, appuyé par Beth Phinney, il est convenu,—Que la greffière invite le sous-ministre de la Justice à témoigner le mardi 31 mars, à 9 h 30.

À 10 h 55 le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, March 24, 1992

• 0933

The Chairman: The chair now sees a quorum for the conducting of business, and we welcome the arrival of Mr. Young, so we can get under way.

The meeting today is pursuant to Standing Order 108(3)(b), in the consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program.

We have with us today Mr. Max Yalden, the Chief Commissioner for the Canadian Human Rights Commission, who is no stranger to our committee. We welcome you back again, Mr. Yalden.

As you know, the committee has expressed some concerns about cancelling the program, and we're not trying to hear from all the citizen groups and all the community groups as much as to hear from what we might call expert witnesses who can give us some insight into the continuing need, if indeed there is one, for a program such as this.

That is really why we've asked you to be here today, to give us an unbiased and objective view about this issue. We are aware of the individual needs of various groups or individuals, but we do seek your advice on the overall need for the program. I see you have come with opening remarks, and we would welcome you now to carry on.

• 0935

Mr. Maxwell Yalden (Chief Commissioner, Canadian Human Rights Commission): Thank you, Mr. Chairman. May I first introduce Mr. Bill Pentney, our general counsel. I want to thank you again for giving me the chance to be here this morning.

When we look back at the evolution of human rights and human rights law in Canada since the war, what we see is not a smooth practice from principle to reality, but a series of legal signposts and a series of trials and errors that are the mark of any program of reform. We must begin by ridding ourselves of the myth that in the matter of non-discrimination, all we have to do is proclaim legal rights and wait for the walls of prejudice to come tumbling down. Nothing could be further from the truth. I have just returned from an international mission to three countries that were formerly part of the Soviet Union in which that fact is very obvious. They have passed a number of laws, they have amended their constitutions. They have no mechanisms. They have no access, or none that we would consider satisfactory.

Our situation here in Canada is very, very different from that. Still, we should not make the mistake of assuming that the practical content of equality rights in Canada is now clearly defined and that nothing remains but to turn the matter over to the likes of a commission like ours and get on with the job.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 24 mars 1992

Le président: Nous avons le quorum voulu pour tenir notre séance, maintenant que M. Young est arrivé.

Nous nous réunissons aujourd'hui conformément à l'article 108(3)(b) du Règlement, étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire.

Nous recevons M. Max Yalden, président de la Commission canadienne des droits de la personne, que notre comité connaît bien. Bienvenue, monsieur Yalden.

Comme vous le savez, le comité s'est inquiété de l'annulation de ce programme et n'essaie pas d'entendre le point de vue de tous les groupes de citoyens et des groupes concernés, mais plutôt celui de témoins qui peuvent nous éclairer sur la nécessité de maintenir, le cas échéant, un programme semblable.

C'est essentiellement la raison pour laquelle nous vous avons demandé de venir aujourd'hui, dans l'espoir que vous nous présenterez un point de vue neutre et objectif sur cette question. Nous sommes au courant des besoins de divers groupes ou particuliers, mais nous aimerions connaître votre point de vue sur la nécessité du programme en général. Je constate que vous avez une déclaration préliminaire et je vous invite à prendre la parole.

M. Maxwell Yalden (président de la Commission canadienne des droits de la personne): Merci, monsieur le président. Puis-je tout d'abord vous présenter M. Bill Pentney, notre avocat général. Je vous remercie de nouveau de nous avoir invités ce matin.

Si nous considérons l'évolution de la législation canadienne relative aux droits de la personne et de son application depuis la guerre, nous ne constatons pas un cheminement progressif de la théorie à la pratique, mais bien une série de bornes juridiques accompagnées d'une foule d'essais et d'erreurs, qui sont le fait de tout programme de réforme. Il faut commencer par faire éclater le mythe selon lequel tout ce que nous devons faire, eu égard à la dignité humaine et à la non-discrimination, est de proclamer certains droits légaux et d'attendre que s'écroule le mur des préjugés. Rien ne saurait être plus faux! Je reviens tout juste d'une mission qui s'est déroulée dans trois anciennes républiques soviétiques, où cette réalité est évidente. Elles ont adopté un certain nombre de lois et ont modifié leur constitution. Elles n'ont pas toutefois les mécanismes voulus pour les faire appliquer. Elles n'ont aucun moyen de recours qui pourrait nous sembler satisfaisant.

Bien sûr, notre conjoncture ne s'apparente pas à la leur, mais nous ne devrions pas commettre l'impair de croire que le contenu pratique des droits à l'égalité est maintenant clairement arrêté et qu'il suffit donc de confier son application à des organismes tels que notre Commission.

[Texte]

The important thing about the Court Challenges Program is that it exists to enable Canadians to enjoy their rights, to have access to real equality and to real protection from discrimination in a practical way. The idea that the main points of chartered jurisprudence, as I have heard it said in the last few weeks, as it relates to equality rights or language rights have now been settled to me flies totally in the face of the facts.

I would ask you, gentlemen and ladies, to consider just one thought that came into my mind after we had drafted this little statement. If it were true that we managed in five or six years to settle all matters relating to jurisprudence and questions of equality rights, why have our American friends been litigating and trying to clarify the matter of their Bill of Rights for 200 years and are still not finished? I grant that they are a litigious people, but still, it is perfectly clear that you do not settle all matters of jurisprudence in a half a dozen years, and we should get that straight. What we are really talking about is who is going to pay for ordinary people, people without resources, to have access to the system.

The program we are here today to discuss was established for that very reason, to put some flesh on the bones of equality rights. Many of those issues bear a very close resemblance to the kinds of issues that we deal with in the Canadian Human Rights Commission, and therefore we have much more than an academic interest in this process of interpretation and clarification that is involved here.

Les deux processus sont non seulement complémentaires quant à leurs spères de compétence, mais aussi quant aux choix qu'ils offrent aux citoyennes et citoyens du Canada désireux de faire valoir leurs droits. Les contestations judiciaires entreprises ou appuyées par les regroupements des droits de la personne échafaudent une argumentation en fonction de la jurisprudence établie depuis un certain nombre d'années à partir des causes fédérales et provinciales afférentes.

Puisque les droits à l'égalité prescrits par la Charte ont un caractère plus général, on continue toujours de les invoquer, ceci pour pallier aux insuffisances de l'actuelle législation en matière de droits de la personne.

Pour prendre un seul exemple, dans l'affaire *Andrews c. la Law Society of British Columbia*, un jugement a été rendu en 1989 par la Cour suprême du Canada. La question immédiate consistant à déterminer si l'on peut refuser d'admettre au Barreau une personne n'ayant pas la citoyenneté canadienne, uniquement pour cette raison, s'est transformée en une étude de la nature des droits à l'égalité.

• 0940

Des organismes tels que le Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes et la Coalition des organisations provinciales des handicapés ont participé au processus entrepris par le programme de contestation judiciaire qui a abouti au jugement de la Cour suprême selon lequel l'article 15 de la Charte ne signifie pas que l'égalité revient à dire seulement qu'il faille traiter de la même façon toutes les personnes dont la situation est semblable.

Comme l'a fait remarquer la Cour, et je cite:

[Traduction]

Le Programme de contestation judiciaire a ceci d'important qu'il a été mis sur pied pour permettre aux Canadiennes et aux Canadiens de faire valoir en pratique leurs droits à l'égalité et d'être protégés contre la discrimination. La théorie voulant que les principaux éléments de jurisprudence afférents à la Charte et reliés aux droits à l'égalité sont déjà en place ne correspond aucunement à la réalité.

Je vous demanderais, mesdames et messieurs, de considérer quelque chose à quoi j'ai pensé après que nous avons rédigé cette brève déclaration. S'il était vrai qu'en cinq ou six ans nous pouvions régler toutes les questions de jurisprudence et toutes celles qui touchent aux droits à l'égalité, pourquoi nos amis américains essaieraient-ils depuis 200 ans, parfois devant les tribunaux, d'élucider la question de leur Charte des droits? Je conviens que c'est un peuple procédurier, mais il est évident que l'on ne peut régler toutes les questions de jurisprudence en quelques années. Le problème ici est de savoir qui va payer pour ceux qui n'ont pas les ressources nécessaires pour avoir accès au système.

Le programme dont nous discutons aujourd'hui a justement été institué pour cela, pour renforcer un peu les droits à l'égalité. Puisque nombre des questions qu'il se propose d'élucider ressemblent beaucoup à celles qui intéressent la Commission canadienne des droits de la personne, nous nous intéressons véritablement au processus d'interprétation et de clarification que le programme en est venu à représenter.

The two processes are not only complementary in their jurisdictional territories, but equally complementary in the choices that they afford the Canadian public when it comes to enforcing their rights. Court challenges brought and supported by human rights groups build their argument around the jurisprudence that has emerged over the years out of the relevant federal and provincial case law.

And the equality rights of the Charter, being more open-ended, have been and are being used to supplement the insufficiencies of our present human rights statutes.

Let me mention an example. In *Andrews vs. the Law Society of British Columbia*, a 1989 decision of the Supreme Court of Canada, the immediate issue of whether a non-citizen could be excluded from admission to the bar solely because he was not a citizen broadened into a consideration of the nature of equality rights.

Organizations like the Women's Legal Education Action Fund and the Coalition of Provincial Organizations for the Handicapped became involved under the Court Challenges Program. And this process contributed to the Supreme Court finding that Section 15 of the Charter does not regard equality as summed up merely by saying that everyone in the same situation should be treated the same.

As the court pointed out, and I quote:

[Text]

L'idée que les personnes qui se trouvent dans une situation identique doivent être traitées de façon identique n'entraînera pas nécessairement l'égalité.

Ce principe et d'autres qui s'y apparentent sont les résultats directs du programme de contestation judiciaire. Non seulement s'agit-il d'une importante interprétation judiciaire en elle-même mais encore ces jugements influencent-ils énormément l'orientation et le contenu du domaine canadien des droits de la personne.

Parmi les conséquences de la décision rendue dans l'affaire *Andrews*, un des objets fondamentaux des droits à l'égalité consiste, et je cite :

consiste à protéger les groupes défavorisés sur les plans social, politique et juridique dans notre société.

In another and more recent instance—it will be familiar to all members of this committee—the Women's Legal Education Action Fund, or LEAF, assisted by funding from this program, successfully argued that section 163 of the Criminal Code, which makes pornography a criminal offence, is constitutional in that it reasonably attempts to prevent harms that affect the dignity and equality of women. Not all defenders of civil liberties subscribe to that approach in the conflict between conflicting freedoms, freedom of speech and freedom of the female persons to be free from that kind of assault on their dignity and on sometimes their physical security.

My point is a different one. The point is that we have a need in this society, in such cases, to hear the best arguments on both sides, the best arguments from all concerned without regard to what a person has in his or her pocket-book. We should have free access, in other words, to this court system that helps us to define our fundamental rights.

The Court Challenges Program has, in any case, never been an indiscriminate provider of public funds. Regarding its terms of reference as well as its limited funding, all members of the committee know the amounts that are involved. They are not large, taken individually. They are rather modest when you consider the level of lawyers' fees in 1992. Those limited terms of reference and funds have inevitably led it to concentrate on cases that lend themselves to improving a practical definition of equality in Canada. They have encouraged the kind of joint intervention that in our view, maximizes the impact of court decisions and minimizes the costs.

As I said a few moments ago, the achievements of human rights law in this country have always been gradual and sometimes, I regret to say, they've even been grudging. The value of many Court Challenges decisions lies in the way they point up the need to get to the institutional roots of discrimination.

Perhaps the most obvious case in point, and one that I know is close to the heart of this committee, is the continuing predicament of people with disabilities. To ask each and every person with a disability to make a case before

[Translation]

The idea that the similarly situated should be similarly treated will not necessarily result in equality.

That principle—and others like it—are the direct fruits of the Court Challenges Program. They are not only major interpretative achievements in their own right, they also have a great bearing on the meaning and direction of all human rights thinking in this country.

Among other things, the *Andrews* decision makes it plain that a fundamental purpose of equality rights is, and I quote:

to protect those groups who suffer social, political and legal disadvantage in our society.

Dans un autre cas plus récent—dont tous les membres de ce comité sont sans doute au courant—un financement, accordé par le Programme permettait au Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes, ou FAEJ, de faire valoir son argument voulant que l'article 163 du Code criminel, qui donne à la pornographie un caractère délictueux, soit effectivement constitutionnel en ce qu'il tente raisonnablement de prévenir des sévices dont il a été prouvé qu'ils affectent la dignité et l'égalité des femmes. Les tenants des libertés civiles pourraient bien ne pas tous souscrire à une telle approche au conflit opposant des libertés concurrentes—par exemple, la liberté d'expression et le droit des femmes de ne pas être exposées à ce genre d'attaque contre leur dignité et parfois contre leur sécurité physique.

Mon opinion est autre: dans pareil cas, il faut donner un poids aux meilleurs arguments de part et d'autre, aux meilleurs arguments de toutes les personnes intéressées sans égard à leur compte en banque. En d'autres mots, il faut que l'accès aux tribunaux qui nous aident à définir nos droits fondamentaux soit libre.

De toute façon, le programme de contestation judiciaire n'a jamais été une source intarissable de deniers publics. Son mandat et son financement limités—et tous les membres du comité connaissent les montants en jeu; isolément, ils ne sont pas élevés et sont même assez modestes compte tenu des honoraires que touchent les avocats en 1992—l'ont inévitablement forcé à se limiter aux dossiers susceptibles d'améliorer la définition pratique de l'égalité au Canada; par la même occasion, cette conjoncture a donné lieu aux types d'intervention conjointe qui donnent un impact maximum aux décisions judiciaires, tout en réduisant les coûts au minimum.

Comme je l'ai mentionné un peu plus tôt, l'évolution canadienne de la législation relative aux droits de la personne a toujours été graduelle, voire, et c'est triste à dire, faite à contrecœur. L'utilité de plusieurs jugements issus du Programme consiste en la façon dont ils démontrent la nécessité d'extirper les causes institutionnelles de la discrimination.

L'exemple le plus patent à cet égard en est un que nous saurait ignorer ce comité, soit la situation lamentable de personnes handicapées. Il serait parfaitement ridicule de demander à chaque personne ayant une déficience de déposer

[Texte]

the Human Rights Commission every time he or she is discriminated against is simply putting the shoe on the wrong foot. The practical premise of human rights law is that we actively defend those who are discriminated against, and it is this kind of thinking that has been consistently favoured under the Court Challenges Program.

Cutting the Court Challenges Program seems to me very simply a false economy. The impact of such a cut will be much broader than the relatively small dollar saving that it represents. It sends a regressive message with respect to all our efforts to redress the balance between the disadvantaged and the systems that disadvantage them.

• 0945

I understand that suggestions have been made in recent days, since the budget announcement about the program, that other government departments might step in, in its absence, to fund individual cases. I do not believe this is in any sense a tenable idea. I am, as I was three years ago, persuaded by your own committee's recommendation that the program must operate independently from the government.

I strongly urge the government to reconsider the proposed curtailment of the Court Challenges Program. We all know the financial difficulties in which governments find themselves. We all know that cuts have to be made. We all know that those cuts have to hurt somebody. But I do not believe—and I recall reading, before coming to the committee, a letter from Madam Justice Wilson along the same lines—that this kind of saving should be achieved at the expense of those who can least afford it.

For more than seven years this program has offered a generous possibility to Canadians to define and to better defend their rights. It is a program that we as Canadians should be proud of, and proud to continue, and not one that we should consider throwing on the scrap heap.

I thank you, Mr. Chairman, and I would be happy to try to deal with any comments or questions you might have.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Yalden. The committee appreciates your being here and your frankness in giving us your views on this subject. Mr. Young, would you like to lead off?

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Mr. Yalden, since this event occurred—and there has been quite substantial public debate around withdrawal of funds from this program—one thing that's come through to me, surprisingly, is that there is a feeling out there that if you have the Charter of Rights and Freedoms, somehow or other that infers rights on everyone, that because that exists, somehow magically people are going to observe that.

There is a complete lack of understanding in some quarters about what the Charter of Rights does for individuals. For example, I've heard comments from some people that if some landlord comes along and jacks up the

[Traduction]

une plainte auprès de la Commission canadienne des droits de la personne chaque fois qu'elle fait l'objet d'une discrimination. La législation relative aux droits de la personne a pour axiome la défense active des personnes qui subissent une discrimination. Voilà justement le genre de principe auquel a toujours souscrit le Programme.

L'élimination du Programme de contestation judiciaire me semble une fausse mesure d'économie. Les répercussions d'une telle coupure seront beaucoup plus considérables que les économies financières fort limitées qu'elle représente. Cette décision transmet un message régressif quant à tous les efforts que nous déployons pour rétablir l'équilibre entre les personnes désavantagées, d'une part, et les systèmes qui engendrent cette situation.

Je sais que ces derniers jours, depuis le discours du Trône, des suggestions ont été formulées disant que certains ministères devraient intervenir, en l'absence du Programme, pour financer certaines contestations précises. Je ne crois pas que cette solution soit valable. Je reste convaincu, comme je l'étais il y a trois ans, et comme le précisait d'ailleurs une recommandation formulée en 1989 par ce comité, que le programme en question doit fonctionner indépendamment du gouvernement.

Je recommande vivement au gouvernement de reconsidérer l'éventuelle abolition du Programme de contestation judiciaire. Nous savons tous que les gouvernements se trouvent aux prises avec des difficultés financières. Nous savons tous aussi qu'il doit y avoir des compressions et que quelqu'un en fera les frais. Mais je ne crois pas—et je me rappelle avoir lu avant de comparaître devant vous, une lettre de M^{me} le juge Wilson qui allait dans le même sens—que ce genre d'économie doive se faire aux dépens des personnes les moins aptes à payer.

Depuis plus de sept ans ce programme offre aux Canadiens l'occasion réelle de préciser et de mieux défendre leurs droits. C'est un programme dont nous avons raison d'être fiers, et que nous devrions avoir la fierté de maintenir, et non pas une bagatelle bonne à jeter aux rebuts.

Je vous remercie, monsieur le président. Il me fera plaisir de répondre à vos questions ou commentaires.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Yalden. Le comité vous remercie de votre présence et de la franchise avec laquelle vous nous avez fait part de vos opinions sur cette question. Monsieur Young, voulez-vous poser les premières questions?

M. Young (Beaches—Woodbine): Monsieur Yalden, depuis cette annonce—et le retrait du financement de ce programme a fait l'objet d'un vaste débat public—l'une des choses que j'ai constatées, avec étonnement, c'est que d'aucuns croient que la Charte des droits et libertés accorde des droits à tout le monde et que, du simple fait qu'elle existe, chacun en respectera spontanément les dispositions.

Dans certains milieux, on semble ne pas comprendre du tout ce que le Charte des droits représente pour l'individu. Par exemple, j'ai entendu dire qu'un locataire pourrait, d'une façon ou d'une autre, tenter une poursuite en vertu de la

[Text]

rent, somehow or other someone may have a case under the Charter. There is a lack of understanding that the Charter is there, and the Court Challenges Program is there, to defend people against arbitrary federal actions in the main. It's also been suggested that you and your office, for example, could very well carry out that function of enforcing rights, that the Court Challenges Program is an unnecessary, costly, wieldy program for government.

I don't know if you would like to comment on that.

Mr. Yalden: Mr. Chairman, I think what the hon. member has had to say is entirely correct. There is a great deal of confusion in this country, for example, as between the reach and significance of the Charter versus the Canadian Human Rights Act, as to exactly what rights the Charter conveys on an individual and how that individual can proceed to have his or her rights respected, how the Charter can be enforced, so to speak. No wonder there is a great deal of confusion. It is a very complicated subject, and not everybody has the time to devote to that kind of thing that law professors do.

Basically, the Charter, as members of this committee know, deals with the acts and creatures of government. It does not deal with the private sector. It deals with whether a law is unconstitutional or whether a government has acted in a manner that is inconsistent with the Constitution.

Our act, on the other hand, does deal with the private sector, the so-called federal private sector, which complicates things even more because, of course, while our act covers companies like Bell Canada or Air Canada or the big banks, it does not cover a whole host of organizations that in their turn come under provincial law and provincial human rights codes. So that complicates the matter further.

• 0950

Suffice it to say that without a program like the Court Challenges Program, which assists individuals and groups that otherwise would not be able to finance this kind of operation, people would be at a loss to know where to turn. It is a very unusual individual or organization that has the money and the know-how to launch a major legal challenge with a view to going to the Supreme Court of Canada to have their rights defined and settled. The essence of the Court Challenges Program is to provide funds for that particular purpose, and therefore, as I was saying in my opening comments, to give the Charter some flesh to put onto the bare bones.

This in turn has great influence on the work we do. Decisions that are made, particularly in the Supreme Court of Canada in Charter cases, subsequently have a major influence on the working out of anti-discrimination legislation, including the Canadian Human Rights Act. We obviously look to the courts for guidance, and we look to the courts principally in the matter of Charter decisions of this kind. If the Charter decisions are lacking because the people

[Translation]

Charte contre son propriétaire qui aurait soudainement haussé son loyer. On ne se rend pas toujours compte que la Charte et le Programme de contestation judiciaire visent surtout à ce que le public puisse se défendre contre des mesures fédérales arbitraires. Certains ont dit que vous et votre personnel, par exemple, pourriez très bien vous charger de faire respecter les droits, que le Programme de contestation judiciaire est inutile, coûteux et lourd à administrer pour le gouvernement.

Avez-vous des commentaires à faire là-dessus?

M. Yalden: Monsieur le président, je pense que l'honorable député a tout à fait raison. Dans ce pays, on a énormément de mal à comprendre, par exemple, la portée et l'importance de la Charte comparativement à celles de la Loi canadienne sur les droits de la personne, et savoir quels sont les droits individuels précis garantis dans la Charte et ce que l'individu peut faire pour faire respecter ses droits ou les moyens de faire observer la Charte, pour ainsi dire. Il n'est pas étonnant qu'il y ait autant de confusion. La question est très complexe et ce n'est pas tout le monde qui a du temps à y consacrer comme le font les professeurs de droit.

Je n'apprendrai rien aux membres de ce comité en leur rappelant qu'essentiellement, la Charte s'applique aux initiatives et aux organismes du gouvernement. Elle ne s'applique pas au secteur privé. Elle aide à déterminer si une loi est inconstitutionnelle ou si le gouvernement a agi d'une manière incompatible avec la Constitution.

La loi, par contre, s'applique au secteur privé, à ce que l'on appelle le secteur privé fédéral, ce qui complique davantage les choses car, bien entendu, alors que des entreprises comme Bell Canada ou Air Canada ou les grandes banques sont assujetties à la loi, celle-ci ne couvre pas une foule d'organismes qui, pour leur part, sont assujettis aux lois et aux codes des droits de la personne des provinces. Cela complique davantage la question.

Il suffit de dire qu'en l'absence d'un programme comme le Programme de contestation judiciaire qui aide des particuliers et des groupes qui autrement n'auraient pas les moyens de financer ce genre de démarche, le public ne saurait absolument pas à qui s'adresser. Ils sont très rares les individus et les organismes qui ont l'argent et les connaissances voulus pour entreprendre une importante contestation judiciaire avec l'idée de se rendre jusqu'à la Cour suprême du Canada pour faire définir et régler leurs droits. La raison d'être du Programme de contestation judiciaire est de financer de telles démarches et, ainsi, comme je le disais dans mon exposé, d'étoffer la Charte.

Tout cela exerce une profonde influence sur le travail que nous faisons. Les décisions qui sont rendues, et surtout les décisions de la Cour suprême du Canada dans les affaires relatives à la Charte, contribuent ensuite grandement à façonner les lois contre la discrimination, y compris la Loi canadienne sur les droits de la personne. Évidemment, nous cherchons conseils auprès des tribunaux et nous nous inspirons surtout des décisions relatives à la Charte. Si nous

[Texte]

are lacking to bring their cases because they don't have the money, it sounds like the battle was lost for want of a nail. It is absolutely essential to have access. Otherwise, you have a group of laws and constitutional clauses that have no meaning.

To the second part of Mr. Young's question, as to whether our office could carry out this function, I think the answer is yes and no—mostly no, for the reasons I have described. We are not in the business of dealing with the Charter. We deal with the Canadian Human Rights Act and only with the Canadian Human Rights Act. That's the statute under which we work, and there is no other way in which we could work. In that sense, we could never carry Charter cases. We can and do intervene in Charter cases. We could bring a case ourselves, but we couldn't be the stage manager for everybody else's cases.

I discussed with my staff, because I had seen some reference to it in earlier hearings before this committee, that we could take on some of the functions that the staff of the Court Challenges Program were doing: taking in the cases and classifying them and analysing them and presenting them to a board. We could presumably even realize a small administrative saving because we would use our own administration to support these lawyers and people who would look after the program, but the saving would be relatively minor.

We could do it, were it Parliament's wish that we do it, but I don't believe our commissioners could take those decisions on which cases would be admissible. You would still have to have a panel and system that were independent, if for no other reason than that not by any means all our commissioners are lawyers. Most of the people on the panel, although not every single one, are lawyers—for obvious reasons, since they are trying to decide which kinds of test cases will be important in law.

That is a rather long answer, Mr. Chairman, but I hope it meets the points Mr. Young was making.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): As you say, it's a complex area, especially if you don't have any legal background.

That brings me to another point. One of the defences in the cancellation of the program was that it's the responsibility of the Department of Justice to enforce the Charter provisions. Do you know whether the Department of Justice has ever initiated a Charter case on behalf of an individual such as a disabled person?

Mr. Yalden: Not to my knowledge. Mr. Pentney, who knows far more about these things than I do, is shaking his head, so I am sure the answer is no. On the contrary, generally speaking—though not always—the Government of Canada, the Attorney General, is on the other side. When we carry cases in favour of the disabled or other disadvantaged groups, we generally find the government to be fighting them, not promoting them. The idea that the

[Traduction]

ne disposons pas de pareilles décisions, parce que les gens n'ont pas les moyens de s'adresser aux tribunaux, nous perdrons la bataille pour une raison dérisoire. L'accès aux tribunaux est absolument essentiel, sans quoi, il ne nous reste qu'un ensemble de lois et de dispositions constitutionnelles qui ne veulent strictement rien dire.

Pour répondre à la deuxième partie de la question de M. Young, qui voulait savoir si notre bureau pourrait assumer cette fonction, je pense que la réponse est oui et non—mais surtout non, pour les raisons que j'ai exposées. Nous ne nous occupons pas de la Charte, ce n'est pas notre responsabilité. Nous veillons à l'application de la Loi canadienne sur les droits de la personne à l'exclusion de toute autre. C'est dans le cadre de cette loi que nous fonctionnons et nous ne pourrions absolument pas faire autrement. Nous ne pourrions donc jamais nous charger de causes relatives à la Charte. Nous pouvons intervenir dans de telles affaires et nous le faisons. Nous pouvons intenter des actions nous-mêmes, mais nous ne pourrions pas être le metteur en scène des actions d'autrui.

Comme j'avais relevé cette suggestion dans les procès-verbaux de ce comité, j'ai discuté avec mon personnel de la possibilité d'assumer certaines fonctions que remplit le personnel du Programme de contestation judiciaire: recevoir les causes, les classer, les analyser et les présenter à un conseil. Je suppose que nous pourrions même réaliser de légères économies administratives en utilisant notre propre administration pour appuyer les avocats et les autres personnes qui s'occuperaient du Programme, mais cette économie serait minime.

Nous pourrions le faire si le Parlement le voulait, mais je ne crois pas que nos commissaires seraient en mesure de décider quelles causes sont recevables. Il faudrait tout de même qu'il y ait un comité et un système indépendant, ne serait-ce que parce que nos commissaires ne sont pas tous avocats, loin de là. Mais la plupart des membres du comité sont des avocats pour la raison évidente qu'ils doivent déterminer quel genre de causes types constitueront des précédents importants.

Ma réponse est assez longue, monsieur le président, mais j'espère avoir répondu aux points qu'a soulevés M. Young.

M. Young (Beaches—Woodbine): Comme vous l'avez dit, la question est complexe, surtout pour ceux qui n'ont aucune formation juridique.

Cela m'amène à un autre point. On a justifié l'abolition du Programme en faisant valoir qu'il appartenait au ministère de la Justice de faire respecter les dispositions de la Charte. À votre connaissance, le ministère de la Justice a-t-il déjà intenté une action relative à la Charte au nom d'un individu, d'une personne handicapée par exemple?

M. Yalden: Pas à ma connaissance. Monsieur Pentney, qui est beaucoup plus au courant de ces choses que moi, fait non de la tête, alors je suis sûr que la réponse est négative. Au contraire, c'est en général—mais pas toujours—le gouvernement du Canada, le Solliciteur général qui est la partie adverse. Lorsque nous intentons une action au nom de personnes handicapées ou d'autres groupes défavorisés, en général le gouvernement ne les appuie pas, au contraire il

[Text]

Minister of Justice or her department would do this as a matter of course is false. They would not.

• 0955

Ms Phinney (Hamilton Mountain): Thank you for coming. I'm sorry I was a few minutes late.

I'm confused as to exactly what you do. We've sat through two or three years of hearings from groups that have said they want an omnibus bill because you people don't have the teeth to really enforce anything. You were giving us the impression that if you did have that power you then could take these things to court. Now you're talking about human rights issues and Charter rights. I don't know who can do what. What exactly can your commission do?

Mr. Yalden: It's a mistake to say that we don't have any legal powers. In this country if a person lays a complaint and if it is not possible to settle that complaint in an informal friendly way, it will end up eventually before a human rights tribunal. An order of a human rights tribunal has the same effect as a court order.

You all know that to disobey a court order puts you in contempt of court, which is a very serious thing in this country. The human rights process at the end of the day has as much enforcement as a Charter case that's brought by somebody who ends up in the Supreme Court with a court decision. They're both court decisions.

Ms Phinney: If I am disabled and have a particular problem, can I go to your commission?

Mr. Yalden: Yes, if you have a problem that relates to something that was done to you or a service that was denied to you by a federal organization. If it was Bell Canada, you would have a case. If it was the T. Eaton Company, you would not because that is provincial.

Ms Phinney: If I wanted to get on a plane and for some reason I couldn't, could I go to you?

Mr. Yalden: Yes. You could not bring that forward under the Charter because the Charter doesn't apply to discrimination by Air Canada.

Ms Phinney: The Charter is only for certain companies?

Mr. Yalden: It applies only to the acts of governments and creatures of governments; that is to say, laws, regulations and this kind of thing. One of the first things the court will look at is whether it qualifies. If it does not, out it goes.

Ms Phinney: There's nothing in the federal laws that says that if I'm disabled I have access to an airplane like everyone else does?

Mr. Yalden: The Canadian Human Rights Act says that you have access to that. It does not say that in so many words, but it makes it clear that you should have access to services offered by the government and by federal agencies

[Translation]

attaque. Il est faux de croire qu'il va de soi que la ministre de la Justice ou son ministère pourraient jouer ce rôle. Ils ne le pourraient pas.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Merci d'être venu, je m'excuse d'arriver avec quelques minutes de retard.

Je ne comprends pas très bien ce que vous faites. Pendant deux ou trois ans, des groupes sont venus devant ce comité nous dire qu'ils voulaient une loi omnibus parce que votre organisme n'a pas le pouvoir de faire respecter quoi que ce soit. Or, à vous entendre, nous avons l'impression que vous avez du pouvoir et que vous pouvez recourir aux tribunaux. Vous parlez de questions relatives aux droits de la personne et de droits garantis dans la Charte. Je ne sais plus qui a le pouvoir de faire quoi. Quel est le rôle exact de votre commission?

M. Yalden: Il est faux de prétendre que nous n'avons aucun pouvoir juridique. Dans ce pays, lorsqu'une personne porte plainte et qu'il est impossible de régler le litige à l'amiable, elle aboutit tôt ou tard devant un tribunal des droits de la personne. Une ordonnance des droits de la personne a le même poids qu'une ordonnance de tribunal.

Vous savez tous que quiconque désobéit à une telle ordonnance est coupable d'outrage au tribunal, ce qui est très grave au Canada. En dernière analyse, les décisions rendues aux termes du processus en matière de droits de la personne sont tout aussi contraignantes que les décisions rendues par la Cour suprême dans des affaires relatives à la Charte. Dans les deux cas, il s'agit de décisions judiciaires.

Mme Phinney: Si j'étais une personne handicapée et que j'avais un problème particulier, pourrais-je m'adresser à votre commission?

M. Yalden: Oui, si vous avez été lésée par une mesure qui a été prise contre vous ou parce qu'un organisme fédéral vous a refusé un service. S'il s'agit, par exemple, de Bell Canada, vous pourriez avoir recours à nous. Mais si c'est la Société T. Eaton qui est en cause, vous ne le pourriez pas, car elle relève du gouvernement provincial.

Mme Phinney: Si je voulais prendre l'avion et qu'on me l'interdisait pour une raison quelconque, pourrais-je m'adresser à vous?

M. Yalden: Oui. Vous ne pourriez pas intenter de poursuites en invoquant la Charte, car elle ne s'applique pas à Air Canada.

Mme Phinney: La Charte s'applique uniquement à certaines entreprises?

M. Yalden: Elle s'applique uniquement aux initiatives et aux organismes gouvernementaux; c'est-à-dire aux lois, aux règlements et autres mesures de ce genre. Avant toute autre chose, le tribunal déterminera si votre cause est recevable. Si elle ne l'est pas, elle sera rejetée.

Mme Phinney: Aucune loi fédérale ne me garantit le droit de prendre l'avion comme n'importe qui, même si je suis handicapée?

M. Yalden: La Loi canadienne sur les droits de la personne vous garantit ce droit. Ce n'est pas dit en toutes lettres, mais la loi précise clairement que vous devez avoir accès aux services offerts par le gouvernement fédéral, ses

[Texte]

and federally regulated agencies, including airlines, without discrimination, and then it lists a number of things, one of which is disability. If you were denied access to a plane because you had trouble getting on board or something of this sort, you would certainly have a case under the Canadian Human Rights Act.

I am talking about some of the general principles that underlie the way we work. For example, there is the question of the duty to accommodate people who are disabled or people whose religion is different from yours and mine or people whose colour is different or people whose costume is different, or whatever. The duty to accommodate is of fundamental importance in human rights, as Dr. Halliday knows. That is precisely the kind of question that is often dealt with and settled by the Supreme Court of Canada. Often in terms of a case that turns on an issue involving the Charter of Rights, if you lose this program, those who don't have big bucks no longer have any way of bringing forward—

Ms Phinney: I'm sorry, I have normal intelligence but I still can't see when I can take it to the Supreme Court and when I can't, because one is human rights and has to go to the Human Rights Commission and the other is under the Charter of Rights. I can't see the difference.

• 1000

Mr. Yalden: You cannot take Air Canada, for example, to the Supreme Court of Canada under the Charter because they wouldn't let you on board their plane because you are disabled.

Ms Phinney: Because it is not in the Charter of Rights that as a disabled person I have equal rights to everybody else? Is that why?

Mr. Yalden: No, it's because Air Canada and you as an individual do not have that kind of relationship with the Charter. If the Parliament of Canada tried to pass a law that all disabled people are barred from travelling on Air Canada, then I think you would have a case.

Ms Phinney: You are giving me an example but not explaining why.

Mr. Yalden: It is because the Charter only applies to laws, to regulations and to actions of the government. It does not apply to the actions of the private sector—

Ms Phinney: Is that why the disabled community and other communities want an omnibus bill that would make it into law?

Mr. Yalden: No, their omnibus bill is a different thing. They want to take a series of statutes that they see as being discriminatory in one way or another and have those statutes changed to remove the discriminatory—

Ms Phinney: If they were changed, who would it go under if they were not followed? Would that go under the Human Rights Commission, or could I take it to the Supreme Court?

[Traduction]

organismes et les organismes réglementés par lui, y compris les lignes aériennes, sans discrimination, et elle énumère ensuite un certain nombre de motifs de discrimination qui sont interdits, dont les handicaps. Si l'on vous refuse l'accès à un avion sous prétexte que vous avez des difficultés à embarquer, ou pour une autre raison du même genre, vous avez certainement le droit de porter plainte en vertu de la Loi canadienne sur les droits de la personne.

Je parle de certains principes généraux qui sous-tendent ce que nous faisons. Par exemple, il y a l'obligation de tenir compte des besoins des personnes handicapées ou des personnes dont la religion est différente de la vôtre et de la mienne ou de celles dont la peau est d'une couleur différente ou dont la façon de se vêtir est différente, etc. Comme M. Halliday le sait très bien, l'obligation de tenir compte de ces besoins est d'une importance fondamentale en matière de droits de la personne. C'est exactement le genre de questions dont la Cour suprême est souvent saisie et à l'égard desquelles elle rend des jugements. Si le Programme de contestation judiciaire est aboli, les moins nantis n'auront plus les moyens d'intenter des poursuites en invoquant la Charte des droits.

Mme Phinney: Je m'excuse, j'ai une intelligence normale, mais je ne comprends toujours pas dans quels cas je peux m'adresser à la Cour suprême et dans quels autres je ne le peux pas, puisque certaines causes qui ont trait aux droits de la personne relèvent de la Commission des droits de la personne alors que d'autres relèvent de la Charte des droits. Je ne vois pas la différence.

M. Yalden: Vous ne pouvez pas invoquer la Charte pour poursuivre Air Canada devant la Cour suprême sous prétexte qu'on ne vous laisse pas monter à bord de l'avion parce que vous êtes handicapée.

Mme Phinney: Parce que ce n'est pas la Charte des droits qui affirme qu'une personne handicapée, comme moi, a les mêmes droits que n'importe qui d'autre? Est-ce la raison?

M. Yalden: Non. C'est qu'Air Canada et vous-même, en tant que citoyenne, n'avez pas ce genre de lien avec la Charte. Si le Parlement du Canada essayait d'adopter une loi interdisant à toutes les personnes handicapées de voyager sur Air Canada, je pense qu'à ce moment-là, vous auriez des arguments valables.

Mme Phinney: Vous me donnez un exemple, mais vous ne m'expliquez pas le pourquoi.

M. Yalden: La Charte s'applique uniquement aux lois, règlements et initiatives du gouvernement. Elle ne s'applique pas aux activités du secteur privé. . .

Mme Phinney: Est-ce pour cette raison que les groupes de défense des droits des handicapés, et d'autres également, veulent un projet de loi omnibus qui préciserait cette obligation dans la loi?

M. Yalden: Non, c'est autre chose. Les groupes de pression veulent que l'on modifie toute une gamme de lois qu'ils considèrent discriminatoires, afin de leur enlever ce caractère. . .

Mme Phinney: Si ces lois étaient modifiées, à qui pourrait-on se plaindre de leur non-observation? Cela relèverait-il de la Commission des droits de la personne ou de la Cour suprême?

[Text]

Mr. Yalden: If they were changed, then we assume the laws would not be discriminatory. Indeed, they would have a positive reference in there requiring somebody to do something.

Ms Phinney: But if somebody didn't follow—

Mr. Yalden: If someone was not falling under those laws, you would come to the Canadian Human Rights Commission, or in certain cases you might complain—in transport, for example—to the National Transportation Agency, depending on what the law was.

Ms Phinney: When they were before us, I understood they wanted those omnibus bills because it takes so many years under the Human Rights Commission to ever get anything clarified, and if they had access to the courts rather than going to the Human Rights Commission, these things would be regulated faster.

Mr. Yalden: I don't think it would work that way, but what do you think, Bill?

Mr. William Pentney (General Counsel, Canadian Human Rights Commission): I think part of the reason they want clarity in the law is that the human rights system takes some time, the Charter of Rights system takes some time, litigation takes some time. They have looked to the Americans with Disabilities Act, which says this place shall be accessible within one year, and they find that a better approach to achieving it.

Ms Phinney: Who enforces?

Mr. Pentney: Under the omnibus bill, some of the enforcement would fall to the National Transportation Agency, I suppose, with respect to transport. To the extent, for example, that there are changes proposed to elections laws and those changes aren't implemented, that presumably would result in a complaint to the commission.

Ms Phinney: So you don't actually use—

Mr. Yalden: They wouldn't be Charter cases, you see. You are talking about a situation in which they are changing statutes to make them more explicitly require certain things to be done for disabled people. You put in the Elections Act a whole series of things that aren't in there now about accessibility and so on. If somebody wasn't obeying those laws, you would probably come to us.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Wouldn't you go to the Chief Electoral Officer?

Mr. Yalden: You would. If the Chief Electoral Officer did something about it, that would be fine. If he didn't, then you would come to us. We have had a case against the Chief Electoral Officer, as I think some of you know, that we won, which is a good thing for disabled people—not, I may add, that the Chief Electoral Officer was really resisting in a substantive way. He had some technical problems as to whether the returning officers really worked for him or were

[Translation]

M. Yalden: Si ces lois étaient changées, on suppose qu'elles ne seraient plus discriminatoires. En fait, elles renfermeraient des dispositions expresses exigeant que certaines mesures soient prises.

Mme Phinney: Mais si quelqu'un ne respectait pas. . .

M. Yalden: En cas de non-respect des lois, vous pourriez déposer une plainte auprès de la Commission canadienne des droits de la personne. Dans certains domaines,—le transport, par exemple—, vous pourriez vous plaindre auprès de l'Office national des transports du Canada. Tout dépend de la nature de la loi en question.

Mme Phinney: Lorsque ces groupes ont comparu devant nous, j'avais cru comprendre qu'ils voulaient que le Parlement adopte un projet de loi omnibus parce qu'il faut attendre de nombreuses années pour obtenir, ne serait-ce que des éclaircissements, auprès de la Commission des droits de la personne. À leur avis, s'ils pouvaient s'adresser aux tribunaux plutôt qu'à cette commission, les choses iraient plus vite.

M. Yalden: Je ne pense pas que ce serait le cas, mais qu'en pensez-vous, Bill?

M. William Pentney (avocat général, Commission canadienne des droits de la personne): S'ils veulent que les lois soient plus précises, c'est en partie parce que les recours, que ce soit devant la Commission des droits de la personne ou devant les tribunaux en vertu de la Charte des droits, prennent beaucoup de temps. Après avoir pris connaissance de la Loi américaine sur les personnes handicapées (Americans with Disabilities Act) qui précise que tel ou tel endroit doit être rendu accessible dans le délai d'un an, ils ont jugé que c'était un meilleur moyen d'atteindre leurs objectifs.

Mme Phinney: Qui est chargé de l'application de la loi?

M. Pentney: Aux termes du projet de loi omnibus, il appartiendrait, entre autres, à l'Office national des transports de veiller à l'application de la loi dans le domaine des transports. S'il arrivait, par exemple, que l'on proposât des modifications à la Loi électorale et que ces modifications ne soient pas appliquées, on pourrait déposer une plainte devant la Commission.

Mme Phinney: Vous n'invoquez donc pas. . .

M. Yalden: Pareils cas ne relèveraient pas de la Charte. En l'occurrence, on aurait modifié certaines lois pour qu'elles précisent explicitement les services qui doivent être offerts aux personnes handicapées. Supposons que l'on intègre à la Loi électorale de multiples exigences en matière d'accessibilité qui n'y figurent pas à l'heure actuelle. En cas de non-respect de la loi, vous pourriez probablement vous adresser à nous.

M. Young (Beaches—Woodbine): Il ne faudrait pas s'adresser plutôt au directeur général des élections?

M. Yalden: Vous pourriez le faire. Et si le directeur règle le problème, tant mieux, sinon, vous pourriez vous adresser à nous. Comme certains d'entre vous le savent sans doute, nous avons déjà gagné une cause contre le directeur général des élections, ce qui est une bonne chose pour les personnes handicapées. Je m'empresse d'ajouter que le directeur en question n'était pas vraiment réfractaire aux changements. Il était aux prises avec certains problèmes.

[Texte]

chosen in a separate way, but that case has clarified the situation and the Chief Electoral Officer will probably do virtually all those things the disabled people would like to have achieved by amending the Elections Act.

Ms Phinney: You have a number of lawyers on your staff, right?

Mr. Yalden: Yes.

Ms Phinney: Are they paid approximately the same way as they would be in the Department of Justice?

Mr. Yalden: They are Justice lawyers and, yes, most of them are. They are classified in the same way Justice lawyers are, the system of lawyer 1A and lawyer 2A and 2B and so on, in the manner of the federal government. They are paid the same as Justice lawyers.

Ms Phinney: Do you have any idea how their salaries would rate with the Court Challenges salaries?

Mr. Yalden: I asked our staff for a breakdown of what they had in the Court Challenges Program staff. There is a director, who I don't believe is a lawyer. There is someone who is described as a senior lawyer. You would have to know what that person's grade was in Public Service terms. I don't know, but we could easily find out for you. Then you would know what he or she was paid relative to Justice lawyers.

• 1005

There are two people who are described as being equality rights legal analysts. I don't know whether those are lawyers or not. If they are, their salaries would bear some relationship to what lawyers are paid in Justice.

Ms Phinney: They claim that they can do the processing, that they can take these cases to court at a rate so much lower than if they went through the Department of Justice. Do you know how they would be able to do that?

Mr. Yalden: The taking to court is usually done, as far as I know, not by those people but by outside counsel who are representing whatever group it is that brings the action in court. I believe most lawyers are charging reduced fees. Some of them, I understand, even work for nothing. It may be this that they meant.

There is a lot of what I think the lawyers call *pro bono* work in here. I think that's partly what I had in mind when I commented in my opening remarks that this is not a costly affair. You've seen that the maximum for litigation is \$35,000. I think there is a possibility of an exceptional \$25,000 in addition to that.

My understanding is that \$35,000 is peanuts in the legal profession these days. I don't know how much time it buys you for a high-priced litigation lawyer or a corporate lawyer, but not much. The very fact that it's that small an amount suggests to me that they're getting very good value for money.

[Traduction]

techniques. En effet, il lui fallait déterminer si les directeurs de scrutin relevaient directement de lui ou s'ils étaient choisis de façon distincte. Cette affaire aura permis d'éclaircir la situation et le directeur général des élections prendra probablement toutes les mesures que les personnes handicapées auraient voulu qu'il prenne en modifiant la Loi électorale.

Mme Phinney: Un certain nombre d'avocats font partie de votre personnel, n'est-ce pas?

M. Yalden: Oui.

Mme Phinney: Touchent-ils approximativement la même rémunération que les avocats du ministère de la Justice?

M. Yalden: Ce sont des avocats du ministère de la Justice et leur taux de rémunération est donc le même dans la plupart des cas. Ils tombent dans les mêmes catégories que les avocats du ministère de la Justice: 1A, 2A et 2B, et ainsi de suite, comme c'est le cas au gouvernement fédéral, et touchent la même rémunération que les avocats du ministère de la Justice.

Mme Phinney: Comment leurs salaires se comparent-ils à ceux des avocats du Programme de contestation judiciaire?

M. Yalden: J'ai demandé à mon personnel une ventilation de l'effectif du Programme de contestation judiciaire. Il y a un directeur qui, je crois, n'est pas avocat. Une autre personne porte le titre d'avocat principal. Il faudrait savoir quel est le grade de cette personne dans la fonction publique. Personnellement, je n'en sais rien, mais nous pourrions facilement trouver ce renseignement pour vous. À ce moment-là, on pourrait savoir combien cette personne touche comparativement aux avocats du ministère de la Justice.

Il y a aussi deux analystes juridiques spécialistes de l'égalité des droits. J'ignore s'il s'agit d'avocats ou non. Si ce sont des avocats, leur salaire serait sensiblement le même que celui des avocats du ministère de la Justice.

Mme Phinney: Ils affirment qu'ils sont en mesure d'instruire ces causes devant les tribunaux à un coût beaucoup moindre que par l'entremise du ministère de la Justice. Comment peuvent-ils faire cela?

M. Yalden: À ma connaissance, ce ne sont pas ces gens-là, mais des avocats de l'extérieur représentant un groupe quelconque, qui engagent des poursuites devant les tribunaux. Je pense que la plupart des avocats réduisent leurs honoraires. Certains travaillent même pour rien. C'est peut-être cela qu'ils voulaient dire.

Je crois qu'il y a énormément de bénévolat dans ce secteur. C'est en partie ce à quoi je songeais lorsque j'ai dit, dans ma déclaration préliminaire, que ce programme ne coûtait pas très cher. Le coût maximum d'un litige se chiffre à 35,000\$. Je crois que, dans les cas exceptionnels, on peut y ajouter un autre 25,000\$.

De nos jours, 35,000\$, c'est une bagatelle pour des frais juridiques. Je ne sais pas pendant combien de temps vous pouvez retenir les services d'un avocat réputé pour les questions contentieuses ou d'un avocat d'affaires, mais pas très longtemps. Le simple fait qu'il s'agisse d'une petite somme me porte à croire qu'ils font une très bonne affaire.

[Text]

I am not sure what can be meant by someone who says it would cost more if it were carried by Justice, because it wouldn't be carried by Justice. Justice would probably be arguing against it.

The Chairman: The suggestion was made that the department would take over some of the role of the Court Challenges Program, that their lawyers are there, and there would be more expenses using these *pro bono* lawyers from the private sector.

Mr. Yalden: I can't see, and I've never been able to see, Mr. Chairman, how Justice could play that kind of role in this business. The whole reason for having the Court Challenges Program at arm's length from the government was precisely so that the government would not get to choose cases that it wanted litigated. If Justice lawyers and the Department of Justice under the minister's authority were able to decide which cases would be the only ones to be litigated, we would be in a problem, wouldn't we? This is the purest conflict of interest I can imagine.

Ms Phinney: That is what the Justice Minister is suggesting. She doesn't see why they couldn't take it over themselves.

Mr. Yalden: I saw some quotations attributed to the Minister of Justice. I think she seemed to be saying that there were some cases that they financed in any event. That's true. Justice does sometimes carry a case if it is of interest to them.

But the obvious answer to that is that the government should not place itself in a position where it is judge, and jury, and advocate, all at the same time. I don't think that can be taken as a serious proposition.

The Chairman: I think you have raised some very important questions for those of us who are lay people in this legal field. I share some of the concerns that you have brought forward. Maybe we can discuss that further later, and perhaps with our own staff as well.

M. Joncas (Matapédia—Matane): Merci, monsieur le président. Je notais, dans votre déclaration liminaire, qu'il ne suffit pas de proclamer certains droits pour qu'ils soient respectés. Mais vous disiez qu'il faudrait peut-être certainement commencer par faire éclater le mythe selon lequel tout ce que nous demandons de faire est nécessairement respecté. J'aimerais savoir comment, précisément, le programme de contestation judiciaire pourra nous permettre de faire éclater ce mythe. Est-ce que, dans ce sens, il est utile?

M. Yalden: Je crois que c'est par l'action même de ce programme qu'on essaie de dissiper ce mythe. J'appelle cela un mythe parce qu'il y a, il me semble, des arguments que j'ai entendus récemment selon lesquels la jurisprudence est claire et il n'y a pas de problème. On connaît très bien ce que veut dire la loi du côté des droits humains et maintenant on peut confier cette responsabilité à des organismes comme le nôtre.

• 1010

[Translation]

Je ne sais pas comment on peut affirmer qu'il en coûterait plus cher si le ministère de la Justice s'en chargeait, parce que le ministère ne pourrait pas le faire. En fait, il ne serait probablement pas d'accord.

Le président: On a évoqué la possibilité que le ministère se charge du Programme de contestation judiciaire, puisqu'il a déjà des avocats à sa dispositions et qu'il en coûte plus cher d'avoir recours à des avocats bénévoles du secteur privé.

M. Yalden: Monsieur le président, je ne peux pas et je n'ai jamais pu comprendre comment le ministère de la Justice pourrait jouer ce genre de rôle. Si l'on a décidé que le Programme de contestation judiciaire devait être indépendant du gouvernement, c'est précisément pour que celui-ci ne puisse pas choisir les causes qu'il veut entendre en justice. Si les avocats du ministère de la Justice et leurs fonctionnaires, sous l'autorité du ministre, étaient en mesure de décider quelles affaires seraient entendues, cela créerait un problème, n'est-ce pas? Je ne peux imaginer un pire conflit d'intérêts.

Mme Phinney: Mais c'est ce que propose la ministre de la Justice. Elle ne semble pas voir d'objection à ce que le ministère assume lui-même ce rôle.

M. Yalden: J'ai vu certaines citations attribuées à la ministre de la Justice. Elle semble dire que, de toute façon, il arrive que certains dossiers soient financés par le ministère. C'est vrai. Le ministère de la Justice appuie parfois une cause, si c'est dans son intérêt.

Mais il m'apparaît évident que le gouvernement ne peut être à la fois juge, juré et avocat. Je ne pense pas que l'on puisse prendre au sérieux une telle proposition.

Le président: Vous avez soulevé des questions très importantes pour ceux d'entre nous qui sommes des profanes dans le domaine juridique. Je partage certaines des préoccupations que vous avez évoquées. Nous pourrions peut-être en discuter plus avant une autre fois, et même avec notre propre personnel.

Mr. Joncas (Matapédia—Matane): Thank you, Mr. Chairman. In your opening statement, you said that it is not sufficient to proclaim legal rights to ensure their application. In your opinion, we must begin by ridding ourselves of the myth that all we have to do is proclaim legal rights and they will be respected. I would like to know how, specifically, the Court Challenges Program will enable us to dispel this myth. In a way maybe this myth is useful.

Mr. Yalden: It is through the achievements of this Program that we are trying to dispel this myth. If I talked about a myth, it is because I have recently heard some arguments to the effect that the case law is clear and that there is no problem. The interpretation of the Human rights legislation being well known, this responsibility can now be entrusted to organizations such as ours.

Ce que je dis, c'est que le processus de clarification de la Loi et de la Charte est un processus très long. Dans le cas de nos amis américains, leur *Bill of rights* date d'il y a 200 ans et ils continuent, comme vous pouvez le voir: toutes les

What I'm saying is that the process of clarification of the law and the Charter is a very long one. Take, for example, our American friends. Their Bill of Rights is over 200 years old and it's obvious that they're still working at clarifying it

[Texte]

semaines, les journaux rapportent qu'il y a une cause devant la Cour suprême aux États-Unis où un point ou un autre en litige est réglé par la Cour. Ces points touchent assez souvent à des droits fondamentaux des Américains.

J'ai mentionné cela simplement pour indiquer qu'on ne règle pas ces questions fondamentales des droits de la personne en 5 ans, en 10 ans ou en 20 ans. C'est un processus qui continue et il ne faut pas—absolument pas—penser qu'une fois la Charte adoptée en 1982 et entrée en vigueur en 1985, le tour est joué et qu'il n'y a rien de plus à faire.

Si vous aviez devant vous M^{me} Wilson, par exemple, je suis certain qu'elle vous dirait qu'il va falloir s'attendre à ce que les cours—en particulier la Cour suprême du Canada—soient saisies des causes constitutionnelles concernant la Charte d'ici des décennies pour clarifier lentement ce que signifie la Charte en pratique.

Par exemple, la Charte parle de non-discrimination. J'ai cité la cause dite *Andrews vs BC* où il était question de savoir si une personne qui n'était pas citoyenne canadienne pourrait avoir accès au Barreau. La Cour suprême a dit oui. Beaucoup de Canadiens auraient peut-être dit: Le fait d'exiger que l'on doit être citoyen du Canada pour devenir membre du Barreau n'est pas une règle tellement idiote. Mais telle n'était pas la réponse de la Cour. Et d'ailleurs, en rendant son jugement, la Cour a statué sur des questions beaucoup plus larges concernant l'égalité des droits.

Or, pour nous, cette décision de la Cour suprême du Canada sur ce que veut dire l'égalité est très importante et influence profondément le travail des tribunaux des droits de la personne, parce que ces derniers citent habituellement les décisions de la plus haute instance canadienne, la Cour suprême.

Bref, sans un programme de contestation judiciaire comme celui-ci, les personnes qui ont le plus besoin de faire clarifier leurs droits risquent de ne pas avoir accès au système. Le système est fermé pour eux à cause d'un manque de ressources.

M. Joncas: Justement, on entend souvent dire que ce sont toujours les mêmes groupes qui utilisent ce programme et, bien souvent, c'est un peu redondant. La question qui me vient donc à l'esprit est la suivante: Est-ce que les groupes comme les autochtones, par exemple, les femmes autochtones ont déjà utilisé le programme? Est-ce que ce programme leur a été utile? Parce qu'on entend dire que ces groupes ne peuvent pas bénéficier clairement de la Charte des droits.

M. Yalden: J'ai entendu le commentaire selon lequel ce sont toujours les mêmes groupes. Je dirais, quant à moi, que s'il y a des groupes particulièrement actifs dans ce domaine, eh bien, tant mieux. Si par exemple, le groupe de femmes qui s'appelle en anglais *LEAF, or Legal Education Action Fund*, est très actif dans ce domaine, si les avocats féminins qui travaillent pour ce groupe poussent la cause des femmes au Canada, eh bien je dirais tant mieux. Je n'ai pas de chiffres indiquant dans quelle proportion le programme est utilisé par tel ou tel groupe mais vous en avez sans doute puisque vous possédez tous les détails qui vous ont été fournis par le programme lui-même.

Quant à l'usage des groupes autochtones, je n'ai pas l'impression qu'ils ont utilisé ces programmes. Vous savez, je crois qu'il y a un autre programme financé par le ministère des Affaires indiennes qui touche à leurs intérêts propres.

[Traduction]

Every week, the papers report that there is a case before the United States Supreme Court or another which was settled. Often enough, these cases concern the fundamental rights of Americans.

I mentioned that example simply to show you that basic human rights issues are not settled in five, ten or twenty years. It's an ongoing process and we cannot, for a moment, have believed that once the Charter was adopted in 1982 and took effect in 1985, the issue was settled and that nothing else needed to be done.

If, for example, Mrs. Wilson were before you, I'm sure she would tell you that we should expect constitutional cases concerning the Charter to come before the courts—especially the Supreme Court of Canada—before we understand the Charter's practical application which would take decades.

For example, the Charter mentions non-discrimination. I talked about the *Andrews vs. B.C.* case which dealt with the right of a non-Canadian to become a member of the bar. The Supreme Court ruled in favour of this. Many Canadians might have said: It might be a good idea that only Canadian citizens can become members of the bar. But the court was not of this opinion. Incidentally, in handing down its decision, the court ruled on a number of much broader issues concerning the equality of rights.

Therefore, the decision the Supreme Court of Canada handed down on the meaning of equality is very important to us and greatly influences the work of human rights tribunals, since they usually quote decisions of the highest court in Canada, the Supreme Court.

In short, without a Court Challenges Program such as this one, people who most need to have their rights clarified might not have access to the system. The system is closed to them for lack of resources.

Mr. Joncas: But we often hear that the same groups always use the Program and that many cases were somewhat redundant. I therefore ask the following: Have groups such as native people, for example, or native women used the program? Was the program helpful to them? We often hear that these groups don't clearly benefit from the Charter of Rights.

Mr. Yalden: I also heard that the Program was always used by the same groups. To my mind, if some groups repeatedly take advantage of the Program, then good for them. The fact that the group of women called LEAF, or Legal Education Action Fund, or that female lawyers working to advance women's rights in Canada, avail themselves of the Program is, to my mind, a good thing. I can't tell you how often a certain group uses the Program, but you probably have all this information already from the Program itself.

As for native groups, I don't believe they went through the Program. In fact, I believe there is a separate program financed by the Department of Indian Affairs which concerns their own specific interests.

[Text]

Dans les grandes causes telles *Sparrow*, il n'y a pas eu d'aide de ces programmes, *I don't know*, je ne sais pas.

• 1015

M. Pentney: Je pense qu'il n'y a pas beaucoup de causes maintenant. L'interaction, comme vous le savez, entre les droits autochtones et les droits à l'égalité est un problème très technique et très politique. C'est très difficile. Et je pense qu'il y a beaucoup de questions fondamentales pour les groupes autochtones, les femmes ou les autres groupes.

M. Yalden: Je crois, monsieur Joncas, que c'est un point important que vient de mentionner notre avocat général, M. Pentney. Assez souvent, les causes avancées par les groupes autochtones ne sont pas avancées sur la base de l'article 15 de la Charte. Ce sont seulement les articles 15 et 23—cet dernier touchant aux questions linguistiques—qui sont couverts par ce programme.

Par conséquent, une cause portée par un groupe autochtone touchant à des droits autochtones ne serait pas subventionnée, si je comprends bien, par ce programme-ci mais par d'autres programmes.

M. Joncas: Une dernière question, monsieur le président.

Nous sommes actuellement en train de poursuivre des discussions constitutionnelles. Toute la question est donc actuellement sur la table. Est-ce que, à l'heure actuelle, on peut concilier facilement l'application d'un programme comme celui-ci aux présentes discussions? Est-ce qu'on peut dire qu'il n'y a aucune incidence? Peut-on facilement concilier discussions constitutionnelles et application de ce programme?

M. Yalden: L'application de ce programme?

M. Joncas: Oui.

M. Yalden: J'aurais dit qu'il me semble un peu contradictoire d'avancer continuellement dans ce domaine constitutionnel et, en même temps, de tuer ce programme. Parce qu'il me semble qu'un des résultats possibles des discussions actuelles dans le domaine constitutionnel pourrait être de compliquer encore une fois la situation constitutionnelle et, qui sait, de toucher même à des questions de droits à l'égalité. Et si tel était le cas, il n'y aurait à mon avis pas moins de raisons pour avoir un programme comme celui-ci, au contraire. Et surtout que cela ne coûte pas cher.

M. Joncas: Merci.

Le président: Merci, monsieur Joncas.

Mr. Koury (Hochelega—Maisonnette): Mr. Yalden, on page 2 in the bottom paragraph you mention that the Court Challenges Program was just:

to enable Canadians to enjoy their rights to equality and protection from discrimination in a practical way. The proposition that the main points of Charter jurisprudence as it relates to equality rights have now been settled seems to me to fly in the face of the facts.

[Translation]

In landmark cases such as the *Sparrow* case, I don't believe they got help from those programs. I don't know.

Mr. Pentney: I don't think there are too many cases before the courts right now. As you know, the relationship between native rights and equality rights is a very technical and political matter. It is not easy. There are still many basic questions which need to be resolved concerning native groups, women or other groups.

Mr. Yalden: Mr. Joncas, I believe our general counsel, Mr. Pentney, just raised an important point. Native groups often enough don't argue a case by citing article 15 of the Charter. Only articles 15 and 23—the latter deals with language matters—are covered by the Program.

Consequently, a native group arguing a native rights matter would not be subsidized, unless I am mistaken, by this program, but by others.

Mr. Joncas: I have a final question, Mr. Chairman.

We are in the midst of a constitutional debate. The issue is therefore on the table. Can we, therefore, easily link this kind of program to the current debate? Does the Program not have any relevance whatsoever? Can we bring together the constitutional discussions and the implementation of the Program?

Mr. Yalden: The implementation of this program?

Mr. Joncas: Yes.

Mr. Yalden: To my mind, it is a bit of a contradiction to try to make progress on the constitutional front while, at the same time, killing this program. It seems to me the possible outcome of the current constitutional debate might, once again, complicate the constitutional issue and, who knows, even effect equality rights issues. If this is the case, there would not be fewer reasons to have a program like this one, on the contrary, there would be more. Especially since it is not expensive.

Mr. Joncas: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Joncas.

M. Koury (Hochelega—Maisonnette): Monsieur Yalden, dans le paragraphe au bas de la page 2 vous mentionnez que le Programme de contestation judiciaire a été mis sur pied:

Pour permettre aux Canadiennes et Canadiens de faire valoir en pratique leurs droits à l'égalité et d'être protégés contre la discrimination. La théorie voulant que les principaux éléments de jurisprudence afférents à la Charte et reliés aux droits à l'égalité sont déjà en place ne correspond aucunement à la réalité.

J'aimerais savoir ce que vous voulez dire par cela.

M. Yalden: C'est faux.

I want to know what you mean by that.

Mr. Yalden: I mean it's false.

[Texte]

Mr. Koury: That's a short answer.

Mr. Yalden: You mean, why didn't my speech writer use this phrase rather than "in the face of the facts"?

Mr. Koury: Yes.

Mr. Yalden: I will have to ask him.

I am saying in plain ordinary language that the idea that had been put forward by some people these past few weeks that we don't really need this program any more because the jurisprudence is clear, all the questions and issues have been resolved, in my view is false, wrong, incorrect.

Mr. Koury: As a matter of fact, I had brought that question up, but I wanted to make sure that it was your intention in that part.

Mr. Yalden: It is an argument, of course, that people will make. I was trying to say earlier that I find it interesting that in the United States they have been working on jurisprudence in respect of what we call equality rights, the Bill of Rights, for 200 years now, and they aren't finished yet.

Mr. Koury: Yes. That stuck in my mind just a while back. I don't think we will settle all our cases, because not one has a duplicate. Each and every one will definitely be a different situation and different fact.

• 1020

I also questioned other witnesses and asked them if it would be feasible or acceptable if the provinces would share in that program, and if they are not allowed to share, why.

Mr. Yalden: Mr. Chairman, I would think it would be a first-class thing if the provinces were prepared to share in the cost of this program. I think the cost is something like \$2.75 million a year. That sounds like a lot of money, but we all know that it is not in 1992 and beyond. It would be a great thing if the provinces were prepared to share in this. It would be a great thing if the Canadian Bar Association or the private sector were prepared to share in this program.

But my point, sir, is that it is important that the program carry on. If the Government of Canada is able to persuade the Prime Minister of Canada, or the Minister of Justice is able to persuade her colleagues, that the provinces should each chip in \$100,000—

Mr. Koury: That is what I figured.

Mr. Yalden: —that would be wonderful. But we have not been in that situation up to now. I haven't any idea whether the provincial governments would be prepared to do that.

We had suggested back in 1989, when this issue was before the committee, that the provisions of eligibility be broadened, as so-called provincial cases are not eligible for support from the Court Challenges Program; it has to be a so-called federal case. Now, it happens that some of the more important cases relating to equality rights and non-discrimination in this country have been so-called "provincial cases". One of the latest ones is the Alberta

[Traduction]

M. Koury: C'est une réponse bien courte.

M. Yalden: Vous me demandez pourquoi celui qui a rédigé mon discours n'a pas dit que c'était faux plutôt que «ne correspond aucunement à la réalité»?

M. Koury: Oui.

M. Yalden: Je vais devoir lui demander.

Je dis tout simplement que l'opinion énoncée par certaines personnes, au cours des dernières semaines, selon laquelle nous n'avons plus besoin de ce programme parce que la jurisprudence est claire et que toutes les questions et problèmes ont été résolus est, à mon avis, fausse, inexacte, incorrecte.

M. Koury: En fait, j'ai posé cette question, mais je voulais m'assurer que c'était là bel et bien votre pensée.

M. Yalden: Évidemment, c'est un argument que certaines personnes avanceront. J'essayais de dire plus tôt que je trouve intéressant que les États-Unis travaillent toujours sur la jurisprudence dans le domaine des droits à l'égalité, le *Bill of Rights*; ils y travaillent depuis plus de 200 ans, mais n'en ont pas encore terminé.

M. Koury: Oui. Cela m'avait également frappé. Je ne crois pas que nous allons régler toutes nos causes, parce qu'il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Chaque cause sera unique en son genre.

J'ai aussi demandé à d'autres témoins s'il serait possible, ou s'ils trouveraient acceptable, que les provinces participent au financement de ce programme et sinon, pourquoi.

M. Yalden: Monsieur le président, si les provinces voulaient bien participer au financement de ce programme ce serait formidable. Je crois qu'il coûte environ 2,75 millions de dollars par an. Cela semble faire beaucoup d'argent, mais nous savons tous que, relativement au budget, c'est très peu. Si les provinces voulaient bien participer à ce financement, ce serait extraordinaire. Si l'Association du Barreau canadien ou le secteur privé voulaient bien y participer, ce serait merveilleux.

Le point essentiel, cependant, monsieur, est le maintien de ce programme. Si le gouvernement du Canada arrivait à persuader le premier ministre ou si la ministre de la Justice arrivait à convaincre ses collègues que chaque province devrait verser 100,000\$...

M. Koury: C'est ce que j'avais calculé.

M. Yalden: ...ce serait merveilleux. Mais nous n'en sommes pas là. Je ne sais absolument pas si les gouvernements provinciaux accepteraient.

Nous avons suggéré en 1989, alors que votre comité étudiait cette question, l'élargissement du champ d'application du Programme de contestation judiciaire qui se limite aux causes dites fédérales et non aux causes provinciales. Certaines des causes les plus importantes concernant les droits à l'égalité et à la non-discrimination sont du ressort provincial. Une de ces dernières concerne l'Alberta Dairy Pool et le jugement comporte des attendus

[Text]

dairy pool case, which established some very important conclusions in respect of the requirement to accommodate people; in this case, a person whose religion was rather different from that of some of us in terms of when he could work and when he couldn't work. The Supreme Court came down with a very important decision on this. It was a so-called provincial case.

We would like to see it broadened. If the provinces were in the act in terms of financing, I suppose it would be broadened. But I am afraid it goes well beyond the mandate of the Canadian Human Rights Commission to ask, let alone answer, the question of whether the provinces would be prepared to share or not. But I think it would be a grand thing if they did.

Mr. Koury: That is what I was asking you.

The cost of certain cases has gone up to as much as \$300,000 to reach the Supreme Court. I find that quite expensive. I know if I had to pay it, it would be. As our budget is \$2.75 million, how many cases could we do yearly by all the groups that would bring in their cases?

Mr. Yalden: Mr. Chairman, my understanding was that there is a cap at \$35,000 per litigation, with an exceptional possibility of raising that by another \$25,000, which would make it about \$60,000 in all, which comes nowhere near the kind of money you are talking about. But I presume that means—

Mr. Koury: Going to the Supreme Court.

Mr. Yalden: Yes. But I presume that the limits placed on the amount of money the federal government will give under this program, or the amount of money that is available, inevitably means that lawyers who are carrying these cases for the groups have to do so on a reduced fee basis. They can't be charging the \$300,000, or whatever it is, because the program doesn't provide for that kind of money. Even if you allow for \$25,000 or \$35,000 per level, that doesn't give you that kind of money, going through the Federal Court and the—

Mr. Koury: That is what was mentioned.

Mr. Yalden: Someone else would have to pay a piece of this, or the lawyers would have to take reduced fees. I hope the latter.

• 1025

Mr. Koury: Yes, I hope they do.

Mr. Yalden: I suppose you've heard from LEAF. If you haven't, then you could ask them what they pay their lawyers, but I suppose it's a reduced fee.

Mr. Koury: Well, I've heard of the \$35,000 and \$25,000 capping, but I also heard that by the time it reaches the Supreme Court from one to another it could reach as high as \$300,000.

Mr. Yalden: I think it's \$35,000 per level.

Ms Phinney: I think that figure is if it's not in the program.

Mr. Yalden: Oh, if it's not in the program.

Ms Phinney: If somebody is doing it on their own.

[Translation]

très importants sur le respect de certains droits de la personne. En l'occurrence, il s'agissait de quelqu'un dont la religion, différente de celle de certains d'entre nous, lui imposait un régime de travail différent. La décision prise dans cette affaire par la Cour suprême est très importante. Au départ, c'était une cause dite provinciale.

Nous aimerions que le champ d'application soit élargi. Si les provinces participaient au financement, je suppose qu'il en serait ainsi. Mais je crains que le mandat de la Commission des droits de la personne ne lui permette pas de vous dire si, oui ou non, les provinces seraient disposées à participer financièrement à ce programme. Si elles l'étaient, ce serait formidable.

M. Koury: C'était ma question.

Certaines causes coûtent déjà 300,000\$ avant d'atteindre la Cour suprême. Je trouve cela très cher. Je sais que si je devais payer, ce le serait pour moi. Avec notre budget de 2,75 millions de dollars, combien de causes pourrait-on défrayer par année?

M. Yalden: Monsieur le président, je crois que le plafond est fixé à 35,000\$ par affaire, avec la possibilité dans certains cas exceptionnels, d'y ajouter 25,000 autres dollars, ce qui fait en tout environ 60,000\$ c'est-à-dire bien moins que le chiffre que vous venez de citer. Et je suppose que cela veut dire. . .

M. Koury: Jusqu'à la Cour suprême.

M. Yalden: Oui. Mais je suppose que le plafond imposé par le fédéral signifie obligatoirement que les avocats qui défendent ces causes le font à tarif réduit. Ils ne peuvent demander des honoraires de 300,000\$, ou que sais-je encore, car ce programme ne couvre pas de telles dépenses. Même si 25,000\$ ou 35,000\$ sont autorisés par palier, il n'y a pas suffisamment d'argent pour financer les audiences devant la Cour fédérale, puis devant. . .

M. Koury: C'est ce qui nous a été dit.

M. Yalden: Il faut que quelqu'un contribue ou que les avocats acceptent de travailler à tarif réduit. J'espère que c'est le cas.

M. Koury: Moi aussi.

M. Yalden: Je suppose que vous avez entendu les représentantes du Fonds d'action et d'éducation juridique pour les femmes. Sinon, vous pourriez leur demander ce qu'elles versent à leurs avocats, mais je suppose qu'ils travaillent, pour elles, à tarif réduit.

M. Koury: J'ai entendu parler de ces plafonds de 35,000\$ et de 25,000\$, mais j'ai aussi ouï dire que, pour que le dossier atteigne la Cour suprême, il peut parfois en coûter jusqu'à 300,000\$.

M. Yalden: Je crois que c'est 35,000\$ par palier.

Mme Phinney: Je crois que ce chiffre concerne les cas auxquels le Programme ne s'applique pas.

M. Yalden: Oh, qui sont en dehors du programme.

Mme Phinney: Quand on prend l'initiative tout seul.

[Texte]

Mr. Yalden: If it's not in the program, then the sky is the limit.

Mr. Koury: Is that it?

Mr. Yalden: Whatever the traffic will bear. I hesitate to think what some cases cost to carry through the courts to the Supreme Court of Canada, but within the program the limit is either \$35,000 or \$25,000 per level. That is my understanding. I don't know whether they count the Trial Division of the Federal Court and the Federal Court of Appeal as two. I suppose you would, and then the Supreme Court.

I suppose you could get up to a higher amount than just the \$35,000 we're talking about, but I don't quite see how you can get to \$300,000.

Mr. Koury: I have those notes. I have to look back. You've just brought that up in my mind. Anyway, I want to thank you very much, Mr. Yalden.

The Chairman: Mr. Koury has raised an area I wanted to get into; namely, the filling of this void that we have now. You alluded a moment ago in your presentation, Mr. Yalden, to the possibility of your commission taking on some administrative aspects of what the Court Challenges Program has been doing. We have been told by other witnesses in the past that you're pretty well filled up and you're almost taxed to the limit now in terms of your abilities to cope with the number of cases that come before you. Would you find it feasible to take on those administrative components of the Court Challenges Program as it has existed in the past?

Mr. Yalden: The reason I mentioned this earlier today is that Mrs. Gaffney had asked the question of one of the earlier witnesses and another question had been asked and I thought we shouldn't try to hide from that question.

I personally don't think it's a particularly good fit in the sense that we are full doing all the things we are required by law to do and we don't have extra staff for embarking on new enterprises. But what I wanted to say was if it turned out that way, if there was a cheaper way of doing it by somehow incorporating the staff work that goes into this as against the panel that actually makes the final decision, if it could be shown to be cheaper and if we could help in that respect, then it would seem to me it would be our duty to do so and you would want us to do so.

We certainly have the advantage of being an independent organization. We're not an arm of government, so you couldn't come up with the accusation, like the Department of Justice, that we were picking only the cases we liked to recommend for litigation.

Having said that, I think you would still have to have the panel that you now have, which I understand is recommended by the various advocacy groups and appointed by the minister. You would have to have that separate panel system because our commissioners, as against our staff, who come to Ottawa once a month for a couple days to decide on our cases, couldn't possibly combine that with this kind of operation even four times a year.

[Traduction]

M. Yalden: Dans ce cas, il n'y a pas de limite.

M. Koury: Vraiment?

M. Yalden: C'est une question de moyens. J'hésite à penser combien coûte le cheminement de certaines causes jusqu'à la Cour suprême, mais ce programme impose un plafond de 35,000\$ ou de 25,000\$ par palier, sauf erreur. Je ne sais si l'on compte la Section de première instance de la cour fédérale et la Cour d'appel comme deux paliers. Je le suppose, puis vient la Cour suprême.

Dans certains cas, cela peut probablement dépasser ces 35,000\$, mais je ne vois pas comment on peut atteindre 300,000\$.

M. Koury: J'ai ces notes. Il faudra que je vérifie. Vous venez de m'y faire penser. Quoi qu'il en soit, je vous remercie infiniment, monsieur Yalden.

Le président: M. Koury vient de soulever une question qui m'intéresse, à savoir: comment combler le vide que nous avons devant nous. Dans votre exposé, monsieur Yalden, vous avez parlé de la possibilité que votre commission assume certains aspects administratifs confiés jusqu'à présent au Programme de contestation judiciaire. D'autres témoins nous ont dit que vous avez déjà largement votre compte et que vous êtes pratiquement arrivés au point de saturation avec le nombre de dossiers dont vous êtes saisis. Vous sera-t-il possible de prendre en charge les éléments administratifs de l'ancien Programme de contestation judiciaire?

M. Yalden: Si j'en ai parlé un peu plus tôt aujourd'hui, c'est parce que Mme Gaffney avait posé la question à l'un des témoins précédents et, comme on l'a reposée, j'ai estimé qu'il ne fallait pas essayer de l'esquiver.

Personnellement, j'estime que ce ne serait pas une très bonne idée, dans la mesure où nous sommes déjà fort occupés par le mandat que nous a confié la loi et que nous n'avons pas le personnel supplémentaire pour nous permettre de nous lancer dans de nouvelles activités. Je voudrais simplement dire que, si tel était le cas, s'il s'avérait moins onéreux que nous assumions cette fonction à la place du comité qui prend la décision finale, s'il était prouvé que notre participation permettrait de réaliser des économies, il me semblerait alors de notre devoir de le faire et que vous voudriez que nous le fassions.

Nous avons l'avantage certain d'être un organisme indépendant. Nous ne sommes pas une branche du gouvernement, si bien que nous ne pourrions être accusés, comme l'est le ministère de la Justice, de ne choisir que les causes qui nous plaisent.

Cela dit, je crois qu'il faudrait quand même maintenir le comité de décision actuel qui, sauf erreur de ma part, est composé de membres nommés par le ministre sur recommandation des divers groupes d'action collective. Il faudrait que ce système distinct soit maintenu, car nos commissaires qui, à l'opposé de notre personnel, viennent à Ottawa un ou deux jours par mois pour rendre leur décision, seraient dans l'impossibilité de combiner cela avec ce genre d'activités, même aussi peu que quatre fois par an.

[Text]

Apart from the fact that only half of them are lawyers, I don't think their time would permit it. This would mean in practical terms that they would have to be here for a much longer time, and in any event there would be no saving there because they would have to be paid more or less the same per diem as the panel members are now.

So the point I was making, in short, was that if there was some way we could be of assistance and that would help to get this kind of program back on the rails, then I think it would be incumbent on us to accept that duty if Parliament wanted to give it to us. But basically I would vastly prefer, as I am sure the members of the committee would, to see the present system continue.

• 1030

The Chairman: Mr. Yalden, on Mr. Koury's other point about involving the provinces, just to extend that a little bit, do you see any possibility or wisdom in considering the establishment of an institute or a foundation, something into which the federal government would put in a sum of money and an equal sum would be put in by the provinces—you could argue \$5 million or \$10 million, those two sides—as well as getting involvement from the Canadian Bar Association, to which you alluded to a moment ago, and possibly some private sector industries in the country or others in the private sector, and having what we know as the Court Challenges Program run by that institute or foundation at arm's length from government? Could you comment on that?

Mr. Yalden: I think, Mr. Chairman, that would be an excellent way of handling the future of this program. I often feel—and I am speaking more personally now than I am as head of the Canadian Human Rights Commission—that the idea the federal government should pick up the tab for all these things—and I refer to a wide range of things, not just this Court Challenges Program—is probably not the best way of going about things in a country such as this one. It would be better if we had contributions from the provincial level and from in this case the Canadian Bar Association and perhaps from some private sector institutions that would be prepared to chip in. You would have a situation in which the organization running and administering the program would be completely and clearly independent of and at arm's length from the government. I think that would be an excellent thing, provided that organizations like the Canadian Bar Association or private sector institutions or the provinces are prepared to chip in.

I came this morning to try to reinforce the message you have had from other people that this program is a very important one, that it is not an expensive one, and that it is a very profound mistake to do away with it.

As to how it should be financed in the future and how it should be run in the future, I would be open to any suggestion. The one you make, to repeat myself, seems to me to be a very good one because it would involve more people, more institutions, more levels of government than simply having it financed by the taxpayers of Canada through the federal government, through the Department of Secretary of State.

[Translation]

Mis à part le fait que seulement la moitié d'entre eux sont des juristes, je ne pense pas que leur calendrier le leur permettrait. Il faudrait, à toutes fins utiles, qu'ils soient présents à Ottawa pendant beaucoup plus longtemps ce qui, de toute manière, ne permettrait pas de réaliser beaucoup d'économies, car il faudrait qu'on leur verse à peu de chose près, la même indemnité journalière que touchent les membres du comité actuel.

En bref, je voulais simplement dire que s'il y a quelque chose que nous puissions faire pour remettre ce programme en route, j'estime qu'il nous incomberait d'accepter cette responsabilité si le Parlement voulait nous la confier. Mais essentiellement, tout comme vous j'en suis sûr, je préférerais de loin le maintien du système actuel.

Le président: Monsieur Yalden, j'aimerais revenir à l'autre question de M. Koury concernant la participation des provinces. Serait-il judicieux d'envisager la création d'un institut ou d'une fondation, que financeraient à parts égales le fédéral et les provinces—à raison de 5 ou 10 millions de dollars, la question reste à débattre—avec, également, la participation de l'Association du barreau à laquelle vous avez fait allusion tout à l'heure, et peut-être de certaines industries du secteur privé, et qui aurait la charge d'administrer, indépendamment du gouvernement, ce nouveau Programme de contestation judiciaire. Qu'en pensez-vous?

M. Yalden: À mon avis, monsieur le président, ce serait une excellente solution pour l'avenir. Je pense souvent—et c'est plus mon opinion personnelle que celle du responsable la Commission canadienne des droits de la personne—que l'idée voulant que le gouvernement fédéral finance toutes ces activités—et je pense à toutes sortes de programmes et non pas simplement au Programme de contestation judiciaire—n'est probablement pas la meilleure solution dans un pays comme le nôtre. La participation du palier fédéral et, dans ce cas, de l'Association du barreau canadien et peut-être de certaines institutions du secteur privé, serait préférable. L'organisme alors chargé de l'administration de ce programme serait complètement et clairement indépendant du gouvernement. Ce serait une excellente chose à condition que des organismes, comme l'Association du barreau canadien ou les institutions du secteur privé ou les provinces, soient prêts à participer.

Je suis ici ce matin pour renforcer le message de ceux qui sont venus vous dire l'extrême importance de ce programme qui ne coûte pas cher et que ce serait une grave erreur de l'annuler.

Pour ce qui est de son financement et de son administration futurs, je n'ai pas d'idée préconçue. La vôtre, pour me répéter, me semble excellente, car elle suppose la participation d'un plus grand nombre de personnes, d'institutions, de paliers de gouvernement, plutôt que le simple financement du programme par les contribuables du Canada et l'intermédiaire du gouvernement fédéral et du secrétariat d'État.

[Texte]

Ms Phinney: Have you personally made any suggestions to the Prime Minister, who we feel might not have been fully aware of this program being cancelled, that the program be continued, or how you feel about the program? Or do you feel that might interfere with your neutrality?

Mr. Yalden: We have made our position very clear, particularly to the Minister of Justice. I have not written to the Prime Minister directly or anything of that sort. But I would be perfectly prepared to do so if the committee thinks it would be helpful. The position of the Canadian Human Rights Commission has been made very clear publicly on a number of occasions that we support this program and that we would hate to see it disappear.

Ms Phinney: Possibly I speak for everybody if I suggested that it might be helpful if you wrote directly to the Prime Minister.

Mr. Yalden: I will do that.

Ms Phinney: The Minister of Justice won't come and appear before us, nor her department, so we feel that might be a dead-end place to send a letter. Maybe it could go to the Prime Minister.

Mr. Yalden: If that is the wish of the committee, I will certainly do that.

The Chairman: I don't think we are going to pass a motion on it, but I don't see anybody objecting.

Mr. Young, you might speak for the committee.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I will invite him to lunch and pick up the tab.

What would be the incentive for the provinces to pick up some of the tab? It seems to me there are enough strains in this country over jurisdiction between provincial governments and the feds, with the Constitution and everything else. Why would the provinces want to pick up a part of the tab to enforce a piece of legislation that really in the strictest sense doesn't belong to them?

• 1035

Mr. Yalden: The Charter, of course, does belong to them as much as it belongs to the feds. It affects the provinces as much as it does the federal government. The Charter, as a constitutional instrument, belongs to all of us, and we're not talking about ordinary provincial laws or, indeed, ordinary federal laws. We're talking about the fundamental legal document that defines equality rights and language rights in this country. I believe the provinces of Canada should have as much of an interest in equality rights and language rights as does the Government of Canada. Therefore, in terms of their interest, they should definitely have an interest. In terms of whether they should pay or shouldn't pay, it seems to me that's an indication of interest that surpasses all other indications of interest.

[Traduction]

Mme Phinney: Avez-vous personnellement souligné au premier ministre qui, selon nous, ne semble pas être vraiment au courant de l'annulation de ce programme, la nécessité de le maintenir vu son importance? Ou estimez-vous que cela mettrait en danger votre neutralité?

M. Yalden: Nous avons très clairement énoncé notre point de vue, tout particulièrement à la ministre de la Justice. Je n'ai pas écrit directement au premier ministre, ni ne suis intervenu personnellement. Mais je serais tout à fait disposé à le faire si vous croyez que ce serait utile. La Commission canadienne des droits de la personne a publiquement et très clairement exprimé à plusieurs reprises son point de vue. Nous défendons ce programme et n'aimerions pas du tout qu'il disparaisse.

Mme Phinney: Je crois que je m'exprime au nom de tous en disant qu'il serait utile que vous écriviez directement au premier ministre.

M. Yalden: Je le ferai.

Mme Phinney: La ministre de la Justice ni ses représentants ne viendront déposer devant notre comité. Nous estimons donc qu'il ne servirait pas à grand-chose d'envoyer une lettre à la ministre. Il serait peut être préférable de l'adresser au premier ministre.

M. Yalden: Si tel est le souhait du comité, je le ferai certainement.

Le président: Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'adopter une motion, personne ne semble avoir d'objection.

Monsieur Young, vous pourriez parler au nom du comité.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je l'inviterai à déjeuner à mes frais.

Qu'est-ce qui inciterait les provinces à payer une partie de la facture? Il me semble qu'il y a déjà assez de conflits de compétence entre les gouvernements provinciaux et le fédéral, sans compter les problèmes constitutionnels. Pourquoi les provinces accepteraient-elles de payer une partie de la facture pour faire appliquer une mesure législative qui, au sens le plus strict du terme, ne relève pas de leurs compétences.

M. Yalden: La Charte intéresse tout autant les provinces que le fédéral. Elle touche tous les gouvernements. C'est un instrument constitutionnel qui s'applique à tous les Canadiens et les concerne tous. Il ne s'agit pas ici de simples lois provinciales, voire même de simples lois fédérales, mais du document juridique fondamental qui définit les droits à l'égalité et les droits linguistiques du pays. Je crois que ces droits intéressent autant les provinces que le gouvernement du Canada qui sont tous parties prenantes. Leur participation financière serait l'indice que l'intérêt qu'elles y portent passe avant tous les autres.

[Text]

Someone might say that this is all a distinction without a difference, in the sense that it's the same taxpayers who are paying anyway, whether it's the provinces or the federal government or who have you. Indeed, I suppose even the private sector is involved, since it's probably a deduction for a business expense and therefore also comes back to the taxpayer.

But I think the advantage of a suggestion such as the one being made by our chairman is that it shows the interest and commitment of the provincial government, the Bar Association, and certain private sector institutions, as well as the federal government, in this process of clarifying fundamental equality rights in Canada, and that would be the reason I would see for their chipping in. The amounts of money we're talking about, incidentally, would be very small, even for a smaller province.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): As a former language commissioner yourself, maybe you could answer this question. The legislation may have changed to cover that office, but in your experience when you were the commissioner, did you have the tools available to you to enforce Canadian policy on languages without resorting to the court? There was some suggestion in the committee several weeks ago that the language commissioner was empowered to enforce language rights and that we shouldn't really need the Court Challenges Program.

Mr. Yalden: Absolutely not. The language commissioner had in my time, and still does have, quite considerable powers with respect to the language regime as it applies in the federal government and the federal crown corporations, in the federal area generally, but absolutely no power whatever insofar as it touches on provincial matters. But the Charter touches on provincial matters. Section 23, for example, requiring education in the two official languages, certainly touches on provincial jurisdiction.

As members of this committee know, the Court Challenges Program—I don't even know whether it was called that in those days—began with language matters around about 1978, I think. The first cases that were funded by that program were language cases. And some of the most important issues that have been dealt with and financed by this program have been language cases involving the provinces: minority language rights in Manitoba, for example; the status of official languages in Saskatchewan and Alberta; in New Brunswick, the case involving the Acadians and the use of French in the courts. There was a case, *Mahé v. Alberta*, involving the rights of parents to run their own French schools.

All of these issues have been dealt with in part or wholly with moneys that have come out of this program. So it's of tremendous importance, and the language commissioner has no jurisdiction at all, can't touch that. Much as he might like to, he has nothing to say, for example, on French language education, nothing.

[Translation]

Certains pourraient dire que cette distinction ne fait pas beaucoup de différence dans la mesure où, de toute manière, ce sont les mêmes contribuables qui paient, que l'argent soit versé par les provinces ou par le gouvernement fédéral. Je suppose même qu'il en va de même pour le secteur privé, puisque cela se traduira par une déduction fiscale et, qu'en fin de compte, c'est encore le contribuable qui paie.

Mais je crois que l'avantage d'une proposition comme celle qu'a faite votre président est qu'elle montre l'intérêt que portent les gouvernement provinciaux, l'Association du barreau et certaines institutions du secteur privé ainsi que le gouvernement fédéral, à la clarification de nos droits fondamentaux à l'égalité et c'est la raison qui devrait, selon moi, les inciter à participer. Les sommes dont il est question, seraient d'ailleurs très minimes, même pour les petites provinces.

M. Young (Beaches—Woodbine): Votre qualité d'ancien Commissaire aux langues officielles devrait vous permettre de répondre à la question suivante. La loi régissant ce bureau a peut-être changé depuis, mais quand vous étiez commissaire, aviez-vous les instruments nécessaires pour appliquer la politique linguistique canadienne sans recourir aux tribunaux? Il y a plusieurs semaines, on nous a dit que le Commissaire aux langues officielles avait le pouvoir de faire respecter les droits linguistiques et que le Programme de contestation judiciaire n'était pas vraiment utile.

M. Yalden: Absolument pas. De mon temps, et c'est toujours le cas, le commissaire jouissait de pouvoirs assez étendus quant au respect de la loi sur les langues officielles par gouvernement fédéral et les société d'État, au niveau fédéral généralement, mais absolument aucun pouvoir au niveau provincial. Mais la Charte, elle, touche aux affaires provinciales. L'article 23, par exemple, sur l'éducation dans les deux langues officielles, porte, certes, sur la compétence provinciale.

Comme vous le savez, les premières causes prises en charge par le Programme de contestation judiciaire—je ne sais même plus s'il s'appelait ainsi à l'époque—concernaient des questions linguistiques, c'était aux alentours de 1978, je crois. Les premières causes financées par ce programme avaient droit à l'usage des deux langues officielles. Et certaines des questions les plus importantes réglées par le biais de ce programme, et donc financées par lui, portaient sur des questions linguistiques mettant en cause les provinces: les droits linguistiques de minorités au Manitoba, par exemple; le statut des langues officielles en Saskatchewan et en Alberta; la question des Acadiens au Nouveau-Brunswick, et l'utilisation du français dans les tribunaux. Il y a eu l'affaire *Mahé v. Alberta* au sujet des droits des parents à gérer leurs propres écoles françaises.

Toutes ces questions ont été résolues en partie ou entièrement grâce à de l'argent offert par ce programme. Son importance est donc immense et le Commissaire aux langues n'a absolument pas compétence en la matière; il ne peut pas y toucher. Bien qu'il eût aimé beaucoup intervenir, il ne peut rien dire, par exemple, sur la question de l'éducation en langue française, rien du tout.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I have one last question. I have my own views on this, but you could expand a little on the concerns you would have for individuals in the future who are trying to have their own rights established. I'm thinking of an individual who may be severely disabled, who is unemployed, who has never been employed, who has little or no financial resources at all except what social assistance they may receive. What impact would this have on an individual like that who may feel they're discriminated against, for whatever reason? What access does or will that individual have to rectify that wrong?

• 1040

Mr. Yalden: Mr. Chairman, it depends on what the wrong is and who did the wronging.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Let's say in the purest sense that it was the bad guys who did it.

Mr. Yalden: The reason I made that observation is that in certain cases the individual Mr. Young refers to would come to us because there would have been ostensibly a violation of the Canadian Human Rights Act—a person who had been denied a service in the employment office, a person who was disabled, didn't have a job, was looking for one and for one reason or another had a hard time in a Canada Employment Centre. That person would have recourse to us. It wouldn't be a Charter case, in other words.

The point I was trying to make earlier, perhaps in a less articulate way than I would wish, is that some of the very basic ground rules for how these cases work out in our system, whether through the Canadian Human Rights Commission or a Canadian human rights tribunal—the kinds of principles members of a tribunal would consider when trying to determine whether our individual here was a victim of discrimination or not are principles and broad precedents being decided by the Supreme Court, often enough, in the context of Charter cases being financed by this program. So you get your legal underpinnings for this great edifice we built up.

I am going to get lost in this metaphor; I can see it coming.

We are trying to build a legal house, and it's not enough just to say okay, we dug the basement and we put a floor in there—which is the legislation or the Charter of Rights put in the Constitution in 1982—and for the rest of it, forget about it because it's all very clear and the house structure is there basically. We are saying that structure has to be built, and solidly built, over a period of a very considerable number of years, and it's done through the courts in various challenges based on equality rights; that is to say, section 15 of the Charter, or language rights as in section 23, for example. Slowly that body of law is built up.

M. Young (Beaches—Woodbine): Il me reste une dernière question. J'ai ma propre opinion là-dessus, mais vous pourriez peut-être nous expliquer les inquiétudes que vous avez au sujet des personnes qui, à l'avenir, tenteront de faire reconnaître leurs droits. Je songe notamment à quelqu'un qui souffre d'un grave handicap, qui est chômeur, qui n'a jamais travaillé, qui n'a à peu près aucune ressource financière, sauf les prestations d'aide sociale. Quelles seraient les incidences de la mesure proposée sur une personne qui se trouve dans un tel cas et qui estime avoir fait l'objet de discrimination, quel qu'en soit le motif? Quel recours aurait-elle pour faire redresser le tort qu'on lui a causé?

M. Yalden: Cela dépend, monsieur le président. Il faudrait préciser quel est le tort et qui l'a causé.

M. Young (Beaches—Woodbine): Supposons, aux fins de la discussion, que la partie adverse soit complètement dans son tort.

M. Yalden: Je dis cela parce que, dans certains cas, la personne décrite par M. Young s'adresserait à nous à la suite d'une violation flagrante de la Loi canadienne sur les droits de la personne. Ce serait, par exemple, quelqu'un qu'on aurait refusé de servir au bureau de placement, une personne handicapée et sans emploi qui se serait adressée à un Centre d'emploi du Canada et à laquelle on aurait fait des difficultés quelconques. Elle pourrait avoir recours à nous. Autrement dit, ce ne serait pas un cas mettant en cause la Charte.

Ce que j'essayais de dire tout à l'heure, et je ne me suis peut-être pas exprimé aussi clairement que je l'aurais voulu, c'est que les règles de base qui régissent la façon dont ces affaires sont traitées dans notre système, qu'il s'agisse de la Commission canadienne des droits de la personne ou d'un tribunal canadien des droits de la personne, c'est-à-dire les principes que prendraient en considération les membres d'un tribunal pour décider si une personne a été victime ou non de discrimination, sont des principes et des précédents d'ordre général qui ont été établis par la Cour suprême, très souvent dans le cadre de décisions rendues dans des causes relatives à la Charte et financées par ce programme. Voilà donc les fondements juridiques de ce grand édifice que nous voulons construire.

Je sens que je vais me perdre dans cette métaphore.

Nous essayons de bâtir un édifice juridique et l'on ne peut tout simplement pas se contenter de dire que nous allons creuser le sol et installer un plancher, c'est-à-dire la législation ou la Charte des droits enchâssée dans la Constitution de 1982 et que, pour le reste, les gens n'auront qu'à se débrouiller puisque tout est très clair et que la structure de base de l'édifice est déjà installée. Nous affirmons que toute la structure doit être édifée solidement sur un grand nombre d'années et ce seront les tribunaux qui s'en chargeront dans le cadre de diverses contestations fondées sur le droit à l'égalité, c'est-à-dire l'article 15 de la Charte, ou encore les droits linguistiques définis à l'article 23. Cet édifice juridique prendra forme lentement.

[Text]

There is a question, for example, in the language area. The Constitution says that people have a right to schools in the minority language. I can't recall the exact words. Does that mean that people have the right—French-speaking outside Quebec and English-speaking in Quebec—to run their own schools, to have school boards, French-speaking school boards for example, and have some guarantee that when they want to communicate with the school it will be in French, or does it mean simply and only that you have the right to a place, a building somewhere, where they teach in the French language?

These cases have been litigated, I believe, with support from this very program, and the courts have decided that the broader interpretation is the right one, that the parents have more of a right to run their own show in French. That could never have been written into the Constitution.

I don't think a constitution or a bill of rights would ever be written that way; they don't go into that detail. We leave it for the courts to build the rest of this building we're talking about. If you say only those people who can afford it can help to put a few more bricks on the structure and help to build it up into a structure that means something, then in my view we go against all the principles we like to be proud of in this country in terms of equality of access for those who are not powerful and not wealthy as well as those who are powerful and wealthy. That's what this program is all about.

• 1045

The Chairman: As you know, our research staff here is very perceptive on issues such as this. Dr. Young raises the question that suppose this disabled person Mr. Young talks about was denied the right to vote. What process would follow then?

Mr. Yalden: We're getting into some rather detailed, hypothetical questions. Some of these things are covered in the electoral law. For example, certain persons who were mentally disadvantaged were denied the right to vote at one time. I think much of that has been changed, and some of it has been changed by virtue of the cases that would be covered by the Charter program. Others would be cases that a person would probably bring to the Canadian Human Rights Commission, but it would depend on what was involved.

In other words, if a law says a person confined in a mental institution—or whatever the wording is—can't vote, then in my understanding that could be a Charter case. If an individual in a wheelchair can't get into a polling station because there's a step, that's not a Charter case because it's not a law. It's not a provision that can be challenged as being inconsistent with the Constitution. It's something you'd come to us about. You would say you were being denied equality in terms of the electoral law because, although it says everybody can vote, you can't vote because you can't get into the polling station in your wheelchair.

[Translation]

On se pose notamment des questions dans le domaine de la langue. On dit dans la Constitution que les gens ont le droit d'avoir des écoles dans la langue minoritaire. Je ne me rappelle pas le libellé exact. Cela veut-il dire que les francophones hors Québec et les anglophones au Québec ont le droit de diriger leurs propres écoles, de former leurs propres conseils scolaires, notamment des conseils scolaires francophones, et qu'ils ont une quelconque garantie de pouvoir communiquer en français avec les autorités scolaires, ou bien cela veut-il tout simplement dire que les gens ont le droit d'avoir un local, un immeuble où ils peuvent enseigner en français?

Je crois que ces actions judiciaires ont été intentées justement avec l'appui de ce programme et les tribunaux ont décidé que c'est l'interprétation la plus large qui est la bonne, c'est-à-dire que les parents ont véritablement le droit de diriger leurs propres affaires en français. On n'aurait jamais pu inscrire cela dans la Constitution.

Je ne pense pas qu'on puisse jamais rédiger en ces termes une constitution ou une déclaration des droits; on n'entre pas dans de tels détails. On s'en remet aux tribunaux pour édifier le reste de l'édifice dont nous parlons. Si l'on se contente de dire que les gens qui peuvent se le permettre peuvent contribuer en ajoutant quelques briques à la structure pour que l'édifice finisse par prendre forme, à mon avis, on foule aux pieds tous les principes que nous nous targuons de respecter au Canada, c'est-à-dire l'égalité d'accès pour tous, aussi bien ceux qui sont riches et puissants que les démunis. Voilà la raison d'être de ce programme.

Le président: Comme vous le savez, notre personnel de recherche est très perspicace dans les affaires de ce genre. Le docteur Young soulève une question pertinente. Supposons que la personne handicapée évoquée par M. Young se soit vu refuser le droit de vote. Que se passe-t-il en pareil cas?

M. Yalden: C'est une question hypothétique et de détail. La Loi électorale prévoit certains cas de ce genre. Par exemple, à une certaine époque, on a refusé le droit de vote aux personnes mentalement handicapées. Je pense que cela a beaucoup changé, en partie à la suite d'affaires juridiques mettant en cause la Charte. Dans d'autres cas, les plaignants s'adresseraient probablement à la Commission canadienne des droits de la personne. Tout dépend des détails de l'affaire.

Autrement dit, si la loi prévoit qu'une personne confinée à un établissement pour malades mentaux ne peut pas voter, je crois qu'il y aurait matière à invoquer la Charte. Par contre, si une personne qui se déplace en fauteuil roulant ne peut pas aller voter parce qu'il y a une marche qui l'empêche de pénétrer dans le bureau de scrutin, il n'y a pas matière à invoquer la Charte, parce que ce n'est pas une loi qui est en cause. Ce n'est pas une disposition que l'on peut contester comme contraire à la Constitution. En pareil cas, il faudrait s'adresser à nous. Le plaignant pourrait dire qu'il n'est pas traité également au regard de la Loi électorale parce que, même si la loi dit que chacun a le droit de voter, il lui est impossible de le faire vu qu'il ne peut entrer dans le bureau de scrutin en fauteuil roulant.

[Texte]

It would depend on what kind of a case it was. It seems to me some of the cases would clearly be Charter cases and would be eligible for this kind of funding. In the absence of this kind of program, some people would not have access to true equality.

The Chairman: Mr. Yalden and colleagues, I don't see any further questions coming at the moment. On behalf of the committee, I want to thank you and Mr. Pentney for being with us today. You certainly clarified a lot of issues relating to the Court Challenges Program for us and we appreciate the time you've taken to be here with us.

Mr. Yalden: If we can be of any further assistance, please let us know or ask one of your staff to let us know and we'll be delighted to help if we can.

The Chairman: I will just remind the committee members that we are meeting again this afternoon, and because of the unavailability of one witness we're meeting at 4.30 p.m. across the way in the Wellington Building, room 536.

Mr. Young, a point of order?

Mr. Young (Beaches—Woodbine): When you say the Department of Justice is not available this afternoon, does that mean they're not available this afternoon or they're not available, period?

The Chairman: I understood from our very efficient clerk here that Mr. Tait, who was planning to come this afternoon, has been called to Toronto for something to do with a constitutional meeting. He will therefore not be available for some while because he's going to be out of the country. So that's the situation as we understand it at this point.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Mr. Chairman, I can understand that there's all kinds of pressure on everyone in terms of time. It's extremely important that people from the Department of Justice appear before this committee because they have information we don't have that we need. If we're to make an informed, intelligent decision at the end of this process, they have to share that information with us. On what basis did they recommend to the minister—I would assume it was them—that this program be cut or adjusted? They're the only ones who can give us that answer.

I would suggest this committee seriously consider—and we've never done this before—whether we should subpoena either the Minister of Justice or the deputy minister to appear before the committee. I think this committee has a responsibility to answer to the public, and I think public servants have the obligation to appear before a committee of the House of Commons to answer questions when we request them to do so.

Ms Phinney: I'll second that motion, if it is a motion.

[Traduction]

Tout dépend donc des circonstances. Il me semble évident que, dans certains cas, il y aurait clairement matière à invoquer la Charte et à demander de l'aide financière aux termes de ce programme. En l'absence d'un programme de ce genre, certaines personnes ne pourraient pas bénéficier d'une véritable égalité.

Le président: Monsieur Yalden, chers collègues, personne d'autre ne semble avoir des questions à poser. Au nom du comité, je vous remercie, ainsi que M. Pentney, d'être venus nous rencontrer aujourd'hui. Vous avez assurément apporté des précisions utiles sur de nombreux aspects du Programme de contestation judiciaire et nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir nous voir.

M. Yalden: Si nous pouvons vous être utiles, n'hésitez pas à nous le faire savoir, directement ou par personne interposée, et nous nous ferons un plaisir de nous mettre à votre disposition.

Le président: Je rappelle aux membres du comité que nous nous réunissons de nouveau cet après-midi. Comme un des témoins n'est pas disponible, la séance commencera à 16h30 et la réunion aura lieu de l'autre côté de la rue, à la pièce 536 de l'édifice Wellington.

Monsieur Young, vous voulez invoquer le Règlement?

M. Young (Beaches—Woodbine): Quand vous dites que les gens du ministère de la Justice ne sont pas disponibles cet après-midi, voulez-vous dire qu'ils ne le sont pas cet après-midi ou bien pas du tout?

Le président: Notre très compétente greffière me dit que M. Tait, qui devait venir cet après-midi, a été convoqué d'urgence à Toronto pour une réunion qui a rapport à la Constitution. Il ne sera donc pas disponible pour un certain temps puisqu'il doit aussi se rendre à l'étranger. Voilà où nous en sommes.

M. Young (Beaches—Woodbine): Monsieur le président, je comprends que chacun ait des contraintes de temps. Il est de la plus haute importance que des représentants du ministère de la Justice comparaissent devant notre comité, parce qu'ils sont les seuls à pouvoir nous fournir les renseignements qu'il nous faut. Si nous voulons prendre une décision éclairée et judicieuse au bout du compte, il faut qu'ils nous transmettent ces renseignements. Pour quels motifs ces gens-là ont-ils recommandé au ministre—car je suppose que cela vient d'eux—de supprimer ou de modifier ce programme? Ils sont les seuls à pouvoir répondre à cette question.

Je propose que le comité étudie sérieusement la possibilité de citer à comparaître le ministre de la Justice ou le sous-ministre, même si nous ne l'avons jamais fait auparavant. À mon avis, il incombe au comité de tirer cela au clair, au nom de la population, et je crois que les fonctionnaires ont l'obligation de comparaître devant un comité de la Chambre des Communes pour répondre à des questions lorsqu'on le leur demande.

Mme Phinney: J'appuie cette motion, s'il s'agit bien d'une motion.

[Text]

Mr. Young (Beaches—Woodbine): It is not in the form of a motion. It's a suggestion.

Ms Phinney: I think we have to make a motion.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I'm prepared to make it a motion if it's necessary, but rather than clobber the people over the head, I think they should really understand that this committee needs that information. If they're still unwilling to appear before the committee, then I would move the motion, Mr. Chairman.

The Chairman: Perhaps I could read from the latest edition, May 19, 1991, of the Standing Orders of the House of Commons under Standing Order 122(1) on page 84. This is how efficient our clerk is. It states:

No witness shall be summoned to attend before any committee of the House unless a certificate shall first have been filed with the Chairman of such committee, by some member thereof, stating that the evidence to be obtained from such witness is, in his or her opinion, material and important.

It sounds to me as though somebody such as yourself or Ms Phinney—

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Is there a form for that purpose?

The Chairman: Is there a form for a certificate?

Mr. Young (Beaches—Woodbine): What does that mean?

The Chairman: It just has to be something in writing, apparently.

Ms Phinney: I suggested this morning that we do this.

The Chairman: Beth had already raised this issue with me privately before you got onto it. As I interpret this, if one of you, or any member of the committee, were to write to me in a legalized fashion requesting this in writing, we could then consider it at the meeting this afternoon.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Is that what you want to do?

Ms Phinney: Sure. I'll bring one this afternoon.

The Chairman: I think we need it now, do we not?

The Clerk of the Committee: No.

The Chairman: It says the certificate "shall first have been filed with the Chairman".

Ms Phinney: I'll give it to you when we come in before—

The Chairman: Before we have the motion, unless you want to do it now while we are all here.

Ms Phinney: We haven't got the proper stationery.

The Chairman: Can you accept something now in writing while we're here? We have a quorum to vote right now. We might not this afternoon.

[Translation]

M. Young (Beaches—Woodbine): Ce n'est pas vraiment une motion en bonne et due forme, mais plutôt une suggestion.

Mme Phinney: Je pense qu'il faut présenter une motion.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je suis disposé à présenter une motion au besoin, mais plutôt que d'employer la manière forte, je trouve qu'il faudrait faire comprendre à qui de droit que le comité a besoin de cette information. S'ils refusent toujours de comparaître, alors je proposerai une motion en ce sens, monsieur le président.

Le président: Je voudrais vous lire un passage de la dernière édition, datée du 19 mai 1991, du Règlement de la Chambre de Communes. Je cite le paragraphe 122(1) du Règlement à la page 84. Vous pouvez voir comme notre greffière est efficace. Je cite:

Aucun comité ne peut convoquer un témoin à moins qu'un de ses membres n'ait préalablement déposé auprès du président un certificat attestant que le témoignage à recueillir de la sorte est, d'après lui, essentiel.

Il me semble que vous-même ou M^{me} Phinney. . .

M. Young (Beaches—Woodbine): Y a-t-il une formule spéciale à remplir?

Le président: La forme de ce certificat est-elle préétablie?

M. Young (Beaches—Woodbine): Qu'est-ce que cela veut dire?

Le président: Apparemment, il suffit d'en faire la demande par écrit.

Mme Phinney: J'ai proposé ce matin qu'on le fasse.

Le président: Avant votre intervention, Beth m'en avait déjà parlé en privé. D'après mon interprétation, si l'un d'entre vous, ou tout autre membre du comité m'écrivait dans une forme juridique pour en faire la demande, nous pourrions étudier la question à notre séance de cet après-midi.

M. Young (Beaches—Woodbine): Voulez-vous le faire?

Mme Phinney: Absolument. J'apporterai une lettre cet après-midi.

Le président: Je pense qu'il nous la faudrait dès maintenant, n'est-ce-pas?

La greffière du comité: Non.

Le président: Le Règlement dit que le certificat doit être «préalablement déposé auprès du président».

Mme Phinney: Je vous le remettrai avant le début de la séance.

Le président: Avant de proposer la motion, à moins que vous ne vouliez le faire maintenant, pendant que nous sommes tous ici.

Mme Phinney: Nous n'avons pas de papier à en-tête.

Le président: Pourriez-vous accepter dès maintenant une demande faite par écrit, pendant que nous y sommes? Nous avons le quorum pour adopter des motions. Nous ne l'aurons peut-être pas cet après-midi.

[Texte]

The Clerk: Can you pause for a couple of minutes while I draft something?

The Chairman: Sure. What's been raised, Mr. Koury, is that Ms Phinney and Mr. Young, one privately and one publicly, have suggested that there is good reason why we should have a witness here from the Department of Justice, because they had important input into this decision—at least we assume they had important input into the decision—to cancel the program.

The rules of the House of Commons require a certificate to be presented to the chairman of the committee indicating the desire to summon a witness before this committee, and before we can summon that witness we have to have a certificate in writing to indicate that the committee is requesting it.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I'm not a lawyer.

The Chairman: Nor am I.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): But it's my understanding that if you get into that process, then what you have in front of you is a hostile witness. Is that the case?

Mr. B. Young (Committee Researcher): Usually, yes.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I would much rather have someone appear here voluntarily as a public duty.

Mr. Koury: Yes, I would too.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I would suggest that we get in touch with this individual who is the deputy minister and say, look, this is what the committee is proposing to do unless you show up before this committee. If the deputy minister is still travelling around the country and outside the country, and insists on doing that, then I think we should advise him he'll be served with that notice this afternoon.

Ms Phinney: Mr. Chairman, was there any indication from the deputy minister that he would send somebody else?

Mr. Young (Beaches—Woodbine): No. I want the deputy minister.

The Chairman: I was going to ask you if you would settle for somebody else.

Ms Phinney: I was just wondering if he—

The Chairman: You want the deputy.

Ms Phinney: —in his refusal to come, I mean not his refusal but in saying he's busy. . . Normally what you would say if you're the president or the CEO of a company is: "I am busy, but I understand the importance of it. Would you like me to send somebody else?" Did he volunteer to do that?

The Chairman: The clerk advises me that the associate deputy minister was also going to this same meeting and that no other person would be appropriate to send in their place.

• 1055

Mr. Young (Beaches—Woodbine): If we can't get the deputy minister, the only other person I would be satisfied with is the minister himself.

[Traduction]

La greffière: Pourrions-nous faire une pause de quelques minutes pour me permettre de rédiger le texte?

Le président: Bien sûr. Pour votre gouverne, monsieur Koury, M^{me} Phinney et M. Young ont dit, l'une en privé et l'autre publiquement, qu'il importe, à leur avis, que nous entendions un témoin du ministère de la Justice, car les fonctionnaires de ce ministère ont eu leur mot à dire dans la décision d'annuler le programme, du moins nous pouvons supposer qu'ils ont joué un rôle important dans cette décision.

Le Règlement de la Chambre des Communes exige qu'un certificat soit présenté au président du comité pour exprimer le désir de convoquer un témoin. Avant de pouvoir le faire, nous devons avoir par écrit un certificat précisant que le comité en fait la demande.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je ne suis pas avocat.

Le président: Moi non plus.

M. Young (Beaches—Woodbine): Mais je crois comprendre que si l'on procède de cette manière, on se retrouve avec un témoin hostile, n'est-ce-pas?

M. B. Young (rechercheur du comité): Habituellement, oui.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je préférerais de beaucoup qu'un témoin comparaisse volontairement, pour faire son devoir.

M. Koury: J'abonde dans ce sens.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je propose que nous communiquions avec le sous-ministre pour l'informer, de ce que le comité compte faire, à moins que lui-même ne se décide à comparaître. Si le sous-ministre continue à se promener d'un bout à l'autre du pays et à l'étranger, alors je crois que nous devrions l'avertir qu'une citation lui sera signifiée, cet après-midi.

Mme Phinney: Monsieur le président, le sous-ministre a-t-il laissé entendre qu'il enverrait quelqu'un d'autre?

M. Young (Beaches—Woodbine): Non, je veux entendre le sous-ministre.

Le président: J'allais justement vous demander si vous accepteriez quelqu'un d'autre.

Mme Phinney: Je me demandais seulement si. . .

Le président: Vous voulez le sous-ministre.

Mme Phinney: . . . quand il a refusé de venir, enfin, je veux dire quand il a dit qu'il était occupé. . . Normalement, un chef d'entreprise répondrait de la sorte: «Je suis occupé, mais je comprends l'importance de l'affaire. Voudriez-vous que je délègue quelqu'un d'autre?» A-t-il offert de le faire?

Le président: La greffière me dit que le sous-ministre associé s'absente également pour assister à la même réunion et que personne d'autre ne pourrait les remplacer.

M. Young (Beaches—Woodbine): À défaut du sous-ministre, la seule autre personne qui me satisferait, c'est le ministre lui-même.

[Text]

The Chairman: You want the deputy himself or the minister.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Or the minister.

The Chairman: Okay. If we are not at this moment going to move on this idea of summoning the witness, would somebody like to move now that we instruct the clerk to make an approach to the deputy minister, indicating the feelings of the committee as she has sensed it here today, seeing what reaction would be forthcoming?

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I'll move that motion so that it leaves Beth free to move the other one. Do you want me to put the words to that?

Ms Phinney: Should yours include both the minister and the deputy minister?

Mr. Young (Beaches—Woodbine): No, just settle for the deputy minister right now.

The Chairman: Is there any further discussion on that motion?

Mr. Koury: Once that is settled, that's fine.

The Chairman: So immediately, and the clerk will then go to the deputy minister this morning, outlining to him the concerns the committee has and the desire to have him here. Then you will report back to us this afternoon.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): He has the choice. He can either come or cancel his trip when he gets the subpoena.

The Chairman: The clerk asked when we wanted the deputy to appear.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): This afternoon.

The Chairman: I think he's in Toronto.

Mr. Koury: Well, it's pretty hard. Look, there's a limit. If the guy's not here—

Mr. Young (Beaches—Woodbine): We've asked him twice.

Mr. Koury: If he can be here, Mr. Chairman, maybe on Thursday—

Mr. Young (Beaches—Woodbine): Well, make it next Tuesday.

The Chairman: What about next Tuesday?

Mr. Koury: That's fine. Give the guy a break. He's not here.

The Chairman: Next Tuesday morning?

Mr. Koury: There is no sense squeezing the—

The Chairman: Lise will get onto it right away this morning, and we will try to have at least an interim report for you this afternoon.

Ms Phinney: I'll have a letter ready, just in case.

The Chairman: Then we can use that as well.

Is there any further business? If not, this meeting stands adjourned until 4.30 this afternoon.

[Translation]

Le président: Vous voulez le sous-ministre ou le ministre.

M. Young (Beaches—Woodbine): Ou le ministre.

Le président: Bon. Si nous ne passons pas à l'action en ce qui concerne cette convocation du témoin, quelqu'un voudrait-il proposer que nous demandions à la greffière de communiquer avec le sous-ministre pour lui expliquer la volonté du comité telle qu'elle l'a perçue aujourd'hui, afin de voir quelle serait sa réaction.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je vais proposer cette motion; ainsi, Beth sera libre de proposer l'autre. Voulez-vous que je la mette par écrit?

Mme Phinney: Votre motion portera-t-elle à la fois sur le ministre et le sous-ministre?

M. Young (Beaches—Woodbine): Non, pour l'instant, je vais me contenter du sous-ministre.

Le président: Y a-t-il d'autres observations à ce sujet?

M. Koury: C'est réglé.

Le président: La greffière communiquera donc dès ce matin avec le sous-ministre pour lui exposer les préoccupations du comité et sa volonté de l'entendre. Ensuite, elle nous fera rapport cet après-midi.

M. Young (Beaches—Woodbine): Il a le choix, il peut venir, ou bien annuler son voyage quand il sera cité à comparaître.

Le président: La greffière demande quand nous voulons que le sous-ministre compareaisse.

M. Young (Beaches—Woodbine): Cet après-midi.

Le président: Je crois qu'il est à Toronto.

M. Koury: Cela me semble assez difficile. Écoutez, il y a des limites. Si ce monsieur est absent. . .

M. Young (Beaches—Woodbine): Nous lui avons déjà demandé deux fois de venir.

M. Koury: Monsieur le président, s'il le peut peut-être, il viendrait ici jeudi. . .

M. Young (Beaches—Woodbine): Bon, disons mardi prochain.

Le président: Que dites-vous de mardi prochain?

M. Koury: Cela me va. Ne nous acharnons pas sur lui, car il est absent.

Le président: Mardi, dans la matinée?

M. Koury: Il ne sert à rien de s'acharner.

Le président: Lise va s'en occuper dès ce matin et nous aurons des nouvelles à vous communiquer cet après-midi.

Mme Phinney: Je vais préparer une lettre, au cas où.

Le président: Nous pourrions alors nous en servir également.

Y a-t-il d'autres observations? La séance est levée jusqu'à 16h30 cet après-midi.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Human Rights Commission:

Maxwell Yalden, Chief Commissioner;

William Pentney, General Counsel.

TÉMOINS

De la Commission canadienne des droits de la personne:

Maxwell Yalden, président;

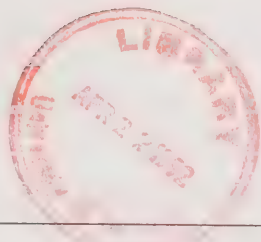
William Pentney, avocat général.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 14

Tuesday, March 24, 1992

Chairman: Bruce Halliday



CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 14

Le mardi 24 mars 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Members

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Membres

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 24, 1992

(27)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 4:30 o'clock p.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witnesses: From the Department of Multiculturalism and Citizenship: Mary Gusella, Deputy Minister; Richard Nolan, Director General, National Literacy Secretariat.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of its study of the announcement to cancel the Court Challenges. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated March 10, 1992, Issue No. 11*).

Mary Gusella made an opening statement and with the other witness answered questions.

On motion of Neil Young, seconded by Beth Phinney, it was agreed,—That the Clerk be instructed to clarify the status of Senior Officials appearing before parliamentary Committee.

At 5:31 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 24 MARS 1992

(27)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 16 h 30, dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoins: Du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté: Mary Gusella, sous-ministre; Richard Nolan, directeur général, Secrétariat national à l'alphabétisation.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité examine la suppression annoncée du Programme de contestation judiciaire (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 10 mars 1992, fascicule n° 11*).

Mary Gusella fait un exposé puis, avec l'autre témoin, répond aux questions.

Sur motion de Neil Young, appuyé par Beth Phinney, il est convenu,—Que la greffière clarifie le statut des hauts fonctionnaires qui témoignent devant le Comité parlementaire.

À 17 h 31 le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, March 24, 1992

• 1630

The Chairman: The Chair sees a quorum for the hearing of witnesses, so I will bring the meeting to order. We are meeting today pursuant to Standing Order 108.(3)(b) for consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program.

We have with us two officials from the Department of Multiculturalism and Citizenship in the person of Mary Gusella, the Deputy Minister, and Richard Nolan, who is not entirely strange to this committee, over the years, and is Director General of the National Literacy Secretariat.

We want to welcome both of you today. We are small in number, but do have enough members for the hearing of witnesses. I am sure our colleagues will want to review the minutes of the meeting when they are available. In the meantime, we would be pleased to hear the presentation by you, Ms Gusella, if you wish. Then we would like some time for questions afterwards. We will try to get you away as quickly as we can, to your other responsibilities. The floor is yours.

Ms Mary Gusella (Deputy Minister, Department of Multiculturalism and Citizenship): Thank you very much Mr. Chairman. I was pleased to accept your invitation to meet with you today. I hope I don't sound too breathless; I have just cut short a visit to Montreal so that I could accept your invitation this afternoon.

I am delighted to have an opportunity to speak to you about the Department of Multiculturalism and Citizenship and give you factual information on the Court Challenges Program.

As I have been requested to do, through the clerk, I will try to situate the program in the context of the department, for the committee.

Je suis accompagnée, aujourd'hui, de M. Richard Nolan. M. Nolan a participé, en effet, à la conception du programme et a été responsable de sa gestion pendant plusieurs années à titre de directeur du programme des droits de la personne. M. Nolan est présentement directeur général du Secrétariat national à l'alphabétisation.

Permettez-moi d'abord de vous présenter une vue d'ensemble du Ministère. Lors d'une récente rencontre avec le Comité permanent de la citoyenneté et du multiculturalisme, je faisais part de ma vision de notre Ministère, que j'aime qualifier de ministère des années quatre-vingt-dix. En effet, les questions sur lesquelles notre Ministère se penche aujourd'hui sont, je crois, au coeur de notre avenir.

Our mandate is to create stronger bonds of citizenship among all Canadians, enabling all of us to participate fully and without discrimination in defining and building the nation's future.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 24 mars 1992

Le président: Nous avons le quorum pour entendre les témoins; la séance est donc ouverte. Nous nous réunissons aujourd'hui conformément à l'alinéa 108.(3)(b) du Règlement pour examiner l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire.

Nous accueillons aujourd'hui deux hauts fonctionnaires du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté, M^{me} Mary Gusella, sous-ministre et M. Richard Nolan, que nous connaissons depuis des années et qui est directeur général du Secrétariat national à l'alphabétisation.

Bienvenue à tous deux. Nous ne sommes pas nombreux, mais nous avons le nombre requis pour entendre des témoins. Je suis certain que nos collègues auront à coeur de lire le compte rendu quand il sera publié. Pour l'instant, si vous le voulez bien, madame Gusella, nous sommes prêts à entendre votre exposé, après quoi nous pourrions vous poser quelques questions. Nous essaierons de vous libérer le plus rapidement possible pour vous permettre de vaquer à vos autres responsabilités. Vous avez la parole.

Mme Mary Gusella (sous-ministre, ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté): Merci beaucoup, monsieur le Président. Je suis heureuse d'accepter votre invitation à vous rencontrer aujourd'hui. J'espère que je n'ai pas l'air trop essoufflée; je viens d'écourter une visite à Montréal pour pouvoir accéder à votre invitation.

Je suis enchantée de pouvoir vous parler du nouveau ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté et vous fournir certains points d'information sur le Programme de contestation judiciaire.

Comme vous me l'avez demandé par l'intermédiaire du greffier, je tenterai de situer ce programme dans le cadre du ministère.

I have with me today Mr. Dick Nolan, who was one of the people involved in the original design of the Program and who was responsible for it for many years as the Director of Human Rights. Mr. Nolan is now the Director General of the Literacy Secretariat.

Let me begin with an overview of my Department. In a recent meeting to the Standing Committee on Multiculturalism and Citizenship, I said that I like to think of our Department as the Department of the nineties. The issues we deal with, I believe, are among the most central to our future.

Notre mandat consiste à renforcer les liens qui unissent tous les Canadiens et les Canadiennes et ainsi à permettre à chacun d'entre nous de participer pleinement et sans discrimination à la définition et à l'édification de l'avenir du pays.

[Texte]

Our policies and programs seek to promote appreciation of Canadian citizenship as representing everything that binds us together. Our programs encourage active participation in Canadian life and help break down barriers, like racism and illiteracy, that prevent many from exercising in full their citizenship rights and responsibilities.

La participation et l'égalité sont les deux piliers de notre Ministère. Les programmes du Ministère constituent les outils qui nous permettent d'éliminer les obstacles à la participation et à l'égalité, et revêt une importance capitale pour notre citoyenneté. Dans tous nos travaux nous, du Ministère, essayons de nous rappeler que ce sont les citoyens et les citoyennes, et non pas les gouvernements, qui bâtissent les pays.

Le Ministère est composé de deux secteurs opérationnel, chacun d'eux ayant un sous-ministre adjoint à sa tête.

In the citizenship sector our Citizenship Registration and Promotion Branch administers the Citizenship Act and processes applications for the grant and proof of citizenship and promotes the awareness of citizenship values, rights and responsibilities.

The Voluntary Action Directorate promotes the growth and diversity of the voluntary sector. It encourages the active participation of Canadians, through voluntary groups, in the issues that affect their lives.

• 1635

This directorate is very, very active with volunteer centres across the country, in particular to promote National Volunteer Week. The National Literacy Secretariat undertakes literacy activities in partnership with the provincial and territorial governments, voluntary organizations, business, and labour.

Finally, within the citizenship sector, the Human Rights Directorate is involved in several areas: human rights education and promotion; federal, provincial and territorial co-ordination to fulfil Canada's international human rights obligations; and co-ordinating Canada's human rights reports to the United Nations. The contribution agreement for the Court Challenges Program was administered by this human rights directorate.

Dans l'autre secteur du Ministère, soit celui du multiculturalisme, le programme des relations interraciales et de compréhension interculturelle contribue, de concert avec diverses institutions et divers groupes communautaires, à éliminer le racisme et la discrimination raciale, ainsi qu'à promouvoir la compréhension entre tous les Canadiens et les Canadiennes. Le programme appuie les activités de sensibilisation publique de changements institutionnels, de défense des intérêts et des activités de recherche.

[Traduction]

Nos politiques et nos programmes visent à présenter la citoyenneté canadienne comme le symbole de tout ce qui nous unit les uns aux autres. Ils favorisent la participation active de tous et de toutes à la vie de la société canadienne et ils aident à abattre les obstacles tels que le racisme et l'analphabétisme, qui empêchent bon nombre d'entre nous d'exercer pleinement leurs droits et responsabilités de citoyens.

Participation and equality are the two pillars of our Department. The programs of the Department provide the tools to remove the barriers to participation and equality and are so important to our citizenship. In our work as a Department, we are mindful that it is citizens, not governments, that build nations.

The Department has two operational sectors, each headed by an Assistant Deputy Minister.

Dans le secteur de la citoyenneté, la Direction de l'enregistrement de la citoyenneté et promotion du civisme administre la Loi sur la citoyenneté, traite des demandes d'attribution et de preuve de la citoyenneté et cherche à accroître la compréhension des droits, des responsabilités et des valeurs inhérentes à la citoyenneté.

La Direction du soutien aux organismes volontaires vise à promouvoir la croissance et la diversité du secteur bénévole. Elle encourage la participation active de tous les Canadiens et Canadiennes, par le biais d'organismes bénévoles, à des activités qui ont une influence sur leur vie quotidienne.

La Direction est particulièrement active auprès des centres bénévoles de tout le pays, notamment pour la promotion de la semaine du bénévolat. Le Secrétariat national à l'alphabétisation, en collaboration avec les administrations provinciales et territoriales, les organisations bénévoles, le milieu des affaires et les syndicats, met en oeuvre des activités relatives à l'alphabétisation.

Enfin, toujours dans le secteur de la citoyenneté, la Direction des droits de la personne assume les responsabilités suivantes: l'éducation et la promotion des droits de la personne, la coordination fédérale, provinciale et territoriale de la mise en oeuvre des obligations internationales du Canada dans le domaine des droits de la personne, et la coordination de la préparation des rapports du Canada aux Nations Unies ayant trait aux droits de la personne. L'accord de contribution du Programme de contestation judiciaire était également administré par cette direction.

In the other sector of the Department, the Multiculturalism sector, the Race Relations and Cross-Cultural Understanding Program works with Canadian institutions to eliminate racism and racial discrimination and to promote understanding among all Canadians. It supports public education, institutional change, advocacy and research activities.

[Text]

Le programme de participation et d'appui communautaire subventionne des activités qui favorisent l'intégration et la participation des membres de minorités visibles et ethno-culturelles. Le programme des cultures et des langues ancestrales cherche à favoriser l'avancement des artistes de groupes minoritaires et accorde également son appui à la recherche et à l'enseignement des langues ancestrales.

Mr. Chairman, I would like finally to speak briefly to the Court Challenges Program. The program began in 1978 as a fund to provide financial assistance to certain litigants who sought court rulings to clarify the protections for official language minorities under the British North America Act and other constitutional laws.

Following proclamation of the Canadian Charter of Rights and Freedoms in 1982, the government updated the program. The updated program funded challenges to federal and provincial legislation involving the equal status of official languages and minority language education rights under sections 16 to 23 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms.

On April 17, 1985, section 15 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms came into effect, and on September 25, 1985, the scope of the program was expanded. This enabled it to provide assistance for cases to test federal legislation, policies, and practices, based on section 15, Equality, and section 28, Equality of Sexes, or in which an argument based on section 27, Multiculturalism, is made in support of arguments based on section 15.

Up to 1985 the program was administered by the Department of the Secretary of State. In 1985 the government entrusted its administration to the Canadian Council on Social Development to ensure an arm's length relationship with the government. The council was required to establish independent panels, mandated to assess the applications, and to determine funding allocations free from any interference on the part of the federal government or the council.

In July 1990, consistent with the recommendations of this very committee, the program was renewed for a further five years. The administration of the program was then transferred to the human rights research and education centre of the University of Ottawa.

Monsieur le président, le programme de contestation judiciaire était unique. Il avait pour objet de préciser la portée de certaines dispositions de la Constitution. Le programme ne visait pas à promouvoir les actions en justice, il apportait une aide financière aux groupes et aux particuliers désireux de faire clarifier les droits à l'égalité et les droits linguistiques prévus par la Constitution.

De cette manière, il aidait à l'élaboration d'une jurisprudence utile pour tous les Canadiens et Canadiennes, et à la mise au point de lois et de politiques fédérales conformes à cette jurisprudence.

[Translation]

The Community Support and Participation Program supports activities to promote the social integration and participation of ethno-cultural and visible minorities. The Heritage Cultures and Languages Program works to bring artists from minority groups into the main stream. It also assists research and the learning of heritage languages.

Monsieur le président, j'aimerais finalement examiner avec vous rapidement le dossier du Programme de contestation judiciaire. Ce programme a été mis sur pied en 1978 afin de fournir une aide financière à ceux et celles qui avaient recours aux tribunaux pour préciser dans quelle mesure les minorités de langues officielles étaient protégées par l'Acte de l'Amérique du Nord britannique et d'autres dispositions constitutionnelles.

Suite à la proclamation de la Charte canadienne des droits et libertés en 1982, le gouvernement a effectué une mise à jour du programme. Le nouveau programme prévoyait le financement de causes contestant les lois fédérales et provinciales portant sur l'égalité de statut des langues officielles et sur le droit des minorités à recevoir un enseignement dans leur propre langue en vertu des articles 16 à 23 de la Charte canadienne des droits et libertés.

Le 17 avril 1985, l'article 15 de la Charte canadienne des droits et libertés entrainait en vigueur. Le 25 septembre, le programme était élargi afin de s'appliquer aux causes qui contesteraient les lois, les politiques et les pratiques fédérales couvertes par les articles 15, Droit à l'égalité, et 28, Égalité des sexes, ou pour lesquels on invoquerait l'article 27, Multiculturalisme, à l'appui d'une argumentation fondée sur l'article 15.

Jusqu'en 1985, le programme a été administré par le Secrétariat d'État. En 1985, le gouvernement en a confié l'administration au Conseil canadien de développement social afin que les administrateurs du programme n'aient aucun lien de dépendance avec le gouvernement. Le Conseil a été chargé de constituer des comités indépendants qui auraient pour mission d'étudier les demandes d'aide et de répartir les fonds sans aucune intervention du gouvernement fédéral ou du Conseil.

En juillet 1990, conformément aux recommandations de votre Comité, le programme a été reconduit pour une période de cinq ans. Son administration a alors été transférée au Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne de l'Université d'Ottawa.

Mr. Chairman, the Court Challenges Program was unique. Its purpose was to contribute to the clarification of certain provisions under the Constitution. The program was not for promoting litigation. It provided funding to groups and individuals who sought to clarify equality and language rights under the Constitution.

Those cases assisted in the development of a body of case law for the benefit of all Canadians and for the development of federal legislation and policy consistent with the jurisprudence

[Texte]

L'aide financière accordée par le programme a eu comme autre conséquence de promouvoir les droits à l'égalité et les droits linguistiques, et de faciliter l'accès au système judiciaire dans les cas où les critères des causes types étaient respectés.

From 1978 to 1992 the program has dealt with a wide range of human rights issues, issues such as aboriginal rights, rights of persons with disabilities, prisoner rights, and discrimination based on age, sex, sexual orientation, citizenship, race, ethnic origin, marital status, and poverty. The Court Challenges Program has funded not only the legal costs of test cases but also case development, interventions, research, and impact studies.

• 1640

Mr. Chairman, with respect to the abolition of the program, the government had tough choices to make, for reasons of fiscal restraint. However, it has already indicated its intention to honour all commitments made prior to February 27, 1992. Officials of the department are discussing wind-up arrangements with the Human Rights Research and Education Centre of the University of Ottawa. I can assure you, Mr. Chairman, that we are working with them and with the university to ensure a smooth and a fair wind-up process.

Par ailleurs, le gouvernement s'est engagé à ce que soit respectée la confidentialité de tous les documents juridiques, et à ce que soit effectivement versés les fonds qui ont déjà été accordés par le programme.

Monsieur le président, en guise de conclusion, je tiens à vous souligner certaines contraintes auxquelles je devrais m'astreindre en traitant des questions que vous pourriez aimer soulever au sujet du programme.

As you know, as a public servant, I am not at liberty to discuss classified information or other confidences of the government. You should also understand that I do not necessarily have all the detailed information on the current operations of the Court Challenges Program as this program was, as mentioned, administered at arm's length from the government. The involvement of my department is limited to the administration of the contribution agreement between the Human Rights Research and Education Centre and the department. I will try to be as helpful as I can within these limitations.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Ms Gusella. We will now welcome questions from the committee.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): Thank you for appearing before the committee. When the program was extended for five years in 1990 this committee wrote a report on the Court Challenges Program. In the government's response to this report it stated that given there are still significant areas of language and equality rights which require clarification, programs should be renewed. That was in 1990.

[Traduction]

Other consequences of the funding have been to advance equality or linguistic rights and to enhance access to the legal system, where test case criteria were met.

De 1978 à 1992, le programme a eu une incidence sur plusieurs questions importantes en matière de droits de la personne tels que les droits des autochtones, les droits des personnes handicapées, les droits des détenus et la discrimination fondée sur l'âge, le sexe, l'orientation sexuelle, la citoyenneté, la race, l'origine ethnique, l'état matrimonial et la pauvreté. Le Programme de contestation judiciaire a assumé non seulement les frais judiciaires liés aux causes types, mais également les frais liés à la préparation de causes, à des interventions, à des travaux de recherche et à des études d'impact.

Monsieur le président, en ce qui a trait à l'abolition du programme, le gouvernement devait faire des choix difficiles en raison des contraintes budgétaires. Cependant, il a déjà fait part de son intention de respecter tous les engagements pris avant le 27 février 1992. Les fonctionnaires du ministère ont commencé à discuter des modalités d'abolition du programme avec le Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne de l'Université d'Ottawa. Je peux vous assurer, monsieur le président, que nous nous appliquons, de concert avec le centre et l'université, à assurer un processus d'abolition objectif et équitable.

As well, the government is committed to ensuring the confidentiality of all legal files and providing the funding that has already been granted by the Program.

Mr. Chairman, in closing, I should mention the limitations I have in dealing with some questions you may wish to raise about the Program.

Comme vous le savez, en tant que fonctionnaire, je ne suis pas en mesure de vous dévoiler des renseignements de nature confidentielle ou autres renseignements privilégiés du gouvernement. Vous comprendrez aussi que je n'ai pas nécessairement tous les renseignements détaillés sur les opérations du Programme de contestation judiciaire, puisque ce programme était, comme je l'ai signalé, administré indépendamment du gouvernement. La responsabilité de mon ministère se limite à l'administration de l'accord de contribution entre le Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne et le ministère. Malgré ces contraintes, je tenterai néanmoins de vous être aussi utile que possible.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, madame Gusella. Nous passons maintenant aux questions des membres du comité.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Merci d'être venus nous rencontrer. Quand le programme a été reconduit pour cinq ans en 1990, notre comité a rédigé un rapport sur le Programme de contestation judiciaire. Dans la réponse du gouvernement à ce rapport, on trouvait ce passage: Étant donné qu'il reste encore d'importantes questions à préciser, en matière de droits linguistiques et de droits à l'égalité, le programme devrait être renouvelé. C'était en 1990.

[Text]

Could you tell us what cases have gone through or what's happened that has changed that situation now if, in 1990, the government felt "there were significant areas of language and equality rights which required clarification"? What has happened between 1990 and now to have changed that view?

Ms Gusella: The answer is that, in the course of the budget preparations, there was a fiscal imperative and, pursuant to that fiscal imperative, a decision was made that this was one of the many expenditure cuts that was to be made in the interests of expenditure restraint.

As you know, Mr. Mazankowski, the Deputy Prime Minister and Minister of Finance, has said these are very difficult and tough decisions to make. I can only reiterate what he has said.

Ms Phinney: If I understand you correctly, it's not because we've had enough clarification of equality rights and language rights that you no longer feel the program is necessary. It was cut strictly from the fiscal point of view.

Ms Gusella: I think everybody agrees that this program has funded a large number of cases and been very helpful in terms of the work it has done. This is the only government in the world that has had such a program and, on the many cases that have been funded, there has been a significant contribution by the federal government in the seven years the program has been under way. So there has been a significant investment.

But I return to the point that this was a fiscal decision, a budgetary measure, that was taken to reduce expenditures and for fiscal reasons. Members of the government have said they believe there may be other partners who could do their share in this connection.

Ms Phinney: Have you given any thought about what could replace this program if it were your department that made the decision to cut this program and if all these clarifications have not been made in the areas of equality for language rights and equality generally?

• 1645

Ms Gusella: First, on a point of clarification, all of the expenditure restraint measures contained in the budget are part of the budgetary process. You can understand that I am not at liberty to comment on any part of that process, but as you well know, the process is led by the Minister of Finance. That's a point of clarification with respect to the earlier part of your question.

There are many programs within the department with objectives that in some way reach the objectives of the Court Challenges Program, but none meets the same objective. We clearly have no other program within the department that is mandated to fund litigation. In that sense, there is no program to replace the one that has been cut.

Ms Phinney: My question was whether you or your department has thought of any other possible way of looking after these things that need to be funded by somebody. I know you have many programs in your department, but I

[Translation]

Pouvez-vous nous mentionner les causes ou nous dire ce qui s'est passé pour que la situation change à ce point par rapport à 1990, où le gouvernement estimait qu'il restait de très importants points à préciser en matière de droits linguistiques et de droits à l'égalité? Comment s'explique ce revirement depuis 1990?

Mme Gusella: La réponse est tout simplement que le budget a été préparé dans le cadre de contraintes financières rigoureuses et qu'on a décidé, en vertu de ces impératifs, de supprimer cette dépense parmi bien d'autres dans un souci d'austérité.

Vous le savez, monsieur Mazankowski, vice-premier ministre et ministre des Finances, a déclaré que ce genre de décision était très pénible à prendre. Je ne peux que le répéter moi-même.

Mme Phinney: Si je vous comprends bien, ce n'est pas parce qu'on a suffisamment clarifié ces questions de droits linguistiques et de droits à l'égalité qu'on a jugé bon de mettre fin à ce programme. Cette décision a été motivée uniquement par des considérations financières.

Mme Gusella: Tout le monde convient, je pense, que ce programme a permis de financer de nombreuses causes et d'accomplir une oeuvre très utile. Notre gouvernement est le seul au monde à avoir mis sur pied un tel programme, et au cours de ses sept années d'existence, le gouvernement fédéral a apporté un appui considérable aux multiples affaires financées grâce à ce programme. L'investissement n'a donc pas été négligeable.

Pour en revenir à ce que je disais, cette décision a été prise pour des raisons financières et budgétaires, pour réduire les dépenses. Les députés de la majorité ont estimé qu'il était temps que les intervenants prennent la relève.

Mme Phinney: Vous êtes-vous demandé par quoi ce programme pourrait être remplacé si c'est votre ministère qui a décidé de le supprimer sans avoir obtenu les éclaircissements recherchés en matière de droits à l'égalité et de droits linguistiques?

Mme Gusella: Une précision tout d'abord. Les mesures de restrictions financières du budget s'inscrivent dans le cadre du processus budgétaire. Vous comprendrez que je n'ai pas le loisir de vous faire part de mes commentaires sur ce processus, mais vous savez très bien que c'est le ministre des Finances qui est aux commandes. Je voulais simplement apporter cette précision pour répondre à la première partie de votre question.

Plusieurs des programmes du ministère ont des objectifs qui rejoignent par certains côtés ceux du Programme de contestation judiciaire, mais sans être vraiment identiques. Nous n'avons manifestement pas de programme spécifiquement destiné à financer des contestations. En ce sens, nous n'avons donc pas de programme pour remplacer vraiment celui a été supprimé.

Mme Phinney: Je vous demandais si vous aviez envisagé d'autres façons de poursuivre ces activités qui doivent bien être financées d'une façon ou d'une autre. Je sais que votre ministère a de nombreux programmes, mais je vous demande

[Texte]

wonder if you could just answer that. I don't know how many things you have to fund in your program, whether it's 50 or 100 programs. Where would you have placed this program on the list of priorities?

Ms Gusella: On the point about speculating on future options, I think you can understand that it's not possible for me to speculate on future options, for obvious reasons. The government has made a decision to cut this program, as it has made a decision to cut many, many programs across the government. It's not possible to speculate in terms of the future of options or anything like that.

Was the second part of your question related to the programs we have currently?

Ms Phinney: Yes. I don't know whether you are funding 150 different programs when you make up your budget. I wondered where this would have been in your priorities.

Ms Gusella: All of our programs, whether the race relations program or the literacy program, are extremely sensitive programs from the point of view of the importance they have for the client groups. It is not a question of making choices within the department on the programs. The programs all have very sensitive client groups, whether it's the client groups who are attempting to understand the values of being in Canada and integrating into Canadian society, the visible minority groups, the ethnocultural minorities—all of them are extremely sensitive.

Ms Phinney: So after you realize there is still a need for this because there is no other program looking after it, you are saying that since it was announced in the estimates that this program would be cut, nobody in your department has thought of how you are going to do this now, how Canada is going to look after these problems now. There has been no thought to that at all?

Ms Gusella: There has certainly been no thought to reinstating the program in any other form in the department, if that's what you mean. The government made a clear decision. We are bound, as you can understand, to implement that decision. It has really been the focus of my activity to implement the decision the government has made. I have been placing a great deal of importance on ensuring a fair, equitable and orderly wind-up of the program.

Ms Phinney: It just seems a little callous, that's all. There is concern about winding it up nicely, but there is not even a single thought about what's going to happen now. How do these things come about?

The Chairman: I just want to intercede for a moment before I call on Mr. Young.

Ms Gusella, you were referring to the budget. I think I am right in saying this had nothing to do with the budget at all. There was no mention of this program in the budget. It first appeared, to our surprise, in the spending estimates for your department. I would have thought you had some flexibility in your department to identify areas that could most profitably be cut, and that within your own department you chose to cut this program instead of something else.

[Traduction]

de répondre à cette question. Je ne sais pas combien de programmes vous devez financer, si c'est 50 ou 100. Mais où se situerait ce programme-ci dans votre liste de priorités?

Mme Gusella: Vous devez bien comprendre, pour des raisons évidentes, qu'il ne m'appartient pas de spéculer sur des choix futurs. Le gouvernement a pris la décision de supprimer ce programme parmi de très nombreux autres. Je ne peux pas spéculer sur les choix qui seront faits à l'avenir.

La deuxième partie de votre question concernait les programmes que nous avons actuellement?

Mme Phinney: Oui. Je ne sais pas si vous établissez votre programme en fonction de 150 programmes différents. Je me demandais si celui-ci vous paraissait prioritaire.

Mme Gusella: Tous nos programmes, qu'il s'agisse du Programme des relations interraciales ou du Programme d'alphabétisation, revêtent une importance cruciale pour les groupes visés. Ce n'est pas une question de choix du ministère. Ces programmes ont tous un public extrêmement sensibilisé, qu'il s'agisse de groupes essayant de comprendre les valeurs de la vie au Canada et de s'intégrer à la société canadienne ou de minorités visibles ou ethnoculturelles. Tous ces groupes sont extrêmement sensibilisés.

Mme Phinney: Donc, vous vous rendez compte que le besoin existe toujours et qu'il n'y a pas d'autres programmes pour y répondre, mais vous nous dites que, puisqu'on a décidé dans le budget de supprimer ce programme, personne dans votre ministère n'a pris la peine de réfléchir à la suite qu'on allait y donner à la façon dont le Canada allait désormais s'occuper de ces problèmes. Vous n'y avez pas réfléchi?

Mme Gusella: Il n'a certainement pas été question de rétablir ce programme sous une autre forme au ministère, si c'est ce que vous voulez dire. Le gouvernement a pris une décision claire. Nous sommes tenus, vous le comprenez bien, de respecter cette décision. Je me suis essentiellement souciee de la mettre à exécution. Je me suis énormément appliquée à faire en sorte que l'abolition du programme se déroule de façon juste, équitable et ordonnée.

Mme Phinney: Tout de même, c'est un peu sordide. On met les formes pour liquider le programme, mais sans se poser la moindre question sur ce qui se passera ensuite. Comment fait-on désormais?

Le président: Permettez-moi d'intercéder un instant avant de donner la parole à M. Young.

Madame Gusella, vous avez parlé du budget. J'ai l'impression que cet exercice n'avait rien à voir avec le budget. Il n'a pas été question de ce programme dans le budget. Nous avons eu la surprise d'apprendre cette décision en découvrant les prévisions budgétaires de votre ministère. J'avais l'impression que vous aviez une certaine latitude pour déterminer dans quels secteurs les coupures étaient les plus justifiées, et que c'était vous, dans votre ministère, qui aviez décidé de supprimer ce programme de préférence à un autre.

[Text]

[Translation]

• 1650

Ms Gusella: The Main Estimates process is intricately tied in with the budget process and, as you can appreciate, they came down 48 hours apart. The preparation for the two was via the same process.

The Chairman: Were there similar cuts in the literacy program, too, that Mr. Nolan runs?

Ms Gusella: There were no cuts to the literacy program, no. There were other expenditure restraint measures that affected the department. One in particular was the Race Relations Foundation, which you may be aware was to be established and which has been postponed until fiscal circumstances permit. Those are the words contained in the Minister of Finance's speech, I believe: until fiscal circumstances permit.

The establishment of that foundation and of another institute were part of legislation passed by Parliament, which received Royal Assent but will not be proclaimed until fiscal circumstances permit. So there were a number of impacts from the budget Main Estimates process that impacted on our department.

The Chairman: Were those decisions made by your department or were they made outside; if so, by whom?

Ms Gusella: Those decisions were made as part of the budget preparation and, as you can understand, I'm not at liberty to discuss them.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): We want to try to get to the root of how this decision was made and why it was made. I don't know what the long, dark traditions of parliamentary committees are, Mr. Chairman, and perhaps we could have some legal advice on this. I can appreciate the reluctance to get into confidential matters or advice given to ministers on a confidential basis by public servants in the budgetary process.

I looked through that budget very, very carefully. There were all kinds of programs listed that were to have their funding terminated; there was nothing in that budgetary document pertaining to this Court Challenges Program. Now it would seem to me—and we could ask our clerk; I'm not asking her to do it off the top of her head, here and now—that there would be a difference in questions being asked of public servants with respect to advice given on the budget and internal estimates of that department.

I think there is a clear distinction and even though I accept for the moment your caveat about the need for confidentiality, I question that on the estimates. I think these are two separate items, Mr. Chairman, and I would like to find out whether or not public servants should be required to answer questions pertaining to estimates as opposed to advice and the budgetary process. Is that clear for our legal-beagle types?

The Chairman: I understand what you're trying to get at. I was tempted to do something the same, as well, and you have worded it more precisely than I did. I am sure that either our clerk or Dr. Young will be able to—

Mme Gusella: L'établissement de notre budget est étroitement lié à l'élaboration du Budget des dépenses principal, et vous savez d'ailleurs qu'ils ont tous deux été publiés à 48 heures d'intervalle. Leur élaboration n'a été qu'un seul et même exercice.

Le président: Avez-vous fait des coupures semblables dans le Programme d'alphabetisation dirigé par M. Nolan?

Mme Gusella: Non. Le ministère a été touché par d'autres mesures de compressions budgétaires. En particulier, la création de la Fondation des relations interraciales, dont vous aviez peut-être entendu parler, a été reportée à une date où la situation financière le permettra. Je crois que c'est textuellement ce qu'a dit le ministre des Finances dans son discours: jusqu'à ce que la situation financière le permette.

La création de cette fondation et d'un autre institut est prévue dans une loi adoptée par le Parlement et qui a reçu la sanction royale mais ne sera proclamée que quand la situation financière le permettra. Le Budget des dépenses principal a donc eu diverses répercussions sur notre ministère.

Le président: Ces décisions ont-elles été prises par votre ministère ou à l'extérieur, et dans ce dernier cas par qui?

Mme Gusella: Elles ont été prises dans le cadre de la préparation du budget et vous comprendrez que je n'ai pas le loisir de vous en dire plus.

M. Young (Beaches—Woodbine): Nous essayons de trouver et de comprendre l'origine de cette décision. Je ne connais pas les longues et ténébreuses traditions des comités parlementaires, monsieur le président, mais nous devrions peut-être demander un avis juridique sur la question. Je comprends cette hésitation à entrer dans des questions confidentielles ou dans des conseils fournis confidentiellement aux ministres par leurs fonctionnaires dans le cadre du processus budgétaire.

J'ai passé ce budget au peigne fin. On y trouve toute une liste de programmes dont les fonds ont été coupés, mais strictement rien sur le Programme de contestation judiciaire. Or, j'ai l'impression—et nous pourrions demander à notre greffière de se renseigner—je ne lui demande pas de me répondre immédiatement—que c'est autre chose d'interroger des fonctionnaires sur les conseils qui ont pu être donnés sur le budget et les prévisions internes du ministère.

Je pense que ce sont deux choses parfaitement distinctes, et tout en admettant que vous vous retranchiez derrière la confidentialité de certaines informations, je conteste cela dans le cadre du budget. Je crois que ce sont deux choses distinctes monsieur le président, et j'aimerais savoir si, oui ou non, nous pouvons exiger que les fonctionnaires répondent à des questions sur les prévisions budgétaires par opposition aux conseils et au processus budgétaire. Est-ce clair pour nos limiers juridiques?

Le président: Je vois où vous voulez en venir. J'ai été tenté de faire la même chose, mais vous l'avez mieux dit que moi. Je suis sûr que notre greffière ou M. Young pourront...

[Texte]

Mr. Young: I'm sure that some committee has been faced with the same problem at some other time in the history of the House of Commons, Mr. Chairman, so it may very well be that we may want to call our witnesses back, once the clerk and the legal people are in a position to give us some advice.

The Chairman: You may proceed with further questions.

Mr. Young: I've been pre-empted, quite frankly, from asking the kinds of questions that have to be asked. I can ask the questions, but I don't think we'll get any answers. But I'll try.

While the argument has been made by the Minister of Finance, the Minister of Justice, the Minister responsible for multiculturalism, and other spokespersons on behalf of the government and the House... the argument that the decision was made based on fiscal restraint is a secondary one. The primary argument that's been made is that all the jurisprudence that was required to allow individuals to establish the rights under the Charter had been made.

• 1655

I'm quite surprised to see the sole argument being based on the need for fiscal restraint. Did you believe it was just based on fiscal restraint?

Ms Gusella: I certainly do believe it if Mr. Mazankowski has said that there were difficult decisions to be made and they were made for reasons of fiscal restraint, expenditure reduction and reducing the size of government, etc. It is my belief that this is the reason for the cutting of this program. I can only reiterate that.

Mr. Young: There isn't much sense in our pressing forward with questions or statements that would repeat what other witnesses who have appeared this committee have already stated, that the program was worthwhile, very shortsighted. This morning Max Yalden appeared before the committee and made a very strong argument in support of that program. If the merits of the program are not a consideration, if we're simply talking about dollars and cents, that puts an entirely different perspective on the examination that this committee has to make, unless we have the right to probe a bit further into why that decision was made.

I can think of previous examples on other committees in which ministers have appeared before a committee and said that we have to change this piece of legislation because we feel it can be challenged in the courts and it could be a violation of the Charter. This is an indication to me that the minister responsible, certainly, and his department did not wish to incur an unnecessary cost by defending themselves in the courts.

Did any minister in the government ask you, when you are making this kind of recommendation to them, if you have weighed the cost benefits of this program? Have you weighed how much it may cost by cancelling this \$2.7 million if that program isn't in place and people are charging off to the courts all over the joint, if they can find the money in the first place? Was there any cost benefit analysis done while you were preparing that recommendation for Cabinet?

[Traduction]

M. Young: Le problème a dû déjà se poser à d'autres comités dans l'histoire de la Chambre des communes, monsieur le président, et il se pourrait très bien que nous soyons amenés à reconvoquer nos témoins quand la greffière et les conseillers juridiques nous auront donné leur réponse.

Le président: Vous pouvez poursuivre vos questions.

M. Young: À vrai dire, on m'a coupé l'herbe sous le pied. Je peux toujours les poser, mais je serais étonné qu'on me réponde. Enfin, je vais essayer.

Le ministre des Finances, le ministre de la Justice, le ministre responsable du Multiculturalisme et d'autres porte-parole du gouvernement et de la Chambre ont effectivement dit que cette décision avait été motivée par un souci d'austérité, mais ce n'était pas leur principale justification. Le principal argument était que le programme avait permis de constituer toute la jurisprudence nécessaire pour permettre à ceux qui le voulaient d'établir leurs droits en vertu de la Charte.

Je suis très étonné d'entendre invoquer ici uniquement l'argument des compressions budgétaires. Vous pensiez vraiment que c'était uniquement cela?

Mme Gusella: Effectivement, si M. Mazankowski a dit que ces décisions pénibles devaient être prises pour des raisons de restrictions budgétaires, de compression des dépenses, de réduction des effectifs du gouvernement, etc., je le crois. Je pense que c'est effectivement l'explication, et je ne peux que le répéter.

M. Young: Il est inutile que nous continuions à poser des questions ou à dire des choses qui ne seraient que la répétition de ce qu'ont déjà dit les témoins convoqués par notre Comité, à savoir que ce programme était précieux et que cette décision est malencontreuse. Ce matin, Max Yalden est venu nous faire un plaidoyer vibrant en faveur de ce programme. Si ce n'est pas le fond qui est en cause, s'il s'agit simplement d'une question de gros sous, cela change complètement notre perspective, à moins que nous n'ayons le droit d'aller fouiller un peu plus dans les motifs de cette décision.

J'ai déjà vu des ministres venir dire à un comité qu'il fallait modifier une loi parce qu'elle risquait d'être contestée devant les tribunaux et de violer la Charte. Cela me montre que le ministre responsable et son ministère n'avaient pas envie de gaspiller inutilement de l'argent à se défendre devant un tribunal.

Quand vous avez présenté ce genre de recommandation, est-ce que les ministres du gouvernement vous ont demandé si vous aviez pesé le pour et le contre de ce programme? Vous êtes-vous demandés combien vous coûterait l'annulation de ce programme de 2,7 millions de dollars si les gens se mettaient à tenter des poursuites un peu partout, à condition évidemment de trouver de l'argent? Avez-vous fait une analyse coûts-avantages avant de soumettre votre recommandation au Cabinet?

[Text]

Ms Gusella: The fact of the matter is that the budgetary process by its very nature is confidential.

Mr. Young: I'm not asking for the details.

Ms Gusella: I know what you're saying, but you're referring to recommendations and you are assuming that certain things happened. In terms of my duty of confidentiality to my minister and my oath of secrecy, I cannot confirm or deny whether the recommendations were made. It's not open to me to do that.

Mr. Young: Let's forget the recommendation that was made. Was a cost-benefit analysis of the program done?

Ms Gusella: Again, I believe that relates to the entire process. Over the years, as you know, there have been a number of studies done on the program, one in 1989. This committee did a great deal of work and submitted an excellent report. The government submitted a response. There was a great deal of work done in the area of the administration of the program, and so on. There is a good deal of information available on the workings of the program and the cost benefit.

• 1700

On the point of clarification about the savings, I should just clarify this, because the projected savings as they are contained in the Main Estimates are for \$2 million a year over the next three years. So it's not \$2.7 million; it's indeed \$6 million. That's just a point of clarification.

Mr. Young: Oh, no, I appreciate that. I'm just talking about the next 12 months.

But you're saying the department was not involved in a cost-benefit analysis in December, or January, or February. I'm not talking about what you said to ministers or anything.

Ms Gusella: I believe I'm not at liberty to discuss that with you. I regret to say that, but I believe I'm not at liberty to discuss that.

Mr. Young: Well, I don't know what other questions you could possibly ask without somebody taking the fifth amendment, you know, to use an American euphemism.

Ms Gusella: Maybe it would be—

Mr. Young: I think that's regrettable because I think Members of Parliament are entitled to receive some information. I'm not talking about whether or not you sat down with your minister or the Minister of Finance or even his officials; I'm not asking you tell us what was discussed between you. What I think we're entitled to know, though, is the basis upon which decisions are arrived at. I think the Canadian taxpayer is entitled to know that.

I really think the groups this program was designed to assist, given the commitments previously stated by the government as early as 18 months ago, are entitled to know how decisions are arrived at.

While I appreciate your saying the decision was arrived at based on fiscal restraint, there were other factors. There had to be, or the ministers wouldn't have used these other arguments in the House of Commons: that it was based on

[Translation]

Mme Gusella: Le processus budgétaire est une question strictement confidentielle.

M. Young: Je ne vous demande pas d'entrer dans le détail.

Mme Gusella: Je sais, mais vous parlez de recommandations et vous partez du principe qu'il s'est passé un certain nombre de choses. Mon devoir de réserve et de discrétion vis-à-vis de mon ministre m'interdit de vous confirmer ou de vous infirmer que ces recommandations aient été présentées. Je ne suis pas en mesure de le faire.

M. Young: Laissons tomber la recommandation. Avez-vous fait une analyse coûts-avantages du programme?

Mme Gusella: Je crois que cela renvoie encore à tout le processus. Vous savez qu'au fil des ans on a effectué plusieurs études sur ce programme, dont une en 1989. Votre Comité a fait un travail considérable et présenté un excellent rapport. Le gouvernement a donné sa réponse. On a fait énormément de travail dans le domaine de l'administration du programme, etc. On dispose de renseignements considérables sur le fonctionnement, les coûts et les avantages du programme.

J'aimerais clarifier les choses en ce qui concerne les économies. En effet, les économies prévues dans le Budget des dépenses principal s'élèvent à 2 millions de dollars par an au cours des trois prochaines années. Il ne s'agit donc pas de 2,7 millions, mais bien de 6 millions de dollars. Je tenais à faire cette précision.

M. Young: Je vous remercie, mais je parle des 12 prochains mois.

Vous nous dites que votre ministère n'a pas effectué d'analyse coûts-avantages en décembre, en janvier, ou en février. Je ne parle pas de ce que vous avez dit aux ministres ou ce genre de choses.

Mme Gusella: Je n'ai pas le droit de vous en parler. Je suis désolée, mais je n'en ai pas le droit.

M. Young: Eh bien, je ne sais plus quelle question poser sans que mon interlocuteur invoque le cinquième amendement, pour utiliser un euphémisme américain.

Mme Gusella: Sans doute serait-il...

M. Young: C'est vraiment dommage, car les députés ont le droit de savoir. Je ne vous demande pas si vous avez rencontré votre ministre ou le ministre de Finances ou même les hauts fonctionnaires; je ne demande pas non plus ce que vous vous êtes dit. Par contre, nous avons le droit de connaître les fondements de vos décisions. Je crois que le contribuable canadien a le droit de le savoir.

Je crois sincèrement qu'en raison des engagements pris par le gouvernement il y a déjà 18 mois, les groupes qui sont censés bénéficier de ce programme ont le droit de savoir comment les décisions sont prises.

Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que la décision a été prise en fonction des restrictions financières, mais il y avait d'autres facteurs. Il y en avait certainement, sinon les ministres n'auraient pas invoqué d'autres arguments

[Texte]

the fact the program was no longer required, because there was enough jurisprudence established, there was enough case law established, that to continue with this program was a waste of taxpayers' money.

If it was indeed to be a waste of taxpayers' money, then I think we're entitled to know whether or not it was, or would be, and what were the measurements used to determine that.

I think that is information we're entitled to know without violating anyone's oath of office and pledges of secrecy. As a Member of Parliament I think I should know that, so I know the policies that are being developed on behalf of all Canadians are being done in a very thoughtful way with respect to taxpayers' concerns.

I don't see that as being a violation of anyone's oath of office, to at least be assured the information was considered.

Ms Gusella: Well, obviously, it sounds as if you wish to receive legal advice on this and I think that's entirely in order. If indeed the legal view is that it is possible to disclose this information—and I would hope the legal advisers take into account the Privy Council documents called *Notes on the Responsibilities of Public Servants in Relation to Parliamentary Committees*, because I have been guided by these notes—then, obviously, I'm quite open to do whatever it is permissible for me to do.

Mr. Young: That's all I have, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Young. It's obvious we're going to have to pursue this from a legal point of view and a procedural point of view. Mr. Koury, do you have some questions?

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonneuve): I have two questions. One might answer your question, maybe, as far as the budgets are concerned. The government has a budget of \$2.75 million annually to different organizations for the cases.

How much does it cost the government, for the government's part in defending itself? Would you know the amount?

Ms Gusella: I regret I don't have those numbers at my fingertips, but I'm certain it might be possible to obtain them. It would be obviously through the Department of Justice, because they would be conducting the government's defence in these cases.

• 1705

Mr. Koury: That may give an answer because \$2.75 million doesn't sound like much but putting the two sides together may amount to quite a... so that the balance might be there. If possible, I'd like to have those figures.

What happens to the court cases that are ready and processed, where the government has appealed them? What happens to them at the cut-off on February...?

[Traduction]

à la Chambre des Communes. En effet, ils ont dit que le programme n'était plus nécessaire, qu'on avait établi suffisamment de jurisprudence, qu'il y avait assez de précédents, qu'en poursuivant le programme, on gaspillerait l'argent du contribuable.

S'il s'agissait effectivement d'un gaspillage, je crois que nous avons le droit de savoir pourquoi et comment vous en êtes arrivés à cette conclusion.

Nous avons le droit d'obtenir ces renseignements sans violer le serment professionnel ou la promesse de secret de qui que ce soit. En tant que député, il faut que je le sache, afin de m'assurer que les politiques élaborées au nom de tous les Canadiens découlent d'un travail très sérieux qui tient compte des préoccupations des contribuables.

À mon avis, le fait de m'assurer que ces informations ont été prises en compte ne constitue pas une violation du serment professionnel de qui que ce soit.

Mme Gusella: Eh bien, de toute évidence, il me semble que vous désirez obtenir des conseils juridiques en la matière, et je crois que vous avez raison. Si, juridiquement, il est effectivement possible de révéler ces informations—et j'espère que les conseillers juridiques tiennent compte des documents du Conseil privé sur les responsabilités des fonctionnaires envers les comités parlementaires, car je m'en suis inspirée moi-même—alors, évidemment, je suis tout à fait disposée à le faire dans la mesure du possible.

M. Young: J'en ai terminé, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Young. Bien sûr, nous allons continuer d'étudier la question du point de vue de la loi et de la procédure. Monsieur Koury, avez-vous des questions?

M. Koury (Hochelaga—Maisonneuve): J'en ai deux. La première répond peut-être à la vôtre en ce qui concerne les budgets. Chaque année, le gouvernement alloue 2,7 millions de dollars à divers organismes pour ces dossiers.

Combien en coûte-t-il au gouvernement pour se défendre? Connaissez-vous le montant?

Mme Gusella: Je suis désolée, mais je n'ai pas ces chiffres sous la main; toutefois, je suis convaincue que nous pouvons les obtenir, évidemment par le biais du ministère de la Justice, car c'est lui qui assure la défense du gouvernement dans ces dossiers.

M. Koury: Cela répond peut-être à la question, car la somme de 2,75 millions ne semble pas être énorme, mais en additionnant les deux montants, ce serait assez... pour établir l'équilibre. Si possible, j'aimerais avoir ces chiffres.

Que deviennent les dossiers judiciaires qui sont prêts et traités et pour lesquels le gouvernement a interjeté appel? Que deviennent-ils après la date limite en février...?

[Text]

Ms Gusella: February 27. The situation is that whatever cases were approved prior to February 27 will continue to be funded at the court level at which they had been funded. As you know, the panels fund on the basis of whatever stage of litigation it's at and at a certain court level, so to the extent that the approvals have been given for that particular court level, that will be where the funding ends. Following that—

Mr. Koury: The cut-off point—

Ms Gusella: —it will be completed. That court case, at that level, will be able to be completed and will not be affected by the decision.

Mr. Koury: And could not be appealed afterwards or go on to another step?

Ms Gusella: They couldn't be funded for appeal. They clearly could be appealed if other sources of funding could be found, as in the United States for instance, or other sources of—

Mr. Koury: So actually if the money is spent on the first stage and the results are negative and they would like to go to an appeal, that means it finishes right there and that's the end of it.

Ms Gusella: Insofar as the funding is concerned, yes.

The Chairman: Ms Gusella, you put some emphasis on the fact that economizing was part of the issue and the government was looking for a place to save money. Perhaps you could tell us what the actual dollar figure would be in terms of money saved in administration by discontinuing this program, acknowledging the fact that you have to pick up some costs in the department to finish those cases already in the pipe.

Secondly, what would the cost be, in addition to administration, in case funding? There's an element of expenditures in case funding as well.

Ms Gusella: Maybe I misunderstand your question, Mr. Chairman, but the \$6 million is inclusive of case funding and administration. Because of the way the program functions, because of the fact that approvals are given at the outset of a case at that certain court level, there may well be significant commitments already undertaken and therefore the savings that we can estimate for each year—and they are only estimates, of course, because we're dealing with the future and we're dealing with a program that is administrated at arm's length—our best estimate is that there's a saving of \$2 million a year.

The Chairman: Would that be true for the first year, for the next 12 months? There are a lot of cases in the system that we're going to have to pay for through work done by officials in your own department, as I understand it.

Ms Gusella: Maybe Dick Nolan would like to clarify that.

Mr. R. Nolan (Director General, National Literacy Secretariat, Department of Multiculturalism and Citizenship): There are various ways we are looking at terminating, or winding up. One of them is to continue with

[Translation]

Mme Gusella: Le 27 février. Tous les dossiers approuvés avant le 27 février continueront d'être financés à l'instance judiciaire où ils étaient financés auparavant. Comme vous le savez, le financement dépend du niveau d'avancement du dossier et de l'instance judiciaire où se trouve ce dossier. Par conséquent, dans la mesure où les approbations se donnent pour une instance judiciaire précise, le financement se termine à ce niveau. Ensuite...

M. Koury: La fin...

Mme Gusella: ...il sera traité. Ce dossier, à ce niveau, pourra être conclu et ne sera donc pas touché par la décision.

M. Koury: Ne pourra-t-il pas aller en appel ou devant une autre instance?

Mme Gusella: On ne pourra pas le financer en appel. Un tel dossier peut certainement faire l'objet d'un appel si on trouve d'autres sources de financement, comme aux États-Unis par exemple, ou d'autres sources de...

M. Koury: Si, par exemple, tous les fonds alloués sont dépensés en première instance mais en vain, la personne qui désire interjeter appel n'aura-t-elle aucun recours?

Mme Gusella: Non, elle ne bénéficiera plus d'aucun financement.

Le président: Madame Gusella, vous avez insisté sur le fait qu'il était question de se serrer la ceinture et que le gouvernement cherchait le moyen de faire des économies. Pouvez-vous nous dire combien le gouvernement économisera du point de vue administratif en mettant fin à ce programme compte tenu du fait que le ministère doit assumer certains frais pour clore les dossiers en instance?

Deuxièmement, outre les coûts administratifs, combien coûtera le financement des dossiers, qui comporte aussi un volet de dépenses?

Mme Gusella: Monsieur le président, je n'ai peut-être pas compris votre question, mais le financement des dossiers et de l'administration sont compris dans les 6 millions de dollars. Compte tenu du fonctionnement du programme et du fait que l'approbation intervient au moment où le procès est intenté devant une instance judiciaire donnée, il est tout à fait possible que d'importants engagements aient déjà été pris. Par conséquent, nous estimons que chaque année—et j'insiste sur le fait qu'il s'agit ici de prévisions et que nous parlons d'un programme administré de façon indépendante—nous économiserons au maximum 2 millions de dollars.

Le président: Cela s'applique-t-il à la première année, c'est-à-dire aux 12 prochains mois? Je crois qu'il y a un grand nombre de dossiers en instance que nous devons financer et qui seront traités par des fonctionnaires de votre ministère.

Mme Gusella: M. Dick Nolan va répondre à cette question.

M. R. Nolan (Directeur général, Secrétariat national à l'alphabétisation, ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté): Nous envisageons plusieurs façons de mettre fin au programme. L'une consiste à allouer des fonds à

[Texte]

a certain amount going to the University of Ottawa to administer, or to a trustee to administer, rather than the government administering it. We're looking at several options. We haven't concluded that, but one of the options is just to leave it there.

It's very hard to predict which cases are going to finish and which expenses you're going to incur in any particular year. If you look at the history of the program, the expenditures go up and down. They vary from year to year. You can make a guesstimate but you can't give an absolute figure. The guesstimate, or the estimate, is about \$2 million a year.

The Chairman: It would seem to us that the savings in the first year are going to be a lot less than they would be in subsequent years, and presumably the government would have fewer financial constraints in a year or so. We're just wondering about the significance of what you're going to save this year.

• 1710

Mr. Nolan: It depends on when the case ends. As you know, the Bhinder case, for example, took six years. You never know when those bills are going to come in. It could be higher two years from now.

The Chairman: Now that's something we're also not clear about. If we have a case that has gone so far in the system over a period of two years and reached a decision in court, but hasn't gone to the public level, are you going to continue to fund those second, third and perhaps even fourth stages?

Mr. Nolan: No.

Ms Gusella: We're not able to. We have no authority to do so. The authority for the program ended on the 27th when the program was ended. If you notice in the Main Estimates, the word "immediately" was used. That effectively ended the authority to fund any further cases or any cases.

The Chairman: Funding new cases, yes, but what about the ones that were already in the system? Part of the system was not just the first judgment by the first court, it was to go on through appeals by either party.

Mr. Nolan: There was always a decision at each level of court. There are times when you don't want to appeal and there are times when you do. Each decision was a separate one. There's never a decision that a case would automatically go to the Supreme Court, and the authority ceased as of February 27.

The Chairman: From the point of view of jurisprudence, what is the status then if something has only gone through the first court? The minister has talked about all the jurisprudence that's been achieved over the seven years, but what about cases that have only gone through the first level?

Ms Gusella: First level courts, as we know, are first level courts. That may be a question that officials from Justice would be better able to comment on. Essentially, first level courts have a certain amount of authority which is obviously much less authority than later level courts.

[Traduction]

l'Université d'Ottawa ou à un fidéicommiss, plutôt qu'au gouvernement. Nous envisageons plusieurs options. Nous n'avons pas encore pris de décision finale, mais l'une des options consiste à abandonner tout simplement.

Il est très difficile de prévoir les causes qui seront terminées et les dépenses qui seront effectuées au cours d'une année donnée. Au fil des ans, les dépenses du programme évoluent en dents de scie. Elles varient d'une année à l'autre. On peut prévoir au jugé, mais on ne peut pas citer un chiffre exact. À première vue, nous estimons que ce sera environ 2 millions de dollars par an.

Le président: Il me semble qu'au cours de la première année, les économies seront inférieures par rapport aux années suivantes et je présume que le gouvernement connaîtra moins de contraintes financières dans un an environ. Nous voulons tout simplement savoir si les économies que vous réaliserez cette année seront importantes.

M. Nolan: Tout dépend quand la cause aura été entendue. Comme vous le savez, l'affaire Bhinder a pris six ans. Il faudra attendre de voir combien tout cela coûte et les frais pourraient être plus élevés dans deux ans.

Le président: Une autre chose n'est pas claire: prenons l'exemple d'une cause qui a fait l'objet d'une décision au tribunal au bout de deux ans. Va-t-on continuer à financer toutes les étapes successives, les appels?

M. Nolan: Non.

Mme Gusella: Nous n'avons pas le pouvoir d'agir en ce domaine. Lorsque le programme a été démantelé le 27, notre autorité en la matière s'est arrêtée. Si vous remarquez, dans le Budget principal, le mot «immédiatement» est utilisé, ce qui met fin à tout pouvoir de financement d'autres causes.

Le président: Dans le cas de nouvelles causes, évidemment, mais qu'en est-il des causes déjà en instance? Le système ne prévoyait pas simplement la contestation devant une première instance, mais des possibilités d'appel pour les deux parties.

M. Nolan: À chaque niveau de la procédure judiciaire une décision était prise. Dans certains cas, une des parties interjetait appel, dans d'autres pas. Il n'y a jamais eu de pourvoi automatique à la Cour suprême et nos pouvoirs en matière de contestation ont pris fin le 27.

Le président: Du point de vue de la jurisprudence, que se passe-t-il lorsqu'un jugement n'a été rendu qu'en première instance? La ministre a parlé de la jurisprudence au cours des sept années d'application de ce programme, mais que se passe-t-il pour les causes qui n'ont été entendues qu'en première instance?

Mme Gusella: Les tribunaux de première instance se limitent précisément à la première instance. Les fonctionnaires du ministère de la Justice pourraient mieux répondre que moi à votre question. Les tribunaux de première instance ont certains pouvoirs mais évidemment beaucoup moins que les cours d'appel.

[Text]

The Chairman: Suppose that decision at the first level was unfavourable to the government. Would it then believe it had an ethical right to challenge it at another level, when the people on the other side could not if they had lost? These are very important issues.

Ms Gusella: Yes, they are very important issues, but it would be the Attorney General for Canada who would make that decision. It wouldn't be made within the context of our department.

The Chairman: So we're asking the wrong people about that then.

Ms Gusella: Yes. The Attorney General for Canada is the key in that kind of thing.

Ms Phinney: You said the focus right now is to look after the people who closed down the Court Challenges Program.

Ms Gusella: That's the only mandate we have. That's why we're doing that.

Ms Phinney: How do you plan to look after the people who are employed by the Court Challenges Program? Are you looking into hiring them in your department, or making sure they get jobs in the justice department? Are you just saying that was a decision you made one night, so too bad about not only the people involved in the possible cases but the people working there? What's being done for them?

Ms Gusella: Mr. Nolan is most directly involved in the discussions with the University of Ottawa, so maybe he would answer that.

Mr. Nolan: We're in active consideration of severance packages in terms of the types of placement opportunities. We haven't come to any conclusion on that, but we've had some correspondence back and forth and we're expecting to have a resolution within the next week or so.

Ms Gusella: In fact, I'll be meeting with Mr. Black from the centre later next week. It is very early in terms of the discussions.

Ms Phinney: I think this, as well as some of the other programs that were cut, would certainly discourage qualified people from working for the government. You apply for a job with the government and get the job in what looks like a good program. Then all of a sudden just willy-nilly somebody comes along and says there's no real reason for this and they cut out this program. You're going to have trouble getting good, qualified people to work for the government, because they aren't going to risk that.

Ms Gusella: I guess I can't comment on that except just on a point of clarification. These individuals were not federal government employees.

Ms Phinney: But they were working in a program that was being funded by the government.

Ms Gusella: Funded by a contribution agreement.

[Translation]

Le président: Supposons que la décision en première instance ne soit pas favorable au gouvernement. Ce dernier estimerait-il disposer du droit moral de contester cette décision à un niveau supérieur alors que la partie adverse ne pourra le faire si la décision du tribunal lui a été défavorable? Il s'agit-là de questions fort importantes.

Mme Gusella: Effectivement, mais il reviendrait au procureur général du Canada de prendre cette décision et non à notre ministère.

Le président: Nous nous adressons donc aux mauvaises personnes?

Mme Gusella: Oui. Ce serait au procureur général du Canada de prendre ces décisions.

Mme Phinney: Vous dites que vous vous préoccupez maintenant des personnes qui ont mis fin au Programme de contestation judiciaire.

Mme Gusella: Tel est notre mandat en effet.

Mme Phinney: Comment avez-vous l'intention de vous occuper des employés de ce Programme de contestation judiciaire? Avez-vous l'intention de les engager dans votre ministère ou essayez-vous de leur trouver un emploi au ministère de la Justice? Ou bien dites-vous que vous avez tout simplement pris cette décision un beau jour et que c'est bien dommage pour les personnes qui voulaient défendre leurs causes ou pour les employés du programme. Que faites-vous pour ces personnes?

Mme Gusella: M. Nolan participe le plus directement aux discussions avec l'Université d'Ottawa et il pourrait peut-être répondre à la question.

M. Nolan: Nous sommes en train d'étudier activement des indemnités de cessation d'emploi qui prévoient une possibilité de placement autre part. Nous ne sommes pas encore arrivés à une décision, mais nous espérons en avoir une au cours des deux prochaines semaines.

Mme Gusella: En fait, nous rencontrerons M. Black, du Centre, vers la fin de la semaine prochaine. Mais nous n'en sommes qu'au tout début des discussions.

Mme Phinney: Il est certain que l'abolition de ce programme ainsi que d'autres découragera certainement les personnes qualifiées à venir travailler pour le gouvernement. Elles remarqueront que même en travaillant pour un programme qui semble prometteur, il est toujours possible que, du jour au lendemain, on l'abolisse. Vous verrez qu'il sera difficile de recruter du personnel qualifié parce que les gens ne seront plus prêts à risquer d'être congédiés de cette façon.

Mme Gusella: Je ne pourrais faire de commentaires à ce sujet, mais je tiens à préciser que ces employés n'étaient pas des fonctionnaires fédéraux.

Mme Phinney: Mais ils travaillaient dans le cadre d'un programme financé par le gouvernement.

Mme Gusella: Dans le cadre d'un accord de financement.

[Texte]

Ms Phinney: Going back to what we were talking about before, I think every minister of the House we've asked this question to, including the justice minister, has said it's not for financial reasons. This was cut simply because there's enough jurisprudence now that they don't need this program. I think every person we've asked has answered the same thing. You're saying it's for financial reasons. Let's say it's not because you're the only people who have told us that. You're saying it's for financial reasons and everybody else says it's because there's enough legal jurisprudence. Let's say it's neither one of those. Can you think of any other reason why any department might want this program eliminated?

• 1715

Ms Gusella: No department likes to see its programs cut. Our department is not—

Ms Phinney: Yes, some do, because they don't feel that they're working in their favour.

Ms Gusella: The only answer I can give you is that I can't speculate on that. I just don't have any way of speculating on that.

Ms Phinney: You can't think of any department that would have any reason they wouldn't want this program to exist?

Ms Gusella: No. I think this is acknowledged to be a good program. It has clearly funded many, many cases that have made a useful contribution.

Ms Phinney: We know from the history of it that it has had some stumbling-blocks and some departments have stalled even the developing of it. Around 1990 I think there were some problems such as that—am I correct?—where a couple of the departments had trouble coming up with names or just getting it going. One could suggest that maybe they had personal reasons for not wanting this program to exist. You're saying it's the financial reason, but the ministers we have asked in the House have said that it's not, that it's a legal jurisdiction problem, that they have enough jurisprudence now. There has to be a third reason, but you're suggesting you don't know what that might be.

Ms Gusella: I don't think I could possibly speculate on that, no. I'm sorry.

Mr. Young: On page 9 of your submission, in the second paragraph, you say:

...the government is committed to ensuring the confidentiality of all legal files and to providing the funding that has already been granted by the program.

How much is that?

Ms Gusella: Do you mean to date? The program to the—

Mr. Young: Well, you say "and to providing", which I take it hasn't been provided yet, that is to be provided in the future.

Ms Gusella: There will have to be provision for some funding in the course of the winding-down period, and that has yet to be ascertained. Am I answering your question?

Mr. Young: No. You say:

[Traduction]

Mme Phinney: Pour revenir à ce que nous disions plus tôt, tous les ministres à la Chambre à qui nous avons posé la question, y compris la ministre de la Justice, ont dit que l'organisme n'avait pas été supprimé pour des raisons financières, mais tout simplement parce qu'il existait maintenant suffisamment de jurisprudence pour pouvoir se passer d'un tel programme. Vous dites quant à vous que le démantèlement est dû à des raisons financières. Supposons que ce ne soit pas le cas car vous êtes les seuls à nous avoir donné cette raison. Supposons plutôt qu'aucune de ces deux raisons ne soit la vraie. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi les ministères voudraient voir ce programme éliminé?

Mme Gusella: Aucun ministère n'aime voir que certains de ses programmes sont éliminés. Notre ministère n'est pas. . .

Mme Phinney: Au contraire, dans le cas où ils estiment que ces programmes ne servent pas leurs intérêts.

Mme Gusella: Je ne pourrais certainement pas faire de conjectures à ce sujet.

Mme Phinney: Vous ne pouvez envisager qu'un ministère ne veuille vraiment plus voir subsister un programme de ce genre?

Mme Gusella: Non. Ce programme est reconnu comme un bon programme. Il a permis de financer de très nombreuses causes qui ont apporté une contribution à la vie de notre pays.

Mme Phinney: Ce programme a eu pas mal de handicaps à surmonter et certains ministères ont voulu retarder son développement. Si je ne me trompe, vers 1990, différents ministères ont eu du mal à présenter des candidatures, voire à permettre à ce programme de survivre. Peut-être pour des raisons personnelles ce ministère ne voulait-il pas que ce programme se poursuive. Vous parlez de raisons financières, mais les ministres auxquels nous sommes adressés à la Chambre ont dit que ce n'était pas le cas et que le programme avait tout simplement été supprimé parce qu'il existait maintenant suffisamment de jurisprudence en la matière. Il doit bien y avoir une troisième raison mais vous prétendez maintenant ne pas la connaître.

Mme Gusella: Je ne crois pas pouvoir faire de conjectures à ce sujet, je m'en excuse.

M. Young: À la page 10 de votre exposé, deuxième paragraphe, vous dites ce qui suit:

...par ailleurs, le gouvernement s'est engagé à ce que soit respectée la confidentialité de tous les documents juridiques et à ce que soient effectivement versés les fonds qui ont déjà été accordés par le programme.

De combien s'agit-il?

Mme Gusella: Jusqu'à présent? Le programme. . .

M. Young: Vous parlez bien de «verser», je suppose qu'il s'agit là de fonds qui seront versés à l'avenir.

Mme Gusella: Des fonds devront être fournis au cours de la période de suppression graduelle, mais il faudra le vérifier. Est-ce que je réponds à votre question?

M. Young: Non. Vous dites:

[Text]

...the government is committed...to providing the funding that has already been granted by the program.

You must have some idea of what that amount of funding that is being promised is. It has not been spent yet. Right? It has to be spent.

Ms Gusella: I will try to give you some more exact numbers. Naturally, these were provided to us by the University of Ottawa centre.

Mr. Nolan: It would seem that it's between \$4 million and \$4.5 million.

Mr. Young: Is there any timeframe for when that money can be spent?

Mr. Nolan: I think the end of the authority is in—

Ms Gusella: In 1995, at the end of—

Mr. Nolan: In 1995 plus three?

Ms Gusella: Plus three.

Mr. Nolan: In 1998.

Ms Gusella: The program itself was due to end on March 31, 1995, but there was a carry-over provision for a commitment.

Mr. Young: For three years.

Ms Gusella: Yes.

Mr. Nolan: It is \$4 million to \$4.5 million. Again, that depends on what you get in, but that's the estimate. If you took \$2 million off each year, it would be about \$4.5 million or \$4 million.

Mr. Young: That money is committed, though.

Two different signals are being sent out. One is that as of the day of the budget, that was it, the axe fell. But what you're saying now is, well, no, not necessarily; \$4.5 million is still committed to be spent.

Ms Gusella: Because of the commitment to fund wherever decisions have been made, to the existing cases at the court level at which they were—

Mr. Young: I don't think that was very clear—

Ms Gusella: I see.

Mr. Young: —to an awful lot of people. It certainly wasn't clear to me. I think the impression out there was that as of the date of the budget everything stopped and that if you wanted to pursue something else you would have to go to McDonald's or somewhere else and get some money.

Ms Gusella: That's unfortunate, because I believe that in the wording of the Main Estimates the government's commitment to honouring the decisions that had been made by the panels prior to the date of the Main Estimates was contained in those background papers.

Mr. Young: So that's to 1998, not to 1995?

[Translation]

Par ailleurs, le gouvernement s'est engagé...et à ce que soient effectivement versés les fonds qui ont déjà été accordés par le programme.

Vous devez sans doute avoir une idée de ce que cela représente. Il s'agit là de fonds qui n'ont pas encore été dépensés, n'est-ce pas, et qui le seront à l'avenir.

Mme Gusella: Je vais essayer de vous donner des chiffres précis. C'est évidemment le Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne de l'Université d'Ottawa qui nous a fourni ces chiffres.

M. Nolan: Il s'agit d'environ 4 à 4,5 millions de dollars.

M. Young: Dans quel laps de temps ces fonds devront-ils être versés?

M. Nolan: Les pouvoirs en la matière...

Mme Gusella: En 1995, à la fin de...

M. Nolan: En 1995 plus trois autres années?

Mme Gusella: Oui.

M. Nolan: En 1998.

Mme Gusella: Le programme lui-même devait prendre fin le 31 mars 1995 mais on avait prévu un report dans le cas des engagements déjà pris.

M. Young: Pendant trois ans.

Mme Gusella: Oui.

M. Nolan: Le montant est de 4 à 4,5 millions de dollars, conformément à ce qui est prévu dans le budget. À raison de 2 millions par année, cela représenterait entre 4 et 4,5 millions de dollars.

M. Young: Mais ces fonds ont été engagés.

Il semble que l'on entend deux sons de cloche ici: tout d'abord, que le jour de l'annonce du budget le couperet est tombé. Or, vous dites maintenant que ce n'est peut-être pas nécessairement le cas, mais que 4,5 millions de dollars ont été prévus pour des versements ultérieurs.

Mme Gusella: L'engagement a été pris de financer les causes qui sont à l'heure actuelle devant les tribunaux.

M. Young: Je ne crois pas que c'était très clair...

Mme Gusella: Je vois.

M. Young: ...pour un grand nombre de gens. En tout cas ce n'était pas clair dans mon esprit. Je crois que l'on pensait que toutes les activités s'arrêteraient à la date du budget et que si l'on voulait poursuivre, il faudrait avoir recours à la générosité de McDonald's ou de quelque autre organisme.

Mme Gusella: C'est malheureux, car le libellé du Budget principal indique bien que le gouvernement s'engage à honorer les décisions prises par les panels avant la date du budget.

M. Young: Jusqu'en 1998 et non 1995?

[Texte]

Mr. Nolan: Yes.

The Chairman: Further questions, Mr. Young?

• 1720

Mr. Young: Not for the moment. I still think, though, that after you've sought some advice on precedents and one thing and another, you may want to have the witnesses back.

The Chairman: That can certainly be considered.

Mr. Young: Do you need a motion to that effect?

The Chairman: I see a draft here which we can consider.

I want to welcome Mrs. Feltham as well. You haven't had a chance to ask a question. If you have one, I would be pleased to entertain it now.

Mrs. Feltham (Wild Rose): Thank you. Sorry I'm late but we had an energy meeting I had to attend.

I'd like to go to the provision of the services. At this time, as far as language rights are concerned, we have the Commissioner of Official Languages, who has the responsibility to be involved when there are concerns as far as official languages are concerned.

If the Court Challenges Program is not in place for equality rights, is there any place or group that these people can go to that you know of if they have a concern?

Ms Gusella: In terms of concerns, they might consult the Human Rights Commission, but there is no provision for funding litigation in the way that the Court Challenges Program did.

Mrs. Feltham: Could you tell me about the Human Rights Commission?

Ms Gusella: Maybe Mr. Nolan could elaborate for us.

Mr. Nolan: In terms of the program under the contribution agreement, there is a specific exclusion of cases that can be heard by the Human Rights Commission. The federal Human Rights Act applies to services, employment, accommodation in the federally regulated area, both the private sector and the public sector. Section 15 is a broader section dealing with equality rights, dealing with programs and policies of the government as a whole, not restricted to that specific area. Those specific issues that are within the purview of the Human Rights Commission are not fundable under the Court Challenges Program. They are specifically excluded in the contribution agreement.

Mrs. Feltham: We have been told and we have heard here that one of the reasons the Court Challenges Program has been criticized is that the cases are usually put forward by the same four, five, ten groups, and usually it's the same groups that take this forward.

Do you believe that it is happening, and why is it happening?

Mr. Nolan: If you're talking about the Canadian Disability Rights Council and LEAF, two of the groups that have received the funding because they are the focal point for the various representative groups in terms, they are the

[Traduction]

M. Nolan: Oui.

Le président: D'autres questions, monsieur Young?

M. Young: Je crois néanmoins qu'après avoir obtenu certains conseils en matière de précédents et sur quelques autres points, vous voudrez peut-être demander aux témoins de revenir.

Le président: On pourra certainement étudier la chose.

M. Young: Avez-vous besoin d'une motion à cet effet?

Le président: Il y a une ébauche sur laquelle nous pourrions nous pencher.

Je souhaite la bienvenue à M^{me} Feltham. Vous n'avez pas eu la possibilité de poser des questions. Si vous voulez le faire, je pourrais vous donner la parole maintenant.

Mme Feltham (Wild Rose): Merci. Je m'excuse d'être en retard mais j'ai dû assister à une réunion du comité de l'énergie.

J'aimerais passer à la fourniture des services. À l'heure actuelle, en ce qui concerne les droits linguistiques, la responsabilité incombe au Commissaire aux langues officielles.

En l'absence du Programme de contestation judiciaire, les personnes qui auront des problèmes en matière de droits à l'égalité pourront-elles s'adresser quelque part?

Mme Gusella: Elles pourront consulter la Commission des droits de la personne, mais rien n'est prévu pour le financement des litiges comme dans le cas du Programme de contestation judiciaire.

Mme Feltham: Pourriez-vous me parler de la Commission des droits de la personne?

Mme Gusella: Peut-être M. Nolan pourrait-il aborder cette question.

M. Nolan: L'accord de financement prévoit que certaines causes ne peuvent être entendues par la Commission des droits de la personne. La Loi fédérale sur les droits de la personne ne s'applique qu'aux services, à l'emploi, aux installations à la fois privées et publiques relevant de la réglementation fédérale. L'article 15 est un article plus large qui porte sur les droits à l'égalité en matière de programmes et politiques du gouvernement dans son ensemble. Les questions précises qui relèvent de la Commission des droits de la personne ne peuvent faire l'objet de financement dans le cadre du Programme de contestation judiciaire parce qu'elles sont exclues de façon précise de l'accord de financement.

Mme Feltham: On nous a dit, ici notamment, qu'une des raisons pour lesquelles le Programme de contestation judiciaire a été critiqué, c'est que les causes sont généralement présentées par quatre, cinq ou dix groupes, toujours les mêmes.

Pensez-vous que ce soit le cas, et pourquoi?

M. Nolan: Vous voulez sans doute parler du Charter of Rights Disability Council et du FAEJ, deux des groupes qui ont reçu le financement parce qu'ils étaient le point de convergence des différents groupes et qu'ils ont acquis toute

[Text]

groups that have developed the expertise around the law and the effects of that law. It would be natural that they would be the groups that would be most likely to bring forward those types of court challenges. There isn't a conspiracy to keep the other groups out.

For example, disability groups will go to the Canadian Disability Rights Council to get advice. Women's groups will go to LEAF to get advice on women's issues, even outside the Court Challenges Program. They are seen as focal points for activity. That would be a natural result of that evolution.

Mrs. Feltham: What responsibility does the province play in all of this, and will it now take on a greater role?

Ms Gusella: The provinces, with the exception of one province, play no role whatsoever. Ontario has made, as I understand it, a one-time contribution. Generally speaking, there is no role, or there is no contribution of funding from the provinces. The ministers have stated in the House that they think there are other partners out there, the provinces being one of those partners, who could well consider funding for the types that might come forward, because this type of support has not been put forward before from the provinces.

• 1725

The Chairman: Perhaps I could just ask another question. It relates to this arm's length business that we've alluded to already. The government was certainly very supportive of that concept when they responded to our report a year or two ago. I'm wondering now how you feel about the ethics or the morality... if it comes to the point at which you're providing some funds from your Department of Multiculturalism to fund a litigant against the federal government. How do you view that from a moral and ethical point of view?

Ms Gusella: I very much support the arm's length arrangement, very much so. As you know, it was put forward by this committee as a means of ensuring that there was no either real or perceived conflict of interest between the government and this program. So I think the idea of having an outside agency administer it, and be independent, and appear to be independent—as you know, justice must not only be done, it must be seen to be done—is very important. I clearly support the idea of an arm's length relationship, just as this committee did.

In terms of the second part of your question, there is no authority within the Department of Multiculturalism and Citizenship that would allow for any funding of any litigation. It just does not exist by way of authority. The authority was specific to this program. With the ending of this program or the phasing out of this program—as I take Mr. Young's point for purposes of clarity here—that authority expired. So there is no authority to fund any litigation with the Department of Multiculturalism and Citizenship.

[Translation]

la compétence voulue en ce qui concerne la loi et ses conséquences. Il est normal qu'il s'agisse là des groupes qui présentent la plupart de ces contestations judiciaires. Il n'y a certainement pas eu de conspiration pour empêcher les autres groupes de participer au programme.

Ainsi, les différents groupes de personnes handicapées s'adressent au Charter of Rights Disability Council pour obtenir des conseils. Les groupes de femmes s'adressent au FAEJ pour des conseils sur les questions touchant les femmes, même quand cela n'a rien à voir avec le Programme de contestation judiciaire. Ces organismes sont considérés comme des organismes centraux et des points de convergence de toutes les activités. Cela est le résultat de l'évolution normale des choses.

Mme Feltham: Quelles sont les responsabilités des provinces dans toutes ces questions? Assumeront-elles un rôle plus important?

Mme Gusella: Les provinces, à l'exception d'une seule, ne jouent aucun rôle en la matière. L'Ontario, si je comprends bien, a fait une contribution unique. De façon générale, les provinces ne participent pas au financement. Les ministres ont déclaré à la Chambre que, à leur avis, d'autres partenaires pouvaient être trouvés, par exemple les provinces, qui pouvaient envisager de fournir le financement, mais elles ne l'ont pas encore fait jusqu'à présent.

Le président: Je pourrais peut-être poser une autre question. Elle porte sur ces rapports d'indépendance dont nous avons déjà parlé. Le gouvernement a certainement appuyé cette idée lorsqu'il a réagi aux recommandations de notre rapport il y un an ou deux. J'aimerais savoir comment vous envisagez, d'un point de vue moral, qu'il est possible d'utiliser des fonds du ministère du Multiculturalisme pour financer une action judiciaire contre le gouvernement fédéral.

Mme Gusella: Je suis tout à fait en faveur de ces rapports d'indépendance. Comme vous le savez, ceux-ci avaient été proposés par le comité dans le but d'éviter tout conflit d'intérêts réel ou perçu entre le gouvernement et ce programme. Je crois par conséquent que l'idée d'un organisme indépendant chargé d'administrer le programme est très importante. Il doit s'agir d'un organisme indépendant et qui apparaît comme tel. Comme vous le savez, en matière judiciaire, il ne faut pas simplement que justice soit faite, mais que les choses soient perçues comme telles. J'appuie par conséquent l'idée d'un organisme indépendant tout comme le comité l'avait fait.

Pour répondre à la deuxième partie de votre question, le ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté ne dispose d'aucun pouvoir de financement des litiges. Un tel pouvoir n'existait que dans le cadre du Programme de contestation judiciaire. Maintenant que ce programme a été aboli et est en voie de démantèlement ce pouvoir n'existe plus. Rien donc ne permet de financer les contestations judiciaires au sein du ministère.

[Texte]

The Chairman: I see. From the point that Mrs. Feltham was on where she referred to the provinces, how would you feel about the provinces funding a test case against the federal government where it was deemed that the federal government had not lived up to its constitutional obligations?

Ms Gusella: I'm very loath to appear to comment on something that would really be within the purview of the Department of Justice. That would be a question to address to a justice official in terms of the federal government's litigation stance. I think it's open to provinces to fund whatever it is that they wish to fund in the final analysis.

The Chairman: Yes. Colleagues on this committee should know that we did get consent this afternoon or late this morning that the deputy minister from justice will be here next Tuesday at 9.30 a.m. So some of these questions that we probably have put, in a sense, inadvertently to you, Ms Gusella, will be more appropriately perhaps put to the other deputy minister.

We've had a couple of rounds. Does anybody else have any last minute questions? If not, may I, on behalf of the committee, thank you very much for being with us today. It's an issue that concerns us greatly, and I know it has been of concern to you and your colleagues. We do thank both of you for being with us for this purpose.

Now on a point of business, did you want to raise a...?

Mr. Young: I'd like to move a motion, Mr. Chairman.

The Chairman: Could we hear it?

Mr. Young: Sure. That the clerk of the committee be instructed to seek clarification on the status of senior officials appearing before a parliamentary committee.

The Chairman: Is there a seconder for that? Any discussion? Mrs. Feltham, you're not familiar with the background for this.

Mrs. Feltham: No. But I'm talking about procedure.

The Chairman: Yes.

Mrs. Feltham: We could have today ended up with only three people here because we were here to hear witnesses.

The Chairman: That's right.

Mrs. Feltham: Should we be dealing with a motion?

The Chairman: Oh yes. It is within our power to move a motion any time, provided we have the quorum for motions. We do need five...

Mrs. Feltham: It doesn't have to be pre-planned. Okay.

The Chairman: No, it doesn't.

Motion agreed to

The Chairman: If there are no further items of business for today, I thank our witnesses for being with us. This meeting now stands adjourned to the call of the chair.

[Traduction]

Le président: Je vois. M^{me} Feltham a parlé des provinces. De quel oeil verriez-vous les provinces financer une cause-test contre le gouvernement fédéral si elles pensaient que celui-ci n'a pas rempli ses obligations aux termes de la Constitution?

Mme Gusella: J'ai de grandes réticences à faire des commentaires sur une question qui relève vraiment du ministère de la Justice. Vous pourriez la poser à un fonctionnaire du ministère. Je crois que les provinces peuvent, quant à elles, financer tous les programmes qu'elles désirent financer.

Le président: Bien. Je signale aux collègues du comité que nous avons obtenu l'accord du sous-ministre de la Justice, cet après-midi ou tard dans la matinée, pour venir témoigner mardi prochain à 9h30. Nous pourrions par conséquent lui poser les questions que nous vous avons posées sans doute par inadvertance, madame Gusella.

Nous avons procédé à quelques tours de questions. Y a-t-il des membres du comité qui voudraient poser une dernière question? Sinon je tiens à vous remercier de votre présence ici aujourd'hui. La question à l'étude nous préoccupe tous énormément et je sais qu'elle vous préoccupe ainsi que vos collègues. Nous vous remercions d'avoir été ici aujourd'hui.

Passons maintenant aux questions de régie interne, vous voulez...

M. Young: J'aimerais proposer une motion, monsieur le président.

Le président: Pourriez-vous la lire?

M. Young: Certainement. Je propose de donner ordre au greffier du comité d'obtenir des précisions sur le statut des hauts fonctionnaires qui comparaissent devant un comité parlementaire.

Le président: Qui appuie la motion? Des discussions? Madame Feltham, vous n'êtes pas au courant de cette question?

Mme Feltham: Non, mais je voudrais parler de la question de procédure.

Le président: Bien.

Mme Feltham: Nous aurions pu nous retrouver à trois à la réunion d'aujourd'hui car nous sommes venus pour entendre des témoins.

Le président: C'est exact.

Mme Feltham: Devrions-nous alors étudier une motion?

Le président: Oui. Nous pouvons proposer une motion à n'importe quel moment pourvu que le quorum soit présent. Nous avons besoin de cinq...

Mme Feltham: Il ne faut donc pas en donner préavis.

Le président: Non.

La motion est adoptée

Le président: S'il n'y a plus d'autres questions à l'ordre du jour, je tiens à remercier nos témoins. La séance est levée jusqu'à nouvel ordre.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of Multiculturalism and Citizenship:

Mary Gusella, Deputy Minister;

Richard Nolan, Director General, National Literacy
Secretariat.

TÉMOINS

Du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté:

Mary Gusella, sous-ministre;

Richard Nolan, directeur général, Secrétariat national à
l'alphabétisation.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 15

Fascicule n° 15

Tuesday, March 26, 1992

Le jeudi 26 mars 1992

Monday, March 30, 1992

Le lundi 30 mars 1992

Chairman: Bruce Halliday

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the Economic Integration of Disabled Persons

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude
concernant l'intégration économique des personnes
handicapées

APPEARING:

The Honourable John A. Fraser,
Speaker of the House of Commons;

The Honourable Bernard Valcourt,
Minister of Employment and Immigration

WITNESSES:

(See back cover)

COMPARAÎT:

L'honorable John A. Fraser,
Président de la Chambre des communes;

L'honorable Bernard Valcourt,
Ministre de l'Emploi et de l'Immigration

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Members

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents: Jean-Luc Joncas
Neil Young

Membres

Terry Clifford
Louise Feltham
Beryl Gaffney
Allan Koury
Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 26, 1992
(28)

[Text]
The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met *in camera*, at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 306, West Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury and Beth Phinney.
Acting Member present: Jacques Tétreault for Louise Feltham.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witness: From Tremblay, Guittet & Associates: Michèle Tremblay.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the Economic Integration of Disabled Persons. (See *Minutes of Proceedings and Evidence*, dated June 13, 1991, Issue No. 2).

On motion of Beth Phinney, seconded by Allan Koury, it was agreed,—That, for the purpose of the Committee meeting to take place during the Parliamentary Forum on March 30, 1992, the Chairman do not entertain any motions or quorum calls, except a motion to report to the House.

On motion of Allan Koury, seconded by Jean-Luc Joncas, it was agreed,—That the Committee print 500 extra copies of its *Minutes of Proceedings and Evidence* of the meeting of Monday, March 30, 1992, in addition to the regular 850 copies.

On motion of Allan Koury, seconded by Jean-Luc Joncas, it was agreed,—That a copy of the speech of Justin Dart presented during the Parliamentary Forum on Monday, March 30, 1992 be printed as an appendix to that day's *Minutes of Proceedings and Evidence*. (See Appendix "HUDI-13")

Michèle Tremblay made a statement and answered questions.
At 11:00 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, MARCH 30, 1992
(29)

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 2:10 o'clock p.m. this day, in Room 200, West Block, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Appearing: The Honourable John A. Fraser, Speaker of the House of Commons; The Honourable Bernard Valcourt, Minister of Employment and Immigration.

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 26 MARS 1992
(28)

[Traduction]
Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à huis clos à 9 h 40, dans la salle 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury et Beth Phinney.
Membre suppléant présent: Jacques Tétreault remplace Louise Feltham.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoin: De Tremblay, Guittet et Associés: Michèle Tremblay.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité reprend l'étude de l'intégration économique des personnes handicapées. (*voir les Procès-verbaux et témoignages du 13 juin 1991, fascicule n° 2*).

Sur motion de Beth Phinney, appuyée par Allan Koury, il est convenu,—Que, en ce qui concerne les séances du Comité qui auront lieu pendant le Forum parlementaire du 30 mars, le président n'accepte pas de motion et ne signale pas l'absence de quorum, sauf dans le cas d'une motion de rapport à la Chambre.

Sur motion de Allan Koury, appuyé par Jean-Luc Joncas, il est convenu,—Que le Comité fasse imprimer 500 exemplaires additionnels de ses *Procès-verbaux et témoignages* de la séance du lundi 30 mars 1992, en plus des 850 exemplaires habituels.

Sur motion de Allan Koury, appuyé par Jean-Luc Joncas, il est convenu,—Qu'un exemplaire du discours prononcé par Justin Dart pendant le Forum parlementaire, le lundi 30 mars 1992, figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui. (*voir Appendice «HUDI-13»*)

Michèle Tremblay fait un exposé et répond aux questions.
À 11 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 30 MARS 1992
(29)

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 14 h 10, dans la salle 200 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Comparait: L'honorable John A. Fraser, Président de la Chambre des communes; l'honorable Bernard Valcourt, ministre de l'Emploi et de l'Immigration.

Witnesses: From the Canadian Labour Congress: Shirley Carr, President. *From Conseil du patronat du Québec:* Jacques Garon, Directeur de la recherche socio-économique. *From the University of British Columbia:* Ruth Warick, Director, Disability Resource Centre. *From the Canadian Federation of Independent Business:* Brien Gray, Executive Vice-President. *From the Aboriginal Economic Development Board:* Ken Thomas, Chairman. *Individual:* Alvin Law, Consultant. *From Disabled Persons International:* Henry Enns, President. *From the Royal Bank of Canada:* Lynda White, Manager, Employment Equity Program and, President of the Board, Canadian Council on Rehabilitation and Work. *From the Office for Disabilities Issues:* Steven Little, Director, Community Initiatives. *From the Bank of Nova Scotia:* Robert Pitfield, Senior Vice-President. *From ARCOR:* Fred Ayotte, General Manager. *From the Premier's Advisory Council for Persons with Disabilities (British Columbia):* Paul Thiele. *Individual:* Gerry MacDonald, Consultant. *From One Voice - Canadian Seniors Network Inc.:* Andrew Aitkens, Director of Research. *From the City of Ottawa:* Jacquelin Holzman, Mayor of Ottawa. *From the MacKay Center:* Joan Westland, Consultant. *From IAM Cares - AIM Croit:* Charles E. Bradford, President. *From the Secretary of State:* Marie Trudeau, Chief, Program Delivery. *From the Premier's Council on Health Strategies (New-Brunswick):* Randy Dickinson, Executive Director. *From A-WAY Express:* Keith Hambly, Executive Director. *From the International Association of Machinists and Aerospace Workers:* Valérie Bourgeois, General Vice-President. *From the Kingston General Hospital:* Dr. David Symington, Department of Rehabilitation Medicine. *From the Premier's Council on the Status of Persons with Disabilities (Alberta):* Gary McPherson. *From the Quebec Federation of Labour:* Nicole Desormeaux, Vice-President. *From the Canadian Association of the Deaf:* Len Mitchell, President. *From the Placement Assistants to the Disabled:* Aznive Mallett, Executive Director. The Honourable Jean Chrétien, Leader of the Opposition. The Honourable Audrey McLaughlin, Leader of the New Democratic Party.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the Economic Integration of Disabled Persons. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated June 13, 1992, Issue No. 2*).

The Chairman made a statement.

The Chairman invited the Chairpersons of the First Executive Session, *People: the Competitive Edge* to make a presentation.

Jacques Garon made a statement.

Ruth Warick made a statement.

Shirley Carr made a statement.

The Chairman invited the Chairpersons of the Second Executive Session, *Working the Marketplace* to make a presentation.

Ken Thomas made a statement.

Alvin Law made a statement.

Brien Gray made a statement.

Témoins: Du Congrès du travail du Canada: Shirley Carr, présidente. *Du Conseil du patronat du Québec:* Jacques Garon, directeur de la recherche socio-économique. *De l'Université de la Colombie-Britannique:* Ruth Warick, directrice, Disability Resource Centre. *De la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante:* Brien Gray, premier vice-président. *De Aboriginal Economic Development Board:* Ken Thomas, président. *À titre individuel:* Alvin Law, consultant. *Du Disabled Persons International:* Henry Enns, président. *De la Banque Royale du Canada:* Lynda White, gérante, programme d'équité en matière d'emploi et présidente du conseil d'administration du Conseil canadien du travail et de la réhabilitation. *De Office for Disability Issues:* Steven Little, directeur, Community Initiatives. *De la Banque de la Nouvelle-Écosse:* Robert Pitfield, vice-président principal. *De ARCOR:* Fred Ayotte, gérant principal. *Du Conseil consultatif du premier ministre pour les personnes handicapées (Colombie-Britannique):* Paul Thiele. *À titre individuel:* Gerry MacDonald, consultant. *De One Voice - Canadian Seniors Network Inc.:* Andrew Aitkens, directeur de la recherche. *De la Ville d'Ottawa:* Jacquelin Holzman, mairesse d'Ottawa. *Du Centre MacKay:* Joan Westland, consultante. *De IAM Cares - Aim Croit:* Charles E. Bradford, président. *Du Secrétariat d'État:* Marie Trudeau, chef de l'exécution du programme. *Du Premier's Council on Health Strategies (Nouveau-Brunswick):* Randy Dickinson, directeur exécutif. *De A-WAY Express:* Keith Hambly, directeur exécutif. *De International Association of Machinists and Aerospace Workers:* Valérie Bourgeois, vice-président général. *De l'Hôpital Général de Kingston:* Dr David Symington, Département de médecine de réhabilitation. *Du Premier's Council on the Status of Persons with Disabilities (Alberta):* Gary McPherson. *De la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec:* Nicole Desormeaux, vice-présidente. *De l'Association canadienne des sourds:* Len Mitchell, président. *De Placement Assistants to the Disabled:* Aznive Mallett, directrice exécutive. L'honorable Jean Chrétien, chef de l'opposition. L'honorable Audrey McLaughlin, chef du Nouveau Parti démocratique.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité reprend l'étude de l'intégration économique des personnes handicapées. (*voir les Procès-verbaux et témoignages du 13 juin 1991, fascicule n° 2*).

Le président fait une déclaration.

Le président invite les présidents de la première séance, intitulée *Le personnel: un avantage concurrentiel*, à présenter un exposé.

Jacques Garon fait un exposé.

Ruth Warick fait un exposé.

Shirley Carr fait un exposé.

Le président invite les présidents de la deuxième séance, intitulée *Tirer profit du marché*, à présenter un exposé.

Ken Thomas fait un exposé.

Alvin Law fait un exposé.

Brien Gray fait un exposé.

The Chairman invited the Chairpersons of the Third Executive Session, *Marketing to Millions* to make a presentation.

Robert Pitfield made a statement.

Fred Ayotte made a statement.

Steven Little made a statement.

Paul Thiele made a statement.

The Chairman invited the Chairpersons of the Fourth Executive Session, *Unlikely Partners* to make a presentation.

Joan Westland made a statement.

Charles E. Bradford made a statement.

Jacquelin Holzman made a statement.

Marie Trudeau made a statement.

At 4:15 o'clock p.m., the Chairman entertained questions and comments.

At 4:26 o'clock p.m., the Chairman made a statement.

On motion of Jean-Luc Joncas, it was agreed,—That the Committee do present a report to the House of Commons on the issues raised during the Parliamentary Forum 1992 entitled "Profitable Choices for Everyone".

Brien Gray made a statement.

Nicole Desormeaux made a statement.

Len Mitchell made a statement.

At 5:08 o'clock p.m., the meeting was suspended.

At 5:16 o'clock p.m., the meeting resumed.

The Honourable John A. Fraser made a statement.

The Honourable Bernard Valcourt made a statement.

The Honourable Jean Chrétien made a statement.

The Honourable Audrey McLaughlin made a statement.

At 5:36 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

Le président invite les présidents de la troisième séance, *Un marché de millions*, à présenter un exposé.

Robert Pitfield fait un exposé.

Fred Ayotte fait un exposé.

Steven Little fait un exposé.

Paul Thiele fait un exposé.

Le président invite les présidents de la quatrième séance, *De singuliers partenaires*, à présenter un exposé.

Joan Westland fait un exposé.

Charles E. Bradford fait un exposé.

Jacquelin Holzman fait un exposé.

Marie Trudeau fait un exposé.

À 16 h 15, le président autorise des questions et des observations.

À 16 h 26, le président fait une déclaration.

Sur une motion de Jean-Luc Joncas, il est convenu,—Que le Comité présente un rapport à la Chambre des communes sur les questions qui ont été soulevées pendant le Forum parlementaire de 1992, intitulé «Des choix profitables pour tous».

Brien Gray fait un exposé.

Nicole Desormeaux fait un exposé.

Len Mitchell fait un exposé.

À 17 h 08, la séance est suspendue.

À 17 h 16, la séance reprend.

L'honorable John A. Fraser fait un exposé.

L'honorable Bernard Valcourt fait un exposé.

L'honorable Jean Chrétien fait un exposé.

L'honorable Audrey McLaughlin fait un exposé.

À 17 h 36, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, March 30, 1992

• 1410

The Chairman: The chair sees a quorum for calling the meeting of the standing committee to order. We are meeting today pursuant to Standing Order 108(3)(b) on consideration of the economic integration of disabled persons.

Ladies and gentlemen and members of the standing committee, we are here this afternoon to continue our parliamentary forum. This gathering is co-sponsored by the Speaker of the House of Commons and the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons.

The mandate of the standing committee is a unique one. The House of Commons has given us the authority to propose, promote, monitor, and assess initiatives aimed at the integration and equality of disabled persons in all sectors of Canadian society. We have interpreted this mandate very broadly and, in fulfilling it, have undertaken a few unorthodox initiatives, such as holding this parliamentary forum on the place of disabled persons in the economy of our country.

For this forum we have brought together leaders from the community, from business, from labour, and from Parliament. Some of these persons do have a disability. Some of them have vast experience in other areas.

This morning we had four sessions. The first one was known as "People: the Competitive Edge". In this session the participants looked at the larger economic picture and related mainstream concerns of business, labour and government to specific issues that confront all of us, the impact of changing demographics and technology on the marketplace, business practices, skills development, and the changing nature of the workplace.

The second group was known as "Working the Marketplace". The people in this session considered the nature of entrepreneurship as it relates to small business generally and to disabled persons seeking to establish businesses of their own.

The third group dealt with the issue of "Marketing to Millions". Here the topic for discussion was the products and services that are available and will be required by people with disabilities. These were linked with the evolving nature of consumer demand as our society ages and more people are going to require these products and services.

The fourth session was entitled "Unlikely Partners", where various members of the community tried to put into context their views on how business, labour, and disabled persons can form alliances that will assist in putting people with disabilities more firmly on the economic agenda.

For the rest of the afternoon we will hear from the chairpersons, the experts, and the rapporteurs from each of these sessions in order. They will make a brief presentation. First the chair will introduce the two experts and the

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 30 mars 1992

Le président: Il y a quorum, et je déclare la séance ouverte. Nous sommes réunis, conformément à l'article 108(3)b du Règlement, pour étudier l'intégration économique des personnes handicapées.

Mesdames et messieurs, cet après-midi, nous allons poursuivre les débats de notre forum parlementaire. La réunion est coparrainée par le Président de la Chambre des communes et le Comité permanent des droits de la personne et des personnes handicapées.

Le comité permanent détient un mandat. En effet, la Chambre des communes nous a donné le pouvoir de proposer, de promouvoir, de surveiller et d'évaluer les initiatives visant à l'intégration et à l'égalité des personnes handicapées dans tous les secteurs de la société canadienne. Notre interprétation de ce mandat est très vaste et, en le mettant en oeuvre, nous avons pris quelques initiatives inhabituelles, notamment la tenue de ce forum parlementaire sur la place des personnes handicapées dans l'économie de notre pays.

Dans le cadre de ce forum, nous avons réuni des dirigeants issus de la collectivité, des entreprises, des syndicats et du Parlement. Certains d'entre eux ont un handicap. D'autres ont une grande expérience dans d'autres domaines.

Ce matin, il y a eu quatre séances. La première était intitulée «Le personnel: un avantage concurrentiel». Dans cette séance, les participants se sont penchés sur les questions suivantes: la situation économique en général et les problèmes connexes qui préoccupent le secteur privé, les syndicats, les gouvernements et toute la population; les répercussions du changement démographique et de la technologie sur le marché du travail; les pratiques commerciales; la formation professionnelle; et l'évolution du marché du travail.

La deuxième séance était intitulée «Tirer profit du marché». Ici, les participants ont examiné le rôle de l'entrepreneur dans la création des petites entreprises en général, ainsi que les problèmes que rencontrent les personnes handicapées désireuses de se lancer en affaires.

La troisième séance était intitulée «Un marché de millions». Le débat portait sur les produits et services qui existent et qui seront nécessaires pour les personnes handicapées. Ces produits et services visent à satisfaire les besoins des consommateurs, besoins qui évoluent à mesure que notre société vieillit et que le nombre de clients augmente.

Au cours de la quatrième séance, intitulée «De singuliers partenaires», les participants ont proposé des moyens par lesquels les entreprises, les syndicats et les personnes handicapées peuvent constituer des alliances en promettant d'aider les personnes handicapées à participer plus activement à la vie économique du pays.

Cet après-midi, les présidents, les experts et les rapporteurs des différentes séances présenteront un bref exposé à tour de rôle. Dans un premier temps, le président présentera les deux experts et le rapporteur. Les experts

[Texte]

rapporteur. The experts will make four-to five-minute presentations and then the chair will present points around which the morning session reached a consensus. Hopefully, we can keep this presentation to about 15 minutes.

Then, recognizing that this room contains individuals with great expertise that covers a broad range of issues, I will invite discussion from participants in all sessions and, if time permits, from the observers. Participants will speak from their places at the tables. We have three microphones placed in the room and should time permit, as I mentioned, we will open the floor to the observers. Each of these discussion periods will last for 20 minutes and then we'll move on to the next one.

Just before I call Shirley Carr and her group up to the platform, I want to introduce to you the two people I have beside me on whom we rely on a lot in our standing committee.

Our clerk is Lise Laramée, who has been with us for only a few months but has had a lot of experience on the Hill. She has been a tremendous asset in the ongoing work of the committee and has done an admirable job in putting together a lot of the logistics for this session today. We're grateful to you, Lise, for what you've done.

Dr. Bill Young comes to the committee from the Parliamentary Research Branch. He is a senior researcher with the Parliamentary Library. He has been with them for many years. He has been with us for four years and he has become very expert in the affairs of disabled persons. We rely on him immensely, as most of you know from the contacts that many of you have had with Bill.

In addition to Bill, we have Nancy Holmes, also a researcher from the Library of Parliament. She works very closely with Bill Young in helping the committee in its ongoing work and has done a lot for this particular event today.

• 1415

When the appropriate time comes, I will introduce the members of the standing committee when they come up on the platform a little later this afternoon.

Shirley, if you wouldn't mind coming up with your two experts and your rapporteur, we would ask you to introduce your colleagues.

Ms Shirley Carr (President, Canadian Labour Congress): Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to introduce to you Jacques Garon, who is one of our experts; Ruth Warwick, also one of our experts; and the rapporteur is Gerry Bickenbach. I would ask Jacques if he would like to open up.

The Chairman: Shirley, I am going to interrupt for a minute because I've made my first slip in the last few minutes. I should have introduced you more formerly, and I'm going to do that now before you get going. I want them to know about you.

We've been fortunate indeed to be able to entice Shirley Carr, the President of the Canadian Labour Congress, to chair our session on "People: the Competitive Edge", as you've heard. For all of us, Shirley Carr needs no real

[Traduction]

feront un exposé de quatre à cinq minutes, puis le président indiquera les sujets ayant fait l'objet d'un consensus au cours de la séance du matin. J'espère que chaque groupe interviendra pendant 15 minutes environs.

Ensuite, étant donné qu'il y a dans cette salle des experts compétents dans un grand nombre de domaines, j'inviterai tous les participants et, si nous avons assez de temps, les observateurs à contribuer au débat. Les participants seront assis à leur place autour des tables. Nous avons trois microphones dans la salle et, comme je l'ai déjà dit, si nous avons assez de temps, nous passerons la parole aux observateurs. Chaque période de discussion durera 20 minutes, puis nous passerons à la suivante.

Avant d'inviter M^{me} Shirley Carr et son groupe à venir s'installer sur l'estrade, j'aimerais vous présenter les deux personnes qui sont assises à côté de moi et sur qui nous comptons beaucoup au sein de notre comité permanent.

Voici notre greffière, M^{me} Lise Laramée, qui est avec nous depuis quelques mois seulement, mais qui a beaucoup d'expérience sur la Colline. Elle a été un atout considérable dans la tâche quotidienne du comité et elle a fait un travail admirable en organisant la logistique pour la réunion d'aujourd'hui. Nous vous en sommes très reconnaissants, Lise.

M. Bill Young nous vient du Service de recherche du Parlement. Il est chercheur principal à la Bibliothèque du Parlement, où il travaille depuis de nombreuses années. Depuis quatre ans, il travaille avec nous, et il est devenu très compétent dans les questions relatives aux personnes handicapées. La plupart des personnes qui ont communiqué avec Bill savent que nous comptons beaucoup sur lui.

En plus de Bill, il y a M^{me} Nancy Holmes, également chercheuse à la Bibliothèque du Parlement. Elle travaille en étroite collaboration avec Bill Young pour aider le comité dans ses travaux quotidiens, et elle a beaucoup contribué à l'organisation de la réunion d'aujourd'hui.

Au moment voulu, je présenterai les membres du comité permanent quand ils nous rejoindront sur l'estrade un peu plus tard.

Je demanderai donc maintenant à Shirley de venir se joindre à nous avec ses deux experts et son rapporteur et de nous présenter ses collègues.

Mme Shirley Carr (présidente, Congrès du travail du Canada): Merci beaucoup, monsieur le président. J'aimerais vous présenter M. Jacques Garon, qui est un de nos spécialistes; Ruth Warwick, une autre de nos spécialistes; et notre rapporteur, M. Gerry Bickenbach. Je demanderai à Jacques de commencer.

Le président: Shirley, je dois vous interrompre un instant parce que j'aurais dû vous présenter de façon plus officielle. Je vais le faire maintenant parce qu'il faut que tout le monde sache qui vous êtes.

Nous avons eu la chance de pouvoir convaincre M^{me} Shirley Carr, présidente du Congrès du travail du Canada, de présider notre séance intitulée «Le personnel: un avantage concurrentiel». D'ailleurs, M^{me} Carr est quelqu'un que nous

[Text]

introduction. As president of the CLC she has been a forthright and outspoken advocate and defender of the rights of labour, and a commentator on a broad range of political, social, and economic issues that confront our country.

Ms Carr: Thank you very much, once more. I'm sure I would embarrass my colleagues if I were to mention their names one more time. In order to save time, I will just go to Jacques.

Mr. Jacques Garon (Director of Research, Conseil du patronat du Québec): Thank you, Shirley.

Monsieur le président, mes commentaires concernent spécifiquement les grandes tendances qui marquent le marché du travail canadien. Je laisse à mes collègues le soin de faire le lien avec le problème spécifique qui nous occupe aujourd'hui.

En ce qui concerne l'offre de main-d'oeuvre, les démographes nous disent que la croissance de la population active sera lente au cours des prochaines années et que le nombre de jeunes s'intégrant à la population active diminuera de façon notable, compte tenu d'un faible taux de fertilité et de l'augmentation prévisible.

Compte tenu du vieillissement de la main-d'oeuvre dû à l'expansion du groupe de travailleurs de 35 à 54 ans, c'est ce groupe d'âge qui devra de plus en plus s'adapter aux nouvelles conditions du marché du travail découlant des progrès techniques, de l'accroissement de la demande pour de nouveaux produits et services et de la concurrence croissante sur le marché international.

En ce qui concerne la féminisation croissante de la main-d'oeuvre, d'ici l'an 2000, les femmes compteront pour environ 45 p. 100 de la main-d'oeuvre et 60 p. 100 d'entre elles travailleront. Par ailleurs, les femmes occuperont une place croissante dans bon nombre de professions traditionnellement masculines, surtout celles qui exigent des études supérieures.

En ce qui concerne l'éducation, même si les niveaux d'instruction augmentent, il y aura toujours sur le marché du travail, au cours des années 90, un grand nombre de personnes qui n'auront pas fréquenté d'établissements postsecondaires et qui n'auront même pas terminé leurs études secondaires. Or, la plupart des emplois exigeront, au cours des prochaines années, une formation de base de plus en plus poussée. On parle de 12 à 14 ans d'études avant de se spécialiser dans un domaine, de manière à faciliter l'adaptation continue des employés aux nouvelles formes d'organisation du travail et aux nouvelles technologies.

Par ailleurs, l'enquête sur l'alphabétisation effectuée par de nombreux organismes depuis l'étude de Southam, en 1987, a fait ressortir certains faits alarmants. Selon cette étude, 8 p. 100 des Canadiens adultes sont analphabètes et 16 p. 100 d'entre eux sont analphabètes fonctionnels, soit un taux combiné d'analphabétisme de 24 p. 100, ce qui représente environ 4 millions et demi de Canadiens adultes.

Si l'on tient compte des pressions démographiques et du vieillissement de la population active, et que l'on ajoute à cela le besoin de formation continue pour la majorité des travailleurs et des travailleuses et les limites de l'État providence, il va falloir, plus que jamais, que les individus fassent preuve de volonté personnelle pour rester dans la course aux emplois qui offriront un niveau de vie décent au cours des prochaines années.

[Translation]

connaissions déjà très bien. En tant que présidente du CTC, elle a défendu avec force et franchise les droits des travailleurs, et elle s'est exprimée sur toute une gamme de questions politiques, sociales et économiques auxquelles fait face notre pays.

Mme Carr: Je vous remercie encore. Comme je suis sûre que mes collègues seraient embarrassés si je répétais leurs noms, je laisserai simplement la parole à Jacques.

M. Jacques Garon (directeur des recherches, Conseil du patronat du Québec): Merci, Shirley.

Mr. Chairman, my comments are specifically on major trends in the Canadian labour market. I will leave to my colleagues the task of linking these trends with the specific problems concerning us today.

With regard to the labour supply, demographic data indicate that the labour force will be increasing slowly in the next few years, and that the number of young people entering the labour force will decrease significantly, in view of the low birth rate and population growth projected.

The labour force is aging as a result of an increase in the proportion of workers aged between 35 and 54. Increasingly, it is primarily those workers who will have to adjust to new labour market conditions brought about by technical advances, growth and the demand for new products and services and increasing global competition.

Moreover, the number of women in the labour force is increasing. By the year 2000, women will represent some 45% of the labour force, and 60% of women will be working. Furthermore, the proportion of women in traditionally male occupations is growing, particularly those occupations requiring higher education.

And even though the general education level is rising, in the 1990 there will still be many people on the labour market with no post-secondary education. There'll even be people without high school diplomas. However, jobs will require, increasing levels of basic education. In the coming years, we will see more and more jobs requiring 12 to 14 years of study, frequently with specialization. This will make it easier for employees to continuously adjust to new work structures and new technologies.

Since the Southam report of 1987, many organizations have conducted studies on illiteracy and brought very alarming facts to light. According to the Southam study, 8% of adult Canadians are illiterate and 16% are functionally illiterate. This gives a combined illiteracy rate of 24%, or approximately 4.5 million adult Canadians.

Given the demographic pressures, aging labour force and need for ongoing employee training, as well as the limits of the welfare state, in the next few years individuals will have to draw increasingly on personal resources to stay in the race for jobs offering a reasonable quality of life.

[Texte]

[Traduction]

• 1420

En ce qui concerne la demande de main-d'œuvre, à partir de l'année prochaine, on peut s'attendre à une diminution lente du taux de chômage au pays, mais on parle toujours d'un taux de chômage moyen d'environ 7 à 8 p. 100 au Canada d'ici la fin du siècle. Cette prévision ne peut pas tenir compte évidemment des politiques d'immigration au Canada, pas plus que des chocs économiques imprévus qui sont toujours possibles sur une longue période de temps.

Les entreprises de fabrication canadiennes devront de plus en plus leur expansion à l'orientation de leur production vers les produits spécialisés à forte valeur ajoutée. Cette nouvelle orientation fera appel à des compétences d'un niveau élevé, plus spécialisées, combinées à de nouvelles techniques de production. La moitié des entreprises manufacturières à rendement élevé ou supérieur à la moyenne seront classées dans le groupe de technologie de pointe. Étant donné que le secteur des services représentera environ 75 p. 100 de la production globale à la fin des années 90, c'est de ce secteur que proviendra la plus grande partie de la demande de main-d'œuvre.

De façon générale, que ce soit dans le secteur de la fabrication ou dans celui des services, il y aura une augmentation des exigences scolaires et régression des emplois peu spécialisés. Il est frappant de constater qu'un grand nombre des emplois à forte croissance auront des exigences scolaires et professionnelles de haut niveau. En fait, de tous les emplois qui seront créés jusqu'à l'an 2000, 60 p. 100 exigeront une instruction un peu plus poussée que le secondaire et 11 p. 100, un diplôme universitaire.

En conclusion, dans les années 80, le marché du travail au Canada a été marqué par la récession de 1981-1982, qui a donné lieu à une rationalisation continue des entreprises. Malgré la forte croissance économique pendant les six années de 1983 à 1989, le chômage est toujours demeuré à des taux très élevés au Canada.

Au cours des prochaines années, nous aurons de nouveau une croissance économique modérée, mais encore une fois, tout au long de cette décennie, le chômage va rester élevé. L'évolution démographique va transformer le processus d'adaptation de la main-d'œuvre. La régression de la main-d'œuvre des jeunes va rendre plus difficile l'adaptation de la main-d'œuvre en général en période de croissance ou de ralentissement économique. Cette adaptation incombera en majeure partie aux travailleurs d'âge mûr ou âgés. Les femmes adultes constitueront une source de compétence d'importance croissante. Le déplacement structurel de l'emploi vers le secteur des services se poursuivra, de même que la croissance des effectifs de professionnels et de cadres. Le progrès technologique continuera d'avoir de fortes répercussions sur la main-d'œuvre. Les pénuries de main-d'œuvre spécialisée continueront de se manifester, tandis qu'un taux de chômage élevé persistera inégalement à travers les régions.

As for labour demand, we can as of next year expect a slight drop in the unemployment rate, leaving us with an average unemployment rate of 7% to 8% by the year 2000. Obviously, this projection cannot take Canadian immigration policies into account, anymore than it can anticipate unexpected economic shocks—something that could always occur over a long period.

For expansion, Canadian manufacturing businesses will increasingly rely on specialized products with a high value added factor. This new direction will require a more skilled and specialized work force, as well as new production techniques. Half the manufacturers with a high level of performance or performance superior to the average will be classified as being in the leading-edge technology group. Since by the late 1990s the services sector will represent some 75% of oil production, it is the services sector that will generate most of the demand for labour.

In general, both in the manufacturing and services sector, the demand for educational requirements will grow and the number of unskilled jobs available will decrease. A large number of the jobs showing strong growth will have high educational and professional requirements. Sixty per cent of all jobs created by the year 2000 will require some post-secondary education; 11% of those jobs will require a university degree.

In the 1980s, the Canadian labour market was strongly marked by the 1981-82 recession, which led to ongoing rationalization by businesses. In spite of strong economic growth in the next six years, that is between 1983 and 1989, unemployment rates in Canada remain very high.

We will continue to have moderate economic growth in the next few years, although unemployment rates will remain high throughout the decade. Demographic changes will transform the labour adjustment process. The decreasing number of young people entering the labour force will make it more difficult for the labour force in general to adjust during periods of economic growth or slowdown. Mature or older workers will have to do most of the adjustment. Adult women will constitute an increasingly important source of skills. The structural shift of jobs towards the services sector will continue, as well the increase in the numbers of professionals and managers. Technological advances will continue to have strong repercussions on the labour force. There will continue to be shortages of specialized skills, and a high unemployment rate will persist—although unequally distributed—throughout the regions.

[Text]

La croissance de la concurrence internationale et les changements qu'elle impose à tous les secteurs économiques mettent encore davantage en évidence la nécessité d'améliorer les compétences. Des pressions de plus en plus fortes seront exercées sur les systèmes d'enseignement par les travailleurs qui occupent des emplois peu rémunérateurs et qui désirent améliorer leur situation.

Voilà quelques grandes tendances révélées par ma boule de cristal. Si elles s'avèrent exactes, on peut imaginer alors que les problèmes auxquels sont et seront confrontées les personnes qui sont handicapées physiquement ou mentalement devront requérir une solution urgente pour qu'elles puissent s'intégrer plus facilement au marché du travail.

Merci.

Ms Ruth Warick (Director, Disability Resource Centre, University of British Columbia): For many persons who are disabled it means the three "U"s: unemployed, underemployed, underutilized. Eighty percent of disabled persons are either unemployed or underemployed, and most of them are out of the labour force for other than health reasons.

Those who are employed experience not the glass ceiling, which has been referred to for another equity group, but the cement ceiling. Half of disabled persons feel that there is no opportunity for advancement for them in the labour force.

Several myths abound. One of them is that the severity of the disability determines employment. In fact, the severity of the disability is not the determining factor. Communications skills, social skills, and educational levels are more critical factors.

Another myth is that job accommodation costs a lot. In fact, 80% of job accommodations cost less than \$1,000. For those that do cost more there are some supports, and there should be more.

• 1425

The third myth is that one strategy will work for all disabled persons. As we all know, persons with disabilities are not a homogeneous group; they vary. They vary according to type of disability—physical, and there are a variety of different disabilities there, and mental disabilities. They vary in terms of other characteristics: some are women; some are native persons; and some are members of minority groups and therefore they experience the double whammy. They vary according to the age of onset of the disability: some are born with or have a disability early in life; some become disabled during their adulthood, and this includes injured workers, and others become disabled at an older age. There is no one strategy that will work for all persons with disabilities. Also, it is recognized that not all persons are necessarily seeking full-time employment in the labour force, but what we need are alternative options and choices.

[Translation]

Increasingly global competition and the concomitant changes in our economic sectors make it increasingly obvious that skills must be improved. Workers in poorly paid positions, who want to improve their lot, will put increasing pressure on educational systems.

These are the major trends I see in my crystal ball. If they prove to be accurate, we can imagine the problems that physically or mentally disabled people will face. They will need urgent measures to help them integrate more easily into the labour market.

Thank you.

Mme Ruth Warick (directrice, Disability Resource Centre, Université de la Colombie-Britannique): Beaucoup de personnes handicapées font face aux trois grands problèmes: le chômage, le sous-emploi et la sous-utilisation. Quatre-vingt pour cent des personnes handicapées sont soit au chômage soit sous-utilisées, et la plupart sont exclues de la population active pour des raisons qui n'ont rien à voir avec leur santé.

Les personnes handicapées qui ont des emplois font face non au plafond de verre—comme l'appellent certains groupes—mais au plafond de béton. La moitié des personnes handicapées trouvent qu'elles n'ont aucune occasion d'avancer dans la population active.

On trouve des mythes partout. Par exemple, on dit que la sévérité du handicap détermine si la personne trouvera un emploi ou non. En fait, le facteur déterminant n'est pas la gravité du handicap. Les compétences en communications, les compétences sociales et le niveau d'éducation sont des facteurs plus importants.

On dit aussi que les aménagements spéciaux coûtent beaucoup d'argent. En fait, 80 p. 100 des aménagements requis coûtent moins de 1,000\$. Lorsqu'ils coûtent plus, il y a certains fonds disponibles, et il devrait y en avoir encore plus.

Il y a un troisième mythe, celui selon lequel une même stratégie fonctionnera pour tous les handicapés. Comme nous le savons tous bien, les handicapés ne constituent pas un groupe homogène; ils varient selon le type de handicaps—physiques, qui sont d'ailleurs très divers, et mentaux. Ils varient en fonction d'autres caractéristiques: chez les handicapés, il y a des femmes, des autochtones, et aussi des membres de minorités, si bien qu'ils sont doublement pénalisés. Ils varient selon l'âge qu'ils avaient lorsqu'ils devenus des handicapés: pour certains, leur handicap était congénital, pour d'autres, ils ont été frappés au cours de leur jeunesse; ou d'autres encore sont devenus des handicapés à l'âge adulte, comme les travailleurs qui subissent des blessures, et d'autres encore sont devenus des handicapés à un âge plus avancé. Il n'existe pas de stratégie unique qui puisse être appliquée à toutes les personnes handicapées. On sait d'ailleurs que toutes ces personnes ne recherchent pas nécessairement un emploi à plein temps. Ce qu'il nous faut donc, c'est leur offrir des options et des choix.

[Texte]

One of the keys to employment is education and training. There we know the picture is abysmal. According to a 1983-84 Statistics Canada survey, 56% of disabled persons had high school or less. This compares to 83% of the non-disabled population. Of those who have some form of post-secondary education, 15% of disabled persons do, compared to 32% of the non-disabled. We need to recognize that if persons with disabilities are to be competitive, then there must be further education—and not only just once, but if we're talking about the need for career changes, then we're talking about the need for ongoing, continuing further education and retraining.

There also needs to be some emphasis on focusing on the non-traditional areas: the sciences, the technologies. Support programs such as vocational rehabilitation programs need to take this into account and to take a look at the funding structures so that they will fund people who need to make career changes as well as those who need to pursue advanced degrees.

Another issue to which we must give a lot of attention is the issue of illiteracy. Over half of the persons with disabilities are illiterate, and the implications of this for the work force are staggering.

When we approach the issue of employment, we must do so from a holistic and integrated perspective. We must address the issues of physical access to buildings, to public transportation, and to housing. We must address the issue of the need for support services, attendant care services, interpreter services; these are all essential if economic integration is to take place. Also, we must take a look at the issues of disincentives to work. Frequently persons who have disabilities must suffer the consequences of leaving the security of their pension or their social security benefits in order to take a job, without knowing if that job will be continuous. We should not force them to leave the safety net and to play Russian roulette with their lives.

The last point I want to make is that we must work together as partners in this process; we must build on the resources that now exist in the community; and we must make more efforts to co-ordinate with those efforts. Business, labour, government, consumer groups, the community, and others—we are all partners in this together, and we must ensure that this topic becomes a part of the political agenda. The issue is a large one, and we are facing tough economic times. We are facing a time of globalization of the economy, and we cannot afford to see whatever gains we have made fall back.

[Traduction]

L'éducation et la formation sont une des clés qui ouvrent l'accès à l'emploi. Nous savons que, dans ce domaine, la situation est catastrophique. Selon une enquête effectuée par Statistique Canada en 1983-1984, 56 p. 100 des handicapés ont effectué des études primaires ou secondaires, alors que le pourcentage est de 83 p. 100 pour les non-handicapés. D'autre part, 15 p. 100 seulement des handicapés ont fait des études postsecondaires, contre 32 p. 100 pour le reste de la population. Il faut donc accepter le fait que, pour être compétitifs, les handicapés ont besoin d'améliorer leur degré d'instruction—et cela ne se fait pas une seule fois, car, lorsque l'on parle de la nécessité d'effectuer des changements de carrière, cela signifie que l'éducation permanente et le recyclage sont nécessaires pour ces personnes.

Il faut également que l'on accorde plus d'importance aux domaines non traditionnels: les sciences, les technologies. Il faut que les programmes de soutien, tels que les programmes de réadaptation professionnelle, en tiennent compte et comportent un examen des systèmes de financement de manière à pouvoir aider financièrement les personnes qui ont besoin de changer de carrière ainsi que celles pour qui il est indispensable d'essayer d'obtenir un diplôme supérieur.

L'analphabétisme est un autre problème auquel nous devrions accorder beaucoup d'attention. Plus de la moitié des handicapés sont illettrés, ce qui a d'énormes conséquences pour la population active.

Il est indispensable que nous abordions la question de l'emploi d'un point de vue intégré et holistique. Il faut que nous étudions les problèmes d'accès aux édifices, de transport en commun et de logement. Il faut aussi que nous étudions le besoin de services de soutien, de services de soins, de services d'interprétation; tout cela est essentiel à l'intégration économique des handicapés. Il faut également que nous examinons la question des facteurs dissuasifs. Il est fréquent que la décision de renoncer à la sécurité de leur pension ou de leurs avantages sociaux pour prendre un emploi soit lourde de conséquences pour les handicapés, car ils ne savent pas si cet emploi sera continu. Nous ne devrions pas les contraindre à renoncer à ce filet de sécurité et à jouer leur vie à la roulette russe.

Je voudrais faire une dernière remarque: il faut que nous travaillions de concert; il faut que nous nous appuyions sur les ressources qui existent dans la collectivité; et il faut que nous redoublions d'effort pour coordonner ces initiatives. Le secteur privé, les syndicats, le gouvernement, les groupes de consommateurs, la collectivité, et les autres—nous sommes tous associés à la même entreprise, et il faut que nous nous assurions que la question des handicapés soit inscrite dans le programme politique. Certes, c'est une vaste question à régler, et nous traversons actuellement une période difficile sur le plan économique. Nous sommes confrontés à la mondialisation de l'économie et nous ne pouvons pas nous permettre de perdre notre acquis.

[Text]

[Translation]

• 1430

We must furthermore press further ahead. As we enter into the close of the UN Decade for the Disabled, we must make sure we set in place strategies so we can carry on and see further progress for now and the future.

Ms Carr: One thing I did not say to you is that Jacques is the director of research for the Conseil du patronat du Québec and Ruth is the director of the Disability Resource Centre, University of British Columbia.

As you can see from the agenda, our topic was "People: the Competitive Edge". Can we compete? I think we can. Yes, we certainly can, if we have the will and the guts to do it.

I would suggest we do not need many more conferences like today. It's wonderful to get together. It's wonderful to share ideas and thoughts. But it's now time for some action. This is 1992—we are almost half-way through it—and it's time we started to do something other than just say very nice things and "gee, it's good to see you" and "I'm sorry you don't look like you did when I last saw you". If we really want to be frank about it, I think that's what our chairman is looking for: some very positive, strong initiatives from this group. Then we will see if the governments have the guts to do anything about them.

In our session we heard from representatives from several sectors of Canadian society: from disabled individuals and advocates for people with disabilities, from unions, from business, and certainly from politicians. Despite this diversity, there was a common theme in the interventions; and on this point there was indeed consensus within our group. Canada and Canadians are committed to social equality, both as a matter of law and as a matter of shared values.

My understanding of section 15 of the Charter of Rights and Freedoms guarantees equality to every single Canadian. It does not matter what your skin colour is, whether you're handicapped, whether you speak English or French, whether you speak any other language. It guarantees full equality to you as an individual. But we're not practising it. We're not practising it when it comes to the disadvantaged and the disabled.

More importantly, Canadians across this country both value and expect equal and equitable treatment for all. Moreover, the evidence suggests Canadians are willing to shoulder the burden with a commitment to equality. I think we have to be very sure we make this statement very positively and in fact we have the equality question... and also have to make sure provisions are there for governments and ourselves to implement it.

Given this, the least that can be expected and demanded is that people with disabilities enjoy social equality. Because their voice in the past has not been heard, or if heard, not appreciated, issues and problems of people with disabilities

Il faut donc que nous redoublions d'efforts. Au moment où nous nous approchons de la fin de la Décennie des Nations Unies pour les personnes handicapées, nous devons veiller à mettre en place des stratégies qui nous permettront de poursuivre et de réaliser d'autres progrès.

Mme Carr: J'avais oublié de vous dire que Jacques est directeur des recherches au Conseil du patronat du Québec et que Ruth est directrice du Disability Resource Centre à l'Université de la Colombie-Britannique.

Comme vous pouvez le voir dans l'ordre du jour, nous avons pris pour thème «Le personnel: un avantage concurrentiel». Sommes-nous capables d'être compétitifs? J'en suis convaincue, si nous avons la volonté et le courage nécessaires pour cela.

À mon avis, nous n'avons pas besoin de beaucoup d'autres conférences du genre de celle d'aujourd'hui. C'est merveilleux de pouvoir nous réunir et de pouvoir échanger des idées, mais le temps est venu de passer à l'action. Nous sommes en 1992—nous sommes déjà presque à mi-chemin—et il est temps que nous cessions de nous contenter de dire des tas de choses très gentilles, du genre «Je suis vraiment content de vous voir» ou «Vous ne paraissez pas aller aussi bien que la dernière fois que je vous ai vu, je le regrette». Soyons francs; je crois que ce que notre président attend de ce groupe, ce sont des initiatives vigoureuses et positives. Nous verrons alors si les gouvernements ont le courage d'agir.

Au cours de notre réunion, nous avons entendu des représentants de plusieurs secteurs de la société canadienne: des handicapés et des défenseurs de groupes de handicapés, des représentants des syndicats, du secteur privé, et, bien entendu, des politiciens. En dépit de cette diversité, un thème commun caractérise ces interventions; nous sommes vraiment parvenus à un consensus au sein de notre groupe. Le Canada et les Canadiens se sont engagés à promouvoir l'égalité sociale, tant pour respecter la loi que parce que c'est une conviction partagée.

L'article 15 de la Charte des droits et libertés garantit l'égalité à tous les Canadiens, quelle que soit la couleur de votre peau, que vous soyez handicapé ou pas, que vous parliez anglais ou français ou toute autre langue. Mais ce sont là des dispositions que nous n'appliquons pas lorsqu'il s'agit des défavorisés et des handicapés.

Ce qui est encore plus important, c'est que les Canadiens, où qu'ils vivent dans ce pays, accordent beaucoup d'importance à un traitement égal et équitable à l'égard de tous, et ils s'attendent à ce qu'il se concrétise. De plus, il semble prouvé que les Canadiens sont prêts à assumer le fardeau que représente le respect de cette égalité. C'est là quelque chose que nous devons affirmer de manière très positive... et il faut également que des dispositions soient prises pour que les gouvernements et nous-mêmes appliquions ces principes.

Compte tenu de cela, le moins qu'on puisse attendre et exiger est que les handicapés soient considérés comme des égaux sur le plan social. Parce que, jusqu'à présent, leur voix n'a pas été entendue, ou du moins écoutée, il faut que les

[Texte]

should become a permanent feature of the Canadian government's considerations of all economic and social questions. They cannot be put on the side any more. Equality demands, in short, that people with disabilities be accepted and included in Canadian society as full partners, with equality.

Besides this vital point, the starting point for all further discussions, we have also come to the conclusion that, first, the time has come for all levels of government to act, and to act positively. I ask the government representatives who are here, do you have the courage to do something about it now? The disabled must have the opportunity, for instance, to have a place on the agenda for a first ministers conference. That is a recommendation our committee would like to put forward. They have the right to be heard by all first ministers of our land. That should be a priority.

The second point is that it should be acknowledged that equality in the workplace is of central importance, and equality in the workplace goes for the employer, the employees, and the unions. We have to make sure we together work on this question and try to implement as much as possible in areas where we know we can do it. Accessibility and accommodation follow when the commitment to real equality is made.

• 1435

The third point is that employment equality will only come about when existing programs, supports and other initiatives are co-ordinated and integrated. You can't have 16 places to go to find out that you have to have a wheelchair. You don't need to have 15 other places to go to find out that there is something there that you should be able to access to. You don't need to be told 14 times that there's a ramp down the street and around the corner to get into our building. You don't have to talk any more about climbing or getting someone to carry you up 15 flights of stairs to get where you're at. There has to be accessibility, also in your homes or in the residences in which you may live.

There are many other things that you know better than I, but these are some of the areas we think of. If you really want to have equality as a first priority in this nation, then you have to make sure all people have access, have equality, have a job and have an income. From there you move, and you work wonders in this country, which is so great and wonderful.

Our fourth point is attitudes. I said in our group, wouldn't it be wonderful to have the CBC news read every single night by somebody either in the wheelchair or reading Braille. If you want to change the attitudes of Canadians

[Traduction]

questions et les problèmes qui concernent ces personnes deviennent un élément permanent de toutes les questions économiques et sociales qu'examinera le gouvernement canadien. Il n'est plus possible que ces questions soient négligées. En un mot, le principe d'égalité exige que les handicapés soient acceptés et inclus dans la société canadienne comme partenaires à part entière.

Outre ce point essentiel, qui est le point de départ de toutes discussions ultérieures, nous sommes également parvenus à la conclusion que le moment est venu d'agir, et d'agir de manière constructive, pour tous les ordres de gouvernement. Je pose donc la question suivante à tous les représentants gouvernementaux présents: «Avez-vous le courage de faire quelque chose dès maintenant?» Il faudrait, par exemple, que la question des handicapés soit inscrite à l'ordre du jour d'une conférence des premiers ministres. Voilà la recommandation que notre comité voudrait présenter. Les handicapés ont le droit d'être entendus par tous les premiers ministres de notre pays. Cela devrait être une priorité.

Le second point est que l'égalité dans le milieu de travail devrait être considérée comme absolument indispensable et qu'elle joue aussi bien pour l'employeur que pour les employés et pour les syndicats. Il faut donc que nous veillions à travailler de concert dans ce domaine et que nous essayions, autant que possible, d'appliquer le principe d'égalité dans les domaines où nous savons que cela est possible. Une fois qu'il aura été vraiment accepté, les problèmes d'accessibilité et de logement se régleront d'eux-mêmes.

Notre troisième point est le suivant. L'égalité dans le domaine de l'emploi ne se concrétisera que lorsque les programmes existants, mesures de soutien et autres initiatives, seront coordonnés et intégrés. Quand on est handicapé, il ne faut pas être obligé d'aller à seize endroits différents pour s'apercevoir finalement qu'on a besoin d'un fauteuil roulant; il ne faut pas être obligé d'aller à 15 autres endroits pour découvrir en fin de compte qu'il y a là quelque chose à quoi vous devriez pouvoir avoir accès. Vous n'avez pas besoin qu'on vous dire à 14 reprises qu'il y a une rampe au coin de la rue qui vous permet d'entrer dans notre édifice. Il ne faut plus qu'on vous entende dire que vous avez été obligé de grimper 15 étages pour vous rendre à l'endroit voulu, ou de trouver quelqu'un pour vous porter. Il faut qu'il y ait accessibilité, et pas seulement là, mais aussi dans votre logement ou dans la résidence où vous vivez peut-être.

Il y a une foule d'autres choses que vous connaissez mieux que moi, mais voilà quelques-uns des domaines auxquels nous pensons. Si vous voulez vraiment que la priorité absolue soit donnée à l'égalité dans notre pays, il faut garantir à tout le monde l'accès, l'égalité, un emploi et un revenu. Une fois cela acquis, il y aura des choses merveilleuses à faire dans ce beau pays qui est le nôtre.

Notre quatrième point a trait à l'attitude des gens. J'ai dit à notre groupe qu'il serait merveilleux que les nouvelles de Radio-Canada soient lues tous les soirs par une personne en fauteuil roulant ou par quelqu'un qui les lirait en braille.

[Text]

about the handicapped, the disabled and the disadvantaged, put it in front of people so they can see and start to learn and understand that these are human beings, and are part of Canadian society with all the rights to vote but not the rights to live as equals.

I think these are some of the quotes and some of the things, Mr. Chairman, we would like to see in your final report.

Attitudes, misconceptions and myths about people with disabilities must be changed as early as possible in the child's life. We, as parents, create those attitudes, my friends. Children don't discriminate. Babies don't discriminate, but we as parents create the discrimination in our communities. You only have to live and grow up poor to find out what all that is about, never mind having a disability.

We have to change the attitudes in Canada. We are a strong nation, a young nation, and one that now, according to our Constitution, believes in equality. If we believe in that, then we as parents, as grandparents, as parents, and as young teenagers have to start changing our attitudes. Yes, it is starting to change—and we're all grateful for that—but not fast enough yet.

My final point is that equality for people with disabilities must be understood by all sectors not to be a matter of charity or special privilege, but the right thing to do. For those of you who are born with a disadvantage or a handicap, for those of you who are injured on the job or hurt by accidents, as already has been said today, your life is turned upside down and so is the whole family that's with you. As Canadians, we are the extended family. As employers, you are the employers of this great nation to help make the wealth. As workers, we are prepared to work to help you make the wealth. As governments, we're prepared to help you get elected, whatever party you are. But the priority is to make sure that every Canadian—no matter what is the problem with you—is a Canadian and is equal.

I love this new word that is coming out: "empowerment". That's how women are now considered almost equal. It's through legislation that we were able to come forward with the kinds of things that the disadvantaged and the disabled have to have.

There are about four areas in which you have to have changes in the federal and provincial legislation in this country. We are not governed like the United States, with one labour law. We have 12 distinct labour laws in this country on almost every subject-matter. It has to be in every single law that everyone is equal no matter what your handicap is, no matter what your disability is, no matter what your colour is, and no matter whether you're male or female. You're all equal in this country, which is great, Canada.

Thank you, Mr. Chairman. That's our contribution. I don't know if our rapporteur would like to make a comment or not, but he has done an able job in our committee.

The Chairman: Shirley, you have been your customary self, very forthright. We thank you and your colleagues.

[Translation]

Si vous voulez changer l'attitude des Canadiens à l'égard des handicapés et des défavorisés, montrez-leur pour qu'ils voient et commencent à comprendre qu'il s'agit là d'êtres humains, qui font partie de la société canadienne et qui ont le droit de vote mais pas celui de vivre comme des égaux.

Voilà quelques-unes des remarques et des questions, monsieur le président, que nous voudrions retrouver dans votre rapport définitif.

L'attitude à l'égard des handicapés, les idées fausses et les mythes les concernant doivent être changés le plus tôt possible dans la vie des enfants. C'est nous, les parents, qui créons ce genre d'attitude, mes amis. Les enfants ne pratiquent pas la discrimination; les bébés non plus, ce sont les parents les responsables. Pour vous en convaincre, il n'est même pas besoin d'être handicapé, il suffit d'être pauvre.

Il faut que nous changions l'attitude des gens au Canada. Nous sommes une nation forte et jeune, une nation qui, d'après notre Constitution, a maintenant foi en l'égalité. Si nous y croyons aussi, il faut que les parents, les grands-parents, et les jeunes adolescents commencent à changer d'attitude. Oui, cela commence à changer—et nous nous en réjouissons tous—mais pas encore assez vite.

La dernière remarque que je voudrais faire est que l'égalité pour les handicapés ne doit pas être considérée par tous les secteurs comme une question de charité ou d'avantage spécial, mais comme quelque chose qui va simplement de soi. Ceux d'entre vous qui sont nés avec un handicap, ceux d'entre vous qui ont été blessés au travail ou dans un accident, comme on l'a déjà dit aujourd'hui, ont vu leur vie être bouleversée et aussi, celle de leur famille toute entière. Les Canadiens constituent votre famille élargie. Vous, les employeurs, vous contribuez à la richesse de notre nation. Nous autres travailleurs, nous sommes prêts à vous aider pour cela. Quant aux gouvernements, nous sommes prêts à vous aider à vous faire élire, quel que soit votre parti. Mais la priorité est de veiller à ce que chaque Canadien—quel que soit son problème—soit un Canadien à part entière.

J'adore ce nouveau mot à la mode: «habilitation». Cela a presque permis aux femmes d'accéder à l'égalité. C'est grâce à la loi que nous avons pu exposer les besoins des défavorisés et des handicapés.

Les lois fédérales et provinciales devraient être modifiées dans quatre domaines. Ce n'est pas comme aux États-Unis, où il n'existe qu'un seul droit du travail. Il y en a 12, au Canada, qui s'appliquent à pratiquement tous les domaines. Il faut que chaque loi comporte une disposition indiquant que nous sommes tous égaux, quel que soit notre handicap, quelle que soit notre couleur, et que nous soyons homme ou femme. Nous sommes tous égaux dans ce pays, ce grand pays, le Canada.

Merci, monsieur le président. Voilà ce que nous avons à vous dire. Je ne sais pas si notre rapporteur voudrait ajouter un mot, mais il a fait un excellent travail au sein de notre comité.

Le président: Shirley, comme toujours, vous avez été d'une absolue franchise. Nous vous remercions, vous et vos collègues.

[Texte]

We perhaps have time for one or two comments or questions from the floor. The chair would try to recognize somebody who indicates they would like to ask a question or make a brief comment. Well, we are not going to force the issue. We want to keep on time.

• 1440

Shirley, I want to thank you, Jacques, Ruth, and Gerry, not only for what you have done this afternoon but the leadership you showed this morning in the executive session. It has been an inspiration for all us. We thank you very much for the participation you have provided. Thank you.

The chair would now like to call the members of the next working group, chaired by Brien Gray, who is the Executive Vice-President of the Canadian Federation of Independent Business. He has come here from Toronto to chair this second executive session, known as "Working the Marketplace". He is less of a familiar face to most of us than his boss John Bulloch, but he is no less effective in voicing the concerns and advocating on behalf of small business in Canada.

Brien, I now turn the floor over to you and ask you to introduce to us your colleagues from the "Working the Marketplace" group and then to please proceed.

Mr. Brien Gray (Executive Vice-President, Canadian Federation of Independent Business): Thank you very much, Mr. Chairman.

First of all, I would like to introduce my panel. They are Ken Thomas, Alvin Law, Lynda White. I would also like to thank Clairette Bourque, who was our clerk. And finally, I would like to thank everybody who participated in our session for a lively discussion, good input. I hope our recommendations reflect the quality of the debate.

Rather than take up any more time, I will ask Ken to begin and Alvin to follow-up, and then maybe I can make some recommendations.

Mr. Ken Thomas (Chairman, Aboriginal Economic Development Board): Thank you very much, Mr. Chairman.

My role at our session was to describe the experience I have had over the last eight years as chairman of the Canadian Aboriginal Economic Development Strategy. We have been operating this program under various names and various budgets over the last eight years. We feel we have learned a few lessons and maybe learned a few things we ought to do and things we ought not to do or that are not as efficient as other approaches.

I had a chance to describe the approach we have used. For example, we used an approach which I think Alvin described in a metaphor much better than I could, and I will borrow Alvin's comment. It is a approach whereby we assist aboriginal business people to get into the race. Then after they are in the race they are kind of on their own and pretty much play by the rules of business other business people do.

[Traduction]

Il nous reste peut-être suffisamment de temps pour entendre un ou deux commentaires ou questions. Le président est prêt à donner la parole à quiconque voudrait poser une question ou faire un bref commentaire. Bien, ne forçons pas les choses; respectons l'horaire.

Shirley, je tiens à vous remercier, ainsi que Jacques, Ruth et Gerry, non seulement pour ce que vous avez fait cet après-midi mais aussi pour le leadership que vous avez manifesté ce matin au cours de la séance à huis clos. Cela a été une inspiration pour nous tous. Nous vous remercions vivement de votre participation.

J'appelle maintenant les membres du groupe de travail suivant, présidé par Brien Gray, vice-président exécutif de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Il est venu de Toronto pour présider cette seconde séance à huis clos, baptisée «Tirer profit du marché». Son visage est moins familier à la plupart d'entre nous que celui de son patron, John Bulloch, mais il s'est montré tout aussi efficace lorsqu'il a exposé les préoccupations de la petite entreprise au Canada et en a pris la défense.

Brien, je vous donne maintenant la parole et je vous demanderai tout d'abord de bien vouloir, avant de poursuivre, nous présenter vos collègues du groupe qui a participé à la séance intitulée «Tirer profit du marché».

M. Brien Gray (vice-président exécutif, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante): Merci beaucoup, monsieur le président.

Je voudrais tout d'abord vous présenter les membres de mon groupe: Ken Thomas, Alvin Law, Lynda White. Je tiens également à remercier Clairette Bourque, qui a été notre secrétaire. Et je voudrais finalement remercier tous ceux qui ont participé à notre séance de travail pour la qualité de leur apport et la vivacité des discussions. J'espère que nos recommandations seront un reflet fidèle de la qualité du débat.

Pour gagner du temps, je vais demander à Ken de commencer et à Alvin de prendre la relève, après quoi, je présenterai quelques recommandations.

M. Ken Thomas (président, Conseil de développement économique des autochtones): Merci beaucoup, monsieur le président.

Au cours de cette séance, mon rôle a consisté à décrire mon expérience de ces huit dernières années comme président de la Stratégie canadienne de développement économique des autochtones. Au cours de cette période, ce programme a fonctionné sous divers noms et grâce à divers budgets. Nous avons le sentiment d'avoir tiré quelques leçons de cette expérience et, peut-être, d'avoir appris ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas faire ou ce qui n'était pas aussi efficace.

J'ai eu l'occasion de décrire l'approche que nous avons utilisée. J'aurais recours, en fait, à la métaphore employée par Alvin, car elle constitue une bien meilleure description de cette approche que je pouvais en donner moi-même. Elle consiste à aider les gens d'affaires autochtones à entrer dans la course. Une fois lancés, ils se débrouillent tout seuls et se soumettent aux mêmes règles que les autres gens d'affaires.

[Text]

But there is some front-end assistance that recognizes that aboriginal people have some difficulties in getting into business. For example, they have some difficulties in access to capital, they often don't have prior experience in business, and they have difficulties in putting down their ideas on paper into a neat business plan that bankers will understand and have confidence in. We have tried to structure some assistance programs that deal very directly with those two barriers: access to capital and entrepreneurship skills. However, once we get them into business, they are pretty much on their own.

We have found that aboriginal people have been coming forward in droves. We have backlogs of applications.

An earlier session described myths. One of the myths is that aboriginal people are not good business people. We have found that aboriginal people have entrepreneurial characteristics in about the same proportion as other Canadians, other Americans, or other people in any country or in any society in the world. A certain percentage of them have the personal entrepreneurial characteristics that make them eligible or make them very suitable to becoming successful entrepreneurs. What we found is that when there's a little bit of assistance, that little bit of front-end help, those aboriginal people will indeed come forward and compete with any other business in Canada and anywhere in the world. So what we've done is provide that little bit of extra help to get them started.

• 1445

I think there were two most significant happenings with respect to aboriginal people that really got us under way. One was a major government policy decision, jointly agreed to between aboriginal people and the government, that said there will be a government policy that supports the self-sufficiency of aboriginal people through business. After that, there was some financing approved, there were some initiatives by private enterprise themselves, for example, by the Canadian Council for Native Business.

Various other people tried to determine what they can do. The Canadian Bankers' Association, for example, had several meetings discussing how they can contribute to the issue of aboriginal economic development. After that major public pronouncement, it allowed other people to jump on this issue to see what contribution they could make in terms of aboriginal economic development.

The second major thing that happened was another government policy shift, which was that aboriginal people are best able to identify the solutions to their own problems. This was an approach that had not been tried to any significant extent in the past, but now it talks of self-government looming and so on. They said, let's try something different here. If, indeed, these people aspire to self-government, let's see how they do in terms of running their major economic programs. They need to have an economy under which to support their self-government. So they tried it with us.

[Translation]

Ils reçoivent cependant une aide au départ, aide justifiée par le fait que les autochtones éprouvent certaines difficultés à se lancer dans les affaires. Par exemple, ils ont des difficultés à obtenir des capitaux; il est fréquent qu'ils n'aient pas d'expérience préalable dans le domaine des affaires; et ils éprouvent des difficultés à organiser leurs idées de manière à pouvoir soumettre un plan d'entreprise bien structuré qui soit compréhensible pour les banquiers et leur inspire confiance. Nous avons essayé d'organiser des programmes d'aide destinés à surmonter ces deux obstacles: l'accès au capital et les compétences dans le domaine de l'entrepreneuriat. Une fois lancés, c'est cependant à eux de jouer.

En fait, les autochtones se sont présentés à nous en foule. Nous avons une longue liste de candidatures.

On a tout à l'heure parlé de mythes. L'un de ces mythes est que les autochtones ne sont pas doués pour les affaires. Nous avons au contraire constaté que les talents d'entrepreneur sont à peu près aussi répandus chez eux que chez les autres Canadiens, les autres Américains ou les autres habitants de n'importe quel pays du monde. Un certain pourcentage d'entre eux réunissent donc les caractéristiques nécessaires pour être admissibles à ces programmes ou pour très bien réussir comme entrepreneurs. Nous avons constaté que lorsqu'on leur apporte un peu de soutien, un peu d'aide au démarrage, les autochtones n'hésitent pas à affronter la concurrence d'autres entreprises au Canada et dans le monde entier. C'est donc cette aide que nous leur avons donnée pour leur permettre de démarrer.

Les deux événements les plus importants qui ont contribué à mettre les autochtones en selle ont été les suivants: le premier a été une importante décision du gouvernement qui a convenu, avec les autochtones, d'adopter une politique de soutien à l'autonomie économique des autochtones. Après cela, des mesures financières ont été approuvées, et des entreprises privées, telles que le Conseil canadien pour le commerce autochtone, ont pris un certain nombre d'initiatives.

Diverses autres personnes ont essayé de déterminer ce qu'elles pourraient faire. L'Association des banquiers canadiens, par exemple, a eu plusieurs réunions, au cours desquelles elle a discuté de la manière de contribuer au développement économique des autochtones. Après l'annonce officielle de l'adoption de cette politique, d'autres ont pu intervenir à leur tour pour voir de quelle manière ils pourraient contribuer, eux aussi, à ce développement.

Le deuxième événement important a été un autre changement de la politique du gouvernement qui a conclu que c'étaient les autochtones eux-mêmes qui étaient les mieux à même de trouver des solutions à leurs problèmes. C'était là une approche qui n'avait guère été tentée auparavant. Mais aujourd'hui, on dit que l'autonomie gouvernementale est pour demain. Le but poursuivi était de tenter quelque chose de différent. Si ces gens aspirent effectivement à l'autonomie gouvernementale, voyons comment ils sont capables de faire fonctionner leurs grands programmes économiques. Ils ont en effet besoin d'une économie sur laquelle asseoir leur autonomie. L'essai a donc été tenté.

[Texte]

They gave us a major opportunity for decision-making and for policy recommendations, they listened to us, and we made the program work. They did an evaluation on us a couple of years ago and the evaluation proved that our success rate with the aboriginal economic programming was equal to or more successful than any other government support program for business. It was based upon this that the government finally renewed its commitment to aboriginal economic development.

We have a new five-year program. It's a base program within the Department of Industry, Science and Technology. We report to Hon. Tom Hockin, Minister of State for Small Businesses and Tourism. I believe perhaps some of the ideas we learned, which I described and shared with my colleagues this morning, may be applicable. We may not be able to take absolutely everything, but we learned some lessons that may be applicable to our disadvantaged or disabled Canadians.

I want to share with you one final native American saying, and that is: Tell me and I'll forget, show me and I may not remember, involve me and I'll understand. I think one of the recommendations our chairman will be making later is that perhaps this kind of forum is the way and it is the source and the fountain of knowledge regarding issues that deal directly with disabled people. It's the people who are directly involved who need to have a say over their own destiny.

Mr. Alvin Law (Individual Presentation): I found it interesting when I was looking at the people on my particular panel and I was delighted that Ken Thomas was going to be here, other than for the fact that Ken and I are both from Regina. Of course, that's the home of the 1989 Grey Cup Saskatchewan Rough Riders, but you wouldn't want to talk about this right now. I was delighted to hear Ken would be here talking about aboriginal rights.

I'm sure some people would look at that and ask what the connection is. I think one of the things that has happened in the last 10 years in Canada is that so many interest groups have shown their dedication to wanting change that all of us have been marching basically to a same drummer, but down different streets. Finally we're starting to form into one parade that could possibly be so loud that everyone will finally hear us. This is one of the key elements as to why Ken would have been involved in this panel in the first place. Their expertise, as he suggested, is something I think we could draw upon.

[Traduction]

On nous a donné une belle occasion de prendre des décisions et de recommander des politiques; on nous a écoutés, et nous avons fait fonctionner le programme. Il y a deux ans, on nous a évalués et on a conclu que notre taux de succès, en ce qui concernait les programmes économiques autochtones, était égal ou supérieur à celui de n'importe quel autre programme de soutien gouvernemental à l'entreprise. C'est sur ces conclusions que le gouvernement s'est fondé pour renouveler son engagement vis-à-vis du développement économique autochtone.

Nous avons un nouveau programme quinquennal. C'est un programme de base au ministère de l'Industrie, des Sciences et de la Technologie. Nous relevons de l'honorable Tom Hockin, le ministre d'État à la petite entreprise et au tourisme. Je crois que certaines des choses que nous avons apprises et que j'ai décrites à mes collègues, ce matin, sont applicables. Peut-être ne pourrions-nous pas tout utiliser, mais nous avons tiré des leçons qui pourraient être applicables aux Canadiens handicapés ou défavorisés.

Permettez-moi de citer le proverbe autochtone américain suivant: Si vous me dites quelque chose, je l'oublierai; si vous me montrez quelque chose, je ne m'en souviendrai peut-être pas, mais si vous me faites participer, je comprendrai. Je crois qu'une des recommandations que notre président fera tout à l'heure, c'est que ce genre de forum est la source idéale de connaissances relatives aux questions intéressant directement les handicapés. Ce sont ceux qui participent directement qui doivent avoir leur mot à dire au sujet de leur propre destinée.

M. Alvin Law (présentation individuelle): En vérifiant le nom des personnes qui feraient partie de mon groupe, j'ai été ravi de voir que Ken Thomas était l'un d'entre eux, et pas seulement, parce que nous sommes tous deux de Regina. Certes, c'est la ville des Saskatchewan Rough Riders, qui ont remporté la Coupe Grey en 1989, mais vous ne tenez sans doute pas à en parler maintenant. J'ai donc été ravi d'apprendre que Ken serait là pour nous parler des droits des autochtones.

Je suis persuadé que certains se demandent quel est le rapport. Je crois qu'une des choses qui se sont produites au cours de ces dix dernières années au Canada, c'est que les groupes d'intérêts ont montré en si grand nombre qu'ils étaient favorables au changement, que nous marchons tous maintenant à la baguette, mais n'empruntons pas les mêmes voies. Nous sommes finalement en train de former un défilé qui pourrait faire tant de bruit que tout le monde finira par nous entendre. C'est une des raisons principales pour lesquelles Ken a participé aux travaux de ce groupe. La compétence de ses membres, comme il l'a dit lui-même, est quelque chose dont nous pourrions nous inspirer.

• 1450

What I was wondering about is how I was considered an expert at anything, and I was flattered to know that maybe what I had in knowledge of overcoming business obstacles was really quite relevant. I had never really thought about it

Ce que je me demandais, c'était pourquoi on me considérait comme un expert en quelque domaine que ce soit, et j'ai été frappé d'apprendre que ce que l'on jugeait utile chez moi c'était l'expérience que j'avais des obstacles et de la

[Text]

as being an obstacle, but when I look back at becoming a consultant and becoming a motivational speaker—this is what I do for my career—it really goes back to an awfully long time ago.

I was born without arms. I was, as we call it, a victim of thalidomide. People hate that expression, but that's indeed what started the difficulties of those of us who have survived the cause of the drug. I was a survivor as well, but I was brought up by adopted parents. I call them adopted parents because they adopted me and we kind of adopted each other and we basically taught each other an awful of things.

The irony with my family is that my parents are now in their 80s and they are elderly in the sense of age but they are not elderly in their attitude. They were also not spoilers. I guess they spoiled me, but they were the kind of people, especially my father, who taught me: son, there are two things—no free rides, and if you're going to make a success of your life, then you're going to have to do it twice as well as anybody else because there's only half of you there. That was a rather interesting comment, because that is really the way it has been.

I was very fortunate in having the attitude I did. We've talked about education. That's very important. I was allowed to go into the regular school system, but only after a fight with the system to show them that I was capable by using my feet. As I grew up and became a high school student, using my feet was my way of overcoming my physical obstacles; nevertheless, there was a prevailing attitude that my choices were limited. I had to be realistic about that too. When you don't have any arms and you're faced with a career choice, dentistry isn't one of them. So I decided to go into broadcasting. Broadcasting was a choice because, simply, you can use your voice, you don't need arms, and you are able basically to work the same kind of job as anybody else would work.

I found it interesting in 1978, when I entered college in a broadcasting program in Alberta, that I was told by a then CBC producer that radio was probably my best angle because, quite frankly, I would be too distracting for television using my feet. I can understand that, but I happen to agree with an earlier speaker who said that maybe television is a great outlet where we can show what really is the case.

An ironic epilogue to that story is that I was eventually recognized for my broadcasting ability and even became a TV weather broadcaster for the CTV affiliate in Regina. I found that to be an interesting part of the story.

However, having gone through college and having come out as a broadcaster, I had several jobs. All of them I chose to leave. I was never released. I quit a job in broadcasting to go into public awareness, where I worked for the Saskatchewan Abilities Council as an awareness director. I conducted school programs based on the attitudes that we have about disabled people. I then quit that to go on into advertising, which I enjoyed very much. I chose to leave that

[Translation]

manière de les surmonter. Je n'avais, en fait, jamais vu cela comme un obstacle, mais lorsque je songe à l'époque où je suis devenu consultant et conférencier spécialisé dans la motivation—c'est mon métier—cela me ramène bien loin en arrière.

Je suis né sans bras. J'étais, ce que l'on appelle une victime de la thalidomide. Les gens ont horreur de cette expression, mais c'est là la source des difficultés qu'ont connu ceux d'entre nous qui ont survécu à cette drogue. J'étais, moi aussi un survivant, mais j'ai été élevé par des parents adoptifs. Je les appelle ainsi parce qu'ils m'ont adopté, que nous nous sommes en quelque sorte mutuellement adoptés, et que nous nous sommes mutuellement appris une foule de choses.

Ce qu'il y a de curieux dans tout cela, c'est que mes parents sont aujourd'hui octogénaires, ce qui ne les empêche pas d'avoir un comportement jeune. Ce n'était pas des gens qui aimaient gâter les enfants. Sans doute m'ont-ils un peu gâté, mais c'était le genre de personnes, en particulier mon père, à dire: mon fils, n'oublie pas deux choses—rien n'est gratuit, et si tu veux réussir dans la vie, il faudra que tu fasses tout deux fois mieux que les autres puisque tu n'es qu'une demi-personne. L'observation était assez intéressante, car c'est effectivement ce qui s'est produit.

J'ai eu beaucoup de chance d'avoir cette attitude. Nous avons parlé d'éducation. C'est très important. J'ai été autorisé à avoir une scolarité normale, mais non sans mal, car il a fallu tout d'abord que je prouve que j'étais capable de me servir de mes pieds. Plus tard, à l'école secondaire, j'ai continué à me servir de mes pieds pour surmonter les obstacles physiques; néanmoins, la plupart des gens pensaient que les options qui s'offraient à moi étaient limitées. Il fallait que je me montre, moi aussi, réaliste. Lorsque vous n'avez pas de bras et que vous devez décider d'une carrière, le métier de dentiste vous est manifestement interdit. J'ai donc décidé de travailler dans le domaine de la radiodiffusion. J'avais fait ce choix parce que c'est un métier dans lequel vous utilisez votre voix et vous n'avez pas besoin de bras, ce qui vous permet de faire le même genre de travail que n'importe qui d'autre.

Détail intéressant, en 1978, lorsque je suis entré au collège pour suivre un cours de radiodiffusion en Alberta, un producteur de Radio-Canada m'a déclaré que la radio était probablement ce qui me convenait le mieux car, bien franchement, me voir me servir de mes pieds à la télévision causerait trop de distraction pour les téléspectateurs. Je comprends fort bien, mais je suis aussi d'accord avec un témoin, qui a dit plus tôt que la télévision est peut-être un excellent médium, car elle nous permet de montrer vraiment les choses comme elles sont.

Épilogue amusant de cette histoire, on a finalement apprécié mes capacités dans ce domaine et que je suis même devenu spécialiste de la météorologie à la station de CTV à Regina. J'ai trouvé que c'était un élément intéressant de l'histoire.

Cependant, étant sorti du collège comme radiodiffuseur, j'ai eu plusieurs emplois. Je les ai tous volontairement quittés; je n'ai jamais été renvoyé. J'ai abandonné un emploi à la radiodiffusion pour me consacrer à la sensibilisation du public. J'ai alors travaillé comme directeur au Saskatchewan Abilities Council. J'ai dirigé des programmes d'étude des attitudes que nous avons à l'égard des handicapés. Je suis ensuite passé à la publicité, domaine que j'ai beaucoup aimé.

[Texte]

to go into government work. I didn't enjoy that as much because I'm not a bureaucrat, with due respect to those of you here who are, and I chose to go off on my own.

When I came back from a weekend retreat at our summer cabin, where I do most of my thinking, I chose to quit a good-paying job to go off on my own. I was a little alarmed to find out, when I went to people saying that I wanted to start my own business, that they said, well, isn't that nice. I was not taken seriously; I was not given any kind of opportunity to suggest that my abilities as a speaker would soon be proven. I just had to have a bit of a head start to show my stuff.

I did it all on my own, and I am very proud of what I have accomplished, but that's not my point. My point is that had I been given a fair start, I would not have had to make the mistakes that I did to try to get on equal ground. I was very fortunate to be able to survive the tough years, and I'm not suggesting that people shouldn't be put in that position. Testing is a very important way to find out what you're made out of. But I think society, as we've already discussed many times so far today, was indeed the problem. It wasn't my physical ability, it wasn't the need I had for technology; it was the attitude that, well, obviously you have no other option for work.

I think people with disabilities have a lot of options for work. Why is it, then, that when they choose to be entrepreneurs and work for themselves, they are looked at as people with a dream that will never come true? I think I had the right direction at the beginning, be it financial direction, accounting direction, tax guidance—the things all small business people need. I probably would have changed the way I looked at my business procedures.

• 1455

It's ironic to look now, three and a half years later, and see I am a success. I started speaking in church basements, but now my average audience is well over 1,000 people at conventions that I attend and address.

This is due to the wonderful commitment of my other half, Darlene, who has changed my direction personally and business-wise. She showed me that all I needed was a sense of organization. I had the creativity, I had the ideas, but I needed someone to give it a foundation. All it took were a couple of weeks of her guidance and work and everything was running quite smoothly. I can't help but think, had I had that in the beginning, how much earlier I could have been a success.

Success is not a BMW. It's not a penthouse apartment. Success is being able to look at yourself in the mirror and be satisfied that you are making a contribution to society. People with disabilities are tired of being looked at as the people

[Traduction]

J'ai cependant décidé ensuite d'occuper un emploi au gouvernement. Je n'ai pas tellement aimé cette expérience car je ne suis pas un bureaucrate, sauf le respect que je dois à tous ceux qui le sont, et j'ai donc décidé de travailler à mon compte.

Lorsque je suis revenu d'une fin de semaine passée dans notre chalet d'été, où je me retire la plupart du temps pour réfléchir, j'ai décidé d'abandonner un emploi bien rémunéré pour me mettre à mon compte. Lorsque je suis allé trouver les gens et que je leur ai dit que je voulais lancer ma propre entreprise, j'étais un peu inquiet lorsqu'ils m'ont dit que l'idée était fort intéressante, alors que, manifestement, ils ne me prenaient pas au sérieux. On ne m'a donc pas donné la possibilité de dire que mes capacités de conférencier ne tarderaient pas à s'affirmer. Tout ce qu'il me fallait, c'était un peu d'aide au départ pour faire mes preuves.

Je me suis donc débrouillé tout seul, et j'en suis très fier, mais là n'est pas la question. Ce que je veux montrer, c'est que si l'on m'avait donné des chances normales au départ, je n'aurais pas commis les erreurs que j'ai faites pour me mettre sur un pied d'égalité. J'ai eu beaucoup de chance de survivre à ces années de vaches maigres, et je ne veux pas dire par là que les gens ne devraient jamais être placés dans une telle situation. Il est très important d'être mis à l'épreuve pour découvrir de quel bois on est fait. Mais je crois que c'était la société, comme nous l'avons déjà dit souvent aujourd'hui, qui était le problème. Ce n'était pas mes capacités physiques, ce n'était pas l'aide technologique dont j'avais besoin; c'était l'attitude des gens qui pensaient que, manifestement, je n'avais pas d'autre solution pour travailler.

Je crois au contraire que de multiples options s'offrent aux handicapés. Comment se fait-il donc que, lorsqu'ils décident de devenir des entrepreneurs et de travailler à leur compte, on les considère comme de doux rêveurs qui ne réussiront jamais? Je pense que si j'avais reçu des conseils appropriés au début, que ce soit sur le plan financier, comptable ou fiscal—autant de choses dont ont besoin tous les petits entrepreneurs—j'aurais probablement agi de manière différente en affaires.

Il est amusant de constater que, trois ans et demi plus tard, j'ai réussi. J'ai commencé à faire des causeries dans des sous-sols d'église, mais aujourd'hui mon public moyen dépasse de loin les 1,000 personnes aux colloques où je prononce des conférences.

Je dois tout cela au merveilleux dévouement de ma moitié, Darlene, qui a donné un nouveau sens à ma vie, tant sur le plan personnel que sur celui des affaires. Elle m'a montré que tout ce qu'il me fallait, c'était être organisé. J'avais la créativité, j'avais les idées, mais j'avais besoin de quelqu'un pour donner à tout cela une base solide. Tout ce qu'il a fallu, c'est une quinzaine de jours de travail et de conseils de sa part pour que tout marche comme sur des roulettes. Je ne peux m'empêcher de penser que si j'avais eu cela dès le début, j'aurais réussi beaucoup plus tôt.

La marque du succès n'est pas d'avoir une BMW, ni un appartement-terrasse. Le succès, c'est d'être capable de se regarder dans la glace et de pouvoir se dire qu'on fait oeuvre utile dans la société. Les handicapés en ont assez d'être

[Text]

who need help. They want to be looked at as people who can provide something back to the community. They are a resource. They have knowledge. They have the ability to fit into our society.

As entrepreneurs, they can show their stuff. I think it will be mentioned by our chairman that one of the things most disabled people have in common is their amazing ability to be creative, to look at other ways to function, to look at an obstacle from every different direction they can in order to overcome it. Is that not what small business people do every day?

To go back to what Ken started as a quotation, I leave this thought with you. This is all about choices. We talk about empowerment. Empowerment is the choice to be what you want to be. We should all be allowed the choice to compete in the race, but we need to be allowed on the same track or the starting blocks are simply pieces of wood.

Thank you.

Mr. Gray: I think you can all identify with how Alvin energized our session this morning. He and everybody else in the room gave very important input, but his was particularly relevant and to the point, and I thank you for that, Alvin.

Our session rambled all over the place. I am sure all of you found that was true in your sessions as well, but we did try, Lynda and I, to keep it on track as best we could. What we found as we went through our session was that a lot of the problems with regard to getting into business, or being entrepreneurial, for people with disabilities are not all that dissimilar from those of people who have a dream of starting up small businesses in the economy in general. What we did try to focus on, where those areas existed, was where we might be able to help.

We touched on matters ranging from problems of financing, problems of taxation, problems of networking, where you get your business information and advice, how you seek that, how you find it. Does anybody know where to find it in the government? Do you go to a one-stop shop or do you go to a multi-stop shop, or whatever you want to call it? Frankly, in the business I am in, I am representing people who have those kinds of problems every day, and it was interesting to hear Alvin and others who are in business, and many other people from the community of the disabled, talk in those kinds of terms.

We tried to come to grips with some recommendations, Mr. Chairman, that dealt with issues of education and access to information, role models. Role models are very, very important in terms of the dream of being an entrepreneur, of having your own business and running it successfully. There are too many few role models in the economy generally, and specifically in the disabled community there are even fewer.

[Translation]

considérés comme des gens qui ont besoin d'aide. Ils veulent qu'on les traite comme des gens qui sont capables d'apporter quelque chose à la collectivité. Ils sont une ressource. Ils ont des connaissances. Ils sont capables de s'adapter à la société.

Comme entrepreneurs, ils sont capables de faire leurs preuves. Je crois que notre président vous dira qu'un des points communs de la plupart des handicapés, c'est leur incroyable capacité de se montrer créatifs, de chercher d'autres moyens de fonctionner, d'examiner un obstacle sous tous ses angles afin de pouvoir le surmonter. N'est-ce pas là ce que tous les petits entrepreneurs font chaque jour?

À la citation de Ken, j'ajouterais la remarque suivante. Tout est une question de choix. Nous parlons d'habilitation. L'habilitation est la possibilité de choisir ce que vous voulez être. Nous devrions tous être autorisés à choisir d'entrer dans la course, mais il faut que nous puissions le faire sur la même piste, sans quoi les blocs de départ ne seront que de simples morceaux de bois.

Je vous remercie.

M. Gray: Je crois que vous pouvez tous comprendre maintenant comment Alvin a tant dynamisé notre réunion de ce matin. La contribution des autres participants a aussi été très importante, mais ce qu'il nous a dit était tout particulièrement pertinent, et je vous en remercie, Alvin.

Nous avons parlé à bâtons rompus. Je suis certain qu'il en a été de même dans vos groupes, mais nous avons essayé, Lynda et moi-même, de nous en tenir autant que possible au sujet de discussion. Nous avons en fait constaté qu'une grande partie des problèmes auxquels on se heurte lorsqu'on se lance dans les affaires, lorsque l'on veut devenir entrepreneur et que l'on est handicapé, ne sont pas tellement différents de ceux des personnes qui rêvent de créer une petite entreprise dans l'économie en général. Ce que nous avons essayé de faire, lorsque nous avons pu cerner des différences, c'était de trouver des moyens d'aider.

Nous avons discuté d'une foule de choses: problèmes de financement, problèmes fiscaux, problèmes d'établissement de réseaux, à quel endroit se trouvent les sources d'information et de conseils, comment les découvrir. Quelqu'un d'entre vous sait-il où les trouver au gouvernement? Y a-t-il un dépanneur où vous trouvez tout ce qu'il vous faut, ou faut-il que vous couriez les magasins, si je puis m'exprimer ainsi? Franchement, dans ma profession, je représente des personnes qui ont quotidiennement ce genre de problèmes, et j'ai trouvé intéressant qu'Alvin et d'autres personnes qui sont dans les affaires, ainsi que beaucoup d'autres handicapés, nous parlent en ces termes.

Nous avons essayé, monsieur le président, de mettre sur pied un certain nombre de recommandations ayant trait aux questions d'éducation, d'accès à l'information et de modèles de comportement. Ces modèles sont extrêmement importants pour ceux qui rêvent de devenir entrepreneur, d'avoir leur propre entreprise et de réussir. Il y a trop peu de ces modèles de comportement dans l'économie, et en particulier, chez les handicapés.

[Texte]

We discussed access to financing and the role of banks. The banks treat people differently. Other topics were network sources of information and the taxation equation in terms of disincentives to get out and start your own business. Is there a point at which it makes it a lot tougher for people with disabilities than for the average person?

With all that in mind, I think it is important to stress what Alvin said, that people with disabilities are very used to having to face problems, having to face obstacles, and they are problem solvers. They know how to face these things, and the trick is that we have to provide means to assist them to overcome those difficulties as best we can. I think we all have a part to play in that.

• 1500

I must say that as Alvin and Ken expressed, there was a strong and recurrent theme in our session, and it was that the issue is attitudes; attitudes have to change. Whether it has to do with approaching an officer of the government for financing assistance, approaching a banker, approaching anybody in the business community, people want to be treated the same; they want to be treated as mainstream. That was a strong and recurrent theme.

With that, I would like to share with you—I think we generated seven recommendations. We were told it was four or five, but we took some liberties.

The first recommendation was that the government and disabled people agree on a public policy decision that special assistance will be given to help people with disabilities achieve economic self-sufficiency.

Second, disabled people must be directly involved in identifying problems inherent in economic self-sufficiency and they must be part of the consultation process and, finally, a part of the process to develop solutions.

Third, persons qualified under the tax act as being disabled should qualify for government-guaranteed business start-up loans. Such a program would have to have definite limits and be predicated on a sound business plan. The program would also feature a sunset clause.

Fourth, governments should provide a forum that would bring together successful business people who have disabilities to share their experiences and knowledge of business problems and to give solutions; and finally, and importantly, to act as role models and educators for the public at large.

Fifth would be to create an awareness within the business community of the barriers and potential solutions to full integration of people with disabilities in Canadian life.

Sixth would be to broaden access to education and management training, government and business initiatives in this area are, or should be, marketed and delivered on a community level.

[Traduction]

Nous avons parlé de l'accès à l'aide financière et du rôle des banques. Les banques traitent les gens de manière différente. Nous avons aussi parlé de l'établissement de réseaux, des sources d'information et de l'équation fiscale, ainsi que de leurs effets dissuasifs sur ceux qui veulent créer une entreprise. Existe-t-il un point auquel cela devient beaucoup plus difficile pour les handicapés que pour la personne ordinaire?

Compte tenu de tout cela, je crois qu'il est important de souligner ce que vient de dire Alvin, à savoir que les handicapés sont très habitués à faire face à des problèmes, à des obstacles, et qu'ils sont naturellement habiles à les résoudre. Ils savent comment faire face à ces situations, et ce qu'il faut, c'est que nous fassions notre possible pour trouver des moyens de les aider à surmonter ces difficultés. Je crois que nous avons tous un rôle à jouer dans ce domaine.

Je dois dire que, comme Alvin et Ken l'ont expliqué, un des leitmotivs de notre séance de travail était que le problème tenait à l'attitude des gens; il faut que celle-ci change. Qu'il s'agisse d'approcher un agent du gouvernement pour obtenir une aide financière, ou un banquier, ou n'importe quel membre du milieu des affaires, les handicapés veulent être traités comme tous les autres. C'est un point qui est constamment revenu dans nos discussions.

Cela dit, je voudrais vous présenter les recommandations. ... Je crois que nous en avons préparé sept. On nous avait dit qu'il en fallait quatre ou cinq, mais nous avons pris quelque liberté.

La première recommandation était que le gouvernement et les handicapés conviennent d'une politique publique prévoyant qu'une aide spéciale sera accordée aux handicapés pour les aider à accéder à l'autonomie économique.

Deuxièmement, les handicapés doivent participer directement à la détermination des problèmes que pose cette autonomie. Ils devront donc faire partie du processus de consultation, et aussi du processus d'élaboration de solutions.

Troisièmement, les personnes considérées comme handicapées dans la législation fiscale devraient être admissibles à des prêts de démarrage garantis par le gouvernement. Ce programme devrait avoir des limites précises et être fondé sur un solide plan d'entreprise. Il devrait également comporter une clause dérogatoire.

Quatrièmement, les gouvernements devraient constituer un forum où des handicapés ayant réussi dans les affaires viendraient partager leur expérience et leur connaissance des problèmes rencontrés dans ce domaine et offrir des solutions; et finalement, et c'est très important, où ils joueraient le rôle de modèles et d'éducateurs pour le grand public.

Cinquièmement, on lancerait un programme de sensibilisation du milieu des affaires aux obstacles auxquels les handicapés se heurtent dans la vie au Canada, et aux solutions qui permettraient leur pleine intégration.

Sixièmement, on accroîtrait les possibilités d'accès à l'éducation et à la formation en gestion. Les initiatives du gouvernement et du secteur privé dans ce domaine sont, ou devraient être, axées sur le niveau communautaire.

[Text]

Finally, industry must factor the needs of the disabled constituency into their business approaches to all markets by talking to disabled people about their needs.

That is the essence of our report and our deliberations. We have done our best to stay true to the nature of the discussions. I must say it has been a privilege to be part of this.

The Chairman: Thank you very much, Brien.

Does Lynda wish to add anything to the comments?

Ms Lynda White (Manager, Employment Equity Program, Royal Bank of Canada, and President, Canadian Council on Rehabilitation and Work): No, I think it has been well covered.

The Chairman: Okay. Henry, tell us where you are from, in case anybody doesn't know.

Mr. Henry Enns (Executive Director of Disabled Peoples' International): I come from the centre of Canada, Winnipeg.

You came up with some very good recommendations, and it sounds as if you had some very lively discussions. I wondered if you had also talked about the role of disabled people's organizations in developing some of the initiatives and recommendations you put forward.

I would like to elaborate a little on that. In our experience at Disabled Peoples' International, our member organizations in many countries have actually done what Ken pointed out; namely, developed businesses run by disabled people. In Jamaica there is a woodworking factory where over 100 disabled people are employed. It is not only disabled people; non-disabled people work there too. In Africa there are co-operatives run by disabled people, including agricultural co-operatives. All of these have been fostered and developed through the organizations of disabled people.

As I said, you made some very good recommendations. Maybe that is included in what you said. One of the disappointments is that not more of those organizations are present here today.

Mr. Gray: I don't know that the point you have raised was specifically discussed in our sessions, but I think our recommendations are broad enough that some consideration of that is inherent.

Ms White: Certainly as we moved forward with the public policy statement it was an absolute requirement that disabled constituents have a say in that process. As for the recommendation that talked about business building in the needs, the intent there was that it be considered as a mainstream issue. As anybody is developing a product or a service, for instance, in a banking environment, which I might come from, you should be looking to disabled people to give you information on how you should best do it and best serve their needs, as you should be doing with all your potential clients. That was clearly the intent of the recommendations we made.

[Translation]

Enfin, l'industrie devra tenir compte des besoins des handicapés dans la manière dont elle aborde tous les marchés en consultant les handicapés sur leurs besoins.

Voilà, essentiellement, notre rapport et le résultat de nos délibérations. Nous avons fait notre possible pour demeurer fidèles à la nature des discussions. Je dois dire que je considère comme un privilège d'y avoir participé.

Le président: Merci beaucoup, Brien.

Lynda voudrait-elle ajouter quelque chose?

Mme Lynda White (gestionnaire, Programme d'équité en matière d'emploi, Banque Royale du Canada, et présidente, Conseil canadien de la réadaptation et du travail): Non, je crois que rien n'a été oublié.

Le président: Bien. Henry, dites-nous d'où vous venez, au cas où quelqu'un ne le saurait pas?

M. Henry Enns (directeur exécutif, Organisation mondiale des personnes handicapées): Je viens du centre du Canada, précisément de Winnipeg.

Vous avez présenté d'excellentes recommandations, et il semble en effet que vos discussions aient été très animées. Je me demandais si vous aviez également parlé du rôle que les organismes de personnes handicapées pourraient jouer dans l'élaboration de certaines des initiatives et des recommandations que vous avez présentées.

J'aimerais m'attarder un peu sur ce point. À l'Organisation mondiale des personnes handicapées, nous avons constaté que nos membres, dans de nombreux pays, ont déjà fait ce dont parlait Ken; c'est-à-dire qu'ils ont créé des entreprises dirigées par des handicapés. En Jamaïque, il y a une usine de travail du bois qui emploie plus de 100 handicapés. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls, il y a également des personnes qui ne le sont pas. En Afrique, il y a des coopératives dirigées par des handicapés, notamment des coopératives agricoles. Toutes ces entreprises ont été créées grâce à des organisations de personnes handicapées.

Comme je viens de le dire, vous avez présenté d'excellentes recommandations. Peut-être tout cela fait-il partie de ce que vous avez dit. Une de mes déceptions, c'est qu'un plus grand nombre de ces organisations n'aient pas été présentes ici aujourd'hui.

M. Gray: Je ne sais pas si ce dont vous venez de parler a été discuté de manière spécifique, mais je pense que nos recommandations sont suffisamment générales pour les couvrir.

Mme White: Lorsque nous avons préparé l'énoncé de politique publique, il était absolument entendu que les handicapés auraient leur mot à dire dans le processus. Quant à la recommandation concernant la création d'entreprises, l'idée était d'en faire l'une des grandes questions qui seraient examinées. Tandis que l'on met au point un produit ou un service comme par exemple dans le milieu bancaire, dont je pourrais venir, on pourrait s'adresser aux handicapés pour savoir comment agir au mieux et répondre du mieux possible à leurs besoins, comme on devrait d'ailleurs le faire pour tous les éventuels clients. C'est là la portée des recommandations que nous avons faites.

[Texte]

[Traduction]

• 1505

Mr. Gray: I might just add that three hours seemed like a long time this morning, but as we got into a specific subject-matter, it became extremely short. I don't think our not having touched specifically on the issue raised is because of anything other than that we just didn't get to it. It wasn't a question of going over it.

Are there any other questions?

The Chairman: Who else has an observation to make or a question?

We don't want to spend time idly. If there are no further questions or comments, then may I once again thank you, Brien, Ken, Alvin, and Lynda, for your contribution this afternoon and for leading this morning in the workshop. It's been very helpful, and we as a committee will be taking a close look at the recommendations you have brought forward and will be making use of them as we discuss this whole issue further. Thank you very much.

We'll move on to the next group. I'll invite Steven Little to come forward, along with his colleagues from workshop 3. This is "Marketing to Millions". This session was chaired by Steven Little, of the Office for Disabled Persons for the Province of Ontario.

Steven has another claim to fame. I remember him from four years ago when we inaugurated a National Access Awareness Week. At that point he chaired the committee that organized the week and co-hosted a gala performance at the National Arts Centre. Steven's work to ensure the integration of disabled persons in our society is well-known throughout the community, and we certainly welcome him to our platform now, along with his colleagues from the workshop.

Steven, please be so kind as to introduce your colleagues and have them make their presentations.

Mr. Steven Little (Office for Disabled Persons, Province of Ontario): Thank you very much, Mr. Chairman. In fact, we were just discussing how we're going to approach this. My experts were not quite sure they were going to come up here and give you a lot of discussion in terms of where they're coming from. However, we've agreed among ourselves—

A voice: They told us that.

Mr. Little: Then the chairman changed it. What can I say?

Anyway, thank you very much. I would like to introduce Robert Pitfield from Scotiabank; Fred Ayotte from ARCOR in Winnipeg; and our rapporteur for this occasion is Paul Thiele from Vancouver. Having provided a bit of direction to my experts in terms of what we should say, I will let them get into it, and we will then get back to some of the recommendations that came out of our equally interesting session this morning.

M. Gray: J'ajouterais que trois heures, cela semblait long ce matin, mais quand nous sommes entrés dans le vif d'un sujet, cela est devenu très court. Si nous n'avons pas abordé certaines des questions soulevées, c'est uniquement parce que nous ne sommes pas parvenus jusque-là. Ce n'est pas parce que nous ne voulions pas les étudier.

Y a-t-il d'autres questions?

Le président: Quelqu'un d'autre aurait-il une observation ou une question?

Nous ne voulons pas perdre de temps. S'il n'y a ni question ni remarque supplémentaire, je vais encore une fois vous remercier Brien, Ken, Alvin et Lynda pour votre participation de cet après-midi et pour avoir dirigé l'atelier de ce matin. Cela sera très utile, et notre comité regardera de près les recommandations que vous avez faites afin d'en tenir compte lors de ses discussions ultérieures sur la question. Merci beaucoup.

Nous allons passer au groupe suivant. Je vais inviter Steven Little à s'avancer avec ses collègues de l'atelier 3. Il s'agit de «Un marché de millions». Cette séance a été présidée par Steven Little, de l'Office des personnes handicapées de la province de l'Ontario.

Steven est connu à un autre titre. Je l'ai rencontré il y a quatre ans, lorsque nous avons inauguré la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Il était à l'époque président du comité qui avait organisé la semaine et l'un des deux maîtres de cérémonie à la soirée de gala organisée au Centre national des Arts. Le travail que fait Steven en vue de garantir l'intégration des personnes handicapées dans notre société est bien connu dans l'ensemble de la collectivité, et c'est avec plaisir que nous lui souhaitons maintenant la bienvenue sur l'estrade avec ses collègues de l'atelier.

Steven, soyez assez aimable pour nous présenter vos collègues et leur demander de faire leur exposé.

M. Steven Little (Office des personnes handicapées, province de l'Ontario): Merci beaucoup, monsieur le président. Nous étions précisément en train de discuter de la façon dont nous allions procéder. Mes spécialistes ne savaient pas trop s'ils allaient devoir venir pour vous expliquer assez longuement leur origine. Nous nous sommes cependant entendus entre nous. . .

Une voix: C'est ce qu'ils nous ont dit.

M. Little: Mais le président a modifié la procédure. Que puis-je dire?

Je vous remercie de toute façon. J'aimerais présenter Robert Pitfield, de la Banque Scotia, Fred Ayotte, d'ARCOR, de Winnipeg, et notre rapporteur pour l'occasion est Paul Thiele, de Vancouver. Ayant donné quelques instructions à mes spécialistes sur ce qu'ils allaient dire, je vais les laisser maintenant prendre la parole, et nous reviendrons ensuite sur certaines des recommandations auxquelles ont abouti ceux qui ont participé à la séance également intéressante de ce matin.

[Text]

Mr. Robert Pitfield (Senior Vice-President, Bank of Nova Scotia): One of the gentlemen with whom I was in the group, when I told him I was a banker, said to me, "So you're also representing the disabled?" Fearing some kind of trap, I said, "Well, what do you mean?" He said, "Everybody knows you guys have no heart." So there you go.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Pitfield: From the banking perspective, and really from the service perspective, we view that there are three motivations. One is the issue of social values, which Shirley Carr mentioned, and corporate citizenship responsibility; the second is legislation; and the third is economic viability and how that relates to marketing in the markets.

From our perspective, when you look at 3.3 million disabled in Canada and the large skew of that group who are seniors, approximately 50%, and you also look at the aging population in Canada, which will see the 50-plus generation grow from approximately 14% to double that in 20 to 30 years, this is a market that banks, financial institutions, and service industries cannot afford to ignore. From the Bank of Nova Scotia perspective, this is a market we want to capture and we want to serve well.

• 1510

Looking at the baby-boomer generation, as that generation matures it is going to need services, it is going to need products, it is going to need a way of accessing its banking we're just starting to see today. The kinds of things banks are doing... and nobody is saying banks are perfect, and I submit that what the disabled population would like to see from banks, service industries, and manufacturers is an honest commitment to change. We're trying to do that. If you look at our branch network, we have a commitment that if you go to an automated banking machine, you'll be able to use that machine. So 80% of our automated banking machines now are accessible to the disabled.

When you go into bank branches, those bank branches are configured so you can be accommodated properly and fully. You might have a dedicated branch, as the Royal Bank does, for instance, where it's a seniors-designated branch, and where they will also cater to the disabled. Or there is what the Bank of Nova Scotia has done, reconfigure its branch broadly so when you go into that branch you can be served on a special-case basis. In other words, you can be seated specially, you can go to a different teller, you can have your wheelchair accessed at a counter. So you can bank fully.

I represent the area in banking involved with automated banking machines, telephone banking, and card products. We're looking at telephone banking as a way for people who are very convenience-oriented and who also have difficulty

[Translation]

M. Robert Pitfield (directeur général adjoint, Banque de Nouvelle-Écosse): L'un des autres membres du groupe m'a dit, lorsque je lui ai avoué que j'étais banquier: «Vous représentez donc aussi les personnes handicapées?» Craignant un piège, je lui ai demandé: «Que voulez-vous dire par là?» Il m'a répondu: «Tout le monde sait que vous n'avez pas de coeur.» Vous voyez.

Des voix: Oh, oh!

M. Pitfield: Dans l'optique de la banque, et plus exactement dans l'optique des services, nous voyons trois motivations. La première concerne la question des valeurs sociales, dont a parlé Shirley Carr, et la responsabilité des personnes morales; la deuxième est la législation et la troisième, la viabilité économique et son rapport avec la mise en marché.

Selon notre point de vue, lorsqu'on voit au Canada 3,3 millions de personnes handicapées et un groupe important de personnes âgées, environ 50 p. 100, et lorsqu'on tient également compte de la population vieillissante au Canada qui fera passer la génération des plus de 50 ans d'environ 14 p. 100 au double de ce chiffre dans 20 ou 30 ans, il y a là un marché que les banques, les institutions financières et l'industrie des services ne peuvent se permettre d'ignorer. Du point de vue de la Banque de Nouvelle-Écosse, il y a un marché que nous voulons capter et que nous voulons servir au mieux de nos possibilités.

Si on prend la génération de l'explosion démographique au fur et à mesure qu'elle vieillit, elle va avoir besoin de services, de produits, de moyens d'accéder à la banque pour ses opérations bancaires que nous commençons seulement maintenant à entrevoir. Ce que font les banques... et personne ne dit que les banques sont parfaites, et il me semble que ce qu'attendent les personnes handicapées de la part des banques, de l'industrie des services et des fabricants, c'est la promesse de changements. C'est ce que nous essayons de faire. Si vous regardez le réseau de nos succursales, vous verrez que nous nous sommes engagés à ce que, lorsque vous venez présenter au guichet automatique, vous puissiez utiliser la machine. Ainsi, 80 p. 100 de nos guichets automatiques sont désormais accessibles aux handicapés.

Lorsque vous allez dans les succursales bancaires, elles sont aménagées de telle façon que vous puissiez y être totalement à l'aise. Il peut y avoir des succursales spécialisées, comme le fait la Banque Royale, par exemple, avec sa succursale conçue pour les personnes âgées, où l'on sert également les handicapés. Il y a aussi ce qu'a fait la Banque de Nouvelle-Écosse en réaménageant sa succursale de façon générale pour qu'on puisse vous offrir un service particulier lorsque vous entrez. Autrement dit, vous pouvez avoir un siège particulier, vous pouvez aller à un guichet différent, vous pouvez aller à un comptoir avec votre fauteuil roulant. Vous pouvez donc faire toutes vos opérations bancaires.

Je représente le secteur qui s'occupe des guichets automatiques, des opérations bancaires par téléphone et des cartes. Nous pensons que les opérations bancaires par téléphone constituent un moyen commode, pour ceux qui ont

[Texte]

getting out of their houses simply to make a telephone call and do most of their banking. We're also looking at dedicated sales forces and dedicated service forces that can go to individuals' homes and that can be located in nursing homes, located really where the critical mass of people needed to make that unit economically viable is. Increasingly, banks are able to do that.

We're also looking at providing distinct services. As one of my colleagues mentioned today, there are a lot of seniors, and it is attributed to them that they have great wealth, but in fact their cashflow, their income, isn't that great. It's often fixed. It's up to banks to try to accommodate that.

What you're seeing in the service industry, from a banking perspective, is the ability to accommodate the way we deliver our services and the services themselves, the products. Again, from a service perspective and a banking perspective, this is a huge opportunity for us, one we cannot ignore. We want to do it from a social perspective—and legislation is increasingly demanding it, and rightfully so—but it also makes good business sense. And I urge businesses out there to do the same thing the banks are trying to do very aggressively, for all those reasons.

Mr. Alfred Ayotte (General Manager, ARCORA): My background is more in the product development area, and that's the approach I took this morning. A few years ago an initiative was created by the Province of Manitoba and the federal government, who both realized there was a need and there was an opportunity to develop products for seniors and persons with disabilities. Thus ARCORA was formed. With its group of professionals, it is trying to make the market more proactive to changes in products. There are many characteristics in the aging population. . . Even though they're healthier, more active, and aging better, etc., there are some things that happen in the aging process, such as loss of strength, the ability to bend at the knees, a greater reliance on arm strength, that products need to address this.

• 1515

Because of this and other characteristics in the demand for goods and services in this market, we found that industry should be taking note of this potentially huge market. They should be looking at things like recognizing the diversity of the population and allowing for independence and increased quality of life when they are designing these products. They should be safe, functional and reflect good quality. They should provide options and choices because the people buying these products don't want to be distinguished, they want to have the same choices as the general population.

They should be user-friendly. I always raise the instance of our infamous VCR, and I raise it this morning. My in-laws a little while back bought a VCR because they saw their kids using it, and they brought it home and they wanted to tape

[Traduction]

du mal à sortir de chez eux, de faire leurs opérations bancaires avec un simple coup de fil. Nous envisageons également des services de vente spécialisés et d'autres services spécialisés qui seront offerts au domicile des particuliers ou qui seront situés dans des foyers d'accueil, c'est-à-dire là où se trouve vraiment la masse critique nécessaire pour rendre cette unité économiquement viable. Les banques sont à même de le faire de plus en plus.

Nous envisageons aussi de fournir des services particuliers. Comme l'un de mes collègues l'a indiqué aujourd'hui, il y a de nombreuses personnes âgées, et on dit souvent qu'elles sont très riches, mais en fait leurs fonds, leurs revenus ne sont pas si importants que cela. Il s'agit souvent de revenus fixes. C'est aux banques à en tenir compte.

Ce que l'on constate dans l'industrie des services, du point de vue bancaire, c'est la capacité d'intégrer la façon dont nous offrons nos services et les services eux-mêmes, les produits. Encore une fois du point de vue des services et des banques, c'est là une possibilité énorme pour nous, que nous ne pouvons ignorer. Nous voulons le faire sous l'angle social—et la législation l'exige de plus en plus, à juste titre d'ailleurs—mais c'est aussi logique sur le plan commercial. J'inciterai donc les entreprises à faire la même chose que ce que les banques tentent de faire de façon très dynamique, pour toutes ces raisons.

M. Alfred Ayotte (directeur général, ARCORA): Je viens davantage du secteur de la mise au point des produits, et c'est cette optique que j'ai adoptée ce matin. Il y a quelques années, la province du Manitoba et le gouvernement fédéral ont lancé une initiative lorsque tous deux ont constaté qu'il y avait un besoin et une possibilité de mettre au point des produits pour les personnes âgées et les personnes handicapées. C'est ainsi qu'a été constituée ARCORA. Dotée d'un groupe de professionnels, elle essaie d'inciter le marché à changer effectivement les produits. La population vieillissante a de nombreuses caractéristiques. . . Même si les personnes âgées sont maintenant en meilleure santé, plus actives et vieillissent mieux, etc., il y a certaines choses qui se produisent dans le processus de vieillissement, comme par exemple la perte de la force, de la capacité de plier les genoux, le fait que l'on compte davantage sur la force des bras; ce sont là des choses dont il faut tenir compte pour mettre au point les produits.

De ce fait, et pour d'autres raisons en rapport avec la demande de biens et services du marché, nous avons estimé que l'industrie devrait tenir compte de cet énorme marché en puissance. Elle devrait reconnaître la diversité de la population et permettre de vivre de façon autonome et d'avoir une meilleure qualité de vie en concevant ces produits. Ceux-ci devraient être sécuritaires, fonctionnels et de bonne qualité. Il devrait y avoir des choix possibles, car ceux qui achètent ces produits ne veulent pas être distingués des autres, ils veulent avoir les mêmes choix que le grand public.

Ils devraient être d'utilisation facile. Je cite toujours l'exemple de l'abominable magnétoscope; et je l'ai déjà fait ce matin. Il y a quelque temps, mes beaux-parents ont acheté un magnétoscope parce que leurs enfants en avaient un; ils

[Text]

programs. They couldn't identify the buttons. The writing was too small. It was a black-on-black contrast. They got rid of it. They just could never use it and sent it back. We must make our products more user-friendly and we must transfer the operational burden of these products to the product themselves and not the user.

We found, though, as we were going through this product development cycle, that in order for this to change, the players themselves must change in this equation. Researchers, designers, and engineers must produce more universally designed products, and this includes things such as accessibility—I'm thinking of housing. They must include human factors engineering. They must consider the aging in developing products. Manufacturers must make a more market-driven approach to R and D, especially on lifestyle products.

Retailers must develop marketing plans that take into account how a product is going to be used beyond the manufacturing point. They must develop effective sales strategies. They must educate staff so they can maintain an awareness of the consumer needs and services. There are people like ourselves and other centres that must help society push for change, and facilitate this change, and provide education to the user, and the manufacturer and the retailer.

I could go on and on, but to summarize it, we have found in our short existence that the best approach works well when the end user and industry work together, when the end user is consulted on the product development cycle. If the two don't come together, often new and innovative products that are useful will never come to market. Thank you.

Mr. Little: As you can tell by listening to excerpts from what our experts said first thing this morning, we did have quite a lively discussion. Before I go any further, I do want to thank everybody at the table here for helping me, and more particularly, I want to thank the people who were at our executive session for their ideas and their thoughts. We were not necessarily all of one voice or one opinion and I think that contributed to the overall quality of the discussion. So I only hope that in my passing along some of the recommendations I do justice to the quality of discussion that took place.

First of all, as you could probably tell, we included seniors in terms of our discussion as an integral part of the market that both seniors and persons with disabilities comprise. It was recognized by everybody there that these two groups make up a huge market in Canada. I think one of our persons in attendance at the session said that if you were to group the seniors and persons with disabilities, they would, in fact, form the third-largest province in Canada after Quebec and Ontario. So I think that sort of opens people's eyes, certainly the business leaders, to realize that there is a huge market out there that has yet to be adequately serviced, in the opinion of everybody who sat around the table.

[Translation]

l'ont ramené à la maison en espérant pouvoir enregistrer des émissions. Ils n'ont pas pu identifier les boutons. Les inscriptions étaient trop petites. Elles étaient imprimées noir sur noir. Ils se sont débarrassés de l'appareil. Ils n'ont jamais pu l'utiliser et l'ont ramené au magasin. Il faut que nos produits soient plus facile d'utilisation et c'est le produit qui doit absorber la charge du fonctionnement et non pas l'utilisateur.

Nous avons cependant constaté, en parcourant ce cycle de développement du produit, que pour qu'il y ait changement, les intervenants doivent changer aussi. Les chercheurs, les concepteurs et les ingénieurs doivent mettre au point des produits conçus dans une optique plus universelle, et cela comprend notamment l'accessibilité—je pense au logement. Les ingénieurs doivent tenir compte des facteurs humains. Ils doivent penser au vieillissement en mettant au point des produits. Les fabricants doivent orienter davantage leur R-D sur le marché, surtout pour les produits d'usage courant.

Les détaillants doivent mettre au point des plans de commercialisation qui tiennent compte de la façon dont un produit va être utilisé au-delà du stade de la fabrication. Ils doivent mettre au point des stratégies de vente efficaces. Ils doivent former leur personnel afin qu'il reste conscient des besoins et des services des consommateurs. Il y a des gens comme nous et d'autres centres qui doivent presser la société au changement, faciliter ce changement et éduquer l'utilisateur, le fabricant et le détaillant.

Je pourrais continuer longtemps, mais pour résumer la chose, nous avons constaté au cours de notre brève existence que l'on obtient les meilleurs résultats lorsque l'utilisateur et l'industrie travaillent ensemble, lorsque l'utilisateur est consulté sur le cycle de développement du produit. S'ils ne se rassemblent pas, il arrive souvent que des produits nouveaux et novateurs qui sont utiles n'arrivent jamais sur le marché. Merci.

M. Little: Comme vous pouvez le constater d'après les extraits de la séance de ce matin, la discussion a été très animée. Avant de poursuivre, je veux remercier tous ceux qui sont autour de la table de m'avoir aidé et plus particulièrement ceux qui ont fait part de leurs idées et de leurs réflexions à la réunion des dirigeants. Nous n'étions pas nécessairement tous du même avis et cela a je crois contribué à la qualité générale de la discussion. J'espère donc qu'en vous transmettant quelques-unes des recommandations faites, je rends justice à la qualité de la discussion qui a eu lieu.

Tout d'abord, vous vous en doutez, nous avons inclus les personnes âgées comme partie intégrante du marché qu'elles constituent avec les personnes handicapées. Tout le monde a reconnu que ces deux groupes constituent un marché énorme au Canada. Je crois que l'un des participants à la séance a dit que si nous regroupions les personnes âgées et les handicapés, ils constitueraient en fait la troisième province du Canada après le Québec et l'Ontario. Cela devrait donc ouvrir les yeux du public, en tout cas ceux des chefs d'entreprises et leur faire comprendre qu'il y a là un énorme marché qu'il faut servir comme il se doit, selon l'avis de tous ceux qui étaient assis autour de la table.

[Texte]

It was also agreed that independent living is really the goal of seniors and persons with disabilities, and it's up to industry and to business to incorporate that underlying philosophy in their marketing strategies and to recognize that since seniors and persons with disabilities have independent living as a goal, what they can do to facilitate them to reach that goal and to maintain them in an independent lifestyle.

• 1520

One of the things also talked about is the fact that access to businesses is a really big problem, much bigger than one can initially say. First of all, there's a problem about getting access to information about the products and where to buy the products.

Again, there are some very easy solutions involved in that, which include the use of a telecommunications device for the deaf. Beyond that, apart from getting the information out, the idea is, sure, you may have the product, you may have distributed the information, but are you providing accessible premises to which the person can come to purchase that product? It's not necessarily so.

It was recognized by all the participants around the table that it's very easy to make new facilities accessible, barrier-free, not strictly limited to wheelchair use either, but all other aspects—those persons who have some mobility impairment apart from the wheelchair, those who have visual impairments or who are deaf or hard of hearing. It's also equally recognized that renovation after the fact and accommodation after the fact are very expensive. Any one of you who have tried to renovate after the fact will attest to that.

Therefore, to remain viable, we recognize that business and industry really had to anticipate the market needs, and to do so now and in the future, they had to recognize that seniors and persons with disabilities constitute an important part of their market.

Now, having said that, we have some specific recommendations for the standing committee. Again, I'm sure some of the people who participated in the session will recognize their thoughts and ideas in here, and if perchance it doesn't get adequately transmitted, I urge you to make the point following my little talk so the participants here can truly understand what the point was.

First of all, in terms of what the federal government can do, we would urge the federal government to develop a comprehensive set of statistics and demographics that construct an accurate market profile of seniors and persons with disabilities.

As Robert said—it was pointed out by one of our participants—there is a myth that seniors over 55 or 60 hold 70% of the wealth in Canada, and that is simply not so. Therefore, to accurately understand what the market is in terms of seniors, we need to have a much better demographic breakdown.

The same is true of persons with disabilities. Not all persons with disabilities are charitable cases. The bottom line is that both seniors and disabled persons constitute a huge consumer pool that is out there and waiting.

[Traduction]

On s'est également entendu pour dire que l'autonomie était en fait l'objectif des personnes âgées et des handicapées et qu'il revenait à l'industrie et au commerce de tenir compte de ces principes sous-jacents dans leurs stratégies de commercialisation, et d'admettre qu'étant donné le désir d'autonomie des personnes âgées et des handicapés, il faut voir ce que l'on peut faire pour leur permettre d'atteindre cet objectif et de rester autonome.

Nous avons notamment souligné que l'accès au secteur commercial constitue un réel problème, beaucoup plus important qu'on ne pourrait le croire à priori. Il s'agit tout d'abord de la difficulté d'obtenir de l'information concernant les produits et de savoir où les acheter.

Il y a là encore des solutions très simples qui pourraient notamment comprendre l'utilisation d'un appareil de télécommunication pour les sourds. Après cela, indépendamment d'obtenir l'information, si vous avez le produit, si vous avez diffusé l'information, vos locaux sont-ils accessibles à la personne qui veut venir acheter le produit? Ce n'est pas nécessairement le cas.

Tous les participants ont indiqué qu'il était très facile de rendre un local nouveau accessible, sans obstacles, non seulement pour les personnes en fauteuil roulant, mais pour celles qui ont des problèmes de mobilité des handicaps visuels, qui sont sourdes ou malentendantes. Il est également admis que les rénovations ultérieures et l'intégration après la construction coûtent très cher. Tous ceux d'entre vous qui ont essayé de rénover après coup le savent.

En conséquence, pour rester viables, il faut vraiment que l'entreprise ou l'industrie ait prévu à l'avance les besoins du marché, et pour le faire maintenant et à l'avenir, il faut qu'elles reconnaissent que les personnes âgées et les handicapés constituent une part importante de leur marché.

Ceci dit, nous avons quelques recommandations précises pour le comité permanent. Je suis sûr que quelques-uns des participants reconnaîtront ici leurs pensées et leurs idées et si, par hasard je ne les rends pas comme il se doit, je les incite à le faire savoir après mon petit discours afin que les personnes ici présentes comprennent vraiment le problème.

Tout d'abord, en ce qui concerne ce que peut faire le gouvernement fédéral, nous le presserions de mettre au point un ensemble exhaustif de données statistiques et démographiques donnant un profil exact du marché, des personnes âgées et des handicapés.

Comme l'a dit Robert—c'est l'un de nos participants qui a souligné la chose—il y a un mythe qui veut que les personnes de plus de 55 ou 60 ans détiennent 70 p. 100 des richesses du Canada et ce n'est tout simplement pas vrai. En conséquence, pour vraiment comprendre ce que les personnes âgées représentent pour le marché, il nous faut avoir une ventilation démographique beaucoup plus exacte.

C'est la même chose pour les handicapés. Tous les handicapés ne sont pas dans le besoin. En définitive, les personnes âgées et les handicapés constituent un énorme groupe de consommateurs qui attend.

[Text]

It was pointed out there are, in fact... the 1991 statistics that are rolling off the press and things like that. But it really is important to try to take those statistics and translate them into something that industry and business can use to help them understand the demographics of their market.

It's also recommended in this same vein that the federal government bring together the chief executive officers of major business associations—and I underline the word "associations" as opposed to trying to get the president of Scotiabank or the president of Imperial Oil—and educate them about the increasing market and how to access it. I think once they realize there is a market share they are missing out on, they will be the first ones to try to jump in there and fill the void.

As Robert said at one point, the banking industry is very competitive and if there is an opportunity to be gained by having some insight, then it will be taken advantage of—or at least we certainly hope it will be taken advantage of.

• 1525

Our second recommendation was a hard one to try to translate into clear, succinct words because it formed a large part of our discussion. It really comes about in an effort to try to recognize the need for strong co-ordination, good guidelines and really good legislation to facilitate the process of creating and marketing products and services for everyone.

One of the examples that was bandied about was the National Building Code. It's very easy to veer into a discussion of at least three or four hours on the National Building Code itself, so I had a tough time bringing people back on track. Ultimately, it was recognized that the National Building Code is really the bible for a lot of businesses that generate a lot of the industry in this country.

The National Building Code is not doing what it is supposed to do. It should lead the way. It should not follow. Shirley Carr, I think, mentioned that there are 12 jurisdictions that really try to legislate on many of the same things. It's the same thing with the National Building Code and building codes in general from other provinces. You may have one province that excels in areas dealing with communicatively impaired persons, whereas another one excels in leading the way for mobility-impaired persons. There's not one single code that actually brings the best of everything together and makes it happen. So we recommend that the National Building Code take a leadership role in making sure that access to services is given to seniors and persons with disabilities.

There was also the issue of transportation. That's another one you could veer off on for three hours. I promised our colleague at the table that I wouldn't dwell too much on transportation issues, but the federal government

[Translation]

On a indiqué qu'il y avait en fait... les statistiques pour 1991 sont en train d'être publiées, mais il est important de prendre ces données statistiques pour les traduire en quelque chose que l'industrie et le commerce pourront utiliser afin de comprendre la ventilation démographique de leur marché.

Nous recommandons aussi, et cela va dans le même sens, que le gouvernement fédéral rassemble les principaux dirigeants des grandes associations commerciales—et je souligne le terme «associations» et non le président de la Banque de Nouvelle-Écosse ou le président d'Imperial Oil—pour les informer de ce marché grandissant et de la façon d'y avoir accès. Une fois qu'ils auront compris qu'il reste un créneau à prendre, ils seront, je crois, les premiers à vouloir l'occuper.

Comme l'a dit Robert à un certain moment, le secteur bancaire est très concurrentiel et s'il y a des possibilités à exploiter, il le fera—ou du moins nous l'espérons.

Notre deuxième recommandation a été difficile à formuler en termes clairs et concis parce qu'elle représente une grande partie de notre discussion. Il s'agit de faire un effort pour essayer de reconnaître la nécessité d'une coordination sérieuse, de bonnes directives et d'une très bonne législation pour faciliter le processus de création et de commercialisation de produits et de services à l'intention de tous.

L'un des exemples qui a été donné à plusieurs reprises est celui du Code national du bâtiment. Il est très facile de se lancer dans une discussion de trois ou quatre heures au moins sur le Code national du bâtiment et j'ai eu les plus grandes peines du monde à ramener les participants au sujet qui nous occupait. On a, en définitive, reconnu que le Code national du bâtiment était, en fait, une bible pour beaucoup d'entreprises qui sont à l'origine de la plus grande partie des travaux de ce secteur dans notre pays.

Le Code national du bâtiment ne remplit pas le rôle qu'il est censé jouer. Il devrait servir de chef de file. Il ne devrait pas suivre le courant. Shirley Carr a indiqué, je crois, qu'il y a une douzaine d'instances qui essaient de légiférer dans les mêmes domaines. C'est la même chose pour le Code national du bâtiment et les codes du bâtiment provinciaux. Il se peut qu'une province s'occupe très bien des personnes ayant des problèmes de communication alors qu'une autre est un chef de file pour ce qui est des personnes à mobilité réduite. Il n'existe pas un seul code qui rassemble véritablement tout ce qu'il y a de mieux dans tous les domaines et le rend obligatoire. Nous recommandons donc que le Code national du bâtiment serve de modèle en garantissant l'accès aux services aux personnes âgées et aux personnes handicapées.

Il y a aussi le problème des transports. C'est encore un problème qui pourrait nous entraîner dans une discussion de trois heures. J'ai promis à nos collègues assis autour de la table que je n'allais pas trop m'étendre à la question des

[Texte]

has to take some leadership in setting some strategic directions for how transportation is going to facilitate the integration of persons with disabilities and seniors and allow them to become consumers, to become part of the marketplace, to enjoy products and services that are made available.

The third recommendation—and I might defer to Paul later on because it became a bit complicated, too—was the development of a logo to identify products and services that have been designed or adapted with a conscious effort to meet the needs of persons with disabilities and seniors on a national basis. There was talk about the green logo, which identifies a product as having been developed in terms of its recyclability or whatever. It was felt that this logo would end up promoting awareness of the marketability of seniors and persons with disabilities. Fred mentioned that such a concept is under study in Winnipeg at this point, but it's tending to limit itself to products, I think. Perhaps later on Fred could give us a little more information on that subject. The development of a logo was felt to be a way in which marketing for millions could become a reality.

More importantly in this aspect, we need to really impact the industry leaders and incorporate consumers into the existing structures that develop market strategies. There's no point in setting up a strategy if you haven't consulted the people for whom the strategy is intended. Everybody around the table felt it was really important to involve the consumers and, I can borrow a word that has been used earlier, to empower the consumers to help you identify what marketing strategies are going to best reach seniors and persons with disabilities.

• 1530

We also talked about positive marketing—recognizing persons with disabilities and seniors are not to be viewed, as I said, as charitable cases or anything like that. They are, in fact, a reality of society, and though advertisers may think having an individual in a wheelchair or having a person who uses sign language has limited appeal, I think they would find out that in fact there would be a very sympathetic resonance created throughout the entire society by seeing a positive, everyday portrayal of individuals with disabilities and seniors. We feel very strongly that something along that line should be encouraged.

We also talked a great deal in terms of awards programs. I think the consensus was that it's time to move away from the specialty awards that segregate persons with disabilities and seniors. We have to use the existing awards that are out there, that are bestowed by industry and the federal government, and incorporate criteria pertaining to disabilities and seniors into these awards so they are then recognized as part of the mainstream and not apart from it.

However, I think we should not really rely on the goodwill of society to implement these changes; in some areas we're going to have to be little more forceful.

[Traduction]

transports. Néanmoins, le gouvernement fédéral devrait jouer un rôle de chef de file en donnant quelques orientations stratégiques sur la façon dont les transports vont faciliter l'intégration des personnes handicapées et des personnes âgées et leur permettre de devenir des consommateurs, de prendre part au marché, de bénéficier des produits et services disponibles.

La troisième recommandation—je m'en remettrai peut-être à Paul par la suite, car les choses sont devenues un peu compliquées—concernent la mise au point d'un logo permettant d'identifier les produits et services qui ont été conçus ou adaptés dans le but de répondre aux besoins des personnes handicapées et des personnes âgées à l'échelle nationale. On a parlé d'un logo vert, montrant que le produit a été conçu pour être recyclable, par exemple. On a jugé que ce logo sensibiliserait au fait que les personnes âgées et les handicapés sont commercialisables. Fred a indiqué que cette idée était à l'étude actuellement à Winnipeg, mais je crois que les travaux se limitent aux produits. Fred pourra peut-être nous en dire davantage là-dessus ultérieurement. On a jugé que la création du logo constituait un moyen de faire du «Marché de millions» une réalité.

Qui plus est, il nous faut à cet égard sensibiliser les dirigeants de l'industrie et intégrer les consommateurs dans les structures existantes pour la mise au point des stratégies de marché. Il n'est pas logique de mettre au point une stratégie si vous n'avez pas consulté les personnes à qui elle s'adresse. Tout le monde a jugé très important de faire participer les consommateurs et, si je peux reprendre un terme qui a été dit plus tôt, de permettre aux consommateurs de vous aider à identifier les stratégies de commercialisation qui permettront de rejoindre au maximum les personnes âgées et les handicapés.

Nous vous avons aussi parlé de la commercialisation positive—c'est-à-dire du fait que l'on ne doit pas considérer les handicapés et les personnes âgées comme des cas sociaux. Ils constituent, en fait, une réalité de notre société et si les responsables de la publicité estiment qu'une personne en fauteuil roulant ou qui utilise le langage gestuel a peu d'attraits, ils constateraient sans doute que, s'ils représentaient sous un jour positif et normal les personnes handicapées et les personnes âgées, ces dernières seraient beaucoup mieux acceptées par la société. Nous pensons vraiment qu'il faudrait favoriser ce genre de chose.

Nous avons aussi beaucoup parlé des programmes de subventions. Nous étions d'accord pour dire qu'il est temps de s'écarter des subventions spécialisées qui mettent à part les personnes handicapées et les personnes âgées. Il nous faut utiliser les subventions existantes qui sont accordées par l'industrie et le gouvernement fédéral et y intégrer des critères concernant les handicapés et les personnes âgées afin qu'on les considère comme faisant partie de la population au sens large et non comme des éléments distincts.

Cependant, je ne crois pas qu'il faille compter sur la bonne volonté de la société pour mettre en oeuvre ces changements; dans certains domaines, il faudra nous montrer un peu plus énergiques.

[Text]

That brings me to our last recommendation, Mr. Chairman, that the federal government has leverage—use that leverage. It's got to use that leverage. Existing grants that are given out by the federal government should ensure that seniors and persons with disabilities are incorporated into the grand structure that benefits whatever intention is devised by that grant.

A small illustration is the Federal Business Development Bank. Business cases and marketing strategies are presented to the Federal Business Development Bank in order to get a grant. Well, one should make sure that in fact those business and marketing strategies incorporate seniors and persons with disabilities as an integral part of receiving federal moneys.

In closing, Mr. Chairman, I think it was recognized unanimously around the table that in order to achieve the successful integration of persons with disabilities and seniors into the marketplace, partnerships must evolve if these innovations are to really be successful. As our plenary speaker, Justin Dart, said, it's time for the past biases and artificial barriers to be dropped and it's really up to people to begin to speak with a unified voice. I believe he was referring to disability organizations when he said that.

Quite often disability organizations are their own worst enemy, in the sense that they tend to view themselves as "the experts" on subjects and are really unwilling to develop coalitions and cross-disability organizations that speak with a unified voice.

Another important element mentioned was that disability organizations, persons with disabilities and seniors themselves are going to have to learn how to accommodate, in addition to being part of society. We are asking other people to accommodate us, and at the same time I think we have to show the flexibility required to move forward to achieve the goals that will benefit one and all.

Education and awareness should be our first tools of choice; however, in some industries there may be some stronger measures required. I think the standing committee has to maintain an open mind, recognizing that it has the ability and indeed has the duty to start leveraging these kinds of things to make integration a reality, to make it happen.

I don't think I have any more comments. That, I hope, represents at least a little bit of an accurate assessment of how our executive session went, and again, I would be pleased to entertain questions.

Paul, do you have any additional comments to make? Paul was our rapporteur, by the way.

• 1535

Mr. Paul Thiele (Premier's Advisory Council for Persons with Disabilities, Province of British Columbia): I'm not sure whether I dare at this point upset the mould of the virtually silent rapporteur, but those of you who know me will know that role is difficult for me.

[Translation]

Cela m'amène à notre dernière recommandation, monsieur le président, à savoir que le gouvernement fédéral dispose d'un certain pouvoir et qu'il doit l'utiliser. Les subventions qui sont distribuées par le gouvernement fédéral devraient faire en sorte que les personnes âgées et les handicapés soient intégrés dans la structure générale qui profite de la subvention, quel que soit son objectif.

La Banque fédérale de développement en est un exemple. On présente à la Banque fédérale de développement des idées d'entreprises et des stratégies de commercialisation pour obtenir une subvention. On devrait faire en sorte que ces entreprises et ces stratégies de commercialisation intègrent les personnes âgées et les handicapés afin de leur faire profiter de l'argent fédéral.

Pour terminer, monsieur le président, on a unanimement reconnu que, pour arriver à une intégration réussie des personnes handicapées et des personnes âgées dans le marché, les associations, les partenariats doivent évoluer si l'on veut que ces innovations donnent de bons résultats. Justin Dart, qui parlait au cours de notre séance plénière, a dit qu'il était temps que les préjugés du passé et les barrières artificielles tombent et que ce sont les gens qui doivent parler d'une seule voix. Je crois qu'il voulait parler des organisations de personnes handicapées.

Bien souvent ces organismes sont leur pire ennemi dans la mesure où ils se considèrent comme «les experts» sur des questions et ne sont généralement pas prêts à se lancer dans des coalitions, à se regrouper pour parler d'une seule voix.

Un autre élément important a été mentionné: Les organisations de personnes handicapées, les handicapés et les personnes âgées devront apprendre à accepter les autres en plus de faire partie de la société. Nous demandons aux autres de nous accepter et en même temps je crois qu'il nous faut montrer une certaine souplesse pour progresser en direction des objectifs qui profiteront à tous.

L'éducation et la sensibilisation devraient être les premiers outils choisis; toutefois, dans certains secteurs industriels, des mesures plus sévères seront peut-être nécessaires. Je crois que le comité permanent doit garder l'esprit ouvert et admettre qu'il a la capacité et même le devoir de mettre cela en oeuvre pour faire de l'intégration une réalité.

Je ne crois pas avoir d'autres observations à faire. J'espère que cela représente une évaluation assez juste de notre rencontre des dirigeants et je serais heureux de répondre aux questions éventuelles.

Paul, avez-vous d'autres remarques à faire? Paul était notre rapporteur, soit dit en passant.

M. Paul Thiele (Conseil consultatif du premier ministre sur la condition des personnes atteintes d'invalidité, province de Colombie-Britannique): Je ne sais si je vais oser rompre le silence qui a été celui du rapporteur jusqu'ici, mais ceux qui me connaissent savent que ce rôle est difficile pour moi.

[Texte]

I just want to amplify what Steven said before. Our group came together this morning and we were more or less aware that a huge gap existed between the marketers and the business community, and disabled persons and seniors. We all came into the room with the task of trying to find solutions to overcoming that gap.

Although we don't put all of the responsibility into the lap of the federal government, we feel, to a very large extent, that the federal government, because of its leverage and the good example it sets in several areas, particularly in initiating efforts of the employment equity program, has the potential of becoming the catalyst between persons with disabilities and the business community and the marketing sector. We feel it is very important that the federal government, in partnership with persons with disabilities, use some of its resources, possibly some of the strategies money, to overcome the gap in order to bring these two groups of people together and promote a kind of economic equality.

I think it is also important to recognize that industry itself must become a strong partner. Once the marketers and business recognize that charity is not expected, that in fact an unexplored business opportunity awaits here, they often become the most enthusiastic supporters of supporting the disabled community specifically.

It has been my experience, in my nearly 25 years of working in the disability field in British Columbia, that once the business community recognizes the market and the potential of the market, they become highly enthusiastic. In some of the comments that both of our experts were making here... Obviously you were part of an experience in the enthusiasm that large businesses such as banks and firms such as ARCOR represent, but we're convinced that it won't take a lot to get these two sides together. We'd certainly like to invite the federal government to join us in this partnership effort.

The Chairman: Thank you, Steven, and to your colleagues too. Along with your colleagues who were in the executive session this morning, you have obviously put a lot of thought into this.

I want to assure my colleagues in the standing committee that they are welcome to ask questions as well. I have the sense that these bright lights make them feel uncomfortable. Usually we hear a lot more from them at committee meetings.

Does anybody have a question?

Mr. Gerald MacDonald (Observer): In your deliberations this morning, was there any discussion about when the business and banking communities will include people with disabilities and senior citizens as employees, as members of boards of directors, in that partnership that you're talking about?

Mr. Pitfield: Speaking on the bank's behalf, originally the request came in to have somebody from the bank on employment equity, because the bank has a major employment equity program and we've spoken across the country on that on a number of instances. We were then specifically asked to focus this very much on marketing rather than an employment equity issue, but certainly there was discussion in the group that when you really look at it, the

[Traduction]

Je veux simplement insister sur ce que Steven a dit. Notre groupe s'est réuni ce matin et nous savions plus ou moins qu'il existe un énorme écart entre les distributeurs et le milieu des affaires d'une part, et les personnes handicapées et les personnes âgées de l'autre. Nous nous sommes tous retrouvés dans la salle pour essayer de voir comment nous pourrions combler cet écart.

Sans vouloir rendre le gouvernement fédéral responsable, nous estimons qu'il peut, étant donné son pouvoir et les bons exemples qu'il donne dans de nombreux domaines, notamment en lançant des programmes pour l'équité en matière d'emploi, devenir le catalyseur entre les personnes handicapées et le milieu des affaires ainsi que le secteur de la commercialisation. Il nous semble très important que le gouvernement fédéral, en association avec les personnes handicapées, utilise certaines de ses ressources, et éventuellement une partie des fonds destinés aux stratégies, pour combler cet écart afin de rassembler ces deux groupes et de favoriser une certaine égalité économique.

Je crois qu'il est également important de reconnaître que l'industrie elle-même doit devenir l'un des partenaires essentiels. Une fois que les distributeurs et le milieu des affaires admettront que l'on ne demande pas la charité, qu'il y a là, en fait, une possibilité de commerce inexplorée, ils deviennent souvent les partisans les plus enthousiastes de l'aide à la population handicapée.

D'après mon expérience, après avoir travaillé près de 25 ans dans le secteur des handicapés en Colombie-Britannique, une fois que le milieu des affaires reconnaît le marché et les possibilités de marché, il devient très enthousiaste. D'après les remarques qu'ont fait nos deux experts... Il est clair que vous avez pris part à l'enthousiasme montré par des entreprises importantes comme les banques et ARCOR, mais nous sommes convaincus qu'il ne faudrait pas grand-chose pour réunir ces deux secteurs. Nous invitons le gouvernement fédéral à se joindre à nous dans cet effort de partenariat.

Le président: Merci, Steven. Merci à vos collègues également. Vous avez, de toute évidence, beaucoup réfléchi ensemble ce matin au cours de la rencontre des dirigeants.

Je dois rassurer mes collègues du comité permanent pour leur dire qu'ils peuvent également poser des questions. J'ai l'impression que le feu des projecteurs les intimide. D'habitude, ils sont beaucoup plus bavards aux réunions des comités.

Quelqu'un a-t-il une question?

M. Gerald MacDonald (observateur): Dans vos délibérations de ce matin, a-t-on envisagé le moment où le secteur des affaires et des banques intégrera des personnes handicapées et des personnes âgées, à titre d'employés ou d'administrateurs, dans le partenariat dont vous parlez?

M. Pitfield: On nous avait demandé au départ de faire venir quelqu'un s'occupant pour la banque de l'équité en matière d'emploi, car celle-ci a un important programme d'équité en matière d'emploi dont nous avons parlé dans l'ensemble du pays à plusieurs reprises. On nous a ensuite demandé d'insister sur l'aspect commercialisation plutôt que sur la question de l'équité en matière d'emploi, mais en en discutant au sein du groupe, à y regarder de plus près, les

[Text]

tour very much tied in. Because of this program, we have a number of disabled persons in our branches. The whole issue of training those people to serve people, your average Canadian, and vice versa. . . To have disabled people come into the branch and to train tellers, often you're looking at similar issues.

• 1540

The Chairman: Gerald, usually the Speaker of the House of Commons allows a supplementary question—not always, but usually. I think you're entitled to one, if you wish.

Mr. MacDonald: I'd just like to hear from the business side of it, then. The banking side has said that employment equity and marketing both go together.

Mr. Ayotte: I can address it from ARCOR's point of view, although we're not strictly business—we're sort of a middleman. ARCOR employs people with disabilities. We make a point of doing that. We look at people as people and not as a person with a disability, a person with this and that. We have found it to be very successful. Of course we are a little different from the average business, because we were created specifically to be in that position. Some of the businesses we work with need some education—there's no denying it—and some are coming along and doing it.

Mr. Little: I would just add another point to that. A colleague of mine, who is now deceased unfortunately, was recognized for her talents and her ability to contribute to a board of directors. Her disability really had nothing to do with their wanting to get her on the board. Unfortunately there's not enough proactivity in that sense. In fact, one has to recognize that there's a bit of a shortage of high-profile, overly talented individuals with disabilities, simply because the education system hasn't really produced them yet. It's in the process, but it hasn't churned them out as it has other segments of the population.

But more importantly, I think corporations that have attracted talented directors will retain them when they sustain a disability or something like that. I know that the Ontario government, one of the larger employers in Ontario, has a very good success rate in retaining persons who have become disabled while serving them. I think that really bodes well for the future. In the past they may have said, oh well, we'll let you go, but now there's good retention. I think there's a recognition that persons with disabilities do in fact contribute talents and abilities.

Ms White: I manage the employment equity program for the Royal Bank of Canada. I am also here today as president of the board of the Canadian Council on Rehabilitation and Work, based in Winnipeg. As a banker, I just wanted to provide a bit of a response there in a couple of areas of consideration for me.

[Translation]

deux sont étroitement reliés. À cause de ce programme, nous avons plusieurs personnes handicapées dans nos succursales. La question de former ces personnes pour servir le public, le Canadien moyen, et vice-versa. . . Nous faisons venir dans la succursale des personnes handicapées et nous formons nos guichetiers; et ce sont souvent des questions semblables qui sont abordées.

Le président: Gerald, normalement le Président de la Chambre des communes permet une question supplémentaire—pas toujours, mais normalement. Je crois que vous avez le droit d'en poser une, si vous le voulez.

M. MacDonald: J'aimerais savoir ce qu'il en est du côté des entreprises. Dans le milieu bancaire, on nous dit que l'équité en matière d'emploi et la commercialisation vont de pair.

M. Ayotte: Je puis vous en parler du point de vue d'ARCOR, bien que nous ne soyons pas à strictement parler une entreprise—nous nous situons en quelque sorte à mi-chemin. ARCOR emploie des handicapés. Nous y tenons. Nous considérons les gens comme des gens et non comme des personnes ayant un handicap, des personnes ayant ceci ou cela. D'après notre expérience, cela donne d'excellents résultats. Bien sûr, nous sommes un peu différents de l'entreprise moyenne, car nous avons été précisément créés pour jouer ce rôle. Certaines des entreprises avec lesquelles nous travaillons ont besoin d'être éduquées—cela ne fait aucun doute—quelques-unes suivent nos conseils et agissent en conséquence.

M. Little: J'ajouterais une simple chose à cela. L'une de mes collègues, malheureusement maintenant décédée, était reconnue pour ses compétences et ses aptitudes au sein d'un conseil d'administration. Son handicap n'avait rien à voir avec le fait que l'on souhaitait sa présence au sein du conseil. Malheureusement, il n'y a pas suffisamment de mesures concrètes dans ce sens. En fait, il faut admettre que l'on manque de personnes handicapées ayant un haut profil, extrêmement compétentes, simplement parce que le système d'éducation ne les a pas encore produites. Cela vient, mais elles ne sont pas encore sorties du moule comme c'est le cas pour d'autres segments de la population.

Qui plus est, je crois que les sociétés qui se sont dotées de dirigeants compétents vont les garder, même s'ils deviennent handicapés. Je sais que le gouvernement de l'Ontario, l'un des plus gros employeurs de la province, réussit très bien à garder les personnes qui deviennent handicapées pendant leurs années de service. Cela augure vraiment bien de l'avenir. Autrefois, on aurait sans doute dit: «ma foi, nous vous laissons partir.» Mais maintenant, on garde en général ces personnes. On admet que les personnes handicapées ont des compétences et des aptitudes qui peuvent être utiles.

Mme White: Je m'occupe du Programme d'équité en matière d'emploi pour la Banque royale du Canada. Je suis également ici aujourd'hui à titre de présidente du conseil d'administration du Conseil canadien de la réadaptation et du travail qui a son siège à Winnipeg. À titre de banquière, je voulais simplement donner quelques réponses à quelques questions qui me concernent.

[Texte]

First, there certainly are employment opportunities for people with disabilities. In most of the banks there have been for a number of years. I can think of people with disabilities who have been in our work force for 15 or 20 years—long-term employees. One of the other things, I guess, is that the data base we have today in most organizations that are federally regulated has come into place only since 1987, with the passing of the legislation. Other than men and women, we really didn't know what we had in our work forces before. Most of us felt that by the human rights code we couldn't collect the information.

There has been a definite increase in activity in trying to attract people with disabilities to our organizations, knowing that we certainly need to do a better job of integrating them into our work forces.

• 1545

The other thing I would comment on is people on the boards. As you look across this country at most boards that exist, the representation is clearly not adequate today, with designated group representation and the constituents across this country well represented. If you talk about seniors on boards, most of our corporate boards are probably well represented with seniors.

Mr. Enns: Your mandate was to talk about marketing, but I wondered if you had touched on production. As you know, producing wheelchairs and technical equipment can provide tremendous business opportunities for disabled people. When you bring, for example, a wheelchair lift for a building across the border, you have to pay two and three times that amount. Again, I used the example earlier about disabled people in other countries who are actually producing wheelchairs and who are working together with companies in developing opportunities for the production of technical equipment. As I said, I don't know whether you touched on it. I'm just curious.

Mr. Little: No, I'm afraid we didn't. However, it is interesting that you should mention that. At dinner last night I sat beside a very interesting gentleman from Quebec. He was telling me of the success he's had with starting a nonprofit organization that competitively hires persons with intellectual impairments, to the point where after 10 years they are now on the verge of landing \$50 million deals with a large multinational because the quality of work done through this particular centre is such that he has a very competitive industry. I believe it was 85% or 95% disabled workers participating.

But no, in answer to your question, Henry, we didn't touch on that.

[Traduction]

Tout d'abord, il y a certainement des possibilités d'emploi pour les personnes handicapées. C'est le cas de la plupart des banques depuis un certain nombre d'années. Il y a des handicapés qui sont nos employés depuis 15 ou 20 ans—ce sont des gens qui ont de l'ancienneté. Par ailleurs, la base de données que nous avons actuellement dans la plupart des organisations réglementées par le gouvernement fédéral n'a été mise au point qu'en 1987, au moment où la loi a été adoptée. Avant en dehors des hommes et des femmes, nous ne savions pas de quoi était composé notre personnel. Nous pensions, pour la plupart, que le Code des droits de la personne nous empêchait de recueillir ces renseignements.

Nous avons nettement augmenté les activités visant à attirer les personnes handicapées dans nos organisations sachant qu'il est nécessaire de faire un meilleur travail pour les intégrer dans nos effectifs.

J'aimerais également dire quelque chose des membres des conseils d'administration. Si vous regardez dans tout le pays dans la plupart des conseils qui existent, la représentation est nettement insuffisante à l'heure actuelle en ce qui concerne les groupes désignés et les représentants de toutes les régions du pays. Si vous parlez des personnes âgées au sein des conseils d'administration, vous constaterez qu'elles sont sans doute assez nombreuses.

M. Enns: Vous aviez pour mission de parler de la commercialisation, mais je me demande si vous avez abordé la production. Comme vous le savez, la production des fauteuils roulants et du matériel technique peut fournir des possibilités d'affaires énormes pour les personnes handicapées. Lorsque vous faites venir par exemple, un élévateur pour fauteuil roulant pour un immeuble des États-Unis, vous devez payer deux ou trois fois le prix. J'ai déjà utilisé l'exemple des personnes handicapées qui, dans d'autres pays, produisent effectivement des fauteuils roulants et qui travaillent de concert avec des entreprises pour créer des possibilités de production de matériel technique. Je ne sais pas si vous avez abordé la question. Je le demande simplement par curiosité.

M. Little: Non, nous ne l'avons pas fait. Cependant, il est intéressant que vous en parliez. Hier, j'avais pour voisin de table au dîner un monsieur très intéressant qui venait du Québec. Il me racontait le succès qu'il avait rapporté en créant une organisation sans but lucratif qui engageait de façon concurrentielle des personnes ayant des handicaps intellectuels; il se trouve qu'au bout de 10 ans, cette organisation est à la veille de signer un contrat de 50 millions de dollars avec une importante société multinationale parce que la qualité du travail fait par ce centre est telle qu'il est devenu une entreprise très concurrentielle. Je crois qu'il compte 85 p. 100 ou 95 p. 100 de travailleurs handicapés.

Mais, pour répondre à votre question, Henry, nous n'avons pas abordé cela.

[Text]

Mr. Andrew Aitkens (Director of Research, One Voice – The Canadian Seniors Network): One of the fuzzy points in our session deserves being mentioned. We didn't come to any recommendations about it, but I would like to draw it to the committee's attention.

The industry tends to be very market driven. They respond to dollars. They don't always respond to needs. We represent communities that have a lot of needs and maybe not a lot of dollars. Somehow we have to recognize a lot of the solutions are not self-financing and somehow we need to find solutions to that problem. As I said, I don't think our group arrived at any solutions, but we certainly identified it as a problem.

The Chairman: Ladies and gentlemen, on your behalf I want to thank Steve and his colleagues, Robert, Fred, and Paul, for the effort they've put into both this morning's work and this afternoon's presentation here. We do appreciate the information they've provided for the committee and the challenges they've given us, which we'll be looking at in further detail as the days go ahead.

Thank you very much for being here.

Now we move on to our fourth and final session. We invite you to come to the platform, Mayor Holzman, along with your two experts and your rapporteur. This is the final of the four sessions, entitled "Unlikely Partners".

I'm at a bit of a loss to introduce and express to you the pleasure we have as a committee in welcoming Her Worship Mayor Jacquelin Holzman of the City of Ottawa. "Jacquie", as she is fondly known by the citizens of Ottawa, has a record of community service and involvement few people have equalled. She worked for several years to advance the cause of people with disabilities in the Ottawa area itself. It gives me a great deal of pleasure indeed to welcome a community activist, now mayor of the capital city of Ottawa, to give us the benefit of the discussion that took place in the "Unlikely Partners" session.

Mayor Jacquie, the floor is yours. Please introduce your colleagues.

• 1550

Her Worship Mayor Jacquelin Holzman (City of Ottawa): Thank you very much, Mr. Chairman. You and I go back to 1980 or 1981 and the *Obstacles* report, so we have a bit of history here.

This was an interesting session. I'd like to introduce my colleagues, our experts: Charles Bradford from IAM Cares, who will be talking about the problem from the specific perspective of labour and employers; and Joan Westland, a consultant and also the mayor of East Bolton in Quebec. We have two mayors at the head table. Then, of course, our rapporteur is Marie Trudeau, who has done an excellent job for us today.

Can I ask you to begin, Joan?

[Translation]

M. Andrew Aitkens (Directeur de la recherche, la Voix – Le réseau canadien des aînés): Il y a une question qui est restée floue au cours de notre réunion, mais qui mérite qu'on la mentionne. Nous n'avons pas réussi à faire de recommandations à cet égard, mais j'aimerais attirer l'attention du comité sur ce point.

L'industrie tend à être très orientée sur le marché. Elle réagit lorsqu'on fait miroiter des profits. Elle ne réagit pas toujours aux besoins. Nous représentons des communautés qui ont énormément de besoins et peut-être pas beaucoup d'argent. Il faut admettre que bon nombre de solutions ne sont pas autofinancées et il nous faudra résoudre ce problème. Comme je vous le disais, notre groupe n'est pas parvenu à des solutions, mais il a certainement identifié le problème.

Le président: Mesdames et messieurs, en votre nom à tous je tiens à remercier Steve et ses collègues, Robert, Fred et Paul du travail effectué ce matin aussi bien que de l'exposé de cet après-midi. Nous leur sommes reconnaissants des renseignements qu'ils ont donnés au comité et des défis qu'ils nous ont proposés, et que nous étudierons de façon détaillée dans les jours à venir.

Merci beaucoup d'être venus.

Nous passons maintenant à notre quatrième et dernière séance. Nous vous invitons à venir à la tribune, Madame la mairesse, avec vos deux experts et votre rapporteur. Il s'agit de la dernière des quatre séances qui a été intitulée: «De singuliers partenaires».

Je ne sais trop comment vous présenter et vous dire le plaisir que nous avons à recevoir M^{me} Jacqueline Holzman, maire d'Ottawa. «Jacquie», comme l'appellent amicalement les gens d'Ottawa, a participé à la vie de la communauté et aux services communautaires comme peu l'ont fait. Elle a travaillé pendant plusieurs années pour faire progresser la cause des personnes handicapées dans la région d'Ottawa proprement dite. J'ai donc l'immense plaisir d'accueillir une militante sociale, actuellement maire de la Capitale du Canada, qui va nous rendre compte de la discussion qui a eu lieu dans le cadre de la séance «De singuliers partenaires».

Madame Holzman, vous avez la parole. Je vous demanderais de présenter vos collègues.

Son honneur la mairesse Jacquelin Holzman (Ville d'Ottawa): Merci beaucoup, monsieur le président. Notre amitié remonte à 1980 ou 1981, et au rapport *Obstacles*. C'est déjà tout un bail.

Cette session a été intéressante. J'aimerais présenter mes collègues, nos experts: Charles Bradford, de IAM Cares, qui parlera du problème du point de vue particulier des syndicats, et du patronat; Joan Westland, experte-conseil et aussi maire d'East Bolton au Québec. Nous avons deux maires à cette table. Et, bien sûr, notre rapporteur est Marie Trudeau, qui a fait de l'excellent travail pour nous aujourd'hui.

Est-ce que je peux vous demander de commencer, Joan?

[Texte]

Ms Joan Westland (Consultant, MacKay Center): Thank you very much. At the risk of boring some of the people who were in our group this morning, I am going to repeat some of the points I raised in the introduction.

The title of "Unlikely Partners" at first gave me the feeling that we were saying it was unlikely we would be partners. I guess that is a reflection of the fact that disabled people have certainly been part of a consultation process through the years. I would say we have had serious consultation certainly since 1980. We have proof of that in the many publications, briefs, documents, position papers and reports—to say nothing of the birth and mass reproduction of the *enfant terrible*, the advisory committee syndrome, which many of us have the opportunity to participate in on a regular basis. I think it's now starting to be replaced by things called teleconferencing, so you don't even have to bring us together any more. You can just call us and we can talk to each other over the phone.

In the years prior to the consultation, disabled people were researched and the objects of everyone's concern: Why are they here? What can we do about them? How can we fix them? Now that we're talking about partners, I think it's a positive step. It means we are becoming more committed and it means we are prepared to start looking at how we can actually do things and how we can actually respond to the many issues we've been talking about all of these years.

Being partners means we have to make a commitment and rise to some challenges. That brings to my mind several questions I would like to ask my partners in this room, and probably my partners who are not in this room: How can we assure that as partners we will listen, discuss, perhaps compromise, but ultimately implement action to everyone's mutual benefit? How can we as partners ensure that this process does not walk down that well-beaten path that so many other processes have, where disabled people were acknowledged, tolerated and ultimately dismissed to be dealt with outside the mainstream with parallel systems, structures and programs?

How can we as partners guarantee that when we review our economic, social and political policies, the issues of disabled people will move from being an appendix to the end of the chapter, into the spirit as well as the text? Which of us as partners will make sure that the corporate and business policies include equity in their mainstream, daily way of operating—not because we're all a bunch of nice guys and not because we have to, but because the changing economic and human resource needs of our world have shown us that it makes good business sense?

[Traduction]

Mme Joan Westland (experte-conseil, MacKay Center): Merci beaucoup. Au risque d'ennuyer certaines personnes qui faisaient partie de notre groupe ce matin, je vais répéter certaines choses dont j'ai parlé dans l'introduction.

Le titre de «Partenaires improbables» m'a d'abord donné l'impression que nous disions qu'il était improbable que nous soyons des partenaires. Je crois que cela traduit le fait que les personnes handicapées ont, certes, toujours fait partie d'un processus de consultation. Il y a en tout cas des consultations sérieuses depuis 1980. Nous en voyons la preuve dans la grande quantité de publications, de mémoires, de documents, de documents de position et de rapports—sans parler de la naissance et de la reproduction massive de cet enfant terrible, le comité consultatif, dont beaucoup d'entre nous ont eu l'occasion d'y faire partie régulièrement. Je crois qu'on commence maintenant à remplacer cela par ce qu'on appelle les téléconférences, de sorte qu'il n'est même plus nécessaire de nous réunir. Il suffit de nous téléphoner et nous pouvons nous entretenir par téléphone.

Dans les années qui ont précédé la consultation, les personnes handicapées faisaient l'objet de recherches et de préoccupations: Pourquoi sont-elles ici? Que pouvons-nous faire? Comment pouvons-nous régler leurs problèmes? Je crois que c'est maintenant une étape positive que de parler de partenariat. Cela signifie qu'il y a un engagement plus fort et que nous sommes prêts à examiner quelles mesures concrètes nous pouvons prendre, comment nous pouvons régler les nombreuses questions que nous avons soulevées pendant toutes ces années.

Être des partenaires, c'est s'engager et relever des défis. Cela me fait penser à plusieurs questions que j'aimerais poser à mes partenaires de cette pièce, et probablement à mes partenaires qui ne sont pas dans cette pièce: comment pouvons-nous être certains que, dans ce partenariat, nous écouterons, nous discuterons, nous ferons peut-être des compromis, mais qu'en dernière analyse nous appliquerons des mesures à l'avantage de tous? Comment pouvons-nous assurer que ce partenariat ne s'engagera pas sur la voie déjà parcourue tant de fois qui consiste à reconnaître l'existence des personnes handicapées, à les tolérer et, finalement, à les confier à des systèmes, des structures et des programmes parallèles, extérieurs aux grands courants?

Comment pouvons-nous garantir que, dans ce partenariat, l'étude des problèmes économiques, sociaux et politiques des personnes handicapées cessera d'être représenté en annexe à la fin du chapitre pour entrer au coeur de l'esprit aussi bien que dans le corps du texte? Lesquels des partenaires s'assureront que les politiques des grandes sociétés et des entreprises seront équitables dans le cours normal des choses—non pas parce que nous sommes tous si gentils et non pas parce qu'il le faut, mais parce que l'évolution des besoins sur le plan économique et sur celui des ressources humaines nous a montré que c'est là une attitude rentable?

[Text]

As a partnership, are we going to demystify disability so that we can finally move on with the issues at hand, such as independent living, individual rights, human dignity? Are we prepared to bury the "yes, but" syndrome? How can we as partners ensure that there's an accountability factor in place so that people can get beyond the rhetoric and into the action?

These are a lot of questions, and they're only the beginning of a series that need to be addressed if we are, as they say, prepared to put our money where our mouth is. Progress towards universal access, upgrading of education, new approaches to rehabilitation, and universal access to goods and services are all a part of a list of what to do for and by disabled people—a list that has, as I said earlier, been presented and discussed in a variety of ways and formats, this one included.

• 1555

For those of you who are interested, there are also lists and lists that answer the question of how to and even of who will.

So, you see, to address the issues of disabled people and include their concerns with your concerns does not even require trying to invent something new. It requires a concerted effort to turn your energy away from finding all the reasons why things are not done and cannot be done, and to actually doing them. It means listening and demonstrating respect and appreciation for people's differences without being preoccupied with those differences. It means moving from the social welfare and medical approach to dealing with disabled people and promoting rights, independent living, quality of life, and freedom of choice. So, yes, we are probably still unlikely partners. But I would hope we can work together toward tomorrow so that we can be equal partners.

To steal a small analogy from a good friend of mine, which clearly identifies the difference between what we call contributing partners and committed partners, because I know many of us have contributed to this process of employment equity by coming up with some excellent ideas, position papers, pilot projects, and really good models that we could perhaps share with our friends in making a real commitment... Some of the questions from the floor have asked for proof of that commitment. It is very simple to determine whether or not a person is committed and whether they have contributed and this is where the analogy applies. All you have to do is look at the typical breakfast that is put in front of us most mornings, i.e., bacon and eggs, for which the chicken made the contribution, but the pig made the commitment.

Thank you.

Mr. Charles Bradford (IAM Cares): I thought I would make it clear so as not to embarrass any company people who are here that as a trade unionist I saw my role as one of trying to present the unlikely partnership of business, unions, government, and the client working together.

[Translation]

Le partenariat va-t-il réussir à démystifier le handicap de sorte que nous puissions finalement nous attaquer aux vrais problèmes, comme l'autonomie, les droits individuels, la dignité humaine? Sommes-nous prêts à enterrer le syndrome du «oui, mais»? Comment le partenariat peut-il assurer la responsabilité, de sorte que la rhétorique le cède à l'action?

Ces questions sont nombreuses, et ce n'est que le début de toute une série de questions auxquelles il nous faut répondre si nous sommes prêts à payer de notre personne. Les progrès envers l'accès universel, l'amélioration de l'enseignement, de nouvelles façons d'aborder la réadaptation et l'accès universel aux biens et services, autant d'éléments de la liste de ce qui doit être fait pour et par les personnes handicapées—une liste qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, a été présentée et discutée de diverses façons et sous diverses formes, dont celle-ci.

Pour ceux d'entre vous que cela intéresse, il y a également des tas de listes qui répondent à la question comment faire, et même qui doit s'en charger.

Ainsi, vous voyez, s'attaquer au problème des personnes handicapées et inclure leurs préoccupations avec les vôtres n'oblige même pas à inventer quelque chose de neuf. Il faut un effort concerté pour cesser de consacrer votre énergie à découvrir toutes les raisons pour lesquelles les choses ne se font pas et ne peuvent se faire, pour les faire effectivement. Cela veut dire écouter et faire preuve de respect et d'appréciation des différences, sans s'en préoccuper. Cela signifie remplacer la démarche de l'aide sociale et des soins médicaux par la promotion des droits, l'autonomie de vie, la qualité de la vie et la liberté de choix. Ainsi donc, oui, nous sommes probablement toujours des partenaires improbables. Mais j'espère que nous puissions travailler ensemble à améliorer l'avenir pour devenir des partenaires égaux.

J'ai emprunté une petite analogie à un de mes bons amis, une comparaison qui présente très bien la distinction entre la contribution et l'engagement, car je sais que beaucoup d'entre nous ont contribué à ce processus d'équité en matière d'emploi en présentant d'excellentes idées, des documents de position et des projets-pilotes tout aussi excellents et de très bons modèles que nous pourrions peut-être partager avec nos amis pour prendre un réel engagement... Certaines des questions de la salle demandent la preuve de cet engagement. Il est très simple de déterminer si quelqu'un est engagé ou s'il a simplement contribué, et c'est là que cette comparaison entre en jeu. Il suffit de penser au petit déjeuner qui se trouve devant nous la plupart des matins, c'est-à-dire du bacon et des oeufs; envers ce petit déjeuner, la poule a fait une contribution, mais c'est du cochon que vient l'engagement.

Je vous remercie.

M. Charles Bradford (IAM Cares): Je tiens à préciser, pour ne pas gêner les représentants du patronat ici présents, qu'à titre de syndicaliste j'estime que mon rôle est de présenter le partenariat improbable entre les entreprises, les syndicats, les gouvernements et les clients qui travaillent ensemble.

[Texte]

Perhaps it is a little unusual to think of labour and business working together as partners on this problem. But many people probably hold a myth about organized labour, thinking of us only in terms of work stoppages, collective bargaining agreements, and so on.

Most of you in the room are, as I tried to present at our workshop, unaware that for the last 40 or 50 years, using my own international union as an example, we have operated a program called International Guiding Eyes, which supplies the guide dog and training for individuals who are visually impaired at no charge and which has been operating for a long time, or that our international union established a non-profit corporation 10 years ago known as IAM Cares that has placed over 11,000 severely disabled individuals—as classified by the government—in gainful employment during that time.

So we believe we have resources, not only those kinds, but resources on the job, such as our steward system, legislative system, and health and safety committees. We have a variety of resources we can offer the client when making this partnership work.

In the programs such as I mentioned—IAM Cares, IGE, and QWA, operating here in Vancouver and in Montreal—we have brought the client in as an equal partner. We have developed advisory committees, composed of the clients, the business partner, the union, and government officials, to make the program more effective.

It is these kinds of programs that we were trying to bring out as examples of government, business, labour unions, and the client forming a natural partnership. That partnership can be successful, and it has been. One consensus we came across is there have been pilot programs, pilot programs, pilot programs; we have developed some good ones, let us dust off the good ones, fund them and stop talking and go to work.

• 1600

Ms Holzman: Thank you very much.

Now, if I can I will pull it all together and let you know that we were looking at how to do more with less and how to recognize our common interests.

Our session had a lot of partners. They came from business, labour, disabled persons' organizations, specialists in the field of employment, a couple of elected officials, and of course people with disabilities. We worked on certain premises, that not doing anything is costing us money, that over the last 20 years people with disabilities have slowly integrated into mainstream society, that we didn't really want any more studies as there are enough studies and action/implementation of any of them would solve many problems, that people with disabilities want to join the labour force. We also recognized that there will be a labour shortage and that it makes good economic sense to work collectively at improving the employment situation of people with disabilities. We put all that into the economic climate that is facing us today and probably tomorrow.

[Traduction]

Il est peut-être un peu inhabituel de considérer les syndicats et les entreprises comme des partenaires travaillant ensemble à ce problème. Mais beaucoup de gens ont probablement une idée fausse du syndicalisme, pensant uniquement qu'aux arrêts de travail, aux conventions collectives et aux choses du genre.

La plupart des personnes ici présentes, comme j'ai tenté de le faire comprendre dans notre atelier, ne savent pas que, depuis 40 ou 50 ans, mon syndicat international offre un programme qui fournit des chiens-guides et une formation aux handicapés visuels, sans frais, et qui existe depuis longtemps, ni que notre syndicat international a mis sur pied, il y a 10 ans, une société sans but lucratif connue sous le nom de IAM Cares, qui a placé plus de 11,000 handicapés graves—selon la classification gouvernementale—dans des emplois rémunérés.

Nous estimons donc que nous avons des ressources, pas seulement celles-là, mais des ressources au travail, comme notre système de délégués syndicaux, notre système législatif et les comités de santé et de sécurité. Nous disposons d'un grand nombre de ressources que nous pouvons offrir aux clients pour que ce partenariat fonctionne.

Dans les programmes dont j'ai parlés—IAM Cares, le programme des chiens-guides et QWA, ici à Vancouver et à Montréal, nous avons fait participer le client à titre de partenaire égal. Nous avons mis sur pied des comités consultatifs composés des clients, des partenaires d'entreprises, du syndicat et des fonctionnaires, pour que le programme soit plus efficace.

Ce sont des programmes de ce genre que nous tentons de donner en exemple d'un partenariat naturel entre le gouvernement, l'entreprise, les syndicats et le client. Ce partenariat peut être une réussite, et cela s'est effectivement produit. Il y a consensus sur le fait qu'il y a eu énormément de programmes-pilotes dont certains étaient bons. Dépoussiérons-les, finançons-les, cessons de parler et mettons-nous au travail.

Mme Holzman: Merci beaucoup.

Permettez-moi maintenant de résumer tout cela en disant que nous étudions des façons de faire davantage avec moins de moyens et de reconnaître nos intérêts communs.

Dans notre séance, il y avait beaucoup de partenaires. Ils provenaient de l'entreprise, des syndicats, des associations de personnes handicapées, il y avait des spécialistes du domaine de l'emploi, quelques élus et, bien sûr des personnes handicapées. Nous avons travaillé à partir de certains postulats, notamment que ne rien faire nous coûte de l'argent, que depuis 20 ans les personnes handicapées se sont lentement intégrées au grand courant de la société, que nous ne voulons plus d'études, car il y en a eu assez et qu'on pourrait résoudre beaucoup de problèmes tout simplement en appliquant n'importe laquelle d'entre elles, que les personnes handicapées veulent faire partie de la population active. Nous avons également reconnu qu'il y aura pénurie de main d'oeuvre et qu'il est rentable de travailler ensemble à améliorer la situation d'emploi des personnes handicapées. Nous avons intégré tout cela au climat économique auquel nous faisons face aujourd'hui, et probablement demain.

[Text]

We concluded that partnerships do work, and some examples were given. The National Access Awareness committee and the National Access Awareness Week in Canada is a partnership; the ADA in the United States, another partnership. There were a couple of employment programs, one in Hamilton—Wentworth and one in Ottawa that I am familiar with, Line 1000, wherein you have a partnership where you have all the stakeholders, where you have clients who are employers, and you have other clients who are potential employees and you bring the two client groups together. These are examples of projects that are working.

We talked about partnerships to create employment, which was what we were there for, to create alliances that would permit us to do more with less. But also, we felt it was the way to ensure that people with disabilities and all other stakeholders could do the following: examine the problems together, find the solutions together; and that all involved would work to achieve the goal of finding more employment for people with disabilities.

We felt there was enough of segregation and separately disadvantaged groups. Somebody suggested we would like to see the Year of the Person, that it is time to look at people as people and to teach and learn from each other.

We feel that open communication is very important and that partnerships should be part of a process, that we need to invite the stakeholders to come together to find solutions and build consensus. We feel that partnerships help everyone. We learned that you don't have to reinvent the wheel, which is very important; you can make your own mistakes, not make other people's mistakes; use everyone's expertise to reach the goals and get the job done.

We also learned, as you heard earlier, that labour organizations have begun interesting inroads in partnerships with people with disabilities, not only to integrate new people with disabilities into the work force but also to reintegrate workers who have become disabled on the job.

We looked at a continuum. We recognized that having a job was only one part along the continuum. You have to have transportation to get to your job, you have to have a place to work, you have to have job experience and opportunities to enter the work force.

We are far more aware that there are people with disabilities. More of us now know and have as friends people with disabilities, but awareness is still important. It has changed over the last 20-odd years, but attitudes still need changing.

The physical access had to be really the first priority, because if you get a job in a building you have to be able to get in and you have to be able to get in with dignity, not through the backdoor where the garbage is coming out. The building code had to have more clout and it had to recognize that people not only want to enter a building, they want to be able to work in the building and have full access in the building.

[Translation]

Nous avons conclu que les partenariats fonctionnent, et nous avons mentionné certains exemples. Le comité pour l'intégration des personnes handicapées et la semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées est un partenariat; ADA aux États-Unis est un autre partenariat. Il y avait quelques programmes d'emploi, un à Hamilton—Wentworth et un à Ottawa, que je connais bien, Ligne 1000, un partenariat entre tous les intervenants, dont certains clients sont des employeurs tandis que d'autres sont des employés éventuels, et qu'il s'agit de réunir. Ce sont là des exemples de projets qui fonctionnent.

Nous avons parlé de partenariats en vue de créer des emplois, ce qui était la raison de notre présence, de créer des alliances qui nous permettent de faire davantage avec moins de moyens. Mais aussi, nous estimons que c'est la façon d'assurer que les personnes handicapées et tous les autres intéressés puissent: examiner les problèmes ensemble, trouver les solutions ensemble et de joindre leurs efforts pour trouver un plus grand nombre d'emplois pour les personnes handicapées.

Nous estimons qu'il y a eu assez de ségrégation et de groupes défavorisés séparément. Quelqu'un a proposé une Année de la personne, car le temps est venu de considérer les gens comme des personnes, de participer à un processus réciproque d'enseignement et d'apprentissage.

Nous estimons qu'une communication franche est très importante et que les partenariats devraient faire partie d'un processus, qu'il nous faut inviter les intéressés à se réunir pour trouver des solutions et réaliser des consensus. Nous estimons que les partenariats sont utiles pour tous. Nous avons appris qu'il n'est pas nécessaire de réinventer la roue, ce qui est très important; on peut faire ses propres erreurs, et non celles des autres, utiliser le savoir-faire de tout le monde pour atteindre les objectifs et faire le travail voulu.

Nous avons aussi appris, comme on vous l'a dit tout à l'heure que les syndicats ont commencé à constituer des partenariats intéressants avec les personnes handicapées, non seulement en vue d'intégrer de nouvelles personnes handicapées dans la population active, mais aussi de réintégrer les travailleurs devenus handicapés au travail.

Nous avons examiné un continu. Nous avons compris que l'emploi n'est qu'un élément de ce continu. Il faut aussi de transports pour se rendre au travail, un lieu où travailler, de l'expérience du travail et des occasions d'entrer dans la population active.

Nous sommes beaucoup plus sensibilisés à l'existence de personnes handicapées. La plupart d'entre nous connaissons des personnes handicapées et en comptons parmi nos amis, mais la sensibilisation demeure importante. Il y a eu une évolution, depuis une vingtaine d'années, mais il faut toujours modifier les attitudes.

L'accès physique devait vraiment être la première priorité, car si l'on a un emploi dans un immeuble, il faut pouvoir y entrer le faire avec dignité, et non par la porte arrière où l'on croise les ordures qui sortent. Il a fallu donner plus de d'influence au Code du bâtiment et comprendre que non seulement il faut entrer dans l'immeuble, mais aussi qu'il faut pouvoir y travailler et avoir accès à la totalité de l'immeuble.

[Texte]

We heard that the banking industry is improving employment of people with disabilities and they told of the progress they are making.

Altogether there were five key issues we focused on. One was outreach, which was connecting, linking people from all parts of the interest areas, all of the stakeholders, linking them together.

• 1605

The second was awareness training, not only of the general public but also of employers, senior employers and line managers. The third was accommodation, physical access to your place of work and having the physical tools you need, whether it's a wheelchair, a special telephone or a printer—the tools necessary for a person to be able to do his or her job.

The fourth was training and education, necessary for all people to get a job and necessary for people with disabilities to get a job. Recruitment practices was the fifth area, the systemic barriers that keep a person from even getting into the interview to be able to read the interview document and to be able to fill out the forms.

All of these systemic barriers and all of the recruitment practices had to be addressed. We also felt that we still need pilot programs to show the innovative ways of doing things and to find new solutions.

Finally, we are recommending certain things to government because this was focused at government. Barrier-free design legislation had to be implemented. The federal government should show an example. We needed a bell-ringer. We felt that the federal government had to ring those bells and be the bell-ringer, be the role model as an employer. There are many examples. We wanted to continue that.

Secondly, we wanted the federal government to abolish disincentives to employment and to provide training opportunities. We could list so many disincentives, from the benefits you get when you're on disability to what you get if you're working. Many disincentives would have to be abolished.

The third was to streamline bureaucracy. The system itself had so many bureaucratic nightmares that had to be streamlined. The fourth was that our policies and programs had to be simplified. We had to make them more coherent and more constructive. The fifth was to facilitate the creation of partnerships across Canada and start to co-ordinate, interdepartmentally, your own programs and your own policies.

But we also looked at what had to be done and what could be done at the local level, at the implementation level. We wanted to encourage every citizen to be part of the National Access Awareness Week. This would provide an opportunity to look at what you were doing, to evaluate and to identify things that could be done better to bring partners together at the local level.

We also looked at labour and the Chamber of Commerce, the boards of trade, the service organizations, the organizations made up of people with disabilities, individuals who are disabled, and at the local level, to come together

[Traduction]

On nous a dit que les banques s'améliorent au chapitre de l'emploi des personnes handicapées et elles nous ont parlé de leurs progrès.

Dans l'ensemble, nous nous sommes concentrés sur cinq questions fondamentales. La première était l'extension, c'est-à-dire l'établissement de liens entre tous les intéressés.

La seconde était la sensibilisation, non seulement du grand public, mais aussi des employeurs, des patrons et des gestionnaires. La troisième était l'accès aux lieux de travail et les outils matériels nécessaires, qu'il s'agisse de fauteuils roulants, de téléphones ou d'imprimantes, les outils nécessaires pour que chacun soit en mesure de faire son travail.

La quatrième était la formation et l'éducation, qui sont nécessaires à tous pour trouver un travail, et donc nécessaires aux personnes handicapées. Le cinquième sujet était les pratiques de recrutement, les obstacles systémiques qui empêchent la personne de se rendre même à l'entrevue, de pouvoir lire les documents et remplir les formulaires.

Il fallait s'occuper de toutes ces barrières systémiques et de toutes ces pratiques de recrutement. Nous estimons également qu'il nous faut encore des programmes-pilotes pour faire la démonstration de façon novatrice de procédés et pour trouver de nouvelles solutions.

Enfin, nous formulons certaines recommandations à l'endroit du gouvernement, parce que ce processus s'adressait au gouvernement. Il faut appliquer des lois sur l'accessibilité. Le gouvernement fédéral devrait donner l'exemple. Il nous faut quelqu'un pour attirer l'attention. Nous estimons que le gouvernement fédéral devrait servir de modèle aux autres employeurs. Il y a beaucoup d'exemples. Nous voulions poursuivre cela.

Deuxièmement, nous voulons que le gouvernement fédéral abolisse les mesures qui dissuadent les gens d'exercer un emploi et assure des occasions de formation. Nous pourrions dresser une longue liste de mesures dissuasives, depuis les prestations qu'on reçoit en cas d'invalidité jusqu'aux sommes qu'on reçoit comme rémunération pour son travail. Il faudrait abolir bon nombre de ces mesures dissuasives.

Troisièmement, il faudrait rationaliser la bureaucratie. Le système comporte tellement de cauchemars bureaucratiques qu'il doit être rationalisé. Quatrièmement, il faut simplifier nos politiques et nos programmes, les rendre plus cohérents et plus constructifs. Cinquièmement, il faut faciliter la création de partenariats partout au Canada et commencer à coordonner, entre les ministères, vos propres programmes et politiques.

Mais nous nous sommes aussi penchés sur ce qu'il faut faire et sur ce qui peut être fait au palier local, sur le plan de l'application. Nous voulions encourager tous les citoyens à faire partie de la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Ceci donnerait l'occasion d'examiner ce que nous faisons, de dégager ce qui pourrait être amélioré en vue de réunir les partenaires au palier local.

Nous avons également examiné les syndicats et les chambres de commerce, les clubs sociaux, les associations composées de personnes handicapées, qui peuvent se réunir au palier local à l'occasion de la Semaine nationale pour

[Text]

around National Access Awareness Week. This would also provide a measuring device for where we are now and then accountability where we are a year from now. It would be a good focus for municipalities.

The whole reason, then, would be to develop action plans to improve and to break down barriers to employment so that more people would be able to become employed, to retain their employment. This would happen only with management, labour and rehab all working together to retrain and reintegrate disabled workers.

This was particularly important because we are an aging society. More people are going to become disabled because more of us are going to live longer. More people are going to be disabled on their jobs. How do we accommodate this?

We felt that groups and associations of people with disabilities should monitor governments' results. This would be a very good focus at the local level. So we were big on National Access Awareness Week. We were very big on partnerships because we have seen it work. That sums up what we did, doing more with less.

The Chairman: Thank you very much, Jacquie. Does your rapporteur wish to add something?

Ms Holzman: Our rapporteur is marvellous.

Ms Marie Trudeau (Secretary of State): The rapporteur, a little like Paul Thiele, finds it very hard to be a silent one. As he's already broken the ice, I'll just add that I had a wonderful morning with the experts and with the specialists in our group. Going over our notes at today's lunch with Mayor Holzman, we did get more into National Access Awareness Week. Joan Westland was saying that we didn't talk so much about that this morning.

But taking a look at examples of partnerships that have been successful, especially at the local level, as we often talk on a national scope—things do happen at the local level—we got quite carried away, talking again about National Access Awareness Week.

• 1610

The Chairman: Thank you very much. Now the floor is open for questions and comments.

Mr. Randy Dickinson (Executive Director, Premier's Council on Health Strategies, Province of New Brunswick): First of all, with due respect to Henry Enns, I am from New Brunswick, the other centre of Canada. Although we have been perceived as a have-not province, over the last day and a half I have been introduced to a lot of individuals around here and so far I haven't met anybody who is actually from Ottawa; most of them are actually from the Maritimes. So we

[Translation]

l'intégration des personnes handicapées. Cela nous permettrait également de mesurer où nous en sommes maintenant et de demander des comptes dans un an. Ce serait une bonne façon de concentrer l'action des municipalités.

Il s'agirait, en somme, d'élaborer des plans d'action pour faciliter d'emploi et éliminer les obstacles, de sorte qu'un plus grand nombre de personnes puisse obtenir et conserver un emploi. Cela exigera que le patronat, les syndicats et les services de réadaptation travaillent de concert pour former et réintégrer les travailleurs handicapés.

Ceci est particulièrement important en raison du vieillissement de la société. Il y aura de plus en plus de personnes handicapées, car nous vivrons plus longtemps. Un plus grand nombre de personnes deviendront handicapées au travail. Comment allons-nous réagir à cela?

Nous estimons que les groupes et les associations de personnes handicapées devraient contrôler les résultats du gouvernement. Ce serait une bonne façon de concentrer les énergies au palier local. C'est pourquoi nous étions totalement pour la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Nous étions très pour les partenariats, parce que nous avons vu des résultats. Cela résume ce que nous avons fait, faire davantage avec moins de moyens.

Le président: Merci beaucoup, Jacquie. Est-ce que votre rapporteur voudrait ajouter quelque chose?

Mme Holzman: Notre rapporteur est merveilleuse.

Mme Marie Trudeau (Secrétariat d'État): Le rapporteur, un peu comme Paul Thiele, trouve très difficile de tenir sa langue. Puisqu'il a déjà brisé la glace, je me contenterai d'ajouter que j'ai passé une matinée merveilleuse avec les experts et les spécialistes de notre groupe. Lorsque nous avons revu nos notes au déjeuner avec la mairesse Holzman, nous avons parlé davantage de la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Joan Westland disait que nous n'en avions pas beaucoup parlé ce matin.

Mais en nous penchant sur des exemples de partenariats réussis, particulièrement au palier local,—nous parlons souvent de choses nationales, mais il se passe des choses au palier local—nous avons de nouveau parlé avec beaucoup d'enthousiasme de la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées.

Le président: Je vous remercie. Nous allons maintenant passer aux questions et commentaires.

M. Randy Dickinson (directeur administratif, Conseil du premier ministre sur les stratégies en matière de santé, province du Nouveau-Brunswick): Tout d'abord, sauf le respect que je dois à Henry Enns, je viens du Nouveau-Brunswick, l'autre centre du Canada. Bien qu'on nous considère généralement comme une province démunie, j'ai pu constater que parmi tous les gens qu'on m'a présentés dans les 36 heures qui viennent de s'écouler, il n'y avait pas une

[Texte]

have a resource that we export and utilize, and that's people. I like to see the analogy transferred to this discussion about economic integration of persons with disabilities. They are a resource, a human resource that has been undervalued and underutilized, and a resource we can do something about.

My concern in participating in a forum like this is that we try to provide an opportunity for everybody to have their fair say and to discuss the problems. Once again, there is the buzzword in management circles about macro statements. These are general statements in trends and issues, and they never get down to the micro statements or the actual operational considerations where the tires hit the pavement. It is like the difference of painting a Picasso, the abstract painting that can be anything to anybody; whenever they want to change their minds about what it means, they go into the exhibit and interpret it a different way. I'm more a Norman Rockwell type of individual who likes to have something he can measure and he can see; it has a budget and it has a timetable. It has a way I can be accountable when I explain what I mean to other people.

With due respect, Mr. Chairman, I think our government at all levels could learn a lesson about the art field and maybe paint a few more Norman Rockwell plans and actions and strategies, and a little less on Picasso and the abstract and the generality.

I think we should be talking about some very specific things in terms of reforming our social programs and our service systems, so that we streamline the programs. We have a country, a national agenda and yet the programs are fragmented; they are not consistent from province to province, and when you do move from the Maritimes and go to another province you don't get the same types of support, the same level of support.

It makes a difference when you apply for assistance what your address is, what your age is, what type of disability you have been labelled with and how it was caused—whether it was an accident at work or on the way home from work, or whether you were born with it or whether it was a result of illness; whether you had insurance or whether you are covered by workers' compensation.

I think there is an opportunity to reform our system, not to scare people off about finding a new source of resources and dollars, but to take what we have in the system that is managed poorly, has very little outcome effect and has not really affected the quality of life for persons with disabilities in a significant way over a long period of time. Take those resources and creatively manage them in a better way, perhaps building on the strength of provincial and federal co-operation that recent constitutional debate has generated, and perhaps set the example at all levels, and not wait for every one of the partners to come on board, but for each part of the partnership to take their own initiative in bringing this into reality.

[Traduction]

seule personne d'Ottawa; la plupart venaient des Maritimes. Nous avons donc une ressource que nous utilisons et que nous exportons: les gens. J'aimerais qu'on tire le même parallèle dans cette discussion sur l'intégration économique des personnes souffrant d'une invalidité. Elles sont une ressource, une ressource humaine que nous n'avons pas su mettre en valeur, que nous avons sous-utilisée; mais nous pouvons changer la situation.

Dans une tribune comme celle-ci, il faut essayer de donner à chacun l'occasion de dire son mot et de participer à la discussion. De nos jours, il y a un nouveau mot à la mode dans les milieux administratifs: les macro-énoncés. Ce sont des déclarations générales sur les tendances et les problèmes, et l'on n'en vient jamais aux micro-énoncés, à l'examen des questions opérationnelles, du quotidien. C'est un peu comme une oeuvre de Picasso, qui, dans son abstraction, peut représenter différentes choses pour différentes personnes; quand on veut changer d'avis, il suffit d'aller revoir l'exposition et d'interpréter l'oeuvre différemment. Pour ma part, je serais plutôt un admirateur de Norman Rockwell, quelqu'un qui apprécie les choses mesurables et identifiables, celles qui obéissent à un budget et à un échéancier. Celles qui me permettent d'expliquer aux autres ce que je veux dire, et qui m'obligent à rendre des comptes.

Sans vouloir vexer personne, monsieur le président, tous nos gouvernements pourraient tirer une leçon importante du milieu artistique, et laisser de côté le style Picasso, avec ses abstractions et ses généralités, en faveur du style de Norman Rockwell dans leurs plans d'action et leurs stratégies.

Dans le débat sur la réforme des programmes sociaux et des systèmes de prestations des services qui doivent nous permettre de rationaliser nos programmes, il serait bon que nous abordions certains thèmes précis. Nous avons un pays, un programme politique national, et pourtant nos programmes sociaux sont morcelés; ils ne se ressemblent pas d'une province à l'autre, et même dans les Maritimes, d'une province à l'autre, le type et le niveau de soutien changent.

Lorsque vous demandez l'assistance sociale, vous obtenez quelque chose de différent selon votre adresse, votre âge, le type d'invalidité dans lequel on vous a classé, et sa cause—selon qu'il s'agit d'un accident au travail, ou d'un accident en rentrant du travail, ou selon que c'est une invalidité de naissance ou résultant d'une maladie; ou encore, selon que vous aviez une assurance privée ou bénéficiez de l'assurance sur les accidents de travail.

Nous avons maintenant une occasion de réformer le système, non pas dans le sens qu'il faut faire peur aux gens et les obliger à trouver de nouvelles sources de financement, mais plutôt dans le sens que nous pouvons prendre un système mal géré, qui a peu d'effets véritables à long terme sur la qualité de la vie des personnes atteintes d'une invalidité, et qu'en le gérant mieux, en s'appuyant peut-être sur l'esprit de collaboration fédéral-provincial qu'ont suscité les récents débats constitutionnels, et en donnant l'exemple à tous les niveaux, sans attendre que tout le monde accroche son wagon à la locomotive, on peut prendre chacun l'initiative et transformer cette idée en réalité.

[Text]

We need to see a concrete action-oriented plan in terms of the university system, the community college system, so that we have barrier-free access, with budgets and timetables to ensure that a greater number of students with disabilities not only get to community colleges and universities but complete the program so that they have marketable skills. We want more people hired and integrated into the labour market, not because they are in an employment equity program or because there is a pilot project. They are hired despite the disability, not because of the disability, because when the special status funding runs out, in many cases the job is gone too, and that is not really integration into the labour force.

We have 13.2% of the population that is not only the disabled people themselves, but look beyond that, as one of the speakers said this morning, to your friends, your family, your relatives, your neighbours. We have a big portion of the Canadian public that is directly and immediately affected by disability. They are not only a large source of potential labour participants, they are a large consumer source and a large political force that perhaps should begin to mobilize in that direction.

We talk about training persons with disabilities, and all of a sudden we are going to give every disabled person a computer and the world will be right. But we also have to recognize that not all disabled persons will participate in the labour force at the same level, or at the same level of academic performance. Certain types of disabilities in fact do not lend themselves to that type of immediate high-level skill development.

• 1615

Along with training disabled persons to the level that they wish to attain, we also have to train vocational counsellors, employment counsellors, the guidance counsellors in the school systems, the human resource people, the shop stewards, and others, not only to speak the language of employment equity and participation and equality, but to develop the strategies and the accommodations that make it work and put it into practice.

We can look to the federal government, for example, to take a very specific action on the VRDP legislation, which is the only disability-specific piece of legislation in Canada but has not been substantially altered since 1961 when it was introduced. Believe you me, there have been a lot of changes in Canada, in the workplace and in the education system since 1961, and I'm sure the members here are aware of that, but I think there are a few of the other people in the system who haven't quite grasped that. The situation has changed, and it's time to make the support system change with it.

We can look at reforming student aid. We can look at reforming the tax system so that we don't just create another bureaucracy and Manpower Office where you go in to see a professional to tell you what you need. What we need to do

[Translation]

Il nous faut un plan d'action concret sur les universités, les collèges communautaires, avec des budgets et des échéanciers, afin d'éliminer les obstacles aux études, pour qu'un plus grand nombre d'étudiants atteints d'invalidité puissent non seulement entreprendre des études collégiales ou universitaires, mais les terminer et acquérir des compétences qui leurs soient utiles sur le marché du travail. Nous voulons que les gens soient embauchés et intégrés dans le marché du travail en plus grand nombre, non pas aux termes d'un programme d'équité en matière d'emploi, ou dans le cadre d'un projet pilote. Nous voulons que les gens soient engagés en dépit de leur invalidité, et non à cause d'elle, car trop souvent, lorsque les fonds pour le projet spécial sont épuisés, le poste disparaît lui aussi; on ne peut pas parler dès lors d'une véritable intégration dans le marché du travail.

Il ne faut pas s'arrêter aux 13,2 p. 100 de la population que représentent les personnes atteintes d'invalidité, comme l'a dit un intervenant ce matin, mais il faut songer aussi à vos amis, votre famille, vos parents, vos voisins. Les Canadiens sont nombreux à être directement et personnellement touchés par l'invalidité. Les personnes atteintes d'une invalidité ne représentent pas seulement une énorme source de travailleurs potentiels, mais aussi un groupe important de consommateurs, une grande force politique qui devrait peut-être songer à se mobiliser.

On parle de former les personnes atteintes d'invalidité; il suffit de donner à chacun un ordinateur, et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes. Or, il faut bien reconnaître que toutes les personnes handicapées ne pourront pas participer au marché du travail dans la même mesure ni au même niveau. Certains types d'invalidités ne permettent pas l'acquisition immédiate de compétences de haut niveau.

En même temps que nous formons les personnes atteintes d'invalidité pour leur permettre d'atteindre le niveau qu'elles visent, nous devons également former des conseillers professionnels, des conseillers en matière d'emploi, des orientateurs scolaires, des responsables de ressources humaines, des dirigeants syndicaux, et tant d'autres, pour qu'on en se contente pas de parler d'équité en matière d'emploi, de participation et d'égalité, mais pour arrêter des stratégies et des mesures spéciales en vue de transformer ces beaux principes en réalité.

Prenons l'exemple du gouvernement fédéral, avec la Loi sur le PRPI, qui est la seule loi au Canada qui intéresse directement les personnes atteintes d'invalidité, et qui n'a pas été modifiée en profondeur depuis son adoption en 1961. Croyez-moi, depuis 1961, beaucoup de choses ont changé au Canada dans les milieux de travail et dans les systèmes d'éducation; je suis sûr que les députés ici présents en ont conscience, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. La situation a changé, et il est temps d'adapter les systèmes de soutien en fonction de ces changements.

On peut envisager de réformer les programmes d'aide aux étudiants. On peut envisager de réformer le régime fiscal afin d'éviter de créer une nouvelle bureaucratie, un nouveau bureau de l'emploi où l'on rencontrerait un col blanc chargé

[Texte]

is structure our system so the supports go to the individual, whether they work for the Royal Bank or whether they work for the local municipality, or whether they happen to be an executive assistant to one of our able Members of Parliament.

We've got to allow the supports to be based not on the label of the disability that you have but on the level of support that you need to be able to compete fairly on a level playing-field, again to get the job not because of your disability but despite it. I think we also have to do better work at promoting the positive things that are happening.

I've heard a lot of things today about companies and organizations that have effective integration and programs in place, and we never hear about the success stories. All we hear about are the begging and the complaining and the whining, but we never get around to asking and explaining how it works, and how it has worked over a period of time, not just in the pilot projects but in the companies that have been doing it for 30 or 40 years and nobody knows about it.

I think it's a question not of legislation to strengthen our court system, or to say, "we're going to sue you if you don't do what we ask", although we might. I think it's a question of fairness. I think the Canadian culture and the Canadian people are ready now. They understand more than they have in the past. If we put in place a proposal for action, a strategy for change at the political level, I think you'll see that support in the public, not only to give it support in principle but some of the surveys indicate they're even prepared to accept tax increases if that is what it takes.

If you spend that money on disabled people and the programs that enable them to improve the quality of life, and not use it for enhancing the pension plan for MPs, I think we could save a lot of money right there that might be better used.

We've been consulted to death. We've painted enough Picassos. We know the problems. We've suggested some solutions. Why wait for the next election? Why wait for the next special decade? Let's do something about it now. I hope that the report from this forum will not just talk about the issues but will talk about the solutions.

The Chairman: Thank you very much, Randy. You've obviously impressed your colleagues here this afternoon.

The chairman has three names of persons who would like to ask questions, but if our panel wants to respond to Mr. Dickinson please feel free to do so, but briefly. We have only about five minutes left until we move on to the next element.

A voice: I don't think Randy needs a response. The points he raised were raised in one fashion or another, certainly in our discussions, and I think he articulated them for us extremely well. Thank you, Randy.

[Traduction]

de vous dire ce dont vous avez besoin. Le système doit être structuré de façon à apporter le soutien directement à l'individu, qu'il soit employé à la Banque royale, auprès de la municipalité, ou qu'il soit l'adjoint administratif d'un de nos députés valides.

Il faut que les systèmes de soutien soient fondés non pas sur le type d'invalidité, mais plutôt sur le niveau d'aide dont vous avez besoin pour vous trouver sur un pied d'égalité avec les autres travailleurs; encore une fois, pour vous permettre d'obtenir le poste non pas en raison de votre invalidité, mais malgré elle. Il nous faudra aussi faire une meilleure promotion des événements positifs.

On a dit beaucoup de chose aujourd'hui à propos d'entreprises et d'organismes qui ont ait en place des programmes efficaces d'intégration; on n'entend jamais parlé des cas de réussite. On ne nous parle que de ceux qui quémangent, se plaignent et geignent, mais nous ne prenons jamais la peine de demander, ni d'expliquer, comment le système fonctionne, comment il fonctionne depuis un certain temps déjà, pas seulement dans le cadre de projets-pilotes, mais dans les entreprises qui ont un mécanisme en place depuis 30 ou 40 ans, et que tout le monde ignore.

Il ne s'agit pas d'adopter des lois qui conféreront plus de pouvoirs aux tribunaux, ni de dire «si vous ne nous donnez pas ce que nous voulons, nous vous traînerons devant les tribunaux», bien que ce soit une possibilité. Mais c'est avant tout une question d'équité. La société et la culture canadiennes sont à présent prêtes. Elles sont plus ouvertes que par le passé. Si l'on proposait un plan d'action, une stratégie de changement au niveau politique, on s'apercevrait—je pense—que le public y est favorable, et qu'il est prêt à l'appuyer non seulement en principe, mais, selon des sondages, à aller jusqu'à accepter une augmentation des impôts, si besoin était.

Si cet argent était affecté aux personnes handicapées, aux programmes qui leur permettraient d'améliorer la qualité de leur vie, et non pas la qualité des régimes de pensions des députés, il y aurait là des sommes importantes qui pourraient être mieux utilisées.

On nous a consultés jusqu'à plus soif. On a créé assez de Picassos. Nous connaissons tous les problèmes. On a suggéré des solutions. Pourquoi attendre les prochaines élections? Pourquoi attendre la prochaine décennie spéciale? Agissons dès maintenant. J'espère que votre rapport ne se contentera pas d'aborder les problèmes, mais qu'il présentera aussi des solutions.

Le président: Je vous remercie, Randy. De toute évidence, vous avez beaucoup impressionné vos collègues ici présents cet après-midi.

J'ai trois noms sur ma liste, mais si le panel souhaite répondre à M. Dickinson, ne vous gênez pas, mais soyez bref. Il ne nous reste que cinq minutes, à peu près, avant de passer au point suivant.

Une voix: Je ne crois pas que Randy ait besoin de réponse. Nous avons, dans nos propres discussions, soulevé d'une manière ou d'une autre tous les points qu'il a su si bien vous présenter. Je vous remercie, Randy.

[Text]

The Chairman: We have three names and we have about five to ten minutes at the most, I think. The first is Keith Hambly, then Valérie Bourgeois and then Dr. David Symington. We'll start off with you first, Keith.

Mr. Keith Hambly (Executive Director, A-WAY Express, Toronto): I'm quite encouraged particularly by your group in trying to build the partnerships with unlikely partners, but I like the term equal partners better. I would encourage not only this group but the committee as a whole to recommend working with organizations, as Randy said, that have had successes in the business world in terms of consumer survivor, or organizations or businesses that have been developed and are run by people with disabilities, or consumer survivors of the mental health system.

We have a lot to learn from traditional business, if you will, on how to do marketing, and the nuts and bolts of business operations. I think they have a lot to learn from us in terms of our employment models, and certainly on the buzzword of this afternoon, employee empowerment.

• 1620

That would be my contribution to this. I don't want to take up too much more time.

The Chairman: Thank you very much, Keith.

Does the panel wish to respond? No?

We'll move on, then, to Valérie Bourgeois.

Mr. Valérie Bourgeois (Vice-President, International Association of Machinists and Aerospace Workers): First, I want to thank the panel for giving labour credit for the inroads we have made into reintegrating people who were injured on the job, but the credit I would really like to have as an organization is for the disabled whom we have placed on jobs in both Montreal and Vancouver. If I'm identifying only two areas, Montreal and Vancouver, this is because unfortunately those are the only places where we've been able to put our program into operation.

I also want to take this opportunity to thank the CEIC for the subsidies they have given us to be able to make this program a successful one. In the last few years we have placed several thousand people in jobs, and I felt I just couldn't stand here and let that report go by without making that comment.

Ms Carr: A lot has been said about the role of labour, and in fact we spoke about that in our group, but we also talked about the necessity for management to make a commitment to any changes in attitudes and changes in creating employment opportunities.

In fact, Mr. Dickinson, we didn't do much whining in our group, but we did talk about some specific positive things that are happening. But they're not happening with only one segment. In fact, the private sector, small businesses, the labour movement, and the other groups we've mentioned must work together. So, to both of you, it is a partnership and all segments of society have to be there or otherwise it will be an unbalanced partnership.

[Translation]

Le président: J'ai trois noms sur la liste, et nous n'avons que cinq à dix minutes au plus. Il y a d'abord Keith Hambly, puis Valérie Bourgeois, suivis de M. David Symington. Keith, vous avez la parole.

M. Keith Hambly (directeur administratif, A-WAY Express, Toronto): J'ai trouvé particulièrement encourageantes les paroles de votre groupe lorsque vous recommandez d'établir des partenariats avec des partenaires peu probables, bien que je préfère le terme de partenaires égaux. J'encourage non seulement ce groupe, mais le comité tout entier, à recommander la collaboration avec des organismes qui, comme l'a dit Randy, ont réussi dans le monde des affaires, ou encore des organismes ou des entreprises qui ont été créés et qui sont gérés par des personnes atteintes d'une invalidité ou par des rescapés du système de santé mentale.

Les entreprises traditionnelles peuvent nous en apprendre long sur la commercialisation, les détails des opérations commerciales. Elles ont beaucoup à apprendre de nous dans le domaine de l'embauche, et certainement dans ce domaine dont on a beaucoup parlé cet après-midi, la responsabilisation des employés.

C'est tout ce que je dirai. Je ne veux pas parler trop longuement.

Le président: Je vous remercie, Keith.

Les membres du panel souhaitent-ils répondre? Non?

Alors je donne la parole à Valérie Bourgeois.

M. Valérie Bourgeois (vice-président, Association nationale des machinistes et des travailleurs de l'aérospatiale): Tout d'abord, je tiens à remercier les membres du panel d'avoir reconnu l'oeuvre des syndicats dans la réintégration des victimes d'accidents du travail; mais je voudrais surtout que l'on reconnaisse les efforts que nous avons déployés pour placer des personnes atteintes d'invalidité dans des postes à Montréal et à Vancouver. Si je ne mentionne que Montréal et Vancouver, c'est que malheureusement ce sont les deux seuls endroits où nous avons pu mettre le programme en place.

Je profite également de cette occasion pour remercier la CEIC des subventions qu'elle nous a accordées pour la réalisation de ce programme. Au cours des dernières années, nous avons pu placer plusieurs milliers de personnes, et je ne pouvais pas passer cela sous silence.

Mme Carr: On a beaucoup parlé du rôle des syndicats, et nous en avons d'ailleurs parlé dans notre groupe, mais on a aussi dit que le patronat doit s'engager fermement à changer les attitudes et à créer des possibilités d'emploi.

De fait, monsieur Dickinson, on n'a pas beaucoup gémi dans notre groupe; on a plutôt parlé des aspects positifs. Ils ne sont pas le privilège d'un seul secteur. Le secteur privé les petites entreprises, les syndicats et tous les autres groupes cités doivent travailler de concert. Je vous dirai donc à tous deux que si c'est un partenariat, il faut que tous les éléments de la société y participent, sans quoi il sera déséquilibré.

[Texte]

Mr. Bourgeois: That's the point I was making. The jobs I'm talking about and the people we've placed are not part of the labour movement. They're outside people. They're outside disabled people, but we felt that we had to look after them. That's why we're here. We feel that there's something to be done for them, and I think we should get at least that credit.

The Chairman: Shirley, did you have a brief intervention on this same area?

Ms Carr: It's simply to respond to Randy on one point about the level playing-field. He raised that issue in our committee also. I just want you to know that the level playing-field is not good enough for us. We want to have more than the level playing-field, because we know what that means. It means that you get the minimum and it stays there forever. That is not what we're looking for.

The Chairman: Dr. Symington, I know you, and I'm going to cut you off if you talk too long. Then Gary McPherson, from Alberta, wants to have the last word.

Dr. David Symington (Department of Rehabilitation Medicine, Burr Wing, Kingston General Hospital): I'm wanting to respond to Joan Westland's comment about how we can ensure the process works and to Randy's comments by suggesting that really what this is all about today is the need to establish a national goal, and I would suggest that the goal we are looking at is reducing the rate of unemployment among employable persons with disability to the same rate that it is for the general population.

Now, we've seen that measured on two occasions, and on both occasions the difference was in the order of twice the rate for the general population. The first time that figure came out, I had a look at it and said, if that rate applied evenly across the country, then it would mean that in Kingston and area, the region where we provide vocational services, we'd need to restore twice as many people to employment as we do annually.

I don't think that's an unattainable goal, and I would suggest that by trying to break down those statistics into different cities and regions of our country, we would create a challenge, a sense of competition, and the commitment this group is looking for. Surely we're not afraid to tackle that. Surely we're not afraid to set ourselves a concrete goal, as Randy called for. Surely we're prepared to compete community with community, city with city, and province with province and find who's doing the better job, learn from them, and in that way make a better life for the persons who are currently struggling to overcome a disability.

The Chairman: Thank you very much. I'm sure the panel won't debate that either. Am I right?

Finally, Gary McPherson.

• 1625

Mr. Gary McPherson (Premier's Council on the Status of Persons with Disabilities, Province of Alberta): I'm not going to take too much time, Mr. Chairman, but I want to re-emphasize what Randy has said. Being from Alberta, I

[Traduction]

M. Bourgeois: C'est ce que je disais. Les emplois dont je parle et les gens que nous avons placés ne sont pas membres des syndicats. Ils viennent de l'extérieur. Ce sont des personnes handicapées qui viennent de l'extérieur, mais nous nous sommes sentis investis de la responsabilité de leur venir en aide. C'est la raison pour laquelle nous sommes ici. Nous estimons qu'on peut faire quelque chose pour les aider, mais nous voulons au moins que ce soit reconnu.

Le président: Shirley, voulez-vous dire quelque chose à ce propos?

Mme Carr: Je tenais simplement à répondre à Randy à propos de l'égalité des chances dont il a parlé. La question a aussi été soulevée dans notre comité. Sachez que l'égalité des chances ne nous suffit pas. Nous réclamons davantage, parce que nous savons bien ce que cela veut dire. Ça veut dire qu'on vous donnera le minimum et que vous resterez bloqués là à tout jamais. Ce n'est pas ce que nous recherchons.

Le président: Docteur Symington, je vous connais, et si vous parlez trop longtemps, je vous interromprai. Ce sera ensuite le tour de Gary McPherson, de l'Alberta, qui veut le dernier mot.

Dr David Symington (Département de médecine physique et de réadaptation, aile Burr, Hôpital général de Kingston): Je voulais répondre à ce que disait Joan Westland à propos du fonctionnement du système, ainsi qu'à Randy; ce dont nous avons surtout besoin aujourd'hui, c'est d'un objectif national, et cet objectif doit la réduction du taux de chômage parmi les personnes frappées d'invalidité qui sont capables de travailler, jusqu'à le ramener au même niveau que le taux établi pour la population en général.

Le taux de chômage des personnes handicapées a été mesuré deux fois, et à chaque fois il s'est avéré être le double de celui de la population générale. La première fois que j'ai eu connaissance des chiffres, j'ai pensé: si la répartition est égale à l'échelle du pays, ça voudrait dire que dans la région de Kingston, celle où nous offrons des services de réadaptation professionnelle, il faudrait que chaque année, nous aidions deux fois plus de personnes que nous ne le faisons actuellement à entrer sur le marché du travail.

Je ne pense pas que ce soit possible, mais je pense qu'en ventilant ces chiffres et en les publiant par ville et par région, on lancerait un défi, on donnerait un sentiment de compétitivité, on créerait la volonté que recherche ce groupe. La gageure ne doit pas nous effrayer. Nous n'avons pas peur, n'est-ce pas, de nous fixer un objectif concret, comme l'a demandé Randy. Je ne doute pas que nous soyons prêts à nous concurrencer, de ville à ville, de province à province, pour voir qui fait le plus, pour tirer la leçon des expériences de chacun et parvenir ainsi à offrir une vie meilleure à tous ceux qui luttent actuellement pour surmonter leur invalidité.

Le président: Je vous remercie. Je suis sûr que les membres du panel n'auront rien à redire, n'est-ce pas?

Et pour conclure, je donne la parole à Gary McPherson.

M. Gary McPherson (Conseil du premier ministre sur la condition des personnes atteintes d'invalidité, province de l'Alberta): Je serai bref, monsieur le président, mais je tiens à souligner ce qu'a déjà dit Randy. Venant de l'Alberta, je

[Text]

think we feel the same things out west as he does in the east. One thing that can be done, and done soon, is to rationalize and harmonize all the policies and programs at both a federal government and a provincial level. If we don't do that, it doesn't matter what we decide in this room, we'll only be getting about 10¢ for every dollar we spend.

We have to maximize our resources and the federal government has to show meaningful leadership in a visible way. Many things need to be done, but they can start by doing that. As an example, he pointed to the VRDP, but that along with the Canada Assistance Plan program were designed when most people were institutionalized. There were no expectations of them or by them. We need to re-design the whole system. We can put as much money into it as we want, but unless we do that we're not going to come up with anything more on the other end.

You know my views on the national strategy program. I feel that's the weakness in it; we're not getting at the root of the problem; we're trying to put a band-aid on the big toe while the patient's dying from a major illness.

The Chairman: Thank you very much, Gary. Is there any reaction from our panel? At this point, may I thank the panel, Jacquie, Charles, Joan and Marie, for all the work you put into your session with us both now and this morning.

The chair senses that if we'd had more than four executive sessions we'd have had trouble getting through the afternoon, because the enthusiasm is increasing as the sessions progress.

The next item on the program of the committee this afternoon is to bring the members themselves up here so that I can have the pleasure of introducing them to you and also give them a chance to either ask questions or hear further from you for a few moments.

It isn't often that the committee has a panel of witnesses in the neighbourhood of 70 or 75, as we have today. This is a glorious chance for my colleagues to make use of this opportunity. Sometimes we spend time asking a lot of questions, but we also spend a lot of time listening. Today I want to congratulate my colleagues on listening so well. They have not spoken a word yet, I guess. They deserve to be commended. As politicians, they don't find it easy to sit that long and to listen.

Let me start with Neil Young, from Toronto's Beaches—Woodbine. Neil was first elected in 1980. He joined the Special Committee on Disabled and Handicapped that came out with the *Obstacles* report. He has been consistently on our committee under its various titles since 1980. He is a very valuable member of our committee. By the way, Neil is also a vice-chairman of the committee.

Next to Neil is Louise Feltham from Wild Rose, Alberta. She was elected in 1988. She has made excellent contributions to the committee since she was appointed three years ago.

Jean-Luc Joncas, from Matapédia—Matane, Quebec, comes from a background where he has dealt with disabled people over the years. He is also a vice-chairman of our committee. He was elected in 1988. He's making a real contribution because of his background knowledge.

[Translation]

crois que nous éprouvons, dans l'Ouest, les sentiments qu'il a décrits pour l'Est. On peut faire, sans tarder, rationaliser et harmoniser toutes les politiques et tous les programmes aux échelons fédéral et provincial. Sans cela, quoi que nous décidions ici, nous n'obtiendrons qu'un résultat de 10 p. 100.

Il faut utiliser au mieux les ressources dont nous disposons, et le gouvernement fédéral doit clairement montrer l'exemple. Il y a beaucoup de choses à faire, mais on peut commencer par là. Par exemple, il a mentionné le PRPI, mais c'est un programme qui, comme le régime d'assistance public, a été conçu alors que la plupart des gens étaient dans des établissements hospitaliers. On n'attendait rien d'eux et ils n'attendaient rien. C'est le système tout entier qui doit être repensé. On pourra y consacrer tout l'argent qu'on voudra, s'il n'est pas transformé, cela ne nous donnera rien de plus.

Vous savez ce que je pense d'une stratégie nationale. Selon moi, c'est là que se situe le point faible; nous ne nous attaquons pas à la cause du problème; nous nous contentons d'appliquer un pansement tandis que le malade se meurt.

Le président: Je vous remercie, Gary. Les membres du panel souhaitent-ils répondre? Je tiens à remercier Jacquie, Charles, Joan et Marie de l'énergie qu'ils ont consacrée à notre séance de ce matin et de cet après-midi.

J'ai l'impression que si nous avions organisé plus de quatre séances nous aurions eu du mal à conclure cet après-midi, car l'enthousiasme augmente au fur et à mesure des séances.

Maintenant, il me reste à demander aux membres du comité de s'approcher pour que je puisse vous les présenter et leur donner à tous la possibilité de vous poser des questions, et vous donner la possibilité de leur faire part de quelques autres remarques.

Ce n'est pas chose commune pour notre comité d'avoir 70 ou 75 témoins comme aujourd'hui. C'est là pour mes collègues une chance en or. Nous consacrons souvent beaucoup de temps à poser des questions, mais nous écoutons aussi beaucoup. Aujourd'hui, je tiens à féliciter mes collègues d'avoir si bien écouté. Ils n'ont pas encore dit un seul mot, je crois. Ils méritent nos félicitations. Ça n'est pas facile pour un politique de se taire si longtemps.

Je vais commencer par Neil Young, de Beaches—Woodbine, à Toronto. Il a été élu à la Chambre des communes en 1980. Il était membre du comité spécial concernant les invalides et les handicapés qui a produit le rapport *Obstacles*. Il est membre de notre comité, sous ses diverses incarnations, depuis 1980. Sa participation nous est précieuse. Neil est d'ailleurs vice-président du comité.

À côté de lui, Louise Feltham, qui vient de Wild Rose en Alberta. Elle a été élue en 1988 et apporte une contribution précieuse au comité depuis trois ans.

Jean-Luc Joncas, de Matapédia—Matane au Québec a, par son expérience professionnelle, une longue habitude des personnes handicapées. Il est également vice-président du comité. Il a été élu en 1988, et son expérience et ses connaissances nous sont vraiment fort utiles.

[Texte]

Allan Koury is from Hochelaga—Maisonnette in the province of Quebec. He is very bilingual and a bit of an agitator on the committee sometimes. He likes to agitate a lot of people. It's a good element to have on the committee. We're certainly pleased to have him here with us today.

I guess the only persons missing are Beryl Gaffney from Nepean and Beth Phinney. Beth was here. Beth Phinney is from Hamilton Mountain. She is the critic for the disabled for the Official Opposition. Beryl Gaffney, from Nepean, who also was elected in 1988, is the critic for the Official Opposition on human rights. They both have an important role to play in our committee, since we have those two aspects in our mandate. They were here earlier today, but I'm sure that duties in the House or wherever have probably called them away.

• 1630

The chair anticipates that in the next 20 minutes or so the committee may want to put forward a motion, but in the meantime if there are any questions for our witnesses or if the witnesses have any further suggestions or proposals to make to the committee, the chair will try to recognize you.

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): I have no questions. I heard what I wanted to hear this morning. I believe we're on our way and doing a fine job.

M. Joncas (Matapédia—Matane): Je n'ai pas de questions, mais je trouve que la journée a été extrêmement enrichissante et intéressante. Je pense qu'elle devra se répéter à l'occasion, car on a besoin d'approfondir certains sujets.

J'aimerais présenter une motion tout à l'heure.

The Chairman: We'll come to that in a moment.

Mrs. Feltham (Wild Rose): I would again like to emphasize what the chairman has so ably said today, and that is to thank you for your participation. On a Monday and with such busy people, I know it wasn't easy. We appreciate the contribution you have made. We have listened intently to what you have said—the recommendations, the ideas. I am sure that over the next few months we will be discussing these as a committee. I think before very long we will be making a recommendation to the House on some of today's recommendations and ideas.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I think it should be said that in the twelve years that I have sat in the House of Commons, this is the first time, in my experience, that we've had such a diverse group come together under the auspices of a standing committee of the House of Commons. When we first discussed several months ago to bring the business community, the corporate sector, the trade union movement, the disabled groups, NGOs, people from other political parties together to try to focus our attention to get things moving, I wasn't sure what would happen, to be quite frank with you. Today has just been an amazing experience. I think it worked. I think there now is a level of understanding

[Traduction]

Allan Koury représente la circonscription d'Hochelaga—Maisonnette, dans la province de Québec. Il est parfaitement bilingue, et il n'est pas toujours un membre de tout repos. Il aime beaucoup brasser les choses. C'est un bon élément de notre comité. Nous sommes heureux de le compter parmi nous aujourd'hui.

Il ne manque que Beryl Gaffney, de Nepean et Beth Phinney. Beth était ici plus tôt. Beth Phinney représente Hamilton Mountain et elle est porte-parole de l'Opposition officielle sur les questions concernant les handicapés. Beryl Gaffney, qui représente Nepean, a elle aussi été élue en 1988. Elle est porte-parole de l'Opposition officielle en matière de droits de la personne. Toutes deux jouent un rôle important dans notre comité dont le mandat couvre ces deux questions. Elles étaient présentes plus tôt dans la journée, mais elles ont sans doute été appelées à la Chambre ou ailleurs.

J'imagine que dans les quelque 20 minutes qui vont suivre, le comité souhaitera proposer une motion; en attendant, si les députés ont des questions à poser à nos témoins, ou si ceux-ci souhaitent faire d'autres suggestions ou propositions, j'essaierai de vous donner la parole.

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Je n'ai aucune question. J'ai entendu ce matin tout ce que je souhaitais entendre. Je pense que nous sommes bien lancés pour faire un bon travail.

Mr. Joncas (Matapédia—Matane): I have no questions either, but I would like to say that I found this experience extremely interesting and enriching. We should do it again because some issues should be looked at in more detail.

I would like to propose a motion later on.

Le président: Nous y viendrons.

Mme Feltham (Wild Rose): Je tiens à réitérer les remerciements que le président a si bien exprimés. Je sais bien qu'il ne vous pas été facile de participer, un lundi, avec toutes les occupations que vous avez. Nous vous remercions de votre collaboration. Nous avons écouté attentivement vos recommandations, vos idées. Je suis certaine qu'au cours des prochains mois nous en reparlerons en comité. Avant longtemps, nous allons probablement déposer une recommandation à la Chambre qui englobera certaines des recommandations et des idées présentées aujourd'hui.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je tiens à dire qu'en 12 ans d'expérience à la Chambre des communes, c'est la première fois que je vois un groupe aussi diversifié réuni sous les auspices d'un comité permanent de la Chambre des communes. Quand il y a quelques mois, on a parlé pour la première fois de réunir des représentants des milieux d'affaires, des entreprises, des syndicats, des associations d'handicapés, des ONG, et des divers partis politiques pour essayer de mettre quelque chose en mouvement, je n'étais pas certain de ce qui se passerait, je vous l'avoue. L'expérience que j'ai vécue aujourd'hui est extraordinaire. Cela a marché. Il me semble qu'il y a maintenant entre les

[Text]

between a whole number of groups that are represented in this particular room that perhaps wasn't there before.

There are individuals here who, I'm sure some people have discovered, actually don't have horns. There is a willingness to form partnerships, which has been mentioned so often today and last night. If I had one recommendation to make, apart from the report that this committee will obviously be making to the House, I think it would be that we should not lose the momentum and understanding that we gained last night and today. Perhaps before too long I would like to get the same groups back to reflect on these experiences, perhaps not in such a formalized way as we did today, but I think it would be a worthwhile thing.

Certainly in the group I was in this morning, there were a number of people who had never been exposed to the debate before. It would be interesting to come back in six or nine months and have a discussion about whether or not what happened today was useful to them in their lives and whether or not some of the ideas that were discussed here today have in fact been implemented.

• 1635

The Chairman: Beth, in your absence I took the liberty of introducing you and telling the group where you came from, but we would welcome a comment or two from you now. I mentioned that you're the critic on disability for the Official Opposition.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): It's hard to get a Member of Parliament to speak for only one minute. I'll try to speak for 30 seconds.

I hope that we'll see some action out of this. Somebody recommends that we should come back, maybe the same people or part of the group, and I hope that you people will take some initiative, as well as us trying to get things done up here. I hope that you will take some initiative in all your fields and give us some feedback about what's happening.

The Chairman: Jean-Luc, you indicated a desire to move a motion. The chair will recognize you now.

M. Joncas: Monsieur le président, je propose que le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées présente un rapport à la Chambre des communes sur les questions soulevées au cours du forum parlementaire «Des choix rentables pour tous».

The Chairman: Is there a seconder for that motion? We've got lots of seconders. Mr. Koury, Mr. Young. I think all the committee wants to second that idea.

Is there any further discussion of that motion? It was moved by Joncas and seconded by several committee members that the committee do present a report to Parliament on the issues raised during the parliamentary forum 1992 entitled "Profitable Choices for Everyone".

Motion agreed to

The Chairman: Thank you very much, colleagues. I think the group here will appreciate the fact that your decision to move and pass that motion is indeed a wise one.

[Translation]

divers groupes représentés ici aujourd'hui une meilleure compréhension que par le passé.

On s'est rendu compte, j'en suis sûr, que ceux d'en face ne sont pas diaboliques. Comme on l'a dit si souvent aujourd'hui et hier soir, la volonté existe désormais de former des partenariats. Si je peux recommander une chose, mis à part le dépôt d'un rapport par le comité à la Chambre, bien sûr, ce serait que l'on s'efforce d'entretenir l'énergie et la compréhension suscitées hier soir et aujourd'hui. Il serait peut-être bon que les mêmes groupes se retrouvent dans quelque temps pour faire le point sur leurs expériences, peut-être dans un cadre moins officiel; ce serait sûrement utile.

Le groupe auquel j'ai participé ce matin comptait un certain nombre de participants qui, jusqu'ici, n'avaient pas participé au débat. Il serait bon de nous retrouver dans six ou neuf mois pour voir si l'expérience d'aujourd'hui a eu des répercussions utiles dans leur vie, pour voir si les idées débattues ici ont été appliquées.

Le président: Beth, je me suis permis en votre absence de vous présenter, de dire au groupe d'où vous venez, mais si vous voulez dire quelques mots, vous êtes la bienvenue. J'ai déjà dit que vous étiez porte-parole en matière d'invalidité pour l'Opposition officielle.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Demander à un député de ne parler qu'une minute, c'est demander l'impossible. Je tâcherai de m'en tenir à 30 secondes.

J'espère que des gestes concrets sortiront de toutes ces discussions. Quelqu'un a suggéré que les participants, ou une partie d'entre eux, se réunissent à nouveau dans quelque temps, et j'espère que vous prendrez des initiatives, tout comme nous essayerons d'obtenir des résultats de notre côté. J'espère que dans vos domaines respectifs, vous prendrez des initiatives et que vous nous tiendrez au courant des événements.

Le président: Jean-Luc, vous aviez dit que vous souhaitez déposer une motion. Vous avez la parole.

Mr. Joncas: Mr. Chairman, I move that the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons submit a report to the House of Commons on the issues raised during the parliamentary forum entitled "Profitable Choices for Everyone".

Le président: Quelqu'un appuie-t-il la motion? Beaucoup de monde. M. Koury, M. Young. C'est le comité tout entier qui voudrait appuyer l'idée.

Y a-t-il des commentaires à propos de la motion? M. Joncas, appuyé par plusieurs membres du comité, propose que notre comité présente un rapport à la Chambre des communes sur les questions soulevées au cours du forum parlementaire de 1992 «Des choix rentables pour tous.»

La motion est adoptée

Le président: Je vous remercie, chers collègues. Tout le monde ici reconnaîtra que cette motion était fort bien avisée.

[Texte]

I have just a couple of items to raise. Some of you will know by your program that the committee took the liberty of inviting the leaders of the three major parties in the House or their deputies to be here at 5.15 p.m. just to say a few words and to say hello to all of you who've come so far and spent the full day with us. We expect them to be here about 5.15 p.m. They will be introduced again by the Speaker, who, as you know, is co-hosting this event.

Before that, though, I want just to bring to your attention something that I hope you won't forget. It's probably a given in a way, but even though this day is drawing to an end, the process of working together has to continue for all of us. So I want to invite each and every one of you who have been here either as participants or as observers to feel free to write to our committee in care of anybody you would like—the clerk, the researchers, or myself—with any ideas you may have, or telephone to one of our staff. This isn't the be-all and the end-all, as some of my colleagues have intimated, so we would welcome any further ideas, and that would be helpful to us.

I'm not going to try to summarize what's happened this afternoon. There have been a host of recommendations. We pay our two research staffers who are with us today to do that sort of thing. It's all been recorded and they're going to be taking a very close look at the transactions of today, as will the members of the committee. Nonetheless, we want any further input you would have.

At this time I would also like to take the opportunity to thank some people who have been very involved with this whole event. We put together a committee that consisted of our two researchers, Dr. Bill Young and Nancy Holmes, along with our newly arrived clerk, who came with us after we got under way on this, if I'm not mistaken. Lise Laramée has been most competent and most effective in the assistance she's given to our committee.

Involved with these three people with me today were two or three others. My own researcher sort of vacated his job in my office for the last number of weeks. It isn't doing much for my constituency, I have to tell you, but he's been very helpful in co-ordinating the work of all the staff, along with Skip Brooks.

Skip Brooks plays a role in the background. He's probably not even here now, but he comes from the Secretary of State. He worked with our committee way back in 1980 that Neil Young was referring to, and has always maintained a deep interest in the needs of disabled people and of native people. He has been a big help in organizing and putting ideas together for this committee.

The chair particularly wants to thank that inner committee for the work they've done. What they've achieved has not been without the help of many others on the Hill. I refer to the staff of the committees directorate in the person of Monique St-Amour, who is a secretary, and Michel Quevillon, who is an administrator officer in the committees directorate.

[Traduction]

Je voudrais mentionner une ou deux choses. Certains d'entre vous auront constaté, en consultant le programme, que le comité a prit la liberté d'inviter les leaders des trois principaux partis à la Chambre, ou leur adjoint à venir dire quelques mots et à saluer tous les participants venus de si loin pour passer la journée avec nous. Ils devraient être ici vers 17h15. Le Président de la Chambre qui, comme vous le savez, est le co-hôte du forum vous les présentera.

Mais auparavant, je voudrais vous signaler une chose que vous n'oublierez pas, je l'espère. Cela va sans doute de soi, mais je tiens à dire que si la journée touche à sa fin, le processus de collaboration, lui, doit continuer. Je tiens donc à inviter chacun des participants, ou observateurs, à écrire au comité—à la greffière, aux attachés de recherche, ou à moi-même—pour nous transmettre vos idées; vous pouvez aussi nous téléphoner. Ce forum n'est pas la solution définitive, comme l'ont laissé entendre certains de mes collègues, et nous restons donc à l'écoute de vos idées, qui nous seraient fort utiles.

Je ne tenterai pas de résumer les discussions de cet après-midi. Nous avons reçu un grand nombre de recommandations. Nos deux attachés de recherche, ici présents, sont payés pour faire ce genre de chose. Tout a été enregistré, et ils vont analyser la discussion, comme le feront aussi les membres du comité. Nous vous demandons cependant de continuer à nous transmettre vos idées.

Je voudrais aussi profiter de l'occasion pour remercier les personnes qui ont contribué à l'organisation du forum. Nous avons créé un comité constitué de nos deux attachés de recherche, Bill Young et Nancy Holmes, ainsi de notre nouvelle greffière, qui s'est jointe à nous en cours de route, sauf erreur. Lise Laramée s'est montrée extrêmement compétente et efficace.

Deux ou trois autres personnes leur sont venues en aide. Mon propre attaché de recherche, qui depuis quelques semaines a délaissé ses responsabilités dans mon bureau. Je dois vous avouer que nous n'avons pas été très utiles à mes électeurs, mais il a beaucoup aidé à coordonner le travail des autres membres du personnel, avec l'aide de Skip Brooks.

Celui-ci oeuvre en coulisse; il n'est probablement pas ici actuellement. Il nous vient du Secrétariat d'État et a déjà travaillé avec notre Comité en 1980, pour le projet dont a parlé Neil Young. Il a toujours manifesté un profond intérêt pour les besoins des personnes handicapées et des autochtones. Il nous a beaucoup aidé dans l'organisation de ce comité.

Le président tient tout particulièrement à remercier le comité directeur. Mais celui-ci n'aurait pas réussi dans son entreprise sans l'aide de nombreux autres collaborateurs sur la Colline. Je veux parler du personnel de la direction des comités, et plus particulièrement de Monique St-Amour, secrétaire, et de Michel Quevillon, agent d'administration.

[Text]

Then we have the House of Commons broadcasting service that has made it possible for this to happen. It isn't often that this kind of committee event is televised and it does involve the co-operation of the broadcasting and the accommodation branches of the House of Commons under Mr. Speaker.

We have had the interpreters in both official languages. We have had the translators for those who have hearing impairment. Not only was the Speaker himself, of course, co-sponsoring and hosting this, but Terry Collins and Carmen Trudel in his office worked very closely with our committee on the total planning. I may have overlooked somebody, and I do apologize if I have, but you can see the extent.

Finally, there is one other person whom we brought on board specially for this event and that is Michèle Tremblay. Many of you will have spoken to Michèle. Michèle came on board when we realized that we were going to have this event today. She has a lot of expertise, particularly in the communications field and in the marketing of ideas and so on. She took over the role of sort of putting the whole thing together with the help of the people around me and the others whom I have mentioned. Michèle, we particularly thank you for the work that you've done. It has been a great asset indeed.

Finally, we thought it appropriate that there might well be some people from the participant group who felt they would be willing to say a few words to sum up the afternoon prior to the arrival of our leaders.

Unless my staff here has some other suggestion, I would like to call upon these three people whom we've identified. We tried to identify people who represent a cross-section of those of you who are here—anglophones, francophones, males and females, those who are disabled, those who are from the business community, and so on—and we think we've done a reasonably good job.

The first one would be Brien Gray, then Nicole Desormeaux, and finally Len Mitchell. The floor is now yours, Brien. Feel free to expound for five or ten minutes.

Mr. Gray: Representing one-third of the people you've asked to come up here, I can't feel that I'm really going to represent adequately the broad cross-section this afternoon, but I would like to say that it's been a day that I entered into not really knowing what the outcome would be. I am sure that was also the experience of the committee.

It's a very unusual event where I'm invited to come to speak about topics I don't claim to be an expert on, but I'm extremely interested in them and am involved in them. There wasn't any particular structure. We were given very few instructions as chairs or as participants, and I think that was really what you were after. I think you felt that you wanted to bring a certain spontaneity and genuineness to the process and not stay with preconceived notions coming to the table.

If our session was any reflection of that, that was exactly what happened. We had very articulate and capable people who spoke from the heart, and I think very much in a solutions oriented fashion. People were, to use Joan's words, committed to trying to find answers to the questions presented.

[Translation]

Il y a également le service de radiodiffusion de la Chambre grâce auquel le forum a pu être télévisé. Il est rare qu'une réunion de comité comme celle-ci soit télévisée, et cela ne serait pas possible sans la collaboration du service de radio-télédiffusion et du service de gestion des immeubles parlementaires, qui relève du Président de la Chambre.

Je remercie également les interprètes dans les deux langues officielles, et les interprètes gestuels. Comme je l'ai dit, le Président de la Chambre est co-hôte et parrain du forum, mais il ne faut pas oublier Terry Collins et Carmen Trudel, du bureau du président, qui ont travaillé en étroite collaboration avec notre comité pour la planification de l'événement. J'ai peut-être oublié quelqu'un, et je m'en excuse, mais cela vous donne une idée de l'importance de l'effort.

Enfin, il y a une autre personne que nous avons engagée spécialement pour organiser ce forum: Michèle Tremblay. Beaucoup d'entre vous lui ont sans doute parlé. Nous avons fait appel à elle lorsque nous avons su que le forum aurait bien lieu. Elle a une grande expérience des communications et de la commercialisation, entre autre. C'est elle qui s'est chargée de coordonner le tout, avec l'aide de mes collaborateurs et de tous ceux que j'ai nommés. Michèle, je tiens à vous remercier tout particulièrement de votre travail. Vous nous avez été précieuse.

Enfin, nous avons pensé que nous pourrions donner la parole à certains participants qui souhaitaient résumer les débats de l'après-midi avant l'arrivée des leaders.

À moins que le personnel n'ait d'autres suggestions, je vais maintenant donner la parole aux trois personnes que nous avons choisies. Nous avons essayé d'identifier des personnes représentant les anglophones, les francophones, les hommes et les femmes, les handicapés, les gens d'affaires, et tous les autres ici présents aujourd'hui, et nous pensons avoir assez bien réussi à trouver des personnes représentatives.

Le premier à prendre la parole sera Brien Gray, qui sera suivi par Nicole Desormeaux et Len Mitchell. Je vous donne la parole, Brien. Allez-y, pendant cinq ou dix minutes.

M. Gray: Comme je représente un tiers des personnes que vous avez invitées, je ne pense pas vraiment être représentatif et pouvoir parler au nom de toute l'assemblée, mais je tiens à dire que j'étais venu sans trop savoir à quoi m'attendre. Je suis sûr que c'était le cas pour les membres du Comité également.

C'est tout à fait inhabituel pour moi d'être invité à parler de sujets dans lesquels je ne suis pas expert, mais qui m'intéressent et m'occupent énormément. Il n'y avait pas véritablement de structure. Les présidents et participants ont reçu très peu d'instructions, comme vous le souhaitiez, je crois. Vous vouliez, me semble-t-il, que les débats soient sincères et spontanés, et vous désiriez éviter le ressassement d'idées préconçues.

C'est exactement ce qui s'est produit dans notre atelier. Des gens extrêmement capables ont parlé du fond du cœur, en concentrant leur attention essentiellement sur les solutions à offrir. Comme l'a si bien dit Joan, on s'est efforcé de trouver des solutions aux problèmes qui ont été exposés.

[Texte]

[Traduction]

• 1645

I know, from having had experience in dealing with various parliamentary committees, the whole structure is rather controlled, rather staid, and often inflexible and extremely intimidating for certain groups. I think your experiment is an interesting development, and I would encourage you to try it again, and for that matter, other committees. I think it encourages a much broader and more open and flexible dialogue, which I think can only result in good things.

I find far too often when we go before parliamentary committees that you are sat down, given x minutes to present your case, there are one or two questions, and then you are thanked and the next people come in. I think this kind of a forum, where various groups involved in the issue can dialogue with each other and exchange points of view and introduce each other to common themes, or new themes for that matter, is a very important development.

I represent small businesses from across the country. They are very much the communities of this nation. They are the backbone of this nation. There are disabled entrepreneurs. They employ disabled people. And I would encourage that in any approach you take to solving these problems you keep in mind a community-based approach. That is where our people are. That is how we can help you the best way. In so doing, I would like to thank you for including me in your deliberations today. Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much, Brien, we appreciate those comments.

Next, Nicole Desormeaux. We would appreciate your giving us your perspective on the day's events.

Mme Nicole Desormeaux (vice-présidente de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec): Monsieur le président, mesdames, messieurs, je suis vice-présidente de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec et la responsable politique du Comité sur l'intégration au travail des personnes handicapées. C'est avec beaucoup d'enthousiasme que la FTQ a accepté que nous participions à ce forum parlementaire.

Je dois vous dire que nous trouvons tout à fait impérieux que le monde du travail soit mis à contribution dans des discussions comme celle que nous avons eue aujourd'hui. Le partenariat et l'accès à l'emploi sont des questions qui nous préoccupent quotidiennement.

Habituellement, dans le monde syndical, on est des personnes d'action. Nous sommes obligés d'être des personnes d'action. À la FTQ, la question de l'intégration au travail des personnes handicapées va demeurer un dossier prioritaire tant et aussi longtemps qu'on n'aura pas obtenu ce qu'on veut, c'est-à-dire de l'emploi pour tous et toutes, des emplois de qualité pour tous ceux et celles qui veulent travailler.

Merci.

Le président: Merci bien, Nicole.

Ayant déjà eu affaire à divers comités parlementaires, je sais par expérience que la structure est, dans l'ensemble, assez rigide, assez austère et extrêmement intimidante pour certains groupes. J'estime que l'expérience que vous êtes en train de mener est, intéressante et je vous encourage à la renouveler, en espérant que d'autres comités vous imiteront. Cela permet à mon avis d'avoir un dialogue beaucoup plus général, beaucoup plus franc et beaucoup plus souple, ce qui ne peut qu'être enrichissant, à mon sens.

Bien trop souvent, ceux qui viennent témoigner devant un comité parlementaire attendent leur tour, quelques minutes pour faire leur exposé, puis on leur pose une ou deux questions, on les remercie et on passe ensuite aux témoins suivants. Dans une tribune comme celle-ci, les représentants des différents organismes concernés peuvent dialoguer entre eux et échanger leurs points de vue; ils peuvent développer ensemble des thèmes communs, voire exposer aux autres de nouveaux thèmes, ce qui est très important.

Je représente des petites entreprises de toutes les régions du pays. Ces petites entreprises constituent pour ainsi dire le noyau des différentes collectivités du pays. Elles sont la poutre maîtresse de l'édifice national. Il se trouve des entrepreneurs qui sont atteints d'invalidité et eux engagent des personnes handicapées. Je vous recommande par conséquent de ne jamais oublier qu'il faut agir à l'échelon local pour arriver à résoudre ces problèmes. C'est au sein des collectivités que l'on trouve nos gens. C'est à cette échelle que nous pouvons vous aider le plus. Je tiens enfin à vous remercier de m'avoir permis de participer à vos délibérations aujourd'hui. Merci beaucoup.

Le président: Merci infiniment, Brien. Vos commentaires sont très intéressants.

C'est au tour de Nicole Desormeaux. Nous voudrions que vous nous donniez votre avis sur ce qui s'est passé aujourd'hui.

Mrs. Nicole Desormeaux (Vice-President of the Quebec Federation of Labour): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, I'm the Vice-President of the Quebec Federation of Labour and the policy leader of the Comité sur l'intégration au travail des personnes handicapées. It is with great enthusiasm that QFL agreed that we participate in this parliamentary forum.

I must say that we consider that the world of labour must be called upon to participate in discussions such as those we had today. The issues of partnership and access to employment are daily concerns to us.

We, in the Canadian labour, are normally people of action. We are bound to be. In QFL, the issue of the labour market integration of disabled persons will remain a priority issue as long as we don't get what we want, namely employment for all, quality jobs for those who want to work.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Nicole.

[Text]

We appreciate your contribution here today and your being here.

Finally, Len Mitchell.

Mr. Len Mitchell (President, Canadian Association of the Deaf) (Interpretation of Signing): Thank you, Mr. Chairman.

I am here today as the national chairperson of the National Access Awareness Week and also as the President of the Canadian Association of the Deaf. I have seen throughout this day and through the evening last night a great deal of networking, which I think is beneficial.

I have learned and heard often the word "access", and we have talked often about accessibility as well as equality. That is another buzzword. We have talked as well frequently about attitudinal change, and one of the things that has constantly been in my mind is the values we have, our respect for each other within this community.

We have talked about partnerships and equal partnerships. I see and believe that this is possible. And we have used the word "consensus", that we would work to achieve a consensus.

• 1650

I've noticed that one issue that has recurred throughout the day over and over again, and has in fact occurred throughout the years, is that of attitudinal change. Yes, we have to change attitudes, but why are the issues still there? We have to look at why attitudes are not changing. I hope now that we will go forward from this conference, roll up our sleeves, and follow the good example of what we have seen, for example, from the banks, who are now starting to hire disabled people after there has been human rights action against them from disabled groups. Does this mean that disabled groups will have to take action against every single company? It is of course a waste of time and a waste of tax money to pay for us to have constantly to complain to get our rights. So when we are talking about attitudinal change, I feel that it is possible and that we will achieve equality.

This conference has helped me; it's been of great benefit for me, and for other disabled people as well. It has helped us in that we have brought together business, labour, government, and the disabled community in this forum to work together. I hope that other forums such as this will be possible in the future and that in fact our numbers will continue to grow.

I hope that all groups will be interested in being participants in the decision-making process so that decisions will indeed be made from the grass roots up.

I encourage this committee to be conscious of the omnibus bill. We hope that it will be passed, and without any doubt. I encourage all the business leaders, companies, and corporations to remember that we have benefited greatly

[Translation]

Nous apprécions votre exposé et votre présence parmi nous aujourd'hui.

Et pour finir, je donne la parole à Len Mitchell.

M. Len Mitchell (président, Association canadienne des sourds) (interprétation du langage gestuel): Merci beaucoup, monsieur le président.

Je suis là aujourd'hui à titre de président national de la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées ainsi qu'à titre de président de l'Association canadienne des sourds. Au cours de la journée et hier soir, j'ai vu bien des réseaux se constituer, ce qui est une bonne chose.

Le terme «accès» ainsi que le terme «accessibilité» sont revenus souvent au cours de la discussion. Il a également souvent été question d'égalité. C'est aussi un terme à la mode. Nous avons aussi beaucoup parlé de changement d'attitudes, et je n'ai cessé de penser aux valeurs que nous partageons, au respect mutuel qui se dégage de ce groupe.

Nous avons parlé de partenariat et de participation paritaire. Je constate et je suis convaincu qu'il est possible d'atteindre ces objectifs. Nous avons également employé le terme de «consensus»; nous avons dit en effet que nous allions essayer de réaliser un consensus.

J'ai remarqué que la nécessité d'un changement d'attitudes est un sujet qui est constamment revenu sur le tapis au cours de la journée, et c'est un problème dont il est question depuis des années. Il faut effectivement changer les attitudes, mais pourquoi celles-ci n'ont-elles pas évolué? Il faut se demander pour quelle raison les attitudes n'ont pas encore changé. J'espère qu'à l'issue de cette conférence, nous allons retrouver nos manches et nous mettre à suivre le bon exemple de ceux dont nous avons parlé, notamment celui des banques qui commencent à engager les personnes handicapées depuis que des associations les représentant ont porté plainte contre elles devant la Commission des droits de la personne. Cela veut-il dire que les groupes de défense des personnes handicapées devront s'attaquer à presque toutes les entreprises? Le fait de devoir constamment se plaindre pour faire valoir ses droits est évidemment une perte de temps, sans compter le gaspillage de l'argent des contribuables qui payent pour cela. Par conséquent, je crois qu'un changement d'attitudes est possible et que nous arriverons à accéder à l'égalité.

Cette conférence m'a aidé; elle m'a apporté beaucoup et elle a aussi été très fructueuse pour d'autres personnes handicapées. Elle nous a été utile car elle a permis à des représentants des entreprises, des travailleurs, des pouvoirs publics et des personnes handicapées de collaborer. J'espère qu'il sera possible d'organiser encore d'autres forums de ce genre et qu'il y aura un nombre de participants de plus en plus élevé.

J'espère que tous les organismes seront désireux de participer au processus de prise de décisions pour que les décisions émanent de la base.

J'encourage le comité à s'intéresser de près au projet de loi omnibus. Nous espérons qu'il sera adopté, cela ne fait aucun doute. J'encourage tous les chefs d'entreprises, à ne pas oublier que les États-Unis nous ont apporté beaucoup et

[Texte]

from the United States, and I would hate to see an attitude of confrontation with American business to the detriment of disabled people in Canada. I hope we will learn to respect each other without any barriers. Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Len Mitchell and Joe, for your help. We have appreciated the variety of responses we've had this afternoon.

In keeping with the suggestion from Brien] a few moments ago, noting the flexibility of this meeting, we do have about 20 minutes before I expect the Speaker to arrive. I don't want you to start leaving, because after we hear from our three special guests there will be a reception next door, where there will be some wine and finger food. So I encourage you all to stay.

Randy, you've had your hand up.

Mr. Dickinson: Two quick questions. One is in the spirit of networking and ensuring that we shall build on the links here today. Might I request that the staff, secretariat, ensure that a list of the participants from the forum will be circulated to all the other participants, which should include name, address, phone number, and TDD if they have a TDD.

My second innocent question would be whether any members of the committee are prepared at this point to pass a motion to suggest or recommend to the federal government that they develop and implement a comprehensive strategy to work toward reducing the unemployment rate among employable disabled persons to the same level as that of the general population by 1999, with an annual progress report being made to the House of Commons through the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons. That's my Norman Rockwell.

The Chairman: Thank you very much, Randy.

All the committee members are keeping remarkably quiet.

Mr. Young: I'm not clear on what you mean by us presenting a motion.

Mr. Dickinson: I'm asking you to make a recommendation on behalf of the committee to the government of the day, requesting that they take the responsibility for developing a comprehensive strategy that will cross a number of departments to develop a plan to work towards reducing the unemployment rate among employable disabled persons, in the spirit of Dr. Symington's comment, setting the time frame as 1999 with the objective to bring it down and to call on this committee to monitor the situation by reporting on an annual basis to the House of Commons as to what progress has been made (a) on the strategy and (b) on the results, if any.

[Traduction]

je n'aimerais vraiment pas que l'on adopte une attitude de confrontation à l'égard des milieux d'affaires américains, au détriment des Canadiens qui sont handicapés. J'espère que nous apprendrons à nous respecter mutuellement sans dresser des obstacles. Merci.

Le président: Merci beaucoup de votre aide, Len Mitchell et Joe. Nous avons eu toutes sortes de réactions cet après-midi, ce qui est intéressant.

Il y a quelques instants, Brien a parlé de la souplesse qu'offre cette séance; eh bien, il nous reste à peu près 20 minutes avant l'arrivée du président de la Chambre. Je voudrais que vous restiez, parce qu'après l'exposé de nos trois invités spéciaux, vous pourrez vous régaler de notre buffet dans la salle voisine, avec vin et amuse-gueule de toutes sortes. Je vous recommande donc de rester.

Randy, vous avez levé la main.

M. Dickinson: Je voudrais poser deux petites questions. La première s'inspire du désir de constituer des réseaux et de renforcer les liens que nous avons établis ici aujourd'hui. Je voudrais que le personnel, le secrétariat remette une liste des participants au forum comprenant leur nom, leur adresse, leur numéro de téléphone et indiquant le numéro d'appareil de télécommunication pour malentendant, s'ils en ont un, à tous les autres participants.

Ma deuxième question est la suivante: Est-ce que les membres du comité sont disposés à adopter immédiatement une motion recommandant au gouvernement fédéral d'élaborer et d'appliquer une stratégie globale visant à ramener le taux de chômage des personnes handicapées aptes au travail au niveau de celui de la population en général, d'ici 1999? Le comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées serait chargé de présenter un rapport annuel à la Chambre des communes. Voilà, c'était mon Norman Rockwell à moi.

Le président: Merci beaucoup, Randy.

Tous les membres du comité sont remarquablement calmes.

M. Young: Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire en nous demandant de présenter une motion.

M. Dickinson: Je demande au comité de recommander au gouvernement actuel de prendre la responsabilité d'élaborer une stratégie globale faisant intervenir plusieurs ministères pour établir un plan d'action en vue de faire baisser le taux de chômage chez les personnes handicapées aptes au travail, dans le même esprit que les commentaires du D^r Symington, en se fixant l'année 1999 comme échéance. Le comité se chargerait de suivre la situation et de présenter un rapport annuel à la Chambre des communes dans lequel il indiquerait les progrès éventuellement réalisés tant dans le principe que dans la pratique.

[Text]

[Translation]

• 1655

Mr. Young: I don't think the committee would have any problem with that motion because the approach is similar to what this committee has been doing for the last three or four years on economic integration, except for the timeframe. Whether you want to keep the proposal as a motion, I don't know. I don't think the committee would have any difficulty with it.

Ms Phinney: That is the goal of the committee, i.e., whether we have to reinforce that recommendation here. I didn't understand whether actually sitting in committee here and passing a resolution here can then proceed to the House. I don't know whether we can even do so.

The Chairman: No, we are not about to report to the House from here today, but we are sitting as committee and this dialogue is being recorded in the same way as any other committee meeting would be and the record will be printed and available.

Ms Phinney: I would have no problem with the resolution, but I think it just reinforces the policy of the committee, although I'm not sure. You have some very definite deadlines and have given us a definite role of checking the matter regularly, so I would have no problem with that motion.

Mrs. Feltham: I think the motion is a good idea, but I would like to take it back to our committee at this stage and discuss it, especially the annual reporting stage. I would like us to know how we could approach that and whether we could. . . It is a good recommendation for our committee to study next time we meet.

The Chairman: It is fair to say that we have had a couple of dozen recommendations come before us this afternoon and yours is as good as any, Randy. It will be dealt with by the committee at the appropriate time and will not be neglected for consideration.

Ms Phinney: The only problem with not addressing the recommendation here today is that we are not giving very much in the way of encouragement or examples for the people who were here today, by not saying we are willing to do so.

The Chairman: In fairness to all those who have made recommendations to us we should probably hold off and bring this one before the committee at another time. The matter is on the record and will certainly come before the committee.

Mr. Dickinson: Might I make a supplementary request to the effect that, because we can't seem to come to a procedural agreement on the best way to address that recommendation today—and I am not trying to put the committee on the spot, although, actually, I am trying to do so—I would like to see that and the list of participants, when your committee has dealt with this particular resolution, which I believe supersedes the discussions we have had here

M. Young: Je ne pense pas que les membres du comité aient eu la moindre objection à faire au sujet de cette motion, car elle va dans le même sens que les efforts déployés depuis trois ou quatre ans par le comité pour favoriser l'intégration économique des personnes handicapées. La seule différence réside dans l'échéance. Je ne sais pas si vous voulez toujours que la recommandation soit faite sous forme de motion. Je ne crois pas que cela pose le moindre problème pour le comité.

Mme Phinney: L'objectif visé par la motion est le même que celui du comité et je me demande si nous devons ou non insister sur cette recommandation. Je n'ai pas compris si le comité peut adopter une résolution et la renvoyer à la Chambre. Je ne sais même pas si nous pouvons faire cela.

Le président: Non, nous n'allons pas faire un rapport à la Chambre aujourd'hui. Mais le dialogue qui a lieu est consigné comme toutes les autres délibérations des comités et le compte rendu sera publié et diffusé.

Mme Phinney: Je ne vois aucun inconvénient à ce que nous adoptions la résolution, mais j'ai l'impression, même si je n'en suis pas absolument certaine, qu'elle renforce seulement la politique du comité. Vous avez fixé une échéance très précise et vous nous avez confié un rôle bien précis, celui de suivre la situation régulièrement; j'accepte par conséquent cette motion.

Mme Feltham: Je trouve que cette motion est une bonne idée, mais je voudrais que notre comité en discute d'abord, surtout en ce qui concerne la question du rapport annuel. Je voudrais que l'on sache comment nous y prendre et voir si c'est possible. En fait, c'est une bonne recommandation et le comité devrait l'étudier la prochaine fois qu'il se réunira.

Le président: Il faut dire que l'on nous a fait des douzaines de recommandations cet après-midi et que la vôtre est aussi bonne que les autres, Randy. Le comité l'examinera en temps opportun et je vous assure qu'on ne l'oubliera pas.

Mme Phinney: Le seul problème, c'est que nous n'encourageons pas beaucoup les personnes qui sont venues aujourd'hui, ou que nous ne leur montrons pas beaucoup l'exemple si nous ne sommes pas disposés à examiner la recommandation aujourd'hui même.

Le président: Pour éviter d'être injuste à l'égard de tous ceux qui nous ont fait des recommandations, il serait probablement préférable d'attendre et d'examiner celles-ci à un autre moment. Cette recommandation est consignée et le comité en sera donc saisi.

M. Dickinson: J'aurais une autre requête à faire: étant donné que nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord sur la meilleure façon de procéder pour pouvoir examiner cette recommandation aujourd'hui, et je ne tiens pas à bousculer le comité—même si je le fais en réalité—, je voudrais voir le compte rendu de la séance au cours de laquelle votre comité examinera cette résolution qui résume à mon sens ce que nous avons dit aujourd'hui, puisqu'elle englobe toutes les

[Texte]

today because it would include all the other specific sub-resolutions, communicated on, as to what the results are from your committee as to whether this resolution will be specifically pursued. I feel it is appropriate to do so, since you brought us all from across the country to be here in this forum.

The Chairman: As always, in any parliamentary committee, the chairman is in the hands of his or her committee, so if the committee wishes to debate this matter now, we can do so, but I think it is more appropriate to consider the matter at a later time. We very much hear what you have said, Randy.

Mr. Thiele: I also don't want to put undue pressure on your committee and yourself, but I see by the program that you had a priority-setting session at 4.30 p.m. and, for those of us who contributed throughout the day and those of us who have favourite topics and issues—although I certainly can't speak for all the contributors and participants—it would seem to me that, in many ways, Randy's proposal is basic and underlies almost all the proposals made today. So I would simply urge that his very excellent suggestion of a motion and a program be given all the due priority it deserves. Thank you.

The Chairman: I have received some very helpful coaching from our clerk, as we always have from time to time—by the way, clerks of standing committees are experts in procedure—and Lise advises me that the wording of the motion we have already passed requires us to do exactly what you have requested, Randy. I'll just repeat that wording. It was moved and seconded:

That the committee do present a report to Parliament on the issues raised during the Parliamentary Forum, 1992, entitled "Profitable Choices for Everyone".

• 1700

Mr. Dickinson: With due respect to your clerk, I think there's a substantial difference between reporting on a general gathering and requesting a specific plan to deal with the employment rate issue specifically, as well as asking for an annual accounting of what if any progress has been made on it. I see that as being substantively different from the other resolution, with due respect to the clerk.

The Chairman: You have raised a substantive issue. That's what the motion we passed calls for—that we deal with these issues, and yours is very substantive. We're not backing away from that at all.

Mr. Dickinson: But I'm talking about the follow-up, not just the one report about this conference and the issues discussed. That particular issue would be one that we'd be asking to come back to on an annual basis until 1999.

The Chairman: Part of the issue, as you have described it, is the follow up, and I understand that. I am sure the committee will not be unmindful of that.

[Traduction]

autres sous-résolutions qui ont été proposées. Je voudrais donc savoir quels sont les résultats des délibérations de votre comité et si cette résolution a été reprise ou non. Je voudrais également recevoir la liste des participants. Je trouve cela normal, étant donné que vous avez fait venir ici des personnes venant des quatre coins du pays.

Le président: Comme toujours dans les comités parlementaires, le président doit s'en remettre à la décision des membres de son comité. Par conséquent, s'ils veulent débattre la question immédiatement, c'est possible. Personnellement, je pense toutefois qu'il est préférable de remettre cela à plus tard. Vous avez dit des choses très intéressantes.

M. Thiele: Je ne tiens pas à vous bousculer, ni vous ni les autres membres du comité, mais je constate en consultant le programme qu'une séance de fixation des priorités était prévue pour 16h30. Je dois dire que pour ceux d'entre nous qui ont parlé tout au long de la journée et pour ceux qui ont un sujet préféré—même si je ne veux pas parler au nom de tous les intervenants et de tous les participants—, la proposition de Randy sert de fondement à toutes les recommandations qui ont été faites aujourd'hui. Comme il s'agit d'une excellente motion, je vous exhorte à lui accorder toute la priorité qu'elle mérite. Merci.

Le président: J'ai reçu quelques conseils utiles de notre greffière comme elle peut nous en donner de temps à autre—je signale en passant que les greffiers des comités permanents sont de experts en matière de procédures—et Lise me dit que d'après le libellé de la motion que nous avons déjà adopté, celle-ci nous demande de faire exactement la même chose que vous nous demandez, Randy. Voici la motion qui a été proposée et approuvée:

Que le comité présente un rapport au Parlement sur les questions qui ont été soulevées au cours du Forum parlementaire des choix profitables pour tous de 1992.

M. Dickinson: Sans remettre en question la compétence de votre greffière, je crois qu'il y a une grosse différence entre faire un rapport sur une assemblée générale et demander un programme spécifique pour régler le problème du taux de chômage et aussi de faire un rapport annuel sur les progrès qui auront été accomplis. Je considère, sans vouloir froisser la greffière, que cette résolution-ci est très différente de l'autre.

Le président: Votre motion est très importante. Elle va toutefois dans le même sens que la nôtre à savoir qu'il faut essayer de trouver une solution à ces problèmes. Votre résolution est très importante, c'est incontestable.

M. Dickinson: Mais moi, je recommande d'établir un suivi et je ne me contente pas de demander que l'on prépare un rapport sur cette conférence et sur les sujets qui ont été abordés. Je demande que l'on examine, année après année, les progrès qui auront été réalisés et ce, jusqu'en 1999.

Le président: Vous avez dit qu'il fallait un certain suivi, et je comprends cela. Je suis convaincu que le comité ne négligera pas cet aspect.

[Text]

Ms Phinney: Maybe we could solve the problem by saying that we will discuss it at the next meeting, rather than just saying we will ignore it, that it was in the general resolution. Parts of it were not in the general resolution and if we give our word that we will discuss this at the next committee meeting. . .

The Chairman: I see Mr. Young nodding his head in agreement. I am sure the committee wants to deal with that and I am sure, as Beth says, it will deal with it.

Mr. Dickinson: Do you have any idea when your next meeting will be?

The Chairman: Tomorrow, but we have a plan of action that goes on beyond just tomorrow in terms of our commitments. It's something that we will be dealing with when our staff has a chance to review the *Minutes of Proceedings and Evidence* of today's meeting.

Are there any further comments?

Dr. Symington: Mr. Chairman, I think this is a human rights issue. We have unemployment statistics for the general population, and they're maintained regularly and monitored very closely and broken down by regions.

In a past capacity I discussed this matter with Statistics Canada, and I think there would probably be significant costs involved. In terms of human rights, I think this element of the status of persons with disabilities is not receiving equal attention. Perhaps I could just leave that thought with the committee for when they consider the motion.

The Chairman: That's a valid observation, David, and I'm sure we'll bear that in mind.

It is now slightly after 5 p.m. Our special guest should be here soon. We would entertain any other comments.

Ms Carr: Mr. Chairman, I heartily agree with my colleague who was in our committee today, particularly about giving some instruction to the committee. One would call it instruction rather than a motion, because I'm not really sure that we as a committee appearing before a committee, can give you a motion as such. But I'm very much in favour of the instruction that you have given.

Mr. Dickinson: I would suggest that they instruct themselves.

Ms Carr: My other comment, Mr. Chairman, deals with the whole question of fundamental human rights, because I think it does tie in very distinctly and very clearly. I'm sure that you're dealing with that in every one of your hearings—the tie-in of human rights as a Canadian and the tie-in with equality and equal opportunities for the disabled. But I want to go one step further. I have just come back from Chile and Caracas, Venezuela, where I had an opportunity to speak to the leadership of the trade union movement around the world on this very question.

[Translation]

Mme Phinney: On pourrait peut-être arrivé à résoudre le problème en disant que la question sera examinée à la prochaine réunion au lieu de se contenter de dire qu'on la laisse tomber parce que la résolution générale va dans le même sens. Certaines parties de cette motion ne se trouvent pas dans cette dernière et si nous promettons d'en discuter à la prochaine réunion du comité. . .

Le président: Je vois M. Young hocher la tête en signe d'approbation. Je suis sûr que le comité ne négligera pas cette question, comme l'a si bien dit Beth.

M. Dickinson: Avez-vous une idée de la date de votre prochaine réunion?

Le président: Demain, mais d'après notre plan d'action, nous avons des engagements pour plusieurs jours. Nous verrons lorsque notre personnel aura eu le temps d'examiner les *Procès-verbaux et témoignages* de la séance d'aujourd'hui.

Y a-t-il d'autres commentaires?

Dr Symington: Monsieur le président, je vais soulever un problème qui est une atteinte aux droits de la personne. Il existe des statistiques sur le chômage pour la population en général et elles sont mises à jour régulièrement et suivies de très près; elles donnent également une ventilation par région.

J'en ai déjà discuté avec Statistique Canada, et j'ai l'impression que cela coûterait cher. Par contre, les personnes atteintes d'une invalidité n'ont pas droit à un traitement égal dans ce contexte. Le comité pourrait peut-être réfléchir à ce problème lorsqu'il examinera la motion.

Le président: C'est une observation pertinente, David, et je suis convaincu que nous ne l'oublierons pas.

Il est maintenant un peu plus de 17 heures. Nos invités spéciaux devraient bientôt être là. Nous sommes disposés à écouter d'autres commentaires.

Mme Carr: Monsieur le président, je suis tout à fait d'accord avec ce que mon collègue a dit aujourd'hui, surtout en ce qui concerne les instructions qu'il faut donner au comité. Je parlerais plutôt d'instruction que de motion, parce que je ne suis pas sûre qu'un comité qui comparait devant un comité puisse proposer une motion comme telle. Quoi qu'il en soit, je suis très favorable à la recommandation que vous avez formuler.

M. Dickinson: Je recommande en fait que le comité se donne des instructions à lui-même.

Mme Carr: Je voudrais faire un autre commentaire monsieur le président, au sujet de la question des droits fondamentaux de la personne, pour la bonne raison que j'ai l'impression que nous ne sommes pas toujours très logiques dans ce domaine. Je suis certaine que vous abordez la question des liens qui existent entre les droits de la personne au Canada et l'égalité des chances pour les personnes handicapées. Je veux aller un peu plus loin. Je reviens du Chili et de Caracas, au Venezuela, où j'ai eu l'occasion d'aborder le sujet en présence de dirigeants syndicaux venus de tous les pays du monde.

[Texte]

I don't know whether one should say that it's a compliment to hear Canada named so frequently in those forums, because in my interventions to them I indicated what this committee is already doing the kind of work and making the kind of decisions that you want to come forward. That's why I think that in the trade union movement, which is also part of this group that's here... if we had the opportunity to be organized more than we already are by employers and governments who want us to work with them, I think that would be wonderful.

But my point is this. Your report will be tremendously well received around the world as long as you have the commitment and stay strong and solid in your recommendations that deal with disabled people around the world. They look toward Canada, as you well know because of the kind of work we have done in human rights, equality and so on.

• 1705

We are in fact the leaders around the world in all of those questions, bar none, up to and including our Nordic friends. We are now bypassing all of those because of the strength of the trade union movement and the strength of the able men and women in the business community who are working with us and also because of our colleagues and friends in all of the other institutions and organizations we're with today.

You have a great role to play in international forums as a result of whatever role you come forward with and whatever statement you come forward with as a Canadian and as part of the Canadian government. Certainly, it's a challenge for all of you, and I know you have a very strong commitment to come up with a very strong report. If it's a good strong report, you have a whole host of Canadians who are going to be on your side and singing your praises.

The Chairman: Thank you, Shirley. I'm sure Henry Enns was pleased to hear your comments about the international involvement. He'll appreciate that—Aznive Mallett.

Ms Aznive Mallett (Executive Director, Placement Assistants to the Disabled): Several months ago I met a very intelligent woman who had five children. I needed to ask her some questions about how she has adjusted to the fact of when her children start to meet, date, court and marry other people. All of a sudden they become sons-in-law and daughters-in-law. I was concerned because my children are approaching that stage. Her answer to me was, whatever you do, Aznive, wear beige. My suggestion to you today is please don't wear beige.

The Chairman: A very appropriate comment. I think it would be probably appropriate to draw our discussion now to a conclusion prior to the arrival of our special guest.

There are copies of Justin Dart's speech available and the proceedings of this committee meeting will be available in printed form and will be sent automatically to all delegates and all participants. The committee judged that we would need some extra copies. They will also be available.

[Traduction]

J'ignore s'il faut considérer le fait que l'on parle aussi souvent du Canada dans ces conférences comme un compliment, mais j'ai expliqué à ces gens-là le genre de travail que ce comité est en train de faire et les décisions qu'il veut prendre. C'est pourquoi je pense qu'il serait formidable que les syndicats, qui sont également représentés ici, aient l'occasion de collaborer plus étroitement qu'à l'heure actuelle avec les employeurs et les gouvernements.

Voici ce que je veux dire en réalité. Votre rapport sera extrêmement bien accueilli dans le monde entier pour autant que vous fassiez des recommandations sincères et solides au sujet des personnes handicapées. Comme vous le savez, les yeux sont tournés vers le Canada à cause des initiatives qui ont été prises ici pour promouvoir les droits de la personne, l'égalité et d'autres valeurs.

Nous sommes en réalité les chefs de file mondiaux dans tous ces domaines, sans exception; nous sommes mêmes plus avancés que nos amis des pays nordiques. Nous les surpassons tous, grâce au dynamisme des syndicats et des représentants des milieux d'affaires qui nous apportent leur concours et aussi grâce à nos collègues et amis de toutes les autres institutions et organisations qui sont représentés ici aujourd'hui.

Vous avez une mission importante à remplir dans les tribunes internationales à cause du rôle que vous jouez et des déclarations que vous faites en tant que citoyens et en tant que représentants du gouvernement du Canada. C'est tout un défi à relever, pour vous tous. Je sais très bien que vous tenez beaucoup à présenter un rapport très solide. Si vous y arrivez, il y aura une foule de Canadiens qui chanteront vos louanges.

Le président: Merci, Shirley. Je suis sûr que les commentaires que vous avez faits au sujet de notre engagement international ont plus à Henry Enns. Il les apprécie certainement. Aznive Mallett.

Mme Aznive Mallett (directrice générale, Placement Assistants to the Disabled): Il y a plusieurs mois, j'ai rencontré une femme très intelligente, mère de cinq enfants. Je voulais lui poser quelques questions pour essayer de savoir comment elle s'est adaptée quand ses enfants se sont mis à rencontrer d'autres jeunes, à avoir des rendez-vous amoureux, à fréquenter, et quand ils se sont mariés, quand elle a eu tout à coup des beaux-fils et des belles-filles. Cela m'intéressait, parce que mes enfants seront bientôt arrivés à ce stade. Cette dame m'a dit ceci: Aznive, il faut rester discrète dans toutes les circonstances. Eh bien, aujourd'hui je vous recommande de ne pas rester discrets.

Le président: C'est une remarque très pertinente. Il serait peut-être bon de mettre un terme à notre discussion avant l'arrivée de nos invités spéciaux.

Nous avons le discours de Justin Dart en trois exemplaires et le compte rendu des délibérations de cette réunion sera imprimé et il sera envoyé automatiquement à tous les délégués et à tous les participants. Le comité estime qu'il faudrait quelques exemplaires supplémentaires. On les aura également.

[Text]

I'd invite everybody to stay because the special guests should be arriving momentarily. We will take a five-minute break.

• 1708

• 1716

The Chairman: The chair will now call this meeting to order.

Once again, we welcome to our committee this afternoon the Hon. John Fraser, Speaker of the House of Commons. Sir.

Hon. John Fraser (Speaker of the House of Commons): Mr. Minister, colleagues from the House of Commons, *mesdames et messieurs*, allow me to begin by thanking our out-of-town guests for being here today and to congratulate, I think on behalf of all of you, Dr. Bruce Halliday and his staff and his committee for the superb work they have done in organizing this important and historic meeting.

It is a credit to all parliamentarians that we have a Standing Committee of the House of Commons on Human Rights and the Status of Disabled Persons. With your help, their work is making a measurable difference to the lives of hundreds of thousands of Canadians.

Je tiens également à remercier les témoins invités qui sont venus jusqu'ici aujourd'hui et à féliciter toutes les personnes présentes qui se sont dévouées sans relâche à la cause des Canadiens handicapés de toutes les régions du pays.

I am delighted we have created this occasion to come together to listen, to learn and to act on policies dedicated to the disabled. I thank you for being here and sharing your care and concern for fellow citizens.

It is now my pleasure to introduce to you the Minister of Employment and Immigration, the Hon. Bernard Valcourt.

L'honorable Bernard Valcourt (ministre de l'Emploi et de l'Immigration): Merci, monsieur le Président.

Distingués collègues de la Chambre des communes, chers amis, mesdames et messieurs, je suis heureux aujourd'hui d'avoir l'occasion de prendre la parole à cette rencontre au nom du gouvernement fédéral et de saluer particulièrement cette initiative de M. Fraser, le Président de la Chambre des communes, et des membres du Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées. On peut vraiment dire qu'ils prêchent par l'exemple en combinant leurs efforts et en appuyant cette initiative.

La participation des personnes handicapées, de gens d'affaires et du milieu ouvrier vient renforcer les partenariats existants et promouvoir davantage l'intégration des personnes handicapées au marché du travail. Comme l'a déclaré en septembre dernier le premier ministre, M. Mulroney, à l'occasion du lancement de la Stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées, nous ne pouvons tout simplement pas nous passer des idées, de la créativité et de l'esprit d'initiative de nos concitoyens et de nos concitoyennes handicapés.

[Translation]

Je demande de rester parce que nos invités spéciaux devraient arriver d'un moment à l'autre. Nous allons faire une pause de cinq minutes.

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

Cet après-midi, nous souhaitons la bienvenue à l'honorable John Fraser, président de la Chambre des communes, à notre comité. Vous avez la parole.

L'honorable John Fraser (Président de la Chambre des communes): Monsieur le ministre, collègues de la Chambre des communes, mesdames et messieurs, permettez-moi d'abord de remercier nos invités qui sont venus à Ottawa aujourd'hui. Au nom de nous tous, j'aimerais également féliciter M. Bruce Halliday, ses fonctionnaires ainsi que son comité, de l'excellent travail qu'ils ont fait pour organiser cette réunion importante et historique.

Tous les parlementaires peuvent se féliciter de notre comité permanent de la Chambre des communes sur les droits de la personne et le statut des handicapés. Grâce à vous, des centaines de milliers de Canadiens bénéficient des efforts faits par le comité.

I would also like to thank our witnesses for coming today and congratulate all those present who have worked so hard for disabled Canadians across the country.

Je suis très heureux que nous nous soyons réunis aujourd'hui. Cette réunion nous permet de discuter des mesures prises au nom des handicapés, et d'écouter, d'apprendre et d'agir en conséquence. Je vous remercie de votre présence et de votre dévouement et de votre préoccupation pour vos concitoyens.

J'ai maintenant le plaisir de vous présenter le ministre de l'Emploi et de l'Immigration, l'honorable Bernard Valcourt.

Hon. Bernard Valcourt (Minister of Employment and Immigration): Thank you, Mr. Chairman.

Distinguished colleagues of the House of Commons, dear friends, ladies and gentlemen, I am pleased to have this opportunity to speak on behalf of the federal government and in particular, to salute the initiative taken by Mr. Fraser, Speaker of the House of Commons, and members of the Standing Committee on Human Rights and Status of the Disabled. They are setting an example by working together and supporting this initiative.

The participation of the disabled, and people from business and labour have strengthened existing partnerships and promote the integration of the handicapped in the work place. As Prime Minister Mulroney said last September when he launched the National Strategy for the Integration of Persons with Disabilities: "we simply cannot do without the ideas and creativity and enterprise of our fellow citizens with disabilities."

[Texte]

Il y a 3.3 millions de Canadiens et de Canadiennes qui ont un handicap physique ou mental et qui doivent relever des défis que le reste de la société ne comprend pas toujours ou dont elle n'est pas toujours consciente. Ces personnes doivent surmonter des obstacles d'ordre physique ou psychologique qui les empêchent de participer pleinement et en toute égalité à notre société.

Le temps est venu pour tous les Canadiens et les Canadiennes de faire les efforts nécessaires pour éliminer ces barrières.

It is the responsibility of every single one of us to work towards the elimination of these obstacles, not just because a great many talents are being left untapped, not just to enhance the quality of life of all Canadians, but because it is the proper thing to do. Your participation today will help Canadians better appreciate the potential contribution of disabled persons in the marketplace.

In order to increase the access of persons with disabilities to all aspects of society, especially in the areas of employment and education, the federal government has taken a number of initiatives. For instance, the National Strategy for the Integration of Persons with Disabilities has close to \$160 million in funding and is centred around three main objectives: equality of access, economic integration, and full participation. The national strategy is also intended to help develop concrete, long-term measures to offer greater opportunities for people with disabilities. We can reach these goals only by mobilizing all levels of government, the public and private sectors, associations, trade unions, the business community, charitable organizations, ordinary citizens and the media. That is why meetings such as this one are excellent forums to foster and strengthen partnerships and to share new ideas and successes.

• 1720

Rien de tout cela ne sera possible si les Canadiens ne modifient pas d'abord leur attitude. Nous savons que les employeurs des secteurs privés et du secteur public hésitent souvent devant la perspective d'embaucher une personne handicapée: ils croient que cela leur coûtera trop cher ou leur causera des problèmes de sécurité. Mais comme il a été exprimé si éloquemment plus tôt aujourd'hui, par M. Dart, m'a-t-on dit, le défi consiste à démontrer que ces attitudes sont restrictives et nuisent à long terme à la prospérité de notre société dans son ensemble.

Les gens d'affaires ne peuvent pas ignorer les compétences que les personnes handicapées peuvent apporter dans le milieu du travail. En effet, ces personnes représentent quand même 8. p. 100 de la main-d'oeuvre potentielle du Canada. Et lorsqu'on considère que, d'ici l'an 2000, d'importants changements interviendront dans la démographie du Canada, à l'ère de la globalisation des marchés, il nous faut avoir recours à toutes les ressources humaines disponibles pour être compétitifs.

Among the concrete measures recently taken by the government to improve these employment opportunities for future generations is this prosperity initiative. It wants to promote partnerships and encourage all sectors to invest

[Traduction]

Three point three million Canadians have a physical or mental disability and must face challenges that the rest of society does not always appreciate or understand. They must overcome these physical or attitudinal barriers which block them from being full and equal participants in our society.

The time has come for all Canadians to work towards the elimination of these barriers.

C'est notre responsabilité à tous et à toutes de travailler à l'abolition de ces obstacles, non seulement parce que de nombreux talents demeurent ainsi inexploités et parce que nous voulons améliorer la qualité de vie de tous les Canadiens et de toutes les Canadiennes, mais également parce que c'est la meilleure chose à faire. Votre participation aujourd'hui va aider les Canadiens à mieux comprendre le rôle que les personnes handicapées peuvent jouer sur le marché du travail.

Pour accroître l'accès des personnes handicapées à tous les aspects de la société, en particulier à l'emploi et à l'éducation, le gouvernement a mis de l'avant un certain nombre d'initiatives. Par exemple, la stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées se chiffre à quelques 160 millions de dollars et vise trois grands objectifs: l'égalité d'accès, l'intégration à la vie économique et la pleine participation. La Stratégie nationale est là pour vous aider à élaborer des mesures concrètes et à long terme qui donneront de meilleures chances aux personnes handicapées. Nous ne pourrions y arriver qu'en mobilisant tous les ordres de gouvernement, les secteurs public et privé, les associations, les syndicats, les milieux d'affaires, les organisations charitables, les individus ainsi que les médias. C'est la raison pour laquelle des conférences comme celles-ci constituent d'excellents forums pour favoriser et renforcer les partenariats et pour échanger de nouvelles idées et partager les succès obtenus.

None of this will be possible unless Canadians change their attitudes. We know that public and private employers often hesitate to hire a disabled person. They think it will cost too much or that it will cause safety problems. But as Mr. Dart said very eloquently earlier today, the challenge is to demonstrate that those attitudes are restrictive and that, in the long term, they are detrimental to the prosperity of our society as a whole.

The business community cannot afford to ignore the skills that disabled persons can bring to the workplace. Disabled persons account for 8% of the potential labour force in Canada. By the year 2000, major changes will occur in Canada's demographics. It is essential that we make use of all available human resources in order to compete in the global marketplace.

Parmi les mesures concrètes prises récemment par le gouvernement pour augmenter les chances des générations futures d'obtenir des emplois, notons l'initiative de la prospérité. Cette initiative, qui favorise aussi les partenariats,

[Text]

further in the acquisition of skills and knowledge in order to compete on the world markets. In this regard, education is crucial, especially for disabled persons who currently may not have all the skills, training, or knowledge required to integrate into the labour force.

People with disabilities are often at a disadvantage when looking for a job and are discouraged by the barriers they find when they go looking.

Businesses must also be encouraged to provide their employees with more training. They can no longer expect to find the specialized knowledge they need easily. They must impart this new learning to their employees. Consequently, more resources must be devoted to training for all employees, particularly to training for persons with disabilities.

You are participating in this meeting because you share the same desire to develop effective strategies and partnerships that will help eliminate barriers to employment for people with disabilities.

I would like to conclude by mentioning one example that is making a difference in this area. Face to Face is a unique employment initiative piloted in 1991, as you may know, during National Access Awareness Week. This project was supported by the corporate sponsors of National Access Awareness Week, including the Royal Bank of Canada and IBM Canada. It matched 500 managers and persons with disabilities in 12 cities across Canada on a protégé-mentor basis. This year we will be extending it to another 10 smaller cities. Although employment was not the goal, to date over 50 persons with disabilities have obtained jobs.

Toutes ces initiatives et ces projets du gouvernement fédéral ne visent qu'un seul grand objectif, et c'est bâtir ensemble un Canada plus fort et plus prospère. Chacun d'entre nous a sa part à jouer dans l'économie du pays. En assurant la prospérité du pays, chaque Canadien et chaque Canadienne pourra bénéficier d'un emploi et d'un niveau de vie qui fera l'envie du monde entier. Et c'est grâce à l'établissement de partenariats que nous pourrions édifier une société prospère où les avantages et les responsabilités seront partagés également et où chacun aura la chance d'y participer.

• 1725

En remerciant, encore une fois, tous les organisateurs de cet événement,

I wish to salute you on behalf of the Prime Minister and Mr. de Cotret, who unavoidably is detained in Montreal. He couldn't make it today but he has asked me to send his best regards to all of you and best of luck.

Thank you.

Le Président Fraser: Maintenant, mesdames et messieurs, je vous présente l'honorable Jean Chrétien.

[Translation]

invite tous les secteurs à investir davantage dans l'acquisition de compétences et de connaissances afin d'être concurrentiels sur les marchés mondiaux. L'éducation est donc un élément crucial, tout particulièrement pour les personnes handicapées qui ne possèdent pas actuellement toutes les compétences, la formation ni les connaissances nécessaires pour s'intégrer à la population active.

Les personnes ayant une déficience sont souvent désavantagées lorsqu'elles cherchent un emploi et se découragent lorsqu'elles se heurtent à de tels obstacles.

Les entreprises doivent aussi être encouragées à offrir plus de formation à leurs employés. Elles ne peuvent plus s'attendre à trouver facilement les connaissances spécialisées dont elles ont besoin. Elles doivent inculquer ces nouvelles connaissances à leurs travailleurs. Par conséquent, il faut consacrer plus de ressources à la formation de tous les employés et particulièrement à la formation des personnes handicapées.

Si vous participez à cette rencontre, c'est que vous partagez le même désir d'établir des stratégies efficaces et des partenariats qui aideront à éliminer les obstacles à l'emploi pour les personnes handicapées.

Pour terminer, je voudrais donner un exemple de ce qui peut faire changer les choses dans ce domaine. «Face à face» est une initiative en matière d'emploi unique en son genre, qui a été mise à l'essai en 1991, à l'occasion de la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Ce projet a été financé par les commanditaires de la Semaine, notamment la Banque royale et IBM Canada. Il a jumelé 500 directeurs et personnes handicapées, les uns étant les tuteurs et les autres les protégés, dans 12 villes du Canada, d'un océan à l'autre. Cette année, on étendra le projet à 10 autres villes de moindre importance. Même si elle n'avait pour but de donner de l'emploi, l'initiative a jusqu'à présent permis à plus de 50 personnes handicapées d'en obtenir un.

The single, major objective of all federal government initiatives and projects is to work together to build a stronger, more prosperous Canada. Every one of us has a role to play in the economic life of the country. Ensuring prosperity will provide all Canadians with employment and a standard of living that will be the envy of the world. Partnerships are the key to building a prosperous society, in which benefits and responsibilities can be shared equally, and in which everyone will be able to participate.

I thank once again all the people who organized this event.

Je tiens à vous saluer, au nom du premier ministre et de M. de Cotret qui a été retenu à Montréal. Il n'a pas pu se libérer aujourd'hui, mais il m'a demandé de vous transmettre à tous ses salutations et de vous souhaiter bonne chance.

Merci.

Mr. Speaker Fraser: Ladies and gentlemen, I will now introduce the Honourable Jean Chrétien.

[Texte]

L'honorable Jean Chrétien (chef de l'Opposition officielle): Monsieur le Président de la Chambre des communes, monsieur le ministre, madame la chef du Nouveau Parti Démocratique, monsieur le président, messieurs les députés, chers invités,

for me, it's quite an impressive occasion because it was in this room a little more than 10 years ago that some of you came and were pressing us to add to the Charter of Rights and Freedoms the notion that there shall be no discrimination in our society based on handicap, and it was for the representative of the day a very emotional moment when we, as members of the committee, agreed to that. That was the first time any Charter around the world, to my knowledge, recognized that problem and established the fundamental reality that everybody in a society shall be equal.

De vous voir ici, encore aujourd'hui, dans une autre phase de votre développement et, par l'intermédiaire des membres du Comité et de la participation des hommes d'affaires, des syndicats et des autres groupes de notre société, faire voir les avantages et les opportunités que les personnes handicapées peuvent offrir à notre société, les faire connaître à l'ensemble de cette société c'est quelque chose de très important. Je tiens à vous remercier tous pour le temps et les efforts que vous avez donnés à cette tâche.

I know that this committee has worked very hard. As far as Beth Phinney from my party... I remember travelling in the Maritimes during the middle of last summer and talking with the press. They were reporting, to my great satisfaction, that the committee of members from our party had been travelling in August, of all months, trying to alert the people and trying to get at the same time some information and participation to help us develop the policy in collaboration with the other parties in the House of Commons. It was a great satisfaction to me.

So I just want to say thank you to all of you who do that type of work for all of us. As the minister said earlier, people, despite handicaps, can make a lot of contributions to our society. Very often they are better workers than others because they are more determined to succeed. It's always the fate of some people to have overcome some difficulties.

So I say thank you again, and good luck in your efforts, which will make sure we will be at the forefront in our blessed country, where everybody can be equal and contribute to making this country a better country.

Merci beaucoup.

Mr. Speaker Fraser: Ladies and gentlemen, I'm sure you would think it appropriate that I commented just briefly on something you said, Mr. Leader, because I was a member of the House of Commons and Senate committee on the Constitution and I remember very vividly the discussions that took place that brought about the recognition of which you spoke in our Charter of Rights.

I would now like to call upon the Leader of the New Democratic Party, the hon. member for Yukon, Audrey McLaughlin.

[Traduction]

Hon. Jean Chrétien (Leader of the Official Opposition): Mr. Speaker, Honourable Minister, Madam, the Leader of the New Democratic Party, Mr. Chairman, Honourable Members, ladies and gentlemen,

je suis passablement ému parce qu'il y a un peu plus de 10 ans, dans cette même salle, certains d'entre vous nous ont exhorté à ajouter à la Charte des droits et libertés l'idée qu'il ne peut y avoir dans notre société aucune discrimination fondée sur un handicap. Le moment où les membres du comité ont accepté de suivre cette recommandation fut un moment très émouvant pour celui qui représentait notre parti à l'époque. C'était la première fois, dans le monde entier, à ma connaissance du moins, qu'une charte reconnaissait ce problème et consacrait le principe fondamental selon lequel tous les citoyens doivent être égaux.

Seeing you again here, today, during another phase of your development, through the Members of the Committee and with the participation of representatives of business, trade unions and other groups, seeing these people explaining the advantages and the opportunities that disabled persons can offer to our society, to make those advantages known to society as a whole, it indeed very significant. I want to thank you for all the time and the efforts you devoted to this.

Je sais que ce comité a travaillé très dur. En ce qui concerne Beth Phinney, de mon parti... Je suis allé dans les Maritimes vers le milieu de l'été dernier et là-bas, des journalistes m'ont dit, à ma grande satisfaction, que le comité constitué de membres de notre parti avait choisi le mois d'août, rien de moins, pour se déplacer et essayer de mobiliser la population et, du même coup, de recueillir des renseignements et des opinions pour nous aider à élaborer une politique avec le concours des autres partis qui sont représentés à la Chambre des communes. Ce fut pour moi une profonde satisfaction d'entendre cela.

Je tiens donc à vous remercier, vous tous qui faites tout cela pour nous. Comme l'a si bien dit tout à l'heure le ministre, les personnes handicapées ont beaucoup apporté à notre société, malgré leur invalidité. Elles font très souvent leur travail plus consciencieusement que les autres, parce qu'elles sont davantage déterminées à réussir. C'est toujours le cas pour les personnes qui ont des difficultés à surmonter.

Merci encore et bonne chance. Grâce à vos efforts, notre pays sera à l'avant-garde dans ce domaine et nous édifierons une société dans laquelle tous les citoyens pourront être égaux et contribuer au progrès social.

Merci beaucoup.

Le Président Fraser: Mesdames et messieurs, vous tenez certainement à ce que je fasse un petit commentaire au sujet de votre discours, monsieur le chef de l'opposition. Je faisais en effet partie du Comité de la Chambre des communes et du Sénat sur la Constitution et je me souviens très bien des discussions qui ont abouti à la reconnaissance dans notre Charte des droits, du principe auquel vous avez fait allusion.

J'invite maintenant la chef du Nouveau parti démocratique, la députée du Yukon, Audrey McLaughlin, à prendre la parole.

[Text]

L'honorable Audrey McLaughlin (chef du Nouveau parti démocratique): Merci. Premièrement, je voudrais féliciter le Président de la Chambre des communes ainsi que les organisateurs et les membres du Comité permanent d'avoir organisé cette réunion. C'est très, très important. C'est important pour l'éducation des députés, c'est très important pour avoir des liens entre les hommes d'affaires, les femmes d'affaires, les syndicalistes également, ainsi que ceux qui peuvent nous informer tous et toutes sur le sujet.

• 1730

It's a great pleasure for me to be here today and again to congratulate all of those who are participating. We have many challenges and I know that you have discussed those today.

I think the first thing I would say is what a wonderful forum. What we have to do in Canada today is to bring people together, to bring government together, to bring labour unions together, to bring business people together, and to bring together those people who can speak of the issues with such wisdom as I'm sure those of you who have a disability have done today.

I think it is a very historic occasion, a very important one. I would like to mention a couple of things. There are many issues, and I know you have discussed them at length, that I think are important to remind all of us of. I suppose, being a politician, one of the first to come to mind is the importance of making sure that everyone is able to participate in the political system.

I remember when Gary Malkowski from Ontario... Some of you will know him, he's now a member of the legislature in Ontario. He is a person who is deaf and required special assistance just in order to run, to be an elected person. It wasn't possible to do that and to have those expenses accounted for under the current Election Act. Those kinds of things have changed and are changing.

In my own party, we've looked at making sure that we have special arrangements for those who do have particular needs, which will allow people to participate in the political system with all others, so that everyone's talents can be used. I guess I'm struck by the fact that this is very important and that we, as politicians, have a responsibility to make sure that everyone can participate in the political system.

Secondly, I want to make a comment on my own experience about those people who are often forgotten—and I'm not suggesting that anyone here has forgotten them—because that is the subject of your forum today. Often those people are immigrants, who don't speak either French or English, or those who have some kind of handicap or disability, who need additional assistance. They're often people in aboriginal communities who aren't reached through a lot of the methods we have and they're often, I must also add, women, who very often may have a double challenge when it comes to the workplace... and to making sure that resources are available for them to participate.

[Translation]

Hon. Audrey McLaughlin (Leader of the New Democratic Party): Thank you. I want first to congratulate the Speaker of the House of Commons as well as the Members of the Committee and the other people who organized this meeting. This is a very, very important event. It is very important for the education of Honourable Members to have links with businessmen and businesswomen, with trade unionists and also with all the people who can inform us on the subject.

Je suis très heureuse d'être parmi vous aujourd'hui et je tiens à féliciter encore une fois tous les participants. Il y a de nombreux défis à relever et je sais que vous en avez discuté aujourd'hui.

Je trouve que c'est une tribune formidable. C'est précisément ce qu'il faut faire au Canada à l'heure actuelle; il faut rassembler des gens, réunir des représentants des pouvoirs publics, des représentants des milieux syndicaux et des milieux d'affaires et les personnes qui sont capables d'exposer les problèmes d'une façon aussi lucide que les personnes ici présentes qui souffrent d'une invalidité.

C'est un moment historique, c'est un événement capital. J'ai une ou deux choses à dire. Il y a beaucoup de problèmes au sujet desquelles il importe de nous rafraîchir la mémoire, et je sais que vous en avez discuté en détail aujourd'hui. Étant politicienne, une des premières idées qui me vient à l'esprit est qu'il faut s'assurer que tout le monde puisse participer à la vie politique.

Je me souviens de Gary Malkowski, un député ontarien. Certains d'entre vous le connaissent probablement; il est maintenant député à l'Assemblée législative de l'Ontario. Il est sourd et il a besoin d'une aide spéciale pour participer aux élections, pour être député. Ce n'était pas possible et les dépenses nécessaires ne sont pas prévues dans la Loi électorale actuelle. Certaines choses ont changé et il y a encore des changements en cours.

Dans mon propre parti, nous nous sommes efforcés de faire le nécessaire pour permettre aux personnes qui ont des besoins spéciaux de participer à la vie politique comme toutes les autres, de façon à pouvoir profiter des talents de tous. C'est quelque chose qui revêt une importance capitale à mes yeux. Et en tant que politiciens, nous avons la responsabilité de veiller à ce que tout le monde puisse participer à la vie politique.

Deuxièmement, je vais vous citer un exemple puisé dans ma propre expérience. Il y a des gens que l'on a souvent tendance à oublier—et je ne vise personne dans cette salle en disant cela. C'est en effet le sujet du forum d'aujourd'hui. C'est souvent le cas des immigrants qui ne parlent ni le français ni l'anglais ou des personnes qui sont atteintes d'un handicap ou d'une invalidité et qui ont besoin d'aide supplémentaire. C'est souvent le cas également des autochtones que l'on arrive pas à rejoindre par la plupart des méthodes que nous utilisons, et j'ajouterais même qu'il s'agit souvent de femmes, car celles-ci font face à un double défi sur le plan professionnel; il faut donc veiller à mettre à leur disposition les ressources nécessaires pour leur permettre de participer.

[Texte]

I would like to make that point. I suspect it has already been made today, but something that I feel very strongly about. . .the object of your discussion today has obviously been the participation of everyone in the work force to the extent that people are able to do this and having the resource available to enable people. . .

To me it's a very exciting opportunity to see that people can come together, to see that our parliamentary system, unlike what sometimes people say, does work very well. This is what we're here for. Again, I congratulate the members of all parties of the standing committee and the chair for the work they have done. I wish you well. I hope that this will not be the end of these discussions, but just the beginning of where we would all like to go.

Mr. Speaker Fraser: We're coming to the close of the conference. Before asking Dr. Halliday to take the podium, I just wanted to say to all of you that last night and today you have no doubt been impressed with these buildings and this place, and so you should be. Some of you may have felt that it was a great privilege to be here. It is, and I feel that way every day.

What I want to say to you, and I say this on behalf of my colleagues in the House of Commons, is this is your place. You have a right to be here.

The Chairman: Well, ladies and gentlemen, on behalf of the committee, I know they'd want me to express our appreciation to you, Mr. Fraser, for co-hosting this event, this parliamentary forum, for your hospitality last evening at dinner and for being with us twice today. You've spent a lot of time with us and we do appreciate your effort and your support.

• 1735

We were also grateful for the presence today of the minister and the two leaders of the two parties. You have contributed a lot to a sense of the importance of the disability movement and the contribution that we Members of Parliament and those who have come as participants have for this whole issue.

Last but not least, this would not be an event at all had we not had the support of all of you who came as participants and observers. We've appreciated your contribution, your input. We are aware of some of the challenges you have issued to the committee, and I know the committee will be addressing that. We hope you'll stay for a few minutes and enjoy some wine or other beverages along with some finger food.

With that, the chair will now declare this meeting officially adjourned.

[Traduction]

Je tenais à insister là-dessus. Je suppose que la question a déjà été abordée aujourd'hui, mais c'est un problème qui me préoccupe beaucoup. De toute évidence, la participation de tous sur le marché du travail a été le thème de votre discussion. Pour que ce soit possible, il faut mettre les ressources nécessaires à la disposition des gens.

Je suis enchantée de voir que l'on arrive à réunir les gens et à les faire travailler ensemble, de constater que, contrairement aux rumeurs que l'on fait parfois courir, notre régime parlementaire est très efficace. C'est pour ça que nous sommes là. Je tiens à féliciter encore une fois les membres du comité permanent, quel que soit leur étiquette, ainsi que le président, pour le travail remarquable qu'ils ont accompli. Je vous souhaite bonne chance. J'espère que l'on ne s'arrêtera pas en si bon chemin et que nous pourrions poursuivre ces discussions afin d'arriver à résoudre tous ces problèmes.

Le Président Fraser: Nous arrivons au terme de la conférence. Avant de demander au docteur Halliday de monter sur l'estrade, je tenais à faire remarquer que tous ceux qui étaient ici hier soir et ceux qui sont là aujourd'hui ont été impressionnés par les édifices dans lesquels nous nous trouvons, et c'est tout à fait normal. Certains d'entre vous ont peut-être considéré cela comme un grand honneur de pouvoir être ici. C'est le cas, et c'est ce que je ressens tous les jours.

Ce que je tenais à vous dire, au nom de mes collègues de la Chambre des communes, c'est que vous êtes ici chez vous. Vous avez le droit d'être ici.

Le président: Mesdames et messieurs, je tiens à remercier M. Fraser au nom des membres du comité qui souhaitent certainement que je le fasse, d'avoir coprésidé cette conférence, cette tribune parlementaire. Je tiens à vous remercier de votre hospitalité hier soir, au souper, et aussi d'être venu parmi nous à deux reprises aujourd'hui. Vous avez passé beaucoup de temps avec nous et nous apprécions vos efforts et votre soutien.

Nous remercions également le ministre et les chefs des deux partis pour leur présence. Vous avez contribué à donner de l'importance au mouvement en faveur de la défense des droits des personnes handicapées et aux efforts déployés par les députés et par les participants pour essayer de trouver une solution à ce problème.

Je dirais enfin que ce forum n'aurait pu être réalisé sans l'aide de vous tous, vous qui êtes venus à titre de participants et d'observateurs. Nous avons apprécié votre participation et vos commentaires. Vous avez demandé au Comité de relever certains défis, et je sais qu'il ne s'esquivera pas. Nous espérons que vous resterez quelques minutes pour déguster un verre de vin ou d'autres boissons et pour prendre une petite bouchée

Sur ce, je décrète la clôture officielle de la séance.

APPENDIX "HUDI-13"

Ottawa, Canada

March 30, 1992

Remarks by Justin Dart, Chairman of the United States President's Committee on Employment of People with Disabilities.

Mr. Speaker, Distinguished Members of Parliament, Chairman Halliday, Beloved Colleagues in the struggle for justice, I congratulate all of you on the leadership you have provided the world toward establishing a just and productive society. What a privilege it is to be in the only nation with specific basic constitutional protection for the Rights of people with disabilities.

I congratulate Speaker John Fraser and all connected with the production of this historic gathering.

Your Federal Government has set the goal: "to make Canada the best country in the world for disabled citizens" through removing obstacles to their full productivity.

Dr. Halliday has stated "that it is absolutely essential to show that there are many choices to be made that are sound for business, labour, and people with disabilities and consequently beneficial to our society as a whole."

Colleagues, I speak today, as I have in USA, in support of a first priority national policy which recognizes that disability is normal, which mandates full equality for people with disabilities, and which empowers all people to achieve their productive potential.

Why is such action necessary in great, productive democracies like Canada and USA?

Thanks to you, and to all of our disability community colleagues in Canada and America, there has been a miracle of progress for people with disabilities during the past few decades. But your progressive programs have not been implemented on a society wide basis. In 1970 the employment rate among Americans with disabilities was 41%. Now it is 33%. In Canada it is estimated at 40%.

Employment for people with disabilities has increased in absolute numbers and quality, but has not kept pace with the population explosion caused by advances in modern medicine and with changes in the nature of work.

President Bush has estimated the annual economic cost of excluding 2/3 of Americans with disabilities from the mainstream to be about \$200 billion cash in public and private payments.

43 Million Americans and 3.3 Million Canadians with disabilities continue to form our nations' largest, most isolated, most unemployed, most impoverished, most expensive minority - and we are getting more numerous and further behind every year.

Long decades of frustrating reality have taught disability community advocates a hard, hard truth.

Society in every nation is still infected by an insidious, now almost subconscious, residue of the ancient assumption that people with disabilities are less than fully human, and therefore are not fully eligible for the opportunities, services and support systems which are available to other people as a matter of rights.

This devastating assumption has resulted in inaccessible environments and systems and in paternalistic, segregationist programs which form virtually insurmountable barriers to participation in the productive mainstream.

Some years ago it became clear to american disability rights advocates that we would never achieve equality until the message of our full humanity was communicated into the consciousness and the processes of our nation by a strong, highly visible, comprehensive Human Rights law.

We struggled for a decade to achieve the Americans With Disabilities Act of 1990 (ADA). ADA is the first comprehensive Civil Rights Law for people with disabilities by any nation. It is a monumental contribution to the quality of human being.

But colleagues, what you do now, in Canada, could be a much better thing, and another canadian model for the world.

You have a solid core of distinguished disability rights leaders: Bruce Halliday, Henry Enns, Bill Cameron, Joanne Francis, Rick Hansen, Yvonne Peters, Denis Laroche, Skip Brooks and so many others.

You have made cutting edge progress in areas such as health care, housing, employment and funding for disability rights activities. You are sponsoring Independence '92, the premier international disability rights gathering of the decade. You have an active disability focused committee of Parliament, and a Cabinet Minister responsible for persons with disabilities. The national strategy of September, 1991 sets out an agenda for progress. The Canadian Charter of Rights and Freedoms specifically prohibits discrimination based on mental or physical disability.

But these splendid measures - even strong Civil Rights laws like ADA - are only the beginning. Because unless we who have disabilities are satisfied with marginal gains which will leave many of us dependent and poor, we are going to have to join our non-disabled brothers and sisters in facing a hard reality.

The stubborn problems of democracy in the 1992: Unemployment, welfare, the poverty gap, environmental damage, increasing public and private deficits - the current recession - are not the result of normal cycles and minor maladjustments of a basically sound social and economic machine.

Our most serious economic and social problems - in both industrial and developing nations - result directly from our refusal to obey the mandates of our own astounding progress. We have spent too much of our new wealth on obsolete goals and institutions. We have failed to invest the full resources of science and free enterprise democracy in processes that empower each human individual to be fully productive in the explosive change and the desorienting complexity of modern society.

And so we see our basic institutions, government, finance, commerce, social services, communities and families increasingly unable to meet the challenges which success has presented to us. We see increasing millions of individuals of all classes falling far short of a truly magnificent quality of life potential, and too often becoming impoverished and unaffordably expensive dependents.

Real solutions, including keeping the promise of democracy to, people with disabilities, are going to require refocusing the foundational processes of our culture to establish as their clearly identified central thrust a concept of empowerment, a policy of empowerment and a science of empowerment.

Concept. The business of society is empowerment. The legitimate purpose of Civil Rights, of human society and its governments, is not simply to guarantee equal opportunity to pursue lives of quality. The purpose, the absolute responsibility of society is to empower all of its members actually to live lives of quality.

Empowerment, quality of life potential fulfilled, must be the clearly focused goal and the final measurement of Civil Rights, government and of all human activities.

Concept: we as individuals are society. Society and its governments are nothing more than the sum total of what we think and do every day. We empower ourselves or there is no empowerment. And because human being is inherently interdependent, we cannot empower ourselves unless we simultaneously empower all other people.

Concept: having a disability is normal. With the advance of modern medicine and technology, disability has become a normal characteristic of the human process. It is estimated that by the year 2,000 one out of five Americans and Canadians will have a disability. That proportion will rise throughout the 21st century. There is a virtual certainty that any family of non-disabled persons will eventually include persons with disabilities. Disability is not a matter of "them and us." It is just us.

As people within the normal spectrum of human differences, we who have disabilities have the same unalienable rights and the same unalienable responsibilities as other people. A rational society will create processes which empower people with disabilities just as normally as people who are short, tall, black, blond, charming, boring or who catch the flu.

In a rational society there will be no distinct disability policy, only public policy which empowers all people. In a rational society the government agency which I head will not exist.

Empowerment, what is it? Conservatism? Liberalism? Socialism? Empowerment springs from the directly from the experience of all those honourable approaches, and provides a basis for unified action. It is the essence of the democratic process, the single, unified goal of Human Rights and free enterprise, of conservatism, liberalism and socialism.

Empowerment is when we who have disabilities, and all people, reject stereotyped roles of eternal childhood, failure and dependency and take full responsibility to utilize all of our abilities to produce a life of quality for ourselves, our families and our communities.

Empowerment is when we as individual personally become the strong, truly democratic coordinative governing entity that complex, interdependent modern society absolutely demands.

Empowerment is when the rehabilitation counselor, the teacher, the employer, the government official is at once a servant, an advocate, an attorney, a coach working in partnership with each individual to enable that individual to achieve full personal potential and full participatory control of continuum interdependency which is self and society.

Colleagues, the promise of science and democracy will not be kept until we understand that the responsible leaders are all of us, that "the disabled" can be any of us, and that the productivity and quality of life of the single mother in the ghetto, the person with mental illness, mental retardation, blindness or deafness is just as important to our pocket books and to our happiness as the productivity of the President of Coca Cola and the goalkeeper of the Montreal Canadiens.

From concept to action. I respectfully make the following suggestions:

First: Human Rights. I would like to try to give you the benefit of our ADA experience - the perceived successes, the mistakes.

Most importantly, any real Human Rights package should, taken in combination with already existing legislation, constitute a dramatic, highly visible, enforceable mandate that all people with disabilities must have fully equal access to every significant social process. There must be no compromise with the principle of equality.

Protection from discrimination should be extended to all people who have, or who are regarded as having, a mental or physical impairment which substantially limits one or more major life activities. Disabilities should not be enumerated by medical cause, because such lists always exclude somebody. And no significant disability, no matter how unpopular, should be exempted from protection.

Full protection from discrimination should be provided in all areas of public process, including employment; telecommunications; air and surface transportation; housing; education; health care and all social services; long term care and correctional institutions; recreation, voting and the democratic process.

All public places, whether government or private, should be required to be fully accessible to people with disabilities.

Of course it is impossible for thousands of years of accumulated attitudinal and physical barriers to be overcome in one year or one decade. A new civil rights package should strike a careful balance between the immediate elimination of disability discrimination and the economic interests of current Canadians.

In cases of provable undue economic hardship for business and operators of public facilities, alternative forms of access and services can be acceptable for reasonable periods of time, during which ideal forms are being developed. But there can be no compromise with the principle that full equality is the current law, or with the requirement that a good faith effort be made to provide full equality in all circumstances.

There can be no compromise with the requirement that all new systems and renovated or new facilities must be completely accessible according to the principles of universal, barrier free design.

There can be no compromise with prejudice at any time or in any place.

It is also essential that a human rights legislative package make special provision for prompt and harmonious compliance.

Suggested areas of focus include: vigorous, visible enforcement; balanced remedies that encourage compliance, but not a holocaust of litigation; specific method of alternative dispute resolution; tax incentives for progressive, voluntary action; requirements that people with disabilities participate fully in the process of creation and implementation; special training programs and full media communication to inform people with disabilities, business, operators of public facilities, government and all citizens of their rights, obligations and opportunities.

Second, in order to keep the promise of our Constitutions and our Human Rights Legislation, U.S.A. and Canada should adopt comprehensive, long range policies for empowerment to be productive that will be the first priority of our nations.

Make no mistake about it, I am not talking about the same old empty political bottles with new labels.

I am talking about fundamental changes in attitudes and systems, massive reallocations of the human and economic resources of modern democracy from conspicuous consumption and paternalism to empowerment to be productive of quality of life.

We must make substantial public and private investments in systematic society wide utilization of the very successful experiments in free enterprise empowerment that have been developed in rehabilitation, independent living, business, sports, space travel, technology and other areas.

I speak of life long education for empowerment. Life long services and community supports, including rehabilitation, independent living, transition, supported employment, transportation, communication and personal assistance services for empowerment.

I speak of families that empower. Full legal services for empowerment. Technology for empowerment. Incentives for productivity and empowerment, rather than disincentives. Housing as a base for empowerment. Aggressive prevention. Quality, affordable insurance and health care for all.

I speak of substantially reformed systems of welfare and rehabilitation that are infused with attitudes and practices of empowerment and that encourage and support productive independence.

I speak of major leadership participation by business and labour in public education, public services, the public media and at the workplace the empower people with and without disabilities to be maximally productive.

I speak of employment where flexible job descriptions, flexible hours, places and systems of work, personal assistance, reader and interpreter services, job coaches, accessible technology and raises for productivity, replace excuses, grievances, and play it safe memos.

I speak of an accessible, state of the art telecommunications system that will make every Canadian and American home, from Teslin in the Yukon to Miami in Florida, a university, a place of work, a shopping mall and a center to access services.

And yes, I speak of entirely new kinds of communities designed to eliminate the massive waste and inaccessibility of obsolete 19th century models, and to utilize the magnificent potential of science and democracy to empower all people.

Colleagues, an aggressive policy of Human Rights and empowerment will give rise to the traditional objections. It will be said that it is inappropriate to declare full equality at one time - that we should approach Civil Rights for people with disabilities in increments.

It will be said that equality will hurt business, that we cannot afford equality and empowerment in a time of budget crisis and recession. It will be said that moving resources and power from paternalism to empowerment is politically impossible.

Bullfeathers!

If we accept these tired excuses, people with disabilities in Amercia, Canada and every nation will still be second class humans in the year 3,000.

Is full equality and empowerment politically impossible?

Impossible? Isn't that what they said about the independence of America in 1776? Isn't that what the Soviet bureaucrats told the Russian people two years ago? I know that's what they said about ADA.

Should equality be approached incrementally? There is no such thing as partial equality. Partial Civil Rights laws always give implied legal sanction to the discrimination which is not eliminated. And they reinforce traditional stereotypes. Apartheid for people with disabilities in USA or Canada is no more acceptable than it is for black people in South Africa.

Is equality bad for business? Is empowerment unaffordable? On the contrary, we can't afford not to have it.

I am not proposing new spending on a subsidy for disabled people, but rather reallocating a small fraction of presently wasted billions to investments in productivity for all people.

Nineteen years of ADA like requirements for entities that receive federal funds in America have produced no significant evidence or complaint of economic or legal hardship. Numerous studies in my country have shown that every dollar invested in certain proven programs to employ people with disabilities brings ten dollars profit to society.

Whether in disability policy, or in other areas, our culture simply cannot afford to continue imposing burdens of crushing debt and dependency on future generations. We must achieve the self-discipline of our pioneer forefathers who invested in the productivity of their children, who invested in the magnificent heritage of opportunity that we are in danger of squandering.

Colleagues, I have researched this issue for three decades. I have been a founder and CEO of two small and one moderately large business. I have voluntarily undertaken most of the initiatives that I propose, and I can guarantee you absolutely that they are not burdensome. They are good for business.

A policy of empowerment and common sense accessibility enabled me, a wheel chair user, to start an extremely profitable business that added more than 20,000 previously unemployed full and part time women workers to the Japanese economy, and initiated a minor revolution of productivity in

that nation. During the last 24 years Mrs. Dart and I have operated a private program of empowerment in our home that has resulted in productive mainstream participation by all of the more than 75 individuals with and without disabilities who participated.

Human rights empowerment and free enterprise are not in conflict; they are two sides of the same solid gold cultural currency. In combination, they have powered canadian and american democracy to miracles of productivity and quality of life that have revolutionized the political, economic and cultural processes of the world.

The enemy is not Human Rights, or free enterprise, it is rigid, ideas and systems in both government and the private sector that limit the full, free use of individual ability. Rational society empowers people to be fully productive for self and for all, and protects them from artificial limitation.

Colleagues, over last two hundred years you of Canada have empowered the outcasts of Europe and Asia and Latin America. You have empowered the African Canadians and women. And every time business profited, citizens profited and freedom flourished.

Legislation that empowers Canadians with disabilities as employees,, customers, taxpayers and creative contributors to their communities will reduce public and private budgets and debts, will initiate another economic boom, and will provide a new dimension of security and quality in the life of every family in the nation.

Lack of money is not the basic problem. Government and business as usual is not the solution.

What is required now is courageous, unifying leadership for equality and empowerment as top priorities of our culture. Leadership by government at all levels; leadership by business and labour; the public Media, Religion, Civic Organizations, Families and just plain Canadians who love justice.

Most importantly, there must be passionate, creative leadership by a united disability community. Equality has never been voluntarily handed down to a divided, apathetic minority. We of the disability community will lead the revolution for our empowerment, or that revolution will not occur.

We must maintain the splendid disability community advocacy that has carried us to historic victories. But that is not enough.

Where we are hundreds we must become hundreds of thousands. Where we are fragmented we must become organized. Where we are divided we must become united in our struggle for justice and empowerment. We must unite with all our colleagues in every city and village of Canada, of USA, and every nation in the world.

We must learn the politics of equals. We must learn to generate more of our economic and human resources.

We must become more effective communicators, through the awesome power of the public media, and as individuals. We must become far more effective communicators. We must learn to transcend the impotent cliches of officialdom and television, and to speak directly to the heart and to the conscience with the love, the naked rationality and the firmness in simple justice that has characterized history's greatest movements.

Our movement does not have a Gandhi or a Martin Luther King, but each one of us can be a truly powerful advocate for human rights every day in every place -- in our homes, schools, offices, churches and clubs.

Colleagues, we here in this hall have accepted, indeed we have sought responsibility for the future of our fellow humans.

The magnitude of that responsibility, the gravity of the challenges, the magnificence of the opportunities that destiny has presented to us is almost beyond comprehension. There is a public passion for profound cultural change that is unprecedented in all history.

This historic window of opportunity will not remain open long. Our leadership, visible aggressive leadership by Canada and USA, will create a dynamic momentum for Human Rights and empowerment in every nation. Our inaction, simply pursuing advocacy, government and business as usual, could condemn hundreds of millions of 21st century humans to continued isolation, poverty and early death.

And colleagues, each one of us has a very personal reason to keep the promise of democracy to people with disabilities.

If there is no person with a disability in your family now, sooner or later there will be. You are going to want that person to be a first class canadian citizen. Your husband, your wife, your mother, your father, your son, your daughter - you.

And that disability in your family will probably not be a tragedy, but rather a cause for celebration. It will most often mean that a person you love very much has survived a previously fatal illness to be with you for many potentially productive and happy years.

I think of my daughter Betsy with three children, deserted by her husband three days after she was diagnosed as having MS. I think of my brother Peter, a small businessman, who four years ago was faced with using a wheel chair like mine, and the massive discrimination. He said, " I would rather be dead than dependent." - And he chose to be dead.

I think of the people imprisoned in the institutions and back rooms of Moscow, and Beijing. I think of the people sleeping and begging and dying in the streets of Washington, Bombay and Rio de Janeiro.

I think of the generations of children yet unborn in every nation who have the right to lives of quality. We must unite. We must struggle. We must love.

Canada. The public media shows great stars of sports and entertainment. Canada there are mountains, plains, waters and cities of incredible beauty and productivity.

But you, my colleagues, you in your quiet dedication to enlarging the quality of human being, you are the hope, you are the potential of a far more profoundly beautiful Canada. I will do anything within my limited human power to help you keep the magnificent promise of Canada to people with disabilities throughout the world.

Permit me to offer a familiar prayer.

O Canada! God keep our land glorious and free.

Protegera nos foyers et nos droits.

Protegera nos droits.

I respect you. I believe in you. I love you. I am with you all the way.
Together we shall overcome.

APPENDICE «HUDI-13»

COMITÉ DU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS SUR L'EMPLOI DES PERSONNES HANDICAPÉES WASHINGTON, D.C.

PRÉSIDENT : JUSTIN DART

Allocution de M. Justin Dart prononcée devant les participants au Forum parlementaire sur les droits et la productivité des personnes handicapées parrainé par le président de la Chambre des communes - Ottawa, le 30 mars 1992. M. Dart, qui assure la présidence du comité figurant en rubrique, s'est rendu au moins quatre fois dans chacun des 50 États américains afin de plaider en faveur de l'adoption de la Loi sur les personnes handicapées aux États-Unis (LPHEU).

Monsieur le Président, mesdames et messieurs les députés, monsieur le président Halliday, chers collègues qui luttez pour la justice, je tiens à féliciter chacune et chacun d'entre vous pour le rôle de leadership que vous jouez à l'échelle internationale afin de construire une société juste et productive. Je suis vraiment honoré d'être aujourd'hui dans le seul pays au monde doté d'une Constitution qui assure la protection des droits des personnes handicapées.

Je félicite également le Président, M. John Fraser, et toute son équipe qui ont permis la tenue de cette rencontre historique.

Votre gouvernement fédéral a établi le but que «le Canada se devait d'être le pays le plus accueillant au monde pour les personnes handicapées» et qu'il veillerait à ce que tous les obstacles qui empêchent ces personnes d'exploiter leur potentiel soient levés.

Pour sa part, M. Halliday a précisé «qu'il est absolument essentiel de montrer que les nombreux choix qui doivent être faits sont avantageux pour le monde des affaires, pour les syndicats, pour les personnes handicapées et, partant, pour l'ensemble de notre société.»

Chers collègues, ici aujourd'hui, tout comme je l'ai fait aux États-Unis, je répète qu'il est impératif d'adopter une politique nationale qui reconnaisse le handicap comme un phénomène normal, une politique qui exige l'égalité pleine et entière pour les personnes handicapées et qui permette à tous et à toutes d'exploiter leur potentiel.

Mais pourquoi doit-on réclamer une telle politique dans des démocraties aussi avancées et florissantes que le Canada et les États-Unis?

Grâce à vos efforts et à ceux de tous nos collègues qui oeuvrent auprès des personnes handicapées, des progrès miraculeux ont été accomplis pour ce groupe de citoyens au cours des dix ou vingt dernières années. Malheureusement, vos programmes extraordinaires ne sont pas mis en oeuvre à la grandeur de la société. En effet, le taux d'emploi des personnes handicapées aux États-Unis était de 41 % en 1971 contre 33 % aujourd'hui, alors qu'il est à peu près de 40 % au Canada.

Le nombre et la qualité des emplois pour les personnes handicapées ont augmenté en termes absolus, mais de tels progrès n'ont pas été suffisants pour suivre l'explosion démographique attribuable à l'avancement de la médecine moderne et aux changements opérés dans la nature du travail.

Selon le président Bush, il en coûte environ 200 milliards de dollars par année en investissements publics et privés pour tenir à l'écart du marché du travail les deux tiers d'Américains handicapés.

Quarante-trois millions d'Américains et 3,3 millions de Canadiens handicapés forment encore aujourd'hui la minorité la plus importante de nos deux pays, la minorité la plus isolée, la moins employée, la plus pauvre et la plus coûteuse. Qui plus est, notre nombre augmente sans cesse et nous tirons de plus en plus de l'arrière d'année en année.

Les défenseurs des droits des personnes handicapées ont appris une dure leçon au cours de ces longues décennies de frustrations.

Dans tous les pays, la société est encore infectée par les séquelles de ce mythe insidieux, voire pratiquement inconscient de nos jours, voulant que les personnes handicapées ne soient pas des êtres humains à part entière et que, par conséquent, elles ne sont pas pleinement admissibles aux possibilités, aux services et aux systèmes d'aide dont jouissent de plein droit les autres personnes.

Ce mythe dévastateur nous prive d'accéder à certains milieux et de profiter de certains systèmes, et se traduit par des programmes paternalistes et ségrégationnistes qui forment des obstacles quasi insurmontables nous empêchant de nous intégrer à la population active.

Les défenseurs des droits des personnes handicapées aux États-Unis se sont rendu compte il y a quelques années que nous n'obtiendrions jamais l'égalité tant que la population ne comprendrait pas que nous sommes des êtres humains à part entière et qu'à cet égard, les pouvoirs publics devaient adopter une loi puissante, marquante et complète en matière de droits civils.

Nous nous sommes battus pendant dix ans pour faire adopter la Americans with Disabilities Act of 1990 (Loi sur les personnes handicapées aux États-Unis), soit la première loi exhaustive sur les droits civils des personnes handicapées qu'ait adoptée un pays. Un apport monumental à la qualité de l'être humain.

Mais, chers collègues, ce que vous faites au Canada actuellement pourrait être encore bien mieux, votre pays pourrait une fois de plus s'ériger en modèle pour le monde entier.

Vous disposez d'un noyau solide de leaders dans le domaine de la défense des droits des personnes handicapées, notamment Bruce Halliday, Henry Enns, Bill Cameron, Joanne Francis, Rick Hansen, Yvon Peters, Denis Laroche, Skip Brooks, et de nombreux autres.

Vous avez fait des progrès remarquables en ce qui concerne les soins de santé, le logement, l'emploi et le financement des activités des groupes de défense. Vous parrainez le forum *Indépendance 92*, une première mondiale dans la défense des droits des personnes handicapées au cours de la décennie, vous avez un comité qui s'occupe activement de ces questions au Parlement, ainsi qu'un Secrétariat de la condition des personnes handicapées. La stratégie nationale de septembre dernier constitue tout un programme de changements. Enfin, la Charte canadienne des droits et libertés interdit toute discrimination fondée sur les déficiences mentales et physiques.

Mais ces mesures - même des lois aussi puissantes que celle des États-Unis - ne sont qu'un début. Je dis cela parce que si nous, les personnes handicapées, nous satisfaisons des gains marginaux qui vont laisser nombre des nôtres dans la dépendance et la pauvreté, nous allons devoir joindre nos efforts à ceux de nos frères et soeurs non handicapés pour faire face à une dure réalité.

Les problèmes qu'éprouvent les personnes handicapées s'inscrivent dans un ensemble de difficultés beaucoup plus grandes qui touchent la société moderne tout entière.

En 1992, la démocratie est aux prises avec des problèmes tenaces comme le chômage, la compétitivité, le bien-être social, la pauvreté, les désastres environnementaux, les déficits accrus des gouvernements et des sociétés privées, sans compter la récession. Tous ces problèmes ne sont pas le résultat de cycles normaux et de dérèglements mineurs d'un système social et économique fondamentalement solide.

Nos problèmes économiques et sociaux les plus graves, tant dans les sociétés industrialisées que dans les pays en développement, sont directement imputables à notre refus de nous plier aux exigences des progrès remarquables qui ont été accomplis. Nous avons utilisé une trop grande partie de notre nouvelle richesse pour tenter d'atteindre des objectifs dépassés et de maintenir des institutions désuètes. Nous avons omis d'investir toutes les ressources de la science et de la libre entreprise de nos démocraties dans des procédés permettant à chaque être humain d'être tout à fait productif, tout en s'adaptant aux changements explosifs et à la complexité de la société moderne.

C'est ainsi que nos institutions fondamentales, nos gouvernements, les secteurs de la finance et du commerce, les services sociaux, les collectivités et les familles sont de moins en moins capables de relever les défis que nous pose le succès. C'est ainsi également que des millions de personnes de toutes classes sociales se voient privées d'une excellente qualité de vie, ce qui les amène souvent sur le chemin de la pauvreté et d'une extrême dépendance trop coûteuse.

Pour trouver de véritables solutions, y compris respecter cette promesse qu'ont faite les démocraties aux personnes handicapées, notre culture va devoir rajuster ses processus fondamentaux afin d'établir un objectif central et bien ciblé, à savoir une notion, une politique, une science du pouvoir.

Dans la société, la population a besoin de pouvoir. Le but légitime des droits civils, de la société et de ses gouvernements n'est pas simplement de garantir à tous la chance de vivre une vie de qualité. Le but, la responsabilité absolue de la société est de donner à tous ses membres le pouvoir de vivre une vie de qualité.

Le pouvoir, la qualité de vie pleine et entière doivent être le but clairement établi et le résultat concret et ultime du respect des droits civils, des programmes gouvernementaux et de toutes les activités humaines.

Nous, en tant qu'individus, formons une société. La société et ses gouvernements ne sont rien d'autre que la somme de nos pensées et de nos activités quotidiennes. C'est à nous de nous donner les pouvoirs d'agir, sinon rien ne se produit, et comme les êtres humains sont intrinsèquement interdépendants, nous ne pouvons nous donner de pouvoirs à moins d'en accorder aux autres.

Avoir un handicap est un phénomène normal. Grâce aux progrès de la médecine moderne et de la technologie, le handicap est devenu une caractéristique normale de la vie humaine. On estime qu'en l'an 2000, un Américain et un Canadien sur cinq auront un handicap et cette proportion augmentera au cours du 21^e siècle. Il est quasi assuré que toutes les familles compteront une ou des personnes handicapées. La réalité, ce ne sera plus seulement eux et nous, mais nous.

Nous les personnes handicapées, représentatives que nous sommes du spectre normal des différences humaines, avons les mêmes droits inaliénables et les mêmes responsabilités que les autres personnes. Une société rationnelle accordera aux personnes handicapées les mêmes pouvoirs que ceux qu'elle donne aux personnes qui sont petites, grandes, noires, blondes, charmantes, ennuyantes ou qui contractent la grippe.

Une société rationnelle n'établira aucune politique distincte pour les personnes handicapées, mais seulement des mesures d'intérêt public qui confèrent des pouvoirs à tout le monde. Dans une société rationnelle, l'organisme gouvernemental que je dirige n'existera pas.

Mais le pouvoir, qu'est-ce que c'est? C'est l'essence même des droits civils et de la libre entreprise.

Le pouvoir, c'est de refuser de croire au mensonge éhonté voulant que le gouvernement et les médias forment une sorte de garde paternaliste qui veille sur nous et qui nous procure la vérité, l'égalité, la dignité et la prospérité.

Le pouvoir, c'est lorsque nous les personnes handicapées et tous les autres, rejetons les stéréotypes d'éternels enfants, de ratés et de dépendants et que nous prenons sur nous d'utiliser toutes nos capacités pour nous donner une vie de qualité pour nous, nos familles et nos collectivités.

Le pouvoir, c'est lorsque nous, en tant qu'individus, formons les gouvernements forts et véritablement démocratiques dont la société moderne, complexe et interdépendante a absolument besoin.

Le pouvoir, c'est lorsque le conseiller en réadaptation, le professeur, l'employeur, le fonctionnaire adopte l'attitude du bon entraîneur ou du bon avocat qui travaille en collaboration avec chaque citoyen afin de créer un programme personnalisé visant à permettre à la personne d'atteindre les objectifs qu'elle s'est fixés.

Chers collègues, les promesses de la science et de la démocratie ne seront pas respectées tant que nous ne comprendrons pas que les leaders responsables, c'est chacun de nous, que «la personne handicapée» peut être l'un ou l'autre d'entre nous, que le travail et la qualité de vie de la mère célibataire dans le ghetto, de la personne qui souffre de maladie mentale, de la personne aveugle ou sourde sont tout aussi importantes pour notre situation financière et notre bonheur que la productivité du président de Coca-Cola et du gardien de buts des Canadiens de Montréal.

Et pour concrétiser toutes ces idées, je fais les suggestions suivantes :

Premièrement : les droits de la personne. J'aimerais partager avec vous le travail que nous avons accompli pour faire adopter la Loi sur les personnes handicapées des États-Unis (LPHEU), entre autres nos succès apparents et nos erreurs.

Fait des plus importants à signaler, la nouvelle loi sur les droits de la personne, de concert avec les lois existantes, devrait constituer un mandat important, déterminant et facilement applicable voulant que toutes les personnes handicapées doivent avoir accès à tous les processus sociaux d'importance. Le principe d'égalité ne devrait souffrir aucun compromis.

La protection contre la discrimination devrait être accordée à toutes les personnes ayant une déficience physique ou mentale qui les limite dans l'exercice d'une ou plusieurs activités majeures

de la vie quotidienne, à toutes celles que l'on dit souffrir de ce handicap ou qui sont associées à ces personnes. Les handicaps ne devraient pas être définis en termes médicaux parce qu'une telle liste exclut toujours quelqu'un. Et aucun handicap, peu importe qu'il soit mal accepté ou non, ne devrait être soustrait à cette protection.

Tous les responsables des secteurs de la vie publique devraient offrir cette protection intégrale, notamment dans le domaine de l'emploi, des télécommunications, des transports aériens et de surface, du logement, de l'éducation, des soins de santé et dans tous les services sociaux. Il en est de même des établissements de soins prolongés et de services correctionnels, ainsi que des processus électoraux et démocratiques. Tous les endroits publics, qu'ils soient gouvernementaux ou privés, devraient être totalement accessibles aux personnes handicapées.

Bien sûr, on ne peut abolir les obstacles physiques et changer les attitudes qui datent de milliers d'années en un an ou en une décennie. La nouvelle loi sur les droits civils doit permettre d'atteindre un équilibre prudent entre l'élimination immédiate de la discrimination à l'endroit des personnes handicapées et les intérêts économiques actuels des Canadiens.

À tous les égards, elle doit sauvegarder le principe de l'égalité totale tout en permettant une transition rationnelle et productive vers le monde de «l'accessibilité.» Pour ce qui est des difficultés économiques indues et concrètes imposées aux entreprises et aux responsables des installations publiques, on peut faire des compromis sur les délais impartis pour atteindre l'égalité parfaite.

En outre, on peut offrir des services ou des modes d'accès de rechange. Mais aucun compromis ne sera fait sur le principe d'égalité totale reconnu par la loi; en outre, on exigera que des efforts soient déployés pour assurer l'égalité totale dans tous les cas.

Mais nous n'accepterons aucun compromis concernant les nouveaux systèmes et les installations rénovées ou nouvelles qui doivent tous être entièrement accessibles et conformes aux principes de conception universels. Nous n'accepterons pas que l'on porte préjudice à nos droits en aucun moment et en aucun endroit.

De toute évidence, l'application de la loi doit être juste et rigoureuse. Les mesures correctives doivent être suffisamment sévères pour inciter les gens à s'y conformer rapidement, mais les indemnisations ne devraient être importantes au point où il soit avantageux d'entamer des poursuites. La loi doit accorder le droit aux particuliers d'intenter des poursuites et prévoir une méthode simple de règlement des différends.

Bien qu'il soit nécessaire de poser certaines actions en justice pour définir et faire connaître les nouveaux droits, et plus précisément dans les cas flagrants de discrimination, les gens qui oeuvrent auprès des personnes handicapées, le gouvernement, les entreprises et les syndicats doivent déployer tous les efforts possibles afin de nous assurer de leur collaboration et de faire respecter intégralement la loi sans forcer qui que ce soit. La désobéissance et la contestation vont miner l'objectif de la loi. Une adaptation rapide et harmonieuse sera bénéfique pour tous les Canadiens tant pour la vie économique que pour la qualité de vie.

Des stimulants fiscaux accrus offerts aux entreprises pour les inciter à investir dans les moyens d'accès et l'emploi devraient faciliter le respect de la loi et ces mesures devraient permettre d'atténuer la réticence et les poursuites qui coûtent très cher.

Les véritables représentants des défenseurs des droits des personnes handicapées devraient participer de plein droit à la rédaction de la loi et des règlements, ainsi qu'à leur mise en application. On pourrait créer un groupe de travail spécial et indépendant à cet effet.

La communication et l'information sont deux volets essentiels de la défense des droits civils. Nous, les personnes handicapées, ne serons jamais de véritables êtres égaux tant que ce message d'égalité n'entrera pas dans la tête, dans le coeur, le foyer et le bureau des 25 millions de Canadiens et plus qui ne liront jamais un texte de loi, mais dont les opinions et les actions définissent ce que nous sommes en tant qu'humains, à toute heure du jour ou de la nuit.

Le gouvernement, le patronat, le secteur privé, les chefs de file des personnes handicapées, ainsi que les responsables du réseau d'éducation devraient se joindre aux médias et mener une campagne nationale sans fin pour faire comprendre à la population du Canada ce qu'est l'égalité, ce qu'est le pouvoir pour les personnes handicapées. Deux phrases prononcées à la télévision nationale par le premier ministre, par Wayne Gretzky ou Henry Enns ont plus de poids qu'un million de brochures décrivant des règlements.

Peut-être voudra-t-on également donner à la loi sur les droits de la personne un titre qui soit très représentatif de l'esprit et de la lettre de cette loi.

Des programmes de formation précis devraient être créés afin d'informer les personnes handicapées, les employeurs, les responsables des installations publiques et les représentants du gouvernement de leurs droits, de leurs obligations et de leurs possibilités. Les droits des personnes handicapées et les mesures de sensibilisation devraient faire partie des programmes scolaires à tous les niveaux dans les écoles, les universités, les entreprises et les organisations syndicales.

Deuxièmement, pour respecter les engagements énoncés dans la Constitution et dans les lois sur les droits de la personne, les États-Unis et le Canada devraient adopter des politiques exhaustives et à long terme sur les pouvoirs des personnes handicapées, qui auraient priorité absolue dans nos deux pays.

Détrompez-vous, je ne parle pas ici de la vieille rengaine politique présentée sous une forme nouvelle.

Je parle ici de changements fondamentaux dans les attitudes et les systèmes, d'une réaffectation massive des ressources humaines et économiques des démocraties modernes qui délaisseront la consommation ostentatoire et le paternalisme pour donner plus de pouvoir à la qualité de vie.

Nous devons exploiter au maximum les expériences générales et très fructueuses de la libre entreprise en matière de réadaptation et de vie autonome, dans l'entreprise, le sport, les voyages dans l'espace, la technologie et dans d'autres domaines.

Je pense ici à une éducation constante, à des services de soutien et à la collectivité, y compris la réadaptation, la vie autonome, les services de transition, l'emploi subventionné, les transports, les communications et les services d'aide personnelle tous axés sur la concrétisation de nos pouvoirs.

Quand je parle de pouvoir, je pense aux familles, à l'ensemble des services juridiques, à la technologie, aux stimulants favorisant la productivité, au logement, à la prévention dynamique, à une assurance de qualité et abordable ainsi qu'aux soins de santé pour tous.

Et oui, je pense ici à des collectivités tout à fait nouvelles conçues pour exploiter le potentiel magnifique de la science et de la démocratie capable de donner des pouvoirs à tout le monde.

Je pense encore à la refonte des systèmes de bien-être social et de réadaptation marqués au coin d'attitudes et de pouvoirs nouveaux qui favorisent l'autonomie et le travail.

Je pense en outre à des investissements privés et publics que feraient les entreprises dans des programmes menés en collaboration avec le système d'éducation, les médias, les services publics et les milieux de travail pour donner aux personnes handicapées et aux autres le pouvoir de travailler ensemble à atteindre une productivité maximale.

Je pense ici à des emplois, des descriptions de postes, des heures de travail, des lieux et des régimes de travail souples, où l'on offre de l'aide personnelle, des services de lecture et d'interprétation, une formation particulière au poste de travail, où la technologie est accessible, où l'on accorde des augmentations en fonction de la productivité, en fait où toutes ces mesures remplacent les prétextes, les revendications, les décisions non compromettantes.

Je rêve également d'un réseau de télécommunications accessible et perfectionné permettant de transformer chaque foyer américain et canadien, de Teslin au Yukon à Miami en Floride, en une université, un lieu de travail, un centre commercial et un centre d'accès aux services.

Chers collègues, ne nous leurrions pas, l'adoption d'une politique sur les droits et les pouvoirs de la personne handicapée va soulever les objections habituelles. On dira qu'il ne convient pas d'accorder l'égalité totale en un seul coup, que l'on devrait envisager la reconnaissance des droits civils des personnes handicapées par étapes.

On dira que l'égalité va faire du tort aux entreprises, que l'on ne peut se permettre cette politique en période de restrictions budgétaires et de récession et qu'il est impossible, sur le plan politique, de transformer le paternalisme en un creuset de ressources et de pouvoirs.

Foutaise!

Si nous acceptons ces prétextes élimés, les Américains et les Canadiens handicapés vont encore être des citoyens de seconde classe en l'an 3000 et c'est toute l'humanité qui va en souffrir.

L'égalité totale et le pouvoir sont-ils politiquement impossibles à obtenir?

Impossible? N'est-ce pas ce qu'on disait au sujet de l'indépendance du Canada? N'est-ce pas ce que les bureaucrates soviétiques disaient au peuple russe il y a deux ans? Je sais que c'est ce qu'on disait au sujet de la LPHEU.

L'égalité doit-elle se faire par étapes? L'égalité partielle, cela n'existe pas. Les lois sur des droits civils partiels viennent toujours implicitement sanctionner la discrimination qui n'est pas éliminée et elles renforcent les stéréotypes traditionnels. L'apartheid pour les personnes handicapées au Canada et aux États-Unis n'est pas plus acceptable qu'il ne l'est pour le peuple noir d'Afrique du Sud.

L'égalité nuit-elle aux entreprises? Le pouvoir est-il au-delà de nos moyens? Au contraire, on ne peut se permettre de ne pas se les permettre.

Je ne demande pas ici de nouvelles subventions pour les personnes handicapées. Je propose plutôt que l'on réattribue une fraction des milliards de dollars que l'on gaspille actuellement et que l'on pourrait réinvestir dans la productivité dont profiterait tout le monde.

Chers collègues, je m'intéresse à la question des droits de la personne depuis trente ans. J'ai fondé et dirigé deux petites entreprises et une modérément grande. J'ai, de mon propre chef, appliqué la plupart des mesures que je propose et je peux vous garantir, sans l'ombre d'un doute, qu'elles ne sont pas du tout gênantes, mais efficaces pour l'entreprise.

Après dix-neuf années de mesures appliquées en vertu de la LPHEU par des entités qui reçoivent des subventions du gouvernement américain, aucune preuve ou plainte d'importance n'a été présentée en ce qui concerne des difficultés économiques ou juridiques découlant de ces mesures. De nombreuses études réalisées dans mon pays ont montré que chaque dollar investi dans l'emploi de personnes handicapées est rentable pour la société.

Cette politique de pouvoir et de bon sens m'a permis, moi qui suis en fauteuil roulant, de lancer une entreprise et de ramener sur le marché du travail japonais plus de 20 000 femmes au chômage qui avaient l'habitude de travailler à temps plein et à temps partiel. Cette mesure a provoqué une petite révolution dans la productivité de ce pays.

Le respect des droits de la personne et la libre entreprise ne sont pas en conflit; ce sont deux côtés de la même médaille. Ensemble, ces deux réalités ont donné aux démocraties canadienne et américaine le pouvoir de faire des miracles en matière de productivité et de qualité de vie, miracles qui ont révolutionné la vie politique, économique et culturelle du monde.

L'ennemi, ce ne sont pas les droits de la personne ou la libre entreprise, mais bien plutôt les idées et les systèmes rigides, tant au gouvernement que dans le secteur privé, qui viennent restreindre l'épanouissement des libertés individuelles. Une société rationnelle permet à sa population d'être pleinement productive pour elle et pour tous et la protège des restrictions superficielles.

Chers collègues, vous Canadiens, accueillez depuis 200 ans les laissés-pour-compte d'Europe, d'Asie et d'Amérique latine. Vous avez donné droit de parole aux Canadiens africains et aux femmes par le biais du travail. Et chaque fois que de telles mesures ont profité aux entreprises, ce sont les citoyens qui en ont aussi profité, permettant ainsi à la liberté de fleurir.

Toute loi donnant aux Canadiens handicapés le pouvoir de devenir des employés, des clients, des contribuables et des participants créatifs à leurs collectivités va faire diminuer les budgets et la dette des secteurs public et privé, va engendrer une autre relance économique et va donner une autre dimension de sécurité et de qualité à la vie de chaque famille du pays.

Le manque de fonds n'est pas le problème de base, pas plus que la solution n'appartient au gouvernement et à l'entreprise.

Ce qu'il faut maintenant, ce sont des leaders courageux et qui ne réclament qu'une seule égalité, qu'un seul pouvoir et qui font de ces deux choses les priorités de notre culture. Il faut un leadership du premier ministre, du Parlement et du gouvernement fédéral. Les provinces doivent aussi donner l'exemple, tout comme

les villes et les villages, les entreprises, les médias, les groupes religieux, les organisations civiles, les familles et les simples Canadiens épris de justice.

Mais plus important encore, il faut que les personnes handicapées elles-mêmes exercent ce leadership créatif et engagé. L'égalité n'a jamais été accordée de bon gré à une minorité divisée et amorphe. C'est à nous qu'il appartient de prendre les devants, sinon nous n'obtiendrons rien.

Nous devons préserver cette unité qui nous a permis d'obtenir des victoires historiques. Mais cela ne suffit pas.

Là où nous sommes une centaine, nous devons devenir des centaines de milliers. Nous devons créer des coalitions nationales, provinciales et régionales, ainsi que des organisations qui regroupent et «dynamisent» toutes les personnes handicapées, toutes les familles, tous les prestataires de services et les amis qui assurent notre défense au gouvernement, dans le monde syndical et dans le secteur privé.

Nous devons apprendre à créer davantage nos propres ressources économiques, nous devenons devenir des politiques plus efficaces, des participants plus dynamiques à toutes les campagnes électorales et dans tous les partis, non seulement à titre d'électeurs, mais en tant que collaborateurs, bénévoles, leaders et titulaires de fonctions.

Nous devenons devenir des communicateurs beaucoup plus efficaces, nous devons apprendre à transcender la langue de bois des gouvernements et des médias, et à nous adresser directement au coeur et à la conscience des gens et ce, avec l'amour, la rationalité toute nue et la fermeté d'une justice simple qui a caractérisé les plus grands mouvements de l'histoire.

Nous devons apprendre à communiquer en utilisant l'énorme pouvoir des médias grâce auxquels nous créons, nous devons aussi avoir des contacts de personne à personne. Notre mouvement n'est bien sûr pas dirigé par un Gandhi ou un Martin Luther King, mais chacun de nous peut être un véritable et puissant défenseur des droits de la personne tous les jours et partout, à la maison, à l'école, au bureau, à l'église et dans les diverses associations.

Et nous devons unir nos efforts à ceux de nos collègues opprimés de par le monde afin de créer une révolution à l'échelle de la planète pour que soient adoptées des lois puissantes sur les droits

civils ainsi que des politiques nous accordant des pouvoirs. Nous avons beaucoup à dire et beaucoup à apprendre.

Chers collègues, nous qui sommes réunis ici aujourd'hui avons accepté, voire cherché à obtenir ces responsabilités pour l'avenir.

L'ampleur de ces responsabilités, la gravité des défis, la magnificence des possibilités que nous offre la destinée dépassent pratiquement l'entendement. On trouve dans la population un désir profond de renouveau sans précédent dans l'histoire.

Cette fenêtre historique ne restera pas ouverte longtemps. Le dynamisme de notre leadership pourrait provoquer un élan de ferveur en ce qui concerne les droits civils et le pouvoir dans tous les pays. Notre inaction, c'est-à-dire la simple poursuite des mouvements de défense, les activités ordinaires du gouvernement et des entreprises, pourrait condamner des centaines de millions d'humains du 21^e siècle à l'isolement qu'ils connaissent aujourd'hui, à la pauvreté et à une mort prématurée.

Mais chers collègues, chacun de vous a une raison encore plus personnelle de poursuivre le mouvement entamé par l'adoption de la LPHEU.

Si votre famille ne compte aucune personne handicapée, tôt ou tard ce sera le cas. Vous voudrez alors que cette personne soit un ou une Canadienne de première classe, que ce soit votre femme, votre mari, votre fille, votre père, vous-même.

Et ce handicap dans votre famille ne sera probablement pas une tragédie, mais un motif de réjouissance. La plupart du temps, cela voudra dire qu'une personne que vous aimez beaucoup aura survécu à une maladie autrefois mortelle pour être avec vous pendant encore de nombreuses années heureuses et productives.

Je pense ici à ma fille Betsy, qui a trois enfants, et que son mari a abandonnée trois jours après qu'on lui a appris qu'elle souffrait de sclérose en plaques. Je pense à mon frère Peter, propriétaire d'une petite entreprise, qui, il y a quatre ans, a dû faire face au fauteuil roulant et à une énorme discrimination, comme moi. Il a dit qu'il «préférerait mourir plutôt que d'être dépendant», et il a choisi de mourir.

Je pense aux gens qui sont emprisonnés à Moscou ou à Beijing. Je pense aux gens qui dorment, qui mendient et qui meurent dans les rues de Washington, de Bombay et de Rio de Janeiro.

Nous sommes responsables des générations d'enfants qui naîtront dans tous les pays et qui ont le droit à une vie de qualité. Nous devons nous unir, nous battre, faire preuve d'amour.

Au Canada, les médias nous présentent de grands joueurs de hockey, des politiciens et des vedettes du spectacle. Vous avez des montagnes, des plaines, des cours d'eau et des villes d'une productivité et d'une beauté incroyables.

Mais chers collègues, vous qui avez discrètement accepté d'améliorer la qualité de vie de l'être humain, vous qui êtes l'espoir, vous portez en vous les semences d'un Canada encore plus merveilleux. Je vais faire tout ce qui m'est humainement possible d'accomplir pour vous aider à respecter cette merveilleuse promesse que le Canada a faite aux personnes handicapées du monde entier.

Je vous respecte. Je crois en vous, je vous aime. Je suis avec vous en tous points. Ensemble, nous vaincrons.

From the Royal Bank of Canada:

Lynda White, Manager, Employment Equity Program and President of the Board, Canadian Council on Rehabilitation and Work.

From the Office for Disabilities Issues:

Steven Little, Director, Community Initiatives.

From the Bank of Nova Scotia:

Robert Pitfield, Senior Vice-President.

From ARCOR:

Fred Ayotte, General Manager.

From the Premier's Advisory Council for Persons with Disabilities (British Columbia):

Paul Thiele.

Individual:

Gerry MacDonald, Consultant.

From One Voice – Canadian Seniors Network Inc.:

Andrew Aitkens, Director of Research.

From the City of Ottawa:

Jacquelin Holzman, Mayor of Ottawa.

From the MacKay Center:

Joan Westland, Consultant.

From IAM Cares – AIM Croit:

Charles E. Bradford, President.

From the Secretary of State:

Marie Trudeau, Chief, Program Delivery.

From the Premier's Council on Health Strategies (New-Brunswick):

Randy Dickinson, Executive Director.

From A-WAY Express:

Keith Hambly, Executive Director.

From the International Association of Machinists and Aerospace Workers:

Valérie Bourgeois, General Vice-President.

From the Kingston General Hospital:

Dr. David Symington, Department of Rehabilitation Medicine.

From the Premier's Council on the Status of Persons with Disabilities (Alberta):

Gary McPherson.

From the Quebec Federation of Labour:

Nicole Desormeaux, Vice-President.

From the Canadian Association of the Deaf:

Len Mitchell, President.

From the Placement Assistants to the Disabled:

Aznive Mallett, Executive Director.

The Honourable Jean Chrétien, Leader of the Opposition.

The Honourable Audrey McLaughlin, Leader of the New Democratic Party.

De la Banque Royale du Canada:

Lynda White, gérante, programme d'équité en matière d'emploi et présidente du conseil d'administration du Conseil canadien du travail et de la réhabilitation.

De Office for Disability Issues:

Steven Little, directeur, Community Initiatives.

De la Banque de la Nouvelle-Écosse:

Robert Pitfield, vice-président principal.

De ARCOR:

Fred Ayotte, gérant principal.

Du Conseil consultatif du premier ministre pour les personnes handicapées (Colombie-Britannique):

Paul Thiele.

À titre individuel:

Gerry MacDonald, consultant.

De One Voice – Canadian Seniors Network Inc.:

Andrew Aitkens, directeur de la recherche.

De la Ville d'Ottawa:

Jacquelin Holzman, mairesse d'Ottawa.

Du Centre MacKay:

Joan Westland, consultante.

De IAM Cares – Aim Croit:

Charles E. Bradford, président.

Du Secrétariat d'État:

Marie Trudeau, chef de l'exécution du programme.

Du Premier's Council on Health Strategies (Nouveau-Brunswick):

Randy Dickinson, directeur exécutif.

De A-WAY Express:

Keith Hambly, directeur exécutif.

De International Association of Machinists and Aerospace Workers:

Valérie Bourgeois, vice-président général.

De l'Hôpital Général de Kingston:

D^r David Symington, Département de médecine de réhabilitation.

Du Premier's Council on the Status of Persons with Disabilities (Alberta):

Gary McPherson.

De la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec:

Nicole Desormeaux, vice-présidente.

De l'Association canadienne des sourds:

Len Mitchell, président.

De Placement Assistants to the Disabled:

Aznive Mallett, directrice exécutive.

L'honorable Jean Chrétien, chef de l'opposition.

L'honorable Audrey McLaughlin, chef du Nouveau Parti démocratique.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES*From Tremblay, Guittet & Associates:*

Michèle Tremblay.

From the Canadian Labour Congress:

Shirley Carr, President.

From Conseil du patronat du Québec:

Jacques Garon, Directeur de la recherche socio-économique.

From the University of British Columbia:

Ruth Warick, Director, Disability Resource Centre.

From the Canadian Federation of Independent Business:

Brien Gray, Executive Vice-President.

From the Aboriginal Economic Development Board:

Ken Thomas, Chairman.

Individual:

Alvin Law, Consultant.

From Disabled Persons International:

Henry Enns, President.

*(Continued on previous page)***TÉMOINS***De Tremblay, Guittet et Associés:*

Michèle Tremblay.

Du Congrès du travail du Canada:

Shirley Carr, présidente.

Du Conseil du patronat du Québec:

Jacques Garon, directeur de la recherche socio-économique.

De l'Université de la Colombie-Britannique:

Ruth Warick, directrice, Disability Resource Centre.

De la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante:

Brien Gray, premier vice-président.

De Aboriginal Economic Development Board:

Ken Thomas, président.

À titre individuel:

Alvin Law, consultant.

Du Disabled Persons International:

Henry Enns, président.

(Suite à la page précédente)

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 16

Tuesday, March 31, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 16

Le mardi 31 mars 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Members

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Membres

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 31, 1992
(30)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 9:30 o'clock a.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witness: From the Department of Justice: John C. Tait, Q.C., Deputy Minister.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program. (See *Minutes of Proceedings and Evidence*, dated March 10, 1992, Issue No. 11).

John C. Tait made a statement and answered questions.

At 11:07 o'clock a.m. the meeting was suspended.

At 11:12 o'clock a.m. the meeting resumed *in camera*.

On motion of Allan Koury, seconded by Neil Young, it was agreed,—That Vaughn Bender be authorized to attend Committee meetings in Vancouver on April 21 and 22, 1992, and, for that purpose, he be deemed to be staff of the Committee. That reasonable expenses from April 20 to 23 inclusively be reimbursed.

At 11:22 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 31 MARS 1992
(30)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 9 h 30, dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Jean-Luc Joncas, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoin: Du ministère de la Justice: John C. Tait, c.r., sous-ministre.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité examine la suppression annoncée du Programme de contestation judiciaire (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 10 mars 1992, fascicule n° 11*).

John C. Tait fait un exposé et répond aux questions.

À 11 h 07, la séance est suspendue.

À 11 h 12, la séance reprend à huis clos.

Sur motion de Allan Koury, appuyé par Neil Young, il est convenu,—Qu'il soit permis à Vaughn Bender de participer aux audiences du Comité à Vancouver, les 21 et 22 avril prochains, et qu'on le considère à cette fin membre du personnel. Que des frais raisonnables lui soient remboursés pour la période du 20 au 23 avril.

À 11 h 22, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, March 31, 1992

• 0938

The Chairman: Thank you. The chair sees a quorum for calling our meeting to order. The meeting today is pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program.

I want to ask the indulgence of the committee first, if I may, to have one of my colleagues propose a motion, which I shall read, to facilitate one staff member going to Independence '92 for the duration of the committee meeting only, not to include the conference itself. This would be the draft motion: that Mr. Vaughn Bender be authorized to attend, with the members of the committee, the conference Independence '92 in Vancouver from April 20 to 25, 1992, in order to attend committee meetings on April 21 and 22, 1992. For the purpose of this trip, he will be deemed to be staff of the committee.

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): I so move.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): If the meeting is on April 21 and 22, why would it be until the 25th?

The Chairman: The way the clerk has written this, it's the conference known as Independence '92 in Vancouver from—we could take out those dates of April 20 and 25 to make it clear.

• 0940

Ms Phinney: I thought it was for assistance for the committee meeting.

The Chairman: It is.

Ms Phinney: You said not for the conference, which is the 23rd, 24th, 25th, and then you put the 23rd, 24th and 25th in there.

The Chairman: We'll take out the 20th to 25th. Should I read it? It says:

That Vaughn Bender be authorized to attend, with the members of the Committee, the conference Independence '92 in order to attend committee meetings on April 21 and 22, 1992, and for the purpose of this trip, he be deemed to be staff of the committee.

Mr. Koury: Would it read better if you said, "and for this purpose"?

Ms Phinney: I think you have to state for how long.

The Chairman: It's for those two days, April 21 and 22.

Ms Phinney: When you first said it, you said 23rd, 24th, 25th.

The Chairman: I've taken that out. We'll try it this way now:

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 31 mars 1992

Le président: Merci. Puisque nous avons le quorum, je déclare la séance ouverte. Conformément à l'article 108(3)(b) du Règlement, nous étudions aujourd'hui l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire.

J'aimerais tout d'abord demander l'autorisation du comité pour qu'un de nos collègues puisse proposer une motion que je lirai afin de permettre à un membre du personnel de se rendre à la conférence Indépendance 1992 pour la durée des audiences du comité seulement, mais non pour assister à la conférence comme telle. Voici donc le projet de motion: Que M. Vaughn Bender soit autorisé à se rendre, avec les membres du comité, à la conférence Indépendance 92 qui se tiendra à Vancouver du 20 au 25 avril 1992, afin d'assister aux séances du comité les 21 et 22 avril 1992 et qu'aux fins de ce déplacement, il soit considéré comme faisant partie du personnel du comité.

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): J'en fais la proposition.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Si la réunion a lieu les 21 et 22 avril, pourquoi restera-t-il jusqu'au 25?

Le président: D'après la façon dont la greffière a rédigé cette motion, c'est la conférence Indépendance 92 qui aura lieu à Vancouver du . . . nous pourrions supprimer les dates du 20 au 25 avril pour que la motion soit plus claire.

Mme Phinney: Je croyais qu'il s'agissait d'aider le comité.

Le président: C'est cela.

Mme Phinney: Vous avez dit que ce n'était pas pour assister à la conférence qui se tiendra les 23, 24 et 25, mais il est question des 23, 24 et 25 avril dans la motion.

Le président: Nous allons supprimer les dates du 20 au 22 avril. Devrais-je lire la motion? Elle se lit comme suit:

Que Vaughn Bender soit autorisé à se rendre, avec les membres du comité, à la conférence Indépendance 1992 afin d'assister aux audiences du comité les 21 et 22 avril 1992 et qu'aux fins de ce déplacement, il soit considéré comme faisant partie du personnel du comité.

M. Koury: Ne serait-il pas préférable de dire «et qu'à cette fin»?

Mme Phinney: Je pense qu'il faut préciser pour combien de temps.

Le président: C'est pour ces deux jours, les 21 et 22 avril.

Mme Phinney: La première fois, vous avez dit les 23, 24 et 25.

Le président: J'ai supprimé ces dates. Essayons encore une fois:

[Texte]

That Vaughn Bender be authorized to attend, with the members of the Committee, the conference Independence '92 in Vancouver, in order to attend committee meetings on April 21 and 22, 1992, and for this purpose he be deemed to be staff of the committee.

Ms Phinney: The committee meeting is on the 21st and 22nd. In the first wording of it you say he's going to the conference. It should state what days he would be paid for and what days the expenses would be paid for.

The Chairman: Let's leave out reference to the conference altogether. He is going to the committee meeting in Vancouver.

Ms Phinney: How many days would be paid?

The Chairman: The two days of the meeting plus one day out and one day back probably. The clerk will know better about that. She's doing the same thing herself.

Ms Phinney: I understand what you said, but it's not what you read. If you put in the 23rd, 24th, 25th, then obviously he's going from the 20th to the 25th for a two-day meeting.

The Chairman: It will read:

That Vaughn Bender be authorized to attend, with the members of the Committee—

Ms Phinney: Put in what days we're going to fund the—

Mr. Young (Beaches—Woodbine): —the committee hearings.

The Chairman: Then, "the committee hearings on April 21 and April 22, 1992." Does that clarify it?

A voice: He has to get there and he has to get back.

The Chairman: You're leaving on the 20th and coming back on the 23rd. Do you want that included?

Ms Phinney: I think you'll have to. You mentioned the 24th and 25th.

The Chairman: No, I mentioned the 21st and 22nd, which are the days of our actual hearings.

Ms Phinney: What does it read now? With expenses paid from the 20th to the 23rd, so everything is paid for that committee time.

The Chairman: Yes. He is deemed to be staff of the committee for those two days.

Ms Phinney: Yes, with expenses paid from the 20th to the 23rd or whatever it is. That should be in there because the committee might decide to stay for five days or ten days.

You have to make sure he can get there and get back.

The Chairman: I'll ask the clerk to read this now.

The Clerk of the Committee: It now reads:

That Vaughn Bender be authorized to attend, with the members of the Committee, committee meetings on April 21 and 22, 1992, and that for that purpose be deemed to be staff of the Committee, and that reasonable travel expenses be reimbursed.

[Traduction]

Que Vaughn Bender soit autorisé à se rendre, avec les membres du comité, à la conférence Indépendance 1992 à Vancouver, afin d'assister aux séances du comité les 21 et 22 avril 1992, et qu'à cette fin, il soit considéré comme faisant partie du personnel du comité.

Mme Phinney: Le comité se réunit les 21 et 22 avril. La première fois que vous avez lu la motion, vous avez dit qu'il se rendait à la conférence. Il faudrait préciser pour quels jours il sera payé et défrayé.

Le président: Laissons donc tomber toute allusion à la conférence. Il se rend à Vancouver pour assister à la séance du comité.

Mme Phinney: Pendant combien de jours sera-t-il payé?

Le président: Pendant les deux jours de séance, plus une journée pour y aller et une journée pour en revenir. La greffière saurait mieux vous répondre. Elle est dans le même cas.

Mme Phinney: Je comprends ce que vous dites, mais ce n'est pas ce que vous avez lu. Si vous mentionnez les 23, 24 et 25 avril alors, de toute évidence, il voyagera du 20 au 25 avril pour une réunion de deux jours.

Le président: La motion sera la suivante:

Que Vaughn Bender soit autorisé à se rendre, avec les membres du comité. . .

Mme Phinney: Précisez pour quels jours nous allons financer le. . .

M. Young (Beaches—Woodbine): . . .aux audiences du comité.

Le président: Alors, «aux audiences du comité les 21 et 22 avril 1992». Est-ce plus clair?

Une voix: Il doit se rendre là-bas et en revenir.

Le président: Vous partez le 20 pour revenir le 23. Voulez-vous que ce soit inclus dans la motion?

Mme Phinney: Je pense qu'il le faut. Vous avez mentionné les 24 et 25.

Le président: Non, j'ai mentionné les 21 et 22 avril, qui sont les dates de nos audiences.

Mme Phinney: Que dit la motion à l'heure actuelle? Si les dépenses sont payées du 20 au 23 avril, alors tout est payé pour les dates auxquelles siège le comité.

Le président: Oui. Il est considéré comme faisant partie du personnel du comité pendant ces deux jours.

Mme Phinney: Oui, avec dépenses payées du 20 au 23 avril. On devrait le préciser, car le comité pourrait décider de rester là-bas cinq ou dix jours.

Vous devez vous assurer qu'il peut aller là-bas et retourner.

Le président: Je vais demander à la greffière de nous lire la motion.

La greffière du Comité: La motion est la suivante:

Que Vaughn Bender soit autorisé à se rendre, avec les membres du comité, aux audiences du comité les 21 et 22 avril 1992 et qu'à cette fin, il soit considéré comme faisant partie du personnel du comité et que des frais de déplacement raisonnables lui soient remboursés.

[Text]

Ms Phinney: What's wrong with putting the dates in?

The Chairman: We'll come back to it. The clerk will re-draft this thing.

I'm sorry, Mr. Tait, to be holding you up with these little housekeeping items.

• 0945

As you know the committee has been concerned about the change in status of the Court Challenges Program. We appreciate your coming to give us what insight you can into how that may have taken place and the wisdom of that change, if that's within your terms of reference. I realize it's an area of concern, some of which touches on the jurisdictions of ministers and some on the jurisdiction of officials. We appreciate that difference. So please introduce your colleague, and then we'd be happy to have any opening comments you might have.

Mr. John Tait (Deputy Minister, Department of Justice): Thank you very much, Mr. Chairman. My colleague is John Scratch, who's the senior general counsel for human rights law in the department. I do have some brief remarks, and if you agree I'll just read them now.

I'm very pleased to be here to address members of the committee. I wish to thank you, Mr. Chairman, and committee members for your understanding in relation to my lack of availability last week. As you're aware, I and my senior colleague responsible for human rights were in Toronto on the Canadian unity file.

The Court Challenges Program has played an important role since its inception in 1978 in ensuring that disadvantaged groups and individuals in our society were able to secure access to justice. This applies, of course, both with respect to official languages and to section 15 of the Charter of Rights and Freedoms. It is a good program that has had our support, and it has allowed representative groups to add to the body of decision-making that serves to help interpret the provisions of the Charter.

The program's success is clear. However, it is also true that the Government of Canada, having to decide how it would allocate taxpayers' money to increasing priorities, chose to end the program as part of its budget and main estimates. Both Minister Weiner and Minister Campbell have already explained the reasons for the decision, so I need not repeat them in detail. I will just highlight a few points of particular importance to the Department of Justice.

Le Programme de contestation judiciaire n'est pas le seul moyen dont dispose le gouvernement pour promouvoir les droits garantis par la Constitution. Ce serait plutôt le contraire. À titre d'exemple, on compte au ministère de la Justice de nombreuses initiatives visant à favoriser l'accès à la justice pour les groupes démunis et visant à faire participer tant les groupes que les particuliers au processus décisionnel. Bon nombre de ces initiatives ont pour but de faire respecter les valeurs prônées dans la Charte avant qu'un procès ne devienne nécessaire.

[Translation]

Mme Phinney: Pourquoi ne pas préciser les dates?

Le président: Nous y reviendrons. La greffière va rédiger un autre projet de motion.

Monsieur Tait, je suis désolé de vous avoir fait attendre à cause de ces questions de régie interne.

Comme vous le savez, le comité se préoccupe du changement de statut du Programme de contestation judiciaire. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir accepté de venir nous expliquer la façon dont ce changement s'est effectué et nous dire si vous estimez qu'il est judicieux. Je sais que ce programme relève en partie de la compétence des ministres et en partie de celle des fonctionnaires. Nous comprenons cela. Je vous demanderais donc de nous présenter votre collègue, puis nous vous invitons à nous présenter vos observations préliminaires.

M. John Tait (sous-ministre, ministère de la Justice): Merci beaucoup, monsieur le président. Mon collègue est John Scratch, avocat général principal de la section des droits de la personne au ministère. J'ai quelques brèves remarques préliminaires, et si vous me le permettez, je vais vous les lire maintenant.

Je suis très heureux de comparaître devant les membres du comité. Je tiens à vous remercier, monsieur le président, ainsi que les membres du comité, de votre compréhension, étant donné que je n'étais pas disponible la semaine dernière. Comme vous le savez, mon principal collègue responsable des droits de la personne et moi-même étions à Toronto pour le dossier de l'unité canadienne.

Depuis qu'il a été créé en 1978, le Programme de contestation judiciaire a joué un rôle important en assurant l'accès à la justice aux groupes et aux particuliers démunis dans notre société. Cela s'applique évidemment tant aux langues officielles qu'à l'article 15 de la Charte des droits et libertés. C'est un bon programme qui a reçu notre appui et qui a permis aux groupes démunis de participer au processus décisionnel en vue d'interpréter les dispositions de la Charte.

Le succès du programme est évident. Cependant, il est vrai également que le gouvernement du Canada, qui doit décider de la répartition de l'argent des contribuables en fonction de priorité sans cesse croissantes, a choisi de mettre fin au programme dans le cadre de son budget des dépenses principal. Tant le ministre Weiner que la ministre Campbell ont déjà expliqué les raisons de cette décision, et il n'est pas nécessaire que j'en répète les détails. Je me contenterai de souligner quelques points particulièrement importants pour le ministère de la Justice.

The Court Challenges Program is not the only means the government has at its disposal to promote rights guaranteed in the Constitution. It is rather the reverse. For example, at the Department of Justice we have a number of initiatives to help disabled groups secure access to justice and to allow groups as well as individuals to participate in the decision-making process. The objective of many of those initiatives is to ensure that the Charter's values are respected before litigation becomes necessary.

[Texte]

La ministre de la Justice a l'obligation d'associer au processus de réforme législative et en matière d'élaboration de politiques les groupes qui militent pour l'égalité des droits. Le Symposium sur les femmes, le droit et l'administration de la justice à Vancouver, en juin dernier, qui a connu le succès que l'on sait, représente une excellente façon d'aborder l'élaboration des décisions. Et plus récemment, les consultations qui ont précédé le dépôt des modifications aux dispositions législatives sur les agressions sexuelles illustrent elles aussi les avantages de faire participer les particuliers et les groupes touchés par la réforme du droit à ce processus.

In this way we take Charter considerations into account in advance in the making of our laws.

In addition, the Department of Justice, through discretionary funds, has supported projects, research, and public legal information on women's issues, and a federal-aboriginal justice initiative has recently been approved to explore means by which aboriginal people can exercise a greater degree of control over justice matters in their communities.

Ces initiatives, doublées de l'excellent travail du commissaire aux langues officielles et de la Commission canadienne des droits de la personne, apportent une contribution significative à la promotion et à l'évolution des droits garantis par la Constitution. Comme vous le savez, ces organisations mettent gratuitement à la disposition des Canadiens désireux de faire respecter leurs droits des mécanismes de réparation et de soutien, et ce, dans des domaines qui ont des liens avec le Programme de contestation judiciaire.

• 0950

All of these programs and many more help to respect Charter values and human rights legislation without litigation. Litigation is not the most cost-effective means available. As the Minister of Justice has said, we in our department are renewing our initiatives in every area to ensure they are effective and efficient in their support for Charter values, including the way we conduct Charter litigation for the government. Since litigation should be a last resort for all concerned, we are seeking alternative mechanisms for dispute resolution where feasible.

In closing, let me say that we at Justice, starting with the minister and myself, take very seriously our responsibility and mission to promote respect for the law, the Charter and the Constitution within the Government of Canada and nationwide. This said, as you already know, the Minister of Justice and the department are responsible neither for the Court Challenges Program nor for its administration. It was recognized at the inception of the program that the Department of Justice, as litigator for the government and therefore defender of its programs, would have a conflict of interest in this area.

[Traduction]

The Department of Justice must involve human rights groups in the legislative reform and policy development process. The Symposium on Women, the Law and the Administration of Justice in Vancouver last June, which was a success, is a good example of an excellent approach to the decision-making process. More recently, the consultations which took place before the introduction of amendments to the sexual assault legislation also illustrate the advantages of involving in the process individuals and groups that are affected by the law reform.

De cette façon, nous tenons compte des aspects de la Charte avant de rédiger nos lois.

En outre, le ministère de la Justice, à l'aide de fonds discrétionnaires, a appuyé des projets, de la recherche et de l'information juridique publique sur les questions qui intéressent les femmes et, récemment, une initiative a été approuvée afin d'étudier comment les peuples autochtones peuvent exercer un meilleur contrôle sur les questions judiciaires dans leurs collectivités.

Those initiatives, together with the excellent work of the Commissioner of Official Languages and of the Canadian Human Rights Commission bring a significant contribution to the promotion and the evolution of rights guaranteed in the Constitution. As you know, these organizations provide, free of charge, remedy and support mechanisms to Canadians seeking to defend their rights, in areas related to the Court Challenges Program.

Tous ces programmes et bien d'autres aident à faire respecter les valeurs prônées dans la Charte et les mesures législatives relatives au droit de la personne sans qu'un procès soit nécessaire. Le procès n'est pas toujours la solution la plus rentable. Comme la ministre de la Justice l'a dit, au ministère nous sommes en train de revoir nos initiatives dans tous les domaines afin de nous assurer de leur efficacité et de leur efficience pour appuyer les valeurs prônées dans la Charte, et la façon dont nous faisons face aux contestations en vertu de la Charte n'échappe pas à cet examen. Étant donné que le procès devrait être une solution de dernier recours pour tous les intéressés, nous essayons de trouver d'autres moyens de résoudre les conflits lorsque c'est possible.

En terminant, permettez-moi de vous dire qu'au ministère de la Justice, à commencer par la ministre et moi-même, nous prenons très au sérieux notre responsabilité et notre mission de promouvoir le respect de la loi, de la Charte et de la Constitution au sein du gouvernement du Canada et dans tout le pays. Cela étant dit, comme vous le savez déjà, la ministre de la Justice et le ministère ne sont responsables ni du Programme de contestation judiciaire ni de son administration. Il a été reconnu, dès le début du programme, que le ministère de la Justice, en tant que défenseur du gouvernement et, par conséquent, de ses programmes, se retrouverait dans une situation de conflit d'intérêts.

[Text]

Monsieur le président, vous savez que dans un régime de gouvernement responsable, ce sont les ministres qui doivent rendre compte à la Chambre des communes. En tant que sous-ministre je ne puis, ni faire connaître mes vues personnelles, ni discuter avec vous des conseils du Ministère sur quelque dossier que ce soit, surtout lorsqu'il s'agit de questions qui ne relèvent pas du ministère de la Justice. Toutefois, je me ferai un plaisir d'expliquer du mieux que je le peux ce que nous, au ministère de la Justice, faisons pour favoriser le respect de la Charte.

Mr. Chairman, I now welcome questions. I'll be as helpful as I can within the limitations I mentioned.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Tait. I'm sure that committee members do have some questions. —Ms Phinney.

Ms Phinney: I am pleased that you were able to change your plans to be here with us.

Could you explain how your department felt about the Court Challenges Program? Where did it sit on your agenda each week when you sat down with the minister or your department and talked about things going on in the ministry?

Mr. Tait: I'd like to answer that question in two phases, if I could, Mr. Chairman. It would not be appropriate for me to talk in the second phase about the decision-making process that led to the decision of the government to end the program.

Ms Phinney: I'm not asking you that. I'm asking you where, when you had your weekly meetings for the last three or four years, Court Challenges fit into the ministry of justice.

Mr. Tait: The Minister of Justice and the Department of Justice have always been supportive of the program. We were supportive of the program at the time of its renewal, as I think you're aware from your own review of that and from this committee's role in ensuring the committee would be renewed. The program was one among a great many within our department and in the government as a whole that aimed at ensuring that the values of the Charter were well understood and that we had the direction of the courts of the land on issues with a wide range of interests, including interests that had some difficulty getting to court at times. We were very supportive of the program.

When you work for the government, as my minister has indicated, there is a wide range of things you would like to do, and sometimes you can only do some of them. There's no inconsistency between the idea of supporting a program and the end result of this exercise.

Ms Phinney: I'm not trying to suggest you didn't support the program during this time, but on your agenda, would you be saying it was good that Court Challenges was what they were going to take up the next week? Would you discuss the fact that there would be something new on their agenda?

[Translation]

Mr. Chairman, you know that under a responsible government, the ministers are accountable to the House of Commons. As Deputy Minister, I cannot give my personal point of view nor discuss with you the advice of the Department on any matter whatsoever, especially matters that do not fall under the jurisdiction of the Department. However, I will be pleased to explain as best as I can what we are doing to promote the respect of the Charter.

Monsieur le président, je serai heureux de répondre à vos questions. Je vais essayer de vous aider du mieux que je le peux en tenant compte des restrictions dont je vous ai parlé.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Tait. Je suis certain que les membres du comité ont des questions à vous poser. Madame Phinney.

Mme Phinney: Je suis heureuse que vous ayez pu changer votre programme pour être ici avec nous.

Pouvez-vous nous dire ce que votre ministère pensait du Programme de contestation judiciaire? Quelle priorité accordiez-vous à ce programme chaque semaine lorsque vous rencontriez votre ministre ou les fonctionnaires de votre ministère pour parler de ce qui se passait chez vous?

M. Tait: Si vous me le permettez, monsieur le président, j'aimerais répondre à cette question en deux parties. Il ne conviendrait pas que je parle dans la deuxième partie du processus décisionnel qui a mené à l'abolition du programme.

Mme Phinney: Ce n'est pas ce que je vous demande. Je voudrais savoir quelle priorité le ministère de la Justice accordait à ce programme au cours des trois ou quatre dernières années lors de vos réunions hebdomadaires?

M. Tait: La ministre de la Justice et le ministère ont toujours appuyé le programme. Nous l'avons appuyé lorsqu'il a été renouvelé, et je pense que vous avez pu le constater à la suite de votre étude et du rôle qu'à joué le comité pour s'assurer que le programme serait renouvelé. Il faisait partie des nombreux programmes du ministère et du gouvernement en général et visait à faire en sorte que les valeurs prônées dans la Charte soient bien comprises et que les tribunaux nous orientent sur une vaste gamme d'activités, y compris sur les questions que l'on avait de la difficulté à porter devant les tribunaux à l'époque. Nous avons vigoureusement défendu le programme.

Comme ma ministre l'a dit, lorsqu'on travaille pour le gouvernement, il y a toutes sortes de choses que l'on aimerait faire, mais parfois on ne peut en faire qu'une partie. Je ne vois donc aucune contradiction entre l'idée d'appuyer un programme et le résultat final de cet exercice.

Mme Phinney: Je ne veux pas dire que vous n'avez pas appuyé le programme tout ce temps-là, mais lors de vos réunions, est-ce que vous disiez que tel dossier qui devait être défendu la semaine prochaine dans le cadre du Programme de contestation judiciaire était une bonne chose? Est-ce que vous discutiez des nouveaux dossiers à l'ordre du jour dans le cadre du Programme de contestation judiciaire?

[Texte]

Mr. Tait: No. The Court Challenges Program was administered outside the government. We in the Department of Justice were not aware of the day-to-day issues before the CCSD, in the first instance, or the University of Ottawa people, in the second instance. . . On a week-to-week or even a month-to-month basis, we weren't aware of the decisions they had before them.

• 0955

The government was funding this program to allow people to take litigation against the Government of Canada, and therefore the lawyers in my department were defending this litigation.

We did not have any particular knowledge from case to case whether the cases were being funded by the program or not, unless an individual told us in a specific case. We did not systematically inform ourselves, case by case, whether they were being funded by the program. We just took the cases as they came up.

There were occasionally times in the life of the program when the issue of the continuance of the program itself came up. At that time we were supportive of it, but on a week-to-week, month-to-month basis, we had no involvement.

Ms Phinney: It surprises me a little bit because I would have thought our justice department in Canada would have been on top of any court cases coming up, particularly in these areas that the program covered. I thought you would have been in touch with it, if for no other reason than curiosity, or for the protection of the Canadian public whom you might be defending in the next court case that was relevant to the court case they had just handled. Would you be able to tell me how many new jurisprudence cases came up as a result of the Court Challenges Program within the last five years?

Mr. Tait: No, I wouldn't have that information. My colleagues in the Secretary of State Department have that information. To prepare myself to come to this meeting, I asked colleagues to give me an idea of some of the important cases that were funded by the Court Challenges Program. We've had a general sense over the years of the contribution made by the program.

You may recall that one of the issues at one time was whether the federal government would be willing to fund litigants to take cases against provincial governments. It was decided in 1990 I think, that although it looked like a good idea, it would not be done because we believed the provinces should ask themselves that question. We did not want to put ourselves in the position of being seen to attack provinces in an inappropriate way.

We thought the responsible thing was to provide money to people to clarify federal legislation. It's in the nature of the litigation process against the federal government that the Attorney General—my department—defends all of that legislation in one way or another. We get involved in all of the legislation as the lawyers for the government. As the lawyers for the government, we have to look at what the best interests of the government are.

[Traduction]

M. Tait: Non. Le Programme de contestation judiciaire était administré à l'extérieur du gouvernement. Au ministère de la Justice, nous n'étions pas au courant des causes dont étaient saisis au début le CCDS, puis les gens de l'Université d'Ottawa. . . Nous n'étions pas au courant, toutes les semaines ou tous les mois, des décisions qu'ils devaient prendre.

Le gouvernement finançait ce programme pour permettre aux gens de porter en justice des affaires contre le gouvernement du Canada; les avocats de mon ministère assuraient la défense dans ces affaires.

Nous ne savions pas si une cause ou une autre était financée par le programme ou non, à moins qu'on ne nous l'ait précisé. Nous ne tentions pas de savoir systématiquement quelles étaient les affaires ainsi financées. Nous nous occupions simplement de celles qui nous étaient soumises.

Durant le temps qu'a duré le programme, il est arrivé, de temps à autre, qu'il soit remis en question. A ces moments-là, nous avons appuyé le programme, mais nous n'y participions pas de semaine en semaine ou de mois en mois.

Mme Phinney: Cela m'étonne un peu, car j'aurais cru que le ministère de la Justice du Canada aurait été bien informé de toute affaire portée devant les tribunaux, particulièrement dans les domaines visés par le programme. J'aurais cru que vous l'auriez su, par curiosité ou pour la protection du public canadien que vous auriez peut-être à défendre dans une affaire découlant de celle dont le ministère venait tout juste de s'occuper. Pourriez-vous me dire à combien d'arrêts de jurisprudence le programme de contestation judiciaire a donné lieu au cours des cinq dernières années?

M. Tait: Non, je n'ai pas cette information. Mes collègues du secrétariat d'État pourraient mieux vous en informer. Pour me préparer à cette réunion, j'ai demandé à mes collègues quelles étaient les causes les plus importantes qui avaient été financées par le programme de contestation judiciaire. Nous avons une idée générale de la contribution du programme au fil des ans.

Vous vous souvenez peut-être qu'à une certaine époque, on s'est demandé si le gouvernement devrait financer les contestations judiciaires contre des gouvernements provinciaux. En 1990, je crois, on a décidé d'abandonner cette idée même si elle semblait valable, car nous avons cru bon de laisser aux provinces le soin de poser elles-mêmes cette question. Nous ne voulions donner l'impression que nous attaquions les provinces de façon indue.

Nous avons estimé qu'il convenait plutôt d'accorder de l'argent en vue de clarifier la législation fédérale. Le processus de contestation judiciaire contre le gouvernement fédéral veut que le procureur général—mon ministère—défende toutes les lois d'une façon ou d'une autre. Nous sommes mêlés à toutes les lois en tant qu'avocats du gouvernement. A ce titre, nous devons veiller aux intérêts du gouvernement.

[Text]

We have to look at the respect for the Charter by the government. We don't just defend because someone has attacked the government. We try to make sure what we defend is worth defending. Because of that role, it really wasn't appropriate for us to take a day-to-day interest in the decisions being made by these outside bodies to fund.

It's linked to the point I made in my opening remarks that the Department of Justice was not given leadership in this area or, in more recent years, a role in relationship to the administration of the program because we're on the other side. We'd be seen, at least, as having a conflict of interest. So we've respected that.

Ms Phinney: I wasn't referring to the choice of the cases they took. I was referring more to the result of those cases. If you have just a general sense of the contribution they made, and you don't know how many new jurisprudence cases came up, how would it be possible for your minister to say that the reason it was dropped was that you now have sufficient cases of jurisprudence and you therefore do not have to spend the measly little \$2 million on this?

• 1000

Mr. Tait: I have reviewed carefully what Mr. Weiner and my minister have said in relation to this. My understanding is that Mr. Weiner has stressed that there is a certain body of jurisprudence that has been established. I believe it was actually mentioned in the budget papers or the main estimates papers.

I have not seen—and maybe my research is insufficient—where either my minister or Mr. Weiner has said that there is an adequate amount of jurisprudence. Mr. Weiner said there is a certain body of jurisprudence. I have given information to prepare myself for this meeting and I believe that there is a lot of jurisprudence that results from the Court Challenges Program. It has been an excellent help. I said so in my opening remarks and I know enough to state that with great confidence.

On the other hand, is that a sufficient amount of jurisprudence that we can say there is not much need for more? No one has said that there is not a need for the jurisprudence to evolve. All that has been said is that this program in the scheme of things against the other priorities of the government is not as necessary as it once was to play its role in building the jurisprudence.

I stand to be corrected, and maybe my colleague is correcting me, but I do not believe that my minister or Mr. Weiner has said that the state of the jurisprudence is fine now. Mr. Weiner has said that there is a certain body of jurisprudence, and I would say, as Deputy Attorney General, that we have gained a tremendous amount of good jurisprudence from this program. We should go on to say somehow the jurisprudence is now sufficiently developed. It is not.

Ms Phinney: I would suggest that was the intent of the answer we received in the House of Commons. We can clarify that. I did not bring the actual quotations with me from Question Period. I have lots more questions, but I will pass on and come back.

[Translation]

Nous devons aussi veiller à ce que le gouvernement respecte la Charte. Nous ne nous contentons pas de le défendre lorsqu'il est attaqué. Nous nous assurons que ce que nous défendons mérite d'être défendu. Compte tenu de ce rôle, il n'était pas approprié pour nous de nous intéresser aux décisions prises quotidiennement par ces organismes externes.

Cela me ramène au point de mes remarques préliminaires où j'ai dit que le ministère de la Justice n'a pas la responsabilité première dans ce domaine ni, depuis ces dernières années, dans l'administration du programme, puisque nous sommes dans l'autre camp. Il y aurait, à tout le moins, apparence de conflit d'intérêts. Nous avons donc respecté cela.

Mme Phinney: Je ne faisais pas allusion au choix des causes, mais plutôt aux résultats. Si vous avez une idée générale de la contribution du programme, mais que vous ne savez pas combien de nouveaux arrêts de jurisprudence en ont découlé, comment la ministre a-t-elle pu dire que le programme avait été éliminé parce que la jurisprudence suffisait maintenant et que vous n'avez donc plus à dépenser deux malheureux millions de dollars pour ce programme?

M. Tait: J'ai relu attentivement les déclarations de M. Weiner et de ma ministre à cet égard. D'après moi, M. Weiner a souligné qu'un bon corps de jurisprudence a été constitué. Je crois d'ailleurs qu'on le mentionnait dans les documents budgétaires ou ceux du budget des dépenses principal.

Mes recherches ont peut-être été insuffisantes, mais je n'ai rien vu qui laisse croire que la ministre ou M. Weiner aient déclaré que la jurisprudence était suffisante. M. Weiner a dit qu'il existait une certaine jurisprudence. Selon les informations que j'ai données en vue de cette séance, je crois pouvoir dire que le programme de contestation judiciaire a donné lieu à nombreux arrêts de jurisprudence. Il a beaucoup aidé. Je l'ai d'ailleurs dit dans mes remarques préliminaires et j'en sais assez sur le sujet pour le répéter avec certitude.

Par contre, peut-on dire que la jurisprudence suffit aujourd'hui et qu'elle n'a plus besoin d'évoluer? Personne n'a dit que la jurisprudence ne devrait pas évoluer. Tout ce qu'on a dit, c'est que ce programme, par rapport aux autres priorités du gouvernement, n'est pas aussi nécessaire qu'il l'a déjà été pour l'établissement de la jurisprudence.

Si je ne m'abuse, et mon collègue voudra peut-être me corriger, ni la ministre ni M. Weiner n'ont affirmé que l'état de la jurisprudence était satisfaisant. M. Weiner a déclaré qu'il existe une certaine jurisprudence et j'ajouterai, à titre de sous-procureur général, que nous avons énormément gagné de ce programme, en fait de jurisprudence. Mais je n'irais pas jusqu'à dire que la jurisprudence a suffisamment évolué, car ce n'est pas le cas.

Mme Phinney: C'est ce que laissait entendre la réponse qui a été donnée à la Chambre des communes. Nous pourrions tirer cela au clair, mais je n'ai pas sous la main l'extrait de la période des questions. J'ai de nombreuses autres questions à poser, mais j'y reviendrai plus tard. Je passe maintenant la parole à mes collègues.

[Texte]

Mr. Young: Mr. Chairman, the minister's statement is a bit stronger than you are suggesting. There was some confusion at the last meeting. The deputy minister, to Mr. Weiner in response to the questions we asked, said the only reason the program was cut was funding, which was kind of a contradiction to what the minister told us in the House of Commons.

In your opening statement you said that one of the reasons you could not be at the meeting last week was that you were in Toronto on the Canadian unity file. Maybe you could tell us what impact you think constitutional renewal will have on the Charter of Rights, whether there will be any need for Charter challenges. For example, do you see constitutional renewal as having an impact on the Charter of Rights and Freedoms in situations in which groups that feel they are in conflict with the government may not now, after constitutional renewal, have to resort to the courts in order to establish their rights?

Mr. Tait: Perhaps I could deal with the question in two parts. First, the hon. member said that my colleague Mary Gusella indicated that the only reason for the decision to terminate the program was a matter of funding.

• 1005

I've read what my colleague said. I've read what the ministers have said. I think we have to understand that when decisions are made as part of the budget and main estimates process, they have a very strong funding aspect. There is no question that the Government of Canada has a huge deficit. There is a whole range of wonderful things the government would like to do that it simply can't—

Mr. Young: I'm not getting into the merits of what that is. I'm just saying that when the deputy minister was here, she said the only reason—and I was here and heard what she said; I don't know what the record shows—the program was cut was funding.

Mr. Tait: The approach taken in the budget was that a certain amount of cuts had to be done to meet certain targets, to keep on track. That was a budgetary decision. The next decision is how you get that. I think members of this committee pointed that out. All I'm saying is that there's no inconsistency, in my view, between what my colleague Mary Gusella said and what the minister said in the House of Commons.

There's absolutely no doubt—and this I know—that the issue was in the first instance a funding issue. That's what the deputy minister said, and that's right. In the second instance, now that you have the funding issue, you wonder what considerations are taken into account to determine which programs to cut. What the two ministers, and I think Mr. Lewis as well, have said in the House of Commons speaks to some of the considerations that went into making the decision that the Court Challenges Program would be cut. To say it was a funding decision doesn't exclude the other. You can say it was a funding decision—I certainly would—but it doesn't mean that in making the funding decision, you don't look at other matters. You do.

[Traduction]

M. Young: Monsieur le président, la déclaration de la ministre allait plus loin que ne le laisse entendre le témoin. Il y a eu une certaine confusion à la dernière réunion. La sous-ministre de M. Weiner, en réponse à une question que nous lui avons posée, a déclaré que le programme avait été aboli uniquement pour des raisons de financement, ce qui va à l'encontre de ce que la ministre a affirmé à la Chambre des communes.

Dans vos remarques préliminaires, vous avez dit que vous n'avez pu participer à notre réunion de la semaine dernière parce que vous étiez à Toronto pour des discussions sur l'unité canadienne. Alors, vous pourriez peut-être nous dire si le renouveau constitutionnel aura une incidence sur la Charte des droits, si des contestations judiciaires liées à la Charte seront nécessaires. Par exemple, croyez-vous que la réforme constitutionnelle aura des répercussions sur la Charte des droits et libertés dans le sens où des groupes qui s'estiment lésés par le gouvernement n'auront plus à faire appel aux tribunaux pour faire valoir leurs droits?

M. Tait: Permettez-moi de répondre à votre question en deux temps. Tout d'abord, l'honorable député a déclaré que ma collègue, Mary Gusella, a affirmé qu'on avait décidé de mettre fin au programme uniquement pour des raisons de financement.

J'ai lu ce que ma collègue et les ministres ont dit. Il faut comprendre que les décisions prises dans le cadre du processus budgétaire se fondent surtout sur des considérations financières. Il ne fait aucun doute que le déficit du gouvernement du Canada est énorme. Le gouvernement aimerait réaliser toutes sortes de belles choses, mais il ne le peut tout simplement pas. . .

M. Young: Ma question ne porte pas sur le bien-fondé de la décision. Je disais simplement que, lorsque la sous-ministre a comparu devant nous, elle a dit que la seule raison—j'étais présent et je l'ai entendu; j'ignore ce qu'indique le compte rendu—pour laquelle le programme avait été aboli était le financement.

M. Tait: Lorsqu'on a établi le budget, on a décidé que certaines réductions devaient être faites pour que les objectifs soient atteints. C'était une décision budgétaire. Puis, il a fallu décider comment on les atteindrait. Je crois que les membres du comité ont déjà souligné cela. Je dis simplement qu'il n'y a rien de contradictoire, à mon sens, entre la déclaration de Mary Gusella et celle qu'a faite la ministre à la Chambre des communes.

Je sais pertinemment bien qu'il ne fait aucun doute que l'enjeu principal était le financement. C'est ce qu'a dit la sous-ministre et c'est exact. Deuxièmement, une fois la question du financement posée, il fallait décider quels seront les programmes à éliminer. Les déclarations des deux ministres à la Chambre des communes et, je crois, celle de M. Lewis aussi, portaient sur les éléments dont on avait tenu compte dans la décision d'éliminer le Programme de contestation judiciaire. La question du financement n'exclut pas d'autres. On peut dire qu'il s'agit d'une décision d'ordre financier,—je le dirais sans hésiter,—mais cela ne signifie pas qu'on n'a pas tenu compte d'autres aspects. On l'a fait.

[Text]

Mr. Young: But you and your colleague have both advised us in advance that you won't answer questions to that effect. You won't give us any background information that was used to justify axing the program. If you're willing to give us that and pursue that last response you gave, I'd be quite happy to follow that.

I'd like to know what kind of cost-benefit studies were made, but you indicated to Ms Phinney that you have very little knowledge of the casework involved and who was paying for it. There's kind of a contradiction. On the one hand, you're telling us you have very little knowledge of the program itself or how the moneys were spent, yet you advised Ms Phinney earlier on and me just now that you thoroughly examined this whole area in arriving at the decision to chop the money out of the program.

Mr. Tait: With respect, Mr. Chairman, what I said in my last answer is based on my reading of the budget papers and the statements by the Minister of Justice and the Minister of Multiculturalism and Citizenship, and the Solicitor General acting for both. You indicated that Mary Gusella said it was simply a funding decision, and you saw that as being in conflict. I was just taking what she had said, which is based on the budget papers, and what the ministers had said, based on what I read, and indicating to you that as a public servant, I can see that these considerations that may look in conflict to you were actually compatible. I just wanted to put that on the record.

In doing that, Mr. Chairman, I know it's frustrating. Under a system of ministerial responsibility, people like myself and Mary Gusella advise our ministers, and it's the ministers who take responsibility for decisions and for explaining the decisions.

Mr. Young: Okay, let's go on to some other areas. On page 2 of your submission, in the French portion, you mention that many initiatives are available outside of the Court Challenges Program to protect language rights, minority rights, etc. I would like to hear a wee bit more about that.

• 1010

When Mr. Max Yalden appeared before this committee, we asked him what authority he would have to enforce or to take up challenges under the Charter. We asked him whether or not the Commissioner of Official Languages would have recourse to the courts or, if not the courts, whether he could enforce the Official Languages Act.

Mr. Yalden was very clear that he didn't think either one of the two bodies had that kind of clout, so I'm wondering what mechanisms would be available to individuals who happen to disagree with government initiatives. What would be available to people? If Max Yalden and the Commissioner of Official Languages don't have that kind of clout, how would Mary Smith in downtown Ottawa manage to get redress?

[Translation]

M. Young: Mais vous et votre collègue nous avez dit à l'avance que vous ne répondriez pas aux questions sur ce sujet. Vous refusez de nous indiquer comment on a justifié l'élimination de ce programme. Si vous étiez disposés à nous donner ces informations et à pousser plus loin votre dernière réponse, je serais heureux de vous suivre.

J'aimerais savoir quel genre d'études coûts—avantages ont été faites, mais vous avez indiqué à M^{me} Phinney que vous connaissez peu les affaires liées à ce programme et ignorez qui les finançait. Cela me semble contradictoire. D'une part, vous nous dites que vous avez peu d'informations sur le programme ou sur la façon dont l'argent était dépensé, d'autre part, vous avez dit à M^{me} Phinney un peu plus tôt, et à moi-même à l'instant, que vous aviez étudié la question de façon approfondie avant de décider d'éliminer le programme.

M. Tait: Sauf votre respect, monsieur le président, dans ma dernière réponse, je me basais sur le contenu des documents budgétaires et les déclarations faites par la ministre de la Justice et le ministre du Multiculturalisme et de la Citoyenneté, ainsi que le Solliciteur général en leur nom. Vous avez dit que, selon Mary Gusella, il s'agissait uniquement d'une question de financement et que cela vous semblait contradictoire. J'ai comparé sa déclaration, fondée sur les documents budgétaires, et celles des ministres, d'après ce que j'en ai lu, et je vous ai répondu que, à mon sens, ces déclarations qui peuvent vous sembler contradictoires sont en fait conciliables. Je tenais simplement à le souligner pour qu'on en prenne acte.

Je sais, monsieur le président, que tout cela est frustrant. Le principe de la responsabilité ministérielle veut que des gens comme moi-même et Mary Gusella donnent des conseils aux ministres, mais que ce soit les ministres qui assument la responsabilité des décisions qui sont prises et des raisons qui les motivent.

M. Young: Très bien, passons à un autre sujet. À la page 2 de votre mémoire, dans la partie française, vous dites qu'à part le Programme de contestation judiciaire, il existe de nombreuses initiatives visant à faire respecter les droits linguistiques, les droits des minorités, etc. J'aimerais en savoir plus long à ce sujet.

Lorsque M. Max Yalden a comparu devant notre comité, nous lui avons demandé s'il aurait le pouvoir d'engager des contestations judiciaires aux termes de la Charte ou d'appliquer des lois. Nous lui avons demandé si lui, ou le commissaire aux langues officielles, pourrait s'adresser aux tribunaux ou, sinon, s'il pourrait, quant à lui, faire appliquer la Loi sur les langues officielles.

M. Yalden a indiqué très clairement qu'il ne croyait pas que l'un ou l'autre de ces organismes ait ce genre de pouvoir. Je me demande donc quels recours ont les particuliers qui s'opposent aux initiatives du gouvernement. De quoi disposent-ils? Si Max Yalden et le commissaire aux langues officielles n'ont pas des pouvoirs de ce genre, comment Mary Smith, de la basse-ville d'Ottawa, pourra-t-elle obtenir réparation?

[Texte]

Mr. Tait: I would hate to give the appearance, Mr. Chairman, that I would be in disagreement with Mr. Yalden, for whom I have tremendous respect. Of course he was the official languages commissioner as well as now being chief commissioner, human rights.

The Department of Justice was responsible for the bringing up to date of the Official Languages Act with the Charter of Rights and Freedoms. As you know, the renewed Official Languages Act came into force in 1988. In fact, in my years in the Department of Justice, I was the assistant deputy minister responsible for that.

What we did, Mr. Chairman, is to make sure the Official Languages Act fully reflected the Charter insofar as matters under federal jurisdiction were concerned, and gave the official languages commissioner, now Mr. Goldbloom, the authority to try to resolve issues under the Official Languages Act the way an ombudsman does. He has a broad range of authority. You're probably more familiar with it at this stage than I am. Then matters can go on to court if they're not capable of being resolved by the ombudsman approach, the conciliation approach.

Mr. Young: Yes, but by whom? The commissioner?

Mr. Tait: The commissioner has staff and resources to help people who apply, who complain, to have their complaints redressed without charge on the part of the people making the complaints.

Mr. Young: So you're saying if either of the commissioners couldn't resolve the dispute by the usual negotiation process, they would have enough money in their budgets to launch, say, a \$300,000 court case to redress a particular problem?

Mr. Tait: My understanding is that the official languages commissioner is able to go to court. It's a different situation for the Canadian Human Rights Commission. As you know, the Canadian Human Rights Act operates with human rights tribunals, which have decision-making authority. Human rights issues under that act go to tribunals rather than to the courts, so the Human Rights Commission and Mr. Yalden in his present job are not in exactly the same position as the official languages commissioner.

Mr. Young: Okay. I would have thought there was no need to get the official languages commissioner before the committee, Mr. Chairman, because we asked the question of Max Yalden, but I think based on that kind of response, we may have to reconsider.

One last question, if I may. On page 3, you use as examples of why the Court Challenges Program may no longer be all that necessary, the consultations you've had with groups in terms of reforming law and one thing and another.

If that's the case, maybe you could enlighten me. It seems to me there's a big difference between consultations and an actual recognition of rights. What happens if someone doesn't agree with you after you've consulted? I am thinking

[Traduction]

M. Tait: Je ne voudrais pas donner l'impression, monsieur le président, d'être en désaccord avec M. Yalden pour qui j'ai beaucoup de respect. Il a d'ailleurs été commissaire aux langues officielles avant de devenir commissaire aux droits de la personne.

Le ministère de la Justice a été chargé de mettre à jour la Loi sur les langues officielles de façon qu'elle soit conforme à la Charte des droits et libertés. Comme vous le savez, la version révisée de la Loi sur les langues officielles est entrée en vigueur en 1988. En fait, dans l'exercice de mes fonctions au ministère de la Justice, j'ai été le sous-ministre adjoint responsable de ce dossier.

Monsieur le président, nous nous sommes alors assurés que la Loi sur les langues officielles traduisait parfaitement la Charte dans les champs de compétence fédérale et conférerait au commissaire aux langues officielles, M. Goldbloom à l'heure actuelle, le pouvoir de trancher les litiges aux termes de la Loi sur les langues officielles de la même façon qu'un ombudsman. Il jouit de toute une gamme de pouvoirs que vous connaissez probablement mieux que moi. Les causes peuvent cependant être portées en justice si les efforts de conciliation du commissaire aux langues officielles échouent.

M. Young: Oui, mais par qui? Le commissaire?

M. Tait: Le commissaire a des employés et des ressources pour aider les plaignants à obtenir gratuitement réparation.

M. Young: Vous nous dites donc que, si l'un ou l'autre des commissaires ne peut régler un litige par la négociation, son budget serait suffisant pour lui permettre d'intenter une poursuite de 300,000\$, par exemple, pour obtenir réparation?

M. Tait: Je crois savoir que le commissaire aux langues officielles peut s'adresser au tribunal. La situation est différente pour la Commission canadienne des droits de la personne. Comme vous le savez, la Loi canadienne sur les droits de la personne a institué des tribunaux des droits de la personne qui disposent d'un pouvoir de décision. Ce sont ces tribunaux, et non la justice, qui sont saisis des questions relevant de cette Loi, de sorte que M. Yalden et la Commission des droits de la personne ne sont pas exactement dans la même situation que le commissaire aux langues officielles.

M. Young: Très bien. Je n'aurais pas cru qu'il faudrait inviter le commissaire aux langues officielles à comparaître devant notre comité, monsieur le président, car nous avions posé la question à M. Max Yalden, mais, à la lumière de la réponse que je viens d'entendre, nous devons peut-être reconsidérer la chose.

Une dernière question, si vous me le permettez. À la page 3 de votre mémoire, vous dites que le Programme de contestation judiciaire n'est peut-être plus aussi nécessaire et vous illustrez cette affirmation d'exemples en mentionnant les consultations que vous avez menées auprès de divers groupes concernant la réforme du droit et d'autres questions.

Si tel est le cas, vous pourriez peut-être éclairer ma lanterne. Il me semble qu'il y ait une grande différence entre des consultations et la reconnaissance des droits. Que se passe-t-il si la personne que vous avez consultée n'est

[Text]

of the difficulties we've had over the years. Even though the need for some amendments to the Canadian Human Rights Act have been well documented and argued before this and other committees, we still don't have the amendments to the Canadian Human Rights Act.

• 1015

I think about omnibus legislation that disabled groups have been requesting for some time. Where is that? From what I have seen, disabled organizations have been pressing for very, very simple amendments. If this consultation process is so great, why don't we have these amendments? I think that's a fair question to ask. My experience with consultations in the past hasn't been all that powerful an argument, quite frankly.

Mr. Tait: The Minister of Justice has indicated in the House of Commons that she takes her responsibilities for the Charter very seriously. She has given some examples, and I have given more examples here today of what we in the Department of Justice are trying to do to ensure that the Charter is respected by the government, and that people understand the values of the Charter. We have had great success, we think, in relation to certain things.

For example, I mentioned the sexual assault legislation in my remarks. That was a consultative exercise that we undertook with a wide number of groups including women's groups. Because of the urgency and nature of the issue, the minister was able to move legislation into the House of Commons that we believe fully respects the Charter, and takes into account the concerns of women in relation to sexual violence. In that case, the consultation process worked quickly and well.

In relation to the Canadian Human Rights Act, the minister and I acknowledge that the process is more complicated and has taken longer. There is less consensus on certain issues, so we have had to take more time. I agree with the hon. member that if in discussing things with members of the public or members of groups we do not come to an agreement, the consultation process has its limitations.

I do not believe any of the ministers are saying that litigation does not have its place in terms of ensuring respect for the Charter. Ministers are saying that we are putting our efforts within the government on trying to take other things as far as we can go with them. If litigation is necessary as a last resort, it would be funded by other people at this stage.

Mr. Young: If litigation is a necessary evil, and may happen if there is no consensus after consultation, doesn't that really boil down to who has the money to do the litigation?

Mr. Tait: There is a question of funding. I think those who see that the termination of the program should never have been considered are perhaps not taking enough time to give other people a chance to see if other mechanisms will come forward to fund this litigation. The Minister of Justice has said, and certainly our position in the department would be, that while litigation is a last resort, it is certainly necessary. The minister has said it is no longer true, and

[Translation]

toujours pas d'accord avec vous? Je pense aux difficultés que nous avons connues au fil des ans. Bien qu'on ait prouvé devant toutes sortes de comités que la Loi canadienne sur les droits de la personne devait être modifiée, elle ne l'a toujours pas été.

Je pense à la Loi omnibus que les groupes de handicapés réclament depuis longtemps. Où en est-on? D'après ce que j'ai pu voir, les organisations de handicapés ne demandent que des modifications très, très simples. Si ce processus de consultation est si merveilleux, pourquoi ces modifications n'ont-elles pas encore été apportées? Je crois que cette question mérite une réponse. Pour tout vous dire, d'après mon expérience, les consultations n'ont pas beaucoup de poids en tant qu'argument.

M. Tait: La ministre de la Justice a indiqué à la Chambre des communes qu'elle prend très au sérieux ses responsabilités liées à la Charte. Elle a donné des exemples, et j'en ai donné d'autres aujourd'hui qui illustrent les efforts que déploie le ministère de la Justice pour assurer le respect, par le gouvernement, de la Charte et des valeurs qui la sous-tendent. Je crois pouvoir dire que nous avons connu du succès à bon nombre d'égards.

Ainsi, dans mes remarques préliminaires, j'ai fait mention de la Loi sur les agressions sexuelles. Nous avons mené des consultations auprès d'un grand nombre de groupes, y compris des groupes de femmes. Compte tenu de l'urgence et de la nature de la question, la ministre a agi rapidement et a pu déposer à la Chambre des communes un projet de loi qui, selon nous, respecte tout à fait la Charte et tient compte des préoccupations des femmes concernant la violence sexuelle. En l'occurrence, les consultations se sont faites rapidement et efficacement.

En ce qui a trait à la Loi canadienne sur les droits de la personne, la ministre et moi-même reconnaissons que le processus est plus compliqué et plus laborieux. Le consensus est moins clair sur certaines questions, ce qui a entraîné des retards. L'honorable député a raison de dire que, lorsqu'on ne peut s'entendre après avoir discuté avec les citoyens et les groupes intéressés, la consultation à ses limites.

Par ailleurs, je ne crois pas que les ministres estiment que la contestation judiciaire ne peut contribuer à assurer le respect de la Charte. Ils disent plutôt que le gouvernement préfère mettre l'accent sur d'autres initiatives. Si une poursuite judiciaire était nécessaire à titre de dernier recours à ce stade-là, elle devrait être financée par d'autres.

M. Young: Si les poursuites judiciaires sont un mal nécessaire auquel on pourrait être forcé de recourir s'il n'y a pas consensus après consultation, est-ce que cela ne signifie pas que seuls les riches pourront contester les lois du gouvernement?

M. Tait: Il y a une question de financement. Ceux qui estiment que l'abolition du programme n'aurait jamais dû être envisagée n'ont peut-être pas réfléchi aux autres mécanismes de financement dont pourraient disposer les gens pour des contestations de ce genre. Comme l'a dit la ministre de la Justice, et c'est la position de notre ministère, les poursuites judiciaires sont un dernier recours qui n'en reste pas moins nécessaire. Comme l'a déclaré la ministre, il est

[Texte]

probably never was in Canada, that you don't always have to find money to do good things in the federal government.

Mr. Young: What happens if the federal government is doing bad things to people, but it's viewed that way? How do you rectify that if you don't have access to the courts because you don't have the financial resources to do that?

Mr. Tait: There are two answers to that. We are re-dedicating ourselves within the Department of Justice at the request of the minister, as she said in the House of Commons. We are re-examining the way we conduct our business. We are the litigators for the government. In other words, we are responsible for that. No one else is. The minister wants us to ensure that we are approaching litigation with respect to the Charter in a way that is appropriate in the public interest. We are re-examining that.

• 1020

I guess I've already given the second answer, which is that funding would have to be sought from other parties. There are times when the courts indicate that it is for the Attorney General to fund litigation. Occasionally that happens under court order, and that kind of thing remains possible. We're not talking about a situation that's black and white. The program is gone. The possibilities of getting funding are not.

The Chairman: Mr. Young, I think you and I and our colleagues have a bit of a disadvantage in trying to understand the niceties of the Human Rights Act and the Charter of Rights and Freedoms and where litigation can take place. Nancy Holmes, our researcher, has just completed a paper on it, which is yet to be translated; it's in English. It will be distributed when it's available in both French and English, probably later this week. I think it will help to clarify the difficulty we lay people have with the law with some of these problems. I share your concern about the ability of people with lesser incomes to be able to have their complaints redressed.

Mr. Koury: As a matter of fact, that's part of my question. First things first, though. I've received about five or six letters, I believe, from the REAL Women organization. They are definitely against the funding of Court Challenges. They say there's only one group that takes advantage of that. As a matter of fact, just last night I was going over my mail and this jumped right up. I thought this might be a good time to get your reaction.

Mr. Tait: I think it's fair to say that the Court Challenges Program started as a program relating to official languages. That was its genesis. Then it was expanded to dealing with section 15, section 28, and section 27 as it relates to section 15.

I think the position of our department and our minister is what I stated in my opening remarks. We think the program is responsible for a great deal of important development of the Charter. I haven't read the letters that group has sent you, but I think it's fair to say that official languages groups got a great benefit from the Charter, also women's groups. If I can speculate, I guess that's what they object to. Your committee, Mr. Chairman, has people with

[Traduction]

faux de dire, et il l'a probablement toujours été, qu'au Canada, il n'est pas nécessaire que le gouvernement fédéral ait de l'argent pour accomplir de grandes choses.

M. Young: Mais que se passe-t-il si certains s'estiment lésés par le gouvernement fédéral? Comment peuvent-ils obtenir réparation s'ils n'ont pas accès aux tribunaux parce qu'ils n'ont pas les ressources financières pour le faire?

M. Tait: Il y a deux réponses à cela. Le ministère de la Justice, à la demande de la ministre, qui l'a d'ailleurs mentionné à la Chambre des communes, réexamine ses engagements. Nous examinons la façon dont nous menons nos affaires. Nous sommes les plaideurs du gouvernement. En d'autres termes, nous sommes responsables. Personne d'autre ne l'est. Le ministre veut que nous abordions les litiges au sujet de la Charte dans le respect de l'intérêt public. Nous réexaminons la question.

Je crois avoir déjà répondu à la seconde question en disant qu'une aide financière devrait être obtenue auprès d'autres parties. Dans certains cas, les tribunaux décident qu'il appartient au procureur général d'assumer les frais. Cela fait parfois l'objet d'une ordonnance de la cour et cette solution demeure possible. Il ne s'agit pas d'une situation très tranchée. Le programme n'existe plus, mais les possibilités d'obtenir une aide financière, sont toujours là.

Le président: Monsieur Young, je crois que nos collègues sont mal placés pour essayer de comprendre les subtilités de la Loi sur les droits de la personne et de la Charte des droits et libertés ainsi que les circonstances dans lesquelles il peut y avoir procès. Nancy Holmes, notre chercheuse, vient de terminer une étude à ce sujet qui n'a pas encore été traduite en français. Elle sera distribuée dès que nous l'aurons dans les deux langues officielles, probablement à la fin de la semaine. Je crois que cette étude aidera les profanes que nous sommes à comprendre les difficultés juridiques de certains de ces problèmes. Comme vous, je crains que les personnes à faible revenu n'aient bien des difficultés à obtenir réparation.

M. Koury: En fait, cela faisait partie de ma question. Mais commençons par le commencement. J'ai reçu cinq ou six lettres, je crois, de l'organisation REAL Women qui est absolument opposée au financement du Programme de contestation judiciaire, parce qu'elle considère qu'un seul groupe en profite. C'est en revoyant mon courrier, hier soir, que je suis tombé là-dessus et je pense que le moment est bien choisi pour obtenir votre réaction.

M. Tait: Je crois qu'il convient de dire que le Programme de contestation judiciaire était, au départ, lié aux langues officielles. C'est ainsi qu'il est né. Il a ensuite été étendu à l'article 15, à l'article 28, et à la partie de l'article 27 qui a trait à l'article 15.

Dans mon introduction, je vous ai expliqué ce qu'était la position de notre ministère et celle de notre ministre. Nous estimons que ce programme a beaucoup contribué au développement de la Charte. Je n'ai pas lu les lettres que ce groupe vous a envoyées, mais je crois qu'il est juste de dire que les groupes de défense des langues officielles ont beaucoup bénéficié de la Charte ainsi que les groupes de femmes, d'ailleurs. Je me hasarderai à dire que c'est la raison

[Text]

disabilities in its title, and they too were working to benefit from the program.

From the point of view of the government, it's important to understand that I think everybody regarded this as a program that made a good contribution. It wasn't a program that anyone terminated with joy in their heart. In that sense, it was a funding decision, a question of affordability. As the Minister of Justice said in the House of Commons, there's a lot of good you'd like to do, and only so much good you can afford.

Mr. Koury: You mentioned jurisprudence and the evolution. Putting you on the spot, suppose Ms Phinney needed help. This program doesn't exist any more. We know that jurisprudence is there. How would it come into the act? Where would she go? I have to put that properly. She needs the help and she has nowhere to go. Would she go to the Human Rights Commission to be heard?

• 1025

Mr. Tait: That's one real possibility because the Canadian Human Rights Commission is easily accessible. It is not as difficult to approach as the courts sometimes are. The Canadian Human Rights Act has a great deal of coverage that is similar to what is in the Charter as it relates to equality, section 15.

Assuming the issue is section 15, that would be the place to go. Obviously if it were official languages, you would go to the Official Languages Commission.

Let's assume it's an equality issue. You go to the Human Rights Commission. It would look into the issue. It would first determine whether it is covered by the Canadian Human Rights Act. Most of what is covered by section 15 of the Charter is covered by the Human Rights Act. Then the commissions would do an investigation and help with the issue.

If it turned out that the problem was caused by a federal law of Parliament, because the Supreme Court of Canada has found that the Canadian Human Rights Act has primacy, overrides other legislation with which it comes in conflict, even if it were something authorized by law, there would still be a possibility of getting redress from the Canadian Human Rights Commission. That is certainly the first place to look.

I would like to hope, and I know this is something that my minister wants me to stress, that these kinds of things could be discussed by government departments, the Department of Justice, and people such as Ms Phinney to see whether these things can be worked out before we go too far along, because that is the approach we want to encourage more and more. The Canadian Human Rights Commission does try to see whether people will change their views and come together. That's a good way of doing it.

Mr. Koury: I don't think I'm putting my question properly. We have jurisprudence. We have a problem. We have no where to go. Jurisprudence is there, but who will enact, be our go-between? We have no more money. I have no lawyer and I have this case, and that's the problem now.

[Translation]

pour laquelle REAL Women proteste. Votre comité, monsieur le président, s'occupe également des handicapés qui bénéficiaient, aussi, de ce programme.

Je crois qu'il est important de comprendre que tout le monde, au gouvernement, considérerait que l'apport de ce programme était positif. Personne n'y a mis fin de gaieté de coeur. C'était uniquement une question d'argent, une question de disponibilités. Comme le ministre de la Justice l'a déclaré à la Chambre des communes, on voudrait faire du bien dans beaucoup de domaines, mais les moyens ne sont pas toujours suffisants pour cela.

M. Koury: Vous avez parlé de jurisprudence et d'évolution. Je vais vous mettre sur la sellette: supposez que M^{me} Phinney ait besoin d'aide. Ce programme n'existe plus. Nous savons qu'il y a une jurisprudence. Comment cela jouerait-il? A qui devrait-elle s'adresser? Redisons les choses plus clairement: elle a besoin d'aide, mais elle n'a personne à qui s'adresser. Ferait-elle appel à la Commission des droits de la personne?

M. Tait: C'est une forte possibilité, car la Commission canadienne des droits de la personne est facilement accessible. Il n'est pas aussi difficile de l'approcher que les tribunaux, parfois. La Loi canadienne sur les droits de la personne couvre un domaine très semblable à celui de l'article 15 de la Charte qui traite du droit à l'égalité.

Si le problème relève de l'article 15, c'est à cette commission qu'elle devrait s'adresser. Bien entendu, si c'était une question de langues officielles, elle ferait appel à la Commission des langues officielles.

Supposons qu'il s'agisse d'une question d'égalité. Vous vous adressez à la Commission des droits de la personne qui étudierait la question afin de décider, tout d'abord, si elle relève de l'application de la Loi canadienne sur les droits de la personne; après quoi, les commissions feraient une enquête.

S'il s'avérait que le problème était dû à l'application d'une loi fédérale, la Cour suprême du Canada ayant conclu que la Loi canadienne des droits de la personne prime sur toute autre loi, lorsqu'il y a conflit, même s'il s'agit de quelque chose autorisé en droit, il demeurerait possible d'obtenir réparation de la Commission canadienne des droits de la personne. C'est certainement par elle qu'il faudrait commencer.

J'ose espérer, et je sais que c'est un point sur lequel ma ministre voudrait que j'insiste, que ce genre de problème serait tout d'abord discuté par des ministères fédéraux, le ministère de la Justice, et des personnes telles que M^{me} Phinney, afin d'essayer de trouver une solution avant d'aller plus loin. C'est en effet l'approche que nous tenons de plus en plus à encourager. La Commission canadienne des droits de la personne s'efforce d'amener les gens à revenir sur leur position et de les rapprocher. C'est une bonne méthode.

M. Koury: Je ne crois pas avoir bien posé ma question. Nous avons une jurisprudence, mais nous avons aussi un problème. Nous ne savons pas vers qui nous tourner. La jurisprudence existe, mais qui prendra la décision, qui sera l'intermédiaire? Nous n'avons plus d'argent. Supposons que je n'aie pas d'avocat et que je me trouve dans cette situation, comment résoudre le problème?

[Texte]

Mr. Tait: Perhaps I was mislead, and I apologize, into talking about the Human Rights Commission. If the issue is not appropriate for the Human Rights Commission, then the first thing to think of is the legal aid program. Legal aid runs on a means test, it is not available to people over a certain income, but it is certainly something to look at.

The second thing to do would be to categorize the nature of the problem. If it's a problem involving disability, or if it's a problem involving race, or once you understand the nature of the problem there are a number of groups to whom you can talk to get their advice on how to best approach things like this.

If you are really wanting me to deal straightforwardly with the question of whether there is a pot of money that is clearly an alternative to what was the Court Challenges Program, I know of no such clear pot of money available on exactly the same terms.

Mr. Koury: I was not talking about money. I was talking about the liaison concerning getting to that jurisprudence that's there.

• 1030

You say legal aid is a possibility. Legal aid is a provincial matter.

Mr. Tait: It is legally funded in Canada at the rate of \$88 million a year.

Mr. Koury: Would they be able to take the case against the federal government?

Mr. Tait: Yes, they can.

Mr. Koury: I think I'm getting somewhere.

Mr. Tait: There's no rule in the legal aid plans that they can't sue the federal government on legal aid. There are a lot of criteria, the most important of which is whether you can afford to take the case yourself, your financial situation. If you qualify on the basis of means, then there is a range of criteria for whether you can take the case, but they do not rule out taking the case just because it's against the federal government.

I know, Mr. Chairman, this came up at your last meeting. The question was asked whether the federal government objects to the provinces' funding Charter litigation against the federal government. My colleague Ms Gusella said that perhaps you would ask me that question.

Certainly from the point of view of the Attorney General of Canada, we have no objection to that. We don't look to where the litigation is funded. We didn't look to see whether it was funded by the Court Challenges Program in the past and we wouldn't mind if that's what the provinces decided to do.

Mr. Koury: We know that we were funding between \$2.7 million, \$2.8 million yearly. Do you have a figure? We know that's the cost of the organization, but how much did it cost the government for that year?

Mr. Tait: Within the Department of Justice to fund the litigation?

[Traduction]

M. Tait: Peut-être me suis-je en effet trompé en vous parlant de la Commission des droits de la personne, et vous prie de m'en excuser. Si la question ne relève pas de cette commission, la première chose à laquelle il faut penser, c'est le service d'aide juridique. L'aide juridique est accordée en fonction des moyens et les personnes dont le revenu dépasse un certain niveau ne peuvent donc s'en prévaloir, mais c'est en tout cas une option à laquelle il faut songer.

Deuxièmement, il faut déterminer la nature du problème. Si c'est un problème d'incapacité ou d'invalidité, ou un problème touchant à une question raciale, une fois que vous en avez bien déterminé la nature, il existe un grand nombre de groupes que vous pouvez consulter sur la meilleure façon de procéder.

Si vous voulez que je vous dise carrément s'il existe une aide financière comparable au Programme de contestation judiciaire, je dirais qu'à ma connaissance, il n'y en a pas.

M. Koury: Je ne parlais pas d'argent. Je parlais de la manière de faire jouer la jurisprudence.

Vous dites que l'aide juridique est une possibilité, mais qu'elle relève des provinces.

M. Tait: Elle est légalement financée au Canada grâce à une subvention annuelle de 88 millions de dollars.

M. Koury: Alors serait-il possible de défendre l'affaire contre le gouvernement fédéral?

M. Tait: Oui.

M. Koury: Je crois que j'arrive enfin à quelque chose.

M. Tait: Dans le service d'aide juridique, rien n'interdit d'intenter un procès au gouvernement fédéral. Il y a cependant de nombreux critères à respecter, le plus important étant de savoir si votre situation financière vous permet de le faire vous-même. Si vous êtes admissible à ce service, il y a toute une gamme de critères à respecter, mais le simple fait d'entreprendre une action contre le gouvernement fédéral n'est pas une cause d'exclusion.

Je sais, monsieur le président, que cette question a été soulevée à votre dernière réunion. On a demandé si le gouvernement fédéral s'oppose à ce que les provinces accordent une aide financière à une personne qui désire intenter un procès au gouvernement fédéral en vertu de la Charte. Ma collègue, M^{me} Gusella, m'avait dit que vous me poseriez peut-être la question.

Le procureur général du Canada n'a certainement aucune objection à cela. Il nous importe peu que l'affaire soit financée par le Programme de contestation judiciaire, comme c'était le cas dans le passé, ou par les provinces.

M. Koury: Nous savons que notre aide financière annuelle était de 2,7 à 2,8 millions de dollars par an. Avez-vous un chiffre précis? Nous savons que c'était le coût de l'organisme, mais combien cela en coûtait-il au gouvernement?

M. Tait: Au ministère de la Justice pour financer le procès?

[Text]

Mr. Koury: Whatever is involved with the \$2.8 million when we give that money yearly. How much does it cost the government yearly?

Mr. Tait: We don't have figures on that. I know that question came up last time, but we don't have ways of calculating those costs. We don't tag our litigation as to whether it was funded by the Court Challenges Program or whether it just came up in the normal course. We can't differentiate our costs in that way.

Mr. Koury: You couldn't say if it's \$5 million or \$8 million or \$10 million?

Mr. Tait: I really couldn't. I just don't know.

Mr. Koury: Could you tell us whether your officials have been in contact with the Court Challenges Program staff?

Mr. Tait: It would be the multiculturalism and citizenship departments that would have done that.

Mr. Koury: I'll ask them that question.

M. Joncas (Matapédia-Matane): Merci, monsieur le président. À ce stade-ci, on donne comme raison pour l'abolition du Programme le manque de sources de financement; on dit également qu'il y a une certaine jurisprudence qui est déjà en place. Quels sont les arguments ou les raisons qui, en 1985, ont justifié l'implantation du Programme, alors qu'aujourd'hui on dit qu'il est inutile?

M. Tait: On savait alors qu'il serait difficile pour certains groupes de défendre leurs causes. Dans l'intérêt du public canadien en général, et dans l'intérêt des groupes qui sont mentionnés dans l'article 15, on voulait aider ces gens-là à nous aider à faire évoluer la jurisprudence canadienne. À vrai dire, on avait des problèmes de déficit, mais le déficit a doublé depuis lors. C'est dans ce contexte-là que nous avions pensé avoir assez d'argent pour mettre en oeuvre un bon programme.

M. Joncas: Si on avançait l'idée d'une fondation qui pourrait être financée également par le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial, fondation qui jouerait le rôle que le Programme a joué jusqu'à ce jour, que penseriez-vous d'une telle fondation où les deux paliers de gouvernement pourraient contribuer?

• 1035

M. Tait: Je trouve que c'est une idée fort intéressante, mais je ne peux pas répondre au nom du gouvernement. C'est une idée nouvelle et ce sera au ministre de réagir au nom du gouvernement.

M. Joncas: Il y a présentement des causes qui ont été entendues grâce à ce Programme et qui ont été gagnées. Maintenant que le Programme n'existe plus, comment, croyez-vous, le gouvernement va-t-il réagir pour favoriser le recours en appel dans le cas des causes perdues? Pensez-vous qu'il va profiter de la présente situation pour dire: on va en appel, puisque les groupes n'ont plus d'argent?

M. Tait: Je peux vous rassurer catégoriquement en vous disant qu'on ne va pas profiter de la situation. Je sais qu'il y a eu quelqu'un à une de vos réunions qui avait suggéré que nos avocats retardaient le processus pour faire «couler» les fonds des gens aidés par le Programme. Ce n'est pas vrai.

[Translation]

M. Koury: Ce que je veux savoir, c'est combien cela coûte au gouvernement, chaque année?

M. Tait: Nous n'avons pas de chiffres à ce sujet. Je sais que la question a déjà été soulevée, mais nous n'avons aucun moyen de calculer les coûts. Nous ne faisons pas de distinction, que le procès soit financé par le Programme de contestation judiciaire ou qu'il s'agisse d'une affaire ordinaire. Il ne nous est pas possible de différencier nos coûts de cette manière.

M. Koury: Vous ne pouvez donc pas me dire s'il s'agit de 5 millions, de 8 millions ou de 10 millions de dollars?

M. Tait: Non, je n'en sais rien.

M. Koury: Pourriez-vous me dire si vos collaborateurs ont été en contact avec le personnel du Programme de contestation judiciaire?

M. Tait: Si c'est le cas, il s'agirait des ministères du Multiculturalisme et de la Citoyenneté.

M. Koury: Je leur poserai la question.

Mr. Joncas (Matapédia-Matane): Thank you, Mr. Chairman. Up to now, we have been told that the Court Challenges Program was abolished because of a lack of funds; we have also been told that we have a jurisprudence now. What rationale was used in 1985 to establish the program, while we're told today that it is useless?

Mr. Tait: At the time, we knew that it would be difficult for some groups to defend their cases. In the interest of the Canadian public at large, and of the groups that are mentioned in Clause 15, we wanted to help these people to help us with the development of a Canadian jurisprudence. To tell the truth, we had a problem with the deficit, but it has doubled since then. At the time, we thought we had enough money to implement a good program.

Mr. Joncas: What would you think of the establishment of a foundation that could be equally financed by the federal government and the provincial governments, that would play the role held by the program up to now?

Mr. Tait: I find it a very interesting idea, but I cannot answer on behalf of the government. It's a new idea and it will be up to the minister to respond on behalf of the government.

Mr. Joncas: A number of cases have been won thanks to this program. But now that it no longer exists, what will the government do to help appeals for lost cases? Do you think that it will take advantage of the present situation and say: We will appeal since these groups have run out of money?

Mr. Tait: I can categorically assure you that we will not take advantage of the situation. I know that someone, at one of your meetings, said that our lawyers were slowing down the process in order to exhaust the funds of the people that were helped by the program. It is not true.

[Texte]

On ne sait même pas qui est financé par le Programme. Ce n'est pas quelque chose qu'on ferait. Même si on le faisait, les tribunaux ne nous permettraient pas de faire des choses pareilles.

De même, en ce qui concerne les recours en appel, il faut qu'on regarde le pour et le contre avant d'aller en appel, et cela, de façon très honnête sans tenir compte du fait qu'on aurait pas d'argent. Je pense qu'il va falloir, dans les circonstances, que notre Ministère tienne compte de tout cela, quitte à ce que les tribunaux nous demandent de payer pour la partie adverse. C'est une possibilité. C'est vrai, il faut le dire, il faut l'avouer et c'est possible. Il va falloir être prêts à faire face de telles situations.

M. Joncas: Est-ce que votre ministère a eu depuis quelques semaines des rencontres avec les autorités provinciales ou avec les représentants du Barreau? Comment financer des causes types, par exemple, en matière de droits linguistiques ou de droits de la personne? Est-ce que vous avez eu des rencontres avec ces autorités?

M. Tait: Non. Encore une fois, ce n'est pas à nous de le faire, ce serait à nos «cousins», à nos collègues du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté. Je ne suis pas au courant de tout ça; d'une certaine façon, c'est un peu tôt pour nous. Je ne devrais probablement rien dire, car je ne suis pas au courant. Je pense qu'ils ont beaucoup de travail avec l'administration du Programme dans les circonstances actuelles. Mais on va évaluer les différentes options. Et est-ce qu'on peut jouer un rôle pour encourager les autres, ou au contraire, étant donné que le monde est un peu fâché contre nous, est-il préférable de se taire et laisser ça à d'autres? Ce n'est pas très utile pour le gouvernement de se mêler de certaines choses, parfois. C'est un jugement personnel. Ce n'est pas un jugement du ministère de la Justice.

M. Joncas: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Joncas. Mrs. Feltham, are you now prepared to ask a question?

Mrs. Feltham (Wild Rose): I don't have one at this time.

The Chairman: Perhaps I could be allowed a question to you, Mr. Tait. Either my colleague Ms Phinney or Mr. Young raised the issue of cost benefit, and I think it was raised when your colleague, the deputy minister, was here last week.

I get the sense that there probably was no cost-benefit study done prior to the decision to cancel the program, and would you not agree that the existence of the Court Challenges Program, if it were allowed to continue, might very well save the government money inasmuch as the ongoing development of jurisprudence might prevent or preclude the government sometimes making an inappropriate decision with certain legislation that was being advanced? It would lead to problems down the road that could be fairly expensive. I have to say that we have no evidence at all that kind of consideration was given when they discontinued the Court Challenges Program.

[Traduction]

We don't even know who gets funding from the program. That is not the kind of thing we would do. And even if that were the case, the courts would not allow us to do it.

Besides, as far as the appeals are concerned, we must very fairly weigh the pros and cons before appealing, and that has nothing to do with the lack of money. Considering the circumstances, our department would have to take that into account, which means that the courts may ask us to pay for the other party. Yes, I must admit it, it is possible. We will have to be ready to face this type of situation.

Mr. Joncas: During the last few weeks, has your department had meetings with the provinces or with representatives of the bar association, in order to discuss, for example, how to fund typical cases relating to language rights or human rights?

Mr. Tait: No. Once again, it behooves our "cousins" from the Department of Multiculturalism and Citizenship, not us. I am not aware of such meetings. In any case, it would be a bit premature for us. I had better say nothing, because I'm not informed of the situation. I believe that they are having a lot of work with the program management. We are going to weigh various options. Should we play a part in encouraging others or, on the contrary, since everybody is a little bit mad at us, is it better to say nothing and to let others act? There are times when it is better for the government not to get involved in certain things. This is a purely personal point of view. I'm not speaking on behalf of the Department of Justice.

Mr. Joncas: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Joncas. Madame Feltham, êtes-vous prête à poser une question?

Mme Feltham (Wild Rose): Pas pour le moment.

Le président: Peut-être me permettrez-vous de vous poser une question, monsieur Tait. C'est ma collègue M^{me} Phinney, ou M. Young, qui a soulevé la question du rapport coûts-avantages, lorsque votre collègue, la sous-ministre, était ici la semaine dernière.

J'ai l'impression qu'aucune étude de rendement n'a probablement été effectuée avant que l'on décide de supprimer le programme. Ne pensez-vous pas que si l'on avait permis au Programme de contestation judiciaire de continuer à exister, il aurait fort bien pu faire faire des économies au gouvernement dans la mesure où le développement constant de la jurisprudence pourrait parfois lui éviter de prendre une décision inappropriée au sujet de certains projets de loi? Cela créerait, par la suite, des problèmes qui pourraient nous coûter assez cher. Je dois dire que je n'ai aucune preuve qu'on ait songé à cela lorsqu'on a décidé d'abolir le Programme de contestation judiciaire.

[Text]

[Translation]

• 1040

Maybe you can correct me if I'm wrong, but was there any cost-benefit analysis done? If not, why wasn't it done? Second, could we not save the government money by maintaining the Court Challenges Program and avoiding litigation down the road due to inappropriate legislation in the future?

Mr. Tait: Mr. Chairman, I'm not aware of whether a cost-benefit analysis was done. I wouldn't necessarily be aware of it since it's not our program. I really can't help you on the specifics as to how the financial aspect of the decision was looked at. I can say, as I have said on the basis of what ministers have said, that this was a decision taken in the context of the budget and the main estimates. It was in the context of having to cut somewhere, so where do you cut? I'm afraid I can't take you further than that.

In terms of the possible benefits of litigation, I would say that there are benefits to litigation. We've talked about the fact that we've come a long distance in terms of the development of jurisprudence, but I've acknowledged that we're not at the end of it. It would be wrong to suggest that we are. There is a benefit to the country of an evolving jurisprudence.

I think the issue isn't that. The issue is whether there are other ways in which that jurisprudence can continue to develop than the continuation of the Court Challenges Program. Are there a range of other ways within government—some of which I've discussed and some of which my colleague discussed—that would help in that regard? Second, are there ways of allowing litigation to go forward as a last resort that would be funded otherwise?

The Chairman: Thank you. Ms Phinney, I think you'd like another round?

Ms Phinney: Yes, I'd like another round or probably about five more rounds, but we won't get that. You've said—and I'm quoting you I think word for word—that you recognized that it was difficult for some groups to go forward with cases without this program. Cases that went forward in the past, that they have handled in the past, have been in the interests of many Canadians. You liked the program and you wanted to be able to help. You have to pay attention now not to take advantage because you have the upper hand and you're the only ones that exist. There are still many areas where there's no jurisprudence. What this is saying, I think, to Canadians is that would have to pay a lot of money because there are few individuals who can pay out \$300,000 to go to the Supreme Court. This is the level you'd have to get at to get any jurisprudence on any law that was set out by the Canadian government. There is now no recourse for an individual Canadian or a group of Canadians to test the Canadian laws.

This is pretty frightening. I haven't checked. I would like our legal counsel to probably check and find out what the situation is in the rest of the free world. Are there countries where there is absolutely no recourse unless somebody has hundreds of thousands of dollars to test a federal government law in court? It concerns me a lot. You bring up things like legal aid. It's almost impossible to have good legal aid any more. They have no money.

Reprenez-moi si je me trompe, mais a-t-on jamais effectué une analyse de rendement? Et si on ne l'a pas fait, pourquoi? Deuxièmement, ne pourrions-nous pas économiser de l'argent au gouvernement en conservant ce programme et en évitant les litiges que pourraient déclencher à l'avenir les lacunes des textes législatifs?

M. Tait: Monsieur le président, je n'en sais rien, et cela d'autant plus, que ce n'est pas notre programme. Je ne suis vraiment pas en mesure de vous fournir des détails sur l'aspect financier de cette décision. Ce que je peux dire, comme je l'ai déjà fait en me fondant sur les déclarations des ministres, c'est qu'il s'agit d'une décision prise dans le contexte du budget et du Budget des dépenses principal. Il fallait faire des coupures et la question était de savoir, où? Je crains de ne pas pouvoir vous en dire plus.

Quant aux avantages possibles en fait de litiges, je dirais qu'ils existent. Nous avons dit que nous avons beaucoup avancé dans le domaine de la jurisprudence, mais j'ai reconnu qu'il restait encore du chemin à faire. Il serait faux de soutenir le contraire. Une jurisprudence qui évolue est un avantage pour notre pays.

Je crois que là n'est pas la question. Il s'agit de savoir s'il existe d'autres moyens pour que la jurisprudence continue à évoluer autrement que par le biais du Programme de contestation judiciaire. Existe-t-il d'autres moyens au sein du gouvernement—mon collègue et moi en ont parlé—qui pourraient nous être utiles à cet égard? Deuxièmement, y a-t-il des moyens de recourir aux tribunaux, en dernier ressort, en utilisant d'autres sources de fonds?

Le président: Merci. Madame Phinney, je crois que vous aimeriez revenir à la charge?

Mme Phinney: Oui, j'aimerais bien un autre tour de table ou même cinq, mais c'est impossible. Je vous avais dit—et je crois que je vous cite verbatim—que vous reconnaissiez qu'il était difficile pour certains groupes de soumettre leurs cas en l'absence de ce programme. Les affaires traitées dans le passé l'ont été dans l'intérêt de beaucoup de Canadiens. Vous aimiez le programme et vous vouliez être en mesure d'aider. Maintenant, vous devez veiller à ne pas profiter du fait que c'est vous qui avez le dessus et que vous êtes les seuls à exister. Il y a encore de nombreux domaines dans lesquels il n'y a pas de jurisprudence. Pour les Canadiens, je crois que cela veut tout simplement dire qu'il faudra maintenant avoir beaucoup d'argent, car rares sont ceux qui ont les moyens de payer 300,000\$ pour porter leur affaire devant la Cour suprême. C'est ce que cela coûte pour contester une loi du gouvernement canadien. Individuellement ou en groupe, les Canadiens n'ont plus de recours.

C'est assez inquiétant. Ne l'ayant pas fait moi-même, je souhaiterais que notre conseiller juridique vérifie ce qu'est la situation dans le reste du monde libre. Existe-t-il des pays dans lesquels il n'y a absolument aucun recours à moins de disposer de centaines de milliers de dollars, lorsqu'on veut contester une loi fédérale au tribunal? Cela m'inquiète beaucoup. À cela vous répondez en parlant d'aide juridique. Il est aujourd'hui presque impossible d'en obtenir une de qualité. Ces gens-là n'ont pas d'argent.

[Texte]

I have some cases from my constituency office. They can't afford to do things that cost \$5,000, let alone \$300,000, and they won't take them. They just don't have the time and they don't have the money. You've said a couple of times, "We're the lawyers for the government". Well, what is the government? Is the government just a group of lawyers who are paid by the government? Is the government not here for Canadians, and if our justice department is not here for Canadians, what's the point of having the justice department? If our government has to have an enormous department to defend it, and nobody out there is defending Canadians, it is getting pretty scary. I have other specific questions, but maybe you would like to make a comment.

• 1045

Mr. Tait: I would like to make a comment indeed. I think when the committee members study programs around the world, they will find that we are the only country in the world that has had such a program. The government is being put in the pillory for ending a program that no one anywhere else has ever had.

The Chairman: It was something we could brag about though.

Mr. Tait: Yes, I bragged about it.

The Chairman: That is right. It is too bad to lose it.

Mr. Tait: It was a good program that had to be terminated in the circumstances we have discussed, but there may be an element of exaggeration in the criticism. I think when you do your study—I encourage you to do it—you will find that we are the most open country in the world by far. I know it's frustrating for you to hear me talk about the Human Rights Commission and the Official Languages Commission and the other things that we are doing when you are focusing on a program that is no longer there. I really appreciate your frustration. May I say if I were in your shoes, I'm sure I'd feel the same way.

This country bends over backwards. We spend a lot of money on things such as the Human Rights Commission, Official Languages Commission and other commissions like access to information and privacy, which are not as Charter related. We have a whole range of ways of making justice accessible to Canadians. I think when you compare us to other countries you will see that we are by far, even in the absence of the Court Challenges Program, the leader of the pack in terms of accessibility, openness and promotion of the rights in the Charter.

I cannot help but say a word about this enormous department that is there to defend the government. We are quite a large department. We have almost 2,000 employees, but as I have tried to say, the role of the Department of Justice is not just to defend the government. We have a major role in relation to legal service. We give legal advice to all of the departments of government, and since the Charter came into force, particularly in recent years, we have had

[Traduction]

Mon bureau de ma circonscription m'a signalé un certain nombre de cas. Les gens n'ont pas les moyens de s'occuper d'affaires qui coûtent 5,000\$ et, à plus forte raison, 300,000\$, ils les refusent donc. Ils n'ont ni le temps ni les moyens. Vous avez dit à une ou deux reprises «nous sommes les avocats du gouvernement». Bon, mais qu'est-ce que le gouvernement? Est-ce un groupe d'avocats qui sont payés par le gouvernement? Le gouvernement n'existe-t-il pas pour les Canadiens, et si notre ministère de la Justice n'est pas là pour les servir, à quoi bon en avoir un? Si notre gouvernement a besoin d'un énorme ministère pour le défendre et s'il n'y a personne pour défendre les Canadiens, la situation devient vraiment inquiétante. J'ai d'autres questions précises à vous poser, mais peut-être voudriez-vous faire tout d'abord un commentaire.

M. Tait: Effectivement. Je crois que lorsque les membres du Comité étudieront les programmes en vigueur ailleurs dans le monde, ils s'apercevront que nous sommes la seule nation à en avoir un de ce genre. Le gouvernement est cloué au pilori pour avoir supprimé un programme que personne d'autre n'a jamais eu.

Le président: Au moins, c'était quelque chose dont nous pouvions nous vanter.

M. Tait: Oui, je l'ai fait moi-même.

Le président: C'est vrai. C'est vraiment dommage de l'avoir perdu.

M. Tait: C'était un bon programme qu'il a fallu abolir dans les circonstances dont nous venons de parler, mais les critiques me paraissent un peu excessives. Lorsque vous ferez votre étude—je vous y encourage—vous vous apercevrez que nous sommes, et de loin, le pays le plus ouvert au monde. Je sais qu'il est très frustrant pour vous de m'entendre parler de la Commission des droits de la personne, de la Commission des langues officielles et de toutes les autres choses que nous faisons, alors que vous vous intéressez uniquement à un programme qui n'existe plus. Je comprends fort bien ce sentiment chez vous. Si j'étais à votre place, je réagirais certainement de la même manière.

Ce pays se met en quatre pour faire plaisir à tout le monde. Nous dépensons beaucoup d'argent pour la Commission des droits de la personne, pour la Commission des langues officielles et pour d'autres commissions, comme celle de l'accès à l'information et celle de la protection de la vie privée, qui ne sont pas aussi étroitement liées à la Charte. Nous avons toute une gamme d'instruments qui rendent la justice accessible à tous les Canadiens. Je crois que si vous nous comparez à d'autres pays, vous vous apercevrez que nous sommes de loin, même sans Programme de contestation judiciaire, le premier sur le plan de l'accessibilité, de l'ouverture et de la promotion des droits inscrits dans la Charte.

Je ne peux m'empêcher d'ajouter un mot au sujet de cet énorme ministère qui est là pour défendre le gouvernement. Nous sommes effectivement un très gros organisme. Nous avons près de 2,000 employés, mais comme j'ai essayé de le dire, le rôle du ministère de la Justice ne se limite pas à défendre le gouvernement. Nous avons un rôle très important à jouer sur le plan des services juridiques. Nous fournissons des conseils juridiques à tous les ministères fédéraux et,

[Text]

major programs to try to ensure that our clients respect the Charter in their everyday lives. We work hard at that. We work hard to educate them. We work hard to give legal advice that is based on the values of the Charter, and we work hard to ensure that our clients and the other departments understand that. You can judge our success, but the effort is tremendous.

We have a policy role in the department. We are responsible for things such as the Criminal Code, and are reaching out with our programs for aboriginal people and women. We are working on programs for multicultural groups. We are really trying to ensure that we operate as a department in our policy-making mode in a way that is in the vanguard for the 1990s. We try to be respectful of and responsive to the people. We understand that's our duty.

Lastly, as I have tried to say with respect to the way we do litigation, it is the essence of the way the Department of Justice approaches litigation that we do not take out a sword and go off to slay people and win cases. It is in our culture, our very nature, that the Attorney General of Canada does not just try to win cases. It tries to do right, act in the public interest, and find ways of dealing with things that do not lead to win-lose situations.

Are we successful in that? Again, I come before you talking about our efforts. You can judge our successes. But it would not be right for you to have the idea that we have this big building on Wellington Street that is full of people wanting to attack Canadians. The reverse is true.

• 1050

Ms Phinney: I was just using your quote, and you said it at least twice, that you are lawyers for the government. For disabled persons who can't get on an airplane and can't get the services, as far as they're concerned, you are the lawyers for the government. Now there is no way there will be any help for that person to make sure they can get on an airplane like other Canadians can. You are not on their side, anyway.

Mr. Tait: Behind the scenes, you would be surprised. As I said, we work with our clients. CRTC is not one of our clients; they are independent of the government. We work with our clients to try to ensure that in a proactive way, they act in a way that respects the Charter. Other people have different views from ours on what that is. Reasonable people disagree, and that's when you get into litigation and disputes.

Ms Phinney: You probably won't be able to answer this, but do you have a feeling that your minister might change her mind and say she would be prepared to come before our committee without our using our legal rights to get her to appear? Do you think she might now change her mind and come? Has she given you any indication?

[Translation]

depuis l'entrée en vigueur de la Charte, particulièrement ces dernières années, nous avons lancé des programmes importants pour nous assurer que nos clients respectent la Charte dans leur vie quotidienne. Nous nous donnons beaucoup de mal pour cela, pour faire leur éducation. Nous nous donnons beaucoup de mal pour donner des conseils juridiques fondés sur les valeurs de la Charte pour nous assurer que nos clients et les autres ministères les comprennent. Vous êtes libres de juger de notre réussite, mais les efforts que nous déployons sont énormes.

Notre ministère a un rôle à jouer sur le plan des politiques. Nous sommes responsables de dossiers tels que le Code criminel, et nous avons lancé des programmes en faveur des Autochtones et des femmes. Nous préparons des programmes destinés aux groupes multiculturels. Dans ce rôle d'élaboration de politiques, nous nous efforçons vraiment de prendre l'initiative et de donner l'exemple dans cette décennie. Nous essayons de nous montrer respectueux et réceptifs à l'égard des gens. Nous savons que c'est notre devoir.

Enfin, comme j'ai essayé de le dire à propos des litiges, le ministère de la Justice n'a pas pour principe de s'armer jusqu'aux dents pour aller vaincre ses adversaires. Cela fait partie de notre culture, de notre nature même; le procureur général du Canada n'a pas pour seule préoccupation de gagner. Notre ministère essaye de faire ce qui est juste, d'agir dans l'intérêt du public et de trouver les moyens d'éviter les situations où il n'y a qu'un seul gagnant.

Y sommes-nous parvenus? Je vous ai décrit nos efforts; à vous de juger de notre degré de réussite. Mais il serait injuste de votre part de penser que ce grand édifice sur la rue Wellington est rempli de personnes qui ne pensent qu'à attaquer les Canadiens. Le contraire est vrai.

Mme Phinney: J'ai simplement cité vos paroles et je vous rappelle que vous avez dit à deux reprises que vous étiez les avocats du gouvernement. Pour les handicapés qui ne peuvent pas prendre un avion ni obtenir des services, vous êtes effectivement les avocats du gouvernement. Maintenant, il n'y aura plus quelqu'un pour aider ces personnes à s'assurer qu'elle pourront monter à bord d'un avion comme n'importe quel autre Canadien. De toute façon, vous n'êtes pas de leur côté.

M. Tait: Cela vous surprendra peut-être, mais nous agissons dans les coulisses. Comme je le disais, nous travaillons avec nos clients. Le CRTC n'en fait pas partie; c'est un organisme indépendant. Nous travaillons avec nos clients pour nous assurer d'avance qu'ils agiront dans le respect de la Charte. D'autres personnes ont des vues différentes des nôtres sur la question. Des gens tout à fait raisonnables peuvent ne pas être d'accord et c'est alors que vous avez des litiges et des conflits.

Mme Phinney: Vous ne pourrez sans doute pas répondre à cette question, mais avez-vous le sentiment que votre ministre pourrait changer d'avis et décider de comparaître devant notre comité sans que nous soyons obligés de l'y contraindre par les moyens légaux dont nous disposons? Pensez-vous qu'elle pourrait le faire? Vous en a-t-elle donné une idée?

[Texte]

Mr. Tait: We haven't discussed her appearance at this committee. I have never understood her to say that she was turning down a request from the committee. I know she had major difficulties with the timing, as you know I did. I know you are angry with me, and I am sorry.

There was a bit of misunderstanding between my staff and the committee as to whether you understood that the Court Challenges Program was not a program for which the Minister of Justice was responsible. This is part of responsible government. I suppose it sounds like a little homily to you when I say things like that, but we live it every day. If we don't respect the prerogatives and responsibilities of our minister, the system starts to fall apart. One of those is that the minister responsible for this program is Mr. Weiner, not Kim Campbell. Those things are important. Once we worked out an understanding as to what my responsibilities were, I came. The minister has been before this committee before, and I am sure she will be again.

The Chairman: I think, Ms Phinney, that we will probably have her here for the estimates on the Canadian Human Rights Commission, which I believe are referred to this committee. There would be a chance then. I think we want to pursue having Mr. Weiner before us, as Mr. Tait has suggested, if we want to have the minister responsible for the Court Challenges Program.

Ms Phinney: Since the deputy minister has mentioned that they were supporting this program, it would be interesting to know why, if one department is working with another department and one area is supporting it, they couldn't influence the...

Mr. Tait: I don't want there to be any misunderstandings. I am sorry. When I say we support the program, we obviously... The government's decision is one we fully accept and support. I tried to indicate that in one context there are some things which, in my department as deputy minister of justice, I would like to do, but then the Treasury Board tells me I have these many resources and I end up not being able to do them. You think something is good, but you can't do it. You don't say that it's somebody else's fault. You regret that in all of the circumstances there is only so much good you can do.

Ms Phinney: You mentioned on page 5 an alternative mechanism for dispute resolution when this is feasible. Is this just a little get-together to talk it over? What do you mean by alternative methods? If you want to have jurisprudence, you have to go to court.

Mr. Tait: One thing we are trying to do with the Department of Justice as a matter of fairness to people and as a matter of reduction of costs is to really try to spend time, when we are on our way to litigation, seeing whether we can solve this thing out of court. Quite honestly, we think we work hard at that. I as deputy minister and the minister want us to see if we can't look harder at it.

[Traduction]

M. Tait: Nous n'avons pas discuté de sa comparution devant ce comité. À ma connaissance, elle n'a jamais dit qu'elle refuserait une demande du comité. Je sais que le calendrier fixé lui posait de très sérieux problèmes, comme à moi d'ailleurs, vous le savez. Je sais également que vous êtes en colère contre moi et je le regrette.

Il y eu un petit malentendu entre mes collaborateurs et le comité parce que vous pensiez apparemment que c'était le ministère de la Justice qui était responsable du Programme de contestation judiciaire. Cela fait partie de la notion du gouvernement responsable. Je suppose que cela a un peu l'air d'une homélie lorsque je dis ce genre de choses, mais nous vivons cela quotidiennement. Si nous ne respectons pas les prérogatives et les responsabilités de notre ministre, le système commence à se détraquer. Un des points importants à noter est que le ministre responsable de ce programme est M. Weiner, et non Kim Campbell. Dès que nous nous sommes bien mis d'accord sur ce qu'étaient mes responsabilités, je suis venu. La ministre a déjà comparu devant ce comité et je suis certain qu'elle le fera encore.

Le président: Je crois, madame Phinney, que nous l'entendons lors de l'examen des prévisions budgétaires de la Commission canadienne des droits de la personne qui, je crois, sont soumises à ce comité. Nous aurons alors l'occasion de l'entendre. Je crois qu'il serait bon de convoquer M. Weiner, comme l'a suggéré M. Tait, si nous voulons entendre le ministre responsable du Programme de contestation judiciaire.

Mme Phinney: Puisque le sous-ministre a dit que son ministère était favorable à ce programme, il serait intéressant de savoir pourquoi, puisque les ministères collaborent entre eux, il n'a pas pu influencer le...

M. Tait: Je veux éviter tout malentendu. Excusez moi. Lorsque j'ai dit que nous soutenons le programme, manifestement, nous... Nous acceptons et approuvons pleinement la décision du gouvernement. Ce que j'ai essayé de dire c'est que dans un certain contexte, il y a des choses que j'aimerais faire, en tant que sous-ministre de la Justice, mais auxquelles je dois renoncer lorsque le Conseil du Trésor m'indique les limites de mes ressources. Lorsque vous pensez que quelque chose est valable, mais que vous ne pouvez pas le faire, vous ne dites pas que c'est de la faute de quelqu'un d'autre. Vous regrettez simplement que, vu les circonstances, vous ne puissiez pas en faire plus.

Mme Phinney: À la page 5, vous parlez d'un mécanisme de remplacement pour le règlement des conflits, lorsque cela est possible. S'agit-il simplement d'une petite réunion où on discute de la question? Qu'entendez vous par méthodes de remplacement? Si vous voulez qu'il y ait jurisprudence, il faut aller au tribunal.

M. Tait: Par souci de justice à l'égard des gens et aussi pour réduire les coûts, nous essayons vraiment de régler les choses à l'amiable. Franchement, nous nous donnons beaucoup de mal pour cela. La ministre et moi-même nous essayons de voir s'il n'y a pas un moyen autre que le recours en justice pour régler les litiges.

[Text]

I think you know the human characteristic of getting into a certain situation and having adrenaline take over—I don't know what it is that takes over, but you start to go along a certain course to litigation. We just want to make sure within the department that we leave no stone unturned to see whether we can solve things without fighting about it.

• 1055

Mr. Young: I think it is true that no one likes going into court and handing over a problem to a third party because you never know what that third party may do to you.

Mr. Tait: That's right.

Mr. Young: You try to resolve it outside the court system so that you have control of what is happening rather than someone else. It brings me back again to the old problem I raised. What happens if after all this negotiation has gone on there is still not a satisfactory conclusion, and the parties are faced with going into the courts or dropping the case, depending on their financial resources?

We have already gone over the grounds where if you have the bucks, you will go to court. If you don't have the bucks, you are out of luck unless you can find some nice lawyer who will take your case for no money, and I don't think that's going to happen. So what real mechanisms are there available to individuals or groups who find themselves in that position?

Max Yalden has told us that with respect to the Charter, he'd be extremely limited. He was unequivocal in stating that the official languages commissioner could find himself in the same position as he is in. Now it seems to me that here you have two people who are renowned in the country for kicking up a stink when they think something is wrong. Right? But their role seems to be stuck at that, kicking up a stink, according to what Max Yalden told us.

So what does Mary Smith who has a problem and lives in downtown Ottawa do? She is earning enough money that she doesn't qualify for legal aid. Even if she did qualify for legal aid, I would doubt very much if legal aid would have the kind of financial resources to allow them to pursue a case through the court system. We heard an estimate for a case of about \$300,000 or something—the minimum you are talking about if you get into the Supreme Court. So where do you go? What happens to Mary Smith in real terms?

Mr. Tait: Mr. Chairman, once you narrow down all the options and say the things I have mentioned throughout this meeting are not available, I think the answer is that, as of today, there is no clear place to go.

But what I think the government is saying is that there is no clear place to go in those limited circumstances today because there has been a Court Challenges Program. What that has meant is that there has been less onus on other people in the private sector, maybe other governments, to pick up the challenge. Since the decision was made in the main estimates and as of our meeting today, there has been insufficient time for people to take up the challenge.

[Translation]

Vous savez combien, dans certaines circonstances, l'adrénaline semble prendre le dessus. . . Le dessus de quoi, je ne sais pas au juste, mais c'est ce qui conduit souvent au procès. Dans notre ministère, nous tenons absolument à rechercher toutes les solutions possibles pour éviter les affrontements.

M. Young: C'est vrai que personne n'aime aller au tribunal et confier le règlement d'un problème à une tierce partie car on ne sait jamais ce que celle-ci va vous faire.

M. Tait: C'est exact.

M. Young: Vous essayez donc de régler les problèmes en dehors du système judiciaire de manière à pouvoir maîtriser la situation. Cela me ramène au vieux problème que j'ai évoqué. Que se passe-t-il si, après toutes ces négociations, les parties ne sont toujours pas parvenues à une solution satisfaisante et ont donc le choix entre le tribunal ou l'abandon de l'affaire. Est-ce selon les ressources financières dont elles disposent que la décision sera prise?

Nous avons déjà vu que lorsque vous avez l'argent nécessaire, vous allez au tribunal. Mais si vous n'en avez pas, tant pis pour vous, à moins que vous ne trouviez un avocat suffisamment aimable pour défendre gratuitement votre cause, ce qui me paraît fort peu probable. Dans la réalité, quels sont donc les mécanismes que peuvent utiliser les individus ou les groupes qui se trouvent dans cette situation?

Max Yalden nous a dit, à propos de la Charte, qu'il dispose de moyens extrêmement limités. Il déclare catégoriquement que le commissaire aux langues officielles pourrait se trouver dans la même situation que lui. Pourtant, vous avez là deux personnes qui ont la réputation, dans tout le pays, de ne pas hésiter à ruer dans les brancards lorsqu'elles pensent que quelque chose va de travers. C'est bien vrai? Pourtant, d'après ce que Max Yalden nous a dit, c'est tout ce qu'il semble pouvoir faire.

Donc, voici Mary Smith, qui a un problème et qui vit dans le centre-ville d'Ottawa. Que peut-elle faire? Elle gagne juste assez pour ne pas être admissible à l'aide juridique. Même si elle pouvait y prétendre, je doute beaucoup que ce service ait les ressources financières suffisantes pour la représenter devant les tribunaux. On nous a dit tout à l'heure que cela vous coûte un minimum de 300,000\$ pour porter une affaire devant la Cour suprême. Donc, que faire? Qu'arrive-t-il à Mary Smith dans les faits?

M. Tait: Monsieur le président, une fois que vous avez examiné toutes les options et avez déterminé que vous ne pouvez pas prévaloir d'aucun des mécanismes dont j'ai parlé pendant toute cette réunion, la réponse est qu'aujourd'hui, il n'y a nulle part où aller.

Mais ce que dit le gouvernement c'est que cela se produit dans des circonstances très particulières, parce qu'il y a eu un Programme de contestation judiciaire. À cause de son existence, il était moins nécessaire pour d'autres personnes du secteur privé, ou peut-être pour d'autres gouvernements, de contester eux-mêmes. Comme cette décision ne date que de la présentation du budget des dépenses, on peut dire aujourd'hui que les gens n'ont pas eu suffisamment de temps pour relever le défi.

[Texte]

I think the government would say that it does not assume the challenge won't be picked up. It strongly believes it will be picked up as it has been picked up in other countries across the world. No other country has such a program. Well, other countries with as strong a commitment to human rights as we have, such as the United States, are not said to have a Bill of Rights that is useless because they don't have a court challenges program.

Mr. Young: When we were in Washington discussing the Americans With Disabilities Act, I specifically asked about the lack of an enforcement mechanism. I said, how do you go about making sure this has any meaning? The straight response was, the same way that we enforced the human rights business with blacks. We'll just go along and we'll select some big employer, haul him into court, sue the pants of him and scare the hell out of everybody else. That's how we'll get it implemented. Right?

• 1100

I don't remember a case in which the federal government has hauled somebody into court to enforce the Charter in that sense, to bestow rights on individuals that they are entitled to under the Charter of Rights. I don't remember the federal government ever taking that approach. It is my understanding that the Court Challenges Program was there specifically so that people could have resources to defend themselves against what could be construed as arbitrary actions by a federal government—a federal government, not the federal government.

Mr. Tait: The grass sometimes looks greener on the other side. The corresponding situation in Canada is the Canadian Human Rights Act. We have an entire program funded by Parliament. Max Yalden is here on a commission with a set of staff and commissioners "hauling the federal private sector", the only one over which we have jurisdiction, into court or tribunals. That's exactly what is done.

In Canada we don't have the federal Attorney General doing that. We might have, we've chosen to go with the other model. It is the same model. What I was talking about, what you're asking me about, is not the equivalent of Americans With Disabilities Act, which is our Canadian Human Rights Act, Employment Equity Act, but our constitutional law, the Charter. Equivalent to that in the United States is the Bill of Rights, and what I said goes. The Americans don't have a program under the Bill of Rights.

Mr. Young: No, but they don't think they need it because the federal justice department in the United States sees its role as enforcing that.

Mr. Tait: I'm not aware that the federal justice department in the United States sues, nor do I think it can sue private companies under the Bill of Rights under the Constitution. I may be wrong on that.

Mr. Young: These guys have given us a snow job.

[Traduction]

Je crois que le gouvernement dirait qu'il ne pense pas du tout que cela ne se fera pas. Il est en fait convaincu que quelqu'un en prendra la responsabilité, comme cela a eu lieu dans d'autres pays. Aucun autre pays n'a un tel programme. Eh bien, d'autres pays aussi soucieux des droits de la personne que nous le sommes, comme les États-Unis, ne se voient pas reprocher d'avoir un Bill of Rights inutile sous prétexte qu'ils n'ont pas de Programme de contestation judiciaire.

M. Young: Lorsque nous étions à Washington pour discuter de la Americans With Disabilities Act, j'ai tenu à demander pourquoi il n'y avait pas de mécanisme d'application. J'ai demandé comment les Américains faisaient pour s'assurer que tout cela aurait un sens. Ils m'ont tout simplement répondu qu'ils procéderaient exactement de la même façon qu'ils l'avaient fait pour le respect des droits des Noirs. Ils m'ont dit, qu'ils traineront un gros employeur au tribunal, qu'ils lui réclameront des dommages-intérêts écrasants et ficheront une peur bleue à tous les autres. Voilà comment ils l'appliqueront. N'est-ce pas?

Je ne me souviens pas que le gouvernement fédéral ait entraîné quelqu'un en justice afin d'appliquer la Charte de cette manière et permettre à des individus de jouir des droits que leur reconnaît la Charte des droits et libertés. Je ne me souviens pas que le gouvernement fédéral ait jamais agi ainsi. À ma connaissance, le Programme de contestation judiciaire existait pour donner aux gens les ressources nécessaires pour se défendre contre ce qui pourrait être considéré comme l'arbitraire d'un gouvernement fédéral... d'un gouvernement fédéral, pas du gouvernement fédéral.

M. Tait: L'herbe paraît parfois plus verte chez le voisin. Au Canada, nous avons quelque chose d'équivalent, la Loi canadienne sur les droits de la personne. Nous avons tout un programme qui est financé par le Parlement. Max Yalden dirige une commission, avec un équipe de commissaires et d'employés qui «traînent le secteur privé fédéral», le seul sur lequel nous ayons juridiction, devant les tribunaux. C'est exactement ce qui se passe.

Au Canada, ce n'est pas le procureur général fédéral qui s'en charge. Cela aurait pu être le cas, mais nous avons choisi un modèle différent, mais qui revient au même. Ce dont je parlais, ce sur quoi vous m'interrogez, ce n'est pas l'équivalent de l'Americans With Disabilities Act, qui est notre Loi canadienne sur les droits de la personne, mais la Charte, qui est notre Loi constitutionnelle. Son équivalent aux États-Unis est le Bill of Rights, et je maintiens ce que j'ai dit: les Américains n'ont pas de programme établi en vertu du Bill of Rights.

M. Young: Non, mais ils estiment ne pas en avoir besoin, car aux États-Unis, le département de la Justice fédérale considère que son rôle est de l'appliquer.

M. Tait: À ma connaissance, il ne poursuit pas les gens; je crois d'ailleurs qu'aux termes du Bill of Rights, de la Constitution, il ne peut pas poursuivre des sociétés privées, mais je peux me tromper à ce sujet.

M. Young: Ces gens-là nous ont raconté des histoires.

[Text]

Mr. Tait: No, they were talking to you about statute law, and the equivalent to statute law in Canada is the Canadian Human Rights Act, in which we do have a strong enforcing mechanism using the commissioner rather than the Department of Justice.

Mr. Young: That's if your case is covered by that. We are still waiting for amendments to that.

Mr. Tait: That's right. The act has a lot of coverage at this stage. It's very broad. It's still a very progressive act, but it needs improvement.

The Chairman: In a true sense that may finish the round. If I could just ask one question which is off this topic, it's not the reason you're here but it might be a happier topic both for you and for the committee, Mr. Tait. Would you have any interesting news for us on the subject of the omnibus bill? This committee is very interested in that bill, and you might or might not at the moment have something to tell us.

Mr. Tait: I think the Minister of Justice informed the House a day or two ago of the situation on that. I can't add anything. She said that we are working very hard on it and we hope to have it in within a few months.

I'm sorry, you were talking about the omnibus disabilities bill. I'm sorry on that one. I'm doing this all the time. That's Mr. de Cotret's bill and he'll have something to say soon I believe, but that's still his thunder.

The Chairman: The chair wants to thank our two witnesses, Mr. Tait and Mr. Scratch, for being with us today. It's a subject of great interest but of great difficulty for all of us, and we do appreciate your coming and being so willing to answer the questions to the best of your ability under the circumstances.

[Proceedings continue in camera]

[Translation]

M. Tait: Non, ils vous parlaient de jurisprudence, dont l'équivalent au Canada est la Loi canadienne sur les droits de la personne qui comporte un solide mécanisme d'application qu'utilise le commissaire au lieu du ministère de la Justice.

M. Young: À condition que votre affaire soit couverte par les dispositions de la loi.

M. Tait: C'est exact. La loi a actuellement un champ d'application très général; elle demeure très progressiste, mais elle a besoin d'être améliorée.

Le président: Et voilà qui termine peut-être ce tour de table. Je voudrais cependant vous poser une question qui est hors du sujet. Ce n'est pas la raison pour laquelle vous êtes ici, mais c'est un sujet peut-être plus agréable pour vous comme pour le comité, monsieur Tait. Auriez-vous des nouvelles intéressantes à nous donner au sujet du projet de loi omnibus? Ce comité s'y intéresse beaucoup, et peut-être avez-vous quelque chose à nous apprendre là-dessus.

M. Tait: Je crois que la ministre de la Justice a mis la Chambre au courant de la situation, il y a un ou deux jours. Je ne peux rien ajouter. Elle a dit que nous travaillions d'arrache-pied à la préparation de cette mesure et que nous espérons qu'elle serait prête dans quelques mois.

Excusez-moi, c'est du projet de loi omnibus sur les personnes handicapées que vous parliez. Pardonnez-moi, je fais cela tout le temps. C'est le projet de loi de M. de Cotret et il aura bientôt une déclaration à faire à ce sujet, je crois, mais cela demeure son fief.

Le président: Je tiens à vous remercier tous les deux, M. Tait et M. Scratch, d'avoir bien voulu venir aujourd'hui. Ce sujet nous intéresse beaucoup, mais est très difficile pour nous tous et nous vous sommes reconnaissants d'avoir répondu si volontiers, dans la mesure où vous le pouviez, aux questions que nous vous avons posées.

[La séance se poursuit à huis clos]

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Department of Justice:

John C. Tait, Q.C., Deputy Minister.

TÉMOIN

Du ministère de la Justice:

John C. Tait, c.r., sous-ministre.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 17

Thursday, April 2, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 17

Le jeudi 2 avril 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des Personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire

WITNESSES:

See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Members

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Membres

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 2, 1992
(31)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 10:02 o'clock a.m. this day, in Room 306, West Block, the Vice-Chairman, Neil Young, presiding.

Members of the Committee present: Jean-Luc Joncas, Allan Koury and Neil Young.

Acting Member present: Jim Jordan for Beth Phinney.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nancy Holmes and William Young, Research Officers.

Witnesses: From the Court Challenges Program: Andrée Côté, Director; Mary Hurley, Legal Analyst; Luc Martin, Legal Analyst.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program. (See *Minutes of Proceedings and Evidence*, dated March 10, 1992, Issue No. 11).

Andrée Côté made a statement and with the other witnesses answered questions.

On motion of Allan Koury, it was agreed,—That the document entitled *National and Provincial Groups funded by the Court Challenges Program* presented by Andrée Côté be printed as an appendix to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence* (See Appendix "HUDI-14").

On motion of Allan Koury, it was agreed,—That the document entitled *Letters supporting the Court Challenges Program* presented by Andrée Côté be printed as an appendix to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence* (See Appendix "HUDI-15").

At 11:00 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 2 AVRIL 1992
(31)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 10 h 02, dans la salle 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Neil Young (*vice-président*).

Membres du Comité présents: Jean-Luc Joncas, Allan Koury et Neil Young.

Membre suppléant présent: Jim Jordan remplace Beth Phinney.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nancy Holmes et William Young, attachés de recherche.

Témoins: Du Programme de contestation judiciaire: Andrée Côté, directrice; Mary Hurley, analyste juridique; Luc Martin, analyste juridique.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité examine la suppression annoncée du Programme de contestation judiciaire (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 10 mars 1992, fascicule n° 11*).

Andrée Côté fait un exposé puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

Sur motion de Allan Koury, il est convenu,—Que la liste des «Groupes nationaux et provinciaux ayant reçu une aide financière du Programme de contestation judiciaire», présentée par Andrée Côté, figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (*voir Appendice «HUDI-14»*).

Sur motion de Allan Koury, il est convenu,—Que la liste des «Lettres d'appui au Programme de contestation judiciaire», présentée par Andrée Côté, figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (*voir Appendice «HUDI-15»*).

À 11 h, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, April 2, 1992

• 1003

The Vice-Chairman (Mr. Young): The meeting will come to order, please. The order of the day: Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of the announcement to cancel the Court Challenges Program.

Appearing before us this morning is Ms Côté, the Director of the Court Challenges Program; Mary Hurley, Legal Analyst; and Luc Martin, Legal Analyst.

I appreciate that we didn't give you much notice, Andrée, so you probably don't have a written submission.

Ms Andrée Côté (Director, Court Challenges Program): That's right, I don't have a written submission.

The Vice-Chairman (Mr. Young): That was a short notice we gave. We will follow the usual procedure. You make a statement and then the members of the committee may have some questions they want to ask.

Ms Côté: Thank you, Mr. Chairman and members of the committee, for hearing me and my colleagues. I would like to take this opportunity to clarify certain issues that have been raised during these hearings, which I hope will help you to determine your recommendations following this hearing.

The first issue I would like to talk about is the broad mandate of the program. The contribution agreement that links the Court Challenges Program with the federal government defines the objective of the program as being the clarification of official language rights and equality rights. It states that this objective is to be achieved through the provision of financial assistance for test cases of national significance put forward by or on behalf of linguistic minority groups, or disadvantaged groups or individuals.

I'd like to stress that the Court Challenges Program has been a test case funding program. The importance of this test case concept is that the program's funding mandate has avoided a piecemeal, individual approach to the clarification of equality and language rights.

• 1005

Test cases by their very nature address broad issues affecting a significant population, whose resolution will establish broad legal precedents; that is, test cases issues may be resolved in one court case rather than in a number of individual cases that would establish only partial resolution of the broader issues, while exhausting significantly more financial and judicial resources.

It has been suggested during these hearings that the program's funding has been monopolized by only a small number of interest groups. When asked to comment on this suggestion during this committee's hearings on March 17, John Benesh of the Canadian Bar Association responded that even if the suggestion were true, his reaction would be one of appreciation that such groups were active in defence of the Charter's equality guarantees for their disadvantaged members.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 2 avril 1992

Le vice-président (M. Young): La séance est ouverte. Conformément à l'alinéa 108(3)b) du Règlement, notre ordre du jour prévoit une étude concernant l'annonce de l'annulation du Programme de contestation judiciaire.

Nous accueillons aujourd'hui M^{me} Côté, directrice du Programme de contestation judiciaire; M^{me} Mary Hurley, analyste juridique; et M. Luc Martin, analyste juridique.

Nous vous avons prévenu au dernier moment, Andrée, et j'imagine que vous n'avez pas de texte écrit.

Mme Andrée Côté (directrice, Programme de contestation judiciaire): C'est exact.

Le vice-président (M. Young): C'était vraiment très court. Nous allons suivre la procédure habituelle. Vous faites un exposé, ensuite les membres du comité peuvent vous poser des questions.

Mme Côté: Merci, monsieur le président, mesdames et messieurs, de m'accueillir ainsi que mes collègues. Je vais profiter de cette occasion pour préciser un certain nombre de choses qui ont été abordées au cours de ces audiences, afin de vous aider, je l'espère, à élaborer vos recommandations.

J'aimerais tout d'abord vous parler du mandat général du programme. L'accord de contribution liant le Programme de contestation judiciaire au gouvernement fédéral stipule que l'objectif du programme est de préciser les droits linguistiques et les droits à l'égalité officiels. Il précise que cet objectif doit être atteint grâce au financement de causes types d'importance nationale présentées par des groupes linguistiques minoritaires ou des groupes ou personnes défavorisées, ou en leur nom.

Je souligne que le Programme de contestation judiciaire a servi à financer des causes types. Cette formule est importante, car elle a permis d'éviter de procéder au cas par cas pour préciser les droits à l'égalité et les droits linguistiques.

De par leur nature, les causes tests abordent de grandes questions touchant une population importante et qui permettront d'établir une vaste jurisprudence; autrement dit, au lieu d'une myriade de cas individuels ne permettant d'apporter qu'une solution partielle à la question d'ensemble, et beaucoup plus coûteuse sur le plan financier et juridique, les causes types permettent de régler une grande question en une seule fois.

Certains ont dit au cours des audiences que le financement des programmes avait été monopolisé par un petit nombre de groupes d'intérêts. Interrogé à ce sujet par le comité le 17 mars, M. John Benesh, de l'Association du Barreau canadien, a répondu que, quand bien même ce serait vrai, il approuvait l'action de ces groupes qui ont défendu les droits à l'égalité, garantis par la Charte, de leurs membres défavorisés.

[Texte]

I would add that the mandate of the Court Challenges Program is to fund test cases that would clarify and promote equality rights and linguistic rights. Applications have been funded based on their legal merits as test cases that will set significant precedents for members of disadvantaged or official language minority groups. This criterion for funding applies across the board irrespective of the nature or identity of the applicant.

For the committee's information, however, a brief survey of applications funded by the program indicates that on the equality side over 50 national and provincial groups have received either case development or case funding approximately 180 times, while individuals have received either case development or case funding approximately 90 times. These figures do not take into account the fact that a group or individual may have been funded at more than one court level for the same case.

I have a list with me of the groups who have been funded. I will read a few names, but I would request that the list be read into the record, Mr. Chairman. To give you an idea, on the equality side of the court challenges we—

The Vice-Chairman (Mr. Young): You are requesting that the list appear in the record as if it had been read, so you don't intend to read it all?

Ms Côté: No.

The Vice-Chairman (Mr. Young): Do we need a motion to that effect?

The Clerk of the Committee: Yes, a motion to append it.

The Vice-Chairman (Mr. Young): It is so moved by Mr. Koury, seconded by Mr. Jordan.

Motion agreed to

Ms Côté: Thank you, Mr. Chairman. Shall we give this to the clerk right away?

The Vice-Chairman (Mr. Young): No. After you have referred to it.

Ms Côté: We make one final comment on this subject. Over the life of the program, different groups have come into being precisely in order to defend the interests of disadvantaged or official language minority individuals. These groups have developed a certain expertise both in articulating their members' needs and promoting their rights from an equality or language rights perspective.

This expertise has enabled these groups to develop legal arguments that have test case merits. It is not an exaggeration to say that the clarification of equality and language rights hinges to a large degree on the expertise and experience developed over time by these groups.

Given that the Court Challenges Program was created and expanded with the precise and explicit mandate to fund, and here I quote from the contribution agreement, "linguistic minority groups or individuals and disadvantaged groups or individuals", it seems apparent that the fact that these groups have made use of the program is directly related to the program's mission and enables it to fulfil its mandate.

[Traduction]

Je précise que le mandat du Programme de contestation judiciaire consiste à financer des causes types permettant de préciser et de promouvoir les droits à l'égalité et les droits linguistiques. Les demandes ont été financées en fonction de la possibilité qu'elles offraient de constituer juridiquement des causes types permettant d'établir des précédents importants pour les membres de groupes défavorisés ou de groupes linguistiques minoritaires. Ce critère de financement s'applique, quelle que soit la nature ou l'identité du demandeur.

Un bref coup d'oeil sur les demandes financées par le programme montre qu'il a permis d'offrir une aide financière ou une aide de présentation d'une cause à plus de cinquante groupes nationaux et provinciaux dans environ 180 cas, et à des particuliers, dans environ 90 cas. Ces chiffres ne tiennent pas compte du fait qu'un groupe ou un particulier a pu bénéficier d'une aide financière à plusieurs paliers de justice pour la même cause.

J'ai ici une liste des groupes financés. Je vais vous lire quelques noms, mais j'aimerais vous demander d'annexer cette liste à votre compte rendu, monsieur le président. Pour vous donner une idée des contestations judiciaires portant sur l'égalité...

Le vice-président (M. Young): Vous nous demandez d'annexer cette liste comme si elle avait été lue; vous n'avez donc pas l'intention de la lire en entier?

Mme Côté: Non.

Le vice-président (M. Young): Avons-nous besoin d'une motion pour cela?

Le greffier du Comité: Oui, il nous faut une motion pour l'annexer.

Le vice-président (M. Young): M. Koury le propose, appuyé par M. Jordan.

La motion est adoptée

Mme Côté: Merci, monsieur le président. Je la donne tout de suite à la greffière?

Le vice-président (M. Young): Après seulement.

Mme Côté: Nous faisons une dernière remarque à ce sujet. Au cours de l'existence de ce programme, divers groupes se sont constitués précisément pour défendre les intérêts des personnes défavorisées ou des minorités linguistiques. Ces groupes ont acquis une certaine expertise en matière de formulation des besoins de leurs membres et de promotion de leurs droits linguistiques ou à l'égalité.

Grâce à ces compétences, ces groupes ont mis sur pied une argumentation juridique permettant d'établir une jurisprudence. Il n'est pas exagéré de dire que la clarification des droits à l'égalité et des droits linguistiques a pu se faire en grande partie grâce à la compétence et l'expérience acquises par ces groupes.

Sachant que le Programme de contestation judiciaire a été créé et développé précisément avec le mandat explicite de financer, comme le dit textuellement l'accord de contribution, des groupes linguistiques minoritaires ou des particuliers, ou des particuliers défavorisés, il semble clair que le fait que ces groupes aient utilisé le programme est parfaitement conforme à la mission et au mandat du programme.

[Text]

During the hearings that the committee has been holding, questions as to the average costs of Charter litigation have come up a few times also. We've communicated with a number of lawyers who have conducted Charter litigation for some of the applicants funded by the Court Challenges Program in order to obtain a cross-section of representative costs.

Costs appeared to vary widely depending on the level of court, depending upon the complexity of the case, and other related factors. For example, three law firms that we consulted have estimated that a test case will typically cost around \$150,000 from the initial proceedings to the Supreme Court ruling. They indicate that at least half of these costs will be incurred at the trial level.

Two other firms, on the other hand, have indicated higher costs at the trial level, going anywhere from \$35,000 up to \$700,000 if the issue is one of systemic discrimination.

• 1010

It seems important to underline, however, that quantifying litigation costs in this fashion may tend to distract from the underlying issue, which is the disadvantaged and official language minority groups funded by the Court Challenges Program, for which the program was established, lack the financial resources to mount court cases irrespective of the costs involved. A challenge costing \$25,000 is as out of reach for these groups as a case costing ten times that amount. In this light, the question of higher or lower costs is tangential to the fundamental question of access to justice.

It is also worth noting that the maximum hourly rate legal counsel representing litigants funded by the program may charge is only \$150, with a range of hourly rates starting at \$75 an hour. This scale is significantly lower than those applicable in private practice. Many counsel charge legal aid rates for their work on program-funded projects. Many counsel provide a good deal of *pro bono* work, particularly in complex cases or those requiring extensive research.

It has also been suggested that the expenses relating to the administration of the Court Challenges Program itself could be reduced if the program were administered by another governmental body. I would like to point out that staff lawyers at the program earn an average of 66% of lawyers in private practice and 75% of lawyers working for the Public Service.

On March 31, Deputy Minister John Tait was asked by members of the committee to comment as to whether in his view alternatives to the Court Challenges Program existed for the individual with a potential Charter challenge. Mr. Tait responded that alternatives did exist and that in any event litigation should be used only as a last resort.

I will return to the focus of my comments, that is the comments on the Canadian Human Rights Commission and the official languages commissioner, a little later on, but I would like to comment briefly on another of Mr. Tait's suggestions.

[Translation]

Au cours de ces audiences, le comité a entendu des questions sur le coût moyen des contestations en vertu de la Charte. Nous avons posé la question à un certain nombre d'avocats qui ont présenté des causes en vertu de la Charte financées par le programme, afin d'avoir une idée de l'éventail des coûts.

Ils varient considérablement suivant le niveau du tribunal, la complexité de la cause et d'autres facteurs connexes. Par exemple, trois entreprises juridiques que nous avons consultées estiment qu'une cause type coûte environ 150,000\$ du premier palier d'audience à la décision de la Cour suprême. Au moins la moitié de ces coûts correspondrait au niveau de la première instance.

En revanche, deux autres entreprises mentionnent des coûts plus élevés au premier niveau, allant de 35,000\$ à 700,000\$ dans le cas d'une discrimination systémique.

Il semble cependant important de souligner qu'en quantifiant les frais de cette manière, on a tendance à perdre de vue l'essentiel, à savoir que les groupes défavorisés et les groupes linguistiques minoritaires financés par le Programme de contestation judiciaire, et pour lesquels ce programme a précisément été créé, n'ont pas les ressources financières nécessaires pour faire appel aux tribunaux, quelle qu'en soit le coût. Il leur est tout aussi impossible de financer une cause coûtant 25,000\$ qu'une cause coûtant dix fois plus. À cet égard, la question du coût est donc accessoire par rapport à la question fondamentale de l'accès à la justice.

Il est bon aussi de noter que le tarif horaire maximum des conseillers juridiques représentant les personnes financées par le Programme n'est que de 150\$, avec une gamme de tarifs commençant à 75\$ l'heure. C'est nettement moins que le tarif exigé dans le privé. De nombreux avocats facturent les affaires financées par le Programme au taux de l'aide juridique. Beaucoup font une bonne partie du travail gratuitement, en particulier pour les affaires complexes ou nécessitant des recherches poussées.

On a aussi dit qu'il serait possible de réduire les frais administratifs du Programme en le faisant administrer par un autre organisme gouvernemental. Je tiens à préciser que les avocats employés par ce programme gagnent en moyenne 66 p. 100 de ce que gagnent les avocats dans le privé et 75 p. 100 de ce que gagnent les avocats de la Fonction publique.

Le 31 mars, les membres du comité ont demandé au sous-ministre John Tait s'il existait à son avis une formule de remplacement au Programme de contestation judiciaire pour quelqu'un qui voudrait présenter une contestation en vertu de la Charte. Il a répondu qu'il existait effectivement des formules de remplacement et qu'en tout état de cause un procès ne devrait être qu'un dernier recours.

Je vais revenir dans un instant à l'essentiel de mes remarques à savoir les commentaires sur la Commission canadienne des droits de la personne et le commissaire aux Langues officielles mais j'aimerais avant cela dire un mot sur une autre de ses suggestions de M. Tait.

[Texte]

This was that if an issue could not be addressed by the Canadian Human Rights Commission, and if legal aid was unavailable for whatever reasons, individuals with a potential Charter challenge might go to the groups or group concerned with that issue for relief. Mr. Tait added, however, that no pot-of-money alternative to the program existed. I wish to add that the groups to which Mr. Tait suggests individuals address themselves are no pot-of-money alternative. They have very few resources and cannot compensate for the loss of funding via the Court Challenges Program.

As mentioned earlier, these are the very groups for which the program was created and which have depended on the program to fund their Charter challenges, precisely because they lack the resources to mount court challenges on their own behalf.

In his testimony of March 31, Deputy Minister Tait suggested that mechanisms available under the Canadian Human Rights Act provided a viable alternative to the Court Challenges Program. During the course of that hearing, chairman Halliday mentioned that the committee's research staff had prepared a document that in part identifies distinctions between the Canadian Human Rights Act and the Charter.

These distinctions are important from the perspective of determining whether the act can or does provide a realistic alternative to the program. The Canadian Human Rights Act is a vital and important piece of legislation for the protection of human rights. However, I would emphasize that no human rights statute or charter, whether provincial or federal, is comparable to the Canadian Charter of Rights.

If in fact the anti-discrimination provisions of the Canadian Human Rights Act offer protection equivalent to that provided by section 15, there would have been no need to include an equality guarantee in the Constitution's Charter.

The Charter is a part of the Constitution of Canada, the supreme law of the land. The Canadian Human Rights Act, while described by the courts as a quasi constitutional statute relative to other laws, is not a constitutional document. It is itself subject to the Charter. In fact, in a recent court case it was found that the omission of sexual orientation from the prohibited grounds of discrimination enumerated in that act violated section 15 of the Charter.

Other important distinctions are, first of all, that the list of prohibited grounds of discrimination in the Canadian Human Rights Act is closed while the grounds of discrimination prohibited by section 15 are open-ended. That is, more grounds of discrimination can be challenged under the Canadian Charter rather than under the Canadian Human Rights Act. The contexts in which the Canadian Human Rights Act may be applied are limited by the act itself, while the Charter applies to all governmental activity.

[Traduction]

Il a déclaré que si quelqu'un avait à présenter en vertu de la Charte une contestation qui ne pouvait pas être réglée par la Commission canadienne des droits de la personne, et ne pouvait pas obtenir d'aide juridique pour une raison quelconque, il pouvait demander de l'aide à un groupe concerné par la question. Il a cependant ajouté que rien ne venait remplacer le financement offert par le Programme. Je précise que les groupes auxquels M. Tait faisaient allusion ne sont nullement en mesure d'apporter ce financement. Ils disposent seulement de maigres ressources qui ne sauraient remplacer le financement du Programme de contestation judiciaire.

Encore une fois, c'est à l'intention de ces groupes que le Programme a été créé, et ils s'en sont servi, précisément parce qu'ils n'avaient pas les moyens de financer eux-mêmes des contestations judiciaires.

Dans sa déposition du 31 mars, le sous-ministre Tait a laissé entendre que la Loi canadienne sur les droits de la personne pouvait très bien remplacer le Programme de contestation judiciaire. Au cours de l'audience, le président du comité, M. Halliday, lui a fait remarquer que le personnel de recherche du comité avait préparé un document établissant un certain nombre de distinctions entre cette loi et la Charte.

Ces distinctions sont importantes pour déterminer si la loi peut ou non remplacer sérieusement le Programme. La Loi canadienne sur les droits de la personne est une mesure essentielle pour la protection des droits de la personne. Je souligne cependant qu'aucune loi ou charte sur les droits de la personne, quelle soit provinciale ou fédérale, n'est comparable à la Charte canadienne des droits.

En fait, si les dispositions anti-discriminatoires de la Loi canadienne sur les droits de la personne offraient une protection équivalente à celle de l'article 15, il aurait été superflu de prévoir la garantie d'égalité dans la Charte.

La Charte fait partie de la Constitution du Canada, loi suprême de notre pays. La Loi canadienne sur les droits de la personne, bien que décrite par les tribunaux comme une loi quasi constitutionnelle vis-à-vis des autres lois, n'est pas un document constitutionnel. Elle tombe elle-même sous le coup de la loi. En fait, un tribunal a récemment déclaré que l'omission de l'orientation sexuelle parmi les motifs d'interdiction de discrimination énumérés dans cette loi constituait une violation de l'article 15 de la Charte.

Parmi les autres distinctions importantes, signalons tout d'abord que la liste des motifs pour lesquels il est interdit de faire de la discrimination dans la Loi canadienne des droits de la personne est fermée, alors que l'article 15 ne limite pas ces motifs. Autrement dit, on peut contester plus de motifs de discrimination en vertu de la Charte canadienne qu'en vertu de la Loi sur les droits de la personne. Les situations dans lesquelles la Loi sur les droits de la personne peut s'appliquer sont limitées par la loi elle-même, alors que la Charte s'applique à toutes les activités gouvernementales.

[Text]

[Translation]

• 1015

Complaints under the Canadian Human Rights Act undergo preliminary investigation and may or may not be referred to a tribunal for hearing. As well, under the Canadian Human Rights Act, a review tribunal is not a court. The remedies available from such a tribunal are significantly fewer than those a court with inherent jurisdiction can provide. The scope of any remedy available under the Canadian Human Rights Act is limited to the individual complainant or complainants. The scope of a Charter remedy issued by a court is significantly broader. The Canadian Human Rights Act does not contain any test case regulating provisions.

It should also be pointed out that a complainant wishing to contest a tribunal's decision under the Canadian Human Rights Act has to go to court to do so.

M. Tait a également suggéré que les groupes ou les individus pourraient s'adresser au commissaire aux langues officielles s'ils ne recevaient pas de financement pour leurs recours en vertu du Programme de contestation judiciaire.

Or, la Loi sur les langues officielles ne traite pas de plusieurs des droits linguistiques garantis par la Loi constitutionnelle de 1867, par la Loi sur le Manitoba de 1870 et par la Charte canadienne des droits et libertés. En particulier, la Loi sur les langues officielles ne prévoit aucun recours aux tribunaux pour le respect des droits à l'instruction garantis par l'article 23. Plus de 50 p. 100 des actions à teneur linguistique financées par le Programme de contestation judiciaire ont directement trait à l'interprétation et à la mise en oeuvre des droits garantis par l'article 23.

La Loi sur les langues officielles ne prévoit aucun recours aux tribunaux pour les droits linguistiques garantis par les articles 16(2), 17(2), 18(2), 19(2) et 20(2) de la Charte aux personnes de langue française vivant au Nouveau-Brunswick. Ces garanties linguistiques ne datant que de 1982, la jurisprudence portant directement sur ces articles est très limitée et demande d'être clarifiée. Ainsi, la portée de l'article 22 a récemment fait l'objet de jugements contradictoires au niveau de la Cour du banc de la Reine du Nouveau-Brunswick, dans les affaires *R. c. Boudreau* et *R. c. Gautreau*.

La Loi sur les langues officielles ne prévoit aucun recours aux tribunaux pour les droits linguistiques garantis par l'article 23 de la Loi du Manitoba aux personnes de langue française vivant au Manitoba. Malgré l'existence de cet article, les droits qu'il renferme ont été brimés de 1890 à 1979, date à laquelle la Cour suprême a déclaré l'invalidité des lois du Manitoba contraires à l'article 23. Depuis cette date, la communauté a dû avoir recours aux tribunaux pour préciser la portée de cet article.

Dans un jugement rendu cette année sur l'étendue du bilinguisme législatif obligatoire au Manitoba, la Cour suprême a reconnu que d'autres causes devront venir clarifier davantage les obligations du gouvernement manitobain.

La Loi sur les langues officielles ne prévoit aucun recours aux tribunaux pour les droits linguistiques garantis par l'article 133 de la Loi constitutionnelle de 1867 aux personnes de langue anglaise vivant au Québec. Encore récemment,

Les plaintes en vertu de la Loi canadienne sur les droits de la personne font l'objet d'une pré-enquête et ne sont pas nécessairement portées devant les tribunaux. En outre, en vertu de la Loi sur les droits de la personne, un tribunal de révision n'est pas une cour. Les redressements qu'il peut accorder sont bien inférieurs à ceux d'une cour dotée de pouvoirs inhérents. Les redressements que permet la Loi sur les droits de la personne sont limités à la ou aux personnes qui portent plainte. La portée des décisions d'une cour est beaucoup plus vaste. La Loi canadienne sur les droits de la personne ne comporte pas de disposition régissant les causes types.

Il convient aussi de signaler qu'un plaignant qui souhaite contester une décision du tribunal en vertu de la Loi canadienne sur les droits de la personne doit aller en cour.

Mr. Tait also suggested that groups or individuals could turn to the Official Languages Commissioner if no funding was available for their case under the Court Challenges Program.

However, the Official Languages Act does not deal with a number of linguistic rights guaranteed by the 1867 Constitutional Act, the 1870 Manitoba Act and the Canadian Charter of Rights and Freedoms. In particular, the Official Languages Act provides no appeals to the courts respecting the rights to education under section 23. Over 50% of the litigations of a linguistic nature funded under the Court Challenges Program deals specifically with the interpretation and enforcement of section 23 rights.

The Official Languages Act makes no provision for courts to deal with linguistic rights guaranteed by sections 16(2), 17(2), 18(2), 19(2) and 20(2) of the Charter for French language people living in New Brunswick. As those linguistic guarantees date back only to 1982, legal precedents dealing with those sections are very few and need to be clarified. For instance, conflicting rulings have been expressed on the scope of section 22 in the New Brunswick court of Queens Bench in *R. c. Boudreau* and *R. c. Gautreau*.

There is no provision in the Official Languages Act for appeals to the courts on linguistic rights as guaranteed in section 23 of the Manitoba legislation for French language people living in Manitoba. In spite of that section, the rights provided for in that section have been violated from 1890 to 1979, when the Supreme Court declared invalid any Manitoba legislation violating section 23. Since then, people have had to appeal to the courts to determine the scope of that section.

In a ruling this year on the scope of compulsory legislative bilingualism in Manitoba, the Supreme Court recognized that other cases will be required to further clarify the obligations of the Manitoba Government.

The Official Languages Act contains no provision to appeal to the courts with respect to linguistic rights guaranteed under section 133 of the 1867 Constitutional Act for English language people living in Quebec. Even lately, it

[Texte]

dans les affaires *R. c. Cross* et *R. c. Montour*, l'interprétation de cet article a donné lieu au Québec à deux jugements contradictoires. Dans l'une de ses décisions, l'affaire *Cross*, la cour a déclaré que le paragraphe 530(1)e) du Code criminel, dont l'entrée en vigueur est prescrite par l'article 94 de la Loi sur les langues officielles, était contraire à l'article 133 de la Loi constitutionnelle de 1867.

La Loi sur les langues officielles ne prévoit aucun recours aux tribunaux pour les droits linguistiques qui pourraient être protégés par le droit à l'égalité prévu dans l'article 15 de la Charte des droits et libertés. De fait, la Cour suprême n'a pas encore eu l'opportunité de se prononcer, à savoir si la langue est un motif de discrimination prohibée à l'article 15 de la Charte canadienne des droits et libertés.

La Loi sur les langues officielles ne prévoit aucun recours aux tribunaux pour le droit à un procès dans sa langue devant un tribunal fédéral prévu par les articles 19(1) de la charte et 133 de la Loi constitutionnelle de 1867.

Le gouvernement fédéral, après avoir placé toutes les garanties constitutionnelles de nature linguistique sur un même pied d'égalité, en acceptant de financer toute poursuite basée sur l'un ou l'autre de ces droits, veut maintenant limiter son aide aux seules dispositions visées par une loi sans statut constitutionnel, à savoir la Loi sur les langues officielles.

• 1020

Non seulement une telle politique va-t-elle à l'encontre du principe de progression vers l'égalité linguistique énoncée à l'article 16(3) de la Charte canadienne des droits et libertés, mais elle est aussi contraire à l'esprit-même de la Loi sur les langues officielles qui inclut à son article 43, un engagement du gouvernement d'encourager et d'aider les gouvernements provinciaux à favoriser le développement des minorités francophones et anglophones.

Tout observateur aguerri de la question linguistique au Canada sait que le recours aux tribunaux rendu possible grâce au Programme de contestation judiciaire, a été le moyen le plus efficace d'encourager les provinces à, sinon développer, du moins respecter les droits linguistiques de ses minorités.

Ironiquement, la Loi sur les langues officielles ne prévoit aucun recours judiciaire si le gouvernement ne respecte pas son engagement d'encourager la promotion par les provinces de leurs minorités linguistiques.

Certains et certaines diront que la Loi sur les langues officielles prévoit tout au moins un recours s'il y a violation des dispositions de cette loi qui précisent certaines obligations du gouvernement fédéral en vertu des paragraphes 17(1), 18(1) et 20(1) de la Charte. Toutefois, cela est d'ignorer que la grande majorité des poursuites de nature linguistique, depuis l'existence du Programme de contestation judiciaire, ont été des poursuites contre les gouvernements provinciaux et non contre le gouvernement fédéral.

En vertu de quelle logique va-t-on couper, là où le besoin est le plus grand?

De plus, le recours prévu par la Loi sur les langues officielles ne garantit pas en soi le respect de la Charte puisqu'il n'est pas certain que cette loi et ses règlements soient conformes en tout point à la Charte canadienne des droits et libertés.

[Traduction]

our *R. c. Cross* and *R. c. Montour*, two opposite rulings on that section were made in Quebec. In one decision, the *Cross* case, the court ruled that section 530(1) of the Criminal Code, to come in force at a date prescribed under section 94 of the Official Languages Act, violated section 133 of the 1867 Constitutional Act.

The Official Languages Act does not provide for any appeal to the courts dealing with linguistic rights under the rights to equality mentioned in section 15 of the Charter of Rights and Freedoms. In fact the Supreme Court has not yet had an opportunity to decide whether the language is one of the prohibited grounds for discrimination under section 15 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms.

The Official Languages Act contains no provision to appeal to the courts to have the right to be tried in one's own language by a federal court as provided by sections 19(1) of the charter and 133 of the 1867 Constitutional Act.

The federal government, after replacing old linguistic constitutional guarantees on the same level, by agreeing to fund any litigation based on any of those rights, once from now on to restrict its support solely to the provisions coming under a legislation which is not a constitutional legislation, namely the Official Languages Act.

Not only would such a policy run counter to the principle of progress towards linguistic equality as set out in section 16(3) of the Canadian Charter of Rights and Freedoms, but it would also run counter to the very spirit of the Official Languages Act which includes in section 43 the commitment of the government to encourage and help the provincial governments in promoting the development of francophone and anglophone minorities.

Any seasoned observer of the linguistic situation in Canada knows that the recourse to courts which was made possible thanks to the Court Challenges Program has been the most efficient means of encouraging provinces, if not to develop, at least respect the linguistic rights of minorities.

Ironically, the Official Languages Act does not provide for any judicial recourse if the government does not respect its commitment to encourage the promotion of linguistic minorities by the provinces.

There will be some who will say that the Official Languages Act provides at least a recourse if there are violations of the provisions of that Act which enunciate some of the obligations of the federal government in keeping with sections 17(1), 18(1) and 20(1) of the Charter. However, that reality ignores the fact that the vast majority of the law suits of linguistic nature, since the Court Challenges Program was established, have been law suits against the provincial governments and not against the federal government.

What is the rationale for cutting funding where the need is the greatest?

Moreover, the recourse provided for by the Official Languages Act does not guarantee the Charter will be respected as it remains unclear that this Act and its regulations are fully in keeping with the Canadian Charter of Rights and Freedoms.

[Text]

En l'absence de jurisprudence par la Cour suprême du Canada, portant directement sur la portée des articles de la Charte, en particulier les articles 16(1) et 20(1), on ne pourra être en mesure de répondre à cette question.

Finally, Mr. Chairman, we've heard comments throughout these hearings that potential applicants to the Court Challenges Program may seek alternative funding for test case litigation from provincial legal aid plans. This does not appear to be a viable solution either. First of all, legal aid is granted on an eligibility basis and is restricted to low income applicants. Many applicants from lower middle-income families would simply not be eligible for any help from legal aid, while at the same time not being able to afford the high costs of test case litigation.

Secondly, it would seem that except for the Ontario legal aid plan, no other other provinces provide test case funding. I won't go into the details of the Ontario legal aid plan, but if you have questions later, I'll be happy to answer them.

Mr. Chairman, Deputy Minister of Justice Mr. John Tait questioned the need for test case litigation in light of the government's role and responsibility in monitoring the compliance of federal legislation with its Charter obligations. If the government were indeed complying with its obligations, why, despite many court challenges funded by the program in the past few years, has the government not amended the Immigration Act to eliminate the ongoing discrimination against people with disabilities?

Why, despite the repeated promises to this effect, has the Canadian Human Rights Act not yet been amended to include prohibition against discrimination against gays and lesbians? On the contrary, the Minister of Justice is appealing an Ontario provincial court ruling to the effect that section 3 of the Human Rights Act violates the equality rights provisions of the Charter on this very issue.

Furthermore, if the federal government were to effectively ensure that all its laws comply with its Charter obligations, financial support would still be necessary for the official language minorities seeking redress from provincial government violations of the language rights guarantees set out in the constitutional documents.

• 1025

In conclusion, women, people living with disabilities, Afro-Canadians and people from other visible minorities, official language minorities and other disadvantaged groups have fought long and hard for the recognition of their right to dignity and equality. This is reflected in the final drafting of the Canadian Charter of Rights and Freedoms, and its generous provisions are a model and a source of inspiration for the international community.

[Translation]

Without any ground-breaking decisions by the Supreme Court of Canada dealing directly with the scope of individual sections of the Charter, particularly sections 16(1) and 20(1), no one will be able to answer that question.

Enfin, monsieur le président, certains vous ont dit au cours des audiences que les bénéficiaires du Programme de contestation judiciaire pourraient obtenir des programmes d'aide juridique provinciaux le financement voulu pour les cause appelées à faire jurisprudence. Cela ne nous apparaît pas une solution valable non plus. D'abord, seules les personnes à faible revenu sont admissibles à l'aide juridique. Bon nombre de personnes issues de familles à revenu moyen inférieur ne pourraient tout simplement pas prétendre à l'aide juridique, et au même moment, elles n'auraient pas les moyens de payer les sommes importantes qu'il faut engager pour entreprendre une cause type.

Ensuite, exception faite du programme d'aide juridique de l'Ontario, aucune autre province ne fournit de financement pour les causes types. Je n'expliquerai pas en détail le programme d'aide juridique de l'Ontario, mais si vous avez des questions plus tard, je serai heureuse d'y répondre.

Monsieur le président, le sous-ministre de la Justice, M. John Tait, a mis en doute le besoin d'entamer des causes types, car selon lui le gouvernement a la responsabilité de s'assurer que les lois fédérales respectent les dispositions de la Charte. Si, en effet, le gouvernement respecte les obligations que lui fait la Charte, pourquoi, en dépit des nombreuses contestations judiciaires financées par le programme ces dernières années, n'a-t-il pas modifié la Loi sur l'immigration en vue d'éliminer la discrimination qui persiste contre les handicapés?

Pourquoi, en dépit des promesses répétées à ce sujet, le gouvernement n'a-t-il pas encore modifié la Loi canadienne sur les droits de la personne pour interdire la discrimination contre les homosexuels et les lesbiennes? Au contraire, sur cette même question, le ministre de la Justice fédérale fait appel d'un jugement de la Cour provinciale de l'Ontario selon lequel l'article 3 de la Loi sur les droits de la personne contrevient aux dispositions de la Charte portant sur les droits à l'égalité.

En outre, si le gouvernement fédéral devait en effet s'assurer que toutes ses lois sont conformes à la Charte, son soutien financier demeurerait nécessaire pour les minorités de langue officielle qui contestent les violations, par les gouvernements provinciaux, des garanties en matière de droits linguistiques énoncées dans les textes constitutionnels.

En conclusion, les femmes, les handicapés, les Afro-Canadiens et les membres d'autres minorités visibles, les membres des minorités des langues officielles et des autres groupes défavorisés ont livré d'âpres et longues batailles pour faire reconnaître leurs droits à la dignité et à l'égalité. Cette réalité est confirmée par le texte final de la Charte canadienne des droits et libertés, dont les dispositions généreuses constituent un modèle et une source d'inspiration pour la communauté internationale.

[Texte]

But it takes time for a society to interpret the exact meaning and scope of these rights. It takes time to define how and to whom these rights must apply, and when it's appropriate to extend some benefits or to limit others. Once a charter of rights has been adopted, it's up to the courts to set the concrete parameters of equality rights and language rights. If there is no financial support given to disadvantaged groups and official language minorities—that is, to the very groups the Charter is intended to protect—the courts will only hear one side of the story, and the voice of the most vulnerable communities in Canadian society will once again be silenced.

That's why I urge you, Mr. Chairman and members of the committee, to recommend the pure and simple reinstatement of the Court Challenges Program. The program has received many letters criticizing this decision to abolish the program. I have prepared a list of these letters. I request that the list be read into the record also. Should the committee want the original copies or the copies we have of these letters, we would gladly make them available to you.

The Vice-Chairman (Mr. Young): I think it would be useful to have them.

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Mr. Chairman, I would like to have the text of what Madam Côté has read for our files, if it is possible.

Ms Côté: It is all in little pieces, Mr. Chairman.

Mr. Koury: That's okay.

Madam Côté, you know all the questions we have been asking; you have attended every meeting. I don't intend to be repetitious. We are all aware that money is scarce, and we have to find ways and means to possibly integrate back into the system, but maybe somewhat differently. If money was found, do you think maybe we could have some savings, maybe the \$2.78 million yearly wouldn't be required if we gave it to the Human Rights Commission as possibly a department of some sort?

Ms Côté: In short, I would say no.

Mr. Koury: Yes, but I would like an explanation to your "no".

Ms Côté: I understand that the Canadian Human Rights Commission is burdened with a considerable backlog right now. From what I understand also, for the commission to be able to do this, there would have to be an amendment to its law, a change in its mandate. The Canadian Human Rights Commission has, to my knowledge, no specific expertise on section 15 or on the constitutional language rights guarantee set out in the Charter. That would entail hiring and training new staff and new senior people to do this. It just seems to go against the mandate of the Canadian Human Rights Commission as it exists right now, and it would be reinventing the wheel when you already have a program with skilled people and highly trained lawyers who have developed the specific expertise. Finally, just in terms of paying the salaries for the lawyers, it would certainly be more expensive.

[Traduction]

Mais une société a besoin de temps pour interpréter la signification exacte et la portée de ces droits, pour définir comment et à qui ces droits doivent s'appliquer, et le moment où il faut étendre certains avantages ou en limiter d'autres. Une fois qu'une charte des droits est adoptée, il appartient aux tribunaux d'arrêter les paramètres concrets des droits à l'égalité et des droits linguistiques. Sans soutien financier aux groupes défavorisés et aux minorités des langues officielles—c'est-à-dire, les groupes mêmes que la Charte entend protéger—, les tribunaux n'entendront qu'une seule version des faits, et la voix des communautés les plus vulnérables de la société canadienne sera encore une fois bâillonnée.

C'est pourquoi je vous prie, monsieur le président, mesdames et messieurs, de recommander purement et simplement le rétablissement du Programme de contestation judiciaire. Les responsables du programme ont reçu plusieurs lettres critiquant la décision de l'abolir. J'ai préparé une liste de ces lettres. J'aimerais aussi lire cette liste pour les besoins du compte rendu. Si le comité veut les originaux ou des copies, nous serons heureux de vous les faire parvenir.

Le vice-président (M. Young): Je pense qu'il sera utile de les avoir.

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Monsieur le président, si c'est possible, j'aimerais avoir le texte que vient de lire M^{me} Côté.

Mme Côté: C'est un texte très fragmenté, monsieur le président.

M. Koury: Cela ira.

Madame Côté, vous savez toutes les questions que nous avons posées; vous étiez présente à toutes les séances du comité. Je ne veux donc pas me répéter. Nous savons tous que l'argent est rare, et qu'il nous faut trouver des moyens de réintégrer le programme dans le système, mais peut-être sous une forme un peu différente. Si l'on trouvait de l'argent, pensez-vous qu'il serait possible de réaliser des économies, peut-être qu'il ne faudrait pas 2,78 millions de dollars par année si nous confiions le programme à la Commission des droits de la personne ou à un quelconque ministère?

Mme Côté: Je serai brève, la réponse est non.

M. Koury: D'accord, mais j'aimerais que vous expliquiez votre «non».

Mme Côté: Je crois savoir que la Commission canadienne des droits de la personne est aux prises à l'heure actuelle avec un arriéré considérable. Je crois également savoir que si la commission devait se charger d'un tel programme, il faudrait modifier la loi qui l'a créée, modifier son mandat. À ma connaissance, la Commission canadienne des droits de la personne ne dispose pas du personnel qualifié pour entreprendre des poursuites aux termes de l'article 15 ou pour défendre les droits linguistiques énoncés dans la Charte. Il lui faudrait pour cela engager et former du personnel et des avocats de haut niveau. À mon avis, cela contreviendrait aussi au libellé du mandat de la Commission canadienne des droits de la personne, et il faudrait réinventer la roue, alors qu'on dispose déjà d'un programme doté de personnes compétentes et d'avocats très bien formés, qui ont acquis les compétences voulues. Enfin, le seul salaire des avocats coûterait certainement plus cher.

[Text]

I don't know if Ms Hurley would have anything to add.

Ms Mary Hurley (Legal Analyst, Court Challenges Program): I would like to add one important point. I think all the points that Madam Côté has raised are quite valid. The expression "if it ain't broke, don't fix it" would seem to apply.

• 1030

Another extremely important point, it seems to me, which was recognized by the government in its response to this committee's recommendations in 1989 was the importance of maintaining the program as an independent body, at arm's length from the government. I think that if the responsibilities of the program were transferred to the Canadian Human Rights Commission, this is an issue that would have to be examined very carefully. Both this committee and the government itself, in its response, have recognized the importance of an arm's length relationship, because of the possibility of conflict of interest, and I think that remains as true today as it was then.

Mr. Koury: What do you mean, conflict of interest? This is important. Why would there be conflict of interest between government and the Human Rights Commission, not the human rights committee, the commission itself? It is supposed to be an entirely separate entity for the public, and it is human rights. Of course, it has to be there, and it has to represent the people, not the government.

Ms Hurley: Mr. Koury, as you know, the program functions with a host agency, which is the Human Rights Research and Education Centre at the University of Ottawa, in order to ensure a complete arm's length relationship between the Court Challenges Program and the government. What I'm suggesting is that the necessity of arm's length would have to be examined very carefully were there any suggestion of transferring the responsibilities of the Court Challenges Program to the Canadian Human Rights Commission, because of the possibility of conflict of interest if that arm's length relationship is not ensured.

Mr. Koury: Let's say we have half the funds of the budget that we have presently, \$2.8 million, or 70%, or maybe even 100%. If it were given to an organization that is there already, instead of creating another organization, as is today, maybe it would be best. This is what I'm driving at, because this question was not raised previously. If we get \$2.8 million and we have this particular organization here, maybe we could do twice as much, because expenses are already incurred here; set up the body, and this would be another department within the organization.

Ms Hurley: I guess one way of addressing your question, Mr. Koury, is to say that if the same amount of money is going to be transferred to the Canadian Human Rights Commission... I'm not sure that I see the advantage in

[Translation]

Peut-être que M^{me} Hurley a quelque chose à ajouter à ce sujet.

Mme Mary Hurley (analyste juridique, Programme de contestation judiciaire): J'aimerais ajouter une observation importante. À mon avis, tous les arguments invoqués par M^{me} Côté sont parfaitement valables. Il y aurait lieu de citer ici le dicton: «Si ça marche, pourquoi jouer avec?».

Il est un autre argument extrêmement important, à mon avis, et qui a été admis par le gouvernement en réponse aux recommandations faites par le comité en 1989, à savoir, l'importance de maintenir l'indépendance et l'autonomie du programme par rapport au gouvernement. Je pense que si l'on décide de confier les responsabilités du programme à la Commission canadienne des droits de la personne, il faudrait examiner très soigneusement cette question. Le comité, tout comme le gouvernement, dans sa réponse, ont reconnu l'importance de l'autonomie du programme pour éviter tout conflit d'intérêts, et je pense que cela demeure vrai aujourd'hui comme hier.

M. Koury: Qu'entendez-vous par conflit d'intérêts? C'est important. Pourquoi y aurait-il conflit d'intérêts entre le gouvernement et la Commission des droits de la personne, je ne parle pas du Comité des droits de la personne, mais bien de la commission elle-même? C'est un organisme qui est censé être tout à fait séparé du gouvernement, il dessert le public et il s'occupe des droits de la personne. Bien sûr, cet organisme doit exister, et il doit représenter le peuple et non le gouvernement.

Mme Hurley: Monsieur Koury, comme vous le savez, le programme est géré par un organisme hôte, à savoir le Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne de l'Université d'Ottawa, pour que l'autonomie du programme de contestation judiciaire par rapport au gouvernement soit complète. Ce que je dis, c'est qu'il faudrait prendre tous les moyens voulus pour assurer l'autonomie du programme si l'on envisageait d'en transférer la responsabilité à la Commission canadienne des droits de la personne parce que des conflits d'intérêts pourraient surgir si l'on compromettrait son autonomie.

M. Koury: Imaginons que nous ayons la moitié des crédits dont nous disposons présentement, 2,8 millions de dollars, ou 70 p. 100, ou peut-être même 100 p. 100. Si l'on confiait cet argent à un organisme qui existe déjà, plutôt que d'en créer un nouveau, comme c'est le cas maintenant, ce serait peut-être mieux. C'est là où je veux en venir parce que cette éventualité n'a pas encore été soulevée. Si nous obtenions 2,8 millions de dollars et que nous confions ce montant à cet organisme, peut-être pourrions-nous faire le double du travail parce qu'il y a déjà des dépenses qui sont faites ici; il n'y aurait qu'à créer un organisme, qui deviendrait un autre département de la Commission.

Mme Hurley: Pour répondre à votre question, monsieur Koury, si le même montant d'argent était transféré à la Commission canadienne des droits de la personne... Je ne vois pas très bien l'avantage qu'il y aurait à transférer la

[Texte]

transferring the responsibility from an existing agency to another existing agency when, as Madam Côté has pointed out, one agency has the expertise and the other agency would have to develop that expertise. There would have to be statutory amendments in order to include Court Challenges Program-type responsibilities within its mandate. In other words, you would have to build another structure within the Canadian Human Rights Commission, whereas you already have a structure whose arm's length relationship is guaranteed.

The Vice-Chairman (Mr. Young): Mr. Koury may not be aware of this, but in previous testimony given to this committee over the years, the commissioner, Mr. Max Yalden, has pointed out that he does not report to Parliament; he reports to the Minister of Justice. If we were to maintain that independent review, and then go under human rights, there would have to be some kind of amendment to the mandate of the Canadian Human Rights Commission so that they did indeed report to Parliament rather than to the Minister of Justice. I don't know if that's helpful.

• 1035

Mr. Koury: Yes, it is.

You have received many letters of support. We have also received some, but we have also received a few that are against the program. In particular sticks in my mind, about which I asked that very same question on Tuesday. I'd like your answer on that. The Real Women organization is dead set against the funding. They would like to see it eliminated.

Ms Côté: I told someone the other day I had heard a rumour that Real Women was criticizing the program.

Mr. Koury: Well, I have the letters for that. In fact, I will bring it to you, Mr. Chairman.

Ms Côté: Someone told me, that must mean you're doing very, very good work. Real Women has been attacking the program for many years. They are a group that we have refused to fund in the past. They have been disgruntled about this. They do not seem to understand the Supreme Court of Canada's interpretation of what equality means. They have a vision of equality that is unequal. Basically, they're restricting women to certain roles. This is their vision. They do not see women as having a right to participate equally in the labour force, to have day care, to have access to other services. Yes, they are against the Court Challenges Program because they're against the whole vision of equality that has been developed in Canada in the last 10 years.

The Vice-Chairman (Mr. Young): Thank you, Mr. Koury.

It's worth pointing out that the government, in past pronouncements, tended to agree with the gist of what you said.

Mr. Jordan (Leeds—Grenville): Just a point of clarification. Very early in your presentation, you mentioned the number of individuals that had been funded. Was it 9 or 90?

[Traduction]

responsabilité d'un organisme existant à un autre organisme existant, alors que, comme l'a dit M^{me} Côté, le premier dispose déjà des compétences voulues et que l'autre devrait les acquérir. Il faudrait aussi modifier les lois pour ajouter la responsabilité du programme de contestation judiciaire au mandat de la commission. Autrement dit, il faudrait édifier une nouvelle structure au sein de la Commission canadienne des droits de la personne, alors qu'il en existe déjà une dont l'autonomie est garantie.

Le vice-président (M. Young): M. Koury ne le sait peut-être pas, mais dans ses témoignages devant le comité, le commissaire, M. Max Yalden, répète depuis des années qu'il n'est pas comptable devant le Parlement, mais bien devant le ministre de la Justice. Si nous voulions maintenir l'autonomie de ce programme et le confier à la Commission des droits de la personne, il faudrait modifier de quelque façon le mandat de la Commission canadienne des droits de la personne pour qu'elle puisse en effet devenir comptable devant le Parlement plutôt que devant le ministre de la Justice. Cela vous aidera peut-être à comprendre la situation.

M. Koury: Oui, en effet.

Vous avez reçu plusieurs lettres de soutien. Nous en avons aussi reçu quelques-unes, mais nous en avons également reçu certaines qui s'opposaient au programme. Une surtout me revient à l'esprit, au sujet de laquelle j'ai posé la même question mardi dernier. J'aimerais entendre votre réponse à ce sujet. L'organisation Real Women est tout à fait opposée au financement du programme. Elle en réclame la suppression.

Mme Côté: J'ai dit à quelqu'un l'autre jour que j'avais entendu dire que Real Women était contre le programme.

M. Koury: Eh bien, j'ai les lettres à cet effet. D'ailleurs, je vous les ferai parvenir, monsieur le président.

Mme Côté: Quelqu'un m'a dit: cela doit vouloir dire que le programme fait un excellent travail. Real Women s'oppose au programme depuis plusieurs années. Nous avons refusé de financer ce groupe par le passé. Il nous en a toujours voulu pour cela. Ce groupe ne semble pas comprendre l'interprétation que donne la Cour suprême de la notion d'égalité. Sa vision de l'égalité est fondée sur l'inégalité. En substance, Real Women veut limiter les femmes à certains rôles. Quelle est sa vision? Selon Real Women, les femmes n'ont pas le droit d'avoir des chances égales sur le marché du travail, elles n'ont pas le droit aux garderies ni le droit d'accès à d'autres services. Oui, ce groupe s'oppose au Programme de contestation judiciaire parce qu'il s'oppose à toute la mentalité d'égalité qui s'est établie au Canada au cours des 10 dernières années.

Le vice-président (M. Young): Merci, monsieur Koury.

Il y a lieu de préciser que le gouvernement, si l'on en croit les dernières déclarations, est d'accord avec ce que vous dites.

M. Jordan (Leeds—Grenville): J'aimerais clarifier une chose. Au tout début de votre exposé, vous avez mentionné le nombre de personnes qui avaient reçu de l'aide. S'agissait-il de 9 ou de 90 personnes?

[Text]

Ms Côté: It was 90, on the equality rights side of the program.

Mr. Jordan: If we had unlimited access to resources in Canada, then we wouldn't be having meetings all around here this morning. There wouldn't be any need for a meeting. I'm not defending the government at all on this. I'm saying, yes, but what's your priority, and don't you think access to justice—I think that's your term—should be above and beyond everything else? I would heartily agree with you on that.

You mentioned the legal aid in Ontario. That isn't prevalent all across the country. It's tied to need, based on your financial resources. Is that correct?

Ms Côté: Yes.

Mr. Jordan: Would it be of any benefit if other provinces were urged to come onstream? I know it wouldn't be a fair exchange in totality, really, but it would be a start. If this government isn't going to see the responsibility, would it be of any help to suggest that then it'll have to become a provincial interest? The model would be Ontario's, which isn't ideal, but it's something. Would there be any merit in that, if they're not going to see fit to come up with the \$2.5 million or \$2.8 million, or whatever it is?

Ms Côté: I would think there might be a few problems with that alternative. First of all, the federal government has no power to ensure that the different provinces do modify their legal aid plans accordingly, so that the legal aid plans would in fact fund these test cases.

Second, there still is that restriction that legal aid only applies to people with very low income. So you wouldn't be able to fund test cases on their legal merit *per se*, which is the present situation with the Court Challenges Program.

Thirdly, it would balkanize the whole approach or development of jurisprudence to equality rights or language rights. The advantage of having a national program like the Court Challenges Program is that there is a certain coherence. There is no duplication. We know which groups we are funding on which issues. We establish priorities. With the applications we get, we analyse them and we determine which would be the better test case, which is the most important one to bring in front of the courts.

Now, if this is separated provincially, that means we will have no coherent development of the jurisprudence and it may end up actually as wasting much more money this way. Now we will fund one case. Even if four or five groups want to litigate this issue, we will determine one group that will have the right, that we will fund to litigate. So it is more cost effective this way.

[Translation]

Mme Côté: Il s'agissait de 90 personnes, pour le volet droit à l'égalité du programme.

M. Jordan: Si nous disposions de ressources illimitées au Canada, il n'y aurait pas de rencontres comme celle-ci ce matin. Ce genre de réunion serait inutile. Je ne défends pas le gouvernement sur ce point. Je dis: oui, je suis d'accord, mais quelle est votre priorité, et ne croyez-vous pas que l'accès à la justice—l'expression est de vous, je crois—devrait être au-dessus de toute autre considération? Je serais tout à fait d'accord avec vous à ce sujet.

Vous avez parlé de l'aide juridique disponible en Ontario. L'aide juridique n'est pas répandue dans tout le pays. Elle est liée aux besoins, elle est fondée sur les ressources financières de chacun. Est-ce exact?

Mme Côté: Oui.

M. Jordan: Serait-il utile de demander aux autres provinces de participer? Je sais que l'échange ne serait pas équitable dans son ensemble, c'est vrai, mais ce serait un début. Si le gouvernement récusé cette responsabilité, y aurait-il lieu d'en faire une compétence provinciale? Le modèle serait celui de l'Ontario, qui n'est pas idéal, mais c'est déjà quelque chose. Y aurait-il moyen d'envisager cela si le gouvernement ne croit pas nécessaire de déboursier les 2,5 millions ou 2,8 millions, ou quelle que soit la somme?

Mme Côté: Je pense que cette solution causerait quelques problèmes. Premièrement, le gouvernement fédéral n'a pas l'autorité voulue pour faire en sorte que les diverses provinces modifient leur programme d'aide juridique de manière à financer désormais ces causes types.

Deuxièmement, la même restriction demeurerait, à savoir que seules les personnes à très faible revenu ont droit à l'aide juridique. Donc les programmes provinciaux ne pourraient financer les causes types strictement pour leur contenu juridique, ce qui se fait à l'heure actuelle avec le Programme de contestation judiciaire.

Troisièmement, on se trouverait à balkaniser toute l'évolution de la jurisprudence en matière de droit à l'égalité ou de droit linguistique. Un programme national comme le Programme de contestation judiciaire offre l'avantage d'une certaine cohérence. Il n'y a pas de dédoublement. Nous savons exactement quels groupes, parmi ceux que nous aidons financièrement, préparent quels dossiers. Nous commençons par fixer nos priorités et nous analysons ensuite toutes les demandes en vue de sélectionner celle qui pourrait constituer la meilleure cause type, c'est-à-dire le dossier qui mérite le plus d'être examiné devant les tribunaux.

Si les provinces assument cette responsabilité, l'établissement de la jurisprudence ne se fera plus de manière cohérente, comme c'est actuellement le cas, ce qui risque de nous faire gaspiller beaucoup d'argent. De notre côté, nous décidons de ne financer qu'un dossier dans un domaine particulier. C'est-à-dire que même si quatre ou cinq groupes différents souhaitent intenter une action sur la même question, c'est nous qui déterminons lequel d'entre eux devrait avoir ce droit en recevant du financement. C'est donc une méthode beaucoup plus rentable.

[Texte]

Finally, one of my researchers is pointing out that across the country the legal aid plans are being cut. In effect, the Ontario legal aid plan is being analysed. There will most probably be a major restructuring of the system, and it is very possible that they will have even less funds than they do now. So I think it may not be a viable alternative.

The whole idea of getting provincial involvement may be a good idea, but it is a medium-term solution. I think it would be very perilous at this point to say, okay, the program is abolished, we will try to find alternatives. Because in the meantime, the groups are there, the need is there, and there will be no one to help support these cases.

I went to a meeting in Regina this summer with the language rights panel and we met people from Saskatchewan. We can see to what point time is ticking, the clock is ticking. These people, the official language minorities and particularly those in the prairies, cannot wait for another two or three years, cannot wait for the development of an alternative and take the risk of losing again another school year and another school year for these children. People in Alberta who fought for the Mahé case have fought for almost 10 years now, and some children still have not had a right to education in French.

So time really is of the essence, and I am very worried that if the program is abolished and there is a commitment to trying to find alternatives, time may erode what is being done and time may seriously damage. Our test cases concern real people, real people who can't come in this country because they are disabled immigrants or disabled refugees, real gay or lesbian spouses who can't have the benefits they require, etc.

I don't know if this answers your question.

Mr. Jordan: That's fine.

The Vice-Chairman (Mr. Young): Thank you, Mr. Jordan. Are there any further questions from the committee? Mr. Joncas.

M. Joncas (Matapédia—Matane): Merci, monsieur le président. J'ai à peine une ou deux questions.

On dit souvent qu'un programme gouvernemental, peu importe dans quel domaine, n'est jamais implanté pour toute la vie. Il y a eu des progrès de faits grâce à ce Programme; ça a porté fruit dans différentes occasions. À votre avis, quel devrait être la durée d'un tel programme, dans l'éventualité d'une reconduction?

Mme Côté: Ce Comité-ci avait suggéré que le Programme soit reconduit jusqu'à l'an 2000, dans son rapport déposé en 1989, et avait suggéré un mécanisme d'évaluation périodique. En fait, vous aviez suggéré qu'il y ait une évaluation au printemps 1993.

[Traduction]

Enfin, un de mes attachés de recherche me fait remarquer également qu'on réduit actuellement le financement des programmes d'aide juridique partout au pays. En Ontario, par exemple, le programme d'aide juridique fait actuellement l'objet d'une analyse en profondeur. Il est fort probable que le système actuel sera complètement restructuré et que son financement diminuera encore. Donc, ce n'est peut-être pas une bonne solution de rechange.

L'idée de faire participer davantage les provinces est sans doute bonne, mais à moyen terme seulement. À mon avis, il serait extrêmement dangereux d'abolir dès maintenant le programme, en nous disant que nous allons commencer à chercher d'autres solutions. Car entre-temps, les groupes n'auront pas disparu, leurs besoins seront toujours aussi importants, et il n'y aura personne pour les aider financièrement.

Cet été à Regina, j'ai assisté avec les membres du Comité des droits linguistiques à une réunion pendant laquelle nous avons rencontré des gens de la Saskatchewan. Eh bien, nous avons pu constater à quel point le temps presse pour eux. Ceux qui font partie des minorités de langues officielles, et surtout ceux qui habitent dans les Prairies, ne peuvent pas se permettre d'attendre encore deux ou trois ans qu'on trouve une solution de rechange, car leurs enfants vont perdre encore une ou deux années scolaires. Les gens qui en Alberta se sont battus dans l'affaire Mahé se battent depuis presque 10 ans maintenant, et certains enfants n'ont toujours pas le droit à l'instruction en français.

Donc, le temps presse, et je crains qu'on ne perde un certain nombre d'acquis si l'on supprime ce programme, en se disant simplement qu'on va finir par trouver des solutions. Les causes types que nous finançons sont les causes de gens réels, des immigrants ou des réfugiés handicapés, qui ne peuvent pas être admis au Canada, ou des couples homosexuels ou lesbiens qui ne bénéficient pas de certains avantages, etc.

Je ne sais pas si j'ai vraiment bien répondu à votre question.

M. Jordan: Oui, c'est très bien.

Le vice-président (M. Young): Merci, monsieur Jordan. Y a-t-il d'autres questions à poser? Monsieur Joncas.

Mr. Joncas (Matapédia—Matane): Thank you, Mr. Chairman. I only have one or two brief questions.

We have often heard it said that government programs, whatever they may be, are not meant to remain in place for life. The fact is progress has been made as a result of this program; it has borne fruit in a number of cases. In your view, how long should such a program remain in place, if it were to be renewed?

Mrs. Côté: This committee suggested that the program be renewed until the year 2000, in its 1989 report, and suggested that there be some sort of periodic assessment. In fact, you suggested that an assessment be carried out in the spring of 1993.

[Text]

Je pense qu'on ne peut pas fixer arbitrairement une date, et qu'il faut effectivement évaluer le Programme. Lorsque le Programme a été aboli, nous étions justement en train de mettre en place un mécanisme d'évaluation du travail fait et de consultation avec les groupes communautaires pour identifier les succès, les échecs et explorer les pistes de contestation qui s'offraient aux communautés.

Je pense que si le Programme a les ressources pour faire ce bilan et évaluer le travail, on va pouvoir déterminer au fur et à mesure quel est le besoin.

À l'heure actuelle, ce qui semble clair, d'après tous les experts que nous avons consultés et les témoins qui sont venus devant vous, c'est qu'il demeure énormément de questions à régler. La jurisprudence ne commence qu'à être établie, particulièrement en matière de droits scolaires et de services en langue française. On a un ou deux arrêts. On commence tout juste en matière d'article 15. On a tout simplement établi certains principes fondamentaux: Quels sont les groupes couverts sous l'article 15, et quelles sont les limites qui peuvent être apportées aux droits? Tout ça reste à déterminer.

• 1045

Il est très difficile de dire: on finance jusqu'en 1995, jusqu'en l'an 2000, jusqu'en 2015. Je crois qu'il va falloir faire un processus d'évaluation permanent et de réorientation, éventuellement, de la contestation judiciaire, selon le besoin.

M. Joncas: J'ai déjà eu l'expérience de maire de municipalité et, très souvent, ce sont les groupes bien organisés qui peuvent utiliser davantage certains programmes gouvernementaux. Les groupes favorisés qui ont des expertises, qui ont de la ressource, exploitent des programmes, et cela souvent, peut-être, au désavantage des groupes moins favorisés. Et souvent on entend certaines réflexions sur ce Programme, à savoir que la plupart du temps, ce sont les groupes favorisés, professionnels et autres, qui peuvent vraiment tirer avantage de ce Programme. J'aimerais connaître vos commentaires là-dessus.

Mme Côté: On entend ça, effectivement. C'est pour ça que je vous ai produit une liste des groupes que le Programme a financés. Je pense que, juste à la lecture des groupes, ça démontre que ce n'est pas le cas. Par exemple: le Programme a financé l'Association coopérative d'économie familiale du centre de Montréal, l'Association multi-ethnique des personnes handicapées du Québec, Black Inmates and Friends Assembly de Toronto, Citizen Advocacy de Halifax, Citizens' Concern for the Rights of Prisoners, la Fédération nationale des associations de consommateurs, Edmonton Social Planning Council. Ce ne sont pas des gros groupes, ça.

On ne parle pas de lobby majeur en matière de contestation sur les droits linguistiques. Le Programme n'a financé seulement que trois ou quatre grosses organisations nationales: le Conseil de la vie française en Amérique, la

[Translation]

I do not believe one can simply set an arbitrary date; I also believe that the program should be assessed periodically. When the decision was made to abolish it, we were in fact in the process of establishing a mechanism to assess the work that has been carried out thus far and to consult community groups in order to identify successes, failures and areas for potential court challenges within those communities.

I believe that if the program is given the resources to carry out this kind of assessment, we will be in a position to determine over time where the real need is.

One thing that is clear, however, according to the experts we have consulted and the witnesses who have come before your committee, is that there are still a great many issues to be resolved. The jurisprudence is only starting to be developed, particularly with respect to educational rights and french language services. We have only one or two rulings in these areas. The same applies to section 15. So far, only a certain number of fundamental principles have been established; when it comes to the groups covered by section 15 and the limitations that may be put on certain rights, those issues have yet to be dealt with.

It is very difficult simply to say: alright, we will fund the program until 1995, the year 2000 or 2015. I believe an ongoing process of evaluation and, possibly re-orientation—depending on needs—of the Court Challenges Program is required.

Mr. Joncas: Having some experience as the mayor of a municipality, I know that it is very often the best organized groups that make the most use of government programs. These groups have the expertise and the resources to use government programs to the fullest—perhaps to the detriment of less established groups. As far as this program is concerned, we have often it said that it is mostly the well-established, least disadvantaged groups—such as professionals and others—who benefit from this program. I would like to hear your views on that.

Mrs. Côté: Well, we have certainly heard similar comments. That is one of the reasons why I prepared a list of the groups funded by the program. One has only to read that list to realize that this simply is not the case. For instance, the Court Challenges Program funded the Association coopérative d'économie familiale du centre de Montréal, the Quebec Multi-Ethnic Association for Integration of Handicapped People, the Black Inmates and Friends Assembly from Toronto, the Citizen Advocacy Group from Halifax, Citizens' Concern for the Right of Prisoners, the Fédération nationale des associations de consommateurs du Québec and the Edmonton Social Planning Council. None of these are large groups.

And as far as challenges on language rights are concerned, we are not talking about major lobbies in this area either. The program has only funded three or four large national organizations: the Conseil de la vie française en

[Texte]

Fédération des francophones hors Québec aussi connue sous son nouveau nom de la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada, la Commission nationale des parents francophones, la Fédération nationale des femmes canadiennes françaises.

À part cela, la majorité des causes financées par le Programme concernent de petites associations, des regroupements de parents dans différentes provinces. Par exemple, l'Association des parents francophones de Yellowknife, la Fédération des Franco-Colombiens, l'Association Georges-et-Julia Bugnet, en Alberta, l'Association culturelle franco-canadienne de la Saskatchewan, la Commission des écoles fransaskoises de la Saskatchewan, le Conseil de parents de l'École Beau-soleil de Gravelbourg, l'Association canadienne française de l'Ontario, l'ACFO, qui est quand même une association bien connue, le Comité de parents pour une éducation française à Summerside, l'Association des parents acadiens en Nouvelle-Écosse. C'est le genre de groupes que le Programme finance.

Effectivement, il y a certains groupes qui ont critiqué le Programme en disant qu'on finançait des gros lobbies, mais ce n'est pas le cas. Ce n'est tout simplement pas le cas.

Mme Hurley: J'aimerais ajouter, monsieur Joncas, que M^{me} Côté, dans sa présentation, a parlé de la question du financement des groupes qui ont développé une certaine expertise et qui se sont regroupés après l'adoption de la Charte canadienne des droits et libertés, précisément pour défendre leurs droits communs. Je pense que le point que M^{me} Côté a souligné et que Me Benesh de l'Association du Barreau canadien a souligné aussi, c'est qu'il faut voir qu'il y a un certain avantage, pour la clarification des droits linguistiques et des droits à l'égalité, que certains groupes se sont formés et ont développé une certaine expertise. C'est une critique que nous avons entendue assez souvent, mais comme M^{me} Côté l'a souligné plus tôt, ce sont les mérites des causes qui sont étudiées par les comités qui votent sur le financement, indépendamment de la nature du demandeur ou de la demanderesse.

M. Joncas: Voici une question pratique. Il y a des causes qui ont été gagnées par le truchement de la contestation judiciaire. Est-ce que, du côté pratique, terre à terre, vous avez des exemples qui pourraient nous démontrer que dans la vie quotidienne ça a vraiment changé des choses?

Mme Côté: Oui. Je pense à la cause menée par les parents à l'Île-du-Prince-Édouard.

• 1050

M. Luc Martin (analyste juridique, Programme de contestation judiciaire): C'est un petit groupe de Summerside, un regroupement de peut-être cinq ou six parents, qui ont dit un jour, en 1982 ou 1983, maintenant on a l'article 23, on voudrait avoir une école française. Donc, le groupe est allé devant les tribunaux, il a gagné sa cause et maintenant, la province a accepté de mettre en place un système scolaire adapté aux besoins de la communauté acadienne.

[Traduction]

Amérique, the Fédération des francophones hors Québec—also known by its new name, the Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada—the Commission nationale des parents francophones and the Fédération nationale des femmes canadiennes françaises.

Other than that, most of the cases funded under the program involve small associations or parents' groups from various provinces. For instance, these groups include the Association des parents francophones de Yellowknife, the British Columbia French-Canadian Federation, the Association Georges-et-Julia Bugnet, in Alberta, the Association culturelle franco-canadienne de la Saskatchewan, the Commission des écoles fransaskoises de la Saskatchewan, the Conseil des parents de l'école Beau-soleil de Gravelbourg, the Association canadienne française de l'Ontario—the ACFO, which is quite a well-known association—the Comité des parents pour une éducation française à Summerside and the Association des parents acadiens in Nova Scotia. That is the type of groups that receive funding under the program.

It is perfectly true that certain groups have criticized the program for funding big lobbies, but that is not true. That simply is not the case.

Ms Hurley: I would just like to add, Mr. Joncas, that Mrs. Côté referred in her presentation to the funding of groups that have developed a certain expertise and that were formed after the adoption of the Canadian Charter of Rights and Freedoms precisely with a view to defending their common rights. I believe the point both Mrs. Côté and Mr. Benesh, of the Canadian Bar Association, were trying to make is that in terms of clarifying language and equality rights, the fact that certain groups have formed and have developed some expertise in these areas should be seen as a positive development in a way. This is indeed a criticism we have often heard before, but as Mrs. Côté pointed out earlier, decisions to fund are made by the panels on the basis of the merits of the case, and not the type of applicant or group making the request.

Mr. Joncas: My next question is a more practical one. Some cases have been won through the Court Challenges process. Do you in fact have some concrete examples of cases that have truly affected people's daily lives?

Mrs. Côté: Yes. I'm thinking of the case brought forward by a group of parents in Prince Edward Island.

Mr. Luc Martin (Legal Analyst, Court Challenges Program): Yes, this case was brought forward by a small group of five or six parents in Summerside who decided one day, back in 1982 or 1983, that under section 23 of the Charter they should have a french school. So, this group went before the courts, won its case and the province has now agreed to set up an educational system that meets the needs of the Acadian community there.

[Text]

Je peux prendre l'exemple de la cause *Mercure*, une cause qui est allée jusqu'à la Cour suprême, qui au niveau du droit est peut-être une perte pour la communauté francosaskoise, parce que finalement, on a dit que l'article 110 de la Loi sur les Territoires du Nord-Ouest s'appliquait et donc, la Saskatchewan était une province bilingue, mais que le gouvernement de la province pouvait abolir la disposition. Ce que le gouvernement a fait dans les trois semaines qui ont suivi la décision. Sauf que cela a lancé toute une discussion, et entre autres, ce gouvernement a contribué généreusement à la mise en place d'un système et maintenant, en Saskatchewan, il y a quand même des tribunaux qui entendent des causes en français. Donc, on a une cause que l'on a perdue en théorie; mais aujourd'hui, un francophone de la Saskatchewan peut comparaître devant les tribunaux et se faire entendre en français.

Il n'y a pas de francophone à la législature de la Saskatchewan, mais si jamais on peut en élire un, il va pouvoir se lever et parler en français. Donc, au niveau pratique, cela a eu des effets et ce sont des causes comme celles-là qui font en sorte que ça progresse; mais il y a encore d'autres choses à faire. Il faut aller plus loin.

M. Joncas: Merci, monsieur le président.

The Vice-Chairman (Mr. Young): Are there any other questions from the committee?

Mr. Koury: Not really. I appreciate the fact that you clarified much of the situation today. I'm glad that Madam Côté clarified a few of the points that were not answered properly.

The Vice-Chairman (Mr. Young): I have a question that arises from a comment I made to the Minister of Justice when he appeared before the committee the other day. Most times, the parties to a dispute don't like going to the courts because they never know what a third party may do to them, especially if they happen to be the person being hauled into court.

I want to ask whether you know of any specific cases where the Department of Justice has dragged its feet, been obstructionist in any way with any particular case or brought any pressure to bear on individuals you represent to either drop a case or modify it or any such thing.

Ms Hurley: I can give you a few examples of information that we've been given by litigants. You have to understand that the Court Challenges Program depends for its information on the litigants or the applicants to the program who have been funded. We are not involved in the litigation process. I think I can give you several examples where the government has opted to settle, for instance, rather than amend legislation.

There are several instances where the government has settled with individual litigants who have been funded by the program. With respect to the issue that Madam Côté raised a little earlier, which was the status of entry into Canada of families with disabled members, the Court Challenges Program has funded that issue a number of times. Every time the issue has been funded, the government has settled with the individuals.

[Translation]

I could also cite the *Mercure* case, which went as far as the Supreme Court, and which in terms of rights, was probably more of a loss than anything else for the francophone community in Saskatchewan, since the court ruled that section 110 of the Northwest Territories Act did apply and that Saskatchewan was therefore a bilingual province, except that the provincial government could simply abolish that provision, if it chose to do so. And that is exactly what the government did do only three weeks after the ruling was handed down. However, that case did start a public debate, which eventually prompted the government to contribute generously to the establishment of a new system under which courts do now hear cases in French in Saskatchewan. So, although this case was lost in theory, nowadays, francophones living in Saskatchewan can have their cases heard in French before the courts.

None of the current members of the Saskatchewan legislature is francophone, but if we are able to elect one someday, he will be in a position to rise in the legislature and speak French. So, these cases have had an impact in practical terms, and it is just such cases that make progress possible. However, there is still more to be done, more progress to be made.

Mr. Joncas: Thank you, Mr. Chairman.

Le vice-président (M. Young): Y a-t-il d'autres questions?

M. Koury: Non, pas vraiment. Je voulais simplement remercier les témoins d'avoir clarifié quelque peu la situation. Je remercie M^{me} Côté de nous avoir expliqué certains points qui restaient vagues.

Le vice-président (M. Young): J'ai une question à vous poser qui découle d'une discussion que j'ai eue avec la ministre de la Justice l'autre jour lorsqu'elle a comparu devant le comité. En cas de différend, les parties—surtout celles qu'on traîne devant les tribunaux—préfèrent ne pas aller en justice, car elles craignent l'action d'un tiers.

J'aimerais donc savoir si vous êtes au courant de cas où le ministère de la justice aurait traîné la patte, fait de l'obstruction ou exercé des pressions sur des gens que vous représentez soit pour laisser tomber une cause, soit pour y apporter des modifications.

Mme Hurley: Les exemples que je peux vous donner sont tirés de l'information qui nous est transmise par les plaideurs. Il faut comprendre que l'information dont nous disposons au Programme de contestation judiciaire nous vient des plaideurs ou de ceux qui ont reçu des fonds en vertu du programme. Nous-mêmes ne participons pas au litige. Par exemple, je peux vous citer un certain nombre d'exemples où le gouvernement a décidé de régler la cause à l'amiable, plutôt que de modifier la loi.

D'ailleurs, le gouvernement a décidé à plusieurs reprises de s'arranger avec les plaideurs qui ont été financés en vertu du programme. Par exemple, M^{me} Côté a parlé tout à l'heure de la question de l'admission au Canada de familles dont certains membres sont handicapés; le Programme de contestation judiciaire a justement financé plusieurs causes dans ce domaine. Chaque fois, le gouvernement a décidé de s'arranger avec les plaideurs.

[Texte]

There was another case out west. I'll have to give a little bit of legal background on this. For the purposes of jury selection, the Criminal Code incorporates provincial legislation and makes it a part of the Criminal Code, so the provincial laws that govern the selection of jury members are in fact a part of the Criminal Code.

[Traduction]

Il y a eu un autre cas semblable dans l'Ouest du Canada. Là, il va falloir que je vous explique la situation juridique antérieure. Pour la sélection du jury, le Code criminel intègre la loi provinciale et en fait un élément du Code criminel, de sorte que les lois provinciales régissant la sélection des membres du jury font en fait partie du Code criminel.

• 1055

Provincial legislation in British Columbia excluded people with hearing and visual difficulties from serving as jurors. In fact, that was part of the Criminal Code, because of the mechanism of incorporation. The Court Challenges Program funded one visually impaired and one hearing impaired person in B.C. who were refused selection as jurors on the basis of their disabilities. In response to that litigation the Government of B.C. amended its legislation. That's a positive outcome.

La législation provinciale de la Colombie-Britannique interdisait à des personnes ayant des problèmes d'ouïe ou de vue d'être jurés. En fait, cela faisait partie du Code criminel à cause de l'intégration dont je viens de parler. Le Programme de contestation judiciaire a financé l'appel d'une handicapée visuelle et d'une malentendante de Colombie-Britannique, qu'on avait refusé d'accepter comme jurés à cause de leur handicap. À la suite de cette contestation, le gouvernement de la Colombie-Britannique a modifié sa législation. C'est un résultat positif.

On the more negative side, I can cite you a couple of examples in which costs have increased significantly for litigants because of very drawn-out procedures imposed by the government. One is the case of Egan and Nesbitt. These were two gay men who have lived together for 40 years and who were challenging a spousal allowance provision in the Old Age Security Act. They had to go through two years of discoveries before the case went to trial. A discovery is an examination on the basis of the facts that are alleged in the statement of claim. Two years is an inordinate amount of time to go through that kind of process.

Du côté négatif, je pourrais vous citer quelques exemples où les longueurs imposées par le gouvernement ont fait augmenter considérablement les frais de l'appel. Il y a notamment l'affaire Egan et Nesbitt. C'étaient deux homosexuels qui vivaient ensemble depuis 40 ans et qui contestaient la disposition de l'allocation au conjoint de la Loi sur la sécurité de la vieillesse. Ils ont dû subir deux ans d'interrogatoires préalables avant que leur affaire passe en jugement. L'interrogatoire préalable est un interrogatoire fondé sur les faits allégués. Il est anormal que ce genre de chose prenne deux ans.

Another example of extremely lengthy discoveries is the case of Single and Divorced Speak Out, which is, again, a challenge to the spousal allowance provisions in the Old Age Security Act from which people that are either single or divorced are excluded. Two days prior to the trial date something like 300 bound documents were delivered to the lawyer's office with absolutely no time to prepare. This has caused delay after delay after delay. I could go through many others that we're aware of.

Autres exemples d'interrogatoires préliminaires extrêmement longs, celui de Single and Divorced Speak Out; là encore, il s'agissait d'une contestation des dispositions de l'allocation au conjoint de la Loi sur la sécurité de la vieillesse, qui exclut les personnes célibataires ou divorcées. Deux jours avant le jugement, quelque chose comme 300 documents reliés ont été apportés au bureau de l'avocat, qui n'avait absolument pas le temps de se préparer. Cela a entraîné toute une succession de retards. Je pourrais vous citer bien d'autres cas.

The Vice-Chairman (Mr. Young): If that would be helpful to the committee, perhaps you may want to submit that for the committee's consideration within the next couple of weeks.

Le vice-président (M. Young): Si cela peut aider le Comité, vous pourriez peut-être nous communiquer cette documentation d'ici une quinzaine de jours.

Does the Department of Justice monitor the spending of funding that you have? Do you know how much money is being spent on cases?

Le ministère de la Justice surveille-t-il la façon dont vous dépensez les crédits qui vous sont alloués? Savez-vous combien d'argent est consacré aux affaires?

Ms Côté: Not directly. If they do, it may be via the Department of Multiculturalism and Citizenship. We report directly to Multiculturalism and Citizenship through our annual reports or periodical reportings. We have heard that this information is circulated among different departments of government by Multiculturalism and Citizenship but we don't formally report to Justice or any other department.

Mme Côté: Pas directement. S'il le fait, c'est par le biais du ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté. Nous faisons rapport directement à ce ministère par nos rapports annuels ou périodiques. On nous a dit que le ministère du Multiculturalisme et de la Citoyenneté transmettait ces informations à d'autres ministères, mais nous ne faisons pas officiellement rapport au ministère de la Justice ni à d'autres ministères.

[Text]

The Vice-Chairman (Mr. Young): When the committee last reported 18 months ago, we recognized the obstructionist approach the Department of Justice used in some cases. We recommended in that report that the Department of Justice review that approach and change it. Have you seen any difference in that approach since that recommendation was made the last time?

Ms Côté: We have seen no difference in this approach. They have kept appealing cases that have been won. In the Haig and Birch case I was referring to, the Ontario provincial court struck down section 3 of the Canadian Human Rights Act because it violated equality rights of gays and lesbians. The Department of Justice has appealed this decision. We don't see a change in policy.

Ms Hurley: I wasn't there 18 months ago. I was not there at the time of your 1988-89 report, so I'm not privy to the way things were going on prior to that time.

Just to emphasize the point that Madam Côté is making, you will recall that in September or October 1990, I believe, the government announced that the Prison for Women was going to be replaced by five regional centres for federally sentenced female prisoners, which was very good news. The program had previously funded a challenge to systemic discrimination taking place at the only federal female prison in Kingston.

• 1100

In July 1991—I'm not sure of the exact date of the decision—a court in Saskatchewan decided that it would violate the equality and security rights of a native woman who had been convicted of second degree murder by forcing her to spend any time or any part of her sentence in Kingston. This came after the announcement, I believe, of the closure of the Prison for Women. The government had a stated policy in recognition of the problems existing at the Prison for Women at Kingston, yet it appealed that ruling, which found that the equality rights of a native woman prisoner would be violated if she were sent to Kingston. That decision was appealed by the government.

Another instance would be that the Federal Court of Canada found that the denial of family visiting rights to gay prisoners was a violation of section 15 of the Charter. The government appealed that ruling as well, even though the government has explicitly stated that the position of the Attorney General of Canada is that sexual orientation is a prohibited area of discrimination under section 15 of the Charter.

The government has also appealed a favourable ruling of the Federal Court of Canada in the case of Shalom Schacter, who was disputing the exclusion of natural parents from unemployment insurance parental benefits. The government appealed that ruling as well.

The Vice-Chairman (Mr. Young): Thank you very much. The committee very much appreciates you appearing before us today on such short notice. We're very much appreciative.

The committee stands adjourned to the call of the chair.

[Translation]

Le vice-président (M. Young): Dans son dernier rapport, il y a 18 mois, le Comité a souligné la tactique d'obstruction du ministère de la Justice dans certains cas. Nous lui avons recommandé dans ce rapport de changer d'attitude. À votre avis est-ce le cas depuis cette recommandation?

Mme Côté: Pas à notre connaissance. Le ministère continue de faire appel de causes qui ont été gagnées. Dans l'affaire Haig and Birch dont je vous parlais, la cour provinciale de l'Ontario a dénoncé l'article 3 de la Loi canadienne sur les droits de la personne parce qu'elle violait les droits à l'égalité des hommes et femmes homosexuels. Le ministère de la Justice a fait appel de cette décision. Nous n'avons pas constaté de changement dans sa politique.

Mme Hurley: Je n'étais pas là il y a 18 mois, ni à l'époque de votre rapport de 1988-1989; je ne sais donc pas comment se passaient les choses avant cela.

Pour renforcer simplement ce que dit M^{me} Côté, vous vous souviendrez qu'en septembre ou octobre 1990, je crois, le gouvernement a annoncé qu'il avait remplacé la Prison des femmes par cinq centres régionaux pour les femmes condamnées par la justice fédérale, ce qui était une excellente nouvelle. Le Programme avait auparavant permis de financer une contestation de la discrimination systémique dont faisaient l'objet les femmes détenues dans la seule prison fédérale pour femmes à Kingston.

En juillet 1991—je ne me souviens plus de la date exacte—un tribunal de la Saskatchewan a estimé que, si l'on obligeait une femme autochtone condamnée pour meurtre au deuxième degré à purger une partie de sa peine à Kingston, on violerait ses droits à l'égalité et à la sécurité. Cette décision est survenue, je crois, après l'annonce de la fermeture de la prison pour femmes. Le gouvernement avait énoncé une politique pour répondre aux problèmes de la prison pour femmes de Kingston; pourtant la décision portant qu'on violerait les droits à l'égalité d'une femme autochtone si on l'incarcérait à Kingston, a été portée en appel par le gouvernement.

Dans un autre cas, la Cour fédérale du Canada a jugé que le refus d'accorder un droit de visite de la famille à un prisonnier gai constituait une violation de l'article 15 de la Charte. Le gouvernement là encore a fait appel, alors même qu'il avait été explicitement dit que la position du Procureur général du Canada était que l'orientation sexuelle était un motif interdit de discrimination en vertu de l'article 15 de la Charte.

Le gouvernement a aussi fait appel d'une décision favorable de la Cour fédérale du Canada dans l'affaire de Shalom Schacter, qui contestait le refus d'accorder des prestations parentales d'assurance-chômage à des parents naturels. Une fois de plus, le gouvernement a fait appel.

Le vice-président (M. Young): Merci beaucoup. Nous vous remercions vraiment d'avoir accepté notre invitation dans un délai si court. C'est très aimable à vous.

La séance est levée.

APPENDIX "HUDI-14" / APPENDICE «HUDI-14»

COURT
CHALLENGES
PROGRAM

Pièce 902
251 ouest, avenue Laurier
Ottawa (Ontario) K1P 5J6
Tel.: (613) 564-6707
Télécopieur: (613) 564-9554

Room 902
251 Laurier Avenue West
Ottawa, Ontario K1P 5J6
Tel.: (613) 564-6707
Fax: (613) 564-9554

PROGRAMME DE
CONTESTATION
JUDICIAIRE

COURT CHALLENGES PROGRAMNATIONAL AND PROVINCIAL GROUPS FUNDED BY THE PROGRAMPROGRAMME DE CONTESTATION JUDICIAIREGROUPES NATIONAUX ET PROVINCIAUX AYANT REÇU UNE AIDE FINANCIÈRE

COURT CHALLENGES PROGRAMNATIONAL GROUPS FUNDED BY THE PROGRAM

Advocacy Resource Centre for the Handicapped
Assembly of First Nations
Black United Front
Canadian Council of Churches
Canadian Council for Refugees
Canadian Diabetes Association
Canadian Disability Rights Council
Canadian Ethnocultural Council
Canadian Foundation for Youth
Canadian Prisoners' Rights Network
Canadian Rights & Liberties Federation
Charter Committee on Poverty Issues
Coalition of Provincial Organizations of the Handicapped
Energy Probe
Equality for Gays and Lesbians Everywhere
Federal Superannuates' National Association
Human Rights Institute
League for Human Rights B'Nai Brith Canada
Metis National Council
Minority Advocacy Rights Council
Native Brotherhood
Native Council of Canada

Native Women's Association of Canada

Organization of Spouses of Military Members

Pauktuutit

Prisoners' Rights Group

Réseau national action éducation femme

Single and Divorced Speak Out

Women's Legal Action and Education Fund

Victims of Violence

COURT CHALLENGES PROGRAMPROVINCIAL GROUPS FUNDED BY THE PROGRAM

Association coopérative d'économie familiale du Centre de Montréal

Association multi-ethnique des personnes handicapées du Québec

Black Inmates and Friends Assembly

Citizen Advocacy (Halifax)

Citizens Concerned for the Rights of Prisoners

Community Legal Services

Edmonton Social Planning Council

Federation of Newfoundland Indians

Fédération nationale des associations de consommateurs du Québec

Front commun des personnes assistées sociales du Québec

Hotels, Clubs, Restaurants, Taverns, Local 261

La Ligue des droits et libertés

Mouvement action chômage

Native Council of Canada (Alberta)

New Status Indian Association

Office des droits des détenu-e-s

Parent-Student Association of Preston

Parkdale Community Legal Services

Public Interest Advocacy Centre

Société Québécoise de solidarité internationale

Vancouver Community Legal Assistance Society

PROGRAMME DE CONTESTATION JUDICIAIREGROUPES NATIONAUX ET PROVINCIAUX AYANT REÇU UNE AIDE FINANCIÈRE

Conseil de la vie française en Amérique

Fédération des francophones hors Québec/Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada

Commission nationale des parents francophones

Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises

Association des parents francophones de Yellowknife

Fédération des franco-colombiens

Association des parents du Programme cadre de français (Colombie-Britannique)

Association Georges-et-Julia Bugnet (Alberta)

Association canadienne-française de l'Alberta

Fédération des parents francophones de l'Alberta

Association culturelle franco-canadienne de la Saskatchewan

Commission des écoles fransaskoises/Association provinciale des parents fransaskois

Association des parents de l'École Monseigneur-de-Laval de Régina

Conseil de parents de l'École Beau-Soleil de Gravelbourg

Fédération provinciale des Comités de parents (Manitoba)

Société franco-manitobaine

Comité d'action des parents de l'École Monseigneur-de-Laval de Hamilton

Association française des Conseils scolaires de l'Ontario

Association canadienne-française de l'Ontario

Association multiculturelle francophone de l'Ontario

Association des parents et enseignants de l'École Le Trillium (Ontario)

Alliance des Professeurs de Montréal

Québec Federation of Home and School Associations

Alliance Québec

Québec Association of Protestant School Boards

Société des Acadiennes et Acadiens du Nouveau-Brunswick

Association des juristes d'expression française du Nouveau-Brunswick

Comité de parents pour une éducation française à Summerside

Société Saint-Thomas-d'Aquin (Île-du-Prince-Édouard)

Comité pour une éducation française au Cap-Breton

Association des parents acadiens (Nouvelle-Écosse)

Fédération des francophones de Terre-Neuve et du Labrador

APPENDIX "HUDI-15" / APPENDICE «HUDI-15»

LETTERS SUPPORTING
THE
COURT CHALLENGES PROGRAM

LETTRES D'APPUI
AU
PROGRAMME DE CONTESTATION JUDICIAIRE

The following is a list of letters of support to the Court Challenges Program for which a copy has been received by us as of April 1, 1992. If we have not received a copy of your letters, please send us one and they will be added to our list. Although they are all important, we are sending you the ones which appear to be of particular interest (marked with an asterisk).

Voici une liste de lettres d'appui au Programme de contestation judiciaire. Ce sont celles dont nous avons reçu copie au 1 avril 1992. Si nous n'avons pas reçu copie des vôtres, faites-nous-les parvenir pour que nous les ajoutions à notre liste. Nous vous aurons fait parvenir un exemplaire de celles marquées d'un astérisque.

ACFC (Association culturelle franco-canadienne de la Saskatchewan):
au: premier ministre Mulroney (copies à G. Weiner; R. de Cotret; J.-R. Gauthier; L. Nystrom).

Action Travail des Femmes:
au: Premier ministre Mulroney (copies à G. Weiner; K. Campbell; D. Mazankowski; B. Halliday; G. Chartrand; 4 journaux de Montréal)

AFN/NIB (Assembly of First Nations/ National Indian Brotherhood):
to: Prime Minister Mulroney (copy to K. Campbell)

AJEFO (Association des juristes d'expression française de l'Ontario):
à: Lise Laramée, greffier du Comité permanent sur les droits de la personne et condition des personnes handicapées.

Alberta LEAF:
to: the Hon. K. Campbell (copies to B. Mulroney; G. Weiner; D. Mazankowski; Dr. Halliday)

APFY (Association des parents francophones de Yellowknife):
à: M. Weiner; M. de Cotret; Mme Campbell.

Assemblée départementale du Département des Sciences juridiques de l'Université du Québec:
à: M. Mulroney, premier ministre;
Mme Campbell, ministre de la justice;
M. Weiner, ministre du multiculturalisme et de la Citoyenneté;
M. Mazankowski, ministre des finances.

BCCLA (British Columbia Civil Liberties Association):
to: the Hon. Kim Campbell.

Berry, V.:to: Prime Minister Mulroney

BLITS (Bureau local d'intervention traitant du Sida):
à: l'hon. G. Weiner (copies à B. Mulroney; K. Campbell;
M. Tremblay)

Bloos, M.R. (Beresh, Depoe, Cunnigham):
to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner;
Mr. J. Chrétien; Ms. A. McLaughlin;
Mr. W. Thorsell, Editor, Globe & Mail.

Braën, André (Doyen, droit civil, Univ. d'Ottawa):
à: l'hon. de Cotret, Secrétaire d'État.

Brodsky, G.: to: the Hon. K. Campbell.

Cairns Way, R.:to: the Hon. G. Weiner (copies to K. Campbell; R.
de Cotret)

Canadian Rights and Liberties Federation:
to: the Hon. G. Weiner (copies to D. Mazankowski; B.
Mulroney; K. Campbell); (...)

CCC (Canadian Council of Churches):
to: the Hon. D. Mazankowski (copies to K. Campbell and
to G. Weiner).

CLAS (VANCOUVER): to: the Court Challenges Program.

CLGRO (Coalition for Lesbian and Gay Rights in Ontario):
to: the Hon. G. Weiner

Cohen, M.: to: the Hon. K. Campbell;
R. de Cotret; G. Weiner

Commonwealth Secretariat:
to: the Hon. G. Weiner

Cousineau, Marc (Doyen associé, Common Law, Univ. d'Ottawa):
à: l'hon. Campbell.

Currie, R.: to: Prime Minister Mulroney;
K. Campbell; B. Bouchard; G. Weiner; R. de
Cotret; J. Clark.

Dalhousie Legal Aid Service:

to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell and Weiner;
Dr. Halliday.

Edmonton Working Women:

to: the Hon. D. Mazankowski (copies to R. Harvey; K. Campbell; B. Mulroney; G. Weiner.)

Edmonton Social Planning Council:

to: K. Campbell, Min. of Justice.

Egan, J.: to: Bob Skelly, M.P.

Ethnic Minorities Rights Dept., Y-Montreal:

to: the Hon. K. Campbell.

Faculty of Law, Univ. of Toronto (6 signatures, including the Dean's):

to: Dr. Bruce Halliday, Chair, Standing Committee on Human Rights and Status of Disabled Persons (copies to K. Campbell and to G. Weiner).

FAPFO (Fédération des associations de parents francophones de l'Ontario). au: min. Weiner (copies à R. de Cotret; K. Campbell).

FCAJEF (Fédération canadienne des associations de juristes d'expression française):

à: l'hon. G. Weiner.

FCFA (Fédération des communautés francophones et acadiennes du Canada): à: l'hon. G. Weiner.

Fédération des francophones de Terre-Neuve et du Labrador:

au: premier ministre Mulroney (copies à D. Mazankowski, R. de Cotret; K. Campbell; G. Loiselle, G. Weiner, ...)

Fédération Franco-TéNOise:

à: l'hon. de Cotret (copies à B. Mulroney; D. Mazankowski; K. Campbell; G. Loiselle).

FFC (Fédération des Franco-Colombiens):

au: premier ministre Mulroney (copies aux ministres Mazankowski, de Cotret, Campbell, Loiselle, Weiner).

FNACQ (Fédération nationale des associations de consommateurs du Québec):

au: Dr. Halliday (copies à G. Weiner; K. Campbell; B. Mulroney; C. Axworthy; D. Black; M. Clancy; S. Finestone; J. Chrétien).

Haig, G.: to: the Hon. G. Weiner.

Hoyano, L.C.H. (Cook, Duke, Cox):

to: the Ministers Campbell, Mazankowski, Weiner, Siddon and to Prime Minister Mulroney; the Standing Committee on Aboriginal Affairs; the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons.

Human Rights Institute of Canada:

to: the Court Challenges Program; G. Weiner; Lise Laramée; Dr. Halliday.

Hundal, P. (McCandless & Company):

to: the Hon. G. Weiner (copies to Mssrs Mulroney and Mazankowski, to Ms. Campbell).

Injured Workers' Consultants:

to: Minister K. Campbell.

Jackman, M.: to: the Hon. G. Weiner

Jackman, M. (Fac. of Law, Univ. of Ottawa):

to: the Hon. G. Weiner; K. Campbell; Dr. Halliday; D. Mazankowski; B. Mulroney)

Johnston, D.: to: Dr. Halliday

Jourdain, G. (Deniset, Jourdain & Boily):

au: député R. Duhamel.

LEAF (Women's Legal Education and Action Fund):

to: Prime Minister Mulroney (copies to the Ministers Campbell; Weiner; Mazankowski; Clark; Collins; McDougall; and to K. Stanley and to G. Simms)

Leginsky, V.P. (Philp & Leginsky):

to: Dr. Halliday.

Lynk, M.. (Lynk, Engelmann & Gottheil):

to: the Hon. G. Weiner (copy to Dr. Halliday)

MacAdam, P.: to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner;
Dr. Halliday.

MacPherson, J.C. (Dean, Osgoode Hall):
to: the Hon. G. Weiner (copy to K. Campbell).

Manitoba Association for Rights and Liberties:
to: "the appropriate federal authorities"

Manitoba Association for Rights and Liberties:
to: Prime Minister Mulroney.

Marshall, M.A.:
to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner; Siddon;
Dr. Halliday; R. Skelly.

McRae, D.M. (Dean, Common Law, Univ. of Ottawa):
to: the Hon. G. Weiner (copy to K. Campbell).

MEDIAWATCH (National Watch on Images of Women in the Media
Inc./Évaluation Nationale des Images des Femmes dans les Médias
Inc.) to: the Court Challenges Program.

METRAC (Metro Action Committee on Public Violence Against Women and
Children): to the Hon. Kim Campbell.

Metro Tenants Legal Services:
to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner;
Dr. Halliday.

NAPO (National Anti-Poverty Organization):
to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Weiner; Mazankowski; Campbell;
Dr. Halliday.

NAWL (National Association of Women and the Law):
to: Dr. Halliday

NCC (Native Council of Canada):
to: the Hon. K. Campbell (copies to B. Mulroney; J.
Clark; J. Chrétien; A. MacLaughlin; B. Black)

Ntumy, M.A.: to: the Hon. K. Campbell.

NWAC (Native Women's Association of Canada):

to: the Hon. K. Campbell (copy to G. Weiner);
Lise Laramée (Clerk, Standing Committee);
the Hon. G. Weiner.

O'Connor, F.J.:

to: the Hon. K. Campbell (copy to G. Weiner)

Parents FLAG (Parents and Friends of Lesbians and Gays):

to: S. Robinson, M.P. (copies to G. Weiner; B. Mulroney;
J. Chrétien; A. McLaughlin)

Parkdale Community Legal Services Inc.:

to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner;
Dr. Halliday.

PAUKTUUTIT (Inuit Women's Association)

to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner;
Dr. Halliday.

Penner, R. (Dean, Fac. of Law, Univ. of Manitoba):

to: the Hon. G. Weiner (copy to K. Campbell).

Penner, R. (Dean, Fac. of Law, Univ. of Manitoba):

to: the Hon. G. Weiner (copy to K. Campbell).

Rodgers, S.: to: Prime Minister Mulroney;

D. Mazankowski; Dr. Halliday; G. Weiner; R. de
Cotret; K. Campbell

Rose, J.: to: the Hon. K. Campbell (copies to A. McLaughlin; J.
Chrétien; CCP; NACSW; B. Mulroney; D. Mazankowski;
Dr. Halliday.

Rowe, M. (Gowling, Strathy & Henderson):

to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner;
Dr. Halliday.

Rural Dignity of Canada:

to: Dr. Halliday.

Sanders, D.: to: Prof. B. Black (Human Rights Center, U. of
Ottawa)

Single and Divorced Speak Out:

to: "all those listed in your recent letter re
abolishment of the CCP".

Smith, L. (Dean, Fac. of Law, Univ. of B.C.):
to: the Hon. G. Weiner.

SPEF (Société des parents pour l'éducation francophone):
à: l'hon. G. Weiner (copies à K. Campbell, R. de
Cotret).

St. Lewis, J.: to: the Hon. K. Campbell

Sullivan, R.: to: the Hon. G. Weiner (copy to K. Campbell)

VanDuzer, J.A.: to: the Hon. R. de Cotret;
G. Weiner; K. Campbell

White, T.:
to: the Hon. K. Campbell (copies to Mssrs Weiner;
Mulroney; Mazankowski; Halliday).

Wildman, A.: to: Prime Minister Mulroney;
the Ministers Campbell; Mazankowski; Weiner;
Dr. Halliday.

Wilson, Bertha (Former Judge, Supreme Court of Canada):
to the Hon. Kim Campbell.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Court Challenges Program:

Andrée Côté, Director;

Mary Hurley, Legal Analyst;

Luc Martin, Legal Analyst.

TÉMOINS

Du Programme de contestation judiciaire:

Andrée Côté, directrice;

Mary Hurley, analyste juridique;

Luc Martin, analyste juridique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 18

Tuesday, April 21, 1992
Vancouver, British Columbia

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 18

Le mardi 21 avril 1992
Vancouver (Colombie-Britannique)

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the Economic Integration of Disabled Persons

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude
concernant l'intégration économique des personnes
handicapées

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Members

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Membres

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 21, 1992

(32)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 1:00 o'clock p.m. this day, in Rooms 11 and 12 of the Vancouver Trade and Convention Centre, Vancouver, British Columbia, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

Acting Member present: Alan Redway for Terry Clifford.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: William Young, Research Officer.

Witnesses: Delegates from Disabled Peoples' International: Henry Enns, Executive Director; Irene Feika, Information Officer; Rachel Hurst (England); Kalle Konkkola (Finland); Diane Radtke (Germany); Yutaka Takamine (Japan); Mirka Litomiska (Czechoslovakia); Mary O'Hagen (Australia); Yuri Novikov (Byelorussia); Emmanuel Hosein (Trinidad); Sami Herzala (Jordan); Maaka Tibble (New Zealand); Joshua Malinga (Zimbabwe). *Delegates from Canadian Association for Community Living:* Diane Richler, Executive Vice-President; David Towell (England); Eloisa de Lorenzo (Uruguay); Gilberto Lazo (Mexico); Jose de Jesus (Mexico); Diamond R. Daniel (Malaya).

In accordance with its mandate under Standing Order 08(3)(b), the Committee resumed consideration of the Economic Integration of Disabled Persons. (See *Minutes of Proceedings and Evidence*, dated June 13, 1991, Issue No. 2).

Henry Enns, Diane Richler and Irene Feika made statements.

Eloise de Lorenzo, Gilberto Lazo, Jose de Jesus, Yutaka Takamine and Mirka Litomiska made statements and answered questions.

At 3:08 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 3:20 o'clock p.m., the sitting resumed.

Diamond R. Daniel and Mary O'Hagen made statements and answered questions.

Henry Enns and Diane Richler made statements.

At 4:00 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:08 o'clock p.m., the sitting resumed.

Yuri Novikov, Emmanuel Hosein, Sami Herzala and Joshua Malinga made statements and answered questions.

On motion of Neil Young, it was agreed,—That the document entitled *Brief to the Parliamentary Committee on Human Rights and disabled people* by Henry Enns presented by Henry Enns be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (See Appendix "HUDI-16").

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 21 AVRIL 1992

(32)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 13 heures, dans les salles 11 et 12 du Centre du commerce et des congrès de Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Membre suppléant présent: Alan Redway remplace Terry Clifford.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: William Young, attaché de recherche.

Témoins: Délégués de Disabled Peoples' International: Henry Enns, directeur exécutif; Irene Feika, agent d'information; Rachel Hurst (Angleterre); Kalle Konkkola (Finlande); Diane Radtke (Allemagne); Yutaka Takamine (Japon); Mirka Litomiska (Tchécoslovaquie); Mary O'Hagen (Australie); Yuri Novikov (Biélorussie); Emmanuel Hosein (Trinité); Sami Herzala (Jordanie); Maaka Tibble (Nouvelle Zélande); Joshua Malinga (Zimbabwe). *Délégués de l'Association canadienne pour l'intégration communautaire:* Diane Richler, vice-présidente; David Towell (Angleterre); Eloisa de Lorenzo (Uruguay); Gilberto Lazo (Mexique); Jose de Jesus (Mexique); Diamond R. Daniel (Malaisie).

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité reprend l'étude de l'intégration économique des personnes handicapées (voir les *Procès-verbaux et témoignages* du 13 juin 1991, fascicule n° 2).

Henry Enns, Diane Richler et Irene Feika font des exposés.

Eloise de Lorenzo, Gilberto Lazo, Jose de Jesus, Yutaka Takamine et Mirka Litomiska, font des exposés et répondent aux questions.

À 15 h 08, la séance est suspendue.

À 15 h 20, la séance reprend.

Diamond R. Daniel et Mary O'Hagen font des exposés et répondent aux questions.

Henry Enns et Diane Richler font des exposés.

À 16 heures, la séance est suspendue.

À 16 h 08, la séance reprend.

Yuri Novikov, Emmanuel Hosein, Sami Herzala et Joshua Malinga font des exposés et répondent aux questions.

Sur motion de Neil Young, il est convenu,—Que le document intitulé *Mémoire au Comité parlementaire des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées*, présenté par Henry Enns, figure en annexe aux Procès-verbaux et témoignages de ce jour (voir Appendice «HUDI-16»).

At 5:17 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 17 h 17, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, April 21, 1992

• 1300

The Chairman: Order. We are meeting today pursuant to Standing Order 108.(3)(b) to consider the economic integration of disabled persons. By way of introduction, I want to say how pleased the standing committee is to be here in Vancouver at this Conference Centre. The committee is most grateful to the organizers of Independence '92 for allowing us to participate by holding hearings here today and tomorrow during the course of the conference.

We are particularly happy today to be able to welcome to our meeting as witnesses representatives and delegates from Disabled Peoples' International, together with representatives from the Canadian Association for Community Living. We are very grateful to Henry Enns and Diane Richler for helping us as a committee put together our various witnesses from around the world. We are pleased various people have been able to come here a day or so in advance to participate in this event for our committee.

We have been studying the issue of integration of disabled persons for some months now, and we are looking forward to having input from those of you who are here as witnesses from outside Canada, because we are continually striving to find new and better ideas to help Canadians who are disabled. We are sure we will have some fresh ideas coming to us in the course of the next day or two from other parts of the world.

Today's session is divided into four parts—four panels, basically. The first one is on Europe. The second is people from eastern Europe, the Middle East, and Russia. The third is on Asia and the Pacific and other areas. Finally, the fourth is on developing countries. The chair has taken the prerogative of adding a very capable person from New Zealand to the fourth one. Mr. Maaka Tibble.

I want to acknowledge again the fact that Henry Enns, Irene Feika, and Diane Richler have all worked hard to identify appropriate people for us today. I think it would be more effective and more in keeping if I asked Henry and Diane to introduce the people they have with them as witnesses and invite them to participate in the hearings.

Henry, would you like to take over on our behalf now and introduce your colleagues.

Mr. Henry Enns (Disabled Peoples' International): Thank you, Bruce.

For me, it is a real privilege to be here and to have an opportunity to talk about some international issues, and also, we hope, for you as a committee to hear both what is happening in some of the other countries and the reflections on what Canada's role can be and should be, and we hope will be in the future, concerning disabled people.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 21 avril 1992

Le président: La séance est ouverte. Le comité est convoqué aujourd'hui, conformément à l'article 108.(3)(b) du Règlement pour se pencher sur l'intégration économique des personnes handicapées. Permettez-moi, en guise d'introduction, de dire le plaisir qu'éprouve le comité permanent à se trouver ici, à Vancouver, au Centre des conférences. Le comité est extrêmement reconnaissant aux organisateurs d'Indépendance 92 de lui avoir permis d'organiser ses séances ici, aujourd'hui et demain, en marge de la conférence.

Nous sommes particulièrement heureux d'accueillir à titre de témoins des représentants et des délégués de l'Organisation internationale des personnes handicapées ainsi que des représentants de l'Association canadienne pour l'intégration communautaire. Nous sommes extrêmement reconnaissants à Henry Enns et à Diane Richler d'avoir aidé le comité à réunir tous ces témoins en provenance de diverses parties du monde. C'est une chance que certains participants aient pu arriver à Vancouver avec un jour ou deux d'avance afin de pouvoir prendre part à nos travaux.

Nous nous penchons sur l'intégration des personnes handicapées depuis plusieurs mois déjà et nous attendons, avec intérêt, ce que pourront nous dire les témoins venus d'autres pays. En effet, nous sommes constamment à la recherche de nouvelles et de meilleures idées pour aider les Canadiens handicapés. C'est dire l'importance que nous attachons aux idées nouvelles dont vous pourrez faire bénéficier le comité dans le cadre de ses travaux.

La séance d'aujourd'hui sera divisée en quatre parties—quatre sections, si vous voulez. La première sera consacrée à l'Europe. La deuxième aux témoins provenant d'Europe de l'Est, du Moyen-Orient et de Russie. La troisième sera consacrée à l'Asie, aux pays du Pacifique et à diverses autres régions et, enfin, la quatrième sera consacrée aux pays en développement. La présidence a également décidé d'accueillir, dans le cadre de la quatrième section, un spécialiste reconnu, qui nous vient de Nouvelle-Zélande, M. Maaka Tibble.

Je rends hommage aux efforts de Henry Enns, d'Irene Feika et de Diane Richler, à qui l'on doit la possibilité de pouvoir accueillir, aujourd'hui, autant de témoins intéressants. Il serait bon, je crois, de demander maintenant à Henry et à Diane de nous présenter les personnes que nous allons accueillir à titre de témoins et de les inviter à participer aux travaux du comité.

Henry, je vous cède la parole en vous demandant de bien vouloir nous présenter vos collègues.

M. Henry Enns (Organisation internationale des personnes handicapées): Merci, Bruce.

Je suis heureux d'avoir cette occasion d'aborder, devant vous, certains aspects internationaux de ce dossier important. Cela va nous donner l'occasion d'évoquer la situation dans d'autres pays et de réfléchir au rôle que pourra jouer le Canada, au rôle qui lui revient dans tout cela.

[Text]

• 1305

That doesn't say Canada hasn't done anything. In fact, I think Canada has done a lot. But there are always opportunities for improvement. From that perspective, I was very pleased when I was asked if I could try to put a group of people together who could provide some input on these issues.

As you know, it has been a very short period to put all this together. Some people we had hoped would be here were not able to make it because their flights had already been booked and they are arriving only tomorrow. A few others we were not able to make contact with. Nevertheless, I think you have a very capable and very knowledgeable group of people here this afternoon.

I have told them all very frankly, as I am sure Diane and Irene, the people who will be co-chairing with me, have, they should not hesitate to ask even embarrassing questions. We always speak about things in our organization that some other people may think are embarrassing but sometimes really help to enlighten the truth.

As I said, I was very pleased to have the opportunity to play a little part in organizing it. I am also pleased Diane is here, and Irene Feika, who will be co-chairing with me.

With that introduction, I would like to ask Diane or Irene if they would like to make some comments. Then we would like to introduce our international guests.

Ms Diane Richler (Disabled Peoples' International): Thank you, Henry; and I thank the chair and the other members of the committee.

It really is a wonderful opportunity for us to be here today, not only for the limited group who are able to be in the room but especially because of the comment you made about the proceedings. I think it is quite unusual that proceedings of a committee become as widely read as the proceedings of the meetings of this committee are. In fact, although Independence '92 is going to cover a wide range of issues, they are not going to be documented and consolidated in one place. So I think it will be very helpful to many of us to have these proceedings on the record and to be able to share them with our organizations both in Canada and around the world as a summary of the issues that are being raised by people who have a disability and their families and friends around the world and to put that in the context of the way we are defining issues here in Canada and the role Canada can play on the global scene.

One of the things that came very clear to me as soon as I arrived in Vancouver was the impact the Government of Canada has on issues facing people around the world who have a disability. There are many people who turn to our high commissions and embassies for support and who do not have any contact with other organizations. In fact, the Government of Canada is already playing a major role by supporting organizations around the world through the information and material assistance it provides.

[Translation]

Ce n'est pas dire que le Canada n'ait pas déjà cherché à améliorer la situation des personnes handicapées. En fait, il a déjà fait beaucoup à cet égard, mais on peut toujours faire mieux. C'est pourquoi j'étais tout à fait disposé à réunir un groupe de personnes susceptibles de contribuer au débat.

Vous savez sans doute que le temps nous a été compté, et certaines des personnes que nous espérions voir témoigner n'arriveront que demain, car leur place avait été réservée sur d'autres vols. Il y en a aussi certains que nous n'avons pas pu contacter. À ces quelques exceptions près, nous avons tout de même été en mesure de réunir, pour cet après-midi, un groupe de personnes avisées et compétentes.

Je leur ai dit sans détour, et cela leur a sans doute été confirmé par Diane et par Irene, qui vont assurer avec moi la présidence de la réunion, qu'il ne faut pas qu'ils craignent de poser des questions qui pourraient paraître embarrassantes. Au sein de notre organisation, nous évoquons souvent des questions qui pourraient paraître embarrassantes aux yeux de certains, mais qui vont parfois nous permettre de cerner de plus près la vérité.

Je suis heureux d'avoir eu cette occasion de participer à l'organisation de cette réunion, tout comme je suis heureux d'assurer, avec Diane et Irene, la présidence.

Je vais maintenant leur passer la parole en attendant qu'on vous présente nos invités étrangers.

Mme Diane Richler (Organisation internationale des personnes handicapées): Merci, Henry. Je tiens également à remercier la présidence ainsi que les autres membres du comité.

Nous apprécions hautement l'occasion qui nous est donnée, à certains d'entre nous, d'assister aux débats du comité, notamment à cause de la nature de vos délibérations. Il est en effet tout à fait inhabituel que les délibérations d'un comité aient une aussi large audience. La conférence Indépendance 92 va se pencher sur un grand nombre de questions, mais il ne sera pas possible de publier un procès-verbal intégral de ce qui s'y dira. C'est pourquoi il me paraît bon de participer, comme nous le faisons aujourd'hui, à une séance où tout ce qui est dit est consigné au procès-verbal. Cela va permettre de diffuser auprès de nos diverses organisations, au Canada et à l'étranger, ce qui est, en quelque sorte, un résumé des questions soulevées par des personnes handicapées, par leurs familles et leurs amis de divers pays. Cela permettra de mieux situer la manière dont ces questions sont abordées ici au Canada et de mieux faire connaître le rôle que le Canada pourra jouer sur le plan international.

Dès mon arrivée à Vancouver, j'ai remarqué l'influence que l'action du gouvernement du Canada peut avoir sur la situation des personnes handicapées dans le monde. Nombreux sont ceux qui ont recours à nos hauts commissariats ou à nos ambassades de préférence à diverses organisations. Le gouvernement du Canada joue déjà un rôle important en fournissant à diverses organisations non seulement d'utiles informations, mais également une aide matérielle.

[Texte]

In addition, meetings such as Independence allow those of us who are active in the voluntary sector to form one-to-one relationships with people from around the world. We hope that will be another benefit and can add to the bilateral kinds of support that are going on already, where it is either government to government or government to organization in those countries, and the voluntary sector can play more of a role in helping to provide information and expertise. So certainly we are hoping one of the things we will find out today is what the issues are that people from around the world are turning to Canada for and how we can be more helpful in what we provide.

One other note of thanks I would like to express to the chair and to the committee is the recognition that while most of the people who will be presenting here today—and in fact we hope most of the people who will be at Independence 92—will be individuals who themselves live with a disability, we also have some people, including those who have an intellectual impairment, who may not be here today speaking on their own behalf but have family members, parents, sisters, and brothers who are here representing them, and we appreciate the recognition that they sometimes benefit from having advocates stand in when they're unable to be present and when their voice cannot be heard.

• 1310

Ms Irene Feika (Disabled Peoples' International): It's wonderful to be here again and to see so many faces I recognize, and some that are new.

I think it is very important to state that Canada has definitely played a very significant role in the lives of disabled people, certainly with Disabled Peoples' International and some of the countries we have been able to work with, because of Canadian government support. As is always the case when there are many important issues that need to be dealt with and concerns and solutions that need to be looked at, the resources often are slim, and there should be more of them. One of the realities we often face just in getting people from DPI together is that cost is not the only factor. Often resources such as attendant care become an issue too.

Some of the witnesses who will be coming before you today and who have worked both with Disabled Peoples' International and COPOH, the Canadian organization, will be able to tell you some of the good things that have happened. It hasn't only been Canadians helping other countries, it has been a time of countries sharing with Canada as well. There are many things we as Canadians have learned from other developed countries but also from developing countries. Something that must never be lost is the fact that we learn from each other.

This morning I had the privilege of speaking to the Federation on Aging. I said to them as I looked around the room—and it's very true, when I look at all the people from DPI as well—that there are skills, strengths, and knowledge

[Traduction]

Les conférences telles que Indépendance 92 permettent à ceux d'entre nous qui oeuvrent au sein du secteur bénévole de former des contacts utiles avec ceux qui, dans d'autres pays, s'occupent des mêmes questions. Cela représente, à nos yeux, un avantage supplémentaire susceptible de renforcer les aides bilatérales qui existent déjà, parfois entre gouvernements, parfois entre un gouvernement et une organisation. Le secteur bénévole peut, je crois, jouer un rôle encore plus actif sur le plan des connaissances et de l'information. Nous espérons mieux saisir, aujourd'hui, les domaines pour lesquels les organisations des divers pays s'adressent au Canada et préciser davantage en quoi nous pouvons être utiles.

Je tiens enfin à remercier la présidence ainsi que les autres membres du comité et rappeler que si la plupart des personnes intervenant ici aujourd'hui—ainsi, j'espère, que la plupart des personnes participant à Indépendance 92—ont une expérience personnelle de ce que c'est que de vivre avec un handicap, il y en a aussi, y compris des personnes atteintes d'une déficience intellectuelle, qui seront représentées par un membre de la famille, un parent, un frère, une soeur, qui nous parleront en leur nom. Il est bon, je crois, que ces personnes puissent, elles aussi, être entendues, même si elles ne sont pas en mesure d'intervenir personnellement.

Mme Irene Feika (Organisation internationale des personnes handicapées): C'est avec plaisir que je me retrouve ici. Parmi vous, il y en a certains que je reconnais et d'autres que j'espère avoir l'occasion de rencontrer.

Il faut dire, en effet, que le Canada a joué un rôle très important vis-à-vis des personnes handicapées, et cela est particulièrement vrai de l'Organisation internationale des personnes handicapées et du travail que nous a permis d'accomplir dans certains pays l'appui consenti par le gouvernement canadien. Les problèmes sont nombreux, les ressources sont rares et les solutions restent souvent à trouver. L'une d'entre elles consisterait, sans doute, à accroître les moyens consacrés à ce domaine, mais l'argent ne suffit pas. En effet, souvent, lorsqu'il s'agit de réunir des représentants des pays, ce qui manque, c'est également l'assurance que les soins nécessaires seront disponibles.

Certains des témoins que vous allez entendre aujourd'hui, des gens qui ont oeuvré aussi bien au sein de l'Organisation internationale des personnes handicapées que de la COPOH, l'organisation canadienne, vous parleront sans doute des succès que nous avons remportés. La coopération est effectivement quelque chose de bilatéral, et s'il est vrai que le Canada appuie les efforts engagés dans certains pays, d'autres pays partagent avec le Canada leurs connaissances et le fruit de leurs expériences. Le Canada a beaucoup appris aussi bien de certains pays développés que de certains pays en développement. L'apprentissage doit être frappé du sceau de la réciprocité.

Ce matin, j'ai eu l'occasion de m'adresser à la Federation on Aging. Scrutant l'assistance, j'ai dit aux participants—et cela est également vrai des gens de l'OIPH—qu'il y a là une somme d'aptitudes, d'énergies et de connaissances qui

[Text]

here that can make an overwhelming force when we join together. One of the greatest things that happen within DPI is that in spite of our differences—the different cultures, the different countries, the different religions—we are able to overcome that and work together, because of the commonality of our disabilities. If we can bring you some of the ideas and some of the solutions we have found, so that some of our member countries today can let you know what has been accomplished, this day will be more than worthwhile.

The Chairman: Just before you proceed with your witnesses, I overlooked something I would like to correct now, and that is to mention for the benefit of our witnesses and those who are attending this meeting that we have here today five of the regular members of our standing committee. In addition to those, we have the Hon. Alan Redway with us, whom we want to welcome as an added member to this committee as a replacement for one of the others. He happens to be the current chairman of a special committee on employment equity here in Canada. As some of you know, our Employment Equity Act is directed at four target groups, one of which is the disabled community.

We welcome you to the committee, Alan, and appreciate the contribution you will make because of your other interest.

In addition, our researcher, Dr. Bill Young, is also the researcher for the employment equity committee. He has a double interest in both these activities.

Henry, do you want to lead off, then?

Mr. Enns: It was our understanding that as a committee you were interested in asking questions of our witnesses, so what Diane and I would like to do for the first panel is give you a bit of background on each of the witnesses, so you will know some of the things they've been involved in. Then maybe you could ask them questions. I am sure any one of them could speak at great length on these issues, but this would give you an opportunity to ask the questions you want.

I would like to start off by introducing Kalle Konkola. Kalle has been involved in many things. He has been a member of the Green Party in Finland. He has been a Member of Parliament. He's also the chair of the DPI European region. He has had extensive work experience internationally with UN experts' meetings. He has represented Finland in too many meetings at the UN for me to count. He has done a lot of work in Africa, funded through the Finnish aid agency, and has provided considerable consultation to them. So Kalle has a wide background in addition to having developed the independent living movement in Finland.

• 1315

The next person on my list is Dinah Radtke. Dinah comes from Germany. One of the reasons why I suggested Dinah is that they have just started a grassroots movement in Germany and she has been very involved in developing the

[Translation]

constitue une véritable force. Malgré la différence de nos cultures, voire de nos religions, nous sommes parvenus à nous entendre sur une action commune, unis par nos handicaps. Nous tenons donc à partager avec vous les idées que nous avons dégagées et certaines des solutions qui nous sont apparues.

Le président: Avant de passer aux témoins, il me faut corriger un oubli et rappeler que le comité permanent est aujourd'hui constitué de cinq de ses membres habituels, auxquels s'ajoute l'honorable Alan Redway, que nous accueillons en remplacement d'un de nos membres absents. Il est actuellement président du comité spécial sur l'équité en matière d'emploi. Certains d'entre vous savent déjà que la Loi sur l'équité en matière d'emploi a été édictée à l'intention de quatre clientèles précises, dont les personnes handicapées.

Alan, je vous souhaite donc la bienvenue. Nous sommes heureux de vous voir participer aux travaux du comité, étant donné l'intérêt particulier que vous portez à l'équité en matière d'emploi.

Notre attaché de recherche, M. Bill Young, est également attaché au comité sur l'équité en matière d'emploi. Il a donc cette double compétence dans deux domaines connexes.

Henry, voulez-vous prendre la parole?

M. Enns: Nous avons pensé que le comité entendait surtout poser des questions aux témoins, et c'est pourquoi, avec Diane, j'aimerais, dans le cadre du premier groupe, vous dire quelques mots sur chacun de nos témoins, afin que vous sachiez un peu à qui vous avez affaire. On pourrait peut-être ensuite passer aux questions. Chacun des témoins pourrait parler longtemps sur les divers aspects de la question, mais en procédant ainsi, vous pourrez les interroger sur les questions qui vous intéressent plus particulièrement.

Permettez-moi donc, en premier lieu, de vous présenter Kalle Konkola. Kalle est actif dans un grand nombre de domaines. Il a été membre du Parti vert en Finlande, député aussi, et également président, pour l'Europe, de l'OIPH. Il a acquis une grande expérience internationale et participé aux réunions des experts nommés par l'ONU. Il a ainsi représenté la Finlande à de très nombreuses conférences de l'ONU. Il a beaucoup travaillé en Afrique à des projets financés par l'organisme finlandais d'aide au développement pour le compte de qui il a fait beaucoup de consultations. Il a donc une expérience considérable dans ce domaine et il a aussi contribué, en Finlande, à la naissance du mouvement pour une vie indépendante.

Nous avons ensuite Dinah Radtke. Dinah vient d'Allemagne, et j'ai tenu à ce qu'elle soit présente aujourd'hui, car un mouvement de base vient de se constituer en Allemagne, et elle a multiplié les efforts en vue de

[Texte]

independent living movement there. But she would like to talk specifically, at least to some degree, about the difficulties of actually getting self-help movements started even in a country like Germany. She is a very interesting person who can provide that kind of a perspective.

Then there is Rachel Hurst. I think Rachel is familiar to many of you. She has been involved with the global project. She has been one of the leaders of the movement in Britain. Right now she heads up the disability awareness and action project, which is a very interesting project to do a public education campaign for, regarding the decade internationally. She has also represented Britain at various UN meetings and is on the world council of Disabled Peoples' International.

I could tell many, many more stories about Rachel, but I think that is sufficient.

Those are the people from DPI. I think Diane would like to introduce a person as well.

Ms Richler: The last person we have joining us on this panel is Dr. David Towell, who is with King's Fund College in London, England. David has done extensive work with CACL, first coming in as an outsider and helping to analyse the community-living movement in Canada in a broader global context. He also has spent considerable time—and this is the main reason we want to include him in this panel. As part of his work with the King's Fund, he has been involved extensively in consulting in Czechoslovakia, particularly with the Czech ministry of health, in designing new health services training programs and in working with families of children with disabilities to try to ensure their children have a fair shake in the new order being developed in that country.

I should mention that David's interest in supporting people who have a mental handicap came because he has a sister who has a mental handicap and lives in an institution. So he is involved in a professional capacity and on a voluntary basis as a family member.

The Chairman: Thank you very much, Diane.

Now, do any of our witnesses wish to open with a few comments? If not, I will go to the members of our committee.

Again, for the benefit of our witnesses from out of the country, this committee is relatively non-partisan. We do tend to recognize opposition members first and then government members after, although that can vary from time to time, but a unique thing about our committee is the relative non-partisanship. So I am happy to call upon the representative from Her Majesty's Official Opposition, Beth Phinney.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): Thank you, Mr. Chairman.

[Traduction]

développer le mouvement pour une vie indépendante. Cela dit, aujourd'hui, elle aimerait parler plus précisément des difficultés auxquelles, même dans un pays comme l'Allemagne, se heurtent actuellement les mouvements qui cherchent à renforcer l'autonomie individuelle. J'aime beaucoup sa manière d'aborder la question et j'ai hâte d'entendre ce qu'elle a à nous dire.

Nous entendrons ensuite Rachel Hurst. Beaucoup d'entre vous la connaissent déjà. Elle a, en effet, participé au projet planétaire. C'est une des responsables du mouvement en Grande-Bretagne. À l'heure actuelle, elle dirige le projet d'intervention et de sensibilisation face aux handicaps, un important effort de pédagogie internationale. Elle a également représenté la Grande-Bretagne à diverses conférences des Nations Unies. Elle est en outre membre du conseil mondial de l'OIPH.

J'aurais bien des choses à vous dire sur son compte, mais je m'en tiendrai là.

Voilà donc les représentants de DPI. Diane entend, elle aussi, vous présenter quelqu'un.

Mme Richler: Le dernier membre de ce groupe est M. David Towell, de King's Fund College, de Londres. David a été très actif au sein du CACL. Au départ, il a été retenu en tant que consultant pour étudier, dans le contexte international, l'action et le rôle du mouvement qui, au Canada, tente de favoriser la vie en communauté. Il a également beaucoup fait... et c'est surtout pour cela que nous lui avons demandé de participer à la séance d'aujourd'hui. Dans le cadre de ses fonctions à King's Fund College, il a beaucoup travaillé avec la Tchécoslovaquie, et notamment avec le ministère de la Santé de ce pays, pour concevoir le nouveau programme de formation du personnel de santé, intervenant auprès de familles qui ont des enfants atteints de divers types de handicaps afin de donner à ces enfants l'égalité des chances dans le nouveau régime social qui est en train de se constituer en Tchécoslovaquie.

Il s'intéresse aussi particulièrement aux personnes ayant un handicap intellectuel, et il a une soeur qui se trouve dans cette situation—là et qui vit dans un établissement spécialisé. Il est donc doublement intéressé à ce domaine, d'abord au plan professionnel et, ensuite, à titre de parent bénévole.

Le président: Merci, Diane.

Y a-t-il, parmi les témoins, quelqu'un qui voudrait commencer? Sinon, je passerai immédiatement la parole aux membres du comité.

Je précise, à l'intention des témoins qui nous viennent de l'étranger, que notre comité n'est pas vraiment régi par l'esprit de parti. Il est vrai qu'en général, on donne la parole d'abord aux membres de l'opposition, puis aux membres de la majorité, mais il n'y a pas sur ce point de règles strictes, et nous avons su instaurer une certaine impartialité. C'est donc avec plaisir que je passe la parole à la représentante de l'Opposition officielle, M^{me} Beth Phinney.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Merci, monsieur le président.

[Text]

Of course there are lots and lots of questions. I will start with one. I would like to ask Rachel if she could give us some comment on how the decade has gone. How much has been achieved, how much more can we do, and how do you see the whole 10 years? Please just give us a summary of it. You seem to be the one who is in a position to do that the best.

• 1320

Ms Rachel Hurst (England, Disabled Peoples' International): I think I'll just do it from a European perspective because there will be other people who will be able to give you other regional perspectives much more ably.

I think the first five years of the decade in Europe was almost totally and absolutely ignored. IYDP, the International Year of Disabled People, was a very interesting phenomenon for Europe. For the first time disability got a press, but it was a predominantly able-bodied press. It was the view of the professionals. It was the view of—even more firmly—the charities within Europe, which were able to express what they felt that we needed. However, due to influences such as the growth of DPI, and also the growth of the independent living movement over in America and in Canada, disabled people had started to murmur and had started to get together in their organizations.

We were very, very young in 1981. I think what was interesting about that was that we were not only very young organizations but we knew nothing about influencing the powerful. For the first five years of the decade that was very much the case.

The old, established mono disability organizations had good links with governments but mostly it was the larger charities; the organizations of disabled peoples really didn't. That came up very clearly in the evaluation for the European first half of the decade. In fact, the evaluation itself was an interesting exercise in that there were very few of us disabled people around that evaluation table. It was probably the worst-represented regional evaluation in terms of disabled people.

The second half has gone better, but I think that's because of the influence of the rest of the world. It has happened in two different ways. One has been the influence certainly of America and Canada. ADA has quite clearly made a tremendous difference in the last year or so in people's attitudes. Certainly look at the Canadian attitude: your human rights policy, your policies on disabled people and the fact that you actually have a department on the

[Translation]

Ce n'est pas, certes, les questions qui vont nous manquer. Permettez-moi donc de commencer. Je tiens, d'abord, à demander à Rachel si elle voudrait bien nous dire quelques mots sur l'évolution de la situation au cours des dix dernières années. Quels ont été les succès obtenus? Dans quels domaines conviendrait-il de renforcer notre action? Quel jugement portez-vous sur cette décennie? Pourriez-vous nous parler brièvement de cela? Je crois que vous êtes la mieux placée pour nous en dire quelque chose.

Mme Rachel Hurst (Angleterre, Disabled Peoples' International): Je situerai ma réponse dans le contexte européen, car d'autres sont mieux en mesure de répondre sur ce qui s'est passé dans d'autres régions.

On peut, je crois, tracer un trait sur les cinq premières années en Europe. L'AIPH, l'Année internationale des personnes handicapées, s'est déroulée, en Europe, de manière très curieuse. C'était, en effet, la première fois qu'on parlait aussi largement des personnes handicapées, mais la question était surtout abordée par des gens qui voyaient, si vous voulez, la chose un peu de l'extérieur. Et la presse faisait surtout état du point de vue des professionnels. C'était même, dirais-je, le point de vue des organismes caritatifs qui se prononçaient sur les besoins que nous étions censés ressentir. La naissance de TPI, et aussi la naissance et le développement, aux États-Unis et au Canada, du mouvement pour une vie indépendante donnât aux personnes handicapées les moyens, très faibles au départ, de se faire entendre et de s'organiser.

En 1981, nous étions, pour ainsi dire, à l'aube de notre existence. En plus, il faut le dire, nous ignorions tout de la manière dont il faut s'y prendre pour influencer les puissants. Cela est resté vrai pendant les cinq premières années.

Les anciennes organisations se consacrant à tel ou tel type particulier de handicaps avaient su nouer des contacts utiles avec les gouvernements, mais les organisations les plus influentes étaient, en fait, les grands organismes caritatifs. C'était loin d'être le cas des organisations regroupant les personnes handicapées. On s'en aperçoit d'ailleurs en jetant un regard sur ce qui s'est passé en Europe, au cours des cinq premières années de cette décennie. Il convient même de préciser que l'avis de personnes handicapées a été, à cette époque, très rarement sollicité. Je crois que de toutes les parties du monde c'est sans doute en Europe que les personnes handicapées elles-mêmes étaient le plus mal représentées au sein des instances censées agir pour elles.

La seconde moitié de la décennie a marqué un progrès qui est, je crois, en grande partie dû à l'action d'autres régions du monde. Il y a à cela deux grands axes. Le premier est l'influence des États-Unis et du Canada. Au cours des sept dernières années, je crois que l'ADA est en grande partie responsable de cette évolution des attitudes. Pour le Canada, il faut citer votre politique des droits de la personne, votre politique à l'égard des personnes handicapées et, aussi,

[Texte]

status of disabled people, which has its own real power. In the United Kingdom we just have a minister for disabled people, who has absolutely no powers at all. In many other parts of Europe that's a very similar situation.

The last five years have been better, but that's because the disabled people's movement has become stronger and we've learned how to get in to talk to you. But there's another problem in Europe. It's very difficult to get to talk to governments. The last time I went to a standing committee, which was in my own country, it was almost totally inaccessible. I was peeping over the top of a great big wall between me and the MPs. I know from many of my colleagues in other parts of Europe that's a similar situation.

You have to remember that Europe has so many different pockets. The Scandinavian countries have always enjoyed a much longer access to their governments and a much longer recognition of disabled people's influence and their right to organize. They've also probably played a much more important influence in the decade.

• 1325

That's a rough overview of the decade from Europe.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I'm interested in your experience with the United Nations, as well as your perception about our disabled persons secretariat. Don't get too carried away with that; I have a few problems with that secretariat. It was our viewpoint when we recommended it be established that it would be a policeman to make sure government agencies and departments were doing what they were supposed to be doing. It hasn't been quite as successful in doing that as we would have hoped. But that's our problem. I just want to caution you that you shouldn't be pumping these guys up too much, because we're still trying to work with them to make sure they're doing the job they're supposed to be doing.

There are two questions I want to ask. If we want to talk about independence in a real way, then it has to mean independence in action also, which comes to the manner in which advocacy groups are funded by governments. I know 10 years ago when this committee went to the U.K., we went to France, we went to Sweden, to try to learn from your experiences at that time, about the only country and jurisdiction that seemed to have a real commitment to independence in funding was Sweden. There was an arm's-length relationship between the funders and the "funded". It seemed to work quite well. Could you give us an idea of some of the other jurisdictions where that funding is actually given to disabled umbrella organizations to fund the various advocacy groups?

The other question was what kind of financial commitment was made by the United Nations for the decade.

[Traduction]

le fait qu'un ministère, doté de réels pouvoirs en ce domaine, soit chargé de s'occuper de la situation des personnes handicapées. Au Royaume-Uni, il y a un ministère chargé des personnes handicapées, mais il n'a pas le moindre pouvoir. Cela est d'ailleurs souvent le cas en Europe.

Les cinq dernières années marquent donc une amélioration due à la force croissante du mouvement des personnes handicapées. Depuis, nous avons appris comment contacter les décisionnaires et leur présenter nos arguments. Mais, en Europe, il y a encore un autre problème. En effet, il est extrêmement difficile d'avoir accès aux responsables gouvernementaux. La dernière fois que j'ai assisté à une séance de comité permanent, c'était dans mon propre pays, et je me suis tout de suite aperçue qu'on ne pouvait pas avoir le moindre contact avec ses membres. J'arrivais à peine à les entrevoir par-dessus une sorte de grande muraille qui me séparait des parlementaires. Des collègues m'ont dit que c'est la même chose dans les autres pays européens.

Cela dit, la situation varie d'une région de l'Europe à l'autre. Les peuples scandinaves ont, depuis longtemps, un accès beaucoup plus facile et les gouvernements de ces pays reconnaissent depuis beaucoup plus longtemps que les autres les droits des personnes handicapées, et notamment le droit de s'organiser et de se faire entendre. Leur rôle a été déterminant au cours des 10 dernières années.

Voilà, en gros, comment se sont déroulées, en Europe, les dix dernières années.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je serais intéressé d'en savoir un peu plus sur votre action auprès des Nations Unies et de ce que vous pensez de notre secrétariat aux personnes handicapées. Ménagez vos louanges; j'ai moi-même quelques réserves à son égard. Lorsque nous avons recommandé la création de ce secrétariat, nous avions envisagé une sorte de policier veillant à ce que les ministères et autres organismes du gouvernement fassent effectivement ce qu'ils étaient tenus de faire. Sur ce plan-là, la réussite n'est pas totale. C'est dommage, mais c'est comme ça. Je tiens donc à vous mettre en garde. Il ne faut pas les couvrir de fleurs. Nous tentons encore de leur faire faire ce qu'ils sont censés faire.

Cela dit, j'aimerais vous poser deux questions. Si l'indépendance a un sens, il faut bien y inclure la liberté d'action, ce qui nous porte à examiner la manière dont cette action est financée par les gouvernements. Il y a 10 ans, lorsque les membres de ce comité se sont rendus en Grande-Bretagne, en France et en Suède pour voir comment les choses se passaient dans ces pays, nous avons eu l'impression que le seul pays où le financement n'était pas acquis au prix de l'indépendance était la Suède. Nous y avons constaté, en effet, une sorte de sas d'indépendance entre les bailleurs de fonds et les bénéficiaires. Tout cela semblait fonctionner de manière satisfaisante. Pourriez-vous nous parler un peu des autres pays où l'aide destinée aux diverses organisations de défense des droits transite par des organismes de coordination constitués par des personnes handicapées?

Ma deuxième question touche à l'effort financier consenti par les États-Unis au cours de cette décennie.

[Text]

Ms Hurst: Let's answer that one first, because then I can get really angry: nothing.

Mr. Young: Nothing?

Ms Hurst: There was no financial commitment to the Decade of Disabled People; and of course that is one of the major reasons why it has not been the success it should have been. There was no financial commitment.

Anyway, the regular budget has a minuscule amount of money for disability issues. There are actually three people funded on disability from the regular budget. Again and again through the decade there have been resolutions to try to change that. We have fought long and hard at the general assemblies, particularly in the last five years, to change the funding priority, and have been very unsuccessful.

There have been antagonisms against this from two countries particularly, not because they don't want us to get it but because they don't want to change the whole financial system of the UN unless there is a major "re-think". You know whom I'm talking about: America and Britain. They both want the whole financial system of the UN to be looked at again. Personally, I think it's a jolly good idea. What angers me is that disability doesn't get anything.

It doesn't get anything in real terms in the EEC either. When you think in the developed world we are at least 12% of any population, we certainly don't get 12% of any budget—not anything like it. If you look at our budgets at local authority levels, at regional levels... I know in my own country my own local authority... if you really do an audit about how much money is going to disabled people, it comes out at about 3%, and that's at a really generous percentage.

• 1330

About money going directly, I think Kalle can talk, because he has experience in Finland about money going directly to disabled people.

We are now getting it in England. It arose because the government changed its social security system, with the result that we were not going to get anything. They did actually realize, although we had been telling them this for 18 months, that literally tomorrow hundreds and hundreds of disabled people were going to have to go into institutions because they weren't going to get any money. So they invented a thing called the "Independent Living Fund," which did mean in the U.K. we were being given money directly. It has been wonderful, and it has been a major liberation. But of course—

Mr. Young: Can you use any of that money for funding, for advocacy work? Or is it just for bricks and mortar?

[Translation]

Mme Hurst: Je vais commencer par répondre à votre deuxième question car ma colère ne peut pas attendre. En trois mots, rien du tout.

M. Young: Rien du tout?

Mme Hurst: Non, la Décennie des personnes handicapées n'a bénéficié d'aucune aide financière. C'est d'ailleurs en grande partie pourquoi cette décennie n'a pas donné tous les résultats escomptés. C'était faute de moyens financiers.

En tout état de cause, le budget ordinaire de l'organisation internationale n'affecte qu'une somme minuscule au dossier des handicapés. Le budget ordinaire ne permet, dans le domaine des handicapés, que de financer l'action de trois personnes. À maintes reprises au cours de cette décennie, des résolutions ont été adoptées en vue de changer cette situation. Nous avons lutté très vigoureusement aux assemblées générales, et notamment au cours des cinq dernières années, afin de faire changer l'ordre des priorités financières, nous n'y sommes pas parvenus.

Deux pays, en particulier, se sont opposés à nos efforts. Non pas parce qu'ils veulent nous refuser l'accès aux crédits dont nous aurions besoin, mais simplement parce qu'ils ne veulent pas que le système financier des Nations Unies soit transformé en l'absence d'une restructuration générale. Vous savez de quels pays il s'agit: les États-Unis et la Grande-Bretagne. Tous deux veulent la transformation du régime financier des Nations Unies. J'en suis moi-même tout à fait partisan, mais ce qui m'enrage, c'est que le dossier des handicapés reste en plan.

Cela est également vrai de la CEE. Songez bien que nous représentons au moins 12 p. 100 de la population des pays développés. Or, nous sommes très loin de toucher 12 p. 100 des budgets. Les crédits qui nous sont consacrés à l'échelon local, ou à l'échelon régional... je sais que dans mon pays, les autorités locales... une vérification comptable vous permettrait de constater que les personnes handicapées se voient accorder environ 3 p. 100 des budgets, et cela dans le meilleur des cas.

Quant aux crédits directement affectés à la situation des personnes handicapées, Kalle serait mieux placé pour vous en parler dans la mesure où il connaît très bien la situation en Finlande, sur ce point.

L'Angleterre s'est finalement décidée à en faire autant. Le gouvernement avait, en effet, modifié son régime de sécurité sociale avec, pour résultat, que nous n'aurions plus rien obtenu du tout. Mais les dirigeants ont fini par s'apercevoir—nous le leur disions d'ailleurs depuis un an et demi—que du jour au lendemain des centaines et des centaines de personnes handicapées allaient devoir être placées en institutions faute des sommes nécessaires pour subvenir à leurs besoins. Le gouvernement a donc créé ce qu'il a appelé un «Independent Living Fund» et, en Grande-Bretagne, on a fini par recevoir des aides directes. C'est un remarquable résultat; une véritable libération. Bien sûr...

M. Young: Pouvez-vous utiliser une partie de cet argent pour financer la défense de vos droits? Ou est-ce seulement une aide au logement?

[Texte]

Ms Hurst: No, this is directly to individuals to buy personal assistance.

Funding for advocacy work is coming in. We did have a disabled persons act in 1986, which actually required in its first clause that it was the right of disabled people to have an advocate, a representative. Then suddenly the government got cold feet. They never implemented that one.

There is a bit of money—a little bit, but it is fractional—going to advocacy organizations.

The Chairman: Mr. Young, I wonder whether we might get the other witnesses to comment on this same question—Kalle from Finland, Dinah from Germany, and Dr. David Towell.

Mr. Kalle Konkola (Finland, Disabled Peoples' International): I totally agree that many disabled people in the organization are really disappointed in the way the UN has acted towards disabled people. There is a mountain of paper with very nice words, but very little has really been done. The role of disabled persons and their organizations is really weak in the real world. We have papers such as *World Program of Action*. It is a wonderful paper, but it is not reality. It is like a dream. Even government has accepted it.

On the other part of the question, I want to say it is a complicated issue. I am speaking from the Nordic perspective. In our country we have a long tradition of organizations working together with our governments, both national and local governments. We are getting rather a lot of funding to organize things ourselves. But at the same time it has happened that the services organized by disabled people and the organizations for disabled people have been part of the establishment. Those giving services think of themselves as government officers, not as representatives of disabled people. Even from a legal point of view it looks as if the organizations are giving the services.

In Nordic countries the social welfare system is very well developed in a certain sense. But the other side of the coin is that wherever there is a problem in our countries, we hire somebody to solve the problem. We don't help people to solve their own problems. We always have a professional. So we have too many professionals around disabled people, and that is terrible.

• 1335

Of course we need some help, but somehow what we need and what we want have passed out of our own hands. We are getting services I don't think we need, but we don't get the services we really want.

[Traduction]

Mme Hurst: Non, l'argent est versé directement aux gens pour leur permettre de se procurer ce dont ils ont besoin.

Les crédits permettant de financer la défense des droits seront, je crois, accordés à l'avenir. Une Loi sur les personnes handicapées a été adoptée en 1986 et l'article 1 de ce texte reconnaît que les personnes handicapées ont le droit d'être représentées. Tout d'un coup, le gouvernement a flanché et le texte n'est jamais entré en vigueur.

À l'heure actuelle, les organismes de défense des droits bénéficient d'une certaine aide, mais c'est très peu de chose.

Le président: M. Young, pourrait, sur ce point, obtenir l'opinion des autres témoins—et de Kalle de Finlande, Dinah d'Allemagne et du D^r David Towell.

M. Kalle Konkola (Finlande, Disabled Peoples' International): C'est vrai qu'au sein de l'organisation beaucoup de personnes handicapées s'avouent très déçues de l'attitude des Nations Unies. L'organisation internationale a financé rapport sur rapport, mais il n'a fini par nous accorder que de bonnes paroles. En fait, les personnes handicapées et les organisations au sein desquelles elles se sont regroupées occupent une place tout à fait marginale. Il existe des rapports, tels que le Programme d'action mondiale qui contiennent des déclarations retentissantes mais qui ne correspondent pas du tout à la réalité. C'est un peu du rêve et même le gouvernement l'a reconnu.

L'autre volet de ma question me paraît encore plus compliqué. Je parle ici, bien sûr, du point de vue des pays scandinaves. Chez moi, depuis longtemps les organisations travaillent de concert avec les divers paliers de gouvernement. Nous bénéficions maintenant de sérieuses aides financières qui nous permettent de nous organiser et de prendre en main nos intérêts. Mais, il est curieux de constater que les services gérés par des personnes handicapées et les organisations qui se consacrent aux personnes handicapées font parti de l'ordre établi et les responsables se voient comme des fonctionnaires et non comme les représentants des personnes handicapées. Cela demeure vrai même si, du point de vue juridique, ce sont les organisations elles-mêmes, et non le gouvernement qui assurent la prestation des services.

On peut dire que dans les pays nordiques le régime de bien-être social est très développé mais il faut ajouter qu'à chaque fois qu'il y a un problème, nous engageons quelqu'un pour le résoudre. Je veux dire par cela que nous n'aidons pas les gens à résoudre leurs propres problèmes. Il faut toujours recourir à un professionnel. Or, les personnes handicapées sont déjà entourées de trop de professionnels. Cela donne des résultats déplorables.

Nous avons, certes, besoin d'aide, mais ce dont nous avons besoin et ce que nous voulons semble, en quelque sorte, avoir échappé à notre emprise. Ainsi, on nous offre des services dont nous n'avons pas vraiment besoin, alors que nous n'avons pas accès aux services que nous voudrions obtenir.

[Text]

In our countries the way to solve problems is to give special services. What we are fighting for is to change society so we don't need these services, we can get along in the mainstream. We get money for advocacy, but part of the money is not really used by disabled people. It is more used for disabled people.

The Chairman: Dinah and Dr. David Towell might like to give us some comments too. I realize they may have been invited to come prepared for some comments, so I know my colleagues in the committee would certainly indulge them in that opportunity.

Ms Dinah Radtke (Germany, Disabled Peoples' International): We in Germany didn't know much about this UN program. We had very little information. I am very new in Disabled Peoples' International, having joined only in November last year. Now we are going to have this sort of information.

Perhaps I can tell you something about our government. The federal government pays for my travel costs, but we don't have somebody especially in this department. The ministry for family and old people is also responsible for disabled people, and there are only two persons in that ministry who are responsible for the disabled for the whole of Germany. For Germany, they have 1.5 million Deutschmarks for programs in the federal region. Then we have local regions with small programs for disabled people, where disabled people, for example, have founded centres for independent living. But they must not say that aloud. We can use other names. We can say this is official help for the handicapped; but this time we are doing all the help ourselves.

It is very complicated to get money in Germany. I think it is ridiculous for such a rich country as Germany to have so little money for disabled people. Also, the personal assistance system is very difficult in Germany. It's different from one region to another for getting funding or payment. Most of the time disabled persons don't know they have the right to get assistance and to go to centres. Nothing is regulated. I think our ministers don't know much about UN programs or actions. They're only starting now.

• 1340

In November we had a conference of ministers in Europe where they started to say they are going to support an independent living movement in Europe and an independent living movement in Germany. But at the same time they went to visit an...

Ms Hurst: An institution.

[Translation]

Dans les régions scandinaves, on tente de régler les problèmes en cumulant les services offerts. Or, nous luttons précisément pour changer la société afin de pouvoir nous dispenser de ces services-là et nous intégrer à la vie normale du pays. On nous accorde des crédits destinés à la défense de nos droits, mais une partie de cet argent est utilisée pour le compte des personnes handicapées et non par ces personnes elles-mêmes.

Le président: Dinah et le D^r Towell auraient peut-être quelque chose à ajouter. J'imagine qu'ils maîtrisent bien les dossiers. Je sais que certains de mes collègues du comité entendront en profiter.

Mme Dinah Radtke (Allemagne, Disabled Peoples' International): En Allemagne, nous ne savions pas grand-chose de ce programme des Nations Unies. Nous n'étions pas très bien renseignés. Je n'ai rejoint le Disabled Peoples' International qu'en novembre dernier, mais je peux dire que dorénavant nous serons mieux renseignés.

Peut-être devrais-je parler un peu de notre gouvernement. C'est le gouvernement fédéral qui, par exemple, a payé mon déplacement ici, mais la situation des personnes handicapées n'a pas été confiée à un organisme distinct. C'est le ministère de la famille et des personnes âgées qui est responsable du dossier des personnes handicapées et, au sein de ce ministère, deux personnes seulement sont spécialement chargées de toutes les personnes handicapées d'Allemagne. Le gouvernement allemand consacre, chaque année, 1,5 million de deutschmarks aux programmes fédéraux. Il y a ensuite, les régions qui, elles aussi, ont instauré, à l'intention des personnes handicapées, un certain nombre de programmes d'assez faible envergure. Dans certains endroits, les personnes handicapées ont créé des centres de vie indépendante. Mais il s'agit de ne pas ébruiter l'affaire. Il faut des fois appeler cela autrement. On peut considérer qu'il s'agit d'une aide officielle aux personnes handicapées mais, en fait, nous aidons nous-mêmes.

Il est très difficile, en Allemagne, d'obtenir des crédits. Je comprends mal comment un pays aussi riche que l'Allemagne accepte de consacrer une aussi faible part de son budget aux personnes handicapées. En Allemagne, le réseau d'aide aux particuliers est très mal organisé. Les modalités de paiement ou de financement varient d'une région à l'autre. La plupart du temps, les personnes handicapées ne savent pas qu'elles sont en droit d'obtenir une aide ou de s'adresser à tel ou tel centre. Rien n'est régi, concertation, ni transparence. Je crois qu'en fait nos ministres ne connaissent pas très bien les programmes des Nations Unies ni l'action menée par l'organisation internationale. Ce n'est que maintenant qu'ils commencent à s'y intéresser sérieusement.

Au mois de novembre, il y a eu une conférence des ministres européens à l'occasion de laquelle les gouvernements se sont dit prêts à encourager le développement, en Allemagne et, plus généralement, en Europe, d'un mouvement de vie indépendante. Mais, ils ont également profité de cette conférence pour visiter une...

Mme Hurst: Une institution.

[Texte]

Ms Radtke: An institution. It's very crazy.

The Chairman: Dinah, first of all, I want to thank you for your comments and also to congratulate you on your use of English. You do better in that than most of us could do in German, I am sure. Thank you very much for those comments.

Dr. David Towell, if you have something we would like to hear it now. Then I will go to Louise Feltham. We may not have time to get everybody into this round but we will lead off with my other colleagues in the next round. Dr. Towell.

Dr. David Towell (England, Disabled Peoples' International): Thank you, Mr. Chairman. It's a great privilege to be here. I've been trying to show British modesty but given that there are two of us here whose first language is English, I think we should defer to those who, as you say, are doing a great language which isn't their first. But, I think this is a very important opportunity. I will try to relate my comments to the questions that Mr. Young and others have raised.

I think it is important to recognize that great international events can have important symbolic consequences, but they can be a very long way away from the experience of ordinary people struggling to make a better life for themselves and their relatives around the world. We need to exploit these international occasions. Even more important, though, is the building of basic human relationships between people who share similar experiences.

I have had the great privilege to work in several countries in the last 10 years. The thing that strikes you most about that, whether they're relatively affluent countries like Canada or relatively poor countries like many of those represented here in Vancouver this week, is the similarity in the experience of people with disabilities and their families in very different social systems.

I wish to mention that I have been working in Czechoslovakia over the last year. What struck me in meeting people like my sister and families like my own there was how things that they were saying about their services—or the absence of them—were so similar to the things people in Britain and Canada say. Linked to that, I think it's important to recognize the patchiness of development even within Canada. I had the good fortune to spend seven weeks here last year. What's happening in Newfoundland may not be known to people in British Columbia and possibly vice versa.

There are some very wonderful things happening in Canada, but I think they tend very much to be small examples that which demonstrate what can be done. It's not the experience of the great majority of people. I think the challenge for you in Canada, as with us in other countries, is how we generalize what we know we can do to the experience of the great majority.

You invited us, and our chairman on this side invited us, to say a few things about what we've learned from Canada that seems important elsewhere. Although I welcome the kind of modesty that Mr. Young was expressing about the

[Traduction]

Mme Radtke: Une institution. C'est dingue.

Le président: Permettez-moi, Dinah, de vous remercier de votre intervention et, aussi, de vous féliciter de votre maîtrise de la langue anglaise. Je n'espère guère pouvoir, un jour, parler aussi bien l'allemand. Je vous remercie des renseignements dont vous nous avez apportés.

Docteur Towell, je vais maintenant vous céder la parole, après quoi nous passerons à Louise Feltham. Nous ne pourrions peut-être pas entendre tout le monde cette fois-ci, mais, au prochain tour, nous commencerons pas ceux qui n'auront pas encore eu l'occasion de s'exprimer. Docteur Towell.

M. David Towell (Angleterre, Disables Peoples' International): Merci, monsieur le président. Je vous remercie de cette occasion de m'adresser au Comité. La modestie est une vertu bien anglaise, mais elle l'est d'autant plus justifiée ici que deux d'entre nous maîtrisent avec grande élégance une langue qui n'est pas la leur. Quoi qu'il en soit, cette occasion me tient à cœur et je vais essayer de répondre aux questions posées par M. Young et certains de ses collègues.

Il faut bien voir que de grands événements internationaux peuvent avoir d'importantes conséquences sur le plan symbolique, mais rester très éloignés de ce qu'éprouvent les individus qui, de par le monde, tentent d'améliorer les conditions de leur existence et de celle de leurs proches. C'est pourquoi il faut tirer parti de ces événements-là mais ce qui est encore plus important, c'est la possibilité de créer des liens entre des personnes qui ont en commun des choses importantes.

Au cours des 10 dernières années, il m'a été donné de travailler dans plusieurs pays et ce qui m'a beaucoup frappé c'est cette sorte de solidarité de vécu qui unit les personnes handicapées et les membres de leur famille, qu'elles viennent de pays riches comme le Canada ou de pays moins bien pourvus.

Cette année, j'ai travaillé en Tchécoslovaquie et j'ai été très frappé en rencontrant des gens qui me rappellent ma sœur, dans des familles qui ressemblent beaucoup à la mienne. Ce qu'ils m'ont dit au sujet des services qui leur sont offerts—ou, souvent, les services qui ne leur sont pas offerts—était très proche de ce qu'on m'aurait dit, dans des circonstances analogues, en Grande-Bretagne ou au Canada. Cela dit, il faut bien reconnaître que, même au Canada, les résultats ne sont pas uniformément excellents. J'ai eu l'occasion, l'année dernière, de passer sept semaines dans votre pays et il est certain que les gens de la Colombie-Britannique ne sont pas toujours au courant de ce qui se passe à Terre-Neuve... l'inverse est également vrai.

On fait beaucoup de bonnes choses au Canada, mais je pense que cela demeure peu par rapport à ce qui pourrait et devrait être fait. Je ne crois pas que cela touche encore la majorité des gens au Canada et dans les autres pays, le défi que nous devons relever est celui d'étendre, justement, les leçons du passé, les solutions que nous avons su trouver, à l'ensemble des gens qui en ont besoin.

Vous nous avez demandé, comme notre président, de vous dire quelques mots sur ce que nous avons appris au Canada et qui pourrait se révéler utile ailleurs. Je suis touché par la modestie manifestée par M. Young à l'égard des

[Text]

state of play so far. I suspect disabled people in Canada would be even more modest about the state of achievements. I think we should also recognize some of the important contributions that are being made here, which the rest of us can borrow from and learn from.

I came here originally as the guest of the Canadian Association for Community Living. I can tell you as an outsider that CACL has an international reputation as probably the most progressive and effective organization that works with people with mental handicaps. That effectiveness, I think, comes from two or three main causes. One is, unlike most parent organizations or most organizations which started as parent bodies, it has tried hard to involve and support self-advocates in speaking for themselves in shaping the policy agenda. And that's not easy work with people with serious mental handicaps. But I think in Canada you've probably gone as far, if not farther, than anywhere else in this. I know this committee itself has heard from People First on previous occasions.

• 1345

Second, I think CACL, as people in other countries are trying to do too, has worked very hard at creating a positive vision of the future for people with, in this case, mental handicaps, but the issue applies more widely. Indeed, one of the things I did in Czechoslovakia was to buy 50 copies of CACL's *Community Living 2000* manifesto to give to the Czech equivalent of your committee because I thought the quality of thinking that went into that, that ordinary people had been active in shaping that vision, was so important.

The third thing CACL has done, which others of us have found very important in our work, is to get away from the preoccupation with what professionals do in this field to try to make society itself the focus for advocacy and the focus for social change. So the issue becomes how people with disabilities become full players in the mainstream society, not how we can support them with expensive professionals outside the mainstream. That's still a message which you're...to learn across Canada, which other countries in Europe, and particularly the new democracies of eastern Europe, haven't initially come to terms with.

It was very interesting going around meeting people and families in Czechoslovakia and seeing the extent to which people's lives are segregated from the mainstream: people live in institutions deprived of opportunities to go to ordinary schools; there is almost 100% unemployment among people with mental handicaps. People there are saying that the reason for that is they have had 40 years of communism. I had to tell them that it might be part of the reason in your circumstance, but it's only too similar to the situations we've been in only quite recently in our countries.

[Translation]

progrès accomplis, mais je pense que les personnes handicapées du Canada seraient peut-être encore plus modestes que lui à cet égard. Cela dit, il ne faut pas passer sous silence les résultats importants que l'on peut observer ici et dont les autres pays pourraient s'inspirer.

La première fois que je suis venu au Canada, j'étais invité par la Canadian Association for Community Living. Je peux vous dire, en tant qu'étranger, que la CACL jouit d'une réputation internationale et qu'elle est considérée comme étant, sans doute, la plus avancée et la plus efficace des organisations de soutien aux personnes ayant un handicap intellectuel. Cette efficacité s'explique, je pense, par deux ou trois raisons principales. En premier lieu, contrairement à la plupart des organisations mères ou à la plupart de celles qui l'étaient au départ, cet organisme a cherché par tous les moyens à amener les personnes handicapées à défendre elles-mêmes leurs intérêts et à se prononcer sur l'orientation de la politique. Certes, cela n'est pas chose facile dans le cas des personnes affligées de graves handicaps mentaux. Néanmoins, je crois que vous êtes probablement allés au Canada aussi loin, sinon plus loin, que quiconque dans ce domaine. Je sais que le comité lui-même a rencontré des représentants de «personnes d'abord» à plusieurs reprises.

Deuxièmement, je pense que l'Association canadienne pour l'intégration communautaire (ACIC), à l'instar d'autres organismes à l'étranger, s'est employée à créer une vision positive de l'avenir pour les personnes souffrant, dans ce cas-ci, de handicaps mentaux, mais elles ne sont pas les seules touchées. En fait, je me suis empressé, lorsque je suis allé en Tchécoslovaquie, d'acheter 50 exemplaires de *Manifeste 2000* de l'ACIC que j'ai remis à l'homologue tchèque de votre comité à cause de l'ingéniosité démontrée par les gens ordinaires qui avaient participé au façonnement de cette vision.

La troisième chose que l'ACIC a faite, et qui revêt une très grande importance pour le travail de bon nombre d'entre nous, c'est de s'éloigner de la tendance qui consiste, pour les professionnels de ce domaine, à axer les changements sociaux sur la société elle-même. La question est donc désormais de savoir comment les personnes handicapées pourront participer pleinement à la vie de la société, et non plus de savoir comment nous pourrions leur venir en aide avec des professionnels coûteux. Il y a là un message... à retenir partout au Canada, une idée maîtresse à laquelle d'autres pays européens, notamment les nouvelles démocraties de l'Europe de l'Est, ont eu du mal à s'adapter au départ.

J'ai trouvé très intéressant de rencontrer des gens et des familles en Tchécoslovaquie et de voir dans quelle mesure les personnes handicapées sont exclues de la société: elles vivent dans des établissements et ne peuvent pas fréquenter les écoles régulières; le taux de chômage chez les handicapés mentaux atteint presque 100 p. 100. Les gens expliquent cela par le fait qu'ils ont vécu pendant 40 ans sous un régime communiste. J'ai dû leur dire que c'était peut-être l'une des raisons dans leur cas, mais que leur situation s'apparentait de beaucoup trop près à celle qui a régné jusqu'à récemment dans nos pays pour que ce soit la seule.

[Texte]

And it's still the case, I think, that we failed to generalize the successes for the few to the experience of the many. So I think my single message from my perspective from outside Canada has been that you have some very important assets here, but you, like us, have failed to generalize them to make the few changes for all Canadians.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Towell.

Mrs. Feltham (Wild Rose): Dr. Towell has set the stage for my question. He is talking about borrowing from Canada. But at this stage I'm hoping to borrow from other countries. We're quite happy to share in the experiences we have had, but I'm wondering if especially Dr. Towell and Kalle could tell us any experiences. I am sorry to see that we have no one here from Norway or Sweden on the panel, but maybe during the next few days we'll be able to meet with those people. Basically, I would like to learn from the experiences of other countries something that Canada is not doing.

Also, I would like to ask Ms Radtke a question. Last summer I had a private trip to Germany. Anywhere I went I talked to people about the disabled. I know she has said how each area looks at this on an individual basis. What can you do? What can we do? What can the rest of the countries do to help you make this the same throughout Germany? I know what you're saying is correct. Is there anything over the next few days we can help you with, or any advice we can give you?

Ms Radtke: We, in Germany, just started to talk to the government to have our own working groups, which now have access to government working groups. For example, under discrimination law, another working group has this personnel assistance payment group on how federal governments or local governments can pay for disabled people to get assistance.

• 1350

I think the most important thing is for us to say that in America and in Canada or, for example, in Finland, it works, that people can live on their own, are active citizens, and have the right to work and get employment. I think the thing is not only to get education but also to get employment, to get accessible city transport, to get payment for your personal needs so that you can work and not be obliged to go into institutions.

I think the important thing is to show that other nations are able to do it, are able to pay for it, because they always say it's too expensive, or something like that.

The Chairman: Kalle, are you able to add to those comments and give us some advice here in Canada? That's partly why we've asked you to be with us today.

[Traduction]

Et il en est encore ainsi, mais nous ne sommes pas arrivés, à mon avis, à faire en sorte que la majorité profite des succès obtenus par un petit nombre. Le seul message, donc, que je pourrais vous transmettre d'après mon expérience à l'étranger, c'est que vous avez ici des atouts très importants, mais que vous n'êtes pas arrivés, comme nous d'ailleurs, à étendre à tous les Canadiens, les quelques changements qui s'imposent.

Le président: Merci beaucoup, docteur Towell.

Mme Feltham (Wild Rose): Le docteur Towell a préparé la voie à ma question. Il parle de ce que le Canada a à offrir. À cette étape-ci, je souhaiterais personnellement savoir ce qu'ont à offrir d'autres pays. Nous sommes prêts à partager le fruit des expériences que nous avons vécues ici, mais je me demande si le docteur Towell et Kalle, tout spécialement, ne pourraient pas nous faire part d'autres expériences. Je regrette que nous n'ayons pas parmi nous des représentants de la Norvège ou de la Suède, mais nous arriverons peut-être à en rencontrer au cours des prochains jours. Essentiellement, j'aimerais que le Canada puisse tirer des enseignements de l'expérience d'autres pays, ce qu'il ne fait pas.

J'aurais aussi une question à poser à M^{me} Radtke. L'été dernier, je suis allée en vacances en Allemagne. Partout où j'ai été, j'ai parlé des personnes handicapées. M^{me} Radtke a dit que chaque région a sa vision à elle. Que pouvez-vous faire? Que pouvons-nous? Que peuvent faire les autres pays pour que vous puissiez adopter une vision commune à l'échelle de l'Allemagne? Je sais que ce que vous dites est juste. Y a-t-il quelque chose que nous pourrions faire au cours des prochains jours pour vous aider, ou des conseils que nous pourrions vous donner?

Mme Radtke: Nous venons d'entamer en Allemagne des pourparlers avec le gouvernement pour obtenir nos propres groupes de travail qui ont maintenant accès aux groupes de travail du gouvernement. Par exemple, en vertu de la loi sur la discrimination, un autre groupe de travail examine les moyens d'aider les personnes handicapées et ceux que les gouvernements fédéraux ou les administrations locales peuvent prendre pour leur accorder une aide financière.

Je pense que la chose la plus importante consiste à dire qu'aux États-Unis et au Canada ou, par exemple, en Finlande, les choses fonctionnent, les gens peuvent vivre en autonomie, sont des citoyens actifs et ils ont le droit de travailler. Il ne suffit pas d'être éduqué. Il faut aussi avoir un emploi, avoir accès aux transports en commun, pouvoir subvenir à ses besoins personnels pour pouvoir travailler et ne pas être obligé d'aller dans un établissement.

Le plus important à mon avis, c'est de montrer que d'autres pays sont en mesure d'atteindre ces objectifs, de financer les services nécessaires, parce qu'on nous dit toujours qu'ils sont trop coûteux ou autre chose du genre.

Le président: Kalle, auriez-vous quelque chose à ajouter à ces observations ou des conseils à nous donner? C'est l'une des raisons pour lesquelles nous vous avons invité aujourd'hui à nous rencontrer.

[Text]

Mr. Konkola: I always want to give advice, but of course I don't know Canada so well and I don't know what wonderful things you are doing. I have seen your accessible buses and accessible streets. One thing I want to tell that is happening in Finland, and now it's also going to other Nordic countries, is that we are creating legislation so that it guarantees certain basic services to disabled people. So far the social welfare system in Finland and other Nordic countries has been such that a municipality can't give certain services, but since 1988 we have had new legislation, a disability act, which gives four basic rights to disabled people, and this kind of material I can send you later. It's a very interesting piece of legislation. Then, Mr. Chairman, I want to speak about two special issues on which I also can give some advice.

The Chairman: Thank you very much. Dr. Towell, do you want to comment on this aspect of our discussion?

Dr. Towell: Briefly, if I may.

As you can tell, I'm focusing particularly on the experience of people with mental handicaps, and on their families. Obviously one can learn from weaknesses as well as strengths in other countries, and I'm inclined to think that in Britain there isn't much that's happening which we're not already doing at least as well if not better on a small scale.

There are four things, though, that I think from our experience might be relevant to Canada. Like Kalle, I know Canada a bit, but obviously not that well. The first is that I think we have some experience of medium-term strategies for seeing a particular policy change through, such as closing institutions over a period of perhaps 10 years, where there isn't currently a lot of experience in Canada. I know you're struggling with these issues, and it does take time. We know a bit about how to do it and how to make a mess of it, so that we can perhaps help you with that.

The second important, positive thing from Britain that has been useful in our field has been the development of large-scale distance learning vehicles, particularly our Open University, which I think probably is internationally unique in having developed some high quality programs addressed to people with mental handicaps, and to their families, as well as to those doing high degrees in the normal sense, which has been used by a lot of people.

The third thing is that Britain, like Canada, is a multi-ethnic society and at least in a few places there has been some serious attention to the problems of double discrimination, discrimination that comes from disability and from being part of a minority ethnic group, and what one might do about that. I think that's very relevant in places like Vancouver and Toronto and elsewhere where I've been.

[Translation]

M. Konkola: Je suis toujours prêt à donner des conseils mais, évidemment, je ne connais pas très bien le Canada ni ne suis au courant des choses merveilleuses que vous faites. J'ai vu vos autobus et vos rues accessibles. Il y a une chose que je tiens à vous dire, c'est que la Finlande, que d'autres pays nordiques s'apprêtent d'ailleurs à imiter, est en train d'adopter des lois qui garantissent certains services de base aux personnes handicapées. Jusqu'à maintenant, le système de bien-être social en Finlande et dans d'autres pays nordiques a été tel qu'une municipalité ne pouvait assurer certains services, mais depuis 1988, nous avons une nouvelle loi concernant les personnes handicapées, qui leur reconnaît quatre droits fondamentaux, et je pourrai d'ailleurs vous envoyer des renseignements à ce sujet plus tard. C'est un texte de loi très intéressant. Je voudrais également, monsieur le président, aborder deux questions spéciales au sujet desquelles je pourrais vous donner mon avis.

Le président: Merci infiniment. Docteur Towell, avez-vous quelque chose à ajouter à ce sujet?

M. Towell: Oui, si vous me le permettez. Je serai bref.

Comme vous pouvez le constater, je m'intéresse surtout aux handicapés mentaux et à leurs familles. De toute évidence, il y a une leçon à tirer des faiblesses et des points forts d'autres pays, et je suis enclin à croire qu'en Grande-Bretagne il ne se fait pas grand-chose que nous ne fassions déjà aussi bien, sinon mieux, à petite échelle.

Il y a quatre choses qui, d'après notre expérience, pourraient être utiles au Canada. Comme Kalle, je connais un peu le Canada, mais évidemment pas très bien. La première est que nous avons, je crois, une certaine expérience des stratégies à moyen terme concernant un changement particulier d'orientation, je pense, entre autres, à la fermeture d'établissements sur une période de 10 ans peut-être, domaine où vous n'avez pas actuellement beaucoup d'expérience au Canada. Je sais que vous êtes aux prises avec certaines difficultés et qu'il faut un certain temps pour les régler. Nous avons une petite idée sur la façon de s'y prendre et de se mettre les pieds dans le plat de sorte que nous pourrions peut-être vous éclairer à ce sujet.

La deuxième chose importante, utile dans notre domaine, a été l'avènement du téléapprentissage à grande échelle, surtout notre concept d'université ouverte qui est probablement unique au monde, grâce auquel on a pu mettre en place des programmes de qualité à l'intention des personnes souffrant de handicaps mentaux et de leurs familles, mais auxquels ont aussi eu recours bien des gens voulant obtenir des diplômes supérieurs.

La troisième chose est que la Grande-Bretagne, comme le Canada, est une société multi-ethnique et qu'en certains endroits, on s'est sérieusement penché sur le problème de la double discrimination, attribuable d'une part à un handicap et, d'autre part, à l'appartenance à un groupe ethnique minoritaire, ainsi que sur les moyens à prendre pour le régler. Je pense que cette question revêt beaucoup d'importance dans des villes comme Vancouver et Toronto et d'autres encore où je suis allé.

[Texte]

Fourthly, I think the main weakness you can learn from the British experience, which has had 47 years of a welfare state, is the limitations of the welfare state model in delivering more inclusive societies, societies that actually make people with disabilities full members rather than marginalized but supported members. I think critical to an alternative strategy there is focusing on the mainstream, which to some extent has already happened in Canada, and recognizing the extent to which poverty is one of the single most important handicappers of all people, particularly those who are disabled and poor.

• 1355

The Chairman: Thank you, Dr. Towell. We too have our problems. As you know, we have those who are triply disadvantaged: they are women, they are disabled, and they are native people. Mr. Redway, whom I will call upon next, chairs the committee looking at that particular problem.

After you have spoken, Alan, we will invite those two recommendations from Kalle.

Mr. Redway (Don Valley East): As Dr. Halliday has indicated, I am chairing a special parliamentary committee reviewing our employment equity legislation. It deals with an affirmative action program, if you will, for four designated groups, and disabled people are one of those groups. Our chairman is also a member of that committee.

My questions are really geared towards this question of what we call employment equity—the Americans call it equal opportunity, other people call it affirmative action in employment—for disabled people. Since we really have points of view from four different countries here, I would like to ask you for your comments on to what degree, if any, in your countries there is something in the way of an affirmative action employment program for disabled people. Secondly, if there is such a program, how successful is it? Thirdly, we have recently seen an election in the United Kingdom. Has this been an election issue, and if it hasn't, why not? That applies to each of the four countries.

I might just comment, before you do, that our committee has been given some evidence that there is quite an advanced employment equity program for disabled people in Germany. I am getting the impression here so far this afternoon that perhaps we haven't gotten a clear picture there, and I would like to have your comments on that as well.

Mr. Konkkola: Each one of those questions is very difficult to answer briefly.

We have comprehensive programs, and disabled people are unemployed. They are not working.

Ms Hurst: I would like to bring to your attention a book that is being co-published by the University of Calgary called *Disabled People in Britain and Discrimination: A Case for Anti-Discrimination Legislation*. In that you will see documented very precisely the situation in employment for disabled people. It is done much more effectively than I can do it now. It will be on sale around here in the next few days.

[Traduction]

Quatrièmement, je crois qu'il y a une leçon à tirer de la principale faiblesse de l'Angleterre qui est un État-providence depuis 47 ans, à savoir, qu'un État-providence n'arrive pas toujours à favoriser l'intégration sociale, l'instauration d'une société qui accepte comme membres à part entière les personnes handicapées au lieu de les marginaliser tout en leur venant en aide. À mon avis, il est essentiel, pour qu'une stratégie de rechange donne les résultats escomptés, qu'on tienne compte de la société en général, ce qui se fait déjà au Canada jusqu'à un certain point, et qu'on reconnaisse dans quelle mesure la pauvreté est le plus grand obstacle pour tous, surtout pour les handicapés et les économiquement faibles.

Le président: Merci, docteur Towell. Nous avons nous aussi nos problèmes. Comme vous le savez, il y a chez nous des personnes qui sont triplement désavantagées: ce sont des femmes, qui sont handicapées, et elles sont autochtones. M. Redway, à qui je m'appête à donner la parole, préside le comité qui étudie ce problème particulier.

Lorsque vous aurez terminé, Alan, nous inviterons Kalle à nous exposer ses deux recommandations.

M. Redway (Don Valley-Est): Comme le Dr Halliday l'a dit, je préside un comité parlementaire spécial chargé d'étudier notre législation concernant l'équité en matière d'emploi. Il y est question d'un programme d'action positive, si vous voulez, à l'intention de quatre groupes désignés, et les personnes handicapées forment l'un de ces groupes. Notre président est aussi membre de ce comité.

Mes questions ont trait en fait à ce que nous appelons l'équité en matière d'emploi—ce que les Américains nomment l'égalité des chances et d'autres encore, l'action positive—pour les personnes handicapées. Étant donné que nous pouvons recueillir ici le point de vue de quatre pays différents, j'aimerais que vous me disiez s'il existe, dans chacun de vos pays, un programme quelconque d'action positive pour l'emploi des personnes handicapées. Deuxièmement, si pareil programme existe, est-il couronné de succès? Troisièmement, il y a eu récemment des élections au Royaume Uni. Ont-elles porté sur cette question et, dans la négative, pourquoi pas? Cela vaut pour chacun des quatre pays.

Je tiens à ajouter, avant que vous ne le fassiez, que selon les témoignages entendus par notre comité, il y aurait en Allemagne un programme d'équité en matière d'emploi assez poussé à l'intention des personnes handicapées. J'ai l'impression que nous n'avons peut-être pas réussi cet après-midi à nous faire une idée assez claire de la situation et j'aimerais également avoir vos commentaires à ce sujet.

M. Konkkola: Il est très difficile de répondre brièvement à chacune de ces questions.

Nous avons des programmes globaux, et les personnes handicapées, elles, ne travaillent pas.

Mme Hurst: J'aimerais attirer votre attention sur un livre que l'Université de Calgary publiera en collaboration et qui s'intitule *Disabled People and Discrimination: A Case for Anti-Discrimination Legislation*. La situation de l'emploi pour les personnes handicapées y est très bien décrite. Je ne pourrais pas moi-même mieux l'exposer. Ce livre sera mis en vente au cours des prochains jours.

[Text]

I don't think there is anything in the U.K. that is affirmative or equalization or anything. We are dependent on a Conservative government we have now had for a long time that believes in behaving nicely but doesn't believe in legislation around disabled people. I don't know whether the new regime will make any difference but, by God, disabled people are going to try.

• 1400

I would just like to say—and I won't speak again—that what we are really talking about is the vast wastage of human beings. If we were a rain forest, then the world would know about us; but because we are not a rain forest—we are a hidden, rather large minority of people—and because we are hidden, we don't get anywhere. We are totally and utterly wasted, and it's a disgrace.

Thank you.

Ms Radtke: There are no employment programs for disabled persons in Germany. If you have a good education, if you have studied at university, then you can get a job, even with a serious handicap. But with little education or with no professional education, you don't get a job. It's very difficult.

The Chairman: Education is very key, obviously.

Ms Radtke: It is the key.

The Chairman: I believe that is the same in Canada.

Dr. Towell, do you wish to add?

Dr. Towell: I was invited to go back to Czechoslovakia, since Britain has already been dealt with. Briefly on this, what is interesting about Czechoslovakia is that until the end of the communist period there was what might be called over-full employment; that is, everybody had a job, even if they weren't doing one. Except, of course, that applied only to non-disabled people. There was almost over-full unemployment among them.

The key issue in Czechoslovakia, as unemployment now starts to rise as a shift to a market economy begins, is whether disabled people are expected to wait until everybody else has been sorted out in the market economy or whether they are part of the benefits of the revolution. I think that is a critical challenge and a critical test of the values of that revolution.

One of the things I have been telling people in Czechoslovakia about is some of the experience in Canada. I just want to use this occasion to give a plug for the people who gave evidence to you in Ottawa, particularly Wanda Lucas. I visited Stephenville during my Canadian tour and met Wanda then. I would like you to know that she owns a small business in Stephenville providing meals to children in a school. In that small example you have a wonderful illustration of a positive approach to pursuing employment equity. The challenge for you is how you can make Wanda's experience the experience of all Canadians, not just of Wanda.

[Translation]

Je ne pense pas qu'il existe quoi que ce soit au Royaume Uni qu'on puisse appeler action positive ou égalité ou quoi que ce soit d'autre. Nous dépendons du bon vouloir d'un gouvernement conservateur qui est au pouvoir depuis longtemps, qui se comporte comme il faut, sans croire toutefois aux lois touchant les personnes handicapées. Je ne sais pas si le nouveau régime changera quoi que ce soit, mais, Dieu m'entende, les personnes handicapées feront tout pour que les choses bougent.

Tout ce que je tiens à dire—et c'est mon dernier mot—c'est qu'il y a un véritable gaspillage de vies humaines. Si nous étions une forêt tropicale, alors l'humanité se soucierait de nous; or, comme nous ne sommes pas une forêt tropicale—nous sommes plutôt une importante minorité invisible—et que nous passons inaperçus, nous n'allons nulle part. C'est un véritable gaspillage et c'est une honte.

Merci.

Mme Radtke: Il n'y a pas de programmes d'emploi pour les personnes handicapées en Allemagne. Quelqu'un qui aurait une éducation, qui aurait fait des études à l'université, aurait un emploi, même s'il est affligé d'un handicap grave. Mais sans éducation ni formation, il est impossible de trouver un emploi. C'est très difficile.

Le président: De toute évidence, l'éducation est un facteur déterminant.

Mme Radtke: C'est vrai.

Le président: C'est aussi le cas au Canada.

Docteur Towell, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Towell: J'ai été invité à retourner en Tchécoslovaquie, puisqu'on en a terminé avec la Grande-Bretagne. Ce qui est intéressant à noter au sujet de la Tchécoslovaquie, c'est que jusqu'à la fin du communisme, il y avait dans ce pays ce qu'on pourrait appeler le suremploi, c'est-à-dire que chacun avait un emploi, même s'il ne l'occupait pas. Je ne parle bien sûr que des personnes ne souffrant d'aucun handicap. Il y avait presque du suremploi dans cette catégorie.

La principale question en Tchécoslovaquie, maintenant que le taux de chômage commence à grimper par suite de l'instauration d'une économie de marché, consiste à savoir si les personnes handicapées devront attendre, pour avoir leur part du gâteau, que tout le monde ait été servi ou si la révolution leur profitera à elles aussi. Je pense que c'est à cela qu'on jugera les mérites de cette révolution.

J'ai parlé aux gens que j'ai rencontrés en Tchécoslovaquie et de l'expérience du Canada. Je tiens à profiter de l'occasion pour faire l'éloge des témoins que vous avez entendus à Ottawa, surtout Wanda Lucas. J'ai visité Stephenville au cours de ma tournée dans les diverses régions du Canada où j'ai eu l'occasion de rencontrer Wanda. J'aimerais que vous sachiez qu'elle exploite une petite entreprise à Stephenville où elle prépare des repas pour des écoliers. C'est là un merveilleux exemple d'une approche positive de l'équité en matière d'emploi. Le défi pour vous consiste à ce que l'expérience de Wanda devienne celle de tous les Canadiens.

[Texte]

The Chairman: Thank you very much for those comments.

We are running short of time, but, Kalle, we will give you a couple of minutes to give us very briefly your two recommendations to us. We are looking forward to those.

Mr. Konkkola: Thank you, Mr. Chairman, for this opportunity.

My first issue is development programs. I want to encourage Canada to continue its support to the organization of disabled people when doing development co-operation with the developing countries. You have done a lot, but that is not enough. I encourage you to do more and to include in all development programs also elements about disability. Then use organizations of disabled people in implementing, planning, and monitoring all these programs. What you can do to be a model in the world is very important.

The second issue is very acute. In Helsinki there is a—it has a terrible name—CSCE meeting. That is the Conference on Security and Co-operation in Europe, and Canada is also taking part in that. It is important to use the occasion of this CSCE meeting about the human rights issue and disability. A document has been prepared, called *Helsinki Statement on Human Rights and Disability*. This has not been done with the governments; it has been done with the disabled people themselves.

What we recommend in this statement is that the CSCE process should establish an ad hoc committee to work in the area of human rights and disability. It is especially important—of course, the whole reason—to the new countries that are now in the process, because there is no history of human rights so far.

I can give you the document later so that you can refer to it later.

The Chairman: Our research people will be very happy to have that, Kalle, if you don't mind.

• 1405

Henry, since you master-minded this whole event this afternoon, I think you deserve the last word.

Mr. Enns: A number of the questions have been about how we can help. Canada certainly is one of the leaders. That doesn't say we have it all together, but we have an opportunity to play a larger role within the UN, to get the UN to actually implement its own document, "World Program of Action 1983-1992".

One of the recommendations this committee can make is, at the UN, for Canada to take a more aggressive role to make sure that world program of action is implemented. That would have an impact on Germany because it would give some direction in terms of independent living centres in Germany. It would have an impact at the international level. It would have an impact at the UN bureaucracy to evaluate the fact that they are not hiring disabled people, that they are

[Traduction]

Le président: Merci beaucoup pour ces observations.

Le temps presse, mais nous vous accorderons quelques minutes, Kalle, pour que vous nous exposiez brièvement vos recommandations. Nous avons hâte d'entendre ce que vous avez à nous dire.

M. Konkkola: Merci, monsieur le président, de m'en offrir l'occasion.

Mon premier point concerne les programmes de développement. Je veux encourager le Canada à continuer d'offrir son appui aux organisations de personnes handicapées dans le cadre de ses programmes de coopération avec les pays en développement. Vous avez beaucoup fait, mais ce n'est pas suffisant. Je vous encourage à faire davantage et à inclure dans tous les programmes de développement des projets à l'intention des handicapés. Faites ensuite appel aux organisations de personnes handicapées pour la mise en oeuvre, la planification et la surveillance de tous ces programmes. Il serait louable que vous serviez de modèle partout dans le monde.

Le deuxième point est très important. La CSCE tient actuellement une réunion à Helsinki. Je veux parler de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, à laquelle le Canada participe. Il serait important de profiter de la tenue de cette réunion pour faire valoir la question des droits de la personne et l'importance à accorder aux personnes handicapées. Un document ayant pour titre *Helsinki Statement on Human Rights and Disability* a été rédigé. Les gouvernements n'en sont pas les auteurs; il a été préparé par les personnes handicapées elles-mêmes.

Nous recommandons dans cet énoncé de position que la CSCE mette sur pied un comité spécial chargé de s'occuper des droits de la personne et des personnes handicapées. Cette recommandation revêt encore plus d'importance pour les pays neufs qui n'ont pas encore d'antécédents en matière de droits de la personne.

Je pourrai vous remettre ce document pour que vous vous y référiez.

Le président: Nos attachés de recherche seront très heureux de l'avoir, Kalle, si vous voulez bien.

Henry, puisque vous avez organisé toute cette réunion cet après-midi, je pense que vous méritez d'avoir le dernier mot.

M. Enns: Beaucoup de questions portent sur la façon dont nous pourrions aider. Le Canada est certainement un des chefs de file. Cela ne veut pas dire que nous sommes complètement organisés, mais nous avons la possibilité de jouer un rôle plus important au sein des Nations Unies, d'encourager cet organisme à mettre en oeuvre les mesures énoncées dans son propre document intitulé «Programme d'action mondiale concernant les personnes handicapées 1983-1992».

Ce comité pourrait recommander aux Nations Unies que le Canada joue un rôle plus énergique pour s'assurer que le programme d'action mondiale est mis en oeuvre. Cela aurait des répercussions en Allemagne, car les centres d'accueil indépendants se verraient alors imposer un certain cadre de référence. Il y aurait également des répercussions au niveau international. La mise en oeuvre du programme forcerait les Nations Unies à reconnaître qu'elles n'embauchent pas des

[Text]

not including disabled people in the decision-making. That is where this committee can have an impact, to say to Canada that we should play an aggressive role at the United Nations in October.

The Chairman: That is very positive, Henry, an excellent way to end this particular aspect of the afternoon.

On behalf of the committee, may I thank all of our panellists who participated in this very helpful discussion. I trust you will continue to enjoy a few interesting days here in Vancouver and in Canada. Again, we do thank you for taking the time to be with us today.

We will now invite the group from eastern Europe and the Middle East and Russia to come to the table. We will ask our three co-chairpersons to introduce them to the committee.

• 1410

In reviewing what we hope to achieve here this afternoon I am reminded by my colleague Beth Phinney that we really want to hear from our witnesses more than we want to tell you what is going on in Canada. You can read about that. Henry, are you going to introduce our witnesses, or will Irene or Diane? Maybe we should hear from our four witnesses at the table now, if they have some opening comments to make.

Ms Richler: If it's okay, I'll go first.

The Chairman: The floor is yours, Diane.

Ms Richler: Thank you. I'd like to introduce three of the people who are here today. First of all is Eloisa de Lorenzo, whom many of you may have met because she sits on the International Advisory Committee for Independence '92. Dr. de Lorenzo is here in her capacity as past president of the International League of Societies for People with Mental Handicap. She is from Uruguay and will be able to make comments on what is happening within South and Central America and the Caribbean. Beside her is Gilberto Lazo, who works in Mexico at the Centre of Personal and Social Preparation. He is here today as a support person to the person beside him, Jose de Jesus, who is with People First, in Mexico City. Gilberto will be introducing Jose, who would then like to make a few remarks.

Mr. Enns: At the end you have Mr. Taka Mine, who is originally from Japan but has been working for the last couple of years with ESCAP. He has some interesting perspectives that relate to the UN and the role of Canada in a particular project around development. We're funding the building of a light transit system in Thailand, and one of his concerns is that it be made accessible, but he'll talk to you more about that.

The Chairman: Thank you, Henry. Is it appropriate then to start with Dr. de Lorenzo? Some opening comments will be in order from all the panelists, then we'll follow with a few questions with what time remains.

[Translation]

personnes handicapées, que celles-ci ne participent pas à leurs prises de décisions. Voilà où ce comité pourrait intervenir en disant au Canada que nous devrions jouer un rôle plus énergique aux Nations Unies en octobre.

Le président: Henry, c'est une approche très positive, une très bonne façon de terminer cette partie de l'après-midi.

Au nom du comité, je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont participé à cette discussion très fructueuse. J'espère que vous passerez encore quelques journées intéressantes et agréables ici à Vancouver et au Canada. Encore une fois, nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir nous voir aujourd'hui.

Nous invitons maintenant les groupes de l'Europe de l'Est, du Moyen-Orient et de la Russie à venir à la table. Nous allons demander à nos trois coprésidents de les présenter au comité.

Je viens de revoir nos objectifs pour cet après-midi et ma collègue, madame Beth Phinney, me rappelle que nous voulons vraiment entendre nos témoins plutôt que de dire ce qui se passe au Canada. Vous pouvez lire tout cela. Henry, allez-vous présenter nos témoins, ou est-ce que ce sera Irene ou Diane? Peut-être devrions-nous maintenant entendre nos quatre témoins s'ils ont des déclarations préliminaires à faire.

Mme Richler: Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je commencerai.

Le président: Vous avez la parole, Diane.

Mme Richler: Merci. Je voudrais vous présenter trois des personnes qui sont ici aujourd'hui. Il y a d'abord M^{me} Eloisa de Lorenzo que beaucoup d'entre vous ont peut-être déjà rencontrée parce qu'elle siège au Comité consultatif international pour l'Autonomie 92. M^{me} de Lorenzo est ici en sa qualité d'ancienne présidente de la Ligue internationale des associations d'aide aux handicapés mentaux. Elle vient de l'Uruguay et pourra vous dire ce qui se passe en Amérique du Sud et en Amérique centrale ainsi que dans les Antilles. À côté d'elle se trouve M. Gilberto Lazo, qui travaille à Mexico, au Centre de préparation personnelle et sociale. Il est ici aujourd'hui pour aider la personne assise à côté de lui, M. Jose de Jesus, qui travaille pour «personnes d'abord» à Mexico. Gilberto vous présentera Jose qui, par la suite, aimerait faire quelques commentaires.

M. Enns: Au bout de la table, vous avez M. Taka Mine, originaire du Japon, mais qui travaille depuis quelques années pour la Commission économique et sociale pour l'Asie et le Pacifique. Il a des points de vue intéressants à nous exposer au sujet des Nations Unies et du rôle du Canada dans un certain projet de développement. Nous finançons un système de transport léger en Thaïlande, et M. De Jesus s'inquiète, entre autres, des problèmes d'accès, mais il pourra vous donner sur cela de plus amples détails.

Le président: Merci, Henry. Devrions-nous alors commencer avec M^{me} de Lorenzo? Tous les participants pourront faire des déclarations préliminaires puis nous poserons quelques questions pendant le temps qu'il nous reste.

[Texte]

Dr. Maria Eloisa de Lorenzo (Uruguay, Disabled Peoples' International): It is a pleasure for me to be here. I will address the subject very generally and very rapidly, in order to have time for the other speakers to present problems and also to exchange ideas and answer questions.

I'm sorry. I'm speaking in English and I was planning to speak in Spanish for my friends. I don't know which you'd prefer.

The Chairman: It's quite in order to speak in Spanish. We do have translation.

Dr. de Lorenzo: All right.

[Witness continues in Spanish]

• 1435

The Chairman: Maria, I want to thank you for this excellent overview of the issue of development in Latin America and how that has an effect on the problems of the disabled. You have touched upon some of the interest that Canada has shown in this area.

As chairman I just have one comment I can't resist making, because I've been very much involved for many years in the issue of population and development. I think in Latin America, and also in particular in Africa, the rapid population growth is a fundamental problem in relation to development. Because of that the per capita expenditure on health and education in many countries is dropping and has been dropping for about ten years. That population growth has to be addressed as one of the concomitant factors that leads to many of the developmental problems, including the issue of disability that we are concerned with here. Being currently involved in that, I couldn't resist adding that as a dimension, and you probably have some thoughts.

I appreciate your views regarding CIDA. Maybe we can talk privately about that after, because I would like to get more input about where you think CIDA might be improving.

We have to move on. May we go to Gilberto and then to Jose?

Mr. Enns: That would be fine. I forgot to introduce Mirka. I didn't know she was behind us. She is from Czechoslovakia. She would also like to say a few words.

The Chairman: You suggest where we move next, then.

Mr. Enns: As you suggested, we will just continue down.

Mr. Gilberto Lazo (Mexico, Disabled Peoples' International): [Witness speaks in Spanish]

• 1440

Mr. Jose de Jesus (Mexico, Disabled Peoples' International): [Witness speaks in Spanish]

[Traduction]

Mme Maria Eloisa de Lorenzo (Uruguay, Organisation mondiale des personnes handicapées): C'est un plaisir pour moi d'être ici aujourd'hui. J'aborderai le sujet de façon très globale et très rapidement, pour permettre aux autres intervenants de vous exposer des problèmes et aussi pour que nous puissions partager nos idées et répondre aux questions.

Je m'excuse. Je m'adresse à vous en anglais et j'avais l'intention de parler en espagnol pour mes collègues. Je ne sais pas quelle langue vous préférez.

Le président: Vous pouvez très bien parler en espagnol. Nous avons des interprètes.

Mme de Lorenzo: D'accord.

[Le témoin poursuit en espagnol]

Le président: Maria, merci de cette excellente présentation sur le développement en Amérique latine et son impact sur les problèmes des handicapés. Vous avez mentionné certains aspects de l'intérêt que le Canada a manifesté à cet égard.

En tant que président, il y a un commentaire que je me dois de faire. Depuis très longtemps, je m'intéresse énormément à l'interaction entre la démographie et le développement. Je pense qu'en Amérique latine, et surtout en Afrique, la croissance démographique rapide pose une entrave fondamentale au développement. À cause de cette croissance, beaucoup de pays dépensent, depuis à peu près dix ans, de moins en moins par habitant pour la santé et pour l'éducation. La croissance démographique doit être prise en compte comme étant l'un des facteurs principaux menant à beaucoup de problèmes de développement, y compris celui des personnes handicapées dont nous traitons ici. Je mentionne cela parce que c'est une question dont je m'occupe et vous avez probablement des opinions là-dessus.

J'apprécie vos commentaires sur l'ACDI. Nous pourrions peut-être échanger quelques mots en privé après la séance. J'aimerais que vous m'indiquiez les aspects que l'ACDI pourrait améliorer.

Nous devons continuer. Pouvons-nous passer à Gilberto, puis à Jose?

M. Enns: Bien sûr. J'ai oublié de présenter Mirka. Elle vient de Tchécoslovaquie. Je ne savais pas qu'elle était assise derrière nous. Elle aimerait aussi dire quelques mots.

Le président: Alors, qui de vous prendra la parole?

M. Enns: Comme vous avez proposé, on continuera à tour de rôle.

M. Gilberto Lazo (Mexique, Organisation mondiale des personnes handicapées): [Le témoin parle en espagnol]

M. Jose de Jesus (Mexique, Organisation mondiale des personnes handicapées): [Le témoin parle en espagnol]

[Text]

[Translation]

● 1450

The Chairman: Jose and Gilberto, I want to thank you for the insight you've given us into the situation in Mexico and for your call for better communications between the "people first" groups in our country and yours. I hope that can be achieved.

Henry, would you like us to move on to Taka Mine first or to...?

Mr. Enns: Perhaps Taka Mine will go first and then Mirka could say a few words about Czechoslovakia from a grassroots perspective. You've already heard from Dr. Towell about some of the government things that are happening.

Mr. Taka Mine (Japan, Disabled Peoples' International): Thank you, Mr. Chairman. Allow me to make some comments on behalf of people with disabilities in Thailand. I lived in Bangkok for two years and worked for the United Nations system there, but this time I'm here on behalf of disabled peoples in Thailand.

The sky train project, which has been approved by the Thai government to grant a contract to the Lavalin International group, which I understand is partially owned by the Canadian government... According to the article I have, they're going to implement this mass public transportation system in Bangkok. As well, I understand that the Disabled Peoples' organization in Thailand has started advocating that this transportation system be fully accessible for people with disabilities, including people who use wheelchairs.

I was informed that the sky train in Vancouver has full accessibility features. I would urge the committee to make sure that the huge investment by this Canadian government in Thailand also be shared with disabled persons so that they have full access to public transportation. At the moment there is no accessible public transportation for disabled persons in Thailand, particularly those who use wheelchairs, so this sky train project is a big hope for those who have mobility disabilities.

I would urge this committee to support the efforts of disabled persons in Thailand to gain their right to public transportation. Accessibility has not been fully understood as the issue of rights for disabled persons. Most governments in Asia are dealing with many other issues, but not issues for disabled persons. Because this is a new project, if the project is not fully accessible, that creates a lot of... This is a very good chance to make it fully accessible. If it is built without any accessible features, it may take additional money to modify the system to be fully accessible.

● 1455

So I would like to urge this committee to get into this issue to see if the international level has already included this accessible facility in this project. Thank you very much.

Le président: Jose et Gilberto, j'aimerais vous remercier de l'aperçu que vous nous avez donné de la situation au Mexique et de votre appel en faveur de meilleures communications entre les groupes qui s'occupent de «personnes d'abord» dans notre pays et le vôtre. J'espère que nous pourrions le réaliser.

Henry, aimeriez-vous que nous passions à Taka Mine en premier ou...?

M. Enns: Peut-être Taka Mine pourrait passer en premier et Mirka nous parler ensuite un peu de la Tchécoslovaquie du point de vue du peuple. Le Dr Towell vous a déjà parlé de quelques activités du gouvernement.

M. Taka Mine (Japon, Organisation mondiale des personnes handicapées): Merci, monsieur le président. J'aimerais parler d'abord au nom des handicapés en Thaïlande. J'ai vécu deux ans à Bangkok et j'ai travaillé pour les Nations Unies là-bas, mais cette fois-ci, je suis ici au nom des personnes handicapées en Thaïlande.

Le projet de l'aérotrain a été approuvé par le gouvernement de la Thaïlande qui a accordé un contrat à Lavalin International group, qui, si j'ai bien compris, appartient en partie au Canada... Selon l'article que j'ai avec moi, cette société va construire un système de transport en commun à Bangkok. De plus, j'ai appris que l'Organisation des personnes handicapées en Thaïlande a commencé à revendiquer que ce système de transport leur soit entièrement accessible y compris aux personnes en chaises roulantes.

On m'a dit que l'aérotrain à Vancouver est entièrement accessible. J'exhorterais le comité à s'assurer que cet immense investissement du gouvernement canadien en Thaïlande sera partagé avec les personnes handicapées pour que celles-ci puissent avoir entièrement accès au système de transport en commun. Actuellement il n'y a pas de transport en commun accessible aux personnes handicapées en Thaïlande, surtout celles qui utilisent des chaises roulantes. Ce projet d'aérotrain est donc très prometteur pour les handicapés moteur.

J'invite instamment le comité à appuyer les efforts que font les personnes handicapées en Thaïlande pour obtenir le droit d'accès au transport en commun. On n'a pas encore compris que cet accès est, pour elles, une question de droit. La plupart des gouvernements en Asie s'occupent de beaucoup d'autres questions à l'exclusion de celles qui touchent les personnes handicapées. Puisqu'il s'agit d'un nouveau projet, il faudrait qu'on puisse y avoir pleinement accès, sinon cela occasionnera... Voici une très bonne occasion de le rendre pleinement accessible. Si le système ne prévoit pas les moyens d'accès nécessaires, il faudra déboursier des sommes additionnelles pour le modifier de façon que les personnes handicapées puissent y avoir pleinement accès.

J'aimerais donc demander instamment à votre comité de se pencher sur cette question et de vérifier si, au niveau international, les moyens d'accès nécessaires ont été prévus. Merci beaucoup.

[Texte]

The Chairman: Thank you very much, Taka, for your call for some help regarding the accessibility to public transportation. We realize the importance of that, and anything we can do here to be of help to you we would certainly want to do. Thank you for keeping your comments so brief.

Now we move on to Mirka from Czechoslovakia.

Ms Mirka Litomiska (Czechoslovakia, Disabled Peoples' International): Let me introduce myself. I'm from a non-profit centre for multiple-handicapped children from Czechoslovakia.

Czechoslovakia has gone through large changes in the past two years, and I'm happy to say that most of them are positive. An increasing number of activities for people with disabilities or parents of children with disabilities have been established in the last years.

Along with freedom and all the changes we went through, we still have some challenges to go through. I think the most important task for us in the future will be to change people's thinking, because all of the changes we are going through have to be viewed from the background of 40 years of a dehumanizing system in which people with disabilities were hidden and during which there was no communication at all.

Fortunately these things have changed, and we are happy to note that so many new activities have been initiated in Czechoslovakia. Nevertheless, we still have to cope with many problems. I think most of them are legislative changes that are just coming through. As well, we are discussing the renewal of an educational system and the inclusion of people with disabilities into society. Most people with disabilities still live far away from cities in institutions. Employment is a great problem.

We are very thankful that we have the possibility of sharing information. I would like to say especially that I'm thankful to have an opportunity to share experiences, because we have many people who are active in new services in Czechoslovakia but we lack information, know-how and well-trained people. Therefore we would greatly appreciate it if a seminar or meeting of disabled people, or people working as advocates for people with disabilities, could take place in Czechoslovakia in the future. Thank you.

• 1500

The Chairman: Mirka, I want to thank you for your intervention and congratulate you on the excellence of your English. But the person you're looking to talk to is Henry Enns. I am sure he will do something to help establish that kind of forum for you.

Mr. Koury is the only person on our committee who is truly bilingual. He speaks French and English with equal facility. Allan, we'll invite you to talk in whichever of the official languages you choose.

Mr. Koury (Hochelega—Maisonneuve): In the time I have been on this committee, which is probably seven or eight months, I have seen hundreds of witnesses. It all comes back to the same point, the need for awareness of governments and the people.

[Traduction]

Le président: Merci beaucoup, Taka, de votre demande d'aide au sujet de l'accès au transport public. Nous savons à quel point c'est important et nous sommes certainement prêts à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour vous aider à cet égard. Merci aussi de vous être montré aussi bref dans vos observations.

Nous passons maintenant à Mirka, de Tchécoslovaquie.

Mme Mirka Litomiska (Tchécoslovaquie, Organisation mondiale des personnes handicapées): Permettez-moi de me présenter. Je viens d'un centre tchécoslovaque à but non lucratif pour les enfants souffrant de handicaps multiples.

Au cours des deux dernières années, la Tchécoslovaquie a connu de grands changements, des changements positifs dans la plupart des cas. Au cours des dernières années, on a accru le nombre des activités destinées aux personnes souffrant d'incapacités ou aux parents d'enfants handicapés.

La liberté et tous les changements que nous avons connus nous obligent à relever certains défis. À mon avis, la tâche la plus ardue à laquelle nous devons nous attaquer consistera à changer la façon de penser des gens, puisque les changements qui nous vivons ont eu pour toile de fond 40 années d'un système déshumanisant où l'on cachait les personnes handicapées et où il n'existait aucune communication.

Heureusement, tout cela a changé et nous constatons avec joie qu'un grand nombre de nouvelles activités ont été mises sur pied en Tchécoslovaquie. Néanmoins, nous faisons encore face à de nombreux problèmes. Il s'agit, dans la plupart des cas, de modifications législatives qui sont en bonne voie. En outre, il faut renouveler le système d'enseignement et réinsérer les personnes handicapées dans la société. La plupart d'entre elles vivent en institution, loin des villes. Il leur est très difficile de trouver des emplois.

Nous sommes très reconnaissants d'avoir la possibilité de partager des renseignements. Tout spécialement, je suis très heureuse d'avoir la possibilité de vous faire part de nos expériences, puisqu'un grand nombre de personnes travaillent à de nouveaux services en Tchécoslovaquie. Mais nous manquons, cependant, d'information, de savoir-faire et de formation. Nous aimerions donc beaucoup que puisse être organisé, en Tchécoslovaquie, à l'avenir, un colloque ou une rencontre de personnes handicapées ou de personnes vouées à leur défense. Merci.

Le président: Je vous remercie, Mirka, de votre témoignage et vous félicite pour l'excellente qualité de votre anglais. Cependant, la personne à qui vous devriez vous adresser est Henry Enns. Je suis certain qu'il pourra vous aider à mettre sur pied un tel événement.

M. Koury est le seul membre de notre comité qui soit vraiment bilingue. Il s'exprime aussi facilement en français qu'en anglais. Allan, nous vous invitons à parler dans la langue officielle de votre choix.

M. Koury (Hochelaga—Maisonneuve): Depuis que je siège à ce comité, c'est-à-dire depuis environ sept à huit mois, j'ai vu défiler des centaines de témoins. Tous leurs témoignages portent sur le même point, à savoir le besoin de sensibiliser le gouvernement et la population.

[Text]

I have a few friends here in Vancouver. I came in yesterday afternoon and I called them up. They asked, my gosh, what brings you out here? I said it was Independence '92, and they asked, "What's that?" Right here.

In Montreal, my constituents were asking to come to meet me, and I told them I wouldn't be in Montreal this coming week because I would be in Vancouver. Oh, you lucky person. On holidays? No. I'm going to work. I also explained to them Independence 92. "What is that?"

There is something wrong somewhere when we have not got the message across. Certain governments, such as the Canadian government and the American government, know about it. I was astonished and surprised to hear that the group before you, the European group, also have a problem. Their governments have no ministry or budget directed to these problems.

I know the Canadian government has gone a long way. I know the City of Montreal about 12 years ago started to knock down the corners of the sidewalks. I asked the mayor what it was. It was world-wide, etc.—handicapped and so on. I thought, my God, that's a good idea. That was maybe 15 years ago. I see here it's done pretty well all over. Yet people are not aware the problem is here, the problem is everywhere.

I believe now—correct me if I am wrong—that a united body should be created. We have a United Nations. If there is a war somewhere we can send somebody out there. Why not have a body attached to that, make it strong, make it such that every embassy or every person representing a country at the United Nations have their powerful say and demand an equal proportion of budgets so it could be run. . . I don't know how. You know better. But I believe that is the only way: to have a central pole so it could be distributed from there.

Maybe I'm wrong. Maybe you could enlighten me, Ms de Lorenzo.

• 1505

The Chairman: Maria, do you want to respond to that, and make it as brief as you can because we're running short of time.

Mr. Koury: I'm sorry I was long, Mr. Chairman.

The Chairman: You were entitled to your time.

Dr. de Lorenzo: I do agree with you very much. I must say that the United Nations Decade has been full of declarations, with very little implementation. The United Nations is made up of our governmental representatives. What our governments send are the ones who have the responsibility for proposals and so on at the United Nations. We have to find out how to create such a body. If it has the force of the United Nations it will be a kind of convention like has been established in Geneva for human rights, or something else. We must have a convention that has great support from the main governments. I do not have the answer, sir, but I would like very much to see that point discussed in this meeting of Independence '92.

[Translation]

Je compte quelques amis, ici à Vancouver. Je suis arrivé hier après-midi et je leur ai donné un coup de fil. Ils m'ont demandé ce qui m'amenait ici. J'ai répondu que j'étais venu dans le cadre d'Autonomie 92. Ils m'ont demandé: «Qu'est-ce que c'est ça?». Ici, à Vancouver.

À Montréal, certains de mes électeurs avaient demandé à me rencontrer. Je leur ai dit que je ne pouvais pas être à Montréal cette semaine car je serai à Vancouver. Chanceux, m'ont-ils répondu. Des vacances? Je leur ai dit non, je vais travailler. Je leur ai également parlé d'Autonomie 92. Ils m'ont eux aussi demandé de quoi il s'agissait.

Quelque chose ne va pas; nous n'avons pas réussi à passer le message. Certains gouvernements, les gouvernements canadien et américain, par exemple, sont au courant de la question. J'ai été étonné d'entendre que le groupe de témoins précédent, qui venait d'Europe, avait aussi un problème. Leurs gouvernements respectifs n'ont pas de ministères ou de budget visant à résoudre ces problèmes.

Je sais que le gouvernement du Canada a encore beaucoup de chemin à faire. Il y a 12 ans environ, la ville de Montréal a commencé à abaisser les coins des trottoirs. J'ai demandé au maire de quoi il s'agissait. C'était un mouvement international, etc.—les handicapés. J'avais alors pensé que c'était une bonne idée. Cela se passait il y a 15 ans, peut-être. Je vois ici qu'on le fait partout. Les gens ne semblent pas se rendre compte cependant qu'il y a un problème ici comme partout ailleurs.

Je crois maintenant—corrigez-moi si j'ai tort—qu'il faudrait créer un organisme uni. Il y a les Nations Unies. Si une guerre éclate quelque part, on peut envoyer quelqu'un. Pourquoi n'aurait-on pas un organisme voué à cette cause, un organisme fort, créé de telle sorte que chaque ambassade ou que chaque représentant d'un pays aux Nations Unies ait du poids dans la balance et réclame une proportion égale des budgets de façon que cela fonctionne. . . Je ne sais pas. Vous le savez mieux que moi. Je crois cependant que le seul moyen c'est de créer un centre à partir duquel tout serait distribué.

J'ai peut-être tort. Peut-être pouvez-vous nous éclairer, madame de Lorenzo.

Le président: Maria, si vous voulez répondre, je vous demanderais d'être brève, car nous manquons de temps.

M. Koury: Je suis désolé d'avoir pris tant de temps, monsieur le président.

Le président: Vous y aviez droit.

Mme de Lorenzo: Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je dois dire que la décennie des Nations Unies a donné lieu à de nombreuses déclarations qui n'ont que fort peu été mises en oeuvre. Les Nations Unies sont composées des représentants de nos gouvernements. Les personnes qui y sont envoyées sont chargées de faire des propositions ou que sais-je aux Nations Unies. Nous devons trouver le moyen de créer un tel organisme. Si l'on veut qu'il ait le même poids que les Nations Unies, il devra s'agir d'une convention comme celle qui a été établie à Genève pour les droits de la personne, ou quelque chose d'autre. Cette convention doit avoir le ferme appui des principaux gouvernements. Je n'ai pas de réponse, monsieur, mais j'aimerais beaucoup que cette question soit discutée lors de cette rencontre d'Autonomie 92.

[Texte]

Mr. Enns: It's something that we as Disabled Peoples' International have talked about for 10 years to do in conjunction with the International League for the Societies of Mentally Handicapped, the World Blind Union, and the World Federation of the Deaf. The unfortunate part is that Canada spends some money supporting non-governmental bodies, as do Sweden, Denmark and Finland, but by and large most governments haven't even supported the actual activities of the non-governmental organizations, much less elevate them to the status of, say, a WHO, ILO or UNESCO, which you could have if these organizations all came together and were supported by member states. You could have that kind of international structure for disability groups at the international level that could play a much bigger role within the UN. So far there hasn't been that kind of interest. It may be that this committee would want to request Canada to study that whole situation and see whether we, as Canadians, would want to play a leading role to make it happen.

The Chairman: Thank you very much, Henry, for that suggestion, and I'm sure we'll give it further consideration.

Before we adjourn this second panel, the chair would like to observe that the committee felt, in recognition of the time and effort many of you have given to this session here today, we wanted to recognize that with a small token, a little memento for you to take home. Any success this committee has had over the years is largely due to the fact that we have a very competent clerk and a very competent researcher. The committee depends on those persons very much.

Just this past week we had a VHS tape, a videotape, completed of some of the work that this committee has done over the last six or eight months and we want to give you a copy of the tape. The tape is only in English at the moment. It will be translated into French. It will have captions put on it eventually as well. It was completed on Saturday of this past weekend, but the clerk very kindly brought sufficient copies here for all our witnesses, and we'd like each of you to have one. It gives you an idea of how this committee functions. You may wish to take that home to your own countries, and perhaps your parliamentarians would like to see it.

I should add that this committee, of all the 20 or 30 standing committees in our Parliament, has unique terms of reference, and you will hear them described in that tape that you'll be given.

It's probably appropriate to have a five-minute comfort break now before we call the third panel to the table. The meeting stands suspended for five minutes.

• 1510

• 1521

The Chairman: The chair would now like to resume our afternoon sitting.

[Traduction]

M. Enns: C'est un projet dont l'Organisation mondiale des personnes handicapées discute depuis environ dix ans en collaboration avec la Ligue internationale des associations d'aide aux handicapés mentaux, la World Blind Union et la World Federation of the Deaf. Ce qui est malheureux c'est que le Canada finance des organismes non gouvernementaux, comme le font aussi la Suède, le Danemark et la Finlande. Cependant, la plupart des gouvernements n'ont même pas accordé leur appui aux activités réelles des organisations non gouvernementales et sont encore moins prêts à leur accorder un statut semblable, par exemple, à l'OMS, l'OIT ou l'UNESCO. Cela pourrait arriver si tous ces organismes se réunissaient et obtenaient l'appui des États membres. On pourrait avoir un tel organisme international destiné aux groupes de handicapés, lequel jouerait un rôle bien plus grand au sein des Nations Unies. Jusqu'à présent, cette question n'a pas soulevé d'intérêt. Notre comité pourrait peut-être demander au Canada d'étudier cette situation dans son ensemble et voir si nous, Canadiens, sommes prêts à jouer un rôle de chef de file dans la réalisation de ce projet.

Le président: Merci beaucoup, Henry, de cette suggestion. Je suis certain que nous l'étudierons plus en profondeur.

Avant que nous ne levions de nouveau la séance, le président aimerait dire que, pour remercier les témoins du temps et des efforts qu'ils ont consacrés pour la séance d'aujourd'hui, le comité a pensé leur remettre un petit souvenir qu'ils pourront ramener chez eux. Le succès remporté par notre comité au fil des ans est dû en grande partie à la grande compétence de notre greffier et de notre recherchiste. Le comité dépend beaucoup de ces personnes.

La semaine dernière, on a achevé une bande vidéo VHS sur certains des travaux que le comité a accomplis au cours des six à huit derniers mois. Nous aimerions vous en remettre une copie. À l'heure actuelle, la bande est en anglais seulement. Elle sera traduite en français. On finira aussi par la coder pour les malentendants. L'enregistrement a été achevé samedi dernier, mais le greffier a eu la gentillesse d'en apporter suffisamment d'exemplaires pour tous nos témoins. La bande vous donnera une idée du fonctionnement de notre comité. Peut-être voudrez-vous la ramener chez vous et vos parlementaires voudront peut-être la visionner.

J'ajouterais que notre comité, un des 20 ou 30 comités permanents de notre Parlement, a un mandat très particulier qui est décrit dans la bande qui vous a été remise.

Nous ferons maintenant une pause de cinq minutes avant de convoquer à la table notre troisième groupe de témoins. La séance est levée pour cinq minutes.

Le président: La présidence aimerait maintenant reprendre les travaux de cet après-midi.

[Text]

We're moving into the third panel and I think we have Diane Richler, who's going to bring the third panel to the table and will, I hope, introduce her colleagues to us. We'll have some opening comments from the panellists, followed by some questions from our colleagues on the committee. Diane, would you like to hold forth.

Ms Richler: We have two people with us right now. On my extreme right is Diamond Daniel, who is with Selangor and Wilayah Persekutuan, as it says on his card. This is the association in Malaysia for retarded children. He is also a member of the Asian Federation for the Mentally Retarded. We also have here on my immediate right Mary O'Hagen, from New Zealand, who is with the World Federation of Psychiatric Users. They will be our only two presenters.

The Chairman: Thanks very much, Diane. Who would like to lead off first? Mr. Daniel, could we have some opening comments from you and then from Mary O'Hagen and then we'll have the committee ask questions.

Mr. Diamond R. Daniel (Malaysia, Disabled Peoples' International): Let me say it is indeed a pleasure and a privilege for me to be here this afternoon before this august body. It is really unexpected. There are three unexpected things that happened to me. First was a letter from Victor Wahlstrom, the International League president, who asked whether I would attend this International League assembly as well as Independence '92. Then there was a telegram from the CACL also inviting me to come. So it's my pleasure to be here. I have really come with an open mind to listen and not so much to talk.

The third unexpected pleasure was when I was asked this morning to appear before this body and to sit on this panel. So I'm not fully prepared with documents and demographic business to present this little statement. I'm going to ad lib and say what comes to my mind.

I represent the Association for Retarded Children in Malaysia. Our history goes back to 1964, and the patterns we seem to have followed are similar to those that have been in the British territories throughout the world. The stages we have gone through are similar but maybe it's much slower on our part than in Canada, for example.

I have been impressed with the changes that have taken place here, first with regard to the thinking and attitudes. We too had similar struggles in the early years when parents were not prepared to admit that their children were handicapped.

I am going to confine myself to Malaysia and to mental handicap. My statements will be along those lines.

It has been a difficult task for us to overcome this because of different attitudes. We have come to a stage when parents have accepted and the community has accepted the fact of handicap.

[Translation]

Nous allons maintenant entendre notre troisième groupe de témoins. Nous avons avec nous M^{me} Diane Richler qui, je l'espère, nous présentera ses collègues. Les membres du groupe feront des observations préliminaires, après quoi nos collègues du comité pourront poser des questions. Allez-y, Diane.

Mme Richler: Nous avons pour le moment deux personnes avec nous. Je vous présente, à mon extrême droite, Diamond Daniel qui représente la Selangor and Wilayah Persekutuan, comme l'indique sa carte. C'est l'association qui s'occupe en Malaisie des enfants retardés. Il est aussi membre de la Asian Federation for the Mentally Retarded. Immédiatement, à ma droite, il y a Mary O'Hagen de la Nouvelle-Zélande, qui représente la World Federation of Psychiatric Users. Ce seront les deux seuls intervenants.

Le président: Merci beaucoup, Diane. Qui aimerait commencer? Monsieur Daniel, vous et Mary O'Hagen pourriez-vous nous faire votre déclaration préliminaire, après quoi le comité posera des questions?

M. Diamond R. Daniel (Malaisie, Organisation mondiale des personnes handicapées): C'est pour moi un plaisir et un honneur de me trouver cet après-midi devant cette auguste assemblée. Je ne m'y attendais pas du tout. Trois choses inattendues me sont arrivées. J'ai d'abord reçu une lettre de Victor Wahlstrom, président de la Ligue internationale, qui me demandait si je voulais bien assister à l'Assemblée de la Ligue internationale de même qu'à Autonomie 92. J'ai ensuite reçu un télégramme de l'ACIC qui tenait, elle aussi, à m'inviter. C'est donc un plaisir pour moi d'être ici. Je n'ai pas grand-chose à dire, mais je suis tout oreilles.

La troisième chose qui m'est arrivée, et qui m'a fait un grand plaisir, c'est d'avoir été invité ce matin à comparaître devant vous et à faire partie de ce groupe d'experts. Je n'ai donc pas vraiment eu le temps de me préparer et je vais vous dire ce qui me vient à l'esprit.

Je représente l'Association for Retarded Children en Malaisie. Notre création remonte à 1964 et nous avons, depuis, suivi à peu près la même évolution que les autres territoires britanniques à travers le monde. Nous avons grosso modo franchi les mêmes étapes, mais il se peut que nous ayons progressé beaucoup plus lentement que le Canada, par exemple.

J'ai été impressionné par les changements qui se sont produits ici, surtout pour ce qui est de la façon de voir les choses et des attitudes. Nous avons été aux prises avec des problèmes analogues au cours des premières années lorsque les parents n'étaient pas prêts à admettre que leurs enfants étaient handicapés.

Je vais essayer de me limiter à la Malaisie et à la déficience mentale. C'est l'orientation que j'entends donner à mon exposé.

Il a été très difficile pour nous de surmonter ces difficultés à cause d'attitudes différentes. Nous en sommes rendus à une étape où les parents et la communauté ont accepté la réalité que constitue un handicap.

[Texte]

Again, on the question of labelling, I think Canada has gone well past that to call it CACL, which would be in attitudes... makes much difference and it does help. We are still called the Selangor Association for Retarded Children, but the reason we have kept it on is that once you establish a name, it takes a long time for people to accept the fact that you are serving a certain client body.

On the question of self-advocacy, which has come to the present state in Canada, we haven't come to that. We are still struggling with helping our moderately and severely mentally handicapped persons to be more self-expressive. The mildly retarded are being taken care of in the regular school system. They become slow learners and so on. Parents find it difficult to distinguish between the mildly handicapped persons and the normal children.

I also have noticed that in Canada you have come a long way with regard to the facilities for transport and buildings, so much so that disabled persons are able to move more freely, which is not so in Malaysia. We have come to the point where legislation is being moved, where new buildings that are being put up must have facilities for the handicapped. The road users, pavements and so on—I think we are coming along.

Thirdly, on the human rights issue, I think again that you have come a long way. We are doing our best to move along in those directions. The Prime Minister has called for what they call "vision 20/20", when the whole nation becomes a more caring society to eradicate poverty and so on.

In this whole question of a caring society, the community is becoming more aware. There have been a number of seminars and symposiums called by the Institute of Strategic Studies in Malaysia, helping persons to change their attitudes towards persons with handicaps and who are in need.

I will stop with that, and maybe you would like to say something.

The Chairman: Thank you very much for those opening comments, Mr. Daniel. Perhaps we could move on to Mary O'Hagen now. Do you speak English?

Ms Mary O'Hagen (Australia, Disabled Peoples' International): It is a bit hard to recognize in this part of the world sometimes.

The Chairman: Someone on our committee speaks Scottish, so we are getting used to some of these dialects.

Ms O'Hagen: I am here representing the World Federation of Psychiatric Users. This is an organization that was set up last August at the world congress for mental health in Mexico City. It is an organization of people who are using or have used psychiatric services. There is no one else in the membership.

[Traduction]

Quant au catalogage, je pense que le Canada a fait énormément de chemin et que les attitudes ont changé, ce qui fait une énorme différence. Nous portons toujours le nom de Selangor Association for Retarded Children, mais nous avons conservé ce nom, parce qu'une fois établi, il faut énormément de temps pour que les gens acceptent le fait que vous desservez une certaine clientèle.

Quant à la défense par les personnes handicapées de leurs propres droits, je dois dire que nous n'avons pas parcouru autant de chemin que le Canada. Nous avons encore de la difficulté à aider les personnes souffrant de déficience mentale modérée ou grave, à faire valoir leurs droits. Les enfants souffrant d'une légère déficience mentale fréquentent l'école régulière. Ils sont souvent lents. Les parents ont de la difficulté à distinguer entre les enfants atteints d'une déficience mentale modérée et les enfants normaux.

J'ai aussi remarqué que l'accès des personnes handicapées aux moyens de transport et aux immeubles avait été beaucoup facilité au Canada, à tel point qu'elles peuvent se déplacer librement, ce qui n'est pas le cas en Malaisie. Nous en sommes cependant arrivés au stade où de nouvelles lois sont présentées et où les nouveaux immeubles doivent être accessibles aux personnes handicapées. Nous avons aussi fait des progrès pour ce qui est de l'utilisation des routes, des trottoirs et ainsi de suite.

En ce qui concerne les droits de la personne, je pense, une fois de plus, que vous avez parcouru beaucoup de chemin. Nous cherchons à faire la même chose. Le premier ministre a lancé ce qu'on appelle «Vision 20/20» et incité toute la nation à se préoccuper davantage des défavorisés de manière à enrayer, par exemple, la pauvreté.

La communauté prend de plus en plus conscience de la nécessité d'instaurer une société humanitaire. L'Institut des études stratégiques a organisé un certain nombre de colloques et de symposiums en Malaisie, aidant ainsi les gens à modifier leur attitude envers les personnes handicapées et qui sont dans le besoin.

Je vais m'arrêter ici, car vous aimeriez peut-être dire quelque chose.

Le président: Merci de ces observations préliminaires, monsieur Daniel. Nous pourrions peut-être passer à Mary O'Hagen. Parlez-vous l'anglais?

Mme Mary O'Hagen (Australie, Organisation mondiale des personnes handicapées): Il est parfois difficile à reconnaître dans cette partie du monde.

Le président: Un de nos membres parle Écossais; nous nous sommes donc habitués à certains de ces dialectes.

Mme O'Hagen: Je représente la World Federation of Psychiatric Users qui a été créée en août dernier lors du Congrès international de la santé mentale à Mexico. Il s'agit d'une association de gens qui utilisent ou ont utilisé par le passé des services psychiatriques. Elle ne compte aucun autre membre.

[Text]

At the moment it is an unfunded organization. We are still developing by-laws and stuff like that, so we are very much in a primary state. Our basic aims are just to network and get a newsletter out every six months to increase our membership until we meet again in Tokyo at the next World Federation for Mental Health.

The concerns raised at the Mexico congress, where it was formed, were that we really need an information network and a rights network, but also a network that finds alliances with like-minded organizations. I think there is a big potential for organizations of psychiatric users to network and build alliances with people who have other forms of disability. It surprises me that although the psychiatric user movement has been going since about 1970, this has really happened very little so far. Hopefully, one of the outcomes of this congress will be that more of an alliance will be formed. Many of our issues are so similar that I think we have a natural alliance there to begin with.

• 1530

That is about all I want to say at the moment, but I will be happy to answer any questions.

The Chairman: I am sure that those comments and those from Mr. Daniel may provoke some questions from my colleagues.

Do you want to begin with a few questions, Beth?

Ms Phinney: I don't think either of you were in the room when we had the first group in here. Were you in the room when the first group was here? They suggested that the United Nations really hadn't done very much in the last 10 years. I was wondering if you think that the efforts should go into continuing to try to work with the United Nations, or should some other organization or structure be formed outside of the United Nations? Because of the political things that are stopping the United Nations from going ahead with help, would it have a better chance of success if it were outside the United Nations?

Mr. Daniel: In a way, in the field of mental handicaps the International League has played an important part as being the conscience of the world or of various countries. That is how the Declaration of Rights of the Mentally Handicapped was published and finally accepted by the United Nations. Then there were a number of signatory countries.

Too often—and I am not talking about Malaysia itself, but I am talking generally—while there is an acceptance, the implementation becomes a more difficult thing. It can have various cultural reasons, background and so on. In a case such as mental handicaps, non-governmental organizations can play a role but you must get the involvement of government in it. So it has taken us some time to move the role from the ministry of welfare services, which was

[Translation]

À l'heure actuelle, cette organisation ne reçoit aucune subvention. Nous n'avons pas encore terminé la rédaction de nos statuts de sorte que nous en sommes à un stade assez préliminaire. Notre objectif principal est d'établir un réseau et de publier un bulletin tous les six mois pour recruter de nouveaux membres jusqu'à ce que nous nous réunissions de nouveau à Tokyo dans le cadre de la prochaine conférence de la Fédération mondiale pour la santé mentale.

Ce qui est ressorti lors du Congrès de Mexico, au cours duquel notre association a été formée, c'est que nous avons besoin non seulement d'un réseau d'information et de défense des droits, mais aussi d'un réseau qui permette de nous allier à des organisations ayant les mêmes objectifs. Je crois que les utilisateurs de services psychiatriques devraient saisir l'occasion qui s'offre à eux de former un réseau et de nouer des alliances avec des personnes affligées d'autres handicaps. Je suis surprise de voir que, même si la lutte pour la défense des droits des malades psychiatriques bat son plein depuis 1970 environ, si peu ait été fait jusqu'ici. J'ose espérer qu'à la suite de ce congrès plus d'une alliance sera formée. Nous avons tellement de choses en commun qu'il y a entre nous une alliance naturelle.

C'est à peu près tout ce que j'ai à dire pour l'instant, mais c'est avec plaisir que je répondrai à vos questions.

Le président: Je suis persuadé que vos observations et celles de M. Daniel susciteront certaines questions de la part de mes collègues.

Voulez-vous y aller, Beth?

Mme Phinney: Je ne pense pas que ni l'un ni l'autre étiez ici lorsque nous avons rencontré le premier groupe. Y étiez-vous? Ces témoins nous ont donné à entendre que les Nations Unies n'avaient pas beaucoup fait au cours des dix dernières années. Croyez-vous que nous devrions chercher à travailler de concert avec les Nations Unies, ou qu'une organisation indépendante devrait être mise sur pied? Étant donné les facteurs politiques qui font obstacle à la prestation d'une aide par les Nations Unies, un organisme indépendant n'aurait-il pas plus de succès?

M. Daniel: D'une certaine façon, dans le domaine des handicaps mentaux, la Ligue internationale a joué un rôle important puisqu'elle s'est faite la conscience de l'humanité ou de divers pays. C'est grâce à elle que la Déclaration des droits du déficient mental a été publiée et finalement acceptée par les Nations Unies. Puis, un certain nombre de pays l'ont signée.

Trop souvent—je parle en général et non pas seulement du cas de la Malaisie—même s'il y a acceptation, l'application d'une convention peut poser des difficultés pour diverses raisons culturelles ou autres. Dans un cas comme celui de la déficience mentale, les organisations non gouvernementales peuvent jouer un rôle, mais le gouvernement doit, lui aussi, être de la partie. Il nous a donc fallu un certain temps pour que le rôle du ministère des

[Texte]

responsible for mental handicaps and attendant disabilities, to the area in which the ministry of education would take the rightful role, because the component of education is the responsibility of the ministry of education, be they handicapped or otherwise.

In our country we had the education of the blind earlier, and then the deaf after that, and then the slow learners. Only in 1988 was there some move to make special classes possible in the primary schools. I think that is a good move by the ministry of education. Ultimately we hope it will become something more effective.

If government had not got involved in it, we would have had a more difficult role to play. Therefore, when you talk of the United Nations, which is a representative body of governments, I think it is the United Nations and its attending subcommittees or whatever that must be responsible. So I feel strongly that while the UN is taking care of political situations and so on, they also must be in a position to help influence governments to do what is needful so the handicapped will have their rightful place in society.

That is my comment.

Ms Phinney: I know it was a surprise that you came here. You said you were very pleased to get the invitation. I don't mean just here, but to the conference. What do you see this conference doing, advising the United Nations or going ahead with something on its own?

Mr. Daniel: I should think that Independence '92 would, in its place, advise the Canadian government as to what should be done first, but ultimately it must reach the United Nations body through other sources as well, because you are having people from other parts of the world attending Independence 92. You have thrown it open to people from other countries as well.

The International League also is having its simultaneous meetings; the assembly is meeting. So there are resolutions from that. It is a non-governmental organization, but it is respected by the United Nations, so it could go through the International League. I am not sure of the manner in which you will put it across to the UN, but it should ultimately reach the UN.

• 1535

Ms O'Hagen: The only United Nations document I'm familiar with is the one on the mentally ill. I can say many people in our movement wouldn't thoroughly support that document, because it endorses the use of forced treatment in some cases, and there are some people in our movement who are totally opposed to that. So I don't think we'd see the United Nations as necessarily in all cases supporting what we consider to be our rights.

Mr. Young: The previous delegation that appeared before the committee mentioned something that seems to me to be extremely important in what we're trying to deal with, what you're trying to deal with, and what other countries are trying to deal with, and that is the whole question of cost. We receive that argument all the time from government officials: well, we'd love to do that, but it's going to cost money.

[Traduction]

Services de bien-être social, de qui relevaient la déficience mentale et les autres handicaps, finisse par être assumé par le ministère de l'Éducation, car c'est bien de ce dernier que relève l'éducation, que les enfants soient ou non handicapés.

Dans notre pays, il y a tout d'abord eu l'éducation des aveugles, puis celle des sourds et, enfin, celle des élèves lents. Ce n'est qu'en 1988 que des mesures ont été prises pour que des classes spéciales soient aménagées dans les écoles primaires. Je pense que ce fut une sage décision de la part du ministère de l'Éducation. Nous espérons qu'elle portera fruit à la longue.

Si le gouvernement ne s'était pas intéressé à la question, nous aurions eu un rôle plus difficile à jouer. Je pense donc que l'Organisation des Nations Unies, qui est un organisme représentatif des gouvernements, et ses sous-comités doit assumer la responsabilité en la matière. Je crois sincèrement que même si elle a à s'occuper de questions politiques et autres, elle doit aussi être en mesure d'influer sur les gouvernements pour qu'ils prennent les mesures destinées à assurer aux personnes handicapées la place qui leur revient dans la société.

Voilà ce que j'avais à dire.

Mme Phinney: Je sais que vous avez été surpris de vous retrouver ici. Vous dites être heureux d'avoir été invité, non seulement ici, mais à la conférence. Qu'est-ce qui en sortira, d'après vous? Formulera-t-elle des recommandations à l'intention des Nations Unies, prendra-t-elle des mesures de sa propre initiative?

M. Daniel: Je pense que c'est aux délégués d'Autonomie 92 qu'il reviendra de donner au gouvernement canadien des conseils sur ce qui devrait d'abord être fait, mais il faudra un jour que les Nations Unies en soient aussi informées par l'intermédiaire d'autres sources, parce que des gens venus d'autres régions du monde assistent eux aussi à cette conférence. Vous en avez invité d'un peu partout.

La Ligue internationale tient elle aussi des réunions. Certaines résolutions seront donc prises. C'est un organisme non gouvernemental, mais il est respecté par les Nations Unies et il pourrait donc se faire un porte-parole auprès d'elles. Je ne suis pas certain de la manière dont vous vous prendrez pour saisir les Nations Unies de la question, mais il faudra, à mon avis, qu'elles soient mises au fait de la situation.

Mme O'Hagen: Le seul document des Nations Unies dont j'aie connaissance est celui qui porte sur les malades mentaux. Je peux dire que bon nombre de nos membres ne seraient pas tout à fait d'accord sur ce document, parce qu'il préconise le recours à un traitement forcé dans certains cas, ce à quoi s'opposent certains d'entre eux. Je ne pense donc pas que les États-Unis appuieraient nécessairement dans tous les cas ce que nous considérons comme nos droits.

M. Young: La délégation qui vous a précédé a mentionné une chose qui semble être extrêmement importante par rapport à la question qui nous préoccupe, qui vous préoccupe et qui préoccupe d'autres pays, à savoir, les coûts. Les représentants gouvernementaux ne cessent de nous dire qu'ils ne peuvent pas faire telle ou telle chose pour des raisons d'ordre financier.

[Text]

The Americans just recently, as you probably know, brought in the Americans with Disabilities Act. It is a fairly far-reaching piece of legislation that wouldn't necessarily apply in Canada or your circumstances elsewhere, but the interesting thing for me was that the reason the United States government was persuaded to proceed with that legislation—by the way, with full support from the corporate sector and the states—was that disabled organizations were able to prove to them that not doing something was creating a tremendous drain on resources in the United States.

Why I want to pursue that here is that I think it's important for other delegates who are at this conference to understand that: that there is a tremendous cost-benefit to society—the benefits are obvious in human terms—but there are also huge cost-benefits to society by eliminating discrimination and, if I may use our term, creating a more caring society—although I don't like that term. People should be doing things because they are the right things to do. I wonder if in your countries you've given any consideration to that at all—the cost to society of not doing something—whereas the saving of social expenditures would be a worthwhile thing to look at, even in a mercenary way.

Ms O'Hagen: I completely agree with you about that, but in our area we've had problems. We haven't had it statistically documented anywhere. Often it's based on a prediction you make, because it has never happened in the past. So it is very difficult to... I tried to find statistics on how self-help alternatives for psychiatric users run by psychiatric users could save money on local services. We did a big literature review of it and we came up with nothing. So we were a bit stuck with it. We couldn't really produce an argument for our funders, other than just something based on our own feeling about it.

Mr. Daniel: When you talk of rehabilitating or helping children to achieve their full potential, be they be moderately, mildly, or severely mentally handicapped, I'm sure a lot of costs will be saved, because you have someone who is dependent on the family, the society, or the community becoming less dependent, and then they become useful citizens of the country. That should motivate whichever government it is to provide the necessary services to habilitate them, and it will be less costly than otherwise. I will fully agree with you on that.

• 1540

Mrs. Feltham: I just have one question. Can you give us specific examples of projects or programs within your country or in your region that address the issues of prevention of disabilities, community-based rehabilitation and economic independence? What is being done?

Ms O'Hagen: There are a number of programs that are supposed to help people become more independent, more employable. As a movement we feel a little cynical about a lot of them, because we find the same dependency cycle is set up in professionally run programs, whether they are inside an institution or out there in the community. There is some potential for self-help programs of this nature, rehabilitative programs, although we wouldn't choose to use that word. For

[Translation]

Les Américains ont adopté récemment, comme vous le savez probablement, la Americans with Disabilities Act. C'est un texte de loi de portée assez vaste qui ne s'appliquerait pas nécessairement au Canada ou ailleurs, mais ce que je trouve intéressant, c'est que les organisations de personnes handicapées sont arrivées à persuader le gouvernement de l'adopter—soit dit en passant, avec le plein appui des sociétés et des États—et à lui prouver que l'inertie coûtait extrêmement cher aux États-Unis.

Ce à quoi je veux en venir, c'est qu'il est important, à mon avis, qui d'autres délégués à cette conférence comprennent qu'il peut être rentable pour la société—et les avantages sont évidents sur le plan humain et sur le plan économique aussi—d'éliminer la discrimination et, si je peux utiliser l'expression, même si je la déteste, de devenir plus humanitaire. C'est ce qu'il faudrait faire, car c'est ce qu'il y a de mieux. Je me demandais si, dans vos pays respectifs, vous avez comparé ce qu'il en coûte à la société de ne rien faire, aux économies possibles au chapitre des dépenses sociales. Il faudrait le faire, simplement pour le savoir.

Mme O'Hagen: Je suis tout à fait d'accord avec vous, mais des problèmes se sont posés à nous. Il n'existe aucune statistique. Souvent, il faut se fier à des prévisions, parce qu'il n'y a pas de précédents. Il est donc très difficile de... J'ai essayé de trouver des statistiques sur les économies que pourrait entraîner pour les services sociaux le recours, par les malades psychiatriques, à des solutions autres que la psychiatrie, comme les groupes d'entraide. Nous avons fouillé partout et n'avons rien trouvé. Nous n'avons donc pas pu présenter une argumentation solide à nos bailleurs de fonds, et avons dû nous contenter de nos convictions.

M. Daniel: Lorsqu'il est question de rééduquer les enfants ou de les aider à réaliser leur plein potentiel, qu'ils souffrent d'une déficience mentale modérée, légère ou grave, je suis persuadé que d'importantes économies sont possibles, parce que ces enfants qui dépendent de leur famille, de la société ou de la communauté pourraient devenir plus autonomes, devenir en fait des citoyens utiles. Cela devrait inciter n'importe quel gouvernement, à qui incombe la prestation des services nécessaires, à les intégrer, ce qui serait moins coûteux pour eux. Je suis tout à fait de votre avis à ce sujet.

Mme Feltham: J'ai une seule question à poser. Pouvez-vous nous citer des exemples précis de projets ou de programmes dans votre pays ou dans votre région qui visent à prévenir les handicaps, qui font intervenir la réinsertion axée sur la communauté et qui favorisent l'indépendance financière? Que fait-on à cet égard?

Mme O'Hagen: Il y a un certain nombre de programmes qui sont censés aider les gens à devenir plus indépendants et plus aptes à trouver des emplois. En tant que mouvement, nous éprouvons un certain cynisme à l'égard d'un certain nombre de ces programmes parce que, selon nous, les programmes gérés par des professionnels entraînent la même dépendance qu'on les mette en oeuvre au sein d'une institution ou dans la communauté. Nous pensons que les

[Texte]

instance, there are self-help organizations in New Zealand looking at the possibility of running work skills programs and things like that. We don't have anything in our own country that we consider all that satisfactory.

Mr. Daniel: I think your question was about whether the studies have been made. Let me put it the other way around. What progress has been made has been because of parents' advocacy. In the early years the only provision available for the mentally handicapped was purely custodial care. That's about all. Some parents really abandoned their children. They felt it was bad luck and God's punishment on them. But as the years have gone on we have found that the non-governmental organizations that have been motivated by parents and professionals have done much work in the programs for the mentally handicapped.

We started off with day care centres. Then at some point we found that if the children were given earlier intervention they might be able to get into the mainstream of schools, or whatever. There are no actual studies, but there was early intervention. With the help of paediatricians and social workers it started. We found that it was definitely helpful. We found that if there was early intervention, when the children were from zero to three years old, the progress being made was much more than if we took them in at six and sixteen. There were a lot of trial and error methods by which we have proved this. I think today we should be in a position to move on for further studies, which would help us to make it more effective. We do not have any research on paper to show you. It was done by individuals, teachers, university lecturers, and so on. We have some.

Mr. Redway: As was explained earlier, probably when you weren't with us, I am chairing a special committee at the Canadian House of Commons dealing with employment equity, the legislated employment programs that require employers who are federally regulated in Canada to set targets and timetables for employing people with disabilities, among others. Is there such employment legislation within your countries? If there is, has it been effective, and to what degree? Is there something that you might suggest as a way to improve it if you have similar legislation?

Ms O'Hagen: The situation has changed in New Zealand since we had a very right-wing government elected about 18 months ago. There was quite an active equal opportunities section of the state services commission. There was a new employment contracts act, which basically disbanded the unions and a lot of protective legislation around employment. Their function has been largely eroded. My interpretation is that less is being done now than a few years ago.

[Traduction]

programmes d'entraide de cette nature ont un certain potentiel, les programmes de réadaptation, bien que ce ne soit pas un mot que nous choisirions d'utiliser. Il y a, par exemple, en Nouvelle-Zélande des organisations constituées par et pour les handicapés qui envisagent de mettre au point et d'administrer des programmes de formation professionnelle. Rien de ce qui existe dans notre propre pays ne nous satisfait à l'heure actuelle.

M. Daniel: Je crois que votre question portait sur les études qu'on aurait effectuées. Permettez-moi d'exprimer les choses de la façon inverse. Les progrès qui ont été accomplis sont dus au travail des parents militants. Les premières années, on ne prévoyait réellement que de la surveillance pour les handicapés mentaux. C'était tout ce qu'il y avait ou à peu près. Certains parents ont en fait abandonné leurs enfants. Ils estimaient être malchanceux et punis par Dieu. Mais, au fil des ans, les organisations non gouvernementales motivées par les parents et les professionnels ont beaucoup fait progresser les programmes destinés aux handicapés mentaux.

Nous avons commencé avec des garderies de jour. Nous nous sommes aperçus à un moment donné que l'intervention chez les plus jeunes enfants leur permettait parfois de fréquenter les écoles ordinaires ou d'autres écoles. Il n'y a pas eu d'études en tant que telles, mais nous avons commencé à intervenir chez les plus jeunes avec l'aide de pédiatres et de travailleurs sociaux. Cette approche s'est révélée extrêmement utile. Nous nous sommes aperçus qu'en intervenant chez les enfants de moins de trois ans, nous avions de bien meilleurs résultats qu'avec ceux de six à seize ans. Mais nous avons beaucoup tâtonné avec diverses méthodes avant de pouvoir prouver ce que nous avançons. Je pense qu'aujourd'hui, nous devrions pouvoir passer à des études plus poussées qui nous aideraient à rendre nos méthodes encore plus efficaces. Nous n'avons aucune recherche écrite à vous soumettre. Ce travail a été effectué par des particuliers, des enseignants, des chargés de cours dans des universités. Nous en avons quelques uns.

M. Redway: Comme quelqu'un le disait peut-être avant que vous ne vous joigniez à nous, je préside un comité spécial de la Chambre des communes du Canada qui traite de l'équité en matière d'emploi, c'est-à-dire des programmes d'emploi prévus dans les lois exigeant que les employeurs relevant de la compétence fédérale fixent des cibles et des délais pour l'embauche de personnes handicapées, entre autres groupes. Avez-vous de telles lois dans vos pays? Dans l'affirmative, ont-elle été efficaces et dans quelle mesure? Avez-vous des améliorations à nous proposer?

Mme O'Hagen: La situation a changé en Nouvelle-Zélande depuis l'élection d'un gouvernement très à droite, il y a environ 18 mois. Il y avait au sein de la Commission des services d'État une division de l'équité en matière d'emploi qui était très active. Une nouvelle loi sur les contrats de travail a été adoptée qui a, à toutes fins pratiques, démantelé les syndicats ainsi qu'une série de lois du travail qui protégeaient les employés. Cette mesure a beaucoup érodé les uns et les autres. Selon moi, on en fait moins qu'il y a quelques années.

[Text]

[Translation]

• 1545

Mr. Daniel: In recent years there has been some legislation passed in Malaysia that requires corporations and government bodies to employ at least 1% of their labour force from the—in the words of commerce—disabled group. Of course, those who may be physically handicapped or who are blind, or those with hearing difficulty disabilities or with sight disabilities would be the first to be employed. The last to be employed would be mentally handicapped persons. The moment they hear that the person is mentally handicapped... they are not so easy to place in the work force.

We found that there needs to be support in supportive care throughout the whole program; in other words, consultation with the management, with the middle management, with the workers, so that they could be accepted, so that they would find their place. We have placed a few of our children in workplaces, but sometimes they have had difficulties, especially with their peers. We have taught them what we call ethics in business or in their lifestyles, being honest and so on and so forth. They have had difficulties, especially with their peers, who have become worldly wise or street wise. Our children have found more difficulty in coping with the situation. Work-wise, they are able to do it with no problem. Supervisors all say that they have done a good job; they are honest, they do eight hours' work. But I think the common labour force likes to take things a little easier, and when they find these fellows hard working, they give them a rough time.

Mr. Redway: I would like to follow up with another question, Mr. Chairman. One of the concerns that had been expressed to our committee relating to employing people with disabilities, and other people from other designated groups, relates to the difficulty that some people perceive in accessing or finding those people with disabilities. Is there any sort of network, a system, whether government or private or non-profit, within your country that makes an effort to try to make available people with disabilities to employers who are prepared to employ people who do have disabilities? I think there was a comment previously—Mr. Daniel, you said something about putting ads in the paper or something of that sort.

Mr. Daniel: Well, the ministry of welfare services in our country is helping. They have a register of all those who are disabled and will be able to perform whatever duties. The firms are asked to refer to them. The ministry of labour also has a similar list and I think they are trying to work together on that issue. The minister of finance, in a recent budget, made available some tax relief for those who would train disabled persons to do the jobs well. In addition to that, if money was spent on equipment to prepare the place to receive them, those will also have tax relief.

M. Daniel: La Malaisie a, ces dernières années, adopté une mesure législative qui exige des sociétés et des gouvernements qu'ils puissent au moins 1 p. 100 de leur main-d'œuvre chez les handicapés, pour utiliser l'expression qui a cours dans le monde du commerce. Les premiers à être embauchés sont, bien sûr, les handicapés physiques ou les aveugles, les malvoyants ou les malentendants. Les derniers à être embauchés sont les déficients mentaux. Dès qu'un employeur apprend qu'une personne souffre de déficience mentale... il est plus difficile de les intégrer à la main-d'œuvre active.

Il faut inclure au programme un élément de soutien et d'aide; en d'autres termes, il faut que des consultations aient lieu avec la direction, les cadres de niveau moyen et les travailleurs pour que ces personnes soient acceptées et trouvent leur place. Nous avons trouvé des débouchés sur le marché du travail pour quelques-uns de nos enfants, mais ils connaissent parfois des difficultés, surtout avec leurs pairs. Nous leur avons enseigné certaines valeurs éthiques concernant le monde du travail et leur vie personnelle: l'honnêteté et ainsi de suite. Mais ils ont connu des difficultés, surtout avec leurs pairs qui ont une plus vaste expérience du monde et de la rue. Nos enfants ont eu plus de mal à faire face à cette situation. Ils arrivent à travailler sans problème. Leurs supérieurs disent tous qu'ils font du bon travail; ils sont honnêtes et font leur huit heures par jour. Mais je pense que les employés ordinaires aiment prendre la vie du bon côté, travailler un peu moins fort et, quand ils s'aperçoivent que nos jeunes sont diligents, ils leur font la vie dure.

M. Redway: J'aimerais poursuivre en posant une autre question, monsieur le président. Des témoins ont exprimé certaines préoccupations en ce qui a trait à l'embauche de personnes souffrant de déficiences et d'autres qui appartiennent à différents groupes désignés; ils nous ont dit entre autres, qu'ils avaient parfois des difficultés à trouver des handicapés ou à avoir accès à eux. Existe-t-il chez vous un système, qu'il soit gouvernemental, privé ou à but non lucratif, qui essaie de mettre en rapport les personnes souffrant de déficiences et les employeurs qui seraient disposés à les embaucher? Je crois qu'on a fait une observation à ce sujet auparavant—monsieur Daniel. Vous avez parlé de faire passer des annonces dans les journaux ou quelque chose du genre.

M. Daniel: Eh bien, le ministère des Services sociaux de notre pays nous aide. On y tient un registre des handicapés et des tâches qu'ils sont aptes à effectuer. On demande aux sociétés de s'y référer. Le ministère du Travail a aussi une liste semblable et je crois que les deux entités essaient de conjuguer leurs efforts. Récemment, dans un budget, le ministre des Finances a accordé des dégrèvements fiscaux aux sociétés qui étaient disposées à former les handicapés à bien s'acquitter de leur travail. Il y a aussi des mesures fiscales prévues pour aider les employeurs qui achètent de l'équipement pour aménager des locaux pour les handicapés.

[Texte]

I think they are moving in the right direction. I believe those non-governmental organizations that have been involved have played an important role in changing not only the parents' attitude but also the community's and the government's attitude. That is the present position today. We are just touching the surface. There is so much more to be done.

Ms O'Hagen: There is an organization, which is set up by the government in New Zealand, called Workbridge. This seeks to liaise between employers and people with disabilities and place them in jobs. I would say that they have had varied success.

Mr. Redway: Is that connected in any way with your regular unemployment insurance commission or anything of that sort?

Ms O'Hagen: Not that I know of. It is separate agency within the department of social welfare.

• 1550

Mr. Koury: Mr. Daniel, I was pleasantly surprised when you mentioned that the zero to three age group had a better grouping or came out better than the six to sixteen because they were integrated together at a very young age. Would you elaborate a little bit on that?

Mr. Daniel: I didn't say integrated. I said that on a centre-based program the parents will bring their children to the centre with their little kids and then the EIP person there helps them with a program they could impart to their children, week by week, first by demonstrating, and then they come back and try it, and come back again. So the children are stimulated to better efforts and they are better than. . .

I'm a parent of a mentally handicapped person who is now 37 years old. If we had similar facilities 30 years ago, I would have been grateful for that. But the efforts we have put in are now paying dividends for those young mothers and fathers who bring them to these centres. It is not a question of being with other children, but that two or three parents will come together with the person who is helping them.

There is another program that I think was enunciated by the International League where volunteers go to homes to help them. If we had the personnel, that would be another pattern. It was started in Jamaica, and now the International League is promoting that.

There are other ways of early intervention, and so when the time comes for the child to go to school, it's possible that some of them may get into the regular school and others may go into special classes and be integrated with the mainstream.

The Chairman: I think we have time for one more question. Henry, you're entitled to ask a question.

[Traduction]

Je pense que ce sont des pas dans la bonne direction. Les organisations non gouvernementales qui ont participé à ces efforts ont joué un rôle important et ont contribué à modifier les attitudes des parents, de la communauté et du gouvernement. Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Nous n'avons fait qu'effleurer la surface. Il reste encore beaucoup à faire.

Mme O'Hagen: Le gouvernement néo-zélandais a mis sur pied un organisme qui s'appelle Work Perch. Le mandat de cet organisme est de mettre en rapport les employeurs et les handicapés pour que ceux-ci puissent trouver à s'employer. Cette organisation a eu un succès mitigé, selon moi.

M. Redway: Y a-t-il un lien entre cet organisme et la commission d'assurance-chômage ordinaire ou quelque chose du genre?

M. O'Hagen: Pas que je sache. C'est un organisme distinct qui fait partie du ministère des Services sociaux.

M. Koury: Monsieur Daniel, cela a été une surprise heureuse pour moi que de vous entendre dire que vous aviez de meilleurs résultats avec le groupe des enfants de 3 ans qu'avec le groupe des 6 à 16 ans, parce que les premiers ont été intégrés très jeunes. Pourriez-vous élaborer un peu?

M. Daniel: Je n'ai pas dit intégrés. J'ai dit que quand vous avez un programme qui est dispensé par un centre, les parents viennent avec leurs petits enfants et le représentant de l'EIP les aide; il leur fait la démonstration d'un programme qui pourrait aider leurs enfants, semaine après semaine, puis les parents reviennent et essaient eux-mêmes, et reviennent encore. Ainsi, on stimule les enfants à faire plus d'efforts et ils progressent plus que leurs condisciples plus âgés.

Je suis père d'un handicapé mental qui a maintenant 37 ans. Si nous avions eu des programmes pareils il y a 30 ans, j'aurais été très reconnaissant pour cela. Mais nos efforts portent fruit maintenant pour les jeunes parents qui amènent leurs enfants à ces centres. Ce n'est pas le fait d'être avec d'autres enfants qui importe, mais plutôt que deux ou trois parents se réunissent avec la personne-ressource qui les aide.

Il existe un autre programme qui a été conçu par la Ligue internationale, je pense, dans le cadre duquel des bénévoles se rendent dans les foyers pour aider les gens. Ce serait une autre solution possible si nous avions le personnel voulu. Le programme a été lancé en Jamaïque et la Ligue internationale encourage maintenant son adoption.

Il y a d'autres méthodes qui permettent d'intervenir très tôt. Ainsi, quand les enfants atteindront l'âge scolaire, certains d'entre eux pourront fréquenter les écoles ordinaires alors que d'autres auront accès à des classes spéciales et seront intégrés dans la vie scolaire normale.

Le président: Il nous reste juste assez de temps pour une dernière question. Henry, à vous.

[Text]

Mr. Enns: I'm not sure I want to ask a question. But if it's appropriate to bring a few things to the attention of this committee at this time, that might stimulate a few more questions. You've heard a lot about what's happening in different parts of the world, and I'd like to focus it. There will be a number of other people coming in the final panel. But if it is okay with you, could I take a few minutes?

The Chairman: Yes. The committee's had a full round now, so we'd be glad to take five minutes to hear some of your wisdom, Henry.

Mr. Enns: I don't know if it's wisdom or otherwise.

The Chairman: We think so.

Mr. Enns: I think there are several areas where this committee could play a very important role. One is in terms of External Affairs itself. Have you ever looked at whether disabled people are employed in External Affairs, in our Canadian embassies, in CIDA? My guess is that there are very few. In fact, they have never even yet looked at their whole department as to whether employment equity applies to them. When I have discussions with them, they say, that's okay for Canada, but our policies don't affect internationally.

So you don't have disabled people working in our embassies; you have very few people working in External Affairs; you don't have any kind of accommodation being made internationally. Most of our embassies are quite inaccessible without ever questioning whether they should be made accessible. There's no communication, no information in Braille, no information on tape. There's virtually no information as to the kind of programs we have in Canada about disabled people.

When we go to another country—and Diane may want to talk about this later on—if you question an embassy person, there is no knowledge about the fact that you have a parliamentary committee in Canada, that there are programs, that there's legislation, that disabled people are enshrined in the Constitution. I say to myself, why not? I think this committee can play a very significant role. That's something we can brag about, about what we're doing, and we're not even doing that, much less saying that it applies to what we're doing internationally. So that is one area I think this committee could look at.

• 1555

Canada participates in umpteen dozen international meetings. On the issue about the mentally ill that was just brought up, Canada goes to the human rights commission every year. In fact, we are a member of that commission. We are party to helping draft that document right now.

[Translation]

M. Enns: Je ne suis pas certain de vouloir poser une question. Mais si vous pensez qu'il serait approprié, à l'heure actuelle, de signaler certains points à l'attention de ce comité, cela pourrait susciter quelques autres questions. Vous avez entendu beaucoup de choses à propos de ce qui se fait dans diverses parties du monde et j'aimerais faire une mise au point. Un dernier groupe de témoins doit comparaître ici. Mais si vous êtes d'accord, pourrais-je prendre quelques minutes pour faire mes observations?

Le président: Oui. Nous avons entendu tous ceux qui voulaient prendre la parole pendant la première ronde et nous serions heureux de vous écouter pendant cinq minutes pour que vous puissiez nous faire part de votre sagesse, Henry.

M. Enns: Je ne sais pas si sagesse il y a ou bien autrement.

Le président: Nous en sommes certains.

M. Enns: Je pense que ce comité pourrait avoir un rôle important à jouer dans plusieurs domaines. Le ministère des Affaires extérieures lui-même en est un bon exemple. Vous êtes-vous demandé si le ministère des Affaires extérieures employait des personnes handicapées dans nos ambassades canadiennes ou à l'ACDI? Je soupçonne qu'il y en a très peu. De fait, ce ministère n'a pas encore déterminé s'il est visé par la politique d'équité en matière d'emploi. Quand j'en discute avec les fonctionnaires, ils me répondent que tout cela est trop bon pour le Canada, mais que nos politiques ne s'appliquent pas internationalement.

Ainsi, il n'y a pas de handicapés qui travaillent dans nos ambassades; il y en a très peu aux Affaires extérieures et on ne prend pas de dispositions pour eux dans nos bureaux à l'étranger. La plupart de nos ambassades sont plutôt inaccessibles et personne ne semble jamais se demander s'il ne faudrait pas faire quelque chose pour les rendre accessibles. La communication manque; il n'y a pas d'information en braille, pas d'information enregistrée sur bande. Il n'y en a presque aucune concernant les programmes que nous avons au Canada pour les handicapés.

Quand nous nous rendons dans d'autres pays—Diane voudra peut-être ajouter quelque chose plus tard à ce sujet—et que nous interrogeons le personnel des ambassades, personne ne sait qu'il existe un comité parlementaire au Canada, que nous avons des programmes, des lois et que les droits des personnes handicapées sont enchâssés dans la Constitution. Pourquoi pas? Je pense que ce comité peut jouer un rôle très appréciable à cet égard. Voilà quelque chose dont nous pouvons nous vanter; nous ne le faisons même pas et nous disons encore moins que cela s'applique à ce que nous faisons sur le plan international. Voilà donc un domaine sur lequel le comité pourrait se pencher, à mon avis.

Le Canada participe à une foule de réunions internationales. On vient de parler des personnes atteintes de troubles mentaux; à ce sujet, le Canada se rend à la Commission des droits de la personne tous les ans. Nous sommes, de fait, membres de cette commission. Nous participons à la rédaction de ce document à l'heure actuelle.

[Texte]

As a non-governmental organization we have raised those concerns, that there are certain sections that are not in keeping with how we would treat mentally ill persons in Canada, yet our External Affairs people never once question these kinds of issues when they go to the meetings in Geneva.

Canada sponsored an international study on the violation of human rights of disabled people, and we should be proud of it. It was just adopted by the commission, and the rapporteur is going to be here. What are we doing about it? Very little. In fact, we pretended that when we sponsored it, it was nice and good. Now that it's there, we don't want to think about it because it made some very far-reaching recommendations.

It talks about an international ombudsman being established to investigate the violation of rights of disabled people, some of the horrendous things we have heard about in many parts of the world where disabled people are tortured, where in some countries they are even killed, and where disabled refugees are done away with because their families cannot come to Canada. These are issues I think this committee could take a look at. If you want further documentation, I am quite prepared to assist you in getting it.

There is another issue, and that is our foreign policy and how CIDA is dealing with disability issues. I can talk at long length about that. The INGO division within CIDA has been very supportive to Disabled Peoples' International. They are a very small division, but people have recognized the value of supporting it.

When you talk about bilateral and when you talk about the ICDS division, and NGO division, which are the big sections of CIDA, they don't want to hear about disabled people. We have tried for 10 years to talk to them. Every once in a while somebody puts a little pressure on and they give \$15,000 to COPOH or to somebody else, and then they think the issue has been dealt with. There is no overall direction within CIDA that disabled people should be included.

• 1600

Those are just a few issues that I think this committee could take a very serious look at in terms of Canada's role internationally.

The Chairman: Well, Henry, I thought sooner or later you would prick our consciences. You certainly succeeded in doing that. I think you're quite right that we have not looked at what CIDA and External Affairs do in the international arena, and I'm sure the committee may want to call in the appropriate witnesses from those two branches of government to answer some of those questions.

I see that Diane has her hand up and I know Beth has a question. We have time for those two interventions, I think, and then we'll have to move on.

[Traduction]

En tant qu'organisme non gouvernemental, nous avons soulevé ces préoccupations, c'est-à-dire que certains articles ne sont pas conformes à nos pratiques à l'égard des malades mentaux au Canada et pourtant, les hauts fonctionnaires des Affaires extérieures ne soulèvent jamais ces questions quand ils se rendent aux réunions à Genève.

Le Canada a parrainé une étude internationale sur les violations des droits fondamentaux des personnes handicapées et nous devrions en être fiers. Cette étude vient d'être adoptée par la commission et le rapporteur sera présent. Mais, que faisons-nous à cet égard? Bien peu de choses. Nous avons fait semblant, au moment où nous avons demandé l'étude, que c'était une excellente chose. Maintenant que nous avons le rapport, nous ne voulons plus y penser car il contient des recommandations d'une portée considérable.

Il y est question de la création d'un poste d'ombudsman international pour faire enquête sur la violation des droits des personnes handicapées et sur les incidents horribles dont nous avons entendu parler dans diverses parties du monde où les handicapés sont torturés, voire tués à certains endroits parce que leurs familles ne peuvent pas émigrer au Canada si on ne se débarrasse pas d'eux. Je pense que le comité pourrait se pencher sur ce genre de questions. Si vous voulez d'autre documentation, je suis tout à fait disposé à vous aider à l'obtenir.

J'aimerais soulever une autre question qui touche notre politique étrangère et l'approche de l'ACDI quant à toute la question des handicapés. Je pourrais en parler longuement. L'Organisation mondiale des personnes handicapées a reçu beaucoup d'appui de la direction des ONG internationales de l'ACDI. C'est une très petite direction, mais les gens y conviennent qu'il faut soutenir l'organisation.

Mais pour ce qui est du bilatéral, de la direction de la coopération institutionnelle et des services au développement et de la direction des organisations non gouvernementales, les grosses directions de l'ACDI, elles ne veulent pas entendre parler des handicapés. Nous essayons de leur parler depuis dix ans. De temps à autre, quelqu'un exerce des pressions sur elles et elles donnent 15,000\$ à la COPOH ou à quelqu'un d'autre, et pensent que l'affaire est réglée. Il n'y a pas de directive générale à l'ACDI selon laquelle on devrait inclure les personnes handicapées.

Voilà certaines des questions, entre autres, que ce comité devrait examiner très sérieusement en ce qui a trait au rôle international que joue le Canada.

Le président: Eh bien, Henry, je pensais bien que tôt ou tard vous alliez essayer de nous donner mauvaise conscience. Vous avez certainement réussi. Je crois que vous avez tout à fait raison; nous ne nous sommes pas penchés sur ce que font l'ACDI et les Affaires extérieures sur la scène internationale et le comité voudra peut-être convoquer des témoins appropriés de ces deux organes du gouvernement pour répondre à certaines de ces questions.

Je vois que Diane lève la main et je sais que Beth veut poser une question. Je crois que nous avons le temps d'écouter ces deux interventions, mais nous allons devoir passer au groupe suivant par la suite.

[Text]

Ms Phinney: I don't really have a question. I just have a statement.

The Chairman: You have a little statement.

Ms Phinney: I was just going to say that one reason External Affairs or maybe the embassies themselves aren't too concerned about it is because no family can come here that has a disabled person in their family. As far as they're concerned, it just isn't a problem. Maybe immigration should be looked at, too.

Mr. Enns: The whole Immigration Act should be reviewed.

The Chairman: In defence of External Affairs, I'm just back from Cameroon, where our embassy is very accessible, actually. I always take note of those things when I visit now, and it is very accessible in Cameroon.

Mr. Enns: Right.

Mr. Daniel: Can I intervene for a minute here? I know it may be tokenism but I think we do appreciate the role that the High Commission in Malaysia has played, especially in women's affairs. The National Council for Women organization has been given a lot of support by CIDA and by the Canadian High Commission. By virtue of that, our association benefited by \$15,000 or \$25,000 toward improving the skills in our vocational programs. Let me give a plus for that.

The Chairman: Mr. Daniel, let me thank you for balancing off Henry.

Mr. Daniel: I'm trying, just a little, but your conscience should still be pricked, so I might as well.

The Chairman: Yes, it has been, I can assure you. Diane, you have the closing comments and then we'll move on to the next panel.

Ms Richler: I'll just add to something that Henry has said. I realize there's always an issue in international co-operation to not be trying to impose values from the country of origin. Certainly I understand that this is an issue that has to be respected. On the other hand, I think what we've already seen from the presentations of the people who have been here so far today is that the perception of people who have disabilities and their organizations is quite universal. It is quite remarkable how similar the perspectives are and how similar the demands are. I know what we're going to be hearing a lot more over the next few days.

Within Canada, we've been relatively fortunate—as has already been pointed out this afternoon—in that our government has tended to support grassroots organizations and organizations of people with disabilities. My own limited experience in visiting countries where our embassy may have made some financial assistance available is that it has tended to be for very traditional kinds of support: to buy a bus for segregated transportation or to help in putting up a facility that would become an institution for people to live in, to keep people apart from their communities.

[Translation]

Mme Phinney: Je n'ai pas vraiment de question à poser. Je voulais simplement faire une observation.

Le président: Vous voulez faire une petite observation.

Mme Phinney: Je voulais simplement dire que les Affaires extérieures ou les ambassades ne sont peut-être pas très préoccupées par ces questions parce qu'on interdit l'accès au Canada aux familles dont l'un des membres est handicapé. Donc, en ce qui les concerne, la question ne se pose pas. Peut-être devrait-on aussi revoir la question de l'immigration.

M. Enns: Il faudrait passer en revue toute la Loi sur l'immigration.

Le président: À la décharge des Affaires extérieures, je dirai que je reviens du Cameroun et notre ambassade là-bas est très accessible. Je remarque toujours ce genre de choses lors de mes visites, maintenant, et notre ambassade au Cameroun est très accessible.

M. Enns: Bien.

M. Daniel: Puis-je me permettre d'intervenir brièvement? Je sais qu'il ne s'agit peut-être que de gestes symboliques, mais nous apprécions le rôle qu'a joué le haut commissariat en Malaisie, surtout en ce qui a trait à la condition féminine. Le National Council for Women (Conseil national des femmes) a reçu beaucoup d'appui de l'ACDI et du haut commissariat canadien. À cause de cela, notre association a reçu une subvention de 15,000\$ ou de 25,000\$ pour améliorer ses programmes de formation professionnelle. Je désire les en remercier.

Le président: Monsieur Daniel, permettez-moi de vous remercier d'avoir équilibré les propos d'Henry.

M. Daniel: C'est ce que je tentais de faire dans une certaine mesure, mais nous devons quand même vous donner un peu mauvaise conscience.

Le président: Je peux vous assurer que c'est fait. Diane, vous avez le dernier mot, puis nous allons passer au panel suivant.

Mme Richler: Je vais simplement ajouter quelque chose aux propos d'Henry. Dans le contexte de la coopération internationale, je sais que l'on peut se faire accuser de vouloir imposer les valeurs du pays d'origine. Je sais qu'il faut respecter ce genre de préoccupation. D'autre part, à en juger par les exposés des personnes qui ont pris la parole aujourd'hui, la perception des personnes qui ont des handicaps et de leurs organisations est universelle. Il est tout à fait remarquable de constater la similitude de leurs perspectives et de leurs revendications. Je sais que nous allons en entendre beaucoup d'autres au cours des quelques prochains jours.

Au Canada, nous sommes relativement chanceux—comme d'autres l'ont déjà dit cet après-midi—en ce sens que notre gouvernement a plutôt eu tendance à appuyer les organisations populaires et les organisations de personnes présentant des déficiences. Selon ma propre expérience, plutôt limitée, quand je me suis rendue dans les pays où nos ambassades fournissaient une aide financière, on avait plutôt tendance à l'accorder pour des mesures de soutien très conventionnelles, comme l'achat d'un autobus pour le transport des handicapés ou la construction d'installations pour loger les gens et les isoler de leurs communautés.

[Texte]

• 1605

That is just to support Henry's observation that we have a lot of information that can be offered to people to make them aware of what developments are around the world, not only in Canada but where some of the innovative programs are happening. Perhaps our embassies and other funding programs, such as CIDA, have a role to play in supporting the new kinds of organizations springing up, of people with disabilities and their family members, rather than necessarily going to traditional service-providing agencies.

The Chairman: Thank you very much, Diane. I think I can assure our witnesses and our two Canadian friends that the committee will be reviewing this testimony in due course and will probably take some action.

On behalf of the committee, may I thank our witnesses for being with us this afternoon.

We will now ask Henry if he will kindly bring our fourth and last group of panellists to the table.

• 1606

• 1610

The Chairman: I would like to call our meeting to order again. I want to welcome our several panelists to the table who are constituting the fourth panel today; we appreciate your being with us. Henry, I know you've gone to some trouble to continue the arrangements for today. Would you like to introduce our panelists and perhaps offer some opening remarks, if that's appropriate.

Mr. Enns: They say we save the best for the last, but a number of our panelists who we thought might be here earlier were not able to make it. We feel they have something important to say, though they've all agreed to keep their comments very short so that you have an opportunity to ask questions.

I will introduce them to you. There is Mr. Yuri Novikov from Byelorussia, and he'll make a very short presentation. Next is Dr. Emmanuel Hosein, who was the former Minister of Health in Trinidad and also had extensive experience internationally with the UN and with grassroots organizations. Next is Sami Herzala from the Middle East, and Sami is involved in developing a new self-help organization in Jordan. It's very difficult to get organizations started in the Middle East because of the political structure, but a very interesting kind of development is taking place there. Then you have Mr. Tibble from New Zealand, representing the Maori indigenous people there.

It's quite an interesting panel and there may in fact be one or two others. Joshua Malinga, who is on his way here from a human rights committee meeting, may show up during the time. They'll try to keep their comments very short unless you prefer to ask questions right from the start.

[Traduction]

Je voulais simplement dire que je suis d'accord avec Henry quand il affirme que nous avons beaucoup d'informations que nous pourrions diffuser pour que les gens connaissent ce qui se fait autour du monde, pas seulement au Canada, mais dans certains autres pays où des programmes novateurs ont été lancés. Peut-être nos ambassades et certains autres organismes qui offrent un financement, comme l'ACDI, ont-ils un rôle à jouer et pourraient-ils soutenir les nouvelles organisations qui sont créées par les handicapés eux-mêmes et les membres de leurs familles plutôt que les organismes de services traditionnels.

Le président: Merci beaucoup, Diane. Je veux que nos témoins et nos deux amis canadiens sachent que le comité va passer en revue leur témoignage en temps utile et prendra sans doute certaines mesures.

Au nom du comité, je tiens à remercier nos témoins d'être venus cet après-midi.

Je demanderais maintenant à Henry d'inviter notre quatrième et dernier groupe de panelistes à prendre place.

Le président: Je déclare la séance ouverte à nouveau. Je désire souhaiter la bienvenue à nos témoins qui constituent notre quatrième groupe de témoins d'aujourd'hui; nous sommes heureux que vous soyez venus. Henry, je sais que vous vous êtes donné du mal pour organiser les comparutions d'aujourd'hui. Pourriez-vous nous présenter nos témoins et peut-être faire quelques observations liminaires si bon vous semble.

M. Enns: On dit qu'on garde ce qui est meilleur pour la fin, mais un certain nombre des personnes qui devaient comparaître n'ont pu venir. Les témoins ont quelque chose d'important à nous dire bien qu'ils aient convenu de parler peu pour que vous ayez l'occasion de leur poser des questions.

Je vais vous les présenter. Nous avons tout d'abord M. Yuri Novikov de la Byélorussie qui va faire un bref exposé. Vient ensuite le Dr Emmanuel Hosein, qui était ministre de la Santé à Trinidad et a acquis une vaste expérience internationale auprès des Nations Unies et chez diverses organisations populaires. Ensuite, M. Sami Herzala du Moyen-Orient; Sami participe à la mise sur pied d'un nouvel organisme d'auto-assistance en Jordanie. Il est très difficile de mettre des nouvelles organisations sur pied au Moyen-Orient à cause de la structure politique mais, malgré cela, il se passe quelque chose de très intéressant là-bas. Nous avons ensuite M. Tibble de la Nouvelle-Zélande, qui représente le peuple autochtone maori de là-bas.

C'est un groupe fort intéressant et une ou deux autres personnes s'y joindront peut-être. Joshua Malinga est en route et vient de quitter une réunion d'une commission des droits de la personne et se joindra peut-être à notre groupe pendant la séance. Nos invités ne feront que de très brèves observations, à moins que vous ne préfériez poser vos questions immédiatement.

[Text]

The Chairman: First of all, I thank you, Henry, for introducing them to us and for arranging their presence here with us. Perhaps we could have a brief comment from all four panelists, starting with Yuri, and then we'll turn it over to the committee to ask further questions. Yuri, do you wish to lead off?

Mr. Yuri Novikov (Byelorussia, Disabled Peoples' International): Excuse my bad English but I'll try to do it correctly. First of all, I represent the Byelorussian Society of the Handicapped, and I am speaking on behalf of my companion Mr. Yagislaw Kazin who is the first deputy chairman of our society.

Our Society of the Handicapped was founded in 1988 and it unites people with disabilities due to lesions of limbs and supportive organs and so forth, people with general diseases, also parents of disabled children, and a few healthy people who actively help our society. There are also separate societies of blind and deaf people in Byelorussia.

On the whole, the number of disabled people in our country is 450,000, and this number is increasing greatly since the Chernobyl disaster.

• 1615

As I said, our society unites disabled people, and there are now 70,000 of them within our ranks. We have about 150 local associations. Among the aims of our society is to unite disabled people to improve their standard of living, to defend their rights in all sorts of government institutions, and in the existing economic situation we also have to think about the creation of production facilities, commercial activities and provision of employment for disabled people.

Our society actively participates in political life, because seven representatives of our organization are members of the Byelorussian Parliament. It was mainly thanks to their efforts that the law on disabled people was adopted last year. This law is considered relatively progressive among the other adopted laws of the republics of the former Soviet Union.

We are very interested in participating in all sorts of international activities to get experience and to try to apply it to our work. In this connection I would like to express my gratitude to the Canadian Parks Service, and personally to Robert Fern, who helped us get the information about the activities going on here, and who helped us to arrange this visit.

We met him in Budapest last year during the seminar on legislation and design solutions. Since then we have had a very intense exchange of information. I think our co-operation has been fruitful. Robert Fern will visit Byelorussia this year. Unfortunately, he is not sponsored by the state authorities. He is doing it on his own.

The Chairman: Thank you, Yuri. We appreciate those comments about your home country.

[Translation]

Le président: Premièrement, je vous remercie, Henry, de nous les avoir présentés et d'avoir pris les dispositions nécessaires pour qu'ils puissent comparaître. Peut-être les quatre membres du groupe aimeraient-ils faire quelques brèves observations, en commençant par Yuri, puis nous donnerons la parole aux membres du Comité pour qu'ils puissent poser leurs questions. Yuri, désirez-vous commencer?

M. Yuri Novikov (Byélorussie, Organisation mondiale des personnes handicapées): Je vous prie d'excuser mon mauvais anglais, mais je vais essayer de bien faire les choses quand même. Premièrement, je représente la Société byélorusse des handicapés et je parle aussi au nom de mon compagnon, M. Yagislaw Kazin, qui est le premier vice-président de notre société.

Notre société a été fondée en 1988 et regroupe des personnes qui présentent des déficiences motrices des membres ou autres troubles du genre, des personnes qui souffrent d'autres maladies, ainsi que les parents d'enfants handicapés et quelques personnes bien portantes qui se dévouent pour notre société. Il y a aussi les organisations distinctes de personnes aveugles et sourdes dans la Byélorussie.

Il y a au total 450,000 personnes handicapées dans notre pays, et ce chiffre ne cesse de croître depuis le désastre de Tchernobyl.

Comme je l'ai dit, notre société regroupe les personnes handicapées et nous en comptons maintenant 70,000 dans notre organisation. Nous avons environ 150 associations locales. Les objectifs de notre association sont d'unir les personnes handicapées pour qu'elles puissent collectivement améliorer leur niveau de vie, de défendre leurs droits au sein de toutes sortes d'institutions gouvernementales, et dans la conjoncture actuelle, nous devons aussi envisager la création d'installations de production et le lancement d'activités commerciales qui nous permettent de fournir de l'emploi aux personnes handicapées.

Notre association participe activement à la vie politique et sept représentants de notre organisme sont membres du Parlement byélorusse. C'est en grande partie grâce à leurs efforts que la loi sur les personnes handicapées a été adoptée l'an dernier. On considère que cette loi est relativement progressive parmi les autres lois adoptées par les républiques de l'ancienne Union soviétique.

Nous souhaitons vivement participer à toutes sortes d'activités internationales pour acquérir de l'expérience que nous essaierons par la suite d'appliquer à notre travail. J'aimerais à cet égard exprimer notre reconnaissance envers le Service canadien des parcs et à Robert Fern notamment, qui nous a aidés à obtenir de l'information au sujet des activités qui ont lieu ici et à organiser cette visite.

Nous l'avons rencontré à Budapest l'an dernier lors du colloque sur les mesures législatives et les solutions éventuelles. Depuis lors, nous avons échangé de l'information de façon intense. Je pense que notre coopération a porté des fruits. Robert Fern se rendra en Byélorussie cette année. Malheureusement, il doit financer sa visite lui-même.

Le président: Merci, Yuri. Nous apprécions ces observations à propos de votre pays d'origine.

[Texte]

Mr. Emmanuel Hosein (Trinidad, Disabled Peoples' International): Thank you, Mr. Chairman. In Trinidad and Tobago the status of the disabled is very similar to that in the rest of the Caribbean, especially the English-speaking Caribbean.

One survey done in Trinidad and Tobago that could be viewed as accurate shows something like 15% to 16% disability. While there are some queries about the legitimacy of the survey, it's roughly accurate. Disability in the Caribbean due to communicable diseases by and large has been brought under control. Nevertheless, disability is still relatively high—if we go by that figure of 16% in Trinidad.

Facilities for the disabled vary tremendously, according to the disability, according to the country, and is dependent mostly on local circumstances. In individual Caribbean countries you may find that... in Jamaica, for example, there may have been a strong movement for the physically disabled, but on another island it may have been for the mentally impaired. So it's a bit patchy.

By and large, government-sponsored programs are poor or non-existent. In some countries they are a bit better. There is a lack of co-ordination of services. By and large these services are provided mostly by voluntary organizations, with assistance from governments.

The disabled movement in the Caribbean is relatively recent, and in fact has been at the instigation of DPI and the international level coming into the Caribbean. As a result, most of the Caribbean countries have now developed grassroots organizations of disabled persons who have followed the philosophy of cross-disability organizations.

• 1620

Again, the strength of these organizations of disabled persons varies from island to island, but because of the impetus of DPI and its co-ordinating activities, and one united philosophy, we now have seen a lot of co-operation and unity and uniformity of approach.

Governmental activity is now coming more to the fore but is seriously constrained by economic factors because of the relative constraints of the economies of small islands to begin with. Also, of course the world economic situation has impacted tremendously on the Caribbean, which tends to be primary producers and has suffered recently from falls in prices—in oil in the case of Trinidad, bauxite in the case of Jamaica and Guyana, and sugar in most of the Caribbean islands—and of course a reduction in tourism. Because of that total economic constraint, we find that allocation of resources to programs for the disabled are poor and getting poorer.

In the case of Trinidad and Tobago, since the recent change of government—and I'm sure you'll forgive me for saying this, Mr. Chairman, being a politician yourself—we've seen a reduction in social programs by the new government;

[Traduction]

M. Emmanuel Hosein (Trinidad, Organisation mondiale des personnes handicapées): Merci, monsieur le président. À Trinité et Tobago, le statut des handicapés se compare à ce qui a cours ailleurs aux Antilles, surtout dans les îles où l'on parle anglais.

Selon un sondage effectué à Trinité et Tobago et considéré comme fiable, il y aurait de 15 à 16 p. 100 de personnes présentant des handicaps. Bien que certains remettent en question l'exactitude des résultats, c'est à peu près cela. Aux Antilles, nous avons maintenant réussi à contrôler l'incidence des invalidités dues aux maladies contagieuses. Quoi qu'il en soit, il y a quand même un taux assez élevé d'invalidité, si on en juge d'après ce chiffre de 16 p. 100 du sondage effectué à Trinité.

Les installations prévues pour les handicapés varient énormément, selon le handicap et le pays, et dépendent surtout des conditions locales. Dans certains pays antillais, on peut trouver... En Jamaïque, par exemple, il peut y avoir un mouvement très militant pour les personnes présentant des handicaps physiques; dans une autre île, il peut y avoir un mouvement pour les personnes présentant des déficiences mentales. C'est assez inégal.

Dans l'ensemble, il y a peu de programmes gouvernementaux, s'il en est. Dans certains pays, c'est un peu mieux à cet égard. Les services ne sont pas coordonnés. Ils sont en général fournis par des organismes bénévoles qui sont aidés par les gouvernements.

Le mouvement des personnes handicapées antillais est relativement récent et a en fait été lancé suite aux encouragements de l'OMPH et de la présence internationale aux Antilles. Ainsi, la plupart des pays antillais ont maintenant mis sur pied des organismes populaires de personnes handicapées qui adhèrent à la philosophie des organismes qui représentent des handicaps divers.

Encore une fois, la force de ces organisations varie d'une île à l'autre, mais grâce à l'élan imprimé par l'Organisation mondiale des personnes handicapées et à ses activités de coordination, ainsi qu'à notre philosophie unifiée, nous avons pu voir beaucoup de coopération, d'unité et d'uniformité d'approche.

Les activités gouvernementales prennent maintenant plus d'ampleur mais sont sujettes aux contraintes économiques et aux limites associées à l'économie des petites îles au départ. Aussi, la conjoncture mondiale a eu une incidence énorme sur les Antilles, pays de production primaire qui ont souffert récemment de la baisse des prix—du pétrole dans le cas de Trinidad, du bauxite pour la Jamaïque et la Guyane et du sucre pour la plupart des îles antillaises—et il y a aussi eu une baisse du tourisme, bien sûr. À cause de cette conjoncture et des contraintes qu'elle nous impose, nous constatons que les ressources allouées aux programmes pour les handicapés s'amenuisent de plus en plus.

Dans le cas de Trinité et Tobago, depuis le changement récent de gouvernement, et je suis sûr que vous allez me pardonner ce que je vais dire, monsieur le président, comme vous êtes vous-même un homme politique—les programmes

[Text]

albeit, one must admit, because Trinidad now has to pay some of its foreign debts that are now due. So we have an across-the-board cut in allocations to social programs in general, including to the disabled.

It is for this reason that I am pleased to have the opportunity to speak to a committee such as yours, because the point ought to be made that the role of Canada in the region, so close to the Caribbean—and the United States as well, but of course this is a Canadian committee... I would like to make the point that aid from Canada is going to be extremely crucial for voluntary and social welfare organizations in the Caribbean in general, and one could say in Trinidad in particular. I want to suggest that the committee seriously consider linking Canadian aid to some kind of progress on disability. The philosophy of equality for disabled persons has gained a tremendous amount of credence in the Caribbean, so one is not going to find any philosophical objection. The problem for us in the Caribbean is really lack of resources.

Aid from the more developed countries has been linked to all sorts of things. The popular linkage these days is to progress on the environment and to human rights in general. If we want to see the welfare of the disabled in the context of promotion of human rights, then it is not illegitimate to include progress on disability matters. As I say, you will meet no philosophical objection, and I want humbly to suggest to your committee that this may be something you would want to consider. Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Hosein. I guess our Prime Minister talked about that when he was in Africa not too long ago with the Commonwealth. It's interesting.

I made a similar suggestion that maybe aid should be tied to a population policy in countries too. That could have a bearing on the general situation.

It was very good of you to give us that intervention. Now we'll move on to Sami Herzala from Jordan.

Mr. Sami Herzala (Jordan, Disabled Peoples' International): Thank you. I am very proud to carry the compliments of our prince, Raad Bin Zeid, the man who is the winner of the humanitarian prize in the world, to every one of you.

I also have the honour to be subscribed in the DPI community and to be one of Jordan's members in your committee.

[Translation]

sociaux ont été restreints par le nouveau gouvernement; il faut bien admettre que c'est en partie dû au fait que Trinidad doit maintenant rembourser une partie des dettes qu'elle a contractées auprès des pays étrangers et qui sont maintenant échues. Les restrictions budgétaires touchent donc les programmes sociaux en général, y compris les programmes conçus pour les personnes handicapées.

C'est pour cette raison que je suis heureux d'avoir l'occasion de prendre la parole devant un comité comme le vôtre, car il faut bien dire que le rôle du Canada dans la région, si près des Antilles, les États-Unis aussi, mais bien sûr je m'adresse à un comité parlementaire canadien... J'aimerais dire que l'aide du Canada sera d'une importance cruciale pour les organismes de bénévoles et les organismes sociaux aux Antilles en général et à Trinidad, notamment. Je veux demander au comité d'envisager très sérieusement que l'aide canadienne soit liée au progrès qui se fait pour aider les personnes handicapées. Le principe selon lequel les personnes handicapées doivent faire l'objet d'un traitement égal en est un auquel de nombreux Antillais adhèrent fermement et vous n'allez donc pas vous heurter à une opposition de principe. Pour nous aux Antilles, le problème en est réellement un de ressources.

Les pays industrialisés ont assorti toutes sortes de conditions à l'aide qu'ils prodiguent. Ce qui est à la mode ces temps-ci, c'est de lier l'aide à l'environnement et aux droits de la personne dans leur ensemble. Si nous voulons, dans le contexte de la promotion des droits de la personne, améliorer le sort des handicapés, il est tout à fait légitime de faire du progrès dans ce domaine une condition. Comme je l'ai dit, vous n'allez pas vous heurter aux difficultés de principe chez nous, et je désire humblement soumettre cette idée à votre comité pour votre aimable considération. Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Hosein. Je pense que notre premier ministre a d'ailleurs parlé de cela lors de son voyage en Afrique il n'y a pas très longtemps pour le Commonwealth. C'est intéressant.

J'ai moi-même fait une suggestion semblable; peut-être l'aide devrait-elle être liée à la présence d'une politique de contrôle des naissances dans certains pays aussi. Cet élément pourrait avoir une incidence sur la situation dans son ensemble.

Nous vous remercions d'avoir été assez aimable de nous faire cet exposé. Nous allons maintenant donner la parole à M. Sami Herzala de Jordanie.

M. Sami Herzala (Jordanie, Organisation mondiale des personnes handicapées): Merci. Je suis très fier de pouvoir vous transmettre les compliments de notre prince, Raad Bin Zeid, prince humanitaire s'il en est, et je transmets à chacun d'entre vous ses salutations.

J'ai aussi l'honneur d'être affilié à la communauté de l'Organisation mondiale des personnes handicapées et d'être l'un des membres jordaniens de cette association qui comparait devant votre comité.

[Texte]

[Traduction]

• 1625

Indeed, care of the handicapped started in Jordan a long time ago, especially for mental retardation. But for other classes of handicaps maybe it is too little, especially in who takes care of the handicapped. There are both foreign and local associations. But the great majority of this care is given by the ministry of social development and growth.

The handicapped in Jordan face problems in many fields, economic and social, and also maybe in the educational and vocational domains. I would say the reason may be especially that legislation has not yet been passed. It may be that Jordan has decided on some legislation that has not yet been passed. But I hope to gain experience about the Canadian government and the efforts of Henry Enns, whom I consider a leader for all handicapped people; to gain this experience, to transfer it to Jordan, to apply it to the handicapped, to improve our position in our society.

The Chairman: Thank you very much, Sami. We appreciate you being here all the way from Jordan and the interest you're showing in this whole issue of disabled persons.

We will now move on to Maaka Tibble, from New Zealand.

I can't help but comment, Maaka, that the committee is particularly interested in knowing about issues that relate to indigenous people in your country, because certainly one of the major problems in our country is the disabled community among our indigenous people. I recall visiting your Maori community in New Zealand some years ago and being very impressed with the show you put on there for visitors, so I am fascinated now to see you here and to be able to hear from you. Please give us your comments about the situation as you see it at home and what we here in Canada might learn from you people in New Zealand.

Mr. Maaka Tibble (New Zealand, Disabled Peoples' International): Thank you. May I first acknowledge my fellow brothers and sisters, the indigenous people of this land, and acknowledge the committee for providing this opportunity for me to present, let's say, the New Zealand story.

It is vitally important that disabled people have an involvement and an input in determining their destiny. As it is for the wider disabled community, it is of importance, I believe, that due consideration be given to aboriginal people throughout the world.

I would like to give you my definition—and it is my definition only, at this stage—of what I mean by the words "aboriginal", "indigenous", "First Nations", "first peoples of the land". I guess the definition that really comes

De fait, il y a très longtemps que nous nous occupons des handicapés en Jordanie, surtout des personnes présentant des déficiences mentales. Mais peut-être en faisons-nous trop peu en ce qui a trait aux autres handicapés, surtout si l'on songe aux organismes responsables de s'occuper d'eux. Il y a des associations locales et étrangères chez nous. Mais c'est surtout notre ministère du Développement social et de la croissance qui s'occupe de ces personnes.

Les handicapés font face à de nombreux problèmes dans des domaines divers en Jordanie, problèmes économiques, sociaux, et peut-être aussi se butent-ils à des problèmes dans les domaines de l'enseignement et de la formation professionnelle. J'attribue ces difficultés au fait que nous n'avons pas encore adopté de lois. Peut-être la Jordanie a-t-elle arrêté certaines mesures législatives qui n'ont pas encore été adoptées. Quoi qu'il en soit, j'espère acquérir de l'expérience et des connaissances à propos des mesures prises par le gouvernement canadien et des efforts de M. Henry Enns qui est pour moi un modèle, un chef de file pour toutes les personnes handicapées; j'espère, donc, acquérir cette expérience et l'appliquer en Jordanie pour améliorer le sort des handicapés dans notre société.

Le président: Merci beaucoup, Sami. Nous apprécions le fait que vous êtes venu ici d'aussi loin, de la Jordanie, et nous vous savons gré de l'intérêt que vous manifestez pour toute cette question.

Je vais maintenant donner la parole à M. Maaka Tibble, de la Nouvelle-Zélande.

Permettez-moi de dire, Maaka, que le Comité s'intéresse tout particulièrement aux questions qui touchent le peuple aborigène de votre pays, car la communauté des personnes handicapées de notre peuple autochtone représente certainement pour nous un problème majeur. Je me souviens d'avoir rendu visite à votre collectivité Maori en Nouvelle-Zélande il y a quelques années; j'ai été très impressionné par le spectacle que vous avez présenté aux visiteurs et je suis donc fasciné maintenant de vous voir ici et de pouvoir vous écouter. Veuillez nous faire part de vos commentaires à propos de la situation telle que vous la percevez chez vous et dites-nous ce que nous, Canadiens, pouvons apprendre de vous, Néo-zélandais.

M. Maaka Tibble (Nouvelle-Zélande, Organisation mondiale des personnes handicapées): Merci. Permettez-moi dans un premier temps de souligner la présence de mes consœurs et confrères, membres du peuple indigène de ce pays, et de remercier le Comité de me donner cette occasion de vous parler de la situation en Nouvelle-Zélande.

Les personnes handicapées doivent absolument participer à tout ce qui détermine leur sort; c'est d'une importance cruciale. On doit accorder aux peuples autochtones partout au monde la même considération qu'on désire accorder aux handicapés en général.

J'aimerais vous faire part du sens que je donne—je parle en mon nom propre, à ce stade-ci—aux mots «autochtones», «indigènes», «Premières nations», «Premiers peuples de ce pays». Je pense que cette dernière expression—«Premiers

[Text]

closest is "first peoples of the land". I don't speak on behalf of them, but this is the group that I think needs special, due consideration, not only here in Canada but internationally. I speak of people like the Maoris, like the native Indians of Canada, the native Indians of the U.S., the kanaks of New Caledonia, and the aboriginal people of Australia. I'm pleased to have supporting me today one of my fellow brothers, an aboriginal brother, from Australia.

• 1630

I'd like to illustrate what I mean by sharing with you what has happened down under in New Zealand. I work for the Royal New Zealand Foundation for the Blind and it's my role to manage direct services specific to blind Maoris and visually impaired citizens of that country.

In 1982 a group of blind and visually impaired Maoris got together with a view, initially, to share with one another and to support one another. Following that, about a year later, we thought there was a need for us not only to provide mutual support for one another but to promote self-advocacy and advocacy, advocacy in terms of advocating our special particular needs to local government and to service organizations, and self-advocacy, meaning promoting self-advocacy among our Maoris' blind and visually impaired community.

The situation now is that throughout New Zealand we have blind Maoris meeting—visually impaired people and their families. We have established fully constituted groups in and around New Zealand. To date we have something like about 30 groups, all actively having an involvement and an input into areas that affect their lives. This hasn't been without a struggle, and of course it has required resources, not only human resources but financial resources. The struggle we've had was in acquiring these resources for us to be able to provide leadership programs that were very, very vitally important, we felt.

To develop leadership equally throughout the country was important, because in most situations that we've come to know over a long period of time most of the power has been vested or has dwelt or has stayed with a very, very few people. From our viewpoint we saw real need to share that; hence the need for leadership programs. I commend to you the need not only to facilitate but to resource leadership programs among indigenous peoples in Canada.

To date we have not embarked upon cross-fertilization, cross-pollination internationally. I guess if I had a vision, that's an area I would see where there would be a real need for nations like ours, the Maori people, the kanaks, the

[Translation]

peuples de ce pays»—est celle qui rejoint le mieux ma pensée. Je ne parle pas au nom de ces peuples, mais je pense qu'il faut accorder à ce groupe une considération spéciale, considération qui lui est due, d'ailleurs, pas seulement ici au Canada, mais partout dans le monde. Je parle, par exemple, de peuples comme les Maoris, les autochtones du Canada et des États-Unis, les Canaques de la Nouvelle-Calédonie et les indigènes de l'Australie. Je suis heureux d'être accompagné aujourd'hui d'un de mes frères de la communauté autochtone, qui est lui-même indigène de l'Australie.

Je voudrais essayer d'illustrer mes propos en partageant avec vous notre expérience en Nouvelle-Zélande. Pour ma part, je travaille pour la Royal New Zealand Foundation for the Blind et mon rôle consiste à organiser les services offerts directement aux Maoris aveugles ainsi qu'aux autres citoyens malvoyants.

En 1982, un groupe de Maoris aveugles et malvoyants a organisé une rencontre afin de permettre—du moins, au départ—un échange d'idées et de créer un soutien mutuel. Par la suite, c'est-à-dire environ un an plus tard, nous nous sommes rendu compte qu'il était nécessaire non seulement d'offrir une sorte de soutien réciproque, mais aussi de faire la promotion de l'action sociale et de la défense de nos droits; je veux dire par là qu'il fallait défendre et faire comprendre nos besoins particuliers aux gouvernements locaux ainsi qu'aux organisations philanthropiques, et quand je parle d'action sociale, je parle surtout de la promotion de cette action chez les Maoris aveugles et malvoyants.

Nous avons maintenant en Nouvelle-Zélande des réunions régulières de Maoris aveugles et malvoyants et de leur famille. Un certain nombre de groupes ont été officiellement établis en Nouvelle-Zélande et dans les environs. Jusqu'ici, nous avons une trentaine de groupes qui travaillent activement dans tous les domaines qui touchent leur vie. Il a fallu se battre, évidemment, pour y parvenir et il nous a également fallu des ressources, à la fois humaines et financières. Pour nous, l'obtention de ces ressources s'est révélée difficile, mais nous estimions que ces ressources nous étaient indispensables pour jouer un rôle de chef de file en offrant des programmes qui correspondaient à des besoins on ne peut plus impérieux.

De plus, exercer ce leadership partout au pays nous semblait important, car ayant observé la situation depuis fort longtemps, il nous semblait que le pouvoir était souvent l'apanage d'un groupe extrêmement limité. À notre avis, il fallait absolument partager ce pouvoir, d'où la nécessité d'établir des programmes pour encourager ce leadership. J'insiste sur la nécessité non seulement de faciliter la création de ces programmes chez les peuples autochtones du Canada, mais aussi d'assurer l'affectation des ressources nécessaires.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas cherché à nouer des relations avec d'autres groupes à l'étranger. Je suppose que si j'ai une vision, c'est justement par rapport à cette idée de ralliement et de regroupement de peuples comme les

[Texte]

aboriginal people, and the First Nations people of Canada and of the U.S.—there may be others in similar situations and circumstances—to come together, to share information, to provide this type of international leadership.

• 1635

Our experience has been one of sharing. It's been painful. It's been a long, hard slog. What has made it easier for us is the resourcing, the high levels of self-advocacy we've been able to achieve. I, as Mr. Tibble, would not have been able to do it on my own. Many people there really have the ability. They have mouths. They don't have sight but they have the ability to listen; they have the ability to speak. The opportunity is now being presented to them. Thank you very much.

The Chairman: Maaka, I want to thank you on behalf of the committee. Your words of exhortation to the committee are very timely. You may have heard the news in Canada today that we have a royal commission having its first hearings on the situation of native people in Canada. It's a commission to work for three years before they report.

Our committee took the initiative about six weeks ago to meet with that commission in an informal way to express to them our hopes that they would not forget the disabled people among our aboriginals when they're doing their three-year study. Your presence today further urges us to make sure our royal commission doesn't overlook the needs of our disabled people among our aboriginals. Your intervention is very timely. We appreciate it very much.

Joshua Malinga, we have noted your arrival. Your arrival was predicted by Henry Enns, so we're not surprised to see you here. Henry, do you wish to introduce your colleague.

Mr. Enns: Just a few words. He is not only the chairperson of DPI but also the treasurer for the City of Bulawayo. He's a city councillor. He's been very active in many political situations in Zimbabwe as well as in southern Africa.

The Chairman: Joshua, I want to welcome you here. I was in Harare a few years ago. I didn't get a chance to visit Bulawayo as I was advised I should. But I can tell you also that I have a bunch of tobacco growers in my riding here in Canada. They're not very happy with the increasing excellence of your tobacco industry in Zimbabwe. I hope you don't brag about that too much here or I'll have trouble when I get home. We're anxious to hear from you now.

Mr. Joshua Malinga (Zimbabwe, Disabled Peoples' International): Right now we have a lot of problems in Zimbabwe, as you know. We have a drought and we're beginning to ration water. Anyway, if you missed visiting Bulawayo, then you didn't see Zimbabwe. It's a tale of two cities.

[Traduction]

nôtres, les Maoris, les Canaques, les autochtones et les Premières nations du Canada et des États-Unis—d'ailleurs, il y en a peut-être d'autres dont la situation et les circonstances sont semblables—afin de permettre un échange d'informations et de créer un véritable leadership international.

Notre expérience a été fondée sur le partage. Mais le processus a été long et pénible. Ce qui nous a un peu facilité le travail, c'est l'accès aux ressources et le succès réalisé au niveau de l'action sociale. Comme M. Tibble, je n'aurais jamais été capable d'y arriver tout seul. Il y a heureusement beaucoup de gens qui ont de grandes capacités. Même s'ils n'ont pas la vue, ils ont la capacité de parler aux autres et de les écouter. Maintenant, ils ont justement l'occasion de le faire. Merci beaucoup.

Le président: Maaka, je tiens à vous remercier au nom de tous les membres du comité. Vos paroles d'encouragement au comité arrivent à point. Vous avez peut-être entendu parler d'une commission royale au Canada qui vient d'être créée pour étudier la situation des autochtones au pays. Cette commission aura trois ans pour préparer son rapport.

Notre comité a pris l'initiative, il y a six semaines environ, d'organiser une rencontre officieuse avec la commission pour lui exprimer l'espoir qu'elle ne néglige pas, dans le cadre de son étude triennale, les handicapés qui appartiennent à la collectivité autochtone. Votre présence parmi nous aujourd'hui ne peut que nous exhorter à suivre de près les activités de la commission royale pour nous assurer qu'elle ne néglige pas les besoins des handicapés autochtones. Votre intervention est donc tout à fait opportune, et nous vous en savons gré.

Joshua Malinga, je constate que vous venez d'arriver. Comme Henry Enns nous avait dit que vous vous joindriez à nous, nous ne sommes pas surpris de vous voir. Henry, auriez-vous donc l'obligeance de nous présenter votre collègue?

M. Enns: Je serai très bref. Il est non seulement président de l'OMPH, mais aussi trésorier de la ville de Bulawayo. De plus, il est conseiller municipal et il a été très actif sur le plan politique, non seulement au Zimbabwe, mais dans l'Afrique australe en général.

Le président: Joshua, je vous souhaite la bienvenue au comité. Moi-même, j'ai visité Harare il y a quelques années, mais je n'ai malheureusement pas pu me rendre à Bulawayo, même si on m'avait conseillé de le faire. Par contre, je peux vous dire que moi aussi, j'ai tout un groupe de producteurs de tabac dans ma circonscription électorale, ici au Canada. Ils ne sont d'ailleurs pas très contents de constater l'excellence toujours croissante de votre industrie du tabac au Zimbabwe. J'espère que vous n'allez pas trop vous en vanter, car je risque d'avoir des problèmes à mon retour. Nous vous invitons maintenant à nous faire quelques remarques.

M. Joshua Malinga (Zimbabwe, Organisation mondiale des personnes handicapées): Eh bien, nous avons beaucoup de problèmes au Zimbabwe actuellement, comme vous devez le savoir. La sécheresse nous oblige maintenant à rationner l'eau. Cependant, si vous n'avez pas pu visiter Bulawayo, vous n'avez pas vraiment vu le Zimbabwe. Il n'y a que ces deux villes qui comptent.

[Text]

As Henry has introduced me, I'm chairman of finance for my city. For the last two years I've been chairman of finance. Being an accountant by profession, I believe in balancing the balance sheet. There must be assets and liabilities. When I speak to you today I want also to talk about the assets of your Canadian approach to disability, and also perhaps the liability side.

I would like to start with the liability side, and with what Emmanuel was saying about whether you could try to influence CIDA to put a disability component in funding. In my country, in Africa, as you know, NGOs are more progressive than governments. I don't know whether it's the same in other regions, but in Africa, if you put your money into an NGO you know it will reach the people whom you want it to reach. But if you give it to the government it will reach somewhere else, some agenda.

• 1640

If you want to reach disabled people, support NGOs, or tell the government—for instance, I can give you an example of the big liability that the Canadian government gave us after independence. You may have seen it.

The Ruwa, the big multi-million national rehabilitation centre, is now a white elephant. It has not been used for about eight years. It was called Ruwa. I am sure you heard about it. It was donated by the Canadian government, soon after independence, for vocational training for disabled people.

What happened there is the disability is shared between two ministers, the minister of health and the minister of social welfare. The two ministers, who were appointed soon after independence, didn't see eye to eye. This thing stood there for eight years before anything happened.

I will tell you, disabled people don't like charity. There are many reasons why. This was a very expensive institution. It was worth \$12 million Zimbabwe dollars. That money could have been used for other things.

There are a number of reasons why we don't like charity. First, charity is not part of development. It excludes disabled people from society; it takes them away from the normal system of society. That's what charity does.

Charity is not natural. Charity is a form of underdevelopment. In the end, charity does not benefit disabled people. It benefits those people who run charities. We have proved this fact all over the world.

[Translation]

Comme Henry vient de vous le dire, je suis responsable des finances dans ma ville depuis environ deux ans. Étant comptable de formation, je crois fermement qu'il faut savoir équilibrer son budget. Il y a donc forcément l'actif et le passif. En vous parlant aujourd'hui, je voudrais vous entretenir non seulement de votre actif, en ce qui concerne les démarches prises au Canada vis-à-vis des personnes handicapées, mais aussi peut-être de votre passif.

Je vais me permettre de commencer par le passif, en vous rappelant que ce disait Emmanuel au sujet de la possibilité que vous essayiez de convaincre l'ACDI d'intégrer dans son système de financement une composante pour les personnes handicapées. Dans mon pays, en Afrique, les ONG sont plus progressistes que les gouvernements, comme vous le savez déjà. J'ignore si la situation est la même dans d'autres régions mais en Afrique, quand on donne de l'argent à une ONG, on sait que cet argent va finir entre les mains qui sont censées l'avoir. Par contre, si vous le donnez au gouvernement, il va finir ailleurs, entre les mains de gens qui ont d'autres priorités.

Si vous voulez atteindre les personnes handicapées, il faut aider les ONG ou encore dire au gouvernement—par exemple, je peux vous parler d'un élément fort négatif de la contribution canadienne après l'indépendance. Vous en êtes peut-être déjà conscients.

Je fais allusion au Ruwa, cet éléphant blanc que représente le grand centre de réadaptation national. On ne s'en sert plus depuis environ huit ans. On l'appelait le Ruwa, et vous en avez sûrement entendu parler. C'était un don du gouvernement canadien, peu après l'indépendance, pour permettre la formation professionnelle des personnes handicapées.

Les responsabilités dans ce domaine étaient partagées entre deux ministres, à savoir le ministre de la Santé et le ministre des Affaires sociales. Eh bien, ces deux ministres, qui ont été nommés peu après l'indépendance, n'avaient pas du tout la même façon de voir les choses. Par conséquent, ce centre est resté inutilisé pendant huit ans avant qu'il se passe quelque chose.

Je dois vous dire également que les personnes handicapées n'aiment pas qu'on leur fasse l'aumône. Il y a plusieurs raisons à cela. Le centre en question a coûté très cher—environ 12 millions de dollars zimbabwéens. Le fait est que cet argent aurait pu servir à bien d'autres choses.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles nous n'aimons pas qu'on nous fasse la charité. D'abord, la charité ne s'inscrit pas dans le développement. Elle exclut les personnes handicapées de la société en les empêchant d'être intégrées au système régulier. Voilà l'effet de la charité.

De plus, la charité n'est pas quelque chose de naturel. En réalité, c'est une forme de sous-développement. En fin de compte, la charité ne profite pas aux handicapés mais plutôt à ceux qui dirigent les sociétés de bienfaisance. Cela a été prouvé un peu partout au monde.

[Texte]

If you look at every balance sheet of a charity, 90% or 80% of the cost is administration. Look at any charity, anywhere in the world, 80% to 90% covers salaries, motor vehicle expenses, telephone, stationery and so on, and 10% or 20% trickles down to reach the person.

Because we have copied charities from the western world or from other countries, in every country in Africa, those who can reach rehabilitation and care services are only 1% of the population of disabled people. So 99.9% is out of reach. We have to change our approach to disability.

Thank you to DPI, which was formed in 1980, and thank you to the Canadian government, through CIDA, which is supporting most of the activities of DPI.

By the way, we have a very strong original organization in southern Africa called the Southern Africa Federation of the Disabled. This brings together organizations of disabled people in the region, which has 10 countries.

We built a lot of very strong movements. If I have time I will tell you what is happening in each country. For instance, just last week, the Zimbabwe government...there was a disabled person's act, and it was through a movement of disabled people. Lesotho is doing the same thing, and South Africa is already discussing a bill of rights for disabled people. Mozambique is doing the same, as well as Namibia. About five countries in southern Africa are beginning to work on some legislation because of DPI influence and because of the movement of disabled people.

• 1645

By the way, our first grant for this regional movement came from CIDA. Since then, we have grown to be a very big organization attracting quite a lot of money from other sources and so on.

Something I would like to mention here is the important role your Prime Minister and your people played at the CHOGM—I was there—in influencing President Mugabe to put disability on the agenda. We tried to write the text for them, but the bureaucrats pushed it down to a few lines, but we will make use of that.

The Chairman: That sounds like home.

Mr. Malinga: We would be very happy if your government can continue making sure that disability is on the Commonwealth agenda and so on.

One of the things I would like to mention also is the role your government and your people have played at the UN and so on, supporting DPI in its activities, if you could make sure that we have more and more of that.

[Traduction]

Si vous regardez le bilan d'une société de bienfaisance, vous allez voir que 90 p. 100 ou 80 p. 100 de ses coûts sont des coûts administratifs. Partout au monde, les sociétés de bienfaisance consacrent entre 80 et 90 p. 100 de leur budget aux salaires, aux frais de route, aux comptes de téléphone, au papier, etc., de sorte que seulement 10 ou 20 p. 100 des fonds atteignent le destinataire.

Comme nous avons suivi à la lettre le modèle des sociétés de bienfaisance du monde occidental ou d'autres pays, dans tous les pays de l'Afrique, ceux qui peuvent recevoir les services de réadaptation et d'assistance ne représentent que 1 p. 100 de la population handicapée. Ainsi 99,9 p. 100 de la clientèle n'a pas accès aux services. Voilà pourquoi nous devons modifier notre approche en ce qui concerne l'assistance aux handicapés.

D'autre part, je tiens à remercier l'OMPH, qui a été formée en 1980, ainsi que le gouvernement canadien qui, par l'entremise de l'ACDI, appuie la plupart des activités de l'OMPH.

Je mentionne en passant que nous avons une organisation à la fois forte et originale en Afrique australe appelée la Southern Africa Federation of the Disabled. Cette organisation réunit des groupes de handicapés de toute la région, ce qui inclut dix pays.

Nous avons réussi à lancer des mouvements très puissants. Si j'ai le temps, je vais vous expliquer un petit peu ce qu'on fait dans chacun des pays. Par exemple, le gouvernement du Zimbabwe a adopté la semaine dernière une loi pour protéger les personnes handicapées, grâce aux efforts d'un mouvement qui fait la promotion des handicapés dans ce pays. Le gouvernement du Lesotho envisage de faire la même chose et en Afrique du Sud, on discute déjà de la possibilité d'une déclaration des droits des handicapés. Il en va de même pour le Mozambique et la Namibie. Environ cinq pays en Afrique australe commencent maintenant à préparer des projets de loi à cause de l'influence de l'OMPH et de cet important mouvement des handicapés.

Je vous signale en passant que c'est l'ACDI qui a donné la première subvention à ce mouvement régional. Depuis lors, nous nous sommes beaucoup agrandis, de sorte que notre organisation est maintenant suffisamment importante pour pouvoir obtenir des sommes substantielles d'autres sources.

Je voudrais également mentionner l'important rôle qu'ont joué votre premier ministre et les représentants canadiens pendant la CHOGM—à laquelle j'ai assisté—pour ce qui est de convaincre le président Mugabe d'incorporer au programme les questions intéressant les handicapés. Nous avons essayé de préparer à leur intention un texte que les bureaucrates ont réussi à réduire à quelques lignes seulement, mais nous allons quand même nous en servir.

Le président: Cela me rappelle tout à fait la situation ici.

M. Malinga: Nous serions ravis de voir votre gouvernement continuer à exercer des pressions pour que les questions intéressant les handicapés soient inscrites au programme des pays du Commonwealth.

Je voudrais mentionner également le rôle qu'ont joué votre gouvernement et vos représentants aux Nations Unies et le soutien qu'ils ont accordé aux activités de l'OMPH; nous vous demandons donc de faire en sorte que cet appui continue de croître.

[Text]

I was hoping that our Minister of Labour and Social Welfare, John Nkomo, was coming, but I understand the ministers' meeting may have been cancelled. He assured me that he is coming. If he is coming, he is coming today. If he comes, we would be very happy for you to meet him, because one of the items we are working on is to get some bilateral support, some agreement between the Zimbabwe government and the Canadian government to support disability programs and, as well, income-generation programs that will make disabled people be involved in agriculture, tobacco growing and running businesses. We have quite a number of examples of that, which Henry has seen in Zimbabwe and in southern Africa.

• 1650

The government asked us as... [Technical Difficulty—Editor] We would be very happy if you could support it from your end so that we can push our government from the other end. Thank you very much.

The Chairman: Joshua, thank you for your comments. Like you, we are proud of what DPI has done under the leadership of Henry and others. I think it has meant a lot in various parts of the world. We also appreciate your very constructive comments and criticisms about CIDA. I know CIDA is doing a great job in many ways, but it has to be continually monitored and maybe we can make improvements.

Henry, you have done an excellent job this afternoon in providing this last panel, such a diverse group from all parts of the world. We heard from Latin America earlier, and now we have heard this last panel from virtually the rest of the world. It has just been excellent.

You have all been brief and we have about 20 minutes for questions from the committee. Beth, do you wish to lead off?

Ms Phinney: Just a short question to Joshua. The first group we heard from didn't feel that the United Nations had done very much in the last 10 years for the disabled and towards the goal they had set for themselves 10 years ago. Emmanuel feels that some good has come out of it. Can you suggest where you see it going in the next 10 years? Could the United Nations take a bigger part? What role do you see the United Nations playing in this? Could it be done outside of the United Nations? How do you feel about all that? Is it being done outside the United Nations already?

Mr. Malinga: I think that like everybody else we were disappointed by the United Nations. First, they declared the decade and then they didn't fund it. Even the document itself, "World Program of Action 1983-1992"...they didn't

[Translation]

J'espérais que notre ministre du Travail et des Affaires sociales, John Nkomo, serait là, mais je crois comprendre que la réunion des ministres a peut-être été annulée. Il m'a assuré qu'il serait là. S'il vient, je suppose qu'il devrait arriver aujourd'hui. Nous aimerions beaucoup pouvoir vous le présenter, car nous travaillons beaucoup du côté de l'aide bilatérale en essayant d'obtenir une entente entre le gouvernement du Zimbabwe et le gouvernement du Canada, qui permettrait de soutenir financièrement les programmes intéressant les handicapés et de mettre en place des programmes qui leur permettraient de gagner leur vie grâce à l'agriculture, à la culture du tabac et à l'établissement de leurs propres entreprises. Il y en a déjà un certain nombre d'exemples au Zimbabwe et en Afrique australe dont Henry est au courant.

Le gouvernement nous a demandé... [Difficultés techniques—Editeur]. Nous serions ravis si vous pouviez faire des démarches de votre côté pendant que nous exerçons des pressions sur notre gouvernement. Merci infiniment.

Le président: Je vous remercie de vos remarques, Joshua. Comme vous, nous sommes fiers des réalisations de l'OMPH sous la direction de Henry et d'autres. Je pense que cette organisation a eu une grande incidence dans diverses régions du monde. Nous vous remercions, d'ailleurs, pour vos remarques à la fois positives et négatives au sujet de l'ACDI. Je sais que l'ACDI fait un excellent travail à de nombreux égards, mais il faut la suivre de près pour voir où il y a lieu d'améliorer sa démarche.

Henry, je dois vous dire que vous avez fait un excellent travail cet après-midi pour ce qui est d'organiser le dernier groupe, car c'est un groupe qui représente toutes les régions du monde. Nous avons entendu les représentants de l'Amérique latine tout à l'heure, et maintenant nous avons devant nous ce dernier groupe qui représente pratiquement toutes les autres régions du monde. C'est absolument formidable.

Vous avez tous été brefs, et il nous reste donc environ 20 minutes pour les questions des membres du Comité. Beth, voulez-vous commencer?

Mme Phinney: Une petite question pour Joshua. Le premier groupe que nous avons reçu n'était pas convaincu que les Nations Unies avaient vraiment fait avancer la cause des personnes handicapées au cours des dix dernières années et estimaient que l'ONU n'avait pas vraiment atteint l'objectif qu'elle s'était fixé à ce moment-là. Emmanuel semble croire que son action est tout de même positive. Pourriez-vous me dire quelle devrait être son orientation au cours des dix prochaines années, d'après vous? L'ONU pourrait-elle jouer un plus grand rôle dans ce domaine? Et quel doit être ce rôle? Ce travail pourrait-il se faire à l'extérieur de l'ONU? Qu'en pensez-vous? Est-ce que ce travail se fait déjà en dehors de l'ONU?

M. Malinga: Eh bien, comme tout le monde, nous avons été quelque peu déçus par l'action des Nations Unies. L'ONU a commencé par désigner la Décennie des handicapés mais a refusé ensuite de financer des activités. Même en ce

[Texte]

put in money to circulate it and so on. They didn't do much to influence any government. I don't know of any government, except perhaps the Canadian and the Swedish governments, that has looked at the "World Program of Action", at the document itself, at all. I need to be told by anybody around here. Some of our governments, by the way, don't even know there is a decade of disabled people and the world program of action. So the UN didn't do much in that.

We feel, as disabled people, that all the same we live in a real world. The UN exists, and we want as much as we can to work through the UN. We have some positive things to say about the UN, particularly the disabled persons' unit in Vienna and some other UN agencies like ILO and so on. They are working with disabled people and they are beginning to understand the issues. From experience, they know now how to work with the disabled and the importance of it. Like I say, the UN exists. It is a forum where people meet, and we believe we should work more and more with the UN.

Mr. Hosein: Mr. Chairman, through you, if I may, I will respond to the question.

I chaired Committee A at the world experts meeting in Helsinki, which produced a recommendation that the UN adopt a charter on the rights of the disabled. To cut a long story short, the UN bureaucracy resisted that recommendation, which was unanimously adopted by all the experts present, in ways that left me totally frustrated.

One heard talk that the UN has had enough declarations of rights and what have you, despite the fact that such declarations have served worldwide to—if I may use the word—popularize certain issues: the rights of women and the rights of the child. To have resisted that, I thought, could only have reflected an obstructionist mentality. I say that at the risk of offending, but I think what needs to be said must be said.

• 1655

The UN also adopts the view that it is the servant of its governments. One is left in a catch-22 situation. You have UN agencies that are supposed to come up with these recommendations and presumably then promote the outcome of the collective wisdom of experts among governments. But if they want to resist, they tell you, no, the governments must do it, and the governments must come collectively with their recommendations. So you have lost.

I am frustrated myself—and it's a personal view—by the UN process insofar as disability is concerned.

[Traduction]

qui concerne le document préparé à cette fin, c'est-à-dire le «Programme mondial d'action, 1983-1992». . . là non plus, l'ONU n'a pas affecté suffisamment de fonds pour permettre sa diffusion. Elle n'a pas non plus cherché à influencer les gouvernements. Que je sache, aucun gouvernement, à part peut-être les gouvernements canadien et suédois, ne s'est penché sur ce programme mondial d'action ou sur les recommandations du document. Quelqu'un peut évidemment me corriger si je me trompe. Certains de nos gouvernements ne savent même pas qu'il y a une décennie des handicapés et un programme mondial d'action. Donc, l'apport des Nations Unies n'a pas été très important.

Par contre, nous, les personnes handicapées, estimons tout de même qu'il faut reconnaître certaines réalités. L'ONU existe, et nous voulons travailler le plus étroitement possible avec cette organisation. Pour nous, certaines des initiatives de l'ONU sont très positives, entre autres l'unité des personnes handicapées à Vienne et le travail de certains organismes comme l'OIT, par exemple. Ces derniers travaillent en étroite collaboration avec les personnes handicapées et commencent maintenant à comprendre leurs difficultés. Grâce à leur expérience, ils savent maintenant comment travailler avec les handicapés et reconnaissent l'importance de leur participation. Alors, comme je viens de vous le dire, l'ONU existe. Elle constitue justement un lieu de rencontre et d'échange de vues, et nous sommes convaincus qu'il faut travailler de plus en plus étroitement avec l'ONU.

M. Hosein: Monsieur le président, si vous me le permettez, je voudrais répondre à la question.

J'ai présidé les délibérations du Comité A lors de la réunion des experts mondiaux tenue à Helsinki, qui a recommandé que l'ONU adopte une charte des droits des handicapés. Sans vouloir vous donner tous les détails, je peux vous dire que la bureaucratie aux Nations Unies a opposé une forte résistance à cette recommandation, même si elle avait été adoptée à l'unanimité, ce qui m'a profondément frustré.

Certains disent que l'ONU en a assez d'adopter des déclarations de droits, même si elles ont réussi à populariser—si vous me permettez le terme—certains dossiers importants, tels que les droits des femmes et les droits des enfants. Le fait qu'on ait opposé une telle résistance était, pour moi, le signe d'une véritable mentalité obstructionniste. Je vous fais cette remarque au risque de déplaire à certains, mais j'estime qu'il fallait absolument le dire.

De plus, l'attitude à l'ONU semble être que cette organisation existe pour servir les gouvernements. Nous perdons à tout coup. Les organismes des Nations Unies sont censés préparer des recommandations et promouvoir leur adoption auprès des grands experts des différents gouvernements. Mais s'ils décident de résister, ils se contentent de vous dire que c'est en réalité la responsabilité des gouvernements, et que c'est donc aux gouvernements de préparer collectivement leurs propres recommandations. Donc, on ne peut qu'être perdant sur ce plan-là.

Je suis moi-même frustré—et je vous signale que c'est mon opinion personnelle—par le manque de démarches faites par l'ONU en ce qui concerne les personnes handicapées.

[Text]

The Canadian government has been the most progressive in government action on disability, if I say so myself, and I want to assure you this is not meant to be overly generous or kind to your committee or your government. It is a fact, as I perceive it.

The problem, therefore, is who should take the lead? I would want to suggest that your government ought, through its own diplomatic efforts, to promote the rights of the disabled, because I don't think we can really rely on the UN agencies to do it. As Joshua mentioned, although the "World Program of Action" is an excellent document, which has been endorsed by every group or committee that has examined it, it has not been promoted by the UN. I think it's left up to governments, really.

The Chairman: I believe the UN experts are meeting here next week, are they not? Are you going to be able to attend that and express your views?

Mr. Hosein: I'm not on the panel this time, probably because of the role I played the last time. I dare say that.

The Chairman: I see. Thank you very much for that insight.

Mr. Young: I want to ask the question I asked of a previous group, when Mr. Tibble spoke at some length about the independence of disabled organizations. It is something this committee has agreed on and promoted over the years: that full participation and equality mean independence of action also. I was quite interested in your comments about funding for advocacy purposes. I wonder whether there has been any other experience from the witnesses before us about how their governments, given shortages of resources and all that kind of thing... whether or not there is direct funding to disabled groups for advocacy, and how that is dealt with. Is it through programs, or is it left up to you to develop the program?

I think if Mr. Tibble told us how he receives funding it might be helpful.

Mr. Tibble: May I first take a step back to the first question? One of the situations faced by aboriginal people in our area is where we're placed within our society. That does not allow us to access things internationally. So if I were asked questions about the UN, I would have to say I know nothing about them. That's part of what I'm saying about the facilitating of people such as ours, referring back to one of the things I mentioned earlier, about the importance to

[Translation]

Selon moi, le gouvernement canadien s'est montré le plus progressif de tous pour ce qui est de la défense des droits des handicapés, et je vous assure que je ne vous dis pas cela simplement pour être gentil ou généreux envers votre comité ou votre gouvernement. A mon avis, c'est un simple fait.

Le problème qui se pose, donc, est celui de savoir qui doit jouer un rôle de chef de file dans ce domaine? J'ose dire que votre gouvernement devrait peut-être jouer ce rôle et essayer, dans la diplomatie, de faire la promotion des droits des personnes handicapées car pour moi, nous ne pouvons pas vraiment nous attendre à ce que les organismes des Nations Unies acceptent cette responsabilité. Comme Joshua le disait tout à l'heure, même si le document «Programme mondial d'action» est excellent et qu'il a reçu l'appui de tous les groupes du comités qui l'ont étudié, l'ONU n'a jamais cherché à le promouvoir. C'est plutôt aux gouvernements qu'il appartient de le faire.

Le président: Je pense qu'un groupe d'experts de l'ONU se réunit ici la semaine prochaine, n'est-ce pas? Allez-vous être en mesure d'assister à sa rencontre pour exprimer votre point de vue à ce sujet?

M. Hosein: Je ne fais pas partie du groupe cette fois-ci, et même si cela vous semblera peut-être bien osé de ma part, je dirai que c'est sans doute à cause du rôle que j'ai joué la dernière fois.

Le président: Je vois. Merci beaucoup pour cette explication.

M. Young: Je voudrais poser la question que j'ai posée à un autre groupe, lorsque M. Tibble a insisté sur l'autonomie des organisations qui représentent les handicapés. Il est un principe qui fait l'unanimité du comité et que celui-ci a cherché à promouvoir au fil des ans, à savoir que pleine participation et égalité signifient liberté d'action. Vos remarques au sujet du financement des programmes d'action sociale m'ont beaucoup intéressé. Je me demande si les témoins pourraient nous parler d'autres expériences et de l'action de leurs gouvernements, étant donné les pénuries de ressources et les problèmes de ce genre... c'est-à-dire s'il existe un financement direct des groupes qui représentent les handicapés et, le cas échéant, comment il est assuré. Est-ce que cette action est possible par l'entremise de programmes qui existent déjà, ou est-ce à vous de mettre au point un programme?

Je pense qu'il serait peut-être utile que monsieur Tibble nous explique comment il reçoit son financement.

M. Tibble: Me permettriez-vous d'abord de répondre à votre première question? L'une des difficultés des autochtones chez nous, c'est notre place dans la société. Notre place est telle que nous ne pouvons nullement profiter des possibilités offertes sur la scène internationale. Ainsi, si on m'interrogeait au sujet des activités de l'ONU, je serais bien obligé de dire que je ne suis pas du tout au courant. Cela rejoint ce que je disais tout à l'heure concernant la

[Texte]

people such as ourselves in New Zealand, and I suspect to aboriginals in Australia, kanaks in New Caledonia is that need for international networking among each other to share information, so we know about these and we can feel strengthened and supported in accessing those bodies.

• 1700

Now to the question of resourcing. There has been some resourcing from government; there has been some resourcing from local government. And there is some resourcing through the wider Maori health and welfare initiatives. Of course there has also been a contribution by ourselves, through cake stalls and those sorts of things. It's hard work. It's a hard slog, but we've seen it. It's important enough for us to roll our sleeves up and get stuck in, that is as blind, visually impaired Maori people. It is so too, I might add, for other Maori disabled people throughout the land.

One of the important resources to our initiatives has been our own able-bodied people, influencing them to say, hey there, we're part of you, we're part of your community—I'm talking about my own people—not getting lost within that community.

So to answer you briefly, the resources have come from many places, and the resources have not come without some pain, struggle, and the need for ourselves, as disabled Maori people, to roll up our own sleeves.

The Chairman: Thank you, Maaka. Emmanuel, you have some comments, and then Joshua.

Mr. Hosein: Thank you, Mr. Chairman.

It's a little contradictory to have anyone fund your advocacy on behalf of yourself. I personally was deeply involved in writing the constitution for our disabled group in Trinidad, and I attempted to write into it that we do not accept money from any government. Of course, that wasn't accepted, being a little extreme. But as Minister of Social Development and Family Services—I came into the government subsequent to that—I did arrange a subvention for a project of our DPI affiliate, which was support for the independent living centre, which is fine. It's fine, as I see it, for a government to support a project.

But to support advocacy, I think one should draw a line between funds from the government for advocacy on behalf of any group in society because of the old adage of he who pays the piper calls the tune. It makes self-advocacy tied to the

[Traduction]

nécessité de faciliter le travail des peuples comme le nôtre, et il y a une chose très importante que j'ai mentionnée plus tôt pour des gens comme nous, en Nouvelle-Zélande, et probablement pour les indigènes de l'Australie et les Canaques de la Nouvelle-Calédonie: je parle de la nouvelle nécessité d'établir un réseau international d'échange d'informations afin que nous puissions nous renseigner sur toutes ces activités et renforcer notre action en ayant accès à tous ces organismes.

Maintenant, en ce qui concerne les ressources, nous en avons reçues du gouvernement et des autorités locales. Certaines ressources sont également disponibles par le biais d'initiatives plus larges intéressant la santé et le bien-être des Maoris. De plus, nous avons nous-mêmes réuni des fonds, en ayant des étals où nous vendons des gâteaux et en lançant d'autres types d'initiatives du même genre. Ce n'est pas un travail facile, tout au contraire. Mais c'est suffisamment important pour que nous nous donnions à ce travail corps et âme—et je parle évidemment de nous les Maoris aveugles et malvoyants. Mais il en va de même pour d'autres Maoris qui ont des handicaps.

En ce qui concerne la réalisation de ces initiatives, l'une de nos plus importantes ressources a été les habitants de nos propres pays qui n'ont pas d'incapacités; il a fallu leur faire comprendre que nous faisons partie intégrante de leur communauté et que nous ne voulions pas être négligés par notre communauté.

Bref, les ressources nous viennent de nombreuses de sources différentes, mais nous les avons obtenues après une longue lutte et une certaine souffrance, et parce que nous, les Maoris handicapés, avons reconnu que nous devons nous-mêmes faire ce travail.

Le président: Merci, Maaka. Emmanuel, je crois que vous voulez faire quelques remarques; ensuite, ce sera au tour de Joshua.

M. Hosein: Merci, monsieur le président.

C'est un peu contradictoire de demander à quelqu'un d'autre de financer vos efforts d'action sociale. Personnellement, j'ai participé activement à la rédaction des statuts de notre groupe de handicapés à la Trinité, et j'ai même essayé d'y enclôser le principe selon lequel nous ne devons pas accepter l'argent du gouvernement. Bien entendu, on n'a pas voulu accepter ce principe, puisqu'on le croyait un peu trop extrême. Mais à titre de ministre du Développement social et des Services à la famille—c'est par la suite que j'ai accepté un poste au gouvernement—j'ai réussi à donner une subvention à un projet du groupe chez nous qui est affilié à l'OMPH, projet qui consistait à aider financièrement un centre de vie autonome. À mon avis, il est tout à fait normal qu'un gouvernement appuie ce type de projet.

Mais en ce qui concerne le financement des initiatives d'action sociale, là il y a, me semble-t-il, une distinction importante à faire. Rappelons-nous le proverbe: Qui paye les violons choisit la musique. C'est que cette action sociale

[Text]

political structure, which is something I feel ought to be avoided. You don't know when you may find it necessary to oppose government policy or philosophy and what have you. It's fine to go to governments for projects because they serve everybody. Anyhow, that's my view.

The Chairman: Ms Phinney has asked where should the money come from then?

Mr. Hosein: Beg, borrow or steal, but it has to be your own because you're speaking for yourself. You can't have anyone support you when you're speaking for yourself. You must raise it yourself, whether you sell cakes at the roadside or whatever.

Ms Phinney: It sounds marvellous, but very idealistic.

The Chairman: Joshua, on the same subject.

Mr. Malinga: Most of these movements of disabled people in my region are registered as charities. Although we play the advocate role in fighting governments, politicians, and so on, by and large we are registered as charities, and we get grants like every other charity, about 10% or 20% of our budget.

• 1705

What I really want to say is that disabled people want a share of the cake, a share of the taxpayers' money. I know of no government in my region or in Africa that will sit down and say, when they draw a budget, that so much will go to disability.

Most of the money plowed toward rehabilitation of disabled people and charities and so on—the charity executive or the government must go to Germany, Canada, the U.K. and so on. Disability issues are completely provided through overseas funding, requests, donations and so on. Everything about disabled people has to come from outside of the country.

There is no way that we have a share of the cake. That's what we as disabled people are fighting for—to say we are not Germans, we are not British, we are not Canadians, and we want a share of the cake. We want you to sit down and say, we are waiting on a budget and 10% must go to disabled people. But it is a long struggle.

The Chairman: Are you suggesting, Joshua, that the western countries that do offer aid should do so contingent on your country having a disability policy or a policy related to disability?

Mr. Malinga: I would be happy if that could be the case.

What I am saying is that I am sure they will not sit down and say so much will go to disability. Most of the money toward disability has to come from outside the country.

The Chairman: Thank you, Joshua.

[Translation]

devient forcément rattachée à la structure politique, ce qu'il faut éviter, à mon avis, car on pourrait décider de s'opposer à la politique gouvernementale à un moment donné. Par contre, il est tout à fait normal de demander l'aide des gouvernements lorsque les projets répondent aux besoins de tout le monde. En tout cas, telle est ma façon de voir les choses.

Le président: M^{me} Phinney demande d'où doivent provenir les fonds nécessaires.

M. Hosein: Eh bien, tous les moyens sont bons, mais il faut que ce soit vous qui obteniez ces fonds, car vous voulez parler pour vous-même. Vous ne pouvez pas demander l'aide de quiconque quand vous parlez exclusivement pour vous-même. Vous devez réunir vous-même les fonds, que ce soit en vendant des gâteaux à côté de la route ou au moyen d'autres initiatives.

Mme Phinney: Ça me semble merveilleux, mais tout à fait idéaliste.

Le président: Joshua, sur le même sujet.

M. Malinga: La plupart des regroupements de personnes handicapées dans ma région sont inscrits comme des oeuvres de bienfaisance. Même si nous jouons le rôle de défenseur de nos droits auprès des gouvernements et des politiciens, d'une manière générale, nous sommes considérés comme des oeuvres de bienfaisance, ce qui nous permet d'obtenir des subventions comme toute autre organisation philanthropique—subventions qui représentent entre 10 et 20 p. 100 de notre budget.

Ce que je veux dire, en réalité, c'est que les personnes handicapées veulent une part du gâteau, une part des fonds publics. Je ne connais aucun gouvernement, dans ma région ou en Afrique, qui alloue expressément des fonds aux personnes handicapées en préparant un budget.

La plus grande partie de l'argent affecté à l'intégration des personnes handicapées, aux oeuvres de bienfaisance, etc. vient de l'étranger—les organismes de bienfaisance ou le gouvernement doivent compter sur l'Allemagne, le Canada, le Royaume-Uni, etc. Tout ce qui concerne le financement, les demandes, les dons et le reste, doit être traité avec les pays étrangers. Tout doit venir de l'extérieur du pays, en ce qui concerne les personnes handicapées.

Nous ne pouvons vraiment pas obtenir notre part du gâteau. C'est précisément ce pourquoi nous nous battons—nous voulons que l'on reconnaisse que nous ne sommes ni Allemands, ni Britanniques, ni Canadiens—et nous voulons notre part du gâteau. Nous voulons que vous fassiez en sorte que 10 p. 100 d'un budget soit attribué aux personnes handicapées. Mais c'est un long combat.

Le président: Joshua, vous dites que les pays de l'Ouest devraient assujettir leur aide à la condition que votre pays se dote d'une politique à l'égard des personnes handicapées?

M. Malinga: Oui, je souhaiterais qu'il en soit ainsi.

Je suis persuadé que notre gouvernement n'affectera pas de somme précise aux personnes handicapées. La plus grande partie de cet argent doit venir de l'extérieur du pays.

Le président: Merci, Joshua.

[Texte]

We have about five minutes left.

Mr. Redway: I am interested in the employment situation for disabled people in your own countries and in your own regions. What percentage of those employed in your own country would be disabled people? Is there anything in the way of government programs to try to increase that?

Mr. Tibble: One of the difficulties I have in responding to that question is the lack of statistical information. That is one of the difficulties I have in responding to it, except to say that within my immediate group in Auckland, the major city, a group of 90 blind and visually impaired people, perhaps 5 of us would be employed.

Mr. Redway: So there is no statistical basis or data kept in New Zealand, and no government legislation that requires an affirmative action program for employment or anything of that sort.

Mr. Tibble: Yes, there are programs, but—

Mr. Redway: They don't set targets and timetables based on some sort of statistical data.

Mr. Tibble: In New Zealand there has been what we call the work rich program, which is an assessment and training program for the disabled—assessment and training only. That agency is about three years old. Probably about five years after we will be able to...

Mr. Redway: I see.

What about Jordan?

Mr. Herzala: About 25%, and most of them are working for individual projects. Also, regarding the same persons, it may be the case that most of the persons who suffer from impairment can't go on for the education or for school, and some social attitudes also will prevent them from continuing their education. So they will be cheated out of some institutions. Also, we don't have rehabilitation. If he's rehabilitated for one vocation, then maybe he will work in another job not in the same vocation for which he has been rehabilitated.

• 1710

I mentioned before that the government doesn't work with the legislation yet. So maybe when the handicapped seek a job they face the same social attitudes. The same government administers it. For this purpose, I can say that the employers may also be a reason, for they don't accept the handicapped people. We can find a number of handicapped persons who actually work in some companies.

To conclude I shall return to a question about the United Nations. I wish that the United Nations would look again for legislation in other nations that have applied it or not, so that every handicapped person will obtain his rights.

Mr. Redway: Thank you. What about Trinidad and Tobago before and after Prime Minister Robinson?

[Traduction]

Il nous reste encore cinq minutes.

M. Redway: La situation de l'emploi pour les personnes handicapées, dans vos pays et dans vos régions, m'intéresse particulièrement. Quel pourcentage de la population active de votre pays les personnes handicapées représentent-elles? Y a-t-il des programmes gouvernementaux visant à améliorer cette situation?

M. Tibble: Je peux difficilement répondre à cette question, car il n'y a pas vraiment de statistiques à ce sujet. Tout ce que je peux dire, c'est que dans le groupe que je connais le mieux, à Auckland, la plus grande ville de mon pays, parmi les 90 aveugles et malvoyants, il y en a peut-être cinq qui ont un emploi.

M. Redway: Il n'y a donc pas de statistique à ce sujet en Nouvelle-Zélande, et il n'existe aucune loi, non plus, qui exige l'instauration d'un programme d'équité d'emploi pour les personnes handicapées, ou quelque autre initiative de ce genre.

M. Tibble: Oui, il existe un certain nombre de programmes, mais...

M. Redway: Il n'y a pas d'objectifs ou d'échéances qui sont fixés, partant de certaines statistiques.

M. Tibble: En Nouvelle-Zélande, nous avons un programme d'évaluation et de formation à l'intention des personnes handicapées—un programme d'évaluation et de formation uniquement. Cet organisme a vu le jour il y a environ trois ans. Ce ne sera probablement qu'après cinq ans que nous pourrions commencer...

M. Redway: Je vois.

Et quelle est la situation en Jordanie?

M. Herzala: Je dirais que la proportion est d'environ 25 p. 100, et la plupart de ces personnes handicapées travaillent dans le cadre de projets individuels. La difficulté qu'éprouvent ces personnes handicapées ou certaines attitudes sociales peuvent aussi les empêcher de poursuivre leurs études. L'accès à certaines institutions leur sera donc interdit. L'intégration ne fonctionne pas tellement bien, non plus. Il pourra arriver, par exemple, qu'une personne qui a été rééduquée en fonction d'une certaine activité doive accepter un emploi dans un autre domaine.

J'ai déjà mentionné que le gouvernement n'applique pas encore la loi. Il peut donc arriver que la personne handicapée qui cherche un emploi doive faire face aux mêmes attitudes sociales. C'est le même gouvernement qui administre la loi. Il se peut que les employeurs y voient une justification pour refuser d'embaucher une personne handicapée. Il y a toutefois un certain nombre de personnes handicapées qui travaillent pour quelques sociétés.

Je conclurai en faisant une petite observation au sujet des Nations Unies. Je souhaiterais que les Nations Unies déterminent si les autres nations ont adopté ou non une loi concernant les personnes handicapées, de manière à ce que toutes les personnes handicapées obtiennent leurs droits.

M. Redway: Merci. Pouvez-vous nous résumer un peu la situation à la Trinité et Tobago, avant et après le premier ministre Robinson?

[Text]

Mr. Hosein: I'm afraid not much was achieved. The situation with us is the same really as in New Zealand and, I dare say from my own knowledge, most countries. There is a lack of statistics.

In the Caribbean you find you're in the contradictory situation that, because there are so few support programs, the disabled have been fending for themselves and most of those who are employed are self-employed. Whether they acquired skills by accident or design, whether with assistance from government programs or because they struggled through with support from their families, I couldn't give you, or even attempt to quote, any figure that would be close to accurate.

In the early part of our term the census was due. Unfortunately, while I convinced cabinet to include in that statistics on disability, because of administrative and cost considerations it couldn't be done. It is due every 10 years, so it was due in 1987-88 and we missed the opportunity to gather statistics on that. In the absence of that, I really couldn't say more.

Mr. Redway: What's the situation in Byelorussia?

Mr. Novikov: The situation is practically the same. We have no statistical information about the rate of unemployment among the disabled people. But we may say that this rate is very low. I think not more than 20% of disabled people are employed.

Of course there are some programs, but in fact they're on paper and it doesn't work. Actually, according to the law of the disabled people, each enterprise must hire at least 5% of disabled people, but in fact they don't do it at all.

Mr. Redway: Are there penalties for not doing it?

• 1715

Mr. Novikov: Penalties are previewed, but so far in the chaos that exists in our situation, I think they don't pay.

Mr. Redway: Before the chaos, as you describe it, was there a program of this sort with penalties that were effective?

Mr. Novikov: Yes.

Mr. Redway: Are fewer disabled people employed than there were, say, three years ago.

Mr. Novikov: Yes, that's true. They are now fired in the first place.

Mr. Redway: They would be the first people let go if business would turn down.

Mr. Novikov: Yes, that's true.

Mr. Hosein: If I may add, the U.K. attempted something like this and it's been totally unsuccessful. I think there's no other way to describe it. What I find interesting is that the EEC, very much at the instigation of France, seems to be

[Translation]

M. Hosein: La situation n'a pas tellement progressé, je le crains. Notre situation est à peu près la même qu'en Nouvelle-Zélande et, si j'ose dire, à ma connaissance, que dans la plupart des pays. Il n'y a pas de statistiques.

Dans les Antilles, la situation est toute autre. Il y a tellement peu de programmes d'aide que les personnes handicapées n'ont dû compter que sur leurs propres moyens, et la plupart de celles qui ont un emploi sont des travailleurs autonomes. Ont-elles acquis leurs compétences par accident ou à dessein? Les ont-elles acquises grâce à des programmes gouvernementaux ou en se débrouillant elles-mêmes avec l'aide de leur famille? Je ne saurais vraiment rien vous dire de précis à cet égard.

Au début de notre mandat, il devait y avoir un recensement. Malheureusement, bien que j'aie convaincu le cabinet d'inclure ces statistiques concernant les personnes handicapées dans le recensement, on ne l'a pas fait en raison du coût et de certaines difficultés administratives. Nous faisons un recensement tous les dix ans. Le dernier recensement a donc eu lieu en 1987-1988, et nous avons manqué l'occasion de recueillir des statistiques à cet égard. Pour cette raison, je ne peux vraiment pas vous en dire davantage.

M. Redway: Quelle est la situation en Byélorussie?

M. Novikov: La situation est à peu près la même. Nous n'avons aucune statistique au sujet du nombre de personnes handicapées qui occupent un emploi. Nous pouvons toutefois affirmer qu'il est très faible. Je pense qu'il n'y a pas plus de 20 p. 100 des personnes handicapées qui ont un emploi.

Il y a évidemment un certain nombre de programmes qui existent, mais ce ne sont que des programmes sur papier, si vous voulez, qui ne marchent pas. En fait, la loi concernant les personnes handicapées prévoit que chaque entreprise doit embaucher au moins 5 p. 100 de personnes handicapées, mais cette obligation n'est absolument pas respectée.

M. Redway: Y a-t-il des pénalités qui sont prévues à cet égard?

M. Novikov: Il y a des amendes qui sont prévues, mais étant donné la situation qui existe dans notre pays à l'heure actuelle, je pense que les entreprises ne payent tout simplement pas.

M. Redway: Avant ce bouleversement, y avait-il un programme, assorti d'amendes, qui était efficace?

M. Novikov: Oui.

M. Redway: Y a-t-il aujourd'hui moins de personnes handicapées qui ont un emploi qu'il y a trois ans, par exemple?

M. Novikov: Oui, c'est en effet le cas. Elles sont les premières être renvoyées.

M. Redway: Elles sont les premières à être renvoyées quand les affaires vont mal.

M. Novikov: Oui, c'est juste.

M. Hosein: Si je peux ajouter quelque chose... On a essayé d'appliquer quelque chose de ce genre, au Royaume-Uni, mais sans succès. Je pense que c'est la seule constatation possible. Je trouve particulièrement intéressant

[Texte]

pursuing certain progressive employment policies for the disabled. In other words, it is action plans as opposed to attempting to legislatively set any kind of quotas and that kind of thing. It seems to be the way to go, if I may express a view. If Canada is looking for something that would assist in employment for the disabled, I think a look at what the EEC is now attempting may be the way to go. Interestingly enough, the ILO has been the most progressive, philosophically, on the rights of the disabled, yet it has not translated that what I would call "right thinking" into programs that actually get disabled people employed. In fact, in parts of Europe labour organizations have actually been an obstacle to useful employment of the disabled. I will say no more.

Mr. Redway: You're thinking of seniority rules and that sort of thing.

Mr. Hosein: Yes, and it's more than that, but I wouldn't want to go into that. It has been obstructionist. Now that the EEC has come into being, it seems to be progressive. As I say, it seems to be at the instigation of France, so you may want to look at the French programs.

Mr. Redway: What about Zimbabwe, Joshua?

Mr. Malinga: I think it's almost the same situation. There are no statistics. There is no affirmative legislation, such as a quota system. A lot of disabled people are informally doing things for themselves. We have quite a number of disabled people running businesses, and so on.

I also want to mention that it is very difficult. We don't have compulsory education in Zimbabwe. Education is very expensive in my country. For economic reasons and for cultural reasons parents don't send disabled children to school. If you have children, they become in many ways your insurance. A disabled child cannot look after you, so they don't go to schools. Schools are not accessible, so very few are educated. It is by accident.

The Chairman: Alan, I want to thank you for that question. I know it's of value to the committee you're chairing and of interest to all of us on this standing committee as well.

The chairman wants to draw this to a close very quickly. Do you want to have a last word again before I do, Henry?

Mr. Enns: I don't know if it is the last word, but I would like to say a few things, and maybe Diane wants to do so too.

First of all, I would like to thank the committee for allowing us to have this opportunity to express some of the concerns. I also want to reiterate what Emmanuel said. I think Canada has a lot to be proud of, but, according to an

[Traduction]

que la CEE, surtout grâce aux pressions de la France, semble appliquer un certain nombre de mesures progressives en matière d'emploi à l'intention des personnes handicapées. Autrement dit, il s'agit davantage de plans d'action que d'une tentative de fixer des quantités par voie législative, si l'on veut. Cela semble la voie de l'avenir, si vous me permettez d'exprimer une opinion. Si le Canada cherche un moyen d'aider les personnes handicapées dans le domaine de l'emploi, je pense qu'il aurait avantage à examiner ce qui se fait à l'heure actuelle au sein de la CEE. Il est intéressant de noter que bien que l'OIT ait été l'organisme le plus progressif, sur le plan des idées, pour ce qui est des droits des personnes handicapées, ses bonnes intentions ne se sont pas encore traduites en programme permettant aux personnes handicapées d'occuper un emploi. En réalité, dans certaines parties de l'Europe, les organisations ouvrières ont même été un obstacle pour les personnes handicapées dans le domaine de l'emploi. Je ne m'étendrai toutefois pas sur le sujet.

M. Redway: En disant cela, vous pensez aux règles ayant trait à l'ancienneté, entre autres.

M. Hosein: Oui, et à bien d'autres choses encore, mais je préférerais en rester là. Les organisations ouvrières ont empêché le progrès sur ce plan. Mais depuis l'avènement de la CEE, la situation semble s'améliorer. Comme je le disais, c'est la France qui semble avoir lancé le mouvement. Vous auriez peut-être alors avantage à jeter un coup d'oeil au programme de la France.

M. Redway: Et au Zimbabwe, Joshua, quelle est la situation?

M. Malinga: Je pense qu'elle est presque la même. Il n'existe aucune statistique. Il n'y a aucune loi en matière d'action positive, aucune proportion exigée dans le domaine de l'emploi. De nombreuses personnes handicapées sont des travailleurs indépendants. Un assez grand nombre de personnes handicapées exploitent des entreprises.

Je tiens aussi à mentionner que la situation est très difficile, l'éducation n'est pas obligatoire au Zimbabwe. L'éducation coûte très cher dans mon pays. Pour des raisons autant financières que culturelles, les parents n'envoient pas leurs enfants handicapés à l'école. Dans bien des cas, les enfants deviennent une espèce d'assurance pour les parents. Or, un enfant handicapé ne peut pas tellement aider ses parents. On ne l'envoie donc pas à l'école. Les écoles n'étant pas accessibles, très peu d'enfants sont éduqués. S'ils le sont, c'est bien souvent par accident.

Le président: Alan, je tiens à vous remercier d'avoir posé cette question. Je sais qu'elle est importante pour le comité que vous présidez et qu'elle intéresse aussi tous les membres de notre comité permanent.

J'ai l'intention de mettre un terme à la séance d'ici quelques minutes. Henry, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Enns: Je ne sais pas si ce sera le dernier mot, mais j'ai quelques observations à formuler en terminant, oui, et Diane voudra peut-être en faire autant.

Je tiens tout d'abord à remercier le comité de nous avoir donné l'occasion d'exprimer un certain nombre de nos inquiétudes. Je tiens aussi à réitérer ce qu'a dit Emmanuel. Je pense que le Canada a raison d'être fier, mais comme le

[Text]

old phrase, "to whom much is given, much shall be required", I think we are very privileged to have the opportunity to play a much bigger role at the international level. I hope this committee will seriously look at that.

• 1720

One of the issues that we have not yet talked about is that we contribute a lot of money to the UN, to the ILO, to the WHO, even to the programs like UNDP. Maybe we should ask ourselves some questions as to whether more of this money should go to disabled people, and should we be making a recommendation to the cabinet and to the Parliament about these issues.

We haven't talked about women's issues. I was hoping that Elleen Giron and a few others who had been invited but have been very much involved in meetings this afternoon would talk about those issues.

When we went to the United Nations Development Fund for Women in 1985 and asked them to include disabled women in their programs, their response was, "Disabled women aren't women, are they?" These are the attitudinal issues that are still being fought, with disabled women in developing countries fighting against double jeopardy, not only being women but being disabled. They cannot fulfil their roles.

Even though we've touched on many issues here, there are still some issues that have not been adequately explored.

I do have a brief here that I presented to the committee—I think you were there, and Neil was there; I don't know if Beth was there—a couple of years ago, and just in case this brief has gathered dust on their committee, which I am sure never any briefs do, for those committee members who haven't read it I would like to present it to you again. It summarizes a lot of things that have been presented here and gives you some more specific recommendations to think about.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Young: I wonder if the committee would agree to appending the brief Henry mentioned to the minutes of this meeting.

The Chairman: Will you move that?

Mr. Young: Yes, I will move it.

Motion agreed to

The Chairman: Now, Diane, you are entitled to the last word. You helped organize for us here today.

Ms Richler: Thank you. I just wish to say a word of thanks on behalf of CACL to the committee and also to DPI for taking the leadership within Canada in exposing many of us to issues at the international scene.

The only thing I would like to add in a closing comment is that there were a lot of suggestions toward the end of the meeting about the leadership role Canada can play and the kind of contribution Canada can make.

[Translation]

veut le vieux dicton qui dit que l'on peut exiger beaucoup de celui qui a beaucoup reçu, je pense que nous avons le grand privilège d'avoir la possibilité de jouer un rôle beaucoup plus important sur le plan international. J'espère que le présent comité en tiendra compte avec tout le sérieux que mérite la question.

L'une des questions dont nous n'avons pas discuté a trait à la contribution financière considérable que nous faisons à l'ONU, à l'OIT, à l'OMS, et même à des programmes comme le PNUD. Nous devrions peut-être nous demander s'il ne faudrait pas affecter une plus grande partie de cet argent aux personnes handicapées, et s'il n'y aurait pas lieu d'en faire une recommandation au Cabinet et au Parlement.

Nous n'avons pas discuté des questions concernant les femmes. J'espérais qu'Elleen Giron et quelques autres, qui ont été invités, mais qui ont déjà assisté à d'autres réunions, cet après-midi, aborderaient précisément ces questions.

Quand nous nous sommes adressés au Fonds de développement des Nations Unies pour la femme, en 1985, pour lui demander d'inclure les femmes handicapées dans ses programmes, on nous a répondu: «Les femmes handicapées ne sont pas des femmes, n'est-ce pas?» C'est précisément là le genre d'attitude qu'il faut encore combattre, que les femmes handicapées dans les pays en développement doivent combattre, non seulement en tant que femmes, mais aussi en tant qu'handicapées. Elles ne peuvent pas jouer pleinement leur rôle.

Même si nous avons abordé de nombreuses questions, il y en a encore un grand nombre que l'on n'a pas suffisamment approfondies.

J'ai apporté un mémoire que j'ai présenté au comité—je pense que vous en faisiez partie, tout comme Neil; je ne sais pas si Beth y était—il y a environ deux ans, et juste au cas où il se serait retrouvé sur une tablette, à ce comité, ce qui n'est jamais le cas, j'en suis sûr, je vous le présente encore une fois afin que les membres du comité qui n'ont pas pu en prendre connaissance puissent le faire. Il résume de nombreuses questions qui ont été présentées cet après-midi et renferme quelques recommandations plus précises pour fins de réflexion.

Le président: Merci infiniment.

M. Young: Les membres du comité seraient-ils d'accord pour annexer au procès-verbal de la séance le mémoire qu'Henry vient de mentionner?

Le président: En faites-vous la proposition?

M. Young: Oui.

La motion est adoptée

Le président: Diane, c'est vous qui aurez le dernier mot. Vous avez contribué au succès de la séance d'aujourd'hui.

Mme Richler: Merci. Je tiens seulement à remercier le comité au nom de l'ACIC, ainsi que l'OMPH de nous avoir permis de prendre conscience de certaines questions sur la scène internationale.

En terminant, je dirais que vers la fin de la séance, il y a eu un grand nombre de propositions qui ont été faites au sujet du rôle de premier plan que peut jouer le Canada et de la contribution qu'il peut apporter.

[Texte]

As someone representing an organization here in Canada, I've gained insight into a lot of valuable strategies from the people who have been here this afternoon. Rather than quotas, having an action plan I think is particularly interesting, and something that on the employment side we might want to revisit.

I would hope in the context of any additional efforts that the Canadian government makes in the international sphere related to people who have a disability, we should recognize that there will also be very direct benefits to those of us here within Canada. Hopefully circulating today's minutes will be part of that, but I think we would be really remiss if we didn't thank everyone else for the experiences that they're going through.

Sometimes the rethinking of fundamental issues that are going on in countries that have gone through a very major upheaval can help us within Canada where we are so often trying to bring about incremental change when what we want is so dramatically different from what we have right now.

I think we have a lot to learn from the kind of blank slate that many of the other countries are working from in terms of what the limitations still are with any given resources, and how different sectors of society can relate to each other in different ways.

The Chairman: Diane, thank you very much for those kind comments. The chair would certainly want to have the last word and thank this fourth and last panel today, the six of you, for being with us and giving us such excellent testimony about your own countries, and your views on the United Nations and so on.

It was most helpful indeed, and as I said earlier this afternoon, we are very grateful to both Henry and Diane, and Irene Feika as well, for the contribution they have made in bringing together our witnesses for the four panels this afternoon.

• 1725

Also, the committee is always cognizant of the help we get from our interpreters and our technicians. I think we've had six sign interpreters here today in the three languages of our session, and we want to thank our three signers for what they have done on our behalf today.

Finally, we in Canada are rather proud of this particular committee. As I mentioned earlier this afternoon, before most of you arrived, we have about 20 standing committees in our Parliament, in the House of Commons. We are one of those. But we have unique terms of reference and a unique mandate: basically to propose and promote issues related to disabled persons, and to monitor and evaluate the work of the government in pursuing those matters relating to disabled persons.

By way of promotion, we do things such as having all-day forums or seminars, which we did about a month ago, and having this special kind of meeting here today, where we invited in you who are international experts in the field of

[Traduction]

En tant que représentante d'une organisation canadienne, je tire de nombreux enseignements fort valables des interventions qui ont été faites cet après-midi. L'idée d'un plan d'action plutôt que de proportions dans le domaine de l'emploi me paraît particulièrement intéressante, et il vaudrait sans doute la peine de l'approfondir davantage.

Il faudra reconnaître que tout effort additionnel que le gouvernement canadien consentira sur le plan international afin d'aider les personnes handicapées aura aussi des effets très directs sur nous, ici-même, au Canada. La distribution du procès-verbal de la séance d'aujourd'hui y contribuera peut-être, espérons-le, mais je pense qu'il nous faut avant tout faire preuve de reconnaissance envers toutes ces personnes qui vivent des expériences difficiles.

Parfois, repenser aux questions fondamentales qui se posent dans des pays qui ont traversé un bouleversement très important peut nous être utile, au Canada, où nous tentons souvent d'apporter des changements progressifs quand ce que nous voulons diffère de façon si radicale de ce que nous avons à l'heure actuelle.

Je pense que nous avons beaucoup à apprendre de la façon dont bien d'autres pays doivent travailler avec des ressources un peu plus limitées, et des diverses manières dont différents secteurs de la société peuvent interagir.

Le président: Diane, je vous remercie infiniment de ces observations modérées. Je tiens donc particulièrement à remercier ce quatrième et dernier groupe, à vous remercier tous les six d'être venus nous rencontrer, de nous avoir livré un si bon témoignage au sujet de vos pays respectifs et de nous avoir fait part de vos opinions au sujet des Nations Unies et de toutes les autres questions qui ont été abordées.

Votre témoignage nous a été des plus utiles, et comme je l'ai dit plus tôt cet après-midi, nous sommes très reconnaissants à Henry et à Diane, ainsi qu'à Irene Feika, de l'aide qu'ils ont fournie pour réunir les témoins constituant les quatre groupes que nous avons entendus cet après-midi.

Nous sommes aussi toujours conscients de l'aide que nous recevons de nos interprètes et de nos techniciens. Je pense que nous avons eu six interprètes, cet après-midi, qui ont interprété les trois langues dans lesquelles s'est tenue notre séance, et je tiens à remercier nos trois interprètes gestuels du travail qu'ils ont accompli pour nous aujourd'hui.

Enfin, au Canada, nous sommes plutôt fiers de ce comité. Comme je l'ai mentionné, plus tôt cet après-midi, avant que vous soyez tous arrivés, nous avons environ 20 comités permanents au Parlement, à la Chambre des communes. Nous sommes l'un d'entre eux. Mais notre mandat est unique. Il consiste fondamentalement à favoriser des discussions au sujet des personnes handicapées et à surveiller et à évaluer le travail du gouvernement dans l'avancement des questions concernant les personnes handicapées.

Au chapitre de la promotion, nous organisons des forums ou des séminaires d'une journée, par exemple, comme nous l'avons fait il y a environ un mois, et nous tenons des réunions spéciales, comme nous l'avons fait ici aujourd'hui,

[Text]

disability. In that mood of promoting, we have managed to produce a VHS tape, with help from several sources, a tape completed only last week. We want each of you who are panelists to take a copy with you. It gives some idea of how this committee has functioned.

Maaka, you'll be interested to know we spent a whole day last fall with one of our aboriginal reserves, actually one located geographically in the province of Ontario, the province of Quebec, and the state of New York. You can appreciate some of the constitutional and geographic issues that emanate from that. We spent a day there, and you'll find some shots from it on this tape, as well as other shots the committee has done. It gives you an idea of what can be done by a standing committee if they are given the opportunity by their Parliament to do it.

We do appreciate your being with us. As has been intimated, the proceedings of this afternoon session, the whole four hours, will be printed, and I'm sure the clerk will see a copy is sent to each one of you once you arrive home in your homeland. We thank you for being with us.

This meeting stands adjourned to the call of the chair.

[Translation]

où nous vous avons invités en tant qu'experts internationaux. Nous avons aussi réussi à réaliser un film vidéo, avec l'aide de plusieurs personnes de différents secteurs, et le film a été terminé la semaine dernière. Nous tenons à vous en remettre chacun un exemplaire. Ce film vous donnera une certaine idée de la façon dont notre comité a fonctionné jusqu'à maintenant.

Maaka, vous serez particulièrement intéressé de savoir que nous avons passé toute une journée, l'automne dernier, dans l'une de nos réserves autochtones, qui est située en partie dans la province de l'Ontario, en partie dans la province de Québec, et en partie dans l'État de New York. Vous serez à même de constater quelques-unes des difficultés constitutionnelles et géographiques qu'entraîne cette figuration. Nous avons donc passé une journée dans cette réserve, et il y a une partie du film qui porte là-dessus ainsi que sur quelques autres activités auxquelles s'est livré le comité. Tout cela donne une idée de ce que peut accomplir un comité permanent lorsque son Parlement lui en donne la possibilité.

Nous vous remercions d'être venus nous rencontrer aujourd'hui. Comme on l'a dit plus tôt, tout ce qui a été dit cet après-midi, pendant les quatre heures qu'a duré la séance, sera imprimé, et je suis persuadé que la greffière verra à ce que vous en receviez un exemplaire chez vous, dans votre pays. Nous vous remercions encore une fois d'être venus nous rencontrer.

La séance est levée.

APPENDIX "HUDI-16"

BRIEF TO THE PARLIAMENTARY COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND DISABLED PEOPLE BY HENRY ENNS

The intent of this presentation is to provide you with as broad a scope as possible concerning the issues that disabled people face, not only in Canada but all over the world.

According to the United Nations World Programme of Action Concerning Disabled Persons, there is a large and growing number of persons with disabilities in the world today. The estimated figure of 500 million is confirmed by the results of surveys of segments of population, coupled with the observations of experienced investigators. In most countries, at least one person out of 10 is disabled by physical, mental or sensory impairment, and at least 25 per cent of any population is adversely affected by the presence of disability.

The causes of impairments vary throughout the world, as do the prevalence and consequences of disability. These variations are the result of different socio-economic circumstances and of the different provisions that each society makes for the well-being of its members.

A survey carried out by experts has produced the estimate of at least 350 million disabled persons living in areas where the services needed to assist them in overcoming their limitations are not available. To a large extent, disabled persons are exposed to physical, cultural and social barriers which handicap their lives even if rehabilitation assistance is available.

Many factors are responsible for the rising numbers of disabled persons and the relegation of disabled persons to the margin of society. These include:

- a) Wars and the consequences of wars; and other forms of violence such as destruction, poverty, hunger, epidemics, major shifts in population;
- b) A high proportion of overburdened and impoverished families; overcrowded and unhealthy housing and living conditions;
- c) Populations with a high proportion of illiteracy and little awareness of basic social services or of health and education measures;
- d) An absence of accurate knowledge about disability, its causes, prevention and treatment; this includes stigma, discrimination and misconceived ideas on disability;
- e) Inadequate programs of primary health care and services;

- f) Constraints, including a lack of resources and highly specialized services that are not relevant to the needs of the majority of people who need help;
- g) The channelling of resources to highly specialized services that are not relevant to the needs of the majority of people who need help;
- h) The absence or weakness of an infrastructure of related services for social assistance, health, education, vocational training and placement;
- i) Low priority in social and economic development for activities related to equalization of opportunities, disability prevention and rehabilitation;
- j) Industrial, agricultural and transportation-related accidents;
- k) Natural disaster and earthquake;
- l) Pollution of the physical environment;
- m) Stress and other psycho-social problems associated with the transition from a traditional to a modern society;
- n) The imprudent use of medication, the misuse of therapeutic substances and the illicit use of drugs and stimulants;
- o) The faulty treatment of injured persons at the time of a disaster, which can be the cause of avoidable disability;
- p) Urbanization and population growth and other indirect factors.

The relationship between disability and poverty has been clearly established. While the risk of impairment is much greater for the poverty-stricken, the converse is also true. The birth of an impaired child, or the occurrence of disability in the family, often places heavy demands on the limited resources of the family and strains on its morale, thus thrusting it deeper into poverty. The combined effect of these factors results in higher proportions of disabled persons among the poorest strata of society. For this reason, the number of affected families living at the poverty level steadily increases in absolute terms. The negative impact of these trends seriously hinders the development process.

Existing knowledge and skills could prevent the onset of many impairments and disabilities, could assist affected people in overcoming or minimizing their disabilities, and could enable nations to remove barriers which exclude disabled persons from everyday life.

Disabled Persons in Developing Countries

The problems of disability in developing countries need to be specially highlighted. As many as 80 per cent of all disabled persons live in isolated rural areas in the developing countries. In some of these countries, the percentage of the disabled population is estimated to be as high as 20 and, thus, if families and relatives are included, 50 per cent of the population could be adversely affected by disability. The problem is made more complex by the fact that, for the most part, disabled persons are also usually extremely poor people. They often live in areas where medical and other related services are scarce, or even totally absent and where disabilities are not and cannot be detected in time. When they do receive medical attention, if they receive it at all, the impairment may have become irreversible. In many countries, resources are not sufficient to detect and prevent disability and to meet the need for rehabilitation including supportive services and trained personnel. Research into newer and more effective strategies and approaches to rehabilitation and the manufacturing and provision of aids and equipment for disabled persons are quite inadequate.

In such countries, the disability problem is further compounded by the population explosion, which inexorably pushed up the number of disabled persons both in proportional and absolute terms. There is thus an urgent need, as the first priority, to help such countries to develop demographic policies to prevent an increase in the disabled population and to rehabilitate and provide services to those already disabled.

The consequences of deficiencies and disablement are particularly serious for women. There are a great many countries where women are subjected to social, cultural and economic disadvantages which impede their access to, for example, health care, education, vocational training and employment. If, in addition, they are physically or mentally disabled their chances of overcoming their disablement are diminished, which makes it all the more difficult for them to take part in community life. In families, the responsibility for caring for a disabled parent often lies with women, which considerably limits their freedom and their possibilities of taking part in other activities.

For many children, the presence of an impairment leads to rejection or isolation from experiences that are part of normal development. The situation may be exacerbated by faulty family and community attitudes and behaviour during the critical years when children's personalities and self images are developing.

In most countries the number of elderly people is increasing, and already in some, as many as two thirds of disabled people are also elderly. Most of the conditions which cause their disability (for example, arthritis, strokes, heart disease and deterioration in hearing and vision) are not common among younger disabled people and may require different forms of prevention, treatment, rehabilitation and support services.

With the emergence of "victimology" as a branch of criminology, the true extent of injuries inflicted upon the victims of crime, causing permanent or temporary disablement, is only now becoming generally known.

Victims of torture who have been disabled physically or mentally, not by accident of birth or normal activity, but by the deliberate infliction of injury, form another group of disabled persons.

There are over 10 million refugees and displaced persons in the world today as a result of man-made disasters. Many of them are disabled physically and psychologically as a result of their sufferings from persecution, violence and hazards. Most are in third world countries, where services and facilities are extremely limited. Being a refugee is in itself a handicap, and a disabled refugee is doubly handicapped.

Workers employed abroad often find themselves in a difficult situation associated with a series of handicaps resulting from differences in environment, lack or inadequate knowledge of the language of the country of immigration, prejudice and discrimination, lack or deficiency of vocational training, and inadequate living conditions. The special position of migrant workers in the country or employment exposes them and their families to health hazards and increased risk of occupational accidents which frequently lead to impairment or disability. The situation of disabled migrant workers may be further aggravated by the necessity for them to return to the country of origin, where, in most cases, special services and facilities for the disabled are very limited.

An analysis of the situation of disabled persons has to be carried out within the context of different levels of economic and social development and different cultures. Everywhere, however, the ultimate responsibility for remedying the conditions that lead to impairment and for dealing with the consequences of disability rests with governments. This does not weaken the responsibility of society in general, of individuals, or of organizations. Governments should take the lead in awakening the consciousness of populations regarding the gains to be derived by individuals and society from the inclusion of disabled persons in every area of social, economic and political life. Governments must also ensure that people who are made dependent by severe disability have an opportunity to achieve a standard of living equal to that of their fellow citizens. Non-governmental organizations can, in different ways, assist Governments by formulating needs, suggesting suitable solutions and providing services complementary to those provided by governments. Sharing of financial and material resources by all sections of the population, not omitting the rural areas of developing countries, could be of major significance to disabled persons by resulting in expanded community services and improved economic opportunities.

Much disability could be prevented through measures taken against malnutrition, environmental pollution, poor hygiene, inadequate pre-natal and post-natal care, water-borne diseases and accidents of all types. The international community could make a major breakthrough against disabilities caused by poliomyelitis, tetanus, whooping-cough and diphtheria, and to a lesser extent tuberculosis through a worldwide expansion of programs of immunization.

CANADIAN INVOLVEMENT IN INTERNATIONAL ISSUES CONCERNING DISABLED PEOPLE

Canadians can be proud of their long and influential role in international disability policies within the UN system. In 1955 Canada played a significant role in developing Recommendation 55 on Vocational Rehabilitation of Disabled Persons by the International Labour Organization (ILO). Mr. Allan Rohr provided the philosophical perspective for many of the concepts and definitions in the Recommendation. Mr. Rohr proceeded to provide leadership in developing the first Resource Center on Disability in the Caribbean funded by the Canadian International Development Agency (CIDA). Models of teamwork and innovative approaches in rehabilitation, developed in the period between 1950 and 1970, have gained Canada recognition throughout the world.

Thus it was no surprise that in the late 70's and early 80's the attention of the world was drawn to Canada at a time when Canada's leadership in disability issues internationally attained a new level. This was largely the result of three events; 1) the development of a national consumer organization in Canada in 1976 - the Coalition of Provincial Organizations of the Handicapped (COPOH); 2) the All Party Special Parliamentary Committee on the Disabled and Handicapped 1980; 3) and the World Congress of Rehabilitation International in Winnipeg, June 1980.

COPOH

The development of the consumer movement in Canada led to some drastic changes in perception regarding disabled people. For the first time disabled people demanded the right to speak for themselves. No longer did they want to be seen as clients of social services, but as citizens with rights. This led to the concepts of access, integration, full participation, equalization of opportunity, self representation, and self-determination as they were related to the overall concept of human rights for disabled persons. While the initial changes were slow in coming, gradually they gave way to developing new service models and redefining disability.

OBSTACLES REPORT

This change in perception led to changes in disability policy. Nowhere is this as clearly marked as in the Obstacles Report produced by the Special Parliamentary Committee in February, 1981. The problems of disabled people were no longer seen as individual problems but as the interaction between the individual and his/her environment. Attitudinal and environmental barriers play as much a role as the individual in determining the successful integration of disabled people. Not only did the Obstacles Report set a new direction in disability policy, but the process itself was equally important. The Committee travelled across Canada gaining direct input from disabled people themselves. The effective demonstration of the model of participation opened up the opportunity for countries to accept this process in the World Programme of Action. The majority of the Obstacles recommendations focussed on the removal of systemic and environmental barriers that would allow disabled people to participate more fully in the community. The importance of consultation with disabled people directly was expressed and demonstrated over and over again.

WORLD CONGRESS OF REHABILITATION INTERNATIONAL (RI) 1980

At the World Congress disabled people from Canada, for the first time, came in contact with organizations of disabled people from other countries. The energy generated in this meeting led to the formation of an international movement of disabled people, Disabled Peoples' International (DPI). It now became evident all over the world that disabled people were no longer satisfied to have other people speak for them. At that Congress they created an international voice of their own. Canadians have played a major leadership role in developing the organization, shaping the philosophy and formulating its structure.

DISABLED PEOPLES' INTERNATIONAL

Disabled Peoples' International (DPI), a cross-disability coalition of consumer organizations of disabled people, was conceived in Winnipeg, Canada, in 1980 and born in Singapore a year later at its First World Congress, during the International Year of Disabled Persons. Over 85 countries are now affiliated.

From the beginning the Canadian government has been very supportive of this organization. Henry Enns, the chairperson of the Steering Committee was asked to become part of the Canadian Delegation to the United Nations Advisory Committee for the International Year of Disabled persons in July, 1980. In October of the same year, CIDA provided the organization with a grant to hold its first Steering Committee meeting in Ireland. In the spring of 1981, CIDA provided a second grant in order to fund a secretariat to organize the First World Congress of Disabled Peoples' International held in Singapore, December 1981. CIDA made a contribution of \$100,000 to that Congress in order to ensure representation from the developing countries.

DPI holds consultative status with the United Nations' Economic and Social Council (ECOSOC) and with the World Health Organization (WHO). It is placed on the International Labour Organization's (ILO) Special List. In 1983 it initiated a UN study on human rights violations of disabled persons. The philosophy of the disabled peoples' movement provides the basis for the UN World Programme of Action 1983 - 1992 -- in which the principles of human rights, full participation, self-determination, integration and equalization of opportunity are clearly identified. DPI is working closely with the United Nations' agencies and other organizations to implement the plan and to ensure that the UN Decade of Disabled Persons, 1983-1992, has a significant impact.

CANADIAN GOVERNMENT INVOLVEMENT

UN ADVISORY COMMITTEE FOR IYDP - 1980

In July, 1980, Henry Enns was asked to become an advisor to the Canadian Delegation to the UN Advisory Committee for the International Year of Disabled Persons, 1981. As the result of changes that were taking place in Canada that focussed on participation and the rights of disabled people to speak for themselves, the Canadian Delegation put forth a separate agenda item on "full participation of disabled persons in the Year". In 1979, Canada had supported a change of wording from the International Year FOR Disabled Persons to the International Year OF Disabled Persons in keeping with that same philosophy. The result of the discussions on this agenda item changed the direction of the International Year OF Disabled Persons and any follow-up that was planned. The resolution was introduced by Canada and supported by Sweden along with other countries which encouraged the support for organizations of disabled persons and clearly identified the need for consultation with them in developing any further initiatives. This was such a radical change from what had been planned previously, that it could not have been possible except for a joint effort between disabled people and the Canadian Government. The support of Disabled Peoples' International for the Canadian position led other countries to accept it as a viable option. At the same time, the Canadian Delegation's support of Disabled Peoples' International gave the organization international credibility that it could not have attained otherwise.

Mr. Andre LeBlanc from the Canadian Delegation was elected as Rapporteur for the 23 member UN Advisory Committee. Canadians can be proud of the excellent work done by Mr. LeBlanc.

UN ADVISORY COMMITTEE 1981

At the next meeting of the Committee in July, 1981, Canada contributed \$100,000 to the IYDP Trust Fund, although in principle opposed to the formation of trust funds. The contribution clearly indicated its support for the development of organizations OF disabled people. At this meeting, the Canadian Delegation also supported the position that DPI should have representation on its own and be recognized as an observer to the Advisory Committee.

The first draft of the World Programme of Action was adopted at the 1981 meeting. The concepts of consumer involvement, consultation, and support for organizations of disabled people were clearly in evidence in the first draft. The framework and outline for the World Programme of Action and the definitions in it had been developed by disabled people at the Congress in Winnipeg.

UN ADVISORY COMMITTEE 1982

In July, 1982, with some minor changes, the World Programme of Action was adopted by the Committee and later by the UN General Assembly. A resolution supported by Canada called for the utilization of the Trust Fund money to initiate self-help projects and to further develop the organizations of disabled people. The resolution also asked that the World Health Organization reexamine its definitions of "impairment", "disability" and "handicap", based on the new ideas of the consumer movement emerging all over the world. The importance of the Canadian support in this development cannot be overemphasized. Not only did DPI gain credibility, but other countries were also influenced to support these ideas. Because many of the delegations, including Sweden, the Netherlands and several African nations, already agreed on the philosophy, it was not difficult for the Canadian Delegation to gain support for its ideas. However, others resisted the changes and instead opted for a greater emphasis on traditional institutions and professional control. Since its acceptance, the World Programme of Action has radically changed the disability policies of many governments. These governments are also awakening to the economic reality that Community Based Rehabilitation and Independent Living are, on the whole, less expensive than huge institutions, staffed by highly paid professionals.

The significant inclusion of a human rights section can largely be attributed to the work of the Canadian Delegation and particularly to the expertise of Mr. James Crow from the Embassy in Vienna.

INTERNATIONAL LABOUR ORGANIZATION (ILO) - 1983

In June 1983, Canada once again had a major role in revising the ILO's Recommendations on Vocational Rehabilitation and Employment of Disabled Persons. The concepts and ideas developed by disabled people in Winnipeg in 1980 again provided a useful guideline. When the idea of a Convention was introduced it was once again representatives from DPI, as well as delegates from other countries, like Sweden, which were able to convince the ILO Committee of the new direction. Again, Canada demonstrated the model of participation: Labour Canada involved a representative of the consumer movement from Canada in its delegation. This became a definite factor when the issue of the Convention became controversial. Nevertheless, a Convention was developed and adopted

HUMAN RIGHTS: 1928-1984

In August, 1982, the UN Sub-Commission on Prevention of Discrimination and Protection of Minorities passed a resolution that for the first time gave disabled people protection under the category "OTHER" of the International Covenant of Human Rights. In February of 1984 the Canadian Government, in consultation with disabled people in Canada and DPI, introduced a resolution to appoint a special rapporteur to the Human Rights Commission. In September, 1984 the Sub-Commission appointed a Special Rapporteur, Mr. Leandro Despouy from Argentina, to conduct an international study on the human rights violations of disabled persons. Once again the model of participation had produced effective results and was presented to the Sub-Commission in August, 1985 and subsequently to the Human Rights Commission in February, 1986, and to the 3rd Committee of the UN General Assembly. In introducing the Resolution, the Canadian Delegation stated that the "World Programme of Action Concerning Disabled Persons addresses specific proposals relating to human rights. These are set out in paragraphs 162-169 in the World Programme. Paragraph 166 calls upon the Commission on Human Rights to give consideration to the particular conditions which exist which inhibit the ability of disabled persons to exercise the human rights and freedoms recognized as universal to all humankind. Paragraph 168 of the World Programme of Action states that incidents of gross violation of basic human rights including torture can be a cause of mental and physical disability, and suggests that the Commission on Human Rights should give consideration, inter alia, to such violations, for the purpose of taking appropriate and ameliorative action. In commenting further, the Canadian Delegation stated such a study, for example, should take into consideration a connection between disability and violations resulting not from torture as a punishment, but also from traditional practices or lack of preventative action.

Resolution L.51 recommended also that the agenda of ECOSOC's first regular session in 1986 have a special item on disabled persons to coincide with the approach of the mid-term evaluation of the Decade of Disabled Persons in 1987. This would allow for a full debate of the Special Rapporteur's Report together with the views and recommendations of the Sub-Commission, the Commission on Human Rights and the Commission on Social Development.

COMMONWEALTH HEALTH MINISTERS MEETING - OTTAWA, October 1983

Both COPOH and DPI Chairpersons accepted an invitation from the Canadian Minister of Health to a meeting of approximately 50 Ministers of Health. The Commonwealth Secretariat had commissioned a study on disabled people in the Commonwealth countries, which resulted in a number of recommendations that were considered and adopted at the meeting. The main emphasis of the recommendations were to give greater priority to the concerns of disabled people. The consultation with disabled people was strongly affirmed by the meeting, particularly by the Health Minister from New Zealand.

UN GENERAL ASSEMBLY

In 1985 the model of participation was once again demonstrated when the Canadian Government invited a disabled person to become an advisor to the Canadian Delegation to the 3rd Committee of the General Assembly. Dr. Jim Hawkes' presentation clearly outlined the new philosophical directions. It stated that disabled people must be consulted in issues that impact on their lives, and that Canada was in full support of this direction.

CONSULTATION WITH EXTERNAL AFFAIRS

Since 1984 and 1985 the Department of External Affairs has invited COPOH and DPI to participate in the Annual Consultation on Human Rights Issues. It was this consultation that led to the formulation of a resolution to the Human Rights Commission in February, 1984. For the first time, officials from the Department of External Affairs were told of torture, deliberate maiming and other human rights violations of disabled people.

WORLD HEALTH ORGANIZATION (WHO)

COPOH is presently working with the Department of Health and Welfare to provide consultation in revising the WHO definitions of "Impairment", "Disability" and "Handicap". This is in keeping with the resolution passed in conjunction with the World Programme of Action, by the Advisory Committee and the UN General Assembly in 1982.

CANADIAN INTERNATIONAL DEVELOPMENT AGENCY (CIDA)

CIDA provided initial grants to develop DPI including \$100,000 to the Congress in Singapore in December, 1981. Since then it has contributed approximately 2 million dollars to fund DPI's grass roots leadership training program.

IMPACT ON CANADIANS

The international involvement of disabled Canadians in partnership with the Canadian Government, has not only resulted in significant accomplishment, but has had a profound impact in Canada. COPOH has established a DPI-COPOH International Coordinating Committee that has representation from across Canada including disabled people and international experts on development issues. This committee has initiated an active development education project concerning disabled people in developing regions. Through a grant from CIDA Public Participation Program, the project has produced several slide sets, "Disabled People and Development", "Disability is a Peace Issue", resource kits on Disabled Women and Development, as well as numerous articles and brochures. At least half a dozen development NGO's, like CUSO and Mennonite Central Committee, have become involved in projects with disabled people. In addition, several provinces have become twinned with organizations in the developing countries; Kingston - Jamaica; Saskatchewan - Nicaragua; Manitoba - Guyana. Through this process they are not only

sharing information but expertise and resources like wheelchair parts, glasses and other technical aids. As well, the provincial organizations are building awareness locally by fundraising and educating for relief endeavours and/or long-term development.

RECOMMENDATIONS

I believe that this committee can have a significant role in influencing Canadian involvement in international activities related to disabled people.

- a) The Center for Social and Humanitarian Development in Vienna coordinates the activities of the Decade of Disabled Persons through its Disabled Persons Unit. Mr. Hans Hoegh has been appointed Special Representative of the Secretary General for the Decade. Canada has placed Mr. John Strom in Vienna to assist in the development of the Decade. Formerly with the Department of Canada Employment and Immigration, Mr. Strom is a disabled person who is very familiar with the issues. It is important that Canada continue to monitor the work of the Disabled Persons Unit in Vienna. Their understanding of the involvement of disabled persons at present is very limited.
- b) Canada should continue to influence the UN bodies like the United Nations Development Program to pay attention and to fund more projects for disabled people in developing countries. Canada contributes significant amount of funding to these bodies and therefore has a right to have its concerns made known.
- c) Canada should support the position that the General Assembly allocate funding for the Decade and Disabled Programs in the Fifth Committee. This has been done for the Woman's Project and could similarly be done for disabled people.
- e) Canada should continue to monitor the study that is being conducted on the violation of rights of disabled people by the UN Human Rights Commission. We should encourage that this study be completed as soon as possible.
- f) The World Health Organization is revising the definition of "Impairment", "Disability" and "Handicap". The Committee should play a role in ensuring that the voice of disabled people is heard and is processed.
- g) The Committee should ensure that disabled people are among Canadian delegations to international events that discuss issues relating to disabled people. This includes the International Literacy Year, meetings of UNESCO, ECOSOC, and the Human Rights Commission and the Sub-Commission.

2. This Committee should help to ensure that Canada implements the International Conventions and Recommendations which impact on disabled people. For example, Canada has not yet ratified the ILO Convention on Employment and vocational rehabilitation of disabled persons which was adopted in 1983. The UNHCR has started a program to encourage countries to accept disabled refugees. Canada has not made a commitment to accept twenty cases in a year as has been requested by the UNHCR. A number of countries have taken at least twenty and many more. I believe that this committee should be looking at examining the Immigration Policy for disabled refugees in Canada. It should furthermore investigate the immigration policy. Canada's immigration policy generally discriminates against disabled people.

3. This committee should carefully examine the role of External Affairs with regard to disabled peoples' issues.

a) There should be a careful examination regarding the actual employment of disabled people in External Affairs and in CIDA. This should include such things as the employment of disabled people in Canadian Embassies and High Commissions abroad. I doubt whether there is even one Canadian Ambassador with a disability.

b) All projects which CIDA funds should be examined for their impact on disabled people. A question regarding the impact of CIDA projects on women is presently included as one of the criteria for funding a project. A similar question regarding disabled people should be included in each project application for funding from CIDA.

c) The Canadian Embassies abroad could play a role in promoting the work of disabled people in Canada. This can be done by making all of our Embassies accessible, but also through making films and resource materials available that have been produced in Canada. Canada might take an example from Sweden and encourage Embassies to organize informational seminars overseas.

4. Canada can play an important role in the Commonwealth to develop initiatives for disabled people. At the Commonwealth Health Ministers' Meeting in 1984, there was a resolution adopted that initiatives should be taken regarding disabled people. A resolution is now being developed by DPI to propose to Commonwealth Heads of State later on this year to develop a broader action plan for the remainder of the Decade of Disabled Persons. This Committee could encourage that Canada take the initiative to propose this Resolution to the Meeting and work towards its adoption. DPI would be happy to provide assistance in developing such an action plan. Most of the Commonwealth countries have DPI members.

5. Canada played an active role in encouraging the Francophone Summit to adopt a Resolution to develop an action plan for the remainder of the Decade. Canada is presently working with DPI in developing a Committee to put together such a plan. The intent is to present this at the next Francophone Summit which will take place in Zaire in 1991.

6. Finally, let me say that I'm very pleased to see that we have made many gains in Canada. In the 1970s the Consumer Movement attained credibility. The challenge of the nineties will be in the area of refining and expanding the gains that have been made in the past in Canada. These gains center around the individualized funding for disabled people to manage their own support systems in the community. The gains are also reflected in that disabled people now manage and direct their own services in Canada. Already, other nations are looking to Canada for examples of Independent Living. I believe therein lies another new and exciting development for Canada to once again play a leading role in the International Community in the 1990's.

APPENDICE «HUDI-16»

(TRADUCTION)

MÉMOIRE AU COMITÉ PARLEMENTAIRE DES DROITS DE LA PERSONNE
ET DES HANDICAPÉS
TEXTE DE HENRY ENNS

Le présent exposé vise à vous donner un aperçu aussi vaste que possible des questions qui intéressent les personnes handicapées, non seulement au Canada mais dans le monde entier.

D'après le Programme d'action mondial concernant les personnes handicapées des Nations Unies, le nombre de personnes souffrant d'un handicap dans le monde est important et ne cesse de croître. Les chiffres estimatifs de 500 millions sont confirmés par les résultats d'enquêtes sur des segments de population, ainsi que par les observations de chercheurs d'expérience. Dans la plupart des pays, au moins une personne sur dix a un handicap physique, mental ou sensoriel et au moins 25 p. 100 de la population est affectée par la présence d'une personne ayant une déficience.

Les causes des handicaps varient d'un endroit à l'autre dans le monde, de la même manière que la fréquence et les conséquences des handicaps. Ces variations s'expliquent par des conditions socio-économiques différentes et par les mesures prises dans chaque société afin d'assurer le bien-être de ses membres.

Une enquête réalisée par des experts a permis d'estimer qu'au moins 350 millions de personnes handicapées vivaient dans des régions dépourvues des services nécessaires pour les aider à surmonter leurs déficiences. Dans une large mesure, les personnes handicapées sont exposées à des obstacles physiques, culturels et sociaux qui diminuent leur qualité de vie même s'il existe des services de réadaptation.

Une grande quantité de facteurs sont à l'origine du nombre croissant de personnes handicapées et de la marginalisation des personnes ayant une déficience. Signalons notamment :

a) Les guerres et les conséquences des guerres, ainsi que d'autres formes de violence comme la destruction, la pauvreté, la faim, les épidémies, les grands changements démographiques;

b) La grande proportion de familles surchargées et appauvries, de même que les logements surpeuplés et insalubres et les conditions de vie;

c) Les populations où la proportion d'illettrés est élevée et qui ne sont pas au courant des services sociaux de base ni des mesures sanitaires et éducatives;

d) L'absence de connaissances exactes au sujet des handicaps, de leurs causes, de leur prévention et de leur traitement. Cela inclut les stigmates, la discrimination et les préjugés sur les handicaps;

e) Les programmes inadéquats de soins et de services de santé de base;

f) Les contraintes, incluant le manque de ressources et les services hautement spécialisés qui ne répondent pas aux besoins de la majorité des gens qui ont besoin d'aide;

- g) L'attribution des ressources à des services hautement spécialisés qui ne répondent pas aux besoins de la majorité des gens qui ont besoin d'aide;
- h) L'absence d'infrastructure de services connexes, ou les lacunes de ces services, en matière d'aide sociale, de santé, d'éducation, de formation professionnelle et de placement;
- i) La faible priorité dans le développement social et économique accordée aux activités d'égalisation de l'accès, de prévention des handicaps et de réadaptation;
- j) Les accidents industriels, agricoles et liés aux transports;
- k) Les catastrophes naturelles et les tremblements de terre;
- l) La pollution du milieu physique;
- m) Le stress et d'autres problèmes psychosociaux découlant de la transition entre la société traditionnelle et la société moderne;
- n) L'utilisation imprudente de médicaments, l'usage abusif de substances thérapeutiques et l'utilisation illicite de drogues et de stimulants;
- o) Le traitement inadéquat des personnes blessées au moment d'une catastrophe, qui peut être la cause d'un handicap évitable;
- p) L'urbanisation, la croissance démographique et d'autres facteurs indirects.

Les liens entre l'invalidité et la pauvreté ont été clairement établis. Si le risque d'être handicapé est beaucoup plus grand chez les pauvres, l'inverse est vrai également. La naissance d'un enfant handicapé, ou la présence d'une personne invalide dans la famille, pèse très lourd sur les ressources limitées de la famille et sur son moral, ce qui l'enfoncé davantage dans la pauvreté. L'effet conjugué de ces facteurs fait qu'on retrouve de plus grands pourcentages de personnes handicapées dans les couches les plus pauvres de la société. C'est pourquoi le nombre de familles touchées vivant au seuil de la pauvreté ne fait qu'augmenter en chiffres absolus. L'incidence négative de ces tendances entrave gravement le processus de développement.

Les connaissances et les techniques actuelles pourraient servir à prévenir de nombreux handicaps et invalidités, aider les personnes touchées à surmonter leur handicap ou à en atténuer les conséquences, permettre aux États de supprimer les obstacles qui empêchent les personnes handicapées de participer pleinement à la vie quotidienne.

Personnes handicapées des pays en développement

Il convient de bien mettre en évidence les problèmes qui découlent des cas d'invalidité dans les pays en développement. Jusqu'à 80 p. 100 de toutes les personnes handicapées vivent dans des régions rurales isolées des pays en développement. Dans certains de ces pays, le pourcentage de la population handicapée peut atteindre 20 p. 100, selon les évaluations, de sorte que, si l'on inclut les familles et les parents, 50 p. 100 de la population pourrait être affectée par des cas d'invalidité. Le problème est d'autant plus complexe que, le plus souvent, les personnes handicapées sont également en général extrêmement pauvres. Ces personnes vivent souvent dans des régions où les services médicaux et paramédicaux sont rares, voire totalement absents, et où les handicaps ne sont pas ou ne peuvent pas être décelés à temps. Lorsqu'elles reçoivent effectivement une attention médicale, la déficience peut être devenue irréversible. Dans bien des pays, les ressources sont insuffisantes pour qu'on puisse déceler et prévenir l'incapacité ou pour répondre aux besoins de la réadaptation, notamment par des services de soutien et du personnel formé. La recherche de stratégies et de méthodes de réadaptation plus récentes et plus efficaces ainsi que la fabrication de matériel spécialisé et la prestation d'aide aux personnes handicapées demeurent tout à fait inadéquates.

Dans ces pays, le problème de l'invalidité est encore exacerbé par l'explosion démographique, qui inexorablement a fait grimper le nombre de personnes handicapées tant en chiffres proportionnels qu'absolus. Il est donc urgent, à titre prioritaire, d'aider ces pays à mettre au point des politiques démographiques susceptibles d'empêcher l'accroissement de la population d'invalides et d'assurer la prestation de services de réadaptation et de soins aux personnes déjà handicapées.

Les conséquences des déficiences sont particulièrement graves chez les femmes. On compte un grand nombre de pays où les femmes sont défavorisées sur le plan social, culturel et économique. Cette infériorité entrave leur accès, par exemple, aux soins de santé, à l'éducation, à la formation professionnelle et à l'emploi. Si, de surcroît, elles sont physiquement ou mentalement handicapées, leurs chances de surmonter ce handicap s'en trouvent réduites d'autant, de sorte qu'il est encore plus difficile pour elles de prendre part à la vie communautaire. Dans les familles, la responsabilité des soins à prodiguer aux parents ayant une déficience incombe souvent aux femmes, ce qui limite considérablement leur liberté et leurs possibilités de prendre part à d'autres activités.

Pour de nombreux enfants, l'handicap mène au rejet ou les prive d'expériences qui font partie du développement normal. La situation peut être encore aggravée par des attitudes ou des comportements inadéquats de la part de la famille et de la collectivité pendant les années critiques où la personnalité et l'image de soi des enfants se développent.

Dans la plupart des pays, le nombre de personnes âgées augmente et on compte désormais, dans certains d'entre eux, jusqu'aux deux tiers des personnes handicapées qui appartiennent à la catégorie du troisième âge. La plupart des conditions à l'origine de cet handicap (par exemple, l'arthrite, les infarctus, les maladies du coeur et la dégradation de l'ouïe et de la vision) ne sont pas fréquentes chez les jeunes personnes handicapées et peuvent supposer des formes différentes de prévention, de traitement, de réadaptation et de services de soutien.

Avec l'introduction de la «victimologie» comme branche de la criminologie, on commence tout juste à prendre conscience de l'étendue des préjudices causés aux victimes du crime, et des handicaps permanents ou temporaires qui en découlent.

Les victimes de la torture devenues handicapées physiquement ou mentalement, à cause de mauvais traitements délibérés et non d'un accident de naissance ou d'une activité normale, forment un autre groupe de personnes ayant une déficience.

On compte plus de 10 millions de réfugiés et de personnes déplacées actuellement dans le monde à cause de catastrophes causées par l'homme. Bon nombre d'entre eux sont handicapés physiquement et psychologiquement par suite des souffrances dues à la persécution, à la violence et aux accidents. La plupart vivent dans des pays du tiers monde, où les services et les installations sont extrêmement limités. Le fait d'être un réfugié est en soi un handicap, de sorte que le réfugié handicapé l'est doublement.

Les travailleurs qui travaillent à l'étranger se retrouvent souvent dans une situation difficile associée à une série d'handicaps causés par des différences de milieu, la méconnaissance de la langue du pays d'immigration, les préjugés et la discrimination, une formation professionnelle manquante ou lacunaire, des conditions de vie inadéquates. La situation particulière des travailleurs migrants les expose, eux et leur famille, dans le pays d'emploi, à des dangers pour la santé et à des risques supplémentaires d'accident professionnel, qui mènent souvent à des déficiences ou à l'invalidité. La situation des travailleurs migrants handicapés peut être encore aggravée par la nécessité qu'ils ont de retourner dans leur pays d'origine où, dans la plupart des cas, les services et les installations à l'intention des personnes handicapées sont très limités.

L'analyse de la situation des personnes handicapées doit se faire dans le contexte des différents niveaux de développement économique et social ainsi que de la diversité des cultures. Il n'en reste pas moins que, quel que soit le pays, c'est encore au gouvernement qu'il incombe de prendre la responsabilité ultime de corriger les situations susceptibles de mener à des handicaps et de prendre en charge les conséquences de l'invalidité. Il ne s'ensuit pas que la société en général, ni les individus ou les organismes, doivent abdiquer leurs responsabilités. Mais ce sont les gouvernements qui doivent prendre les devants pour sensibiliser les populations aux avantages que peuvent tirer les particuliers et la société de l'inclusion des personnes handicapées à tous les secteurs de la vie sociale, économique et politique. Les gouvernements doivent également faire en sorte que les personnes devenues dépendantes en raison d'un grave handicap aient la possibilité de jouir d'un niveau de vie égal à celui de leurs concitoyens. Les organismes non gouvernementaux peuvent, de bien des façons, aider les gouvernements à accomplir leur mission : explicitation des besoins, suggestion de solutions convenables et prestation de services complémentaires à ceux fournis par les gouvernements. Le partage des ressources financières et matérielles par tous les secteurs de la population, sans oublier les régions rurales des pays en développement, pourrait être très important pour les personnes handicapées en favorisant l'accroissement des services communautaires et l'amélioration des conditions économiques.

Un grand nombre d'handicaps pourraient être prévenus au moyen de mesures prises contre la malnutrition, la pollution de l'environnement, le manque d'hygiène, l'insuffisance des soins prénataux et postnataux, les maladies hydriques et les accidents de tous genres. La communauté internationale pourrait faire des progrès énormes dans la lutte contre les handicaps causés par la poliomyélite, le tétanos, la coqueluche et la diphtérie, de même que, dans une moindre mesure, la tuberculose, grâce à l'expansion des programmes mondiaux d'immunisation.

PARTICIPATION DU CANADA À L'ÉGARD DES QUESTIONS INTERNATIONALES CONCERNANT LES PERSONNES HANDICAPÉES

Les Canadiens peuvent être fiers du rôle d'influence qu'ils jouent depuis longtemps pour promouvoir les politiques internationales en faveur des personnes handicapées au sein du système de l'ONU. En 1955, le Canada a été un artisan de l'élaboration de la recommandation 55 sur la réadaptation professionnelle des invalides par l'Organisation internationale du travail (OIT). M. Allan Rohr a donné l'orientation philosophique de bon nombre des concepts et définitions de la recommandation. M. Rohr a par ailleurs donné l'exemple en créant le premier centre de ressources sur l'invalidité dans les Caraïbes, qui a été financé par l'Agence canadienne de développement international (ACDI). Les modèles de travail en équipe et les méthodes innovatrices en réadaptation mis au point dans la période de 1950 à 1970 ont mérité au Canada une reconnaissance mondiale.

Il ne faut donc pas d'étonner si, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, l'attention du monde entier a été attirée par le Canada à une époque où la primauté du Canada dans le domaine de la défense de la cause des personnes handicapées à l'échelle internationale atteignait un nouveau palier. Il s'agissait essentiellement du résultat de trois événements : 1) la création en 1976 au Canada d'un organisme national de consommateurs - la Coalition des organisations provinciales des handicapés (COPH); 2) le Comité parlementaire spécial tripartite sur les invalides et les handicapés - 1980; 3) le Congrès mondial de Réhabilitation Internationale, qui a eu lieu à Winnipeg en juin 1980.

COPH

L'avènement du mouvement consumériste au Canada a entraîné des changements radicaux dans les mentalités concernant les personnes handicapées. Pour la première fois, les personnes handicapées exigèrent le droit de parole. Ils ne voulaient plus désormais qu'on les considère comme de simples clients des services sociaux, mais voulaient être des citoyens à part entière. C'est ainsi que les concepts d'accès, d'intégration, de pleine participation, d'égalité des chances, d'autoreprésentation et d'autodétermination ont vu le jour, dans leurs liens avec le concept global de droits de la personne pour les invalides. Bien que les changements initiaux aient été lents à venir, ils ont permis graduellement la mise au point de nouveaux modèles de services et la redéfinition de l'invalidité.

OBSTACLES

L'évolution des mentalités mena à des changements dans la politique sur l'invalidité. Ce changement de cap n'est nulle part plus apparent que dans le rapport du Comité spécial concernant les invalides et les handicapés, intitulé Obstacles et publié en 1981. Les problèmes des invalides cessaient d'être considérés comme des problèmes individuels mais comme le résultat de l'interaction entre l'individu et son milieu. Les obstacles créés par les attitudes et par le milieu jouent un rôle tout aussi important que l'individu dans la réussite de l'intégration des invalides. Obstacles a non seulement imprimé une nouvelle orientation à la politique sur l'invalidité, mais il a aussi influencé profondément le processus lui-même. Le Comité s'est déplacé d'un bout à l'autre du Canada pour entendre le point de vue des invalides eux-mêmes. L'efficacité du modèle de participation, une fois démontrée, encouragea les divers États à accepter ce processus dans le Programme d'action mondial concernant les personnes handicapées. La majorité des recommandations d'Obstacles mettaient l'accent sur la suppression des entraves systémiques et environnementales nuisant à la participation à part entière des personnes handicapées à la vie communautaire. L'importance de la consultation directe des personnes handicapées n'a cessé depuis d'être proclamée et démontrée.

CONGRÈS MONDIAL DE RÉHABILITATION INTERNATIONALE (RI) - 1980

Au Congrès mondial, les invalides du Canada entrèrent pour la première fois en contact avec les organisations de personnes handicapées des autres pays. L'énergie engendrée par cette réunion entraîna la formation d'un mouvement international des invalides, l'Organisation mondiale des personnes handicapées (OMPH). Il devenait dès lors évident partout dans le monde que les invalides ne voulaient plus se contenter de laisser d'autres personnes parler à leur place. Au Congrès, ils se firent entendre internationalement. Les Canadiens ont joué un rôle prépondérant dans la création de l'organisme, façonnant sa philosophie et définissant sa structure.

ORGANISATION MONDIALE DES PERSONNES HANDICAPÉES

L'Organisation mondiale des personnes handicapées (OMPH), qui est une coalition d'organismes de consommateurs pour personnes handicapées de tous genres, a été conçue à Winnipeg, au Canada, en 1980 et a vu le jour à Singapour un an plus tard lors de son premier congrès, pendant l'Année internationale des personnes handicapées. Plus de 85 pays sont aujourd'hui affiliés à cette organisation.

À partir des tout débuts, le gouvernement du Canada n'a jamais cessé de soutenir l'Organisation. Henry Enns, le président du comité directeur, a été invité à faire partie de la délégation canadienne auprès du Comité consultatif des Nations Unies pour l'Année internationale des personnes handicapées en juillet 1980. En octobre de la même année, l'ACDI accordait à l'organisme une subvention pour lui permettre de tenir sa première réunion du comité directeur en Irlande. Au printemps de 1981, l'ACDI autorisait une deuxième subvention destinée à financer un secrétariat pour l'organisation du premier congrès mondial de l'Organisation internationale des personnes handicapées, qui eut lieu à Singapour en décembre 1981. L'ACDI accorda une subvention de 100 000 \$ au Congrès pour assurer la représentation des pays en développement.

L'OMPH agit à titre d'organisme consultatif auprès du Conseil économique et social des Nations Unies et auprès de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Elle figure sur la liste spéciale de l'Organisation internationale du travail (OIT). En 1983, elle a lancé une étude de l'ONU sur la violation des droits de la personne des handicapés. La philosophie du mouvement pour les personnes handicapées est à la base du Programme mondial d'action de 1983-1992 de l'ONU - où sont nettement définis les principes des droits de la personne, de la participation à part entière, de l'autodétermination, de l'intégration et de l'égalité des chances. L'OMPH travaille en étroite collaboration avec les agences et les autres organisations des Nations Unies afin de mettre le plan en oeuvre et de veiller à ce que la Décennie des Nations Unies pour les personnes handicapées, 1983-1992, ait des répercussions appréciables.

PARTICIPATION DU GOUVERNEMENT CANADIEN AU COMITÉ CONSULTATIF POUR L'AIH - 1980

En juillet 1980, Henry Enns a été invité à devenir conseiller auprès de la délégation canadienne du Comité consultatif de l'ONU pour l'Année internationale des personnes handicapées, 1981. Par suite des changements auxquels on assistait au Canada en matière de participation et de droit des personnes handicapées à s'autoreprésenter, la délégation canadienne proposa un point distinct à l'ordre du jour sur «la participation à part entière des personnes handicapées à l'Année». En 1979, le Canada appuya une modification au libellé de l'Année, qui devenait l'Année internationale DES personnes handicapées, plutôt que l'Année internationale POUR les personnes handicapées, afin de renforcer le même principe. Les résultats des débats sur ce point à

l'ordre du jour changea l'orientation de l'Année internationale DES personnes handicapées et les travaux de suivi qui étaient prévus. La résolution a été présentée par le Canada et appuyée par la Suède, ainsi que par d'autres pays en faveur du soutien des organismes des personnes handicapées, mettant nettement en évidence le besoin de consulter les personnes handicapées pour l'élaboration de toute nouvelle initiative. Il s'agissait d'un changement si radical par rapport à ce qui avait été prévu jusque-là que celui-ci n'aurait pas été possible sans l'effort conjugué des personnes handicapées et du gouvernement du Canada. Le soutien de la position du Canada par l'Organisation internationale des personnes handicapées incita d'autres pays à l'accepter à titre d'option valable. Dans le même temps, le soutien de l'Organisation internationale des personnes handicapées par la délégation canadienne assura à l'organisme une crédibilité impensable jusque-là.

M. André LeBlanc de la délégation canadienne fut élu rapporteur du Comité consultatif de l'ONU, comprenant 23 membres. Les Canadiens peuvent être fiers de l'excellence du travail réalisé par M. LeBlanc.

COMITÉ CONSULTATIF DE L'ONU - 1981

À la réunion suivante du Comité, soit en juillet 1981, le Canada apporta une contribution de 100 000 \$ au fonds de fiducie de l'AIH, même s'il s'opposait en principe à la formation d'un fonds de fiducie. La contribution témoignait clairement de son soutien à la création d'organismes DES personnes handicapées. À cette réunion, la délégation canadienne appuya également l'idée d'une représentation propre de l'OMPH, qu'il convenait de reconnaître à titre d'observateur auprès du Comité consultatif.

La première ébauche du texte du Programme d'action mondial fut adoptée lors de la réunion de 1981. Les concepts de participation des consommateurs, de consultation et de soutien des organismes des personnes handicapées furent clairement mis en évidence dans la première ébauche. La structure et les grandes lignes du Programme d'action mondial, de même que les définitions qui s'y trouvent, avaient été établies par les personnes handicapées au congrès de Winnipeg.

COMITÉ CONSULTATIF DE L'ONU - 1982

En juillet 1982, sous réserve de quelques changements mineurs, le Programme d'action mondial était adopté par le Comité et, plus tard, par l'Assemblée générale de l'ONU. Une résolution, appuyée par le Canada, demandait l'utilisation de montants du fonds de fiducie aux fins du lancement de projets d'entraide et du développement des organismes des personnes handicapées. La résolution faisait également appel à l'Organisation mondiale de la santé pour que celle-ci réexamine ses définitions des notions de «déficience», «invalidité» et «handicap», d'après les nouvelles idées du mouvement consumériste qui voyait le jour dans le monde entier. L'importance du soutien du Canada dans cette évolution ne peut être exagérée. En effet, l'OMPH non seulement y gagna en crédibilité, mais d'autres pays furent également incités à appuyer ces idées. Toutefois, d'autres États résistèrent au changement et optèrent plutôt en faveur du renforcement des institutions traditionnelles et de l'intervention des professionnels. Depuis son adoption, le Programme d'action mondial a modifié en profondeur les politiques d'un grand nombre de gouvernements à l'égard des personnes handicapées. Ces gouvernements prennent également conscience de la réalité économique qui fait que la réadaptation axée sur la collectivité et la vie autonome est, dans l'ensemble, moins coûteuse que les grandes institutions aux effectifs de professionnels grassement rémunérés.

L'inclusion d'un article important sur les droits de la personne est le fruit, dans une large mesure, du travail de la délégation canadienne et tout particulièrement du savoir-faire de M. James Crow de l'ambassade de Vienne.

ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL (OIT) - 1983

En juin 1983, le Canada joua encore une fois un rôle de premier plan pour la révision des recommandations de l'OIT sur la réadaptation professionnelle et l'emploi des personnes handicapées. Les concepts et les idées présentés par les personnes handicapées à Winnipeg en 1980 servirent encore une fois de lignes directrices utiles. Lorsque l'idée d'une convention fut mise de l'avant, ce fut encore des représentants de l'OMPH, ainsi que des délégués d'autres États, comme la Suède, qui purent convaincre le comité de l'OIT d'adopter la nouvelle orientation. Encore une fois, le Canada démontra l'efficacité du modèle de participation. Travail Canada fit participer un représentant du mouvement consumériste canadien à sa délégation, ce qui devint un facteur déterminant lorsque la question de la convention souleva la controverse. Quoi qu'il en soit, une convention fut élaborée et adoptée.

DROITS DE LA PERSONNE : 1928-1984

En août 1982, la Sous-commission de l'ONU sur la prévention de la discrimination et la protection des minorités adopta une résolution qui assura, pour la première fois, la protection des personnes handicapées dans la catégorie «AUTRES» du Pacte international relatif aux droits de l'homme. En février 1984, le gouvernement du Canada, en collaboration avec les personnes handicapées du Canada et l'OMPH, présenta une résolution visant à nommer un rapporteur spécial à la Commission des droits de l'homme. En septembre 1984, la Sous-commission nomma un rapporteur spécial, M. Leandro Despouy d'Argentine, chargé de diriger une étude internationale sur les violations des droits de la personne des handicapés. Encore une fois, le modèle de participation avait produit des résultats tangibles et fut présenté à la Sous-commission en août 1985, puis par la suite à la Commission des droits de l'homme en février 1986 et au troisième comité de l'Assemblée générale de l'ONU. Dans la présentation de la résolution, la délégation canadienne affirma que «le Programme d'action mondial concernant les personnes handicapées tient compte de propositions spécifiques en rapport avec les droits de l'homme». Les dispositions se trouvent aux alinéas 162-169 du Programme mondial. À l'alinéa 166, la Commission des droits de l'homme est invitée à prendre en compte les conditions particulières qui nuisent à l'aptitude des personnes handicapées à exercer les droits et les libertés reconnus comme universels et communs à tous les hommes. L'alinéa 168 du Programme d'action mondial précise que les incidents de grossière violation des droits de l'homme, incluant la torture, peuvent causer une invalidité mentale et physique et incite la Commission des droits de l'homme à tenir compte, entre autres, de ces violations pour prendre les mesures de redressement qui s'imposent. Dans des commentaires supplémentaires, la délégation canadienne a déclaré qu'une telle étude, par exemple, devait faire le lien entre l'invalidité et les violations non seulement issues de la torture comme mauvais traitement, mais également des pratiques traditionnelles et de l'absence de mesures préventives.

Dans la résolution L.51, on recommandait également que l'ordre du jour de la première séance régulière du Conseil économique et social, en 1986, inclue un point spécial à l'ordre du jour sur les personnes handicapées en prévision de l'évaluation à mi-chemin en 1987 de la Décennie des personnes handicapées. Cela permettrait alors d'entamer un débat plénier sur le rapport du rapporteur spécial de même que sur les points de vue et les recommandations de la Sous-commission, de la Commission des droits de l'homme et de la Commission du développement social.

RÉUNION DES MINISTRES DU COMMONWEALTH RESPONSABLES DE LA SANTÉ - OTTAWA, octobre 1983

Les présidents de la COPH et de l'OMPH acceptèrent tous deux de se rendre à l'invitation du ministre canadien de la Santé pour assister à une réunion d'environ 50 ministres de la Santé. Le Secrétariat du Commonwealth avait commandé une étude sur les personnes handicapées des États du Commonwealth, qui aboutit à un certain nombre de recommandations qui furent examinées et adoptées à la réunion. Les recommandations insistaient tout particulièrement sur la nécessité d'accorder une plus grande priorité aux préoccupations des personnes handicapées. L'opportunité de consulter les personnes handicapées a été fortement préconisée à la réunion, notamment par le ministre de la Santé de la Nouvelle-Zélande.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ONU

En 1985, le modèle de participation fit encore une fois ses preuves lorsque le gouvernement du Canada invita un handicapé à être conseiller auprès de la délégation canadienne du troisième comité de l'Assemblée générale. L'exposé de M. Jim Hawkes présenta clairement les nouvelles orientations philosophiques. Celui-ci affirmait que les personnes handicapées devaient être consultées sur les questions qui ont une incidence sur leur vie et que le Canada appuyait entièrement cette orientation.

CONSULTATION DES AFFAIRES EXTÉRIEURES

Depuis 1984 et 1985, le ministère des Affaires extérieures a invité la COPH et l'OMPH à participer à la Consultation annuelle sur les questions des droits de la personne. C'est cette consultation qui a abouti à la formulation d'une résolution présentée à la Commission des droits de l'homme en février 1984. Pour la première fois, les dirigeants du ministère des Affaires extérieures étaient saisis des cas de torture, de mutilation délibérée et d'autres violations des droits de la personne dont sont victimes les personnes handicapées.

ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ (OMI)

La COPH travaille actuellement en collaboration avec le ministère de la Santé et du Bien-être social à fournir des conseils pour la révision des définitions de l'OMI relatives aux notions de «déficience», «invalidité» et «handicap». Cette démarche est conforme à la résolution adoptée dans le cadre du Programme d'action mondial par le Comité consultatif et par l'Assemblée générale de l'ONU en 1982.

AGENCE CANADIENNE DE DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL (ACDI)

L'ACDI a avancé les fonds initiaux pour la création de l'OMPH, notamment par une subvention de 100 000 \$ au Congrès de Singapour en décembre 1981. Elle a depuis fourni une aide d'environ 2 millions de dollars pour financer le programme de formation des militants de l'OMPH.

INCIDENCE SUR LES CANADIENS

L'engagement international des Canadiens handicapés en collaboration avec le gouvernement du Canada a non seulement donné lieu à des réalisations d'importance mais a également eu de profondes répercussions au Canada. La COPH a établi un comité de coordination international COPH-OMPH qui comprend des représentants de tout le Canada, dont des personnes handicapées et des spécialistes internationaux sur les questions de développement. Ce comité a

lancé un projet dynamique d'éducation en matière de développement concernant les personnes handicapées des régions en développement. Grâce à une subvention du Programme de participation du public de l'ACDI, le projet a donné lieu à plusieurs diaporamas (ex. : «Disabled People and Development», «Disability is a Peace Issue»), à des trousseaux sur les femmes handicapées et le développement, ainsi qu'à de nombreux articles et brochures. Au moins une demi-douzaine d'ONG de développement, comme le SUCO et le Comité central mennonite, se sont mis à participer à des projets auprès des personnes handicapées. En outre, plusieurs provinces ont été jumelées à des organisations des pays en développement : Kingston - Jamaïque; Saskatchewan-Nicaragua; Manitoba-Guyana. Grâce à ce jumelage, elles sont en mesure de partager non seulement de l'information mais aussi du savoir-faire et des ressources comme des pièces de fauteuil roulant, des lunettes et d'autres aides techniques. Enfin, les organismes provinciaux font une oeuvre de sensibilisation au niveau local par des campagnes de financement et d'éducation se rapportant à des oeuvres de secours et au développement à long terme.

RECOMMANDATIONS

J'estime que le Comité peut jouer un rôle important en favorisant la participation du Canada aux activités internationales liées aux personnes handicapées.

a) Le Centre pour le développement social et humanitaire de Vienne coordonne les activités de la Décennie des personnes handicapées par l'intermédiaire de son Service des personnes handicapées. M. Hans Hoegh a été nommé représentant spécial du Secrétaire général pour la Décennie. Le Canada a affecté M. John Strom à Vienne pour qu'il puisse aider à préparer la Décennie. Ancien employé du ministère canadien d'Emploi et Immigration, M. Strom est un handicapé qui connaît très bien les dossiers. Il importe que le Canada continue à suivre de près les travaux du Service des personnes handicapées de Vienne. La compréhension de la participation des personnes handicapées dont faire preuve ce service demeure extrêmement limitée à l'heure actuelle.

b) Il conviendrait que le Canada continue à exercer une influence sur des organismes de l'ONU comme le Programme de développement des Nations Unies afin de les inciter à accorder une plus grande attention aux personnes handicapées des pays en développement et à financer un plus grand nombre de projets à l'intention de ces derniers. La contribution financière du Canada à ces organismes est importante et notre pays, par conséquent, a le droit de faire connaître ses préoccupations.

c) Il conviendrait que le Canada défende le point de vue d'une affectation de fonds par l'Assemblée générale aux programmes de la Décennie et des personnes handicapées au sein du cinquième comité. C'est ainsi qu'on a procédé pour le projet des femmes et on pourrait en faire autant pour les personnes handicapées.

e) Le Canada devrait continuer à suivre l'évolution de l'étude qui se fait actuellement sur la violation des droits des personnes handicapées par la Commission des droits de l'homme de l'ONU. Nous devrions insister pour que cette étude soit parachevée aussitôt que possible.

f) L'Organisation mondiale de la santé revoit actuellement la définition de «déficience», «invalidité» et «handicap». Le Comité devrait veiller à faire en sorte que le point de vue des personnes handicapées soit entendu et pris en compte.

g) Il conviendrait que le Comité veille à ce que les personnes handicapées participent aux délégations canadiennes dans le cadre de manifestations internationales où sont discutées des questions intéressant les personnes handicapées. Signalons, à titre d'exemple, l'Année internationale de l'alphabétisation, ainsi que les réunions de l'UNESCO, du Conseil économique et social, de la Commission des droits de l'homme et de la Sous-commission.

2. Il conviendrait que le Comité contribue à faire en sorte que le Canada mette en oeuvre les conventions et les recommandations internationales qui ont une incidence sur les personnes handicapées. Par exemple, le Canada n'a pas encore ratifié la Convention de l'OIT sur l'emploi et la réadaptation professionnelle des handicapés, qui a été adoptée en 1983. Le Haut-commissaire des Nations Unies pour les réfugiés a mis en branle un programme destiné à encourager les États à accepter les réfugiés handicapés. Le Canada ne s'est pas encore engagé à accepter 20 cas par an comme le lui a demandé le HCR. Un certain nombre de pays ont accepté au moins 20 réfugiés handicapés et bien davantage. J'estime que le Comité devrait examiner la politique d'immigration relative aux réfugiés handicapés au Canada. Il devrait en plus réexaminer la politique sur l'immigration. Celle-ci, en effet, favorise la discrimination au Canada contre les personnes ayant une déficience.

3. Il conviendrait que le Comité examine avec soin le rôle des Affaires extérieures à l'égard des questions touchant les personnes handicapées.

a) On doit d'abord étudier de près la situation actuelle concernant l'emploi des personnes handicapées aux Affaires extérieures et à l'ACDI. Cette étude doit inclure des questions comme l'emploi des personnes handicapées dans les ambassades et les hauts-commissariats du Canada à l'étranger. Je serais étonné qu'il y ait même un seul ambassadeur canadien handicapé.

b) Il conviendrait d'examiner tous les projets bénéficiant de fonds de l'ACDI afin de déterminer leur incidence sur les personnes handicapées. L'impact des projets de l'ACDI sur les femmes figure actuellement parmi les critères de financement des projets. Les demandes de financement présentées à l'ACDI devraient comporter une rubrique analogue concernant les personnes handicapées.

c) Les ambassades du Canada à l'étranger pourraient contribuer à promouvoir le travail des personnes handicapées au Canada. À cette fin, on pourrait doter toutes nos ambassades d'installations d'accès et également diffuser les films et le matériel documentaire produits au Canada. Le Canada pourrait se modeler sur la Suède et encourager les ambassades à organiser des séminaires d'information à l'étranger.

4. Le Canada peut jouer un rôle important au sein du Commonwealth en favorisant les initiatives à l'intention des personnes handicapées. Lors de la Réunion des ministres du Commonwealth responsables de la santé de 1984, on a adopté une résolution visant la prise d'initiatives concernant les personnes handicapées. L'OMPH est en train actuellement de préparer une résolution afin de proposer aux chefs d'État du Commonwealth, plus tard cette année, d'adopter un plan d'action plus vaste pour le reste de la Décennie des Nations Unies pour les personnes handicapées. Il conviendrait que le Comité incite le Canada à prendre l'initiative de proposer cette résolution à la réunion et de militer en faveur de son adoption. L'OMPH ne demande pas mieux que de fournir de l'aide pour l'élaboration d'un tel plan d'action. La plupart des pays du Commonwealth ont des membres à l'OMPH.

5. Le Canada a joué un rôle dynamique pour encourager le Sommet de la francophonie à adopter une résolution visant à adopter un plan d'action pour le reste de la Décennie. Le Canada travaille actuellement en collaboration avec l'OMPH pour mettre sur pied un comité chargé de dresser ce plan. Le but est de le présenter au prochain Sommet de la francophonie, qui aura lieu au Zaïre en 1991.

6. Enfin, permettez-moi d'exprimer ma satisfaction devant les nombreux gains réalisés au Canada. Dans les années 1970, le mouvement consumériste s'est attiré la crédibilité. Le défi à relever pendant les années 1990 portera sur la consolidation et l'expansion des gains réalisés dans le passé au Canada. Ces gains se rapportent au financement individuel des personnes handicapées destiné à leur permettre de gérer leurs réseaux de soutien au sein de la collectivité. Ces gains se traduisent également par le fait que les personnes handicapées gèrent et dirigent désormais leurs propres services au Canada. Déjà, d'autres pays se tournent vers le Canada pour voir des exemples de Vie autonome. Je crois fermement que c'est là un autre domaine, nouveau et enthousiasmant, où le Canada peut jouer un rôle de chef de file pendant les années 1990 au sein de la communauté internationale.

Delegates from Canadian Association for Community Living:

Diane Richler, Executive Vice-President;
David Towell (England);
Eloisa de Lorenzo (Uruguay);
Gilberto Lazo (Mexico);
Jose de Jesus (Mexico);
Diamond R. Daniel (Malaya).

Délégués de l'Association canadienne pour l'intégration communautaire:

Diane Richler, vice-présidente;
David Towell (Angleterre);
Eloisa de Lorenzo (Uruguay);
Gilberto Lazo (Mexique);
Jose de Jesus (Mexique);
Diamond R. Daniel (Malaisie).

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Delegates from Disabled Peoples' International:

Henry Enns, Executive Director;
Irene Feika, Information Officer;
Rachel Hurst (England);
Kalle Konkkola (Finland);
Diane Radtke (Germany);
Yutaka Takamine (Japan);
Mirka Litomiska (Czechoslovakia);
Mary O'Hagen (Australia);
Yuri Novikov (Byelorussia);
Emmanuel Hosein (Trinidad);
Sami Herzala (Jordan);
Maaka Tibble (New Zealand);
Joshua Malinga (Zimbabwe).

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Délégués de Disabled Peoples' International:

Henry Enns, directeur exécutif;
Irene Feika, agent d'information;
Rachel Hurst (Angleterre);
Kalle Konkkola (Finlande);
Diane Radtke (Allemagne);
Yutaka Takamine (Japon);
Mirka Litomiska (Tchécoslovaquie);
Mary O'Hagen (Australie);
Yuri Novikov (Biélorussie);
Emmanuel Hosein (Trinité);
Sami Herzala (Jordanie);
Maaka Tibble (Nouvelle Zélande);
Joshua Malinga (Zimbabwe).

(Suite à la page précédente)

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 19

Wednesday, April 22, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 19

Le mercredi 22 avril 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the Economic Integration of Disabled Persons

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude
concernant l'intégration économique des personnes
handicapées

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 19

Wednesday, April 22, 1992

Chairman: Bruce Halliday

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 19

Le mercredi 22 avril 1992

Président: Bruce Halliday

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

Human Rights and the Status of Disabled Persons

Droits de la personne et de la condition des personnes handicapées

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(3)(b), consideration of
the Economic Integration of Disabled Persons

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, étude
concernant l'intégration économique des personnes
handicapées

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

STANDING COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND
THE STATUS OF DISABLED PERSONS

Chairman: Bruce Halliday

Vice-Chairmen:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Members

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

Lise Laramée

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES DROITS DE LA
PERSONNE ET DE LA CONDITION DES PERSONNES
HANDICAPÉES

Président: Bruce Halliday

Vice-présidents:

Jean-Luc Joncas

Neil Young

Membres

Terry Clifford

Louise Feltham

Beryl Gaffney

Allan Koury

Beth Phinney—(8)

(Quorum 5)

La greffière du Comité

Lise Laramée

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 22, 1992

(33)

[Text]

The Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons met at 1:00 o'clock p.m. this day, in Columbia Room, Hotel Vancouver, Vancouver, British Columbia, the Chairman, Bruce Halliday, presiding.

Members of the Committee present: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury, Beth Phinney and Neil Young.

Acting Member present: Alan Redway for Terry Clifford.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: William Young, Research Officer.

Witnesses: From the British Columbia Coalition for Persons with Disabilities: Margaret Birrell, Executive Director; Geoff McMurchy, Coordinator/AIDS Project; Tracy Moore, Advocate/Mental Health Empowerment Advocacy Project. From United Way, Lower Mainland, Labour Participation Advisory Committee: Mervyn Van Steinberg. From Interior Access Network: Ed Arnston, Chairman. From the University of British Columbia: Ruth Warick, Disability Resource Centre; Bruce Gilmour, Transition Coordinator for the Centre. From ORW: Winston Leckie, Executive Director. From the Columbia Society of Interdependent Living: Glenys Snow, Founding Director. From the Neil Squire Foundation: Mike Hurley, B.C. Manager. From the Greater Vancouver Mental Health Services: Lucie Hanson; Garry Long. From B.C. Aboriginal Network on Disability: Ian Hinksman.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(3)(b), the Committee resumed consideration of the Economic Integration of Disabled Persons. (See *Minutes of Proceedings and Evidence*, dated June 13, 1991, Issue No. 2).

Margaret Birrell, Geoff McMurchy and Tracy Moore made statements and answered questions.

Mervyn Van Steinberg made a statement and answered questions.

On motion of Neil Young, it was agreed,—That the document entitled *Building Bridges* presented by Mervyn Van Steinberg be printed as an appendix to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence* (See Appendix "HUDI-17").

Ed Arnston made a statement and answered questions.

Ruth Warick and Bruce Gilmour made statements and answered questions.

Winston Leckie made a statement and answered questions.

Glenys Snow made a statement and answered questions.

Mike Hurley made a statement and answered questions.

Lucie Hanson, Winston Leckie and Gary Long made statements and answered questions.

Ian Hinksman made a statement and answered questions.

On motion of Allan Koury, it was agreed,—That the document entitled *Speech to Independence '92 by Ian Hinksman* presented by Ian Hinksman be printed as an appendix to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence* (See Appendix "HUDI-18").

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 22 AVRIL 1992

(33)

[Traduction]

Le Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées se réunit à 13 h, dans la salle Columbia de l'hôtel Vancouver, Vancouver (Colombie-Britannique), sous la présidence de Bruce Halliday (*président*).

Membres du Comité présents: Louise Feltham, Bruce Halliday, Allan Koury, Beth Phinney et Neil Young.

Membre suppléant présent: Alan Redway remplace Terry Clifford.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: William Young, attaché de recherche.

Témoins: De British Columbia Coalition for Persons with Disabilities: Margaret Birrell, directrice exécutive; Geoff McMurchy, coordonnateur, AIDS Project; Tracy Moore, intervenante, Mental Health Empowerment Advocacy Project; De United Way, Lower Mainland, Labour Participation Advisory Committee: Mervyn Van Steinberg. De Interior Access Network: Ed Arnston, président. De l'Université de la Colombie-Britannique: Ruth Warick, Disability Resource Centre; Bruce Gilmour, coordonnateur de la transition pour le centre. De ORW: Winston Leckie, directeur exécutif. De la Columbia Society of Interdependent Living: Glenys Snow, directrice fondatrice. De la Fondation Neil Squire: Mike Hurley, directeur, C.-B. De Greater Vancouver Mental Health Services: Lucie Hanson; Garry Long. De B.C. Aboriginal Network on Disability: Ian Hinksman.

Conformément au mandat que lui confère l'alinéa 108(3)b) du Règlement, le Comité reprend l'étude de l'intégration économique des personnes handicapées (voir les *Procès-verbaux et témoignages du 13 juin 1991, fascicule n° 2*).

Margaret Birrell, Geoff McMurchy et Tracy Moore font des exposés et répondent aux questions.

Mervyn Van Steinberg fait un exposé et répond aux questions.

Sur motion de Neil Young, il est convenu,—Que le document intitulé «Building Bridges», présenté par Mervyn Van Steinberg figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (voir Appendice «HUDI-17»).

Ed Arnston fait un exposé et répond aux questions.

Ruth Warick et Bruce Gilmour font des exposés et répondent aux questions.

Winston Leckie fait un exposé et répond aux questions.

Glenys Snow fait un exposé et répond aux questions.

Mike Hurley fait un exposé et répond aux questions.

Lucie Hanson, Winston Leckie et Gary Long font des exposés et répondent aux questions.

Ian Hinksman fait un exposé et répond aux questions.

Sur motion de Allan Koury, il est convenu,—Que le document intitulé «Speech to Independence '92 by Ian Hinksman», présenté par Ian Hinksman, figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de ce jour (voir Annexe «HUDI-18»).

At 5:31 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 17 h 31, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Lise Laramée

Clerk of the Committee

La greffière du Comité

Lise Laramée

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, April 22, 1992

• 1250

The Chairman: The chair sees a quorum for the hearing of witnesses. We are meeting today, pursuant to Standing Order 108(3)(b), in consideration of the economic integration of disabled persons. May I say, on behalf of the committee, that we're pleased to be here in Vancouver as we attend the meeting of Independence '92 and to make use of this opportunity to hear a number of witnesses this afternoon from British Columbia—in particular, people we might not have an opportunity to meet with as readily in Ottawa.

We begin this afternoon with a series of witnesses which will take us right through until late afternoon. Initially we have with us the British Columbia Coalition for Persons with Disabilities, the executive director being Margaret Birrell. Perhaps, Margaret, you'd like to introduce your two colleagues.

Ms Margaret Birrell (Executive Director, British Columbia Coalition for Persons with Disabilities): Certainly. I'd like to first of all introduce Geoff McMurchy, who works with our AIDS and Disability Action Project, and Tracy Moore, who works with our Mental Health Empowerment Advocacy Project.

The Chairman: As you can appreciate, we have limited time today with so many witnesses appearing, so we are going to try to... I think we've allocated 35 minutes for your presentation, so the briefer you can make the presentation part, the more time there will be for some questions from colleagues on the committee. The floor is yours.

Ms Birrell: Fine. Thank you very much for inviting us to come before you today. As you know, the B.C. Coalition for Persons with Disabilities is the umbrella organization in British Columbia and we represent all disabilities and all parts of British Columbia. Our board of directors is made up of persons with disabilities. It's gender-balanced. It's also geographically correct, in that over 50% are from beyond the lower mainland. We work on many, many issues, and I think we've been before you on some of those issues.

Today we want to concentrate on two items; one came from the grass roots, our mental health empowerment action project, and the other one came from the board of directors on a leadership role. I'll show you a couple of ways we develop policy at the coalition that gives the membership some direction and raises public awareness of concerns of people with disabilities. The two projects we are going to address are our AIDS and Disability Action Project and our Mental Health Empowerment Project. We are going to break it down into two presentations. Geoffrey is going to start with the AIDS and Disability Action Project and then we're going to do a giant presentation on the mental health, so I'm going to turn it over to Geoffrey.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 22 avril 1992

Le président: Je constate que nous avons le quorum pour entendre les témoins. Conformément à l'article 108(3)b) du Règlement, nous nous réunissons aujourd'hui pour examiner l'intégration économique des personnes handicapées. Puis-je vous dire, au nom du comité, que nous sommes ravis d'être ici à Vancouver pour assister à la Conférence «Autonomie 92» et pour entendre des témoins de la Colombie-Britannique qui n'auraient pas pu facilement venir comparaître à Ottawa.

Nous entendrons toute une série de témoins jusqu'en fin d'après-midi. Notre premier groupe est British Columbia Coalition for Persons with Disabilities dont la directrice exécutive est Margaret Birrell. Margaret, voulez-vous nous présenter vos deux collègues?

Mme Margaret Birrell (directrice exécutive, British Columbia Coalition for Persons with Disabilities): Certainement. J'aimerais d'abord vous présenter Geoff McMurchy qui travaille à notre projet AIDS and Disability Action Project, et Tracy Moore, membre du Mental Health Environment Advocacy Project.

Le président: Vous comprendrez que nous devons, en peu de temps, entendre de nombreux témoins aujourd'hui, de sorte que nous tentons... Comme nous vous avons réservé 35 minutes, plus votre exposé sera concis, plus il restera de temps pour les questions que souhaiteront poser mes collègues. La parole est à vous.

Mme Birrell: D'accord. Merci de nous avoir invités à comparaître aujourd'hui. Comme vous le savez, la B.C. Coalition for Persons with Disabilities est une organisation cadre pour la Colombie-Britannique et nous représentons des personnes atteintes de toutes les catégories de handicaps, de toutes les régions de la Colombie-Britannique. Notre conseil d'administration se compose de personnes handicapées. Il compte un nombre égal d'hommes et de femmes. Il est aussi équilibré au plan géographique, puisque 50 p. 100 des membres du conseil sont du sud de la province. Nous nous occupons d'un très grand nombre de dossiers et il me semble d'ailleurs que nous avons déjà comparu devant vous pour aborder certaines de ces questions.

Aujourd'hui, nous souhaitons mettre l'accent sur deux initiatives, la première émanant de la base, soit notre Mental Health Empowerment Action Project, et la deuxième émanant de notre conseil d'administration. Je vais vous expliquer comment nous élaborons nos politiques au sein de la coalition de façon à orienter l'action de nos membres et sensibiliser la population aux dossiers qui intéressent les personnes handicapées. Nous allons vous parler de nos deux initiatives, AIDS and Disability Action Project et Mental Health Empowerment Project. Nous ferons deux exposés. Geoffrey vous parlera d'abord du projet d'action sur le SIDA et les incapacités, puis nous ferons une présentation géante sur la santé mentale. Je cède donc la parole à Geoffrey.

[Text]

Mr. Geoff McMurchy (AIDS Project Co-ordinator, British Columbia Coalition for Persons with Disabilities): Thank you very much. We've distributed a document, the AIDS and disability conference report, which has a brief overview of the project itself. I'm going to elaborate on that and hopefully leave time for you to ask questions if you'd like.

The coalition first became interested or aware of the issue of AIDS as a disability in 1987, when the provincial government introduced Bill 34, the Health Statutes Amendment Act, which changed the wording around communicable diseases—isolation, modified isolation, and quarantine. The latter three had not appeared in the act before and were not very well defined in the proposed new act. The act also dealt with the powers of the medical health officer to place an individual in isolation, modified isolation, or quarantine. The vague wording of the act and the lack of safeguards caused us concerns, and other people more directly involved with AIDS in particular, because they saw themselves as targets and also because it could have ramifications, we felt, for people with other types of diseases.

It became obvious to us that AIDS fit the definition of a disability as defined by the World Health Organization, including the areas of impairment, disability, and handicap as they define them. So I and many others felt it was incumbent on us that we had some obligation to embrace some of the issues that people with HIV infection and AIDS were dealing with and to work with them to address some of our common concerns.

[Translation]

M. Geoff McMurchy (coordonnateur du projet sur le SIDA, British Columbia Coalition for Persons with Disabilities): Merci. Nous vous avons fait distribuer un document, de la part de la Conférence sur le SIDA et les incapacités, dans lequel vous trouverez une courte description du projet lui-même. J'aimerais vous en dire quelques mots et laisser suffisamment de temps pour que vous puissiez poser des questions.

La Coalition s'est d'abord intéressée, en 1987, au SIDA comme incapacité au moment où le gouvernement provincial a déposé le projet de loi 34, Health Statute Amendment Act, qui modifiait la définition des maladies transmissibles et les dispositions touchant l'isolement, l'isolement modifié et la quarantaine. Ces trois notions ne figuraient pas auparavant dans la loi et n'étaient pas très bien définies dans le projet de loi. Par ailleurs, la loi énonçait les pouvoirs des agents de la santé publique de placer des personnes en isolement, en isolement modifié ou en quarantaine. Le libellé vague de la loi et l'absence de sauvegarde nous inquiétaient tout autant qu'ils inquiétaient les victimes du SIDA, plus particulièrement, qui estimaient être prises comme cibles. Nous craignons les ramifications que pourraient avoir ces modifications sur les personnes atteintes d'autres maladies.

Il nous apparaissait très clairement que le SIDA correspondait à la définition donnée par l'Organisation mondiale de la santé des termes déficience, incapacité et handicap. Moi-même et de nombreuses autres personnes avons jugé qu'il était de notre devoir de nous intéresser aux problèmes des personnes atteintes d'infections opportunistes liées au VIH et au SIDA et de travailler avec ces gens pour trouver des solutions à nos problèmes communs.

• 1255

In these realizations we became aware that we needed to educate ourselves before we mounted any plans or projects. So we conducted workshops internally with our board of directors and staff members and also had community workshops for members of other organizations to attend, just in basic AIDS 101, so to speak. Since that time, AIDS has in fact been recognized legally as a disability in a number of jurisdictions. Locally, for example, the precedent was set that AIDS was considered a disability and the individual in question could not be discriminated against in housing because of his disability or his HIV infection.

After educating ourselves, we realized there was a lack of appropriate HIV and AIDS educational materials for people with disabilities. There is an historical myth that people with disabilities don't have sex or they have been overprotected, historically, and not provided with adequate sexual health information. So this became an issue of ours that we felt we needed to provide people with appropriate and quality education materials. We then began to develop our plans for

Dans un même temps, nous avons constaté que nous devions nous instruire nous-mêmes avant de lancer des projets, quels qu'ils soient. Ainsi, nous avons organisé, à l'interne, des ateliers avec des membres du conseil d'administration et du personnel, ainsi que des ateliers communautaires à l'intention des membres d'autres organisations. C'était en quelque sorte des cours d'introduction au SIDA. Depuis, de nombreux pays ont adopté des lois reconnaissant le SIDA comme incapacité. Plus près de nous, un précédent a été créé quand le SIDA a été reconnu comme incapacité de sorte qu'une personne atteinte du SIDA ne pouvait plus faire l'objet de discrimination en matière de logement sous prétexte de son incapacité ou de son infection liée au VIH.

Après nous être renseignés nous-mêmes, nous avons constaté que les personnes handicapées n'avaient pas accès à des documents éducatifs appropriés sur le VIH et le SIDA. Il existe un mythe tenace selon lequel les personnes handicapées n'ont pas de relations sexuelles, ou encore elles ont été surprotégées dans le passé et n'ont disposé d'aucune information adéquate sur l'hygiène sexuelle. Nous avons donc décidé qu'il serait bon que nous fournissions aux gens des

[Texte]

the AIDS and Disability Action Project with strong encouragement from the local AIDS community action program funding officer at Health and Welfare, Health Promotion Directorate, who was very encouraging to us.

We then developed a three-pronged approach: one was to develop the educational materials; another was to promote the concept of AIDS as a disability among our own constituency and in the public eye; and another was to work with local AIDS organizations to address some of the issues of common concern. So we developed a program and, as Margaret said, the project was ground-breaking, and it wasn't without some resistance both internally and externally. We were questioned from outside as to what our business was, treading into the area of AIDS and HIV infection. So a certain amount of convincing had to be done there. There was also actually a small amount of resistance from some of our board members. Whether that was due to the historical homophobia often attached to the issues around AIDS or whether it was AIDS hysteria itself, I'm not sure, but this has certainly been overcome through the term of our program.

We developed an overall community advisory committee for the project. In order to develop relevant materials for each of the disability groups, we also brought together advisory panels to help us develop those materials. I will leave with the clerk, if that's appropriate, a few samples of some of the materials we produced. They're in very low supply now and we're trying to find money at this point to reprint many of our materials. In the latter term of our project, which ended last October, we experienced a heavy demand for the materials so we're going to reprint those.

We developed a credibility in the local community of AIDS service organizations. We became involved in a number of special projects on an ongoing basis in the B.C. AIDS Network, which is now the B.C. AIDS Information Exchange. This is a group of involved individuals and organizations that meets monthly on AIDS issues. There's also a branch or subgroup of that which is the AIDS Network. These are the consumer groups representing people with HIV/AIDS and other disabilities.

Our closing event for the project was our conference called "AIDS as a Disability: Ethical Issues and Community Empowerment". We broke that down into four theme areas: Independent Living for People with HIV/AIDS; Pediatric HIV Infection: Identifying the Role of the Third Party Advocate; The Role of Self-Help Groups in Treatment and Research; and The Ethics of Disability, Segregation and Isolation.

[Traduction]

ouvrages éducatifs de qualité. C'est alors que nous avons élaboré les plans pour le AIDS and Disability Action Project avec tout l'encouragement de l'agent responsable du financement du Programme d'action communautaire sur le SIDA, auprès de la Direction générale de la promotion de la santé du ministère de la Santé et du Bien-être social.

Nous avons élaboré une approche à trois volets: d'abord, préparer des ouvrages éducatifs; ensuite, faire accepter le SIDA comme incapacité par nos membres et la population en général et, enfin, travailler avec les organisations locales de lutte contre le SIDA pour trouver des solutions à des problèmes communs. Comme l'a dit Margaret, nous avons mis sur pied un programme novateur, ce qui ne s'est pas fait sans susciter une certaine résistance tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de notre organisation. Certaines personnes non membres de notre organisation estimaient qu'en s'intéressant aux infections liées au SIDA et au VIH, nous nous mêlions de choses qui ne nous regardaient pas. Nous avons donc dû convaincre les opposants. Nous nous sommes d'ailleurs heurtés à une certaine résistance de la part des membres de notre conseil d'administration. Grâce à notre programme, nous avons réussi à dissiper cette résistance dont j'ignore si elle était due à l'homophobie historique suscitée par le SIDA ou encore à l'hystérie entourant le SIDA.

Nous avons confié la responsabilité du projet à un comité consultatif communautaire. Nous leur avons adjoint d'autres comités consultatifs qui devaient nous aider à élaborer les ouvrages didactiques pour chaque catégorie d'incapacités. Si je le peux, je laisserais à la greffière quelques échantillons des ouvrages que nous avons publiés. Il nous en reste très peu à l'heure actuelle, et nous tentons de lever des fonds pour financer la réimpression d'un grand nombre de nos publications. Vers la fin de notre projet, survenue en octobre dernier, il y a eu une grande demande de publications que nous allons faire réimprimer.

Nous jouissons maintenant d'une grande crédibilité auprès des organismes communautaires de services aux victimes du SIDA. Nous avons participé à un certain nombre de projets spéciaux mis en place par le B.C. AIDS Network qui s'appelle maintenant le B.C. AIDS Information Exchange. C'est un groupe de particuliers et de représentants d'organismes, qui se rencontre tous les mois pour discuter de questions liées au SIDA et dont le AIDS Network est un sous-groupe. L'un et l'autre défendent la cause des personnes atteintes d'infections liées au VIH ou du SIDA ou souffrant d'autres formes d'incapacité.

• 1300

Le dernier événement, dans le cadre de notre projet, a été une conférence intitulée: «Le SIDA en tant que forme d'invalidité: question d'éthique et habilitation de la collectivité». Nous avons examiné quatre grands thèmes lors de cette conférence: une vie autonome pour les personnes atteintes d'infections liées au VIH ou du SIDA; l'infection liée au VIH chez l'enfant: rôle de la tierce personne intervenante; le rôle des groupes d'entraide au niveau du traitement et de la recherche; et l'éthique de l'invalidité, la ségrégation et les aliments.

[Text]

That event brought together approximately 124 individuals representing disability groups and persons with HIV or AIDS. It was a very successful event in terms of starting to break down the barriers—among the participants at least—in terms of both homophobia and ablism as it exists among the general population and including people with HIV and AIDS. Some of them are resistant to see themselves as a person with the disability.

I would just like to say a bit about the mutual benefits. The disabled community has a long history, as you know, of examining health care systems and models of independent living. I think the AIDS epidemic presents us with an opportunity really to examine things in a situation where a lot of people with HIV infection—or especially full-blown AIDS—have needs which are more acute and immediate. There is a more apparent need for the health care system to be perhaps more flexible and to accommodate needs as they exist.

Historically, persons with disabilities had many occasions to call for more flexibility. I think this is really underscored currently in the AIDS sector.

I think we can offer the community of persons with HIV infection our experience and expertise and have done so very successfully. A recent example is the home support organization. I guess it is the national umbrella for home support agencies across Canada. It held a pilot seminar or forum in Vancouver a couple of weeks ago. They were trying to examine the reasons why people with HIV infection were not accessing home support more. I won't go into the reasons, but I'll say that it brought together consumers with disabilities and HIV infection with policy-makers. They were all in the same room and it was a very informal kind of setting.

Those are the kinds of groupings and policy development settings we would really like to encourage where various sectors all get together and examine the problems together.

I'm being told to wrap up here. I would just like to say that in the back of the document with the purple cover there is an outline of some goals that came out of our conference. We have since circulated a proposal for future plans and realized that those are rather all-encompassing. Without a team of 20 people we would be hard pressed to address those goals.

We have whittled down our future plans to three main areas: continuing to ensure that people with disabilities have adequate, appropriate, and quality educational materials regarding HIV infection and AIDS; two, to work with national and provincial disability organizations on AIDS-HIV policy and program development for their organizations; and also to promote partnership at the grass-roots level through focus group models to overcome homophobia and ablism.

[Translation]

L'événement a réuni quelque 124 représentants d'organismes de handicapés et personnes atteintes d'infections liées au VIH ou du SIDA. Il a permis de commencer à éliminer les obstacles—du moins chez les participants, à contrer l'homophobie et l'attitude du bien portant qui se manifeste au sein de la population de façon générale, y compris chez un certain nombre de personnes atteintes d'infections liées au VIH ou du SIDA. Certaines de ces personnes refusent de se considérer comme handicapées.

Je m'attarde quelque peu aux avantages mutuels. Comme vous le savez, les handicapés étudient depuis longtemps les systèmes de services de santé et les modèles de vie autonome. L'épidémie du SIDA nous met en présence d'un groupe considérable de personnes atteintes d'infections liées au VIH—et surtout du SIDA déclaré—et ayant des besoins pressants. Le système des services de santé doit plus que jamais faire preuve de souplesse et répondre à ces besoins.

Les personnes handicapées ont eu à réclamer davantage de souplesse en plusieurs occasions. Cet appel est encore plus urgent actuellement face au SIDA.

Nous pouvons offrir aux personnes atteintes d'infections liées au VIH notre expérience et notre compétence, et nous l'avons fait avec succès à plusieurs reprises. Nous sommes intervenus encore récemment à l'intérieur de l'organisation cadre pour les soins à domicile au Canada. L'organisation a tenu un colloque ou un forum expérimental il y a quelques jours à Vancouver. Elle voulait voir les raisons pour lesquelles les personnes atteintes d'infections liées au VIH ne pouvaient pas avoir davantage accès aux soins à domicile. Je ne m'attarderai pas sur ces raisons. Je dirai simplement que l'événement a permis aux handicapés et aux personnes atteintes d'infections liées au VIH de rencontrer les décideurs. Tout le monde se retrouvait dans la même pièce, dans un cadre officieux.

C'est le genre de rencontres où les politiques sont discutées, où les intéressés discutent de leurs problèmes, que nous voulons encourager.

On me dit que je dois maintenant conclure. Je signale simplement qu'à la fin du document avec la couverture pourpre, il y a une liste d'objectifs découlant de la conférence. Nous avons depuis fait circuler une proposition indiquant nos plans futurs sachant qu'ils étaient ambitieux. Nous aurions besoin d'une équipe d'une vingtaine de personnes pour songer à atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés.

Nous avons décidé de limiter nos plans futurs à trois grands courants: nous voulons continuer à veiller à ce que les personnes handicapées disposent d'une information adéquate, appropriée et de qualité sur les infections liées au VIH et sur le SIDA; deuxièmement, nous voulons continuer à travailler avec les organismes nationaux et provinciaux de handicapés, en vue de l'élaboration de politiques et de programmes internes relativement au VIH et au SIDA; enfin, nous voulons promouvoir le partenariat à la base, au moyen de groupes de consultations pour faire obstacle à l'homophobie et à l'attitude du bien portant.

[Texte]

• 1305

If there are any questions, I'd be happy to try to answer them.

The Chairman: Maybe we should move on to the rest of the panel and then we can use whatever time is left for questions.

Ms Birrell: What Geoff has described is how we developed this policy from the top down. It was a lot of hard work and it took us a great deal of pushing to get some funders. However, the Health Promotion Directorate was very, very helpful in setting a standard and helping us put a partnership together on the funding, which gave credibility to the project. So we ended up having partners in funding of the Health Promotion Directorate, Health and Welfare Canada, the provincial government of British Columbia, the Vancouver Foundation, the Kinsmen, the Secretary of State, and our very precious gaming funds to put this whole thing together.

It was a very collaborative effort altogether, and we're planning to have another project called "AIDS & Disability Action Project Phase II". So we have another two-year project and we're out shopping for funds on that.

The other issue we want to discuss is mental health, and that came from the grass roots. As you're quite aware, we've had a large program here of deinstitutionalization, where people with mental health disabilities are being moved into the community. But the community supports are not there for the people when they come out of institutions. So here we are, pushing for a program of deinstitutionalization, and then we are left with how to deal with the people out in the community without the supports.

People who were mental health advocates came to us and asked if we would join them in a court case to try to get the rights of people through the legal system. We said that we do this on many other occasions, but on this one we felt the best way to go was to develop a program directed by people who were consumers of the mental health community. We would do the training and move them into our peer counselling program and use a self-help model so that we could train and set the standards, and then people could be empowered to go after their own rights and take some responsibility in seeking those rights.

We convinced the groups to follow that pattern. Partners came together from the mental health community and put the funding for a one-year project to train consumers of the mental health community to be advocates.

I want to pass it over to Tracy, as she represents the staff component of this project.

Ms Tracy Moore (Advocate, Mental Health Empowerment Advocacy Project, British Columbia Coalition for Persons with Disabilities): I would also like to thank you for letting me have a voice here today. I'm one of two mental health advocates within the mental health empowerment project. My co-worker is Angie George.

[Traduction]

Je me ferai maintenant un plaisir de répondre aux questions, s'il y en a.

Le président: Nous allons entendre les autres membres du groupe et utiliser le temps qu'il restera pour poser des questions.

Mme Birrell: Geoff vient de décrire la façon dont nous avons élaboré cette politique du haut vers le bas. Il a fallu beaucoup de travail et de persévérance pour trouver les fonds nécessaires. La Direction de la promotion de la santé nous a été très utile dans de nombreux exemples et en nous aidant à trouver des bailleurs de fonds qui ont rehaussé la crédibilité de notre projet. En plus de nos fonds si rares, nous avons finalement obtenu de l'aide de la Direction de la promotion de la santé, de Santé et Bien-être social Canada, du gouvernement de la Colombie-Britannique, de la Vancouver Foundation, des Kinsmen et du Secrétariat d'État.

Nous avons eu la collaboration d'un grand nombre d'instances et nous prévoyons maintenant un deuxième projet intitulé «Les mesures visant le SIDA et l'invalidité, Phase II». Il s'agit d'un effort échelonné sur deux ans pour lequel nous cherchons actuellement des fonds.

L'autre question que nous voulons discuter avec vous a trait à la santé mentale. Elle nous a été suggérée par la base. Comme vous le savez, nous nous sommes lancés ici dans un vaste programme de désinstitutionnalisation, qui a eu pour effet de ramener dans la collectivité les gens atteints de déficience mentale. Cependant, il n'y a pas suffisamment de programmes dans la collectivité pour aider ces gens. Et nous voici préconisant la désinstitutionnalisation alors que nous savons que les gens qui sortiraient des institutions se retrouveront tout à fait démunis.

Des intervenants dans ce secteur nous ont demandé s'il n'y aurait pas moyen de faire reconnaître les droits de ces gens devant les tribunaux. Nous avons répondu qu'ayant opté pour cette voie à plusieurs reprises par le passé, nous avons jugé que cette fois-ci, la meilleure façon de procéder consisterait à élaborer un programme dirigé par des personnes directement intéressées par la question de la déficience mentale. Nous leur donnerions une formation et les ferions participer à notre programme d'orientation par les pairs selon le modèle de l'entraide; nous établirions les normes, puis ces gens seraient en mesure de faire valoir eux-mêmes leurs droits et en assumer la responsabilité.

Nous avons convaincu les autres groupes de suivre ce modèle. Avec des partenaires du domaine de la santé mentale, nous avons financé un projet d'un an destiné à former des consommateurs des services de santé mentale afin qu'ils puissent défendre leurs droits eux-mêmes.

Je vais maintenant céder la parole à Tracy, qui représente le personnel affecté à ce projet.

Mme Tracy Moore (intervenante, Mental Health Empowerment Advocacy Project, British Columbia Coalition for Persons with Disabilities): Je vous remercie, moi aussi, de me donner l'occasion de vous adresser la parole aujourd'hui. Je suis l'une des deux intervenantes qui travaille au projet d'habilitation dans le domaine de la santé mentale. Ma collègue est Angie George.

[Text]

Our areas of concern are poverty and mental health issues. What we do is all based on the self-help model. We provide one-to-one peer advocacy. Because people with mental health disabilities are very easily intimidated by simply walking into a government office, we find we identify with them much more easily. Our main caseload is getting for handicaps applications, appeals and tribunals, as well as therapy coverage for victims of abuse. We also educate consumers of the mental health system on their rights and self-help skills.

As to how other issues get addressed, we have several people coming to us with the same situation—they're falling through the same crack. We start to identify this as an issue. We take it to our board and present it as our clients have presented it to us, but as a whole. They then have the ability to make a policy to lobby. Thank you.

• 1310

Ms Birrell: This project has now become a model. It was the first in Canada that took consumers of the mental health community. It was an 11-month training program. We are now seen as a training centre. We have incorporated the two mental health advocates into our staff. They are now core staff on the advocacy team.

We have eight trained advocates who are generalists, and two who are mental health. We are hoping that other communities will use this as a model to start to train other advocates to keep themselves out of the system and out of another level of bureaucracy. We consider it a much more useful way of using tax dollars, rather than having people run around the system.

• 1315

We are very proud of this model. We are going to be highlighting it at Independence 92. We would welcome your questions on other parts of this project.

The Chairman: Thank you very much. I think the committee has been provoked to ask a few questions.

Ms Phinney (Hamilton Mountain): Margaret, you mentioned efforts have been made to de-institutionalize and there is very little else out there. Have you started to make progress into what the "else" will be? I am thinking of my own area, where there is a serious problem. We had a mental health hospital, what you would call an institution... we still have; it is still in the riding. It was almost closed down, and we now have several hundred people who walk around the riding all day long, walk around the streets, totally disoriented. We have to get the police to get them out of our offices or out of stores or restaurants or whatever. They don't know where they are. It is hard to see this happening. The

[Translation]

Nous nous intéressons aux questions de la pauvreté et de la santé mentale. Nous aussi travaillons à partir d'un modèle d'entraide. Nous intervenons en tant que pairs auprès d'une personne à la fois. Comme les personnes souffrant de déficience mentale peuvent être facilement intimidées par l'atmosphère qui règne dans les bureaux gouvernementaux, elles nous font un bien meilleur accueil à nous en tant que pair. Notre travail consiste essentiellement à nous occuper des demandes, des appels et des recours devant les tribunaux; nous essayons également d'obtenir une thérapie pour les victimes de mauvais traitement. Enfin, nous informons les consommateurs de services dans le domaine de la santé mentale de sorte qu'ils puissent faire valoir leurs droits et s'entraider.

Pour ce qui est des autres problèmes, plusieurs des personnes qui s'adressent à nous passent par les mêmes fentes du système. Nous commençons par constater la situation. Nous en faisons part à notre conseil de la même façon que nos clients nous en ont fait part, mais sans mentionner de cas particuliers. Notre conseil décide ensuite de la politique à suivre pour exercer des pressions. Merci.

Mme Birrell: Ce projet sert maintenant de modèle. C'est le premier au Canada qui fait participer des consommateurs de services dans le domaine de la santé mentale. Il offre une formation sur 11 mois. Nous sommes devenus un centre de formation. Nous avons incorporé à notre personnel les deux intervenants dans le domaine de la santé mentale. Il forme le coeur de l'équipe d'intervention.

Nous avons huit intervenants qualifiés qui sont des généralistes et deux qui se spécialisent dans la santé mentale. Nous espérons que les autres groupes utiliseront ce modèle pour se doter d'un plus grand nombre d'intervenants et ainsi se libérer du système et d'une autre couche de bureaucratie. Nous croyons que c'est une façon plus efficace d'utiliser l'argent du contribuable plutôt que d'obliger les gens à essayer de s'y retrouver dans le dédale bureaucratique.

Nous sommes très fiers de ce modèle que nous allons présenter à Indépendance 92. C'est avec plaisir que nous répondrons à vos questions sur d'autres éléments de ce projet.

Le président: Merci beaucoup. Je pense que votre exposé aura inspiré quelques questions aux membres du comité.

Mme Phinney (Hamilton Mountain): Margaret, vous avez mentionné le mouvement vers la désinstitutionnalisation et le fait qu'il n'y a pas beaucoup d'autres services à l'intention des anciens patients. Avez-vous commencé à déterminer ce que seront ces «autres services»? Je songe à ma propre circonscription, où il y a de graves problèmes. Nous avons un hôpital, ce que vous appelleriez un institut psychiatrique... à vrai dire, nous l'avons encore. Pratiquement tous ses patients ont reçu leur congé, et il y a maintenant plusieurs centaines de personnes qui errent dans la circonscription toute la journée, qui errent dans les rues, totalement désorientées. Nous sommes obligés d'appeler la

[Texte]

institution is closing down, yes, but there is nothing else. Have you come up with some solutions for where these people can go?

Ms Birrell: We think our solutions are just about to happen. We have a very large coalition of people concerned with the mental health community, from consumers to caregivers, to families, to the professionals in the field. We don't want to fall into the trap, because the services are not there, of saying, okay, back into the institutions. We know some are being re-institutionalized through the jail system, so it is a kind of vicious circle.

What we have been doing is lobbying the government to put the money into the community. The budget that recently came down from the New Democratic government has just put a large sum of money into mental health issues. This is the first time there has been the money to follow through on the programs. We are encouraged that under a very tight-restraint budget money was set aside and identified in the health community for that particular issue.

So we are optimistic, but we don't know what it will be like when you start to put in the practical applications. We are hoping we can have quality care in the community, we can have day care, and we can have high-quality smaller systems. The real push is towards independent living. We are at that point where maybe the next time you are here we will be able to give you a clear picture of how successful that has been. But at this time the money has been allocated.

When we are faced with a not-in-our-backyard syndrome, we have taken it up and we have found we have won all those cases. When people say they don't want a group home in their district, there will be this, that, and the next thing, we have had the community come behind us and we have been able to win just by getting public support. We have documented cases where this has been like a horror scene. People just come to the community, and the group home is there. People start to live either semi-independently or independently. That's our model. We are quite encouraged by what is happening there.

Ms Phinney: Is there any idea here, locally—I will just take this city for an example—how many people would be wandering around, living in rooming houses, and not being looked after? I am not talking about children, because they are accounted for, but people 30, 40, 50, 60, and 70 years old who probably need some kind of structure.

Ms Birrell: No, it is really difficult to give you hard statistics, because a lot of people with a mental health disability do not identify. It is not a community where a large proportion of them would be self-identified. Of the people who come to us, I would say 50% do not identify that they have a mental health issue. They go to a general advocate, and the general advocate will then recognize that's the question and start to deal with that. But only about 50%

[Traduction]

police pour les faire sortir de nos bureaux, de nos magasins ou de nos restaurants. Elles ne savent pas où elles sont. C'est triste. On ferme peu à peu l'institut, mais il n'y a rien pour le remplacer. Avez-vous trouvé des solutions, des endroits qui pourraient accueillir ces personnes?

Mme Birrell: Nous avons des idées qui, nous le pensons, sont sur le point d'être réalisées. Il y a une vaste coalition de personnes qui s'intéressent à la santé mentale, des consommateurs aux intervenants, aux familles et aux professionnels. Nous ne voulons pas, sous prétexte que les services n'existent pas, tomber dans le piège de la réinstitutionnalisation. Nous savons que d'anciens patients sont réinternés par l'intermédiaire du système judiciaire; il y a là une espèce de cercle vicieux.

Nous avons fait des démarches auprès du gouvernement pour qu'il nous donne plus d'argent. Dans son récent budget, le gouvernement néo-démocrate a alloué une somme importante pour les questions de santé mentale. C'est la première fois que les fonds nécessaires pour la mise en oeuvre des programmes sont disponibles. Nous sommes très encouragés par le fait que dans son budget d'austérité, le gouvernement a réservé des fonds que les milieux de la santé utiliseront pour s'attaquer à ces problèmes.

Nous sommes optimistes, mais nous ne savons pas comment les choses se passeront quand nous commencerons à appliquer concrètement ces solutions. Nous espérons pouvoir assurer des soins communautaires de qualité, nous pouvons fournir des soins de jour et nous pouvons créer des systèmes plus petits, mais de qualité supérieure. La véritable tendance est vers l'autonomie dans les activités quotidiennes. Pour le moment, les fonds ont été alloués, et peut-être qu'à votre prochaine visite nous pourrions vous donner une bonne idée de l'efficacité des solutions que nous mettrons en oeuvre.

Lorsque nous sommes confrontés au syndrome «n'importe où, mais pas chez nous», nous relevons le défi et, jusqu'à présent, nous avons gagné chaque fois. Lorsque des gens nous ont dit qu'ils ne voulaient pas d'un foyer de groupe dans leur secteur, que cela entraînerait tel ou tel problème, la collectivité nous a soutenus, et nous avons gagné simplement grâce à l'appui public. Nous avons des cas documentés où, au contraire, cela a donné lieu à des scènes horribles. Les gens que nous aidons arrivent dans la collectivité, et vivent au foyer de groupe qui existe en autonomie complète ou partielle. C'est notre modèle. Ce qui se passe là est très encourageant pour nous.

Mme Phinney: Avez-vous une idée du nombre de personnes—dans cette ville, par exemple—qui errent sans but et vivent dans des maisons meublées et ne reçoivent aucune aide? Je ne parle pas des enfants, car nous savons combien ils sont, mais de personnes de 30, 40, 50, 60 ou 70 ans qui ont probablement besoin d'un certain encadrement.

Mme Birrell: Non, c'est très difficile de vous donner des chiffres précis, car de nombreuses personnes atteintes d'un handicap mental n'en parlent pas. Il ne s'agit pas d'un groupe où une forte proportion des personnes indiquent d'elles-mêmes qu'elles ont un problème de santé mentale. Je dirais qu'environ la moitié des personnes qui s'adressent à nous ne nous disent pas qu'elles sont atteintes de trouble mental. C'est l'intervenant généraliste auquel elles

[Text]

would identify directly and go to a mental health empowerment advocate. So it's a problem within the community.

• 1320

Ms Phinney: I travelled across the country last year and met with a lot of community living groups that were concerned about people who are mentally handicapped, and almost every group said that one of the main reasons the group wanted to close down the institutions was that there was previously no choice except institutions.

My concern now is that there is no choice except living alone in a rooming house somewhere. So I am not sure whether there is more choice now than there was before. It may be a better choice to live in a room by yourself than to live in an institution; I don't know. I am not able to judge because I have never lived in an institution and although I have lived alone it was not in a rooming house. It is an issue that concerned me.

Ms Birrell: I think the drive would be for independent living.

Ms Phinney: If we can get that.

Ms Birrell: That is what we have to go for, rather than the institutions.

De-institutionalization was used negatively by the previous government as a way of cutting costs and emptying the institutions, but the community was trapped. We had fought for de-institutionalization and that is what we will keep going for.

We have to fight for quality care in the community rather than going back and getting into the trap of large institutions being the answer. There may be people who will have to be institutionalized and we recognize that, but the institutions have to be small-scale, quality centres. I think the majority of the enlightened medical profession would support our position.

Mr. Young (Beaches—Woodbine): I have two questions, one for Geoff and another one for Tracy.

The chairman and I were on the Standing Committee on Health and Welfare in 1986, I think, when we were the first elected body I am aware of that took a full look at the AIDS question, which wasn't very well understood at that time, by the way. We made a number of recommendations in the report we eventually tabled based on what witnesses had told us, which gave us a much better understanding of the size of the problem.

We stressed two main points in that particular report. One, we should maintain a high degree of support for international research, rather than Canada going off on its own and doing the work, and should continue the research

[Translation]

s'adressent qui détermine que c'est ça le problème et qui commence à s'en occuper. Il n'y a qu'environ 50 p. 100 de ces personnes qui s'adresseront directement à un intervenant qui aide les personnes atteintes d'un trouble mental à se prendre en charge. C'est pour nous un vrai problème.

Mme Phinney: J'ai parcouru le pays l'an passé et j'ai rencontré de nombreux groupes communautaires qui s'occupent des personnes atteintes d'un handicap mental, et pratiquement tous les groupes m'ont dit que l'une des principales raisons pour lesquelles ils voulaient que les institutions soient fermées, c'est qu'auparavant, l'institutionnalisation était la seule option disponible.

Ce qui m'inquiète, c'est que maintenant, la seule option disponible pour les personnes atteintes d'un handicap mental, c'est de vivre seul dans une maison meublée. Je ne suis pas convaincue qu'il y ait aujourd'hui plus de choix qu'il y en avait auparavant. Il est peut-être préférable de vivre seul dans une chambre que de vivre dans une institution; je n'en sais rien. Je ne suis pas en mesure d'en juger, car je n'ai jamais vécu dans une institution et, si j'ai déjà habité seule, ce n'était pas dans une maison meublée. C'est une question qui m'inquiète.

Mme Birrell: Je pense que ce que nous voulons, c'est que ces gens puissent vivre de façon indépendante.

Mme Phinney: Si c'est possible.

Mme Birrell: C'est ce que nous devons viser comme objectif, plutôt que l'institutionnalisation.

Le gouvernement antérieur a eu recours à la désinstitutionnalisation comme moyen de réduire les coûts en vidant les institutions, et la collectivité est tombée dans le piège qu'elle s'était elle-même tendu. Nous avons lutté pour la désinstitutionnalisation, et cela reste notre objectif.

Nous devons lutter pour obtenir des soins communautaires de qualité plutôt que de faire marche arrière et d'accepter la création de grandes institutions comme étant la solution. Il y a peut-être des personnes qui devront être hospitalisées, nous le reconnaissons, mais les institutions doivent être de petits centres qui fournissent des soins de qualité. Je pense que la majorité des professionnels de la santé bien informés seraient de notre avis.

M. Young (Beaches—Woodbine): Je voudrais poser deux questions, l'une à Geoff et l'autre à Tracy.

Le président et moi étions tous les deux membres du Comité permanent de la santé et du bien-être social en 1986, je pense. Pour autant que je sache, nous étions alors le seul organisme élu qui ait étudié à fond le problème du sida, qui, soit dit en passant, n'était pas très bien connu à ce moment-là. Dans le rapport que nous avons déposé, nous avons fait un certain nombre de recommandations fondées sur les témoignages que nous avons entendus et qui nous ont permis de mieux comprendre l'ampleur du problème.

Dans ce rapport, nous avons insisté sur deux principaux points. Premièrement, nous disions que nous devions continuer à appuyer de façon importante la recherche internationale plutôt que de nous isoler pour faire nos

[Texte]

work that had been started on an international basis, primarily with France and some of the other European countries. Two—which we thought was absolutely necessary—we should direct as much assistance as possible to the local level for the kind of activity you have been engaged in.

So my question is whether, in your experience, these recommendations still stand up, especially the one about directing available funds that were for use at the very local level. I am not talking about local government, but a street-by-street basis wherever funding was required.

My second question is for Tracy. What you have pointed out has been a serious concern since the mid-sixties, when, as Marg pointed out, de-institutionalization was taken up by many governments as a cost-cutting measure rather than for the principle of de-institutionalization. In Montreal and Toronto, for example, absolutely no community support services were provided at all, so people were coming out of institutions and going back in three months later.

I am interested in the morale you have described to us and wonder if you could tell us how many people have actually gone through that project. Or is it too early to determine? Are you in a position to tell us whether there has been any kind of success rate you can document over three months, six months, and so on?

Ms Moore: I have had success, specifically in being able to obtain benefits through government agencies for clients of mine and in obtaining therapy coverage for victims of abuse, which a lot of my clients are. From what I have found out, a lot of people who are within the mental health system are victims of abuse.

• 1325

So to answer your question—have I had success—in my opinion I have had a lot of success, and I intend to have a lot more.

Ms Birrell: We could provide you with our statistics, if you would like. We make quarterly reports to the Law Foundation, and we would be willing to give you them because it breaks down the area. It breaks down the geographic area and it also gives the successes. The successes are overwhelming. At the tribunal level we have a 98% success rate.

Mr. Young: If you have anything such as that available, it helps to support our arguments that more effort should be made in that direction to provide community support services. If you have any information you could give us, it would be very helpful.

Ms Birrell: Sure, we will send that to you.

The Chairman: Mr. McMurchy, do you want to respond?

Mr. McMurchy: Yes, I would like to.

[Traduction]

propres recherches et que nous devons poursuivre les travaux qui avaient été entamés au niveau international, surtout par la France et d'autres pays européens. Deuxièmement—et nous pensions que c'était une chose absolument essentielle—nous devons, autant que possible, fournir de l'aide pour des activités au niveau local, du genre de celles que vous avez entreprises.

J'aimerais donc savoir si, d'après votre expérience, ces recommandations sont toujours valables, surtout celles concernant l'affectation de fonds au niveau local. Je ne parle pas de transfert à une administration locale, mais d'affectation de ressources aux organismes de base qui ont besoin d'aide financière.

Ma deuxième question s'adresse à Tracy. Vous avez mentionné une chose qui est un grave problème depuis le milieu des années 60, où, comme Marg l'a indiqué, de nombreux gouvernements ont eu recours à la désinstitutionnalisation comme moyen de réduire leurs dépenses, et non pas parce qu'ils appuyaient ce principe. À Montréal et à Toronto, par exemple, absolument aucun service d'aide communautaire n'a été fourni, de sorte que les personnes qui sortaient des institutions s'y retrouvaient trois mois plus tard.

Le modèle que vous nous avez décrit me semble intéressant, et j'aimerais savoir combien de personnes ont effectivement participé à ce projet. Il est peut-être trop tôt pour le savoir? Pouvez-vous nous dire si vous avez pu déterminer un taux de réussite pour une période de trois mois, six mois, etc.?

Mme Moore: Nos efforts ont été couronnés de succès, notamment lorsque nous avons obtenu que des organismes gouvernementaux versent des prestations à certains de mes clients et que les coûts de traitement des victimes de mauvais traitements, qui constituent un grand nombre de mes clients, soient couverts. D'après ce que j'ai découvert, un grand nombre de personnes fréquentant des établissements de santé mentale sont victimes d'abus.

Pour répondre à votre question—vous vouliez savoir si j'avais eu du succès—je peux vous dire que j'en ai eu beaucoup, et que j'ai l'intention d'en avoir beaucoup d'autres.

Mme Birrell: Si vous le voulez, nous pourrions vous fournir nos statistiques. Nous présentons des rapports trimestriels à la Fondation du droit, et nous sommes tout à fait disposés à vous les communiquer, étant donné qu'ils comportent une ventilation géographique de la région et qu'on y fait aussi état de nos succès. D'ailleurs, notre succès est inouï. Au niveau des tribunaux, nous affichons un taux de succès de 98 p. 100.

M. Young: Si vous avez des statistiques disponibles, cela étayerait notre plaidoyer en faveur d'un appui accru aux services de soutien communautaires. Si vous disposez de renseignements que vous pourriez nous faire parvenir, cela serait très utile.

Mme Birrell: Bien sûr, nous allons vous envoyer cela.

Le président: Monsieur McMurchy, voulez-vous intervenir?

M. McMurchy: Oui.

[Text]

The recommendation to direct supports to local initiatives at the grass roots still stands up very well. The AIDS sector has learned that, in terms of educational efforts especially, you really need to target your efforts to the specific community you are trying to reach. Otherwise, the message doesn't get there. There are regional considerations with each group, as well. You can't paint it with a broad brush.

We keep hearing, from the PWA society especially, that support for individuals is very important and a really high priority for them for daily basic needs for their members. So, yes, very much so.

Mr. Young: Just for your information, when you were talking about whether or not AIDS has been recognized as a disability in various jurisdictions, the Americans With Disabilities Act, which was passed within the last two years, recognizes AIDS as a disability.

Mr. McMurchy: Yes, there is quite a strong coalition in the States.

Mr. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Geoffrey, you mentioned resistance from outside and inside. Could you elaborate on that, inside especially?

Mr. McMurchy: Certain of our board members were resistant to us getting involved. Maybe Margaret can elaborate better on this, because she deals more directly with the board than I do.

Ms Birrell: When we first started, I guess we thought we would just present it as a proposal to the board. The discussion came down as "What have we got to do with a homosexual issue? We will be seen as a homosexual organization." I would say it was a very small minority, but it was a vocal minority, that said we shouldn't be involved in this issue. So instead of pushing it to a vote when we didn't have all the board members, that was where we backed off and decided we had to educate ourselves. We hired a researcher to take us through this in a very slow and systematic fashion. We took a year longer than we thought we would. We had internal workshops. A person did the research and came in. In fact, the person who was the strongest opponent became a really strong champion of the project. We never changed one person's mind, and we had just to respect it, and when it would come up she would voice her opinion and we would just move on. But we did back off rather than pushing it through and dividing our organization. So it was really at the board level.

The staff found it initially in group homes when they tried to move in with AIDS educational material or ask if they could come and make a presentation. People were saying we don't want anything like that in here. So we still have a lot of work to do in that area to try to break down those barriers.

[Translation]

La recommandation selon laquelle il convient d'appuyer les initiatives locales, les efforts de la base, demeure fort valable. L'expérience du sida nous a appris qu'en matière d'éducation particulièrement, il faut vraiment cibler la clientèle particulière que l'on essaie d'atteindre. Autrement, le message se perd. En outre, des considérations régionales s'appliquent à chaque groupe. Il y a des distinctions à faire.

Les représentants de la PWA en particulier nous répètent constamment qu'il est très important de venir en aide aux particuliers. Pour cette association, la priorité consiste à répondre quotidiennement aux besoins de ses membres. C'est un élément très important.

M. Young: Vous vous demandiez tout à l'heure si le sida a été reconnu comme handicap dans divers pays. À titre d'information, l'Americans With Disabilities Act, adoptée depuis deux ans aux États-Unis, reconnaît le sida comme un handicap.

M. McMurchy: Oui. Il existe une coalition très forte aux États-Unis.

M. Koury (Hochelaga—Maisonnette): Geoffrey, vous avez dit que vous vous heurtiez à une certaine résistance, à l'intérieur comme à l'extérieur de votre organisme. Pourriez-vous nous donner des détails, surtout pour ce qui est du volet interne?

M. McMurchy: Certains membres de notre conseil d'administration ne souhaitent pas que nous nous engagions dans ce domaine. Margaret pourra vous en dire un peu plus, étant donné qu'elle traite plus directement que moi avec le conseil.

Mme Birrell: À l'origine, nous pensions qu'il suffirait de présenter une proposition au conseil. La réaction de certains membres a été la suivante: «Qu'avons-nous à voir avec un problème homosexuel? Nous allons être perçus comme un organisme homosexuel.» Une minorité très petite, mais très éloquente, était d'avis qu'il ne fallait pas s'engager dans ce domaine. Au lieu de forcer un vote, alors que nous n'avions pas l'appui de tous les membres du conseil, nous avons décidé de reculer et de nous éduquer en la matière. Nous avons embauché un chercheur qui nous a sensibilisés au problème de façon graduelle et systématique. Il nous a fallu un an de plus que ce que nous avions prévu. Nous avons organisé un atelier interne. Une personne était chargée de la recherche et nous communiquait le fruit de son travail. En fait, la personne qui s'opposait le plus au projet en est devenue le plus ardent défenseur. Nous n'avons jamais essayé de changer l'opinion de la personne en question. Il nous fallait la respecter. Lorsque le sujet venait sur le tapis, nous la laissions s'exprimer et nous passions simplement à autre chose. Mais nous avons reculé au lieu de forcer le vote et de diviser notre organisation. Le problème se situait donc au niveau du conseil d'administration.

Le personnel s'est aussi heurté à de la résistance dans les foyers communautaires lorsqu'ils ont essayé de distribuer des brochures éducatives sur le sida. Souvent, ils se sont heurtés à un refus lorsqu'ils demandaient la permission de faire un exposé à ce sujet. On leur répondait qu'on ne voulait rien savoir de cela. Il reste donc énormément à faire sur le plan de l'éducation pour supprimer ces obstacles.

[Texte]

[Traduction]

• 1330

Mr. Koury: I have a comment before I ask my second question. It's just that I'm surprised that the board of directors would be a division there. You also mention needing to reprint material—such as this, I presume.

Ms Birrell: No, it's the actual stuff that we hand out to the community to care-givers and so on. The other one, we fund ourselves. This is the one we're out shopping for funds for.

Mr. Koury: You need help with that. Do you possibly sell advertising or something like this to raise funds, unless you have a governmental group or NGOs that would raise funds for you?

Ms Birrell: I think I'm just going to go the usual route, go to the foundations that supported us in the past. As well, the provincial government here has just designated some funds for AIDS education. The program doesn't have its criteria yet, but we understand we would be in a very strong position to be able to have our project funded. We're at that initial stage of shopping around.

We've actually run out of nearly everything. The demand is incredible. We just keep going through our usual sources.

Mr. Koury: I wish you luck.

Ms Birrell: Thank you.

The Chairman: I think we've run out of time, colleagues. I want to thank Margaret, Tracy, and Geoff for being with us today. We also appreciate having the documentations you have provided. We can go over that at our leisure. That will help to clarify issues. Thank you very much for taking the time to be with us today.

The chair would now like to welcome our next witness, Mr. Mervyn Van Steinberg from the United Way. The committee is always interested in innovative ways to involve disabled people in the community. As you know, we are presently involved in a study of how we do integrate disabled people economically and of course socially into our communities. We're looking forward to your presentation on behalf of the United Way from the point of view of the work of the Labour Participation Advisory Committee.

We've allocated about 25 minutes. If you could lead off with a few comments there will be time for members to ask some questions. The floor is yours.

Mr. Mervyn Van Steinberg (Labour Participation Advisory Committee, Lower Mainland United Way): I would like to welcome the committee to Vancouver. I'm aware that if members have not received the original document, they've at least received copies of the *Building Bridges* document. In the end, I'm going to refer to that document in terms of the presentation.

M. Koury: Je voudrais faire une observation avant de poser ma deuxième question. Vous me voyez surpris d'apprendre qu'il y a eu division au sein du conseil d'administration. Vous avez aussi mentionné qu'il vous fallait réimprimer des brochures.. comme celle-ci, j'imagine.

Mme Birrell: Non. Il s'agit de la documentation que nous offrons aux dispensateurs de soins communautaires, etc. Nous finançons l'autre brochure nous-mêmes. C'est pour celle-là que nous cherchons des fonds.

M. Koury: Vous avez donc besoin d'aide. Vendez-vous de la publicité, entre autres, pour recueillir des fonds, ou encore comptez-vous sur un organisme gouvernemental ou non gouvernemental pour faire une campagne de levée de fonds à votre intention?

Mme Birrell: Je pense que je m'en tiendrai à la pratique habituelle, c'est-à-dire solliciter les fondations qui nous ont appuyés antérieurement. En outre, le gouvernement provincial vient tout juste de réserver certains fonds pour l'éducation sur le sida. Les critères du programme n'ont pas encore été établis, mais nous pensons être en très bonne position pour obtenir le financement de notre projet. Nous en sommes au stade initial de nos démarches.

En fait, nous avons pratiquement épuisé toutes nos ressources. La demande est absolument incroyable. Nous continuons de frapper aux portes habituelles.

M. Koury: Je vous souhaite bonne chance.

Mme Birrell: Merci.

Le président: Chers collègues, je pense que notre temps est écoulé. Je tiens à remercier Margaret, Tracy et Geoff d'être venus comparaître aujourd'hui. Nous leur sommes aussi reconnaissants de nous avoir fourni des documents que nous pourrions lire à tête reposée. Cela nous permettra d'avoir une meilleure idée des enjeux. Je vous remercie beaucoup de nous avoir consacré du temps aujourd'hui.

Nous accueillons maintenant notre prochain témoin, M. Mervyn Van Steinberg, de Centraide. Le comité s'intéresse toujours aux moyens novateurs de faire participer les handicapés à la vie de la collectivité. Comme vous le savez, nous faisons actuellement une étude sur la façon d'intégrer les personnes handicapées à la vie économique et sociale de nos collectivités. Nous sommes impatients d'entendre l'exposé que vous ferez au nom de Centraide et d'entendre parler du travail du Comité consultatif sur la participation des handicapés à la population active.

Nous vous avons réservé environ 25 minutes. Si vous pouviez commencer par quelques brèves observations, il resterait du temps aux députés pour vous interroger. Vous avez la parole.

M. Mervyn Van Steinberg (Comité consultatif sur la participation à la population active, Centraide du Sud-Ouest de la Colombie-Britannique): Je souhaite la bienvenue au comité à Vancouver. Je crois savoir que si les députés n'ont pas reçu le document original, ils ont à tout le moins des exemplaires de notre document intitulé en anglais *Building Bridges*. Vers la fin de mon exposé, je ferai référence à ce document.

[Text]

What I should probably do in the beginning is to talk a little bit about the Canadian Labour Congress United Way. We're really working in a partnership in terms of what we do at the United Way. One of the things we do is a union counselling program; members might better understand it as an employee assistance program. I need to open up with that because there's a link here to what I'm going to say.

Five to six years ago, the Labour Participation Advisory Committee on the Disabled, under the auspices of the Canadian Labour Congress United Way Labour Participation, began with just a small group of interested people from the labour community, from Labour Participation, and a couple of other people from services representing the disabled.

What really happened in the initial, almost informal meetings was a recognition that there was a real language barrier between those two groups when we were talking about employment of people with disabilities, that in fact both sides saw the other side as kind of a barrier to those things coming about.

• 1335

What happened then was a few people got together to expand the group to include some labour, some unions, official representation, other groups representing the disabled, and so on, into a larger committee to begin some discussions around this issue of meaningful employment for people with disabilities; "meaningful" meaning we were not talking about quota systems where jobs were developed for the disabled. To use a term I use quite often, it wasn't about the "warm fuzzies"; it wasn't about the nice things; it was about meaningful employment for those people. And some of the best places to get that kind of meaningful, better-paid, better conditions was in the unionized work sites.

Discussions began, and we began to explore what appeared in the beginning to be a lot of differences between those two groups. Some very interesting discussions took place in the beginning, and I remember them. I started in this job about five years ago, and one of the first meetings on the first day I started was to this committee. It was very interesting to sit in and watch this whole process go about.

In the beginning there was a lot of misunderstanding between the groups, things like, supposedly, the problems with seniority clauses, the unions seeing the job placement people as cheap pools of labour for the employer. Those kinds of discussions took place. They were very interesting and very heated at times. But the committee carried on. They carried on with monthly meetings and found in the end there was a lot of common ground—that the goals of both groups were very much the same, and that both groups were headed in the same direction—but there were barriers in terms of communication almost, a misunderstanding of what each group was doing, that needed to be taken down.

[Translation]

Je devrais tout d'abord vous dire quelques mots au sujet de Centraide dans le contexte du Congrès du travail du Canada. En fait, à Centraide, nous privilégions le partenariat. Entre autres, nous offrons un programme de counselling syndical. Les députés comprendront peut-être mieux si je dis qu'il s'agit d'un programme d'aide aux employés. Il faut que j'élaborer un peu à ce sujet, étant donné que cela a un lien avec ce que je vais dire.

Il y a cinq ou six ans, le Comité consultatif sur la participation des handicapés à la population active, sous les auspices du Congrès du travail du Canada, de Centraide et du Comité sur la participation à la population active, a réuni un petit groupe de personnes intéressées venant des milieux syndicaux, du Comité sur la participation à la population active, ainsi que des représentants de services d'aide aux handicapés.

Nous avons constaté d'entrée de jeu, à l'occasion de nos rencontres informelles, qu'il existait une véritable barrière linguistique entre les deux groupes lorsqu'il était question de l'embauche de personnes handicapées. En fait, chaque camp voyait l'autre comme une entrave à tout progrès.

Ce qu'on a fait ensuite, c'est que quelques personnes ont décidé d'élargir le groupe en y invitant des représentants officiels des syndicats et d'autres groupes représentant les handicapés, et ainsi de suite, afin de constituer un grand comité qui amorcerait des discussions sur la question de l'emploi valable pour les personnes ayant des handicaps; et quand nous disions «valable», nous ne songions pas au contingentement par quotas visant à créer des emplois pour les personnes handicapées. Pour employer un terme que j'aime beaucoup, nous ne voulions pas nous limiter aux «bons sentiments»; il fallait dépasser ce stade; il fallait discuter de la création d'emplois valables pour ces personnes. Et les lieux de travail syndiqués comptaient parmi les meilleurs endroits où l'on pourrait trouver ce genre d'emplois valables, mieux payés et aux conditions de travail supérieures.

Des discussions ont été entreprises, et, au début, nous avons surtout examiné les différences considérables qui existaient entre ces deux groupes. Des discussions très intéressantes ont eu lieu au début, et je m'en souviens encore. J'ai commencé à travailler dans ce domaine il y a environ cinq ans, et l'une des premières réunions que j'ai eues le premier jour était une séance de ce comité. Il était très intéressant d'y siéger et d'observer l'évolution de la question.

Au début, les malentendus entre ces groupes étaient considérables: par exemple, il y avait le problème des dispositions régissant l'ancienneté, les syndicats croyant que les agents de placement étaient à la recherche de réservoirs de main-d'oeuvre bon marché pour l'employeur. Ce genre de discussions a eu lieu. C'était des discussions très intéressantes et parfois très vives. Mais le comité a poursuivi ses travaux. Le comité siégeait une fois par mois et a constaté au bout du compte que le terrain d'entente était vaste, que les objectifs des deux groupes étaient très semblables, et que les deux groupes étaient engagés dans la même voie, mais on a constaté aussi qu'il existait en quelque sorte des obstacles de communication, des malentendus sur ce que chaque groupe faisait, et il fallait lever ces obstacles.

[Texte]

Also, there was some discussion in the beginning in terms of this committee as to whether or not employers should be there, whether or not we should be talking about rehabilitation, all of those kinds of things, all very important issues. But it was also felt that the committee would expand too much and deal with too many issues, that what they needed to focus on was employment of people who were disabled.

So it got into who hires, that in fact it's the employers who do the hiring, and that we can impact on hiring through the collective agreement process; what seniority is really all about and how those seniority clauses can work in the best interests of the disabled; in terms of some of the disabilities where job coaches need to come in; what they need to understand about how a union works and how the shop floor so to speak works; what the unions needed to understand about what job coaches were and why they were there and what they were trying to do. There were pros and cons on long-term disabilities, that the long-term disability pensions were not necessarily the be-all and end-all; that we had to go back to the drawing board to take a look at those kinds of things, as in some cases those pensions prohibited people from getting employment. Quotas were something else we talked about. We weren't necessarily looking at taking pieces of this job and pieces of that job and creating smaller jobs; we were looking for meaningful employment. So we have to look at re-designing some jobs and the way we work in order for people with disabilities to do those jobs.

After a period of about two and a half years of these kinds of discussions, very fruitful discussions, very good discussions, some good linkages developed between some specific unions and some specific disability groups that did lead to some employment for some of their people. And also the unions themselves recognized what they may have known already in the beginning that they have a role to play in terms of when their members become disabled; that we need not just to negotiate long-term disability, we need to do things around re-designing work to bring our own members back onto the work site.

From that we hit on the idea that if it took us two and a half years of these kinds of discussions to get to that point, what about the groups that weren't included and what about the information?

• 1340

We were getting inquiries from a lot of different areas in the province and the lower mainland as well, and came up with the idea of developing a manual that would begin to create the dialogue that is necessary for these kinds of things to happen, so the "Building Bridges" manual idea came forward. There was a lot of work went into that. Committee members put a lot of time and effort into that. Through funding from the Secretary of State, Labour Canada, and the

[Traduction]

De même, on s'est demandé au début si les employeurs devaient être représentés à ce comité, si l'on ne devait pas parler aussi de réhabilitation, de toutes ces choses, qui sont toutes des questions très importantes. Mais le comité a également vu à ce moment qu'il y avait danger à trop s'étendre et à vouloir trop faire, et qu'il devait se limiter à l'emploi des personnes handicapées.

C'est ainsi qu'on en est venu à s'intéresser aux employeurs, car, en réalité, ce sont eux qui engagent, et nous avons constaté que le processus de négociation collective pouvait influencer l'engagement; on a vu comment l'ancienneté et toutes les dispositions la régissant pouvaient favoriser les intérêts supérieurs des personnes handicapées; on a vu dans quelle mesure certaines personnes handicapées avaient besoin de formateurs individuels au poste de travail; on a déterminé ce que les personnes handicapées devaient comprendre au sujet du fonctionnement du syndicat et de l'atelier; on a vu ce que les syndicats devaient comprendre au sujet des formateurs professionnels, pourquoi ils étaient là et ce qu'ils faisaient. Il y avait du pour et du contre pour ce qui était de l'invalidité de longue durée; on a compris que les pensions pour invalidité de longue durée ne constituaient pas nécessairement le paradis, qu'il fallait examiner les principes essentiels et faire le tour de ces questions, étant donné que dans certains cas, ces pensions interdisaient aux personnes handicapées de chercher du travail. Nous avons également discuté des contingentements par quotas. Il ne s'agissait pas nécessairement pour nous d'atomiser certains emplois et d'en créer de plus petits; ce que nous voulions, c'était des emplois valables. Nous nous sommes donc mis à repenser certains emplois et la façon dont nous travaillons afin de permettre aux personnes handicapées de prendre ces emplois.

Après des discussions qui ont duré environ deux ans et demi, d'excellentes discussions, très fructueuses, de bons contacts se sont développés entre certains syndicats et certains groupes représentant des personnes handicapées, et ces contacts ont permis de créer certains emplois pour des personnes handicapées. De même, les syndicats ont eux-mêmes reconnu qu'ils savaient depuis le début qu'ils avaient un rôle à jouer dans les cas où leurs propres membres devenaient handicapés; qu'il ne s'agissait pas seulement de négocier les pensions pour invalidité de longue durée, qu'il fallait plutôt repenser certains emplois afin de réintégrer nos propres membres sur le marché du travail.

De là, nous nous sommes dit: s'il nous a fallu deux ans et demi de discussions de ce genre pour en arriver là, qu'en est-il des groupes qui ne participaient pas et qu'en est-il de l'information?

Nous recevions des tas de demandes de renseignements de tous les coins de la province et du Sud-Ouest aussi, et de là nous est venue l'idée de créer un guide qui permettrait de lancer le dialogue qu'il faut pour que ce genre d'initiatives aient lieu, et c'est ainsi que nous avons eu l'idée de rédiger le manuel intitulé «Building Bridges». Ce projet a exigé un travail considérable. Les membres du comité y ont consacré beaucoup de temps et d'efforts. Grâce au financement du

[Text]

United Way Labour Participation Department itself, it became about a two and a half to almost three-year process as we got into this.

Again, the intent of the manual was really to be able to give to any one of the groups, whether the labour side or the other side, a tool whereby they could begin to talk to each other and understand what some of the issues and concerns are. It is broken into different sections. We tried to break it in ways that make it easy to read.

In the first chapter we talk about people with disabilities in Canada and some of the myths and facts around issues such as unemployment rates and those kinds of things. Another is just understanding the language. The language itself becomes a very big barrier on both sides so this is trying to break down some of those barriers as well.

Then there were some specifics relating to various groups that exist in the community and deal with various disabilities that are there. As well, in the next chapter we talked about union policies, accommodations, what unions are about and so on, how policies are developed and how they operate.

Then we talked about the goal, the winning of employment for the disabled which is, as the committee is well aware, a big challenge. We are not talking about full employment in this country at this point. We're talking about some very big numbers in terms of unemployment, and we're adding to that now another challenge, to employ another group that does not necessarily even get included in some of those stats. In the appendices in the back there was some further information for people who would like to follow this up. That is really what has transpired with our committee and with this "Building Bridges" manual to this point.

Since we printed the manual a little over a year ago now—it went to the printers and came out last fall—we've had quite a bit of feedback on the manual. As you can probably appreciate—if you've had a chance to read some of it and are familiar with the material—it is already dated. A lot of it can be dated very quickly, especially in terms of terminology and those kinds of things.

We've had a lot of feedback on the manual, very positive and very constructive feedback. Some of the criticism of the manual is that it's not a national document. Although there is reference to national organizations of the disabled and national organizations of unions and that kind of stuff, they need something on a national basis as well. We also had inquiries through the groups in the province themselves asking how do we get some of these things going out in our communities as well, and all that kind of stuff.

What we're looking at now with the committee is to expand on this proposal, to put together a network and using the union counselling network that exists—as I referred to earlier—with trained referral agents in each community, and there are about 600 of them that are trained out there in the community, using the labour councils or the local structures of the Canadian Labour Congress as well as the groups that are represented on our local committees, to expand out into

[Translation]

Secrétariat d'État, de Travail Canada et du Service de participation à la population active de Centraide lui-même, nous avons réussi à rédiger ce guide en deux ans et demi, presque trois ans.

Encore là, le vrai but du guide était de donner à tous ces groupes, qu'il s'agisse de syndicats ou de groupes représentant les personnes handicapées, un outil favorisant le dialogue et la compréhension des problèmes. Nous avons divisé le guide en sections différentes afin d'en faciliter la compréhension.

Au premier chapitre, il est question des personnes handicapées au Canada ainsi que des mythes et des réalités, les taux de chômage par exemple. Un autre chapitre porte strictement sur la langue. La langue elle-même est un obstacle considérable des deux côtés, et il faut briser l'obstacle de la langue aussi.

Le manuel contient aussi des détails sur les divers groupes qui existent et sur les divers handicaps que l'on connaît. Au chapitre suivant, il est question des politiques syndicales, des ententes qui ont été conclues; on explique ce que font les syndicats, comment leurs politiques sont articulées et appliquées.

Il est ensuite question du but de ce projet, à savoir trouver des emplois pour les personnes handicapées, ce qui constitue un grand défi, comme l'ont fort bien constaté eux-mêmes les membres du comité. Nous ne faisons pas mention dans ce chapitre du plein emploi au Canada. Il est question plutôt du chômage considérable, auquel nous ajoutons maintenant un nouveau défi, à savoir comment employer d'autres personnes dont les statistiques du chômage ne parlent même pas. Dans les annexes, on trouve d'autres renseignements à l'intention des personnes qui s'intéressent à la question. Voilà donc ce qu'a fait notre comité et ce qu'est le guide «Building Bridges».

Depuis que nous avons publié le guide, il y a un peu plus d'un an maintenant—il a été envoyé chez l'imprimeur et nous est revenu l'automne dernier—les réactions ont été nombreuses. Vous aurez sans doute constaté—si vous avez eu l'occasion de le lire ou si vous en connaissez la teneur—que le guide est déjà périmé. Un contenu comme celui-là vieillit très vite, surtout pour la terminologie et ce genre de choses.

Les réactions au guide ont été très nombreuses, très positives et très constructives. On reproche entre autres au guide de ne pas constituer un document national. Même s'il est question des associations nationales de personnes handicapées et des associations nationales de syndicats et de ce genre de choses, on aimerait que le guide ait un caractère national. Des groupes dans la province nous ont aussi demandé comment l'on pouvait réaliser ce genre d'initiative dans leur localité, ce genre de choses.

Le comité envisage maintenant d'élargir son projet, d'établir un réseau et de se servir du réseau de counselling syndical qui existe—j'en ai parlé plus tôt—qui dispose d'agents orienteurs formés dans chaque localité, et ils sont au nombre d'environ 600 dans la province. On se servirait aussi des conseils du travail ou des structures locales du Congrès du travail du Canada, ainsi que des groupes qui sont représentés au sein de nos comités locaux, afin de créer un

[Texte]

a provincial network, to put together committees in communities so they can deal with issues in the communities where the disabled live. It's wonderful to have something happening in Vancouver or the lower mainland, but it's not so great if you live in Prince George.

• 1345

We're trying to bring home some of this stuff to those local communities. . . As well, to revamp the document, or to upgrade the document, we're looking at about a two-year proposal. We're looking for funds to do this. As well, we must put together a training module so that we can go out to the communities, do the work, build those coalitions and groups that are necessary on this issue, and do a kind of training session to get them started, to get them up and running, as well as providing them with support, and at the end of the two years to have a national tool, to tie in through the same kinds of structures, the national organizations that already exist, so that we can give them the tools to help them put this whole thing together in their regions.

With that—I could ramble on for quite a while here, but I am not sure that is a good idea—I will open it up to questions.

The Chairman: Thank you, Mr. Van Steinberg. You've certainly motivated the committee. Two colleagues in particular may be interested in this subject area. Mr. Redway is presently chairing the special committee on employment equity which is reviewing the Employment Equity Act. Mr. Young comes to the committee from a longstanding background in the labour union movement.

Mr. Redway (Don Valley East): Mervyn, I was interested in your comments with respect to the development of a manual and the process for dealing with employment for disabled people.

The special committee that I'm chairing at the moment has had representations not only from disabled people but from our other designated groups, which includes women, aboriginal people and visible minorities. A lot of them have highlighted the difficulty that the seniority issue raises. We've had presentations from a number of unions, all of which have been very sympathetic with the issue, but many have had difficulty coming to grips with how to deal with the issue in relation to this employment problem for disabled and other designated groups people.

From your presentation it sounded as if it was a question of ongoing discussions and sensitization with unions, employers and disabled people. A number of suggestions to deal with this were raised in our committee, things like double seniority for disabled people, guaranteed seniority concepts, the concept of applying the same kinds of penalties you would apply to employers who did not meet employment equity plans, to applying those to union situations where the

[Traduction]

réseau provincial, de mettre sur pied dans les localités des comités qui pourraient régler les problèmes auxquels font face les personnes handicapées vivant dans ces localités. Il est formidable de faire des choses à Vancouver ou dans le Sud-Ouest, mais c'est une autre paire de manches si on vit à Prince George.

Nous nous efforçons de communiquer certains de ces éléments à ces communautés locales. . . D'autre part, le remaniement et la mise à jour du document prendra, à notre avis, environ deux ans, et nous cherchons des fonds pour réaliser ce projet. Nous devons également élaborer un module de formation qui nous permettra de nous rendre dans ces communautés pour y former les groupes et les coalitions qui sont nécessaires dans ce domaine, et donner les sessions de formation qui permettront à ces groupes de démarrer et de fonctionner; nous devons également assurer un soutien à ces groupes, et nous aurons alors, en deux ans, un outil utilisable à l'échelle nationale pour établir des liens avec les structures similaires qui existent déjà, les organismes nationaux, ce qui permettra aux intéressés de disposer des outils qui les aideront à obtenir les résultats voulus dans les régions.

Je pourrais certes continuer à parler longuement à ce sujet, mais je ne pense pas que cela soit une bonne idée. Je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

Le président: Merci, monsieur Van Steinberg. Vos remarques sont certainement très motivantes. Deux de mes collègues s'intéressent plus particulièrement à cette question. M. Redway préside actuellement le comité spécial sur l'équité en matière d'emploi chargé d'examiner la Loi sur l'équité en matière d'emploi. Quant à M. Young, il apporte au comité sa longue expérience dans le mouvement syndical.

M. Redway (Don Valley-Est): J'ai particulièrement noté, Mervyn, vos commentaires au sujet de l'élaboration d'un manuel et du processus pour traiter la question de l'emploi des personnes handicapées.

Le comité spécial que je préside actuellement a entendu non seulement des représentants des personnes handicapées, mais également des représentants des autres groupes désignés, ce qui comprend les femmes, les autochtones et les minorités visibles. Un bon nombre de ces intervenants ont souligné les difficultés associées à la règle de l'ancienneté. Nous avons également entendu des représentants de plusieurs syndicats, qui se sont tous montrés bien disposés vis-à-vis de ce problème, mais qui éprouvaient certaines difficultés à aborder cette question dans le cadre des problèmes que les personnes handicapées et les membres des autres groupes désignés rencontrent quand il s'agit de trouver un emploi.

Vos remarques semblent indiquer qu'il s'agit de poursuivre les discussions et le travail de sensibilisation des syndicats, des employeurs et des personnes handicapées. Notre comité a entendu un certain nombre de suggestions à ce sujet, comme, par exemple, doubler l'ancienneté des personnes handicapées, garantir l'ancienneté, imposer aux syndicats les mêmes sanctions que celles imposées aux employeurs qui ne respectent pas leurs programmes d'équité

[Text]

problem was a difficulty with the collective agreement. Can you comment on what you found as the best way of dealing with this?

Mr. Van Steinberg: As you're aware, it's very difficult to deal with the seniority issue, if you're talking about some kind of legislation that would deal with that, because it means different things in different work sites. Different unions implement seniority clauses in different kinds of ways and can mean—

Mr. Redway: We're told that seniority applies to only a few collective agreements.

• 1350

Mr. Van Steinberg: Yes. I think overall you'll find that fairly true. So it may not be as big a stumbling block as you think it is in the beginning. The trick first of all, before you even deal with the seniority, is to have the job. If the job is there and the employers are prepared to change the work site if that is what has to happen to open it up to that kind of stuff, and they are prepared to sit down and talk and the union is prepared to sit and talk to them, a lot of time the seniority issue is not as big a barrier.

You also want to remember that with seniority all of us face disability, and that's aging. The seniority clause protects older workers as well, so you have to remember why it's in place.

Also it has the ability where there are seniority clauses to protect those members that are disabled themselves—to actually protect them so that they are not the first to go when there is a lay-off. But there are examples around of where employers... I was just paging through, and I know when we were putting together the document there is reference to Cominco and the steelworkers in the Kootenays, for example, on a project they worked on in terms of disabled workers. They had made some special allowances about what would happen in terms of the people who were disabled. When I say "they", it's really the employers and the unions.

The trick really is to keep people employed for a long enough period of time that they are covered by the seniority clauses themselves. It is much the same issues that are faced in terms of women and work and all that kind of stuff as well. But in the long-run, the seniority clause is the thing that is going to protect...

So I hear what you're saying. It's almost a work site by work site and a union by union issue that you have to work when it comes to seniority. But the trick, first of all, is to create the jobs.

Mr. Young: I would like to add to that and say that sometimes it goes from classification to small department within one large plant.

Mr. Van Steinberg: That's right.

Mr. Young: That if you can bump outside of your classification into another department... You know it's very complex.

[Translation]

en matière d'emploi, quand les difficultés découlent des termes de la convention collective. Pouvez-vous nous dire ce que vous avez trouvé être la meilleure façon de traiter cette question?

M. Van Steinberg: Comme vous le savez, si vous pensez à une mesure législative à ce sujet, il est très difficile de traiter cette question de l'ancienneté. En effet, la situation varie d'un lieu de travail à l'autre. Chaque syndicat a sa façon d'interpréter les clauses traitant de l'ancienneté, et cela peut vouloir dire...

M. Redway: On nous a dit que l'ancienneté n'est mentionnée que dans un nombre assez faible de conventions collectives.

M. Van Steinberg: Oui. Je crois que, dans l'ensemble, c'est vrai. Ce n'est donc peut-être pas un obstacle aussi important qu'on pourrait le croire à première vue. Mais, le plus important, avant même de parler d'ancienneté, c'est d'obtenir un emploi. Si un poste est ouvert, si l'employeur est prêt à modifier le lieu de travail, si cela est nécessaire, pour qu'il puisse être occupé par une personne handicapée, si, de plus, l'employeur et le syndicat sont prêts à rencontrer les personnes handicapées pour discuter des différents problèmes, dans bien des cas, la question de l'ancienneté n'est plus alors un obstacle aussi important qu'on aurait pu le croire.

D'autre part, quand on parle d'ancienneté, il faut réaliser que nous devons tous confronter un handicap, le vieillissement. Une clause d'ancienneté protège également les travailleurs plus âgés, et il ne faut pas oublier la raison pour laquelle on a inséré cette clause.

Les dispositions concernant l'ancienneté protègent également les travailleurs handicapés et permettent d'éviter qu'ils ne soient les premiers à être mis à pied quand il y a des licenciements. On connaît des cas où les employeurs... Je feuilletais le document, et je sais que lorsque nous l'avons préparé, on mentionnait Cominco et les métallos dans les Kootenays, par exemple, qui ont participé à un projet concernant des travailleurs handicapés. On avait prévu des mesures spéciales à leur sujet, et quand je dis «on», il s'agit, en fait, des employeurs et des syndicats.

Ce qu'il faut, c'est que les travailleurs conservent leur emploi assez longtemps pour être protégés par les dispositions d'ancienneté. On retrouve les mêmes problèmes quand il s'agit de l'emploi des femmes et d'autres groupes similaires. Mais, à longue échéance, ce sont les dispositions concernant l'ancienneté qui vont protéger...

Je comprends bien ce que vous dites. Mais quand il s'agit de l'ancienneté, c'est un problème qu'il faut régler pratiquement à chaque lieu de travail, et au sein de chaque syndicat. L'essentiel, cependant, c'est de créer les emplois.

M. Young: Je pourrais ajouter un mot à ce sujet, et vous signaler qu'il s'agit parfois d'un problème lié à une petite catégorie dans un petit service d'une usine importante.

M. Van Steinberg: C'est exact.

M. Young: Et si vous pouvez sortir de votre catégorie pour passer à un autre service... Vous savez que c'est une situation très complexe.

[Texte]

Mr. Van Steinberg: Yes.

Mr. Young: The condition under appendix E is quite interesting. Just as an observation, in some of the conditions under which there seem to be agreement between the two parties, one of the conditions was that the employee had to have long service and faithful service in the company before that would apply. It is a difficult job, and the best of luck to you.

I just thought I would throw this out. The International Association of Machinists have been doing an excellent job of getting people who have not been injured on the job, who have never been employed, employment perhaps for the first time. There are a whole number of unions, though, that have taken this thing up in the last couple of years. In fact I think it was January or February that the Canadian labour Congress even held a human rights conference in Toronto on the same subject.

You may also be interested to know that this committee and the Speaker of the House hosted a parliamentary forum about two or three weeks ago where for the first time in my experience we had employers' groups, trade union representatives, and people from the community all coming together. It was a very positive day, in my view.

All I want to say is I think there is a new awareness out there on the part of both the business sector, the trade union movement, and all the other players that are involved, that somebody has to start making moves on the employment front. I think there is a willingness and certainly a political will out there to do something about that.

So if you have any suggestions either today or at some future time that you could make to this committee so that we could pass it on to those players, it would certainly be very helpful to us and to them.

Mr. Van Steinberg: I guess really the suggestion at this point, and to kind of respond a bit to what you said, is really what we see this committee itself doing. If the two groups represented don't understand each other, it's difficult then to talk to the employers as well, because the employers will argue the unions won't let us and the unions will argue the employer won't let us, and the groups on the outside will say the employers or unions, or both, won't let us in, so why try, that kind of approach.

So as I said earlier, the focus of our group is to really get these two groups dialoguing first so they understand the goals and can understand the common ground that's there, and then go forward to the employers. That's what we will encourage at this level, that the dialogue takes place, because it is important.

Mrs. Feltham (Wild Rose): I think *Building Bridges* is a great document and I want to thank you. It's very good. I am wondering, do all provinces have a copy of this, or would they not?

[Traduction]

M. Van Steinberg: Oui.

M. Young: La condition mentionnée à l'annexe E est fort intéressante. Parmi les conditions qui semblent être acceptées par les deux parties, l'une d'elles précise que l'employé doit fournir de longs et loyaux services à l'entreprise avant de pouvoir déposer une demande. C'est un travail difficile, et je vous souhaite bonne chance.

Voici un commentaire, en passant. L'Association internationale des machinistes a obtenu un succès remarquable dans ses efforts pour trouver un premier emploi pour des personnes qui n'avaient pas été blessées au travail. D'autre part, il y a un bon nombre de syndicats qui se sont intéressés à cette question au cours des deux ou trois dernières années. Je crois d'ailleurs que c'était en janvier ou en février que le Congrès du travail du Canada a organisé à Toronto une conférence sur les droits de la personne qui traitait de ce sujet.

Je vous signale également que notre comité et le président de la Chambre des communes ont parrainé il y a deux ou trois semaines une tribune parlementaire où, pour la première fois à ma connaissance, des employeurs, des représentants des syndicats et des membres de la collectivité se sont rencontrés. Ce fut une journée très positive à mon avis.

Je veux tout simplement attirer votre attention sur ce qui me semble être une nouvelle sensibilisation des entreprises, des syndicats, et de tous les autres intéressés, qui réalisent que quelqu'un doit commencer à agir dans le domaine de l'emploi. Il me semble qu'il y a un vrai désir et certainement une volonté politique de passer à l'action à ce sujet.

Si vous avez donc des suggestions à nous présenter, aujourd'hui ou plus tard, suggestions que nous pourrions communiquer aux intéressés, cela serait certainement très utile, tant pour eux que pour nous.

M. Van Steinberg: La suggestion que je pourrais faire actuellement, et je réponds en partie à ce que vous venez de dire, c'est de faire ce que votre comité fait actuellement. Si les deux groupes en question ne se comprennent pas, il est alors difficile de mettre également les employeurs en cause, car ces derniers vont dire que les syndicats leur barrent la route, alors que les syndicats affirmeront que ce sont les employeurs qui imposent des obstacles; les autres groupes vont déclarer que les employeurs ou les syndicats, ou les deux, leur ferment la porte et qu'il est inutile d'essayer de faire quelque chose; c'est le genre de situation que l'on risque de trouver.

Comme je l'ai déjà dit, ce qui nous intéresse, c'est de s'assurer que les deux groupes vont ouvrir un dialogue de façon à bien comprendre quels sont les objectifs et quels sont leurs points communs; on peut alors, ensuite, rencontrer les employeurs. C'est ce que nous voulons encourager, l'ouverture d'un dialogue, car c'est important.

Mme Feltham (Wild Rose): J'estime que le document *Building Bridges* est excellent, et je tiens à vous remercier. Je me demande si toutes les provinces ont reçu un exemplaire de ce document ou si vous envisagez de le leur communiquer.

[Text]

[Translation]

• 1355

Mr. Van Steinberg: We distributed this to all of the federations. For example, we distributed it through the Canadian Labour Congress. We have distributed it through the independent committee here. We tried to get as many—we only had 1,000 documents—national documents as well as local provincial ones.

Mrs. Feltham: It is the first time I have seen it and I think it is fantastic.

My question has to do with disabled women. It is stated that 10.9% of disabled women had an income exceeding \$20,000 compared to 39.6% of disabled men. Four men to one woman, in the disabled category, were working.

Mr. Van Steinberg: You are quoting the statistic, basically.

Mrs. Feltham: It seems impossible that one disabled woman would be working compared to four disabled men. So it is 10% to 40%.

Mr. Van Steinberg: I agree with you, but to explain why at this point, I wouldn't be able to do that for you. I could give you a long rambling answer, but I am not so sure it would be correct.

Mrs. Feltham: Is there a way we could find out?

Mr. Van Steinberg: I will see what I can do about that.

Mrs. Feltham: Thank you.

The Chairman: I have one quick question. Has the federal Department of Labour shown any interest in the work you are doing in this area?

Mr. Van Steinberg: Oh, yes. As a matter of fact, they provided us with the funds when the document was ready to go to press. We really needed the \$5,000 for those 1,000 copies. They provided that.

Labour Canada is very interested. We are meeting with members this week and have met with the Minister of Labour in the past to talk about where we want to go from here with it and so on. They are very, very interested. We hope we can work something out.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Young: Mr. Chairman, *Building Bridges*, as Louise has pointed out, is an extremely valuable document. It ties in with the parliamentary forum and what we were trying to do several weeks ago. Therefore, I would move that the document itself be appended to the minutes of this hearing, as if it had been read into the record.

Motion agreed to

The Chairman: That means that we will append a copy of your document to the proceedings of this meeting today.

Mr. Van Steinberg: That is great. Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much for your very fine presentation, Mr. Van Steinberg. I think the committee has obviously appreciated it. We will look forward to hearing about future efforts from you.

M. Van Steinberg: Nous avons distribué ce document à toutes les fédérations. Par exemple, nous l'avons distribué par l'intermédiaire du Congrès du travail du Canada et du comité indépendant. Nous avons essayé d'obtenir le plus grand nombre—nous n'avions que 1,000 documents—de documents nationaux et de documents provinciaux locaux.

Mme Feltham: C'est la première fois que je le vois et je le trouve fantastique.

Ma question concerne les femmes handicapées. On dit que 10,9 p. 100 des femmes handicapées et que 39,6 p. 100 des hommes handicapés avaient un revenu de plus de 20,000\$. Dans la catégorie des handicapés, quatre hommes pour une femme travaillaient.

M. Van Steinberg: Vous citez essentiellement les statistiques.

Mme Feltham: Il semble impossible qu'une femme handicapée travaille par rapport à quatre hommes handicapés. On a donc d'une part 10 p. 100 et d'autre part 40 p. 100.

M. Van Steinberg: Je suis d'accord avec vous, mais je ne peux vous donner d'explication. Je pourrais vous donner une longue réponse, mais je ne suis pas certain qu'elle serait juste.

Mme Feltham: Y aurait-il une façon pour nous d'obtenir une explication?

M. Van Steinberg: Je vais voir ce que nous pouvons faire.

Mme Feltham: Merci.

Le président: J'aimerais poser une question rapidement. Le ministère fédéral du Travail s'intéresse-t-il au travail que vous effectuez dans ce domaine?

M. Van Steinberg: Oui. En fait, il nous a fourni les fonds lorsque le document était prêt à aller sous presse. Nous avons besoin de 5,000\$ pour faire imprimer ces 1,000 exemplaires. Le ministère a fourni ces fonds.

Travail Canada est très intéressé. Nous rencontrons des représentants du ministère cette semaine et nous avons déjà rencontré le ministre du Travail pour parler de ce que nous avons l'intention de faire avec ce document. Ils sont extrêmement intéressés. Nous espérons que nous pourrions trouver une solution.

Le président: Merci beaucoup.

M. Young: Monsieur le président, comme Louise l'a fait remarquer, *Building Bridges* est un document extrêmement valable. Il cadre tout à fait avec le forum parlementaire et ce que nous avons tenté de faire il y a plusieurs semaines. Par conséquent, je propose que le document soit annexé au compte rendu comme s'il avait été lu.

La motion est adoptée

Le président: Cela signifie que nous annexerons un exemplaire de votre document au compte rendu de la séance d'aujourd'hui.

M. Van Steinberg: C'est excellent. Je vous remercie beaucoup.

Le président: Je vous remercie beaucoup de cet excellent exposé, monsieur Van Steinberg. Le comité vous en est fort reconnaissant. Nous espérons que vous nous tiendrez au courant de vos efforts futurs.

[Texte]

Mr. Van Steinberg: If there is anything we can do as a committee, please let us know and we will try to do that.

The Chairman: Thank you very kindly.

The chair would like to invite the next witness from the Interior Access Network, Mr. Ed Arnston, if he would come to the table, please.

Mr. Arnston, we want to welcome you to the committee this afternoon. We are hearing a variety of witnesses here today, many of whom we have not been aware of before. We are looking forward to your presentation. We have about 25 minutes allocated for you and the questions, so you can take a few moments to introduce the subject. Maybe it will allow more time for questions from colleagues. We look forward to hearing from you.

Mr. Ed Arnston (Chairman, Interior Access Network): The Interior Access Network basically began and was conceived about a year and a half ago. The way it started was a few of us within a disabled movement in the interior of British Columbia were getting a lot of comments, a lot of questions, and a lot of talk from people within smaller communities.

• 1400

One of the things we have problems with in British Columbia is our vastness, our geographical area. There is a saying that goes around British Columbia about once you are outside of the Fraser Canyon, you are beyond Hope. A lot of us feel that way when we are dealing with disability issues.

We don't have the resources. We don't get the information. A lot of times—maybe it is unwarranted—we feel we are not being properly represented by people on the mainland. I don't imagine that's any different in industry and government also. There is a lot of concern about people within the smaller communities not being able to get information or resources together. We thought, well, there has to be something we can do about it.

At the time, as executive director of People in Motion, I applied to the Secretary of State. We put on a workshop in Kamloops a year ago, in April of 1991. We brought 39 people from 15 different communities throughout the interior together to try to get them to air their concerns and see if we couldn't find out what the problems were, where they lay and if there was perhaps something we could do about them.

During the workshop one of the things we really pinpointed was that those communities which in the past had put together municipal committees and were working on their issues through mayoral advisory committees and through their councils—these towns and communities were actually getting something done within each community. Even those that had committees at times were starting to become stagnant. In 1987 they put on a very big push throughout the province and they located as many communities as they could and tried talking them into setting up committees. Some are still going and some of them fell by the wayside.

[Traduction]

M. Van Steinberg: S'il y a quoi que ce soit que notre comité peut faire pour vous, dites-le-nous, et nous essaierons de le faire.

Le président: Je vous remercie.

J'aimerais maintenant inviter le témoin suivant à prendre place à la table. Il s'agit de M. Ed Arnston, de Interior Access Network.

Monsieur Arnston, nous vous souhaitons la bienvenue à notre comité cet après-midi. Nous recevons ici aujourd'hui plusieurs témoins dont nous n'avons jamais entendu parler auparavant. Nous sommes impatients d'entendre votre exposé. Vous avez environ 25 minutes pour l'exposé et les questions; alors vous pouvez prendre quelques instants pour nous présenter le sujet. Cela laissera peut-être davantage de temps pour les questions de mes collègues. Vous avez la parole.

M. Ed Arnston (président, Interior Access Network): L'Interior Access Network a été mis sur pied il y a environ un an et demi. Le tout a commencé parce que quelques personnes comme moi qui sont membres d'un mouvement de handicapés de l'intérieur de la Colombie-Britannique ont constaté que les gens dans les petites collectivités nous posaient beaucoup de questions et faisaient de nombreux commentaires.

L'une des choses qui nous pose un problème en Colombie-Britannique, c'est l'étendue de la province, notre géographie. En Colombie-Britannique, on dit qu'une fois que l'on sort du canyon du Fraser, on a dépassé Hope, et qu'il n'y a plus d'espoir. Bon nombre d'entre nous ont la même impression en ce qui concerne les problèmes des handicapés.

Nous n'avons pas les ressources. Nous n'obtenons pas l'information. Souvent—c'est peut-être injustifié—nous avons l'impression que nous ne sommes pas adéquatement représentés par les gens du continent. Je ne pense pas que ce soit différent dans l'industrie et au gouvernement. On craint que les habitants des plus petites collectivités ne puissent obtenir l'information ou les ressources nécessaires. Nous avons donc pensé que nous pouvions faire quelque chose.

À l'époque, en ma qualité de directeur administratif de People in Motion, j'ai envoyé une demande au Secrétariat d'État. Nous avons organisé un atelier de travail à Kamloops il y a un an, en avril 1991. Nous avons demandé à 39 personnes de 15 collectivités différentes de l'intérieur de nous faire part de leurs préoccupations car nous voulions connaître leurs problèmes et voir si nous pouvions faire quelque chose.

Au cours de cet atelier, il a été souligné que les collectivités qui par le passé avaient mis sur pied des comités municipaux et qui essayaient de trouver une solution à leurs problèmes par l'intermédiaire de comités consultatifs du maire et de leurs conseils avaient en fait réussi à faire quelque chose. Mais même ces collectivités qui avaient des comités à certains moments commençaient à faire du surplace. En 1987, des efforts ont été déployés dans toute la province pour trouver le plus de collectivités possible et les convaincre de mettre sur pied des comités. Certains de ces comités sont toujours actifs, et certains d'entre eux ont été abandonnés en route.

[Text]

One of the things we have pinpointed is that we needed a person or a co-ordinator, somebody who could help these communities, somebody who could go to these communities and help them, if they didn't have committees to help them set them up, and for those that did, to help them on issues and to help get them in touch with people in Vancouver and to network by trying to draw everybody together and get everybody working together.

We cemented the idea during that conference and we formed a steering committee. We tried to pinpoint a geographical area, which we did. It covers the Cariboo, the west and east Kootenays, the Okanagan, the Thompson and Nicola valleys, which is quite a fairly good chunk of British Columbia when you start adding up the communities.

We also decided one of the main ways to keep people together and to get this networking happening is also to hold a couple of different workshops a year, pick a main topic, like housing, transportation or whatever to focus on, and bring people together to a different community each time.

After that conference, we started putting the work in process and putting our steering committee together at our next conference in October in Castlegar and brought more communities together. Since then, we have applied through Secretary of State for a grant to get a regional co-ordinator going to help put these mayors advisory committees together.

There is no doubt about it in our mind that the only way to implement effective change within the communities is if you have the community on board. You can't do it from the top down. It has to be from the bottom up. That's all there is to it. It doesn't work otherwise.

We found that out when they initiated the last mayors advisory committees. They came from Vancouver. As I say, some of them are still going, but most of them fell by the wayside. There was no follow-up. There was no structure in what they did. They got them going and then left. So this is what we are proceeding to do now.

• 1405

We believe what we are doing would be a very good pilot project and a model not only for British Columbia but also for other provinces throughout Canada. At the present time, we have a co-ordinator on a five-month project, going around to the communities. For those who don't have committees we go into the community and try to contact people who are working on disability issues within that community. We contact the mayors and councils and try to get them working together towards that basic means of sitting down and talking about the issues and reporting back to council and hopefully doing something with them. This is the stage we're at now.

In May we will also be sitting down with various organizations from Vancouver, including the premier's advisory council, to see how their database and different information sources can fit into what we're doing. Do you have a question?

[Translation]

L'une des choses que nous avons soulignées, c'est que nous avons besoin d'une personne ou d'un coordonnateur, quelqu'un qui pourrait aider ces collectivités à mettre sur pied un comité lorsqu'elles n'en ont pas, et dans le cas des collectivités qui en ont déjà un, quelqu'un qui pourrait les aider à se mettre en rapport avec des gens de Vancouver et à établir des réseaux en essayant de réunir tous les intervenants afin qu'ils travaillent ensemble.

Nous avons mis au point cette idée pendant la conférence et nous avons formé un comité de direction. Nous avons déterminé une région géographique qui comprend les chaînes de la Caribou, les chaînes ouest et est de la Kootenays, les vallées de l'Okanagan, de la Thompson et de la Nicola, ce qui représente une assez bonne partie de la Colombie-Britannique lorsqu'on réunit toutes ces collectivités.

Nous avons également décidé que l'une des meilleures façons de réunir ces gens et d'établir ces réseaux consistait à tenir quelques différents ateliers chaque année, en choisissant un sujet principal, comme le logement, le transport ou tout autre centre d'intérêt, et de réunir tous ces gens dans une collectivité différente à chaque fois.

Après cette conférence, nous avons mis le processus en marche et nous avons créé notre comité de direction à notre conférence suivante qui s'est tenue en octobre à Castlegar et qui a réuni encore un plus grand nombre de collectivités. Depuis, nous avons demandé une subvention au Secrétariat d'État pour obtenir un coordonnateur régional afin de nous aider à mettre sur pied les comités consultatifs.

Il ne fait aucun doute pour nous que si l'on veut apporter des changements efficaces au sein de ces collectivités, il faut avoir leur participation. On ne peut pas le faire de haut en bas. Il faut le faire de bas en haut. C'est aussi simple que cela, cela ne peut fonctionner autrement.

Nous l'avons constaté lorsqu'ils ont mis sur pied les derniers comités consultatifs des maires. Ils venaient de Vancouver. Comme je l'ai dit, certains sont toujours actifs, mais la plupart ont été abandonnés en route. Il n'y a pas eu de suivi. Il n'y avait pas de structure dans ce qu'ils faisaient. Ils les ont mis sur pied puis ils sont partis. Voilà donc ce que nous sommes en train de faire.

Nous croyons que cela pourrait constituer un très bon projet pilote et un modèle non seulement pour la Colombie-Britannique mais aussi pour d'autres provinces dans tout le Canada. À l'heure actuelle, nous avons embauché pour une durée de cinq mois un coordonnateur qui fait le tour des localités. Là où il n'existe pas de comité, nous essayons de prendre contact avec les gens qui s'occupent des dossiers des personnes handicapées. Nous communiquons avec les maires et conseillers municipaux et nous essayons de les amener à discuter de ces questions et à faire rapport à leur conseil, dans l'espoir que cela aboutisse à quelque chose de concret. Voilà où nous en sommes pour le moment.

En mai, nous allons également rencontrer diverses organisations de Vancouver, y compris le conseil consultatif du premier ministre provincial, afin de voir comment leur base de données et leurs diverses sources d'information pourraient cadrer avec ce que nous faisons. Avez-vous une question à poser?

[Texte]

The Chairman: Thank you very much, Ed. Again, we're hearing something innovative, and the committee really appreciates that.

One of my colleagues is from Quebec where I know there have also been some rural problems. I think he may want to lead off the discussion—Mr. Koury.

Mr. Koury: We're all aware of the problems. We have heard from so many witnesses. The one problem you mentioned was the fact that outside urban cities there is a big problem. I know Quebec, for instance, has various tiny communities maybe 40 or 50 kilometres in distance from one another. There is a population of 2,000 or 1,500 and so on.

My concern in that is how they would go about regrouping all these people. I can understand they may not have one person who is handicapped today, but through an accident they could have someone. How could these people rely on an organization for help? This is somewhat a general problem in those communities. Through your experience, how would you recommend or suggest getting in contact with these people?

Mr. Arnston: When you're talking about an individual case, such as you pointed out, we hope within the community or at least within a region there is an organization that works on such individual cases. While we're concerned about the individual person, what we ourselves are more concerned about is getting all these organizations together that work on disability issues within a community—cross disability, meaning people from mental health, meaning people who look after people with physical disabilities, whatever—and using their expertise to work on the disability issues as a whole. This includes accessibility, employment for people with disabilities, and transportation systems within communities. A lot of communities in British Columbia don't have handiDART yet, whereas here we have accessible buses already.

• 1410

If you go outside the lower mainland, in some communities you can't even find a handiDART system. The people within these communities don't understand that it's up to them to set up their own transportation system. So we have to come along and to show them how. We have to guide them and we have to show them the way to set that up.

So, to answer your question, our solution to that matter is to have a regional co-ordinator, to have somebody, to have a main office within a region and to have all the communities network into that.

We feel that once we can get this project going—and we know that already, it's already proving itself—we can get the communities on board. One thing is funding. Everybody's looking to the government for funding, and it's no different. The disabled community doesn't have a product to sell. We have to run everything like a business and like a corporation, yet we're volunteered. We put in an unreal amount of hours for volunteer work. We're lucky if we sometimes get

[Traduction]

Le président: Merci beaucoup, Ed. Encore une fois, nous venons d'entendre une intervention innovatrice et le comité vous en est reconnaissant.

L'un de mes collègues vient du Québec. Or je sais que dans cette province, il y a également eu des problèmes dans les localités rurales. Il voudra peut-être lancer la discussion. Monsieur Koury.

M. Koury: Nous connaissons tous les problèmes. Nous avons entendu tellement de témoins. Le seul et unique problème que vous avez mentionné, c'est le fait qu'à l'extérieur des villes, il y a un énorme problème. Je sais par exemple qu'au Québec il existe beaucoup de minuscules localités de 1,500 ou 2,000 habitants dans un rayon de 40 ou 50 kilomètres.

Je me demande comment on pourrait regrouper tous ces gens. Je comprends qu'il n'y a peut-être pas un seul handicapé aujourd'hui, mais un accident pourrait survenir. Comment ces gens-là pourraient-ils compter sur une organisation pour obtenir de l'aide? C'est un problème généralisé dans ces endroits. D'après votre expérience, comment proposeriez-vous d'entrer en contact avec ces gens-là?

M. Arnston: Quand il est question d'un cas particulier, comme vous l'avez d'ailleurs signalé, nous espérons qu'il existe au niveau local ou tout au moins régional une organisation qui s'occupe de tels cas. Si nous nous préoccupons du sort de la personne en cause, ce qui nous préoccupe par-dessus tout, c'est de constituer en réseau toutes ces organisations qui travaillent aux dossiers des handicapés dans une localité donnée. Il faut que toutes les compétences se recoupent, c'est-à-dire que les gens qui s'occupent de santé mentale, de handicap physique, etc., doivent mettre en commun leurs compétences pour travailler aux dossiers des personnes handicapées. Il faut notamment travailler à l'accessibilité, à l'emploi des handicapés, aux réseaux de transport. Dans bien des endroits de Colombie-Britannique, il n'y a même pas encore de portes spécialement aménagées, tandis que nous avons déjà des autobus disponibles.

Plus on s'éloigne de la région de Vancouver, plus on trouve de localités où il n'y a même pas de système de portes automatiques. Les gens qui habitent ces endroits ne comprennent pas qu'il leur incombe à eux de créer leur propre réseau de transport. Nous devons donc leur montrer comment faire. Nous devons les guider et leur montrer comment il faut s'y prendre.

Donc, pour répondre à votre question, notre solution à ce problème, c'est d'avoir un coordonnateur régional, un bureau principal qui sert de moyeu au réseau de toute la région.

Nous estimons que lorsque nous arriverons à lancer ce projet, nous le savons déjà, c'est déjà évident, nous pourrions obtenir la participation des collectivités. Il y a évidemment le problème du financement. Tout le monde se tourne vers le gouvernement pour obtenir des fonds. Notre cas n'est pas différent. La collectivité des handicapés n'a pas de produit à vendre. Nous devons tout diriger avec la même efficacité qu'une entreprise; pourtant, nous sommes tous bénévoles.

[Text]

somebody a job doing something, even with these projects. We're given little bits here and there, \$20,000 or \$10,000, to do this, to do that, to do a project. We have no ongoing sustained funding.

If we could get a person and set up an office in a region, then we believe that, with the province, the municipalities, the communities themselves, and help from the federal government, this can work and it will be a lot easier to do, just because everybody else is buying into it and everybody has a piece of the pie. We're not looking for hand-outs. We really believe that we're doing something very substantial.

Our project is barely off the ground and we've gone to only two different communities. I believe one is the largest or second-largest community outside of Vancouver right now in the interior, but until now they didn't even have a committee. They've had so much infighting and so many things happening there. We went in and tried to smooth the road, and now it looks as if they're finally starting to get a committee formed. It seems that we need that other, main structure, because otherwise everything is so fragmented: nobody up here knows whom to get hold of down there and nobody down here knows whom to get hold of up there. So we have to have that one central body.

Mr. Koury: A co-ordinator.

Mr. Arnston: A co-ordinator, absolutely. That's exactly how we have approached it, with a co-ordinator and newsletters to keep everybody informed. The networking that happens within our community is unreal. It's very good and it's very needed.

Mrs. Feltham: You've answered a lot of the questions I had, but still something is missing. To start, some of the communities did have some kind of an organization in place. Would they be charitable organizations that would have been in place originally?

Mr. Arnston: Yes, in some of the larger ones. In some of the smaller ones, in 1987 after Rick Hansen came back home—I'm not exactly sure where the moneys came from, whether it was through National Access Awareness Week, or partly through the province, and I'm not sure if they did it throughout Canada—in British Columbia they put a blitz on and sent a fellow out to try to get such committees going. It was just a blitz and it lasted about six months. He got to as many communities within the province as he could and put the idea in their heads. As I said before, in a lot of cases there was no follow-up. A lot of the people said it was a good idea; they'd jump on the bandwagon and do it. Then they have this committee sitting there. They didn't know what to do. They didn't know whom to ask. So some of them fell by the wayside.

[Translation]

Nous consacrons un temps extraordinaire au bénévolat. Encore chanceux si, de temps à autre, nous obtenons que quelqu'un soit rémunéré pour faire ce travail, même dans le cadre de ces projets. On nous donne des miettes ici ou là, 20,000\$ ou 10,000\$, pour s'occuper d'un projet ou d'un autre. Nous n'avons aucune base permanente de financement.

Si nous pouvions convaincre quelqu'un d'établir un bureau dans une région, nous croyons qu'avec l'aide de la province, des municipalités, des collectivités elles-mêmes, et avec l'aide du gouvernement fédéral, l'affaire serait couronnée de succès et serait d'ailleurs beaucoup plus facile à mener à bien puisque tout le monde mettrait la main à la pâte et que tout le monde en tirerait quelque chose. Nous ne demandons pas l'aumône. Nous sommes convaincus que notre contribution est tout à fait valable.

Notre projet est à peine lancé, nous nous sommes adressés à seulement deux localités différentes. Je crois que l'une d'elles est la plus grande localité à l'extérieur de Vancouver, ou peut-être vient-elle au second rang, mais jusqu'à maintenant, il n'y existait même pas de comité. Les gens de cet endroit se sont tellement livrés à des guerres intestines que nous avons dû intervenir pour essayer de raccommoder les gens. Il semble que l'on s'apprête enfin à créer un comité. Apparemment, nous avons besoin de cette autre structure parce qu'autrement, tout est tellement fragmenté que personne ne sait à qui s'adresser de haut en bas et de bas en haut. Il faut donc un organisme central.

M. Koury: Un coordonnateur.

M. Arnston: Un coordonnateur, absolument. C'est exactement la façon dont nous avons vu les choses. Il faut nommer un coordonnateur et envoyer des bulletins pour que tous soient informés. C'est fantastique de voir la prolifération des réseaux dans notre collectivité. C'est excellent, cela répond à un grand besoin.

Mme Feltham: Vous avez déjà répondu à beaucoup des questions que je voulais poser, sauf celle-ci. Au départ, il y avait une quelconque organisation en place dans certaines localités. S'agissait-il d'organismes de charité?

M. Arnston: Oui, dans certaines localités, les plus importantes. Dans les localités plus petites, en 1987, après le retour de Rick Hansen, je ne sais trop d'où l'argent venait exactement, de la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées, ou peut-être partiellement de la province, et je ne sais pas non plus si on l'a fait dans tout le Canada, mais en Colombie-Britannique, on a lancé une campagne accélérée et une personne a été chargée de sillonner la province pour mousser la création de tels comités. C'était une campagne éclair qui a duré à peu près six mois. Le type en question a visité le plus grand nombre possible de localités de la province et partout il leur a mis l'idée dans la tête. Je le répète, dans bien des cas, il n'y a pas eu de suivi. Bien des gens ont dit que c'était une bonne idée et se sont empressés de créer un comité. Une fois cela fait, ils ne savaient plus quoi faire. Ils ne savaient pas à qui demander conseil. Dans certains endroits, l'affaire est donc tombée dans l'oubli.

[Texte]

[Traduction]

• 1415

Some of the people were very ingenious. They went and did their own thing, or happened to have contacts with someone like myself, or somebody else down here who could make the odd phone call and give them some guidance. If they didn't have that type of resource then it fell by the wayside.

For many years—since my time, anyway—within these communities there has been the odd non-profit society, so to speak. In some cases they're community run. In some cases they were just an office set up to collect money from that community to take down here.

Mrs. Feltham: Where do you see the funding coming from to be able to carry this on? Is that still an unknown?

Mr. Arnston: So far we're being funded through this project for what we are doing for the five-month project. I have some things to give you, by the way. You can read it later to give you a little better breakdown.

The funding is to allow us to go and visit 12 communities for development and circulation of a comprehensive intra-community and intra-organizational contact list; publication of a quarterly, to get it up and running; to go around and collect data on organizations and services; and to help put the workshops together.

That's approximately five months. You have to put a project together, you submit it. Right now that is coming directly from Secretary of State. We are getting quite a bit of backing from the City of Castlegar. Two or our committee members, Kris Stanbra and Cathy Lafortune, have been with their access committee since its conception in 1987. The city there has been good not only to that committee but also to the Interior Access Network. They have helped us with mailing and phoning and phone bills and all sorts of things. So we are getting some municipal support.

We see a lot more municipal support coming as we get to these municipalities and they see what we're doing. We see a lot of that.

Mrs. Feltham: Will you be doing a report?

Mr. Arnston: A final report?

Mrs. Feltham: Yes.

Mr. Arnston: Yes, we have to do that.

Mrs. Feltham: Will one be going to the Secretary of State?

Mr. Arnston: Yes, absolutely.

The Chairman: Like my two previous colleagues, Ed, I represent a rural area. My other three colleagues here are from urban areas. You're familiar with the concept of independent living centres. We've been told that there's only one in existence in the rural areas of this country. Would you see that as a feasible opportunity for the consumer groups to come together in that kind of setting to help improve their lot?

Il y en a qui avaient fait preuve de beaucoup d'imagination. Ils ont fait leur petite affaire chacun de leur côté, établissant des contacts avec des gens comme moi ou enfin quelqu'un capable de les conseiller et de faire un coup de téléphone en leur faveur. Là où on n'a pu trouver de ressources de ce genre, toute l'affaire est tombée dans l'oubli.

Pendant bien des années, depuis que je m'occupe du dossier, en tout cas, on trouve ici ou là une société à but non lucratif, pour ainsi dire. Dans certains cas, il s'agit d'un organisme communautaire. Parfois, ce n'est qu'un bureau chargé de canaliser l'argent recueilli sur place vers les instances nationales.

Mme Feltham: Pour pouvoir poursuivre votre oeuvre, il vous faudra des fonds. D'où viendront-ils? L'ignorez-vous toujours?

M. Arnston: Jusqu'à maintenant, nous comptons sur les fonds qui nous ont été attribués dans le cadre de ce projet de cinq mois. Soit dit en passant, j'ai des documents à vous communiquer. Vous pourrez les lire plus tard pour en savoir plus long.

Les fonds accordés nous permettent d'aller rendre visite à 12 localités pour mettre au point et distribuer une liste complète des personnes-ressources dans la collectivité; de publier un bulletin trimestriel; d'aller recueillir des données sur les organisations et les services offerts; et d'aider à la mise sur pied des ateliers.

Tout cela durera environ cinq mois. Actuellement, l'argent vient directement du Secrétariat d'État. Nous obtenons également une aide appréciable de la ville de Castlegar. Deux membres de notre comité, notamment Chris Stamber et Cathy Lafortune, sont membres de leur comité depuis sa création en 1987. La municipalité a été fort généreuse non seulement à l'endroit de ce comité, mais également pour l'aménagement du réseau intérieur d'accès. Elle nous a également aidés à payer les envois postaux et les factures de téléphone, etc. Nous avons donc une certaine aide municipale.

Nous envisageons un accroissement notable de l'aide accordée par les municipalités au fur et à mesure que les administrations municipales se rendront compte de ce que nous faisons.

Mme Feltham: Publierez-vous un rapport?

M. Arnston: Un rapport final?

Mme Feltham: Oui.

M. Arnston: Oui, nous devons le faire.

Mme Feltham: Un exemplaire sera-t-il adressé au Secrétariat d'État?

M. Arnston: Oui, absolument.

Le président: Comme les deux derniers intervenants, je représente une région rurale. Nos trois autres collègues viennent de régions urbaines. Vous connaissez le concept de centres de vie autonome. On nous a dit qu'il n'en existe qu'un seul dans les régions rurales au Canada. À vos yeux, serait-il possible que les groupes clients travaillent la main dans la main dans le cadre d'un tel concept pour améliorer leur sort?

[Text]

Mr. Arnston: I have never been able to understand exactly what the independent living centre is. I understand the concept. I have never seen it. I believe what we're doing probably falls under that concept as well as any.

We're putting on a housing forum. We work on housing. We work on all issues pertaining to the disability movement. I really have trouble grasping what it is and who gets to be one. All I got out of it was that when it was going to happen in B.C., about four or five organizations were fighting over it because of the funding.

Non-profit societies that work within the disabled community in British Columbia are starved to death. Now some lottery funds from the provincial government are being cut back again.

• 1420

The Chairman: It may well be that what you're proposing is a more effective way of delivering services than trying to bring people together in an independent living situation.

Mr. Arnston: Yes, I really believe it is and the service is coming to them and into their communities. In effect, we're helping them effect change within their own community.

Mr. Koury: One remark that caught my ear before is that jobs would be available for certain handicapped people. I spoke to quite a number of them and they said that before anyone does anything they should come to them on preparations, whether for a job or for housing—and I've been implicated in the housing field—and that they know what they need and we should communicate with them so that the architect would draw for the needs of these people. I was told jobs could be created for the talent of a particular person, rather than trying to train that person to fit a job. Would you say that is the right way of correcting...?

Mr. Arnston: To answer that question as honestly as I possibly can I will say that I believe you have to take everyone as an individual, absolutely. Job descriptions are made up every day. But I'm not saying we should just make a job to suit a person. I don't believe in creating a job just to have a disabled person working within your company, because doing so often has a very adverse effect on the person because he or she is not really made to feel comfortable with that company, but is just told that's their job and they are to sit in the corner, so they don't get to relate with the other workers or anything. So I agree with that statement, in the aspect that, yes, some modifications can be made because job descriptions are changed all the time, as I say.

Mr. Koury: That's what I meant. They should modify a certain type of job to relate to the person.

Mr. Arnston: Sure. And I don't think that should necessarily be done because a person has a disability either.

[Translation]

M. Arnston: Je n'ai jamais compris exactement ce qu'on entend par un centre de vie autonome. Je comprends dans l'abstrait, mais je n'en ai jamais vu de mes yeux. Je crois que ce que nous faisons correspond tout aussi bien à cette notion que bien d'autres efforts semblables.

Nous mettons sur pied une table ronde sur le logement. Nous travaillons au dossier du logement. Nous travaillons à tous les dossiers qui ont trait de près ou de loin aux personnes handicapées. J'ai beaucoup de peine à concevoir ce que c'est et qui mérite cette appellation. Tout ce que j'en sais, c'est que quand il en a été question en Colombie-Britannique, quatre ou cinq organisations rivalisaient pour l'obtenir à cause du financement qui était offert.

Les sociétés à but non lucratif qui travaillent dans les milieux des personnes handicapées en Colombie-Britannique n'ont pas le moindre sou. On a réduit les fonds provenant des loteries de certains gouvernements provinciaux.

Le président: Il se peut que votre façon de faire permette de dispenser les services de façon plus efficace que si on réunissait des gens dans une situation de vie autonome.

M. Arnston: Je le crois en effet et ce service est dispensé aux handicapés et à la collectivité. En fait, nous les aidons à apporter des changements dans leur propre collectivité.

M. Koury: J'ai pris bonne note d'une remarque selon laquelle des emplois pourraient être disponibles pour certains handicapés. Je me suis entretenu avec bon nombre d'entre eux et ils m'ont dit que, avant que l'on fasse quoi que ce soit, on devrait les consulter, que ce soit en matière d'emploi ou de logement—j'ai moi-même oeuvré dans le domaine du logement—afin de bien connaître leurs besoins. On me dit que l'on pourrait créer des emplois adaptés au talent d'une personne en particulier, plutôt que de tenter de former une personne en fonction d'un emploi. Serait-ce là la bonne façon de corriger...?

M. Arnston: En toute honnêteté, je crois pouvoir dire que l'on doit considérer chaque personne individuellement, bien sûr. Des descriptions de tâches sont rédigées chaque jour. Mais je ne crois pas que l'on doive créer un emploi adapté aux besoins d'une seule personne. Je ne crois pas qu'il soit bon de créer un emploi pour qu'un handicapé travaille au sein de votre société car cela a souvent l'effet contraire, la personne handicapée ne se sentant pas à l'aise puisqu'on lui dit de s'acquitter de ses tâches dans son coin et qu'elle ne peut donc pas avoir de contacts avec ses collègues. Je serais donc d'accord avec vous pour dire que des modifications peuvent être apportées à certaines descriptions de tâches à cette fin puisque des changements de ce genre sont apportés régulièrement, comme je l'ai mentionné.

M. Koury: Voilà ce que je voulais dire. On devrait modifier des emplois en fonction de certaines personnes.

M. Arnston: Certainement. Et cela ne s'applique pas nécessairement qu'aux personnes handicapées.

[Texte]

Mr. Koury: It doesn't mean they have to be put in a corner and shut away. I'm saying I'll invent something—to do with typing or whatever—and the typewriter could be implemented in such a way that it would be accessible to his handicap.

The Chairman: You have the last word, Ed.

Mr. Arnston: Thank you very much, I appreciate that. There's something that is very much on my mind and who better to talk to about it than people who are involved with human rights? We all take our human rights for granted and I realize that now, after being in a chair for 11 years.

One of our human rights is to be able to have access to services and whatever is available to everyone else. One of the things I think the Government of Canada has to do when talking about human rights is look in its own backyard.

We still have a lot of MPs whose offices are not accessible physically and they don't know anything about a TDD machine for people with hearing impairments. When people need a different type of print or want to have material on tape because they are blind, they don't have access to that material and are asked what they mean. This comment is something you should take back to Parliament.

• 1425

I have talked to many people about it. It's a human right to be able to get into a Member of Parliament's office. I work very closely with an MP who helped me a lot getting People in Motion in Kamloops organized and going, but he refused to make his office accessible. They have to be. I don't see why there are any that aren't.

The Chairman: I think you made a good point, and I am sure there are some of us even at this table who fall into the category you are referring to.

I should say, on behalf of the Speaker of the House, that Speaker Fraser has made a real effort to make the facilities on the Hill in Ottawa accessible. I think virtually all are accessible, but there is room for improvement back in the constituency offices, I am quite sure. We have noted that, and it will be noted in the deliberations from today.

On behalf of the committee, may I thank you for being with us. We appreciate the wisdom you have brought from the more remote area of the province. As I say, there are at least three of us on the committee who share some of those concerns you have expressed. Thank you for being here.

Mr. Koury: I did share in that because I made my office accessible to the disabled.

Mr. Young: A point of order. To set an example, this committee from day one has made every one of its proceedings available in alternative print, tapes, to set an example for every other committee.

Mr. Arnston: I hope they look at that example and use it. I know it takes time.

[Traduction]

M. Koury: Je ne voulais pas dire qu'on devrait les isoler dans un coin. Ce que je dis, c'est que je pourrais inventer quelque chose, relié à la dactylographie ou à quoi que ce soit d'autre—et que la machine à écrire pourrait être adaptée aux besoins de la personne handicapée.

Le président: Vous avez le dernier mot, Ed.

M. Arnston: Merci beaucoup. Une chose me préoccupe particulièrement et je crois que vous êtes les interlocuteurs tout indiqués puisque vous vous occupez de droits de la personne. Nous tenons tous nos droits pour acquis; j'en suis conscient maintenant, étant dans ce fauteuil depuis 11 ans.

Nous avons notamment le droit d'avoir accès aux services qui sont offerts aux autres. En ce qui concerne les droits de la personne, le gouvernement du Canada devrait d'abord évaluer son propre rendement.

Les handicapés n'ont pas accès physiquement à beaucoup de bureaux de députés et ceux-ci ne savent rien d'une machine ATS pour les malentendants. Lorsque quelqu'un a besoin d'un imprimé différent ou de matériel sur bandes parce qu'il est aveugle, il n'a souvent pas accès à ce matériel et doit expliquer ce dont il a besoin. Vous devriez informer le Parlement de ces faits.

J'en ai parlé à beaucoup de gens. Toute personne jouit du droit de pouvoir entrer dans le bureau de son député. J'ai collaboré étroitement avec un député fédéral qui m'a aidé à organiser l'événement People in Motion à Kamloops, mais il a refusé de rendre son bureau accessible aux handicapés. Pourtant, ces bureaux doivent l'être. Je ne comprends pas comment il se fait que tous ces bureaux ne soient pas accessibles.

Le président: Vous avez soulevé un problème important et je suis certain que certains d'entre nous ici font partie de la catégorie dont vous parlez.

Je dois cependant dire, au nom du Président de la Chambre, que M. Fraser a déployé de grands efforts pour rendre les installations de la Colline accessibles aux handicapés. Je crois que presque toutes les installations sont accessibles, mais il y a encore du pain sur la planche à cet égard dans les bureaux de comtés, je n'en doute pas. Nous en prenons bonne note et vos remarques figureront dans le compte rendu des délibérations d'aujourd'hui.

Au nom du Comité, je tiens à vous remercier d'avoir bien voulu comparaître. Nous vous savons gré des informations que vous nous avez transmises de l'une des régions les plus éloignées de la province. Comme je l'ai dit, au moins trois d'entre nous partagent les préoccupations que vous avez exprimées. Merci d'être venu.

M. Koury: Je partage ces préoccupations car j'ai rendu mon bureau accessible aux handicapés.

M. Young: J'invoque le Règlement. Notre comité a montré l'exemple aux autres comités dès le départ puisque tous ses comptes rendus sont disponibles en gros caractères et sur bandes.

M. Arnston: J'espère que les autres comités suivront notre exemple. Mais il est vrai que cela prend du temps.

[Text]

Mr. Young: We have to keep pushing them.

The Chairman: Again, thank you very much, Ed. We will look forward to hearing from you in the future as to how you are progressing.

The chair would like to call the next group of witnesses from the University of British Columbia. It might be fair to observe that we are now moving from the rural area into the sophisticated ivory tower of the university. We have great contrasts here today and a most interesting series of witnesses.

We want to welcome you here, Ruth Warick. You appeared recently at our forum, if I am not mistaken, in Ottawa a few weeks ago.

Ms Ruth Warick (Disability Resource Centre, University of British Columbia): That is right. You have a good memory.

The Chairman: I believe that your colleague, Bruce Gilmour, has been involved in one of the advisory committees in a previous incarnation.

Mr. Bruce Gilmour (Disability Resource Centre, University of British Columbia): That's correct, Mr. Chairman, with the president of the Treasury Board's employment advisory committee, several hon. members. . .

The Chairman: Both of you are very familiar with some of the efforts of this committee and what we are trying to do. We appreciate being here in your locale this time instead of your having to visit Ottawa.

Ms Warick: Thank you very much. We certainly appreciate being invited. It is good to see you again.

We are going to talk about the Disability Resource Centre, which is a relatively new organization, having been set up a little over a year ago at the University of British Columbia. The impetus for it came from several sources including an advisory committee to the president, Rick Hansen himself, and the UBC president. The centre is currently funded by a CEIC innovations grant, and it has set up a foundation so that the interest from that will sustain it in the future.

We have been set up as a facilitation centre. There are, of course, other centres in existence. The focus of this centre is to facilitate the integration and full participation of persons with disabilities in post-secondary education and to focus on several different themes: transition, to post-secondary education from the secondary system and from other institutions and from the world of work, as well as the transition from post-secondary education to employment; the issue of awareness; physical accessibility, which still remains a major issue; service; our research curriculum; and advocacy. All of this is as it relates to post-secondary education.

[Translation]

M. Young: Il faut continuer d'exercer des pressions.

Le président: Encore une fois, merci beaucoup, Ed. Nous espérons avoir des nouvelles de vous et de vos progrès.

J'invite maintenant le prochain groupe de témoins, de l'Université de la Colombie-Britannique, à prendre place. Je crois qu'il est juste de souligner que nous passons du domaine rural à la tour d'ivoire raffinée de l'université. Cette séance est une séance de grand contraste au cours de laquelle nous entendons toute une série de témoins très intéressants.

Je vous souhaite la bienvenue, Ruth Warick. Si je ne m'abuse, vous avez comparu récemment dans le cadre de la tribune qui s'est tenue à Ottawa il y a quelques semaines.

Mme Ruth Warick (Centre des ressources pour les handicapés, Université de la Colombie-Britannique): C'est exact. Vous avez une excellente mémoire.

Le président: Je crois que votre collègue, Bruce Gilmour, a participé à différents comités consultatifs à un autre titre.

M. Bruce Gilmour (Centre des ressources pour les handicapés, Université de la Colombie-Britannique): C'est exact, monsieur le président, avec le président du Comité consultatif sur l'emploi du Conseil du Trésor, plusieurs députés. . .

Le président: Vous connaissez bien les travaux de notre comité et ce que nous tentons d'accomplir. Cette fois, nous ne sommes pas vos hôtes à Ottawa; nous vous rendons visite chez vous et nous en sommes heureux.

Mme Warick: Merci beaucoup. Nous sommes heureux d'avoir été invités et de vous revoir.

Nous allons vous entretenir du Centre des ressources pour les handicapés, une organisation relativement nouvelle qui a été mise sur pied il y a un peu plus d'un an à l'Université de la Colombie-Britannique. Plusieurs personnes ont contribué à la création de ce centre, y compris un comité consultatif du président, Rick Hansen lui-même, et le président de l'Université de la Colombie-Britannique. À l'heure actuelle, le centre bénéficie d'une subvention à l'innovation du CEIC. Une fondation a été créée afin que l'intérêt suscité par le centre soit maintenu à l'avenir.

Notre centre a pour objectif la facilitation. Bien sûr, d'autres centres semblables oeuvrent dans le même domaine. Mais le nôtre vise à faciliter l'intégration et la participation entière des handicapés dans l'éducation postsecondaire et met l'accent sur différents thèmes: la transition à l'éducation postsecondaire du système secondaire, d'autres établissements et du marché du travail; la transition de l'éducation postsecondaire au marché du travail; la sensibilisation; l'accessibilité aux lieux, qui demeure une question importante; les services; la recherche; et la défense des droits des handicapés, et ce, dans le contexte de l'éducation postsecondaire.

[Texte]

[Traduction]

• 1430

We are cross-disability in nature, dealing with all types of disability. The mandate is broad in terms of looking at not only what we can do at the University of British Columbia, but also what we can do on a provincial and on a national basis. Those particular statements are reflected in the mandate of the centre and in the objectives, which you have in the material previously circulated to you.

I think taking a look at some of the issues that are of concern will give us a sense of why we have a disability resource centre. Certainly one of the issues is the fact that the participation rate of persons with disabilities, not only in post-secondary education but also in secondary education, is below that of the rest of the population. If we are going to make strides in economic integration and employment, we certainly need to address that problem.

We also need to look at the issue of illiteracy, which continues to be a problem even in the post-secondary system, and the issue of not streaming into traditional areas as has been the case for women. Disabled persons are not focusing on some of the areas in which we know that there possibly may be some jobs in the future, such as in the sciences and technologies.

Mr. Gilmour: Criteria of funding programs are also a problem for students or adults with disabilities wanting to get involved in the education system. As we see more and more students moving through the K-to-12 system, there are circumstances that prevent them from moving on because technical support or attendant care prevent them from moving on. There are disincentives associated with funding mechanisms. That is something we would like to see some work done on.

Another one is the resolve to see full integration. Integration for anybody in society is actually the full community model. It may be transportation, it may be barrier-free design, it may be actual language and ability to communicate. We may be talking specifically about post-secondary education as being accessible, but in order for a person to participate in post-secondary education, there has to be support, accessible housing, accessible transportation, and an accessible community environment.

In generic programs, targeted for people with disabilities, we see some great initiatives being taken by the federal, provincial and private sectors who want to make opportunities available, but I think as we move through this period of transition, we still need to see that people with disabilities are aware that the opportunities that are being marketed have them in mind, so that there is an encouraging flavour to the initiative, so that there is some friendly and positive environment that is being textured in these generic programs.

Nous nous occupons de tous les types de handicaps. Notre mandat est relativement large parce que nous étudions non seulement ce qui peut être fait à l'Université de la Colombie-Britannique mais également aux niveaux provincial et national. Ces principes sont énoncés dans le mandat du centre et dans ses objectifs que vous avez dans la trousse qui vous a été remise.

Je pense qu'en abordant nos préoccupations, vous comprendrez la raison d'être du Centre de ressources pour les handicapés. Il y a d'abord le problème du taux de participation des personnes handicapées, qui, tant au niveau postsecondaire qu'au niveau secondaire, est bien inférieur à celui du reste de la population. Pour obtenir des résultats réels dans l'emploi et l'intégration économique, il faut d'abord régler ce problème.

Il faut également se pencher sur l'analphabétisme qui demeure un problème même au niveau postsecondaire. Il y a également le fait qu'on ne peut intégrer les personnes handicapées dans les domaines traditionnels, contrairement à ce qui est arrivé pour les femmes. Les personnes handicapées ne s'orientent pas vers des domaines où nous savons qu'il y aura peut-être des emplois à l'avenir, comme les sciences et la technologie.

M. Gilmour: Les critères des programmes de financement sont également un problème pour les étudiants ou les adultes handicapés qui veulent entrer dans le système d'éducation. De plus en plus de jeunes passent par le système scolaire de la maternelle à la fin du secondaire. Il y a malheureusement des circonstances qui les empêchent d'aller plus loin, par exemple le manque de soutien technique ou de soins sur place. Il y a d'autres obstacles dans les mécanismes de financement. Il faudrait se pencher là-dessus.

Il y a d'autre part la volonté de l'intégration complète. L'intégration de tous à la société constitue le modèle de la communauté globale. On le retrouve dans les transports, dans la conception d'installations accessibles ou dans la langue utilisée pour faciliter la communication. On peut parler particulièrement de l'accès à l'éducation postsecondaire. Mais en fait, pour qu'une personne puisse accéder à l'éducation postsecondaire, il faut un certain soutien, un logement convenable, des moyens de transport et un milieu communautaire accessible.

Dans les programmes génériques, destinés aux personnes handicapées, les secteurs publics et privé prennent d'excellentes initiatives. Mais pendant la période de transition, il faudra s'assurer que les personnes handicapées sont au courant des occasions qui leur sont offertes, afin de les encourager à y participer. Il faut que ces programmes génériques s'insèrent dans un environnement attirant et positif.

[Text]

Transition programs or transition supports into education and into employment: A person who gets full support while going to school, who is included in the school environment, who is given career education and career preparation support, we hope will be give the proper perception to be moving on for greater horizons and greater challenges.

The transition we are talking about here is sort of texted or framed around the idea of a good academic foundation and life skills preparation so they have a good exit from secondary school and a good entry into the next opportunity. We all understand and appreciate the value of getting more education to stay competitive in a quickly changing job market. Then we will move on there, too.

Ms Warick: With respect to the job market, of course, a concern of ours is the under-representation, as you well know, of persons with disabilities in the labour force, both in terms of overall participation rate, and the opportunity to fully develop skills and talents.

Our centre is interested in those issues because one of the reasons people pursue further education besides its intrinsic value is to prepare themselves for the labour market. So we want that end goal also to be in sight.

• 1435

We want to now turn to some of the activities of the centre and we're going to focus on the external activity, although we've listed a few of the internal ones for your information.

Externally, we're involved in a number of areas and we want to highlight a few of them. One of the first listed here is research, because we believe we need to have a solid foundation of information so that we're not just dealing with guesses but have solid information about what are the best forms of reasonable accommodation when we look at a post-secondary institution. How can we best effectively utilize our resources given that they are shrinking, getting tighter, and given also that the population is increasing?

The centre is sponsoring a national forum on November 6. This is being held in co-operation with the centres of specialization that have been set up by Secretary of State as well as with the national educational association of disabled students. In fact, we have a planning meeting later on this afternoon with reference to that. A lot of people during Independence '92 have a number of different functions built into the week.

The forum is going to look at what are some of the research issues we should looking at with respect to post-secondary educational access and what kind of strategies can we put into place to effectively build up the research and to share that with each other.

Mr. Gilmour: With the expansion of our visibility with the adult special education community in Vancouver and the province of British Columbia, dialogues with these people and liaisons have brought our attention to the importance of transitional support for students in the K to 12 system.

Right now, the University of British Columbia on behalf of the disability resource centre is involved in a partnership program with a Surrey school in the greater Vancouver area. We're working with, as it turns out now, 16 students with

[Translation]

Il faut des programmes et des structures d'appui, dans le système d'éducation et dans le milieu du travail, pendant la transition. Une personne qui reçoit un plein soutien pendant qu'elle va à l'école, qui est intégrée au milieu scolaire, qu'on prépare à mener une carrière doit percevoir que des perspectives plus larges s'ouvrent à elle et qu'elle devra surmonter de plus grands défis.

La transition dont nous parlons doit donner à la personne handicapée les connaissances et la débrouillardise nécessaires pour bien terminer l'école secondaire et bien commencer la prochaine étape de sa vie. Nous connaissons tous la valeur de l'éducation supérieure qui nous permet de demeurer concurrentiels dans un marché du travail toujours en évolution. Il faudra ensuite passer à cette étape également.

Mme Warick: Pour ce qui est du marché du travail, nous sommes préoccupés par la sous-représentation des personnes handicapées, à la fois pour ce qui est de leur participation globale et pour les possibilités qui s'offrent à elles de parfaire leurs compétences et leurs talents.

Notre centre s'intéresse à ces questions parce que l'éducation, à part sa valeur intrinsèque, permet de se préparer au marché du travail. C'est là notre objectif ultime.

Passons maintenant aux activités du Centre. Nous allons parler surtout des activités extérieures, bien que nous en ayons décrit quelques-unes, intérieures, dans la trousse.

Nos activités extérieures s'exercent dans divers domaines que nous allons vous présenter. Il y a tout d'abord la recherche; nous croyons avoir besoin de renseignements solides, afin de ne pas parler qu'en approximations. Il nous faut des renseignements exacts sur les meilleurs types d'adaptations raisonnables pour les établissements d'enseignement postsecondaire. Comment utiliser au mieux nos ressources, de plus en plus rares, de moins en moins disponibles, malgré l'augmentation de la population?

Le Centre parraine un forum national qui aura lieu le 6 novembre. Y collaborent également les centres de spécialisation mis sur pied par le Secrétariat d'État, ainsi que l'Association nationale des étudiants handicapés au niveau postsecondaire. Nous avons d'ailleurs plus tard cet après-midi une réunion de planification à ce sujet. Beaucoup de groupes ont des activités dans le cadre d'Autonomie 92.

Dans le cadre du forum, on évaluera quelles questions devraient faire l'objet de recherches, dans le domaine de l'accès à l'éducation postsecondaire. On se penchera également sur les stratégies à mettre en oeuvre pour renforcer la recherche et pour en partager les résultats.

M. Gilmour: Nous sommes de plus en plus visibles dans le milieu de l'éducation spécialisée à Vancouver et en Colombie-Britannique. À la suite de communications avec les gens du milieu, nous avons appris l'importance du soutien aux étudiants pendant la transition à partir des niveaux primaire et secondaire.

Actuellement, l'Université de la Colombie-Britannique participe au nom du Centre à un partenariat avec une école de Surrey, dans la région de Vancouver. Nous travaillons actuellement avec 16 étudiants handicapés afin qu'ils

[Texte]

disabilities and helping them come to a greater understanding and awareness of what we mean by integration, mainstreaming and their responsibility if they're going to become partnered in society, helping them to understand that these years, as they go through school as they apply to anybody, are some of the most important years they have before them and helping them to take advantage of all the opportunities that are made available to them.

We've built a five-stage program around helping these students with empowerment, self-advocacy, understanding the importance of self-identification. I think that can be better explained by saying we're helping these students to understand they do have predominant characteristics and they don't have to be their disability. In other words, make them understand that while their guide dog, white cane, hearing aid, or whatever, may be a part of their identity, it's not something they should become marketed by.

We'll also help these students with understanding of career education and the value of thinking about their careers, and while they may not have a very big perception of what the spectrum in careers is at this time, help them to understand decision-making, goal-setting and planning.

Through this we're seeing an integrated curriculum with other students, student advocates, working with the actual school community and the external community. We're very pleased with this initiative. This was an example of the community coming to us to help them facilitate something they wanted to do. We, in fact, see that as a great compliment to what we believe the job is we're doing.

As we move on to other external activities, promotional campaigns are linked into the work we're doing with this secondary school, but in a greater context, it would be for the province of B.C. and across Canada. That's the developing of promotional materials. We're targeting now a video that will help students to understand the value of post-secondary education as a part of a stepping-stone to greater social and economic integration. We're using additional forms of dissemination, and that includes posters and brochures.

Finally, part of some of the work we've been doing, and I've been directly involved with, has been employer sensitization of the potentials in having a person with a disability as part of the emerging work force or the present work force. We would like to acknowledge—and I know through some of my direct involvement—the work the Secretary of State has done and the Public Service Commission and EIC directly. Then, indirectly, they are funding support of organizations such as the Canadian Council on Rehabilitation and Work. We are seeing a more receptive employment environment now. I think there are a lot of people who are aware that people with disabilities are coming up and will be potential applicants knocking on their doors, if you will. With that sensitization, I think there needs to be some confidence building on how to actually put it into practice. As post-secondary education is a priority for us, in terms of helping students moving up from the K to 12 system, we also have to think of their exiting and where they're going. So we're trying to assist employers to be aware of who those potential students are going to be.

[Traduction]

comprennent mieux ce que signifient l'intégration, l'insertion sociale et leurs responsabilités en tant que membres de la société. Il faut les aider à comprendre que les années passées à l'école sont parmi les plus importantes qu'ils auront à vivre et que c'est maintenant le temps de saisir toutes les occasions qui passent.

Nous avons mis au point un programme en cinq étapes pour que les étudiants sachent se prendre en main, se défendre et comprendre l'importance de l'auto-identification. Plus simplement, nous aidons ces étudiants à comprendre qu'ils ont des caractéristiques particulières qui ne sont pas nécessairement leur handicap. Autrement dit, même si leur chien-guide, leur canne blanche, leur appareil auditif ou tout autre outil du genre fait partie de leur identité, ce n'est pas leur marque de commerce.

Nous aidons aussi ces étudiants à comprendre la nécessité de planifier une carrière. Ils ne connaissent pas très bien toute la gamme des carrières possibles, mais nous les aidons à comprendre comment il faut prendre des décisions, se fixer des objectifs et planifier sa carrière.

Il y a également une formation intégrée avec les autres étudiants, avec des représentants étudiants. Nous travaillons avec le milieu scolaire réel ainsi qu'avec la collectivité. Nous sommes très fiers de cette initiative. Dans ce cas-ci, la collectivité nous a demandé de l'aider à agir. Nous avons interprété cette demande d'aide comme un compliment sur le travail que nous estimons accomplir.

Passons maintenant à d'autres activités extérieures. Les campagnes publicitaires sont associées à notre travail avec l'école secondaire de Surrey, mais également à ce qui se fait en Colombie-Britannique et ailleurs au Canada. Il s'agit de la création de matériel publicitaire. Nous préparons une bande vidéo qui aidera les étudiants à comprendre la valeur de l'éducation postsecondaire, comme tremplin vers l'intégration sociale et économique. Nous avons d'autres supports publicitaires, y compris les affiches et les brochures.

Je vais parler pour finir d'une activité à laquelle j'ai participé. Il s'agit de la sensibilisation des employeurs au potentiel des personnes handicapées qui font ou feront partie de la main-d'œuvre. Nous tenons à reconnaître le travail du Secrétariat d'État, ainsi que de la Commission de la fonction publique et d'Emploi et Immigration. Je connais la valeur de leur travail à cause de ma participation directe à cette sensibilisation. De plus, ils financent indirectement des organisations comme le Conseil canadien de la réadaptation et du travail. La situation apparaît plus favorable à l'heure actuelle. Bien des gens, à mon avis, se rendent compte que les handicapés arrivent sur le marché et sont susceptibles de frapper à leur porte, si vous voulez. Grâce à cette sensibilisation, il me semble qu'il va falloir instaurer un climat de confiance pour mettre les choses réellement en pratique. L'éducation postsecondaire est une priorité pour nous, mais il nous faut aussi suivre les élèves de la maternelle jusqu'à la douzième année pour voir à quel moment ils sortent du système et où ils se dirigent. Nous cherchons donc à aider les employeurs à comprendre où vont se retrouver ces étudiants potentiels.

[Text]

[Translation]

• 1440

Ms Warick: I think that probably sums up the list of our external activities.

The Chairman: May I thank you, Ruth and Bruce, for that well co-ordinated presentation. Just before I call on Ms Phinney, do you see yourselves at UBC in your resource centre as leading the way? Or how do you differ, if you think you do, from the center of specializations that exist, such as St. Mary's University down east?

Ms Warick: We see ourselves working in partnership with others in the community. With respect to St. Mary's, there are some similarities in that both of us have a service function in addition to a facilitation function. Given that we're in different parts of the country it's quite appropriate to have both resources.

Ms Phinney: I think the activities of your group are very impressive. I would like to ask you a question that goes beyond your own activities, and that is funding and action to disabled groups in general.

I suppose when the government became aware that there were disabled people out there, it started to fund in a way that was disability oriented. There has been some shift—I know Alberta has done it—whereby they are more issue oriented or problem oriented, such as in transportation. I wonder whether you see any general shift or any reason for continuing to be more disability oriented. Can you see an advantage to going toward issue orientation? I don't know how well you know the Alberta system where they have their premier's council. They have taken each of the issues, such as transportation, and met with all the disabled community and discussed all their problems in that area and are doing something about transportation for all disabled people rather than providing funding for each group to talk about their problems for their group. There is some talk that different provinces feel different ways about that. I know that it makes the disabled community and the individual groups feel a little insecure because they think that maybe their funding will stop and maybe they'll disappear. The people who have built-in jobs get a little nervous about that. I just wondered if you can comment on that. That's a rather broad issue and maybe it's not fair.

Ms Warick: Oh, sure. Did you want to comment as well on that, Bruce?

Mr. Gilmour: I'll let you go and then I'll feed off what you say.

Mme Warick: Il me semble que nous avons fait ainsi le tour de nos différentes activités extérieures.

Le président: Je vous remercie, Ruth et Bruce, de cet exposé très bien structuré. Avant de donner la parole à M^{me} Phinney, j'aimerais savoir si vous vous considérez à l'Université de la Colombie-Britannique comme étant à la pointe de la recherche. En quoi votre centre de ressources est-il différent, le cas échéant, de centres spécialisés qui existent par ailleurs, comme celui de l'Université St. Mary dans l'est du Canada?

Mme Warick: Nous considérons que nous oeuvrons en collaboration avec d'autres intervenants au sein de la collectivité. Pour ce qui est de St. Mary, il y a des similitudes puisque les deux organisations ont un rôle de service en plus de faire de la facilitation. Puisque nous nous trouvons dans deux régions distinctes du pays, il est tout à fait normal que chacun d'entre nous dispose de ses propres ressources.

Mme Phinney: Les activités de votre groupe me paraissent tout à fait impressionnantes. J'aimerais vous poser une question qui dépend du cadre de vos activités et qui porte sur le financement et sur l'action concernant de manière générale les différents groupes de handicapés.

J'imagine qu'au départ, lorsque le gouvernement a pris conscience de la situation des handicapés, il a entrepris de verser les crédits en fonction des différentes catégories de handicapés. Il y a eu une certaine évolution—je sais que ça s'est fait en Alberta—et l'on s'est mis à penser davantage en fonction des secteurs ou des problèmes, le transport, par exemple. Est-ce que vous voyez de grandes orientations ou une raison de continuer à axer davantage notre action sur les handicaps? Pensez-vous qu'il faille davantage nous intéresser aux problèmes précis? Je ne sais pas si vous connaissez bien le système mis en place par l'Alberta sous la forme du conseil du premier ministre. On y prend les problèmes un par un, celui du transport, par exemple, on rencontre toutes les catégories de handicapés et on discute de leurs différents problèmes dans ce secteur précis en apportant des remèdes dans le domaine des transports pour tous les handicapés plutôt que de financer chacun des groupes pour qu'ils puissent faire valoir individuellement leur cause. Il semble que les provinces ne soient pas toutes d'accord sur ce point. Je sais que les handicapés en général et les différents groupes qui composent cette communauté se sentent quelque peu inquiets car ils ont peur que leur financement disparaisse complètement. Les gens dont l'emploi est ainsi en jeu nourrissent quelques inquiétudes. Qu'en pensez-vous? La question est très vaste et ce n'est peut-être pas juste.

Mme Warick: Bien évidemment. Est-ce que vous souhaitez intervenir sur ce point, Bruce?

M. Gilmour: Je vais vous laisser parler et je compléterai votre réponse.

[Texte]

Ms Warick: I guess I'll make two comments. One is that we do believe we should look at funding from an integrated perspective. We need to look at the issues of education, employment, housing and transportation with an integrative perspective and therefore look at the impact of one on the other. If you take that approach, you're leaning more to the issue-based approach as opposed to funding per disability group.

The other thing is that these groups do perform valuable services so you need to facilitate the self-advocacy aspect of that. It may not be a case of either/or. It's a question of how you blend the resources together.

• 1445

Mr. Gilmour: Those were my comments, too. Without confusing the problem here, or the question or the notion you're bringing up, we are trying in an ideological sense, or hopefully in a general sense, to minimize the duplication of services and to get, as Ruth has reflected, an integrated delivery system. How that's going to be generated though, in a reactive way or proactive way, remains an issue for certain disability groups. I think it's hard to give a generic statement on behalf of disability groups without thinking about what it means to certain disability groups when we talk about the term communication or transportation, as you said, because my issues on behalf of blind and visually impaired as they relate to communication are different for people who have learning disability, or deafness, or are hard of hearing. It is a big topic.

Mr. Redway: I have three questions all related to the employment side of things. The first relates to testimony that we've had before our special committee on employment equity regarding the ability of employers to access people who have disabilities and people in other designated groups under the employment equity legislation. You obviously have been focusing on a local situation and a local geographic area. Do you have some thoughts or comments with respect to how we might develop an employment network nationally, provincially, locally, for people with disabilities?

As my second question, one of the work areas it seems to me ideally suited for people with disabilities is the computer area. I've recently been made aware of the fact that, notwithstanding our unemployment situation across the country, we do have a very severe shortage of people in the computer field in I guess you would say another generation of computer expertise. There's a generation of computer expertise that has already become obsolete, and we're losing jobs to the United States and other countries as a result of the fact that we don't have trained people here with those skills. Are you trying to address that in any way, shape or form?

My third question relates more particularly to Bruce and his role with the Treasury Board advisory committee. Earlier today, as I understand it, the Canadian Ethnocultural Council issued a report card highly critical of the role of the Treasury

[Traduction]

Mme Warick: J'aurais deux observations à faire. Tout d'abord, nous sommes convaincus en effet qu'il faut considérer le financement de manière intégrée. Il nous faut examiner globalement les questions de l'enseignement, de l'emploi, du logement et des transports et examiner en quoi ces différents secteurs influent les uns sur les autres. Selon ce principe, l'orientation est alors davantage axée sur les différents problèmes que sur le financement de chacune des catégories de handicapés.

La deuxième chose qu'il faut voir, c'est que ces différents groupes offrent un service utile et qu'il faut promouvoir les différentes causes. Les deux orientations ne s'excluent pas automatiquement. Il s'agit en fait de savoir combiner les deux.

M. Gilmour: C'est aussi ce que j'avais à dire. Sans vouloir compliquer ici le problème, la question ou la notion que vous évoquez ici, nous nous efforçons sur le plan des principes et, espérons-le, sur un plan général, d'éviter les services faisant double emploi pour en arriver, comme vient de vous le dire Ruth, à un système de services intégrés. Toutefois, il appartient aux différents groupes de handicapés de décider de la façon d'agir ou de réagir face aux situations précises. Je pense que l'on peut difficilement généraliser au nom des différents groupes de handicapés sans chercher à voir ce que signifient pour les différents groupes les problèmes précis de communication ou de transport que vous venez d'évoquer étant donné, par exemple, que les problèmes de communication qui se posent aux aveugles ou aux malvoyants vont être différents de ceux qui touchent les gens ayant des difficultés d'apprentissage, les sourds ou les malentendants. C'est une vaste question.

M. Redway: J'ai trois questions à poser qui portent toutes sur le domaine de l'emploi. La première a trait aux témoignages présentés devant notre Comité spécial sur l'équité en matière d'emploi en ce qui a trait à la possibilité pour les employeurs de répertorier les personnes handicapées et celles qui appartiennent à d'autres catégories désignées dans le cadre de la Loi sur l'équité en matière d'emploi. Vous avez évidemment axé votre action sur les situations locales et dans des secteurs géographiques bien précis. Avez-vous une idée de la façon dont on pourrait mettre sur pied au niveau national, provincial ou local un réseau s'appliquant à l'emploi des personnes handicapées?

Sur un deuxième point, il m'apparaît que l'informatique est le domaine idéal pour l'emploi des handicapés. J'ai appris récemment qu'en dépit du chômage qui règne au pays, nous souffrons encore d'une grave pénurie de spécialistes dans l'informatique en mesure de servir ce que l'on pourrait appeler une nouvelle génération d'ordinateurs. Il y a toute une génération de spécialistes de l'informatique qui est désormais dépassée et nous perdons des emplois par rapport aux États-Unis et à d'autres pays parce que nous n'avons pas les gens qualifiés pour les remplacer. Avez-vous pensé à ce problème?

Ma troisième question s'adresse plus particulièrement à Bruce et a trait au rôle qu'il a joué au sein du Comité consultatif du Conseil du Trésor. Il me semble qu'un peu plus tôt aujourd'hui le Conseil ethnoculturel du Canada a

[Text]

Board affirmative action program with respect to visible minorities. Do you have some comments in the way of a report card from your perspective with respect to disabled people in the affirmative action program that the Treasury Board has? If you feel that it's not doing the job, have you some thoughts about what could be done to improve that, and why it's not doing its job?

Mr. Gilmour: Do we have 20 minutes?

The Chairman: Try to be as brief as you can. I think Mr. Young wants a question and so does Mr. Koury.

Mr. Gilmour: I'll just respond to question 3. We have some plans in place. I was honoured to be a part of that three-year placement I had on the Treasury Board committee and was at my last meeting when I got a notice from the Hon. Gilles Loiselle that the meetings had been terminated. The employment equity advisory board consultation process had now completed its role, its function. We had solved all the problems. They now had all the information they needed. It was going to be integrated into the PS 2000 initiative, and they would put together an internal committee and an external committee.

My biggest concern was that we had lost probably the most direct conduit to the Public Service and to the Hill on the issues on behalf of persons with disabilities by region across Canada.

The Chairman: Except for this committee.

• 1450

Mr. Gilmour: That's right, except for this committee. I apologize for that. Please take that off the record.

In an organized way we had those people come together three to four times a year to help the government understand what the issues were across Canada, how well the government was meeting employment equity initiatives, how EIC could further diversify and help CJS become more effective in the regions.

Whether this is a direct spin-off of some of the work that has been going on in Ottawa to supplement the absence of these four committees, the positive initiative that I think has come forward is the Labour Force Development Advisory Board on Disabled Persons. That of course remains to be seen in terms of some of the specific action items they're going to be involved with. But I have the opportunity to be working with that group of people.

Mr. Redway: But that doesn't relate directly to the Public Service, does it?

Mr. Gilmour: No, it doesn't. I think that's part of the Labour Force Development—

Mr. Redway: The larger picture.

Mr. Gilmour: Yes, the larger picture.

[Translation]

publié une fiche d'information critiquant fortement le rôle que joue le Programme d'action positive du Conseil du Trésor vis-à-vis des minorités visibles. Avez-vous des observations à faire au sujet de cette fiche d'information compte tenu de ce que vous savez du rôle joué par le Programme d'action positive du Conseil du Trésor vis-à-vis des handicapés? Si vous considérez qu'il ne remplit pas son rôle, comment l'expliquez-vous et avez-vous des améliorations à proposer?

M. Gilmour: Est-ce que nous disposons de 20 minutes?

Le président: Essayez de faire le plus vite possible. Il y a M. Young qui veut poser une question, je crois, et il y a aussi M. Koury.

M. Gilmour: Je me contenterai de répondre à la troisième question. Nous avons un certain nombre de projets dans nos cartons. J'ai été très honoré de servir pendant trois ans au sein du comité du Conseil du Trésor et c'est au cours de la dernière réunion à laquelle je devais assister que l'Honorable Gilles Loiselle m'a appris qu'il n'y en aurait pas d'autres. Le mécanisme de consultation du Comité consultatif de l'équité en matière d'emploi est maintenant terminé après avoir joué son rôle. Tous les problèmes ont été résolus. Nous disposons maintenant de toute l'information dont nous avons besoin. Nous allons maintenant intégrer ce programme à FP 2000, et les responsables mettront en place un comité interne et un comité externe.

Je regrette surtout que nous ayons probablement perdu le canal de communication le plus direct avec la fonction publique et avec le Parlement sur les questions qui touchent les handicapés dans toutes les régions du Canada.

Le président: Sauf pour ce qui est de notre comité.

M. Gilmour: C'est exact, sauf pour ce qui est de ce comité. Excusez-moi, je retire ce que j'ai dit.

Nous disposons d'une instance au sein de laquelle ces gens pouvaient se réunir trois ou quatre fois par an pour aider le gouvernement à comprendre quels étaient les enjeux dans tout le Canada, dans quelle mesure le gouvernement répondait à ces objectifs sur le plan de l'équité en matière d'emploi, et comment diversifier davantage l'action d'EIC et rendre plus efficace la Planification de l'emploi dans les régions.

Je ne sais pas si c'est une conséquence directe de la volonté d'Ottawa de remplacer ces quatre comités, mais l'on a pris une excellente initiative en décidant de créer le Conseil de mise en valeur de la main-d'oeuvre. Il reste à voir, bien entendu, quelles seront les différentes mesures prises dans des cas précis. J'aurai toutefois la possibilité de travailler avec les responsables.

M. Redway: Toutefois, cette initiative ne concerne pas directement la fonction publique, n'est-ce pas?

M. Gilmour: Non, en effet. Je crois que ça fait partie de la Stratégie de mise en valeur de la main-d'oeuvre. . .

M. Redway: La situation dans son ensemble.

M. Gilmour: Oui, la situation dans son ensemble.

[Texte]

The Chairman: I think Mr. Redway got the answer he wanted.

Mr. Redway: The chairman is trying to hurry us up. We're having an interesting discussion and he has a timetable to meet. We understand his problem.

The Chairman: No. The chair wants to hear from Ruth, though.

Mr. Gilmour: I would like to acknowledge your awareness of that process, that it was a disappointment to the people of Canada with disabilities that the opportunity to work with the government in a consultative way, where we were as close as possible to the decision-making processes than we've ever been before, was then ceased.

The Chairman: You certainly confirmed what Mr. Redway was thinking, I'm sure.

Ruth, do you want to answer the first two questions?

Ms Warick: To address the first one about national networks, two thoughts occur to me. One is that the Labour Force Development Advisory Board, which Bruce has just mentioned, would be a logical body to take a look at this issue. All of us know they're setting up provincial bodies.

I thoroughly enjoyed being at the parliamentary forum. And one of the interesting pieces of information from that is that 80% of the jobs to be created in the future are going to be with smaller businesses, which, to me, suggests we need to operate on a more regionalized basis, although we may want some national focus that the actual hiring is going to take place in smaller companies at a more local basis. We need to set up resources—

Mr. Redway: We might need national standards.

Ms Warick: Certainly we need national approaches, national encouragement. But we also need to provide some resources to assist these companies with their employment equity approaches. If we look at a co-ordinating mechanism, perhaps the Labour Force Development Advisory Board could take that on as one of their lead roles.

The other thought is that we who work in the post-secondary field, the offices of disabled students, have an excellent cadre of candidates for employment. So we could begin to work with some other organizations and partnerships to make better use of marketing. I think that is an area we need a lot of work in.

With respect to computer training, there is a fair amount of work being done in that area. Some programs in the lower mainland that are particularly targeted for persons with disabilities are extremely successful.

At the same time, you also need to take your more integrated programs and make sure they're accessible for everyone. Again, it's that approach that sometimes you have specifically targeted programs that work very well, but at the same for other individuals, they just want to be integrated into the mainstream, and our job is to make sure they can do that.

[Traduction]

Le président: Je crois que M. Redway a eu sa réponse.

M. Redway: Le président nous presse. Cette discussion est intéressante, mais il a un échéancier à respecter. Nous comprenons son souci.

Le président: Non. La présidence aimerait aussi entendre Ruth.

M. Gilmour: Je reconnais avec vous que les handicapés au Canada sont déçus de ne plus avoir ainsi la possibilité de travailler de concert avec le gouvernement canadien alors que cette instance de consultation nous avait rapprochés plus que jamais des mécanismes de décision.

Le président: Je suis sûr que vous venez de confirmer ce que pensait M. Redway.

Ruth, voulez-vous répondre aux deux premières questions?

Mme Warick: J'aurais deux choses à dire au sujet de la première question concernant les réseaux nationaux. Tout d'abord, il serait logique que le Conseil de mise en valeur de la main-d'oeuvre, dont vient de parler Bruce, se penche sur la question. Vous savez tous qu'il est en train de se doter d'instances provinciales.

J'ai particulièrement apprécié d'assister au forum parlementaire. L'un des principaux enseignements que l'on a pu en tirer, c'est que 80 p. 100 des emplois qui seront créés à l'avenir le seront par de petites entreprises, ce qui me fait dire qu'il nous faudra oeuvrer sur une base plus régionale, même s'il devra peut-être y avoir certaines orientations nationales, et que l'embauche se fera en fait davantage par de petites entreprises sur un plan plus local. Nous aurons besoin de mettre en place des ressources. . .

M. Redway: Nous aurons peut-être besoin de normes nationales.

Mme Warick: Bien évidemment, il nous faudra des solutions nationales, une promotion nationale. Cependant, nous aurons aussi besoin de ressources afin d'aider ces entreprises à aborder la question de l'équité en matière d'emploi. Ce mécanisme de coordination, il est possible que le Conseil de mise en valeur de la main-d'oeuvre puisse l'intégrer à ses principales responsabilités.

Pour ceux d'entre nous qui oeuvrent dans le secteur postsecondaire, je pense aussi que les bureaux d'étudiants handicapés sont un excellent réservoir de candidats à l'emploi. Nous pourrions donc oeuvrer avec d'autres organisations et nos associés afin de faire une meilleure promotion. À mon avis, beaucoup de choses restent à faire dans ce domaine.

Pour ce qui est de la formation en informatique, il se fait beaucoup de choses dans ce domaine. Il y a des programmes dans le sud-ouest de la Colombie-Britannique qui s'adressent spécialement aux personnes handicapées et qui ont énormément de succès.

Parallèlement, il faut aussi veiller à ce que des programmes intégrés puissent être mis à la disposition de tout le monde. Là encore, il faut parfois faire en sorte que certains programmes s'adressent à des catégories précises alors qu'en même temps d'autres personnes, qui veulent tout simplement se fondre dans la masse, puissent le faire avec notre aide.

[Text]

The Chairman: Thanks very much, Ruth.

Colleagues, we are running a little behind. Do you want to have a quick question, Neil?

Mr. Young: It will be a quick question, but I am afraid it will elicit a long answer, by necessity. It's dealing with what are the major barriers to prevent disabled individuals from gaining access to post-secondary education—the physical education system itself, tuition fees, physical barriers within the buildings, failure to give access to necessary equipment, that kind of thing. That will require a long response, I think.

Ms Warick: I think it will. All of the items you identified are barriers. It will depend on the individual as to which one will be a more difficult barrier, as what is a barrier for one person, such as transportation, is not a barrier for another.

If you don't have secondary schooling, if you don't have certain academic credentials, you're not even going to get in the door. Unless you have that, finances, transportation, and housing aren't even issues. We have to deal with that issue very seriously when we look at the statistics. That is of great concern to me.

• 1455

Mr. Young: Is anything different today from 10 years ago?

Ms Warick: Absolutely. Ten years ago, in post-secondary education, we didn't have offices for students with disabilities. We had very little. We've come an enormous way in 10 years, and I think we have to remember that.

This committee, I think, has been one of the instrumental bodies in this country in ensuring continual progress. I say that sincerely.

The Chairman: We like to hear a bit of encouragement like that. Thank you.

Mr. Koury: I'll give you part one of a three-part question, but I'll just ask one.

On page 7 you spoke about the country's most unemployed, under-employed and under-utilized resources. It numbers about the 80%. How does this compare with the U.S.? You mentioned that we're 80% under-employed, under-developed, under-utilized, etc. How does that compare with the United States? Do you have figures on that?

Mr. Gilmour: We don't have figures on that. I'm sorry.

Mr. Koury: If they are more advanced than we are, perhaps we could get some documents that would help us to accelerate the process.

Mr. Gilmour: Through our own network at the university we are working with the American-based organizations supporting students with disabilities in post-secondary education. That is not to say this information doesn't exist, but I haven't been made aware of it.

[Translation]

Le président: Merci beaucoup, Ruth.

Mes chers collègues, nous sommes un peu en retard. Avez-vous rapidement une question à poser, Neil?

M. Young: La question est courte, mais j'ai bien peur qu'elle entraîne forcément une longue réponse. Elle porte sur les principaux obstacles qui empêchent les handicapés d'accéder à l'enseignement postsecondaire—je veux parler de l'enseignement tel qu'il est dispensé dans la pratique, des frais d'inscription, des obstacles physiques à l'intérieur des bâtiments, de l'impossibilité d'accéder à l'équipement nécessaire, de toutes les choses de ce genre. J'imagine que la réponse va être longue.

Mme Warick: Je crois qu'elle sera longue. Tous les éléments que vous venez de signaler constituent des obstacles. La taille de la difficulté dépendra des individus et ce qui constitue un obstacle pour l'un, dans le domaine des transports, par exemple, n'en est pas pour l'autre.

Celui qui n'a pas fait son secondaire, qui n'a pas atteint un certain niveau scolaire, ne peut même pas y entrer. Sans ce minimum, la question des finances, des transports ou du logement ne se pose même pas. Il faut bien voir cela lorsqu'on examine les statistiques. C'est une question qui me paraît très préoccupante.

M. Young: Est-ce que la situation est différente aujourd'hui de ce qu'elle était il y a dix ans?

Mme Warick: Tout à fait. Il y a dix ans, dans l'enseignement postsecondaire, nous n'avions pas de bureaux s'adressant aux étudiants handicapés. Nous n'avions pas grand-chose. Nous avons fait d'énormes progrès en dix ans, il ne faut pas l'oublier à mon avis.

Je considère que votre comité est l'un des éléments moteurs de ce progrès. Je le dis bien sincèrement.

Le président: Nous sommes contents d'entendre des choses aussi encourageantes. Je vous remercie.

M. Koury: Je ne vais vous poser que la première partie d'une question qui en comporte trois.

À la page sept de votre mémoire, vous parlez d'un groupe qui souffre le plus du chômage, le plus sous-employé, le plus sous-utilisé au pays. Ça se monte à environ 80 p. 100. Qu'en est-il comparativement aux États-Unis? Vous nous avez indiqué que 80 p. 100 des membres de ce groupe étaient sous-employés, sous-qualifiés, sous-utilisés, etc. Quel est comparativement l'état de la situation aux États-Unis? Est-ce que vous avez des statistiques à ce sujet?

M. Gilmour: Non, nous n'avons pas de statistiques. Je suis désolé.

M. Koury: S'ils sont en avance sur nous, nous pourrions peut-être faire venir des documents qui nous aideraient à faire avancer les choses.

M. Gilmour: Par l'intermédiaire de notre réseau, à l'université, nous collaborons avec des organisations des États-Unis qui aident les étudiants handicapés au niveau postsecondaire. Je ne dis donc pas que l'information n'existe pas, mais je n'en ai pas eu connaissance.

[Texte]

Mr. Koury: If you can get those documents and if they relate, can you make them available to us?

Mr. Gilmour: Yes.

Mr. Koury: Thank you.

The Chairman: On behalf of the committee, Ruth and Bruce, I thank you both for being with us and adding to our understanding of the work you're doing at UBC. We appreciate that.

I dare say we'll be hearing from you again before too long, either in Ottawa or some other location. Thank you for being here.

Ms Warick: Thank you. We would like to make copies of our newsletter available to you, so we'll send them to your office.

The Chairman: I'm sure the committee would appreciate that.

Mr. Gilmour: Keep on doing those outstanding reports that you do—*Consensus for Action and Responding to It*. The unanswered questions and so on. . . It's great to see them.

The Chairman: Thank you.

Our next witness is Mr. Winston Leckie. He is from the Opportunities Through Rehabilitation and Work Society.

Winston, I think you are familiar with this committee and its efforts. We welcome you to the table. We would invite you to give us an opening statement. As with other witnesses, we have allowed about 25 minutes for your part and the questions.

Mr. Winston Leckie (Executive Director, Opportunities Through Rehabilitation and Work Society): Thank you. I would like to start with a welcome to British Columbia. It's delightful to see you all here. I say that not only for myself and our organization, but for the community with which we are all interested. I think it is enlightening for us and for you to have a firsthand experience dealing with the committee.

Before starting, I would like to echo some comments that were made a few minutes ago. We in the community appreciate the work of this committee. The reports—yes, we all get bogged down with paper, but I think their presence indicates to us that there is a touch point within government to direct our attention to.

I would like to start with a few comments about our organization. Our organization parallels much of the development that has occurred in the last 20 or 30 years in the area of employment of people with disabilities.

• 1500

Our organization, as we are known—and it is not an acronym—is ORW, with no periods. We're a non-profit organization. We're independently funded, which gives us the opportunity to be, as we often jokingly say, an equal opportunity insurer. We have the ability to work with, hopefully constructively to assist. . . and oftentimes, which we find most rewarding, to initiate activity. We are primarily a facilitator; we are an enabler, we are an organization that provides information.

[Traduction]

M. Koury: Si vous réussissez à obtenir des documents de ce genre, pourriez-vous nous les faire parvenir?

M. Gilmour: Oui.

M. Koury: Je vous remercie.

Le président: Ruth et Bruce, je vous remercie au nom du comité d'être venus comparaître devant nous et de nous avoir fait comprendre ce que vous faisiez à l'Université de la Colombie-Britannique. Nous vous en remercions.

Je n'hésite pas à prédire que nous nous reverrons très bientôt, que ce soit à Ottawa ou ailleurs. Merci d'être venus.

Mme Warick: Merci. Nous ferons des copies de notre bulletin afin de les faire parvenir à votre bureau.

Le président: Le comité vous en saura certainement gré.

M. Gilmour: Continuez à publier les excellents rapports qui sortent de votre comité—«S'entendre pour agir» ainsi que la réponse du gouvernement «Questions sans réponses», etc. . . C'est un plaisir que de le lire.

Le président: Je vous remercie.

Le témoin suivant est Winston Leckie. Il est ici au nom de la *Opportunities Through Rehabilitation and Work Society*.

Winston, je crois que vous connaissez notre comité et la tâche qui est la sienne. Nous vous souhaitons la bienvenue autour de cette table. Nous vous invitons à faire une déclaration en guise d'introduction. Comme tous les autres témoins, vous disposez de 25 minutes environ pour prononcer votre allocution et répondre ensuite aux questions.

M. Winston Leckie (directeur général, «Opportunities Through Rehabilitation and Work Society»): Je vous remercie. Je vous souhaite tout d'abord la bienvenue en Colombie-Britannique. C'est un plaisir que de vous voir parmi nous. Je le dis non seulement en mon nom propre et au nom de mon organisation, mais aussi au nom de toute la collectivité à laquelle nous nous intéressons. Je crois qu'il est bon pour nous comme pour vous qu'il y ait des relations directes avec le comité.

Avant de commencer, je tiens à m'associer aux observations qui viennent d'être faites. Au sein de la collectivité, nous apprécions le travail de votre comité. Le rapport, même si nous croulons sous la paperasse, indique à mon avis qu'il y a là une question essentielle sur laquelle le gouvernement veut faire porter notre attention.

Quelques mots tout d'abord au sujet de notre organisation. Notre organisation témoigne de l'évolution qui a eu lieu au cours des 20 ou 30 dernières années dans le secteur de l'emploi des personnes handicapées.

Notre organisation est connue sous l'appellation ORW, sans point entre les lettres, ce n'est pas un sigle. Nous sommes une organisation à but non lucratif. Nous bénéficions d'un financement indépendant, ce qui nous permet, nous le disons par plaisanterie, de revendiquer avec une parfaite égalité des chances. Nous avons la possibilité d'oeuvrer en collaboration, d'apporter, nous l'espérons, une aide utile. . . et souvent, ce que nous jugeons particulièrement gratifiant, d'être à l'origine des activités. Nous sommes avant tout un organisme qui fournit des moyens, qui fait avancer les choses, qui donne de l'information.

[Text]

As a bit of background, I'll take you back to 1965, which was the start of our organization. We came out of a province-wide study that looked at the needs of employment for people with disabilities. At that time the concept was one of developing a vocational rehabilitation workshop. At that time that was the answer. In fact, that's what was developed: a vocational rehabilitation workshop. For those who are familiar, particularly back east, it was a goodwill style of operation. We collected, refurbished, and sold goods and, parallel to that, provided assessment, training, and placement services.

That organization was the first, in 1975, to be accredited internationally as a vocational rehabilitation service. In effect, it was "the best vocational rehabilitation workshop that you could design."

I became involved in the organization in 1970, so I'm showing a bit of the age. I left a short time thereafter and returned in 1979 with a mission of looking at the organization in terms of the future direction. It was at that time, through a very committed and very trusting board of directors, that we changed the organization from a direct service organization to what it is now, a resource agency.

After undertaking that major review in 1979 and 1980, we closed our programs and services. We no longer operated a "workshop". In fact, the closure of that served as a model for a number of organizations throughout the country.

It's at that point that I can relate to my first appearance before one of the pre-runners of this currently named committee, the Special Committee on the Disabled and the Handicapped. I first appeared before the committee in November 1983, and then again it was dealing with the issue of workshops.

I will try to make it brief. In thinking about today's presentation, I thought that, given that 10-year perspective, I'd make some comments.

I noticed earlier that people mentioned that we're dealing with a large issue here. We're not dealing with a small portion of Canada's population. As you're all familiar with, it is 13.2%, or approximately 3.3 million. I was also interested in terms of the degree of unemployment. It has been stated that 40% of adults with a disability are in the labour force, compared with 70% of the general population. I was also interested in the comment earlier about women and employment. It's interesting that in fact only one woman with a disability compared to three men with disabilities is employed.

So I took a look at that situation—I'm sure we all recognize that it's not exactly positive—and asked what we are doing. In response, I found some interesting observations. To the current committee that's looking into employment

[Translation]

Pour retracer un peu l'histoire de notre organisation, il faut remonter en 1965. Nous avons été créés à la suite d'une étude menée à l'échelle de la province concernant les besoins d'emplois des personnes handicapées. À l'époque, l'idée était de mettre sur pied un atelier de réinsertion professionnelle. C'était la réponse que l'on donnait à l'époque. C'est d'ailleurs ce qui a été mis en place: un atelier de réinsertion professionnelle. Ceux qui connaissent bien la chose, particulièrement dans l'Est, savent qu'il s'agissait d'une entreprise s'apparentant à une bonne oeuvre. Nous nous chargions de recueillir, de remettre en état et de vendre certains articles tout en fournissant, parallèlement, des services d'évaluation, de formation et de placement.

Notre organisation a été la première à être agréée à l'échelle nationale, en 1975, en tant que service de réinsertion professionnelle. Il s'agissait en effet du «meilleur atelier de réinsertion professionnelle que l'on puisse concevoir».

Je suis entré dans cette organisation en 1970, vous voyez que cela ne date pas d'hier. J'ai quitté l'organisation peu après et je suis revenu en 1979 avec la mission d'étudier quelle devait être son orientation future. C'est à cette époque, au sein d'un conseil d'administration très dévoué et sur lequel on pouvait compter, que nous avons modifié l'orientation de l'organisation, la faisant passer d'un organisme de services directs à ce qu'elle est aujourd'hui, un organisme de ressources.

Après avoir procédé à cette révision majeure en 1979 et en 1980, nous avons mis fin à nos programmes et à nos services. Nous n'étions plus un «atelier». Cette réorientation a d'ailleurs servi de modèle à un certain nombre d'autres organisations dans tout le pays.

C'est de cette époque que date ma première comparution devant l'un des prédécesseurs du comité actuel, le Comité spécial concernant les invalides et les handicapés. C'est en novembre 1983 que j'ai comparu pour la première fois devant ce comité, qui se penchait une fois de plus sur la question des ateliers.

Je vais essayer d'être bref. En pensant à l'exposé que j'allais faire aujourd'hui, je me suis dit qu'il me fallait évoquer ces dix années d'expérience.

J'ai entendu tout à l'heure certaines personnes nous dire que la question était d'importance. Il ne s'agit pas ici d'un faible pourcentage de la population canadienne. Comme vous le savez tous, c'est 13,2 p. 100 de notre population, soit environ 3,3 millions de personnes. J'ai aussi relevé avec intérêt l'importance du chômage. On nous a dit que 40 p. 100 des adultes handicapés faisaient partie de la population active, contre 70 p. 100 de l'ensemble de la population. J'ai remarqué aussi que l'on avait évoqué tout à l'heure le lien entre les femmes et le chômage. Il est symptomatique de constater que les hommes handicapés sont trois fois plus nombreux que les femmes handicapées à occuper un emploi.

Je me suis donc penché sur cette situation—dont vous conviendrez tous qu'elle n'est pas très positive—et je me suis demandé ce qui se passait. J'ai fait en conséquence un certain nombre d'observations très intéressantes. Devant le comité

[Texte]

equity—I looked at the Canadian Human Rights Commission submission—I made two observations. In fact, the companies that are reporting are showing a negative outflow of people with a disability in the work force. Also, consistently for the past four years, more persons with a disability have left federal departments and agencies than have been hired. Again, that's a negative situation.

I then took a look at what's happening locally as it's reflected through various federal departments. I was again struck by 1.7% of the budget of Employment and Immigration Canada being spent on programs for persons with a disability. How does that translate at the local level? Well, you would think that instead of a decrease there would be an increase. In fact, that's not true. You're probably also aware that the current national grants to the Voluntary Agencies Program has been cancelled. Last year, even though it was diminished it was still providing seed money, creative funds for organizations that wished to meet around issues concerning people with a disability.

• 1505

Even more concerning is that now in our area a counselling resource centre that dealt with issues surrounding unemployed people with a disability is closing with uncertain plans.

Then take another look at some of the national issues. In vague terms, the National Strategy for the Integration of Persons with Disabilities is promoted. Although there's some detail attached, I'm still left with a bit of a puzzle. It's \$158 million over five years. We all like statistics and we can all get them to show what we want. But I thought it was interesting to take 3.3 million people over five years and then turn it around and ask yourself, as one of those 3.3 million people with a disability, what am I going to get this month for my 79¢? That's the translation of \$158 million.

I'm also puzzled because I looked back at the situation in which I appeared 10 years ago when we talked about minimum wage. I'm concerned that within the last two weeks the Supreme Court of Canada has refused to give leave to appeal an issue surrounding minimum wage. In fact, what it has found or implied, I perhaps should say, is that therapy is now the term that can be applied to work within mental health facilities and exempt not only from minimum wage but also employment standards.

With that kind of doom and gloom it's now hard to turn and say, welcome to B.C. Again, I am delighted with the witnesses you called today. It gives you a flavour of what our province is doing.

[Traduction]

qui est chargé à l'heure actuelle de l'équité en matière d'emploi—j'ai examiné le mémoire présenté par la Commission canadienne des droits de la personne—et j'en ai tiré deux observations. En réalité, les entreprises qui font état de statistiques signalent une diminution nette des personnes handicapées dans la population active. On nous dit par ailleurs, et je cite: Régulièrement, ces quatre dernières années, il y a plus de départs que d'embauches de personnes handicapées au sein des ministères et des organismes fédéraux. Là encore, c'est une situation négative.

J'ai examiné alors quelles étaient les répercussions locales de l'action des différents ministères fédéraux. J'ai remarqué là encore qu'Emploi et Immigration Canada consacrait 1,7 p. 100 de son budget aux programmes s'adressant aux personnes handicapées. Quelles sont les répercussions au plan local? On pourrait penser qu'il y a une augmentation et non pas une diminution. En réalité, ce n'est pas vrai. Vous savez aussi probablement que les subventions nationales versées à l'heure actuelle dans le cadre du programme de soutien aux organismes volontaires ont été supprimées. L'année dernière, même si elles avaient diminué, elles permettaient quand même de fournir de l'argent au départ aux organisations qui souhaitaient faire quelque chose pour répondre à la condition des personnes handicapées.

Ce qui nous paraît encore plus inquiétant, c'est que dans notre région, un centre de ressources en consultation traitant des questions touchant les personnes handicapées qui se trouvent au chômage est en train de fermer sans aucun projet pour l'avenir.

Revenons maintenant à un certain nombre de questions nationales. En termes vagues, on fait la promotion de la Stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées. Il y a bien certains détails qui ont été donnés, mais je pose encore un certain nombre de questions. Cela se monte à 158 millions de dollars sur cinq ans. Nous sommes tous férus de statistiques et nous pouvons leur faire dire ce que nous voulons. J'ai jugé bon cependant de prendre ces 3,3 millions de personnes sur cinq ans et de me demander, en tant qu'une de ces 3,3 millions de ces personnes handicapées, ce que j'allais faire ce mois-ci de mes 79 cents. En effet, c'est à cela que reviennent ces 158 millions de dollars.

Je me pose aussi des questions lorsque je reviens sur la situation qui a motivé ma comparaison il y a 10 ans au sujet du salaire minimum. Je m'inquiète de voir que cette quinzaine, la Cour suprême du Canada a refusé le droit de faire appel dans une cause touchant le salaire minimum. En réalité, ce que la Cour a jugé ou laissé entendre, devrais-je dire, c'est que l'on doit désormais appliquer le terme de thérapie au travail effectué dans les établissements de santé mentale, travail auquel non seulement ne s'applique pas le salaire minimum mais qui ne relève pas non plus des normes de l'emploi.

Après cette description apocalyptique, il est bien difficile maintenant pour moi de vous souhaiter tout simplement la bienvenue en Colombie-Britannique. Je vous répète que c'est avec grand plaisir que j'ai pu entendre les témoins que vous avez convoqués aujourd'hui. Cela vous donne une bonne idée de ce qui se fait dans notre province.

[Text]

We are west coast. We are very much distant from some of the activities you may be more familiar with. Yet, some of that distance allows us some flexibility in working together. I was delighted to see the Labour Participation Advisory Committee, the United Way, *Building Bridges*. . . a good example of some of the partnerships evolving. Again, the Interior Access Network is a good example of bringing together people in our province. We do have a large province. It is a tough job. You're looking at the Canada picture. We have in our province some of the same issues—geography, travel, distance, time, the cost of communication.

I was also thinking about another organization that has evolved over the last four or five years, which is the Community Review Committee. This is 15 community organizations of and for people with a disability that have, for the most part, set aside those turf wars that I'm sure you're familiar with and come together to talk about some of these common issues. In coming together we're starting to see some action with our provincial government in focusing on the various programs in the area. . . although employment is a federal issue, the translation of that at the provincial level.

We are in fact seeing there are some operational changes, and in this regard your Vocational Rehabilitation of Disabled Persons Act—and it's a provincial interpretation through the agreement—is something we're hopefully changing and seeing some more direct action from.

So in respect to the time and allowing you to ask some of the questions which I think were well put before, I would just like to summarize with a brief recommendation.

I, too, was struck by your committee's 1990 report, *Consensus for Action*. I would like to perhaps turn it slightly and summarize seven or eight points. I would like to see the federal government adopt a policy for proportional inclusion of people with a disability in all aspects of federal departments, crown corporations, agencies, and perhaps, most importantly, agreements, in whatever form they take. I think this action singles out one of the major issues facing people with a disability, that they don't want to be special. They don't want to have programs added on. They don't want to be exceptions to be dealt with.

• 1510

Please don't interpret that I'm speaking for them. What everyone wants is the leadership that will show the true inclusion of people with a disability in all aspects. By government taking this position, you will demonstrate the spirit necessary to go to the community and lead by example.

In conclusion, I think what we're really talking about—and this is a slight twist on an old phrase—is a situation in which we need to have justice done, not just seen to be done. I thank you.

[Translation]

Vous êtes ici sur la côte Ouest. Nous sommes bien loin de certains domaines d'activité avec lesquels vous êtes peut-être davantage familiarisés. Pourtant, cette distance nous permet parfois d'œuvrer ensemble avec plus de souplesse. J'ai été très heureux de voir le Labour Participation Advisory Committee, CentraAide, «Créons les liens» . . . qui témoignent bien de la façon dont les liens se nouent et se dénouent. L'Interior Access Network illustre bien lui aussi la façon d'unir les gens dans notre province. Notre province est très vaste. La tâche n'est pas facile. Pensez aux difficultés du Canada. Dans notre province, c'est en partie les mêmes: la géographie, les déplacements, les distances, le temps, le coût des communications.

Je pense aussi à une autre organisation qui a évolué au cours des quatre ou cinq dernières années, en l'occurrence le Community Review Committee. Il s'agit du regroupement de 15 organisations communautaires qui œuvrent en faveur et avec la participation des personnes handicapées et qui, pour la plupart, ont laissé de côté ces guerres intestines que vous connaissez certainement tous pour se réunir sur une plateforme d'action commune. Ensemble, nous commençons à pouvoir faire bouger notre gouvernement provincial en ce qui a trait aux différents programmes dans le secteur. . . même si l'emploi relève de la compétence fédérale, l'application pratique se fait au niveau provincial.

Nous constatons une certaine évolution dans la pratique et, de ce point de vue, votre Loi sur la réadaptation professionnelle des invalides—qui est interprétée au plan provincial dans le cadre de l'accord—devrait faire avancer les choses, il faut l'espérer, et se traduire par des mesures plus concrètes.

Donc, pour vous laisser le temps de poser un certain nombre de questions dont j'ai pu voir tout à l'heure la pertinence, je vais finir sur une rapide recommandation.

J'ai moi aussi été frappé par le rapport publié par votre comité en 1990 *S'entendre pour agir*. J'aimerais éventuellement pouvoir m'attarder sur sept ou huit points qui sont évoqués. Je souhaite que le gouvernement fédéral adopte une politique visant à intégrer un certain pourcentage de personnes handicapées dans tous les secteurs des ministères et organismes fédéraux ainsi que les sociétés d'État et, surtout, que l'on procède dans le cadre d'accords, quelle que soit la forme qu'ils prennent. C'est une mesure qui à mon avis souligne l'une des grandes questions qui touchent les personnes handicapées, le fait qu'elles ne veulent pas faire l'objet d'un traitement d'exception. Elles en veulent pas que l'on rajoute des programmes. Elles ne veulent pas être considérées comme des exceptions.

Ne croyez pas que je veux parler à leur place. Ce que nous voulons tous, c'est le leadership qui permettra d'intégrer les personnes handicapées dans tous les domaines. En choisissant d'agir ainsi, le gouvernement donne l'exemple à toute la collectivité.

En guise de conclusion, ce qu'il nous faut faire en réalité, pour reprendre différemment la vieille formule, c'est que justice soit faite et non pas se contenter d'en donner l'apparence. Je vous remercie.

[Texte]

The Chairman: Winston, thank you very much both for your complimentary remarks and for the challenges you've issued to us, the Parliament of Canada and the government. I'm sure members have some questions. Would you like to lead off, Ms Phinney.

Ms Phinney: I have a couple of short ones. In your proportional inclusion suggestion, would you include in that any group in Canada besides disabled, such as women? Are you suggesting that it be just for the disabled community?

Mr. Leckie: I would say that it could serve as a model that could be expanded to other areas. I am sure you're probably hinting at how you would handle a woman in a wheelchair, an aboriginal individual. Is it one, two, three, or one? How do you count that? By having proportional inclusion in the various areas you could form a model for monitoring that representation. So I would see it extended.

Ms Phinney: I probably should know this, but I want to make sure of your interpretation. Could you explain what you mean by proportional inclusion? Explain how that would work. Use an example of a company starting up, or a government agency. How would you start it?

Mr. Leckie: One of the places I'd start with is Employment and Immigration Canada. It's currently allocating—or at least it's chosen this measure—1.7% of its budget to people with a disability. I'd start with the question of where is the other 11%? I'd like to see identified within its work plans, its goals and objectives, a plan similar to that requested under employment equity, which would demonstrate a movement toward programs designed to be proportional in their service.

Ms Phinney: How about accountability somewhere along that line, in two years time, three years time, four years time? Do you have any ideas on what group could be formed that would give an honest accountability and not an internal accountability, which can result in anything the government, the deputy minister or whoever, wants it to be?

Mr. Leckie: I guess there are two parts to that; one is the monitoring and the other is the reporting. I would suggest, as I've watched this committee, with various ministers appearing before it and making comments about various programs—

Ms Phinney: It doesn't make it any better, though.

Mr. Leckie: No, but at least through attachment to this committee and reporting to the House it would indicate a public awareness of the progress going on.

Ms Phinney: Are you suggesting that they be forced to answer, and answer correctly, and that we would have to trust their means of accounting?

[Traduction]

Le président: Tous mes remerciements, Winston, pour vos aimables compliments et pour les défis que vous avez su nous proposer à tous, au Parlement du Canada et au gouvernement. Je suis sûr que les membres du comité ont des questions à vous poser. Vous voulez commencer, madame Phinney?

Mme Phinney: J'ai deux petites questions à vous poser. Lorsque vous proposez d'inclure un certain pourcentage de personnes, est-ce que vous pensez à d'autres personnes que les personnes handicapées au Canada, aux femmes, par exemple? Cela ne concerne-t-il, selon vous, que les personnes handicapées?

M. Leckie: À mon avis, ce pourrait être un modèle que l'on pourrait adopter dans d'autres domaines. Vous pensez certainement à la façon dont il faudrait comptabiliser une femme en fauteuil roulant qui serait autochtone. Compte-t-elle pour un, pour deux, pour trois? Comment faire le compte? En ayant une représentation proportionnelle dans différents secteurs, on pourrait ainsi concevoir un certain type de modèle de contrôle. J'aimerais qu'il soit élargi de cette façon.

Mme Phinney: Je suis censée le savoir, mais je tiens à être sûre de votre interprétation. Qu'entendez-vous par représentation proportionnelle? Expliquez-nous en le fonctionnement. Prenons l'exemple d'une société qui se crée ou encore d'un organisme gouvernemental. Comment procéder au départ?

M. Leckie: Je commencerais par Emploi et Immigration Canada. À l'heure actuelle ce ministère alloue—ou du moins il a choisi de retenir ce critère—1,7 p. 100 de son budget aux personnes handicapées. Je commencerais par me demander où sont passés les 11 p. 100 qui manquent? J'aimerais que soit précisé dans ses plans opérationnels, dans sa mission et ses objectifs, un plan semblable à celui qui concerne l'équité en matière d'emploi et qui témoigne d'une évolution en faveur de programmes assurant une représentation proportionnelle.

Mme Phinney: Dans cet ordre d'idées, que pensez-vous de l'obligation de rendre compte dans deux, trois ou quatre ans? Quel groupe pourrait-on constituer pour rendre honnêtement des comptes et non fournir des chiffres correspondants à une cuisine interne selon ce que veut le gouvernement, le sous-ministre ou tout autre responsable.

M. Leckie: Il y a à mon avis deux parties dans votre question; celle qui a trait au contrôle et celle qui concerne le compte rendu. Je vous propose, après avoir vu fonctionner votre comité, différents ministres ayant comparu pour parler de différents programmes. . .

Mme Phinney: Ce n'est pas pour autant ce qui arrange les choses.

M. Leckie: Non, mais du moins à partir du moment où l'on se rapporte à votre comité, qui fait rapport à la Chambre, il y aurait une prise de conscience par le public des progrès réalisés.

Mme Phinney: Est-ce que vous me dites par là qu'ils seraient tenus de répondre, et avec exactitude, et qu'il nous faudrait faire confiance à leurs méthodes de comptabilité?

[Text]

Mr. Leckie: Yes. Similar to employment equity, one of the current thoughts is the need for a third party to review that. I guess I'm caught in the practicalities and the reasonableness of that. I would suggest that in application, this probably would be something that would occur periodically, not necessarily on an annual basis. So there would be need for third-party review of that.

• 1515

Ms Phinney: Have you any idea how that would work, or have you thought about it? I don't want to take up time now if you haven't thought about it, but...

Mr. Leckie: I haven't gone into details, but it seems to me that—

Ms Phinney: It might help Mr. Redway, too.

Mr. Leckie: Yes. I was going to say that it seems to me we're approaching a common area there and there may be some practicality in looking at a complementary body and a third party could be struck. One is always questioning how distant that third party is when there is a financial responsibility or payment for that. So you have to be careful, but I would suggest a third party.

Mr. Redway: Winston, you've certainly touched on a lot of the areas relating to employment equity, which, as you know, is rather close to my heart at the moment. Your comment that the government should be leading by example is an excellent characterization of the issue. Apart from what is being done now, and apart from a suggestion that many groups have made that the government be included under the Employment Equity Act federally, have you some other suggestions as to how the government might lead by example in that respect?

Mr. Leckie: There's a two-part answer to that. One comes as a result of the review that has occurred. One of the things that has struck me—and again this is opinion—is that, as we see the negative outflow or in fact the loss of people with a disability, one is struck by what is being done to retain people with a disability within the work force, as opposed to what is being done to hire people with a disability. Much of our attention has been focusing on the hiring of people with a disability, that opportunity, and I believe that is still necessary.

In the retention, it would seem to me that as an employer, speaking of the federal government, and recognizing the high cost of recruiting and hiring somebody and maintaining that person in a position, from a straight human resource point of view it would be prudent to implement a program that would look at the retention of people with a disability and what accommodations need to be done to ensure that those hired are retained, promoted, and maintained within the system.

In terms of the hiring, you could look at a number of options. One would be certainly something that we are starting to become more aware of in our community, which is the active recruitment of people with a disability, the identity of it. I'm drawn back to attending a president's committee on employment of persons with a disability in the United States, and the most shocking thing I saw there—not that it was bad, but I still have the pen—was a pen from the FBI that said,

[Translation]

M. Leckie: Oui. Comme pour l'équité en matière d'emploi, l'une des idées qui prévaut à l'heure actuelle, c'est qu'il faut qu'une tierce partie se charge de l'examen. C'est toute la question de l'application dans la pratique et des mesures raisonnables à prendre. Pour ce qui est de l'application pratique, il est probable qu'il faudrait un examen périodique, pas nécessairement annuel. Oui, il faudrait qu'une tierce partie se charge de cet examen.

Mme Phinney: Avez-vous une idée de la façon dont cela pourrait fonctionner? Y avez-vous pensé? Je ne voudrais vous faire perdre votre temps si vous n'y avez pas pensé, mais...

M. Leckie: Je ne suis pas entré dans les détails, mais il me semble que...

Mme Phinney: Cela pourrait aussi aider M. Redway.

M. Leckie: Oui. J'allais dire qu'il me semble que nous abordons ici un terrain commun et qu'il pourrait être utile de chercher à créer un organisme complémentaire et de faire appel à une tierce partie. Il est toujours difficile de savoir si cette tierce partie est bien indépendante lorsqu'il y a une responsabilité financière ou un financement. Il faut donc agir avec précaution, mais je propose qu'il y ait une tierce partie.

M. Redway: Winston, vous venez d'aborder de nombreux domaines touchant l'équité en matière d'emploi, sujet qui, comme vous le savez, me tient particulièrement à coeur en ce moment. Vous avez tout à fait raison de dire qu'il faut que le gouvernement donne l'exemple. En plus de ce qui est fait à l'heure actuelle et de la proposition avancée par de nombreux groupes pour que le gouvernement relève des dispositions de la Loi sur l'équité en matière d'emploi au plan fédéral, qu'avez-vous d'autre à proposer pour que le gouvernement donne l'exemple dans ce domaine?

M. Leckie: Ma réponse est double. La première partie découle de l'examen qui a été fait. L'une des choses qui m'a frappé—et là encore il s'agit d'un jugement subjectif, c'est que lorsque l'on considère le solde négatif des personnes handicapées occupant un emploi, on peut comparer ce qui est fait pour conserver ces personnes au sein de la population active par rapport à ce qui est fait pour les embaucher. Nous avons surtout mis l'accent sur l'embauche des personnes handicapées, et cette orientation reste à mon avis nécessaire.

Pour ce qui est de conserver ces personnes dans leur emploi, il me semble qu'en tant qu'employeur, parlant au nom du gouvernement fédéral, et compte tenu du coût élevé de leur recrutement et de leur embauche, il serait prudent, strictement du point de vue des ressources humaines, de mettre en place un programme visant à retenir dans leur emploi les personnes handicapées et de veiller à faire en sorte que les personnes ainsi engagées soient gardées, promues et restent au sein du système.

Au niveau de l'embauche, on peut envisager plusieurs solutions. On pourrait certainement penser à faire prendre davantage conscience à la collectivité de la nécessité de recruter activement des personnes handicapées en tant que telles. Je me souviens d'avoir assisté à une réunion du comité présidentiel sur l'emploi des personnes handicapées aux États-Unis, et j'ai été abasourdi de constater à cette occasion—ce n'est pas que la chose était mauvaise en soi,

[Texte]

"We are an equal opportunity employer and we want you." This was at an activity designed for people with a disability. To me, that said more about the true intent of the government than all the posters and everything else. They were out actively looking.

Mr. Redway: Recruiting.

Mr. Leckie: Recruiting.

Mr. Redway: One of the comments that's made quite frequently—actually, it was made yesterday as well before this committee—relates to the question of whether or not there should in fact be compulsory... I won't use the word "quotas", but will use "targets" and "timetables" and those sorts of things, or whether there should be just sort of the development of an atmosphere or, for want of a better term, an action plan being part of the employment equity plan with respect to disabled people rather than targets and timetables. Have you some thoughts on that? Some people within the disabled community and organizations have made representations that they don't believe the best way to go is to have targets and timetables, while others of course feel that is the best way. What are your thoughts?

• 1520

Mr. Leckie: I guess it's part of the silver bullet solution, which is that we count one thing and we imply everything. I believe what is necessary in such a plan is, in fact, to establish targets, quotas, one of those words that somehow has gotten twisted. I do believe those need to be established and I think part of any good management system is to establish those targets.

I think the other part that is frustrating—and this is from conversations with various employers—is that there also needs to be a parallel recognition of changes they make within their corporate culture that really do set the tone for employing people with a disability, and diversity within their work force. I think you need to have a different mechanism there to look at recognizing the changes that have been made, such as changing their work environment and making it accessible. We often hear of the situation of employers rationalizing access issues, not based on the employment but based on the fact that they want to get a customer through the door and sell that customer something. I think by simply measuring the employment, it doesn't quite give credit for that. On the other hand, I do believe that you need to establish firm, hard targets.

Mr. Redway: The issue you've raised there is one that was raised with me first by the banking community. They talk in terms of quality versus quantity, that there have to be some quality measurements as well as quantity measures. They use the example of making the workplace accessible and spending, say, \$100,000 to make it accessible for one person who has a severe disability and they get credit for only one person in the quantity calculation, whereas if they spent

[Traduction]

mais j'ai quand même gardé le stylo—de pouvoir lire sur un stylo ce slogan du FBI: «Nous ne faisons pas de discrimination dans l'emploi et nous voulons vous engager.» C'était à l'occasion d'une activité conçue pour les personnes handicapées. Cela en disait plus, pour moi, sur l'intention véritable du gouvernement que toutes les affiches ou autres. On cherchait activement à les embaucher.

M. Redway: C'était du recrutement.

M. Leckie: C'était du recrutement.

M. Redway: J'ai entendu dire bien souvent—c'est d'ailleurs un commentaire qui m'a été fait hier et la question a été aussi posée au comité—qu'il fallait s'interroger sur l'opportunité de rendre le programme obligatoire... je ne parlerai pas de «quotas», mais «d'objectifs» ou «d'échéanciers», ou s'il fallait au contraire créer une certaine dynamique ou, puisqu'il n'y a pas de meilleur terme, adopter un plan d'action en faveur des personnes handicapées dans le cadre du plan d'équité en matière d'emploi plutôt que d'imposer des objectifs et des échéanciers. Avez-vous réfléchi à la question? Certains responsables et certaines organisations appartenant au milieu des handicapés ont fait savoir qu'à leur avis les objectifs et les échéanciers n'étaient pas la meilleure solution alors que d'autres, bien entendu, pensent le contraire. Qu'en pensez-vous?

M. Leckie: J'imagine que c'est comme pour toutes les solutions magiques, il y a ce que l'on compte d'une part et ce que l'on implique de l'autre. Ce qui me paraît nécessaire dans un tel plan, c'est que l'on fixe des objectifs, des quotas, toutes ces choses dont le sens est devenu en quelque sorte faussé. Je crois cependant qu'il faut les établir et que cela fait partie d'une bonne gestion.

Ce qui est frustrant aussi à mon avis—et ce sont des conversations que j'ai eues avec différents employeurs—c'est qu'il faut aussi tenir compte parallèlement des changements qui ont lieu dans les cultures d'entreprises et qui créent de nouvelles conditions pour l'emploi des personnes handicapées. Je crois que nous avons besoin d'un mécanisme différent qui nous permette d'examiner les changements qui ont eu lieu, l'évolution du milieu de travail et les conditions d'accès. Nous entendons souvent des employeurs rationaliser les questions liées à l'accès, non pas en termes d'emploi, mais de la possibilité d'attirer le client et de lui vendre un produit. Je ne crois pas que l'on puisse bien rendre compte de cette situation en se contentant de mesurer l'emploi. D'un autre côté, je crois qu'il nous faut aussi fixer des objectifs fermes et précis.

M. Redway: La question que vous soulevez a été évoquée devant moi pour la première fois par les banques. Ces dernières opposent la qualité à la quantité et demandent des critères de mesure qualitatifs aussi bien que quantitatifs. On a donné l'exemple d'une entreprise qui dépense 100,000\$ pour faciliter l'accès au lieu de travail à une personne gravement handicapée, et qui ne reçoit qu'un crédit correspondant à une personne selon un calcul purement

[Text]

\$10,000 on 10 people, they would get credit for 10 people but they wouldn't have hired someone with a severe disability; they would have hired people with less severe disabilities. That \$100,000 to \$10,000 may not be a good example, but that's the kind of example they give. Have you some thoughts specifically on how you would take into account these quality as opposed to quantity measurements, or in your discussions with employers have they ever revealed to you or have you identified in your own mind something of that sort?

Mr. Leckie: I think you've hit the issue of accessibility on the head. That is something that can be measured separately from employment, creating an accessible work environment. In fact, there is a report on that. If you talk about what you have done in terms of staff training, staff development, and attitudinal change, that's another aspect of it.

Mr. Redway: How would you give credit to that as opposed to the numbers game? How would you see getting credit for that? Would that be an entirely different category, and you get a tick mark once, or a gold star for doing that job well?

Mr. Leckie: I guess who gets the report card—

Mr. Redway: After you've done the job well, is there some way of measuring it again, down the road? I am sorry to interrupt your line of thought.

Mr. Leckie: It would be a separate reporting. I think many of the issues have to be separated, although oftentimes we hear the reverse, where employers rationalize the access changes because of the hiring, or they can find funding because of the hiring or all those other things. But I think to report them and attribute them to one issue is not really recognizing. . . I think the issue of giving employers a forum to report to, parallel to the "hard numbers" associated with hiring, is one way of doing that. If you can have a complementary report or an ancillary report, that's another way of doing it. I think it would be quite possible to devise some sort of forum for that.

Ms Phinney: I just want to make a statement. I was suggesting to Mr. Redway that he could connect the bonuses given to deputy ministers for a job well done to the percentage of disabled people who have been hired in their departments.

Mr. Redway: At the risk of starting a dialogue here, Mr. Chairman, first of all, as Ms Phinney knows, at the moment those bonuses are not effective and you'd have to wait until they were reinstituted who knows when.

[Translation]

quantitatif, alors que si elle avait consacré 10,000\$ à 10 personnes moins handicapées, elle aurait reçu un crédit correspondant à 10 personnes sans avoir pourtant engagé une personne handicapée grave. Ce rapport de 100,000\$ à 10,000\$ n'est peut-être pas un bon exemple, mais c'est ce genre d'exemple que l'on donne. Avez-vous pensé plus précisément à la façon dont on pourrait tenir compte à la fois de ces critères qualitatifs et quantitatifs et, dans vos discussions avec les employeurs, vous a-t-on parlé de choses de ce genre?

M. Leckie: Je pense que vous avez touché le coeur de la question de l'accès. La création d'un milieu de travail accessible, c'est quelque chose que l'on peut mesurer indépendamment de l'emploi. Un rapport a d'ailleurs été publié à ce sujet. Il faudrait aussi parler de ce qui a été réalisé en matière de formation professionnelle, de perfectionnement du personnel et de changement des comportements.

M. Redway: Comment tenir compte de tout cela indépendamment des chiffres? Comment agit-on avec les entreprises? Devrait-on prévoir une catégorie complètement différente et distribuer des blâmes ou des bons points suivant la façon dont le travail est fait?

M. Leckie: Il me semble que celui qui reçoit le bulletin de note. . .

M. Redway: Une fois que l'on a bien fait le travail, y a-t-il un moyen de l'évaluer à nouveau, un peu plus tard? Excusez-moi de vous avoir interrompu.

M. Leckie: Il faudrait des comptes rendus séparés. Nombre des questions, à mon avis, devraient être séparées, même si l'on entend bien souvent le contraire. Les employeurs expliquent les changements à apporter en matière d'accès par l'embauche ou réussissent à trouver des crédits selon le critère de l'embauche. Je considère toutefois que rendre compte de tous les changements et les comptabiliser en fonction d'un seul critère, ce n'est pas vraiment rendre justice. . . Il me semble que l'une des façons d'y parvenir serait de donner aux employeurs une tribune où ils pourraient se faire entendre, en plus de fournir de «froides statistiques». On pourrait aussi penser à un rapport complémentaire ou à un rapport annexe. Il me paraît tout à fait possible de concevoir des solutions de ce genre.

Mme Phinney: Je voudrais faire simplement une déclaration. Je proposais à M. Redway de relier les primes accordées aux sous-ministres pour récompenser l'excellence de leur travail au pourcentage de personnes handicapées qui ont été engagées par leurs ministères.

M. Redway: Au risque de tomber dans un aparté avec M^{me} Phinney, monsieur le président, je dois dire tout d'abord que cette dernière sait pertinemment que, pour l'instant, ces primes ne sont pas en vigueur, et qu'il nous faudra attendre le moment où elles seront rétablies, Dieu sait quand.

[Texte]

• 1525

Second, on all ratings of managers or performance appraisals, there are a number of factors beside the question of employment equity that are taken into account. If they've got nine out of ten and the bad one is employment equity, do you remove all the bonus? How do you deal with that?

Ms Phinney: There aren't too many who would agree with that.

Mr. Redway: Well, that's interesting.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Young, do you have one question?

Mr. Young: Yes. It's about your concern with figures of the level of people with disabilities who are presently employed in government departments and agencies.

As you probably know, this committee was quite concerned about that. The response to this committee's concerns was circulated questionnaires and one thing and another to those departments. What we found as a result of that was that to make the figures look good they hired all kinds of individuals with disabilities but they hired them on term contracts. This was unbeknown to us. The figures looked kind of good until there was a point at which they were downsizing government. The first ones to go, of course, were the term contract people who happened to be disabled.

There has to be something done, I think, to make these managers, if you want, comply with employment equity legislation and make it apply to them. Take the Canadian Jobs Strategy, for example. When that was developed by CEIC, the disabled people weren't even included in it. It was an afterthought according to the information this committee got.

There's a memo circulating at the present time within CEIC which clearly shows that the disabled population has actually declined in terms of participating in the labour market. It should be an embarrassment to anyone who works in government to see these figures.

You're talking about a monitoring agency. This committee, for example, would be very much interested in being the monitoring body for the National Strategy for the Integration of People with Disabilities. I know the Canadian Human Rights Commission at one point—and I don't know if they still are—was quite interested in being given the responsibility for employment equity monitoring.

The point I'm trying to make is that I think it's absolutely crucial for some kind of monitoring agency to be set up. This would not necessarily be duplication. We can use existing bodies such as this committee, the Human Rights Commission, or any other body that's in existence that would be empowered to do that.

For example, that National Strategy for the Integration of People with Disabilities has been in existence for a year. I have absolutely no knowledge—and have asked the question—whether or not anyone has sat down with target

[Traduction]

Deuxièmement, pour toutes les cotes ou évaluations du rendement des gestionnaires, il y a un certain nombre de facteurs qui sont pris en compte en dehors de la question de l'équité en matière d'emploi. S'ils ont obtenu la cote 9 sur 10 et si le mauvais point est l'équité en matière d'emploi, supprimez-vous la totalité de la prime? Comment abordez-vous cette question?

Mme Phinney: Bien peu de gens seraient d'accord avec cette proposition.

M. Redway: Eh bien, c'est intéressant.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Young, voulez-vous poser une question?

M. Young: Oui. Il s'agit de votre préoccupation à propos du nombre de personnes handicapées actuellement employées dans les ministères et organismes gouvernementaux.

Comme vous le savez probablement, notre comité s'est beaucoup préoccupé de cette question. En réponse à nos inquiétudes, on a fait circuler des questionnaires et autres dans ces ministères. À la suite de ces mesures, nous avons constaté que pour avoir des chiffres favorables, on embauchait toute sorte de personnes handicapées mais avec des contrats à durée déterminée. Nous n'étions pas au courant. Les chiffres ont donné le change jusqu'au moment où l'on a réduit les effectifs dans la fonction publique. Les premières personnes licenciées ont évidemment été les personnes employées à contrat qui étaient par hasard des personnes handicapées.

À mon avis, il faut faire quelque chose pour obliger ces gestionnaires à se conformer aux dispositions sur l'équité en matière d'emploi afin qu'elle s'appliquent à eux. Prenez par exemple la Planification de l'emploi. Au moment de son élaboration par la CEIC, les personnes handicapées n'en faisaient même pas partie. D'après les renseignements que nous avons obtenus, on a pensé à elles après coup.

À l'heure actuelle, une note de service circule à l'intérieur de la CEIC démontrant clairement que le nombre de personnes handicapées a en fait baissé dans les effectifs. Tous les fonctionnaires devraient se trouver gênés en lisant de tels chiffres.

Vous parlez d'un organisme de surveillance. Notre comité, par exemple, serait tout à fait prêt à faire office d'organisme de surveillance pour la Stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées. À un certain moment, je sais que la Commission canadienne des droits de la personne—je ne sais pas si c'est encore le cas—était très intéressée par la surveillance de l'équité en matière d'emploi.

Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il est absolument indispensable de mettre sur pied une forme quelconque d'organisme de surveillance. Il ne s'agirait pas forcément de faire double emploi. Nous pourrions utiliser des organismes existants comme notre comité, la Commission des droits de la personne ou tout autre organisme existant qui serait habilité à le faire.

Par exemple, la Stratégie nationale pour l'intégration des personnes handicapées existe depuis un an. Je ne sais absolument pas—et j'ai pourtant posé la question—si oui ou non quelqu'un s'est penché sur des dates cibles, des

[Text]

dates, monitoring agencies, who's doing what, when are they going to do it and when are we going to see the results of that. As far as I know, there's all that money floating around, even though you might think it should be more. There is money floating around there and nobody knows what the hell is happening with it.

Mr. Leckie: I don't think there was a question there, but I would like to make a comment. I agree in terms of the third-party monitoring. One of my concerns in addressing all of this issue is that we're showing a bit of age in looking back at it.

In 1978 I was involved in creating an organization that dealt with employment of people with mental handicaps. In the whole province of British Columbia there was only one staff person dedicated to that job. Here we are in 1992 and I gave up counting how many people are employed doing that job. I don't want to diminish their work, they're doing an excellent job, but we're still looking at under-representation in the work force. When we start to take a look out at monitoring that process and enforcing it—and you mentioned the Canadian Human Rights Commission and so on—I'm concerned as to how much goes into the process as opposed to the actual outcome of acquiring a job for someone with a disability. Are we in year four since the first complaint on employment equity was registered and is being looked at the Canadian Human Rights Commission? As far as I know, there are still outstanding cases of that time, so where are we? We're really in a situation in which the rate of participation is not up to snuff. I think in terms of monitoring and what we do with that, this committee serves part of that function in making this a public process and making that information known to as many people as possible. If nothing else, we're still left with the power of embarrassment.

• 1530

Mr. Young: Max Yalden tells us that he doesn't have the tools available to him to go much farther than he's presently going. I don't know whether that's the case or not, but that's at least what he tells our committee. Do you know what I mean? It gets to some point, I suppose, that concludes—trying to use moral suasion to enforce a bank or the CBC or whoever else is involved. At that point, however, he can't yank them into court. He doesn't have the tools to do that.

The Chairman: I think colleagues that we had better draw this to a conclusion. I might suggest, though, Mr. Young, that Mr. Redway may decide to call you as a witness before his committee.

Mr. Young: Fair enough. Any time.

[Translation]

organismes de surveillance, la répartition des tâches, les échéanciers et la date d'examen des résultats. En ce qui me concerne, il y a beaucoup d'argent investi, même si vous pouvez penser qu'il devrait y en avoir davantage. Il y a beaucoup d'argent investi là-dedans et personne ne sait très bien à quoi il sert.

M. Leckie: Je ne pense pas que l'on a posé une question, mais j'aimerais faire un commentaire. Je suis d'accord avec une surveillance exercée par une tierce partie. Ce qui me préoccupe en abordant cette question, c'est que nous sommes plutôt en retard dans cette examen.

En 1978, j'ai participé à la création d'un organisme qui s'occupait de l'emploi des personnes handicapées mentales. Dans toute la Colombie-Britannique, il n'y avait qu'une seule personne qui se consacrait à ce travail. Aujourd'hui nous sommes en 1992 et j'ai cessé de compter le nombre de personnes employées à faire ce travail. Je ne veux pas minimiser leur travail, elles font un excellent travail, mais nous constatons toujours une sous représentation au sein de la population active. Lorsque nous commençons à envisager la surveillance de ce processus et sa mise en application—et vous avez parlé de la Commission canadienne des droits de la personne, etc.—ce qui me préoccupe c'est ce que nous investissons dans le processus lui-même par opposition au résultat réel qui est de trouver un emploi à une personne handicapée. En sommes-nous à la quatrième année depuis le dépôt de la première plainte à propos de l'équité en matière d'emploi qui est étudiée par la Commission canadienne des droits de la personne? À ce que je sache, des dossiers datant de cette époque sont encore en souffrance, alors où en sommes-nous? Nous nous trouvons véritablement dans une situation où le taux de participation n'est pas à la hauteur. En ce qui concerne la surveillance et ce que nous voulons en faire, notre Comité remplit partiellement cette fonction en rendant ce processus public et en faisant connaître ces renseignements au plus grand nombre de gens possible. À défaut d'autre chose, nous avons toujours le pouvoir de l'embarras.

M. Young: Max Yalden nous a dit qu'il ne disposait pas des outils nécessaires pour faire plus que ce qu'il fait actuellement. Je ne sais pas si c'est vraiment le cas ou non, mais du moins c'est ce qu'il a dit devant notre Comité. Voyez-vous ce que je veux dire? Je suppose que l'on arrive à la fin d'une étape—essayer d'user de persuasion morale pour faire appliquer les règlements par une banque ou par la Société Radio-Canada ou quiconque est concerné. Mais, arrivé à ce point, il ne peut pas les poursuivre. Il ne dispose pas des outils nécessaires pour le faire.

Le président: Chers collègues, je pense que nous devrions conclure sur ce sujet. Je pense toutefois, monsieur Young, que M. Redway pourrait décider de vous faire comparaître comme témoin devant son comité.

M. Young: C'est équitable. Quand vous voudrez.

[Texte]

The Chairman: Winston, on behalf of the committee I want to thank you very much for being with us today. You've obviously, as you can see, provoked a lot of interest and discussion in the issues you have raised. We've taken note of these and we'll obviously be dwelling on them as well. Thank you very much for being with us.

Mr. Leckie: Thank you for the opportunity.

The Chairman: We will now move on to the Columbia Society of Interdependent Living. Ms Glenys Snow is the founding director. We have allowed ourselves another 25 minutes, Glenys. If you want to begin with an opening statement, we will then follow with some questions.

Ms Glenys Snow (Founding Director, Columbia Society of Interdependent Living): Thank you for inviting me here. I would like to say that I'm going to talk about a number of things. One of them is natural wilderness environmental accessible experiences. When I was trying to find a parking space outside at about 2 p.m. I realized it was much more of an obstacle to find a parking space here in Vancouver than it was to try to make accessible trails a reality.

I was at a provincial conference here in Vancouver a few years ago, which was about employment equity. There was a professor from Simon Fraser at the conference and she said that if we disabled people thought that we were going to find a job, we would have a hard time because there were so many people looking for employment. She suggested that we should try to make our own jobs, but I know that isn't possible for everybody. For myself those were some fairly important words of encouragement. I went back to my small rural community and decided that I would try to make a job for myself as well as find a site where a number of people would be able to be employed.

The phone call came about a week and a half ago, asking me if I could come here today. I live in a small village in the Rocky Mountains, where there are 63 people. It was quite touching that Ottawa would phone me in this small village and ask if I could come to make a presentation to you. So about two hours ago I sat down and wrote something, and I would like to share that with you.

The year 1981 was the International Year of Disabled Persons. In 1981, when I became actively involved with the disabled population's concerns, the disabled persons movement was just starting to attain a societal profile. The year 1992 is the conclusion of the decade and accommodates an international symposium and exhibition here in Vancouver, which will allow us to empower and educate ourselves with the exposure we will all experience over the next four days. This week offers us the opportunity to celebrate our accomplishments and strategically plan our future.

[Traduction]

Le président: Winston, au nom des membres du Comité, je tiens à vous remercier de votre présence aujourd'hui. Comme vous pouvez le constater, vous avez de toute évidence provoqué beaucoup d'intérêt et de discussions sur les questions que vous avez soulevées. Nous en avons pris bonne note et nous allons évidemment continuer à y réfléchir. Merci beaucoup d'être venu aujourd'hui.

M. Leckie: Merci de l'occasion que vous m'avez accordée.

Le président: Nous allons maintenant entendre la Columbia Society of Interdependent Living. M^{me} Glenys Snow en est la directrice fondatrice. Glenys, nous nous sommes réservés 25 minutes. Si vous voulez commencer par faire un exposé, nous procéderons ensuite en vous posant quelques questions.

Mme Glenys Snow (Directrice fondatrice, Columbia Society of Interdependent Living): Merci beaucoup pour votre invitation. Je tiens à vous dire que je vais parler d'un certain nombre de choses, notamment des expériences d'accessibilité en milieu sauvage naturel. Pendant que je cherchais une place de stationnement à l'extérieur vers 14 heures, je me suis rendue compte qu'il était beaucoup plus difficile de trouver une place de stationnement ici à Vancouver que d'essayer de rendre des pistes vraiment accessibles.

Il y a quelques années, j'ai assisté ici à Vancouver à une conférence provinciale sur l'équité en matière d'emploi. Une professeure de l'université Simon Fraser participait à la conférence et elle a déclaré que si nous, les personnes handicapées, pensions pouvoir trouver un emploi, nous aurions beaucoup de difficulté compte tenu du grand nombre de gens à la recherche d'un emploi. Elle nous a suggéré d'essayer de créer nos propres emplois, mais je sais que cela n'est pas possible pour tout le monde. Pour moi, ce furent là des mots d'encouragement importants. Je suis repartie dans ma petite collectivité rurale et j'ai décidé que j'essayerais de me créer un emploi tout en trouvant un endroit qui permettrait d'employer un certain nombre de personnes.

Le téléphone a sonné il y a une semaine et demi pour me demander si je pouvais me présenter ici aujourd'hui. J'habite dans un petit village des Rocheuses, qui compte 63 habitants. J'étais assez émue à l'idée que l'on pouvait me téléphoner d'Ottawa dans ce petit village pour me demander de venir vous faire un exposé aujourd'hui. Il y a deux heures, je me suis donc assise pour rédiger quelque chose, et j'aimerais vous faire partager mes pensées.

L'année 1981 a été l'Année internationale des personnes handicapées. En 1981, lorsque j'ai commencé à m'occuper activement des problèmes des personnes handicapées, ce mouvement commençait à peine à être reconnu dans la société. L'année 1992 termine la décennie et verra l'organisation d'une exposition et d'un colloque internationaux ici à Vancouver, qui nous permettront de nous affirmer et nous sensibiliser grâce à l'expérience que nous allons tous connaître au cours des quatre prochains jours. Cette semaine nous offre la possibilité de fêter nos réalisations et d'élaborer un plan stratégique pour notre avenir.

[Text]

[Translation]

• 1535

It is interesting that you have asked me to present the concept of natural experiences for people with disabilities today, as today is Earth Day, also a day of celebration and analysis of and to the earth.

I was brought up in a small rural village in Jasper townsite in the national park. As the only citizen to get polio there during the mid-1950s' epidemic, I was within a very small minority of disabled persons while growing up. The magnificence and grandeur of this natural environment became an integral part of my being, and the high-profile presence of nature always has been an educational and healing contributor to me.

When I became politically involved within the national and provincial disabled persons' organizations, I would travel from my B.C. rural homesite to large conferences in city environments. I would gain a tremendous knowledge and exposure to the philosophy of equality, concerns we have all become acquainted with within the areas as defined by National Access Awareness Week: transportation, housing, education, recreation and employment. I would return from these meetings saturated and exhausted, pondering what I was to do with this knowledge and wondering where my place was to assist with the integration of persons with disabilities and the removal of barriers we all encountered daily.

It was the viewing of the eagle soaring on the mountain breezes and the kneeling by the streams to drink from the clear waters that would replenish my exhausted body after returning from the city. I realized that the natural environment was an integral part of my life. I was also saddened, as I knew many of my disabled friends could not experience this due to the non-accessible environment. I soon acknowledged that although most areas I was going to were non-accessible, perhaps this was an area I could work on to try to offer accessible opportunities for all citizens to experience.

In 1981 I received my first grant; it was from the International Year of Disabled Persons. This grant funded an expressive arts project, and during the term we studied the importance of play in the development of human beings. I realized how restricted disabled people can be from learning how to play when they have a disability.

Throughout the decade I have assisted with many accomplishments. I'm a founding director of the Columbia Society of Interdependent Living, about which you have a leaflet and exposure through the two articles I have written for the *Abilities* magazine. I have handed out one magazine, and this is the new *Abilities* magazine. There is a second article in it specifically about access in the national parks and adjoining B.C. parks.

The Secretary of State department has funded Columbia SOIL with numerous projects over the years. One project was an access survey of our region. This included three national parks and numerous provincial parks. When we submitted

Il est intéressant que vous m'ayez demandé de présenter aujourd'hui le concept des expériences naturelles pour les personnes handicapées, car c'est aujourd'hui le Jour de la Terre, qui est également un jour d'analyse de la terre et de fête pour la terre.

J'ai été élevée à Jasper Townsite qui est un petit village rural situé dans le parc national. En tant que seule citoyenne victime de l'épidémie de polio des années 50, j'ai grandi au sein d'une très petite minorité de personnes handicapées. La splendeur et l'immensité de cet environnement naturel sont devenues une partie intégrante de mon être, et l'omniprésence de la nature a toujours contribué à mon éducation et à ma guérison.

Lorsque je me suis engagée politiquement dans les organismes nationaux et provinciaux des personnes handicapées, je suis partie de mon milieu rural de la Colombie-Britannique pour assister à de grandes conférences dans des villes. J'y ai acquis une connaissance et une vision formidables de la philosophie de l'égalité, des préoccupations que nous connaissons tous dans les domaines définis par la Semaine nationale pour l'intégration des personnes handicapées: les transports, le logement, l'éducation, les loisirs et l'emploi. Je revenais de ces rencontres saturée et épuisée, en réfléchissant à ce que j'allais faire de toutes ces connaissances et en me demandant comment favoriser l'intégration des personnes handicapées et la suppression des obstacles que nous rencontrons tous quotidiennement.

Après mon retour de la ville, mon corps épuisé refaisait le plein en regardant les aigles monter en flèche dans la brise de la montagne et en m'agenouillant au bord du cours d'eau pour y boire l'eau claire. Je me suis rendue compte que le milieu naturel faisait partie intégrante de ma vie. J'étais également triste, car je savais que bon nombre de mes camarades handicapés ne pouvaient pas vivre cette expérience en raison de problèmes d'accessibilité. Je me suis vite aperçue que même si la plupart des endroits où j'allais n'étaient pas accessibles, c'était peut-être là un domaine auquel je pouvais travailler pour essayer d'offrir de meilleures possibilités d'accès à tous.

En 1981, j'ai obtenu ma première subvention de l'Année internationale des personnes handicapées. Cette subvention a permis de financer un projet d'art d'expression pendant lequel nous avons étudié l'importance du jeu dans le développement des êtres humains. Je me suis rendue compte des contraintes que subissaient les personnes handicapées pour apprendre à jouer.

Pendant toute la décennie, j'ai participé à de nombreuses réalisations. Je suis la directrice fondatrice de la Columbia Society of Interdependent Living, au sujet de laquelle vous avez devant vous un dépliant ainsi que les deux articles que j'ai rédigés pour la revue *Abilities*. J'ai distribué une revue, la nouvelle revue *Abilities*. Elle contient un deuxième article qui traite tout particulièrement de l'accès aux parcs nationaux et aux parcs voisins de la Colombie-Britannique.

Le Secrétariat d'État a financé au fil des ans de nombreux projets de la Columbia SOIL. L'un de ces projets était une étude sur l'accès dans notre région. Elle englobait trois parcs nationaux et de nombreux parcs provinciaux.

[Texte]

our evaluations at the conclusion of the survey, Parks Canada was intrigued that we should suggest access to trails, administration buildings, heritage sites and numerous services that are meant to be provided to all citizens. We stated they needed to publish parks materials in alternate formats and should improve all services for all citizens.

That was in 1986. The disabled population was just starting to understand, as a consumer group of people, that they should investigate the opportunities and adventures in more natural environments. As an advocate, I soon recognized that we at Columbia SOIL were in the middle, demanding establishments like Parks Canada to provide and promote access to all. We also were supporting and networking within the disabled persons' population to entice our friends to come experience the opportunities we assisted in providing.

It's a place of merging. The service sector finds it difficult to provide services and improvements to an almost invisible group of people who come to the rural area. The people with special needs have difficulties when they travel to more natural areas because services are often inferior to their needs.

Columbia SOIL is striving to remove that obstacle for travellers and explorers in our area of the province of B.C. We have purchased the majority of a very small village in the Rockies, and we attempt to create an exemplary barrier-free community in a natural setting, which will provide accommodations and opportunities of high standards for human dignity and will allow people to come to this natural environment to experience what the earth has to share and give.

We within the disabled movement are the pioneers of the present and the explorers to the future. We each have our direction and job to help create an accessible environment. Providing access to the natural areas is very challenging, and working on strategies to plan for the future demands innovation.

• 1540

As an accessibility consultant to Parks Canada, B.C. Parks, communities and organizations, I get lots of questions asked of me and at times the answers are not always at the tip of my tongue: how to provide the best wharf access for boating and fishing experiences, how to ascertain the most appropriate ways to make an accessible trail to access a waterfall. It's an intriguing area for me and I'm always networking and learning how to overcome some of these barriers.

I find that society and its services are really starting to try to accommodate persons with different needs and I see how far we've all come in 11 years. Part of what has given me the strength to continue with breaking this ground in this avenue

[Traduction]

Lorsque nous avons présenté nos évaluations à la fin de l'enquête, Parcs Canada était intrigué parce que nous suggérions l'accès à des pistes, à des immeubles administratifs, à des sites historiques et à de nombreux services qui doivent être offerts à tous. Nous mentionnions que Parcs Canada devait publier la documentation sur les parcs sous d'autres formats et devait améliorer tous les services pour tous les citoyens.

C'était en 1986. Les personnes handicapées commençaient tout juste à comprendre, en tant que groupe de consommateurs, qu'elles devaient étudier les possibilités et les aventures offertes dans les milieux plus naturels. En tant que défenseur de ce groupe, je me suis bientôt rendue compte que la société Columbia SOIL se trouvait prise entre deux feux, en exigeant d'organismes comme Parcs Canada de fournir et de promouvoir l'accès pour tous. Nous apportions également un appui à la population handicapée et nous établissions un réseau pour attirer nos amis afin qu'ils viennent profiter des occasions offertes grâce à notre participation.

C'est un lieu de rencontre. Le secteur des services éprouve des difficultés à offrir des services et des améliorations à un groupe de personnes quasiment invisibles qui se rendent en milieu rural. Les personnes ayant des besoins particuliers éprouvent des difficultés lorsqu'elles se rendent dans des régions peu naturelles car les services ne répondent pas toujours à leurs besoins.

La Columbia SOIL s'efforce d'abattre cet obstacle pour les voyageurs et les explorateurs dans notre région de la Colombie-Britannique. Nous avons acheté la plus grande partie d'un tout petit village dans les Rocheuses et nous essayons d'y créer une collectivité exemplaire à accès facile dans un milieu naturel, qui offrira des logements et des possibilités de normes élevées en matière de dignité humaine et qui permettront à des gens de venir dans ce milieu naturel pour y profiter de ce que la terre a à partager et à donner.

Au sein du mouvement des personnes handicapées, nous sommes les pionniers du présent et les explorateurs du futur. Chacun de nous a son orientation et son travail pour aider à créer un milieu accessible. Fournir un accès aux régions naturelles constitue un grand défi, et l'élaboration de stratégies pour planifier l'avenir exige des idées novatrices.

À titre d'experte-conseil en matière d'accessibilité auprès de Parcs Canada, du Service des parcs de la Colombie-Britannique, de collectivités et d'organismes, on me pose beaucoup de questions et parfois je n'ai pas toujours les réponses toutes prêtes: comment offrir le meilleur accès à un quai pour faire du bateau et aller à la pêche, comment trouver les moyens les plus appropriés de rendre une piste accessible pour aller jusqu'à une chute d'eau. C'est un domaine excitant pour moi et j'établis sans cesse des réseaux et j'apprends comment surmonter certains de ces obstacles.

Je constate que la société et ses services commencent vraiment à essayer de s'occuper des personnes ayant des besoins différents et je remarque les progrès que nous avons accomplis en 11 ans. Ce qui m'a donné en partie la force de

[Text]

of natural environmental access is the knowledge that although I'm in a rural area and few people there have the political experiences I have been exposed to over the last decade and fewer really know it is the right of all to access these opportunities. . .

I gain strength with the knowledge that our country does strive to set an international precedent for equality and access. Sometimes in the past when advocating for access to the parks, I have had to use the lever of human rights complaints which may come if priority is not seen as real when agencies are involved with long-term strategies and plans.

For example, when I said to Parks Canada that a ramp had to be built to get people to Radium Hot Springs, the dollars weren't available until I stated a human rights complaint might cost them more in various ways than the \$80,000 it would take to build the ramp. The funding was designated 10 days after my statement and the ramp was constructed within two and a half months.

As I prepare to conclude this presentation, I would just like to thank you for asking me, for my voice to be heard regarding access to natural environment. I have many more things to share and hopefully can do so with some of you over the next few days if you're in the area.

I would encourage you to come and learn some teachings from nature and contact us in Spillimacheen if we can help you at all. I encourage you to remember that access to the natural environment is one of our preliminary rights as human beings.

I know we are breaking new ground, both within the service sector's awareness and also within the disabled person's consciousness. It takes a while before a thought and concept becomes reality and more years until it becomes socially acceptable or normal.

We see that what we did years ago has made an impact on today. Parks Canada has started access and integration by 1996 into all of its services and administration buildings and heritage structures. With the \$60 million that they have received from the national treasury we know that strides for access is a priority.

With the national parks on board it gives other parks and agencies the stimuli to provide access, too. Columbia SOIL has been instrumental in the strategizing and sensitization involved in this area. We gain credibility and that gives us strength to carry on our work.

A trend is created when enough people give enough credence to a thought, a concept or a product. We know we are assisting to establish the trend that natural environmental accessible experiences are everyone's right.

When I went to Spillimacheen I thought it would be an absolutely marvelous situation and place to accommodate a rural independent living center. Without support of funds from any major sources, we have in fact created an

[Translation]

continuer à innover dans ce domaine de l'accès au milieu naturel c'est de savoir que même si je vis dans une région rurale où très peu de gens ont les expériences politiques que j'ai eu la chance de vivre au cours de la dernière décennie et où encore moins savent vraiment que l'accès à ces possibilités est un droit pour tous. . .

Je puise ma force dans la connaissance que notre pays s'efforce d'établir un précédent international en matière d'égalité et d'accès. Dans le passé, lorsque je préconisais l'accès aux parcs, j'ai parfois dû brandir la menace de plaintes en matière de droits de la personne si les organismes n'en faisaient pas une priorité dans leurs stratégies et leurs plans à long terme.

Par exemple, lorsque j'ai dit à Parcs Canada qu'il fallait construire une rampe d'accès aux sources chaudes de Radium Hot Springs, les fonds n'étaient pas disponibles jusqu'à ce que je précise qu'une plainte devant la Commission des droits de la personne pourrait leur coûter davantage que le montant de 80,000\$ nécessaire pour construire la rampe. Les fonds ont été octroyés 10 jours après ma déclaration et la rampe a été construite en moins de deux mois et demi.

Avant de conclure cet exposé, j'aimerais vous remercier de m'avoir demandé de parler de l'accès au milieu naturel. J'aimerais partager bien d'autres choses avec vous et j'espère que nous pourrons le faire au cours des prochains jours si vous êtes dans la région.

Je vous encourage à venir et à tirer quelques enseignements de la nature et à communiquer avec nous à Spillimacheen si nous pouvons vous être de quelque utilité. Je vous encourage à ne pas oublier que l'accès au milieu naturel fait partie de nos premiers droits en tant qu'êtres humains.

Je sais que nous faisons oeuvre de pionniers, à la fois en sensibilisant le secteur privé et aussi en éveillant la conscience des personnes handicapées. Il faut du temps avant qu'une pensée et un concept deviennent une réalité et bien d'autres années avant qu'ils ne deviennent acceptables ou normaux dans la société.

Nous constatons que ce que nous avons fait il y a des années a eu des répercussions sur notre vie actuelle. Parcs Canada s'efforce de réaliser d'ici 1996 l'intégration des personnes handicapées et d'assurer leur accès à tous ses services et immeubles administratifs et bâtiments historiques. Avec les 60 millions de dollars qu'ils ont reçus du Trésor public, nous savons que les efforts pour améliorer l'accès constituent une priorité.

Maintenant que les Parcs nationaux sont engagés, ils encouragent les autres parcs et organismes à fournir également un accès. La Columbia SOIL a réussi à sensibiliser les parties engagées dans ce domaine et à faire élaborer des stratégies. Nous gagnons de la crédibilité, ce qui nous donne la force d'exécuter notre travail.

Lorsqu'un nombre suffisant de gens ajoutent foi à une idée, un concept ou un produit, une tendance est créée. Nous savons que nous contribuons à établir la tendance qui veut que les expériences d'accessibilité en milieu naturel constituent un droit pour tout le monde.

Lorsque je suis allée à Spillimacheen, j'ai pensé que ce serait un endroit et un site absolument magnifiques pour abriter un centre rural de vie indépendante. En l'absence de fonds de sources importantes, nous avons en réalité créé un

[Texte]

interdependent living center. We're the only organization registered in Canada as an interdependent living society and the only society that is registered with environmental and disability oriented clauses under the same mandate.

We strive to improve all our services and our opportunities as we work towards accommodating this interprovincial resource centre in our natural setting. We find it interesting that we have never had one application asking for assistance to make this endeavour successful, to become an employment and health oriented recreationally based destination facility and home. We ask you, if you know any avenues we can pursue, to let us know. If you believe in our concepts and purposes, could you please at least write a letter of support for us. Thank you.

• 1545

The Acting Chairman (Mr. Redway): Thank you, Ms Snow, for your helpful input. Mrs. Feltham has some questions for you.

Ms Snow: I'm a little nervous.

The Acting Chairman (Mr. Redway): You're doing fine. There is no problem.

Mrs. Feltham: Part of my riding takes in Banff National Park, so I know where you're coming from when you talk about access.

Until last year we had an area that was called Shadow Lake. It is an old fire road. You could travel in there. It was 13 or 14 miles from the main highway. Because of requests mainly from environmentalists, that road was closed, the bridges were taken out, and now the only access is by walking. There was access to a boat for elderly and disabled people.

How do you feel about access to places like this? Where do you balance the environmental part with allowing access to people through vehicles or...?

Ms Snow: We discussed that. I've been involved with the western regions planning stages for Parks Canada, and what we have discussed is that if it is not possible because of environmental hazards or impact, or perhaps because it may ruin a site... For example, if demanding access to the second floor of a heritage building will reduce the heritage quality of that building, how do you provide access?

Another site was in Yoho National Park at the Burgess shale beds and the big international focus on the Burgess shale beds—how do you provide access to those kinds of areas for people who have limitations?

Of course I don't advocate that all parks should have all trails and all facilities totally accessible. What we do is we look at providing thematic access, the theme of the access, to the consumer who will be impeded from going into that area.

So at Shadow Lake, for example, you would provide thematic access in another area that is opportune and accessible to a person to be able to have the essence and the experience of what is available and accessible there. You also

[Traduction]

centre de vie interdépendante. Nous sommes le seul organisme enregistré au Canada comme société de vie interdépendante et la seule société enregistrée dont le mandat regroupe à la fois des objectifs environnementaux et des préoccupations axées sur les personnes handicapées.

Nous cherchons à améliorer tous nos services et toutes nos possibilités à mesure que nous essayons d'installer ce centre de ressources interprovinciales dans notre milieu naturel. Il est intéressant de constater que nous n'avons jamais présenté de demandes d'aide pour assurer le succès de cette entreprise, pour en faire une installation et un foyer de loisirs axés sur l'emploi et la santé. Si vous connaissez une filière à suivre, nous vous demandons de nous le faire savoir. Si vous croyez en nos concepts et en nos buts, prenez au moins le temps de nous écrire une lettre d'appui. Je vous remercie.

Le président suppléant (M. Redway): Merci, madame Snow, pour votre exposé très utile. Madame Feltham aimerait vous poser quelques questions.

Mme Snow: Je suis un peu nerveuse.

Le président suppléant (M. Redway): Tout va très bien. Il n'y a aucun problème.

Mme Feltham: Ma circonscription se trouve en partie dans le parc national de Banff, si bien que je sais ce que vous voulez dire lorsque vous parlez d'accès.

Jusqu'à l'an dernier, nous avions une région qui s'appelait Shadow Lake. Il s'agit d'un ancien chemin forestier de défense contre les incendies. On pouvait l'emprunter. Il était situé à 13 ou 14 milles de la route principale. En raison de demandes provenant principalement d'écologistes, ce chemin a été fermé, les ponts ont été enlevés et on ne peut plus y accéder qu'à pied. Les personnes âgées et les personnes handicapées pouvaient auparavant utiliser un bateau.

Que pensez-vous de l'accès à des endroits comme celui-ci? Où doit-on établir l'équilibre entre les exigences environnementales et l'accès avec des véhicules ou...?

Mme Snow: Nous en avons parlé. J'ai participé aux étapes de planification des régions de l'Ouest pour Parcs Canada et ce que nous avons dit c'est que si cela n'est pas possible en raison d'incidences ou de risques environnementaux, ou peut-être parce que cela pourrait endommager un site... Par exemple, si une demande d'accès au deuxième étage d'un édifice historique diminuera la qualité historique de cet édifice, comment allez-vous offrir l'accès?

Un autre site se trouvait dans le parc national Yoho où se trouvent les filons de schiste de Burgess avec tout le battage international que l'on a fait à ce sujet—comment offrir l'accès à ce genre de régions pour les personnes ayant des handicaps?

Il est évident que je ne préconise pas l'accès total à toutes les pistes et à toutes les installations de tous les parcs. Ce que nous faisons, c'est que nous envisageons d'offrir un accès thématique, le thème de l'accès, au consommateur qui ne pourra pas se rendre dans cette région.

À Shadow Lake, par exemple, on offrirait un accès thématique dans une autre zone qui est convenable et accessible à une personne afin qu'elle puisse jouir de l'essence et de l'expérience de ce qui est disponible et

[Text]

prioritize establishing another trail that can offer a somewhat similar experience, and you work on designing that trail to minimize the environmental impact on that area at the onset stage. For example, in *Abilities* magazine I've written about Kootenay National Park specifically, and in the June issue there will be a whole area focused on all the national parks and access.

At Kootenay National Park, at the site that's in this magazine, Olive Lake, we've looked at one area where we will make a totally accessible experience. In order to continue to allow that to be a totally accessible experience, we're boardwalking part of the area that has had high usage on small trails that were not designated trails.

So you figure out an alternative, either by providing in another area the theme of what you've taken away from the consumer, and you establish another area and you designate it and promote it very proudly, that this is another area where people can go to investigate the natural environment.

I'm glad to meet you. I would like to talk with you later, but I am in a restricted parking space and I'm hoping that my car is not getting towed away right now.

I have a concern about Banff specifically, because I have tried to get in to see the mayor. With Banff becoming a municipality of its own, I realize there is an enormous amount of money, some \$70 million, going into upgrading the profile of Banff. I haven't been able to make it past the mayor's secretary yet, but I feel it's essential that whoever the engineers and consultants are who are hired to strategize this expensive endeavour, should be complying to the mandate of Parks Canada and have a consultant on board to work toward helping to make sure that everything they are doing is going to help provide access for people.

• 1550

I have a consultation business of my own, as well as being a director of Columbia SOIL. Whether they would consider hiring me or not is totally irrelevant. They should have a consultant on board to try to help to make sure that the endeavour is going to be accessible.

The Chairman: You are obviously breaking some new ground in this work with the parks. What are your feelings about how you have been able to work with Parks Canada? Do you have any comments at all that would be appropriate for our information?

Ms Snow: Parks Canada is now striving to make its parks accessible and its heritage system accessible. For me, as a doer, it is a bit difficult because it seems to take so long. Nevertheless, I feel that Parks Canada is really making some extremely good strides in trying to implement access. Hopefully, by doing that we will be able to set a precedent for the rest of the world because the parks in my area—it is called the four parks area, Jasper, Banff, Yoho, and

[Translation]

accessible dans cette région. On donne également la priorité à la création d'une autre piste qui peut offrir une expérience assez semblable et on s'efforce de concevoir cette piste de façon à minimiser les répercussions environnementales sur cette région dès le départ. Par exemple, dans la revue *Abilities*, j'ai rédigé un article sur le parc national Kootenay en particulier, et dans le numéro de juin, il y aura tout un article qui mettra l'accent sur les parcs nationaux et leur accès.

Dans le parc national Kootenay, à l'endroit qui est mentionné dans cette revue, c'est-à-dire Olive Lake, nous avons examiné une zone dans laquelle l'accès sera total. Afin de permettre cet accès total, nous sommes en train d'installer une passerelle en planches sur une partie de cette zone constituée de petites pistes qui n'étaient pas très fréquentées et pas désignées.

Il faut donc trouver une solution de rechange, en offrant dans une autre région le thème que vous avez enlevé au consommateur, et en créant une autre zone, en la désignant et en assurant très fièrement sa promotion, en disant qu'il s'agit d'une autre région où les gens peuvent se rendre pour étudier le milieu naturel.

Je suis heureuse de vous rencontrer. J'aimerais pouvoir m'entretenir avec vous plus tard, mais je me trouve dans un espace de stationnement réservé et j'espère que ma voiture ne va pas être remorquée.

Je suis particulièrement préoccupée par la ville de Banff, car j'ai essayé de rencontrer le maire. La ville de Banff devenant une municipalité indépendante, je me rends compte qu'une somme d'argent considérable, environ 70 millions de dollars, va servir à améliorer l'image de la ville. Je n'ai pas encore pu aller plus loin que la secrétaire du maire pour l'instant, mais je trouve qu'il est capital que les ingénieurs et les experts-conseils qui seront embauchés pour élaborer la stratégie de cette entreprise coûteuse se conforment au mandat de Parcs Canada et fassent appel à un expert-conseil pour les aider à s'assurer que tous leurs travaux permettront un accès pour tous.

Je possède ma propre entreprise de consultation, tout en étant administratrice de la Columbia SOIL. Que la municipalité songe à m'engager ou non n'a aucune importance mais elle devrait recourir au service d'un expert-conseil afin de s'assurer que l'entreprise permettra l'accessibilité aux personnes handicapées.

Le président: Il est évident que vous innovez avec vos travaux auprès des parcs. Quels sont vos sentiments à propos de vos relations de travail avec Parcs Canada? Avez-vous des commentaires qui pourraient nous être utiles?

Mme Snow: Parcs Canada s'efforce actuellement de rendre ces parcs accessibles de même que son réseau historique. Pour moi, qui suis du genre active, c'est un peu difficile car les délais me semblent trop longs. Néanmoins, je pense que Parcs Canada déploie de très gros efforts pour essayer de permettre l'accès. Ce faisant, il faut espérer que nous pourrions créer un précédent pour le reste du monde car les parcs dans ma région—on l'appelle la région des quatre

[Texte]

Kootenay national parks—have millions and millions of international clients coming either as tourism oriented, or for conferences or for retreats or however. I think that Parks Canada will strive to make their facilities more accessible.

It is a bit of a process to try to help educate them to what the grassroots level needs are.

The Chairman: Is there any particular thing we as a committee could do to be of help? Do you see anything that we could do by way of recommendation or any way of urging them to do something that would be of assistance to your effort?

Ms Snow: They are on a pretty strong mandate right now to make the parks accessible by 1996. Perhaps what I could suggest is a letter of support for that endeavour and also a letter of support. . . They have a strategy that they are going to be mandating hiring people with disabilities who have the educational backbone to be able to take some of those jobs.

At the conclusion of 1996 when, theoretically, all the information buildings and administration buildings and everything are accessible, I would hope that they would stick to that goal of hiring 10% of their new people who have disabilities. Perhaps that is something you could do, support that concept and endeavour, and let them know that people within the disabled movement are really paying attention, because it is an excellent avenue of employment.

I had one superintendent who had the audacity to tell me that they would never hire a disabled person in his park because of the disability. It was such an extremely insulting conversation. I was insulted that this person was the superintendent of the park and had a lot of clout as to whether people would be hired or not.

I think that some supportive literature and recommendations could possibly help to exclude those attitudinal barriers that disabled people have.

The Chairman: Thank you for those comments. Are there any further questions from the committee?

Ms Phinney: She should be allowed to go get her car.

Ms Snow: That is okay.

We are breaking new ground, and I do believe we are the only organization in Canada that is striving as hard as it is. I know that the Canadian Paraplegic Association and CNIB and other agencies, national agencies, have been very instrumental in helping to ascertain the needs of what it takes to make a park accessible, or areas accessible.

I also know that Columbia SOIL is often the only non-national organization that sits at the meetings and sits at the board level in the discussions. As I say, maybe you could write me a letter of support.

The Chairman: Certainly, on behalf of the committee, your intervention today has added a lot to the variety of our hearings this afternoon. We do appreciate your driving—how far was it that you came?

[Traduction]

parcs avec les parcs nationaux de Jasper, Banff, Yoho et Kootenay—reçoivent la visite de plusieurs millions de visiteurs internationaux qui viennent soit en touristes, soit pour assister à des conférences, soit pour se reposer, soit pour d'autres raisons. À mon avis, Parcs Canada va s'efforcer de rendre ces installations plus accessibles.

C'est toute une démarche que d'essayer de leur faire comprendre les besoins de la base.

Le président: En tant que comité, que pourrions-nous faire en particulier qui pourrait vous être utile? Que pourrions-nous faire par voie de recommandation ou par tout autre moyen pour leur demander instamment d'agir afin de vous aider dans vos efforts?

Mme Snow: À l'heure actuelle, ils ont un mandat bien défini en vue de rendre les parcs accessibles d'ici 1996. Ce que je pourrais peut-être suggérer, c'est une lettre d'appui dans ce sens et aussi une lettre d'appui. . . Ils ont une stratégie selon laquelle ils vont devoir embaucher des personnes handicapées qui ont l'instruction nécessaire pour pouvoir occuper certains de ces emplois.

À la fin de 1996, lorsque tous les centres d'information et les édifices administratifs et tout le reste seront théoriquement accessibles, j'espère qu'ils respecteront cet objectif d'engager 10 p. 100 de leurs nouveaux employés parmi les personnes handicapées. C'est peut-être quelque chose que vous pourriez faire, appuyer ce concept et cette entreprise, et leur laisser savoir que les personnes handicapées ouvrent vraiment l'oeil car il s'agit d'une excellente source d'emploi.

J'ai connu un surintendant qui a eu l'audace de me dire que l'on embaucherait jamais une personne handicapée dans son parc à cause de ce handicap: Au cours de cette conversation, je me suis sentie extrêmement insultée. J'étais insultée par le fait que cette personne était le surintendant du parc et avait beaucoup de pouvoir pour engager ou non certaines personnes.

Je pense que des lettres d'appui et des recommandations seraient certainement utiles pour abattre ces obstacles comportementaux que rencontrent les personnes handicapées.

Le président: Merci pour ces commentaires. Y a-t-il d'autres questions de la part des membres du comité?

Mme Phinney: Il faudrait la laisser récupérer sa voiture.

Mme Snow: Cela ne fait rien.

Nous innovons et je crois que nous sommes le seul organisme au Canada qui déploie autant d'efforts. Je sais que l'Association des paraplégiques et l'Institut canadien pour les aveugles et d'autres organismes, les organismes nationaux, ont largement contribué à définir ce qui permet de rendre un parc ou des régions accessibles.

Je sais également que Columbia SOIL est souvent le seul organisme non national qui siège aux réunions et participe aux discussions au niveau du conseil. Comme je l'ai dit, vous pourriez peut-être me rédiger une lettre d'appui.

Le président: Certainement, au nom du comité, votre intervention d'aujourd'hui a élargi considérablement la gamme de nos audiences cet après-midi. Nous apprécions beaucoup que vous soyez venue en voiture—quelle distance avez-vous parcourue?

[Text]

Ms Snow: I came a long way. It took me ten and a half hours by car yesterday. The only time I hit rain was when I got to the coast. It was beautiful.

• 1555

I would encourage you, if you are thinking about going on a holiday, to come into the four parks. Spillimacheen is right between Golden and Radium Hot Springs.

Ms Phinney: Will you say that again?

Ms Snow: Spillimacheen is a Shuswap native word, which means the meeting of the ways. The first time I made a presentation to anyone from Ottawa was to David Crombie and that was within the first two weeks of when we moved into Spillimacheen.

David Crombie was very supportive of our project and our concepts and he never did come and visit in Spilli, although he sent a representative and tried to find the time to come. I would really strongly suggest you allow yourself the opportunity to go there.

It is awesome watching the disabled people, because what we have done is made one cabin accessible and we have made one small area accessible.

My work has gone beyond the parks. I have helped to strike a committee that is a co-operation between communities, the provincial government sector of tourism and parks as well as some of the local logging companies. It is interesting that someone with an environmental clause in his mandate is working with the logging companies.

We have made a committee called ADAM and that means abled or disabled access mountains. What we are doing is talking about creating a regional opportunity in the whole west and east Kootenay area to be able to provide a number of different forms of activities and sites where people would be able to go to in conjunction with what is going on in the parks, but sort of standing on their own.

Last year we had 20 disabled people come from across Canada, and it is awesome when you see these people. To me it is a village that is on the side of the highway. To most of them it is the most isolated natural experience they have ever had. It is a little heart-wrenching and it is a very affirmative process to watch these people as they are sitting there and as they are able to go across the river and into the sanctuary lands and have some essence and freedom of movement in this environment, because so many of those people are totally denied access to the real natural environments.

So I know what we are doing in Spillimacheen probably won't really become well recognized for a few more years, but we are breaking new ground.

My parents are from pioneering families and I think that is what a lot of us as Canadians have to help us with some of our goals. We are a new nation and that blood isn't that old in our veins, and it gives us the stimulus to keep it happening.

[Translation]

Mme Snow: Je suis venue de très loin. Cela m'a pris dix heures et demie en voiture pour arriver ici hier. Le seul moment où il a plu, c'est lorsque j'ai atteint la côte. C'était magnifique.

Si vous avez l'intention de prendre des vacances, je vous encourage à venir dans les quatre parcs. Spillimacheen est situé juste entre Golden et Radium Hot Springs.

Mme Phinney: Pouvez-vous répéter?

Mme Snow: Spillimacheen est un nom autochtone shuswap qui signifie la croisée des chemins. La première fois que j'ai fait un exposé à Ottawa, c'était devant David Crombie et c'était au cours des deux premières semaines où nous venions d'emménager à Spillimacheen.

David Crombie s'est montré très favorable à notre projet et à nos concepts mais il ne nous a jamais rendu visite à Spilli, même s'il nous a envoyé un représentant et s'il a essayé de trouver le temps de venir lui-même. Je vous suggère fortement de trouver l'occasion de vous y rendre.

C'est impressionnant de regarder les personnes handicapées, car nous avons réussi à rendre une cabane et une petite zone accessibles.

Mon travail ne s'arrête pas aux parcs. J'ai participé à la mise sur pied d'un comité qui permet aux collectivités, au Service du tourisme et des parcs du gouvernement provincial ainsi qu'à certaines des compagnies locales d'exploitation forestière de collaborer. Il est intéressant de constater qu'un organisme dont le mandat comporte un volet environnemental collabore avec les compagnies d'exploitation forestière.

Nous avons mis sur pied un comité appelé ADAM qui est l'acronyme pour l'expression «abled or disabled access mountains». Ce dont nous parlons, c'est de la création d'un site national dans toute la région à l'ouest et à l'est de Kootenay pour offrir un certain nombre d'activités et de lieux où les gens pourraient se rendre, en plus des activités offertes dans les parcs, mais de façon autonome.

L'an dernier, 20 personnes handicapées sont venues de partout au Canada, et c'est impressionnant de les voir. Pour moi, c'est un village qui se trouve à côté de la route. Pour la plupart d'entre eux, il s'agit de l'expérience la plus reculée en milieu naturel qu'ils ont connue. Cela vous donne un petit pincement au cœur et c'est un processus très positif de regarder ces gens qui sont assis-là et qui peuvent traverser la rivière et se rendre dans les refuges tout en ayant une certaine assurance et une liberté de mouvement dans ce milieu, car tant d'entre eux n'ont jamais accès aux véritables milieux naturels.

Je sais que ce que nous faisons à Spillimacheen ne sera probablement pas vraiment reconnu d'ici plusieurs années, mais nous faisons oeuvre de pionniers.

Mes parents viennent de familles de pionniers et c'est à mon avis ce que beaucoup de Canadiens devraient faire pour nous aider à atteindre certains de nos objectifs. Nous sommes une nation neuve et le sang qui coule dans nos veines n'est pas si vieux, et cela nous encourage à poursuivre nos efforts.

[Texte]

The Chairman: Glenys, we don't normally accept commercials on the committee, but in your case we will make an exception today.

Ms Snow: I used to write commercials for a living.

The Chairman: You do very well, I must say. We do want to thank you very much for the big effort you have made to be here. Your testimony has been very helpful to the committee and I am sure you have enriched our enthusiasm for more travels around this part of the country.

Ms Snow: Thank you.

The Chairman: Thank you very much. The chair would now like to call upon our second-to-last witness, I guess, from the Neil Squire Foundation, Mr. Mike Hurley. Mr. Hurley, we want to welcome you here today. Some of us are acquainted with your instigator and organizer, Mr. Bill Cameron. We miss not seeing him. I understand he is not feeling the best these days.

Mr. Mike Hurley (B.C. Manager, Neil Squire Foundation): Actually, he is doing well. He is back in Canada. He is back from Japan. He was supposed to come here, but he told me he wouldn't talk.

The Chairman: Well, please carry our best regards to him, if we don't have a chance to see him. We have about 25 minutes for your presentation and then some questions, all told.

Mr. Hurley: I would just like to brief you again on the Neil Squire Foundation and what we are doing, and I would particularly like to tell you about our newest program, which is two years old and is called "Creative Employment Options."

The foundation is a Canadian national non-profit organization based here in North Vancouver, and we have offices in Vancouver, Regina, Ottawa, and Fredericton. We have both a service delivery component to our foundation and a research and development component.

• 1600

On the service delivery side of things, we work in things like computer and technological assessments, home assessments, wheelchair assessments, that kind of thing, for people with severe physical disabilities.

On our research and development side, we work in developing products and devices for people with severe physical disabilities. Some of the projects our research and development team is working on are a robotic arm, an automated office, an automated home. We've also developed alternate access for computer systems. Most recently we've been working on a literacy program for adults with severe physical disabilities who haven't had the opportunity of an education. This is an adult-oriented literacy system so they can start reading and writing.

[Traduction]

Le président: Glenys, nous n'acceptons habituellement pas d'annonces publicitaires pendant les séances de notre comité, mais dans votre cas nous ferons une exception aujourd'hui.

Mme Snow: J'ai déjà gagné ma vie en rédigeant des annonces publicitaires.

Le président: Je dois dire que vous faites cela très bien. Nous tenons à vous remercier pour les efforts que vous avez déployés pour venir ici. Votre témoignage a été très utile aux membres du comité et je suis persuadé que vous avez regonflé notre enthousiasme et notre goût de voyager davantage dans cette région du pays.

Mme Snow: Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup. Le président souhaite maintenant passer la parole à notre avant dernier témoin, M. Mike Hurley, je crois, de la «Neil Squire Foundation». Monsieur Hurley, nous vous souhaitons la bienvenue ici. Certains d'entre nous connaissent votre instigateur et votre organisateur M. Bill Cameron. Nous sommes déçus de ne pas le voir aujourd'hui. Je crois savoir qu'il n'était pas très bien ces derniers jours.

M. Mike Hurley (directeur pour la Colombie-Britannique, «Neil Squire Foundation»): En réalité, il va très bien. Il vient de rentrer du Japon. Il était censé être ici, mais il m'a dit qu'il ne ferait pas d'exposé.

Le président: Eh bien, veuillez lui transmettre nos meilleurs salutations, si nous n'avons pas la chance de le rencontrer. Nous disposons d'environ 25 minutes pour votre exposé et aussi pour quelques questions.

M. Hurley: J'aimerais tout simplement vous donner à nouveau quelques renseignements sur la «Neil Squire Foundation» et sur nos travaux, et j'aimerais tout particulièrement vous parler de notre dernier programme, qui remonte à deux ans, et qui s'appelle le «Programme d'options d'emploi créatrices».

La fondation est un organisme national canadien sans but lucratif dont le siège est ici à Vancouver-Nord, avec des bureaux à Vancouver, Regina, Ottawa et Fredericton. Notre fondation comporte un volet de prestation de services et un volet de recherche et développement.

Pour ce qui est de la prestation de services, nous travaillons dans des domaines comme les évaluations informatiques et technologiques, les évaluations de logements, les évaluations de fauteuils roulants, et ce genre de choses, pour les personnes ayant de graves handicaps physiques.

Du côté de la recherche et développement, nous participons à la mise au point de produits et appareils pour les personnes ayant de graves handicaps physiques. Parmi les projets entrepris par notre équipe de recherche et développement, citons un bras robotique, un bureau automatisé et une maison automatisée. Nous avons également mis au point un accès de rechange pour les systèmes informatiques. Dernièrement, nous avons participé à un programme d'alphabétisation destiné aux adultes ayant de graves handicaps physiques qui n'ont pas eu la chance d'étudier. Il s'agit d'un programme d'alphabétisation pour adultes qui vise à leur apprendre à lire et à écrire.

[Text]

We work with people who are on the severe end of a bell curve of all the different types of disabilities that are out there—high level quadriplegia, more severe cerebral palsy, MS, ALS, those kinds of disabilities.

We started our work primarily technology oriented. Our focus was very much around technology. We expected that if we could introduce technologies that were quality devices for people with disabilities and people with severe disabilities, all the components of their lives would fall into place. They would get out of institutions and get into society; then they would go to school, get jobs, have families, and live happy lives. We very quickly learned that technology is only one piece of the puzzle, that there are many other factors that inhibit people with disabilities. Our newest program has helped us to identify these barriers and issues more clearly, and I'll talk about them in just a moment.

The barriers are all there. They are not unique to people with severe physical disabilities. But they seem to be more substantial, more profound for people with severe physical disabilities. I'll talk about that as well in a moment.

After we had developed some technologies that people could use that would allow them to use computers and so on, we found that just introducing them and giving them to people wasn't enough either. So we started working with a program called *Computer Comfort*. We hired university students who worked one on one with people in institutions, in their homes, and so on, who tried to give them a handle on understanding what the technology could be used for. It was never a pressure situation; it was just come in and get comfortable with the computer and see what you can do.

We felt that if we got the person comfortable with the computer, playing games or writing letters, after a while they would ask what else they could do by using a tool like the computer; that they would get out of the institutions, get into society, go to school, get jobs, have families, and so on. Once again these kinds of hopes we were looking for or progress we were expecting to see never occurred, and we saw the need to take *Computer Comfort* a step further. We had to find out why these people weren't readily moving into society, why they weren't getting jobs, why they weren't going to school, why they weren't having families, what the answers were to these kinds of questions.

Our move at finding a solution was through this program called *Creative Employment Options*. We are two years into a three-year program. It is supported by Employment and Immigration. The *Creative Employment Options* program is designed to help people with severe physical disabilities make informed decisions about their future. The primary goal is to find realistic employment in an area of their choice.

[Translation]

Nous travaillons avec des gens qui se trouvent à la pire extrémité d'une courbe en cloche de tous les différents types de handicaps que l'on peut trouver—quadruplégie aiguë, paralysie cérébrale grave, sclérose en plaques, soins spécialisés en réanimation cardio-respiratoire, ce genre de handicaps.

Au début, nous avons principalement orienté nos travaux vers la technologie. Nous avons surtout mis l'accent sur la technologie. Nous pensions que si nous pouvions utiliser la technologie pour construire des appareils de qualité pour les personnes handicapées et gravement handicapées, que toutes les composantes de leur vie reprendraient leur place. Ils pourraient sortir des institutions et réintégrer la société; ensuite, ils pourraient aller à l'école, obtenir des emplois, avoir des familles, et vivre heureux. Très rapidement, nous avons compris que la technologie n'est qu'un morceau du casse-tête, qu'il y a beaucoup d'autres facteurs qui gênent les personnes handicapées. Notre programme le plus récent nous a permis d'identifier plus clairement ces obstacles et ces problèmes, et je vous en parlerai dans quelques instants.

Les obstacles sont tous là. Ils ne sont pas particuliers aux personnes ayant de graves handicaps physiques, mais ils semblent plus importants, plus profonds pour les personnes ayant de graves handicaps physiques. Je vous en parlerai également dans quelques instants.

Après avoir mis au point certaines techniques que les gens peuvent utiliser pour se servir d'ordinateurs et d'autres appareils, nous avons constaté qu'il ne suffisait pas de les présenter et de les donner aux gens. Nous avons donc commencé à travailler avec un programme appelé *Computer Comfort*. Nous avons engagé des étudiants universitaires qui travaillaient individuellement avec des personnes en institutions, dans leurs résidences, etc, pour essayer de les aider à comprendre l'utilisation possible de la technologie. Il n'y avait aucune pression; les gens participaient, se familiarisaient avec l'ordinateur et voyaient ce qu'ils pouvaient faire.

Nous pensions qu'en familiarisant les personnes avec l'ordinateur, à l'aide de jeux ou en rédigeant des lettres, après un certain temps elles demanderaient ce qu'elles peuvent faire d'autre en utilisant un outil comme l'ordinateur, elles sortiraient des institutions, vivraient en société, iraient à l'école, obtiendraient des emplois, auraient des familles, etc. Une fois de plus, ces espoirs ou ces progrès que nous attendions ne se sont jamais matérialisés, et nous avons constaté la nécessité d'ajouter une autre étape au programme *Computer Comfort*. Il nous fallait savoir pourquoi ces gens n'intégraient pas facilement la société, pourquoi ils n'obtenaient pas d'emplois, pourquoi ils n'allaient pas à l'école, pourquoi ils n'avaient pas de familles, il fallait répondre à ces types de questions.

C'est par ce programme intitulé *Programme d'options d'emploi créatrices* que nous avons essayé de trouver une solution. Nous en sommes à la deuxième année de ce programme de trois ans. Il est appuyé par Emploi et Immigration Canada et vise à aider les personnes ayant de graves handicaps physiques à prendre des décisions judicieuses à propos de leur avenir. L'objectif principal consiste à leur trouver un emploi réaliste dans un domaine de leur choix.

[Texte]

The program has, specifically, three components: personal development, computer training, and work experiences. Personal development includes areas of social skills, communications skills, life skills, dealing with health issues, career exploration. Computer training is basic understanding of the computer, and then specific employable computer skills that will help these people if they decide to get into a work situation.

[Traduction]

Plus précisément, le programme comporte trois volets: le perfectionnement personnel, la formation informatique et les expériences de travail. Le perfectionnement personnel englobe les compétences sociales, les compétences en communications, les connaissances élémentaires, les problèmes de santé, les choix de carrière. La formation informatique vise d'abord une compréhension de base de l'ordinateur, puis l'acquisition de compétences informatiques spécifiques permettant de trouver un emploi et qui aideront ces gens s'ils décident d'accepter un travail.

• 1605

We place people into work experiences so that they can go into an area they feel they might be interested in having a career in, to get a taste of that job, to find out if their stamina or their abilities are something that can be accommodated in that type of career.

Nous permettons aux gens de se familiariser avec des emplois dans les secteurs susceptibles de les intéresser, de façon à leur permettre de juger s'ils ont les compétences requises pour y faire carrière.

For someone with a disability we feel the Creative Employment Options program is very much a stepping stone onto many other processes. This program gives them an opportunity in a place where they can receive support they wouldn't receive in other locations. We hope they can then step further into schools or into the workplace, or get some things arranged in their life and move about clearly with a nicer future in mind.

À notre avis, le Programme des options d'emploi créatrices constitue, pour une personne handicapée, une plate-forme donnant accès à beaucoup d'autres processus. Ce programme leur permet également d'obtenir les services de soutien qu'ils ne pourraient recevoir ailleurs. Nous espérons que la personne handicapée pourra ensuite poursuivre des études ou occuper un emploi plus stable, de façon à pouvoir envisager un avenir plus favorable.

I want to talk a little bit about the barriers and the issues we've come to be very familiar with over the last years. The issues that are barriers to employment for someone with a disability are not much different than they were back in 1984. The Creative Employment Options program has helped us to understand just how significant many of these barriers really are. I will just talk about some of the issues.

Je voudrais parler brièvement des obstacles que nous avons identifiés au cours des dernières années. Dans l'ensemble, les obstacles auxquels font face les personnes handicapées pour occuper un emploi n'ont pas tellement changé depuis 1984. Cependant, le Programme des options d'emploi créatrices nous a permis de mieux en saisir l'importance.

There is no question in our minds that societal attitudes pose the number one barrier for people with severe physical disabilities. This is something we are all working on, trying to change. It certainly has changed over the years but we still have a long way to go.

Il ne fait aucun doute dans notre esprit que le principal obstacle auquel font face les personnes souffrant d'un handicap physique grave est relié aux attitudes sociales. C'est quelque chose que nous essayons tous de changer, mais nous avons encore beaucoup de chemin à faire même si la situation s'est certainement améliorée durant les dernières années.

An obvious example includes where someone with a physical disability is very often assumed to have another disability associated with this. Usually it's a cognitive impairment. Other attitude problems are that we seem to come so far but don't quite go 100%. Vancouver has an accessible busing system. It's not perfect by any means but it's excellent. The buses are accessible. When they first came out, the actual statement made to people with disability was that the buses were accessible, yes, but please don't try to ride them at peak hours.

Un des exemples particulièrement évidents est le fait que l'on suppose souvent qu'une personne souffrant d'un handicap physique a également un autre handicap connexe, généralement un handicap cognitif. Nous semblons également faire des efforts mais sans vraiment aller jusqu'au bout. Nous avons à Vancouver un réseau d'autobus accessibles qui n'est sans doute pas parfait mais qui est quand même excellent. Cependant, lorsque ces autobus sont entrés en service, on a dit aux personnes handicapées qu'elles devraient essayer d'éviter de les emprunter aux heures de pointe.

The assumption made and the attitude is that these people with disabilities are not people who would be working, would need to go to school or would need to use the buses during peak times. We've come a long way but we have to change our attitude a little bit more.

Cet exemple illustre l'attitude qui veut que les personnes handicapées ne sont pas des personnes comme les autres, qu'elles n'ont pas besoin de se rendre au travail ou à l'école, qu'elles n'ont pas besoin d'utiliser les transports publics aux heures de pointe. Certes, nous avons déjà fait beaucoup de progrès dans ce domaine, mais nous devons changer encore nos attitudes.

[Text]

Economic disincentive is an issue that is very high with our population. Our people have severe physical disabilities. They have a number of costs, medical costs, wheelchair costs, and attendant care and so on. These issues are very much in the forefront of their minds.

Sometimes the move toward employment is not one that seems very realistic for them. None of these people are looking to get rich but they want to be able to fit in and to make sure that all of their care is still taken care of. The economic disincentive certainly holds a lot of people back from actually taking the final step and trying to get into an employment situation.

A lack of life experiences is one that we've come to know very well over the last two years in that many of our people who may have had congenital disabilities or may have been injured for some period of time just don't have the opportunity to experience many things that perhaps we go through when we're in our adolescence.

One of our participants broke up with a girlfriend. He was a 35-year-old man who moved out of his home when he was 30 years old. He had never had a relationship before. He went through the break-up the way you and I would when we were 16 years old. He just thought the world was ending and he couldn't carry on. We worked through those types of issues. We problem-solved when we were young. He didn't have that capability simply because he hadn't had experiences in his life similar to the ones we had.

Another person was placed into a job after having a fairly supported work experience. She actually was placed in and received a job at the Public Service Commission. Later on she told us she cried for days and days because she felt she'd made a big mistake and that it wasn't going to work out. There was no way she could actually work and really get the job done and be productive. Once again, it is just the ability to work emotionally through those kinds of things she is now going through later in life.

Lack of education is another issue. Many of our people were just pushed through the system. We still see it today. There are kids coming out of grade 12 who are being given a grade 12 certificate; however, they are functioning well below grade 12.

We are not doing anyone any favours by doing this kind of thing because they come out expecting they should be able to function in society with their grade 12 certificate and they find out very quickly they can't.

[Translation]

Le problème des facteurs économiques dissuasifs est également très important pour notre clientèle, qui est composée de personnes souffrant de handicaps physiques graves. De ce fait, ces personnes ont des frais importants: services médicaux, achat de chaises roulantes, services d'accompagnateur, etc. Ce sont là des facteurs qui les préoccupent énormément.

Parfois, les emplois que l'on propose aux personnes handicapées leur semblent être fondés sur des attentes qui ne sont pas très réalistes. Elles ne cherchent pas à être riches, elles essaient simplement de s'intégrer à la société et d'avoir suffisamment de ressources pour subvenir à leurs besoins. Les facteurs économiques dissuasifs ont bien souvent pour effet d'empêcher les personnes handicapées de franchir la dernière étape pour obtenir un emploi stable.

Un autre problème que nous avons pu analyser attentivement au cours des deux dernières années est celui du manque d'expérience sociale. Je veux dire par là que bon nombre de personnes handicapées qui souffrent d'un handicap congénital ou d'un handicap provoqué par un accident n'ont pas eu la possibilité de faire les expériences que la plupart d'entre nous avons faites durant notre adolescence.

L'un des participants à notre programme s'est séparé de sa compagne. C'est un homme de 35 ans qui a quitté son foyer quand il avait 30 ans. Il n'avait jamais eu de relations intimes auparavant et il a réagi à cette rupture comme l'aurait fait un adolescent de 16 ans. Il avait l'impression que son monde venait de s'écrouler et qu'il ne pourrait pas survivre à ce choc. Voilà le genre de problèmes que nous avons pu connaître et résoudre lorsque nous étions jeunes. Dans son cas, il était tout simplement incapable d'y faire face car cela ne lui était jamais arrivé auparavant.

Une autre personne a obtenu un emploi après avoir acquis une expérience professionnelle assez longue, dans un cadre de soutien. Cet emploi lui avait été offert par la Commission de la fonction publique. Elle nous a dit plus tard qu'elle a pleuré pendant des jours et des jours car elle avait le sentiment qu'elle ne serait pas à la hauteur et qu'elle avait fait une grave erreur. Dans cet état d'esprit, il lui était impossible d'être vraiment productive dans son nouveau travail. Ici encore, il s'agit de faire face à des problèmes psychologiques qu'il est fort difficile de résoudre quand on les découvre à l'âge adulte.

• 1610

Autre problème important, le manque de scolarité. Bon nombre de nos clients ont été poussés dans le système scolaire, et cela se fait encore aujourd'hui. Nous voyons des enfants qui obtiennent un diplôme de 12^e année mais dont les aptitudes fonctionnelles sont largement inférieures à ce niveau.

Quand on agit de cette manière, on ne rend pas service à ces enfants car ils s'attendent à pouvoir fonctionner dans la société comme le ferait n'importe quel autre enfant ayant obtenu un diplôme de 12^e année, mais ils ne tardent pas à constater que ce n'est pas possible.

[Texte]

Many of our people have a low level of education. We strive to try to get our people in the direction of educating themselves. In the future—and for some of them the future is of course going to be a little further down the road than for us—they are going to be paid for what they know, not for what they physically can do. They need to be aiming at this kind of employment situation.

In general, the lack of funding is a difficult situation for many of our people. They are often faced with needing some equipment to act as a tool to allow them to be functional; however, they need to prove to funding agencies that they are functional before they are given funding to get this tool. They are stuck in a catch-22 situation and can never get that kind of funding to move ahead.

The system seems to promote a system for learning to cheat the system. People learn how to cut corners, receive moneys under the table, to beat the system because it seems just too difficult to work within.

Other issues are lack of confidence, transportation that we talked about, which doesn't allow for spontaneity—just to get up and go out on a date or go to a hockey game or something like that—attendant care, housing and, once again, lack of opportunities just to experience life.

We are finding very much within our group of adults with severe physical disabilities that we are starting to find subcultures under the forefront now. We are finding the community is a very small one.

It is very much like a subculture within our culture. They work and have their own rules and their own respects and their own beliefs and, hopefully, their own dreams. It is a subculture right now that I think if all of us were thrown into overnight, we would have a difficult time living in.

In the paper today they talked about a very high percentage of British Columbians living under the poverty line. That is the kind of life these people are living.

I would just like to close by telling you about the Creative Employment Option program that has been running for two years now. We are not nearly as successful as we had hoped as far as getting people employed.

We have a number of placements that we are very proud of in Bell Northern and the Public Service Commission and here in Vancouver at *The Province* newspaper. One of the tricks to the whole thing is that as these people go into these jobs they are very much pioneers. They very much feel this pressure being a pioneer. They need to do well so that others behind them can do better.

They really are not allowed to fail, because if they do fail then the effects can be devastating for managers, agencies and for other people with disabilities coming along behind them. So the pressure is immense.

[Traduction]

Bon nombre de nos clients ont un niveau de scolarisation assez faible, et nous faisons des efforts constants pour les inciter à parfaire eux-mêmes leur éducation. À l'avenir, les gens seront de plus en plus rémunérés pour ce qu'ils savent et non pas pour ce qu'ils peuvent physiquement faire. De ce fait, il faut que les jeunes handicapés visent à s'éduquer en fonction de ce genre d'emplois.

En règle générale, l'absence de ressources financières est un problème très grave pour beaucoup de nos clients. Ceux-ci ont souvent besoin d'équipements particuliers pour pouvoir être fonctionnels mais, lorsqu'ils s'adressent aux organismes de financement pour obtenir l'argent nécessaire à l'achat de ces équipements, ils sont souvent obligés de prouver qu'ils sont déjà fonctionnels. Il s'agit-là d'un cercle vicieux dont il leur est bien difficile de sortir.

Le système actuel semble récompenser ceux qui apprennent à tricher. Les gens apprennent à trouver des échappatoires, à recevoir des dessous de table, pour pouvoir contourner les difficultés que pose le système officiel.

Je pourrais parler également du manque de confiance, des problèmes de transport, qui ne permettent pas la spontanéité, c'est-à-dire décider spontanément d'aller à un rendez-vous, d'aller assister à une partie de hockey, des problèmes de logement, des services de soins et encore une fois, du manque de possibilités de faire l'expérience de la vie.

Nous voyons ainsi apparaître dans notre groupe d'adultes souffrant de handicaps physiques graves des sous-cultures tout à fait particulières. La communauté des personnes handicapées est très réduite.

C'est comme s'il existait une sous-culture au sein de la culture environnante. Les handicapés travaillent, ont leurs propres règles, leurs propres croyances et, on peut l'espérer, leurs propres espoirs. Ils font cependant partie d'une sous-culture dans laquelle il nous serait très difficile de nous insérer si nous étions obligés de le faire du jour au lendemain.

J'ai lu dans le journal d'aujourd'hui un article disant qu'il y avait un pourcentage très élevé de résidents de la Colombie-Britannique qui se situent en-dessous du seuil de la pauvreté, et c'est précisément le cas d'un grand nombre de personnes handicapées.

Je voudrais conclure en vous disant que le Programme des options d'emploi créatrices fonctionne maintenant depuis deux ans. Certes, nous n'avons pas réussi comme nous l'espérions à trouver du travail pour les personnes handicapées.

Nous avons obtenu certains résultats dont nous sommes très fiers, par exemple à Bell Northern, dans la Commission de la Fonction publique et, ici même à Vancouver, dans le journal *The Province*. Il faut cependant bien comprendre que les gens qui obtiennent ces emplois constituent en fait des pionniers, et en subissent donc les pressions. Ils sont obligés de réussir pour que d'autres puissent ensuite faire encore mieux.

Ils n'ont pas le droit d'échouer car cela pourrait être catastrophique pour les gestionnaires, les organismes de soutien et les autres personnes handicapées qui se mettront plus tard à la recherche d'un emploi. Les pressions sont donc extrêmement fortes.

[Text]

A program like our Creative Employment Options tries to prepare people and get them steady so that they can move into a working arrangement or an educational arrangement and try to strive towards being productive in the employment world.

We found out the road is a long one to getting someone with a severe physical disability employed. We also found out there are certainly more turns in the road than we anticipated.

I thank you for the opportunity to present here.

The Chairman: Mike, thank you very much.

It seems, like some of your predecessors today, you have a unique operation going in the Neil Squire Foundation. We appreciated hearing about it. I am sure my colleagues have questions, though—Neil.

• 1615

Mr. Young: Over the years I have become quite familiar with the work your organization does. In terms of high-tech, we often think of technology as being a very expensive high-tech kind of area. Over the years I've become very interested in the whole issue of illiteracy, which in itself could be considered as a disability. Have you had any discussions with any other manufacturers, for example, on whether there would be a willingness in the TV industry, at the manufacturing level, to include closed captioned decoders in television sets?

I have been told that the actual cost of doing that would not be great, but to do it separately would make it a fairly expensive item. It seems to me that if that was included in television sets at the point of manufacture, it wouldn't help only those individuals who are deaf or hearing impaired, it could also help in the whole area of illiteracy.

Mr. Hurley: Yes, I think you're right. If we can get products mass marketed and mainstream, then the price will come down and they'll affect more than just people with disabilities. Absolutely.

Mr. Young: Have you had any discussions with anybody about that?

Mr. Hurley: We've been trying to work with a number of people. Often it's a matter of resources—whether we can help out or whether they're willing to make the move towards it. We've been trying to work on accessible telephones with Bell Northern and trying to get procedures. Many manufacturers are open to the ideas, but we need to be able to present them with some solutions that they can move upon. So yes, I think there's movement coming in many areas.

Mr. Young: Is there anything this committee could do to help that kind of discussion, perhaps getting it to a faster conclusion?

Mr. Hurley: Certainly. If we could get letters of support when we approach companies, that certainly would help us out. I think most companies are willing to do something, but they need to see that on the bottom line it will be a positive step for them. So there needs to be a market there for it as well.

[Translation]

Le but d'un programme comme le nôtre est d'essayer de préparer les gens à occuper un emploi stable ou à faire des études de façon à être productifs dans le monde du travail.

Nous avons constaté que les personnes qui souffrent d'un handicap physique grave ont beaucoup de chemin à faire pour trouver des emplois stables. Nous avons également constaté que ce chemin est beaucoup plus sinueux que nous ne l'avions pensé.

Je vous remercie de votre attention.

Le président: Merci beaucoup, Mike.

Comme certains des témoins qui vous ont précédé, je constate que la Fondation Neil Squire offre des services tout à fait originaux. Nous sommes heureux d'avoir pu en prendre connaissance mais je suis sûr que mes collègues voudront vous demander des précisions, n'est-ce pas, Neil?

M. Young: J'ai eu l'occasion, au cours des années, de me familiariser avec le travail de votre organisation. Quand on parle d'équipements pour les personnes handicapées, on pense souvent à des équipements de haute technologie très coûteux. Depuis quelques années, je m'intéresse beaucoup à l'analphabétisme, qui peut être en soi considéré comme un handicap. Avez-vous eu des discussions avec des manufacturiers, par exemple dans l'industrie de la télévision, pour savoir s'ils seraient prêts à intégrer des décodeurs dans les appareils de télévision à l'intention des personnes handicapées?

Je me suis laissé dire que cela ne coûterait pas très cher si les décodeurs étaient installés au départ, mais beaucoup plus s'il fallait le faire séparément. Il me semble qu'en intégrant les décodeurs à chaque appareil de télévision, à l'étape de la fabrication, on aiderait non seulement les sourds et les malentendants mais aussi les personnes analphabètes.

M. Hurley: Vous avez raison. Si ces appareils peuvent être intégrés dès le départ à la production de masse, leur prix diminuera considérablement. Il est incontestable que cela aiderait bien d'autres personnes que les seuls handicapés.

M. Young: En avez-vous discuté avec les fabricants?

M. Hurley: Oui, dans plusieurs secteurs. Bien souvent, il s'agit d'un problème de ressources. Nous avons par exemple discuté avec Bell Northern de la fabrication de téléphones accessibles. Beaucoup de fabricants sont très intéressés par ces idées, mais nous devons pouvoir leur présenter des solutions concrètes. Je crois que des progrès seront possibles dans beaucoup de domaines.

M. Young: Notre comité pourrait-il faire quelque chose pour encourager ce processus, ou pour l'accélérer?

M. Hurley: Certainement. Si nous pouvons obtenir des lettres de soutien, cela nous aiderait beaucoup lorsque nous prenons contact avec les entreprises privées. Je crois que la plupart d'entre elles seraient prêtes à faire quelque chose mais à condition qu'on puisse leur prouver que ce serait rentable. Il faut leur montrer qu'il y a un marché pour leurs produits.

[Texte]

Mr. Young: Recently I saw some figures on the cost of illiteracy to society. I think the benefits of doing something like that, compared to how much it's costing us at present by not doing something, would be beneficial.

Mr. Hurley: I agree, absolutely.

Mr. Young: Thank you.

Mrs. Feltham: Mike, could you tell us what you think is most important for the disabled? Is it to be able to do a meaningful job, or is it to be able to make a living, to make enough to support themselves?

Mr. Hurley: That's a tough question. I think that's very individualistic. For you and me, whether you have a meaningful job or whether you do your work to have a certain level of comfort in your living. . . Right now, for many in our population, I think it is to ensure a certain level of comfort in their lives, so it doesn't necessarily have to be that it is a meaningful job to them that is rewarding. I think many people have jobs that are not rewarding but which provide them with a lifestyle that they like to have.

Mrs. Feltham: Have you seen the statistics in the document *Building Bridges*?

Mr. Hurley: I have seen them, yes.

• 1620

Mrs. Feltham: I read them today and they are so poor, the number of people who are making less than \$5,000. Then, again, there are those who are making over \$20,000. There will be four men to one woman. The statistics are—no one can survive on that kind of figure. So I just wonder whether this is something we should concentrate on, or is it meaningful employment we should be concentrating on, or both combined?

Mr. Hurley: Yes, I think you have to combine both. I think they actually run very close to hand-in-hand. We try to promote within our Creative Employment Options program that people who come into our program have the basics covered. And we try to promote to them, if you're going to get into an employment situation, pick one that is going to be of interest to you and is going to give you some sort of fulfilment as well, because you don't have to rush out tomorrow and get a job just because your family is hungry at home. Right now they're not. Or, if you are living by yourself you're getting by, but just barely. But you are living and surviving. It's probably not a lifestyle you and I would want to live, but they are alive. So we try to promote a meaningful job in that it's an area or a career they would like to get into and stick with for a long period of time. I think you have to look at both of those issues equally.

Mrs. Feltham: Thank you.

Mr. Koury: One thing that stuck in my mind is public transportation. I have been here now three days and I have seen maybe hundreds of buses, but I haven't seen one handicapped person try to get on them. You were mentioning

[Traduction]

M. Young: Si j'en crois certains chiffres que j'ai vus récemment sur ce que coûte l'analphabétisme à la société, je pense que nous aurions tous à y gagner.

M. Hurley: C'est incontestable.

M. Young: Merci.

Mme Feltham: À votre avis, Mike, qu'est-ce qui est le plus important pour les handicapés? Est-ce de faire un travail intéressant, de pouvoir gagner sa vie, ou de gagner assez pour subvenir à ses propres besoins?

M. Hurley: C'est une question difficile car la réponse est probablement différente pour chaque handicapé. Pour vous et moi, il s'agit probablement de faire un travail intéressant et capable de nous assurer un certain confort. Pour une bonne partie de notre clientèle, je crois qu'il s'agit aussi d'atteindre un certain confort, ce qui veut dire qu'il ne s'agit pas nécessairement d'occuper un emploi particulièrement intéressant. Je crois que beaucoup de gens ont des emplois qui ne sont pas intéressants mais qu'ils les gardent parce qu'il leur assure un niveau de vie qui leur convient.

Mme Feltham: Avez-vous pris connaissance des statistiques figurant dans le document *Créons les liens*?

M. Hurley: Oui.

Mme Feltham: Je les ai vues aujourd'hui et elles sont vraiment catastrophiques. Beaucoup de personnes handicapées gagnent moins de 5,000\$. Ensuite, dans la catégorie des personnes gagnant plus de 20,000\$, il y a quatre fois plus d'hommes que de femmes. Personne ne peut survivre avec de tels revenus. Je me demande donc si notre objectif ne devrait pas être d'augmenter les revenus des handicapés, plutôt que de se concentrer sur la recherche d'emplois intéressants? Ou devrait-on combiner les deux?

M. Hurley: Je crois qu'il faut combiner les deux. Dans le cadre de notre Programme des options d'emploi créatrices, nous essayons de tenir compte des deux éléments, en veillant cependant surtout à répondre aux besoins fondamentaux. Nous recommandons aux personnes handicapées de choisir des emplois susceptibles de les intéresser et de contribuer à leur épanouissement personnel, à condition qu'elles ne soient pas obligées de prendre le premier emploi venu pour nourrir leur famille. Dans la plupart des cas, les handicapés réussissent à s'en sortir financièrement, même si cela leur donne un mode de vie qui ne nous conviendrait pas nécessairement. S'ils parviennent à subvenir à leurs besoins, nous les encourageons à chercher un emploi intéressant qui leur permettra de faire une carrière et qu'ils pourront garder longtemps. Je crois donc qu'il faut combiner les deux objectifs.

Mme Feltham: Merci.

M. Koury: Je voudrais revenir sur le problème des transports publics. Depuis trois jours que je suis ici, j'ai peut-être vu des centaines d'autobus mais je n'ai vu aucune personne handicapée essayer de les utiliser. Vous faisiez tout

[Text]

at peak time or other times. Well, I was at peak time in certain areas but I haven't seen any handicapped or disabled persons try to get on. You mentioned it because it was an important issue, yet I have not seen anyone. Is it because they are not working? Is it because they are not in school? Could you maybe elaborate?

Mr. Hurley: I think the example of the buses is that it's still a new system. There still are bugs in it that need to be worked out. The idea of not riding it at peak times needs to be worked out.

One of the people in our program was waiting for a bus and specifically was waiting for an accessible bus to come along her route because her route is accessible. She had to wait for almost an hour and watch six or seven buses go by before one that was accessible came along. So although the routes are accessible, they're accessible at certain times and not necessarily always perfectly on schedule. I just think it's a matter of getting the bugs worked out.

A lot of our people are a little nervous of trying it out. A lot of our people still rely on the handiDART system in Vancouver, which is very good comparatively across the country. They still rely on that system because they're used to it and they know how it works. They are still a little bit nervous in trying out the new system. I think that's all it is.

Mr. Koury: Are they special buses, or is it the same style bus except with accessibility for that particular person?

Mr. Hurley: Yes, they're basically the standard bus and they just have a ramp that allows for a wheelchair.

Mr. Koury: Yes. I'll pay more mind to it tomorrow. I'm going to check into it and see what it's like. Thank you very much.

Mr. Redway: I have three questions, Mike. First of all, with your creative employment options, you identified lack of funding for equipment as one big barrier. Have you been able to identify any ways in which we're going to be able to get around that other than whether that is a straight government subsidy? How are we going to make the funds available for that?

The second question is the economic disincentive aspect. We've had that identified. The social assistance component of that has been identified as a barrier in that you have to be able to make substantially more money before it is worth your while to give up your social assistance. Have you been able to identify anything there?

• 1625

Thirdly, ultimately where are your creative employment options going? Is it just a project-funded concept that is going to come to an end and you're going to issue some sort of a report, or is this an ongoing operation and is it possible it might become national?

Mr. Hurley: First, funding for equipment is a difficult situation right now. A lot of it comes from attitude. In this province, depending on how the presentation is made for equipment for funding, for instance, to the vocational rehabilitation services, whether equipment will be given depends on the presentation that's made. Their mandate right now is that they are not giving equipment to an individual. Before, that wasn't the case; they did give

[Translation]

à l'heure une différence entre les heures de pointe et le reste de la journée mais, pour ma part, je n'ai vu aucune personne handicapée essayer de monter dans un autobus à n'importe quel moment. Cela veut-il dire que le système ne fonctionne pas. Est-ce parce que les personnes handicapées ne travaillent pas ou vont pas à l'école? Pourriez-vous préciser?

M. Hurley: Le problème vient sans doute du fait qu'il s'agit d'un nouveau système. Il y a encore certaines difficultés pratiques à résoudre. L'idée de ne pas emprunter les autobus aux heures de pointe devra être repensée.

Je sais qu'une de nos clientes a dû attendre pendant près d'une heure pour voir passer un autobus accessible, sur un trajet qui était censé être desservi par des autobus accessibles. Elle en a vu passer six ou sept avant d'en voir un qui l'était vraiment. Cela montre que même sur les trajets qui sont censés être accessibles, tous les autobus ne le sont pas, et les autobus accessibles ne passent pas toujours aux heures prévues. Il y a donc encore des problèmes à résoudre.

Beaucoup de nos clients hésitent encore à utiliser ce service. Beaucoup préfèrent s'en remettre encore au système handiDART qui est excellent par rapport à ceux qui existent ailleurs au pays. Comme c'est un service qu'ils connaissent bien, ils savent comment il fonctionne. Pour ce qui est des autobus accessibles, c'est un système relativement nouveau que nos clients hésitent encore un peu à utiliser.

M. Koury: S'agit-il d'autobus spéciaux ou d'autobus traditionnels que l'on a rendu accessible aux handicapés?

M. Hurley: Ce sont des autobus traditionnels équipés d'une rampe d'accès pour les chaises roulantes.

M. Koury: Bien. Je ferai encore un peu plus attention demain. Je voudrais voir comment cela fonctionne. Merci beaucoup.

M. Redway: J'ai trois questions à vous poser, Mike. Vous avez dit tout à l'heure que le manque de fonds pour acheter des équipements constitue un obstacle important dans le cadre de votre Programme d'options d'emploi créatrices. Selon vous, comment pourrait-on résoudre ce problème autrement que par des subventions gouvernementales directes?

Ma deuxième question concerne le problème des facteurs économiques dissuasifs. On a constaté que le système d'assistance sociale constitue en fait un obstacle car, pour qu'une personne handicapée soit prête à abandonner ses prestations d'assistance sociale, il faut qu'elle ait la perspective de gagner beaucoup plus d'argent. Qu'en pensez-vous?

Troisièmement, quel est l'objectif ultime de votre programme d'options d'emploi créatrices? S'agit-il simplement d'un projet financé spécifique qui arrivera à expiration à une date donnée et qui fera l'objet d'un rapport, ou s'agit-il d'un programme permanent susceptible d'acquiescer une ampleur nationale?

M. Hurley: Tout d'abord, en ce qui concerne les fonds requis pour acheter des équipements, le problème est très difficile à l'heure actuelle, essentiellement à cause des attitudes. Dans cette province, quand on demande des crédits aux services de réadaptation professionnelle, par exemple pour acheter de l'équipement, la réponse dépend de la manière dont la demande est formulée. À l'heure actuelle, ces services n'ont pas pour mandat de financer l'achat

[Texte]

equipment to an individual. So they are sort of pulling away, but there is word that they will be coming back to providing equipment specifically for doing work. So that is a positive step.

Employers too have to be putting part of the money into it, because they have to invest in their staff person. If they don't make an investment in that individual, then they're not making a very clear statement to them as to how they value them as an employee.

So to start with it surely needs to be shared. I don't think the employer has to or should have to carry the whole burden, but in time that may be the case. Prices will come down. The average accommodation cost is under \$200 for most people. For most people with disabilities it is just a matter of a chair being in the right location or the level of a table or something like that. So the costs are not necessarily too high.

Mr. Redway: Or the steepness of the ramp, like the one in here.

Mr. Hurley: Or the steepness of the ramp that you come flying down at 100 miles an hour.

On your second question, on identification of a level that makes it worthwhile to move away from the issues around the economic disincentive, I can't tell you the level, but I can tell you that the people who are looking at getting into entry-level positions are very afraid of the economic disincentive. So, really, as far as the level is concerned there is no way to identify it, because people never get past the first step. They go out, they find out that the entry-level position is providing this amount of money, and once they lose their pension or their welfare system gain then they will get this amount of money. They never get up to a step to see that it is really comfortable for them to say they are glad they are not on welfare, that they are taking care of all the extra costs they have and are very comfortable with attendant care and so on.

So we are still trying to beat through that first step in very many ways. There are a few people in Canada—unfortunately, you can count them on your hands and feet—who have physical disabilities and who are working and not depending on some sort of welfare assistance or pension.

Mr. Redway: Having identified that problem, though, are you going to be making recommendations as to how the system could be modified?

Mr. Hurley: Yes, absolutely, and this leads into your next question of where the creative employment options are going.

The three-year project is a pilot project for sure. They have it through Employment and Immigration. Right now we are trying to establish ongoing funding. Right now we are working with them in trying to identify all the issues as we are starting to understand them more clearly, and we will be giving a report to Employment and Immigration at the end of the program.

We are hoping to extend our funding, because we really feel that a program such as this is needed. If you don't have a program such as Creative Employment Options, then people with severe disabilities never get to take the first step

[Traduction]

d'équipement pour des particuliers. Autrefois, ils pouvaient le faire. Je me suis cependant laissé dire que l'on envisage de revenir à l'ancienne méthode, ce qui permettra à ces services de financer l'achat d'équipements spécifiquement destinés à l'exercice d'un emploi. C'est un pas dans la bonne direction.

Il faut aussi que les employeurs soient prêts à investir dans ce domaine, puisqu'il s'agit de leurs employés. S'ils ne sont pas prêts à faire ces investissements pour cet employé particulier, ils donnent l'impression de ne pas accorder tellement de prix aux services qu'il rend.

Au départ, je suis convaincu que les frais doivent être partagés. Je ne pense pas que les employeurs devraient assumer seul ce fardeau financier mais, à terme, cela devrait probablement être le cas. Les prix baisseront. Pour la plupart des personnes handicapées, les aménagements coûtent en moyenne moins de 200\$. Dans la plupart des cas, il s'agit simplement de fournir une chaise roulante ou de placer un bureau à une hauteur spéciale, ce qui ne coûte pas très cher.

M. Redway: Ou de modifier la pente de la rampe d'accès, comme celle que l'on a utilisée pour venir ici.

M. Hurley: En effet. Avec cette rampe, vous descendez à cent milles à l'heure.

Pour ce qui est de votre deuxième question, concernant les facteurs économiques dissuasifs, il est difficile d'en fixer le niveau exact mais je puis vous dire qu'ils sont très importants pour les gens à qui on offre un emploi rémunéré au bas de l'échelle. En fait, le niveau de dissuasion est impossible à déterminer car les personnes handicapées ne franchissent jamais la première étape. Quand il déduisent du salaire qu'on est prêt à leur offrir, au bas de l'échelle, les prestations de bien-être social ou de soutien économique qu'ils perdront, il leur est facile de connaître leur salaire net. De fait, les personnes handicapées n'arrivent jamais à un niveau assez élevé dans la hiérarchie salariale pour se permettre de perdre leurs prestations de bien-être social et pour pouvoir financer facilement les divers services dont ils ont besoin.

Pour beaucoup de personnes handicapées, il est très difficile de franchir ce premier obstacle. Il y a probablement très peu de personnes ayant un handicap physique au Canada qui occupent un emploi et qui ne sont pas tributaires d'une forme d'assistance sociale ou de soutien financier.

M. Redway: Avez-vous donc l'intention de faire des recommandations pour modifier le système?

M. Hurley: Absolument. Cela m'amène d'ailleurs à votre troisième question, concernant le Programme des options d'emploi créatrices.

Certes, ce programme de trois ans est un projet pilote parrainé par Emploi et Immigration. Nous essayons actuellement d'en assurer le financement permanent et d'identifier clairement et de bien comprendre tous les problèmes, dans le but de remettre un rapport au Ministère à l'expiration du programme.

Nous espérons que le programme pourra être financé de manière permanente car nous pensons qu'il est tout à fait nécessaire. Sans un programme comme celui-là, les personnes souffrant d'un handicap grave n'auront jamais la

[Text]

to get to programs such as the one at UBC, or other programs that are out there, because they never get through the first barriers. They need an environment in which they can flourish and determine what direction they want to go in, work through some of the problem-solving issues around that, and then move up to where they can be integrated into college, university, or the workplace.

I hope that answers your questions.

Mr. Redway: Is yours the first and only project of this sort in this area, or are there others, or have there been others?

• 1630

Mr. Hurley: There have been others. I think one that was very similar was in Edmonton at one time—the name escapes me right now—which ended after a period of time and didn't go any further. There are other employment programs like them in Canada.

I think what is unique about our program is that we take, for lack of a better word, a more holistic approach. You just can't teach the person to use a computer and then put them into the work force and expect that they will be able to produce. As I said, all the other issues are there—the confidence, the understanding, the problem solving. All those kinds of issues play a bigger factor in our workplace than we probably recognize. It's when you don't have those kinds of skills that you realize how important they really are. I think that's what makes us unique.

The other part of your question is when we are going to be national. We are national right now. This program is running in Regina, Ottawa and Fredericton.

The Chairman: On behalf of the committee, thank you for being here today. We've appreciated a review of the work that the Neil Squire Foundation is doing. It is certainly setting a great example of what can be done for those who are particularly severely disabled. Please pass along our regards to Bill Cameron when you see him.

Mr. Hurley: I will. Thank you.

The Chairman: We move on to our last witness for today. I'm told there are two more witnesses. The next one is Lucy Hanson of the Greater Vancouver Mental Health Services.

Lucy, welcome to the committee. Maybe you would like to introduce your colleague to your right. We have met Winston, of course, previously.

Ms Lucy Hanson (Greater Vancouver Mental Health Services): I'd like to introduce Garry Long, who is the co-ordinator of consumer liaison with our provincial branch of the Canadian Mental Health Association.

The Chairman: If you would like to make a presentation first, then there will be questions. We have about 25 minutes all told.

Ms Hanson: Thank you very much for the opportunity to speak with you today regarding mental health issues, which are often overlooked in any kind of discussions about disabilities.

[Translation]

possibilité d'avoir accès à des programmes comme celui qu'offre l'université de la Colombie-Britannique car elles ne pourront jamais franchir le premier obstacle. Il faut leur garantir un cadre qui contribue à leur épanouissement, les encourage à résoudre leurs problèmes concrets et leur permet de s'intégrer au collège, à l'université ou au monde du travail.

J'espère que cela répond à vos questions.

M. Redway: Votre programme est-il le premier et le seul qui ait été mis en oeuvre dans ce domaine? Y en a-t-il eu d'autres?

M. Hurley: Il y en a eu d'autres. Je me souviens qu'il y a eu longtemps un programme très semblable à Edmonton, dont le titre m'échappe pour le moment, mais il n'a pas été reconduit. Il y en a également d'autres ailleurs au Canada.

Quoi qu'il en soit, ce qui distingue notre programme des autres c'est qu'il repose sur une approche plus holistique, si je puis employer ce terme. On ne peut pas simplement apprendre à une personne handicapée à utiliser un ordinateur et lui donner un travail, en espérant qu'elle sera productive, si l'on ne s'attaque pas en même temps à tous les autres problèmes que j'ai mentionnés: la confiance en soi, la compréhension, l'aptitude à résoudre les problèmes. Tous ces facteurs jouent probablement un rôle plus important dans le monde du travail que nous ne le pensons. Ce n'est que si l'on ne possède pas ce genre de compétences que l'on s'en rend compte. Voilà pourquoi notre programme est probablement tout à fait unique en son genre.

Vous m'avez également demandé si notre programme pourrait être étendu à l'échelle nationale mais il l'est déjà puisqu'il est établi à Regina, à Ottawa et à Fredericton.

Le président: Je vous remercie de votre témoignage, au nom de tous les membres du comité. Nous sommes très heureux d'avoir pu discuter avec vous du travail de la Fondation Neil Squire. Il s'agit manifestement d'un très bon exemple de ce que l'on peut faire pour les personnes gravement handicapées. Veuillez communiquer nos félicitations à Bill Cameron quand vous le verrez.

M. Hurley: Je n'y manquerai pas.

Le président: Nous allons maintenant donner la parole à notre dernier témoin. Ils sont deux en réalité. Le prochain est Lucy Hanson des Greater Vancouver Mental Health Services.

Lucy, je vous souhaite la bienvenue devant notre comité. Pourriez-vous nous présenter votre collègue. Nous connaissons déjà Winston.

Mme Lucy Hanson (Greater Vancouver Mental Health Services): Je vous présente Garry Long, coordonnateur de la liaison avec les consommateurs pour la succursale provinciale de l'Association canadienne de la santé mentale.

Le président: Je vous invite à faire votre exposé, après quoi nous vous poserons des questions. Nous avons 25 minutes en tout.

Mme Hanson: Je vous remercie beaucoup de me donner la possibilité de parler des questions de santé mentale, qui sont souvent laissées de côté quand on discute des handicaps.

[Texte]

As you know, health care is a provincial responsibility, but federal policies and programs do impact on services to individuals with disabilities, including and maybe especially those with a mental illness—for example, the CAP funding and the VRDP Act and agreement, the federal co-operative housing program, Canada Mortgage and Housing Corporation, and Employment and Immigration Canada, to name a few.

My apologies for not providing any written material in advance. Part of the reason is that for the first time in nearly 20 years our organization has just been given a significant funding increase from the Province of British Columbia, so we're busily trying to develop proposals to be able to spend that money.

For your information, the Greater Vancouver Mental Health Service is the only community-based, non-profit organization in British Columbia with responsibility for providing a comprehensive and co-ordinated regional system of care for individuals with serious mental illness. The Greater Vancouver Mental Health Service provides treatment, rehabilitation and support services to approximately 4,000 adults living in Vancouver and Richmond. We also provide services for seriously disturbed children, families, and the elderly. We work in co-operation with and administer funding for 13 other non-profit organizations providing residential and rehabilitation programs.

I am going to outline some of the community mental health issues as we see them. Winston will talk a little bit about how the CAP and the VRDP funding are affected. Garry will discuss the issues from a consumer's point of view. You will note, as I speak, that I will be echoing some of the things we just heard from Mike Hurley and I'm sure you've heard throughout the day, and probably throughout your work as a committee.

• 1635

There are three key issues in community mental health. First of all, there is commitment to long-term planning for and development of community services for people with mental illnesses. Traditionally, people with mental illnesses have been institutionalized in hospitals, sometimes many miles away from urban centres and their homes. The current approach is to try to treat and assist people in their own home communities. We in British Columbia are fortunate to have a system that promotes this approach.

The second issue is to have some balance of funding between community, institutional, and acute care programs. People with mental illness sometimes need to go back into a hospital and they need to be able to have continuity of their care, in acute care hospitals, in the mental hospital or in the community. Funding for community programs, as you probably know, has lagged far behind the de-institutionalization process. It's very important for us to try

[Traduction]

Comme vous le savez, la santé est un domaine de compétence provinciale, mais les politiques et programmes fédéraux exercent une influence sur les services offerts aux personnes handicapées, notamment, et peut-être surtout, aux handicapés mentaux. Je songe ici à des programmes tels que le plafonnement du RAPC, la Loi sur la réadaptation professionnelle des personnes handicapées, ou les politiques et programmes de la Société canadienne d'hypothèques et de logement et du ministère de l'Emploi et de l'Immigration.

Je vous prie de nous excuser pour ne pas avoir présenter de mémoire à votre intention mais pour la première fois dans les 20 années d'existence de notre organisation, la province de la Colombie-Britannique vient d'augmenter considérablement les subventions qu'elle nous accorde et nous passons tout notre temps à formuler des propositions pour pouvoir dépenser cet argent.

En guise d'introduction, je dois vous dire que les Greater Vancouver Mental Health Services est le seul organisme communautaire à but non lucratif qui ait en Colombie-Britannique la responsabilité de fournir un système de soins complets et coordonnés, à l'échelle régionale, aux personnes souffrant de handicaps mentaux graves. Notre organisme fournit des services de traitement, de réadaptation et de soutien à près de 4,000 adultes de Vancouver et de Richmond. Il fournit également des services à des enfants gravement handicapés, à leurs familles et aux personnes âgées. Nous collaborons avec 13 autres organismes à but non lucratif, et nous gérons des fonds pour eux, dans le cadre de programmes de logement et de réadaptation.

Voici les grands problèmes auxquels nous faisons face dans le domaine des services communautaires de santé mentale. Winston vous parlera un peu plus tard des effets sur nos activités du plafonnement du RAPC et des dispositions de la Loi sur la réadaptation professionnelle des personnes handicapées. Finalement, Garry abordera le problème du point de vue des consommateurs. Vous trouverez certainement dans mon exposé l'écho de certaines des déclarations de Mike Hurley et d'autres témoins que vous avez déjà entendus aujourd'hui ou lors de séances antérieures.

Il y a trois problèmes fondamentaux en matière de services communautaires de santé mentale. Tout d'abord, il faut garantir la planification et le développement à long terme de services communautaires pour les personnes souffrant de handicaps mentaux. En règle générale, ces personnes sont traitées dans des hôpitaux parfois très éloignés des centres urbains et de leur résidence. Notre politique actuelle est d'essayer de traiter ces personnes dans leurs propres collectivités. Nous avons la chance, en Colombie-Britannique, d'avoir un système qui favorise cette démarche.

Le deuxième problème consiste à assurer l'équilibre du financement des programmes communautaires, des programmes institutionnels et des programmes de soins aigus. Les handicapés mentaux ont parfois besoin de retourner à l'hôpital, et nous devons assurer la continuité des soins qui leur sont offerts dans les divers établissements de santé, qu'il s'agisse de soins aigus, d'hôpitaux psychiatriques ou dans la communauté. Comme vous le savez probablement, le

[Text]

to avoid the American experience, where they place many people in the community without the support services that were required.

The third issue is to have the allocation of resources to community agencies for housing, which is our number one priority. I am going to go into the housing issue in a little bit more depth, because it is not only very important to the people we see but is also affected by federal policies and programs.

We also need outreach staff to support people in their homes. Again, our own provincial report on health care cost is advocating for services to people in their homes and in their local communities. We have found that this is a very important component of our service system.

We need increased staffing for effective clinical and rehabilitation programs. These are cost-shared programs often. We need to provide realistic and creative opportunities for people who, as Mike mentioned earlier, are often left out of the work force. They have many skills to offer to the labour force.

We also need jobs that have ongoing support. Again, a lot of the programs that fund vocational rehabilitation provide training, but very often they forget the ongoing support that will help someone to stay in the job.

We need changes to income assistance policies to enhance support levels. People do live very much below the poverty line. Of the clients we see, 50% are on income assistance.

We also need to encourage the transition to independence in the community. Many of the policies act as barriers, as you've already heard, and those are probably more true, or as true, for people with mental illness as they are for people with physical disabilities.

We also need public education, because mental illnesses are the most misunderstood and feared of all illnesses. There is still a very strong stigma against people with mental illness and many myths and stereotypes. I'm sure that Garry will touch on some of those in a few minutes. We need to have people's attitudes challenged and to help them accept the idea of individuals with mental illnesses living in their communities.

I want to add two more things that maybe people who don't study mental illness do not know, and then I will go into the housing issue. There's a lot of dysfunction associated with serious mental illnesses that is not always recognized.

[Translation]

financement des programmes communautaires est loin d'avoir suivi le processus de désinstitutionnalisation. Il est très important pour nous de ne pas reproduire l'expérience américaine, où beaucoup de gens sont renvoyés dans la collectivité sans qu'on leur offre les services de soutien dont ils ont besoin.

Le troisième problème concerne l'attribution de ressources aux organismes communautaires de logement, ce qui constitue notre première priorité. Je reviendrai dans quelques instants sur les problèmes de logement, non seulement parce qu'ils sont très importants pour les personnes dont nous nous occupons, mais aussi parce qu'ils sont profondément influencés par les politiques et programmes fédéraux.

Nous avons également besoin de personnel communautaire pour aider les gens chez eux. Encore une fois, la démarche recommandée dans notre propre rapport provincial sur les coûts de services de santé est axée sur la prestation de services à domicile et dans les collectivités locales. Nous avons constaté qu'il s'agit là d'un volet très important de notre système de prestation de services.

Nous avons besoin de personnel supplémentaire pour gérer des programmes efficaces de soins cliniques et de réadaptation. Il s'agit souvent de programmes à coûts partagés. Nous devons offrir des possibilités réalistes et créatrices aux gens qui, Mike le mentionnait tout à l'heure, sont souvent exclus de la population active. Or, ce sont des gens qui ont beaucoup de talents à offrir sur le plan professionnel.

Nous avons également besoin d'emplois qui bénéficient d'un soutien permanent. Certes, bon nombre des programmes qui financent les services de réadaptation professionnelle offrent une formation, mais il y en a fort peu qui garantissent le soutien permanent qui permet à la personne handicapée de garder son travail.

Il conviendrait de modifier les politiques de soutien du revenu de façon à rehausser les niveaux de soutien. À l'heure actuelle, les handicapés mentaux vivent largement en dessous du seuil de la pauvreté. Environ la moitié de notre clientèle est tributaire d'une forme quelconque de soutien du revenu.

Nous devons encourager également les personnes handicapées à vivre dans la collectivité en autonomie. Comme on vous l'a dit, bon nombre des politiques constituent des obstacles à cette transition, aussi bien sinon plus pour les personnes souffrant d'un handicap mental que d'un handicap physique.

Il nous faut sensibiliser le public car les maladies mentales sont les maladies les plus mal comprises et celles qui font le plus peur. Les personnes souffrant de maladies mentales sont encore fortement stigmatisées et sont victimes de nombreux mythes et stéréotypes. Je suis sûr que Garry en parlera dans quelques minutes. Il est donc important de contribuer à changer les attitudes de la population pour l'amener à accepter l'idée que les personnes souffrant d'une maladie mentale peuvent fort bien vivre au sein de la société.

Je voudrais ajouter deux choses qu'ignorent bien souvent les gens qui n'ont pas étudié les maladies mentales, après quoi je passerai au problème du logement. La maladie mentale grave est souvent accompagnée d'un phénomène de

[Texte]

People with a mental illness look the same as you and I do, and often when their symptoms are controlled by medication, people do not realize that there are other kinds of dysfunctions. Those dysfunctions have to do with such things as a deterioration of functioning in areas of work, social relations and self-care, marked social isolation and withdrawal, a tendency for people to stay by themselves and not want to interact with others, a marked lack of initiative, interests or energies. Mental illness is a very serious illness and can be devastating. Many people underestimate the toll that it takes on individuals and families.

I wanted to add that mental illness strikes people often at a very early age. Schizophrenia, for example, hits males between 17 to 25, and about 5 years later for females. This is just at the time when people are developing their identity, their careers, their education—all of the things we go through in the normal course of events.

• 1640

Mental illness is cyclical in nature, contrasted to other illnesses that are more permanent and constant or those that deteriorate over time. So people with a mental illness can be fine for some periods of time, then have a recurrence of their illness and require services. Then they perhaps go back to the level of functioning they had before.

Housing is the most important issue. It's the building block upon which all other aspects of one's life depend. There's not much point in providing treatment, education, vocational training or social activities to people who do not have a suitable place to live. We often provide to people, for example, programs organized around certain times of the day. Quite a few people don't even have clocks or watches or access to even knowing things like that.

Individuals who live in Vancouver and Richmond and probably other large urban cities throughout the country are particularly affected by the rapid rise in the real estate market. In Vancouver this has resulted in a vacancy rate of almost zero and a rapid rise in rental costs. The average cost of a one-bedroom apartment in the Vancouver area, based on CMHC figures, is \$610 per month. Of the 4,000 clients served by GVMHS, almost half are known to be living on income assistance, which provides a single shelter subsidy of \$325. Clearly market rent is out of their reach.

A survey of our clients done in 1990 indicated that about 500 individuals needed subsidized housing. Over the past five years, Vancouver and Richmond have received only 268 units of social housing for the mentally ill. Many of these units have had to be used for the purchase of 24-hour care facilities at emergency shelters and not just for the acquisition of affordable apartment housing.

[Traduction]

dysfonctionnement dont on ne prend pas toujours conscience. Les gens qui souffrent de maladies mentales peuvent avoir exactement la même apparence que vous et moi, et comme ils réussissent souvent à contrôler leurs symptômes avec des médicaments, on ne voit pas qu'ils souffrent aussi d'autres problèmes de dysfonctionnement. Il s'agit notamment de la détérioration du fonctionnement au travail, dans les relations sociales et dans les soins personnels, un isolement social marqué et le repli sur soi, la tendance à éviter les relations sociales, un manque notable d'initiative, d'intérêt et d'énergie. La maladie mentale est une maladie très grave qui peut avoir des conséquences catastrophiques. Bien des gens sousestiment le fardeau qu'elle représente pour les malades et leur famille.

J'ajoute également que la maladie mentale peut frapper des personnes très jeunes. Par exemple, la schizophrénie peut frapper les hommes entre 17 à 25 ans et les femmes environ cinq ans plus tard. Or, il s'agit de l'âge où normalement les gens forment leur identité, entament une carrière ou font leurs études.

La maladie mentale est de nature cyclique, contrairement à d'autres maladies qui sont de nature plus permanente et plus constante ou qui entraînent une détérioration progressive. Une personne atteinte de maladie mentale peut se porter très bien pendant certaines périodes, puis voir la maladie réapparaître et nécessiter des services particuliers. Ensuite, elle peut fort bien retrouver son mode de fonctionnement antérieur.

Le problème du logement est le plus important. C'est de lui que dépendent tous les autres aspects de la vie. À quoi servirait-il d'offrir des services de traitement, d'éducation, de formation professionnelle ou de relations sociales à des gens qui n'auraient pas de toit pour s'abriter? Les programmes sont souvent organisés en fonction de certaines périodes de la journée, mais beaucoup de gens n'ont pas d'horloge ni de montre, et ne savent même pas ce que c'est.

Les gens qui vivent à Vancouver, à Richmond et probablement dans la plupart des autres grandes villes du pays sont profondément touchés par l'augmentation rapide des prix des logements. À Vancouver, le taux de logements vacants est près de zéro, ce qui a provoqué une hausse très rapide des loyers. Aujourd'hui, selon les chiffres de la SCHL, un appartement d'une chambre dans la région de Vancouver coûte en moyenne 600\$ par mois. Or, sur les 4,000 clients desservis par notre Service, près de la moitié sont tributaires du soutien du revenu qui offre une subvention au logement de 325\$ à une personne seule. Manifestement, les loyers du marché sont beaucoup trop élevés pour ces personnes.

Une enquête effectuée auprès de nos clients en 1990 nous a révélé que près de 500 d'entre eux avaient besoin d'un logement subventionné. Au cours des cinq dernières années, Vancouver et Richmond n'ont reçu que 268 unités de logements sociaux pour les personnes souffrant d'une maladie mentale. Bon nombre de ces unités ont servi à l'achat d'installations de traitement d'urgence ouvertes 24 heures sur 24, et non pas à l'achat d'appartements à loyer modique.

[Text]

The federal social housing program cutbacks of 21% and 31% have had dramatic implications for establishing affordable housing for individuals with mental illnesses. This translates into an estimated loss of some 200 of 950 units projected in the non-profit sector as a whole. The provincial mental health service is expecting that it may only see 20 to 30 units to cover the needs for the whole province. The results of these cuts will be an increase in homelessness, an inability to build specialized facilities, and increased instability for individuals who are forced to live in substandard conditions. The human costs of this decision are very high. They hit individuals who are coping not only with the devastating effects of a mental illness but with poverty as well.

Service costs are also high, given that individuals unable to maintain themselves independently in the community require more expensive options, such as hospital, emergency or specialized residential services.

I think I'll stop at that and let Winston talk just briefly about some of the difficulties with the VRDP and CAP funding. Then Garry can speak about poverty.

Mr. Winston Leckie (Greater Vancouver Mental Health Services): I'll make my comments very brief. Fairly recently as a community we had an opportunity to present to the Royal Commission on Health Care and Costs. One of the concerns we had was the issue of people with mental health concerns and their treatment through the health care system. Particularly in the area of employment, we're continually challenged by the medical interpretation of "employability." That is reflected through the reliance on the medical practitioner, the doctor, to interpret the individual's degree of employability.

In the area of employment for people with mental health concerns, we're very often faced with the issue of transitional or part-time employment, where the doctor is faced with the issue of a complete black and white decision as to the degree of employability of the person. As a result, the access to vocational rehabilitation services, training and options is limited by the forcing of the issue into an employable or unemployable decision.

• 1645

Further, the VRDP Act allows for the provision of at-home or even homemaker training and subsidy to permit the person to pursue those two vocations. In our province the agreement is not signed in that context and as a result is not supporting at home. Many people with a psychiatric disability often wish to have that option of working at home or working at activities that may be productive at their own rate and in their own environment in what is termed a safe environment.

[Translation]

Les restrictions budgétaires imposées par le gouvernement fédéral au programme de logements sociaux, de 21 p. 100 et 31 p. 100, ont eu des conséquences dramatiques sur l'accès des personnes souffrant de maladies mentales à des logements abordables. On estime qu'elles ont provoqué une perte de 200 unités sur les 950 prévues dans le secteur à but non lucratif. Le service provincial de la santé mentale prévoit que seulement 20 à 30 unités seront peut-être disponibles pour toute la province. Le nombre des sans-abri va donc augmenter, il sera impossible de construire des installations spécialisées et les personnes obligées de vivre dans des conditions inacceptables seront de plus en plus fragilisées. Les coûts humains de cette décision sont très élevés. Ils concernent des personnes qui doivent faire face non seulement aux effets catastrophiques d'une maladie mentale mais aussi aux effets de la pauvreté.

Les coûts des services sont également très élevés, étant donné que des personnes qui ne peuvent pas vivre en autonomie, exigent des options plus coûteuses, comme des hôpitaux, des services d'urgence ou des logements spécialisés.

Je vais en rester là et demander à Winston de vous parler brièvement de certaines des difficultés qui représentent le plafonnement du RAPC et la Loi sur la réadaptation professionnelle des personnes handicapées. Garry vous parlera ensuite de la pauvreté.

M. Winston Leckie (Greater Vancouver Mental Health Services): Je serai très bref. Nous avons récemment eu l'occasion de témoigner devant la Commission royale sur les services et les coûts de la santé. L'une de nos préoccupations concernant alors les services de santé offerts aux personnes souffrant d'une maladie mentale. Dans le domaine de l'emploi, nous butons continuellement sur l'interprétation médicale de «l'employabilité», étant donné que c'est là une notion fondée sur l'interprétation par les médecins du degré d'employabilité des personnes.

En ce qui concerne l'emploi des personnes souffrant d'une maladie mentale, nous sommes souvent confrontés au problème d'un emploi de transition ou d'un emploi à temps partiel, alors que le médecin est souvent obligé de prendre une décision sommaire sur le degré d'employabilité général de l'individu. De ce fait, l'accès aux services à la formation et aux diverses options de réadaptation professionnelle est limité par l'obligation d'avoir à décider si une personne est employable ou non.

De plus, la Loi sur la réadaptation professionnelle des personnes handicapées permet de donner une formation et des subventions pour une formation à domicile ou pour une formation d'aide-ménagère, mais ce type de service à domicile n'est pas accessible dans notre province puisque cette dernière n'a pas signé l'entente pertinente. Bon nombre de personnes souffrant d'un handicap psychiatrique désirent avoir l'option de travailler à la maison ou d'exercer une activité leur permettant d'être productives à leur propre rythme et dans leur propre environnement, c'est-à-dire dans un environnement qu'elles jugent sûr.

[Texte]

There is also something that Lucy touched on that permeates the rehabilitation side of the industry as well. Not only are employers afraid of people with mental health concerns, but many people in the rehabilitation field are equally unsure and equally unwilling to commit to long-term planning and training programs. There is a perception that people with mental health concerns are not getting the proportional entitlement to rehabilitation and employment services that those with other disabilities are.

In that regard as well, the area of reasonable accommodation for an employer is very difficult to both market and to have the employer accept. In many cases where mental health is the disability, the employer should take an open-ended approach. Yet where there are negotiations and you're hard-pressed to get an employer to accept that, there are limitations that may in the end become a drawback to the individual. For example, consider someone who negotiates an accommodation of part-time employment. When it comes time for that person, when their health has progressed, to move on to full-time employment, there is a gap there between part-time and full-time that the employer may not be willing to renegotiate. There is a constant series of negotiations.

I think in the end what we're looking at for the employment of people with mental health concerns is a complete rethinking of the concept of employability outside of the traditional healing process. We're looking at flexibility. We're looking at options. We're looking at a variety of ways of incorporating those people into the economic fabric of the work force.

The Chairman: Thank you very much, Winston, for those observations.

Garry, I guess it's your turn.

Mr. Garry Long (Greater Vancouver Mental Health Services): I'll keep my remarks brief also. I would like to talk to you about what I call the double whammy effect and what it's like to be impoverished and to be mentally ill in this province.

First of all, I should tell you that I'm one of the lucky ones. I have a full-time job now. My salary is something that I never expected to make ever again in my life. I'm 40 years old now. I've been on a handicapped pension for about 10 years. I was first diagnosed when I was 17 years old, so my work history isn't anything that would produce any excitement in anybody.

In my role as an advocate I've witnessed so many bad things that have happened to mental health consumers, especially in this city. I've walked downtown and seen them confined to hotel rooms that would barely serve as utility closets for janitors. Yet they pay \$300 a month for that.

[Traduction]

Lucy a également abordé un problème concernant la réadaptation professionnelle. Non seulement les employeurs ont-ils peur des problèmes de maladie mentale, mais beaucoup de personnes dans le secteur de la réadaptation hésitent également à s'engager envers des programmes de planification et de formation à long terme. On a ainsi l'impression que les personnes souffrant d'une maladie mentale n'ont pas droit à des services proportionnels de réadaptation et d'emploi par rapport à celles qui souffrent d'une autre forme de handicap.

Dans ce domaine également, il est très difficile de faire accepter aux employeurs des accommodements raisonnables tout en tenant compte des besoins du marché. En ce qui concerne les personnes souffrant d'une maladie mentale, les employeurs devraient adopter une attitude beaucoup plus ouverte. Cependant, lorsqu'il y a des négociations et que l'on a des difficultés à faire accepter des accommodements par un employeur, on se heurte à certaines limites qui peuvent constituer un obstacle infranchissable pour la personne concernée. Prenez, par exemple, le cas d'une personne qui négocie un système d'emploi à temps partiel. Lorsque sa santé s'est améliorée et qu'elle désire occuper un emploi à temps plein, l'employeur peut être réticent à renégocier une entente. De ce fait, il faut constamment entreprendre de nouvelles négociations.

En fin de compte, ce que nous désirons, c'est que la notion même d'employabilité soit complètement repensée en ce qui concerne les personnes souffrant d'une maladie mentale, en dehors du processus traditionnel de guérison. Ce que nous voulons, ce sont des options et un minimum de souplesse. Nous voulons que les personnes aient accès à de nombreuses méthodes différentes pour s'intégrer au tissu économique de la population active.

Le président: Merci beaucoup, Winston.

Garry, c'est à votre tour.

M. Garry Long (Greater Vancouver Mental Health Services): Je m'efforcerai aussi d'être bref. Je voudrais aborder brièvement ce que j'appelle le double handicap de la pauvreté et de la maladie mentale.

Laissez-moi d'abord vous dire que je fais partie des privilégiés, car je bénéficie d'un emploi à temps plein. Je touche aujourd'hui un salaire que je ne m'attendais jamais à pouvoir gagner à nouveau dans ma vie. J'ai 40 ans et j'avais été titulaire d'une pension pour personne handicapée pendant une dizaine. Mon premier diagnostic a été établi quand j'avais 17 ans, ce qui signifie que mon expérience de travail n'a certainement rien eu de très encourageant.

Dans mon rôle de porte-parole de personnes souffrant de maladie mentale, j'ai pu constater que cette catégorie de consommateurs est fort maltraitée, surtout dans cette ville. J'ai vu des personnes souffrant de maladie mentale confinées dans des chambres d'hôtel coûtant 300\$ par mois et qui était à peine acceptables comme placards à balai.

[Text]

• 1650

Mental health consumers in the long run are not encouraged to look for work again, because once you are designated handicapped it is that black and white effect that Winston was talking about when he said that the way the definition of handicapped is handled now it says you must never be employable again. The system does not encourage you to look for employment.

When you do get into the rehab programs that are available now, those are just entry level. Mental health is not a priority. When you look at the disability totem pole, mental health is right on the bottom. It has a lot to do with the stigma and the fear that have been created over the years. If you take a long look at it, it is unfounded.

If people like me say that mental health is a priority, then I almost have to contradict myself and say that mental health is everybody's concern. It is a problem that 100,000 British Columbians face in this province alone. Right now our resources are strapped.

What we need to do is start moving away from having people take part in programs that encourage them to work at minuscule jobs, and offer them the same educational opportunities that you would offer anybody else so that they can work their way out of the hole where basically society has put them.

I have had dishwashing jobs and all kinds of jobs. As soon as they found out that I was mentally ill, they started treating me like I had leprosy or something, or you could catch whatever it was I had just by contact or by talking to me alone.

I think what needs to be done here is that we have to provide the basics. If we want the mentally ill to be responsible, to contribute and stop being burdens upon society, then we have to provide them with the basics. We have to make sure they have affordable housing. We have to make sure they have adequate income, and we have to make sure the community supports are there as opposed to institutionalization.

I don't think places like Riverview are places that you would send anybody. We have options. We just have to decide what our priorities are. I think it is about time that provincially, federally, and at all levels of government people started to recognize that there is a very fine line between being mentally ill and not being mentally ill. It takes very little before you start going downhill.

There is not that much difference between me and the rest of the people who are sitting at this table. I think that until people finally realize that we do have something to contribute and that we are not lazy people and we are not content to stay at home and watch TV and just sort of live off the taxpayers... once we get rid of that stigma and some of those myths, I think we can start to move forward.

Mental health has to become a priority with all levels of government and with society in general. Up until this point we have been treated like second-class citizens.

The Chairman: Thank you, Garry, for your comments, which are based on personal experience and observation. I appreciate that.

[Translation]

À longue échéance, les bénéficiaires des services de santé mentale ne sont pas encouragés à chercher un nouveau travail, parce que l'on constate l'effet noir et blanc dont a parlé Winston dès qu'une personne est étiquetée handicapée. Cela signifie que, d'après la définition que l'on donne actuellement d'une personne handicapée, cette dernière ne pourra plus jamais se trouver un emploi. Le système n'encourage donc pas ces gens à chercher du travail.

Les divers programmes de réadaptation actuellement disponibles s'occupent uniquement de ceux qui entrent sur le marché du travail. Les malades mentaux ne sont pas une priorité. Parmi toutes les personnes handicapées, ce sont les malades mentaux qui arrivent au bas de l'échelle. Cela s'explique par la honte et la crainte que l'on ressent depuis des années et qui, en fait, ne sont pas du tout fondées.

La santé mentale doit être une priorité et c'est d'ailleurs un problème qui touche tout le monde. Environ 100,000 résidents de la Colombie-Britannique ont une maladie mentale. Nous manquons actuellement de ressources.

Il faut s'éloigner des programmes qui aiguillent ceux qui ont des problèmes de santé mentale vers des emplois médiocres. Il faudrait plutôt leur offrir les mêmes possibilités d'instruction qu'aux autres. Ainsi, ils pourraient se sortir eux-mêmes du trou dans lequel la société les a enfoncés.

Moi, j'ai travaillé comme plongeur; j'ai eu toutes sortes de d'emplois. Dès qu'on découvrait que j'avais une maladie mentale, on me traitait comme si j'étais un pestiféré, comme si ma maladie aurait pu s'attraper en me touchant ou en me parlant.

Il faut donner les rudiments. Si nous voulons que les malades mentaux soient responsables, qu'ils contribuent à la société et ne soient plus à sa charge, il faut leur assurer une base. Nous devons veiller à ce qu'ils aient des logements abordables, un revenu suffisant, et il faut que la collectivité leur apporte son soutien pour éviter l'institutionnalisation.

On n'est pas obligé d'envoyer tout le monde à Riverview. Il y a d'autres possibilités. Il suffit de déterminer quelles sont nos priorités. Il est grand temps que tous les ordres de gouvernement (provincial et fédéral), commencent à se rendre compte que très peu de choses séparent la santé mentale de la maladie mentale. Il n'en faut pas beaucoup pour basculer dans la maladie mentale.

Il n'y a pas beaucoup de différence entre moi et les autres qui sont assis autour de cette table. Je crois que, tant que les gens ne comprendront pas que nous aussi nous avons quelque chose à apporter, que nous ne sommes pas des paresseux très heureux de rester à la maison assis devant la télévision pour vivre aux crochets des contribuables... quand nous ne serons plus stigmatisés et que tous les mythes se seront évaporés, je crois qu'on pourra faire du progrès.

La santé mentale doit devenir une priorité de tous les ordres de gouvernement et de la société en général. Jusqu'à présent, on nous a traités comme des citoyens de deuxième classe.

Le président: Merci Garry de vos commentaires qui sont le fruit de votre expérience personnelle. Je vous en suis reconnaissant.

[Texte]

Mr. Young: Earlier on we heard from the British Columbia Coalition for Persons with Disabilities, who do some advocacy work.

Do you also do advocacy work or—

Ms Hanson: We actually helped to get that program started. The two mental health advocates are dealing with the income assistance issues almost exclusively.

We are in a difficult position in our organization. Even though we are a non-profit organization we are funded mostly through the provincial government Ministry of Health. We kind of have to play a little bit of a balancing act.

We rely on the Canadian Mental Health Association and B.C. Coalition and other groups to take forward some of our issues for us. We do advocate, and are becoming stronger advocates with our board at the moment.

Mr. Young: Actually, the Canadian Mental Health Association did a major lobby in Ottawa within the last couple of months.

Ms Hanson: Oh, good.

• 1655

Mr. Young: I know I met with them and I think nearly every member met with them.

We have the same difficulty in Toronto and they have the same problem in Quebec City, I believe, and one of the real problems is that in some of the major centres where people have gone ahead with de-institutionalization, no community support services have been provided.

One of the arguments I heard in Toronto—which was found to be quite patently untrue, actually, once I checked it out—one of the difficulties in providing community support services was resistance from the people who were employed in the institutions.

I know that in Ontario, for example, and with regard to the Ontario Public Service Union they actually drew up a working plan that would allow those individuals who had provided services or some care in those institutions to quite easily transfer that work into the communities. Have you had any discussions on that particular subject in B.C.? I would be surprised if you hadn't.

Ms Hanson: Yes, we have a very close link with Riverview Hospital and have about seven joint projects at the moment on which we are working with them. They have been very successful and we are continuing to focus on and emphasize joint projects for this new funding process.

The hospital will still have some beds there, so will require some staff, but there will have to be some transition into the community for those staff members because the hospital has quite a few staff who have to be employed. It is difficult and there is some resistance, plus they have in their union contract something about how far they can go from where they are now and, unfortunately, Vancouver happens to be further away than other centres. Do you know how many kilometres it is?

[Traduction]

M. Young: Un peu plus tôt, nous avons entendu les représentants de la *British Columbia Coalition for Persons with Disabilities*, qui est un organisme de pression.

Est-ce que vous en êtes un vous aussi ou. . .

Mme Hanson: En fait, c'est nous qui avons aidé au lancement du programme. Les deux organismes pour la santé mentale se préoccupent presque exclusivement des questions touchant les programmes de prestation.

Notre organisme se trouve dans une situation délicate car bien qu'il soit sans but lucratif, il est surtout financé par le ministère de la Santé provincial. Il ne faut pas l'oublier.

Nous nous fions à l'Association canadienne pour la santé mentale et à la Coalition de la Colombie-Britannique, ainsi qu'à d'autres organismes, pour ce qui est des pressions à exercer. Nous en faisons un peu et notre conseil d'administration se fait d'ailleurs de plus en plus entendre.

M. Young: En fait, l'Association canadienne pour la santé mentale a mené une grande campagne de pression à Ottawa, ces derniers mois.

Mme Hanson: Très bien.

M. Young: J'ai personnellement rencontré ces représentants et je pense que tous les députés ont fait de même.

À Toronto et à Québec, c'est aussi le même problème parce que, dans certains des grands centres urbains où il y a eu désinstitutionnalisation, la collectivité n'a apporté aucun service de soutien.

L'un des arguments que j'ai entendus à Toronto—et qui s'est révélé tout à fait faux après vérifications—c'est que la réticence des employés des institutions expliquait l'absence de services de soutien dans la collectivité.

Je sais qu'en Ontario, par exemple, le Syndicat des employés de la fonction publique a conçu un plan de travail qui permettrait aux employés des établissements d'aller travailler sans difficulté pour les patients désinstitutionnalisés. Y a-t-il eu des discussions à ce sujet en Colombie-Britannique? Je serais étonné qu'il n'y ait rien eu.

Mme Hanson: Oui, nous entretenons des liens très étroits avec l'hôpital Riverview et environ sept projets conjoints existent actuellement. Ils ont beaucoup de succès et nous allons continuer à mettre l'accent sur de tels projets étant donné le nouveau système de financement.

Il y aura toujours des lits réservés à l'hôpital, ce qui nécessitera un certain nombre d'employés, mais il faudra que certains aillent travailler dans la collectivité parce qu'il y a moins de postes à l'hôpital. Ce n'est pas facile et il y a une certaine réticence, sans oublier la convention collective qui délimite le périmètre dans lequel un employé peut-être appelé à travailler. Or, Vancouver est assez loin des autres centres. Savez-vous de combien de kilomètres est le périmètre?

[Text]

Mr. Leckie: I am not sure of the mileage, but one thing I was going to mention was that B.C.'s experience in de-institutionalization with regard to people with mental handicaps pointed out the need for not only planning for people who are in care, but for the staff and for the retraining and transition of those people to the community. In many cases, people who work in institutions are as institutionalized as the people who are there for care. Through no fault of their own that additional training is required and it is something that is often not counted into the process.

It is not so much a case of resistance, but comes from general care for the individual and concern. But if that transitional training and that support is not there for staff, it is then very awkward to transfer the care-giving to the community situation. So I think it is really important to work hand in hand with the Public Service Commission to achieve that move.

Ms Hanson: I would just add that there is, in new funding, a provision for transitional funding and for some staff training and retraining.

The Chairman: Thank you for those observations.

Mrs. Feltham: I sit on the committee that is dealing with violence against women and I was just looking through this book that we received today entitled *Violence and Women with Disabilities*. Do you have any idea what percentage of the people who have mental disorders has been directly or indirectly attributed to violence in the home?

Ms Hanson: I don't have those figures with me at this minute, but we were having some discussions earlier this week that probably a high percentage of the people we see have experienced some kind of physical or sexual abuse in their past, but I don't know the actual percentage.

Mrs. Feltham: As part of working with the disabled, are we—and also your association—looking at this area as one of the areas on which we must make inroads before we can probably progress any further in that area?

Ms Hanson: That is certainly one of the areas targeted by the provincial government in this current funding pattern. We do provide some counselling to people with mental illnesses who have been abused, but that isn't our primary responsibility. There are in Vancouver some other organizations that provide counselling and support services.

• 1700

One thing we are looking at is perhaps a transition house for women who are mentally ill, because they don't seem to fit into the traditional transition houses.

Mrs. Feltham: But the transition houses that are there now, would you be called in to help in any of those cases where there is some kind of a mental disorder?

Ms Hanson: Sometimes we may be called in for some kind of consultation. I'm not sure about that because it is just something we are starting to take a look at.

Mrs. Feltham: I also must commend B.C. for the studies that were done. I have received all of those, and I think it is tremendous that the B.C. government has in the past looked at this area and is still continuing to work with it.

[Translation]

M. Leckie: Je ne suis pas certain, mais je voudrais ajouter que la désinstitutionnalisation prévue en Colombie-Britannique pour les bénéficiaires des établissements psychiatriques a fait ressortir la nécessité de planifier non seulement l'avenir des bénéficiaires, mais aussi celui du personnel qui a besoin de recyclage avant d'aller travailler dans la collectivité. Bien souvent, les employés des établissements sont tout aussi institutionnalisés que leurs bénéficiaires. Ils ont souvent besoin d'une formation supplémentaire pour faire la transition, ce qu'on oublie généralement.

Ce n'est pas tant une question de reticence que d'attention pour la personne. Si l'on n'assure pas la formation supplémentaire et l'appui nécessaire au personnel, la transition est plus complexe. Il faut donc absolument travailler de concert avec la Commission de la fonction publique pour mener à bien le projet.

Mme Hanson: J'ajouterai que l'on prévoit des fonds nouveaux pour la transition et pour la formation et le recyclage du personnel.

Le président: Je vous remercie de ces précisions.

Mme Feltham: Je suis membre du comité chargé d'étudier la violence faite aux femmes et j'ai parcouru le livre que nous venons de recevoir et qui s'intitule *Violence and Women with Disabilities*. Avez-vous une idée du pourcentage de personnes dont la maladie mentale est directement ou non imputable à la violence familiale?

Mme Hanson: Je n'ai pas ces chiffres à portée de la main, mais plus tôt cette semaine, nous avons eu des discussions à ce sujet et nous croyons qu'une proportion élevée de ces gens ont généralement été victimes d'abus physiques ou sexuels par le passé. J'ignore toutefois quel en est le pourcentage exact.

Mme Feltham: Si l'on veut faire quelque chose pour les handicapés, faut-il absolument étudier la question en vue de trouver des réponses avant de pouvoir réaliser des progrès?

Mme Hanson: C'est certainement l'un des secteurs qui recevra des fonds du gouvernement provincial. Nous faisons du counselling auprès de malades mentaux qui ont subi des sévices, mais ce n'est pas notre responsabilité première. Il y a, à Vancouver, d'autres organismes qui fournissent des services de counselling et d'appui.

Nous envisageons entre autres une maison de transition pour les femmes qui souffrent d'une maladie mentale parce qu'elles ne semblent pas bien s'intégrer dans les maisons de transition habituelles.

Mme Feltham: Mais est-ce que ces maisons de transition feraient appel à vous si elles avaient des pensionnaires souffrant d'une maladie mentale quelconque?

Mme Hanson: Il arrive qu'on nous appelle pour une consultation, mais je ne suis pas certaine parce que c'est assez nouveau.

Mme Feltham: Je me dois de féliciter la Colombie-Britannique pour les études qu'elle a faites. J'ai reçu tous ces rapports et je trouve extraordinaire que le gouvernement de la Colombie-Britannique se soit déjà penché sur toutes ces questions et qu'il continue d'y travailler.

[Texte]

The Chairman: May I, on behalf of the committee, thank our three witnesses, who have provided us with more information and stimulation to look further into these problems that people have who have mental illnesses. It is always a big issue, and as Garry says, there is a lot of room yet for progress in that area, both on the part of professionals and on the part of the community at large. Thank you for bringing us that message today. Perhaps we will hear from you again in the future.

The chair would like to call to the table our last set of witnesses, from the B.C. Aboriginal Network on Disability, represented by Mr. Ian Hinksman.

We are pleased to welcome you here, Mr. Hinksman. I guess it is fair to say we have had some relations and some experience with some of your colleagues in Ontario, having spent a day down at Akwesasne. We are interested to hear the types of problems you have here in British Columbia. Perhaps we can gain some further insight into the difficulties that exist.

Mr. Ian Hinksman (B.C. Aboriginal Network on Disability): Thank you very much, Mr. Chairman and the rest of you. I feel you must have had a really busy day, and it's dragging into the night so I will try to be as quick as I can.

First, I would like to table a report I am going to do at Independence on Friday afternoon. It details some of the things I am going to talk about today.

The Chairman: Maybe a colleague would like to move that we append that to the minutes of this meeting. Any disagreements?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Your report will be appended as part of the proceedings of this meeting today.

Mr. Hinksman: Thank you, Mr. Chairman. You are right—at one time I was associated with the National Aboriginal Network. Now I am only associated with British Columbia aboriginal people with disabilities.

I suppose we generally have more or less the same problems that all aboriginal people have when it comes to disabilities—as a matter of fact, as all aboriginal people have, period, but even more so when you have a disability. We are a new group. We started about a year ago in British Columbia. We have probably close to 150 people now, and we are steadily gaining. As time goes by we are getting more and more people.

We had a meeting with disabled people in Duncan, which is on Vancouver Island, at which we had a representative from DIA who is part of that program they are doing on disabilities. One of the problems we had when we first met with this gentleman was that he had been with DIA for nine months and maybe a month and a half with aboriginal disabilities. He didn't know too much about aboriginal people, period, and not too much about aboriginal people's problems with disabilities. That was one of the things we first discovered when this gentleman came to speak to us in Duncan about some of the problems.

[Traduction]

Le président: Au nom du comité, permettez-moi de remercier nos trois témoins qui nous ont communiqué de nouveaux renseignements qui vont nous inciter à examiner de plus près les problèmes de ceux qui souffrent d'une maladie mentale. C'est toujours un gros problème et, comme l'a dit Garry, il y a encore beaucoup de chemin à faire, autant pour les professionnels que pour la société en général. Merci d'être venus nous transmettre votre message aujourd'hui. Nous aurons peut-être d'autres occasions de vous entendre.

Je demande maintenant à notre dernier groupe de témoins de bien vouloir s'approcher; il s'agit du Aboriginal Network on Disability de la Colombie-Britannique que représente M. Ian Hinksman.

Nous sommes heureux de vous accueillir, monsieur Hinksman. Comme nous avons passé toute une journée à Akwesasne, nous avons pu rencontrer certains de vos collègues de l'Ontario. Nous avons hâte de savoir quel genre de problèmes vous avez ici, en Colombie-Britannique. Peut-être nous aiderez-vous à comprendre un peu mieux certaines des difficultés.

M. Ian Hinksman (B.C. Aboriginal Network on Disability): Je vous remercie monsieur le président et les autres membres du comité. La journée a dû être longue pour vous et la nuit va bientôt tomber, alors je vais tenter d'être le plus bref possible.

Premièrement, je voudrais déposer le rapport que je vais présenter à Independence vendredi après-midi. Vous y trouverez un exposé détaillé de ce dont je vais vous parler aujourd'hui.

Le président: Un collègue veut-il proposer que nous annexions ce rapport au compte rendu d'aujourd'hui? Tout le monde est d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Votre rapport sera annexé au compte rendu de nos délibérations.

M. Hinksman: Merci, monsieur le président. Vous avez raison, j'ai déjà travaillé pour le National Aboriginal Network, mais je ne travaille que pour celui de la Colombie-Britannique maintenant.

Je présume que nous avons plus ou moins les mêmes problèmes que les autres autochtones qui ont un handicap. D'ailleurs, nous avons tous les problèmes qu'ont les autochtones en général, plus ceux des personnes handicapées. Notre organisme est nouveau puisqu'il a été fondé il y a un an en Colombie-Britannique. Nous regroupons maintenant près de 150 personnes et ce nombre grossit régulièrement. Nous avons de plus en plus de membres.

À Duncan, dans l'Île de Vancouver, nous avons organisé une réunion de personnes handicapées à laquelle a assisté un représentant du ministère des Affaires indiennes qui s'occupe du programme pour les personnes handicapées. La première fois que nous avons rencontré ce monsieur, il ne travaillait pour le ministère que depuis neuf mois et depuis un mois et demi seulement pour les autochtones handicapés. Il n'en savait donc pas très long sur les autochtones en général et encore moins sur les problèmes des autochtones qui sont handicapés. C'est la première chose que nous avons apprise quand ce monsieur est venu nous parler, à Duncan, des divers problèmes.

[Text]

We did a survey in British Columbia about disabilities and aboriginal people, and I believe I forwarded the survey to you some time ago. One of the things we discovered in our survey—I'll briefly go through them—was that 63% of the people surveyed did not know there were services to help parents, families and friends of disabled people. Of disabled people, 56% did not know there were groups to help them. Of those surveyed, 59% had no knowledge of prevention of disabilities, 38% didn't know of community health programs, 31% were unaware of housing assistance, 44% were unaware of special education classes, and 33% were unaware they had any legal rights whatsoever. As a matter of fact, most people thought they didn't have any. They thought that if you were disabled, it was just tough luck. That's the way the ball bounces, so to speak. These were some of the disturbing things that we discovered.

• 1705

Another thing we discovered was that it didn't seem to make any difference whether they lived on reserve or off reserve in the urban areas. The results were basically the same, which we found somewhat surprising. If you live in an urban area you would assume that there are more services available, which there are; unfortunately, for whatever reason, aboriginal people weren't taking advantage of them.

It was the first time we did a survey, and it was one of the questions we didn't think to ask. It was something that surprised us. We didn't expect to see that in there. Since that time we have formed an organization of our own, which was part of the... All of the native people who were surveyed asked that there be some organization that could represent them and help them with their problems.

To get back to Duncan, some of the problems people had in Duncan were accessible housing, personal care, transportation, education, and funding for special aids—elevated shoes and things like that—and public awareness workshops to help them know what's going on, because most of the people don't, particularly those on reserves. As I said, even those off-reserve don't know much either.

Some kind of training for employment—I suspect that is a pie-in-the-sky thing because most reserves have 80% or 90% unemployment among the non-disabled people, which gives you an indication of what chance a disabled person has for a job. Nevertheless, it was one of the things we discussed.

One of the things we discussed was buses and disabled people. I'm talking not so much about city buses as about inter-city buses. One of the things brought up was that if you are in a wheelchair, there is no way of getting on a bus. That's an impossibility from day one. It is the same if you have any kind of physical disability. I can't get on the buses because the first step is too high. Bus drivers won't help you. Part of that problem is that the unions won't let them help,

[Translation]

Nous avons fait une enquête sur les autochtones handicapés en Colombie-Britannique. Je crois vous en avoir fait parvenir les résultats il y a quelque temps déjà. L'une des constatations de notre enquête—et je vais vous les exposer brièvement—c'est que 63 p. 100 des répondants ignoraient qu'il existait des services pour aider les parents, les familles et les amis des personnes handicapées. Parmi les personnes handicapées, 56 p. 100 ignoraient qu'il existait des organismes pour les aider. Parmi les répondants, 59 p. 100 ne savaient pas comment prévenir les handicaps, 38 p. 100 n'étaient pas au courant des programmes de santé communautaire, 31 p. 100 ignoraient le programme d'aide au logement, 44 p. 100 ne connaissaient pas les classes d'éducation spécialisée, et 33 p. 100 ignoraient qu'ils avaient des droits. D'ailleurs, la plupart pensaient n'en avoir aucun. Ils croyaient que les handicapés devaient se résigner, que c'était en quelque sorte leur destin. C'est l'une de nos constatations troublantes.

Nous nous sommes aussi rendu compte que la situation était à peu près la même pour les handicapés vivant dans les réserves et pour les autres vivant dans les villes. Nous avons été assez étonnés. Il me semble que lorsqu'on habite en ville, on présume qu'il y a plus de services, et c'est vrai. Malheureusement, pour des raisons que nous ignorons, les autochtones ne profitaient pas de ces services.

Comme c'était notre première enquête, nous n'avons pas pensé poser la question. Nous ne nous attendions pas à faire une telle constatation. Depuis, nous avons formé notre propre organisme qui fait partie de... Tous les autochtones qui ont participé à l'enquête ont demandé à ce qu'il y ait un organisme pouvant les représenter et les aider à régler leurs problèmes.

Pour en revenir à la réunion de Duncan, voici certains des problèmes que les gens y ont soulevés: des logements accessibles, l'hygiène, le transport, l'éducation, les subventions pour des accessoires spéciaux—par exemple des chaussures à semelles compensées—et des ateliers de sensibilisation du public qui les aideraient à savoir ce qui se passe, puisque la plupart, surtout ceux qui habitent les réserves, ne sont pas au courant. Comme je vous l'ai dit, ceux qui n'habitaient pas dans les réserves n'en savaient guère plus.

Les handicapés voudraient recevoir une formation leur permettant de trouver du travail—ce qui est un peu utopique étant donné que le taux de chômage chez les habitants non handicapés des réserves est de 80 ou 90 p. 100, ce qui vous donne une bonne idée des possibilités d'emploi d'une personne handicapée. Néanmoins, on en a discuté.

On a aussi abordé la question des autobus et du transport des personnes handicapées. Je ne veux pas parler des autobus municipaux, mais plutôt des autocars. On nous a dit que ceux qui se déplacent en fauteuil roulant ne peuvent absolument pas monter à bord d'un autocar. C'est tout à fait impossible. D'ailleurs, quel que soit leur handicap physique, c'est impossible. Moi, je ne peux pas monter à bord des autobus parce que la première marche est trop haute et que

[Texte]

the Workers' Compensation Board won't let them help and the companies won't let them help—all for fear of getting sued or getting injured or things in that general idea. So buses for aboriginal people who live in the country are just about an impossibility.

One of the main problems we have and the main issue is the grey area surrounding whose responsibility it is to provide services to aboriginal people with disabilities. The problem of being shuffled from one agency to another, with no solution in sight, is unacceptable.

There is a common misconception among non-aboriginal people that the Department of Indian Affairs looks after aboriginal people from cradle to grave. This just isn't true, but I suppose you've heard that from other people as well as from me. It is amazing the number of people who ask what I'm worrying about. "Indians are looked after from the time they're born until the time they die. They don't have to work. They don't have to do anything. They don't pay taxes. They just live a life of ease." Anyone who has ever seen a reserve would wonder where this life of ease is, because very few of them are of the same quality as off-reserve. One exception I will point out is the Capilano reserve across the bay here.

This is a very important issue to native people. One of the problems is the constant denial of services. For example, if an aboriginal person goes in to MSSH, which is the social services agency in British Columbia, and says he needs help, he needs this and that, he isn't working and is disabled, they will look at you—unfortunately, if you're brown like I am it's pretty hard to disguise the fact you're an Indian—and the first thing they say is you're an Indian, you had better go and see the Department of Indian Affairs, it has nothing to do with us.

If you live in Victoria, which is where I live, the Department of Indian Affairs office is in Nanaimo, which is about 70 miles away. You will have to excuse me, I'm too old to remember what that is in the other system. My mind just works in miles.

Anyway, you go up there and they say okay, but the way we see your problem is that it's a medical problem and Medical Services is back in Victoria.

• 1710

So now you have to go back to Victoria. You then go to medical services, which is in a federal building in Victoria and they say, oh yes, we can help you—where do you live? Well, if you're like 50% of the aboriginal people or status people in B.C., you live off the reserve. So you say I live in the city of Victoria. Oh, what are you doing here? You had better go back to MSSH. You say, well, I've been there. They say, they're the people you have to look to. And you go to the social services department and they say, just a minute, we have to figure out whether we're being paid by the Department of Indian Affairs or not because if we're not getting paid by the Department of Indian Affairs, you're back to the Department of Indian Affairs.

Never, ever, it seems to me in all the things, do people say, let's stop for a minute and discuss this and try to help you. The first thing they ever say to you is, you're not our department, go somewhere else. It's this constant denying of

[Traduction]

les chauffeurs ne nous aident pas. Si les chauffeurs ne nous aident pas, c'est parce que les syndicats, la Commission des accidents du travail et les entreprises le leur interdisent par crainte de poursuites, de blessures, etc.. Donc, les autochtones ne peuvent absolument pas prendre l'autobus.

L'un des grands problèmes, c'est la zone grise entourant la responsabilité des services aux autochtones handicapés. Il est inacceptable que les agences se renvoient les autochtones handicapés sans que jamais une solution ne soit proposée.

La plupart des non-autochtones pensent à tort que le ministère des Affaires indiennes s'occupe des autochtones de leur naissance à leur mort. C'est faux, et je ne dois pas être le premier à vous le dire. C'est étonnant de voir le nombre de personnes qui me demandent pourquoi je m'inquiète. «On s'occupe des Indiens depuis le moment de leur naissance jusqu'à leur mort. Ils ne sont pas obligés de travailler; ils n'ont rien à faire. Ils ne payent pas de taxes ni d'impôts. Ils n'ont qu'à se laisser vivre.» Quiconque a déjà visité une réserve sait que ce n'est pas le paradis et qu'on y vit rarement aussi bien qu'à l'extérieur. L'exception que je tiens à indiquer, c'est la réserve de Capilano de l'autre côté de la baie.

C'est très important pour les autochtones. Le problème, c'est le refus perpétuel de services. Par exemple, si un autochtone s'adresse à la MSSH, qui est l'organisme des services sociaux en Colombie-Britannique, pour y demander de l'aide parce qu'il n'a pas d'emploi et qu'il est handicapé, on va le regarder—et malheureusement, s'il est aussi basané que moi, il ne pourra pas dissimuler le fait qu'il est Indien—et lui répondre qu'étant Indien, il doit s'adresser au ministère des Affaires indiennes.

Pour ceux qui vivent à Victoria, comme moi, le bureau du ministère des Affaires indiennes est à Nanaimo, à 70 milles de là. Je vous prie de m'excuser, mais je suis trop vieux pour me souvenir de la distance en kilomètres. Je continue de penser en milles.

De toute façon, on se rend donc à Nanaimo et là-bas, on nous répond que notre problème est d'ordre médical et que les services médicaux sont établis à Victoria.

Il faut donc retourner à Victoria, se rendre aux services médicaux, dans un immeuble du gouvernement fédéral, où l'on est bien accueilli. Là, on nous demande où nous vivons. Si vous êtes comme la moitié des Indiens inscrits de la Colombie-Britannique, vous ne vivez pas dans une réserve. Vous répondez donc que vous vivez dans la ville de Victoria. Mais alors, nous répond-on, que faites-vous ici? Vous devez vous adresser au MSSH. Vous rétorquez alors y être déjà allé. On insiste alors pour que vous y retourniez. Vous vous rendez donc au ministère des services sociaux qui décide de calculer d'abord combien il reçoit du ministère des Affaires indiennes et s'il ne reçoit rien, il vous renvoie au ministère.

Jamais au grand jamais on ne vous propose de discuter au moins de votre problème. La première chose qu'on nous dit, c'est que l'on ne s'occupe pas de nous et qu'il nous faut aller ailleurs. Cette façon que l'on a de nous refuser un

[Text]

service that just drives a person absolutely insane, and after you've been around the circle a couple of times, you just say to heck with it and give up. How do you get around this? I don't know. Somehow or other there has to be a stop to this denying of services.

They have to say, look, you're a human being, you have a problem; let's try to help you and let's not worry too much about where the money is coming from because it has to come from somewhere. If you chase me around and around the block a dozen times, still in the end, someone is going to end up paying for it, or it seems to me they are, I don't know. Maybe I'm wrong; maybe that's the way they get out of paying for it. I suspect in a lot of cases it's true.

I'd like to give you a small example of the difference between living on reserve and off reserve, and we'll say it's in Victoria, because it works very well in Victoria. As a matter of fact, that's where it was first brought to my attention and I'll give you one small example, which concerns bus passes for the handicapped.

There could be two members of the same family, brothers for instance, living across the road from one another, and they both have the disability. One lives on reserve and one lives off the reserve, which is possible in many of our urban areas. They then apply for handicapped bus passes. The person who lives off the reserve can get one for a full year for \$39. However, the person living on reserve has to pay well over \$40. I think it's somewhere around \$45, \$46 a month—not a year, but a month—and this applies to all services that are funded by the province. If you are off reserve, it's possible to get them. If you live on reserve, they're not funded by anybody so you can't get them—respite care, home care; there's a large number of them and I'm sure you're aware of them as well as I am.

This really upsets me. Let's face the facts: these people are residents of the province, and as a matter of fact they are the First Nations of this country, but they are denied basic assistance. This in Canada, which is supposed to be a major supporter of human rights, and this to me is a matter of human rights. It's not a matter of giving assistance or denying; it's a matter of human rights. People wouldn't treat their dogs this way and yet native people in British Columbia, and I suspect in all of Canada, are treated this way, and it's time it stopped. As far as I'm personally concerned, it's racial discrimination; it's not a nice thing to say but it's true.

The only reason you're denied what every other person in British Columbia can get is because you live on a reserve and you're native. Now I don't know what else you could call it except discrimination. If you have another word for it, that's fine, but I don't know another word. You're denied on your race and on where you live. These are two human rights that are in the Charter you're not supposed to be denied on and yet to native people they are. This is a condition that can no longer be tolerated. It's time for a change and I think the time is now.

The Chairman: Thank you, Mr. Hinksman. You've obviously challenged us with some of the problems, as you suggest, many of which we've heard before.

[Translation]

service, c'est à rendre fou. Ceux à qui c'est arrivé quelques fois finissent par abandonner. Comment briser ce cercle vicieux? Je ne sais pas. Il faut néanmoins que l'on cesse de refuser des services.

Il me semble qu'on devrait nous considérer comme des êtres humains qui ont des problèmes et qu'on devrait essayer de nous aider sans se préoccuper d'où viendra l'argent parce que, de toute façon, il en viendra bien de quelque part. Il me semble que si je reçois des services, quelqu'un finira bien par payer, du moins je l'espère. Peut-être que je me trompe. C'est peut-être pour eux une façon de ne pas avoir à payer. C'est doute pour éviter de payer qu'on agit de la sorte.

Je voudrais vous donner un petit exemple de la différence entre la vie dans une réserve et la vie à l'extérieur de la réserve. Supposons que cela se passe à Victoria puisque c'est là qu'on m'a signalé le problème la première fois. Il s'agit des laisser-passer pour le transport en commun qu'utilisent les handicapés.

Supposons que deux frères vivent l'un en face de l'autre et qu'ils aient chacun un handicap. L'un vit dans la réserve et l'autre pas, ce qui se produit souvent dans bien des régions urbaines. Les deux demandent un laisser-passer pour le transport en commun. Celui qui vit en dehors de la réserve obtiendra un laisser-passer d'une année qui lui coûtera 39\$. L'autre qui vit dans la réserve devra payer plus de 40\$. Je crois que le laisser-passer lui coûtera environ 45\$ par mois—pas par année, par mois. C'est la même chose pour tous les services financés par le gouvernement provincial. Quand on n'habite pas dans la réserve, on peut en profiter. Mais quand on vit dans la réserve, ces services ne sont pas disponibles parce que personne ne paie, que ce soient les soins à domicile, les soins de relève, etc. Il y a toutes sortes de services que vous connaissez aussi bien que moi.

Cela m'ennuie vraiment. Regardons les faits: ces gens résident dans la province; ils font d'ailleurs partie des Premières Nations du pays, et pourtant on leur refuse des services fondamentaux. Cela se passe pourtant au Canada, l'un des pays qui respecte les droits et libertés. Or, selon moi, c'est une question de droit. Ce n'est pas une simple question de services. Les gens ne traiteraient pas leur chien de cette façon et pourtant, les autochtones de la Colombie-Britannique et sans doute de tout le Canada sont traités ainsi. Il est temps que cela cesse. Personnellement, je trouve que c'est de la discrimination raciale. Dire une telle chose, ce n'est peut-être pas gentil, mais c'est la vérité.

La seule raison pour laquelle on nous refuse ce que tous les autres résidents de la Colombie-Britannique obtiennent, c'est que l'on vit dans une réserve et que l'on est autochtone. C'est de la discrimination et rien d'autre. Si vous trouvez une autre explication, tant mieux, mais moi, je n'en vois pas. On nous refuse ces services à cause de notre race et de notre lieu de résidence. Ce sont pourtant deux droits que garantit la Charte. Il ne faut plus tolérer cette situation. Il est temps que les choses changent, et tout de suite.

Le président: Merci, monsieur Hinksman. Vous nous mettez au défi de régler certains de ces problèmes que nous connaissions déjà, comme vous l'avez dit.

[Texte]

I'm sure you're aware that the royal commission on native people has started functioning as of this week, I guess, especially with its hearings. Representation from this committee met with the co-chairman a few weeks ago and alerted him to some of the problems as we saw them, vis-à-vis native peoples.

Do you or your group have any plans to make representation or appear before that committee when it is out here?

Mr. Hinksman: We certainly do. I appeared in front of the transportation one when it was here about two weeks ago, in which I discussed bus transportation.

• 1715

One other point, the province has a provincial advisory council to the premier. I think I have that right. It's in that general area anyway. I've seen the report, which is approximately that thick. As a matter of fact, I was sent the report and asked to report on it. I looked through the first part of it, where it tells you what it's all about, and there's not one line in there about aboriginal people, not one line, not anywhere in the whole report. So I wrote back and said a few things, among which that I was somewhat shocked that they discovered there were no disabled aboriginal people, or, if there were, it didn't seem that they mattered. But then, on checking who belongs to that committee, it wasn't too surprising, because there are no aboriginal people on it. I thought I'd make that comment in passing. I'm frustrated, I'm annoyed, I'm mad, I have a lot of feelings about it.

The Chairman: How well do your political aboriginal leaders represent you as disabled people in the forums that they're in?

Mr. Hinksman: I guess you've got me there. They don't represent us nearly well enough. As you're aware, in British Columbia, there are many different tribal groups. There are well over 200 bands. It just escapes me, off the top of my head, how many there are. There are an awful lot of different tribal areas in which their customs are similar but different; their cultures are somewhat similar but different; and their attitudes to one another are not on the best of terms. In some areas it is good and in other areas it is very poor. You get the same attitude from them and the same reasons from them as you do from the government: we have no money.

The Chairman: As you know, colleagues, we're probably going to be agreeing to submit a report to government on our visit to Akwesasne on what we hear here today, so this is the time to ask some questions if you have any on your mind.

Mr. Young: These figures that you quoted earlier are very interesting and they become more interesting, from the point of view that we have been trying to get the same figures from Indian and Northern Affairs and other departments. We've been having some difficulty in getting information from them. Where did you get yours?

[Traduction]

Vous savez certainement que la Commission royale d'enquête sur les autochtones a commencé ses audiences cette semaine. Des représentants de notre comité ont rencontré le coprésident il y a quelques semaines pour lui signaler certains des problèmes concernant les autochtones que nous avons pu observer.

Est-ce que votre organisme prévoit comparaître devant la Commission quand elle viendra ici ou envoyer un mémoire?

M. Hinksman: Certainement. J'ai comparu devant le Comité sur les transports il y a deux semaines environ pour discuter du transport en commun.

Autre chose, le gouvernement fédéral a un conseil consultatif auprès du premier ministre. Je crois avoir un droit, en général du moins. J'ai vu le rapport qui était fait comme cela. On me l'a même envoyé en me demandant de le commenter. J'ai lu la première partie qui explique de quoi il s'agit, et je n'ai pas vu une seule ligne sur les autochtones. Il n'y a pas une ligne qui traite expressément des autochtones dans le rapport. J'ai donc écrit pour faire quelques observations, notamment pour dire que j'étais choqué de constater qu'il n'y avait pas d'autochtones handicapés, et que s'il y en avait, de constater qu'on ne s'en occupait pas. Mais quand j'ai vérifié qui étaient les membres du comité, je ne me suis plus étonné, parce qu'il n'y avait aucun autochtone. Je voulais faire cette observation en passant. Je suis frustré, je suis fâché, j'en ai gros sur le coeur.

Le président: Est-ce que les leaders politiques autochtones représentent bien les handicapés dans les assemblées auxquelles ils participent?

M. Hinksman: Non, ils ne nous représentent pas bien. Vous savez qu'en Colombie-Britannique, il y a plusieurs tribus différentes. Il y a plus de 200 bandes. J'oublie quel est leur nombre au juste. Il y a donc plusieurs tribus différentes dont les coutumes sont semblables, mais néanmoins différentes. C'est pareil pour leur culture et elles ne s'entendent pas toujours très bien entre elles. Dans certains secteurs, les choses vont bien, mais dans d'autres, cela va très mal. On nous sert les mêmes excuses que le gouvernement: nous sommes cassés.

Le président: Comme vous le savez, chers collègues, nous allons probablement convenir de présenter au gouvernement un rapport sur notre visite à Akwesasne et sur ce que nous avons entendu ici aujourd'hui. C'est maintenant qu'il faut poser toutes les questions que vous avez en tête.

M. Young: Les statistiques que vous avez données plus tôt sont très intéressantes, surtout que nous avons essayé d'en obtenir du ministère des Affaires indiennes et du Nord et d'autres ministères aussi. Malheureusement, nous avons du mal à en obtenir. Où avez-vous trouvé les vôtres?

[Text]

Mr. Hinksman: We did a survey on our own. We did a survey with the aboriginal people, by aboriginal people and about aboriginal people. It was done through the British Columbia Association of Indian Friendship Centres, of which I'm the past president. While I was there I finagled some money out of the Secretary of State. That is how we did it.

Mr. Young: Is it B.C. stats?

Mr. Hinksman: These are B.C. stats, but I would suspect that they're not too different. Most of the things I've seen about aboriginal people. . . it doesn't seem to make too much difference where you live, the stats are very similar.

Mr. Young: Did you do anything on native veterans?

Mr. Hinksman: No, not as such.

Mr. Young: Either on reserve or off reserve?

Mr. Hinksman: No, I didn't. Do you mean disabled native. . . ?

Mr. Young: No, not necessarily. We had it before this committee a number of years ago and I've tried to pursue it before the Standing Committee on Veterans Affairs. In fact, we discussed it with the commission on aboriginal affairs, with George Erasmus and a few other people who were on it, to ask them to make sure that is a part of their mandate.

I'm talking about the veterans who returned from the Second World War and were given a choice. They could be qualified for grants under the Veterans' Land Act, but in order to get those grants, they had to give up their status, which was a hell of a choice.

Mr. Hinksman: I understand what you're talking about. We dealt strictly with disability. It was commissioned by the Friendship Centres, which are apolitical and try their best to stay out of things that might become a political sort of thing. That's dealt with by other areas. AFN has dealt with it. United Native Nations has dealt with it.

Mr. Young: In fact, they've just appointed a new guy to try to dig into that a wee bit more. One of the difficulties we have is that we can't get the information from either Veterans Affairs or Indian and Northern Affairs officials. They said it would be too difficult to compile.

• 1720

Mr. Hinksman: It's always difficult when it's something they don't want to tell you.

Mr. Young: Yes, exactly. But that's why—

Mr. Hinksman: I discovered that long ago. I'll give a quick example. I think the government said they were giving \$12 million to aboriginal people for disabilities here eight or nine months ago, or maybe even a year ago. I might be wrong on the figures and the time. Are you all aware of what I'm talking about?

[Translation]

M. Hinksman: Nous avons fait notre propre enquête sur les autochtones. Elle a été conçue par des autochtones, pour des autochtones. C'est l'Association des centres d'accueil autochtone de la Colombie-Britannique, dont je suis l'ancien président, qui s'en est occupé. J'avais réussi à obtenir une subvention du Secrétariat d'État. C'est grâce à cela que nous avons pu faire une enquête.

M. Young: Ce sont donc des statistiques pour la Colombie-Britannique?

M. Hinksman: Oui, mais je présume que c'est à peu près la même chose ailleurs. Lorsqu'il s'agit d'autochtones, quel que soit l'endroit où ils vivent, les statistiques sont toujours très semblables.

M. Young: Avez-vous fait une enquête sur les anciens combattants autochtones?

M. Hinksman: Non.

M. Young: Qu'ils vivent dans une réserve ou non?

M. Hinksman: Non. Voulez-vous dire des anciens combattants handicapés?

M. Young: Non, pas nécessairement. Il y a quelques années, notre comité avait entendu des anciens combattants autochtones et j'essaie depuis d'aborder la question au Comité permanent des affaires des anciens combattants. D'ailleurs, nous en avons discuté avec la Commission sur les affaires autochtones, avec George Erasmus et quelques autres qui en faisaient partie, afin que le mandat de la Commission soit élargi à leur cas.

Je veux parler des anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale et à qui on a demandé de choisir entre une subvention en vertu de la Loi sur les terres destinées aux anciens combattants et leur statut d'Indiens inscrits. Vous parlez d'un choix!

M. Hinksman: Je sais de quoi vous voulez parler. Notre enquête ne portait que sur les handicapés. Elle a été commandée par les centres d'accueil autochtones qui sont apolitiques et qui font tout en leur pouvoir pour éviter la politisation. D'autres organismes se sont penchés sur la question, notamment l'Assemblée des Premières Nations et la United Native Nations.

M. Young: D'ailleurs, elle vient de nommer quelqu'un qui s'occupera de fouiller un peu plus la question. L'un des problèmes que nous avons, c'est que nous n'arrivons pas à obtenir de renseignements ni du ministère des Affaires des anciens combattants ni du ministère des Affaires indiennes et du Nord. On nous a répondu que ce serait trop difficile d'extraire ce genre de renseignements.

M. Hinksman: C'est toujours difficile quand il s'agit d'un renseignement qu'on ne veut pas vous communiquer.

M. Young: C'est en plein cela. Mais c'est pourquoi. . .

M. Hinksman: C'est une chose que j'ai apprise il y a longtemps. Je vais vous donner un petit exemple. Le gouvernement a annoncé qu'il donnerait 12 millions de dollars aux autochtones handicapés de la province il y a huit ou neuf mois, ou peut-être même un an. Il se peut que je me trompe de montant et de date. Est-ce que vous savez de quoi je veux parler?

[Texte]

Mr. Young: We know that there was an allocation of money.

Mr. Hinksman: Okay. I think it was \$12 million—a million here or there, I'm not sure. In any case, the fellow who's looking after that for this particular area discussed this with us. He was the person who came to Duncan when we had this meeting. He told us he had \$50,000. Now, I don't know where the rest of the \$12 million went, but that's all he had left by the time I got there. I asked how much it costs to administrate the \$12 million, but he didn't know.

There's a whole industry dealing with Indians. If there were no Indians, then I don't know what they'd do with all these people who are working. If you asked anybody who deals with aboriginals, strictly speaking, then the 10% would probably jump to 20%, in my estimation. It's just something else. These are some of the problems we deal with. We hear of grandiose schemes from Ottawa, but by the time they get here—and I don't know who spends the money or where it goes—there isn't a heck of a lot of the money left.

The Chairman: Two of my colleagues here probably have reserves in their constituencies, Mrs. Feltham and Mr. Koury.

Mrs. Feltham: If the money was available, then who should deliver the services?

Mr. Hinksman: That's an easy question for me to answer. Let me put it to you this way: for 200 years non-aboriginal people have tried to administrate the Indians, and it's never worked to this day. As I've talked to both provincial government and other people when I've looked for money, I've said that, all other things being equal, we can't do any worse. Do you understand what I'm saying? At least aboriginal people trust one another. They certainly don't trust DIA. You have to understand that to start with: if it's DIA, then they don't trust you. Say "DIA" and it's like waving a red flag in front of a bull, because nobody trusts them.

Somehow the moneys should go to the people who need the service, who are the disabled people. Somehow disabled people have to have control of what's happening, but at this point they don't. They're depending on somebody else. The fellow who was in Duncan didn't know very much about anything really, except that he didn't have any money. The only thing he was absolutely, positively sure of was that he didn't have any money. He sympathized with everything we said. He said, "You're right. This is right, that's right, but I don't have any money." That's not what we came to hear.

Mrs. Feltham: I still don't feel that I have an answer.

Mr. Hinksman: I'm sorry.

Mrs. Feltham: I have a reserve where they have their own school system. If the money was available, should it go to the band and should they provide the services for the disabled people?

Mr. Hinksman: You're asking me to give you an answer. I don't want to, but I will. I'm in trouble all the time, so I might as well get into trouble here. I don't know. I somehow feel that giving it to them is like the government trying to

[Traduction]

M. Young: Nous savons qu'on a alloué des fonds.

M. Hinksman: Bien. Je crois qu'il s'agissait de 12 millions de dollars, environ. De toute façon, le responsable de ce programme dans la région en a discuté avec nous. C'est lui qui est venu à Duncan pour notre réunion. Il nous a dit qu'il disposait de 50,000\$. J'ignore ce qu'il est advenu des 12 millions de dollars, mais c'est tout ce qui lui restait quand il s'est présenté à notre réunion. Je lui ai demandé combien coûtait l'administration de 12 millions de dollars, mais il n'a pas pu me répondre.

C'est toute une industrie qui repose sur les Indiens. Si nous disparaissions, je ne sais pas ce qu'il adviendrait de tous ces fonctionnaires. Quand on s'adresse à quelqu'un qui s'occupe des autochtones, ce ne serait plus de 10 p. 100 mais plutôt 20 p. 100. C'est vraiment un autre monde. Voilà le problème auquel nous sommes confrontés. Nous entendons parler de programmes magnifiques à Ottawa, mais une fois arrivés dans la région—j'ignore qui dépense l'argent et comment—mais il en reste habituellement très peu.

Le président: Deux de mes collègues au comité ont des réserves dans leur circonscription; il s'agit de M^{me} Feltham et de M. Koury.

Mme Feltham: En supposant que nous ayons l'argent, qui devrait se charger de la prestation des services?

M. Hinksman: Ce n'est pas compliqué: depuis 200 ans, des non-autochtones tentent d'administrer les Indiens sans succès. J'ai discuté avec des représentants du gouvernement provincial et d'autres gouvernements quand j'ai demandé des subventions et je me suis dit qu'en définitive, nous ne pouvions pas faire pire. Vous voyez ce que je veux dire? Au moins les autochtones se font mutuellement confiance. Ils se méfient du ministère des Affaires indiennes. Vous devez comprendre qu'au départ, les Indiens se méfient du ministère. Ils n'aiment pas en entendre parler.

L'argent devrait profiter à ceux qui ont besoin de services, c'est-à-dire aux handicapés. Les handicapés doivent contrôler ce qui arrive, ce qui n'est pas le cas actuellement. Ils dépendent d'autres. Le fonctionnaire qui était à Duncan n'en savait pas beaucoup; la seule chose dont il était certain, c'est qu'il n'avait pas beaucoup d'argent. Il a reconnu que nous avions tout à fait raison et était de coeur avec nous, mais il n'avait pas d'argent. Ce n'est pas ce que nous voulions entendre.

Mme Feltham: Vous ne m'avez toujours pas répondu.

M. Hinksman: Je suis désolé.

Mme Feltham: Dans ma circonscription, il y a une réserve qui a son propre système scolaire. Si des fonds étaient disponibles, devraient-ils être versés à la bande pour qu'elle se charge des services aux handicapés?

M. Hinksman: Vous me demandez de vous répondre. Je ne le veux pas, mais je le ferai quand même. Je me mets toujours les pieds dans les plats, alors pourquoi pas ici aussi. Pour moi, donner à la bande ou donner au gouvernement,

[Text]

give it out. It seems to disappear somewhere in that process. Some are good; some are not good. I'm not trying to evade the answer really. I'm trying to be truthful. Some bands would make good use of it; I'm afraid others would do something that really doesn't have too much to do with the disabled people. So it's not an easy answer.

Mrs. Feltham: So what is the answer for us then?

Mr. Hinksman: To start, there has to be more concern and more thought and there has to be more input from disabled people. Maybe from that we can discover how it would be best to service it. Or if the money is coming, it has to be designated and not allowed to go anywhere else except there. Too often, as I said about this \$12 million, by the time it gets down to where it's going and everybody's got their cut off the top, so to speak, there's nothing left on the bottom. Unfortunately, the people on the bottom are the disabled people. If I seem like I'm not giving a straight answer, it's a difficult question.

Mrs. Feltham: I think you fit in the same category as we do. We know the problems, but finding the answers is always difficult.

• 1725

Mr. Hinksman: They are definitely not easy. But if the people who are directly affected are not involved, there never will be a solution. I will say that. I mean that.

Mr. Young: That's the answer.

Mr. Hinksman: The people who need the service have to be directly involved. If they are not, then the services are never going to be adequate or proper.

The Chairman: Mr. Alan Redway, among his other duties, is vice-chairman of the Standing Committee on Indian and Northern Affairs. Alan, you might want to quiz Mr. Hinksman a little bit.

Mr. Redway: Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to combine this with that aspect, but more particularly with another hat that I wear as chairman of the special committee on employment equity, which of course deals with employment for aboriginal people as one of the designated groups.

As you indicated, obviously on reserve there is an enormous problem of unemployment. Off reserve there is a problem as well. Do you have any handle on numbers or percentages of aboriginal people who are disabled who actually would be employed at this time?

Following up on Mrs. Feltham's question and your response that obviously it has to be the disabled people themselves involved in this, what would your suggestion be for us on the best way to approach the employment of disabled aboriginal people?

Mr. Hinksman: These are very difficult questions. I could give you a pretty straight answer but I don't think I really want to do that.

One of the things that has to happen in this business about on-reserve, off-reserve status... Let's just deal with status; let's not deal with non-status. As I said, in British Columbia half are non-status. This has to stop. This is not an

[Translation]

c'est presque pareil. De toute façon, les fonds disparaissent dans le système. Il y a de bonnes bandes et il y en a de moins bonnes. Je n'essaie pas d'esquiver la question, mais de faire face à la réalité. Certaines bandes utiliseront l'argent à bon escient, mais je crains que d'autres ne s'en servent pour des services qui n'ont pas grand-chose à voir avec les handicapés. Ce n'est pas simple.

Mme Feltham: Que devrions-nous faire?

M. Hinksman: Tout d'abord, il faut qu'on se préoccupe davantage des handicapés et qu'on leur demande leur opinion. Peut-être découvrira-t-on ainsi la meilleure formule. Si des fonds doivent être versés pour eux, il faudrait empêcher que l'argent serve à autre chose. Trop souvent on annonce des sommes importantes, mais une fois que chacun a, pour ainsi dire, pris sa part, il ne reste pas grand chose aux principaux intéressés. Malheureusement, ces intéressés, ce sont des handicapés. Si j'ai l'air de vous donner une réponse compliquée, c'est que la question n'est pas simple.

Mme Feltham: Vous et moi, nous sommes logés à la même enseigne. Nous connaissons le problème, mais nous avons du mal à trouver des solutions.

M. Hinksman: Les solutions sont effectivement complexes. Si les principaux intéressés ne sont pas consultés, on ne trouverait jamais de solution. Cela au moins je dois le dire.

M. Young: Voilà la solution.

M. Hinksman: Il faut que ceux qui ont besoin du service s'engagent personnellement. Si non, les services ne conviendront jamais.

Le président: M. Alan Redway est, entre autres, vice-président du Comité permanent des Affaires indiennes et du Nord. Alan, vous voulez peut-être interroger M. Hinksman.

M. Redway: Merci beaucoup, monsieur le président. Mais je suis aussi président du Comité spécial sur l'équité en matière d'emploi, qui s'occupe évidemment de l'emploi des autochtones, ceux-ci formant l'un des groupes désignés.

Comme vous l'avez dit plus tôt, il y a un énorme problème de chômage dans les réserves. En dehors des réserves aussi, c'est un problème. Avez-vous une idée du nombre ou du pourcentage d'autochtones handicapés qui auraient actuellement un emploi?

Suite à la question de M^{me} Feltham, comme vous pensez que les handicapés eux-mêmes doivent s'en occuper, comment devrions-nous aborder la question de l'emploi des autochtones handicapés?

M. Hinksman: Ce sont là des sujets délicats. Je pourrais vous répondre très simplement, mais je préfère ne pas le faire.

Pour ce qui est des résidents des réserves et des autres... Commençons par laisser de côté les Indiens non inscrits. Je vous l'ai dit, la moitié des Indiens de la Colombie-Britannique ne sont pas inscrits. Commençons par régler ce

[Texte]

aboriginal idea. This is a non-aboriginal idea about who gets a service or who doesn't, because there is so much fooling around done about whether you get the service or don't get the service that the service somehow slips by in the meantime. I will give you an example.

When I was president of the British Columbia Association of Indian Friendship Centres we hired two people through Employment Canada to train them to be office workers. We had previously trained four others who, to this day, are gainfully employed. We are the only people who have ever done that, and that was the B.C. association.

We had them hired and ready to start. All of a sudden something we hadn't thought about occurred. We discovered they lived on reserve. We had to hire them and fire them in the same afternoon, because the minute they discovered they lived on reserve they were no longer eligible. We had to fire them and find people who didn't live on reserve.

When you ask the question, it sounds like an easy question, and I can give you just as easy an answer. An Indian is an Indian is an Indian. Let's quit fooling with these funny ways that people work with them. Whether it is DIA Medical Services, British Columbia government, MSSH or whether it is the Department of Health or who it is, let's deal with them as people, not as some kind of a thing. That is the biggest problem. Stats? Nobody has stats. The ones who have don't want to release them because they don't make them look too good.

The Chairman: We have come to the end of our time. Mr. Hinksman, I want to thank you for taking the trouble to be with us today. I think you have reinforced and corroborated some of the ideas we already had, but you have also added to them. Any further discussions we have or reports we may make will be helped by the testimony you have given us today. Thank you for being with us.

Mr. Hinksman: Thank you very much.

I would just like to say one more thing, and then I will leave. I promise.

The Chairman: Okay.

Mr. Hinksman: When this fellow was in Duncan, the first thing he said to us, or to me, was, "You are not working on a reserve; therefore you can't get the money anyway. Even if we think you're the one who should get it, we can't give it to you."

The Chairman: Thank you again very much.

• 1730

Before we adjourn, colleagues, just an announcement, if I may. We have received word that members of the committee, and I assume the staff, are invited by the B.C. Minister of Advanced Education, Training and Technology, the Hon. Tom Perry, to a reception tomorrow evening, Thursday, between 5 p.m. and 7 p.m. at the Waterfront Hotel.

If there is no further business, this meeting stands adjourned to the call of the chair

[Traduction]

problème. L'idée de l'inscription ne vient pas des autochtones. C'est un concept que les non-autochtones ont adopté pour déterminer qui aurait droit à quel service, et tout le temps qu'on perd à déterminer le droit au service finit par rendre le service inutile. Je vais vous donner un exemple.

Quand j'étais président de l'Association des centres d'accueil autochtones de la Colombie-Britannique, nous avons engagé deux employés par l'entremise d'Emploi Canada en vue de les former au travail de bureau. Nous en avons déjà formé quatre qui ont toujours un emploi rémunéré. Seule l'association de la Colombie-Britannique l'a fait.

Nous avons donc engagé ces deux personnes qui étaient prêtes à commencer. Nous avons toutefois négligé un aspect: elles vivaient dans une réserve. Nous avons donc dû les congédier le même jour où nous les avons engagées parce que les Indiens vivant dans des réserves n'étaient pas admissibles au programme. Nous avons dû chercher des remplaçants qui ne vivaient pas dans une réserve.

Je peux donc répondre simplement à une question simple: un Indien, c'est un Indien. Laissons tomber toutes les définitions qu'on peut en faire. Qu'il s'agisse des services médicaux du ministère des Affaires indiennes, du gouvernement de la Colombie-Britannique, du MSSH ou du ministère de la Santé, commençons par traiter les Indiens comme des êtres humains, pas comme des choses. C'est le principal problème. Des statistiques? Personne n'a de statistiques. Nous refusons de rendre publiques celles que nous avons parce qu'elles présentent les Indiens sous un mauvais jour.

Le président: La séance tire à sa fin. Monsieur Hinksman, je veux vous remercier de vous être donné la peine de venir nous rencontrer aujourd'hui. Vous avez confirmé et renforcé certaines de nos idées et vous en avez aussi ajouté de nouvelles. Votre témoignage va nous aider dans nos discussions et dans la rédaction de nos rapports. Je vous remercie d'être venu.

M. Hinksman: Merci beaucoup.

Je voudrais juste ajouter une dernière chose avant de partir. Je vous le promets.

Le président: Allez-y.

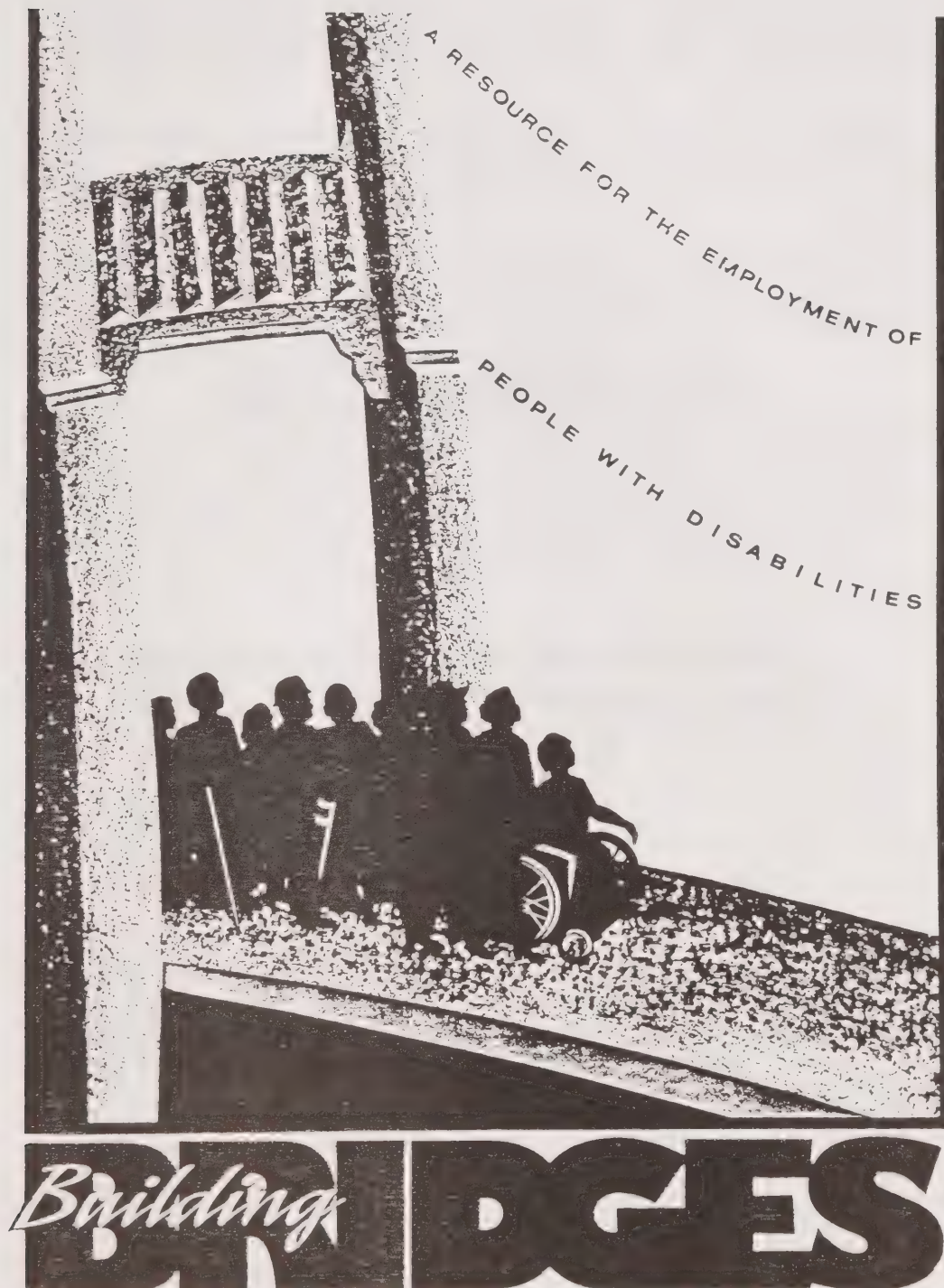
M. Hinksman: Ce fonctionnaire qui est venu à Duncan, la première chose qu'il m'ait dite, c'est: «Vous ne travaillez pas dans une réserve. Par conséquent, vous n'êtes pas admissible à des subventions. Même si nous jugeons que c'est vous qui devriez l'obtenir, nous ne pourrions pas vous la donner.»

Le président: Encore une fois, merci beaucoup.

Avant de lever la séance, je voudrais vous annoncer que les membres du comité, et le personnel aussi je suppose, sont invités par l'honorable Tom Perry, ministre de l'Éducation supérieure, de la Formation et de la Technologie de la Colombie-Britannique, à une réception qui aura lieu demain soir, jeudi, de 17 heures à 19 heures à l'hôtel Waterfront.

Si vous n'avez rien à ajouter, la séance est levée.

APPENDIX "HUDI-17"



BUILDING BRIDGES

**A RESOURCE MANUAL FOR THE
EMPLOYMENT OF PEOPLE WITH
DISABILITIES**

IN THANKS

Building Bridges has been produced under the auspices of the **United Way of the Lower Mainland, Labour Participation Advisory Committee on the Disabled**, 4543 Canada Way, Burnaby, BC.

The **Editorial Committee** of Joan Meister, Mervyn Van Steinburg, John Weir, and Debra Mills are responsible for the content and are distinguished for their perseverance.

Jackie Larkin of **LearningWorks** wrote and/or edited the final draft. LearningWorks is a small company producing training and educational materials and committed to promoting equity programs. The Editorial Committee provided the guiding hand.

It is difficult to thank everyone who has been involved in the production of *Building Bridges*. From first inspiration in 1987 during a dim sum feast enjoyed by Joan Meister, Winston Leckie, Joy Langon, and George Johnson, the way has been variously long, frustrating, satisfying, overwhelming, and exciting. Voices and writers have come, stayed, or gone, and thanks go to all.

Special thanks to:

Winston Leckie

Hugh McLeod

Joy Langon

Bob Fifik

Jen Morris who designed the front cover

Geoff McMurchy who made graphic and design suggestions

This manual was produced and printed with the generous financial assistance of **Secretary of State, Regional Department, and Labour Canada**. The conclusions and findings expressed are those of the Editorial Committee for *Building Bridges*.

Some might wonder at a manual about people with disabilities having a bridge on the front cover that has no railings! But artistic creation sometimes needs license that we would never permit on a real bridge!

TABLE OF CONTENTS

Introduction

1. People with Disabilities in Canada

2. Disabilities: Myths and Facts

- Blindness and Low Vision
- Deafness and Hard of Hearing
- Paraplegia
- Quadriplegia
- Amputation
- Developmental Disability
- Learning Disabilities
- Epilepsy
- Multiple Sclerosis
- Cerebral Palsy
- Acquired Immune Deficiency Syndrome

BUILDING BRIDGES

3. Understanding and Language

4. Organizations of and for People with Disabilities

5. Union Policies and Accomplishments

CROSSING BRIDGES

6. Winning Employment for People with Disabilities

APPENDICES

A. Declaration on the Decade of Disabled Persons: Canada

B. Federal Employment Equity Act

C. Workplace Architecture and Equipment

D. Unions: Structure and Function

E. Collective Agreements: Examples

F. National Organizations of and for People with Disabilities

G. Glossary: Social Service Terms

H. Glossary: Labour/Union Terms

Order Form for Purchasing *Building Bridges*

INTRODUCTION

There is a bridge being built. The raw materials are communication, knowledge, understanding, respect, and determination. The labour that builds this bridge is action: action towards change. The bridge is a means to fully include people with disabilities in our society.

Work is a central feature of our adult lives

Many of us cannot imagine living our lives without working at a job. When we face unemployment, we are gripped by fear.

Without jobs, we cannot function as full members of society.

Without jobs, we lack any financial security. We don't have enough to eat; we can't find housing; we can't care for our children; we can't plan for the future.

Without jobs, we cannot make independent decisions about our lives. Our ability to assert our needs and our rights is weakened.

Without jobs, we feel less worthy, less productive. Many see us as not contributing to society and we believe this to be true. Our abilities, our skills, and our talents are neither recognized nor valued.

Without jobs, our identity is suspect. "What do you do?" is the first question in many new encounters. Without an answer, we're not sure who we are. Our confidence is shaky.

Work is a central feature of our adult lives. So is the lack of it

For at least 14 percent of Canada's working age population, whole lifetimes are lived with limited or no prospects of gainful employment. People with disabilities are our friends, our relatives, our workmates, ourselves. Historically, this has meant a life of being silenced, segregated, and discarded.

- **Silenced**

Our society has not asked people with disabilities to define their needs, to say how their talents can be utilized to make them a productive part of society, to describe how jobs can be made accessible. **This is changing.**

- **Segregated**

Too often, people with disabilities are defined in terms of what they cannot do, rather than what they can do. Our social attitudes and physical environments place limitations on people with disabilities, rather than opening up possibilities. By treating people with disabilities as a category rather than as individuals with varying preferences and abilities, we create ghettos. Too often, the available jobs are narrowly defined dead ends with no chance for improvement. **This is beginning to change.**

- **Discarded**

Our society does not treat people with disabilities as individuals with an important contribution to make. An enormous reservoir of productive energy is ignored and wasted. The cost to individuals is enormous; so are the social and economic costs. **This too is beginning to change.**

1982-92 was declared the Decade of the Disabled by the United Nations. These years have been marked by important developments. Education campaigns and the efforts of individuals with disabilities and their organizations have increased awareness of the issues. Public facilities and services have improved. Strong advocacy organizations of people with disabilities have emerged. The rights of people with disabilities have received recognition. Governments are finally beginning to collect statistical information.

The changes are certainly the result of advocacy efforts of people with disabilities and of growing recognition of the human rights of people with disabilities. Impetus is also coming from economic and social trends. Making full use of the economic potential of all members of society is increasingly important to the economic health of Canada, especially if we are to support our aging population. "People with disabilities have traditionally been viewed as recipients of health and social services, rather than as potential contributors to the country's economy."¹ To strengthen our labour force, this point of view must be reversed.

As our society ages and the full effects of pollution, chemical usage, and poor working conditions take their toll on our bodies, the incidence of disability increases. People with disabilities sometimes refer to those without disabilities as TABs (temporarily able-bodied). The emphasis is on **temporarily**. The majority of us will have disabilities as we move into our senior years. Many of us will acquire disabilities long before, through accident or disease.

Recognition of the employment discrimination encountered by workers with disabilities goes hand in hand with growing efforts to end the discrimination faced by many disadvantaged groups in Canadian society. Governments are placing increasing emphasis on employment equity – the equitable hiring, payment, and promotion of women, racial minorities, aboriginal peoples, and people with disabilities. Unions have been pressuring governments to make equity programs enforceable and effective.²

Declaration of the Canadian Government

In recognition of the Decade declared by the United Nations, the Government of Canada adopted a *Declaration on the Decade of Disabled Persons*. The preamble emphasizes that:

- The Canadian Charter of Rights and Freedoms prohibits discrimination on the basis of any mental or physical ability.
- Our society should realize the goals of "full participation" of disabled persons in social life and development, and of "equality"; meaning opportunities equal to those of the whole population and an equal share in the improvement of living conditions resulting from social and economic development.
- Organizations of people with disabilities have been successful in developing innovative and effective alternative means of enhancing the participation and integration of persons with disabilities in society.
- There is significant loss to the Canadian economy when, due to segregation, the full potential and abilities of persons with disabilities are not utilized.

The principles of the Declaration commit the government to:

- Respect the abilities, integrity, right of choice, and dignity of individuals with disabilities in all stages of their lives.
- Develop services and programs aimed at integrating disabled persons into existing social and economic structures rather than segregating such persons into parallel environments.
- Assure access to fundamental elements of daily life that are generally available in the community. Whenever possible, the

effects of an impairment or disability on an individual's life shall not be determined by environmental factors.³

(For the full text of the Declaration, see Appendix A.)

The 1990 federal Report of the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons stated:

"The Government of Canada, in partnership with people with disabilities, representatives of the private and voluntary sectors, organized labour, and this Committee, make the economic integration of people with disabilities a continuing national priority."⁴

Protection from discrimination for people with physical or mental disabilities is also included, briefly, in the British Columbia Human Rights Code. The provincial government's Ministry of Labour and Consumer Services states:

"[Protection] extends to those persons whose prospects of securing and advancing in employment are substantially reduced or affected as a result of a physical or mental disability."

The principles of the Canadian Declaration and the BC Human Rights Code point to the importance of creating substantial and suitable employment opportunities for people with disabilities.

However, good sentiments don't always become reality. Employment is the area where the least progress has been made. Yet it's one of the most important. Employment of people with disabilities is the focus of this manual.

¹ D. Roth and E. Shillington, "An Economic Profile of Persons with Disabilities in Canada," Department of Secretary of State, Government of Canada, 1990, p. 2.

² See "Employment Equity Act," Government of Canada, Appendix G.

³ Some definitions are useful. **Impairment** is the loss or abnormality of psychological or anatomical structure or function which may be permanent or transitory. This term usually has a medical connotation. A **disability** is any restriction or lack, resulting from the impairment, of an ability to perform an activity in the manner or within the range considered normal. Inability to walk is a disability. **Handicaps** limit or prevent a person from fulfilling a role that is normal depending on age, sex, or cultural factors. Stairs, small bathroom cubicles, broken glass are all handicapping to people using wheelchairs.

⁴ *A Consensus for Action: The Economic Integration of Disabled Persons*. Second Report of the Standing Committee on Human Rights and the Status of Disabled Persons. Bruce Halliday, Chairperson, June 1990.

What Can We Do?

This manual is for the community representing people with disabilities and for trade unionists who want to change the employment (underemployment and/or unemployment) situation confronting people with disabilities. Its purpose is to help win employment for workers with disabilities in unionized job sites.

To make change, we need to understand one another:

- People with disabilities need to explain their needs.
- Social service workers and people with disabilities need to understand the role and operation of unions so that cooperative efforts to win employment can be initiated.
- Trade unionists need to understand the realities facing people with disabilities and the ways that jobs can be made more accessible.
- Trade unionists need to discuss how they can bargain more effectively for protection of their own members who are disabled, how they can educate employers, and how they can help to open the workplace to workers with disabilities.
- People with disabilities, trade unionists, and social service workers need to develop practical ways for making change a cooperative process.

How Can This Manual Help?

This manual meets different needs. We don't all need to read every chapter, depending on our knowledge and experience. It's a resource for developing effective action.

Chapter One – People with Disabilities in Canada and **Chapter Two – Disabilities: Myths and Facts** are for those of us who need some basic education. Who are people with disabilities? What is their economic situation? What are their disabilities? What are the myths and facts about these disabilities and how might they require workplace accommodation?

Chapter Three – Understanding and Language is for everyone wanting to work in partnership with people with disabilities. What are the fundamental elements of respectful human relations? What words do we use to express that respect?

Chapter Four – Organizations of and for People with Disabilities is a resource for those of us who want to know the organizations representing people with disabilities and the government departments and social service agencies that assist in developing employment opportunities.

Chapter Five – Union Policies and Accomplishments is for people with disabilities and social service workers who don't know much about unions. What role do unions play at the worksite and in broader social life? What is their mode of functioning? What is the policy of unions towards employment of people with disabilities? What have been their accomplishments in winning employment and protecting their members who have disabilities? Probably most unionists will also need to read the last part of this chapter.

Chapter Six – Winning Employment for People with Disabilities is for everyone, but particularly for unionists. It provides guidelines for unions protecting and winning employment for workers with disabilities in their places of employment. What are the attitudes which hamper us? How can we work together? What should we be fighting for? How can we convince employers?

The **Appendices** provide more detail. A summary of the federal Employment Equity Act is included. One appendix addresses the concerns of those of us who need more detail on the structure and function of unions or answers to some common questions about unions. Some concrete examples of contract language concerning jobs for people with disabilities are provided. Glossaries are included to clear up confusion about social service and labour terms.

A Beginning

This handbook is a first effort of its kind in Canada. While it is a valuable resource, there are many weaknesses. We hope that *Building Bridges* will be updated and developed in the future.

We have tried to summarize a great deal of information about a great variety of disabilities. We are not "experts." Our editorial committee does not have members representing people with all types of disabilities. We have made mistakes and inadvertent omissions. For these, we apologize.

We have made generalizations about the union movement which may not be shared by all unionists. This too is an unavoidable part of the process of making change. We believe this project will stimulate discussion and action. There may be many examples of good contract language or other union initiatives concerning workers with disabilities that unionists can provide. Please send them to us.

One omission has been deliberate. Workers who have AIDS or are HIV+ have a disability and encounter serious discrimination in employment. Our committee realized, somewhat late in its process, that this disability properly belongs in this manual. Unfortunately, we had insufficient resources and time to integrate the necessary material. However, there are considerable informational and educational resources on AIDS available in BC and in other parts of Canada. Throughout this manual, we have indicated where resources can be found.

We can be contacted at:

United Way of the Lower Mainland
Labour Participation Advisory Committee on the Disabled
4543 Canada Way
Burnaby, BC

TEL:

FAX:

If you are outside BC, contact your local United Way.

CHAPTER 1

PEOPLE WITH DISABILITIES IN CANADA

Who Is Disabled?

Few of us know much about the nature and extent of disability in Canada. Only recently have we begun to pay attention, to listen, and to understand. Only recently have government departments and agencies begun to collect statistical information which can give us a picture of the life realities of people with disabilities.

Drawing on limited available data and on her own experience, Joan Meister, past chairperson, DAWN CANADA: DisAbled Women's Network Canada, describes reality in these terms:

"We are people first and we experience the world as people. We also happen to have a disability, but that is and must be recognized as secondary to our personhood....

"Like all people, we fall into other categories and experience different levels of solidarity and allegiances as well. We belong to ethnic and racial minority groups, we are native and we have different cultural values. We are lesbians and gay men. We are young men and women, we are mothers and fathers and we live our lives out to their ends and in the meantime, can become elderly. We experience all of the same emotions and engage in all of the same struggles. But we do all of this and we are people with disabilities.

"At the same time as we recognize the similarities, significant factors govern some of our lives that are quite different from those of non-disabled people. We are not a homogeneous group. There are those of us who have been disabled since birth and those of us who became disabled. Some of us wear our disabilities on our sleeves, while others of us waste a lot of time explaining to the uninitiated, ill-informed or just plain ignorant that, no, we're not drunk, we have major problems with our balance or with our speech and, no, we can't handle **any** amount of cigarette smoke. And there are those of us who have spent most or some or all of our lives in institutions and those of us who have never experienced that particular style of existence. From the point of view of how we deal with isolation or socialization or lack thereof, we suspect that these conditions of our lives make a difference. We don't know yet exactly what this difference might be

because we haven't done that research and, needless to say, no one else has either. We'll just have to find out.

"As groups go we are not insignificant in numbers. Approximately 14 percent, or about one in seven Canadians, have a disability."

Categories of Disability

"One useful way of looking at disabilities is to separate them into two broad categories: mental disabilities and physical disabilities. Within each of these two large groupings there are several subcategories. There are seven commonly recognized types of disability altogether, but some people, including myself, think there is probably another one resulting from brain injury.

"It is estimated that approximately:

- **Eighty percent of all persons with a disability fall into the mentally disabled category;**
- **All of the rest who have various physical disabilities make up the other twenty percent."**

Mental Disability

"Under the broad heading of mental disability, there are two and possibly three subgroups:

- **Psychological disability.** Probably the largest group is people who are consumers of mental health services.
- **Developmental disability.** The other type of mental disability used to be called "mental retardation," or more recently "mental handicap," but many I've talked to would just rather not be labelled.
- **People who have experienced a brain injury** constitute the third category. These disabilities are usually caused by damage resulting from car accidents and other physically traumatic situations. Often there is gradual improvement from a dysfunction over time."

Physical Disabilities

"Physical disabilities account for approximately 20 percent of disabilities. They fall into five categories:

- **Blindness and low vision.** According to the Canadian National Institute for the Blind (CNIB), only 20 percent of those listed as legally blind are totally blind. Others in this category of visual impairments experience low vision.
- **Deafness and hard of hearing.** People who are deaf cannot hear and use sign language as a medium of communication. Those who are hard of hearing use hearing aids or speech (lip) reading.
- **Hidden disabilities** come in many different sizes and shapes.
 - Allergies cannot be seen but can cause violent reactions when, for instance, the wrong kind of food is eaten unknowingly or when cigarette smoke is unavoidable.
 - Epilepsy is also an undetectable or hidden disability until something in the person's environment, either physical or emotional, triggers a seizure.
 - Different kinds of arthritis, respiratory problems, migraine headaches, pelvic inflammatory disease, and mild multiple sclerosis are all hidden disabilities, but no less real or disabling because we can't always see them. If we took full account of the numbers of people with these kinds of hidden disabilities, the percentage of the Canadian population living with disabilities is far larger than 14 percent.
- **Learning disabilities** are hidden as long as a person doesn't need to rely heavily on reading or writing skills. People with learning disabilities become very good at compensating for their disability. The severity of this disability can vary from mild to a complete inability to read and write or to comprehend verbal or written communication. It may concern letters only or it may involve numbers and/or spatial abilities. Special education can allow many of us to overcome our disability.

- **Mobility impairments.** This last category is perhaps the most obvious. People who are mobility impaired or physically disabled have a hard time hiding it. (In some ways it's unfortunate that the international symbol for disability is the stylized, white wheelchair on a blue background, since physical disabilities represent such a small proportion of disabilities and wheelchair users only a small proportion of these.)

The causes of physical disability are numerous. Strokes, aneurisms, embolisms, arthritis, cerebral palsy, amputations, neurological disorders, spinal cord injuries are some.

Technical aids, which are becoming increasingly sophisticated, enable people with physical disabilities to maximize our potential."¹

There are many ways of categorizing disabilities. The observations by Joan Meister are one approach.

Health and Activity Limitation Survey

Another approach was used in the Health and Activity Limitation Survey (HALS). The 1986-87 census was the first to collect information regarding persons with disabilities, and the HALS report was the result. The current census (1991) will also collect post-census statistical information allowing comparisons to be made to the 1986 data.

The HALS categorizations and figures are quite different in some respects from those described above. That there are different ways of categorizing reality is normal; that there is such unclarity about the extent of disability (and specific disabilities) in Canada indicates the lack of attention directed to a very significant proportion of our population. The HALS survey, for example, did not include many people within institutions and in other situations, thus limiting the generalizations that can be made.

Statistics can also be very difficult to collect. People may not regard a functional loss as a disability because they have continued to live and work successfully. They may be very reluctant to acknowledge a disability, such as epilepsy or a history of mental health problems, if they have any concerns about it affecting their job possibilities.

Despite its limitations, the HALS survey makes some points which enhance our understanding of the population with disabilities:

- **Many people have more than one disability**, for example, speaking and mental, mobility and agility.
- **Disabilities vary in their severity**, or impact on performance of daily functions. Almost half of those with disabilities are only mildly disabled. These proportions vary considerably with age. Only one in three of the youngest age group of people with disabilities have severe or moderate disabilities. Four in five of those aged 85 and over with disabilities have severe or moderate disability.
- **Causes of physical disability vary greatly**. The single greatest cause is current disease or illness (29%).

**Causes of Physical Disabilities
that Limit Activity, 1986²**

Cause	Distribution (%)
Existed at birth	5.9
Current disease or illness	29.4
Past disease or illness	15.2
Aging	8.2
Accident at work	7.7
Motor vehicle accident	5.0
Other accident	6.6
Work environment	4.2
Stroke	2.9
Violent act	0.9
Other cause	5.1
Not stated	8.8
All causes	100.0

According to the Canadian Labour Congress, "130 workers are injured on the job every 15 minutes in Canada. In 1984 alone, there were 1,034,400 work-related injuries in Canada and more than 90,000 persons permanently disabled to some degree."³

The Economics of Disability

HALS underscores the degree to which people with disabilities are economically disadvantaged. (Recall that this study excludes many people with mental disabilities.) The following figures were valid for 1986.

Poverty and Income

- Over 25% of people with disabilities were classified as poor, compared to 15.5% of the Canadian population as a whole. The figure for women with disabilities was close to 30%.
- 56% of working-age persons with disabilities received an income lower than \$10,000 per annum, compared to a general population figure of 46%.
- Women with disabilities are particularly hard hit: more than half received an income less than \$5,000 per annum. One quarter of men with disabilities received the same low income. At the other end of the scale, only 10.9% of disabled women had an income exceeding \$20,000 compared to 39.6% of disabled men.
- Workers with disabilities, whether mental or physical, are in the lowest earning categories.

Unemployment and Employment

- Unemployment rates for workers with disabilities were 15.2%, compared to the 10.7% rate for the population as a whole.
- The real unemployment rate for persons with disabilities is in fact far higher because many have given up looking for jobs and are officially classified as "not in the labour force."
- For those aged 45 and over, only 30.6% of workers with disabilities were employed, compared to 60% for the population as a whole.

**Labour-Force Status of Working-Age
Persons with Disabilities, 1986⁴**

Labour Force Status	Persons with a Severe Level of Disability	Persons with Disabilities
Unemployed	5%	7%
Employed	17%	40%
Not in labour force	76%	51%

- Higher educational level increases the possibility of employment for people with disabilities, as it does for the population as a whole. However, while 85.6% of all university graduates are employed, only 62.3% of university graduates with disabilities are employed. While 79.3% of all people with a trade certificate are employed, only 52.4% of tradespeople with disabilities are employed.
- Of those unemployed, over two-thirds thought their chances of getting a job were poor, or fair at best.
- Severity of disability has a striking influence on job chances. The large majority (75%) of people with severe disabilities have given up hope of finding employment.
- Of those who have jobs, the majority find it difficult to change or improve their jobs.
- For the unemployed, the key factors limiting employment possibilities were identified as:
 - lack of suitable employment (37%)
 - inadequate transportation (9.6%)
 - lack of special aids, equipment, or assistance (2.6%)
 - inadequate physical access to buildings (5.17%)

Lack of suitable employment is a very vague category and therefore tells us little.

It is anticipated that a post-census survey conducted after the 1991 census will provide more extensive information regarding the economic situation of people with disabilities.

Whatever the results of that survey, it will be difficult to measure one of the biggest barriers to employment of workers with disabilities – the attitudinal obstacles. This handbook is an important aid to educating ourselves and removing attitudinal barriers.

¹ Joan Meister, speech delivered in 1990.

² D. Roth and E. Shillington, "An Economic Profile of Persons with Disabilities in Canada, Department of Secretary of State, Government of Canada, 1990, p. 27.

³ G. Adam, address to "Bridging Rehabilitation and Work," Canadian Labour Congress, 1986.

⁴ Roth and Shillington, *op. cit.*, p. 53.

CHAPTER 2

DISABILITIES: MYTHS AND FACTS

Many of us don't know much about disabilities. We believe myths that are simply wrong. This chapter looks at specific disabilities and counterpoises fact to myth. It begins to identify the limitations and barriers confronting people with disabilities and suggests ways of eliminating those barriers.

There are many labels and categories employed in the material that follows.¹ This can be confusing and overwhelming, unless you keep in mind that this manual is a resource, a reference, to be used when needed.

The many origins of disability and the great variety of disabilities make it impossible to view people with disabilities as a category. The origins of disability are numerous: congenital (existing before or at birth, but not inherited), inherited, spontaneous emergence later in life, disease, accident, and injury.

A hearing disability creates radically different life experiences than a mobility impairment. Extent or severity of disability varies enormously, profoundly affecting employment possibilities. These differences have an important impact on the person with the disability.

Whether a person has a disability from birth, or develops one later in life, is also a key factor in how one lives one's life and how one accommodates to the disability.

Despite labels and categorizations, a person with a disability is an individual with unique experiences, expectations, needs, and talents.

¹ This section is an edited version of *Disabilities: Myths and Facts*, produced by Patty Holmes, Project Coordinator on Disability Policy, and Derek Fudge, Canadian Labour Congress, 1980. We recognize that some of the material may be dated, but we believe it explains the basic facts.

Blindness and Low Vision

An individual whose vision is so impaired that optimum visual acuity in the better eye is 20/200 or less or that the angle of vision is 20 degrees or less is considered to be legally blind.

Only 20 percent of legally blind people are totally blind. Others may see:

- Colours well, but shape as only a blur.
- Only a very small area but see it well (for example, a person can read but have trouble getting around).
- The whole area reasonably well but lack precise vision (for example, a person may have no trouble getting around but cannot read or recognize faces).

Myth

People who are visually impaired hear better than other people.

Fact

Blindness or low vision creates a greater dependence on the other senses. Those who are blind train themselves to listen more carefully. This skill can be acquired by sighted people with the same amount of practice.

Myth

People with low vision have frequent accidents.

Fact

People who have a visual disability have a lower incidence of serious accidents than do sighted people. Workers with visual disabilities lose only a fraction of the time lost by their sighted companions as a result of severe injuries. Unfortunately, the myth is often perpetuated on shop floors by supervisors concerned with potential safety risks.

Myth

There are few things that a person with a visual disability can do.

Fact

Workers who are blind or have low vision have functioned as osteopaths, teachers, social workers, orderlies, transcribers, computer programmers, electronic engineers, piano teachers, switchboard operators, court reporters, and in a wide variety of other occupations.

Myth

People with a visual disability are unable to function in an independent manner and must depend on "seeing" persons in order to be able to carry out the activities of daily living.

Fact

This is far from the truth. People who are blind or have low vision are able to live their lives without depending on other people to do things for them. They may indeed require assistance in the form of a wide variety of special equipment that modern technology provides. The following are just a few of the many aids that are available:

- **Braille**
Braille is used by 6 percent of the people who are legally blind. Braille is a system where the person reads words by running fingertips over a line of raised dots. A braille user can read at about half the speed of an average sighted person. A person who is visually impaired can take notes and write in braille using a slate and stylus or a braille-writer. There are many braille writing aids such as braille paper and devices which produce braille labels on plastic tape. Computerized braille equipment such as the Versabrailler and other new products permit electronic input and output providing information usable by sighted and blind users.
- **Reading Aids**
The Optacon is a machine which changes a printed letter into a vibrating tactile letter that a person can read with the index finger. Another device, the Kurzweil reading machine, can scan a printed page and read it aloud through a computerized speech synthesizer. Most people with a visual impairment also have individuals read printed matter to them. For people with partial sight, large-print materials and magnifying devices are available.

A magnifying closed-circuit television enlarges words and images four to sixty times their original size.

- **Computers**

Computers adapted with speech output equipment permit totally blind users to access electronic print information and hear everything that a sighted person would see on the computer monitor screen. Large-print programs can also be installed on a computer to permit visually impaired persons to selectively magnify text output on their monitor screen. In specific circumstances, a computer system can incorporate speech output, large-print program, and a computer-compatible closed-circuit television to assist the low vision computer user.

- **Listening Aids**

Because relatively few people read braille, more people with a visual impairment have written materials read onto tape recorders, for example, "Talking Books." Talking calculators announce input and output and computerized tape recorders, called speech compressors, enable people to speech-read by ear. Clocks and watches are similarly adapted.

- **Mobility Aids**

People with a visual impairment commonly use sighted guides, canes, or dog guides when travelling. The choice of aid is personal, based on the individual's needs, lifestyle, and abilities. A group of newly-developed devices use ultrasonic waves to guide the user by bouncing a sound signal off objects around the wearer of the device.

Myth

A person who is blind will have problems getting around.

Fact

Early orientation to surroundings is important. Once familiar with the facilities necessary for the completion of work or for comfort, the person with a visual impairment can travel safely and easily about the premises. Remember that persons who are blind are often able to "see" with their other senses. Mobility is possible through feeling air currents characteristic of certain locations or "feeling" the vibrations of on-coming objects.

Real Barriers

- Limited attitudes of people without a visual disability
- Lack of access to public information

Society's heavy dependence on print and visual media means persons with visual disabilities are denied access to information they have a right to. An example of this injustice is the reliance on newspapers as a source for listing job openings. Without access to these listings, persons with visual disabilities are denied the opportunity to compete for jobs which they are capable of performing.

- Rigidly defined personnel practices

The use of written job applications prevent many people with a visual disability from getting a job interview. If they do obtain a job interview, they may not be chosen as capable because written tests are often used to determine suitability for the job. Even if the person is successful in getting past the first two stages in the hiring process, inflexible job structures can prevent a person with a visual disability from carrying out the responsibilities of a job.

- Inaccessible buildings

Elevators which don't have the floor number marked in braille, or don't distinguish one floor from the next in an audio manner make it impossible for a person with a visual disability to move about buildings in an independent manner.

Deafness and Hard of Hearing

Deafness is either conductive or sensorineural (nerve deafness). Conductive deafness is a failure in the transmission of sound waves occurring in either the outer or middle ear. Sensorineural deafness is a failure to receive sound vibration because of a defect in the inner ear. Some people have a mixture of both types of hearing loss.

Causes of Hearing Loss

There are many causes of deafness. Some forms of deafness are preventable, many are not.

- A large number of people with hearing disabilities are born deaf because of hereditary factors. Ninety percent of inherited deafness occurs in families with hearing parents.
- Children can be born deaf due to maternal diseases such as rubella or the side-effects of certain drugs. Immunization against rubella is critical to preventing prenatal deafness.
- At birth, extreme prematurity anoxia (lack of oxygen) or physical damage can cause deafness.
- Childhood diseases such as scarlet fever, meningitis, and measles cause deafness but less often than in the past.
- Severe ear infections, accidents, and the side effects of massive dosages of certain drugs are other causes of deafness.
- Noise pollution, especially industrial noise, is becoming an increasingly frequent source of hearing loss.
- Later in life, the primary causes of deafness are noise and aging.

Myth

People who are hard of hearing or deaf are unable to communicate with the hearing world.

Fact

Communication between persons with a hearing disability and those without is not the problem many believe it to be. People who are deaf or hard of hearing possess varying degrees of speech and lip reading abilities.

- Communication is easier for the person who is deaf if messages are given in a normal tone of voice and the face of the speaker is visible.
- Raising your voice does not help.
- Sign language and the use of pad and paper are supplementary means of communication.
- Modern technology has provided a wide variety of devices for persons with hearing disabilities enabling them to "hear" the world around them. These devices include:
 - TTY, a telephone for deaf or hard of hearing people, which allows communication over the telephone by typing back and forth. A TTY can only communicate with another TTY. To reach hearing people, people who are deaf use TTYs to phone an answering service staffed by hearing people at BC Telephone's Message Relay Centre who then transmit the call to its destination.
 - Devices which use flashing lights to enable the person who is deaf to be aware of doorbells, a baby's cry, fire alarms, etc.

Myth

People who are deaf or hard of hearing make ideal employees in noisy work environments.

Fact

Loud noises of a certain vibratory nature can cause further harm to the already damaged hearing mechanism. "Recruitment" is a condition of the hearing disabled person whereby noises at certain frequencies sound much louder than to a normal hearing person. A person with this condition will experience the noise of car engines, air conditioners, and airplanes so loudly that all other noises are drowned out. Persons with a "recruitment" condition are therefore sensitive to low decibel noises. Exposure to such noises inflicts frustration and causes pain to the hearing mechanism itself.

Myth

Some hearing impaired persons hear only what they want to hear.

Fact

People without hearing disabilities often hold a misconception that "a hearing loss means that one hears all things quieter." In truth, a person who is hard of hearing may have perfect hearing in low frequencies and no hearing at all in high frequencies or vice versa. As a result of such a hearing loss, a speaker can or cannot be understood depending on the pitch of their voice. Another factor lending credibility to this myth is the lack of awareness of background noises by persons who are not hard of hearing. The latter may experience a room as quiet, whereas a person who is hard of hearing and affected by "recruitment" will be overcome by the background noise of a fan or air conditioner in the room which interferes with their perception of speech which takes place in that surrounding.

Myth

If people with a hearing disability want to hear better, they would use a hearing aid.

Fact

Unfortunately, auditory rehabilitation science is not sufficiently developed to correct all types of hearing loss.

Myth

Imperfect speech indicates lack of intelligence in a person with a hearing disability.

Fact

Untrue. Many people who are deaf with superior intellectual abilities have not had the opportunity to receive speech therapy.

Real Barriers

- **Rigidly Defined Hiring Practices and Job Definitions**

Dependence on the verbal job interview has denied people with hearing disabilities a fair opportunity to prove that they are capable job candidates. Inflexible job structures don't allow the use of alternate communication mechanisms to successfully perform jobs for which they are fully capable.

- **Lack of Sign Language Interpreter Services**

Unavailability of sign language in the community denies many people with hearing disabilities basic rights which hearing members of the community take for granted. As a result, government, legal, medical, and social services are less accessible to the members of the community who are hearing impaired.

- **Inaccessible Special Equipment**

Modern technology has produced a wide variety of aids to enable people with hearing disabilities to communicate with the hearing world. However, the exorbitant prices of many of these aids make them inaccessible to the vast majority.

Tips to Remember

- Assist the person with a hearing impairment to speech-read:
 - Face the person.
 - Keep your face well illuminated.
 - Speak in a normal tone of voice.
 - Do not exaggerate lip movements; they are more difficult to speech-read.
- Before placing a person with a hearing disability in a noisy setting, investigate with a medical authority whether the noise can further impair the person's residual hearing.
- Before placing a person in a noisy environment, ask if the background noises cause pain and frustration as a result of a "recruitment" condition.

Paraplegia

Paraplegia is a condition of loss of function in the lower extremities (legs). The most common cause of paraplegia is injury to the spinal cord at the thoracic or lumbar level. Most injuries to the spinal cord are sustained as the result of motorcycle, automobile, sporting, and shooting accidents. The term "paraplegia" is used to identify varying degrees of paralysis in the lower extremities.

The degree of paralysis an individual sustains as the result of a spinal cord injury depends on the level of injury to the spinal cord and the extent of the injury to the spinal cord. If a person's spinal cord is completely severed, there will be total loss of muscle and sensory function from point of the injury down. A person with an incomplete injury may be able to lift one leg, move one foot, or have feeling below the level of injury. The degree of paralysis will also depend upon the level at which the injury takes place. Assuming a total transection of the spinal cord, the higher the level of injury, the more extensive the paralysis. People with a spinal cord injury at a higher level will probably find it necessary to rely on a wheelchair for mobility. Those with a spinal cord injury at a lower level may be able to walk with the aid of canes, leg braces, crutches, or a body brace.

Paraplegia can also result from various muscular atrophies such as poliomyelitis or muscular dystrophies. These conditions affect the muscle, not the nervous system.

Myth

People with paraplegia are mentally disabled as well.

Fact

There is no connection between paraplegia and mental impairment. A person with paraplegia has the ability, dependent on individual capacity, to perform in the same occupational areas and to engage in the same mental pursuits as the ambulatory except for those activities which require the use of the legs.

Real Barriers

- *Structural Barriers*

Often people with paraplegia are denied employment solely because they are barred from the Personnel Office by structural barriers. Structural barriers include the lack of "disabled parking" spaces, absence of ramps, inaccessible bathrooms, narrow doorways, and out-of-reach telephones and water fountains.

Tips to Remember

- Remember that "paraplegia" is a condition of varying degrees of paralysis. The person with paraplegia may be able to ambulate with crutches or canes or may find it necessary to rely on a wheelchair for mobility.
- The person with paraplegia can and usually does drive a motor vehicle equipped with hand controls, unless prohibitive reasons unrelated to the paraplegic condition exist.
- Create new jobs for people with paraplegia by making work station modifications such as raising or lowering an office desk or workbench.
- Do not arbitrarily rule out certain types of employment for people with paraplegia. A person in a wheelchair may look more disabled to the employer than is actually the case. The degree of independence a person in a wheelchair has achieved is generally underestimated. Persons in wheelchairs have been successfully employed as truck drivers, crane operators, physicians, nurses, and cabinet makers.
- Be a "disabled parking space ranger." Provide friendly reminders to non-disabled abusers of designated parking spaces.

Quadriplegia

Quadriplegia is a condition in which all four extremities (arms and legs) are affected by paralysis. The most common cause of quadriplegia is spinal cord injury at the cervical (neck) region of the vertebrae (spine). The most common causes of spinal cord injury are motorcycle, automobile, and sporting accidents.

The degree of paralysis which exists in the quadriplegic state caused by trauma is determined by two factors: the level of injury to the spinal cord and the extent of the injury to the spinal cord. If an individual suffers an injury which results in a total transection of the spinal cord, the result will be complete paralysis from the level of injury down. If the individual's spinal cord is not completely transected, paralysis will be incomplete with muscle and sensory function occurring patchily throughout the affected body parts. Thus, persons with quadriplegia can differ greatly in the degree of their paralysis. A person with a high cervical injury may have total paralysis from the neck down, requiring the constant use of a respirator, while a person with a low cervical injury may have movement in and control of the upper extremities, except for the absence of finger grasp. All persons with quadriplegia have some degree of paralysis in the upper extremities.

The most common levels of injury among spinal cord injured persons are at the sixth and seventh cervical vertebrae, which allow for almost total use of the upper extremities except for the grasp function of the fingers.

In addition to accidental spinal cord injury, quadriplegia can be caused by poliomyelitis, Guillian-Barre syndrome, or various dystrophies of the muscle.

Myth

The person with quadriplegia is unemployable.

Fact

Do not equate paralysis with inability to do a job. Recent developments in adaptive and assistive devices for the person with paralysis have opened many jobs to persons with quadriplegia which were deemed unfeasible a few years ago. Through utilization of a motorized (electric) wheelchair, for example, the person with a higher level of paralysis is able to move about independently. Electric wheelchairs can be operated by mouth or breath control for those who have no use of the arms and hands.

Persons with a lower level quadriplegic condition can use standard wheelchairs since they have almost full use of their arms.

Writing and eating are within the capability of most persons with quadriplegia through the utilization of "hand splints" which provide the paralyzed fingers with grasp function. Driving a motor vehicle independently is also possible for most persons with quadriplegia due to the existence of hand controls and vans with hydraulic lifts.

Individuals dependent on artificial respirators can acquire a portable respirator attached to a motorized wheelchair and achieve mobility independence.

Persons with quadriplegia function successfully in the occupations of artists, computer programmers, engineers, social workers, ministers, draftpersons, and dispatchers.

Real Barriers

- *Architectural Barriers to the Workplace*

To gain entry to a building and move about independently, the physical work setting must be accessible. Accessibility means "disabled parking" spaces, ramps, wide doorways, accessible washrooms, and lowered telephones and water fountains.

- *Inaccessible Workplace*

To accommodate the person with quadriplegia in the workplace, the work or job station must be modified. Many jobs can be made feasible through simple changes in the work setting. Lowered file cabinets, purchase of a special typewriter, and installation of pushbutton telephones can create a job possibility for a person with quadriplegia.

Tips to Remember

The person with quadriplegia can perform a wide variety of activities given the necessary support. However, given the nature of this disability, it may be difficult for a person with quadriplegia to carry out a regular eight-hour job. This is not justification for denying the opportunity to seek out and obtain gainful employment.

The following ideas should be taken into consideration.

- Create part-time employment opportunities while remembering that many persons with quadriplegia are capable of maintaining full-time employment. Others have less than an eight-hour-a-day sitting tolerance or must have some type of personal service performed at a set time, making part-time employment highly desirable.
- Create home employment opportunities. For persons with quadriplegia who do not have adequate transportation or whose condition requires personal or medical attention at intervals throughout the day, at-home employment is necessary. An organization or business could install computerized equipment and telephone in an employee's home rather than at the office.

Amputation

Amputation is the surgical removal of a limb or portion of a limb, with disruption of the continuity of the bone, when bone is involved. The term amputation may also be applied to any projection such as a breast or the nose. When an amputation involves the removal of a limb at a joint, it is called disarticulation.

Amputation is performed for a number of reasons:

- Trauma to the extent that reconstruction is impossible or in which the intra-tissue and the loss of blood threaten the life of the patient.
- Vascular disease where the blood supply is lost, the blood vessel changes, and gangrene occurs (often as the result or a complication of diabetes, or as a result of frost bite, or a vessel occlusion).
- Infection of the bones and joints.
- Soft tissue injury, infection, or contracture, particularly when the condition is long standing.
- Tumor.
- Deformities and paralysis.

Myth

Individuals who have had a limb removed are unable to cope with their daily needs in an independent fashion.

Fact

A person with an amputation, whose remaining limb portion is free from post-surgical complications and who has been fitted properly and trained to use a prosthesis, can take care of all daily needs, drive a car, and handle virtually any kind of job. Of persons under the age of 50 who have had a single extremity amputated, 75 percent have returned to their former occupations. Precautions are advisable when amputees make vocational plans, but none impose serious limitations. For example, the person with an upper extremity amputation can expect a prosthesis to function in vocational activities as long as the work done does not solely depend on the prosthesis. A lower extremity amputee should not undertake a job which involves climbing a vertical ladder. Amputees currently hold jobs in virtually all vocational fields.

Developmental Disability

Persons who are developmentally disabled are limited in their ability to learn. Developmental disability covers a range of problems and causes, but, in simplest terms, individuals with developmental disabilities are slow or limited in their learning processes and may not be able to readily apply what they learn to daily living. They can, however, develop at their own pace if encouraged to do so. People with developmental disabilities used to be called "mentally retarded."

Although the trend is against labelling or strict categorization of persons with developmental disabilities, there are some widely accepted terms for differentiating between the various degrees of developmental disability.

The individual who can be educated may achieve an academic competence of grade four or five, a moderate amount of social adjustment, and a satisfactory degree of self-support through jobs not requiring abstract thought.

The individual who is trainable may attain an acceptable level of self-care, social adjustment to home and neighbourhood, and a degree of economic usefulness via the home, residential facility, or sheltered workshop.

The individual who is totally dependent requires assistance in personal care and usually requires permanent care outside the home.

Causes

Developmental disabilities can be caused by any condition that hinders or interferes with development before birth, during birth, or in the early childhood years. While more than 250 causes have been identified, in 75 percent of cases, no specific cause can be determined.

- Some known causes during pregnancy include malnutrition, German measles, and glandular disorders which inhibit the development of the brain before birth. These cannot be overcome after birth.
- At birth, causes range from prolonged labour, pelvic pressure, hemorrhages, or any birth condition of unusual stress.

- After birth, childhood diseases like whooping cough, meningitis, and encephalitis can affect the brain's development and impair development.
- Malnutrition, lead poisoning, and other health hazards, as well as accidents causing brain damage, can cause developmental disabilities.

Genetic counselling, early identification of high-risk factors, and vaccines are important preventative measures.

Implications

With assistance, persons with developmental disabilities can develop their potential and become more independent. Assistance includes job training, special education, and provision of group homes.

Myth

Persons who are developmentally disabled are mentally ill.

Fact

Developmental disability is frequently confused with mental illness, which it is not. It is a delayed and sometimes limited development in learning. Mental illness involves an inability to cope with one's environment, regardless of intellectual level. Some persons with developmental disabilities experience social and/or emotional problems, but the incidence is no more than in any other group in society.

Myth

Persons who are developmentally disabled can't be taught to become useful and productive.

Fact

In the past, persons with this disability have been pitied, ridiculed, and generally segregated. Lately, they have begun to be viewed as "developmental" human beings; that is, they have their rate of growth as does anybody else. Persons with developmental disabilities are being encouraged to live as normal as possible a life in an as normal as possible setting.

Myth

Persons with developmental disabilities remain children forever.

Fact

There is still widespread belief that individuals with developmental disabilities do not reach the status of adulthood. In many subtle ways, they are treated as children, incapable of achievement, appealing forever for love, and protection. New teaching methods have proven highly successful in challenging this attitude and enabling persons with developmental disabilities to master basic skills such as eating and dressing independently. Once these basic skills are mastered, the person's level of function can improve significantly, and it is possible to proceed to more advanced tasks, resulting in lessened dependence on others.

Myth

People with developmental disabilities can't remember very many things.

Fact

Many people believe that persons with developmental disabilities have short attention spans and/or memory problems. That may not be the case. For some persons with developmental disabilities, the world is a complex place, moving very quickly. Memory can be strengthened if information is presented slowly with simple explanations. The communication may have to be repeated.

Persons with developmental disabilities appear to have short attention spans only because they are often unable to focus on one sensory stimulation and tune out all others.

Learning Disabilities

A learning disability is a disorder in one or more of the basic processes involved in understanding or using spoken or written language in the presence of normal or above average intelligence. Learning disabilities have many manifestations and combinations and can range from mild to very severe. About eight times as many males as females are affected.

Persons with learning disabilities have perceptual problems: trouble taking information in through their senses and/or processing that information for the performance of perceptual-motor tasks. Some adults with learning disabilities have problems primarily with visual processing; others have more trouble with auditory processing. Some adults with learning disabilities have apraxia: the brain has trouble telling the body what to do. Others have problems telling left from right and learning how to get to a new place.

Causes

The causes of these disabilities are unknown; they are developmental since birth. Some may be:

- A high fever of a pregnant mother may have caused damage to the fetus.
- The birth may have been difficult.
- A reading disability may be genetically inherited.
- Malnutrition during the first year of life may affect development.
- A chemical imbalance due to allergies or metabolic problems can cause a learning disability.
- An injury to the head can result in learning disabilities.

Experiments with diet and exercise are producing new breakthroughs for people with learning disabilities. In many cases, the disability disappears or recedes to the point where it does not interfere with daily activities such as studying or working.

Implications

- **Inefficiency.** It takes adults with learning disabilities longer to do the same tasks as other workers. It is not uncommon for adults with learning disabilities to punch out and then return to the workplace to complete their tasks.
- **Errors.** Adults with learning disabilities make mistakes frequently because they do not see and/or hear correctly. The only way to keep from making errors is to be careful and go slowly. Often, checklists are used to assist with task identification and completion.
- **Accident proneness.** Some adults with learning disabilities are easily startled. Those with visual perceptual problems often bump into things.
- **Difficulty with basic academic skills.** People with learning disabilities may have trouble making change, filling out an order form, reading instructions, and writing a memo. Learning by doing and by observing others can be effective.
- **Trouble learning a sequence of tasks.** Supervisors often report it takes longer to train adults with learning disabilities. Again, checklists can facilitate the learning process.

Myth

A person with a learning disability has below average intelligence.

Fact

An individual with learning disabilities has average and often above average intelligence.

Myth

The person with learning disabilities is not capable.

Fact

Individuals with learning disabilities may take longer to learn some types of tasks but may learn others at the normal rate. For example, a person with learning disabilities may have an aptitude for

mechanics but have trouble reading and writing; may be able to write well but have trouble following directions; may speak with ease but have difficulty with written expression. The individual combinations of learning abilities and disabilities are endless. Employers and teachers must be cautious about assuming the extent of the disability. Each individual with a learning disability will be different from others with a similar disability.

Epilepsy

Epilepsy is a neurological disorder characterized by some type of seizure varying from slight to severe. Epilepsy is as common as diabetes and twice as prevalent as stroke. It affects more people than cancer, cerebral palsy, multiple sclerosis, muscular dystrophy, and tuberculosis combined. It is not an emotional, psychological, or social disturbance. The symptomatic "seizure" is a sign indicating part of the brain may have been injured at some time by a blow, an infection, a clogged blood vessel, lack of oxygen or impaired circulation, an accident, a prenatal or birth injury, the after effect of anoxia (lack of oxygen) at or following birth, an infectious disease, a tumor, or a bodily disorder. Some cases are of unknown origin.

Approximately 50 percent of persons with epilepsy control their seizures through the use of medication, while another 30 percent are minimally affected by their condition.

Seizure Types

The following is a description of the three most common types of seizures. Among each, there exists a great variation in seizure activity.

- **Gran Mal.** This type of seizure ranges from simple loss of consciousness to loss of consciousness accompanied by muscle rigidity and jerking movements of the whole body. If consciousness is lost, the person may be tired, uncoordinated, or have a brief headache on regaining consciousness.

Should a gran mal seizure occur, follow these first aid procedures:

- Do not try to restrain movements or put anything between the teeth.

- Do not give anything to drink.
 - Move objects out of the way to prevent injury.
 - Turn the body and head to one side to ensure unobstructed breathing. Do not be frightened if the person appears not to be breathing momentarily.
 - Do not try to revive the individual. Let the seizure run its course.
 - Carefully observe the details of the attack for a subsequent report to medical personnel.
 - When the person recovers consciousness, he or she may be incoherent or sleeping. Allow rest.
- **Petit Mal.** This seizure type is characterized by short periods of unconsciousness accompanied by blinking or staring which lasts only a few seconds in duration. The person is unaware of the seizure, which is often unnoticed by others or interpreted as daydreaming. Usually, no other symptoms accompany these memory lapses, although in some cases there may be unusual movements of the head or arms. No first aid measures are necessary.
 - **Psychomotor.** The psychomotor seizure follows a general pattern of rapid onset of mental confusion or daze accompanied by a cessation of the person's current activity, followed by repetitious, poorly coordinated and purposeless movements or actions. The person may talk gibberish, move quickly or rhythmically. Seizure time varies from a few seconds to several minutes.

When this type of seizure occurs, do not restrain the person in any way unless essential for personal safety. The person will not cause self-injury during the seizure. During the seizure, the person is in a confused mental state, but is usually amenable to suggestions made in a friendly manner. It is possible to control the actions of the person in this way for the duration of the seizure.

Myth

People who have epilepsy are apt to injure themselves and others on the job because of unexpected seizures.

Fact

Industrial studies have shown that persons with epilepsy have slightly better safety records than other workers. Other studies show there is no significant difference in accident rates between those with epilepsy and those without it.

Myth

Many employers are reluctant to hire persons with epilepsy because they believe that compensation and accident insurance rates will go up.

Fact

Accident insurance rates are not based on who is hired; they are based on the actual accident experience of the companies in the area.

Myth

People with epilepsy require a great deal of medical attention and therefore will take a lot of time off work.

Fact

Workers with epilepsy are not absent from work more often than other workers.

Myth

A seizure on the job can be disconcerting to other employees and to customers.

Fact

Public opinion polls show growing public acceptance of people with epilepsy. For example, in years past, most people thought epilepsy was a form of mental illness; today, only two percent still think so. In the past, many felt that people with epilepsy should not work alongside others; today, only five percent think this.

Attitudinal Barrier

Employer reluctance to hire people with epilepsy removes the opportunity to compete for and obtain employment. Similarly, employee lack of awareness prevents them supporting persons with epilepsy as they attempt to gain employment.

Multiple Sclerosis (MS)

Multiple sclerosis is the most common neurological disease of the central nervous system (the brain and the spinal cord) affecting young adults. It is estimated that there are 35,000 individuals in Canada who have multiple sclerosis.

The symptoms of multiple sclerosis vary greatly, but they may include a combination of the following:

- slurred speech
- double vision or uncontrollable eye movements
- partial or complete paralysis of any part of the body
- extreme weakness or unusual feelings of fatigue
- shaking hands
- loss of coordination
- loss of bladder or bowel control
- numbness or prickling feelings in various parts of the body
- staggering or loss of balance
- an obvious dragging of feet or swaying gait

The severity and course of the disease of multiple sclerosis varies greatly. The disease can appear in a series of attacks (exacerbations) and partial or complete recovery (remissions). Individuals can have one or two attacks and then remain symptom free for the rest of their life. On the other hand, a slow progressive course with no remissions can occur.

Causes

The cause of multiple sclerosis is undetermined. No cure has been discovered and there is no way to predict who will be affected. It is most often diagnosed in individuals aged 20 to 40 and among slightly more women than men. More cases are found in areas of the world with high standards of sanitation and in temperate climates. One theory suggests that children in these areas are not exposed to some factor that would help build immunity to multiple sclerosis.

Implications

In multiple sclerosis, the myelin sheath – the coating around the nerve fibres in the brain and spinal cord – is affected. Myelin aids in the transmission of nerve impulses through nerve fibres. In multiple sclerosis, the myelin breaks down and is replaced by sclera (scar tissue). This can distort or block the flow of messages from the brain to the nerve endings. Body functions are uncontrolled because messages don't get through correctly or are sent to the wrong area.

The name is derived from the above process: "multiple" (many) since it occurs in a number of places within the nervous system and "sclerosis" (scars) which means the hardened tissue that replaces damaged myelin.

Mobility Aids

Some people who have multiple sclerosis find that at times they need a cane, walker, braces, or a wheelchair but manage without very well at other times. Those having trouble walking up or down stairs or along a hall or pathway may require a railing for assistance and safety. Other persons may not require the use of any aids.

Other Aids

Other aids for the person with multiple sclerosis are just a matter of common sense. Grab bars in a bathroom add a safety feature to using the bathtub and toilet. Hand controls can make it easier to drive a car. Appropriate clothing, padding, and devices are available for incontinence.

Myth

Multiple sclerosis is a form of mental illness.

Fact

This is not true. Many people who have been affected by double vision, slurred speech, lack of coordination, or a combination of these have been labelled as hysterics or hypochondriacs by doctors who have failed to diagnose multiple sclerosis (MS). (This does not mean that a person with any of these symptoms has MS.)

Also, a person diagnosed as having MS may become depressed. This is not part of the disease but rather a common emotional reaction among people who learn they have a disabling condition.

Myth

Multiple sclerosis is a contagious disease.

Fact

Multiple sclerosis is not contagious, nor is it hereditary in the usual sense of the word. Likely, a number of factors must exist before MS develops.

Certain genetic populations, such as northern Europeans, have a greater susceptibility to MS, but most people who have the tissue type linked with MS do not have multiple sclerosis. Therefore, other factors such as environment are involved.

Because families share a common environmental and genetic background, there is a slight tendency for MS to occur more often in families (less than ten percent of MS cases).

Myth

Multiple sclerosis is a fatal disease.

Fact

Not only is this untrue, but two-thirds of those in a 25-year study were still able to walk without the use of walking aids after a period of time.

Myth

People with multiple sclerosis are unable to live independent lives.

Fact

This is untrue. People with MS may need assistance in some activities of daily living, but they are not totally dependent on other people for having their needs met. Assistance can largely be supplied through modifications to the home or workplace, or the use of special aids.

Aids can take many forms: a railing for halls or pathways or grab bars in bathrooms. A walk-in shower is easier to manage than a bathtub. A safety non-slip mat in the bathtub is a necessity for everyone.

Hand controls make it easier to drive a car if people with MS have trouble with their legs. These can be added to most automatic car models and are available from medical equipment supply companies.

If people with MS are renovating or building a house, they should make it totally accessible and usable. Building plans for accessible housing are available from the Central Mortgage and Housing Corporation, or by consulting an architect who is knowledgeable about planning for total accessibility.

The special aids and equipment listed above are also suitable for persons with other types of mobility disabilities such as paraplegia, cerebral palsy, etc.

Real Barriers

Multiple sclerosis, like paraplegia and cerebral palsy, is a mobility disability. The barriers facing people with MS will be much the same as those which affect other mobility disability types. See the sections on paraplegia and quadriplegia.

Cerebral Palsy (CP)

Cerebral palsy is a medical term used to describe a number of muscular dysfunctions; it is not a disease. It is a non-evolving, non-progressive or stable condition chiefly characterized by disorders of the motor functions. It is presumably caused by damage to the part of the brain which controls and coordinates muscular action.

Persons with cerebral palsy exhibit stiff movements of the arms and legs, a staggering gait, involuntary motion of limbs, and difficulty in speaking, chewing, or swallowing. They experience general problems in controlling, carrying out, and coordinating voluntary movements.

Because impairment ranges from mild to severe, one individual can have a severe impairment in the extremities preventing independent ambulation. Another individual may have a slight speech impairment. Another's disorder may only appear when good manual dexterity is required.

There are five recognized types of cerebral palsy classified under the following manifestations:

- **Ataxia** is a disturbance of the balance or postural sense and manifests only when purposeful movement is attempted. Movements lack assurance. The person with ataxia experiences a loss of equilibrium in walking or standing and difficulty in directing movements of the lips and tongue. Ataxia is characterized by a staggering, wide-based gait.
- **Spasticity** results in a contraction or rigidity of the muscles when muscular tension is experienced. Voluntary motion is difficult. More than one part of the body can be affected. Movement is generally very slow.
- **Athetosis** is caused by sudden and unpredictable variations in muscular tension and results in uncoordinated, involuntary movements which are sometimes continuous.
- **Tremor** results in uncontrollable, involuntary motions which occur in regular, rhythmic, or alternating patterns. When tremor (or rigidity) occurs on attempted movement, it is known as "intention tremor."

- **Atonic** cerebral palsy is very rare and is characterized by a state of almost complete muscle flaccidity. Persons with the atonic form of CP are not truly paralyzed but muscle tone and power are exceedingly poor. Speech may be absent or phonation so weak that, although the lips move, little sound emerges.

It is not uncommon for one person to exhibit a combination of the above syndromes. In addition, because cerebral palsy is presumably caused by brain damage, individual disorders other than those affecting movement may occur, such as visual or auditory impairment.

One-third of those affected by cerebral palsy also have epilepsy as a concurrent disease.

Causes

There are a number of causes of cerebral palsy. It is most commonly attributed to brain damage prior to, during, or shortly after birth.

- Prior to birth, maternal illness or infections may affect the fetus and cause brain damage.
- More than 50 percent of cerebral palsy cases result from brain damage during birth.
- Incompatibility of Rh blood factors of mother and child and premature delivery are two causes.
- During the first two years of life, motor disorders may result from head injuries, convulsive attacks accompanied by high fever, or diseases such as meningitis or encephalitis.

Implications

Because cerebral palsy occurs early in life, those affected do not experience the adjustment trauma occurring when one becomes disabled later in life.

Certainly, the way in which cerebral palsy affects the development of individual personalities varies from one person to the next. Integration and adaptation of the person with cerebral palsy depends on how they have adjusted and learned to live with their disability.

Aids

Persons with cerebral palsy use aids similar to those used by persons with muscular dystrophy and multiple sclerosis: a cane, walker, braces, or a wheelchair. Other assistance comes from physical, occupational, and speech therapy.

Myth

People with cerebral palsy are severely limited in their capabilities.

Fact

Do not make assumptions about capabilities. People with cerebral palsy have spasticity, awkwardness in movement, and speech problems and often appear less capable and more dependent than they are. People with cerebral palsy have usually undergone an extensive habilitation process, equipping them with alternate methods of accomplishing day-to-day activities. Because the person with cerebral palsy has often perfected adaptive movements, speed in accomplishing a task may be unaffected by spastic or athetoid movements (jerkiness and awkwardness).

Myth

People who have cerebral palsy are limited in their ability to learn.

Fact

Speech problems may cause people with cerebral palsy to have difficulty expressing thoughts. The problem should be viewed as an impairment of the brain centre which controls speech, not as an impairment of intellect. In fact, persons with cerebral palsy have found success in literature and writing where organization of thoughts and creativity are essential, but verbal communication is not.

Tips to Remember

Maximize communication. Many persons with cerebral palsy may not have a speech problem, or have little problem with being understood. To assist those with a speech problem which causes communication difficulties, listeners should allow speakers to talk at their own pace and inform them when they are not being understood.

Do not pretend to understand when you do not. Continued exposure to a speaker with a speech problem can improve the listener's comprehension.

Attitudinal Barriers

Lack of understanding about the nature of cerebral palsy has prevented persons with cerebral palsy from becoming full participants in the workplace and the community. They have been denied the opportunity to compete for equitable employment. If they are able to get a job interview, the interviewer often rejects the candidate, focusing on disabilities rather than abilities.

Persons with cerebral palsy have been denied service in restaurants and other licensed establishments because their involuntary movements have been mistaken for drunkenness.

Acquired Immune Deficiency Syndrome (AIDS)

In Chapter One, we explained our decision not to include the disability HIV or AIDS in this manual. For information, contact AIDS Vancouver, Vancouver Persons with AIDS (VPWA), or the BC Coalition of People with Disabilities (BCCPD) AIDS and Disability Action Project. A paper by Jim Sands (1988), "Common Barriers: Towards an Understanding of AIDS and Disability," is available from BCCPD.

The Canadian AIDS Society has recently published "Act Now: Managers' Guide and Employee Education Manual for Managing HIV and AIDS in the Canadian Workplace" (1991). Through AIDS Vancouver, a regional representative has been funded to assist in the implementation of "Act Now." This representative is available to assist in union educationals.

CHAPTER 3

BUILDING BRIDGES

UNDERSTANDING AND LANGUAGE

The emergence of the advocacy movement of people with disabilities has been an important step in challenging stereotypes based on demeaning, invalidating, and "do-gooder" attitudes.

This chapter looks at the attitudinal changes required as a basis for an equal relationship between people with and without disabilities. Language use is especially important because it reflects and reinforces the attitudes that we hold.

Understanding

What are the understandings which lay the basis for equal exchange? They are ones which are fundamental to all positive human interaction.

- **We are all individuals.** People with disabilities are not a homogeneous group. People with low vision, with an amputated limb, or with a developmental disability may have nothing in common with each other and should not be treated as a group.

Each disability is different.

Each person with a disability is different.

Each person with the same disability as another is different.

- **Our ability can't be measured by classifying or categorizing.** Knowing that a person is blind or deaf or has a learning disability tells us very little about the person's abilities. Mental and physical disabilities occur along a spectrum, as do abilities.
- **Our unity is greater than our separation.** The whole range of human emotions, characteristics, and attributes that are applied to people without disabilities apply equally to people with disabilities.

- **We have the right to individual self-determination.** We know what's best for us. We're the best judge of what help is required. All people have the right to define their needs and wants, whether or not they have a disability. Paternalism or just plain taking over has no place in respectful human interaction.
- **We all want independence.** People with disabilities seek to become as economically and physically independent as possible and to participate in community life like other Canadians.
- **Functional impairment does not necessarily limit any other life functions.** Blindness may be dysfunctional for driving but not for being a lawyer or playing the saxophone.

Language

Over the years, people with disabilities have been labelled with a wide variety of negating, often derogatory, terms that are rooted in prejudice, misunderstanding, fear, and rejection. Words can stereotype, pigeonhole, and dehumanize people with physical and mental disabilities.

Language is always changing. Change is accelerated when social groups which have been stereotyped because of disability, or race, or gender begin to organize themselves, define their own needs, and demand fair and equal treatment.

What is the correct language, what are the right terms to use? In this area, there is no impartial arbiter, no dictionary that gives us the answers. Terminology is not standardized.

"Experts, professionals, governments and persons with a disability in many countries have been having this discussion for quite some time and the jury is still out. Hardly anybody, but the media of course, calls us cripples or imbeciles or invalids any more so I guess some progress is being made. However, in the States people with mental handicaps are still called 'retarded.' In England they have 'Spastics Societies' for people who have cerebral palsy. Here we have 'Crippled Children's Hospitals.'"¹

¹ Joan Meister, speech delivered in 1990.

Probably the best use of language occurs when we observe two basic principles:

- People with disabilities have the same rights to dignity and respect as persons without disabilities. Language which dehumanizes, arouses fear, guilt, or pity fails to recognize those rights.
- People with disabilities should be our primary reference for determining what is validating and respectful language.

In general, labelling is neither productive nor validating. Increased awareness and understanding of disabilities and their inherent variations are more important to truly knowing an individual with a disability than simply having a convenient label to attach to someone.

These principles have guided important language changes regarding people with disabilities. While those changes have yet to gain wide social acceptance, they are increasingly heard. The guidelines and examples on the following pages will help clear some dusty stereotypes out of our own heads.² They are intended to create an awareness of how we talk about disability and address people with disabilities. They help us to use language as a positive rather than negative force in changing attitudes.

² For further material on the use of language, see "A Way with Words," Department of the Secretary of State of Canada; "The Worthless or Wonderful" study by Hames Hickling Management Consultants Limited; "Guidelines for Reporting and Writing About People with Disabilities," University of Kansas Research Training Center on Independent Living.

Language Guidelines

Don't use the name of the disability to describe the person; doing so implies that the condition is the person. The more visible the disability, the more vulnerable the person to being described in terms of the disability.

Use	Don't Use
Person with a disability	The disabled (The term "disabled person" is also inappropriate because it defines the person primarily in terms of their disability.)
Person with a disability	The handicapped
Person who is blind	The blind
Person with a visual impairment	The visually impaired
Person who is deaf	The deaf
Person who has a hearing impairment	The deaf and dumb
Person who is hard of hearing (Only when referring to the entire population and their culture is it acceptable to use "the deaf.")	
Person who has epilepsy	Epileptic

Note: "Disabled" and "handicapped" are not the same thing. A disability is a functional limitation or restriction of an individual's ability to perform an activity. A handicap is an environmental or attitudinal barrier that limits the opportunity for a person to participate fully. Negative attitudes or inaccessible entrances to buildings are examples of handicaps. When referring to such attitudes, it's appropriate to say "person who is handicapped by...."

Avoid language that describes abnormality, picks out differences, makes odious comparisons, or arouses pity or fear.

Use

Person with a disability
Person with cerebral palsy

Person with a mobility
impairment

Person with cerebral palsy

Person who is not disabled
People without disabilities

Person with a disability

Person with a mental health
disability
Person with a psychiatric,
psychological, or emotional
disability
Person who has schizophrenia
Person who has depression

Person with a developmental
disability
Person who is intellectually
impaired

Don't Use

Suffers from, afflicted by,
stricken with, victim of multiple
sclerosis, etc.

Cripple
The crippled, the lame

Spastic

Normal

Invalid. The literal sense of the
word "invalid" is "not valid."

Insane, crazy, deviant, lunatic,
maniac, mentally diseased,
nuts, psychotic, unsound mind,
demented, loony, mad, mental
patient, neurotic, psycho,
schizophrenic

Mentally retarded, defective,
idiot, imbecile, mongoloid,
feeble minded, moron, simple

Burden. Do not use this term.

Refer to technical aids in factual rather than emotional terms.

Person who uses a wheelchair

Wheelchair bound
Confined or restricted to a
wheelchair

Person who uses crutches

Hobbles on crutches, shuffles
on walker, struggles with canes

Language **is** always changing. What is acceptable today may be unacceptable tomorrow. Applying the principles outlined above moves us in a positive direction which responds to the demands of people with disabilities.

The last word on words belongs to Nancy Mairs in her article "On Being a Cripple."

"I am a cripple. I choose this word to name me. People – crippled or not – wince at the word **cripple**, as they do not at **handicapped** or **disabled**. Perhaps I want them to wince. I want them to see me as a tough customer, one to whom the fates/gods/viruses have not been kind, but who can face the brutal truth of her existence squarely. As a cripple, I swagger....

"But I don't care what I am called, as long as it isn't **differently abled**, which strikes me as pure verbal garbage designed, by its ability to describe anyone, to describe no one....and I refuse to pretend that the only differences between you and me are the various ordinary ones that distinguish any one person from another. But call me **disabled** or **handicapped** if you like. I have long since grown accustomed to them, and if they are vague, at least they hint at the truth. Moreover, I use them myself. Society is no readier to accept crippledness than to accept death, war, sex, sweat, or wrinkles. I would never refer to another person as a cripple. It is the word I use to name only myself."³

³ Nancy Mairs, "On Being a Cripple," With Wings: An Anthology of Literature by and about Women with Disabilities, Editors: M. Saxton and F. Howe, 1987, pp. 118-199.

CHAPTER 4

BUILDING BRIDGES

ORGANIZATIONS OF AND FOR PEOPLE WITH DISABILITIES

Social service agencies have been assisting people with disabilities in North American society for decades. Long before there was an umbrella organization such as the United Way, many smaller agencies specialized in particular needs or target groups. Many of these organizations, such as churches, operated under the charitable model.

At the turn of the century, organizations such as the CNIB, the Salvation Army, and the YM/YWCA were formed. The Victorian Order of Nurses, for example, met the needs of miners injured in the gold rush. Since then, advocacy groups and rehabilitation facilities have formed to address the needs of people with disabilities, from amputations to paralysis, from learning impairment to blindness. For instance, G.F. Strong Rehabilitation Centre in Vancouver was established to treat the serious physical injuries of WWII veterans.

As the social service agencies, which were often disability-specific, continued to evolve, many began to provide the complementary supports needed by the person with the disability and/or their families. Often this support promoted a better understanding of the nature and consequences of the disability. At the same time, however, these services were controlled and administered by professionals, parents, governmental bodies, or goodwill groups and left people with disabilities without a voice.

Increased understanding led people with disabilities to develop a new perspective on their position in society and their role in the social service process. They became more active in the process rather than merely recipients of services. This led to a higher level of self-awareness and determination on the part of people with disabilities. The advocacy movement had begun. With it came empowerment and growing strength and control.

Advocacy Organizations of People with Disabilities

There are a number of advocacy organizations in British Columbia. Examples are:

BC Coalition of People with Disabilities (BCCPD) – This is a self-help, province-wide umbrella group representing people with any disability. The Coalition provides information and referrals, individual and group advocacy, and also sponsors self-help projects.

DAWN BC: DisAbled Women's Network BC – This group provides a network for women with disabilities who are interested in women's issues and, in particular, those issues that are especially significant for people with disabilities. DAWN BC seeks to promote better communication among women with disabilities and between women with disabilities and able-bodied women through self and public education.

Association of Learning Disabled Adults – This self-help group of learning disabled adults was formed to promote the optimum participation of members in the mainstream of society. Services include weekly support group meetings, counselling services, a resource centre for consumers and professionals, information and referral, speakers, and workshops and advocacy.

AIDS Vancouver – This group provides information and education about AIDS and HIV infection to the general public and to people involved in high-risk activities. It also provides emotional and practical support to people who have contracted HIV infection and their partners, friends, and families.

There are a number of other groups which act as advocates for people with disabilities. *The Source: A Guide to Programs and Services for People with Disabilities*, ORW, 1991, lists all of the advocacy groups.

Throughout Canada and the world similar umbrella organizations of people with disabilities exist. They are the voices of people with disabilities and are often voluntary in nature. These self-advocacy organizations may combine this activity with provision of service.

Organizations for People with Disabilities

For many different disabilities, there exists a service agency or organization such as the Arthritis Society, the Multiple Sclerosis Society, the Western Institute for the Deaf and Hard of Hearing, and the Learning Disabilities Association of Canada. As part of their mandate, many of these agencies provide employment placement services. Employers and unions can work directly with these agencies to open up employment opportunities for people with disabilities.

Making Contact with the Right Agency

There are a number of resources which provide centralized information about the agencies and services.

- *The Source*, a guide to programs and services for people with disabilities living in British Columbia, provides invaluable information. *The Source* lists both agencies which provide services throughout BC and those focusing on the Lower Mainland. It can be obtained from ORW, 101 – 660 West 7th Avenue, Vancouver, BC, V5Z 1B5.
- *The Red Book*, a directory of services produced by Information Services in Vancouver, is another resource for anyone wanting to make contact with agencies providing services for people with disabilities in Vancouver and area. It can be obtained from Information Services Vancouver, 3102 Main Street, Vancouver, BC, V5T 3G7.
- The **United Way** is also a resource for making connections in communities throughout British Columbia and the rest of Canada.

Other agencies, such as family service societies in communities, may have directories equivalent to the Lower Mainland's *Red Book*.

It is not the purpose of this manual to list and describe the role of all the social service agencies working with people with disabilities. There is great variety between larger and smaller urban centres, between rural and urban centres, and among different provinces.

Federal, provincial, and municipal governments provide a variety of services to people with disabilities to employers and other groups seeking assistance for creating accessible employment.

Since employment of people with disabilities is the focus of this manual, those BC and Lower Mainland agencies assisting in employment placement are listed below. *The Source* is the resource for this material. Appendix F includes, for your information, a list of agencies and organizations which operate on a Canada-wide basis.

Employment Service Agencies¹

- **Access Employment Service** – Access Employment provides counselling and job placement for people with learning disabilities or who have mental handicaps. It also provides on-the-job training and follow-up services. Serves Surrey, Delta, Tsawwassen, Ladner, and Richmond.
- **Advanced Education, Training and Technology, Ministry of –**
 - Vocational Rehabilitation Service: People with disabilities are referred to these provincial programs by their family doctors, mental health clinics, or other community services. Clients undergo a medical evaluation and a vocational assessment. A program of training, academic upgrading, job placement guidance, some help with transportation and maintenance are provided. Funding is also available to contribute to the reduction of a disability for items such as artificial limbs, hearing aids, and so on. Cases are dealt with on an individual basis. The service is available to any person of working age whose disability is a barrier to securing suitable employment with the exception of those people eligible to receive Workers' Compensation and Veterans' Rehabilitation. Vocational Rehabilitation counsellors are located in several regions throughout the province. Colleges also offer vocational training.
 - Achievement Centres: Achievement Centres fall under the jurisdiction of both Social Services and Housing and Advanced Education, Training and Technology Ministries. The Ministries provide financial support to non-profit societies operating organized day programs for people with disabilities over school leaving age. Centres may provide specific work skills training, work experience, employment resources, or social skills training.

¹ The remainder of this chapter is taken directly from *The Source*, 1991 edition. Some of the agencies provide services throughout BC; others focus on the Lower Mainland. The material has been edited for brevity only.

- **Arbutus Vocational Rehabilitation Society** – The Society offers two programs for adults with emotional, social, or psychiatric disabilities. The Kitsilano Work Centre emphasizes developing good work habits, improving work skills and self-confidence, and vocational or educational planning. Life skills, work experience placements, and regular counselling sessions are included. The Mount Pleasant Work Centre offers supportive work settings for long-term clients and work adjustment training.
- **BC Paraplegic Association** – The BC Paraplegic Association provides employment services to people with physical disabilities living in Greater Vancouver through their ADAPT Program (Assisting the Disabled and Accessing Placement and Training). It provides specialized intensive job search techniques to job ready clients and will advise employers about subsidies for training and renovating if required.
- **Canadian National Institute for the Blind** – The CNIB offers comprehensive vocational counselling and employment services for people with visual impairments throughout BC. Career counsellors can assist individuals with career identification and planning; locating appropriate funding sources for education, training, and adaptive equipment; job search assistance; job adaptations; technical aid information; and follow-up services. Job search group workshops are run throughout the year, covering such topics as creative job search techniques, resume preparation, and interview skills.
- **Career Development Services** – This program is a supported employment service for area residents (Castlegar, Nelson, Trail) experiencing difficulty finding employment due to any form of disability. The program offers assistance in vocational assessment, job search, on-the-job training, and post-training follow-up. Core funding for the program is provided by Employment and Immigration Canada.
- **CAREERS** – CAREERS is a project of Canada Job Strategies and is sponsored by the Fort St. John Association for Community Living. It provides pre-vocational training, job search assistance, job placement, and on-site training and support to people who have a mental handicap or illness.
- **Coast Foundation Society** – Residents of the Greater Vancouver area with psychiatric disabilities are offered employment-related services from PACT (Progress, Action, Counselling and Training). To be eligible, participants must be

18 years of age or older, be self-motivated, and have basic written and verbal communication skills as well as appropriate social skills. PACT provides a one-week training course in job finding skills. The group also provides assessment, vocational and job counselling, employment information, and job placement referrals to appropriate agencies or programs. An extensive follow-up program is available, including a Monday night meeting where people can talk about any on-the-job difficulties they are experiencing.

- **Employment Action** – This organization, based in Prince George, acts as a liaison between employers, labour, rehabilitation professionals, government agencies, and those people with disabilities who are looking for work. It offers on-going support and follow-up for both employee and employer.
- **Employment and Immigration Canada** – The Labour Force Development Strategy is a new initiative of Employment and Immigration Canada and will be phased in over the coming months until the end of 1992. The underlying principle of assisting Employment Equity (including people with disabilities) is fundamental to LFDS programs and means that a variety of programs and services will continue to be offered to people with disabilities.
- Information and Special Initiatives: This program helps individuals, employers, organizations, and institutions understand labour market information to help them make informed decisions. Persons with disabilities can request service needs determination, information on jobs the Canada Employment Centre may have posted, or information on the labour market in the area.
- Employability Improvement: This program helps individuals, who are having difficulty in the labour market, to get a variety of services which might include counselling, training on the job or in school, job search skills and techniques, and job experience. An action plan is done for each client which is specific to the individual's particular needs and circumstances.

Employment and Immigration Canada also funds many organizations providing services to people with disabilities. The local Canada Employment Centre, the telephone book or directory services, and the local library can all help to locate organizations that can assist.

- **Fraserside Community Services Society –**

- Employment Plus: Designed to assist job ready psychiatric clients who are seeking permanent employment, the Society offers this program, using the strategies of job club training and marketing services. Post-placement support is also stressed.
- Supported Work: Mobile Work Crew obtains contracts from business and employs clients who perform the contracted service. Also, job marketers find individual clients competitive employment within business and industry. This service provides time-limited on-the-job training.
- **Headwork –** This is a work re-entry and training program for head injured and neurologically impaired people who feel ready to enter the workforce. It offers professional counselling and placement with a goal of determining suitable work fields and work skills, followed by on-the-job work experience. Support groups and psychotherapy are also available.
- **IAM CARES** (Centre for Administering Rehabilitation and Employment Services) – Sponsored by the International Association of Machinists and Aerospace Workers, this program is funded by Canada Employment and Immigration. Providing screening of applicants, employment marketing and placement within union and non-union worksites, and client follow-up, IAM CARES offers employable individuals who have a disability an opportunity to obtain suitable, individually-matched jobs in line with their interests and aspirations.
- **Jobs West –** This is the employment services division of the Vancouver-Richmond Association for Mentally Handicapped People. Its supported employment program provides job search, placement, on-the-job training, and follow-up support to adults with a mental handicap who are identified as job ready and reside in the Vancouver-Richmond area. Individuals must be seeking permanent part-time or full-time paid employment.
- **Neil Squire Foundation –** Creative Employment Options is a project supported by the federal government which assists people with severe physical disabilities to acquire the necessary skills and training to establish themselves in employment positions of their choice. The project is open to those adults with severe physical disabilities who want to find employment.

- **Mental Health Services of the Ministry of Health** – This provincially-funded program is designed for psychiatrically disabled people and is primarily vocational in nature. Clients must be on social assistance to qualify and will receive between \$25-50 a month as a work incentive. The program encourages individuals to develop work habits by providing them with a variety of volunteer placements in the community. Clients may be placed in rehabilitation workshops, health associations, and community centres to perform tasks such as clerical work, crafts, woodworking, and other part-time services.
- **North Shore Employment Services** – This organization provides job seeking and job keeping assistance to job candidates with a mental handicap who reside on the North Shore of Vancouver. The program is jointly managed by the boards of North Shore Association for the Mentally Handicapped and POLARIS Employment Services. Candidates registered for service include those persons seeking a competitive job (minimum wage or more) and those individuals for whom work is a new concept. The services include assistance with vocational planning, career exploration, job search, on-the-job support, follow-along, and retraining.
- **ORW** – This is a non-profit, independently-funded resource base serving organizations, business, and government involved in the employment of persons with a disability. The group provides consultation services and collects and distributes employment-related information and material. Specifically, ORW seeks out new and innovative approaches to increasing the employment of people with disabilities.
- **Pearson Computer Centre** – Pearson Computer Centre is an employment preparation program designed to train people with physical disabilities to work in the microcomputer industry. Graduates of the program are skilled in the application of a range of state-of-the-art software. This 25-week program is sponsored by Employment and Immigration Canada. Graduates participate in a work experience practicum and have the assistance of an on-site employment counsellor for their resumes, interviews, and job search.

- **Placement 100** – This outreach project has been created to help individuals with physical limitations to find employment. Other target groups for the project are immigrants, visible minorities, and those for whom English is a second language. Placement 100 provides job search techniques training, help with applications and resumes, career and employment counselling, placement with interested employers, and follow-up and support.
- **POLARIS** – POLARIS Employment Services provides job seeking and job keeping assistance to job candidates with a mental handicap living in Vancouver, Burnaby, New Westminster, Port Coquitlam, Coquitlam and Port Moody, and the North Shore. To be eligible, persons must want to meet the demands of competitive employment (minimum wage or more). Career counselling, job match, marketing, job club (resources permitting), on-the-job support, follow-along, and retraining are some of the specific services available.
- **Public Service Commission** – The Access Program for Handicapped People provides on-the-job orientation training in federal departments. Departments involved in the Access Program are provided with resources for up to twelve months to cover the salary costs. Technical Aids are provided on a loan basis where necessary to provide full access to job performance for trainees with disabilities. Departments are committed to provide continuous employment to successful trainees.
- **Teamwork** – The Teamwork employment training program provides career exploration through classroom training and work experience for students in Greater Vancouver with a mental handicap. This is a 44-week program to help students with the transition into the community workforce. Career counselling, job match, and support at the workplace are provided.
- **United Way** – The United Way, Lower Mainland, Labour Participation Advisory Committee on the Disabled links organized labour with representatives of various groups for people with disabilities. The committee's aim is to minimize barriers for people with disabilities to enter or re-enter the workforce. Discussion topics include contracting out, piecework, seniority, and job classifications. This manual, *Building Bridges*, is a project of the Labour Participation Advisory Committee.

- **Western Institute for the Deaf and Hard of Hearing** – This group offers employment services, including counselling and placement, to people with hearing impairments. Information on the labour market, unemployment insurance, and other related programs is also provided. The group solicits jobs in the community for placement of people who are deaf or hard of hearing.
- **Workers' Compensation Board** – Workers in the majority of industries in BC are protected by the Workers' Compensation Act, which is administered by the Workers' Compensation Board. The Act provides financial, medical, and rehabilitation assistance to workers who become disabled by industrial injury and disease, and empowers the WCB to make and enforce accident prevention, industrial hygiene, and first-aid regulations for the workforce. Compensation under the Act includes:
 - payment for time lost from work
 - medical aid
 - awards for permanent disabilities
 - physical and vocational rehabilitation services
 - pensions to dependents of workers killed on the job
 - counselling and placement services to dependents

Although provincially legislated, the WCB is funded entirely by assessments on industries covered by the Act. To receive benefits, injuries should be reported to the employer as soon as possible after the occurrence; the employer must then report the injury to the WCB within three days.

If you encounter difficulties finding resources and agencies in your local area, contact The United Way or public health offices. They can provide advice and liaison.

Unions can contact any of the foregoing agencies if they want to learn more about specific disabilities, explore ways of opening up job opportunities for people with disabilities, or work together on projects.

CHAPTER 5

BUILDING BRIDGES

UNION POLICIES AND ACCOMPLISHMENTS

Understanding the Labour Movement

For many in the community, unions are a strange institution with incomprehensible rules and practices. Although unions have been present in Canada for almost 200 years, little is taught about them in the school system and media reports on unions usually focus on a conflict or labour dispute in a workplace.

In the great majority of cases, unions are not responsible for hiring. People with disabilities are excluded from decent paying jobs because employers don't hire them. However, unions can help to change the situation. If groups working for people with disabilities want successful placement in unionized workplaces, understanding the role and operation of unions today is crucial.

Joining Together

Unions are working people who join together to talk to employers about wages, hours, conditions of work, and other issues, instead of dealing with employers on an individual basis.

Because they speak for everybody, unions get a better deal for each worker than one employee can by negotiating with the employer. An individual employee who has no union has little leverage in negotiations.

Human Rights

The union is a human rights organization. A collective agreement is a human rights document, in which the employer agrees that the employees have rights to a fair wage, to a pension in their old age, and to safe working conditions. As well, a contract or collective agreement includes mechanisms to protect rights such as seniority, job descriptions, and grievance procedures.

These rights and their support mechanisms limit the employer's freedom to act without regard to the interest of employees. Without them, management is legally constrained only by the limited protection of government legislation. Non-unionized workers have no contractual protection; an employer can alter any work process, pick favourites, or fire an employee without cause.

Collective agreements also contain many provisions affecting life outside of the workplace: maternity leave, health benefits, paid vacations, educational leave, and other benefits. With a contract and an effective steward system, workers can express their problems and concerns about unfair treatment to their employer via the grievance procedure without fear of repercussion.

Strikes

Unions negotiate for agreements, not strikes. No union wants a strike. Strikes occur when both sides fail to reach agreement. To unionists, a strike means sacrifice for themselves and their families. Workers don't strike unless the issues involved are important enough to merit the sacrifice. Unions always conduct membership votes before striking and require the approval of a substantial majority of the members. It is inconceivable that workers would walk a picket line in all kinds of weather, endure confrontations with police and strike-breakers, and exist on strike pay that is a fraction of their normal income if a majority of them were opposed to the strike. It simply couldn't happen.

Most union leaders measure success by the extent to which they can avoid strikes. Ninety-seven out of 100 contract negotiations are settled without a strike. Strikes are controversial and sometimes inconvenient, but they are the last alternative for working people wanting a fair deal.

Critics in government, the corporate sector, and the media have decried unions for becoming too powerful and for their use of the "strike weapon." If unions were even one-tenth as powerful as they are thought to be, they would have far more control of their workplaces, win better working conditions, and increase their members' standard of living more than they are able.

Democracy at Work

Unions are perhaps the most democratic institution in our society today. Virtually every action of the union is subject to membership vote at meetings or in general referendums. Regular elections of leaders are a key means of ensuring accountability to the membership. Workers vote for and certify their union. They elect a negotiating committee and vote on the proposals and demands that the union executive takes into negotiations and they vote on the acceptance of the collective agreement.

Social Policy and Political Action

Unions are doing more than achieving better wages and working conditions for the people who hold union cards. People who don't enjoy the benefits of union protection benefit too. Look back at Canada's history.

Many of the rights and benefits we all enjoy were initially fought for and won by unions. The labour movement was in the forefront of struggles for minimum wages, holidays, and better employment conditions. We all work 40 hours a week, or less, instead of 60 or more because unions periodically fought for a shorter work week, despite employer warnings they could not afford it.

Union concepts of strength and unity came into existence in Canada in the early 1800s. Then, like today, workers could not solve their problems just in the workplace. One of the first struggles of the Canadian labour movement was for the right to vote. Often workers had to fight for the basic right to meet and discuss issues. Through political action, workers achieved many improvements in working conditions such as legislation to end the exploitation of child labour, to regulate hours of work, to guarantee paid vacations, to provide compensation for injured workers, to provide insurance for the unemployed and pensions for the elderly. Unions guard this important record of non-contract achievements even today.

The interests of organized labour have not been restricted to conditions of employment. In the deliberations of labour conventions since 1898, there has always been a persistent concern with social issues which affect all citizens. The trade union movement has often spoken for ordinary working Canadians on these issues.

Unions have always been involved in protecting the health and safety of their members. Where medical services and facilities did not exist, unions frequently pioneered in their establishment, making them available to all. Unions were in the forefront of negotiating prepaid medical care programs for their members and families. The labour movement fought actively for a national medicare plan providing needed medical services to all Canadians whatever their financial means. This was eventually achieved.

Poverty has always been a concern of the union movement which has continually drawn attention to unjust disparities in Canada. To eliminate poverty, labour has adopted a program which includes employment for all those able and willing to work, a guaranteed annual income, strengthened social security, and improved minimum wage legislation.

Unions have also energetically fought against discrimination and for basic human rights through more effective legislation. Unions have made a priority of including anti-discrimination clauses in their collective agreements. Unions have expressed deep concerns regarding the treatment of the Inuit, Metis, and Aboriginal Peoples of Canada. The labour movement has called for recognition of Aboriginal rights, provision of decent housing, proper health and sanitation facilities, adequate education, and job opportunities. Since its beginning, the labour movement has promoted a policy of free and equal access to all levels of education.

Attacks on Unions

Despite union advances, two-thirds of Canada's labour force is not unionized. Many non-union workers are desperately poor and unemployment is high. This creates a perpetual and dangerous division among working people. Government and business leaders continue to defend minimum labour standards and restrictive collective bargaining legislation. Time and again, the organized and unorganized are played off against each other – on picket lines, on worksites, and in the political arena.

These confrontations, combined with the introduction of new labour-saving technologies, layoffs, plant closures, public sector cutbacks, and the recent free trade agreement with the US, pose an unprecedented challenge to the unions' ability to protect their members and represent their interests effectively. The ever-increasing pace of these changes in our workplaces and in our society sometimes make unions particularly cautious about innovations in the workplace.

The Labour Movement and People with Disabilities

In recent years, unions have paid increased attention to the employment and worksite needs of people with disabilities. In a limited form, this concern has a long history in the labour movement. At a conference called "Bridging Rehabilitation and Work," a CLC representative outlined some aspects of Labour's approach and history in the area of human rights.

"Unions have historically developed from a philosophy based on social justice and equality for all members of society. This includes the right to participate fully in the political, social, and economic structures of society. We support the collective struggles of disabled persons to gain control of their lives and to be fully integrated into society....

"There are many other reasons why unions should be involved in assisting disabled persons to overcome the barriers they face to employment integration....

"Protecting and promoting employment opportunities of any one group of workers strengthens the employment opportunities of all workers. Moreover, in view of the discrimination and the employment barriers that persons with disabilities often have to contend with, they would benefit greatly from union protection and union support.

"Many union members and/or their families are already disabled; all are subject to becoming disabled. No one should know this better than the labour movement – 130 workers are injured on the job every 15 minutes in Canada. In 1984 alone, there were 1,034,400 work-related injuries in Canada and more than 90,000 persons permanently disabled to some degree. Many of the injured are union members who find themselves facing barriers to regaining a full and secure life.

"Unions have an obligation to protect these members. The greater the awareness and the involvement of unions with the concerns and problems of disabled persons, the greater the assistance they will be able to offer their disabled members.

"One of the most fundamental parts of collective agreements is the section that prohibits discrimination on the grounds of age, race, creed, colour, national origin, political or religious affiliation, sex, physical or mental disability, marital status, or membership in a trade union....

"I want to make it clear that such clauses appear in our collective agreements because **we** have included them in our bargaining demands. Employers have agreed because **we** have insisted, and you should know that there are still many arguments in negotiations about the inclusion of such provisions in contracts....

"It is only in more recent years that unions have been requesting to expand this article to cover "physical or mental disabilities." But that does not say that we were not seriously involved in trying to combat the discrimination faced by disabled people. In fact, it is probably the one area where we had for many years insisted on "special measures." We just did not have all the current language to describe what **we** were doing. And what **we were doing** was demanding that workers who were injured not be fired; that their service (or seniority) be honoured; that they be transferred to jobs that **they** felt they were capable of performing; and that they receive re-training if necessary.

"I know that this is not enough; it is not enough for workers who are already in the workplace, and it does very little toward giving persons with disabilities access to the jobs in the first place. But I do want you to know that we are not strangers to the issues.

"The 1984 CLC Convention adopted a policy paper on affirmative action which included a definition of **affirmative action** that would meet the needs we had identified. The policy paper described affirmative action as 'action designed to overcome barriers to equality and compensate for **past and present discrimination**,' and to '**improve the economic** status of the disadvantaged group.' In addition, that policy paper calls for mandatory affirmative action legislation and sets out what we consider to be the necessary components of such legislation."¹

¹ Guy Adam, address to "Bridging Rehabilitation and Work," Canadian Labour Congress, 1986.

Developing Union Policies

In the past decade, many local unions and union federations have developed policies which are the framework for their approach to the employment of people with disabilities. The CLC and provincial federations of labour have adopted such statements. The position of the BC Federation of Labour is reprinted below. It summarizes general union principles concerning the employment of people with disabilities as applied to government policy and bargaining stances.

THE BC FEDERATION OF LABOUR POLICY STATEMENT ON EMPLOYMENT OF THE DISABLED

Persons with disabilities constitute a significant portion of our society. Approximately 13 percent of British Columbians have permanent disabilities acquired at birth or through accident, disease, or the aging process. The large majority of these people are employable in some capacity, but barriers to their employment or re-employment have prevented them from making the best use of their abilities, contributing to their own well-being and that of society.

Throughout history, persons with disabilities have been segregated from the rest of the community. Society has defined their role by emphasizing their limitations in engaging in a full and normal range of human activities, and by creating a physical and attitudinal environment of a narrow scope, limiting full participation to the "normal" individual.

In recent years, increased collective awareness has resulted in the elimination or lowering of some of these barriers. Some physical obstacles are slowly being removed while technological aids have helped to overcome others.

But progress in changing attitudes has been much slower. Many of these changes have come about as a result of a philanthropic, compassionate approach based on "caring for" the "less fortunate."

While the BC Federation of Labour does not demean the value of caring and compassion, we find that this tends to devalue the abilities of persons with disabilities when what they truly need and want is independence. Further, we recognize that the resources now expended on financially supporting persons with disabilities can be better utilized by investing in changing our society's systems so that people with disabilities can play a productive role.

The labour movement can and must play an important leadership role in these efforts and, since our primary functions relate to employment, it is here that we can demonstrate our commitment to social justice for people with disabilities.

In order to promote equality in employment, the BC Federation of Labour and its affiliates endorse the following policies and objectives and encourage the development and implementation of programs and services to this end:

1. Vocational Rehabilitation Services

Current levels of rehabilitation services provided by the Vocational Rehabilitation Service of the Ministry of Labour and the Workers' Compensation Board are inadequate. The BC Federation of Labour shall lobby government for expanded training services so that the productive potential of persons with disabilities can be attained and adequate training and retraining opportunities exist.

2. Employment Standards

The *Employment Standards Act of British Columbia* permits exemptions for some disabled workers with disabilities from minimum employment standards. The labour movement believes that all workers should receive wages and benefits equal to a standard wage. These exemptions should be eliminated and where sheltered employment centres cannot meet these costs, government should assume these additional costs.

3. Income Support Programs

Too often, government and private income support systems offer no incentive and, in fact, penalize disabled workers for earned income. Income support programs must be amended so that there is an incentive and no disincentive to gaining employment.

4. Affirmative Action Legislation

British Columbia must enact legislation requiring public and private sector employers to take an active approach to employing the disabled. Legislation should require negotiation between employers and workers. An independent compliance board should be established to monitor such a program and be empowered to launch a complaint on its own motion.

5. Anti-Discrimination Legislation

The *BC Human Rights Act* should be amended to extend protection against discrimination in employment on the basis of disability, particularly in the areas of job security and benefit coverage.

6. Full Employment Policy

Government should accept its responsibility to work toward economic policies which emphasize full employment for all British Columbians, rather than economic activity with profit as its only goal. Competition among workers for inadequate employment opportunities only serves to further diminish the job market for people with disabilities.

7. Contract Language

Unions should give high priority to bargaining contract language which:

- provides for the placement and retention of workers with disabilities in employment
- requires participation of local union representatives in devising fair and appropriate job allocations and assignments in every affected workplace
- provides flexibility in work organization in order to accommodate persons with disabilities.

8. Education

The BC Federation of Labour and its affiliates, in cooperation with the Canadian Labour Congress, should undertake an education program designed to assist local unions in their effort to place and retain workers with disabilities in employment.

Union Accomplishments – Defending Members

Historically, unions have focused concern on their members who have been injured on the job and who have developed disabilities while working. They've needed to fight to protect their own members because most employers have refused to assume responsibility voluntarily. However, unions themselves have often failed to recognize the importance of winning protection for their members or have been unaware of the issues of concern to people with disabilities. In recent years, union awareness of the issues involved in maintaining and gaining employment for people with disabilities has deepened and led to new initiatives.

In this context, union accomplishments have been important gains for people with disabilities who are already union members. The accomplishments are in the areas of:

- **Workers' Compensation**
- **Long-Term Disability**
- **Rehabilitation**
- **Job Designations and Accommodations**

- **Workers' Compensation**

Workers' compensation through rehabilitation and training programs is seriously flawed. Unions are increasing their pressure to strengthen these programs and other aspects of the workers' compensation system.

- **Long-Term Disability**

There are many kinds of long-term disability (LTD) plans that have been negotiated, although a large percentage of unionized employees still have not won LTD coverage. LTD plans vary in quality and scope, but most provide wage loss coverage in the short term through extended sick leave programs and ongoing benefits (at a lower level) should permanent disability occur.

The union goal has been to win LTD benefits equivalent to the same rate of pay received by people without disabilities. A cost-of-living allowance attached to LTD benefits would ensure they keep pace with living costs. This goal embodies the principle that there be no discrimination towards workers with disabilities who have contributed to the economy and society.

Not all employers are willing to implement effective LTD plans. Union members are often unaware of the importance of these plans to workers with disabilities and become complacent after successfully bargaining for the first LTD clauses in their contract. Many plans are a disincentive to returning to work, especially when they're not portable. Length of LTD coverage varies greatly. Normally, workers who enter jobs with an existing disability are excluded from the plan. For example, people who test HIV positive or who have multiple sclerosis or cancer are excluded.

A longer term goal for unions has been negotiation of portable disability pensions to allow people with a disability to find a job suited to their disability and their needs.

- **Rehabilitation**

Rehabilitation – training and retraining workers with disabilities and finding jobs either within the company or elsewhere – has always been an important demand of the union movement. This need has been largely unaddressed, and there has been too much reliance on workers' compensation and long-term disability plans instead. As a result, many workers do not re-enter the labour force; their talent and abilities are often lost to society because no effort is made to place them in appropriate employment.

The weakness of existing rehabilitation schemes is increasingly recognized. In 1989, the first Canadian Conference on the Re-employment of Injured Workers was held. One of the outcomes of this conference was a commitment by the International Woodworkers of America (IWA) to work with MacMillan Bloedel to develop an effective rehabilitation program. The Forest Industry Task Force on the Reintegration of Injured Workers was established. Recently, the Canadian Paperworkers Union and the Pulp and Paper Workers of Canada have responded positively to an invitation to join the Task Force. While contract negotiations have put the process of building the Task Force on hold (at the time of writing), the initiative represents an important step towards improving rehabilitation.

A recent conference sponsored by the Task Force focused on the experience of woodworkers with disabilities and drew on expertise from countries such as Australia and Germany. The conference stressed the importance of the right to rehabilitation and to early intervention following accidents. The idea of "rehabilitation before compensation" underlines the importance of assisting injured workers to make decisions towards re-entering employment. Successful rehabilitation programs depend on strong joint employer-union committees to design and monitor the programs.

- **Job Designations and Accommodations**

In the past, some jobs or job categories have been "understood" to be for people with disabilities. Some unions have informal agreements, others have formal, contractual agreements setting aside specific jobs or altering job duties for workers injured on the job or returning from long-term disability. These jobs may involve lighter duties.

A number of unions have negotiated specific clauses to protect members with disabilities. Some examples are:

- The United Auto Workers and Hayes Dana Inc. of St Catharines, Ontario, agreed to a clause which allows employees who have suffered a major compensable disability while an employee to be given bidding preference over other employees regardless of seniority. Under the same agreement, the same employee is given preference when bidding on open jobs after a layoff.
- The United Food and Commercial Workers International Union and Canada Packers negotiated a clause designating certain jobs to be "filled by employees who can perform them satisfactorily and who are unable to perform either their regular job or other available work due to a physical disability."

For other examples of contractual agreements giving some measure of protection to people with physical disabilities, see Appendix C of *Building Bridges*.

Historically, these arrangements for people with disabilities were more commonly won for people with physical, rather than mental, disabilities. In some worksites, similar agreements accommodate people with mental disabilities. The modifications to work duties and schedules appropriate for people with mental disabilities differ from those for people with physical disabilities. Often no modifications are required. Many people with mental disabilities make their own accommodations to the job.

EXPLORING POSSIBILITIES:**The Example of the United Steelworkers and Cominco (Trail)**

Efforts by the United Steelworkers of America (USWA), Local 480, in Trail to address the needs of people with disabilities provide an interesting example of rehabilitation and job accommodation and of the constraints imposed on good programs.

Prior to the late seventies, the union had won two contract provisions concerning people with disabilities. Employees injured in the course of employment were entitled to placement in any job they were capable of performing; they could displace other workers regardless of their seniority. The pay rate of the displaced worker was maintained. The contract also provided for special placement of job applicants who did not meet regular standards for hiring. The union or the company could nominate people for these special placements. This provision was used largely to open employment to workers with mental or psychiatric disabilities. (The capacity of the mill to absorb new employees with physical disabilities was limited because of the number of workers injured on the job.)

While the union was committed to rehabilitation of injured members, no comprehensive plan was in place. In the early eighties, the union pointed to the large numbers of injured or ill workers permanently consigned to benefits programs without employment reintegration prospects. The Steelworkers joined with the company to develop a rehabilitation program which promoted early intervention following injury (whether compensable or non-compensable) or onset of illness with the aim of avoiding chronic unemployment.

A rehabilitation workshop was established in an idle plant as a place of transitional employment for workers with serious physical disabilities. Their wage remained at the rate prior to injury. Old approaches to work were reorganized and new work developed. Workers without disabilities helped to identify work that could be done in the rehabilitation workshop, showing considerable flexibility and imagination in the process. In the rehabilitation workshop, workers with disabilities cleaned, repaired, and assembled equipment. The work was lighter and self-paced; participants evaluated their own progress. The project proved economically viable.

This initiative continues today, with less success. One of the key elements in the program – the teamwork between USWA and Cominco – has sometimes been undermined, partly by the company acting independently of the union. Cominco's workforce has been reduced from 4000 in 1978 to 1800 today. Large layoffs have been accompanied by employer insistence on greater productivity. Parts of the plant have been sold to different companies; the variety of jobs that can accommodate people with disabilities has decreased. Layoffs have also undermined the employment gains made for people with mental or psychiatric disabilities who were hired under the special placement provision of the contract.

The Steelworkers' efforts to protect injured members and encourage employment of people with disabilities recognized the principle that work has to be reorganized and altered to accommodate workers with disabilities.

This principle has deep roots in the labour movement, and unions are beginning to develop its full implications today. The next chapter develops the approach which unions can take to create a fairer, more equitable workplace for people with disabilities. The central idea is that employers should be prepared to make reasonable job accommodations for all employees.

Before looking at the next steps we can take, other union efforts recognizing the importance of employment for people with disabilities are noteworthy.

Winning Employment for People with Disabilities

Recently, some unions have developed policies and initiated special programs with a goal of increased employment opportunities for workers with disabilities.

Affirmative Action

In the framework of government employment equity programs, the Canadian Labour Congress and individual unions have supported affirmative action plans as a means of winning jobs for groups subject to employment discrimination, including people with disabilities. A 1984 CLC policy paper defined affirmative action as: "action designed to overcome barriers to equality and compensate for **past** and present discrimination, and to **improve** the economic status of the disadvantaged group." The policy calls for mandatory affirmative action legislation by governments that include an enforcement mechanism to ensure employer compliance, the necessity for employers to negotiate programs with unions in unionized workplaces, and contract compliance with affirmative action programs for government contracts.

Guy Adam of the CLC agreed with the Royal Commission Report of Judge Abella which endorsed a government enforcement mechanism for affirmative action. The judge had stated:

"It is difficult to see how a voluntary approach, that is, an approach that does not include an effective enforcement component, will substantially improve employment opportunities for women, native people, disabled persons, or visible minorities. Given the seriousness and apparent intractability of employment discrimination, it is unrealistic and somewhat ingenuous to rely on there being sufficient public goodwill to fuel a voluntary program."²

The 1986 federal Employment Equity Act now obligates employers under federal jurisdiction to implement employment equity plans and to report annually on progress. Employers failing to meet reporting requirement may be fined. The Canadian Human Rights Commission can initiate investigations if there are grounds for believing that systemic discrimination exists.

Working with Advocacy Agencies and Employers

Some unions are making special efforts to increase employment opportunities for people with disabilities. Here are a few examples of union initiatives; other unions are beginning to take similar steps.

² Guy Adam, address to "Bridging Rehabilitation and Work," CLC, 1986.

- **Communications and Electrical Workers of Canada**

The Communications and Electrical Workers of Canada (CWC) is developing a proposal aimed at facilitating the hiring of workers with disabilities. In collaboration with a number of employers from the telecommunications and manufacturing sectors, a variety of jobs would be adapted to accommodate people with disabilities. The project would initially concentrate on CWC members who have been injured on the job and would subsequently open the door to hiring other people with disabilities.

Worksites will be studied to determine which jobs can accommodate different disabilities through modifications to work stations, to the physical setting where the work is done, or to the scheduling of the jobs. The next phase will involve outside organizations, such as Job Accommodation Network or IAM CARES, to help with the research, the adaptation or design of the position, and the training and placement of workers. Support and monitoring of those hired will encourage their continued workforce involvement.

- **IAM CARES**

This project is the sole example of a union establishing an agency to find placements for people with disabilities, regardless of the origin of the disability and of the person's union/non-union affiliation. Sponsored by the International Association of Machinists and Aerospace Workers, the program began as a two-year pilot funded by Employment and Immigration Canada. The Canadian project operates in Vancouver and Montreal and is an extension of a successful US program begun in 1980.

IAM CARES works with people with a variety of occupational backgrounds, skills, and experiences who have a variety of disabilities, such as visual and hearing impairments, loss of limbs, multiple sclerosis, and muscular dystrophy. With the assistance of unions and receptive employers, IAM CARES in Vancouver has successfully placed over 400 people with disabilities. Approximately one-third of these placements are in unionized positions. Nationally, over 800 individuals have been placed in two and a half years.

The agency provides screening of applicants, employment marketing, placement within union and non-union worksites, and employment-related follow-up. IAM CARES plays an advocacy role, convincing and educating employers and unions to facilitate employment of people with disabilities. A worksite analysis identifies physical and working condition barriers. IAM CARES assists companies to arrange for training and adaptive equipment. It educates managers and staff and meets with unions, if needed, to facilitate integration of people with disabilities. Once a company places a job order, IAM CARES matches the order with the skills and abilities of clients and helps clients prepare resumes and interviews. The agency is available for follow-up troubleshooting with both client and employer.

This chapter has pointed to policies and initiatives developed by the labour movement to protect members with disabilities and to increase employment of workers with disabilities. The next chapter looks towards the future.

CHAPTER 6

CROSSING BRIDGES

WINNING EMPLOYMENT FOR PEOPLE WITH DISABILITIES

Unions have won important protection for union members with disabilities, despite employer resistance. However, we can do much more for those already on the job and for workers with disabilities who can't find employment or have given up looking. Before we discuss what steps to take, let's take a brief look at why unionists may be reluctant to take up the concerns of people with disabilities.

Common Issues and Misconceptions Among Unionists

The attitudes contributing to union resistance to change are varied. Some are rooted in lack of understanding or prejudice; some result from the defensive stance which unions may adopt when the gains they have made are threatened. Many typical attitudes towards people with disabilities are shared by all of us, whether unionized or not.

Attitudes program us to act and feel in a certain way. Attitudes include beliefs, feelings, and predisposition towards behaving in a certain way. Union members, who are a cross-section of the population, share the same beliefs and misconceptions as the population as a whole. Discriminatory attitudes towards groups often start with common but incorrect assumptions about a group of people. Education and discussion are the keys to eliminating wrong assumptions and developing awareness and understanding. Many unions are undergoing a creative and challenging learning process.

More than most other organizations in society, unions have stood for the fair and equal treatment of all workers. While our record is far from perfect, we have every right to be proud of ways we have fought against discrimination.

When we're challenging our internal prejudices and misunderstandings about people with disabilities, we can draw on this tradition of commitment to fairness and equity. Let's look at some common attitudes:

- **Ignorance and Fear.** Like most people in our society, unionists know little about the many disabilities and the realities of life facing people with disabilities. Often we believe the myths about disabilities described in Chapter Two of this manual. Lacking knowledge and accepting stereotypes, we find ourselves uncomfortable, anxious, even fearful of integrating people with disabilities into our workplace. Education and understanding are the keys to change. If you haven't read Chapter Two, now might be a good time.
- Sometimes we believe that **hiring people with disabilities will mean they are given special privileges** not available to other members: easier or lighter jobs, security in jobs through special job classifications, preferred day shifts, preferred work locations nearer home or in newer facilities which are more accessible. A variant of this fear is that people with disabilities won't carry their weight. This type of concern tends to assume **people with disabilities are less capable of doing most work**. Chapter Two should dispel some of these notions. So too should education about the importance of employers making reasonable accommodation for all employees. See further discussion later in this chapter.
- The opposite attitude also exists: **people with disabilities are so desperate for employment that they will work extra hard**, setting new paces and standards which put pressure on everyone else. Step back and look at this attitude. Saying all people with disabilities will act the same in a workplace is the same as saying all workers with brown hair will work slowly. More importantly, the fundamental purpose of winning unionized jobs for people with disabilities is to gain them the greatest measure of job security. No one should be driven to act a certain way on the job out of desperation.
- The view that people with disabilities will do anything to keep a job is related to workers' fears that **people with disabilities are a cheap pool of labour willing to work for low wages and to undermine unions**. The solution to this problem has always been to fight for jobs and union rights for everyone. And especially for unions to champion the needs of the most disadvantaged groups. Unions are always strongest when they fight for the human rights of all members of society.

- **"We're concerned with our membership."** We often fall into the trap of this type of argument: "We've got our problems; we're fighting for better long-term disability and against the effects of poor working conditions on our own members. If we reach out to people with disabilities, employers will argue that hiring people with disabilities will be costly and will cut into the already meagre pie." These kinds of concerns are heightened in a recessionary period when unionized workers are under a great deal of pressure. Indeed under existing wage control legislation in BC, an employer **could** claim that the costs of hiring people with disabilities affects their ability to pay better wages to employees.

Buying into this logic perpetuates the problem. People with disabilities are always the losers. Employers should be responsible for past discrimination, not union members or people with disabilities. The federal Employment Equity Act begins to recognize this when it **requires** certain employers to introduce equity hiring practices. Similarly, if employers or governments attack unions, the most effective union response is to place the blame squarely where it lies – with the employer – not with people who employers have excluded from decent paying jobs.

- We often believe that **people with disabilities will be a hazard to workplace safety**. In Chapter Two, these myths are challenged. People with disabilities often have a better safety record than people without disabilities. We could all benefit from a safer workplace.

A workplace that is unsafe for people with disabilities is an unsafe workplace!

- Demanding that employers hire workers with disabilities, or workers from other groups subject to employment discrimination, takes unions into an area which management fights hard to keep for itself. Employers jealously guard hiring as a management right, although they were unable to succeed in the trades where union hiring halls continue to operate. **Challenging the hiring process requires us to change old patterns and approaches**, but it also forces employers to be less arbitrary and extends the power of people into the workplace.

Don't feel guilty about these attitudes and misconceptions. We're products of a society which discriminates. But we **can** try to change our ideas and the society which creates them.

Think of other attitudes or arguments that create resistance within unions to making changes of benefit to workers with disabilities. They all point to the first step that every union must take: **education**.

The remainder of this chapter is an overview of the different areas in which unions can strengthen their support for workers with disabilities. Those areas are:

- Educating Ourselves
- Looking at Our Membership
- Developing Policy
- Protecting Our Members
- Challenging Our Employer
- Questioning Seniority
- Challenging Our Union

Educating Ourselves

This manual helps us learn and discuss ways to make change. Use it and the other materials available from labour organizations and advocacy organizations of people with disabilities.

- Hold educationals in union meetings which explain the policy towards workers with disabilities that has been developed by the Canadian Labour Congress, provincial federations, and local labour councils. If needed, ask the central labour organizations, or the United Way of the Lower Mainland Labour Participation Department, to help with these sessions and to explain adopted policies.¹
- Invite representatives from advocacy organizations of people with disabilities. Invite a woman from DAWN: DisAbled Women's Network or the BC Coalition of People with Disabilities to make a presentation to a local meeting or shop stewards' seminar.
- Invite representatives from agencies representing people with disabilities to provide more information about specific disabilities and how they can be accommodated on the job.
- Ask union members with disabilities to make educational presentations about how the workplace could be made more accommodating.
- Adopt employment equity as union policy. Specifically discuss policies that will help reintegrate members who have been injured or have developed disabilities. Establish policies that will increase the employment of people with disabilities. (See the later sections of this chapter.) Discuss ways to win employers to an employment equity perspective.

With this type of education, we will confront fears and clarify misunderstandings that prevent us from addressing the concerns of people with disabilities. With this education, we will be able to effectively challenge employers to change their practices.

The importance of internal education of our own membership cannot be underestimated. It's the key to successful change.

¹ For further information regarding workers with AIDS, see the CLCs "National Policy Statement on AIDS and the Canadian Workplace." A three-hour union education program called "AIDS in the Workplace" is also available.

Looking at Our Membership

Have a look at the union's membership. What can we learn?

- Are the people with disabilities in your membership largely those who have been injured on the job?
- Do people with disabilities in your workplace feel able to discuss their disabilities, or do they fear co-worker judgements or misapprehensions? Do they fear employer judgements or efforts to limit job opportunities?
- Are members with hidden disabilities able to talk about the impact of their disabilities on the capacity to perform a job? If someone is mobility impaired and uses a wheelchair, they're easy to identify; the ways to make the workplace more accommodating may also be more easily identified. Members with hidden or less visible disabilities (eg. epilepsy) may be reluctant to discuss how the workplace can more effectively accommodate those disabilities unless a safe and supportive environment is created.
- Does the employer hire people with disabilities? Are disproportionately more workers with disabilities in casual or contract jobs? Does the employer favour making accommodations for workers with disabilities?
- Some unions may want to do membership surveys to determine the percentage of people with disabilities. The Communication Workers of Canada, for example, recently adopted an Affirmative Action Policy which includes development of a statistical profile of CWC membership. Surveys should only be conducted following full education of the membership and with guarantees of anonymity. Employees may be extremely reluctant to reveal information that may arouse prejudices among co-workers or which could be used by employers to inappropriately judge a person's abilities.

Becoming more aware of the composition of our membership and the job situations of members with disabilities helps us make internal union changes and challenge employers.

Developing Policy

Canadian Labour Congress and provincial Federation of Labour policies provide an important basis for developing the union's approach. Go over those policies until you feel comfortable with them. Find ways to improve them.

A central element in labour movement policy towards employment of people with disabilities should be "reasonable accommodation."

Reasonable Accommodation

The most effective approach to workplace integration of people with disabilities is reasonable accommodation, or job accommodation. Why does the workplace need to be organized the way it is? Why shouldn't our goal be employment practices, systems of work, worksite conditions, etc. which accommodate differences so that **no** individual will experience reduced access to employment opportunities or benefits.

Starting from this perspective gets us away from the question: "Can a disabled person do my job?" We can pose the question differently: "What kind of reasonable accommodations should employers make to address the needs of employees with physical or mental disabilities, with small children, with short-term illnesses? What kind of accommodations are reasonable for single parents, for women entering non-traditional job areas, for workers who are illiterate?" While this type of discussion **ends up** talking about the needs of individual people, it **begins** by talking about the kind of workplace that meets **all our needs**.

A more flexible and humane workplace is the goal, a workplace in which workers are treated as individuals with individual needs. Accommodating each individual builds healthy self-esteem for all workers. This approach minimizes differences between the treatment of workers with disabilities and non-disabled workers. Through it, we begin to eliminate double standards.

Implementing reasonable accommodation helps avoid a problem in the way employers and unions have sometimes dealt with workers with disabilities. Job, or department, ghettos have been created. Rather than assigning a permanent place or job to a worker with a disability, a more effective approach finds ways to make jobs more flexible and accommodating. Workers with disabilities can then maximize their potential and their contribution to the economy.

As we determine the kind of reasonable accommodations that should be made for different reasons and for different employees, we're then ready to expect employers to "be reasonable." The next step will be to reach agreement on what is "reasonable." This will not be easy. Coming to agreement on what is reasonable must be our goal.

Protecting Our Members

Protecting our members by winning economic and job security for those injured on the job or developing a disability while working remains as important as ever. The previous chapter pointed to the importance of long-term disability plans. The majority of unions have not yet won employer agreement to LTD plans, and this remains an important priority. Similarly, rehabilitation plans which help reintegrate workers and provide retraining for job transfers or new employment must be a fundamental right of all workers who develop a disability while on the job. Strong union-management health and safety committees can design, or re-design, rehabilitation programs.

Too often, employers try to demonstrate that they are equity employers by hiring a few people from disadvantaged groups, while giving inadequate attention to the needs of their employees who have disabilities.

It is not in our interest to counterpoise the needs of our own members to workers with disabilities who are trying to get access to employment. Their interests are the same. Workers with disabilities have the right to employment with decent wages and working conditions. The Ontario Public Service Employees Union sums it up:

"Changes that allow an injured worker to perform a job will also allow other people with disabilities to perform that job. Changes that accommodate a person with disabilities will make it less likely that the temporarily able-bodied will be injured by doing that job in the first place.

"Those who are disabled at work and those who are disabled away from work have the same needs and the same problems. Meeting those needs and overcoming the problems in the workplace can increase health and safety for all employees. It will take an alliance of those disabled at work, those disabled away from work, and the temporarily able-bodied to win the right to return to work. The union can bring us together, and together we can win.

"The achievement of a safe and healthy workplace, with equipment and work practices designed to accommodate workers with disabilities and to prevent injury, should be our goal.²

The employer is responsible for realizing that goal. Unions can play a very important role by insisting that those responsibilities are met.

Challenging Our Employer

Make job accommodation and employment access for people with disabilities a union initiative. If workers with disabilities are treated unfairly on the job, or can't get hired, challenge the employer to become an equity employer. Recommend changes to employment systems and worksites and propose reasonable accommodations that will increase employment opportunities for workers with disabilities. Changes are both necessary and possible in many areas of working life. Here are some important steps that can be taken:

- Educate employers
- Identify barriers in your workplace
- Negotiate job accommodations
- Propose changes to discriminatory employment systems
- Make affirmative action proposals
- Help integrate workers with disabilities on the job

Educate employers about the importance of hiring people with disabilities. Try to nurture an attitude of open-mindedness. If employers are subject to federal or provincial equity guidelines, insist they live up to them. (See Appendix B, Federal Employment Equity Act.)

Many federally-regulated employers and federal contractors who fall under the Employment Equity Act are beginning to move in the right direction. Government departments are also adopting proactive programs to eliminate discrimination. These situations provide an important opportunity for union-management cooperation.

² Don Martin, "There Are Many Ways to Cut You Off," *Password*, p. 13, Ontario Public Service Employees Union, Vol. 6, No. 1, 1988.

Identify barriers in your workplace which prevent workers with disabilities from literally getting in the door or from performing many of the jobs on site. The design of the workplace and equipment can be major handicaps to workers with disabilities. Many of the worksite changes needed to accommodate people with disabilities will make the environment better for everyone, such as wider aisles, better air circulation, improved lighting, etc.

Working environments can be made far more barrier-free than they now are, especially for people with mobility, visual, and hearing disabilities. Some of the more obvious areas to look at are:

air circulation systems	interior floors
cafeterias	job station design
computer support systems	lecture halls and auditoriums
corridors	libraries
curbs and ramps	lighting
desks and chairs	parking lots
drinking fountains	passenger load and drop-off
elevators	zones
emergency signals	sidewalks and walkways
entrances and exits	stairs, steps, and rails
filing cabinets	telephones
hazards	washrooms
identification/signage (tactile and visual)	

There are a number of sources of assistance in barrier-free design of workplaces, such as the employment agencies listed in Chapter 4.³

³ For a preliminary description of the types of changes that can be made in office buildings, see Appendix C – Workplace Architecture and Equipment. This contains an edited version of "Seven Steps to Equality," R. Cheng and W. Roberts, *Password*, p. 17, Ontario Public Service Employees Union, Vol. 6, No. 1, 1988. The Ontario Ministry of Labour, Handicapped Employment Program has available a "Barrier-Free Design Checklist."

Negotiate job accommodations to assist integration of workers with disabilities. This can involve restructuring jobs, changing the way they are done, introducing flexibility to schedules or job entry. Here are a few examples:

- **Duty swaps.** Perhaps an employee can do 90 percent of a job but another 10 percent involves driving and the person has a visual impairment. Swap the 10 percent with another employee. This need not lock the job into a permanent arrangement.
- **Flexible hours.** Workers with many disabilities find it difficult to fit into regular shift hours. For example, an individual with Crohn's disease, a condition of the intestinal tract preventing the body from absorbing nutrients, may require regular intravenous feeding. It's reasonable to alter this person's shift to 7:30 am to 3:30 pm from the normal hours of 8:30 am to 4:30 pm.

Workers with a variety of disabilities may require additional rest or "stress" breaks.

The demands of full-time employment may be too great for some individuals with psychiatric or mental disabilities. Full-time positions could be staffed by two individuals and/or part-time positions made available to accommodate capable part-time workers (with adequate benefit protection).

- **Accommodating regular medical appointments.** Workers with disabilities may require regular appointments during working hours. There are many ways to accommodate this need.
- **Low stress tolerance accommodation.** Workers with psychiatric and other mental disabilities may have low stress tolerance. While some will be capable of working under stressful conditions, others may not. Awareness of this suggests accommodations to work schedules and in structuring job tasks and assigning projects. Sometimes a well-structured and predictable job best allows the individual to become comfortable and competent.

Accommodations may require a Letter of Agreement or Understanding between the employer and the union. When a worker leaves a job which accommodates a disability, that job accommodation may open up employment possibilities for other workers with disabilities.

Accommodations can also be made for entry positions and promotions:

- **Job entry.** Some entry jobs are physically very demanding. Unions can propose reasonable accommodation allowing entry to the next level for a worker with a disability unable to perform the entry-level job. This would not advance the worker's seniority, but it would allow a foot in the door.
- **Promotion sequence.** Union and management can agree to allow a worker who cannot perform a particular level of job to skip that job in the promotion sequence. The person would need the requisite seniority for the higher level job. This measure helps to prevent some types of ghettoization and opens up job opportunities.

Promotion is an area where unions, via the seniority system, have encroached on management control of the workplace. For this reason, unions are understandably sensitive to tampering with existing promotion schemes. But even here, reasonable accommodations can be made.

Whatever proposals unions make to employers, it is critical that the union membership be fully involved in determining what kind of accommodations would be reasonable.

Propose changes to discriminatory employment systems. Recruitment, interviewing, screening, selection, promotion, and training procedures can all present barriers to workers with varied disabilities. A few ideas are:

- Notices of job openings available in alternate media (eg. large print, on tape, via TDDs/TTYs and computer bulletin boards).
- Signing for job interviews.
- Physically accessible employment offices.
- Wide-ranging job postings which emphasize the qualifications and duties most central to the job. Skill components can be broken down to reflect actual job requirements, including physical requirements.⁴

⁴ The "Employment System Review Guide" available from Employment and Immigration Canada provides a detailed checklist of non-discriminatory practices, procedures, and systems.

- **Training** is the employer's responsibility. All new employees require training/orientation. Training needs shouldn't be an obstacle to hiring workers with disabilities. Government funding may be available to help defray additional costs associated with training workers with disabilities. (For example, the cost of a sign language interpreter may be covered or subsidized.) Training opportunities on the job should be fairly administered by employers to ensure equal opportunity.

People with mental disabilities may require extended training periods to acquire training needed to perform job tasks effectively. Clear, specific instructions given at a moderate pace and ample opportunity to practice these skills, with supervision, before being left to work independently. Audio tapes can assist workers with learning disabilities.

Make affirmative action proposals. Negotiate with the employer to adopt an equity plan which includes affirmative action goals to make visible progress towards hiring people with disabilities. Ask the employer to:

- disclose when turnovers and vacancies are likely to occur
- set hiring goals
- implement accessible hiring practices
- establish a timetable for realizing those goals
- implement a regular reporting system. If people with disabilities apply for jobs and are refused, ask for explanations. (The purpose of reporting is not to involve unions in advocacy for specific individuals but to put in place a general accountability mechanism.)

Avoid affirmative action proposals which lead to the ghettoization of groups into certain job categories or departments because they defeat the goal of increased job and promotional opportunities for workers with disabilities.

Help integrate workers with disabilities on the job. Offer the assistance of your steward system to assist integration into the workplace for workers with disabilities. This action should parallel internal education within the union to build union support for these measures. When appropriate, work with representatives of community advocacy groups representing people with disabilities who come on site to assist workplace accommodations.

Local union human rights (or minority rights) committees can develop equity-related demands for contract negotiations, build support for employment equity programs, and play a monitoring role. These committees can also organize union educationals and provide support to members with disabilities.

Questioning Seniority

When unions discuss how to protect their own members who have disabilities, the issue of seniority can arise: should workers with disabilities be given "special" job protection? Similarly, when proposals for affirmative action plans are made, concerns about seniority rights are often voiced. Sometimes people outside the labour movement are critical of seniority systems on the grounds they prevent disadvantaged groups from gaining fair representation in unionized jobs.

It is not within the scope of this manual to address this issue fully. However, a few comments are appropriate. It's important for workers with disabilities seeking employment and social service workers to understand the importance of seniority systems. And it's important for union members to keep an open approach.

Seniority rights are an important means by which working people defend themselves against employer desires for complete workplace control. A measure of job security is provided: workers are protected from layoff in proportion to the length of time they have given to the employer. Seniority protects workers from arbitrary firing by employers who may not like their political views or their resistance to unfair treatment. Seniority provides the most job protection for older workers whose age would make it difficult to find jobs elsewhere. It may allow long-time workers to bid for less demanding jobs which they may need after years of service. Workers who become disabled cannot be fired or laid off arbitrarily by employers. Seniority regulates competition among workers for higher paying jobs. Under a seniority system, employer favouritism plays little or no role. The employer is required to train workers for the jobs to which they are entitled on the basis of seniority, not on the basis of employer preference. Employers are often particularly eager to dismantle seniority systems as they apply to promotions.

However, many groups in society face systemic discrimination in hiring and promotion, including people with disabilities. Equity programs and affirmative action plans try to address these inequalities through increased hiring of members of disadvantaged groups. But gains made can be wiped out when layoffs occur. Under a seniority system, workers are laid off according to "last hired, first fired." This makes it very difficult to reverse the exclusion of workers who have faced historical discrimination. Who is responsible for this situation? Is it the responsibility of a worker who is higher on the seniority list? No, it's the employer's responsibility. Would eliminating seniority systems improve the situation? Not likely. Seniority systems arose to prevent employer efforts to get rid of workers for a variety of reasons, including disability.

Employers genuinely committed to accommodating and hiring workers with disabilities will focus on how to change the workplace and system of work to make that possible. They'll also do the best they can to prevent layoffs and defend the gains of affirmative action programs.

Does this mean that seniority systems cannot be changed or improved to secure and increase the employment of workers with disabilities? No. Some unions have negotiated modifications to seniority systems to allow workers with disabilities a limited measure of protection from layoffs, or allow bumping into other jobs when that worker is no longer able to perform the old job. Increasingly, unions are looking at a variety of ways to protect members disabled on the job. In the previous section, Challenging Our Employer, suggestions were made about modifying entry and promotion provisions to increase access for people with disabilities. Other unions have amalgamated separate seniority lists for different departments within the same workplace or company to increase flexibility of movement and job protection for workers in threatened job areas.

Unions have begun to consider ways in which seniority systems can assist in creating a unionized workforce more representative of all groups in society. The good intentions and cooperation of employers will substantially affect the success of these efforts.

Challenging Our Union

It's all well and good to educate ourselves and challenge our employers. But how do we measure up? Do our members with disabilities feel the union represents them? How does the union encourage members with disabilities to become activists? What can the union do as an employer to hire people with disabilities? Many of the issues which we raise with the employer apply to our own organizations.

The Communications and Electrical Workers of Canada recently adopted an Affirmative Action Policy which included the following as part of its preamble:

"CWC and its predecessor organizations have passed resolutions on Affirmative Action at seven annual conventions over the last nine years. They have:

- encouraged locals to negotiate Affirmative Action plans where none are in place;
- encouraged members, staff, and officers to work for enforceable Affirmative Action legislation at the federal and provincial levels;
- urged more education of CWC members on human rights and affirmative action issues; as well as
- called for the development and implementation of an internal CWC Affirmative Action plan.

"These resolutions were passed with the aim of improving employment opportunities for members of disadvantaged groups: women, visible minorities, aboriginal people, and the disabled; as well as to providing CWC members who are of dominant identity a greater understanding of the issues, needs, and concerns of disadvantaged groups....

"In spite of good policies and excellent initiatives, CWC still has a way to go to ensure that all disadvantaged groups are proportionately represented in the ranks of CWCs membership when compared to their numbers in the different communities where the union is concentrated.

"At the present time, we only have an approximate sense of the different constituents making up CWCs membership. We estimate that approximately 35 percent of CWC members are women, less than 5 percent of CWCs men and women come from different ethnic and cultural minority groups, and less than 1 percent of CWCs members are natives or disabled.

"Thus, in order to have a more significant impact on Canadian society, we must start at the very foundation of our organization – our members – and look at all aspects of CWCs life. In order to implement an Affirmative Action plan, a number of steps need to be taken at all levels of the organization."

The CWC Affirmative Action Policy calls for union initiatives in the following areas:

- development of a statistical profile of CWC membership, including executive and committee composition
- increased participation of disadvantaged groups in the workplace through negotiation of Affirmative Action plans with employers
- creation of an inclusive face for CWC which fully integrates the concerns of women, visible minorities, aboriginal people, and people with disabilities
- increased family and spousal understanding and support for participation in the union
- hiring of target group members as CWC staff to better represent the membership
- staff training to ensure an effective Affirmation Action program
- increased participation of disadvantaged groups on elected local, regional, and national bodies

How Is Our Union Building Bridges?

The CWC policy is a reflection of the changes that are occurring in a number of unions. The following checklist begins to assess our unions. If most of the boxes are empty, changes are due.

- ☐ Our union education includes information about disabilities and introduces the concerns of workers with disabilities.
- ☐ Our union actively discusses policies to protect members with disabilities and increase their job opportunities.
- ☐ We have negotiated a strong long-term disability package with the employer.
- ☐ Good rehabilitation programs which actively assist workers to return to employment (when they're ready) are a priority.
- ☐ We're in favour of employment equity and affirmative action for all groups that have encountered discrimination.
- ☐ A union-wide committee represents members with disabilities, articulating their need for changes within the union and for policy development.

This may be a committee of members with disabilities; it may be a human rights or minority rights committee. Local committees can also play an important role in bringing together people with disabilities. The Public Service Alliance of Canada (PSAC) has a Members with Disabilities Adhoc Committee in the National Capital Region which discusses the needs of members with disabilities and proposes changes in the public service.

- ☐ Local union committees are being created to develop equity-related demands for contract negotiations and to ensure employers implement employment equity plans.
- ☐ Members with disabilities are represented on our union bodies, including the executive.
- ☐ Union publications reflect a commitment to address the concerns of workers with disabilities.

- ☐ Discriminatory practices in our procedures and traditions have been eliminated.

For example, standing votes discriminate against people with mobility impairments.

- ☐ Union meetings are conducted with flexibility to encourage participation of members who find extremely formal meetings difficult.
- ☐ Signing is available for union meetings, and deaf and hard-of-hearing members have TDD/TTY access to union offices. Braille ballots are available to members who are blind or have low vision. (PSAC recently introduced Braille ballots.)
- ☐ Minutes and convention proceedings are recorded on audio cassettes for members who are blind or have low vision. Alternatively, union members are available to read materials to members or materials are available in Braille.
- ☐ Union offices, meeting and convention halls are physically accessible to members with mobility disabilities.

The new Ontario Public Service Employees Union building, for example, is barrier free. The union has ensured the design is effective. OPSEU also conducts on-site inspections of convention and hotel facilities to determine accessibility.

- ☐ We're developing an awareness of how signage, lighting, air circulation in our buildings and conventions can be changed to increase access for members with disabilities.
- ☐ Union hiring, screening, and interviewing procedures have been reviewed to make employment with the union accessible to workers with disabilities.

ENDINGS AND BEGINNINGS

As we said at the start of *Building Bridges*, this is only a beginning. If this manual raises awareness and helps open our hearts and minds towards creating a more equitable society, it will have done its job. We hope it enhances the dialogue among people with disabilities, unionists, and service agency workers.

We look forward to your feedback.

In Solidarity and For Equality,

***Building Bridges* Editorial Committee**

Labour Participation Advisory
Committee on the Disabled

United Way of the Lower Mainland,
4543 Canada Way, Burnaby, BC

ANNEXES

ANNEX A

DECLARATION ON THE DECADE OF DISABLED PERSONS: CANADA

RECALLING the resolutions of the United Nations' General Assembly 37/52 and 37/53 which adopted the World Programme of Action concerning Disabled Persons and called upon Member States, all relevant non-governmental organizations and organizations of disabled persons to ensure early implementation of the World Programme of Action concerning Disabled Persons and mindful that Member States of the United Nations are requested to develop plans related to the World Programme of Action,

RECALLING ALSO, the Declaration of the United Nations on the Rights of Mentally Retarded Persons and the Rights of Disabled Persons,

RECALLING FURTHER the Canadian Charter of Rights and Freedoms (section 15) which prohibits discrimination on the basis of any mental or physical disability,

EMPHASIZING the objectives of the World Programme of Action which are the promotion of effective measures for prevention of disability and impairment for the rehabilitation and for the realization of the goals of "full participation" of disabled persons in social life and development, and of "equality"; meaning opportunities equal to those of the whole population and an equal share in the improvement in living conditions resulting from social and economic development,

BEARING IN MIND the distinction made between impairment (any loss or abnormality of psychological, physiological, or anatomical structure or function), disability (any restriction or lack of ability to perform an activity in the manner or within the range considered normal for a human being), and handicap (a disadvantage for a given individual resulting from an impairment or disability that limits or prevents the fulfillment of a role that is considered as normal, depending on age, sex, social and cultural factors, for that individual) and the resulting conclusion that a handicap is a function of the relationship between disabled persons and their environment,

BEARING IN MIND ALSO the definitions of the terms of action proposed in the World Programme as prevention (the measure aimed at preventing the onset of mental, physical and sensory impairments or at preventing impairment when it has occurred from having negative physical, psychological and social consequences), rehabilitation (a goal-oriented and time-limited process aimed at enabling an impaired person to reach an optimum mental, physical and/or social function level, thus providing the person with tools to change his or her own life), equalization of opportunities (the process through which the general systems of society are made accessible to all),

NOTING the success of organizations of disabled persons and others in developing innovative and effective alternative means of enhancing the participation and integration of persons with disabilities in society,

RECOGNIZING the significant loss to the Canadian economy when the full potential and abilities of persons with disabilities are not utilized, and the real cost upon the economy due to segregation,

NOTING IN PARTICULAR the emergence of organizations of disabled persons and the need for participation and integration of persons with disabilities in society,

PROCLAIMS 1983-1992 the Decade of Disabled Persons during which the objective of the World Programme of Action concerning Disabled Persons will be implemented in accordance with this Declaration of principles which will direct and guide our governmental activities.

PRINCIPLES

1. The abilities, integrity, right of choice and dignity of individuals with disabilities shall be respected in all stages of their lives.
2. In the development and implementation of programmes and services every effort shall be made to avoid forcing individuals to leave their families and home communities with the goal of ensuring an early and lasting integration into society of individuals with disabilities.
3. Services and programmes shall be aimed at integrating disabled persons into existing social and economic structures rather than segregating such persons into parallel environments.
4. Persons with disabilities shall be ensured involvement in decision making which pertains to the design and organization of programmes and services considered necessary for the integration of disabled persons into all facets of society. In this respect there shall be a particular emphasis on rehabilitation.
5. Individuals with disabilities shall be assured access to fundamental elements of daily life that are generally available in the community. Whenever possible the effects of an impairment or disability on an individual's life shall not be determined by environmental factors.
6. Persons with disabilities shall be encouraged to engage in all aspects of society and to participate in social change to fulfill themselves and to meet their obligations as citizens.

7. The development of self-help organizations of persons with disabilities shall be encouraged so as to provide these citizens with a means of self-development and a voice of their own to articulate their needs, views and priorities.
8. A minimum standard in the provision of programmes and services to disabled persons shall be met across Canada; disparities shall be minimized despite rural isolation, poverty, indigenous status and regional economic conditions.
9. In the development of programmes aimed at the total population, attention shall be given to measures which could prevent or reduce the incidence of disability and impairment.
10. There shall be consultation among governments and all sectors of society to ensure that a coordinated effort is undertaken to allocate resources to the prevention of disability and to facilitate the rehabilitation and integration of persons with disabilities into all aspects of society.
11. There shall be action and public education to minimize environmental barriers, to remove systemic barriers and remedy social attitudes evolving from ignorance, indifference and fear, which impede the full participation of individuals with disabilities.

Brian Mulroney
Prime Minister of Canada

ANNEX B

FEDERAL EMPLOYMENT EQUITY ACT

[The federal government passed the Employment Equity Act in June 1986. The following description of the Act was produced by Employment and Immigration Canada (EIC). The Act itself can be obtained from EIC, Labour Market Services, Vancouver, BC.]

Objective of the Act

Employment and Immigration Canada is responsible for the Legislated Employment Equity Program and the implementation and the administration of the Employment Equity Act. The purpose of the legislation is to achieve equality in the workplace so that no member of the designated groups (women, aboriginal peoples, persons with disabilities, and members of visible minorities) is denied employment opportunities or benefits for reasons unrelated to ability. The Act requires that federally-regulated employers and Crown corporations with 100 or more employees implement employment equity plans and programs, identify and eliminate employment barriers, achieve a representative workforce, and report annually on their results. These employers are primarily in the banking, transportation, and communications industries.

Requirements of the Act

The Act obligates employers under federal jurisdiction to implement employment equity plans and programs and to report annually on their progress, according to prescribed regulations and reporting procedures. Implementing employment equity programs involves making reasonable accommodation, as well as identifying and removing barriers to the selection, hiring, promotion, and training of designated groups. Employers must consult with persons designated by the employees to act as their representatives, or with a bargaining agent in cases where one represents the employees. Employers must also initiate special measures that improve the employment opportunities of designated groups by increasing their participation level in all occupational groups within the company. Special measures may include targetted recruitment and special training initiatives.

Employers covered by the Act must retain a copy of their employment equity plan and all records used to prepare their annual report for a period of at least three years.

Operation of the Program

Employment and Immigration Canada is responsible for administering and implementing the Employment Equity Act. Experienced staff assist employers by providing explanatory materials and training on the requirements of the Act and Regulations, as well as census data on the representation of designated groups in the Canadian labour force.

Information and training on the Act and reporting requirements are also provided to members of designated groups in the business, labour, and academic communities. In addition, staff assess the representation of the designated groups and analyze employers' progress towards the achievement of a representative workforce.

The range of activities and responsibilities of the program includes:

- issuing guidelines
- transmitting the requirements of the Act and Regulations to employers
- providing consultative services to employers through 12 regional offices
- ensuring in-depth follow-up with employers needing special assistance in developing an effective employment equity program
- providing information to employers, employer associations, and representatives of designated groups
- making employers' employment equity reports publicly available
- assessing whether individual employers are in compliance with the Act
- recommending sanctions against employers who are not in compliance with the Act
- preparing annually a report for the minister to table in Parliament, providing a consolidation and an analysis of employers' employment equity results
- reviewing and assessing the Act and Regulations, including participating in a comprehensive review of the legislation by a Parliamentary Committee every three years, starting in 1991
- recommending modifications or amendments to the legislation where necessary

Reporting Cycle

1. Employers must prepare an annual report using standardized forms. Reports covering the preceding calendar year are due on or before June 1 of each year.
2. The Minister of Employment and Immigration tables an Annual Report to Parliament, based on the data in employers' employment equity reports, before December 31 of each year.
3. Employers' reports are made available to the public at libraries across Canada.

Enforcement

An employer who fails to meet the reporting requirements may be subject to a fine of up to \$50,000 upon summary conviction.

Employers' annual reports are forwarded to the Canadian Human Rights Commission (CHRC). The CHRC has the authority under the Canadian Human Rights Act to initiate an investigation based on the data if there are reasonable grounds for believing that systemic discrimination exists.

Employers' reports are also made available for public inspection. Private individuals or organizations may file a complaint with the CHRC against an employer in cases where there are reasonable grounds for believing that systemic discrimination exists.

ANNEX C

WORKPLACE ARCHITECTURE AND EQUIPMENT¹

Seven Steps to Equality by Raymond Cheng and Wayne Roberts

Architecture is too important to leave to the architects. If we're going to build equality into the workplace for workers and provide accessibility to all who use our services, then we have to begin right at the ground floor. With employment equity as our goal, building design and layout are now union issues.

Like everything else, it would have been cheaper and easier if buildings had been built right the first time. Complete renovations cost a lot of time and money. But that's no excuse to postpone repairs that are quick, easy, and necessary.

This checklist, designed for union health and safety committees bargaining with management, doesn't shoot for the sky. While we're fighting for laws that make accessibility a right, we have to negotiate. So the focus here is on crucial and low-cost (what employers call "reasonable") proposals that can make jobs possible for workers with disabilities and also make life easier for "temporarily able-bodied" workers and visitors.

By working on these changes, your committee can build momentum and establish an attitude that changes have to be – and will be – made. There's a time and place to sit down every month and engage in long-term planning discussions. But this is a time and place for that old union specialty – action.

Consider this checklist a place to start. We've provided as much information as we can about how to get the changes installed so that there won't be any excuses for delay.

¹ From *Password*, Ontario Public Service Employees Union, Vol. 6, No. 1, May 1988.

1. Entrances

For too long, discriminating tastes in architecture have led to imposing buildings that inspire awe rather than welcome. An accessible building corrects that by starting with ramps that make climbing easier for the elderly and those in wheelchairs.

Doors are too often designed to keep people out rather than let them in. Some require too much strength for people with disabilities, not to mention the general public carrying bulky packages or pushing into the wind in a blizzard. The solution may be as simple as reduction of the tension in the opening mechanism. Automatic door openers that operate by pushbutton can be expensive.

Shiny and tiny round doorknobs are hard on those with restricted hand or wrist movements, either because of paralysis or pain from arthritis. Level handles that can be pushed down and then forward cost about \$40 in most hardware stores.

The lobby is where winter slush gets tracked in, creating a slippery hazard for everyone. Mats where people can wipe their feet, and a strip of carpeting from the entrance to the elevators, make walking easier and safer for those who rely on canes or crutches. This carpeting avoids the cost of nasty legal damage actions and can be purchased for the same cost as a short consultation with a lawyer.

Signs in the reception area, as well as on each floor, should indicate the location of accessible washrooms and other facilities for people with disabilities. This lets the visiting public, as well as workers, know about them.

2. Elevators and Doorways

Make elevators accessible for the visually impaired by adding braille markings beside the numbers on the elevator panel. These should also be provided on the elevator wall panel of each floor; that way, the visually impaired don't have to get off the elevator to find out what floor they're on. But fewer than ten percent of the visually disabled read braille, because most are over 60 and haven't had occasion to learn it. So it's also wise to provide large tactile numbers alongside the braille.

Braille plastic labels for elevators can be purchased from and installed by the Canadian National Institute for the Blind. The cost for materials to label most elevators come to about \$7 an elevator.

Adjust the timing on the closing of elevator doors so that the doors don't slam shut too quickly, before people with disabilities can get on or off. Adjusting the timer device on the elevator can be done during routine maintenance.

A completely accessible elevator cab includes echo sensors that beep out the floor, and lowered control panels and handrails for those in wheelchairs. One government office totally upgraded its cabs at a cost of \$3500 each.

Stairwells and escalators also require improvements. Stripes of bright paint provide contrast that allows the seeing impaired to gain a surer footing. Enough high gloss enamel paint to do the job costs about \$30.

Stairwells and emergency exits should also have the floor numbers marked in braille and large tactile numerals. This will prove useful to all workers in the event of a fire with dense smoke that prevents everyone from seeing properly.

3. Washrooms

Washrooms accessible to those with disabilities should be indicated in the lobby and on the washroom door with clearly marked signs, duplicated in braille and large tactile letters.

People with disabilities have two doors against them in most washrooms. Maybe some people need the feeling of privacy that comes from having double doors, but they're a trap for people in wheelchairs. Remove one door.

Larger stalls with grab bars for people in wheelchairs are essential. These are also preferred by all people with balance problems. Proper conversion of stalls costs about \$500 each.

Washstands should leave enough room underneath for wheelchairs.

4. Desks and Chairs

Properly designed chairs can ease and even prevent back pain. Consider special backrests like the "Obus Forme," which gives extra orthopedic support. They're available through medical supply stores for less than \$100.

Desks and chairs must be adjustable to the individual. Desks and chairs are now available that can be set to the proper height for each person. They're a boon for people in wheelchairs, and for all workers, especially those assigned to repetitive work.

5. Telephones

People with hearing difficulties can use telephones if one or two adjustments are made to standard equipment. A \$2 fluxcoil can be installed to make the phones compatible with hearing aids. Phones with adjustable volume controls, costing as little as \$5, allow the user to select a comfortable listening level.

Telecommunications Devices for the Deaf (TDDs) provide service to both the hearing and speech impaired by sending messages on keyboard display. They can be obtained from the Canadian Hearing Society for \$250 and up.

6. Filing Cabinets

Filing cabinets that require standing up, reaching, and grasping create a tremendous burden for people in wheelchairs or people suffering from back strain or arthritis. Arrange for filing cabinets with swinging side doors that do not require crouching or stretching to get the files. Although these cabinets cost more than uprights, they also hold more. While waiting for these to arrive, be sure that files used most often are at arm level for those in wheelchairs.

For about \$60, a braille dymo labeller, for labelling files, can be purchased from the Homecraft department of the Canadian National Institute for the Blind. The labeller can be used by people who don't know braille. Another head with large-print letters is available for about \$20.

7. New Technology

New technology has the power to open up an unprecedented range of jobs to workers with disabilities or to put the shutters on the small number of jobs now available to them. The union's task is to see that new technology opens new possibilities in this as in all areas of work life.

Computers that rely entirely on screens can disable those with visual impairments. There is no need for this to happen.

A technical aid call Voice Key works on IBM compatibles and converts sounds into keystrokes that can be applied to spreadsheet or word processing programs. The same device can also provide short-term relief for "temporarily able-bodied" clerical workers who spend most of their day at the keyboard.

Voice Key costs about \$1550. It's available from an organization called TASH, Technical Aids and Systems for the Handicapped, a subsidiary of the Canadian Rehabilitation Council for the Disabled. TASH has a catalogue of available computer modifications.

An expensive Kurzweil machine can read aloud from most typed material. Newer, less expensive machines (about \$12,000 US) are expected in the near future. Still, many advise that human readers be hired to read to the seeing impaired instead. This may not be very high-tech, but humans do work extremely well at these kinds of tasks.

ANNEX D

UNIONS: STRUCTURE AND FUNCTION

The Structure of Labour

The Canadian labour movement represents workers in all segments of industries and services, and unions operate in all communities across Canada. Labour's effectiveness rests with hundreds and thousands of committed people across Canada who voluntarily give their time to represent workers in all walks of life.

The Canadian labour movement is made up of a number of groups. The Canadian Labour Congress is a Canada-wide "coalition of unions" and is the largest of the umbrella organizations, with approximately 2.5 million members. Unions affiliated to the Canadian Labour Congress are national and international in scope. Other umbrella groups include the Canadian Federation of Labour (which is made up of International Building Trade Unions), the Confederation of Canadian Unions (which includes approximately 30,000 members of solely Canadian unions primarily in Western Canada), and La Confederation des Syndicats Nationaux (which is a Quebec-based federation).

Some unions (such as the BC Teachers Federation and the BC Nurses Union) are independent of any national labour coalition.

The Local Union (Lodge or Branch)

The local union constitutes the base of the Canadian labour movement. Local members pay dues to and participate in the affairs of the local union, including the election of Officers, bargaining and entering into collective agreements, keeping watch on contract administration, handling grievances, and implementing the organizational programs at the local level. This is the level where every member of the union must participate in order to make the union effective.

Normally, local unions have autonomy since most collective bargaining takes place between the local and the employer of its members. Exceptions are those in which bargaining is conducted on a national, provincial, or regional scale, or by combinations of unions. Local unions vary in size depending on the type of union to which they belong and the size of the establishments in which their members are employed.

Local unions meet semi-monthly or monthly to conduct business and plan projects. Delegates to Canadian Labour Congress, provincial federation of labour conventions, and local labour councils are usually elected at membership meetings. The membership of a local union has the final say in any matter affecting the local union's business and can direct the President or Executive of the local to carry out their wishes at these meetings.

Unions are perhaps the most democratic institution in our society today. Virtually every action of the union is subject to membership vote at meetings or in general referendums. Leadership election is a key means of ensuring accountability to the membership. Workers vote for and certify their union. They elect a negotiating committee and vote on the proposals and demands that the union executive takes into negotiations and they vote on the acceptance of the collective agreement.

National and International Unions

National and international unions organize and charter locals in industries and workplaces as defined in their Constitutions. These parent bodies set general guidelines for locals, may assist in the the conduct of local affairs, and coordinate the activities of workers in that industry.

The national or international union is financed by local unions through membership dues. These dues pay for administration of the union, strike pay, legal fees, union education, staff salaries, and other activities. Unions hold regular conventions at which elected representatives of locals debate and set the union's general policies and programs and elect officers.

Any discussion of the structure of the labour movement must address the international aspect of the Canadian trade union movement. The close historical relationship of workers in the United States and Canada has resulted in international unions. This occurred for many reasons, including the ability of early tradespeople crossing borders to seek jobs with union status and the activity of American union organizers following American branch plants into Canada. Today, the leadership of most international unions recognizes the political and legal differences between the two countries and acknowledges that Canadian problems should be handled by Canadian officers. The Canadian sections of most international unions are now organized as separate Canadian sections. In the final analysis, the policies of Canadian local unions are determined by their own working conditions, requirements, and aspirations.

The Labour Councils

The Canadian labour movement has formed "coalitions of unions" in a structural pattern that follows that of governments in Canada. Just as the Canadian Labour Congress is a national body relating to the federal level of government and the federations of labour relate to the provincial level, Labour Councils will deal with matters concerning local government, municipal councils, boards, commissions, and other local concerns that are common to all workers.

Labour Councils bring together local unions in a community and enable labour to play a stronger role in local affairs. They usually carry through union policies initiated at the provincial and national levels to the community level. The range of Labour Council activity is great: providing strike support for local unions, organizing local unionization, hosting educational schools, involved in the local United Ways.

Most Labour Councils have limited funds and no full-time staff. Their work is carried out by elected officers and volunteers from among delegates and affiliated unions. Thus their effectiveness varies from area to area.

The Labour Council is chartered by the Canadian Labour Congress and financed through per capita taxes paid to the Labour Council by the Canadian Labour Congress affiliates within the respective area. Affiliation is not mandatory but all affiliates are encouraged to join.

Provincial Federations of Labour

The Canadian Labour Congress has chartered federations of labour in each province and territory. These provincial federations act similarly to the Canadian Labour Congress in pressuring and lobbying provincial governments and coordinating the activities of its member locals. Because labour legislation in most industries and sectors is a provincial responsibility, each federation deals with matters affecting the labour legislation within its respective province.

Since much of our social legislation is also within provincial jurisdiction, federations play a very strong role in developing policies in this area.

The policies of provincial federations are established by conventions attended by delegates from affiliated unions. These conventions also elect a federation executive.

The Canadian Labour Congress

At the Canada-wide level, the "coalition of unions" is the Canadian Labour Congress. The CLC is concerned with coordinating across Canada the activities of its affiliated unions including the relations between the labour movement and the federal government in Ottawa, and the establishment of relations with unionized workers on a world-wide scale.

The CLC holds a biannual convention which has been frequently referred to as "the parliament of Canadian labour." Over two thousand local union delegates attend to discuss resolutions which determine the policy to be followed by the CLC over the next two years.

The growth of the labour movement and the variety of political and economic demands placed on unions (from within and without) have created a need for specialized services and departments within the CLC. They include: education, organizing, public relations, women's rights, human rights, social and community programs, political education, research and legislation, occupational health and safety, and international affairs. In addition, the CLC maintains service and education staff and organizers in all regions throughout Canada. These services are financed by the affiliate per capita tax levied on unions by decision of the CLC.

The activities of Canadian union members are not restricted to our own country. Through the International Confederation of Free Trade Unions (ICFTU), the CLC works with and assists trade union organizations in other parts of the world. The ICFTU is a world-wide organization representing some 85 million members. One of its most important functions is the establishment of labour education programs to assist workers in other countries to form their own unions.

How a Union Works

How Union Locals Are Formed

The basic unit in most labour organizations is the local or lodge. It is at this level that a union performs its most basic function – collective bargaining. Collective bargaining simply means that workers form an organization to deal collectively with their employer for discussing and agreeing on workplace, wages, benefits, and working conditions. Before a group of workers can bargain collectively as a union local, there are a number of legal requirements that have to be met.

The first step in the formation of a local union is its organization. The group of workers must be identified at a workplace – the plant workers, the office workers, the people in a particular trade, or a combination of these. A union organizer visits and talks to these workers (usually secretly) to ask them to sign up as members of the union. There will generally be many issues which get workers thinking about the need for a union, such as low wages, lack of respect, unfair treatment, poor working conditions, etc. Interested workers will sign a card and usually pay a small fee to indicate their seriousness and commitment to join. The payment of the small initiation fee is required by all provincial and federal labour laws.

The Canadian Union of Deliverers (CUD), Local 18, is one such hypothetical example. One night, four drivers from the ABC Courier Company decided that something had to be done about the way they were being treated at work. The drivers' wages varied all over the map but seemed to average \$5.60 an hour (for those that talked about it). It also seemed that the boss' favourite drivers got much higher wages.

Another problem was the company's expectation that at the last minute many workers would be required to work overtime. This happened frequently and inconvenienced many of the drivers and dispatchers. The majority were women, many of them single mothers, who had family responsibilities. Workers who complained or frequently refused to work overtime were found "not flexible enough" and were let go. The other major issue was favouritism. Unless you "kowtowed" to the boss or supervisors, you didn't get anywhere. Many complained about not being given preferential delivery routes. The dispatchers had to be on the job half an hour early and constantly found themselves working but not getting paid until their starting times. There were no medical, maternity, or pension benefits.

For many, especially the dispatchers, the situation was intolerable. Tired of being treated unfairly and taken for granted, the four drivers decided to seek the help of a union organizer. They called the offices of the Canadian Union of Deliverers. A union organizer arranged to meet them confidentially the next night.

After that meeting, a committee of ABC Courier workers was formed and the organizer and the committee went to each employee's house asking them to sign union cards and pay a small fee. Many workers were scared but the organizing drive was very successful and 43 out of 60 workers signed up. The union made application to the government for certification as the bargaining agent for all employees at ABC Courier. Management was not happy. The company corrected some past wrongs and even increased everyone's wages, but the damage had already been done. The government received the application and issued a vote order at the workplace. Weeks later, the government sent a representative to the ABC office to set up a polling station. The workers voted in secret to determine if they wanted a union. The union won certification with 70 percent of the employees voting to join the union.

When a union signs up the majority of workers, as was the case with ABC Courier, it makes an application to the government's Labour Board seeking certification. Usually, following a hearing, a government representative issues an order for a government-supervised election in which the employees, by secret ballot, decide whether to be represented by a union. If a majority votes for the union, the union is "certified." This means that the union is entitled to enter into collective bargaining on behalf of the designated workers in the workplace. The law also requires the employer to negotiate with the union and to "bargain in good faith."

The local union thus established would be given a local number and would probably be part of a national or international union.

How a Local Union Operates

Once a local union is certified, it is at this point that a local union will begin to understand that participation and democracy are key ingredients of a successful local union. A meeting of the new local is held and the membership elects a President, Vice President, Secretary, Treasurer, and Shop Steward. All of these people will play an important role in the local.

Membership dues are divided between the local and the national/international union to pay for the assistance and services provided to the local. With their own treasury, the local union looks after its internal affairs.

The service that a national/international union provides takes various forms. Most national and international unions have specially trained professionals on their staff. They provide assistance in negotiation with employers with support from economists and other research specialists on the union staff. The national or international union usually conducts an educational program for all its members. Programs are set up, administered, and sometimes taught by trained union educators. Practically all unions have regular publications to keep the membership informed of developments of concern to them. In addition, a national/international union sets aside a large percentage of its membership dues in a strike fund. This fund is used to pay its members who are locked in a dispute with their employer. Unions also apportion a large amount of revenue to "organizing the unorganized." Unions must organize to prevent a large unorganized segment of a particular sector or industry undermining its memberships' contracts, wages, and working conditions.

The affairs of the national or international union are governed by periodic conventions, to which each local sends delegates, the members being based upon the size of the local union. These delegates decide the terms of the union's constitution, the dues that members pay, and the general policies and directions that the union will take.

The Bargaining Process

Once the local union is established, has proven that it has the support of the majority of the workers concerned, and has been officially certified, then the stage is set for collective bargaining to begin.

Normally, members of the local union hold a meeting or a series of meetings to decide on proposals which will be made to management. They select some of their members to serve on the negotiating committee. The negotiating or bargaining committee may decide to ask the union to which they are affiliated to provide the assistance of an experienced negotiator or a specialist on such technical subjects as pensions, technological change, or health and safety.

Contract proposals advanced by the union may cover a wide variety of subjects. Wages and hours are the most common, but they are by no means the only ones. Vacations, statutory holidays, a pension plan, medical insurance, a grievance procedure, and seniority provisions governing promotions may be advanced. The members of the local vote on exactly what proposals are to be made. The negotiating committee arranges to meet the representatives of the employer, such as the head of the company, the director of the human relations or industrial relations department, or a lawyer.

Bargaining is often a slow process. Proposals advanced by the union may be met by the company's counterproposals followed by a period of discussion and often concession-making by each side. Periodically, the two groups of bargaining representatives report back to their supervisors. For the union, this means the bargaining committee reports to a membership meeting where it may receive additional instructions.

In the vast majority of cases, voluntary agreement is finally reached between management and workers. The terms of the agreement are written into a contract which governs wages, hours, and other conditions of employment in that workplace for a specific period, normally one, two, or three years.

If the two parties are unable to reach agreement, mechanisms for government assistance are provided in the labour laws of the various provinces and federal government. The form these take varies.

Conciliation

Often the first stage is the appointment of a conciliation officer, an official of the government's labour department. The conciliation officer meets with union and management to explore the nature and extent of their differences. The conciliation officer may also bring both groups together in an effort to reach agreement. If the conciliation officer succeeds, a contract is signed. If the talks fail, the conciliator will write a "no board report" which puts a local union, after a number of specified days, in a legal strike position.

In some jurisdictions (federal), a conciliation board composed of three people may be established. Usually one is nominated by the employer and one by the union. In turn, these nominees select a chairperson. If they cannot agree on the selection, one is appointed by the Minister of Labour.

The board conducts hearings, listens to the arguments of both sides, and makes a report. The findings of the board are not binding on either party; they are intended to influence a voluntary agreement. If such an agreement is reached, a contract is signed and the matter ends there. If there is no agreement, the workers are free to go on strike after a period specified in the labour law.

The conciliation board is not often used. The use of a single conciliator, whose focus is to get both sides talking and to narrow the issues, was found to be more responsive and efficient to unions and management.

Mediation

During the "cooling-off period" following the conciliation officer's "no board report," a mediator, appointed by the government or requested by both sides may enter the scene and try to make a deal. This is a last-ditch effort, and mediators exert a lot of pressure on both sides to come to an agreement.

The decision to strike rests solely with the workers concerned and they vote on what action should be taken. While strikes attract a good deal of public attention, the fact is approximately 95 percent of all contract negotiations reach agreement without any strike action.

Grievances

Once the contract is in effect, one of the most important sections is that concerning a method for the settlement of grievances. The contract provides an orderly plan for dealing with most employee-employer relationships, particularly as concerns grievances.

Workers' grievances are varied: not receiving the proper rate of pay for the specific job on which they are working; not allowed the vacation to which they are entitled; not paid for overtime they have worked; or something wrong with their working conditions. If workers have a complaint, they have the right to file a grievance.

The contract establishes the course to be followed in processing the grievance. At the first stage, an effort is made to settle it in the department where the worker is employed. In this step, the key people are the supervisor of the department and the union shop steward. The shop steward is a worker chosen through the union to represent the interests of those who work in a particular section or department. The steward investigates workers' complaints and acts as an advocate on behalf of workers.

If a settlement is not reached, the matter is taken to higher levels involving more senior management and union officers. If this process is exhausted and no agreement is reached, then the matter is usually placed before an outside third party, called an arbitrator, or before several people on an arbitration board. An arbitrator's decision is final and binding on the company, the employee, and the union.

Closed Shops

Whether all employees are required to join the union depends on the terms agreed upon between the workers and the employer. In a closed shop, the employer agrees to hire only workers who are already members of the union. More common is the union shop: workers usually after an initial probationary period of 30 days are required to join the union.

A modification of this is called the Rand Formula or Agency Shop. Employees are not required to actually join the union but they are required to pay union dues. This plan is based on the philosophy that all employees benefit from the activities of the union and should, therefore, contribute to its maintenance. It is unlikely that workers would refuse the hard-won increases in wages and benefits that a union has successfully fought for because they refuse to join a union or pay dues.

In all of these arrangements, the union is required to obtain and prove the support of a majority of the workers before it can attain a position to gain such provisions.

ANNEX E

COLLECTIVE AGREEMENTS: EXAMPLES

SUMMARY OF COLLECTIVE AGREEMENT CLAUSES

Collective Agreement	Provisions	Conditions
1. United Steelworkers of America	Provision of suitable employment.	Must have opinion of qualified medical practitioner. Disregard seniority provisions but cannot take over a job presently occupied by another.
2. International Union of the United Automobile Workers	Exception of seniority rights in the case of layoff.	No exception after layoff is over.
3. International Union of the United Automobile Workers	Preference in bidding for job openings. Preference in job openings when recalled from layoff.	Suffered major compensable while in employ of company which limits ability to perform normal job.
4. United Food and Commercial Workers International Union	Reclassified and will be given work as is available and which she/he is capable of doing in opinion of company physician.	Must have "long" service to the company.
5. United Food and Commercial Workers International Union	Transfer to jobs designated for permanently disabled employees. A second list of designated jobs for employees who are temporarily disabled and return to former jobs when able.	List of jobs must be agreed to by both company and union.
6. International Brotherhood of Pottery and Allied Workers	Company gives consideration to continue employing any employee who becomes disabled in other work that she/he may be capable of carrying out. Disregard seniority provisions.	Incapacitated at regular work by injury or occupational disease (compensable) while employed by company.

Collective Agreement	Provisions	Conditions
7. International Union of the United Automobile Workers	Preference for light work duties.	Employees must have given long and faithful service to company. Must take rate of pay for assigned job.
8. Energy and Chemical Workers' Union	Transfer to more suitable work. Payment of allowance for up to 52 weeks. Such allowance equal to regular salary for first 26 weeks and equal to 90% of regular salary for remaining 26 weeks.	Incur disability that prevents worker from carrying out regular work. Must give company any compensation received from WCB during that time.
9. Industrial Union of Marine and Shipbuilding Workers of Canada	Transfer to suitable job or early retirement (age 61) without actuarial reduction.	Must have long and faithful service.

1. Agreement between Inco Metals Company (INCO) and United Steelworkers of America, June 4, 1979, Ontario Division, Sudbury District Operations (Article 11.23)
2. Agreement between Canadian Fabricated Products Limited and the International Union, United Automobile, Aerospace, Agricultural Implement Workers of America (UAW), Local 1325, December 1980 (Article 18 – General)
3. Agreement between Hayes–Dana Inc., Ontario, and UAW, Local 676, June 1, 1980 – May 31, 1983 (Article 9.19)
4. Agreement between General Foods, Limited, Ontario, and United Food and Commercial Workers International, Local 1230, no date (Article 25.10)
5. Agreement between Canada Packers Inc. and United Food and Commercial Workers International Union, no date (Article 15.8)
6. Agreement between American–Standard (WABCO–Standard Limited, Landsdowne Plant, Ontario, and International Brotherhood of Pottery and Allied Workers, Local 231, May 15, 1980 – May 14, 1982 (Article 13.07)

7. Agreement between Arrowhead Metals Ltd. and International Union, United Automobile, Aerospace and Agricultural Implement Workers of America, Local 399, February 2, 1981 (Schedule "D")
8. Agreement between POLYSAR and Energy and Chemical Workers Union, 1981 – 1983 (Article 16.03)
9. Agreement between Halifax Industries Limited and Industrial Union of Marine and Shipbuilding Workers of Canada, Locals 1 and 13, 1980 – 1982 (Articles 5.09, 11.24, and 11.28, Section G)

ANNEX F

NATIONAL ORGANIZATIONS OF AND FOR PEOPLE WITH DISABILITIES

Canadian Association for Community Living
Kinsmen Building, York University
4700 Keele Street
Downsview, ON M3J 1P3
(416) 661-9611 FAX 661-5701

Canadian Association of Independent Living Centres
950 - 150 Kent Street
Ottawa, ON K1P 5P4
(613) 563-2581 FAX 563-2580

Canadian Association of the Deaf
205 - 2435 Holly Lane
Ottawa, ON K1V 7P2
(613) Voice 526-4867 FAX 526-4718 TDD 526-2498

Canadian Council of the Blind
4527 Cook Avenue
Powell River, BC V8A 3M1
(604) 485-5028 FAX 485-5832

Canadian Deaf and Hard of Hearing Forum
205 - 2435 Holly Lane
Ottawa, ON K1V 7P2
(613) Voice 526-4867 FAX 526-4718 TDD 526-2498

Canadian Disability Rights Council
926 - 294 Portage Avenue
Winnipeg, MB R3C 0B9
(204) 943-4787 FAX 942-4625

Canadian Hard of Hearing Association
205 - 2435 Holly Lane
Ottawa, ON K1V 7P2
(613) Voice 526-4867 FAX 526-4718 TDD 526-2498

Canadian Paraplegic Association
201 - 1500 Don Mills Road
Toronto, ON M3B 3K4
(416) 391-0203 FAX 391-2144

Coalition of Provincial Organizations of the Handicapped
926 - 294 Portage Avenue
Winnipeg, MB R3C 0B9
(204) 947-0303 FAX 942-4625

DAWN Canada: DisAbled Women's Network Canada
4 Warner Avenue
Toronto, ON M4A 1Z3
(416) 288-8147 FAX 288-8147

Disabled Peoples International
101 - 7 Evergreen Place
Winnipeg, MB R3L 2T3
(204) 287-8010 FAX 287-8175

Learning Disabilities Association of Canada
323 Chapel Street
Ottawa, ON K1N 7Z2
(613) 238-5721 FAX 235-5391

National Aboriginal Network on Disability
RR #3
Cornwall, ON K6H 5R7
(613) 938-0546 FAX 575-2181

National Network for Mental Health
2160 Yonge Street
Toronto, ON M4S 2Z3
(416) 484-8785 FAX 484-4617

National People First
Kinsmen Building, York University
4700 Keele Street
Downsview, ON M3J 1P3
(416) 661-9611 FAX 661-5701

One Voice - Seniors Network
901 - 350 Sparks Street
Ottawa, ON K1R 7S8
(613) 238-7624 FAX 235-4497

The G. Allan Roeher Institute
Kinsmen Building, York University
4700 Keele Street
Downsview, ON M3J 1P3
(416) 661-9611 FAX 661-5701

ANNEX G

GLOSSARY: SOCIAL SERVICE TERMS

Canada Assistance Plan (CAP)	The agreement between the federal and provincial governments which determines how social programs will be cost-shared. Social services are administered by the provincial government, but the federal government pays about half the cost.
Consumer	A person that uses a service. The term can be used in the general or specific sense. A person with a disability is often referred to as a consumer.
Consumer Group	A group of consumers that represents the interests of consumers.
Employment Equity	Canadian legislation that is part of a remedial process to overcome existing disparities in the number of Canadians with disabilities participating in the work force. Those employers who are identified by the legislation must provide an annual reporting of their hiring and promotion of various under-utilized job seekers. Employers include the federal government, federal corporations, and federally-regulated businesses with 100 employees or more.
Employment Outreach Programs	A program funded by Employment and Immigration Canada to provide services to people from specific target groups. Funds are allocated to community groups to provide services. There are five employment services in BC serving job seekers with disabilities (BC Paraplegic Association, Canadian National Institute for the Blind, Coast Foundation, POLARIS, Western Institute for the Deaf and Hard of Hearing).

GAIN for the Handicapped (also known as HPIA)	In the GAIN regulations, "handicapped" has a specific definition. Persons that are declared handicapped by the Ministry of Social Services and Housing are eligible for increased benefits. At present (July 89), an individual on GAIN for the Handicapped may receive a basic benefit of \$658 per month for a single person. The recipient is also entitled to additional benefits such as a bus pass and health and dental coverage.
Job Development Programs	A group of programs funded by Employment and Immigration Canada aimed at integrating long-term unemployed persons into the labour force. One program is a wage for employers which can include special costs related to hiring persons with disabilities (i.e. technical aids and/or structural changes to the workplace).
Ministry of Social Services and Housing (MSSH)	The provincial ministry that administers social welfare programs for persons and families in need. Eligibility criteria are set out in the GAIN Act and Regulations.
Quotas	Proponents of the quota system maintain that certain employers should be required to hire and employ a certain number or quota of persons with disabilities. This number is usually represented as a percentage of the work force.
Rehabilitation Consultant	A professional whose job is to coordinate vocational services for persons with disabilities.
Service Provider	An individual or organization that provides a service. Employment services may include assessment, counselling, education, training, job placement, restorative service, and the coordination of these services. A service provider may be a government agency, a non-profit organization, or a private business.

Technical Aid	Tools which enable persons with disabilities to access functions of daily living including employment. It may be as simple as a switch or as complex as a voice-activated computer.
Vocational Rehabilitation	Any process of assessment, counselling, education, training, or employment placement that enables persons with disabilities to secure, retain, and advance in suitable employment.
Vocational Rehabilitation of Disabled Persons (VRDP)	Federal legislation that has the objective of guaranteeing vocational services for persons with disabilities –embodied in the VRDP Act. Under VRDP agreements with all the provinces, except Quebec, the federal government pays for half of the cost of vocational services that are administered by the province.
Vocational Rehabilitation Services (VRS)	The provincial program, under the Ministry of Advanced Education and Job Training, designed to assist persons with disabilities in obtaining substantially gainful employment. VRS may fund any part of the vocational rehabilitation process and may also pay for related expenses such as transportation and technical aids.

ANNEX H

GLOSSARY: LABOUR/UNION TERMS

ACROSS-THE-BOARD ADJUSTMENT – Change in pay rates made for all employees in a workplace or particular group.

ADJUDICATION – The equivalent to grievance arbitration; a method under the Public Service Employees Relations Act of providing a settlement for disputes arising out of the terms of any Agreement.

AFFILIATED UNION – A union which is a member of a group of unions.

AGENCY SHOP – A clause in a collective agreement similar to the **Rand Formula**.

AGREEMENT, COLLECTIVE – A contract (agreement and contract are used interchangeably) between one or more unions – acting as bargaining agent – and one or more employers, covering wages, hours, working conditions, fringe benefits, rights of workers and unions, and procedures to be followed in settling disputes and grievances.

AMERICAN FEDERATION OF LABOUR – CONGRESS OF INDUSTRIAL ORGANIZATIONS (AFL-CIO) – A federation of craft and industrial unions, as well as unions of mixed structure in the United States; the US counterpart of the Canadian Labour Congress.

ARBITRATION – A method of settling disputes through the intervention of a third party whose decision is final and binding. Such a third party can be either a single arbitrator, or a board consisting of a chairperson and one or more representatives. Arbitration is often used to settle major grievances and for settling contract interpretation disputes. **Voluntary arbitration** is agreed to by the parties without statutory compulsion. **Compulsory arbitration** is imposed by law. Governments sometimes impose it to avoid a strike or to end one.

ASSESSMENTS – Special charges levied by unions to meet particular financial needs.

BACK PAY – Wages due for past services; often the difference between money already received and a higher amount resulting from a change in wage rates.

BARGAINING AGENT – Union designated by a labour relations board or similar representative of all employees in a bargaining unit for the purpose of collective bargaining.

BARGAINING UNIT – Group of workers in a craft, department, plant, firm, industry, or occupation, determined by a labour relations board or similar body as appropriate for representation by a union for purposes of collective bargaining.

BASE RATE – The straight-time rate of pay per hour, job, or unit, excluding premiums, incentive bonuses, etc.

BLUE COLLAR WORKERS – Production and maintenance workers as contrasted to office and professional personnel.

CANADIAN LABOUR CONGRESS (CLC) – Canada's national labour body representing over 60 percent of organized labour in the country.

CERTIFICATION – Official designation by a labour relations board or similar government agency of a union as sole and exclusive bargaining agent, following proof of majority support among employees in a bargaining unit.

CHECKOFF – A clause in a collective agreement authorizing an employer to deduct union dues (and other assessments) and transmit these funds to the union. There are four main types, the first three applying to union members only: voluntary revocable; voluntary irrevocable; compulsory; and Rand Formula (dues deducted from union and non-union employees).

CLASSIFICATION PLAN – A job evaluation method based on a comparison of jobs against a money scale.

CLOSED SHOP – A collective agreement provision requiring all employees in a bargaining unit to be union members in good standing before being hired, and new employees to be hired through the union.

COLLECTIVE AGREEMENT – See Agreement, Collective.

COLLECTIVE BARGAINING – The method of determining wages, hours, and other conditions of employment through direct negotiations between the union and employer. Normally the result of collective bargaining is a written contract which covers all employees in the bargaining unit, both union and non-members.

COMPANY UNION – A group of employees organized or inspired to organize by management and usually dominated by the employer.

CONCILIATION AND MEDIATION – A process attempting to resolve labour disputes by compromise or voluntary agreement. Unlike an arbitrator, the mediator, conciliator, or conciliation board does not bring in a binding award; the parties are free to accept or to reject its recommendation. The conciliator is often a government official; a mediator is usually a private individual appointed as a last resort, even after the start of a strike.

CONFEDERATION OF NATIONAL TRADE UNIONS (CNTU) – A Quebec-based central labour body.

CONSUMER PRICE INDEX – Statistics Canada's monthly statistical study which checks retail prices of selected consumer items in a representative group of cities.

CONTRACT – See Agreement.

CONTRACT PROPOSALS – Proposed changes to the collective agreement put forward by the union or the employer and subject to collective bargaining.

CONTRACTING OUT – The employer practice of having work performed by an outside contractor rather than by regular employees in the unit. Not to be confused with **subcontracting**, which is the practice of a contractor delegating part of the work to a subcontractor.

COST OF LIVING ALLOWANCE – Periodic pay increase based on changes in the **Consumer Price Index**. Sometimes a top limit is defined.

CRAFT UNION – Also called **horizontal union**, it is a trade union organized on the principle of limiting membership to some specific craft or skill, i.e. electricians, plumbers, etc. In practice, many traditional craft unions also enroll members outside the craft field, thereby resembling **Industrial unions**.

DECERTIFICATION – Withdrawal by a Labour Relations Board of certification of a union as exclusive bargaining representative.

DEMOTION – Transferral of an employee to a job involving reduced responsibilities and duties and possibly a reduction in pay.

DISCIPLINE CLAUSE – A section of a collective bargaining agreement reserving to management the right to penalize employees for disobedience.

DOWN TIME – Period when a machine is not operating due to mechanical failure, lack of materials, etc., through no fault of the operator. The machine operator remains on the job. Under a union contract, down time is usually paid for.

DUES – Payments by union members towards the financial support of their union.

FEDERATION OF LABOUR – A federation, chartered by the Canadian Labour Congress, grouping local unions and labour councils in a province or territory.

FRINGE BENEFITS – Non-wage benefits, such as paid vacations, pensions, health and welfare provisions, life insurance, etc., paid in whole or part by the employer.

GRIEVANCE – Complaint against management by one or more employees, or a union, alleging breach of the collective agreement or an injustice. Procedure for the handling of grievances is usually defined in the agreement. The last step of the procedure is usually arbitration.

HIRING HALL – A headquarters from which a union fills requests for workers. A central hiring hall is a place where union workers gather for referral to seasonal or casual jobs. A joint hiring hall is sponsored by employers as well as a union. A preferential hiring hall is one in which union members get first referral to jobs.

INCENTIVE PAY – Method of pay which varies according to production. Wages may be paid on a piece (number of pieces of work completed), bonus, or premium basis. Contracts guarantee incentive workers a minimum hourly rate.

INDUSTRIAL UNION – Also called vertical union, an industrial union organizes on the principle of including all workers from one industry, regardless of craft or skill. See **Craft Union**.

INJUNCTION – A court order restraining an employer or union from committing or engaging in certain acts.

INTERNATIONAL CONFEDERATION OF FREE TRADE UNIONS (ICFTU) – An international trade union body formed in 1949, composed of a large number of national central labour bodies such as the Canadian Labour Congress. It represents 85 million members outside the former communist bloc.

INTERNATIONAL LABOUR ORGANIZATION (ILO) – Tripartite world body representative of labour, management, and government; an agency of the United Nations. It disseminates labour information and sets minimum international labour standards, called "conventions," offered to member nations for adoption. Its headquarters are in Geneva, Switzerland.

INTERNATIONAL UNION – A union which has members in both Canada and the United States.

JOB ANALYSIS – Investigation of duties and operations of a job to determine its requirements in terms of human abilities and relationships.

JOB CLASSIFICATIONS – Job rating based on an analysis of the requirements of the work.

JOB DESCRIPTION – A part of job evaluation involving a review of the nature of the work, its relation to other jobs, the working conditions, the degree of responsibility, and the other qualifications required by the work.

JOB EVALUATION – A system designed to create a hierarchy of jobs based on factors such as skill, responsibility or experience, time and effort. Often used for the purpose of arriving at a rational system of wage differentials among jobs or classes of jobs.

JOB SECURITY – A provision in a collective agreement protecting a worker's job, if it is threatened by such developments as the introduction of new methods or machines.

JURISDICTIONAL DISPUTE – A dispute between two or more unions over which will represent a group of employees in collective bargaining or over whose members shall perform a certain kind of work.

LABOUR COLLEGE OF CANADA – Institution of higher education operated by the Canadian Labour Congress for the purpose of providing a training ground for future trade union leaders.

LABOUR COUNCIL – Organization composed of locals of CLC-affiliated unions in a given community or district.

LABOUR RELATIONS BOARD – A board established under provincial or federal labour relations legislation to administer labour law, including certification of trade unions as bargaining agents, investigation of unfair labour practices, and other functions prescribed under the legislation.

LAYOFFS – Temporary, prolonged, or final separation from employment as a result of lack of work.

LEAVE OF ABSENCE – Permitted absence for an employee for a limited period, ordinarily without pay.

LOCAL (UNION) – Also known as **lodge** or **branch**. The basic unit of union organization. Trade unions are usually divided into a number of local administrations. These locals have their own constitutions and elect their own officers; they are usually responsible for the negotiation and day-to-day administration of the collective agreements covering their members.

LOCKOUT – A labour dispute in which management refuses work to employees or closes its establishment in order to force a settlement on its terms.

MAINTENANCE OF MEMBERSHIP – A provision in a collective agreement stating that no worker need join the union as a condition of employment, but all workers who voluntarily join must maintain their membership for the duration of the agreement as a condition of continued employment. See **Union Security**.

MANAGEMENT RIGHTS or EMPLOYER RIGHTS – The body of rights including hiring, scheduling of hours of operation, and contracting which management generally contends are not proper subjects for collective bargaining.

MASTER AGREEMENT – (1) A union contract executed by the leading employer in an industry which sets the general pattern that will be followed by the industry or (2) a union contract setting basic standards for employers and unions covered by the agreement that will negotiate further on local subjects; also known as a "model agreement."

MEDIATION – A means of settling labour disputes. The contending parties use a third person – called a mediator – as a neutral go-between.

MODIFIED UNION SHOP – A place of work in which non-union workers already employed need not join the union, but all new employees must join. Those already members must remain in the union. See **Union Security, Union Shop**.

MOONLIGHTING – Holding more than one paid job at the same time.

NATIONAL UNION – A union whose membership is confined to Canada only.

NDP – The New Democratic Party is the "political arm" of organized labour. Many unions are affiliated to the NDP and pay regular dues to the party. Since its creation in 1931, it has fought on behalf of workers for better pensions, labour laws, working conditions, medicare, unemployment insurance, human rights, and other progressive ideas in the legislatures across Canada. Many of the benefits working people enjoy today can be credited to the policies, actions, and dedication of the NDP.

NO STRIKE CLAUSE – A contract clause limiting the freedom of workers to strike during the life of the agreement. Used when the contract provides for final settlement of grievances through arbitration. Compulsory in all provincial labour acts.

OPEN SHOP – A shop in which union membership is not required as a condition of securing or retaining employment.

OVERTIME – Hours worked in excess of a maximum regular number of hours fixed by statute, union contract, or custom. **Clock overtime** is a premium paid for work during specified regular working hours, required by collective bargaining agreement.

OVERTIME RATE – Higher rate of pay fixed by statute, union contract, or custom for hours worked in excess of a specified maximum straight time.

PER CAPITA TAX – Regular payments by a local to its national or international union, labour council, or federation, or by a union to its central labour body. It is based on the number of members.

PICKETING – Patrolling near employer's place of business by union members – pickets – to publicize the existence of a labour dispute, persuade workers to join a strike or join the union, or to discourage customers from buying or using employer's goods or services.

PIECE RATE or PIECE WORK – A form of incentive payment of wages according to the number of pieces produced. Pay may be related to individual or group production. It contrasts with an hourly rate of pay based on a fixed rate which does not vary with output. Most contracts guarantee piece rate workers a minimum hourly rate.

POSTING – Required display of the vacancies available for competition within the bargaining unit.

PREFERENTIAL HIRING – A system in which employers hire only union workers so long as the union is able to fill demands for workers.

PREMIUM PAY – A wage rate higher than straight time payable for overtime work, work on holidays or scheduled days off, etc., or for work under extraordinary conditions which are dangerous, dirty, or unpleasant.

PROBATIONARY PERIOD – Time during which a new employee is on trial by the company and usually subject to discharge without union challenge, except where the discharge is discriminatory.

PROMOTION – Advancement of an employee to a position paying a higher salary.

RAIDING – An attempt by one union to induce members of another union to defect and join its ranks.

RAND FORMULA – Also called **agency shop**, it is a union security clause in a collective agreement stating employer agreement to deduct an amount equal to the union dues from all members of the bargaining unit, whether or not they are members of the union, for the duration of the collective agreement. See **Checkoff**.

RECOGNITION – Employer acceptance of a union as the exclusive bargaining representative for the employees in the bargaining unit.

RED CIRCLE RATE – A rate of pay for a particular employee higher than the maximum of the rate range or the rate for the work the employee is doing. For example, because of old age or disability, an employee may be demoted to easier, lower-paying work with no reduction in pay.

REINSTATEMENT – The restoration of a discriminatorily discharged employee to that employee's former job.

REOPENER – A provision calling for reopening a collective agreement at a time prior to its expiration for bargaining on specified subjects such as wages, pensions, health and welfare.

SENIORITY – Term used to designate an employee's status relative to other employees, in determining order of lay-off, promotion, recall, transfer, vacations, etc. Depending on the provisions of the collective agreement, seniority can be based on length of service alone or on additional factors such as ability or union dues.

SEVERANCE PAY – Lump sum payment by the employer to a worker laid off permanently through no fault of the worker.

SHIFT – The stated daily working period for a group of employees, e.g. 8 am to 4 pm, 4 pm to midnight, midnight to 8 am. See **Split Shift**.

SHIFT DIFFERENTIAL – Added pay for work performed at other than regular daytime hours.

SHOP STEWARD – A union official who represents a specific group of members and the union in union duties, grievance matters, and other employment conditions. Stewards are usually part of the workforce they represent.

SLOWDOWN – A deliberate lessening of work effort short of a strike, designed to force concessions from the employer. A variation is a **work-to-rule strike**, a concerted slowdown in which workers, tongue in cheek, simply obey all laws and rules applying to their work.

SPLIT SHIFT – Division of an employee's daily working time into two or more working periods to meet peak needs.

STRETCHOUT or SPEEDUP – An unbearable increase in the worker's pace.

STRIKE – A cessation of work or a refusal to work by employees for the purpose of compelling an employer to agree to terms or conditions of employment. A strike is usually the last stage of collective bargaining when all other means have failed. Except in special cases, strikes are legal when a collective agreement is not in force. A **rotating or hit-and-run strike** is organized so that only part of the employees stop work at any given time, each group taking its turn. A **sympathy strike** is a strike by workers not directly involved in a labour dispute and is an attempt to bring pressure on an employer in a labour dispute. A **wildcat strike** is a strike violating the collective agreement and not authorized by the union.

STRIKE VOTE – Vote conducted among members of a union to determine whether or not to go on strike.

STRIKEBREAKER or SCAB – A person who continues to work during a strike or who accepts employment to replace workers who are on strike. By filling their jobs, a scab may weaken or break the strike.

SUSPENSION – A layoff from work or from union membership as a disciplinary measure.

TECHNOLOGICAL CHANGE – Technical progress in industrial methods such as the introduction of labour-saving machinery or new production techniques. These often result in reductions in the workforce.

TRADE UNION – Workers organized into a voluntary association, or union, to further their mutual interests with respect to wages, hours, working conditions, and other matters of interest to the workers.

TRUSTEESHIP – The assumption of the administration of a local union's affairs, including its treasury, by the parent body.

UNFAIR LABOUR PRACTICES – Employer or union activities classed as "unfair" by labour relations acts.

UNION LABEL or BUG – A tag, imprint, or design affixed to a product made by union labour.

UNION SECURITY – Provisions in collective agreements protecting the institutional life of the union. See **Checkoff, Closed Shop, Maintenance of Membership, Rand Formula, Union Shop, Modified Union Shop**.

UNION SHOP – A place of work where every worker covered by the collective agreement must become and remain a member of the union. New workers need not be union members to be hired, but must join after a certain number of days. See **Union Security, Modified Union Shop**.

VOLUNTARY RECOGNITION – An employer and a trade union may agree that the employer shall recognize the trade union as the exclusive bargaining agent of the employees in a defined bargaining unit.

WALKOUT – Loose term for a strike.

WHITE-COLLAR WORKERS – Term applied to workers in offices and other non-production phases of industry.

WORK TO RULE – A practice where workers obey all laws and rules pertaining to their work, causing a slowdown; a refusal to perform duties which are related but not explicitly included in the job description.

WORKING CONDITIONS – Conditions pertaining to the workers' job environment, such as hours of work, safety, paid holidays and vacations, rest period, free clothing or uniforms, possibilities of advancement, etc. Many of these are included in the collective agreement and are subject to collective bargaining.

APPENDIX "HUDI-18"

SPEECH TO INDEPENDENCE 92

BY Ian Hinksman

From B.C.A.N.D.S.

Good afternoon ladies and gentlemen. I am happy to see you all here this afternoon. I have been given a few minutes to speak to you about our organization which is the B.C. Aboriginal Network on Disability Society and the plight of disabled aboriginal people. We are a completely independent organization which is dedicated to helping disabled aboriginal people in the province of British Columbia. Our members are from all areas of the Province of B.C. We represent all aboriginal people whether status or non-status or and if they live on or off reserve. We are the only aboriginal organization in B.C. that deals only with disabilities amongst the aboriginal people.

First let me tell you a little about myself. I am disabled and have been active in the area of aboriginal people in the Province of B.C. for over fifteen years. I have gone from being a complete quadrapelagic for about three months to being in a wheel chair in various stages of disability for about a year and a half. I am now able to get around quite well on crutches. I mention this so that everyone will understand that when I speak it is from "experience and understanding" of the special problems we face in our daily lives.

Since that time I have been involved in numerous projects concerning disabled aboriginal people. I have attended various Conferences both aboriginal and not, that concerned disabilities. I am on the board of the B.C. Coalition of People with Disabilities which is an umbrella organization for the majority of disabled organizations in B.C. I have organized and lead the B.C.A.N.D.S. in our attempt to provide a better life style for disabled aboriginal people in B.,C.

I am the past President of the B.C. Assoc. of Indian Friendship Centres and while there we commissioned a survey throughout B.C. on disability among aboriginal people. Although Friendship Centres vary from community to community in the programs that are delivered, their main objectives are to:

- * improve the quality of life for Native people in an urban environment.
- * encourage equal access to and participation in Canadian society respecting cultural distinctiveness.
- * develop human resources in the community.
- * complement other services (social, economic and cultural) in the community.

On September 17, 18, 19, 1988 in Ottawa, Ontario, the National Association of Friendship Centres sponsored a conference called "Abilities -- Completing the Circle." There were one-hundred and sixty people in attendance from right across Canada and the North West Territories and Arizona, USA.

From this conference there were twenty-two recommendations, two of the most important recommendations were as follows:

"Friendship Centres, bands, tribal councils, and other aboriginal organizations should undertake a detailed survey or needs assessment of their communities to identify resources and services or the lack thereof for disabled native people."

"Friendship Centres, bands, and tribal governments should make greater efforts to heighten the public education, community awareness and sensitivity by sponsoring or providing workshops, seminars and school presentations utilizing representatives, role models or guests from the disabled Native Community."

From the "Abilities -- Completing the Circle" conference, the B.C. Association of Indian Friendship Centres sponsored a provincial working conference, "First Peoples'/People First." One of the important recommendations of the "First Peoples'/People First" conference was to establish a data base.

1. That Friendship Centres and the Aboriginal Community pursue a needs assessment to identify people with special needs so that adequate programs and services may be sought to meet those needs. (ie. data base).
2. To determine what services and resources are available for disabled native people, or lack thereof.
3. That an organization be formed that was independent of all others and it be formed solely to be an advocate of disabled aboriginal people. This was the motivation for the forming of our organization.

Since then a survey has been done by the B.C. Assoc. of Indian Friendship Centres throughout the Province to try to find out some of the concerns of aboriginal people. We have this survey and it is available to anyone and may be obtained from any of our members at this conference. Some of the problems that have come to light because of the recent survey of disabled aboriginal people conducted by the B.C.A.I.F.C. are:

1. 63% of people surveyed did not know that there were services to help parents, family and friends of disabled people.
2. 56% of disabled people did not know there were groups to help them.
3. 59% of those surveyed had no knowledge of prevention of disabilities.
4. 38% didn't know of community health programs.
5. 31% were unaware of housing assistance.
6. 44% were unaware of special education classes.
7. 33% were unaware they had any legal rights.

These are only a few of the problems that are starting to appear from the over 200 questions that were asked. One of the things discovered when they did the survey was when the question asked was do you know about a certain agency or programs provided a large proportion of those questioned answered yes. However when they were asked if the agency or service was used a very small percentage did. The question we should have followed up on was "Why?" It could be that it was because they could not get access to the facility. Another reason might be that in the disabled person's opinion the service was inappropriate or not culturally suitable. The other major observation that was revealed was that it didn't make a great deal of difference whether the person lived on or off reserve the answers were similar.

Since that time we have organized and formed our society, which is duly registered under the laws of B.C. to attempt to help those aboriginal people and answer some of those questions. We have held two meetings in Duncan on Vancouver Island which were well attended. I have also been to Port Alberni where there will be a conference in June of this year for disabled aboriginal people on Vancouver Island. There are also a number of other meetings planned for other parts of the Province. As well our organization will be holding a conference in mid-october with disabled delegates from through out the Province.

I could explain to you about aboriginal people and the special problems they face but instead let me tell you of some of the concerns expressed at our last meeting in Duncan.

- * Accessible housing
- * Personal Care
- * Transportation
- * Education
- * Funding for special aids, i.e. elevated shoes.
- * Public awareness workshop
- * Training for employment
- * Beepers for our Elders, not covered by MSB. (Medical services Branch)
- * Recognition for disabled peoples' accomplishments.
- * There is a shelter funded by the Province, which aboriginal people on reserve are not eligible to attend.
- * They could include training so that they would be meeting a need.

- * Dollars need to be set aside for training of volunteers to be homecare givers.
- * Employment training
- * Handicap housing, rent to own. Disabled people live way below the poverty level. How can we gain independence if we are not allowed to be financially independent. We have no training available to us to improve our income. Government agencies are aware but still choose not to find solutions.

Buses are a problem for disabled people. Just getting on or off is a problem. Bus drivers don't help, they even get annoyed if you use a step stool to help yourself get on or off. There needs to be an assistant to travel with you but they stopped the program that allowed an assistant to travel for half fare. There is no access for people in wheel chairs or for anyone with a mobility problem. There needs to be special seats for disabled.

The main issue is the grey area surrounding who's responsibility it is to provide services to aboriginal people with disabilities. The problem of being shuffled from one agency to another with no solution in sight is unacceptable. There is a common misconception among non aboriginal people that aboriginal people are looked after by the Dept. of Indian Affairs from birth to the grave. Nothing could be further from the truth. Large amounts of money, in the billions, are often quoted as being designated for aboriginal people. Unfortunately the Dept. of Indian affairs is a large bureaucracy manned mainly by non aboriginal people which eats up by far the largest part of this money. The people who really need the help for the most part never see the money .

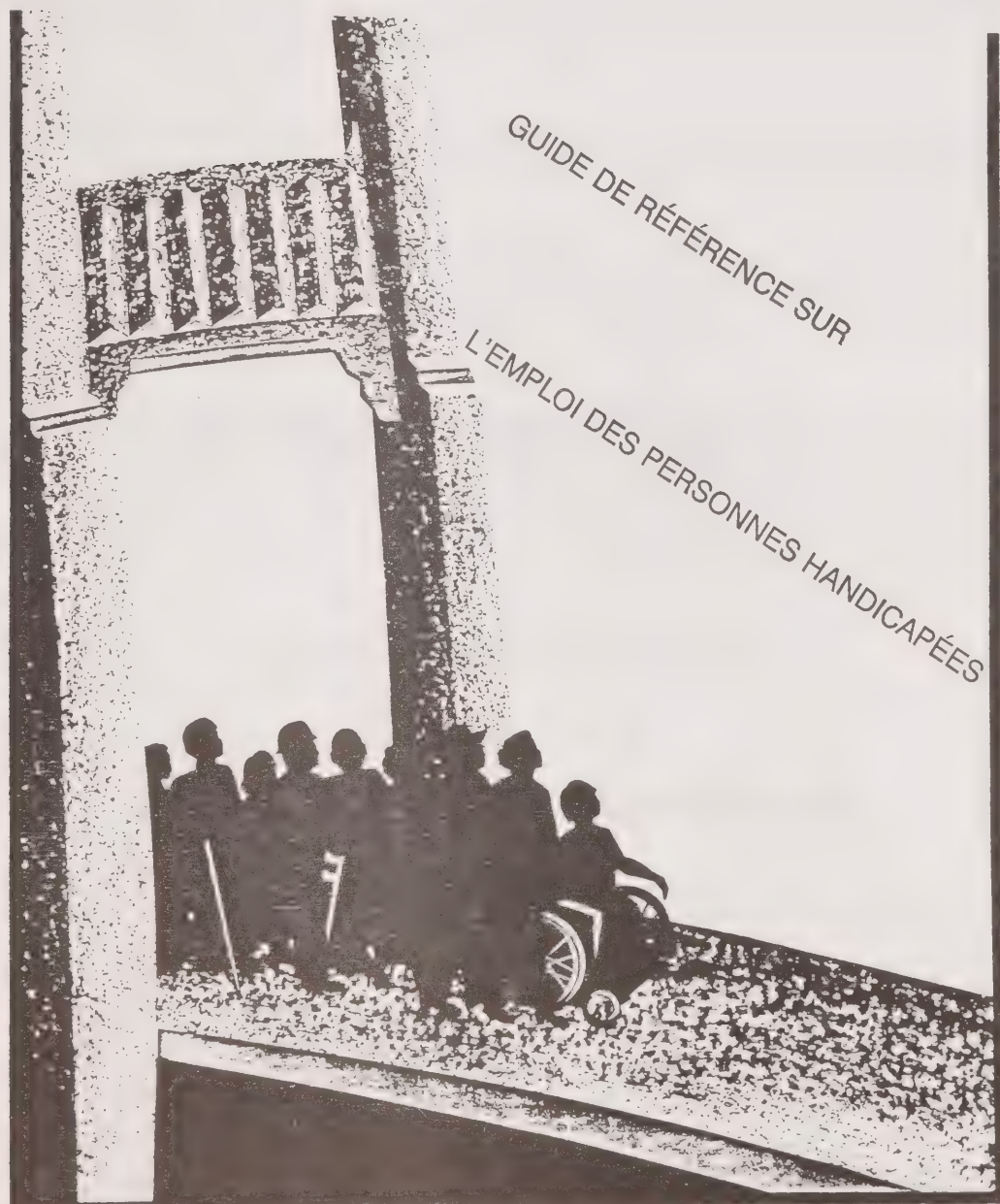
This is by far the most important issue to our people. This constant denying of services to aboriginal people because of who they are or where they live. No other group or race of people in Canada are denied services on this basis. One dislikes to mention racial discrimination but I have no other explanation of the suffering and humiliation this causes disabled aboriginal people. A person is denied a service because of where one lives or because they are "Native." I am willing to call it some thing else if any one can give me a word to describe this situation. We are constantly forced from office to office trying to find out who provides the service. I realize this is not only a native problem but we have twice as many agencies, both Provincial and Federal, as the non-aboriginal person. I will give you one small example which concerns bus passes for the handicapped. There could be two members of the same family brothers for instance living across the road from one another. If they both have the same disability but one live on reserve and one lives off the reserve which is possible in many of our urban areas. They then apply for handicapped bus passes the person who lives off the reserve can get one for \$39.00 a year. However the person living on reserve has to pay well over

\$40.00 a month because there are no similar services for on reserve people. This applies to all services that are funded by the Province. These people are residents of the Provinces and as a matter of fact are the First Nations of this country but they are denied basic assistance. This is in Canada which is supposed to be a major supporter of human rights.

This is a condition that can no longer be tolerated and It is time for changes to take place. I hope that those of you in government will begin to stop and think about disabled aboriginal people who seem to have been left out of all the advances being made for disabled people. For the others it is time to make our plight known.

APPENDICE «HUDI-17»

(TRADUCTION)



GUIDE DE RÉFÉRENCE SUR

L'EMPLOI DES PERSONNES HANDICAPÉES

ÉTABLIR DES
PONTS

ÉTABLIR DES PONTS

**GUIDE DE RÉFÉRENCE
SUR L'EMPLOI
DES PERSONNES HANDICAPÉES**

REMERCIEMENTS

Établir des ponts a été produit sous les auspices du Comité consultatif de participation ouvrière sur la question des personnes handicapées, de **Centraide de la région du Lower Mainland**, 4543, Canada Way, Burnaby (C.-B.).

Le **comité de rédaction**, composé de Joan Meister, Mervyn Van Steinburg, John Weir et Debra Mills était responsable du contenu et s'est distingué par sa persévérance.

Jackie Larkin de **LearningWorks** a écrit et (ou) révisé la version finale. LearningWorks est une petite entreprise de production de documents de formation et d'enseignement vouée à la promotion des programmes d'équité. Le comité de rédaction a guidé son travail.

Il est difficile de remercier tous ceux et celles qui ont participé à la production d'*Établir des ponts*. Depuis l'inspiration initiale en 1987, lors d'un dim sum auquel participaient Joan Meister, Winston Leckie, Joy Langon et George Johnson, le cheminement a été à la fois long, frustrant, gratifiant, écrasant et excitant. De nombreuses personnes, qui se sont exprimées par la parole ou l'écriture, sont venues, sont demeurées ou sont reparties et nous tenons à les remercier toutes.

Nous adressons des remerciements spéciaux à :

Winston Leckie

Hugh McLeod

Joy Langon

Bob Fifik

Jen Morris, qui a conçu la page couverture

Geoff McMurchy, qui a fait des suggestions portant sur la conception et le graphisme.

Ce guide a été produit et imprimé grâce à la généreuse contribution financière du **Secrétariat d'État, du ministère de l'Expansion économique régionale et de Travail Canada**. Les conclusions et constatations qu'il renferme sont celles du comité de rédaction d'*Établir des ponts*.

Certains pourront se demander pourquoi un ouvrage qui traite des personnes handicapées montre, sur la page couverture, un pont sans garde-fou! Les créateurs doivent parfois prendre certaines libertés qui n'auraient jamais été permises s'il s'était agi d'un vrai pont!

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

1. Les personnes handicapées au Canada

2. Les déficiences : Mythes et réalités

Cécité et déficience visuelle
Surdité et déficience auditive
Paraplégie
Quadriplégie
Amputation
Troubles du développement
Difficultés d'apprentissage
Épilepsie
Sclérose en plaques
Paralysie cérébrale
Syndrome d'immuno-déficience acquise

ÉTABLIR DES PONTS

3. La compréhension et le langage

4. Les organisations vouées aux personnes handicapées

5. Les politiques et les réalisations syndicales

FRANCHIR LE FOSSÉ

6. Trouver de l'emploi aux personnes handicapées

APPENDICES

A. La déclaration de la décennie des personnes handicapées : Canada

B. La *Loi fédérale sur l'équité en matière d'emploi*

C. L'architecture et l'équipement du lieu de travail

D. Les syndicats : Structure et fonction

E. Exemples tirés de conventions collectives

F. Les organisations nationales formées de personnes handicapées ou vouées à leur cause

G. Glossaire : Terminologie du service social

H. Glossaire : Terminologie des syndicats

Bon de commande pour l'achat d'*Établir des ponts*

INTRODUCTION

Un pont est en voie de construction. Les matières premières en sont la communication, la connaissance, la compréhension, le respect et la détermination. Le travail qui entre dans la construction de ce pont est l'action : l'action en vue du changement. Le pont est une façon de faire participer pleinement les personnes ayant une déficience dans notre société.

Le travail est un élément central de notre vie d'adulte

Nombre d'entre nous ne peuvent s'imaginer vivre leur vie sans occuper un emploi. Lorsque nous faisons face au chômage, nous sommes contraints par la peur.

Sans emploi, nous ne pouvons fonctionner comme membres à part entière de la société.

Sans emploi, nous sommes privés de sécurité financière. Nous n'avons pas assez de ressources pour manger, nous ne pouvons trouver de logement, nous ne pouvons prendre soin de nos enfants, nous ne pouvons planifier notre avenir.

Sans emploi, nous ne pouvons prendre de décisions de façon autonome au sujet de nos vies. Notre capacité de faire valoir nos besoins et nos droits est affaiblie.

Sans emploi, nous nous sentons dévalorisés, moins productifs. De nombreuses personnes jugent que nous ne contribuons pas à la société et nous pensons que cela est vrai. Nos capacités, nos compétences et nos talents ne sont ni reconnus ni valorisés.

Sans emploi, notre identité est incertaine. «Que faites-vous?» est la première question que l'on pose souvent lors d'une première rencontre. Faute de pouvoir y répondre, nous doutons de notre identité. Notre confiance est fragile.

Le manque de travail est aussi un élément central de notre vie d'adulte

Pour au moins 14 % des Canadiens en âge de travailler, la vie entière s'écoule avec peu ou pas de perspectives d'emplois enrichissants. Les personnes qui ont une déficience sont nos amis, nos parents, nos collègues de travail, nous-mêmes. Historiquement, cela a voulu dire une vie marquée par le silence, la ségrégation et la mise à l'écart.

. Le silence

Notre société n'a pas demandé aux personnes qui ont une déficience de définir leurs besoins, de dire comment leurs talents peuvent être utilisés pour qu'elles deviennent des membres productifs de la société, de décrire comment les emplois pourraient leur être rendus accessibles. **Mais la situation change.**

. La ségrégation

Trop souvent, les personnes qui ont une déficience sont définies en fonction de ce qu'elles ne peuvent pas faire plutôt que ce qu'elles peuvent faire. Nos attitudes sociales et le milieu environnant imposent des contraintes aux personnes handicapées plutôt que de leur ouvrir des possibilités. En traitant ces personnes comme une catégorie plutôt que comme des individus qui ont des préférences et des capacités diverses, nous créons des ghettos. Trop souvent, les emplois disponibles sont des culs-de-sac définis étroitement, sans perspective d'amélioration. **Cela commence à changer.**

. La mise à l'écart

Notre société ne traite pas les personnes handicapées comme des individus qui ont une contribution importante à faire. Une réserve immense d'énergie productive est ainsi ignorée et perdue. Le coût pour ces personnes est énorme; il en est de même des coûts sociaux et économiques. **Cela aussi commence à changer.**

La décennie 1982-1992 a été déclarée Décennie des personnes handicapées par les Nations unies. Ces années ont été marquées par des progrès importants. Des campagnes d'information et les efforts déployés par les personnes handicapées et leurs organisations ont permis une plus grande sensibilisation à ces questions. Les installations et les services publics ont été améliorés. Des groupes de pression voués à la promotion des intérêts personnes handicapées sont apparus. Les droits des personnes handicapées ont commencé à être reconnus. Les gouvernements commencent enfin à recueillir des données statistiques à ce sujet.

Ces changements découlent certainement des efforts de représentation des personnes qui ont une déficience et d'une reconnaissance croissante de leurs droits. L'impulsion provient aussi des tendances économiques et sociales. La pleine utilisation du potentiel économique de tous les membres

de la société est de plus en plus importante pour le dynamisme économique du Canada, notamment dans un contexte où nous devons soutenir une population vieillissante. Les personnes handicapées ont traditionnellement été considérées comme des bénéficiaires des services sociaux et de santé plutôt que comme des sources de contribution possible à l'économie du pays¹. Pour renforcer notre main-d'oeuvre, il faut adopter le point de vue opposé.

À mesure que notre société vieillit et que les effets de la pollution, de l'utilisation des produits chimiques et des mauvaises conditions de travail se font pleinement sentir sur notre organisme, l'incidence des déficiences s'accroît. Les personnes handicapées parlent parfois de celles qui n'ont pas d'incapacité comme étant des FTV (personnes temporairement valides). L'accent est mis sur le terme **temporairement**. La majorité d'entre nous auront des déficiences à mesure que nous vieillirons. De nombreuses personnes seront atteintes d'incapacité bien avant un âge avancé, par suite d'un accident ou d'une maladie.

La discrimination au niveau de l'emploi dont souffrent les travailleurs handicapés va de pair avec les efforts croissants visant à mettre fin à la discrimination que subissent de nombreux groupes défavorisés au sein de la société canadienne. Les gouvernements mettent de plus en plus l'accent sur l'équité en matière d'emploi – l'équité au niveau de l'embauche, de la rémunération et de l'avancement des femmes, des minorités raciales, des peuples autochtones et des personnes handicapées. Les syndicats ont exercé des pressions sur les gouvernements pour que les programmes d'équité soient conçus de manière à être applicables et efficaces².

Déclaration du gouvernement canadien

Afin de reconnaître la décennie déclarée par les Nations unies, le gouvernement du Canada a adopté une Déclaration sur la Décennie des personnes handicapées. Le préambule insiste sur les éléments suivants :

- . La Charte canadienne des droits et libertés interdit la discrimination fondée sur l'aptitude mentale ou physique.
- . Notre société devrait reconnaître l'objectif de la «pleine participation» des personnes handicapées à la vie et au développement social et celui de «l'égalité», c'est-à-dire des chances égales à celles du reste de la population et une part égale de l'amélioration des conditions de vie qui découle du progrès social et économique.

- . Les organisations de personnes handicapées ont réussi à mettre au point des solutions innovatrices et efficaces pour accroître la participation et l'intégration des personnes ayant une déficience dans la société.
- . L'économie canadienne subit une perte considérable lorsque, en raison de la ségrégation, le potentiel et les capacités des personnes ayant une déficience ne sont pas pleinement mis à contribution.

Les principes de la Déclaration engagent le gouvernement à

- . respecter les compétences, l'intégrité, le droit de faire des choix et la dignité des personnes handicapées à toutes les étapes de leur vie;
- . élaborer des services et des programmes visant à intégrer les personnes ayant une déficience dans les structures sociales et économiques existantes plutôt que d'exercer une ségrégation à l'endroit de ces personnes en les confinant à des milieux parallèles;
- . garantir l'accès aux éléments de base de la vie quotidienne généralement disponibles dans la collectivité; partout où cela est possible, les effets d'une déficience ou d'une invalidité sur la vie d'une personne ne devraient pas dépendre des facteurs environnementaux³.

(Le texte de la Déclaration figure à l'annexe A.)

Le rapport fédéral de 1990 du Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées déclare, en substance, ce qui suit :

«Que le gouvernement du Canada, en collaboration avec les personnes handicapées, les représentants des secteurs privés et bénévoles, des syndicats et de ce Comité, fasse de l'intégration économique des personnes handicapées une priorité nationale constante⁴.»

La protection des personnes qui ont une incapacité physique ou mentale contre la discrimination est aussi abordée, brièvement, dans le Code des droits de la personne de la Colombie-Britannique. Le ministère du Travail et des Services au consommateur de la province a déclaré, en substance, ce qui suit :

«[La protection] s'étend à toutes les personnes dont les chances de trouver un emploi et d'obtenir de l'avancement sont sensiblement réduites ou influencées en raison d'une déficience physique ou mentale.»

Les principes de la Déclaration canadienne et du Code des droits de la personne de la C.-B. font ressortir l'importance de créer des possibilités d'emploi importantes et convenables pour les personnes qui ont une déficience.

Cependant, les bons sentiments ne se traduisent pas toujours en réalité. L'emploi est le domaine où les progrès les plus faibles ont été enregistrés. Pourtant, c'est l'un des aspects les plus importants. L'emploi des personnes handicapées est le sujet principal du présent guide.

¹ D. Roth et E. Shillington, «Profil économique des personnes ayant des incapacités au Canada», Secrétariat d'État du Canada, 1990, p. 2.

² Voir la *Loi sur l'équité en matière d'emploi*, Parlement du Canada, appendice G.

³ Certaines définitions s'imposent. Une **déficience** est la perte ou une anormalité de la structure ou de la fonction psychologique ou anatomique qui peut être de nature permanente ou temporaire. Ce terme est habituellement employé dans un sens médical. Une **invalidité** est toute limitation ou défaut, résultant d'une déficience, de la capacité d'exécuter une activité de la façon ou dans l'intervalle considéré normal. Le fait de ne pouvoir marcher est une invalidité. Les **handicaps** limitent ou empêchent une personne d'assumer un rôle normal en fonction de son âge, de son sexe ou de facteurs culturels. Les escaliers, les toilettes aux dimensions trop petites, le verre brisé contribuent tous à handicaper les personnes qui utilisent des fauteuils roulants.

⁴ *S'entendre pour agir, l'intégration économique des personnes handicapées*, deuxième rapport du Comité permanent des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées, Bruce Halliday, président, juin 1990.

Que pouvons-nous faire?

Ce guide s'adresse à la collectivité représentant les personnes handicapées et aux syndicalistes qui veulent faire évoluer la situation de l'emploi (le sous-emploi et (ou) le chômage) pour ces personnes. Il vise à aider les personnes qui ont une déficience à obtenir un emploi dans les entreprises syndiquées.

Pour susciter ce changement, nous devons nous comprendre mutuellement :

Les personnes handicapées doivent expliquer leurs besoins.

- . Les travailleurs sociaux et les personnes handicapées doivent comprendre le rôle et le fonctionnement des syndicats pour qu'un effort de collaboration puisse être entrepris en vue de leur assurer un emploi.
- . Les syndicalistes doivent comprendre les réalités auxquelles font face les personnes handicapées et de quelles façons des emplois peuvent leur être rendus plus accessibles.
- . Les syndicalistes doivent discuter de la façon dont ils peuvent négocier plus efficacement en vue d'obtenir une protection pour leurs propres membres qui ont une déficience, comment ils peuvent contribuer à l'éducation des employeurs et comment ils peuvent aider à ouvrir l'accès aux lieux de travail aux travailleurs handicapés.
- . Les personnes handicapées, les syndicalistes et les travailleurs sociaux doivent mettre au point des méthodes pratiques pour faire du changement un processus de collaboration.

En quoi ce guide peut-il se révéler utile?

Le présent guide vise à répondre à différents besoins. Selon les connaissances et l'expérience du lecteur, il n'est pas nécessaire de lire tous les chapitres. Il s'agit d'un document de référence destiné à favoriser une action efficace.

Le chapitre 1, Les personnes handicapées au Canada, et le chapitre 2, Incapacités : Mythes et réalités, s'adressent à ceux et celles d'entre nous qui ont besoin d'une formation de base dans ce domaine. Qui sont les personnes handicapées? Quelle est leur situation économique? Quelles sont leurs incapacités? Quels sont les mythes et les réalités au sujet de ces incapacités et comment ces personnes peuvent-elles avoir besoin d'installations spéciales en milieu de travail?

Le chapitre 3, La compréhension et le langage, s'adresse à tous ceux et celles qui veulent travailler en collaboration avec les personnes handicapées. Quels sont les éléments fondamentaux de relations humaines respectueuses? Quels termes devons-nous utiliser pour exprimer ce respect?

Le chapitre 4, Les organisations vouées aux personnes handicapées, est une source de renseignements pour ceux et celles d'entre nous qui voudraient connaître les organisations qui représentent les personnes handicapées et les ministères et organismes de services sociaux qui aident à la création de possibilités d'emploi.

Le chapitre 5, Les politiques et réalisations syndicales, s'adresse aux personnes handicapées et aux travailleurs sociaux qui ne sont pas très renseignés au sujet des syndicats. Quel rôle les syndicats jouent-ils en milieu de travail et dans la vie sociale en général? Quel est leur mode de fonctionnement? Quelle est la politique des syndicats à l'égard de l'emploi des personnes handicapées? Quelles ont été leurs réalisations en ce qui a trait à l'obtention d'un emploi et la protection de leurs membres qui ont une invalidité? La plupart des syndicalistes devront probablement aussi lire la dernière partie de ce chapitre.

Le chapitre 6, Trouver de l'emploi aux personnes handicapées, s'adresse à tous les intéressés, mais plus particulièrement aux syndicalistes. Il renferme des lignes directrices au sujet de la protection syndicale et de l'obtention d'emplois pour les travailleurs handicapés dans leurs milieux de travail. Quelles sont les attitudes qui nous limitent? Comment pouvons-nous travailler ensemble? Pour quoi devrions-nous lutter? Comment pouvons-nous convaincre les employeurs?

Les **appendices** renferment des renseignements plus détaillés. Un sommaire de la *Loi fédérale sur l'équité en matière d'emploi* y figure. L'un des appendices répond aux préoccupations de ceux et celles d'entre nous qui veulent plus de détails au sujet de la structure et du fonctionnement des syndicats, ou qui cherchent des réponses à certaines questions courantes au sujet des syndicats. Certains exemples concrets de clauses tirées de conventions collectives qui traitent des emplois des personnes handicapées sont aussi présentés. Des lexiques sont également inclus pour aider à éliminer la confusion au sujet de la terminologie du service social et des syndicats.

Un début

Ce guide est un premier effort en son genre au Canada. Même s'il constitue une ressource précieuse, il comporte plusieurs faiblesses. Nous espérons que, dans l'avenir, *Établir des ponts* sera mis à jour et que l'on pourra ajouter à son contenu.

Nous avons tenté de résumer une bonne partie de l'information disponible au sujet d'un vaste éventail de déficiences. Nous ne sommes pas des «spécialistes». Les membres de notre comité de rédaction ne représentaient pas tous les types de déficiences. Nous avons fait des erreurs et des omissions par inadvertance. Nous nous en excusons.

Nous avons fait des généralisations au sujet du mouvement syndical avec lesquelles certains syndicalistes pourraient ne pas être d'accord. Cela constitue aussi un élément inévitable du processus d'évolution. Nous croyons que ce projet stimulera le débat et l'action. Des syndicalistes pourraient fournir de nombreux exemples de bonnes clauses de conventions collectives ou d'autres initiatives syndicales qui concernent les personnes handicapées. Nous les invitons à nous les faire parvenir.

Une omission a été faite délibérément. Les travailleurs qui ont le SIDA ou qui ont contracté le VIH ont une déficience et font l'objet d'une grave discrimination en matière d'emploi. Notre comité en est venu à la conclusion, un peu tard au cours du processus, que le présent guide aurait dû traiter de ce handicap. Malheureusement, nous n'avons pas suffisamment de temps et de ressources pour intégrer la documentation nécessaire. Il existe toutefois de très nombreuses sources d'information et ressources éducatives au sujet du SIDA en Colombie-Britannique et ailleurs au Canada. Tout au long du présent guide, nous avons indiqué où l'on pouvait se procurer ces documents.

On peut aussi nous rejoindre à l'adresse suivante :

Centraide - Lower Mainland
Comité consultatif de participation ouvrière sur la question
des personnes handicapées
4543, Canada Way
Burnaby (C.-B.)

Téléphone :
Télécopieur :

Si vous demeurez à l'extérieur de la C.-B., veuillez communiquer avec le bureau local de Centraide.

CHAPITRE 1

LES PERSONNES HANDICAPÉES AU CANADA

Qui sont les personnes handicapées?

Peu d'entre nous en savent beaucoup sur la nature et l'étendue de l'invalidité au Canada. Ce n'est que récemment que nous avons commencé à porter attention, à écouter et à comprendre. Ce n'est que depuis peu que les ministères et organismes gouvernementaux ont commencé à recueillir des données statistiques qui nous permettent de brosser un tableau des réalités de la vie des personnes handicapées.

À partir des données limitées dont nous disposons et en puisant dans sa propre expérience, Joan Meister, ancienne présidente de DAWN CANADA (Réseau d'action des femmes handicapées du Canada) a décrit cette réalité dans les termes suivants :

«Nous sommes tout d'abord des personnes et nous faisons face à la vie comme des personnes. Nous avons par ailleurs un handicap, mais cela doit être reconnu comme un élément secondaire de notre personnalité...

Comme toute autre personne, nous appartenons à d'autres catégories et affichons des niveaux différents de solidarité et d'allégeance. Nous appartenons à des groupes ethniques et raciaux minoritaires, nous sommes autochtones, nous avons des valeurs culturelles différentes. Nous sommes des lesbiennes et des homosexuels. Nous sommes des jeunes hommes et des jeunes femmes, nous sommes des mères et des pères et nous vivons nos vies jusqu'à leurs termes et, ce faisant, nous pouvons devenir des personnes âgées. Nous éprouvons les mêmes émotions et participons aux mêmes luttes. Nous faisons tout cela mais nous sommes des personnes handicapées.

Alors même que nous reconnaissons les similitudes, des facteurs importants régissent certaines de nos vies, des facteurs fort différents de ceux qui influencent les personnes non handicapées. Nous ne formons pas un groupe homogène. Certains d'entre nous sont handicapés de naissance tandis que les autres le sont devenus par la suite. Certains d'entre nous ont une déficience apparente tandis que d'autres doivent passer beaucoup de temps à expliquer aux personnes non initiées et mal informées ou tout simplement ignorantes

que, non, elles ne sont pas ivres, qu'elles ont un grave problème d'équilibre ou d'élocution et que, non, elles ne peuvent aucunement supporter la fumée de cigarette. Et il y a ceux et celles d'entre nous qui ont passé la plus grande partie ou une partie de leur vie dans des institutions et d'autres qui n'ont jamais connu ce mode de vie particulier. Pour ce qui est de la façon dont nous vivons avec l'isolement ou la socialisation, ou son absence, nous soupçonnons que ces aspects de nos vies font une différence. Nous ne savons pas exactement encore ce qu'est cette différence parce que nous n'avons pas encore fait de recherche à ce sujet et, inutile de le dire, personne d'autre ne l'a fait non plus. Nous allons tout simplement devoir trouver la réponse.

Comme groupes, nous sommes passablement nombreux. Environ 14 % des Canadiens, c'est-à-dire environ un sur sept, a une déficience.»

Catégories de déficiences

«Une façon utile d'envisager les déficiences est de les classer en deux grandes catégories : les déficiences mentales et les déficiences physiques. Dans chacun de ces deux grands groupes, il y a plusieurs catégories secondaires. Sept types de déficiences sont communément reconnus mais certaines personnes, y compris moi-même, pensent qu'il y en a probablement un autre, celui des déficiences attribuables aux accidents cérébraux.

On estime qu'environ :

- . **80 % de toutes les personnes handicapées appartiennent à la catégorie des déficients mentaux;**
- . **toutes les autres, qui ont diverses déficiences physiques, représentent 20 % des personnes handicapées.»**

Les déficiences mentales

«Dans la catégorie générale des déficiences mentales, il y deux et peut-être trois groupes secondaires :

- . **La déficience psychologique.** Il s'agit probablement du groupe le plus nombreux, celui des gens qui doivent recourir aux services de santé mentale.
- . **Les troubles du développement.** Cet autre groupe de déficiences mentales était appelé, dans le passé, «aliénation mentale»

ou, plus récemment, «handicap mental», mais de nombreuses personnes avec qui j'en ai discuté préféreraient tout simplement ne pas être étiquetées.

. **Les personnes qui ont subi un accident cérébral** forment la troisième catégorie. Ces déficiences sont habituellement causées par des dommages subis lors d'accidents de voiture et d'autres traumatismes physiques. Souvent, il y a une amélioration progressive de l'incapacité avec le temps.»

Les déficiences physiques

«Les déficiences physiques représentent environ 20 % du total. Ils se répartissent en cinq catégories :

. **La cécité et les déficiences visuelles.** Selon l'Institut national canadien pour les aveugles (INCA), seulement 20 % des personnes considérées légalement aveugles le sont totalement. Les autres qui entrent dans cette catégorie des déficiences visuelles sont des personnes malvoyantes.

. **La surdité et les déficiences auditives.** Les personnes dites sourdes ne peuvent entendre et doivent utiliser le langage par signes pour communiquer. Les malentendants utilisent des prothèses auditives ou recourent à la lecture labiale.

. **Les déficiences non visibles** se présentent sous plusieurs formes.

- . Les allergies ne peuvent être vues mais peuvent causer des réactions violentes lorsque, par exemple, le mauvais type de nourriture est consommé par inadvertance ou lorsque la fumée de cigarette ne peut être évitée.
- . L'épilepsie est une autre incapacité non détectable ou visible jusqu'à ce qu'un élément, physique ou émotif, dans l'environnement de la personne provoque une attaque.
- . Différents types d'arthrite, les problèmes respiratoires, les migraines, la salpingo-oophorite et la sclérose en plaques bénigne constituent tous des déficiences non visibles, mais non moins réelles ou incapacitantes du simple fait que nous ne pouvons les voir dans tous les cas. Si nous tenons compte de toutes les personnes qui ont ce genre de déficiences non visibles, le pourcentage des Canadiens handicapés est beaucoup plus élevé que 14 %.

- **Les difficultés d'apprentissage** ne sont pas apparentes tant que la personne n'a pas à recourir de façon importante à sa capacité de lecture ou d'écriture. Les personnes qui ont des difficultés d'apprentissage deviennent très habiles à compenser leur déficience. La gravité de ce handicap peut varier d'une déficience légère à une incapacité complète au niveau de l'écriture, de la lecture ou de la compréhension des communications verbales ou écrites. La déficience peut porter sur les lettres seulement ou aussi sur les chiffres et les habiletés spatiales. Une formation spéciale peut permettre à beaucoup d'entre nous de surmonter ce handicap.
- **Les déficiences au niveau de la mobilité.** Cette dernière catégorie est peut-être la plus évidente. Les personnes qui ont des problèmes de mobilité ou qui sont handicapées physiquement ont beaucoup de difficulté à le cacher. (D'une certaine façon, il est malheureux que le symbole international de la déficience soit un fauteuil roulant blanc stylisé, sur fond bleu, parce que les déficiences physiques constituent un pourcentage restreint de l'ensemble des handicaps et que les personnes qui utilisent un fauteuil roulant ne représentent qu'un faible pourcentage de celles-ci.)

Les causes des déficiences physiques sont nombreuses, mentionnons notamment les thromboses, les anévrismes, les embolies, l'arthrite, la paralysie cérébrale, les amputations, les troubles neurologiques et les blessures à la moelle épinière.

Les aides techniques, qui deviennent de plus en plus complexes, permettent aux personnes qui ont une déficience physique d'utiliser au maximum leur potentiel¹.»

Il y a plusieurs façons de classer les déficiences. Les observations de Joan Meister en représentent une.

L'Enquête sur la santé et les limitations d'activités

Une autre approche a été employée dans l'Enquête sur la santé et les limitations d'activités (ESLA). C'est lors du recensement de 1986-1987 que l'on a recueilli, pour la première fois, des données au sujet des personnes handicapées et le rapport de l'ESLA en est le résultat. Le présent recensement (1991) servira aussi à recueillir des renseignements statistiques post-censitaires qui permettront de faire des comparaisons avec les données de 1986.

Les catégories et les données de l'ESLA sont passablement différentes, à certains égards, de celles décrites précédemment. Le fait qu'il y ait de nombreuses façons de classer la réalité est normal; mais qu'il existe un tel manque de renseignements au sujet de l'étendue des déficiences (et de certains handicaps en particulier) au Canada souligne le manque d'attention qui est accordé à une partie très importante de notre population. Ainsi, l'ESLA n'a pas rejoint un grand nombre de personnes vivant en institution et dans d'autres situations, ce qui limite les possibilités de généralisation.

Les statistiques peuvent aussi être très difficiles à recueillir. Les personnes peuvent ne pas considérer une déficience fonctionnelle comme étant un handicap parce qu'elles ont continué à vivre et à travailler sans conséquences défavorables. Elles peuvent être aussi très réticentes à reconnaître une déficience telle que l'épilepsie ou des problèmes antérieurs de santé mentale si elles craignent que cela puisse nuire à leurs possibilités d'emploi.

En dépit de ces restrictions, l'ESLA a permis de préciser certains aspects qui permettent une meilleure compréhension de la population handicapée :

- . **De nombreuses personnes ont plus d'une déficience**, par exemple des difficultés d'élocution et une déficience mentale, des problèmes de mobilité et d'agilité.
- . **Les handicaps peuvent varier en gravité**, ou selon leurs effets sur l'exécution des fonctions quotidiennes. Près de la moitié des personnes handicapées ne le sont que légèrement. Les proportions varient considérablement selon l'âge. Dans le groupe des personnes handicapées, seulement une sur trois, chez les plus jeunes, avait une déficience grave ou modérée. Par contre, chez les personnes déficientes de 85 ans et plus, quatre sur cinq avaient un handicap grave ou modéré.
- . **Les causes de déficience physique varient considérablement.** La cause la plus fréquente est une maladie ou affection courante (29 %).

Causes des déficiences physiques limitant l'activité, 1986²

Cause	Répartition (%)
Présente à la naissance	5,9
Maladie ou affection courante	29,4
Maladie ou affection passée	15,2
Âge	8,2
Accident de travail	7,7
Accident d'automobile	5,0
Autre accident	6,6
Milieu de travail	4,2
Thrombose	2,9
Acte violent	0,9
Autre cause	5,1
Non déclarée	8,8
Ensemble des causes	100,0

Selon le Congrès du travail du Canada, «130 personnes se blessent au travail à chaque quinze minutes au Canada. En 1984 seulement, il y a eu 1 034 400 accidents reliés au travail au Canada et plus de 90 000 personnes ont été atteintes d'incapacité permanente à un degré ou à un autre.»³

Les aspects économiques de la déficience

L'ESLA fait ressortir la mesure dans laquelle les personnes handicapées sont défavorisées au plan économique. (Il faut rappeler que la présente étude exclut de nombreuses personnes qui ont une déficience mentale.) Les chiffres qui suivent valaient pour 1986.

Pauvreté et revenu

- . Plus de 25 % des personnes ayant une déficience étaient classées parmi les pauvres, comparativement à 15,5 % pour l'ensemble de la population canadienne. La proportion chez les femmes handicapées atteignait près de 30 %.
- . 56 % des personnes en âge de travailler ayant une déficience touchaient un revenu inférieur à 10 000 \$ annuellement, comparativement à 46 % pour l'ensemble de la population.
- . Les femmes handicapées étaient plus particulièrement touchées : plus de la moitié avaient un revenu annuel inférieur à 5 000 \$. Le quart des hommes handicapés touchaient le même faible revenu. À l'autre extrémité de l'échelle, seulement 10,9 % des femmes handicapées avaient un revenu supérieur à 20 000 \$, comparativement à 39,6 % pour les hommes handicapés.
- . Les travailleurs ayant une déficience, mentale ou physique, se retrouvaient dans la catégorie de revenu la plus faible.

Chômage et emploi

- . Le taux de chômage parmi les travailleurs handicapés étaient de 15,2 %, comparativement à 10,7 % pour l'ensemble de la population.
- . Le taux de chômage parmi les personnes handicapées était en réalité plus élevé parce que beaucoup de personnes qui ont renoncé à se trouver un emploi sont officiellement classées comme ne «faisant pas partie de la population active».
- . Parmi les personnes âgées de 45 ans et plus, seulement 30,6 % des travailleurs handicapés avaient un emploi, comparativement à 60 % pour l'ensemble de la population.

**Situation des personnes handicapées en âge de travailler
dans la population active, 1986⁴**

Situation dans la	Personnes ayant un population active une déficience	Personnes ayant degré élevé
Sans emploi	5 %	7 %
A un emploi	17 %	40 %
Ne fait pas partie de la population active	76 %	51 %

- . Un niveau de scolarité plus élevé accroît les chances d'emploi des personnes handicapées, comme c'est le cas pour la population en général. Cependant, si 85,6 % de tous les diplômés universitaires avaient un emploi, seulement 62,3 % des diplômés universitaires handicapés étaient dans la même situation. Par ailleurs, 79,3 % des personnes qui possédant un certificat professionnel avaient un emploi, mais seulement 52,4 % des personnes handicapées ayant un tel certificat avaient un emploi.
- . Parmi les personnes sans emploi, plus des deux tiers croyaient que leurs chances d'obtenir un emploi étaient faibles ou, au mieux, moyennes.
- . Le degré d'invalidité exerçait une influence marquée sur les possibilités d'emploi. La grande majorité (75 %) des personnes ayant une déficience grave avaient renoncé à l'idée de se trouver un emploi.
- . Parmi celles qui avaient un emploi, la majorité considérait qu'il était difficile de changer d'emploi ou d'en trouver un meilleur.
- . Parmi les personnes non employées, les principaux facteurs mentionnés comme limitant les possibilités d'emploi étaient les suivants :
 - . manque d'emplois convenables (37 %)
 - . transport inadéquat (9,6 %)
 - . manque d'aide, d'assistance ou de matériel spécial (2,6 %)
 - . accès physique inadéquat aux édifices (5,17 %)

Le manque d'emplois convenables est une catégorie très vague qui ne nous en dit pas beaucoup.

On prévoit qu'une enquête post-censitaire qui aura lieu après le recensement de 1991 fournira des renseignements plus précis sur la situation économique des personnes ayant une déficience.

Quels que soient les résultats de cette enquête, il sera difficile de mesurer l'un des obstacles les plus importants à l'emploi pour les travailleurs qui ont une déficience – les obstacles au niveau des attitudes. Le présent guide constitue une aide importante pour nous sensibiliser à cette question et supprimer les obstacles de cette nature.

¹ Joan Meister, discours prononcé en 1990.

² D. Roth et E. Shillington, «Profil économique des personnes ayant des incapacités au Canada», Secrétariat d'État du Canada, 1990, p. 27.

³ G. Adam, allucition portant sur le rapport entre la réadaptation et le travail, Congrès du travail du Canada, 1986.

⁴ Roth et Shillington, *idem*, p. 53.

CHAPITRE 2

LES DÉFICIENCES : MYTHES ET RÉALITÉS

Beaucoup d'entre nous en savent très peu sur les déficiences. Nous croyons des mythes qui sont tout simplement faux. Dans ce chapitre, nous examinons certaines déficiences particulières et opposons des réalités aux mythes. Nous commençons par décrire les limitations et les obstacles auxquels font face les personnes handicapées et suggérons des façons d'éliminer ces barrières.

De nombreuses étiquettes et catégories sont employées dans le texte qui suit¹. Cela peut causer de la confusion et en décourager certains, à moins de garder à l'esprit que le présent guide est une ressource, un point de référence à utiliser au besoin.

Les nombreuses origines de l'invalidité et la vaste gamme des déficiences font qu'il est impossible de considérer les personnes handicapées comme faisant partie d'une seule catégorie. Les origines de l'invalidité sont nombreuses : l'invalidité d'origine congénitale (incapacité qui existait avant ou à la naissance, mais non héritée), l'invalidité héritée, l'apparition spontanée au cours de la vie, la maladie, les accidents et les blessures.

Une déficience auditive engendre une expérience de vie radicalement différente d'un trouble de mobilité. L'étendue ou la gravité de la déficience varie énormément, influant profondément sur les possibilités d'emploi. Ces différences ont des répercussions importantes pour la personne handicapée.

Le fait qu'une personne ait une déficience depuis la naissance ou qu'elle l'ait acquise plus tard est aussi un facteur clé dans la façon dont cette personne vit sa vie et compose avec son incapacité.

En dépit des étiquettes et des catégorisations, une personne handicapée est une personne qui a des expériences, des attentes, des besoins et des talents distincts.

¹ Cette section est une version révisée d'un ouvrage intitulé *Disabilities : Myths and Facts* produit par Patty Holmes, coordonnatrice du projet de la Politique à l'égard des personnes handicapées, et Derek Fudge, du Congrès du travail du Canada, en 1980. Nous sommes conscients que les éléments qui figurent dans ce texte remontent déjà à plusieurs années, mais nous croyons qu'il permet d'expliquer les réalités fondamentales.

Cécité et déficience visuelle

Une personne dont la vue est si faible que l'acuité visuelle optimale de son meilleur oeil est de 20/200 ou moins ou dont l'angle de vision est de vingt degrés ou moins est considérée légalement comme étant aveugle.

Seulement 20 % des personnes légalement aveugles le sont totalement. Les autres peuvent voir :

- . les couleurs assez bien mais les formes de façon embrouillée;
- . seulement une très petite surface, mais nettement (par exemple, une personne peut lire mais a de la difficulté à se déplacer);
- . raisonnablement bien l'ensemble du périmètre mais n'ont pas une vision précise (par exemple, une personne peut se déplacer sans difficulté mais ne peut lire ou reconnaître les visages).

Mythe

Les personnes qui ont une déficience visuelle entendent mieux que les autres.

Réalité

La cécité ou le fait d'avoir une mauvaise vision engendre une grande dépendance à l'égard des autres sens. Les personnes aveugles s'entraînent à écouter plus attentivement. Cette compétence peut être acquise par les personnes qui ont une bonne vision si elles y mettent le même effort.

Mythe

Les personnes malvoyantes ont souvent des accidents.

Réalité

Les personnes qui ont une déficience visuelle ont une plus faible incidence d'accidents graves que les personnes qui ont une bonne vision. Les travailleurs qui ont un handicap visuel ne perdent qu'une fraction du temps perdu en raison de blessures sérieuses par leurs collègues jouissant d'une bonne vision. Malheureusement, le mythe est souvent répété dans les lieux de travail par des superviseurs préoccupés au sujet des risques de sécurité éventuels.

Mythe

Il y a peu de choses qu'une personne ayant une déficience visuelle puisse faire.

Réalité

Les travailleurs qui sont aveugles ou qui ont une mauvaise vision ont occupé des postes d'ostéopathes, d'enseignants, de travailleurs sociaux, de préposés aux soins, de transcripteurs, de programmeurs, d'ingénieurs en électronique, de professeurs de piano, de standardistes, de sténographes judiciaires, ainsi qu'une foule d'autres professions.

Mythe

Les personnes ayant une déficience visuelle sont incapables d'être autonome et dépendent des personnes «voyantes» pour vaquer à leurs activités quotidiennes.

Réalité

Cela est loin d'être vrai. Les personnes aveugles ou qui ont une mauvaise vision sont capables de vivre sans dépendre d'autres personnes pour faire les choses à leur place. Elles peuvent évidemment avoir besoin d'aides, qui prennent la forme d'une vaste gamme d'équipements spéciaux que la technologie moderne a mis à leur disposition. Voici quelques-uns des nombreuses aides auxquelles elles ont accès :

. Le langage braille

Le braille est utilisé par 6 % des personnes qui sont légalement aveugles. Le braille est un système dans lequel une personne lit des mots en effleurant avec le bout de ses doigts une ligne de points en relief. L'utilisateur du braille peut lire à une vitesse correspondant à environ la moitié de la vitesse moyenne d'une personne voyante. Une personne qui a une déficience visuelle peut prendre des notes et écrire en braille à l'aide d'une tablette d'écriture et d'un crayon spécial ou d'une machine à écrire en braille. Il y a de nombreuses aides pour l'écriture en braille telles que le papier et les appareils qui produisent des étiquettes en braille sur un ruban de plastique. Le matériel informatique en braille tel que le Versabrailler et d'autres produits nouveaux permettent l'entrée et la sortie électronique de données utilisables par les personnes qui voient et celles qui sont aveugles.

. Les appareils de lecture

L'Optacon est une machine qui permet de changer une lettre imprimée en une lettre vibrante tactile qu'une personne peut lire avec son index. Un autre appareil, l'appareil de lecture Kurzweil, peut parcourir une page imprimée et la lire à haute voix à l'aide d'un synthétiseur de paroles informatisé. La plupart des personnes qui ont une déficience visuelle font aussi appel à d'autres personnes pour leur lire des textes imprimés. Il existe aussi des documents à gros caractères et des dispositifs de grossissement pour les gens qui ont une vision partielle.

Un système de grossissement par télévision en circuit fermé permet d'agrandir les mots et les images de quatre à six fois leur taille originale.

. Les ordinateurs

Les ordinateurs équipés d'une sortie vocale permettent aux personnes totalement aveugles d'avoir accès à l'information enregistrée sur support électronique et d'entendre tout ce qu'une personne voyante peut voir à l'écran. Des programmes d'impression en gros caractères peuvent aussi être installés sur ordinateur pour permettre aux personnes ayant une déficience visuelle de grossir, de façon sélective, le texte qui apparaît à l'écran. Dans certaines circonstances, un système informatisé peut intégrer un synthétiseur de voix, des programmes d'impression en gros caractères et un dispositif de télévision en circuit fermé compatible avec l'ordinateur pour aider les personnes ayant une vision déficiente à utiliser l'ordinateur.

. Les aides auditives

Étant donné que relativement peu de personnes lisent le braille, la plupart des gens qui ont une déficience visuelle se font lire des documents sur bandes magnétiques, par exemple les «livres parlés». Des calculateurs parlants annoncent les données d'entrée et de sortie et des magnétophones informatisés, appelées compresseurs de parole, permettent de lire par oreille. Les horloges et les montres sont adaptées de la même façon.

. Les aides à la mobilité

Les personnes qui ont une déficience visuelle utilisent habituellement des guides voyants, des cannes ou des chiens-guides pour se déplacer. Le choix de l'aide est personnel, fondé sur les besoins, le mode de vie et les

aptitudes de la personne. Un certain nombre de dispositifs récemment mis au point utilisent les ondes ultrasoniques pour guider l'utilisateur en faisant réverbérer un signal sonore sur les objets entourant la personne qui porte l'appareil.

Mythe

Une personne aveugle aura des problèmes à se déplacer.

Réalité

Au début, l'orientation dans l'espace environnant est importante. Une fois que la personne qui a une déficience visuelle s'est familiarisée avec les installations nécessaires à l'exécution de son travail ou destinées à son confort, elle peut se déplacer facilement et en sécurité dans son environnement. Il faut se rappeler que les personnes aveugles sont souvent capables de «voir» avec leurs autres sens. La mobilité est possible en sentant les courants d'air caractéristiques de certains endroits ou en ressentant les vibrations des objets qui se déplacent vers soi.

Obstacles réels

- . Attitudes étroites des gens qui n'ont pas une incidence visuelle
- . Manque d'accès à l'information publique

La forte dépendance de la société envers les médias écrits et visuels signifie que les personnes qui ont une déficience visuelle n'ont pas accès à l'information à laquelle elles ont droit. Un exemple de cette injustice est l'utilisation des journaux pour la publication des offres d'emploi. À défaut d'avoir accès à ces listes, les personnes qui ont une déficience visuelle n'ont pas la possibilité de postuler les emplois qu'elles seraient en mesure d'occuper.

- . Les pratiques inflexibles en matière de personnel

L'utilisation de demandes d'emploi écrites empêche de nombreuses personnes ayant une déficience visuelle d'obtenir une entrevue. Si elles sont convoquées à une entrevue, elles peuvent ne pas être sélectionnées parce que des examens écrits sont souvent utilisés pour déterminer si une personne est en mesure d'occuper un emploi. Même si la personne réussit à franchir les deux premières étapes du processus d'embauche, des structures d'emploi inflexibles préviennent souvent une personne ayant une déficience visuelle de s'acquitter de ses responsabilités professionnelles.

- Les édifices inaccessibles

Les ascenseurs dont les numéros de plancher ne sont pas inscrits en braille ou qui ne signalent pas le passage d'un plancher à l'autre par un indicatif sonore font qu'il est impossible à une personne ayant une déficience visuelle de se déplacer dans l'édifice de façon autonome.

Surdité et déficience auditive

La surdité est d'origine soit conductive soit perceptive (surdité d'origine nerveuse). La surdité de conduction est attribuable à une incapacité de transmission des ondes sonores dans l'oreille externe ou moyenne. La surdité de perception est attribuable à une incapacité de recevoir les vibrations sonores en raison d'une défectuosité de l'oreille interne. Certaines personnes sont affectées par les deux types de surdité.

Causes de la perte de l'ouïe

La surdité peut avoir de nombreuses causes. Certaines formes de surdité peuvent être prévenues, mais beaucoup d'autres ne le peuvent pas.

- Un grand nombre de personnes qui ont une déficience auditive sont nées sourdes en raison de facteurs héréditaires. Dans 90 % des cas, la surdité héréditaire survient dans les familles où les parents n'ont pas de déficience auditive.
- Les enfants peuvent naître sourds en raison d'une maladie maternelle telle que la rubéole ou des effets secondaires de certains médicaments. L'immunisation contre la rubéole est un facteur critique pour prévenir la surdité prénatale.
- À la naissance, une anoxie (manque d'oxygène) de prématurité extrême ou des dommages physiques peuvent causer la surdité.
- Les maladies de l'enfance telles que la fièvre scarlatine, la méningite et la rougeole peuvent causer la surdité mais moins souvent que dans le passé.
- Une grave infection de l'oreille, un accident ou les effets secondaires de doses massives de certains médicaments sont d'autres causes de surdité.
- La pollution par le bruit, en particulier le bruit d'origine industrielle, devient une source de plus en plus fréquente de perte de l'ouïe.

- . Plus tard dans la vie, la principale cause de surdité est le bruit et le vieillissement.

Mythe

Les personnes malentendantes ou sourdes sont incapables de communiquer avec les personnes qui entendent.

Réalité

La communication entre les personnes ayant une déficience auditive et les autres ne soulève pas le problème qu'appréhendent de nombreuses personnes. Les personnes sourdes ou malentendantes peuvent, à des degrés divers, parler et lire sur les lèvres.

- . La communication est facilitée pour la personne sourde lorsque l'interlocuteur s'exprime sur un ton de voix normal et que son visage est visible.
- . Élever la voix n'aide pas.
- . Le langage gestuel et les tablettes de papier constituent d'autres moyens de communication.
- . La technologie moderne a permis aux personnes qui ont une déficience auditive de disposer d'une grande variété d'appareils qui leur permettent «d'entendre» ce qui se passe dans le monde qui les entoure. Parmi ces appareils, il y a les suivants :
 - . Le télécriteur pour malentendants, qui est un téléphone pour les personnes sourdes ou malentendantes permettant la communication téléphonique en tapant à la machine dans les deux sens. Un télécriteur pour malentendants peut seulement communiquer avec un autre télécriteur pour malentendants. Pour rejoindre une personne qui peut entendre, les personnes sourdes utilisent le TTY afin de communiquer avec le Service de relais téléphonique pour les malentendants de BC Telephone, où des personnes qui entendent transmettent ensuite l'appel à sa destination.
 - . Les dispositifs de lumières clignotantes qui permettent à la personne sourde de savoir que l'on sonne à la porte, qu'un bébé pleure, qu'une alarme d'incendie s'est déclenchée, etc.

Mythe

Les personnes sourdes ou malentendantes sont des employés idéaux pour les milieux de travail bruyants.

Réalité

Les bruits intenses qui ont certaines caractéristiques vibratoires peuvent causer encore plus de dommage à un mécanisme auditif déjà endommagé. Le «recrutement» est un état de la personne ayant une déficience auditive où les bruits émis à certaines fréquences sonores sont beaucoup plus intenses que pour une personne qui a une ouïe normale. Une personne dans cet état entendra le bruit des moteurs de voiture, des climatiseurs et des avions si fortement que tous les autres bruits seront masqués. Les personnes ayant un état de «recrutement» sont par conséquent sensibles aux bruits à faibles décibels. L'exposition à ces bruits nuit au mécanisme auditif et est douloureux.

Mythe

Certaines personnes malentendantes n'entendent que ce qu'elles veulent bien.

Réalité

Les personnes qui n'ont pas de déficience auditive pensent souvent à tort que «la perte de l'ouïe signifie que l'on entend plus doucement tous les sons». En réalité, une personne malentendante peut avoir une ouïe parfaite dans les basses fréquences mais ne rien entendre dans les fréquences élevées ou vice versa. En raison d'une telle perte d'acuité auditive, un interlocuteur peut ou non être compris selon que sa voix est grave ou aiguë. Un autre facteur qui rend ce mythe vraisemblable est le manque d'attention qu'accordent les personnes qui ne sont pas malentendantes aux bruits de fond. Ces dernières peuvent trouver qu'une pièce est calme tandis qu'une personne malentendante qui souffre de «recrutement» sera assourdie par le bruit de fond d'un éventail ou d'un climatiseur, ce qui nuira à sa perception des échanges verbaux qui se déroulent dans ce milieu.

Mythe

Si les personnes qui ont une déficience auditive veulent mieux entendre, elles devraient porter une prothèse auditive.

Réalité

Malheureusement, la science de la réadaptation auditive n'est pas suffisamment avancée pour corriger tous les types de perte d'acuité auditive.

Mythe

Une élocution imparfaite indique un manque d'intelligence chez une personne qui a une déficience auditive.

Réalité

Faux. De nombreuses personnes sourdes ayant des aptitudes intellectuelles supérieures n'ont pas eu la chance de recevoir des soins orthophoniques.

Obstacles réels

- . Pratiques d'embauche et descriptions de postes définies de façon rigide.

Le recours aux entrevues verbales a pour effet de priver les personnes qui ont une déficience auditive d'avoir une chance égale de prouver qu'elles sont de bons candidats à un poste. Les structures d'emploi inflexibles ne permettent pas d'utiliser d'autres mécanismes de communication pour exécuter efficacement des tâches pour lesquelles ces personnes seraient tout à fait compétentes.

- . Manque de services d'interprétation en langage gestuel

L'absence de langage gestuel au sein de la collectivité signifie que de nombreuses personnes qui ont une déficience auditive ne peuvent jouir des droits fondamentaux que les personnes entendantes prennent pour acquis. En conséquence, les services gouvernementaux, juridiques, médicaux et sociaux sont moins accessibles aux membres de la collectivité qui ont une déficience auditive.

. Matériel spécial non accessible

La technologie moderne a permis la mise au point d'une vaste gamme d'aides permettant aux personnes qui ont une déficience auditive de communiquer avec les personnes qui entendent. Cependant, les prix exorbitants de beaucoup de ces appareils les rendent inaccessibles à la grande majorité.

Conseils à retenir

- . Aider la personne qui a une déficience auditive à lire sur les lèvres :
 - . faire face à la personne;
 - . s'assurer que votre visage demeure bien éclairé;
 - . parler sur un ton de voix normal; et
 - . ne pas exagérer le mouvement des lèvres, elles sont alors plus difficiles à lire.
- . Avant de placer une personne qui a une déficience auditive dans un milieu bruyant, demandez à une autorité médicale si le bruit pourrait diminuer encore davantage la capacité auditive restante de la personne.
- . Avant de placer une personne dans un milieu bruyant, demandez-lui si les bruits de fond lui causent de la douleur et de la frustration en raison d'un état de «recrutement».

Paraplégie

La paraplégie est un état caractérisé par une perte de fonction des extrémités inférieures (jambes). La cause la plus commune de la paraplégie est une blessure à la moelle épinière au niveau du thorax ou dans la région lombaire. La plupart des blessures à la moelle épinière se produisent lors d'accidents de motocyclette, d'automobile, d'activités sportives ou d'accidents impliquant des armes à feu. Le terme «paraplégie» est utilisé pour identifier divers degrés de paralysie des membres inférieurs.

Le degré de paralysie que subit une personne en raison d'une blessure à la moelle épinière dépend du niveau auquel se produit la blessure et de la sévérité de cette blessure. Si la moelle épinière de la personne est complètement sectionnée, il y aura une perte totale des fonctions musculaire et sensorielle dans toute la partie du corps inférieure à la

blessure. Une personne qui a subi une blessure partielle peut être en mesure de lever une jambe, de bouger un pied ou de conserver une réaction sensorielle sous le niveau de la blessure. Le degré de paralysie dépendra aussi du niveau auquel la blessure s'est produite. En supposant que la moelle épinière a été sectionnée totalement, plus la blessure sera élevée plus la paralysie sera complète. Les personnes qui ont subi une blessure à la moelle épinière à un niveau plus élevé devront probablement se servir d'un fauteuil roulant pour se déplacer. Celles qui ont subi une blessure à la moelle épinière à un niveau plus bas pourront être capables de marcher à l'aide de cannes, d'attelles jambières, de béquilles ou d'un support corporel.

La paraplégie peut aussi résulter de diverses atrophies musculaires telles que la poliomyélite et la dystrophie musculaire. Ces maladies frappent le système musculaire et non le système nerveux.

Mythe

Les personnes paraplégiques sont aussi déficientes mentalement.

Réalité

Il n'y a pas de rapport entre la paraplégie et la déficience mentale. Une personne paraplégique est capable, selon ses aptitudes personnelles, d'exécuter les mêmes tâches professionnelles et de participer aux mêmes activités mentales que les personnes mobiles sauf pour les activités qui exigent l'usage des jambes.

Obstacles réels

. Obstacles structurels

- . Souvent les personnes qui sont atteintes de paraplégie ne peuvent se trouver un emploi uniquement parce qu'elles ne peuvent se rendre au bureau du personnel en raison d'obstacles structurels. Les obstacles structurels comprennent le manque d'espaces de «stationnement pour les personnes handicapées», l'absence de rampes d'accès, des toilettes inaccessibles, ainsi que des téléphones et des abreuvoirs inaccessibles.

Conseils à retenir

- . Il faut se rappeler que la «paraplégie» est un état caractérisé par une paralysie dont la gravité peut varier. La personne paraplégique peut être capable de se déplacer avec des béquilles ou des cannes ou peut devoir se servir d'un fauteuil roulant.

- . La personne paraplégique peut conduire un véhicule équipé de contrôles manuels, et le fait habituellement, à moins que des raisons qui n'ont pas de rapport avec son état paraplégique l'en empêchent.
- . Créer de nouveaux emplois pour les personnes paraplégiques en apportant des modifications aux postes de travail, par exemple en relevant ou en abaissant le niveau d'un bureau de travail ou d'un établi d'atelier.
- . Il ne faut pas exclure arbitrairement les personnes paraplégiques de certains genres d'emplois. Une personne qui se déplace en fauteuil roulant peut sembler plus handicapée aux yeux de l'employeur que ce n'est le cas en réalité. Le degré d'autonomie qu'a pu acquérir la personne qui se déplace en fauteuil roulant est habituellement sous-estimé. Des personnes se déplaçant en fauteuil roulant ont été employées avec succès comme conducteurs de camion, opérateurs de grue, médecins, infirmiers et ébénistes.
- . Exercer une «vigilance à l'égard des espaces de stationnement réservés aux personnes handicapées». Remettre des rappels amicaux aux personnes non handicapées qui se servent des espaces de stationnement désignés.

Quadriplégie

La quadriplégie est un état caractérisé par une paralysie des quatre membres (bras et jambes). La cause la plus commune de la quadriplégie est une blessure à la moelle épinière dans la région cervicale (cou) de la colonne vertébrale. Les causes les plus communes de blessures à la moelle épinière sont les accidents de motocyclette, d'automobile et de sport.

Le degré de paralysie associé à la quadriplégie causée par un traumatisme est déterminé par deux facteurs : le niveau de la blessure infligée à la moelle épinière et la gravité de cette blessure. Si, en raison de la blessure subie, la moelle épinière a été sectionnée complètement, la personne sera paralysée complètement sous le niveau de la blessure. Si la moelle épinière n'a pas été sectionnée complètement, la paralysie sera partielle et la personne conservera une certaine fonction musculaire et sensorielle dans les parties du corps touchées. Ainsi, les personnes quadriplégiques peuvent être paralysées à des degrés très différents. Une personne qui subit une blessure dans la région cervicale supérieure pourra être frappée de paralysie totale dans toute la partie du corps située sous le cou, exigeant

l'utilisation constante d'un respirateur, tandis qu'une personne qui subit une blessure dans la région cervicale inférieure pourra conserver le contrôle et la possibilité de mouvoir ses extrémités supérieures sauf pour ce qui est de saisir des objets avec ses doigts. Toutes les personnes quadriplégiques ont une paralysie au moins partielle des extrémités supérieures.

Les niveaux où surviennent le plus fréquemment les blessures à la moelle épinière sont ceux de la sixième et de la septième vertèbre cervicale, ce qui laisse aux victimes l'usage presque total des extrémités supérieures sauf pour ce qui est de saisir des objets avec les doigts.

Outre les accidents à la moelle épinière, la quadriplégie peut être causée par la poliomyélite, le syndrome de Guillain-Barré ou diverses dystrophies du système musculaire.

Mythe

Une personne quadriplégique est non employable.

Réalité

Il ne faut pas confondre la paralysie avec l'incapacité d'occuper un emploi. Des progrès récents au niveau des appareils d'adaptation et d'aide pour les personnes paralysées ont ouvert de nombreuses possibilités d'emploi aux quadriplégiques, alors que cela était jugé non réalisable il y a seulement quelques années. Ainsi, l'utilisation d'un fauteuil roulant motorisé (électrique) permet à une personne atteinte d'un degré élevé de paralysie de se déplacer de façon autonome. Les personnes qui ne peuvent utiliser leurs bras et leurs mains peuvent diriger leur fauteuil roulant électrique par commande buccale ou respiratoire.

Les personnes atteintes d'une quadriplégie de niveau inférieur peuvent utiliser des fauteuils roulants standard puisqu'elles ont pratiquement l'usage complet de leurs bras.

La plupart des personnes quadriplégiques peuvent écrire et manger en utilisant des «attelles» qui permettent de redonner aux doigts paralysés la possibilité de saisir des objets. Conduire un véhicule de façon autonome est également à la portée de la plupart des personnes quadriplégiques en raison de l'existence de contrôles manuels et de camionnettes munies de plateaux hydrauliques.

Les personnes qui doivent utiliser un respirateur artificiel peuvent se procurer un respirateur portatif attaché à un fauteuil roulant motorisé et acquérir ainsi une certaine autonomie de mobilité.

Des personnes quadriplégiques ont réussi à pratiquer des professions comme celles d'artistes, programmeurs, ingénieurs, travailleurs sociaux, ministres du culte, dessinateurs et répartiteurs.

Obstacles réels

. Obstacles architecturaux sur les lieux de travail

Afin de pouvoir entrer dans les édifices et se déplacer de façon autonome, les espaces physiques doivent être accessibles. L'accessibilité signifie la présence d'espaces «de stationnement pour les personnes handicapées», de rampes d'accès, de portes suffisamment larges, de salles de toilette accessibles ainsi que de téléphones et d'abreuvoirs moins élevés.

. Lieu de travail inaccessible

Pour adapter le lieu de travail aux besoins de la personne quadriplégique, son poste de travail doit être modifié. Plusieurs emplois peuvent ainsi leur être rendus accessibles en apportant des changements simples dans la configuration du lieu de travail. Des classeurs peu élevés, l'acquisition d'une machine à écrire spéciale et l'installation de téléphones à boutons presseurs pourraient permettre d'offrir un emploi à une personne quadriplégique.

Conseils à retenir

La personne atteinte de quadriplégie peut exécuter une grande diversité de tâches à condition d'avoir accès au soutien nécessaire. Cependant, en raison de la nature de cette déficience, il peut être difficile pour une personne quadriplégique d'occuper un emploi régulier pendant huit heures. Mais cela n'est pas une raison pour refuser à ces personnes la possibilité de chercher et d'obtenir un emploi enrichissant.

Voici certaines suggestions qui devraient être prises en considération.

- . Créer des possibilités d'emploi à temps partiel tout en se rappelant que de nombreuses personnes atteintes de quadriplégie peuvent occuper un emploi à temps plein. D'autres ne peuvent rester assises pendant huit heures et doivent disposer de certains services personnels à heure fixe, ce qui rend l'emploi à temps partiel hautement souhaitable.

- . Créer des possibilités d'emploi à domicile. Pour les personnes quadriplégiques qui ne disposent pas de moyen de transport adéquat ou dont l'état exige une surveillance personnelle ou médicale à intervalle régulier tout au long de la journée, l'emploi à domicile s'impose. Une organisation ou une entreprise peut installer du matériel informatisé et un téléphone au domicile de l'employé plutôt qu'au bureau.

Amputation

L'amputation est l'enlèvement par chirurgie d'un membre ou d'une partie d'un membre avec interruption de la continuité de l'os lorsque celui-ci est atteint. Le terme amputation peut aussi convenir dans le cas de toute protubérance telle que la poitrine et le nez. Lorsque l'amputation entraîne l'enlèvement d'un membre à la hauteur d'une articulation, elle est appelée désarticulation.

On a recours à l'amputation pour diverses raisons :

- . Un traumatisme si grave qu'il est impossible de reconstruire le membre ou lorsque les tissus internes sont atteints et que la perte de sang menace la vie du patient.
- . Un accident vasculaire où le sang ne peut plus circuler, que les vaisseaux sanguins sont altérés et qu'il y a gangrène (souvent en raison d'une complication du diabète ou d'une engelure, ou de l'occlusion d'un vaisseau sanguin).
- . Une infection des os et des articulations.
- . Une blessure, une infection ou une contracture des tissus mous, notamment lorsqu'un tel état se prolonge.
- . Une tumeur.
- . Une difformité ou la paralysie.

Mythe

Les personnes qui se sont fait amputer un membre sont incapables de pourvoir à leurs besoins quotidiens de façon autonome.

Réalité

Une personne amputée dont la partie restante du membre n'est pas affectée par une complication post-chirurgicale, qui dispose d'une

prothèse ajustée adéquatement et qui a appris à s'en servir peut pourvoir à tous ses besoins quotidiens, conduire une voiture et exécuter à peu près n'importe quel genre de travail. Parmi les personnes de moins de 50 ans qui se sont fait amputer une extrémité, 75 % sont retournées à leur emploi antérieur. Des précautions s'imposent lorsque des choix de carrière sont envisagés, mais aucune limite grave n'intervient. Ainsi, la personne qui a subi une amputation à une extrémité supérieure peut escompter qu'une prothèse lui permettra d'exécuter ses activités professionnelles en autant que le travail à accomplir ne repose pas uniquement sur la prothèse. La personne qui a subi l'amputation d'un membre inférieur ne devrait pas accomplir un travail qui lui demande de monter dans une échelle verticale. Des personnes amputées détiennent présentement des emplois dans pratiquement tous les domaines.

Troubles du développement

Les personnes qui ont des troubles du développement sont limitées dans leurs possibilités d'apprentissage. Les difficultés au niveau du développement englobent toute une gamme de problèmes et de causes mais, dans leurs termes les plus simples, les personnes qui ont ce genre de déficience ont des processus d'apprentissage lents ou limités et peuvent ne pas pouvoir appliquer facilement ce qu'elles apprennent dans leur vie quotidienne. Elles peuvent, cependant, se développer à leur propre rythme si elles sont incitées à le faire. Les personnes qui ont une déficience au niveau du développement étaient appelées autrefois «mentalement arriérées».

Bien que la tendance soit contre l'étiquetage ou la catégorisation restrictive des personnes qui ont une déficience au niveau du développement, certains termes sont largement acceptés pour différencier les divers degrés de ce genre de handicap.

La personne qui peut recevoir une certaine éducation est capable d'atteindre une compétence scolaire correspondant au niveau de la quatrième ou cinquième année du primaire et elle peut acquérir un niveau moyen d'adaptation sociale et un degré satisfaisant d'autosuffisance dans des emplois qui n'exigent pas le recours à la pensée abstraite.

La personne qui peut être formée est capable d'atteindre un niveau acceptable d'autonomie au niveau des soins personnels, d'adaptation sociale à la maison et dans le voisinage et un certain degré d'utilité économique à domicile, dans des résidences collectives ou des ateliers protégés.

La personne totalement dépendante exige une attention personnelle et, habituellement, a besoin de soins permanents à l'extérieur de la maison.

Causes

Les déficiences au niveau du développement peuvent être causées par tout état qui fait obstacle ou interfère avec le développement prénatal, à la naissance ou dans les premières années de l'enfance. Bien que plus de 250 causes aient été répertoriées, aucune cause particulière ne peut être déterminée dans 75 % des cas.

- . Certaines des causes connues durant la grossesse comprennent la malnutrition, la rubéole et les désordres glandulaires qui entravent le développement du cerveau avant la naissance. Ces déficiences ne peuvent être surmontées après la naissance.
- . À la naissance, les causes vont d'un accouchement prolongé, à la pression pelvienne, aux hémorragies et à toute situation causant un stress anormal.
- . Après la naissance, les maladies de l'enfance telles que la coqueluche, la méningite et l'encéphalite peuvent nuire au développement du cerveau et compromettre le développement de l'enfant.
- . La malnutrition, l'empoisonnement au plomb et d'autres risques pour la santé, ainsi que les accidents qui entraînent des dommages au cerveau peuvent engendrer une déficience au niveau du développement.

Le counselling génétique, l'identification précoce des facteurs de risque élevé et la vaccination sont des mesures préventives importantes.

Conséquences

Avec l'aide requise, les personnes qui ont une déficience au niveau du développement peuvent développer leur potentiel et devenir plus autonomes. L'aide englobe la formation professionnelle, l'éducation spéciale et la prestation de services en maison collective.

Mythe

Les personnes qui ont des troubles de développement sont mentalement malades.

Réalité

La déficience au niveau du développement est souvent confondue avec la maladie mentale, ce qui n'est pas le cas. Il s'agit plutôt d'un développement

retardé et parfois limité au niveau de l'apprentissage. La maladie mentale est caractérisée par l'incapacité de s'adapter à son environnement, quel que soit le niveau intellectuel de la personne. Certaines personnes qui ont une déficience au niveau du développement éprouvent des problèmes sociaux et (ou) émotifs, mais l'incidence n'est pas plus élevée que dans tout autre groupe.

Mythe

Les personnes qui ont une déficience au niveau du développement ne peuvent apprendre à devenir utiles et productives.

Réalité

Dans le passé, les personnes qui avaient ce genre de déficience étaient prises en pitié ou ridiculisées et faisaient généralement l'objet d'une ségrégation. Récemment, on a commencé à les considérer comme des être humains «en développement»; c'est-à-dire des personnes qui ont un rythme de croissance comme toute autre personne. Les personnes qui ont une déficience au niveau du développement sont encouragées à vivre aussi normalement que possible leur vie, dans un cadre aussi normal que possible.

Mythe

Les personnes qui ont une déficience au niveau du développement demeurent à jamais des enfants.

Réalité

La croyance est encore largement répandue que les personnes qui ont une déficience au niveau du développement n'atteignent pas l'âge adulte. De nombreuses et subtiles façons, elles sont traitées comme des enfants, incapables d'accomplir quelque chose, recherchant sans cesse amour et protection. De nouvelles méthodes d'apprentissage se sont avérées très efficaces, remettant en question cette attitude et permettant aux personnes ayant une déficience au niveau du développement de maîtriser des compétences de base telles que s'alimenter et s'habiller de façon autonome. Une fois ces compétences de base acquises, le niveau de fonctionnement de la personne peut s'améliorer sensiblement et il est possible de la faire progresser vers des tâches plus complexes réduisant ainsi sa dépendance à l'égard des autres.

Mythe

Les personnes qui ont une déficience au niveau du développement ne peuvent se rappeler beaucoup de choses.

Réalité

Nombreux sont ceux qui croient que les personnes atteintes d'une déficience au niveau du développement ont une attention limitée et (ou) des problèmes de mémoire. Cela n'est pas nécessairement le cas. Pour certaines personnes qui ont une déficience au niveau du développement, le monde est un endroit complexe qui évolue à un rythme très rapide. La mémoire peut être renforcée si l'information est présentée lentement avec des explications simples. La communication peut devoir être répétée.

Les personnes qui ont une déficience au niveau du développement semblent avoir une attention limitée uniquement parce qu'elles sont souvent incapables de se concentrer sur une stimulation sensorielle et d'atténuer toutes les autres.

Difficultés d'apprentissage

Une difficulté d'apprentissage est un dérèglement de l'un ou l'autre des processus d'apprentissage fondamentaux qui interviennent dans la compréhension ou l'utilisation de la langue parlée ou écrite en présence d'une intelligence normale ou supérieure à la moyenne. Les difficultés d'apprentissage se manifestent et se conjuguent de nombreuses façons et peuvent varier de légères à très graves. Environ huit fois plus d'hommes que de femmes en sont affectés.

Les personnes qui éprouvent des difficultés d'apprentissage ont des problèmes de perception : elles ont de la difficulté à intégrer l'information qui leur parvient par le biais de leurs sens et (ou) de traiter cette information pour exécuter des tâches sensorimotrices. Certains adultes qui ont des difficultés d'apprentissage éprouvent des problèmes principalement au niveau du traitement visuel; d'autres ont de la difficulté à traiter l'information sonore. Certains adultes qui ont des difficultés d'apprentissage souffrent d'apraxie : le cerveau a de la difficulté à dire au corps ce qu'il doit faire. D'autres ont de la difficulté à départager la droite de la gauche et à apprendre comment se rendre à un nouvel endroit.

Causes

Les causes de ces déficiences sont inconnues; elles sont de nature développementale et remontent à la naissance. Voici certaines de ces causes :

- . Une forte fièvre chez la mère au moment de la grossesse peut avoir causé des dommages au fœtus.
- . Un accouchement difficile.
- . Une déficience au niveau de la lecture peut être transmise génétiquement.
- . La malnutrition durant la première année de la vie peut influencer sur le développement.
- . Un déséquilibre chimique attribuable à des allergies ou à des problèmes de métabolisme peut engendrer des difficultés d'apprentissage.
- . Une blessure à la tête peut provoquer des difficultés d'apprentissage.

Pour les gens qui ont des difficultés d'apprentissage, des expériences menées au niveau de l'alimentation et de l'exercice ont permis de réaliser des progrès. Dans de nombreux cas, le handicap disparaît ou s'atténue au point où il ne nuit pas au déroulement d'activités quotidiennes telles que l'étude ou le travail.

Conséquences

- . L'inefficience. Les adultes qui ont des difficultés d'apprentissage ont besoin de plus de temps pour accomplir les mêmes tâches que les autres travailleurs. Il n'est pas rare que des adultes ayant des difficultés d'apprentissage quittent le bureau avec les autres pour y retourner ensuite afin de compléter leur travail.
- . Les erreurs. Les adultes qui ont des difficultés d'apprentissage peuvent commettre fréquemment des erreurs parce qu'ils ne peuvent voir et (ou) entendre correctement. La seule façon de prévenir les erreurs est d'être attentifs et de procéder lentement. Souvent, des listes de vérification sont utilisées pour aider à l'identification et à la exécution des tâches.
- . Risques d'accident. Certains adultes qui ont des difficultés d'apprentissage sont facilement alarmés. Ceux qui éprouvent des problèmes de perception visuelle se heurtent souvent sur les choses qui les entourent.

- . Difficulté à acquérir des compétences académiques élémentaires. Les personnes qui ont des troubles d'apprentissage peuvent avoir de la difficulté à rendre la monnaie, à remplir une formule de commande, à lire des instructions et à écrire une note de service. L'apprentissage sur le tas et par l'observation des autres peut se révéler efficace.
- . Difficulté à apprendre une série de tâches. Les superviseurs rapportent souvent que les adultes qui ont des difficultés d'apprentissage demandent une plus longue période de formation. Encore une fois, des listes de vérification peuvent faciliter le processus d'apprentissage.

Mythe

Une personne qui a des difficultés d'apprentissage possède une intelligence inférieure à la moyenne.

Réalité

Une personne qui a des difficultés d'apprentissage possède souvent une intelligence moyenne ou supérieure à la moyenne.

Mythe

Une personne qui a des difficultés d'apprentissage est incapable.

Réalité

Les personnes qui ont des difficultés d'apprentissage peuvent prendre plus de temps que les autres à apprendre certains types de tâches mais peuvent en apprendre d'autres à un rythme normal. Par exemple, une personne qui éprouve des difficultés d'apprentissage peut avoir des aptitudes en mécanique mais avoir de la difficulté à lire et à écrire. Elle peut être capable de bien écrire mais avoir de la difficulté à suivre des directives; elle peut parler avec facilité mais avoir de la difficulté à s'exprimer par écrit. Les combinaisons personnelles de difficultés et de troubles d'apprentissage sont infinies. Les employeurs et les éducateurs doivent faire attention avant de présumer de l'étendue de la déficience. Chaque personne qui a des difficultés d'apprentissage différera des autres qui ont une déficience semblable.

Épilepsie

L'épilepsie est un désordre neurologique caractérisé par certains types d'attaques qui vont de légères à graves. L'épilepsie est aussi répandue que le diabète et son incidence est deux fois plus grande que celle de la thrombose. Elle touche plus de gens que le cancer, la paralysie cérébrale, la sclérose en plaques, la dystrophie musculaire et la tuberculose conjuguée. Il ne s'agit pas d'une perturbation d'ordre émotif, psychologique ou social. L'«attaque» symptomatique est un signe qui révèle qu'une partie du cerveau peut avoir été atteinte, à un moment ou à un autre, par un coup, une infection, un vaisseau sanguin obstrué, un manque d'oxygène, une mauvaise circulation, un accident, une blessure prénatale ou lors de l'accouchement, les effets consécutifs à une anoxie (manque d'oxygène) à la naissance ou après, une maladie infectieuse, une tumeur ou un dérèglement corporel. Certains cas sont d'origine inconnue.

Environ 50 % des personnes atteintes d'épilepsie contrôlent leurs attaques en utilisant des médicaments tandis qu'une autre tranche de 30 % n'est touchée que légèrement par cet état.

Types d'attaques

Voici une description des trois types les plus fréquents d'attaques. Dans chaque catégorie, on observe une grande variation dans la façon dont se manifeste l'attaque.

- **Grand mal.** Ce genre d'attaque va de la simple perte de conscience à la perte de conscience accompagnée d'une rigidité musculaire et de mouvements qui secouent tout le corps. S'il y a perte de conscience, la personne peut être fatiguée, non incohérente ou encore avoir un bref mal de tête au moment où elle s'éveille.

Lorsqu'une attaque de grand mal survient, il faut appliquer les premiers soins suivants :

- Ne pas tenter d'empêcher la personne de bouger ni d'introduire quoi que ce soit entre ses dents.
- Ne pas lui donner à boire.
- Déplacer les objets qui l'entourent pour ne pas qu'elle se blesse.
- Retourner le corps et la tête sur le côté pour s'assurer que la respiration n'est pas obstruée. Ne soyez pas effrayé si la personne ne semble pas respirer momentanément.

- . Ne pas tenter de ranimer la personne. Laissez l'attaque s'apaiser d'elle-même.
- . Observer attentivement les détails de l'attaque pour faire rapport par la suite au personnel médical.
- . Lorsque la personne reprend conscience, il ou elle peut être incohérente ou endormie. Laissez-la se reposer.
- . **Petit mal.** Ce genre d'attaque est caractérisé par de courtes périodes d'inconscience accompagnées par un battement des yeux ou une fixation qui ne dure que quelques secondes. La personne n'est pas consciente de l'attaque, qui passe souvent inaperçue aux yeux des autres ou interprétée comme une rêverie. Habituellement, aucun autre symptôme n'accompagne ces pertes de mémoire, bien que, dans certains cas, il puisse y avoir mouvements inhabituels de la tête ou des bras. Aucune mesure de premiers soins n'est nécessaire.
- . **Attaque psychomotrice.** L'attaque psychomotrice survient généralement après une apparition rapide de confusion mentale ou de stupéfaction accompagnée par une interruption de l'activité à laquelle se livrait la personne, suivie par des mouvements ou des gestes répétés, mal coordonnés et sans objet. La personne peut parler de façon incompréhensible, et faire des mouvements rapides ou rythmiques. Les attaques peuvent varier de quelques secondes à plusieurs minutes.

Lorsque ce genre d'attaque se produit, il ne faut pas tenter d'empêcher la personne de bouger à moins que ce ne soit essentiel pour sa sécurité personnelle. La personne ne se blessera pas elle-même durant l'attaque. Durant l'attaque, la personne est dans un état de confusion mentale mais est habituellement réceptive à des suggestions présentées de façon amicale. Il est alors possible de contrôler les gestes de la personne de cette façon.

Mythe

Les personnes atteintes d'épilepsie peuvent se blesser elles-mêmes et blesser les autres au travail lorsqu'elles ont des attaques imprévues.

Réalité

Des études industrielles ont démontré que les personnes atteintes d'épilepsie ont un dossier de sécurité légèrement meilleur à celui des autres travailleurs. D'autres études ont montré qu'il n'y avait de différences significatives dans les taux d'accident entre les personnes atteintes d'épilepsie et celles qui ne le sont pas.

Mythe

De nombreux employeurs hésitent à embaucher des personnes épileptiques parce qu'ils croient que cela fera augmenter leur taux de cotisation au régime d'indemnisation des victimes d'accidents du travail.

Réalité

Les taux d'assurance-accident ne sont pas fondés sur qui est embauché; ils sont fondés sur les antécédents des entreprises en matière d'accident.

Mythe

Les personnes atteintes d'épilepsie exigent une étroite surveillance médicale et, par conséquent, seront souvent absentes du travail.

Réalité

Les travailleurs épileptiques ne sont pas plus souvent absents du travail que les autres travailleurs.

Mythe

Une attaque au travail peut déconcerter les autres employés et les clients.

Réalité

Les sondages d'opinion montrent une acceptation de plus en plus grande parmi le public des personnes atteintes d'épilepsie. Ainsi, dans le passé, la plupart des gens pensaient que l'épilepsie était une maladie mentale; de nos jours, seulement 2 % de la population pense encore cela. Auparavant, plusieurs pensaient que les personnes atteintes d'épilepsie ne pouvaient travailler avec les autres; aujourd'hui, seulement 5 % pensent cela.

Obstacle au niveau des attitudes

La réticence des employeurs à embaucher des personnes épileptiques prive celles-ci de la chance de postuler et d'obtenir un emploi. De même, le manque de sensibilisation des employés les empêche d'appuyer les personnes atteintes d'épilepsie lorsqu'elles cherchent à obtenir un emploi.

Sclérose en plaques

La sclérose en plaques est la maladie neurologique la plus commune du système nerveux central (le cerveau et la moelle épinière) qui touche les jeunes adultes. On estime qu'environ 35 000 personnes au Canada sont atteintes de la sclérose en plaques.

Les symptômes de la sclérose en plaques varient considérablement mais ils peuvent englober une combinaison des éléments suivants :

- . un trouble de l'élocution
- . une double vision ou des mouvements incontrôlables des yeux
- . la paralysie partielle ou complète d'une partie du corps
- . une faiblesse extrême ou une sensation inhabituelle de fatigue
- . le tremblement des mains
- . une perte de coordination
- . une perte de contrôle de la vessie ou de l'intestin
- . l'insensibilité ou une sensation de picotement dans diverses parties du corps
- . la titubation ou une perte d'équilibre
- . le fait de se traîner les pieds ou d'avoir une démarche vacillante.

La sévérité et la progression de la sclérose en plaques varient considérablement. La maladie peut apparaître sous la forme d'une série d'attaques (exacerbations) et de récupérations partielles ou complètes (rémissions). Les personnes peuvent avoir une ou deux attaques et ensuite ne plus avoir de symptômes pour le reste de leur vie. Par ailleurs, elle peut progresser lentement et sans rémission.

Causes

La cause de la sclérose en plaques n'a pas été établie. Aucun remède n'a été découvert et il n'y a aucune façon de prévoir qui en sera atteint. Elle est le plus souvent diagnostiquée chez les personnes âgées de 20 à 40 ans et un peu plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes. La plupart des cas sont concentrés dans les régions du monde où les normes sanitaires sont élevées et le climat tempéré. Selon une théorie, les enfants de ces régions ne seraient pas exposés à un facteur encore méconnu qui aiderait à renforcer leur système immunitaire contre la sclérose en plaques.

Conséquences

Dans la sclérose en plaques, la gaine de myéline, c'est-à-dire le revêtement des fibres nerveuses du cerveau et de la moelle épinière, est atteinte. La myéline aide à la transmission des impulsions nerveuses par le réseau des fibres nerveuses. Dans la sclérose en plaques, la myéline se défait et est remplacée par un tissu sclérotique (tissu cicatriciel). Cela peut entraîner une distorsion ou entraver la transmission des messages du cerveau vers les extrémités nerveuses. Les fonctions du corps sont alors incontrôlables parce que les messages ne se rendent pas correctement ou sont acheminés aux mauvais endroits.

Le nom est dérivé du phénomène que nous venons de décrire : «sclérose» (cicatrices) qui signifie un durcissement du tissu qui remplace la myéline endommagée et «en plaques» (nombreuses) parce qu'il se produit à différents endroits du système nerveux.

Aides à la mobilité

Certaines personnes atteintes de sclérose en plaques ont parfois besoin d'une canne, d'une marcheuse, d'attelles orthopédiques ou d'un fauteuil roulant, mais peuvent très bien s'en passer en d'autres circonstances. Les personnes qui ont de la difficulté à monter ou à descendre les escaliers ou à marcher dans un corridor ou un sentier peuvent avoir besoin d'une rampe pour se soutenir et assurer leur sécurité. D'autres personnes n'ont pas besoin de recourir à ces aides.

Autres aides

Les autres aides destinées aux personnes atteintes de sclérose en plaques sont tout simplement dérivées du bon sens. Les barres d'appui dans les salles de toilette ajoutent un élément de sécurité pour l'utilisation des

baagnoires et des toilettes. Des contrôles manuels peuvent faciliter la conduite d'une voiture. Des vêtements, des coussins et des dispositifs appropriés sont aussi disponibles pour les cas où la personne touchée est incontinente.

Mythe

La sclérose en plaques est une forme de maladie mentale.

Réalité

Cela est faux. De nombreuses personnes atteintes de double vision, d'un trouble de l'élocution, d'un manque de coordination d'une combinaison de ces symptômes ont été étiquetées comme hystériques ou hypocondriaques par des médecins qui n'ont pas diagnostiqué la sclérose en plaques. (Cela ne signifie pas qu'une personne ayant l'un ou l'autre de ces symptômes est atteinte de sclérose en plaques.)

En outre, une personne chez qui l'on a diagnostiqué la sclérose en plaques peut devenir déprimée. Cela n'est pas lié à la maladie mais plutôt à une réaction émotionnelle commune aux gens qui apprennent qu'ils ont contracté une maladie débilitante.

Mythe

La sclérose en plaques est une maladie contagieuse.

Réalité

La sclérose en plaques n'est pas contagieuse ni héréditaire dans le sens habituel de ces termes. Plus vraisemblablement, un certain nombre de facteurs doivent être présents avant que la sclérose en plaques ne se manifeste.

Certaines populations génétiques telles que les Européens du nord sont plus vulnérables à la sclérose en plaques, mais la plupart des personnes qui possèdent le type de tissu relié à cette maladie ne la contractent pas. D'autres facteurs, peut-être d'ordre environnemental, entrent donc en jeu.

Parce que les familles ont des antécédents environnementaux et génétiques communs, il y a une légère tendance à ce que la sclérose en plaques survienne plus souvent dans les mêmes familles (moins de dix % des cas).

Mythe

La sclérose en plaques est une maladie mortelle.

Réalité

Non seulement cela est-il faux, mais dans les deux tiers des cas observés lors d'une étude qui s'est étendue sur une période de 25 ans, des personnes atteintes étaient encore capables de se déplacer sans recourir à des aides.

Mythe

Les personnes atteintes de sclérose en plaques sont incapables de vivre de façon autonome.

Réalité

Cela est faux. Les personnes atteintes de sclérose en plaques peuvent avoir besoin d'aide pour certaines activités quotidiennes, mais elles ne sont pas totalement dépendantes des autres pour pourvoir à leurs besoins. En bonne partie l'aide requise peut leur être fournie en apportant des modifications à leur domicile ou à leur lieu de travail ou par des aides spéciales.

Ces aides peuvent prendre de nombreuses formes : une rampe dans les corridors ou le long des sentiers ou encore une barre de soutien dans les salles de toilette. Une douche dans laquelle on peut entrer sans devoir franchir un rebord est plus facile à utiliser qu'une baignoire. Une carpeste antidérapante dans la baignoire est une nécessité pour tous.

Des contrôles manuels facilitent la conduite d'une voiture si la personne atteinte de sclérose en plaques a de la difficulté avec ses jambes. Ces dispositifs peuvent être ajoutés à la plupart des voitures de modèle automatique et sont disponibles auprès des entreprises de fournitures d'équipement médical.

Si la personne atteinte de sclérose en plaques rénove ou construit une maison, celle-ci devrait être totalement accessible et utilisable. Des plans de construction de maisons accessibles peuvent être obtenus auprès de la Société canadienne d'hypothèques et de logement ou en consultant un architecte qui connaît la planification en vue de l'accessibilité totale.

Les aides et équipements spéciaux énumérés dans ce qui précède sont aussi utiles pour les personnes atteintes d'autres déficiences motrices telles que la paraplégie, la paralysie cérébrale, etc.

Obstacles réels

La sclérose en plaques, comme la paraplégie et la paralysie cérébrale, est une déficience au niveau de la mobilité. Les obstacles auxquels font face les personnes atteintes de sclérose en plaques seront à peu près les mêmes que ceux que rencontrent les personnes atteintes d'autres types de déficiences au niveau de la mobilité. Le lecteur est invité à consulter les sections traitant de la paraplégie et de la quadriplégie.

Paralysie cérébrale

La paralysie cérébrale est le terme médical utilisé pour décrire un certain nombre de dysfonctions musculaires; ce n'est pas une maladie. Il s'agit d'un état non évolutif, non progressif ou stable principalement caractérisé par des dérèglements des fonctions motrices. On présume que cet état est attribuable à des dommages subis par la partie du cerveau qui contrôle et coordonne l'activité musculaire.

Les personnes atteintes de paralysie cérébrale ont de la difficulté à mouvoir leurs bras et leurs jambes, elles ont une démarche vacillante, elles font des mouvements involontaires avec leurs membres et ont de la difficulté à parler, à mâcher ou à avaler. Elles ont généralement de la difficulté à contrôler, à exécuter ou à coordonner des mouvements volontaires.

Étant donné que cette déficience peut varier de légère à grave, une personne peut avoir une grave incapacité au niveau des membres qui l'empêche de se déplacer de façon autonome. Une autre peut être atteinte d'un léger trouble d'élocution. Dans un autre cas encore, le dérèglement peut seulement apparaître lorsqu'une dextérité manuelle fine est requise.

Il y a cinq types reconnus de paralysie cérébrale classés en fonction des manifestations suivantes :

- . L'**ataxie** est un trouble d'équilibre ou du sens de la posture qui se manifeste uniquement lorsque la personne tente de faire certains mouvements. Les mouvements manquent d'assurance. La personne ataxique éprouve une perte d'équilibre en marchant ou en se tenant debout et a de la difficulté à diriger les mouvements de ses lèvres et de sa langue. L'ataxie est caractérisée par une démarche titubante, la personne atteinte se déplaçant en faisant des pas très larges.
- . La **spasticité** résulte de la contraction ou de la rigidité des muscles lorsqu'il y a tension musculaire. Les mouvements volontaires sont difficiles. Plus d'une partie du corps peut être touchée. Le mouvement est généralement très lent.
- . L'**athétose** est causée par des variations soudaines et imprévisibles de la tension musculaire et résulte en mouvements non coordonnés et involontaires qui sont parfois continus.

- . Le **tremblement** résulte en mouvements incontrôlables et involontaires qui surviennent de façon régulière, rythmique ou alternative. Lorsqu'il y a tremblement (ou rigidité) au moment de tenter un mouvement, cela est appelé le «tremblement intentionnel».
- . La paralysie cérébrale **atone** est très rare et est caractérisée par un état de flaccidité musculaire presque complète. Les personnes atteintes de paralysie cérébrale atone ne sont pas vraiment paralysées mais leur vigueur et leur puissance musculaires sont extrêmement faibles. Elles peuvent être privées de la parole ou émettre des sons si faibles que, même si les lèvres bougent, elles n'émettent à peu près aucun son.

Il n'est pas inhabituel qu'une personne affiche une combinaison des syndromes qui précèdent. En outre, étant donné que la paralysie cérébrale semble être causée par des dommages au cerveau, des dérèglements individuels autres que ceux qui influent sur le mouvement peuvent se présenter telle qu'une déficience visuelle ou auditive.

Le tiers des personnes atteintes de paralysie cérébrale sont aussi épileptiques.

Causes

Un certain nombre de facteurs caractérisent la paralysie cérébrale. Elle est le plus souvent attribuée à des dommages au cerveau avant, durant ou peu de temps après la naissance.

- . Avant la naissance, une maladie ou une infection de la mère peut avoir attaqué le fœtus et causé des dommages à son cerveau.
- . Plus de 50 % des cas de paralysie cérébrale résultent de dommages subis par le cerveau lors de la naissance.
- . L'incompatibilité des facteurs sanguins Rh de la mère et de l'enfant et l'accouchement prématuré sont deux autres causes.
- . Au cours des deux premières années de la vie, les dérèglements moteurs peuvent résulter de blessures à la tête, d'attaques convulsives accompagnées de fortes fièvres ou encore de maladies telles que la méningite ou l'encéphalite.

Conséquences

Parce que la paralysie cérébrale survient tôt durant la vie, les personnes affectées ne subissent pas le traumatisme de l'ajustement qui se présente lorsqu'une personne devient handicapée plus tard au cours de sa vie.

Certes, la façon dont la paralysie cérébrale affecte le développement de la personnalité varie d'un individu à l'autre. L'intégration et l'adaptation de la personne atteinte de paralysie cérébrale dépend de la façon dont elle s'est adaptée et a appris à vivre avec sa déficience.

Aides

Les personnes atteintes de paralysie cérébrale utilisent des aides semblables à celles employées par les personnes qui ont la dystrophie musculaire ou la sclérose en plaques : une canne, une marcheuse, des attelles orthopédiques ou un fauteuil roulant. L'aide qu'elles reçoivent peut aussi prendre la forme d'une thérapie physique, d'une thérapie professionnelle ou de l'orthophonie.

Mythe

Les personnes atteintes de paralysie cérébrale ont des capacités sévèrement limitées.

Réalité

Il ne faut pas faire d'hypothèses au sujet des capacités. Les personnes atteintes de paralysie cérébrale affichent des mouvements spasmodiques et maladroits; elles éprouvent des problèmes d'élocution et semblent souvent moins capables et plus dépendantes qu'elles ne le sont en réalité. Les personnes atteintes de paralysie cérébrale ont habituellement traversé un long processus d'habilitation, qui leur a permis de maîtriser d'autres façons d'accomplir leurs activités quotidiennes. Parce que la personne atteinte de paralysie cérébrale a souvent perfectionné des mouvements adaptés, la vitesse d'exécution d'une tâche pourrait ne pas être réduite à cause des mouvements spasmodiques ou de l'athétose (secousses et maladresse).

Mythe

Les personnes atteintes de paralysie cérébrale ont une capacité limitée d'apprentissage.

Réalité

En raison de problèmes d'élocution, les personnes atteintes de paralysie cérébrale peuvent avoir de la difficulté à exprimer leurs pensées. Le problème devrait être vu comme une déficience dans la partie du cerveau qui contrôle la parole et non comme une déficience intellectuelle. De fait, des

personnes atteintes de paralysie cérébrale ont réussi dans les domaines de la littérature et de l'écriture, là où l'organisation de la pensée et de la créativité sont essentielles, mais où la communication verbale ne l'est pas.

Conseils à retenir

Maximiser la communication. De nombreuses personnes atteintes de paralysie cérébrale peuvent ne pas avoir de problème d'élocution ou ont peu de difficultés à se faire comprendre. Pour aider les personnes qui ont un problème d'élocution qui leur rend la communication difficile, leurs interlocuteurs devraient les laisser parler à leur propre rythme et leur dire lorsqu'ils n'ont pas compris.

Ne faites pas semblant de comprendre quand vous ne comprenez pas. Les contacts fréquents avec une personne qui a un problème d'élocution peuvent améliorer la compréhension de la personne qui écoute.

Obstacles au niveau des attitudes

Le manque de compréhension en ce qui a trait à la nature de la paralysie cérébrale a empêché les personnes atteintes de cette maladie de devenir des participants à part entière au travail et dans la collectivité. On leur a nié la possibilité de concourir équitablement pour obtenir un emploi. Lorsqu'elles peuvent obtenir une entrevue, il arrive souvent que la personne qui mène l'entrevue rejette leur candidature en insistant davantage sur leurs déficiences que sur leurs capacités.

Des personnes atteintes de paralysie cérébrale se sont vues refuser le service dans les restaurants et d'autres établissements licenciés parce que leurs mouvements involontaires ont été confondus avec un état d'ivresse.

Syndrome d'immuno-déficience acquise (SIDA)

Au chapitre 1, nous avons expliqué notre décision de ne pas inclure la déficience qu'est le VIH ou le SIDA dans le présent guide. Pour plus d'information, communiquez avec AIDS Vancouver, Vancouver Persons with AIDS (VPWA) ou le BC Coalition of People with Disabilities (BCCPD) AIDS and Disability Action Project. Un document produit par Jim Sands (1988), intitulé «*Common Barriers : Towards an Understanding of AIDS and Disability*», peut être obtenu auprès de la BCCPD.

La Société canadienne du SIDA a publié, en 1991, un document intitulé «*L'attente d'agir*», qui se veut un guide à l'intention des gestionnaires et un manuel de formation des employés traitant du VIH et du SIDA en milieu de travail au Canada. Par le truchement de l'organisme AIDS Vancouver, un représentant régional a reçu une aide financière pour mettre en oeuvre le programme «*L'attente d'agir*». Ce représentant est disponible intervenir au niveau de la formation syndicale.

CHAPITRE 3

ÉTABLIR DES PONTS

LA COMPRÉHENSION ET LE LANGAGE

L'émergence du mouvement de défense des droits des personnes handicapées a constitué une étape importante dans la remise en cause des stéréotypes fondés sur des attitudes méprisantes, invalidantes et «bien pensantes».

Ce chapitre traite des changements requis au niveau des attitudes comme fondement d'une relation égale entre les personnes qui ont des déficiences et celles qui n'en ont pas. L'utilisation de la langue est tout particulièrement importante parce qu'elle traduit et renforce nos attitudes.

La compréhension

Quels sont les arrangements qui constituent le fondement d'un rapport d'égalité? Ce sont des arrangements fondamentaux à toute interaction humaine positive.

- **Nous sommes tous des personnes.** Les personnes handicapées ne constituent pas un groupe homogène. Les personnes qui ont une faible vision, qui se sont fait amputer un membre ou qui ont une déficience au niveau du développement peuvent ne rien avoir en commun les unes avec les autres et ne doivent pas être traitées comme un groupe.

Chaque déficience est différente.

Chaque personne handicapée est différente.

Les personnes ayant la même déficience sont différentes.

- **Notre capacité ne peut être mesurée par des classifications ou des catégorisations.** Savoir qu'une personne est aveugle, sourde ou encore qu'elle a des difficultés d'apprentissage ne nous en dit pas beaucoup sur les capacités de cette personne. À l'instar des capacités, il y a une vaste gamme de déficiences mentales et physiques.

- **Les éléments qui nous unissent sont plus importants que ceux qui nous distinguent.** La gamme complète des émotions, des caractéristiques et des attributs humains qui s'appliquent aux gens qui n'ont pas de déficiences se retrouvent tout autant chez les personnes handicapées.
- **Nous avons le droit à l'autodétermination individuelle.** Nous savons ce qui nous convient le mieux. Nous sommes le meilleur juge de l'aide dont nous avons besoin. Toutes les personnes ont le droit de définir leurs besoins et leurs désirs, qu'elles aient ou non une déficience. Le paternalisme ou tout simplement la prise en charge n'a pas sa place dans une interaction humaine fondée sur le respect.
- **Nous voulons tous être autonomes.** Les personnes handicapées veulent devenir aussi économiquement et physiquement autonomes que possible et participer à la vie communautaire comme les autres Canadiens.
- **Une déficience fonctionnelle ne limite pas nécessairement les autres fonctions vitales.** La cécité peut empêcher de conduire une voiture mais non d'être un avocat ou de jouer du saxophone.

La langue

Au fil des années, les personnes handicapées ont été étiquetées en faisant appel à une grande variété de termes souvent péjoratifs qui sont ancrés dans les préjugés, l'incompréhension, la crainte et le rejet. Les mots peuvent servir à stéréotyper, classer et déshumaniser les gens qui ont une déficience physique ou mentale.

La langue évolue constamment. Le changement s'accélère lorsque des groupes sociaux qui ont été stéréotypés en raison d'une déficience, ou de leur race, ou même de leur sexe commencent à s'organiser, à définir leurs propres besoins et à demander à être traités de façon juste et égale.

Quel est le langage approprié, quels sont les bons termes à utiliser? Dans ce domaine, il n'y a pas d'arbitre impartial, aucun dictionnaire qui nous fournisse des réponses. La terminologie n'est pas uniformisée.

«Les spécialistes, les professionnels, les gouvernements et les personnes handicapées dans de nombreux pays ont débattu de cette question depuis déjà longtemps et aucune réponse n'est encore ressortie clairement. Pratiquement plus personne, sauf les médias bien

entendu, ne nous appelle des infirmes, des imbéciles ou des invalides, ce qui veut dire qu'un certain progrès a été accompli. Cependant, aux États-Unis, les gens qui ont une déficience mentale sont encore appelés «retarded» (arriérés). En Angleterre, il existe des «Spastics Societies» (sociétés pour spasmodiques) pour les personnes atteintes de paralysie cérébrale. Ici, nous avons encore des «hôpitaux pour enfants infirmes¹.»

La meilleure façon d'utiliser la langue consiste peut-être à observer deux principes fondamentaux :

- . Les personnes handicapées ont les mêmes droits à la dignité et au respect que les personnes sans déficience. Un langage qui déshumanise, qui suscite la crainte, la culpabilité ou la pitié ne respecte pas ces droits.
- . Les personnes handicapées devraient être notre première source de référence pour ce qui est de d'établir ce qui constitue un langage validant et respectueux.

En général, l'étiquetage n'est ni productif ni valorisant. Une plus grande sensibilisation et une meilleure compréhension des déficiences et de leurs distinctions inhérentes sont plus importantes pour connaître véritablement une personne handicapée que le simple fait d'apposer une étiquette commode à quelqu'un.

Ces principes ont été à l'origine d'une importante évolution du langage associé aux personnes handicapées. Bien que ces changements n'aient pas encore été assez largement acceptés dans la société, ils sont de plus en plus reconnus. Les lignes directrices et les exemples fournis dans les pages qui suivent aideront à rayer de notre pensée certains stéréotypes dépassés². Ils visent à nous faire prendre conscience de la façon dont nous parlons des déficiences et dont nous nous adressons aux personnes handicapées. Ils visent à nous aider à utiliser la langue comme un élément positif plutôt que négatif pour faire évoluer les attitudes.

¹ Joan Meister, allocution présentée en 1990.

² Pour une analyse plus approfondie de l'utilisation du langage, consulter «Le pouvoir des mots : Conseils généraux et guide terminologique pour une représentation adéquate des personnes ayant déficience», Secrétariat d'État du Canada; «The Worthless or Wonderful», étude de Hames Hickling Management Consultants Limited; «Guidelines for Reporting and Writing About People with Disabilities», Research Training Centre on Independent Living, Université du Kansas.

Lignes directrices en matière de langage

N'utilisez pas le terme qui caractérise la déficience pour décrire une personne; le faire revient à identifier cet état à la personne. Plus une déficience est visible, plus la personne est exposée à être décrite en fonction de sa déficience.

Utiliser

Personne ayant une déficience

Personne ayant une déficience

Personne aveugle

Personne ayant une déficience visuelle

Personne ayant une déficience auditive

Personne malentendante

(Ce n'est que lorsqu'on veut parler de l'ensemble de la population et de sa culture qu'il est acceptable d'utiliser le terme «sourds».)

Personne atteinte d'épilepsie

Ne pas utiliser

(Le terme «personne déficiente» est également non approprié parce qu'il définit la personne principalement en fonction de sa déficience.)

Un handicapé

Un aveugle

Un handicapé visuel

Un sourd et un dur d'oreille

Un épileptique

Note : «Déficient» et «handicapé» ne signifient pas la même chose. Une déficience est une limitation ou une restriction fonctionnelle de la capacité d'une personne à accomplir une activité. Un handicap est un obstacle au niveau de l'environnement ou des attitudes qui restreint les possibilités de participation entière d'une personne. Les attitudes négatives ou les entrées inaccessibles des édifices sont des exemples de handicaps. Lorsqu'on veut parler de ces attitudes, il est approprié de dire «qu'une personne est handicapée par...».

Éviter les termes qui décrivent l'anormalité, qui font ressortir les différences, qui font des comparaisons odieuses ou qui suscitent la pitié ou la crainte.

Utiliser

Personne ayant une déficience
Personne atteinte de paralysie
cérébrale

Personne ayant une déficience
au niveau de la mobilité

Personne ayant la paralysie cérébrale

Personne sans déficience
Personne qui n'a pas de déficience

Personne ayant une déficience

Personne ayant une déficience mentale
Personne ayant une déficience
psychiatrique,
psychologique ou émotive
Personne atteinte de schizophrénie
Personne en dépression

Personne ayant une déficience
au niveau du développement
Personne ayant une déficience
intellectuelle

Ne pas utiliser

Personne qui souffre de, qui
est affligée de, qui est frappée
par, victime de la sclérose en plaques,
etc.

Infirmes
Un infirme, un estropié

Spasmodique

Personne normale

Invalides. Littéralement, le mot
«invalides» veut dire «non valide».

Fou, aliéné, déviant, lunatique,
maniaque, malade mental, cinglé,
psychotique, esprit malsain, dément,
timbré, maboule, patient mental,
névrosé, psychopathe,
schizophrène

Arriéré mental, déficient, idiot,
imbécile, mongol, faible d'esprit,
moron, simple

Fardeau. Ne pas utiliser ce terme.

Parler des aides techniques de façon factuelle plutôt qu'émotive.

Personne qui utilise un fauteuil roulant

Personne rivée, confinée ou
condamnée à un fauteuil roulant

Personne qui utilise des béquilles

Personne qui clopine avec des
béquilles,
qui se traîne avec une
marcheuse, ou avec des cannes.

La langue **évolue** constamment. Ce qui est acceptable aujourd'hui peut devenir inacceptable demain. Appliquer les principes décrits précédemment nous permettra de prendre une orientation positive qui répond aux demandes des personnes ayant une déficience.

Le dernier mot au sujet de la terminologie revient à Nancy Mairs, auteure d'un article intitulé «*On Being a Cripple*».

«Je suis une infirme. J'ai choisi ce mot pour me décrire. Les gens – infirmes ou non – se crispent lorsqu'ils entendent le mot **infirm** mais ils ne le font pas pour les termes **handicapé** ou **déficient**. Il se peut que je veuille les voir se crisp

Mais peut importe comment on m'appelle, en autant que ce n'est pas **douée différemment**, qui m'apparaît comme étant du pur jargon qui vise – du fait que cette expression peut décrire n'importe qui – à ne décrire personne... Je refuse de prétendre que les seules différences qui nous séparent sont des différences ordinaires qui distinguent toute personne d'une autre. Mais appelez-moi **déficiente** ou **handicapée** si vous le voulez. Je suis depuis longtemps habituée à ces termes et, s'ils sont vagues, du moins ils pointent vers la vérité. En outre, je les utilise moi-même. La société n'est pas plus prête à accepter l'infirmité qu'elle accepte la mort, la guerre, le sexe, la sueur ou les rides. Je ne parlerais jamais d'une autre personne en disant qu'elle est infirme. C'est le mot que j'utilise uniquement pour me décrire moi-même³.

³ Nancy Mairs, «*On Being a Cripple*», *With Wings: An Anthology of Literature by and about Women with Disabilities*, ouvrage publié sous la direction de M. Saxton et F. Howe, 1987, 118-199.

CHAPITRE 4

ÉTABLIR DES PONTS

LES ORGANISATIONS VOUÉES AUX PERSONNES HANDICAPÉES

Les organismes de service social ont aidé les personnes handicapées en Amérique du Nord depuis des décennies. Bien avant qu'il y ait une organisation cadre telle que Centraide, de nombreuses petites agences s'étaient spécialisées pour répondre à certains besoins particuliers ou groupes cibles. Nombre de ces organismes, tels les églises, fonctionnaient sur le principe de la charité.

Au tournant du siècle, des organisations telles que l'INCA, l'Armée du salut et le YM/YWCA se sont formées. Les Infirmières de l'ordre de Victoria, par exemple, répondaient aux besoins des mineurs blessés pendant la ruée vers l'or. Depuis, des groupes de défense des intérêts et des établissements de réadaptation sont apparus pour répondre aux besoins des personnes handicapées, qu'il s'agisse de personnes amputées ou paralysées, de celles qui ont une déficience au niveau de l'apprentissage ou des aveugles. Ainsi, le Centre de réadaptation G.F. Strong à Vancouver a été créé pour traiter les blessures physiques graves des anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale.

À mesure qu'ont évolué les organismes de service social, qui étaient souvent spécialisés selon certaines déficiences, plusieurs ont commencé à fournir le soutien complémentaire requis par les personnes handicapées et (ou) leurs familles. Bien souvent, ce soutien a favorisé une meilleure compréhension de la nature et des conséquences de la déficience. Mais ces services étaient contrôlés et administrés par des professionnels, des parents, des organismes gouvernementaux ou des groupes de bienfaisance et les personnes ayant une déficience n'y avaient pas leur mot à dire.

Une meilleure prise de conscience a amené les personnes handicapées à adopter une nouvelle perspective de leur place dans la société et de leur rôle dans le processus des services sociaux. Elles sont devenues plus actives dans ce processus plutôt que de s'en tenir au rôle de bénéficiaires de services. Cela a amené un niveau plus élevé de sensibilisation et de

détermination chez les personnes handicapées. Le mouvement de défense des droits venait de prendre forme. Ce mouvement s'est accompagné d'une responsabilisation et d'une puissance et d'un contrôle accrus.

Organismes de défense des droits des personnes handicapées

Il existe un certain nombre d'organismes de promotion des droits en Colombie-Britannique. En voici quelques exemples.

BC Coalition of People with Disabilities (BCCPD) – Groupe cadre d'entraide qui est actif dans toute la province pour représenter les personnes ayant une quelconque déficience. La BC Coalition fournit des renseignements et offre des services d'orientation, fait de la promotion individuelle et de groupe et parraine des projets d'entraide.

DAWN BC : Disabled Women's Network BC – Ce groupe offre un réseau aux femmes ayant une déficience qui sont sensibilisées aux questions féminines et, en particulier, aux questions qui importent plus particulièrement pour les personnes handicapées. DAWN BC cherche à promouvoir une meilleure communication entre les femmes qui ont une déficience, ainsi qu'entre ces femmes et celles qui n'ont pas de déficience par la formation personnelle et l'éducation publique.

Association of Learning Disabled Adults – Ce groupe d'entraide qui s'adresse aux adultes ayant des difficultés d'apprentissage a été créé pour promouvoir une participation optimale de ses membres dans les activités courantes de la société. Les services offerts comprennent des rencontres de groupe de soutien à chaque semaine, des services de counselling, un centre de ressources pour les consommateurs et les professionnels, un service de renseignements et d'orientation, des conférenciers ainsi que des ateliers et des activités de promotion et de défense des intérêts.

AIDS Vancouver – Ce groupe fournit des renseignements et des services d'éducation au sujet de l'infection reliée au SIDA ou au VIH pour le public en général et pour les gens qui participent à des activités à risque élevé. Il offre aussi un soutien émotif et pratique aux personnes qui ont contracté une infection au VIH ainsi qu'à leurs partenaires, amis et familles.

Un certain nombre d'autres groupes sont actifs au niveau de la promotion et de la défense des intérêts des personnes ayant une déficience. L'ouvrage intitulé *The Source : A Guide to Programs and Services for People with Disabilities*, ORW, 1991, renferme une liste exhaustive de ces groupes.

Dans l'ensemble du Canada et du monde, il existe des organisations cadres semblables pour les personnes ayant une déficience. Elles représentent la voix de ces personnes et ont souvent un caractère bénévole. Ces organisations vouées à la promotion et à la défense des intérêts des personnes handicapées peuvent combiner ce genre d'activités avec la prestation de services.

Organisations qui s'adressent aux personnes handicapées

Pour de nombreuses déficiences, il existe un organisme de services ou une organisation, comme c'est le cas pour la Société d'Arthrite, la Société canadienne de la sclérose en plaques, le Western Institute for the Deaf and Hard of Hearing et l'Association canadienne des troubles d'apprentissage. Dans le cadre de leur mandat, bon nombre de ces organismes fournissent des services de placement. Les employeurs et les syndicats peuvent collaborer directement avec eux pour offrir des possibilités d'emploi aux personnes handicapées.

Prendre contact avec l'organisme pertinent

Il y a un certain nombre de sources qui réunissent des renseignements au sujet de ces organismes et services.

- . *The Source*, un guide des programmes et des services qui s'adressent aux personnes handicapées qui vivent en Colombie-Britannique, constitue une source précieuse d'information. *The Source* énumère à la fois les organismes qui offrent des services dans l'ensemble de la C.-B. et ceux qui concentrent leurs activités dans la région du Lower Mainland. On peut obtenir ce document auprès du ORW, au 101 – 660, 7e Avenue ouest, Vancouver, C.-B., V5Z 1B5.
- . *The Red Book*, un répertoire de services produit par Information Services de Vancouver, constitue une autre source pour tous ceux et celles qui veulent communiquer avec des organismes offrant des services aux personnes handicapées dans la région de Vancouver. On peut l'obtenir auprès de Information Services Vancouver, 3102, rue Main, Vancouver, C.-B., V5T 3G7.
- . **Centraide** est également un service de ressources qui permet de prendre contact avec des collectivités de la Colombie-Britannique et du reste du Canada.

D'autres organismes tels que les sociétés de service familial implantés dans les collectivités peuvent disposer de répertoires équivalant au *Red Book* de la région du Lower Mainland.

Le présent guide ne vise pas à énumérer et à décrire le rôle de tous les organismes de services sociaux qui travaillent à la cause des personnes handicapées. Il existe une grande variété entre les grands centres urbains et les centres de taille restreinte, entre les centres ruraux et urbains et entre les provinces.

Les gouvernements fédéral, provinciaux et municipaux offrent toute une gamme de services aux personnes handicapées, aux employeurs et aux autres groupes qui ont besoin d'aide en vue d'offrir des emplois accessibles.

Étant donné que l'emploi des personnes handicapées est le sujet du présent guide, les organismes de la C.-B. et de la région du Lower Mainland qui offrent de l'aide au niveau du placement professionnel sont énumérés dans ce qui suit. *The Source* est la source de référence que nous avons consultée. À l'appendice F nous avons reproduit, à titre de renseignement, une liste des agences et des organismes qui opèrent à la grandeur du pays.

Agences de services d'emploi¹

. **Acces Employment Service** – Access Employment offre des services d'orientation et de placement pour les personnes qui ont des troubles d'apprentissage ou une déficience mentale. Il offre aussi une formation sur le tas et des services de suivi. Cet organisme dessert les régions de Surrey, Delta, Tsawwassen, Ladner et Richmond.

¹ Le reste du présent chapitre est tiré directement de *The Source*, édition de 1991. Certains des organismes offrent des services dans l'ensemble de la C.-B.; d'autres sont centrés sur la région du *Lower Mainland*. Le texte a été revu uniquement en vue de l'abrégé.

Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Formation et de la Technologie —

- . Service de réadaptation professionnelle : Les personnes ayant une déficience sont orientées vers ce programme provincial par leur médecin de famille, les cliniques de santé mentale ou d'autres services communautaires. Les clients sont soumis à une évaluation médicale et professionnelle. Un programme de formation, de perfectionnement scolaire et d'orientation professionnelle ainsi qu'une certaine aide au niveau du transport et de l'entretien sont offerts. Des fonds sont aussi disponibles en vue de réduire le effets d'une déficience par l'achat d'articles tels que des membres artificiels, des prothèses auditives, etc. Les cas sont traités sur une base individuelle. Le service est offert à toute personne en âge de travailler dont la déficience constitue un obstacle à l'obtention d'un emploi convenable, à l'exception des personnes admissibles aux programmes d'indemnisation des travailleurs et de réadaptation des anciens combattants. Des conseillers en réadaptation professionnelle sont présents dans plusieurs régions de la province. Certains collèges offrent aussi de la formation professionnelle.
- . Centres de travail adapté : Les centres de travail adapté relèvent de la responsabilité conjointe du ministère des Services sociaux et du Logement et du ministère de l'Enseignement supérieur, de la Formation et de la Technologie. Ces ministères accordent un soutien financier à des sociétés à but non lucratif qui offrent des programmes de jour organisés pour les personnes handicapées ayant atteint l'âge de quitter l'école. Ces centres peuvent offrir une formation touchant certaines compétences professionnelles, une expérience de travail, des ressources d'emploi ou encore une formation axée sur des compétences sociales.
- . **Arbutus Vocational Rehabilitation Society** – La société offre deux programmes pour les adultes qui ont une déficience émotive, sociale ou psychiatrique. Le Kitsilano Work Centre met l'accent sur l'acquisition de bonnes habitudes de travail, l'amélioration des compétences professionnelles et la confiance en soi, ainsi que sur la planification professionnelle ou éducative. Les services offerts comprennent une formation axée sur les aptitudes à la vie quotidienne, des services de placement en vue d'acquérir une expérience de travail et des séances régulières d'orientation. Le Mount Pleasant Work Centre offre un cadre de

travail et de soutien pour des clients de longue durée ainsi qu'une formation axée sur l'adaptation professionnelle.

BC Paraplegic Association – La BC Paraplegic Association offre des services d'emploi aux personnes qui ont une déficience physique et qui vivent dans la région métropolitaine de Vancouver, dans le cadre de son programme ADAPT (Assisting the Disabled and Accessing Placement and Training). Il met à la disposition des clients aptes à travailler des techniques spécialisées de recherche intensive d'emploi et conseille aussi les employeurs au sujet des subventions offertes au niveau de la formation et des rénovations, au besoin.

L'Institut national canadien des aveugles – L'INCA offre des services complets d'orientation professionnelle et d'emploi aux personnes qui ont une déficience visuelle partout en Colombie-Britannique. Des conseillers en orientation peuvent aider les personnes à établir un plan de carrière, trouver des sources de financement appropriées pour poursuivre leurs études, recevoir une formation ou obtenir du matériel d'adaptation, les aider à se trouver un emploi, leur faciliter l'adaptation au travail, les renseigner sur les aides techniques et leur offrir des services de suivi. Des ateliers de groupe sur la recherche d'un emploi sont présentés tout au long de l'année et on y traite de questions telles que les techniques de recherche d'emploi créatives, la préparation d'un curriculum vitae et les compétences axées sur les entrevues.

Career Development Services – Ce programme est un service d'emploi de soutien pour les résidents de la région (Castlegar, Nelson, Trail) qui ont de la difficulté à se trouver un emploi en raison d'une invalidité. Le programme offre de l'aide au niveau de l'évaluation professionnelle, de la recherche d'un emploi, de la formation sur le tas et du suivi postérieur à la formation. Le financement de base du programme est assuré par Emploi et Immigration Canada.

CAREERS – CAREERS est un projet s'inscrivant dans la Planification de l'emploi commandité par la Fort St. John Association for Community Living. Il offre des services de formation préparatoire au travail, de l'aide au niveau de la recherche d'un emploi, un service de placement, ainsi que de la formation et un soutien en milieu de travail pour les personnes qui ont une déficience ou une maladie mentale.

- . **Coast Fondation Society** – Les résidants de la région métropolitaine de Vancouver qui ont une déficience psychiatrique peuvent recourir aux services d'emploi de PACT (progrès, action, counselling et formation). Pour être admissibles, les participants doivent avoir au moins 18 ans, être motivés et posséder des compétences de base en communication écrite et verbale, ainsi que des compétences sociales appropriées. Le PACT offre un cours de formation d'une semaine portant sur les compétences requises pour se trouver un emploi. Le groupe dispense aussi des services d'évaluation, d'orientation en matière de carrière et d'emploi, d'information sur l'emploi et d'orientation auprès des agences ou programmes appropriés de placement sur le marché du travail. Un programme de suivi étendu est aussi disponible, y compris des rencontres qui ont lieu le lundi soir et où les gens peuvent parler de toutes les difficultés qu'ils éprouvent en rapport avec leur emploi.
- . **Employment Action** – Cette organisation, établie à Prince George, fait la liaison entre les employeurs, les spécialistes en réadaptation professionnelle, les organismes gouvernementaux et les personnes handicapées qui se cherchent un emploi. Elle offre un service de soutien et de suivi permanent tant aux employés qu'aux employeurs.
- . **Emploi et Immigration Canada** – La Stratégie de mise en valeur de la main-d'oeuvre est une nouvelle initiative d'Emploi et Immigration Canada qui sera implantée au cours des prochains mois jusqu'à la fin de 1992. L'objectif sous-jacent qui consiste à appuyer la réalisation de l'équité en matière d'emploi (y compris pour les personnes ayant une déficience) est fondamental aux programmes découlant de cette stratégie, ce qui signifie que toute une gamme de programmes et de services continueront à être offerts aux personnes handicapées.
- . Information et initiatives spéciales : Ce programme aide les personnes, les employeurs, les organisations et les institutions à comprendre l'information au sujet du marché du travail dans le but de les aider à prendre des décisions éclairées. Les personnes handicapées peuvent demander que l'on établisse leurs besoins en matière de services et obtenir des renseignements au sujet des emplois affichés au Centre d'emploi du Canada, ou encore des renseignements sur le marché du travail dans la région.
- . Amélioration de l'aptitude à l'emploi : Ce programme vise à aider les personnes qui ont de la difficulté sur le marché du travail à obtenir divers services dont le counselling, la formation sur le tas ou en institution,

l'acquisition de compétences et de techniques de recherche d'emploi et une expérience de travail. Un plan d'action est préparé pour chaque client selon les besoins particuliers et les circonstances de chaque cas.

Emploi et Immigration Canada finance aussi de nombreuses organisations qui offrent des services aux personnes ayant une déficience. Le Centre local d'emploi du Canada, l'annuaire téléphonique et la bibliothèque locale peuvent aussi être consultés pour rejoindre les organisations qui sont en mesure de fournir de l'aide.

Fraserside Community Services Society

. Employment Plus: Créée pour venir en aide aux clients psychiatriques prêts à travailler qui se cherchent un emploi permanent, cette société offre un programme de ce genre en faisant appel à des stratégies de club de formation professionnelle et de services de commercialisation. L'accent est également mis sur le soutien postérieur au placement.

. Travail encadré: Des équipes de travail mobiles obtiennent des contrats auprès d'entreprises et emploient des clients qui exécutent le service convenu. En outre, des conseillers en placement trouvent des postes concurrentiels pour des clients au sein de l'entreprise et de l'industrie. Ce service offre aussi une formation sur le tas de durée limitée.

. **Headwork** – Il s'agit d'un programme de formation et de réinsertion sur le marché du travail pour les personnes qui ont subi des blessures à la tête ou qui sont atteintes d'une déficience neurologique et qui se sentent prêtes à réintégrer la population active. Le programme offre des services d'orientation professionnelle et de placement en visant à préciser des secteurs d'emploi et des compétences professionnelles convenables, suivi par l'acquisition d'une expérience de travail sur le tas. Des groupes de soutien et des services de psychothérapie sont également disponibles.

. **AIM – CROIT** (Centre de réadaptation, d'orientation et d'intégration au travail) – Parrainé par l'Association internationale des machinistes et des travailleurs de l'aérospatiale, ce programme est financé par Emploi et Immigration Canada. Il offre des services de sélection des candidats, de commercialisation et de placement professionnel dans des entreprises syndiquées et non syndiquées, ainsi qu'un suivi des clients. Le programme AIM – CROIT offre aux personnes handicapées employables la possibilité d'obtenir des emplois convenables adaptés à chaque personne en fonction de ses intérêts et de ses aspirations.

- . **Jobs West** – Il s'agit de la division des services d'emploi de l'Association des personnes ayant une déficience mentale de la région de Vancouver-Richmond. Son programme d'emploi subventionné offre des services de recherche d'emploi, de placement, de formation sur place et de soutien postérieur à l'emploi aux adultes qui ont une déficience mentale et qui sont considérés aptes à occuper un emploi, dans la région de Vancouver-Richmond. Les personnes doivent être à la recherche d'un emploi rémunéré permanent, à temps plein ou à temps partiel.
- . **Neil Squire Foundation** – Le Creative Employment Options est un projet appuyé par le gouvernement fédéral qui vise à aider les personnes ayant une déficience physique grave à acquérir les compétences et la formation nécessaires pour s'établir elles-mêmes dans un poste de leur choix. Le projet est accessible à tous les adultes qui ont une déficience physique grave et qui veulent se trouver de l'emploi.
- . **Services de santé mentale du ministère de la Santé** – Ce programme financé à même le budget provincial s'adresse aux personnes qui ont une déficience psychiatrique et il a une orientation principalement professionnelle. Les clients doivent être inscrits à l'aide sociale pour s'y qualifier et ils reçoivent entre 25 \$ et 50 \$ par mois à titre de stimulant au travail. Le programme vise à encourager les personnes inscrites à acquérir des habitudes de travail en leur offrant divers emplois bénévoles au sein de la collectivité. Les clients peuvent être placés dans des ateliers de réadaptation, des associations de santé et des centres communautaires pour exécuter des tâches liées par exemple au travail de bureau, aux métiers manuels, au travail du bois et d'autres services à temps partiel.
- . **North Shore Employment Services** – Cette organisation offre de l'aide au niveau de la recherche et de la conservation d'un emploi aux candidats qui ont une déficience mentale et qui résident dans la région de North Shore, près de Vancouver. Le programme est géré conjointement par les conseils d'administration du North Shore Association for the Mentally Handicapped et POLARIS Employment Services. Les candidats enregistrés auprès de ce service comprennent des personnes qui cherchent à obtenir un emploi concurrentiel (rémunéré au salaire minimum ou davantage) et les personnes pour qui le travail est une nouvelle réalité. Le service comprend l'aide au niveau de la planification professionnelle, des choix de carrière, de la recherche d'un emploi, du soutien en milieu de travail, du suivi postérieur à l'emploi et du recyclage.

- . **ORW** – Il s'agit d'un centre de ressources à but non lucratif, financé de façon autonome, qui dessert les organisations, les entreprises et les services gouvernementaux impliqués dans l'emploi des personnes handicapées. Le groupe offre des services de consultation et recueille et diffuse des renseignements et de la documentation traitant de la question de l'emploi. Plus précisément, l'ORW cherche à élaborer des approches nouvelles et innovatrices en vue d'accroître l'emploi des personnes handicapées.
- . **Pearson Computer Centre** – Le Pearson Computer Centre est un programme de préparation à l'emploi destiné à former des personnes ayant une déficience physique pour qu'elles puissent travailler dans l'industrie de la micro-informatique. Les diplômés du programme acquièrent des compétences spécialisées dans l'application de toute une gamme de logiciels de pointe. Ce programme de 25 semaines est parrainé par Emploi et Immigration Canada. Les diplômés participent à un stage de travail pratique et bénéficient de l'aide d'un conseiller en emploi sur place pour ce qui est de la préparation de leur curriculum vitae, du déroulement des entrevues et de la recherche d'un poste.
- . **Placement 100** – Ce projet d'extension des services a été mis sur pied pour aider les personnes qui ont une déficience physique à se trouver un emploi. Les autres groupes visés par le projet sont les immigrants, les minorités visibles et les personnes pour qui l'anglais est une langue seconde. Placement 100 offre de la formation dans le domaine des techniques de recherche d'emploi, de l'aide au niveau des demandes d'emploi et des curriculum vitae, des services de counselling en matière de carrière et d'emploi, des services de placement auprès des employeurs intéressés et des services de suivi et de soutien.
- . **POLARIS** – POLARIS Employment Services offre de l'aide au niveau de la recherche et de la conservation d'un emploi aux candidats au travail qui ont une déficience mentale dans les régions de Vancouver, Burnaby, New Westminster, Port Coquitlam, Coquitlam et Port Moody, ainsi que dans la région de North Shore. Pour être admissibles, les personnes doivent vouloir répondre aux exigences d'un emploi concurrentiel (rémunéré au salaire minimum ou davantage). Parmi les services offerts, il y a l'orientation de carrière, l'appariement des emplois, la commercialisation, les clubs d'emploi (selon les ressources), le soutien en milieu de travail, le suivi et le recyclage.

- . **Commission de la fonction publique** – Le programme Accès, qui s'adresse aux personnes handicapées, offre une formation axée sur l'orientation professionnelle dans les ministères fédéraux. Les ministères qui participent au programme Accès reçoivent des fonds pour une période allant jusqu'à douze mois qui servent à couvrir les coûts salariaux. Des aides techniques sont fournies selon un système de prêt, au besoin, pour permettre aux stagiaires ayant une déficience d'avoir le rendement le plus élevé possible dans leur emploi. Les ministères s'engagent à offrir un emploi permanent aux stagiaires qui complètent le programme avec succès.
- . **Teamwork** – Le programme de formation professionnelle Teamwork offre des services d'exploration de carrière par le biais d'une formation en classe et d'une expérience au travail à des étudiants de la région métropolitaine de Vancouver qui ont une déficience mentale. Ce programme de 44 semaines vise à aider les étudiants à s'intégrer à la population active. Des services d'orientation de carrière, d'appariement des emplois et de soutien en milieu de travail sont offerts.
- . **Centraide** – Le Comité consultatif de participation ouvrière pour les personnes handicapées de Centraide de la région de Lower Mainland assure la liaison entre les organisations syndicales et les représentants de divers groupes voués à la promotion des intérêts des personnes handicapées. Le comité a pour but de minimiser les obstacles auxquels font face les personnes handicapées au moment d'entrer ou de revenir sur le marché du travail. Les sujets de discussion comprennent la sous-traitance, le travail à la pièce, l'ancienneté et la classification des postes. Le présent guide, *Établir des ponts*, est un projet du Comité consultatif de participation ouvrière.
- . **Western Institute for the Deaf and Hard of Hearing** – Ce groupe offre des services d'emploi, y compris des services d'orientation et de placement, aux personnes qui ont une déficience auditive. Des renseignements au sujet du marché du travail, de l'assurance-chômage et d'autres programmes connexes sont également offerts. Le groupe sollicite des emplois au sein de la collectivité pour y placer des personnes sourdes ou malentendantes.
- . **Commission des accidents du travail** – Les travailleurs de la majorité des industries de la Colombie-Britannique sont protégés par la législation relative à l'indemnisation des accidents du travail, qui est administrée par la Commission des accidents du travail. En vertu de cette loi, une aide au

plan financier, médical et de la réadaptation est offerte aux travailleurs qui deviennent handicapés par suite d'une blessure ou d'une maladie industrielle; elle permet en outre à la Commission d'adopter et d'appliquer des règlements en matière de prévention des accidents, d'hygiène industrielle et de premiers soins pour la main-d'oeuvre. Les indemnités versées en vertu de la Loi englobent :

- . les prestations pour le temps de travail perdu;
- . l'aide médicale;
- . les montants attribués au titre d'une incapacité permanente;
- . les services de réadaptation physique et professionnelle;
- . les pensions versées aux personnes à charge des travailleurs tués au travail; et
- . les services d'orientation et de placement pour les personnes à charge.

Bien qu'elle relève d'une loi provinciale, la Commission est financée entièrement par les cotisations prélevées auprès des industries visées par la loi. Pour recevoir des prestations, les blessures doivent être signalées à l'employeur dès que possible après qu'elles se sont produites; l'employeur doit ensuite faire rapport à la Commission au sujet de l'accident dans un délai de trois jours.

Si vous avez de la difficulté à trouver les ressources et les organismes qui oeuvrent dans votre localité, communiquez avec Centraide ou avec un des bureaux de santé publique. Ils pourront vous donner des conseils et vous mettre en rapport avec ces organismes.

Les syndicats peuvent communiquer avec l'un ou l'autre des organismes mentionnés précédemment pour obtenir plus de renseignements au sujet de certaines déficiences spécifiques, pour examiner des façons de mettre des emplois à la disposition des personnes handicapées ou de collaborer à des projets.

CHAPITRE 5

ÉTABLIR DES PONTS

LES POLITIQUES ET LES RÉALISATIONS SYNDICALES

Comprendre le mouvement ouvrier

Pour de nombreuses personnes, les syndicats sont une étrange institution dont les règles et les pratiques sont difficiles à comprendre. Bien que des syndicats aient été présents au Canada depuis près de 200 ans, très peu de choses sont enseignées à leur sujet à l'école et les articles qui paraissent dans les médias portent habituellement sur un conflit ouvrier en milieu de travail.

Dans la grande majorité des cas, les syndicats ne sont pas responsables de l'embauche. Les personnes handicapées sont exclues des emplois offrant une rémunération décente parce que les employeurs ne les embauchent pas. Cependant, les syndicats peuvent aider à changer cette situation. Si les groupes qui travaillent à la promotion des intérêts des personnes handicapées veulent réussir à faire entrer des personnes dans les milieux de travail syndiqués, il est essentiel qu'ils comprennent le rôle et le fonctionnement des syndicats de nos jours.

Solidarité

Les syndicats sont formés de travailleurs qui se sont regroupés pour discuter avec leur employeur des salaires, des horaires et conditions de travail et d'autres questions plutôt que de traiter individuellement avec celui-ci.

Parce qu'il parle au nom de tous les employés, le syndicat obtient des conditions supérieures à ce qu'un employé pourrait négocier par lui-même avec l'employeur. Un employé qui n'appartient pas à un syndicat a un pouvoir de négociation très restreint.

Droits de la personne

Le syndicat est une organisation vouée aux droits de la personne. Une convention collective est un document afférent aux droits de la personne

dans lequel l'employeur convient que les employés ont droit de toucher un salaire juste, à des prestations de retraite lorsqu'ils sont âgés et à travailler dans des conditions sécuritaires. De même, un contrat ou une convention collective comporte des mécanismes visant à protéger des droits tels que l'ancienneté, des descriptions de poste et une procédure de règlement des griefs.

Ces droits et leurs mécanismes de soutien limitent la liberté qu'a l'employeur d'agir sans égard aux intérêts des employés. En leur absence, la direction d'une entreprise n'est contrainte juridiquement que par la protection restreinte qu'offre la législation gouvernementale. Les travailleurs non syndiqués n'ont aucune protection contractuelle; un employeur peut modifier tout mode de travail, sélectionner certains employés favoris ou mettre à pied un employé sans raison.

Les conventions collectives renferment aussi de nombreuses dispositions qui touchent à la vie à l'extérieur du lieu de travail : les congés de maternité, les prestations de santé, les congés payés, les congés d'étude et d'autres avantages. Avec un contrat de travail et un bon système de délégués syndicaux, les travailleurs peuvent communiquer à l'employeur, par le biais du processus de grief, leurs problèmes et préoccupations au sujet d'un traitement injuste sans crainte de répercussion.

Grèves

Les syndicats négocient en vue de conclure une entente, non de faire la grève. Aucun syndicat ne souhaite faire la grève. Il y a grève lorsque les deux parties ne peuvent en venir à une entente. Une grève impose un sacrifice non seulement aux syndiqués mais à leurs familles. Les travailleurs ne font pas la grève à moins que les questions en litige ne soient suffisamment importantes pour justifier ce sacrifice. Les syndicats demandent toujours à leurs membres de prendre un vote avant de déclencher une grève et exigent l'approbation d'une majorité claire de ceux-ci. Il est inconcevable que des travailleurs puissent tenir des piquets de grève par toute température, qu'ils subissent des confrontations avec les policiers et les briseurs de grève et qu'ils subsistent avec une paye de grève qui ne représente qu'une fraction de leur revenu normal si la majorité des membres du syndicat est opposée à la grève. Cela ne peut tout simplement pas se produire.

Pour la plupart des leaders syndicaux, le succès équivaut à la mesure dans laquelle les grèves ont pu être évitées. Quatre-vingt-dix-sept pour cent des négociations contractuelles se règlent sans recours à la grève. Les grèves

sont controversées et, parfois, inopportunes, mais elles constituent le dernier recours es travailleurs qui veulent obtenir de justes conditions.

Les critiques au sein du gouvernement, du secteur des entreprises et des médias ont critiqué les syndicats en prétendant qu'ils étaient devenus trop puissants et dénoncé la façon dont ils utilisent «l'arme de la grève». Si les syndicats n'étaient que le dixième aussi puissants qu'on le soutient, ils exerceraient un contrôle beaucoup plus grand sur leurs lieux de travail, obtiendraient de meilleures conditions de travail et pourraient accroître le niveau de vie de leurs membres davantage que ce qu'ils sont en mesure d'obtenir.

La démocratie au travail

Les syndicats sont peut-être l'institution la plus démocratique dans notre société à l'heure actuelle. Presque chaque initiative syndicale est soumise à un vote des membres lors de réunions ou par la tenue de référendums généraux. L'élection périodique des chefs syndicaux représente un moyen d'assurer qu'ils rendent des comptes aux membres. Les travailleurs votent en faveur du syndicat et pour que celui-ci obtienne son accréditation. Ils élisent un comité de négociation et votent sur les propositions et les demandes que les dirigeants du syndicat présenteront à la table de négociation et ils votent pour accepter la convention collective.

Politique sociale et action politique

Les syndicats font plus que d'obtenir de meilleurs salaires et de meilleures conditions de travail pour ceux et celles qui détiennent des cartes de membre. Les personnes qui ne jouissent pas des avantages de la protection syndicale en bénéficient également. On n'a qu'à regarder l'histoire du Canada.

Ce sont les syndicats qui ont combattu et qui ont obtenu un bon nombre des droits et des avantages dont nous jouissons tous aujourd'hui. Le mouvement syndical a été à l'avant-garde des luttes en vue d'instaurer un salaire minimum, des congés et de meilleures conditions d'emploi. Nous travaillons tous 40 heures par semaine ou moins, plutôt que 60 ou davantage parce que les syndicats ont régulièrement lutté en vue de raccourcir la semaine de travail, en dépit des avertissements des employeurs qui prétendaient qu'ils ne pouvaient se le permettre.

La notion de force et d'unité syndicales a fait son apparition au Canada au début des années 1800. À cette époque, tout comme aujourd'hui, les

travailleurs ne pouvaient résoudre leurs problèmes uniquement en milieu de travail. L'une des premières luttes du mouvement syndical canadien a porté sur le droit de vote. Souvent, les travailleurs devaient lutter pour obtenir le droit fondamental de se réunir et de discuter des questions qui les intéressaient. Par l'action politique, les travailleurs ont réussi à obtenir de nombreuses améliorations dans les conditions de travail, par exemple les lois visant à faire cesser l'exploitation du travail des enfants, à réglementer les heures de travail, à garantir des vacances rémunérées, à fournir une indemnisation aux travailleurs blessés, à offrir de l'assurance aux travailleurs sans emploi et à verser des pensions de retraite aux travailleurs âgés. Les syndicats exercent encore aujourd'hui une surveillance sur ces importants acquis non-contractuels.

Les intérêts du monde syndical ne se sont pas limités aux conditions d'emploi. Dans les délibérations portant sur les conventions de travail depuis 1898, on a toujours observé une préoccupation constante au sujet des questions sociales qui touchent l'ensemble des citoyens. Le mouvement syndical est souvent intervenu dans ces dossiers pour défendre les intérêts des travailleurs canadiens ordinaires.

Les syndicats ont toujours été intéressés par la protection de la santé et de la sécurité de leurs membres. Là où des installations et des services médicaux n'existaient pas, les syndicats ont souvent été les premiers à en établir, les rendant accessibles à tous. Les syndicats ont été à l'avant-garde de la négociation de programmes de soins médicaux payés à l'avance pour leurs membres et leurs familles. Le mouvement syndical a lutté vigoureusement en vue de l'implantation d'un régime national d'assurance-santé offrant les services médicaux requis à tous les Canadiens, sans égard à leur situation financière. Cela s'est éventuellement réalisé.

La pauvreté a toujours été une préoccupation du mouvement syndical qui a constamment attiré l'attention sur l'injustice des disparités observées au Canada. Dans le but de supprimer la pauvreté, le milieu syndical a adopté un programme qui vise à assurer un emploi à toute personnes capable et disposée à travailler, un revenu annuel garanti, un système de sécurité sociale renforcé et une meilleure législation en matière de salaire minimum.

Les syndicats se sont aussi battus énergiquement contre la discrimination et pour le respect des droits humains fondamentaux par l'adoption de lois plus efficaces. Les syndicats se sont donnés comme priorité d'inclure des clauses anti-discriminatoires dans leurs conventions collectives. Les syndicats ont exprimé de profondes préoccupations au sujet du traitement

des Inuit, des métis et des populations autochtones du Canada. Le mouvement syndical a préconisé la reconnaissance des droits des autochtones, la prestation de services de logement décents, d'installations de santé appropriées, d'une éducation adéquate et de possibilités d'emploi. Depuis ses débuts, le mouvement syndical a fait la promotion d'une politique d'accès libre et égal à tous les niveaux d'enseignement.

Attaques contre les syndicats

En dépit des progrès imputables aux syndicats, les deux tiers des travailleurs canadiens ne sont pas syndiqués. Beaucoup de travailleurs non syndiqués sont désespérément pauvres et le chômage est élevé. Cela engendre une division perpétuelle et dangereuse parmi les travailleurs. Les dirigeants gouvernementaux et du monde des affaires continuent de défendre des normes de travail minimales et une législation restrictive en matière de négociation collective. À d'innombrables reprises, on a opposé les travailleurs organisés et non organisés – sur les piquets de grève, en milieu de travail et dans l'arène politique.

Ces confrontations, conjuguées à l'adoption de nouvelles technologies visant à économiser la main-d'oeuvre, aux mises à pied, aux fermetures d'usine, aux coupures dans le secteur public et au récent Accord de libre-échange conclu avec les États-Unis, représentent un défi sans précédent pour ce qui est de la capacité des syndicats de protéger leurs membres et de représenter efficacement leurs intérêts. Le rythme sans cesse plus rapide des changements qui surviennent dans nos milieux de travail et dans notre société incitent parfois les syndicats à être particulièrement prudents devant les innovations en milieu de travail.

Le mouvement syndical et les personnes handicapées

Au cours des années récentes, les syndicats ont accordé une attention accrue aux besoins des personnes ayant une déficience en matière d'emploi et de travail. Sous une forme limitée, cette préoccupation existe déjà depuis très longtemps au sein du mouvement syndical. Lors d'une conférence portant sur les liens entre la réadaptation et le travail, un représentant du CTC a décrit certains aspects de la démarche et des réalisations historiques du secteur ouvrier dans le domaine des droits de la personne.

«Les syndicats se sont historiquement développés autour d'une philosophie de justice sociale et d'égalité pour tous les membres de la

société. Cela comprend le droit de participer pleinement aux structures politiques, sociales et économiques de la société. Nous appuyons les luttes collectives des personnes handicapées qui veulent obtenir le contrôle de leur vie et être pleinement intégrées à la société....

Il y a de nombreuses autres raisons pour lesquelles les syndicats devraient intervenir pour aider les personnes ayant une déficience à surmonter les obstacles auxquels elles font face au niveau de l'intégration à l'emploi...

La protection et la promotion des possibilités d'emploi pour tout groupe de travailleurs contribuent au renforcement des possibilités d'emploi pour l'ensemble des travailleurs. De plus, en raison de la discrimination et des obstacles à l'emploi que doivent souvent surmonter les personnes ayant une déficience, elles pourraient bénéficier considérablement de la protection et du soutien syndical.

De nombreux syndiqués et(ou) membres de leurs familles sont déjà handicapés; nous sommes tous exposés à le devenir. Personne ne devrait le savoir mieux que le mouvement syndical – 130 travailleurs sont blessés au travail à chaque quinze minutes au Canada. En 1984 seulement, il y a eu 1 034 400 blessures en milieu de travail au Canada et plus de 90 000 personnes ont subi une invalidité permanente de gravité diverse. Bon nombre des personnes blessées sont des membres de syndicats et font maintenant face à des obstacles dans leurs efforts pour regagner une vie entière et sécuritaire.

Les syndicats ont l'obligation de protéger ces membres. Plus les syndicats seront sensibilisés aux préoccupations et problèmes des personnes handicapées et plus ils s'impliqueront à ce niveau, plus grande sera l'aide qu'ils pourront offrir à leurs membres qui ont une déficience.

L'une des parties les plus fondamentales des conventions collectives est celle qui interdit la discrimination fondée sur l'âge, la race, la croyance, la couleur, l'origine nationale, les opinions politiques, l'affiliation religieuse, le sexe, la déficience physique ou mentale, l'état civil ou l'adhésion à un syndicat...

Je voudrais que l'on comprenne clairement que ces clauses figurent dans nos conventions collectives parce que nous les avons incluses dans nos demandes au moment de négocier. Les employeurs les ont acceptées parce que nous avons insisté et vous devriez savoir qu'il y a encore beaucoup de discussions lors des négociations au sujet de l'inclusion de telles dispositions dans les contrats...

Ce n'est qu'au cours des dernières années que les syndicats ont demandé à élargir la portée de cet article pour qu'il englobe les «déficiences physiques ou mentales». Mais cela ne veut pas dire que nous n'étions pas sérieusement engagés à combattre la discrimination à laquelle font face les personnes handicapées. De fait, c'est probablement le principal domaine où, depuis de nombreuses années, nous avons insisté sur la nécessité d'adopter des «mesures spéciales». Nous ne disposions tout simplement pas de tous les termes actuels pour décrire ce que nous faisons. Et ce que **nous faisons** était de demander que les travailleurs blessés ne pas soient mis à pied, que leurs états de service (ou ancienneté) soient respectés, qu'ils soient mutés à des postes dont **ils** estimaient pouvoir assumer les fonctions et qu'ils reçoivent une nouvelle formation au besoin.

Je sais que cela ne suffit pas; cela n'est pas suffisant pour les travailleurs qui ont déjà un emploi et contribue très peu à donner l'accès au travail aux personnes qui ont une déficience. Mais je voudrais que vous sachiez que ces questions ne nous sont pas tout à fait étrangères.

À son congrès de 1984, le CTC a adopté un document de politique sur l'action positive qui comprenait une définition de **l'action positive pouvant** répondre aux besoins que nous avons identifiés. Ce document de politique décrivait l'action positive comme étant toute «action destinée à surmonter les barrières à l'égalité, à compenser pour la **discrimination passée et présente** ainsi qu'à **améliorer** la situation **économique** des groupes défavorisés». En outre le document de politique préconisait une législation obligatoire en matière d'action positive et définissait ce que nous jugions comme étant les composantes nécessaires d'une telle législation¹.»

¹ Guy Adam, allocution prononcée lors du Congrès du travail du Canada portant sur les liens entre la réadaptation et le travail, 1986.

Élaboration des politiques syndicales

Au cours de la dernière décennie, de nombreux syndicats locaux et fédérations syndicales ont élaboré des politiques qui constituent le cadre de leur approche en matière d'emploi des personnes handicapées. Le CTC et les fédérations de travailleurs des provinces ont adopté de tels énoncés. La position de la Fédération des travailleurs de la C.-B. est reproduite dans ce qui suit. Elle résume les grands principes syndicaux applicables à l'emploi des personnes handicapées en ce qui a trait à la politique gouvernementale et aux positions de négociation.

ÉNONCÉ DE POLITIQUE DE LA FÉDÉRATION DES TRAVAILLEURS DE LA C.-B. AU SUJET DE L'EMPLOI DES PERSONNES HANDICAPÉES

Les personnes handicapées représentent un pourcentage significatif de la société. Environ 13 % des résidents de la Colombie-Britannique ont une déficience permanente acquise à la naissance ou en raison d'un accident, d'une maladie ou du vieillissement. La grande majorité de ces personnes peuvent être employées dans un poste, mais les obstacles à leur emploi ou à leur réintégration les ont empêchées d'utiliser au mieux leurs capacités et de contribuer à leur propre bien-être et à celui de la société.

Tout au long de l'histoire, les personnes handicapées ont fait l'objet d'une ségrégation du reste de la collectivité. La société a défini leur rôle en mettant l'accent sur les limitations les empêchant de participer à la gamme complète des activités humaines habituelles et en créant un contexte étroit au niveau physique et des attitudes ayant pour effet de restreindre la pleine participation aux individus «normaux».

Au cours des années récentes, la plus grande prise de conscience observée au niveau de la collectivité a entraîné la suppression ou l'atténuation de certains de ces obstacles. Certaines barrières physiques sont lentement éliminées tandis que les aides techniques ont contribué à en surmonter d'autres.

L'évolution des attitudes a été beaucoup plus lente. Bon nombre de ces changements sont survenus dans le cadre d'une vision philanthropique et compatissante, fondée sur la notion qu'il faut «prendre soin» des «moins fortunés».

La Fédération des travailleurs de la C.-B. ne cherche pas à minimiser l'importance de l'attention et de la compassion, mais nous estimons qu'elles ont tendance à déprécier les capacités des personnes handicapées, alors que ce qu'elles veulent et ce dont elles ont vraiment besoin est l'autonomie. En outre, nous reconnaissons que les ressources qui sont maintenant consacrées au soutien financier des personnes ayant une déficience pourraient être mieux utilisées en investissant en vue de changer les systèmes dans notre société pour que les personnes handicapées puissent y jouer un rôle productif. Le mouvement syndical peut et doit jouer un rôle de chef de premier plan dans ces efforts et, étant donné que notre fonction principale est liée à l'emploi, c'est là que nous pouvons démontrer notre engagement envers la justice sociale pour les personnes qui ont une déficience.

Afin de promouvoir l'égalité d'emploi, la Fédération des travailleurs de la C.-B. et ses syndicats affiliés ont adopté les politiques et objectifs suivants et encouragent l'élaboration et la mise en oeuvre de programmes et de services à cette fin :

1. Services de réadaptation professionnelle

Les services de réadaptation actuellement offerts par le Service de réadaptation professionnelle du ministère du Travail et la Commission des accidents de travail sont inadéquats. La Fédération des travailleurs de la C.-B. fera pression sur le gouvernement pour qu'il étende les services de formation afin que le potentiel productif des personnes ayant une déficience puisse être mis à contribution et que des possibilités de formation et de recyclage adéquates existent.

2. Normes d'emploi

L'Employment Standards Act of British Columbia permet d'exempter certains travailleurs handicapés des normes minimales d'emploi. Le mouvement syndical est d'avis que tous les travailleurs devraient recevoir des salaires et des avantages marginaux correspondant à une certaine norme salariale. Ces exemptions devraient être supprimées et dans les cas où les centres d'emploi protégés ne peuvent assumer tous les coûts, le gouvernement devrait intervenir pour prendre en charge les coûts excédentaires.

3. Programmes de soutien du revenu

Trop souvent, les mécanismes de soutien du revenu gouvernementaux et privés n'offrent aucune mesure incitative et, de fait, pénalisent les travailleurs handicapés qui gagnent un revenu. Les programmes de soutien du revenu devraient être modifiés afin d'inciter plutôt que de décourager ces travailleurs à obtenir un emploi.

4. Législation sur l'action positive

La Colombie-Britannique doit adopter une loi qui imposerait aux employeurs du secteur public et du secteur privé de prendre des mesures concrètes en vue d'embaucher des personnes ayant une déficience. La loi devrait imposer la négociation entre les employeurs et les travailleurs. Il faudrait créer un organisme de surveillance autonome qui suivrait l'évolution de ce programme et disposerait du pouvoir de présenter une plainte de son propre chef.

5. Loi anti-discriminatoire

La BC Human Rights Act devrait être modifiée pour étendre la portée de la protection contre la discrimination dans l'emploi fondée sur une déficience, notamment en ce qui a trait à la sécurité d'emploi et aux prestations.

6. Politique de plein emploi

Le gouvernement devrait accepter sa responsabilité de travailler à la mise en oeuvre de politiques économiques axées sur le plein emploi pour tous les résidents de la Colombie-Britannique plutôt que sur les activités économiques motivées uniquement par le profit. La concurrence entre les travailleurs qui découle des perspectives d'emploi inadéquates ne contribue qu'à réduire encore davantage le marché du travail pour les personnes handicapées.

7. Langage des contrats de travail Les syndicats devraient accorder une priorité élevée à l'utilisation, dans les conventions collectives, de termes qui

- . favoriseraient l'embauche et la rétention des travailleurs handicapés
- . exigeraient la participation des représentants syndicaux locaux à la conception de plans justes et appropriés de répartition des emplois et d'affectation dans toutes les entreprises visées
- . permettraient une certaine souplesse dans l'organisation du travail afin de réserver une place aux personnes handicapées.

8. Éducation La Fédération des travailleurs de la C.-B. et ses syndicats affiliés, en collaboration avec le Congrès du travail du Canada, devraient entreprendre une campagne de sensibilisation visant à aider les syndicats locaux dans leurs efforts en vue de faire embaucher des personnes handicapées.

Réalisations des syndicats – la défense des intérêts des membres

Historiquement, les syndicats ont mis l'accent sur leurs membres blessés au travail ou ayant acquis une déficience dans l'accomplissement de leurs tâches. Ils ont dû lutter pour protéger leurs propres membres parce que la plupart des employeurs refusaient d'assumer volontairement cette responsabilité. Cependant, les syndicats eux-mêmes ont souvent négligé de reconnaître l'importance d'obtenir une protection pour leurs membres ou ont ignoré les questions qui préoccupaient les personnes handicapées. Ces dernières années, la sensibilisation des syndicats aux questions liées au maintien et à l'obtention d'un emploi pour les personnes handicapées s'est accrue et a donné lieu à de nouvelles initiatives.

Dans ce contexte, les réalisations syndicales ont constitué des gains importants pour les personnes handicapées qui faisaient déjà partie d'un syndicat. Ces réalisations portent sur les domaines suivants :

- . l'indemnisation des travailleurs
- . l'invalidité de longue durée
- . la réadaptation
- . les désignations d'emploi et les arrangements.

. Indemnisation des travailleurs

L'indemnisation des travailleurs par le biais de programmes de réadaptation et de formation comporte des lacunes sérieuses. Les syndicats exercent des pressions croissantes pour que ces programmes ainsi que d'autres aspects du système d'indemnisation des travailleurs soient renforcés.

. Invalidité de longue durée

Plusieurs types de régimes d'invalidité de longue durée (ILD) ont été négociés, bien qu'un pourcentage élevé des employés syndiqués ne soient toujours pas protégés par un tel régime. Les régimes d'ILD varient en qualité et en portée mais la plupart offrent une protection contre la perte de rémunération à court terme par le biais de programmes de congé de maladie supplémentaires et de prestations régulières (à un niveau inférieur) s'il y a invalidité permanente.

Les syndicats ont cherché à obtenir des prestations d'ILD équivalentes, pour le même taux de rémunération, que celles reçues par les personnes sans déficience. Une indemnité de vie chère rattachée aux prestations d'ILD permettrait de faire en sorte qu'elles suivent le coût de la vie. Cet objectif englobe le principe selon lequel il ne devrait y avoir aucune discrimination à l'égard des travailleurs handicapés qui ont contribué à l'économie et à la société.

Tous les employeurs ne sont pas disposés à mettre en place des régimes efficaces d'ILD. Les membres des syndicats ignorent souvent l'importance de ces régimes pour les travailleurs qui ont une déficience et font preuve d'un certain laxisme une fois qu'ils ont réussi à négocier l'insertion des premières clauses d'ILD dans leur contrat de travail. De nombreux régimes contribuent à décourager le retour au travail, notamment lorsqu'ils ne sont pas transférables. La durée de la protection d'ILD varie beaucoup. Habituellement, les travailleurs qui acceptent un emploi alors qu'ils ont déjà une déficience sont exclus du régime. Ainsi, les personnes chez qui l'on a diagnostiqué la présence du VIH ou qui sont atteintes de sclérose en plaques ou de cancer sont exclues.

Un objectif à long terme des syndicats a été de négocier la transférabilité des régimes de prestations d'invalidité pour permettre aux personnes handicapées de se trouver un emploi convenant à leurs besoins et à leur déficience.

Réadaptation

La réadaptation, c'est-à-dire la formation et le recyclage des travailleurs qui ont une déficience et l'obtention d'emplois soit au sein de l'entreprise soit ailleurs, a toujours constitué une importante revendication du mouvement syndical. Dans une large mesure, on n'a pas répondu à ce besoin et on a trop mis l'accent sur l'indemnisation des travailleurs et les régimes d'invalidité de longue durée. En conséquence, de nombreux travailleurs ne réintègrent pas la population active; la société perd souvent leur talent et leurs capacités parce qu'aucun effort n'est fait pour les replacer dans des postes appropriés.

La faiblesse des programmes actuels de réadaptation est de plus en plus reconnue. La première Conférence canadienne sur le réemploi des travailleurs blessés a eu lieu en 1989. L'un des résultats de cette conférence a été l'engagement pris par le Syndicat canadien des travailleurs du papier (SCTP) de collaborer avec la société MacMillan

Bloedel à la mise en place d'un programme de réadaptation efficace. Le groupe de travail de l'industrie forestière sur la réintégration des travailleurs blessés a ainsi été créé. Récemment, le syndicat des Travailleurs des pâtes, des papiers et du bois du Canada a répondu positivement à l'invitation qui lui a été faite de participer à ce groupe de travail. Bien que des négociations contractuelles aient interrompu le processus de mise en place du groupe de travail (au moment d'écrire ces lignes), l'initiative représente un important pas vers l'amélioration des mesures de réadaptation.

Une conférence récente parrainée par le groupe de travail portant sur l'expérience des travailleurs du bois qui ont une déficience a permis de mettre à contribution les connaissances acquises dans des pays tels que l'Australie et l'Allemagne. La conférence a mis l'accent sur l'importance du droit à la réadaptation et à l'intervention hâtive suite à un accident. L'idée de privilégier la «réadaptation par rapport à l'indemnisation» fait ressortir l'importance d'aider les travailleurs blessés à prendre des décisions au sujet de leur réintégration au marché de l'emploi. La réussite des programmes de réadaptation dépend de la présence de comités conjoints employeur-syndicat qui interviennent activement dans la conception et la surveillance de ces programmes.

Désignation des emplois et arrangements

Dans le passé, certains emplois ou certaines catégories d'emplois étaient «considérés» comme convenant aux personnes handicapées. Certains syndicats ont conclu des arrangements informels tandis que d'autres ont conclu des accords contractuels formels qui réservent certains emplois particuliers ou qui visent à modifier les tâches des travailleurs blessés au travail ou qui reviennent après une invalidité de longue durée. Ces emplois peuvent comporter des tâches plus légères.

Certains syndicats ont négocié des clauses particulières pour protéger leurs membres qui ont une déficience. Voici certains exemples.

- Le Syndicat international des travailleurs unis de l'automobile et la société Hayes Dana Inc. de St. Catharines, en Ontario, ont convenu d'une clause qui permet aux employés ayant subi une grave déficience indemnisable alors qu'ils étaient à l'emploi de l'entreprise d'avoir la préséance sur les autres employés, sans qu'il soit tenu compte de l'ancienneté, au moment de postuler les emplois qui se libèrent. En vertu de cette entente, l'employé a aussi la préséance au moment de postuler un emploi qui s'ouvre après une mise à pied.

- . L'Union internationale des travailleurs et travailleuses unis de l'alimentation et du commerce et la société Canada Packers ont négocié une clause visant à désigner certains emplois de manière à ce qu'ils soient «comblés par des employés pouvant occuper ces emplois de façon satisfaisante mais qui ne peuvent exécuter leurs tâches régulières ou un autre travail disponible en raison d'une déficience physique».

D'autres exemples de conventions collectives qui accordent une certaine mesure de protection aux personnes ayant une déficience physique sont présentés à l'annexe C du présent rapport.

Historiquement, ces arrangements destinés aux personnes handicapées ont été conclus plus fréquemment pour les personnes qui ont une incapacité physique que celles qui ont une déficience mentale. Dans certaines entreprises, des ententes semblables existent pour ces dernières. Les modifications apportées aux tâches et aux horaires de travail en vue de faciliter l'intégration des personnes ayant une déficience mentale diffèrent de celles qui s'appliquent aux personnes ayant une déficience physique. Souvent, aucune modification n'est requise. De nombreuses personnes ayant une déficience mentale s'adaptent elles-mêmes à leur travail.

EXPLORER LES POSSIBILITÉS

L'exemple des Métallurgistes unis d'Amérique (Trail)

Les efforts déployés par le syndicat local 480 des Métallurgistes unis d'Amérique (MUA) de Trail, en C.-B., pour répondre aux besoins des personnes handicapées fournissent un exemple intéressant de réadaptation et d'adaptation à l'emploi ainsi que des contraintes qui influent sur les programmes valables.

Avant la fin des années 70, le syndicat avait négocié deux dispositions contractuelles au sujet des personnes handicapées. Les employés blessés en cours d'emploi avaient le droit d'occuper tout poste dont ils pouvaient exécuter les tâches; ils pouvaient déplacer d'autres travailleurs sans égard à leur ancienneté. Le taux de rémunération du travailleur déplacé était maintenu. Le contrat prévoyait aussi le placement spécial de candidats à un emploi ne répondant pas aux normes habituelles d'embauche. Le syndicat ou la société pouvait désigner des personnes aux fins de cet effort de placement spécial. Cette disposition a été utilisée principalement pour ouvrir des possibilités d'emploi à des travailleurs ayant une déficience mentale ou psychiatrique. (La capacité de l'usine d'absorber de nouveaux employés présentant une déficience physique était limitée en raison du nombre de travailleurs blessés au travail.)

Même si le syndicat s'était engagé à promouvoir la réadaptation de ses membres blessés, aucun régime global n'était en place. Au début des années 80, le syndicat a insisté sur le nombre élevé de travailleurs blessés ou atteints d'une maladie permanente qui étaient confinés à des programmes de prestations sans perspective de réintégration professionnelle. Les Métallurgistes unis ont collaboré avec la société à la mise au point d'un programme de réadaptation mettant l'accent sur une intervention hâtive après la blessure (que celle-ci soit indemnisable ou non) ou l'irruption de la maladie dans le but d'éviter le chômage chronique.

Un atelier de réadaptation a été mis sur pied dans une usine inoccupée en vue de créer un cadre de travail temporaire pour les travailleurs atteints d'une incapacité physique grave. Le salaire de ces travailleurs demeurerait au taux qui prévalait avant la blessure. Les méthodes traditionnelles de travail ont été remaniées et de nouvelles tâches ont été définies. Des travailleurs non atteints d'une incapacité ont contribué à identifier des tâches qui pouvaient être exécutées dans l'atelier de réadaptation, démontrant en cela une souplesse et une imagination considérables. Dans l'atelier de réadaptation, les travailleurs handicapés nettoyaient, réparaient et

procédaient au montage de pièces d'équipement. Les tâches à exécuter étaient plus légères et se déroulaient au rythme du travailleur. Les participants évaluaient leurs propres progrès. Le projet s'est avéré économiquement viable.

Cette initiative se poursuit encore de nos jours, mais avec moins de succès. L'un des éléments clés du programme – le travail d'équipe entre les MUA et Cominco – a parfois été menacé, notamment en raison des initiatives prises unilatéralement par la société. L'effectif de Cominco est passé de 4 000 en 1978 à 1 800 aujourd'hui. Lors d'importantes mises à pied, l'employeur a insisté sur la nécessité d'atteindre une plus grande productivité. Des parties de l'usine ont été vendues à d'autres sociétés; la gamme des emplois pouvant être offerts à des personnes handicapées a diminué. Les mises à pied ont aussi menacé les emplois qu'avaient réussi à obtenir des personnes ayant une déficience mentale ou psychiatrique embauchées en vertu de la disposition du contrat portant sur le placement spécial.

Les efforts des Métallurgistes unis pour protéger les membres blessés et favoriser l'emploi de personnes handicapées étaient fondés sur le principe que le travail devait être réorganisé et modifié pour faire place aux travailleurs handicapés.

Ce principe remonte loin dans l'histoire du mouvement syndical et les syndicats commencent à en développer pleinement les conséquences aujourd'hui. Dans le prochain chapitre, nous élaborons l'approche que les syndicats pourraient prendre en vue de créer un milieu de travail plus juste et plus équitable pour les personnes déficientes. L'idée centrale est que les employeurs devraient être disposés à faire des arrangements raisonnables en matière d'emploi pour tous les employés.

Avant d'examiner les prochaines étapes que nous pouvons franchir, il importe de faire mention d'autres efforts syndicaux qui soulignent l'importance de l'emploi pour les personnes handicapées.

Obtenir un emploi pour les personnes handicapées

Récemment, certains syndicats ont élaboré des politiques et mis en oeuvre des programmes spéciaux dans le but d'accroître les possibilités d'emploi offertes aux personnes handicapées.

Action positive

Dans le cadre des programmes d'équité en matière d'emploi du gouvernement, le Congrès du travail du Canada et des syndicats, à titre individuel, ont appuyé des plans d'action positive comme moyen d'ouvrir des postes aux groupes qui font l'objet d'une discrimination en matière d'emploi, dont les personnes handicapées. Un document de politique du CTC qui remonte à 1984 définit l'action positive de la façon suivante : action destinée à surmonter les obstacles à l'égalité et à compenser pour la discrimination **passée** et présente et à **améliorer** la situation économique du groupe défavorisé. La politique préconise l'adoption, par les gouvernements, de mesures législatives obligatoires en matière d'action positive qui comprendraient un mécanisme d'application permettant de s'assurer que les employeurs se conforment aux mesures prescrites, la nécessité pour les entreprises syndiquées de négocier des programmes avec les syndicats et l'application des programmes d'action positive aux contrats gouvernementaux.

Guy Adam, du CTC, a repris la déclaration faite dans le rapport de la Commission royale par le juge Abella en faveur de la création d'un mécanisme gouvernemental d'application en matière d'action positive. Le juge a déclaré en substance ce qui suit :

«Il est difficile de voir comment une approche volontaire, c'est-à-dire une approche qui ne comprendrait pas un mécanisme efficace d'application, contribuerait à améliorer sensiblement les possibilités d'emploi pour les femmes, les populations autochtones, les personnes handicapées ou les minorités visibles. Compte tenu de la gravité et de la ténacité apparente du phénomène de la discrimination en matière d'emploi, il est irréaliste et quelque peu naïf de s'en remettre à la présence d'une bonne volonté publique suffisante pour donner l'impulsion requise à un programme volontaire².»

La *Loi sur l'équité en matière d'emploi*, adoptée par le gouvernement fédéral en 1986, oblige dorénavant les employeurs qui relèvent de la compétence fédérale à mettre en oeuvre des régimes ou des plans d'équité en matière d'emploi et à faire rapport annuellement sur leurs progrès. Les employeurs qui omettent de présenter un rapport peuvent être mis à l'amende. La Commission canadienne des droits de la personne peut faire enquête si elle a des motifs de croire qu'il y a discrimination systémique.

² Guy Adam, allusion présentée lors de la conférence du CTC sur les liens entre la réadaptation et le travail, 1986.

Collaboration avec les organismes de défense des droits et les employeurs

Certains syndicats font des efforts particuliers en vue d'accroître les possibilités d'emploi offertes aux personnes ayant une déficience. Voici quelques exemples d'initiatives syndicales; d'autres syndicats commencent à prendre des mesures semblables.

. Syndicat des travailleurs et travailleuses en communication et en électricité du Canada (STCC)

Le Syndicat des travailleurs et travailleuses en communication et en électricité du Canada (STCC) est à mettre au point une proposition visant à faciliter l'embauche de travailleurs handicapés. En collaboration avec un certain nombre d'employeurs du secteur des télécommunications et de celui de la fabrication, divers emplois seraient adaptés afin de convenir aux personnes ayant une déficience. Le projet serait axé, au début, sur les membres du STCC qui ont été blessés au travail pour éventuellement être ouvert à d'autres personnes ayant une déficience.

Les sites de travail seront étudiés afin de déterminer quels emplois pourraient convenir à différentes déficiences en modifiant les postes de travail, l'environnement physique où le travail est exécuté ou l'agencement des postes. La prochaine étape comportera la participation d'organismes de l'extérieur tels que le JOB Accommodation Network ou AIM – CROIT qui fourniront une aide au niveau de la recherche, de l'adaptation ou de la conception des postes ainsi que de la formation et du placement des travailleurs. Le soutien et le suivi des personnes embauchées favoriseront leur maintien au sein de la population active.

AIM – CROIT

Ce projet est le seul exemple où un syndicat a créé un organisme pour trouver de l'emploi aux personnes handicapées, sans égard à l'origine de leur déficience ou au fait que la personne soit ou non syndiquée. Parrainé par l'Association internationale des machinistes et des travailleurs de l'aérospatiale, ce programme a débuté sous la forme d'un projet pilote d'une durée de deux ans financé par Emploi et Immigration Canada. Le projet canadien se déroule à Vancouver et à Montréal et constitue un prolongement d'un programme américain semblable lancé en 1980 et qui a donné de bons résultats.

AIM – CROIT oeuvre avec des gens ayant des antécédents professionnels, des compétences et une expérience variés et des déficiences diverses : incapacité visuelle ou auditive, perte d'un membre, sclérose en plaques, dystrophie musculaire, etc. Avec la collaboration des syndicats et d'employeurs réceptifs, le projet AIM – CROIT de Vancouver a réussi à placer plus de 400 personnes ayant une déficience. Environ le tiers de ces placements visent des postes syndiqués. Au plan national, plus de 800 personnes ont ainsi été placées sur une période de deux ans et demi.

L'organisme fournit des services de sélection des candidats, de diffusion des offres d'emploi, de placement dans des milieux de travail syndiqués et non syndiqués et de suivi lié à l'emploi. Le projet AIM – CROIT assume un rôle de promotion et de défense des intérêts en cherchant à convaincre et à informer les employeurs et les syndicats de la nécessité de faciliter l'embauche de personnes ayant une déficience. Une analyse du lieu de travail permet d'identifier les obstacles au niveau des installations physiques et des conditions de travail. Le projet AIM – CROIT aide les sociétés à organiser de la formation et à obtenir du matériel d'adaptation. Elle fait l'éducation des gestionnaires et du personnel et rencontre les syndicats, au besoin, pour faciliter l'intégration des personnes handicapées. Lorsqu'une société présente une offre d'emploi, AIM – CROIT fait concorder celle-ci avec les compétences et les aptitudes de ses clients et aide ces derniers à rédiger leur curriculum vitae et à se préparer pour une entrevue. L'organisme offre un service de suivi pour solutionner les problèmes, tant auprès des clients que des employeurs.

Dans ce chapitre, nous avons fait ressortir les politiques et les initiatives élaborées par le mouvement syndical en vue de protéger les membres ayant une déficience et d'accroître les possibilités d'emploi s'offrant aux travailleurs handicapés. Le prochain chapitre jette un regard vers l'avenir.

CHAPITRE 6

FRANCHIR LES PONTS

TROUVER DE L'EMPLOI AUX PERSONNES AYANT UNE DÉFICIENCE

Les syndicats ont réussi à obtenir une importante protection pour leurs membres handicapés en dépit de la réticence des employeurs. Cependant, nous pouvons faire beaucoup plus pour ceux et celles qui ont déjà un emploi et pour les travailleurs handicapés qui ne peuvent se trouver un emploi ou qui ont renoncé à le faire. Avant d'aborder les initiatives à prendre, examinons brièvement pourquoi les syndicalistes peuvent hésiter à partager les préoccupations des personnes ayant une déficience.

Questions courantes et idées fausses parmi les syndicalistes

Diverses attitudes contribuent à la résistance au changement affichée par les syndicats. Certaines sont attribuables à un manque de compréhension ou aux préjugés; d'autres résultent de la position défensive que les syndicats peuvent adopter lorsque certains de leurs acquis sont menacés. De nombreuses attitudes typiques à l'égard des personnes handicapées sont répandues parmi toute la population, syndiquée ou non.

Les attitudes nous conditionnent à agir et à ressentir d'une certaine façon. Les attitudes comprennent les croyances, les sentiments et la prédisposition à agir d'une certaine manière. Les membres d'un syndicat, qui sont représentatifs de la population, partagent les mêmes croyances et les mêmes idées fausses que l'ensemble de la population. Les attitudes discriminatoires envers certains groupes partent souvent d'hypothèses répandues mais inexactes au sujet d'un groupe de personnes. L'éducation et la discussion sont des éléments clés pour faire disparaître les suppositions erronées et favoriser la prise de conscience et la compréhension. De nombreux syndicats traversent un processus d'apprentissage créatif et stimulant.

Plus que toute autre organisation dans la société, les syndicats ont réclamé un traitement juste et équitable pour tous les travailleurs. Bien que notre dossier soit loin d'être parfait, nous pouvons à juste titre être fiers de la façon dont nous avons combattu la discrimination.

Lorsque nous luttons contre nos préjugés et les idées fausses qui circulent dans nos rangs au sujet des personnes handicapées, nous pouvons invoquer cette tradition d'engagement envers la justice et l'équité. Examinons certaines attitudes répandues :

- . **L'ignorance et la peur.** Comme beaucoup de gens dans notre société, les syndicalistes sont très peu renseignés au sujet des nombreuses déficiences et des réalités de la vie auxquelles doivent faire face les personnes handicapées. Souvent, nous croyons les mythes au sujet des déficiences qui sont décrites au chapitre 2 du présent guide. Manquant de connaissance et acceptant les stéréotypes, nous sommes hésitants, préoccupés voire craintifs à l'idée d'intégrer des personnes handicapées dans notre milieu de travail. L'éducation et la compréhension sont les clés du changement. Si vous n'avez pas lu le chapitre 2, ce pourrait être le bon moment de le faire.
- . Parfois, nous croyons que le fait **d'embaucher des personnes handicapées signifiera qu'elles obtiendront des privilèges spéciaux** auxquels les autres membres n'auront pas accès : des emplois plus faciles ou moins exigeants, la sécurité d'emploi par le biais de classifications de postes spéciales, l'obtention de postes convoités pendant le quart de jour ou encore à un endroit préféré situé plus près de la maison ou dans de nouvelles installations plus facilement accessibles. Une variante de cette crainte est que les personnes handicapées n'assumeront pas leur juste part du fardeau. Ce genre de préoccupations a tendance à supposer que les **personnes ayant une déficience sont moins capables d'exécuter la plupart des travaux**. Le chapitre 2 devrait contribuer à dissiper certaines de ces notions. L'éducation au sujet de l'importance pour les employeurs de permettre des arrangements raisonnables à l'intention tous les employés devrait faire de même. Le lecteur est invité à prendre connaissance de l'analyse présentée plus loin dans ce chapitre.
- . L'attitude opposée existe également : **les personnes handicapées sont si désespérées d'obtenir un emploi qu'elles travailleront beaucoup plus**, imposant de nouvelles cadences et normes qui feront pression sur tous les autres travailleurs. Arrêtons-nous pour examiner cette attitude. Dire que toutes les personnes handicapées agiront de la même façon au travail revient à dire que tous les travailleurs qui ont des cheveux bruns travailleront lentement. Ce qui est plus important, l'objectif fondamental qui est visé en offrant des postes syndiqués aux personnes qui ont une déficience est de leur assurer une plus grande sécurité d'emploi.

Personne ne devrait être porté à agir d'une certaine façon au travail par désespoir.

- . L'opinion selon laquelle les personnes ayant une déficience feront tout pour conserver un emploi est liée à la crainte des travailleurs que les **personnes ayant une déficience constituent un réservoir de main-d'oeuvre à bon marché prête à travailler pour de faibles salaires et à nuire ainsi aux syndicats**. La solution à ce problème a toujours été de lutter en vue d'obtenir des emplois et des droits syndicaux pour tous. Et, en particulier, pour que les syndicats défendent les besoins des groupes les plus défavorisés. Les syndicats sont toujours plus forts lorsqu'ils luttent pour les droits de tous les membres de la société.
- . «**Nous sommes préoccupés au sujet de nos membres**». Nous avons nos problèmes, nous luttons pour obtenir de meilleurs régimes d'invalidité de longue durée et contre les effets de mauvaises conditions de travail pour nos propres membres. Si nous ouvrons la porte aux personnes handicapées, les employeurs feront valoir que l'embauche de personnes ayant une déficience engendrera des coûts et entamera une assiette déjà restreinte. Les préoccupations de ce genre sont amplifiées en période de récession alors que les travailleurs syndiqués subissent beaucoup de pression. De fait, en vertu de la législation actuelle sur le contrôle des salaires en C.-B., un employeur **pourrait** faire valoir que les coûts d'embauche de personnes ayant une déficience nuisent à sa capacité d'offrir de meilleurs salaires aux employés.

Accepter cette logique contribue à perpétuer le problème. Les personnes handicapées sont toujours perdantes. Les employeurs devraient être responsables de la discrimination passée, non les membres des syndicats ou les personnes qui ont une déficience. Dans l'application de la *Loi fédérale sur l'équité en matière d'emploi*, on commence à reconnaître ce fait lorsqu'on **exige** que certains employeurs adoptent des pratiques d'embauche équitables. De même, si les employeurs ou les gouvernements attaquent les syndicats, la meilleure réaction des syndicats est d'imputer le blâme là où il doit l'être – du côté de l'employeur – et non des personnes que les employeurs ont exclues des emplois décentement rémunérés.

- . Nous croyons souvent que les **personnes handicapées constitueront une menace à la sécurité en milieu de travail**. Au chapitre 2, ces mythes sont mis en doute. Les personnes qui ont une déficience affichent souvent un meilleur dossier en matière de sécurité que les personnes qui n'ont

pas de déficience. Nous pourrions tous profiter d'un milieu de travail plus sécuritaire.

Un milieu de travail qui est non sécuritaire pour les personnes ayant une déficience est un milieu de travail non sécuritaire pour tous!

. Demander que les employeurs embauchent des travailleurs handicapés ou des travailleurs d'autres groupes qui font l'objet d'une discrimination en matière d'emploi amène les syndicats sur un terrain que les gestionnaires tiennent farouchement à conserver. Les employeurs tiennent jalousement à ce que l'embauche demeure une prérogative de la gestion, bien qu'ils soient incapables d'y parvenir dans les métiers où l'embauche syndicale subsiste. **Remettre en question le processus d'embauche, nous force à changer nos vieilles méthodes et approches**, mais cela force aussi les employeurs à être moins arbitraires et à accroître le pouvoir des gens en milieu de travail.

Il ne faut pas se sentir coupables de ces attitudes et de ces idées fausses. Nous sommes le produit d'une société qui pratique la discrimination. Mais nous **pouvons** tenter de faire évoluer nos idées et la société qui les a engendrées.

Réfléchissez aux autres attitudes ou arguments qui suscitent une résistance dans les syndicats aux changements qui favoriseraient les travailleurs ayant une déficience. Ils mettent tous en relief la première chose que tout syndicat devrait faire : **l'éducation**.

Dans le reste du présent chapitre, nous présentons un aperçu des différents domaines dans lesquels les syndicats pourraient accroître leur soutien aux travailleurs handicapés. Ce sont :

- . s'éduquer soi-même
- . faire un examen de nos membres
- . élaborer une politique
- . protéger nos membres
- . contester notre employeur
- . remettre en question l'ancienneté
- . contester notre syndicat.

S'éduquer soi-même

Le présent manuel vise à nous aider à apprendre et à discuter des façons d'apporter des changements. Utilisez-le ainsi que les autres documents disponibles auprès des organisations ouvrières et des groupes voués à la défense des intérêts des personnes ayant une déficience.

- . Tenir des séances éducatives lors des réunions syndicales pour expliquer la politique à l'égard des travailleurs handicapés élaborée par le Congrès du travail du Canada, les fédérations provinciales et les conseils ouvriers locaux. Si nécessaire, demander à l'organisation ouvrière centrale ou au département de la participation ouvrière de Centraide – Lower Mainland de vous aider à organiser ces séances et à expliquer les politiques adoptées¹.
- . Inviter des représentants des organismes voués à la défense des droits des personnes handicapées. Inviter une femme de DAWN (DisAbled Women's Network) ou de la BC Coalition of People with Disabilities à faire une présentation lors d'une rencontre du syndicat local ou d'un atelier de délégués syndicaux.
- . Inviter des représentants des organismes représentant les personnes ayant une déficience à fournir plus de renseignements au sujet de certaines déficiences particulières et de la façon dont on peut adapter le milieu de travail en conséquence.
- . Demander à des membres du syndicat qui ont une déficience de faire une présentation éducative au sujet de la façon dont le lieu de travail peut être adapté davantage à leurs besoins.

¹ Pour plus de renseignements au sujet des travailleurs qui ont contracté le SIDA, consultez l'Énoncé de politique nationale sur la question du SIDA en milieu de travail au Canada du CTC. Un programme éducatif syndical de trois heures intitulé «Guide pour les syndicats et les syndiqués sur le SIDA en milieu de travail» est également disponible.

- . Adopter l'équité en matière d'emploi comme politique syndicale. Plus précisément, discuter des politiques qui favoriseront la réintégration des membres qui ont subi une blessure ou contracté une maladie. Établir des politiques qui accroîtront l'emploi des personnes handicapées. (Voir les dernières sections du présent chapitre.) Discuter des façons de convaincre les employeurs d'adopter une politique d'équité en matière d'emploi.

Avec ce genre de mesures éducatives, nous pourrions confronter nos peurs et dissiper les idées fausses qui nous empêchent de tenir compte des préoccupations des personnes ayant une déficience. Ces mesures éducatives nous permettront de contester efficacement nos employeurs pour les amener à changer leurs pratiques.

L'importance de l'éducation des membres ne peut être sous-estimée. C'est la clé du succès en matière de changement.

Faire un examen de nos membres

Faisons un examen des membres du syndicat. Que pouvons-nous en conclure?

- . Les personnes ayant une déficience qui font partie du syndicat sont-elles principalement des membres qui ont subi une blessure au travail?
- . Les personnes qui ont une déficience dans votre milieu de travail sont-elles capables de discuter de leur déficience ou craignent-elles les jugements ou les fausses appréhensions de leurs collègues? Craignent-elles les jugements ou les efforts de l'employeur en vue de limiter les possibilités d'emploi?
- . Les membres qui ont des déficiences non visibles sont-ils disposés à parler des répercussions de leur déficience sur leur capacité d'accomplir leur travail? Une personne qui a une déficience au niveau de la mobilité et qui utilise un fauteuil roulant est facile à repérer; les moyens de rendre le lieu de travail plus accessible peuvent aussi être plus facilement identifiés. Les membres qui ont une déficience moins visible ou même invisible (p. ex., l'épilepsie) peuvent être réticents à discuter de la façon dont le lieu de travail peut être aménagé pour mieux tenir compte de ces déficiences s'il n'existe pas un climat de sécurité et de soutien.
- . L'employeur embauche-t-il des personnes qui ont une déficience? Est-ce que l'on observe un nombre disproportionné de travailleurs handicapés dans les emplois temporaires ou comblés à contrat? L'employeur est-il disposé à faire des arrangements à l'intention des travailleurs qui ont une déficience?
- . Certains syndicats voudront mener une enquête auprès de leurs membres afin de déterminer le pourcentage de personnes qui ont une déficience. Le Syndicat des travailleurs et travailleuses en communication et en électricité du Canada (STCC) a récemment adopté une politique d'action positive qui comprend l'élaboration d'un profil statistique des membres du syndicat. Les enquêtes ne devraient se dérouler qu'après que les membres aient été pleinement informés et qu'on leur ait garanti l'anonymat. Les employés pourraient être extrêmement réticents à révéler des renseignements qui risqueraient de susciter des préjugés parmi leurs collègues de travail ou qui pourraient être utilisés à tort par des employeurs pour juger des capacités d'une personne.

En étant mieux renseignés sur la composition des membres et la situation d'emploi des membres qui ont un handicap, les syndicats pourront plus facilement apporter des changements internes et contester les employeurs.

Élaborer une politique

Les politiques du Congrès du travail du Canada et des fédérations de travailleurs des provinces constituent une base importante pour l'élaboration d'une démarche syndicale. Passez en revue ces politiques jusqu'à ce que vous les connaissiez suffisamment. Trouvez des moyens de les améliorer.

Les «arrangements raisonnables» devraient être au centre de la politique du mouvement ouvrier à l'égard de l'emploi des personnes qui ont une déficience.

Arrangements raisonnables

L'approche la plus efficace à l'intégration des personnes handicapées en milieu de travail est de faire des arrangements raisonnables, c'est-à-dire d'adapter les emplois. Pourquoi le milieu de travail doit-il être organisé de cette façon? Pourquoi ne viserions-nous pas à établir des pratiques d'emploi, des systèmes de travail, des conditions de travail, etc. qui tiennent compte des différences afin qu'**aucune** personne n'ait un accès limité aux possibilités d'emploi ou aux avantages qui en découlent.

En se plaçant dans cette perspective, nous sommes moins portés à nous demander : «Une personne handicapée peut-elle faire mon travail?» Nous pouvons poser la question différemment : «Quel genre d'aménagement raisonnable l'employeur devrait-il faire pour répondre aux besoins des employés qui ont une déficience physique ou mentale, qui ont de jeunes enfants, qui ont une maladie de courte durée? Quel genre d'arrangements sont raisonnables pour les parents uniques, pour les femmes qui entrent dans des secteurs d'emploi non traditionnels, pour les travailleurs analphabètes?» Si ce genre d'analyse **aboutit** à une discussion des besoins individuels des personnes en cause, elle **débute** par une discussion du genre de milieu de travail qui répond à **tous nos besoins**.

Un milieu de travail plus souple et plus humain est l'objectif visé, un milieu de travail dans lequel les travailleurs sont traités comme des personnes qui ont des besoins individuels. Tenir compte des besoins de chacun contribue à

accroître l'estime de soi chez tous les travailleurs. Cette approche minimise les différences entre le traitement accordé aux travailleurs handicapés et non handicapés. De cette manière, nous commençons à supprimer les systèmes de doubles normes.

La mise en oeuvre d'arrangements raisonnables aide à éviter un des problèmes soulevés par la façon dont les employeurs et les syndicats ont parfois traité les travailleurs ayant une déficience. Des ghettos ont été créés dans certains emplois ou services. Plutôt que d'assigner une place ou un emploi permanent à un travailleur handicapé, une approche plus efficace est de trouver des moyens de rendre les emplois plus souples et plus facilement adaptables. Les travailleurs qui ont une déficience peuvent ainsi maximiser leur potentiel et leur contribution à l'économie.

En déterminant le genre d'arrangements raisonnables qui devraient être faits pour différentes raisons et différents employés, nous devons présumer que les employeurs «seront raisonnables». La prochaine étape sera d'en venir à une entente sur ce qui est «raisonnable». Cela ne sera pas facile. En venir à une entente sur ce qui est raisonnable doit être le but recherché.

Protéger nos membres

La protection de nos membres par l'obtention de la sécurité économique et de la sécurité d'emploi pour les personnes qui se blessent au travail ou qui contractent une maladie dans l'exécution de leurs tâches demeure tout aussi importante qu'auparavant. Dans le chapitre précédent, nous avons insisté sur l'importance des régimes d'invalidité de longue durée. La majorité des syndicats n'ont pas encore réussi à conclure une entente avec leur employeur au sujet d'un régime d'ILD, et cela demeure une importante priorité. De même, les programmes de réadaptation qui facilitent la réintégration des travailleurs et offrent des cours de recyclage en vue de la mutation à un autre poste ou à un nouvel emploi doivent constituer un droit fondamental pour tous les travailleurs qui deviennent invalides en cours d'emploi. Des comités conjoints efficaces en matière de santé et de sécurité, réunissant des représentants des syndicats et de la direction, peuvent concevoir des programmes de réadaptation ou les remanier.

Trop souvent, les employeurs tentent de montrer qu'ils poursuivent les objectifs d'équité en matière d'emploi en embauchant quelques personnes appartenant à des groupes défavorisés tout en n'accordant pas une attention suffisante aux besoins de leurs employés qui ont une déficience.

Il n'est pas dans notre intérêt d'opposer les besoins de nos propres membres à ceux des travailleurs handicapés qui cherchent à obtenir un emploi. Leurs intérêts sont les mêmes. Les travailleurs qui ont une déficience ont le droit d'occuper un emploi qui offre une rémunération et des conditions de travail décentes. Le Syndicat des employés de la fonction publique de l'Ontario l'a résumé en ces termes :

«Les changements qui permettent à un travailleur blessé de remplir une fonction permettront à d'autres personnes handicapées de faire le même travail. Les changements qui visent à faire place à une personne handicapée contribueront à réduire la probabilité qu'une personne temporairement bien portante se blesse en faisant le même travail.

Les personnes qui deviennent invalides au travail et celles qui le deviennent à l'extérieur du travail ont les mêmes besoins et les mêmes problèmes. Répondre à ces besoins et surmonter les problèmes qui existent en milieu de travail peut contribuer à accroître la santé et la sécurité de tous les employés. Il faudra une alliance entre les personnes qui deviennent invalides au travail, celles qui le deviennent à l'extérieur du travail et les personnes temporairement bien portantes pour obtenir le droit de réintégrer son travail. Le syndicat peut nous regrouper et, ensemble, nous pouvons l'obtenir.

L'évolution vers un milieu de travail sain et sécuritaire, doté d'équipements et de pratiques de travail conçus pour tenir compte des besoins des personnes ayant une déficience et pour prévenir les blessures devrait être le but visé².

L'employeur a la responsabilité d'atteindre ce but. Les syndicats peuvent jouer un rôle très important en insistant pour qu'il assume cette responsabilité.

² Don Martin, «*There Are Many Ways to Cut You off*» Password, p. 13, Syndicat des employés de la fonction publique de l'Ontario, vol. 6, n° 1, 1988.

Contester notre employeur

Faites en sorte que l'adaptation des emplois et l'accès à l'emploi pour les personnes ayant une déficience soient une initiative syndicale. Si les travailleurs handicapés sont traités de façon injuste au travail ou qu'ils ne peuvent être embauchés, contestez votre employeur afin qu'il respecte le principe de l'équité en matière d'emploi. Recommandez des changements aux systèmes d'emploi et aux lieux de travail et proposez des arrangements raisonnables qui accroîtront les chances d'emploi des travailleurs handicapés. Ces changements sont à la fois nécessaires et possibles dans de nombreux domaines de la vie professionnelle. Voici quelques mesures importantes qui peuvent être prises :

- . Éduquer les employeurs
- . Déceler les obstacles présents dans le milieu de travail
- . Négocier des arrangements portant sur les postes de travail
- . Proposer des changements aux systèmes d'emplois discriminatoires
- . Présenter des propositions en matière d'action positive
- . Aider à l'intégration professionnelle des travailleurs handicapés.

Éduquer les employeurs au sujet de l'importance d'embaucher des personnes handicapées. Tenter de promouvoir une attitude d'ouverture. Si les employeurs sont assujettis aux lignes directrices fédérales ou provinciales en matière d'équité, insister pour qu'ils les respectent. (Voir à l'annexe B la *Loi fédérale sur l'équité en matière d'emploi*.)

De nombreux employeurs réglementés en vertu de la loi fédérale et les entrepreneurs fédéraux visés par la *Loi sur l'équité en matière d'emploi* commencent à évoluer dans la bonne direction. Les ministères adoptent aussi des programmes incitatifs visant à supprimer la discrimination. Ces situations offrent une importante possibilité de collaboration entre les syndicats et la direction.

Déceler les obstacles présents dans le milieu de travail et qui empêchent les travailleurs handicapés de s'y faire embaucher ou d'occuper de nombreux emplois à cet endroit. La conception du lieu de travail et de l'équipement peut constituer un handicap important pour les travailleurs qui ont une déficience. Une bonne partie des changements au lieu de travail requis pour tenir compte des besoins des personnes handicapées contribueront à améliorer ce milieu au bénéfice de tous; p. ex., des allées plus larges, une meilleure ventilation, un éclairage amélioré, etc.

On peut supprimer un grand nombre d'obstacles présents en milieu de travail, notamment pour les personnes qui ont une déficience au niveau de la mobilité, une déficience visuelle ou une déficience auditive. Voici certains des domaines les plus évidents qui doivent retenir notre attention :

Abreuvoirs	Marches et rampes
Ascenseurs	Planchers intérieurs
Bibliothèques	Salles de conférence et auditoriums
Bureaux et chaises	Signalisation/identification (tactile et visuelle)
Cafétérias	Stationnements
Classeurs	Systèmes de soutien informatisés
Conception des postes de travail	Systèmes de ventilation
Corridors	Signaux d'urgence
Dangers	Téléphones
Éclairage	Toilettes
Entrées et sorties	Trottoirs et sentiers
Escaliers, marches et rampes	Zones d'embarquement et débarquement des passagers

Il existe un certain nombre de sources d'aide pour la conception de milieux de travail sans obstacle, par exemple les organismes d'emploi énumérés au chapitre 4³.

³ Une description préliminaire des types de changements qui peuvent être apportés à un édifice à bureaux est présentée à l'annexe C - Architecture et équipement du lieu de travail. Ce texte renferme une version corrigée de «*Seven Steps to Equality*» un article de R. Cheng et W. Roberts, *Password*, p. 17, Syndicat des employés de la fonction publique de l'Ontario, vol. 6, n° 1, 1988. Le programme d'emploi des personnes handicapées du ministère du Travail de l'Ontario dispose d'une liste de vérification intitulée «*Aménagement pour un accès facile - Accès facile aux immeubles et leur utilisation par les personnes handicapées.*»

Négocier des arrangements portant sur les postes de travail pour faciliter l'intégration des travailleurs handicapés. Cela peut vouloir dire restructurer les emplois, changer la façon dont le travail se fait, offrir une plus grande souplesse au niveau des horaires et de l'entrée dans les emplois. Voici quelques exemples :

- . **Échanges de tâches.** Il est possible qu'un employé puisse exécuter 90 % des tâches liées à un emploi mais que l'autre 10 % exige de conduire et que cette personne a une mauvaise vision. Échangez le 10 % avec un autre employé. Cela ne veut pas nécessairement dire que cet arrangement sera permanent.
- . **Horaires flexibles.** De nombreux travailleurs handicapés ont de la difficulté à se plier à un horaire de travail régulier par quart. Ainsi, une personne qui a la maladie de Crohn's, une affection du système intestinal qui empêche le corps d'absorber des aliments nutritifs, peut devoir s'alimenter par voie intraveineuse à intervalle régulier. Il serait raisonnable de modifier l'horaire de cette personne pour lui permettre de travailler entre 7 h 30 et 15 h 30 plutôt qu'entre 8 h 30 et 4 h 30, soit l'horaire normal.

Les travailleurs ayant diverses déficiences peuvent nécessiter des périodes de repos supplémentaires ou des poses «anti-stress».

Les exigences d'un emploi à temps plein peuvent être trop grandes pour certaines personnes qui ont une déficience psychiatrique ou mentale. Des postes à temps plein peuvent être comblés par deux personnes et (ou) en créant des postes à temps partiel qui seront offerts à des candidats aptes à travailler (avec une protection adéquate au niveau des prestations).

- . **Permettre les visites médicales régulières.** Les travailleurs handicapés peuvent nécessiter des consultations médicales régulières durant les heures de travail. Il y a plusieurs façons de tenir compte de ce besoin.
- . **Arrangements visant à tenir compte d'une faible tolérance au stress.** Les travailleurs qui ont une déficience psychiatrique ou mentale peuvent avoir une faible tolérance au stress. Même si certains sont capables de travailler dans des conditions exigeantes, d'autres ne le peuvent pas. La reconnaissance de ce fait nous incite à suggérer des arrangements au niveau des horaires de travail ainsi que de la structure des tâches et de l'affectation dans le cadre des projets. Parfois, un emploi bien structuré et

prévisible offrira des meilleures chances à une personne de devenir compétente et de s'habituer à son poste.

Certains arrangements peuvent nécessiter la conclusion d'une lettre d'entente entre l'employeur et le syndicat. Lorsqu'un travailleur quitte un emploi aménagé en fonction d'une déficience, cela peut contribuer à ouvrir une possibilité d'emploi à d'autres travailleurs handicapés.

Des arrangements peuvent également être faits à l'égard des postes d'entrée et de l'avancement

- . **Poste d'entrée.** Certains postes d'entrée sont physiquement très exigeants. Les syndicats peuvent proposer des arrangements raisonnables qui permettent l'entrée au niveau suivant à un travailleur qui a une déficience et qui est incapable d'effectuer les tâches du poste d'entrée. Cela n'aurait pas pour effet d'accroître l'ancienneté du travailleur mais tout simplement de lui permettre d'obtenir un emploi.
- . **Liste d'avancement.** Le syndicat et la direction peuvent s'entendre pour qu'un travailleur qui ne peut exécuter un emploi particulier puisse éviter ce niveau dans la structure d'avancement. La personne serait tenue d'avoir l'ancienneté requise avant d'atteindre l'emploi de niveau plus élevé. Cette mesure aiderait à prévenir certaines formes de création de «ghettos» et ouvrirait des possibilités d'emploi.

L'avancement est un domaine où les syndicats, par le biais du système d'ancienneté, ont fait des gains sur les prérogatives de la direction. Pour cette raison, les syndicats sont sensibles à toute initiative qui aurait pour effet de modifier les modalités d'avancement en place. Mais même à cela, des arrangements raisonnables peuvent être convenus.

Quelles que soient les propositions faites par les syndicats aux employeurs, il est très important que les membres soient pleinement impliqués dans la définition du genre d'arrangements qui seraient jugés raisonnables.

Proposer des changements aux systèmes d'emplois discriminatoires.

Le recrutement, les entrevues, la présélection, la sélection, l'avancement et les modalités de formation sont tous des éléments qui peuvent constituer des obstacles pour les travailleurs ayant diverses déficiences. Voici quelques idées :

- . La publication des avis de postes vacants dans d'autres médias (p. ex., en gros caractère, sur bande magnétique, par le biais des services téléphoniques pour les mal voyants et les malentendants, ainsi que sur les tableaux d'affichage informatisés).
- . Signer pour participer à une entrevue en vue de l'obtention d'un emploi.
- . L'accessibilité physique des bureaux d'embauche.
- . Vaste gamme de postes offerts où l'on met l'accent sur les qualifications et les tâches les plus importantes pour l'emploi. Les compétences peuvent être définies plus en détail de manière à traduire les exigences réelles de l'emploi, y compris les exigences physiques⁴.
- . **La formation** est la responsabilité de l'employeur. Tous les nouveaux employés ont besoin d'une certaine formation/orientation. La formation ne devrait pas constituer un obstacle à l'embauche de travailleurs ayant une déficience. Une aide financière gouvernementale peut être obtenue pour aider à défrayer les coûts supplémentaires liés à la formation des travailleurs handicapés. (Par exemple, le coût d'un interprète en langage visuel peut être couvert ou subventionné.) Les possibilités de formation sur le tas devraient être administrées de façon juste par les employeurs pour garantir l'égalité des chances.

Les personnes qui ont une déficience mentale peuvent nécessiter des périodes de formation plus longues afin de leur permettre d'acquérir la formation requise pour exécuter efficacement les tâches liées à un emploi. Des instructions claires et précises, communiquées à un rythme modéré en accordant suffisamment de temps pour la mise en pratique des compétences requises, sous surveillance, avant de laisser ces travailleurs effectuer leur travail de façon autonome. Des bandes magnétiques peuvent aider les travailleurs qui ont des difficultés d'apprentissage.

⁴ Le «*Guide pour l'étude des systèmes d'emploi*», disponible auprès d'Emploi et Immigration Canada, fournit une liste de vérification détaillée des pratiques, modalités et systèmes non discriminatoires.

Présenter des propositions en matière d'action positive. Négocier avec l'employeur l'adoption d'un plan d'équité en matière d'emploi qui comprendrait des objectifs d'action positive pour faire des progrès visibles en vue de l'embauche de personnes handicapées. Demander à l'employeur de :

- . divulguer les postes disponibles selon un système de roulement et les postes qui se libèrent
- . d'établir des objectifs d'embauche
- . de mettre en oeuvre des pratiques d'embauche accessibles
- . d'établir un calendrier en vue d'atteindre ces buts
- . de mettre en oeuvre un système de rapport périodique. Si des personnes ayant une déficience se portent candidates pour des emplois et sont refusées, demandez des explications. (L'objet du rapport n'est pas d'impliquer les syndicats dans la défense de personnes en particulier mais de mettre en place un mécanisme général de responsabilisation.)

Éviter les propositions d'action positive qui mènent à la formation de ghettos dans certaines catégories d'emplois ou de services parce qu'elles vont à l'encontre de l'objectif d'améliorer les possibilités d'emploi et d'avancement des travailleurs qui ont une déficience.

Aider à l'intégration professionnelle des travailleurs qui ont une déficience. Offrir l'aide de votre réseau de délégués syndicaux pour favoriser l'intégration professionnelle des travailleurs handicapés. Cette mesure devrait être prise parallèlement à des initiatives internes d'éducation des membres du syndicat pour favoriser le soutien de ces mesures. Là où cela est approprié, collaborer avec des représentants des groupes communautaires voués à la défense des droits des personnes ayant une déficience qui sont disponibles pour venir en milieu de travail pour favoriser l'adoption d'arrangements connexes.

Les comités des droits de la personne (ou des droits des minorités) du syndicat local peuvent élaborer des demandes axées sur l'équité en matière d'emploi en vue des négociations contractuelles, recueillir l'appui à l'égard des programmes d'équité en matière d'emploi et jouer un rôle de surveillance. Ces comités peuvent aussi organiser des séances d'éducation et offrir leur soutien aux membres qui ont une déficience.

Remettre en question l'ancienneté

Lorsque les syndicats discutent de la façon de protéger leurs propres membres qui ont une déficience, la question de l'ancienneté peut se poser : est-ce que les travailleurs qui ont une déficience doivent bénéficier d'une protection d'emploi «spéciale»? De même, lorsque des projets de plans d'action positive sont présentés, des préoccupations au sujet des droits d'ancienneté sont souvent exprimées. Parfois, les gens de l'extérieur du mouvement syndical expriment des critiques à l'égard des systèmes d'ancienneté en faisant valoir qu'ils empêchent les groupes défavorisés d'obtenir une juste représentation dans les emplois syndiqués.

La portée du présent manuel ne permet pas d'aborder cette question dans tous ses détails. Cependant, quelques commentaires s'imposent. Il est important pour les travailleurs handicapés qui cherchent un emploi et pour les travailleurs sociaux de comprendre l'importance des systèmes d'ancienneté. Et il est important pour les membres des syndicats de conserver une certaine ouverture.

Les droits d'ancienneté sont un important moyen par lequel les travailleurs se défendent contre la recherche, par l'employeur, d'un contrôle total du milieu de travail. Ils offrent une mesure de sécurité d'emploi : les travailleurs sont protégés contre une mise à pied en fonction du temps qu'ils ont donné à l'employeur. L'ancienneté protège les travailleurs contre les mises à pied arbitraires de la part d'employeurs qui pourraient ne pas apprécier leurs opinions politiques ou la résistance qu'ils manifestent à un traitement injuste. L'ancienneté offre une plus grande protection d'emploi aux travailleurs plus âgés qui, en raison de leur âge, auraient plus de difficulté à se trouver un emploi ailleurs. Elle peut permettre à des travailleurs de longue date de postuler des emplois moins exigeants, des emplois dont ils peuvent avoir besoin après toutes ces années de service. Les travailleurs qui deviennent handicapés ne peuvent être mis à pied ou congédiés arbitrairement par les employeurs. Les règles d'ancienneté régissent la concurrence entre les travailleurs pour les postes les mieux rémunérés. En vertu d'un système d'ancienneté, le favoritisme de l'employeur ne joue qu'un rôle limité, sinon aucun. L'employeur est tenu de former les travailleurs pour les emplois auxquels ils ont droit selon leur ancienneté, non selon ses propres préférences. Il arrive souvent que les employeurs soient particulièrement intéressés à démanteler les systèmes d'ancienneté qui s'appliquent à l'avancement professionnel.

Cependant, de nombreux groupes dans la société font face à une discrimination systémique au niveau de l'embauche et de l'avancement, y

compris les personnes qui ont une déficience. Les programmes d'équité et les plans d'action positive tentent d'atténuer ces inégalités en recherchant l'embauche d'un plus grand nombre de membres des groupes défavorisés. Mais les gains faits peuvent être anéantis lorsque des mises à pied surviennent. En vertu d'un système d'ancienneté, les travailleurs sont mis à pied selon le principe du «dernier embauché, premier congédié». Il est ainsi très difficile de renverser l'exclusion des travailleurs qui ont historiquement fait l'objet d'une discrimination. Qui est responsable de cet état de chose? Est-ce la responsabilité du travailleur dont le nom figure plus haut sur la liste d'ancienneté? Non, c'est la responsabilité de l'employeur. Est-ce que l'élimination des systèmes d'ancienneté améliorerait la situation? Pas vraisemblablement. Les systèmes d'ancienneté ont été mis au point pour contrer les efforts des employeurs qui voulaient se défaire de travailleurs pour diverses raisons, y compris l'invalidité.

Les employeurs qui sont sincèrement engagés à conclure des arrangements et à embaucher des travailleurs handicapés mettront l'accent sur les moyens qui permettraient de changer le milieu et le système de travail pour rendre cela possible. Ils feront aussi tout leur possible pour prévenir les mises à pied et défendre les gains réalisés dans le cadre des programmes d'action positive.

Est-ce que cela signifie que les systèmes d'ancienneté ne peuvent être modifiés ou améliorés pour protéger et accroître l'emploi des travailleurs handicapés? Non. Certains syndicats ont négocié des modifications à leurs systèmes d'ancienneté pour permettre aux travailleurs handicapés une mesure limitée de protection contre les mises à pied, ou pour permettre le déplacement du titulaire d'un autre poste lorsque ce travailleur n'est plus en mesure d'exécuter les tâches de son ancien emploi. De plus en plus, les syndicats envisagent diverses façons de protéger leurs membres handicapés au travail. Dans la section précédente, intitulée Contester notre employeur, des suggestions sont faites en vue de modifier les dispositions relatives aux postes d'entrée et à l'avancement pour accroître l'accès aux personnes ayant une déficience. D'autres syndicats ont jumelé des listes d'ancienneté distinctes pour différents services au sein d'un même établissement ou d'une même entreprise pour accroître la souplesse de mouvement et la protection d'emploi des travailleurs qui occupent des emplois menacés.

Les syndicats ont commencé à envisager des moyens par lesquels les systèmes d'ancienneté pourraient aider à constituer une main-d'oeuvre syndiquée plus représentative de l'ensemble des groupes de la société. Le

bon vouloir et la collaboration des employeurs auront une influence marquante sur le succès de ces efforts.

Contester notre syndicat

Il est certes bon de s'éduquer soi-même et de contester nos employeurs. Mais comment nous mesurons-nous? Nos membres handicapés ont-ils l'impression que le syndicat les représente? Comment le syndicat encourage-t-il ses membres handicapés à devenir activistes? Que fait le syndicat comme employeur au plan de l'embauche de personnes ayant une déficience? De nombreuses questions que nous posons dans le cas de l'employeur s'appliquent aussi à nos organisations.

Le Syndicat des travailleurs et travailleuses en communication et en électricité du Canada (STCC) a récemment adopté une politique d'action positive qui comprend, dans un préambule, les éléments suivants :

«Le STCC et les organisations qui l'ont précédé ont adopté des résolutions en matière d'action positive à sept de leurs neuf derniers congrès annuels. Ils ont ainsi

- . encouragé les syndicats locaux à négocier des plans d'action positive là où il n'y en a pas;
- . encouragé les membres, le personnel et les dirigeants à oeuvrer en vue de l'adoption d'une loi applicable d'action positive aux paliers fédéral et provincial;
- . préconisé un plus grand effort d'éducation des membres du STCC au sujet des droits de la personne et des questions relatives à l'action positive; et
- . préconisé l'élaboration et la mise en oeuvre d'un plan d'action positive au sein du STCC lui-même.

Ces résolutions ont été adoptées dans le but d'améliorer les possibilités d'emploi des membres des groupes défavorisés : les femmes, les minorités visibles, les populations autochtones et les personnes handicapées, de même que pour offrir aux membres du STCC qui font partie du groupe dominant de mieux comprendre les questions, les besoins et les préoccupations qui animent les groupes défavorisés...

En dépit de politiques appropriées et d'excellentes initiatives, le STCC a encore des progrès à faire pour s'assurer que tous les groupes

défavorisés soient représentés dans les rangs des membres du syndicat proportionnellement à leur nombre au sein des diverses collectivités où le syndicat est principalement représenté.

À l'heure actuelle, nous n'avons qu'une idée approximative de la composition des membres du STCC. Nous estimons qu'environ 35 % des membres du syndicat sont des femmes, que moins de 5 % des hommes et des femmes du STCC proviennent de groupes ethniques et culturels minoritaires différents et que moins de 1 % des membres du syndicat sont des autochtones ou des personnes handicapées.

Ainsi, pour avoir une influence plus marquante sur la société canadienne, nous devons remonter à la base même de notre organisation – nos membres – et examiner tous les aspects de la vie au sein du STCC. Pour mettre en oeuvre un plan d'action positive, un certain nombre d'initiatives doivent être prises à tous les niveaux de l'organisation.»

La politique d'action positive du STCC préconise des initiatives syndicales dans les domaines suivants :

- . l'élaboration d'un profil statistique des membres du STCC, y compris la composition des dirigeants et des comités;
- . une participation accrue des groupes défavorisés en milieu de travail par le biais de la négociation de plans d'action positive avec les employeurs;
- . la création d'une image intégrale qui permettrait au STCC d'intégrer pleinement les préoccupations des femmes, des minorités visibles, des populations autochtones et des personnes qui ont une déficience;
- . une meilleure compréhension et un soutien accru des familles et des conjoints à la participation syndicale;
- . l'embauche de membres des groupes cibles au sein du personnel du STCC afin de mieux représenter les membres;
- . la formation du personnel pour assurer la réalisation d'un programme efficace d'action positive;
- . une participation accrue des groupes défavorisés au sein des organes élus aux niveaux local, régional et national.

Comment notre syndicat contribue-t-il à établir des ponts?

La politique du STCC traduit les changements qui surviennent au sein d'un certain nombre de syndicats. La liste de vérification qui suit représente un début d'évaluation de nos syndicats. Si la plupart des cases sont vides, des changements s'imposent.

- ☐ Notre éducation syndicale comprend de l'information au sujet des déficiences et aborde la question des préoccupations des travailleurs handicapés.
- ☐ Notre syndicat discute activement des politiques visant à protéger les membres qui ont une déficience et à accroître leurs possibilités d'emploi.
- ☐ Nous avons négocié un bon ensemble de mesures visant l'invalidité de longue durée avec l'employeur.
- ☐ De bons programmes de réadaptation destinés à aider activement les travailleurs à réintégrer le marché de l'emploi (lorsqu'ils sont prêts à le faire) constituent une priorité.
- ☐ Nous sommes en faveur de l'équité en matière d'emploi et de l'action positive pour tous les groupes qui ont fait l'objet d'une discrimination.
- ☐ Un comité pan-syndical représente les membres qui ont une déficience, en articulant les changements dont ils ont besoin au niveau du syndicat et de l'élaboration des politiques.

Il pourrait s'agir d'un comité des membres qui ont une déficience ou encore du comité des droits de la personne ou des droits des minorités. Les comités locaux peuvent aussi jouer un rôle important afin de regrouper les membres qui ont une déficience. L'Alliance de la fonction publique du Canada (AFPC) possède un comité spécial des membres qui ont une déficience dans la région de la Capitale nationale qui discute des besoins des membres handicapés et propose des changements au sein de la fonction publique.

- ☐ Des comités syndicaux locaux sont en voie d'être créés pour articuler les demandes liées à l'équité en matière d'emploi en vue des négociations contractuelles et s'assurer que les employeurs mettent en oeuvre les plans adoptés à cet égard.
- ☐ Les membres qui ont une déficience sont représentés au sein de nos organes syndicaux, y compris l'exécutif.

- ❑ Les publications syndicales traduisent un engagement à traiter des préoccupations des travailleurs handicapés.
- ❑ Les pratiques discriminatoires au niveau de nos procédures et de nos traditions ont été supprimées.

Par exemple, les votes pris en se levant de son siège comportent une discrimination contre les personnes qui ont une déficience au niveau de la mobilité.

- ❑ Les rencontres syndicales se déroulent dans un climat caractérisé par la souplesse pour encourager la participation des membres qui ont beaucoup de difficulté à participer à des rencontres formelles.
- ❑ La traduction en langage visuel est disponible lors des rencontres syndicales et les membres qui sont sourds ou malentendants peuvent avoir accès aux bureaux du syndicat en recourant au ATME/TPM (téléscripteurs pour malentendant). Des bulletins de vote en braille sont disponibles pour les membres aveugles ou mal voyants. (L'AFPC a récemment adopté des bulletins de vote en braille.)
- ❑ Les procès verbaux et les délibérations des assemblées sont enregistrés sur cassettes audio pour les membres aveugles ou mal voyants. Par ailleurs, des membres du syndicat offrent leurs services pour lire les documents à ces membres ou alors la documentation est disponible en braille.
- ❑ Les bureaux du syndicat et les salles de réunion et d'assemblée sont physiquement accessibles aux membres qui ont une déficience au niveau de la mobilité.

Le nouvel édifice du Syndicat des employés de la fonction publique de l'Ontario, par exemple, ne comporte aucun obstacle. Le syndicat s'est assuré que les installations soient bien aménagées à cet égard. Le SEFPO procède aussi à des inspections des salles de congrès et des installations hôtelières afin de vérifier qu'elles sont accessibles.

- ❑ Nous devenons plus sensibles à la façon dont la signalisation, l'éclairage, la ventilation de nos édifices et les installations servant aux assemblées peut être modifiée afin d'en accroître la sécurité pour les membres qui ont une déficience.
- ❑ L'embauche, la présélection et les modalités d'entrevue syndicales ont été passées en revue afin de s'assurer que l'emploi au sein du syndicat soit à la portée des travailleurs handicapés.

FINS ET COMMENCEMENTS

Comme nous l'avons dit au début d'*Établir des ponts*, ceci n'est qu'un début. Si ce manuel contribue à une plus grande sensibilisation et nous incite à ouvrir nos coeurs et nos esprits à la réalisation d'une société plus équitable, il aura atteint son but. Nous espérons qu'il contribuera à améliorer le dialogue entre les personnes qui ont une déficience, les syndicalistes et les travailleurs des organismes de service.

Nous attendons vos observations.

Dans la solidarité et pour l'égalité,

Comité de rédaction d'*Établir des ponts*

Comité consultatif de participation syndicale
pour les personnes handicapées

Centraide – Lower Mainland,
4543, Canada Way, Burnaby, C.-B.

ANNEXES

ANNEXE A

LA DÉCLARATION DE LA DÉCENNIE DES PERSONNES AYANT UNE DÉFICIENCE : CANADA

EN RÉFÉRENCE aux résolutions de l'Assemblée générale des Nations unies no 37/52 et no 37/53 qui ont servi à adopter le Programme d'action mondial concernant les personnes handicapées et qui invitaient les États membres, tous les organismes non gouvernementaux concernés et les organisations vouées à la promotion des intérêts des personnes handicapées à oeuvrer à la mise en oeuvre, sans délai, du Programme d'action mondial concernant les personnes handicapées, et en gardant à l'esprit que les États membres des Nations unies sont invités à élaborer des plans en rapport avec le Programme d'action mondial,

SE RAPPELANT ÉGALEMENT, la Déclaration des Nations unies sur les droits du déficient mental et sur les droits des personnes handicapées,

SE RAPPELANT EN OUTRE la Charte canadienne des droits et libertés (article 15) qui interdit la discrimination fondée sur toute déficience mentale ou physique,

EN INSISTANT sur les objectifs du Programme d'action mondial qui vise la promotion et l'adoption de mesures efficaces de prévention de l'invalidité et de la déficience pour la réadaptation et la réalisation des objectifs d'une «pleine participation» des personnes handicapées à la vie et au développement social, et de «l'égalité», c'est-à-dire des possibilités égales à celles qui s'offrent à l'ensemble de la population et une part égale dans l'amélioration des conditions de vie découlant du progrès social économique,

EN GARDANT À L'ESPRIT la distinction faite entre la déficience (toute perte ou anormalité de la fonction psychologique, physiologique ou anatomique), de l'invalidité (toute restriction ou manque de capacité à exécuter une activité de la façon ou dans l'intervalle jugé normal pour un être humain) et le handicap (désavantage auquel fait face une personne découlant d'une déficience ou d'une incapacité qui la limite ou l'empêche d'assumer un rôle jugé normal selon son âge, son sexe et les facteurs sociaux et culturels pertinents à cette personne) et la conclusion subséquente que le handicap est une fonction du rapport entre les personnes handicapées et leur environnement,

GARDANT AUSSI À L'ESPRIT les définitions des modalités d'action proposées dans le Programme d'action mondial au titre de la prévention (mesures visant à prévenir l'apparition de déficiences mentales, physiques et sensorielles ou à prévenir les déficiences attribuables à des conséquences physiques, psychologiques et sociales négatives), de la réadaptation (processus axé sur un objectif et de durée limitée visant à permettre à une personne ayant une déficience d'atteindre un niveau optimal de fonctionnement mental, physique et (ou) social, donnant ainsi à cette personne les moyens de changer sa propre vie), de l'égalisation des chances (processus par lequel les systèmes généraux de la société sont rendus accessibles à tous),

SOULIGNANT le succès des organisations de personnes handicapées et d'autres dans le développement de solutions innovatrices et efficaces en vue d'améliorer la participation et l'intégration des personnes ayant une déficience dans la société,

RECONNAISSANT la perte significative que subit l'économie canadienne lorsque le potentiel et les capacités des personnes ayant une déficience ne sont pas pleinement utilisés et le coût réel pour l'économie attribuable à la ségrégation,

CONSTATANT, NOTAMMENT, l'apparition d'organisations de personnes handicapées et la nécessité de faire participer et d'intégrer les personnes ayant une déficience dans la société,

PROCLAME la période de 1983-1992 la Décennie des personnes handicapées durant laquelle l'objectif du Programme d'action mondial concernant les personnes handicapées sera mis en oeuvre conformément à la présente Déclaration de principes qui orientera et guidera nos activités gouvernementales.

PRINCIPES

1. Les capacités, l'intégrité, le droit de choisir et la dignité des personnes qui ont une déficience doivent être respectés à toutes les étapes de leur vie.
2. Dans l'élaboration et la mise en oeuvre de programmes et de services, tous les efforts doivent être faits pour éviter de forcer les personnes à abandonner leur famille et leur résidence au sein de la collectivité, dans le but d'assurer une intégration rapide et durable dans la société des personnes qui ont une déficience.
3. Les services et les programmes devraient viser à intégrer les personnes handicapées dans les structures sociales et économiques actuelles plutôt que d'exercer une ségrégation à l'égard de ces personnes en les plaçant dans des milieux parallèles.
4. Il faut assurer aux personnes handicapées la participation aux décisions relatives à la conception et à l'organisation des programmes et des services jugés nécessaires à l'intégration des personnes ayant une déficience à tous les niveaux de la société. À cet égard, un accent particulier doit être mis sur la réadaptation.
5. Il faut assurer aux personnes qui ont une déficience l'accès aux éléments fondamentaux de la vie quotidienne qui sont généralement disponibles au sein de la collectivité. Dans tous les cas où cela est possible, les effets d'une déficience ou d'une invalidité sur la vie d'une personne ne doivent pas être déterminés par des facteurs environnementaux.
6. Les personnes ayant une déficience doivent être encouragées à participer à toutes les facettes de la société ainsi qu'au changement social afin de se réaliser elles-mêmes et de s'acquitter de leurs obligations de citoyens.
7. La formation d'organisations d'entraide pour les personnes ayant une déficience doit être encouragée afin d'offrir à ces citoyens un moyen de se développer par eux-mêmes et une voix qui leur permettra d'articuler leurs besoins, leurs points de vue et leurs priorités.
8. Une norme minimale devrait être respectée partout au Canada dans la prestation de programmes et de services aux personnes handicapées; les disparités doivent être minimisées nonobstant l'isolement rural, la pauvreté, le statut d'autochtone et la situation économique régionale.

9. Dans l'élaboration des programmes destinés à l'ensemble de la population, il faudra accorder une attention particulière aux mesures qui pourraient prévenir ou réduire l'incidence de l'invalidité et de la déficience.
10. Des consultations doivent se tenir entre les gouvernements et tous les secteurs de la société pour qu'un effort coordonné soit entrepris en vue d'affecter des ressources à la prévention de l'invalidité et de faciliter la réadaptation et l'intégration des personnes ayant une déficience à tous les niveaux de la société.
11. Une action doit être entreprise et l'on doit s'efforcer de renseigner le public afin de minimiser les obstacles environnementaux, supprimer les barrières systémiques et faire évoluer les attitudes caractérisées par l'ignorance, l'indifférence et la crainte qui nuisent à la participation entière des personnes ayant une déficience.

Brian Mulroney
Premier ministre du Canada

ANNEXE B

LA LOI FÉDÉRALE SUR L'ÉQUITÉ EN MATIÈRE D'EMPLOI

[Le gouvernement fédéral a adopté la *Loi sur l'équité en matière d'emploi* en juin 1986. La description suivante de la Loi a été produite par Emploi et Immigration Canada (EIC). La Loi elle-même peut être obtenue auprès des Services du marché du travail, EIC, Vancouver, C.-B.]

Objectif de la Loi

Emploi et Immigration Canada est responsable du programme législatif d'équité en matière d'emploi ainsi que de la mise en oeuvre et de l'administration de la *Loi sur l'équité en matière d'emploi*. L'objet de cette législation est de réaliser l'égalité en milieu de travail afin qu'aucun membre des groupes désignés (les femmes, les peuples autochtones, les personnes ayant une déficience et les membres des minorités visibles) se voie refuser des possibilités d'emploi ou des avantages pour des raisons non liées à ses capacités. La Loi exige que les employeurs réglementés en vertu de la loi fédérale et les sociétés d'État qui ont 100 employés ou plus mettent en oeuvre des plans et des programmes d'équité en matière d'emploi, qu'ils repèrent et suppriment les obstacles à l'emploi, qu'ils atteignent l'objectif d'une main-d'oeuvre représentative et qu'ils fassent rapport annuellement au sujet des progrès accomplis. Ces employeurs se retrouvent principalement dans le secteur bancaire, les transports et les communications.

Exigences de la Loi

La Loi oblige les employeurs qui relèvent de la compétence fédérale à mettre en oeuvre des plans et des programmes d'équité en matière d'emploi et de faire rapport annuellement au sujet des progrès accomplis, conformément aux règlements et aux modalités de rapport prescrits. La mise en oeuvre des programmes d'équité en matière d'emploi comprend la conclusion d'arrangements raisonnables ainsi que la détection et la suppression des obstacles à la sélection, l'embauche, l'avancement et la formation des membres des groupes désignés. Les employeurs doivent consulter les personnes désignées par les employés pour les représenter, ou avec un agent négociateur le cas échéant. Les employeurs doivent aussi mettre en oeuvre des mesures spéciales visant à améliorer les possibilités d'emploi des membres des groupes désignés en accroissant leur niveau de

participation dans tous les groupes professionnels au sein de l'entreprise. Ces mesures spéciales peuvent comprendre des initiatives de recrutement sélectif et de formation spéciale.

Les employeurs visés par la Loi doivent conserver une copie de leur plan d'équité en matière d'emploi et de tous les dossiers utilisés dans la préparation de leur rapports annuels pour une période d'au moins trois ans.

Fonctionnement du programme

Emploi et Immigration Canada est responsable de l'administration et de la mise en oeuvre de la *Loi sur l'équité en matière d'emploi*. Un personnel expérimenté aide les employeurs en leur fournissant de la documentation explicative et de la formation au sujet des exigences de la Loi et du Règlement ainsi que des données du recensement sur la représentation des groupes désignés au sein de la population active canadienne.

Des renseignements et de la formation au sujet de la Loi et des exigences en matière de rapport sont également fournis aux membres des groupes désignés dans les milieux d'affaires, ouvriers et universitaires. En outre, le personnel évalue la représentation des groupes désignés et analyse les progrès faits par les employeurs vers l'objectif d'une main-d'oeuvre représentative.

Parmi l'ensemble des activités et des responsabilités qui entrent dans ce programme il y a les suivantes :

- . émettre des lignes directrices
- . communiquer aux employeurs les exigences de la Loi et du Règlement
- . fournir des services de consultation aux employeurs dans 12 bureaux régionaux
- . s'assurer d'un suivi minutieux auprès des employeurs qui ont besoin d'une aide spéciale dans l'élaboration d'un programme efficace d'équité en matière d'emploi
- . fournir les renseignements aux employeurs, aux associations d'employeurs et aux représentants des groupes désignés
- . remettre à la disposition du public les rapports des employeurs sur l'équité en matière d'emploi

- . évaluer si les employeurs, à titre individuel, se conforment à la Loi
- . recommander les sanctions contre les employeurs qui ne respectent pas la Loi
- . préparer annuellement le rapport que le ministre doit déposer au Parlement, lequel renfermera une consolidation et une analyse des résultats des programmes d'équité en matière d'emploi des employeurs
- . passer en revue et évaluer la Loi et le Règlement, y compris de collaborer à un examen exhaustif de la législation en Comité parlementaire à chaque trois ans, à compter de 1991
- . recommander des modifications ou des amendements à la législation au besoin.

Cycle de rapport

1. Les employeurs doivent préparer un rapport annuel à l'aide de formules standardisées. Les rapports portant sur l'année civile précédente doivent être déposés le ou avant le 1er juin de chaque année.
2. Le ministre de l'Emploi et de l'Immigration dépose un rapport annuel au Parlement, fondé sur les données publiées dans les rapports des employeurs sur l'équité en matière d'emploi, avant le 31 décembre de chaque année.
3. Les rapports des employeurs sont mis à la disposition du public dans des bibliothèques à travers le Canada.

Application de la Loi

Un employeur qui omet de se soumettre aux exigences en matière de rapport peut se voir imposer une amende allant jusqu'à 50 000 \$ sur déclaration sommaire de culpabilité.

Les rapports annuels des employeurs sont transmis à Commission canadienne des droits de la personne (CCDP). La CCDP a le pouvoir, en vertu de la *Loi canadienne sur les droits de la personne*, d'entreprendre une enquête d'après les données publiées si elle a des motifs raisonnables de croire qu'il y a discrimination systémique.

Les rapports des employeurs peuvent aussi être examinés par le public. Les personnes ou les organisations peuvent déposer une plainte auprès de la CCDP contre un employeur dans les cas où il y a des motifs raisonnables de penser qu'il y a discrimination systémique.

ANNEXE C

L'ARCHITECTURE ET LE MATÉRIEL DU LIEU DE TRAVAIL¹

Sept étapes vers l'égalité (par Raymond Cheng et Wayne Roberts)

L'architecture est un élément trop important pour qu'on le laisse aux architectes. Si nous voulons atteindre l'égalité parmi les travailleurs en milieu de travail et offrir l'accès à tous ceux qui utilisent nos services, nous devons alors commencer au premier plancher. L'équité en matière d'emploi étant maintenant l'un de nos objectifs, la conception et l'aménagement des édifices sont devenus des questions syndicales.

Comme pour toute autre chose, il aurait été moins coûteux et plus facile que les édifices soient construits de la bonne façon dès le départ. Des rénovations complètes demandent beaucoup de temps et coûtent très cher. Mais cela ne constitue pas une excuse pour remettre des réparations qui peuvent être faites rapidement et facilement et qui sont nécessaires.

Cette liste de vérification, destinée aux comités de santé et de sécurité des syndicats qui négocient avec la direction, ne vise pas à tout faire. Bien que nous luttons pour obtenir des lois qui fassent de l'accessibilité un droit, nous devons négocier. Par conséquent, l'accent est mis ici sur des propositions importantes et à faible coût (que les employeurs appellent «raisonnables») qui pourraient permettre à des travailleurs ayant une déficience d'avoir accès à l'emploi et pouvant aussi contribuer à rendre la vie plus facile aux travailleurs et visiteurs «temporairement bien portants».

En travaillant à concrétiser ces changements, votre comité peut donner l'impulsion requise et prendre l'attitude que ces changements doivent être faits et seront apportés. Il y a un moment et un endroit où l'on peut s'asseoir à chaque mois pour discuter de planification à long terme. Mais voici le moment et l'endroit de faire appel à cette bonne vieille spécialité des syndicats – l'action.

Envisagez cette liste de vérification comme un point de départ. Nous avons fourni autant de renseignements que nous pouvions sur la façon dont les changements peuvent être apportés pour que l'on ne puisse pas invoquer d'excuses pour les remettre à plus tard.

¹ Tiré de Password, Syndicat des employés de la fonction publique de l'Ontario, vol. 6, n° 1, mai 1988.

1. Les entrées

Depuis trop longtemps, les goûts particuliers qui se sont exprimés en architecture ont imposé des édifices qui inspirent la crainte plutôt que d'être accueillants. Un édifice accessible corrige cette impression en offrant tout d'abord des rampes qui facilitent l'accès ascendant aux personnes âgées et à celles qui se déplacent en fauteuil roulant.

Les portes sont trop souvent conçues dans le but de retenir les gens à l'extérieur au lieu de les laisser entrer. Certaines exigent une trop grande force pour les personnes qui ont une déficience, sans parler des membres du public en général qui portent de lourds colis ou qui poussent la porte contre le vent dans une tempête. La solution peut être aussi simple que de réduire la tension dans le mécanisme d'ouverture. Les ouvre-portes automatiques commandés par bouton-poussoir peuvent être coûteux.

Les poignées de porte rondes, lisses et de petit format sont difficiles à manier pour les personnes dont le mouvement de la main ou du poignet est restreint en raison d'une paralysie ou de la douleur arthritique. Des poignées à levier qui peuvent être abaissées et ensuite poussées vers l'avant coûtent environ 40 \$ dans la plupart des ferronneries.

Durant l'hiver, de la neige à demi fondue se retrouve dans le hall d'entrée des édifices, rendant le parquet glissant pour tous les passants. Des carpettes où les gens peuvent s'essuyer les pieds ainsi qu'une bande de tapis jusqu'à l'entrée des ascenseurs rend la marche plus facile et sécuritaire pour ceux et celles qui doivent utiliser des canes ou des béquilles. Cette bande de tapis pourrait permettre d'éviter le coût de poursuites en dommages et peut être achetée à un coût équivalent à une brève consultation juridique.

La signalisation dans l'aire de réception ainsi que sur chaque plancher devrait indiquer l'emplacement des salles de toilette accessibles et des autres installations pour les personnes handicapées. Cela permettrait aussi au public visiteur et aux travailleurs de les repérer.

2. Ascenseurs et encadrements de porte

Il faut rendre les ascenseurs accessibles aux personnes qui ont une déficience visuelle en ajoutant des inscriptions en braille à côté des numéros sur le panneau de commande. Ces inscriptions devraient aussi figurer sur le panneau mural de l'ascenseur à chaque étage. De cette façon, les personnes qui ont un handicap visuel n'auraient pas à sortir de l'ascenseur pour savoir sur quel plancher elles se trouvent. Mais moins de 10 % des personnes qui ont une déficience visuelle peuvent lire le braille parce que la plupart ont plus de 60 ans et n'ont pas eu l'occasion de l'apprendre. Par conséquent, il serait sage également de mettre des chiffres en relief de grande dimension à côté de l'inscription en braille.

Des étiquettes de plastique en braille pour les ascenseurs peuvent être achetées auprès de l'Institut national canadien des aveugles ou installées par cet organisme. Le coût des matériaux pour apposer de telles étiquettes dans la plupart des ascenseurs revient à environ 7 \$ par ascenseur.

Il faudrait ajuster le délai de fermeture des portes d'ascenseur afin qu'elles ne se ferment pas trop rapidement, avant qu'une personne handicapée ait eu le temps d'en sortir. L'ajustement du dispositif de minuterie de l'ascenseur peut être fait lors d'un entretien de routine.

Une cage d'ascenseur complètement accessible comprend des capteurs sonores qui signalent l'arrivée à chaque plancher ainsi que des panneaux de contrôle et une main courante à une hauteur qui convient aux personnes se déplaçant en fauteuil roulant. Un bureau gouvernemental a rénové entièrement ses cages d'ascenseur au coût de 3 500 \$ chacune.

Les cages d'escalier et les escaliers mobiles nécessitent aussi des améliorations. Des bandes de peinture voyante offrent un contraste qui permet aux personnes ayant une déficience visuelle de se diriger plus sûrement. La peinture à l'émail requise pour effectuer ce travail coûte environ 30 \$.

Les cages d'escalier et les sorties d'urgence devraient aussi comporter l'inscription du numéro de plancher en braille et avec des chiffres en relief de grande dimension. Cela serait utile pour tous les travailleurs dans l'éventualité d'un incendie où la fumée dense empêcherait toute personne de voir adéquatement.

3. Les salles de toilette

Les salles de toilette accessibles aux personnes qui ont une déficience devraient être signalées dans le hall d'entrée et sur la porte de la salle de toilette par des panneaux clairement identifiés, doublés d'inscriptions en braille et en lettres en relief de grande dimension.

Les personnes handicapées doivent franchir deux portes dans la plupart des salles de toilette. Peut-être certaines personnes apprécient-elles la sensation d'intimité que leur procurent des portes doubles, mais elles constituent un piège pour les personnes qui se déplacent en fauteuil roulant. Il faudrait supprimer l'une des deux portes.

Des cabinets de toilette de plus grande dimension avec des barres d'appui pour les personnes se déplaçant en fauteuil roulant sont essentiels. Ces aménagements sont aussi appréciés par toute personne qui a un problème d'équilibre. La conversion appropriée des cabinets de toilette coûte environ 500 \$ l'unité.

Les lavabos devraient laisser suffisamment d'espace dans la partie inférieure pour permettre le déplacement des fauteuils roulants.

4. Bureaux et fauteuils

Des fauteuils conçus convenablement peuvent atténuer et même prévenir les problèmes de dos. Envisagez des appuis dos spéciaux tels que le «forme obus» qui offrent un soutien orthopédique supplémentaire. Ils sont disponibles dans les magasins de fournitures médicales pour moins de 100 \$.

Les bureaux et les fauteuils doivent pouvoir être ajustés selon les caractéristiques de la personne. Des bureaux et des fauteuils pouvant être ajustés à la hauteur appropriée pour chaque personne sont maintenant disponibles. Ils sont particulièrement indiqués pour les personnes qui se déplacent en fauteuil roulant et aussi pour l'ensemble des travailleurs, notamment ceux qui doivent effectuer un travail répétitif.

5. Téléphones

Les personnes qui ont une déficience auditive peuvent utiliser les téléphones si un ou deux ajustements sont apportés à l'équipement standard. Une bobine spéciale coûtant 2 \$ peut être installée pour rendre les téléphones compatibles avec les prothèses auditives. Les téléphones qui ont des contrôles de volume ajustables, coûtant aussi peu que 5 \$, peuvent permettre à l'utilisateur de choisir un niveau d'écoute convenable.

Les appareils de télécommunication pour les sourds (ATS) s'adressent à la fois aux personnes qui ont une déficience auditive ou des troubles d'élocution en transmettant les messages sur un écran à clavier. Ces appareils peuvent être obtenus auprès de la Société canadienne de l'ouïe pour 250 \$ ou plus.

6. Classeurs

Les classeurs qui exigent de se tenir debout, de s'étirer pour rejoindre les dossiers et les saisir imposent un fardeau considérable aux personnes qui se déplacent en fauteuil roulant et à celles qui souffrent de maux de dos ou d'arthrite. Installez des classeurs latéraux à porte basculante qui ne demandent pas de s'accroupir ou de s'étirer pour prendre des dossiers. Bien que ces classeurs coûtent plus chers que les modèles verticaux, ils ont aussi une plus grande capacité. En attendant qu'ils vous soient livrés, assurez-vous que les dossiers utilisés le plus souvent soient placés à hauteur des bras des personnes qui se déplacent en fauteuil roulant.

Pour environ 60 \$, on peut acheter, au département du matériel de maison de l'Institut national canadien pour les aveugles un appareil «dymo» pour étiqueter les dossiers en braille. Cette machine à étiqueter peut être utilisée par des personnes qui ne connaissent pas le braille. Une autre tête permettant d'imprimer des lettres de grand format coûte environ 20 \$.

7. Nouvelle technologie

La nouvelle technologie a le pouvoir de rendre accessibles une gamme sans précédent d'emplois aux travailleurs qui ont une déficience ou de leur fermer le petit nombre d'emplois qui leur sont présentement ouverts. La tâche du syndicat est de s'assurer que la nouvelle technologie ouvre de nouvelles possibilités dans ce domaine comme dans tous les autres aspects de la vie professionnelle.

Les ordinateurs qui fonctionnent uniquement à l'aide d'un écran peuvent handicaper les personnes qui ont une déficience visuelle. Il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi.

Une aide technique appelée «Voice Key» peut être utilisée avec des ordinateurs IBM compatibles pour convertir des sons en frappes applicables aux programmes de chiffrier électronique ou de traitement de texte. Le même dispositif peut aussi offrir un répit temporaire aux employés de bureau «temporairement bien portants» qui passent la plus grande partie de leur journée au clavier.

Le dispositif «Voice Key» coûte environ 1 500 \$. Il est disponible auprès d'une organisation appelée TASH (Technical Aids and Systems for the Handicapped), affiliée au Conseil canadien pour la réadaptation des handicapés. TASH possède aussi un catalogue des modifications qu'il est possible d'apporter aux ordinateurs.

Une coûteuse machine Kurzweil peut lire à haute voix la plupart des textes dactylographiés. De nouvelles machines, moins coûteuses (environ 12 000 \$ É.-U.) doivent bientôt faire leur entrée sur le marché. Cependant, bien des gens pensent que l'on devrait plutôt embaucher des employés pour faire la lecture aux personnes qui ont une déficience visuelle. Cela n'est peut-être pas de la haute technologie, mais les être humains sont extrêmement efficaces dans ce genre de tâches.

ANNEXE D

LES SYNDICATS : STRUCTURE ET FONCTION

La structure du mouvement ouvrier

Le mouvement ouvrier canadien représente des travailleurs dans tous les secteurs de l'industrie et des services et les syndicats sont présents dans toutes les collectivités à travers le pays. L'efficacité du mouvement ouvrier repose sur les centaines et les milliers de personnes dévouées qui, partout au Canada, donnent volontairement de leur temps pour représenter les travailleurs dans tous les secteurs de la vie.

Le mouvement ouvrier canadien se compose d'un certain nombre de groupes. Le Congrès du travail du Canada est une «coalition de syndicats» pan-canadienne et constitue l'organisation cadre la plus importante avec environ 2,5 millions de membres. Les syndicats affiliés au Congrès du Travail du Canada ont une envergure nationale et internationale. Parmi les autres groupes cadres il y a la Fédération canadienne du travail (composée des syndicats de métiers internationaux), la Confédération des syndicats canadiens (qui comprend environ 30 000 membres appartenant à des syndicats uniquement canadiens que l'on retrouve principalement dans l'ouest du pays) et la Confédération des syndicats nationaux (une fédération établie au Québec).

Certains syndicats (tels que la BC Teachers Federation et la BC Nurses Union) sont indépendants de toute coalition ouvrière nationale.

Le syndicat local (atelier ou succursale)

Le syndicat local est à la base du mouvement ouvrier canadien. Les membres du syndicat local paient leurs cotisations et participent aux affaires du syndicat, y compris l'élection des représentants, la négociation et la conclusion de conventions collectives, en surveillant l'administration du contrat, le règlement des griefs et la mise en oeuvre des programmes organisationnels au niveau local. C'est le niveau auquel tous les membres d'un syndicat doivent participer pour que celui-ci soit efficace.

Habituellement, les syndicats locaux sont autonomes puisque la plupart des conventions collectives sont conclues entre le syndicat local et l'employeur. Il y a des exceptions, soit lorsque la négociation se déroule à l'échelon national, provincial ou régional ou qu'elle fait intervenir un

regroupement de syndicats. La taille des syndicats locaux varie selon le genre de syndicat et la taille de l'établissement où les membres sont employés.

Les syndicats locaux tiennent des rencontres une ou deux fois par mois pour voir aux affaires courantes et étudier des projets. Les délégués aux assemblées du Congrès du Travail du Canada et des fédérations provinciales de travailleurs, ainsi qu'aux conseils ouvriers locaux sont habituellement élus lors d'une réunion des membres. Les membres d'un syndicat local ont le dernier mot sur toute question qui touche les affaires du syndicat et, lors de ces réunions, ils peuvent ordonner au président ou à l'exécutif du syndicat local de donner suite à leurs volontés.

Les syndicats sont peut-être l'institution la plus démocratique dans notre société à l'heure actuelle. Pratiquement chaque action du syndicat est soumise au vote des membres lors de réunions ou de référendums généraux. L'élection des dirigeants est un moyen important de s'assurer qu'ils rendent compte aux membres. Les travailleurs votent pour la formation du syndicat et son accréditation. Ils élisent un comité de négociation et votent sur les propositions et les demandes que la direction du syndicat soumettra lors des négociations; ils prennent également le vote pour accepter la convention collective.

Syndicats nationaux et internationaux

Les syndicats nationaux et internationaux organisent et accréditent des syndicats locaux dans les industries et les lieux de travail définis en vertu de leurs chartes. Ces organismes cadres établissent des lignes directrices générales pour les syndicats locaux, ils peuvent aider au déroulement des affaires locales et coordonner les activités des travailleurs dans l'industrie.

Le syndicat national ou international est financé par les syndicats locaux, à même les cotisations des membres. Ces cotisations servent à défrayer l'administration du syndicat, la paye de grève, les frais juridiques, la formation syndicale, la rémunération du personnel et d'autres activités. Les syndicats tiennent régulièrement des congrès au cours desquels les représentants élus des syndicats locaux débattent et arrêtent les politiques et programmes généraux du syndicat et élisent ses dirigeants.

Toute discussion de la structure du mouvement ouvrier doit traiter de la dimension internationale du mouvement syndical canadien. Les liens historiques étroits entre les travailleurs des États-Unis et ceux du Canada

ont entraîné la formation de syndicats internationaux. Cela s'est produit pour de nombreuses raisons, y compris la possibilité qu'avaient les ouvriers à l'époque de franchir la frontière pour chercher du travail au sein du syndicat et l'activité des organisateurs syndicaux américains après l'implantation de succursales d'entreprises américaines au Canada. De nos jours, les dirigeants de la plupart des syndicats internationaux reconnaissent les différences politiques et juridiques qui existent entre les deux pays et admettent que les problèmes canadiens devraient être traités par des responsables canadiens. Les filiales canadiennes de la plupart des syndicats internationaux sont maintenant organisées en sections canadiennes distinctes. En dernière analyse, les politiques des syndicats locaux canadiens sont déterminées en fonction de leurs propres conditions de travail, exigences et aspirations.

Les conseils du travail

Le mouvement ouvrier canadien a formé «des coalitions de syndicats» dans un cadre structurel qui suit le modèle des gouvernements au Canada. Tout comme le Congrès du travail du Canada est un organe national qui est en rapport avec le gouvernement fédéral et que les fédérations de travailleurs sont en rapport avec le gouvernement provincial, les conseils du travail traitent de questions qui touchent les gouvernements locaux, les conseils municipaux, les commissions et conseils ainsi que les autres préoccupations locales partagées par l'ensemble des travailleurs.

Les conseils du travail réunissent les syndicats locaux au sein d'une communauté et permettent au monde ouvrier de jouer un rôle plus marquant dans les affaires locales. Ils appliquent habituellement au niveau de la collectivité les politiques syndicales adoptées aux niveaux provincial et national. La gamme des activités des conseils du travail est vaste. Ils offrent un soutien en temps de grève aux syndicats locaux, ils organisent les syndicats au niveau local, ils administrent des centres de formation et ils participent aux campagnes Centraide locales.

La plupart des conseils du travail disposent de fonds limités et n'ont pas de personnel à temps plein. Leur travail est assumé par les représentants élus et délégués et bénévoles provenant des syndicats affiliés. Ainsi, leur efficacité varie d'une région à l'autre.

Les conseils du travail reçoivent leurs chartes du Congrès du travail du Canada et sont financés par le biais de prélèvements par tête versés par les syndicats affiliés au Congrès du travail du Canada dans la région visée.

L'affiliation n'est pas obligatoire mais tous les syndicats affiliés sont invités à s'y joindre.

Les fédérations provinciales de travailleurs

Le Congrès du travail du Canada a octroyé des chartes à des fédérations de travailleurs dans chaque province et territoire. Ces fédérations provinciales interviennent de la même façon que le Congrès du travail du Canada en exerçant des pressions et en faisant des représentations auprès des gouvernements provinciaux, ainsi qu'en coordonnant les activités des syndicats locaux. Étant donné que la législation ouvrière dans la plupart des industries et des secteurs est une responsabilité provinciale, chaque fédération traite des questions qui touchent la législation ouvrière dans sa province respective.

La législation sociale étant aussi, pour la plus grande partie, de compétence provinciale, les fédérations jouent un rôle important dans l'élaboration des politiques dans ce domaine.

Les politiques des fédérations provinciales sont établies lors de congrès auxquels assistent les délégués des syndicats affiliés. Ces congrès élisent aussi un exécutif au niveau de la fédération.

Le Congrès du travail du Canada

Au niveau canadien, la «coalition des syndicats» est le Congrès du travail du Canada. Le CTC s'occupe de la coordination, à la grandeur du pays, des activités des syndicats qui lui sont affiliés, y compris les relations entre le mouvement ouvrier et le gouvernement fédéral à Ottawa et l'établissement de relations avec les travailleurs syndiqués du reste du monde.

Le CTC tient un congrès aux deux ans, lequel a souvent été appelé le «parlement du monde ouvrier canadien». Plus de 2 000 délégués de syndicats locaux participent aux débats sur les résolutions qui déterminent la politique que suivra le CTC au cours des deux années suivantes.

L'essor du mouvement ouvrier et la diversité des demandes politiques et économiques auxquelles font face les syndicats (de l'intérieur et de l'extérieur) ont nécessité la création de services et de divisions spécialisés au sein du CTC. Ceux-ci englobent notamment l'éducation, l'organisation, les relations publiques, les droits des femmes, les droits de la personne, les programmes sociaux et communautaires, la formation politique, la recherche et la législation, la santé et la sécurité professionnelles et les

affaires internationales. En outre, le CTC maintient un personnel de service et de formation ainsi que des organisateurs dans toutes les régions du Canada. Ces services sont financés grâce au prélèvement par tête arrêté par le CTC et que doivent verser les syndicats affiliés.

Les activités des syndicalistes canadiens débordent les frontières du pays. Par le truchement de la Confédération internationale des syndicats ouvriers libres (CISOL), le CTC collabore avec les organisations syndicales des autres parties du monde et leur vient en aide. La CISOL est une organisation mondiale qui compte quelque 85 millions de membres. L'une de ses fonctions les plus importantes est d'établir des programmes d'éducation syndicale pour aider les travailleurs des autres pays à former leurs propres syndicats.

Comment fonctionne le syndicat

Comment sont constitués les syndicats locaux

L'unité de base de la plupart des organisations ouvrières est le local ou l'atelier. C'est à ce niveau que le syndicat assume sa fonction la plus fondamentale – la négociation collective. La négociation collective signifie tout simplement que les travailleurs forment une organisation pour traiter collectivement avec leur employeur afin de discuter et de convenir des conditions relatives au lieu de travail, aux salaires, aux avantages sociaux et au travail lui-même. Avant qu'un groupe de travailleurs puisse négocier collectivement dans le cadre d'un syndicat local, un certain nombre d'exigences légales doivent être respectées.

La première étape de la formation d'un syndicat local est son organisation. Le groupe de travailleurs doit être identifié à un lieu de travail – les travailleurs de l'usine, les travailleurs de bureau, les travailleurs appartenant à un métier particulier ou une combinaison de ceux-ci. Un organisateur syndical visite les travailleurs et discute avec eux (habituellement en secret) pour leur demander de signer une carte d'adhésion pour devenir membres du syndicat. Habituellement, il y aura de nombreuses questions qui inciteront les travailleurs à penser qu'ils ont besoin d'un syndicat, par exemple de faibles salaires, le manque de respect, le traitement injuste, les mauvaises conditions de travail, etc. Les travailleurs intéressés signeront une carte et, normalement, verseront une petite cotisation pour indiquer qu'ils sont sérieux et qu'ils s'engagent à adhérer au syndicat. Le paiement de ces modestes frais d'adhésion est requis en vertu de toutes les lois ouvrières provinciales et fédérales.

Le Syndicat canadien des livreurs (SCL), Local 18, constitue un exemple hypothétique à cet égard. Un soir, quatre conducteurs de la société Les messageries ABC se sont entendus sur la nécessité de faire quelque chose au sujet de la façon dont ils sont traités au travail. Les salaires des conducteurs variaient sensiblement mais en moyenne, ils semblaient se situer autour de 5,60 \$ l'heure (pour ceux qui acceptaient d'en parler). Il semblait aussi que les conducteurs favoris du patron obtenaient des salaires beaucoup plus élevés. Un autre problème était l'attitude des dirigeants de la société qui semblait s'attendre à ce que de nombreux travailleurs soient tenus de faire du temps supplémentaire à la dernière minute. Cela survenait fréquemment et dérangeait bon nombre de conducteurs et de répartiteurs. La majorité était des femmes, dont beaucoup étaient chefs de familles monoparentales. Les travailleurs qui se plaignaient ou qui refusaient souvent de faire du temps supplémentaire étaient jugés «insuffisamment souples» et mis à pied. L'autre grande question était celle du favoritisme. À moins que vous ne fassiez des courbettes devant le patron ou les superviseurs, vous n'aviez aucun avancement. Beaucoup se plaignaient de ne pas obtenir les meilleurs itinéraires de livraison. Les répartiteurs devaient se présenter au travail une demi-heure plus tôt et se trouvaient constamment dans l'obligation de travailler ainsi sans être rémunérés jusqu'au début de leur quart habituel. L'entreprise n'offrait aucun régime de prestations médicales, de maternité ou de retraite.

Pour plusieurs, notamment les répartiteurs, la situation était intolérable. Lassés d'être traités de façon injuste et de ne recevoir aucune considération, les quatre conducteurs décidèrent de demander l'aide d'un organisateur syndical. Ils appelèrent le bureau du Syndicat canadien des livreurs. Un organisateur syndical a pris rendez-vous avec eux, confidentiellement, pour les rencontrer le lendemain soir.

Après la rencontre, un comité des travailleurs de la société Les messageries ABC a été formé; l'organisateur et le comité ont visité chacun des employés à domicile en lui demandant de signer une carte d'adhésion au syndicat et de payer une cotisation minime. Beaucoup de travailleurs avaient peur mais la campagne d'organisation s'est révélée un franc succès, 43 des 60 travailleurs ayant signé. Le syndicat a présenté une demande d'accréditation au gouvernement pour devenir l'agent de négociation de tous les employés de la société Les messageries ABC. La direction n'était pas très heureuse. Elle corrigea certaines des erreurs passées et a augmenta même les salaires de tous les employés, mais les dommages

avaient déjà été faits. Le gouvernement a accepté la demande et a émis une ordonnance de vote sur le lieu de travail. Quelques semaines plus tard, le gouvernement a envoyé un représentant au bureau de la société Les messageries ABC pour y établir un poste de scrutin. Les travailleurs ont voté secrètement afin de décider s'ils voulaient le syndicat. Le syndicat a remporté son accréditation, 70 % des employés ayant voté pour y adhérer.

Lorsqu'un syndicat réussit à rallier une majorité de travailleurs, comme dans le cas de la société Les messageries ABC, il présente une requête au conseil gouvernemental des relations de travail en vue d'obtenir son accréditation. Habituellement, après une audience, un représentant du gouvernement émet une ordonnance en vue de la tenue d'une élection, sous surveillance gouvernementale, durant laquelle les employés décident, par vote secret, s'ils seront représentés par un syndicat. Si la majorité vote en faveur du syndicat, celui-ci est «accrédité». Cela signifie que le syndicat a droit d'entreprendre des négociations collectives au nom des travailleurs désignés de l'endroit. La loi exige aussi que l'employeur négocie avec le syndicat et qu'il «le fasse de bonne foi».

Le syndicat local ainsi créé reçoit un numéro de local et fera probablement partie d'un syndicat national ou international.

Comment fonctionne un syndicat local

Une fois que le syndicat local a été accrédité, c'est à ce stade qu'il commence à se rendre compte que la participation et la démocratie sont des éléments clés de la réussite de ce genre d'organisation. Une réunion du nouveau syndicat est organisée et les membres élisent un président, un vice-président, un secrétaire, un trésorier et un délégué syndical. Toutes ces personnes joueront un rôle important au niveau du syndicat local.

Les cotisations des membres sont réparties entre le syndicat local et le syndicat national/international et servent à défrayer l'aide et les services fournis au syndicat local. Disposant de sa propre caisse, le syndicat local gère ses affaires internes.

Les services dispensés par un syndicat national/international prennent diverses formes. La plupart des syndicats nationaux et internationaux ont à leur emploi des professionnels spécialement formés. Ils offrent de l'aide au niveau de la négociation avec les employeurs, avec l'appui d'économistes et d'autres spécialistes en recherche qui font partie du personnel du syndicat. Le syndicat national ou international offre habituellement des

programmes de formation à l'intention de tous ses membres. Les programmes sont conçus, administrés et parfois dirigés par des instructeurs syndicaux formés à cet effet. Pratiquement tous les syndicats disposent de publications régulières qui servent à tenir les membres informés des événements qui les concernent. En outre, un syndicat national ou international met de côté un important pourcentage des cotisations perçues auprès des membres dans le but de constituer un fonds de grève. Ce fonds est utilisé pour rémunérer les membres qui sont en conflit avec leur employeur. Les syndicats consacrent aussi une part importante de leurs revenus à «organiser les travailleurs qui ne le sont pas». Les syndicats doivent s'organiser afin d'empêcher qu'un important segment non organisé dans un secteur ou une industrie en particulier ne compromettent les contrats, les salaires et les conditions de travail acquis par ses membres.

Les affaires du syndicat national ou international sont régies lors de congrès périodiques auxquels chaque syndicat local envoie un certain nombre de délégués, en fonction de sa taille. Ces délégués décident des termes de la constitution du syndicat, des cotisations que les membres devront payer et des politiques et orientations générales que suivra le syndicat.

Le processus de négociation

Lorsque le syndicat local est formé, qu'il a prouvé qu'il avait le soutien de la majorité des travailleurs concernés et qu'il a été officiellement accrédité, les éléments sont requis en place pour que commence la négociation collective.

Habituellement, les membres du syndicat local tiennent une réunion ou une série de réunions pour décider des propositions qu'ils présenteront à la direction. Ils choisissent certains de leurs membres pour former un comité de négociation. Le comité de négociation peut décider de demander au syndicat auquel il est affilié de fournir l'aide d'un négociateur expérimenté ou d'un spécialiste de certaines questions techniques touchant, par exemple, les pensions de retraite, le changement technologique ou la santé et la sécurité.

Les propositions contractuelles mises de l'avant par le syndicat peuvent englober une vaste gamme de sujets. Les salaires et les heures de travail sont les sujets les plus fréquents mais rarement les seuls. Les vacances, les congés fériés, le régime de retraite, l'assurance-maladie, la procédure de règlement des griefs et les dispositions relatives à l'ancienneté qui régissent l'avancement peuvent faire l'objet de propositions. Les membres du

syndicat local votent sur la nature précise des propositions qui doivent être soumises. Le comité de négociation prend des dispositions pour rencontrer les représentants de l'employeur, par exemple le dirigeant de la société, le directeur du service des relations humaines ou des relations de travail, ou encore un avocat.

La négociation s'avère souvent un processus lent. Les propositions faites par le syndicat peuvent donner lieu à des contre-propositions de la part de l'entreprise, suivies par une période de discussion et, souvent, l'acceptation de concessions de part et d'autre. Périodiquement, les deux groupes de représentants négociateurs font rapport à leurs dirigeants. Pour le syndicat, cela signifie que le comité de négociation fait rapport lors d'une réunion des membres au cours de laquelle il pourrait recevoir des instructions supplémentaires. Dans la grande majorité des cas, une entente volontaire survient éventuellement entre la direction et les travailleurs. Les termes de la convention sont couchés dans un contrat qui régit les salaires, les heures et les autres conditions d'emploi dans ce lieu de travail pour une période donnée, habituellement une, deux ou trois années.

Si les deux parties ne peuvent en venir à une entente, des mécanismes d'aide gouvernementale sont prévus dans les lois sur les relations de travail des diverses provinces et au palier fédéral. La forme qu'elles prennent varie.

La conciliation

Souvent la première étape consiste en la nomination d'un agent conciliateur, qui est un représentant du ministère du Travail. Le conciliateur rencontre le syndicat et la direction afin d'explorer la nature et l'étendue de leurs différends. Le conciliateur peut aussi réunir les deux groupes dans un effort en vue de conclure une entente. Si le conciliateur réussit dans sa tâche, un contrat est signé. Si les pourparlers échouent, le conciliateur écrira un «rapport de conciliation négatif» qui place le syndicat local, après un certain nombre de jours prescrits, en position de faire légalement la grève.

Dans certains cas (notamment au palier fédéral), une commission de consultation composée de trois personnes peut être instituée. Habituellement, une de ces personnes est nommée par l'employeur et une par le syndicat. À leur tour, ces mandataires se choisissent un président. S'ils ne peuvent s'entendre, celui-ci est nommé par le ministre du Travail.

La commission tient des audiences, entend les arguments des deux parties et rédige un rapport. Les constatations de la commission ne sont pas

exécutoires pour l'une ou l'autre des parties; elles visent à favoriser la conclusion d'une entente volontaire. Si une telle entente survient, un contrat est signé et l'affaire prend fin. S'il n'y a pas d'entente, les travailleurs peuvent alors faire la grève après une période prescrite dans la loi du travail.

Il est rare que l'on recoure à une commission de consultation. L'utilisation d'un conciliateur unique, dont le mandat est d'amener les deux parties à discuter et à réduire la portée des questions en litige, a été jugée une solution mieux adaptée et plus efficace par les syndicats et les employeurs.

La médiation

Durant la période de «réflexion» qui suit le dépôt d'un «rapport négatif» de la part du conciliateur, un médiateur, nommé par le gouvernement ou à la demande des deux parties, peut entrer en scène et tenter de susciter un règlement. Il s'agit d'un effort ultime et les médiateurs exercent beaucoup de pression sur les deux parties pour qu'elles s'entendent.

La décision de faire la grève revient uniquement aux travailleurs concernés et ils prennent le vote sur la forme que doit prendre leur action. Les grèves attirent beaucoup d'attention publique mais il faut préciser qu'environ 95 % de toutes les négociations contractuelles débouchent sur une entente sans qu'il y ait recours à la grève.

Les griefs

Lorsque le contrat est en vigueur, l'une des sections les plus importantes est celle qui touche à la méthode de règlement des griefs. Le contrat prévoit une formule ordonnée de traitement de la plupart des relations employeur-employés, notamment en ce qui concerne les griefs.

Les griefs présentés par les travailleurs sont de nature variée : défaut de recevoir le taux approprié de rémunération pour le travail particulier exécuté; ne pas toucher les vacances auxquelles on a droit, ne pas être payé pour le temps supplémentaire travaillé; ou encore ils peuvent porter sur un élément litigieux des conditions de travail. Si les travailleurs ont une plainte à faire, ils ont le droit de déposer un grief.

Le contrat prévoit le cheminement qui sera suivi dans le règlement du grief. Au premier palier, un effort est fait pour régler celui-ci au niveau du service où le travailleur est employé. À ce niveau, les personnes clés sont le surveillant du service et le délégué syndical. Le délégué syndical est un travailleur choisi par le syndicat pour représenter les intérêts des employés

qui travaillent dans une section ou un service particulier. Le délégué syndical fait enquête au sujet de la plainte des travailleurs et intervient en leur nom.

Si le grief n'est pas réglé, la question est soumise au palier supérieur, c'est-à-dire à un niveau plus élevé de la hiérarchie de la gestion et du syndicat. Si ce recours est épuisé et qu'aucune entente n'est conclue, la question est habituellement présentée à une tierce partie de l'extérieur, appelée arbitre, ou devant plusieurs personnes constituant un tribunal d'arbitrage. La décision de l'arbitre est finale et exécutoire pour l'entreprise, l'employé et le syndicat.

Les ateliers fermés

Le fait que tous les employés soient ou non tenus d'appartenir au syndicat dépend des conditions qui ont été convenues entre les travailleurs et l'employeur. Dans le contexte de l'atelier fermé, l'employeur convient de n'embaucher que des travailleurs qui sont déjà membres du syndicat. La formule la plus commune est celle de l'atelier syndical : les travailleurs sont tenus d'adhérer au syndicat, habituellement après une période de probation initiale de 30 jours.

Une variation de cette formule est ce que l'on appelle la formule Rand ou le précompte syndical généralisé. Les employés ne sont pas tenus d'adhérer comme tel au syndicat mais ils sont tenus de verser les cotisations syndicales. Cette formule est fondée sur le principe que tous les employés profitent des activités du syndicat et que, par conséquent, ils devraient contribuer à son entretien. Il est peu probable que les travailleurs refuseraient les augmentations de salaire et de prestation pour lesquelles un syndicat a lutté avec succès du simple fait qu'ils ne veulent pas adhérer au syndicat ou verser de cotisations.

Dans le cadre de toutes ces formules, le syndicat est obligé d'obtenir et de démontrer qu'il a l'appui de la majorité des travailleurs avant de pouvoir être en mesure d'obtenir ces dispositions.

ANNEXE E

LES CONVENTIONS COLLECTIVES : EXEMPLES

RÉSUMÉ DE CLAUSES DE CONVENTIONS COLLECTIVES

Convention collective	Dispositions	Conditions
1. Métallurgistes unis d'Amérique	Accès à un emploi convenable	Nécessite l'avis d'un professionnel de la santé qualifié. Fait abstraction des dispositions relatives à l'ancienneté mais le travailleur ne peut réclamer un poste déjà occupé par un autre.
2. Syndicat international des travailleurs unis de l'automobile	Exception relative aux droits d'ancienneté dans les cas de mise à pied.	Aucune exception une fois la mise à pied terminée.
3. Syndicat international des travailleurs unis de l'automobile	Préférence au moment de postuler les emplois vacants. Préférence à l'égard des emplois disponibles lors d'un rappel suite à une mise à pied.	Le travailleur doit avoir subi, alors qu'il était à l'emploi de l'entreprise, une blessure grave indemnisable qui limite sa capacité d'accomplir des tâches normales.
4. Union internationale des travailleurs et travailleuses unis de l'alimentation et du commerce	Reclassification et obtention d'un travail, selon la disponibilité, qu'il ou elle est capable d'exécuter de l'avis du médecin de la société.	Le travailleur doit avoir accumulé de «longues» années de service avec la société.
5. Union internationale des travailleurs et travailleuses unis de l'alimentation et du commerce	Mutation à des postes désignés à l'intention des employés qui ont une invalidité permanente. Une deuxième liste d'emplois désignés pour les employés qui ont une invalidité temporaire, ceux-ci devant retourner à leur ancien emploi lorsqu'ils le peuvent.	La liste des emplois doit être convenue à la fois par la société et le syndicat.

6.	Fraternité internationale des potiers et travailleurs assimilés	La société envisage de garder à son emploi tout employé qui devient invalide, dans un autre travail qu'il ou elle peut être capable d'exécuter. Les dispositions relatives à l'ancienneté ne jouent pas.	Incapacité survenue dans le cadre du travail régulier suite à une blessure ou une maladie professionnelle (indemnisable), alors que le travailleur était à l'emploi de la société.
7.	Syndicat international des travailleurs unis de l'automobile	Accès préférentiel à des postes comportant des tâches légères.	Les employés doivent avoir de longs et loyaux états de service avec la société. Ils doivent accepter le taux de rémunération du poste où ils sont affectés.
8.	Syndicat des travailleurs de la chimie et de l'énergie	Mutation à un travail plus convenable. Versement d'une prestation pour une période allant jusqu'à 52 semaines. Ces prestations sont égales au salaire régulier pour les 26 premières semaines et à 90 % du salaire régulier pour les 26 autres.	Incapacité qui empêche le travailleur d'accomplir ses tâches habituelles. Il ou elle doit remettre à la société toute indemnisation reçue de la CAT durant cette période.
9.	Syndicat canadien des travailleurs de l'industrie maritime et de la construction navale.	Mutation à un emploi convenable ou retraite anticipée (à l'âge de 61 ans) sans réduction actuarielle.	Le travailleur doit avoir accumulé de longs et loyaux états de service avec l'entreprise.

1. Entente entre la société Inco Metals Company (INCO) et les Métallurgistes unis d'Amérique, 4 juin 1979, Division de l'Ontario, Opérations du district de Sudbury (article 11.23).
2. Entente entre la société Canadian Fabricated Products Limited et le Syndicat international des travailleurs unis de l'automobile, de l'aérospatiale et des machines agricoles d'Amérique (TUA), Local 1325, décembre 1980 (article 18 – Généralités).
3. Entente entre la société Hayes-Dana Inc., d'Ontario, et les TUA, Local 676, 1^{er} juin 1980 au 31 mai 1983 (article 9.19).
4. Entente entre la société General Foods Limited, d'Ontario, et l'Union internationale des travailleurs et travailleuses unis de l'alimentation et du commerce, Local 1230, aucune date (article 25.5.10).
5. Entente entre la société Canada Packers Inc. et l'Union internationale des travailleurs et travailleuses unis de l'alimentation et du commerce, aucune date (article 15.8).

6. Entente entre la société American-Standard (WABCO-Standard Limited), à l'usine de Landsdowne, en Ontario, et la Fraternité internationale des potiers et travailleurs assimilés, Local 231, 15 mai 1980 au 14 mai 1982 (Article 13.07).
7. Entente entre la société Arrowhead Metals Ltd. et le Syndicat international des travailleurs unis de l'automobile, de l'aérospatiale et des machines agricoles d'Amérique, Local 399, 2 février 1981 (annexe «D»).
8. Entente entre la société POLYSAR et le Syndicat des travailleurs de l'énergie et de la chimie, 1981 à 1983 (article 16.03).
9. Entente entre la société Halifax Industries Limited et le Syndicat canadien des travailleurs de l'industrie maritime et de la construction navale, Local 1 et Local 13, 1980 à 1982 (articles 5.09, 11.24 et 11.28, section G).

ANNEXE F

LES ORGANISATIONS NATIONALES VOUÉES AUX PERSONNES AYANT UNE DÉFICIENCE

Canadian Association for Community Living
Édifice Kinsmen, Université York
4700, rue Keele
Downsview (Ontario) M3J 1P3
Téléphone (416) 661-9611;
télécopieur (416) 661-5701

Canadian Association of Independent Living Centres
150, rue Kent, bureau 950
Ottawa (Ontario) K1P 5P4
Téléphone (613) 563-2581;
télécopieur (613) 563-2580

L'Association des sourds du Canada
2435, Holly Lane, pièce 205
Ottawa (Ontario) K1V 7P2
Téléphone (vocal) (613) 526-4867;
télécopieur (613) 526-4718; APS (613) 526-2498

Le Conseil canadien des aveugles
4527, avenue Cook
Powell River (C.-B.) V8A 3M1
Téléphone (604) 485-5028;
télécopieur (604) 485-5832

La Confédération des sourds et des malentendants du Canada
2435, Holly Lane, pièce 205
Ottawa (Ontario) K1V 7P2
Téléphone (vocal) (613) 526-4867;
télécopieur (613) 526-4718; APS (613) 526-2498

Le Conseil canadien des droits des personnes handicapées
294, avenue Portage, bureau 926
Winnipeg (Manitoba) R3C 0B9
Téléphone (204) 943-4787;
télécopieur (204) 942-4625

L'Association des malentendants canadiens
2435, Holly Lane, pièce 205
Ottawa (Ontario) K1V 7P2
Téléphone (vocal) (613) 526-4867;
télécopieur (613) 526-4718; APS (613) 526-2498

L'Association canadienne des paraplégiques
1500, route Don Mills, bureau 201
Toronto (Ontario) M3B 3K4
Téléphone (416) 391-0203;
télécopieur (416) 391-2144

La Coalition des organisations provinciales des handicapés
294, avenue Portage, bureau 926
Winnipeg (Manitoba) R3C 0B9
Téléphone (204) 947-0303;
télécopieur (204) 942-4625

DOWN Canada : Réseau d'action des femmes handicapées du Canada
4, avenue Warner
Toronto (Ontario) M4A 1Z3
Téléphone (416) 288-8147;
télécopieur (416) 288-8147

Organisation mondiale des personnes handicapées
7, Evergreen Place, bureau 101
Winnipeg (Manitoba) R3L 2T3
Téléphone (204) 287-8010;
télécopieur (204) 287-8175

Association canadienne des troubles d'apprentissage
323, rue Chapel
Ottawa (Ontario) K1N 7Z2
Téléphone (613) 238-7521;
télécopieur (613) 235-5391

National Aboriginal Network on Disability
R.R. 3 Cornwall (Ontario) K6H 5R7
Téléphone (613) 938-0546;
télécopieur (613) 575-2181

National Network for Mental Health
2160, rue Yonge
Toronto (Ontario) M4S 2Z3
Téléphone (416) 484-8785;
télécopieur (416) 484-4617

Les personnes d'abord
Édifice Kinsmen, Université York
4700, rue Keele
Downsview (Ontario) M3J 1P3
Téléphone (416) 661-9611;
télécopieur (416) 661-5701

La voix – Le réseau canadien des aînés
350, rue Sparks, bureau 901
Ottawa (Ontario) K1R 7S8
Téléphone (613) 238-7624;
télécopieur (613) 235-4497

Le G. Allan Roeher Institute
Édifice Kinsmen, Université York
4700, rue Keele
Downsview (Ontario) M3J 1P3
Téléphone (416) 661-9611;
télécopieur (416) 661-5701

ANNEXE G

LEXIQUE : TERMINOLOGIE DU SERVICE SOCIAL

Aide technique	Outil qui permet à une personne ayant une déficience d'avoir accès aux fonctions de la vie quotidienne, y compris l'emploi. Il peut s'agir tout simplement d'un commutateur ou encore d'un dispositif aussi complexe qu'un ordinateur commandé par la voix.
Conseiller en réadaptation	Professionnel dont le travail est de coordonner les services professionnels qui s'adressent aux personnes ayant une déficience.
Consommateur	Personne qui utilise un service. Le terme peut être utilisé dans un sens général ou particulier. Une personne qui a une déficience est souvent appelée consommateur.
Contingents	Les personnes qui préconisent l'imposition d'un système de contingentement font valoir que certains employeurs devraient être tenus d'embaucher et d'employer un nombre donné (c.-à-d. un contingent) de personnes ayant une déficience. Ce nombre est habituellement représenté sous la forme d'un pourcentage de l'effectif.
Équité en matière d'emploi	Loi canadienne qui s'intègre dans le mécanisme de recours visant à atténuer les disparités actuelles en ce qui a trait au nombre de Canadiens ayant une déficience qui participent à la population active. Les employeurs désignés par la

loi doivent présenter un rapport annuel au sujet de l'embauche et de l'avancement des divers groupes de personnes sous-représentées qui sont à la recherche d'un emploi. Les employeurs comprennent le gouvernement fédéral, les sociétés fédérales et les entreprises réglementées en vertu de la loi fédérale qui ont 100 employés ou plus.

Fournisseur de service

Personne ou organisation qui offre un service. Les services d'emploi peuvent comprendre l'évaluation, l'orientation, l'éducation, la formation, le placement, les services de rétablissement et la coordination de ces services. Un fournisseur de service peut être un organisme gouvernemental, une organisation à but non lucratif ou une entreprise privée.

GAIN pour les personnes handicapées (connu également sous l'acronyme HPIA)

Dans le cadre du règlement relatif au GAIN, les personnes handicapées doivent répondre à une définition particulière. Les personnes déclarées handicapées par le ministère des Services sociaux et du Logement sont admissibles à une hausse de leurs prestations. A l'heure actuelle (juillet 1989), une personne admissible au GAIN peut recevoir une prestation de base de 658 \$ par mois, dans le cas d'une personne seule. Le bénéficiaire a aussi droit à des avantages supplémentaires tels qu'une passe d'autobus et le remboursement des soins de santé et des soins dentaires.

Groupe de consommateurs	Groupe de consommateurs qui représente les intérêts des consommateurs.
Loi sur la réadaptation professionnelle des personnes handicapées (LRPPH)	Loi fédérale dont l'objectif est de garantir des services professionnels pour les personnes ayant une déficience, objectif qui est inscrit dans la LRPPH. En vertu d'ententes de RPPH conclues avec toutes les provinces sauf le Québec, le gouvernement fédéral assume la moitié du coût des services professionnels administrés par la province.
Ministère des Services sociaux et du Logement (MSSL)	Ministère provincial qui administre les programmes de bien-être social s'adressant aux personnes et aux familles dans le besoin. Les critères d'admissibilité sont précisés dans la Loi et le Règlement sur le GAIN.
Programmes de développement de l'emploi	Groupe de programmes financés par Emploi et Immigration Canada visant l'intégration à long terme dans la population active des personnes sans emploi. L'un des programmes, portant sur le remboursement des salaires aux employeurs, peut englober les coûts spéciaux assumés lors de l'embauche de personnes qui ont une déficience (pour les aides techniques et/ou) les changements structuraux requis en milieu de travail).
Programmes Extension	Programmes financés par Emploi et Immigration Canada qui offrent des services aux personnes appartenant à des groupes cibles désignés. Des fonds sont accordés à des groupes communautaires qui offrent des services. Il y a cinq services d'emploi en

	Colombie-Britannique desservant les personnes handicapées qui sont à la recherche d'un emploi (la BC Paraplegic Association, l'Institut national canadien pour les aveugles, la Coast Foundation, POLARIS et le Western Institute for the Deaf and Hard Hearing).
Réadaptation professionnelle	Tout processus d'évaluation, d'orientation, d'éducation, de formation ou de placement qui permet aux personnes ayant une déficience d'obtenir, de conserver et de progresser dans un emploi convenable.
Régime d'assistance publique du Canada (RAPC)	Accord intervenu entre le gouvernement fédéral et les provinces qui détermine comment les coûts des programmes sociaux seront partagés. Les services sociaux sont administrés par le gouvernement provincial mais le gouvernement fédéral en assume environ la moitié des coûts.
Services de réadaptation professionnelle (SRP)	Programme provincial relevant du ministère de l'Éducation supérieure et de la Formation professionnelle qui vise à aider les personnes ayant une déficience à obtenir un emploi raisonnablement rémunérateur. Les SRP peuvent financer une partie du processus de réadaptation professionnelle et peuvent aussi rembourser des dépenses connexes telles que le transport et les aides techniques.

ANNEXE H

LEXIQUE : TERMINOLOGIE DES SYNDICATS

ACCÉLÉRATION EXCESSIVE DE LA CADENCE – Augmentation insupportable de la cadence de travail de l'employé.

ACCRÉDITATION – Désignation officielle, par un conseil des relations de travail ou un organisme gouvernemental semblable, d'un syndicat comme unique et seul agent de négociation, après démonstration de l'appui majoritaire des employés appartenant à une unité de négociation.

AFFICHAGE – Affichage obligatoire des postes vacants qui doivent être comblés par concours au sein de l'unité de négociation.

AGENT NÉGOCIATEUR – Syndicat désigné par un conseil des relations de travail ou autre représentant semblable de l'ensemble des employés d'une unité de négociation pour les fins de la négociation collective.

AJUSTEMENT GÉNÉRAL – Changement dans les taux de rémunération de tous les employés d'un lieu de travail ou d'un groupe particulier.

ANALYSE DE POSTE – Examen des tâches et des opérations liées à un poste afin de déterminer ses exigences du point de vue des aptitudes et des relations humaines.

ANCIENNETÉ – Terme employé pour désigner la situation d'un employé par rapport aux autres employés, afin de déterminer dans quel ordre se feront les mises à pied, l'avancement, le rappel, les mutations, les vacances, etc. Selon les dispositions de la convention collective, l'ancienneté peut être fondée sur la durée du service seulement ou sur d'autres facteurs tels que la capacité ou les cotisations syndicales.

ARBITRAGE – Méthode de règlement des différends faisant appel à l'intervention d'un tiers dont la décision est finale et exécutoire. Cette tierce partie peut être soit un arbitre unique soit un conseil d'arbitrage formé d'un président et d'un ou plusieurs représentants. L'arbitrage est souvent employé pour régler des griefs importants et des différends portant sur l'interprétation des contrats. **L'arbitrage volontaire** est convenu entre les parties sans obligation statutaire. **L'arbitrage obligatoire** est imposé par la loi. Les gouvernements y ont parfois recours pour éviter le déclenchement d'une grève ou pour y mettre fin.

ARRÊT DE TRAVAIL – Autre terme général pour une grève.

ATELIER FERMÉ – Disposition des conventions collectives exigeant que tous les employés d'une unité de négociation soient membres du syndicat en bonne et due forme avant d'être embauchés et que les nouveaux employés soient embauchés par le truchement du syndicat.

ATELIER OUVERT – Atelier où l'adhésion au syndicat n'est pas requise comme condition d'obtention ou de conservation d'un emploi.

ATELIER SYNDICAL MODIFIÉ – Lieu de travail où les travailleurs non syndiqués déjà employés ne sont pas tenus d'adhérer au syndicat, mais où tous les nouveaux employés doivent le faire. Ceux qui sont déjà membres doivent continuer à adhérer au syndicat. Voir Sécurité syndicale, atelier syndical.

ATELIER SYNDICAL – Lieu de travail où tous les travailleurs visés par la convention collective doivent devenir et demeurer membres du syndicat. Les nouveaux travailleurs n'ont pas à être membres du syndicat pour être embauchés mais doivent y adhérer après un certain nombre de jours. Voir Sécurité syndicale, Atelier syndical modifié.

AVANCEMENT – Progression d'un employé à un poste rémunéré à un taux supérieur.

AVANTAGES SOCIAUX – Avantages non salariaux tels que les vacances payées, le régime de retraite, les prestations de santé et de bien-être, l'assurance-vie, etc., payés en totalité ou en partie par l'employeur.

BRISEUR DE GRÈVE – Personne qui continue à travailler durant une grève ou qui accepte un emploi pour remplacer des travailleurs en grève. En acceptant un tel emploi, la personne peut contribuer à affaiblir ou à briser une grève.

BUREAU DE PLACEMENT SYNDICAL – bureau principal à partir duquel un syndicat répond aux demandes de travailleurs. Le bureau de placement centralisé est l'endroit où les travailleurs syndiqués se réunissent pour être affectés à des emplois saisonniers ou temporaires. Un bureau de placement conjoint est parrainé par les employeurs et le syndicat. Un bureau de placement préférentiel est un service dans lequel des membres du syndicat sont les premiers à obtenir des emplois.

CHANGEMENT TECHNOLOGIQUE – Progrès technologique dans les méthodes industrielles telles que l'adoption de machines ou de nouvelles techniques de production permettant d'économiser de la main-d'oeuvre. Celles-ci entraînent souvent une réduction des effectifs.

CLASSIFICATION DES POSTES – Cote attribuée à un emploi en fonction d'une analyse des exigences du travail à accomplir.

CLAUSE DE NON-DÉCLENCHEMENT D'UNE GRÈVE – Clause contractuelle qui limite la liberté des travailleurs de déclencher une grève au cours de la durée d'une convention. Utilisée lorsque le contrat prévoit le règlement final des griefs par voie d'arbitrage. Obligatoire dans les lois du travail provinciales.

CLAUSE DE RÉOUVERTURE – Disposition permettant la réouverture d'une convention collective à une date antérieure à son expiration pour la négociation d'éléments désignés tels que les salaires, les pensions de retraite et les prestations de santé et de bien-être.

CLAUSE DISCIPLINAIRE – Article d'une convention collective qui réserve à la direction le droit de pénaliser les employés pour désobéissance.

COLLÈGE CANADIEN DES TRAVAILLEURS – Institution d'enseignement supérieur administrée par le Congrès du travail du Canada aux fins d'offrir une formation aux futurs dirigeants syndicaux.

COLS BLANCS – Terme appliqué aux travailleurs de bureau et des autres domaines d'activité non liés à la production dans une industrie.

COLS BLEUS – Travailleurs de la production et de l'entretien, par opposition au personnel de bureau et aux professionnels.

COMMISSION DES RELATIONS DE TRAVAIL – Commission établie en vertu de la législation provinciale ou fédérale sur les relations de travail en vue d'administrer la législation ouvrière, y compris l'accréditation des syndicats en tant qu'agents de négociation, le déroulement des enquêtes au sujet des pratiques ouvrières injustes et d'assumer d'autres fonctions prescrites dans la loi.

CONCILIATION ET MÉDIATION – Processus visant à résoudre les différends de travail par voie de compromis ou d'entente volontaire. Contrairement à un arbitre, le médiateur, le conciliateur ou la commission de conciliation ne rend pas une décision exécutoire; les parties sont libres d'accepter ou de rejeter sa recommandation. Le conciliateur est souvent un fonctionnaire du gouvernement; un médiateur est habituellement une personne nommée en dernier recours, même après le déclenchement d'une grève.

CONDITIONS DE TRAVAIL – Conditions afférentes au contexte de travail des employés telles que les heures de travail, la sécurité, les congés payés et les vacances, les périodes de repos, les vêtements et les uniformes gratuits, les possibilités d'avancement, etc. Bon nombre de ces aspects sont couverts par la convention collective et sont assujettis à la négociation collective.

CONFÉDÉRATION DES SYNDICATS NATIONAUX (CSN) – Centrale syndicale établie au Québec.

CONFÉDÉRATION INTERNATIONALE DES SYNDICATS OUVRIERS LIBRES (CISOL) – Organisme syndical international créé en 1949 qui regroupe un grand nombre d'organismes syndicaux nationaux tels que le Congrès du travail du Canada. Il représente 85 millions de membres à l'extérieur de l'ancien bloc communiste.

CONFLIT DE COMPÉTENCE – Conflit entre deux ou plusieurs syndicats pour ce qui est de savoir lequel représentera un groupe d'employés dans une négociation collective ou dont les membres exécuteront un certain genre de travail.

CONGÉ – Absence permise d'un employé pour une période limitée habituellement sans rémunération.

CONGRÈS DU TRAVAIL DU CANADA (CTC) – Organisme syndical national au Canada qui représente plus de 60 % de la main-d'oeuvre syndiquée au pays.

CONSEIL DU TRAVAIL – Organisation composée de syndicats locaux affiliés au CTC dans une collectivité ou un district donné.

CONTRAT – Voir Convention.

CONVENTION COLLECTIVE – Contrat (convention et contrat sont utilisés ici sans distinction) entre un ou plusieurs syndicats – agissant à titre d'agent négociateur – et un ou plusieurs employeurs au sujet des salaires, des heures de travail, des conditions de travail, des avantages sociaux, des droits des travailleurs et des syndicats et des modalités qui s'appliquent au règlement des différends et des griefs.

COTISATIONS – Versements que font les membres d'un syndicat pour soutenir financièrement celui-ci.

CUMUL D'EMPLOIS – Fait de détenir simultanément plus d'un emploi rémunéré.

DÉCISION ARBITRALE – Équivalent de l'arbitrage d'un grief; méthode en vertu de la Loi sur les relations de travail dans la fonction publique qui permet le règlement des différends surgissant au sujet des conditions d'une convention.

DÉLÉGUÉ SYNDICAL – Responsable du syndicat qui représente un groupe particulier de membres et le syndicat dans les fonctions syndicales, au sujet des questions relatives aux griefs et aux autres conditions d'emploi. Les délégués font habituellement partie de l'effectif qu'ils représentent.

DESCRIPTION DE POSTE – Partie de l'évaluation du poste qui consiste en un examen de la nature du travail, de ses rapports avec les autres postes, des conditions de travail, du niveau de responsabilité et des autres qualifications requises par le poste.

DROITS DE LA DIRECTION ou DROITS DE L'EMPLOYEUR – Ensemble des droits, y compris l'embauche, l'établissement des heures d'exploitation et le recours à des contrats que les gestionnaires prétendent généralement ne pas être des sujets appropriés de négociation collective.

EMBAUCHE PRÉFÉRENTIELLE – Un système dans lequel les employeurs embauchent uniquement les travailleurs du syndicat dans la mesure où le syndicat est capable de répondre aux demandes de travailleurs.

ENTENTE CADRE– (1) Contrat de travail passé par l'employeur qui joue un rôle de chef de file dans une industrie et qui établit le modèle général qui sera suivi par l'industrie ou (2) contrat de travail qui établit les normes de base pour les employeurs et les syndicats visés par un accord et qui négocieront des sujets supplémentaires ou de portée locale; aussi connue sous le nom de «convention-témoin».

ÉTIQUETTE SYNDICALE – Étiquette, marque ou symbole apposé sur un produit fabriqué par des travailleurs syndiqués.

ÉVALUATION DE POSTE – Système destiné à créer une hiérarchie des postes en fonction de facteurs tels que les compétences, la responsabilité ou l'expérience, le temps et l'effort. Souvent utilisé aux fins de mettre au point un système rationnel d'écarts salariaux entre les emplois ou les catégories d'emplois.

FÉDÉRATION AMÉRICAINE DU TRAVAIL – CONGRÈS DES ORGANISATIONS INDUSTRIELLES (FAT- COI) – Fédération de syndicats de métiers et de syndicats industriels, ainsi que de syndicats à structure mixte aux États-Unis; l'équivalent canadien est le Congrès du travail du Canada.

FÉDÉRATION DE TRAVAILLEURS – Fédération ayant obtenu une charte du Congrès du travail du Canada et qui regroupe des syndicats locaux et des conseils du travail dans une province ou un territoire.

FORMULE RAND – Aussi appelée **précompte syndical généralisé**, il s'agit d'une clause de sécurité syndicale qui figure dans une convention collective pour préciser que l'employeur accepte de retenir un montant égal à la cotisation syndicale sur la rémunération de tous les membres de l'unité de négociation peu importe qu'ils soient membres du syndicat, pour la durée de la convention collective. Voir **Retenue des cotisations syndicales**.

GRÈVE – Arrêt de travail ou refus de travailler de la part des employés visant à forcer l'employeur à accepter certaines conditions d'emploi. Une grève représente habituellement la dernière étape de la négociation collective, quand tous les autres recours ont échoué. Sauf dans des cas spéciaux, les grèves sont légales lorsqu'une convention collective n'est pas en vigueur. Une **grève rotative** ou **sélective** est organisée de manière à ce que seulement une partie des employés cessent de travailler à un moment donné, chaque groupe intervenant à tour de rôle. Une **grève de sympathie** est une grève de la part de travailleurs non directement impliqués dans un

conflit de travail et vise à faire pression sur l'employeur. Une **grève sauvage** est une grève qui viole la convention collective et n'est pas autorisée par le syndicat.

GRÈVE DU ZÈLE – Pratique dans le cadre de laquelle les travailleurs respectent toutes les lois et règles qui s'appliquent à leur travail, causant ainsi un ralentissement; aussi un refus d'exécuter les tâches connexes mais qui ne figurent pas explicitement dans la description du poste.

GRIEF – Plainte contre la direction déposée par un ou plusieurs employés, ou un syndicat, alléguant le non-respect d'une convention collective ou une injustice. Les modalités de règlement des griefs sont habituellement définies dans la convention collective. Le dernier palier de ces modalités est habituellement l'arbitrage.

INDEMNITÉ DE DÉPART – Paiement forfaitaire versé par l'employeur à un travailleur mis à pied de façon permanente sans qu'il en soit de sa faute.

INDEMNITÉ DE VIE CHÈRE – Augmentation périodique du salaire fondée sur les variations de l'**indice des prix à la consommation**. Parfois, une limite supérieure est fixée.

INDICE DES PRIX À LA CONSOMMATION – Étude statistique mensuelle de Statistique Canada qui permet de vérifier l'évolution des prix de détail de certains produits de consommation dans un groupe représentatif de villes.

INJONCTION – Ordonnance du tribunal qui vise à interdire à un employeur ou à un syndicat de commettre ou de poser certains actes.

LOCK-OUT – Différend ouvrier dans lequel la direction refuse aux employés de travailler ou ferme son établissement afin de forcer un règlement à ses conditions.

MAINTIEN DE L'ADHÉSION DES MEMBRES – Disposition d'une convention collective qui énonce qu'aucun travailleur n'est tenu d'adhérer au syndicat comme condition d'emploi mais que tous les travailleurs qui y adhèrent volontairement doivent maintenir leur adhésion pour la durée de la convention comme condition du maintien de leur emploi. Voir **Sécurité syndicale**.

MARAUDAGE – Tentative de la part d'un syndicat de recruter les membres d'un autre syndicat.

MÉDIATION – Moyen de règlement des conflits de travail. Les parties en litige ont recours à un tiers – appelé un médiateur – comme intermédiaire neutre.

MISES À PIED – Cessation temporaire prolongée ou définitive d'emploi en raison d'un manque de travail.

NÉGOCIATION COLLECTIVE – Méthode de détermination des salaires, des heures de travail et des autres conditions d'emploi par le biais de négociations directes entre le syndicat et l'employeur. Habituellement, le résultat de la négociation collective est un contrat écrit qui vise tous les employés de l'unité de négociation, tant les membres du syndicat que les non-membres.

NPD – Le Nouveau Parti démocratique est le «bras politique» du monde ouvrier. De nombreux syndicats sont affiliés au NPD et versent des cotisations régulières au parti. Depuis sa création en 1931, le parti a lutté au nom des travailleurs en vue d'obtenir une amélioration des pensions de retraite, des lois ouvrières, des conditions de travail, de l'assurance-maladie, de l'assurance-chômage, des droits de la personne et d'autres idées progressistes dans les législatures au Canada. Bon nombre des avantages dont bénéficient aujourd'hui les gens qui travaillent sont imputables aux politiques, aux actions et au dévouement du NPD.

ORGANISATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL (OIT) – Organisme mondial tripartite représentant le monde ouvrier, les entreprises et les gouvernements; c'est un organisme des Nations unies. Il diffuse des renseignements sur les questions ouvrières et établit des normes de travail internationales minimales appelées «conventions», qui sont proposées à l'adoption des États membres. Son siège social est situé à Genève, en Suisse.

PÉRIODE D'ARRÊT TECHNOLOGIQUE – Période durant laquelle une machine ne fonctionne pas en raison d'un bris mécanique, d'un manque de matériaux, etc., sans que cela soit attribuable à la faute de l'opérateur. L'opérateur de la machine demeure à son poste. En vertu d'un contrat syndical, le temps d'arrêt technologique est habituellement payé.

PERTE D'ACCRÉDITATION – Retrait par un conseil de relations de travail de l'accréditation d'un syndicat en tant qu'agent de négociation exclusif.

PIQUET DE GRÈVE – Patrouille effectuée près de l'établissement commercial de l'employeur par les membres du syndicat – les piquets – pour faire connaître l'existence du litige, persuader les travailleurs de se joindre à la grève ou d'adhérer au syndicat, ou encore dissuader les clients d'acheter ou d'utiliser les produits ou services de l'employeur.

PLAN DE CLASSIFICATION – Méthode d'évaluation des emplois fondée sur une comparaison des postes à l'aide d'une échelle monétaire.

PRATIQUES DE TRAVAIL DÉLOYALES – Activités de l'employeur ou du syndicat qui sont considérées «déloyales» en vertu des lois sur les relations de travail.

PRÉCOMPTE SYNDICAL GÉNÉRALISÉ – Clause d'une convention collective semblable à la formule Rand.

PRÉLÈVEMENTS – Cotisations spéciales perçues par les syndicats pour répondre à certains besoins financiers particuliers.

PRIME DE QUART – Paye supplémentaire pour le travail exécuté durant les heures autres que les heures régulières de jour.

PROBATION – Période durant laquelle un nouvel employé est à l'essai dans l'entreprise et peut habituellement être renvoyé sans contestation syndicale sauf si son renvoi est discriminatoire.

PROPOSITIONS CONTRACTUELLES – Changements proposés à la convention collective par le syndicat ou l'employeur et soumis à la négociation collective.

QUART – Période de travail quotidienne désignée pour un groupe d'employés, p. ex., de 8 h 00 à 16 h 00, de 16 h 00 à minuit, de minuit à 8 h 00. Voir **Quart partagé**.

QUART PARTAGÉ – Division du temps de travail quotidien d'un employé en deux ou plusieurs périodes de travail afin de répondre à la demande de pointe.

RALENTISSEMENT – Réduction délibérée de l'effort de travail qui ne constitue pas une grève, destinée à forcer l'employeur à faire des concessions. Une variation de cette formule est la **grève du zèle**, qui est un ralentissement concerté au cours duquel les travailleurs, de façon ironique, obéissent à la lettre à toutes les lois et règles qui s'appliquent à leur travail.

RECONNAISSANCE – Acceptation par l'employeur d'un syndicat en tant que représentant exclusif aux fins de la négociation pour les employés de l'unité de négociation.

RECONNAISSANCE VOLONTAIRE – Un employeur et un syndicat peuvent convenir que l'employeur doit reconnaître le syndicat comme agent de négociation exclusif des employés dans une unité de négociation donnée.

RÉINTÉGRATION – Le rétablissement d'un employé qui avait été mis à pied de façon discriminatoire dans son ancien poste.

RÉMUNÉRATION À LA PIÈCE ou TRAVAIL À FAÇON – Forme de rémunération au rendement selon le nombre de pièces produites. Le salaire peut être fonction de la production individuelle ou du groupe. Cette forme de rémunération contraste avec le taux de rémunération horaire fondé sur un taux fixe qui ne varie pas en fonction de la production. La plupart des contrats garantissent aux travailleurs rémunérés à la pièce un taux horaire minimum.

RÉMUNÉRATION AU RENDEMENT – Méthode de traitement qui varie en fonction de la production. Les salaires peuvent être versés à la pièce (nombre de pièces de travail réalisées), sous forme de boni ou de prime. Les contrats garantissent aux travailleurs rémunérés de cette façon un taux horaire minimum.

RÉMUNÉRATION SUPPLÉMENTAIRE – Taux de salaire plus élevé que le taux régulier payable pour le temps supplémentaire, le temps de travail les jours de congé fériés ou les jours de congé prévus, etc., pour un travail effectué dans des conditions extraordinaires, p. ex., des conditions dangereuses, la saleté ou un travail désagréable.

RETENUE DES COTISATIONS SYNDICALES – Clause figurant dans une convention collective autorisant un employeur à déduire les cotisations syndicales (et autres prélèvements) et à remettre les fonds au syndicat. Il y a quatre grandes catégories de retenues, les trois premières s'appliquant uniquement aux membres des syndicats : volontaires et révocables; volontaires et irrévocables; obligatoires, et formule Rand (cotisations déduites des salaires des employés syndiqués et non syndiqués).

RÉTROGRADATION – Mutation d'un employé à un poste qui comporte des responsabilités et des tâches réduites parfois accompagnée d'une diminution de salaire.

SÉCURITÉ D'EMPLOI – Disposition d'une convention collective qui vise à protéger l'emploi d'un travailleur si celui-ci est menacé par des événements tels que l'adoption de nouvelles méthodes ou machines.

SÉCURITÉ SYNDICALE – Dispositions des conventions collectives visant à protéger la vie institutionnelle du syndicat. Voir Prélèvements, Atelier fermé, Maintien de l'adhésion des membres, Formule Rand, Atelier syndical, Atelier syndical modifié.

SUSPENSION – Une mise à pied ou une radiation du syndicat à titre de mesure disciplinaire.

SYNDICAT – Travailleurs organisés en association volontaire, ou syndicat, pour promouvoir leurs intérêts mutuels en ce qui a trait aux salaires, aux heures de travail, aux conditions de travail et aux autres questions qui les intéressent.

SYNDICAT AFFILIÉ – Syndicat qui est membre d'un groupe de syndicats.

SYNDICAT D'ENTREPRISE – Groupe d'employés organisés ou incités à s'organiser par la direction et habituellement dominé par l'employeur.

SYNDICAT DE MÉTIERS – Aussi appelé **syndicat horizontal**; il s'agit d'un syndicat organisé selon le principe que les membres ne peuvent provenir que de certains métiers ou secteurs de compétence particuliers, p. ex., les électriciens, les plombiers, etc. En pratique, de nombreux syndicats de métiers traditionnels recrutent aussi des membres qui n'appartiennent pas aux métiers visés, ce qui fait qu'ils ressemblent à des **syndicats industriels**.

SYNDICAT INDUSTRIEL – Aussi appelé syndicat vertical; le syndicat industriel est organisé selon le principe du regroupement de tous les travailleurs d'une industrie, quel que soit leur métier ou leur compétence. Voir **Syndicat de métiers**.

SYNDICAT INTERNATIONAL – Syndicat qui compte des membres tant au Canada qu'au États-Unis.

SYNDICAT LOCAL – Aussi connu sous le nom d'**atelier** ou de **succursale**. L'unité de base de l'organisation syndicale. Les syndicats sont habituellement divisés en un certain nombre d'administrations locales. Ces locaux ont leur propre constitution et élisent leurs propres dirigeants; ils sont habituellement responsables de la négociation et de l'administration courante des conventions collectives qui englobent leurs membres.

SYNDICAT NATIONAL – Un syndicat qui ne recrute des membres qu'au Canada.

TAUX DE BASE – Le taux simple de rémunération par heure, tâche ou unité, à l'exclusion des bonis, des primes au rendement, etc.

TAUX DE RÉMUNÉRATION BLOQUÉ – Taux de rémunération versé à un employé donné qui est plus élevé que le maximum de l'intervalle de taux ou du taux de rémunération pour le travail que l'employé effectue. Par exemple, en raison de l'âge ou d'une déficience, un employé peut être rétrogradé à un poste moins exigeant comportant une rémunération moins élevée mais sans subir de diminution de salaire.

TAUX DU TEMPS SUPPLÉMENTAIRE – Taux de rémunération plus élevé fixé par la loi, la convention collective ou la coutume pour les heures travaillées en excédant du temps maximum régulier prescrit.

TAXE PAR TÊTE – Paiement régulier fait par un syndicat local à son syndicat national ou international, à son conseil du travail ou à sa fédération de travailleurs, ou encore par un syndicat à son organisme central. Elle est fondée sur le nombre de membres.

TEMPS SUPPLÉMENTAIRE – Heures travaillées en supplément du nombre maximum d'heures de travail régulières fixées par la loi, dans la convention collective ou par la coutume. Le **temps supplémentaire théorique** est une prime versée pour le travail effectué durant certaines heures de travail régulières désignées, tel que requis par la convention collective.

TRAITEMENT RÉTROACTIF – Salaire dû pour une période de service antérieure; correspond souvent à la différence entre les montants déjà reçus et le montant plus élevé résultant d'une modification des taux de salaire.

TRAVAIL À CONTRAT – Pratique de l'employeur consistant à faire exécuter une partie du travail par un entrepreneur de l'extérieur plutôt que par des employés réguliers de l'unité. À ne pas confondre avec la sous-traitance, qui est la pratique en vertu de laquelle un entrepreneur délègue une partie du travail à un sous-traitant.

TUTELLE – Prise en charge de l'administration des affaires d'un syndicat local, y compris sa caisse, par l'organisme parent.

UNITÉ DE NÉGOCIATION – Groupe de travailleurs appartenant à un métier, un service, une usine, une entreprise, une industrie ou une profession, tel que désigné par un conseil des relations de travail ou un organisme semblable en vue d'être représenté par un syndicat aux fins de la négociation collective.

VOTE DE GRÈVE – Vote pris par les membres d'un syndicat afin de décider ou non du déclenchement d'une grève.

APPENDICE «HUDI-18»

(TRADUCTION)

DISCOURS PRONONCÉ À L'OCCASION DE LA CONFÉRENCE «INDÉPENDANCE 92»

PAR Ian Hinksman

de la B.C.A.N.D.S.

Bon après-midi, mesdames et messieurs. Je suis heureux de m'adresser à tous ceux qui sont ici cet après-midi. On m'a accordé quelques minutes pour vous parler de notre organisme, la *B.C. Aboriginal Network on Disability Society*, et de la situation lamentable qui est le lot des autochtones handicapés. Nous sommes un organisme complètement indépendant qui oeuvre auprès des autochtones handicapés de la Colombie-Britannique. Nos membres viennent de tous les coins de cette province. Nous représentons tous les autochtones, inscrits ou non, qu'ils vivent dans des réserves ou à l'extérieur de celles-ci. Nous sommes le seul organisme autochtone de la C.-B. qui s'occupe exclusivement des autochtones handicapés.

D'abord, laissez-moi me présenter. Je suis moi-même handicapé et je travaille activement dans le milieu autochtone de la Colombie-Britannique depuis plus de quinze ans. J'ai été quadriplégique pendant trois mois; puis, j'ai été confiné à un fauteuil roulant pendant une année et demie. Je me débrouille assez bien maintenant avec des béquilles. Si je mentionne tout cela, c'est pour que chacun comprenne que j'ai vécu et que je comprends les problèmes particuliers auxquels nous sommes quotidiennement confrontés.

Depuis ce temps-là, j'ai participé à de nombreux projets concernant les autochtones handicapés. J'ai assisté à diverses conférences, autochtones et autres, sur les handicaps. Je fais partie du conseil d'administration de la B.C. Coalition of People with Disabilities, un organisme regroupant la majorité des organismes pour personnes handicapées de la C.-B. J'ai organisé et dirigé la B.C.A.N.D.S. dans le but d'améliorer le style de vie des autochtones handicapés de la C.-B.

J'ai été président de l'Association des centres d'accueil indiens de la C.-B.; pendant mon mandat, nous avons commandé une étude portant sur la situation des autochtones handicapés de la province. Bien que les programmes offerts par les centres d'accueil varient d'une collectivité à une autre, leurs principaux objectifs sont :

- * d'améliorer la qualité de vie des autochtones qui vivent en milieu urbain;
- * de favoriser l'égalité d'accès et l'intégration à la société canadienne dans le respect de la diversité culturelle;
- * de développer des ressources humaines dans la collectivité;
- * de compléter d'autres services (sociaux, économiques et culturels) dans la collectivité.

L'Association nationale des centres d'accueil a parrainé, les 17, 18 et 19 septembre 1988, une conférence intitulée «*Abilities - Completing the Circle*» qui a eu lieu à Ottawa (Ont.). Cent soixante personnes de toutes les régions du Canada, y compris des Territoires du Nord-Ouest, et de l'Arizona (É.-U.) y ont assisté.

Cette conférence a donné lieu à vingt-deux recommandations, dont deux des plus importantes sont les suivantes :

«Les centres d'accueil, les bandes, les conseils de bande et d'autres organismes autochtones devraient entreprendre une étude détaillée ou une évaluation des besoins de leurs collectivités afin de déterminer quels services et quelles ressources sont disponibles pour les autochtones handicapés.»

«Les centres d'accueil, les bandes et les conseils de bande devraient s'efforcer davantage de sensibiliser le public et les collectivités en parrainant ou en organisant des ateliers, des séminaires et des présentations dans les écoles mettant à contribution des représentants, des intervenants ou des invités appartenant à la collectivité des autochtones handicapés.»

L'Association des centres d'accueil indiens de la B.C. a ensuite parrainé une conférence provinciale intitulée «*First Peoples/People First*». Voici quelques-unes des recommandations importantes qui ont été faites à la conférence en question :

1. Que les centres d'accueil et la collectivité autochtone entreprennent une étude afin de recenser les personnes ayant des besoins spéciaux de manière à trouver des programmes et des services qui répondent à leurs besoins (c'est-à-dire la création d'une base de données).
2. Que l'on détermine quels services et quelles ressources sont disponibles pour les autochtones handicapés.
3. Que l'on crée un organisme indépendant de tous les autres dont la vocation soit uniquement d'être le porte-parole des autochtones handicapés. C'est ce qui a amené la création de notre organisme.

Par la suite, l'Association des centres d'accueil indiens de la C.-B. a mené une enquête, à l'échelle de la province, afin d'essayer de connaître certaines des préoccupations des autochtones. Cette enquête est disponible; vous pouvez vous la procurer auprès de chacun de nos membres qui participent à la présente conférence. Voici quelque-uns des problèmes qui se dégagent de la récente enquête menée auprès des autochtones handicapés :

1. 63 p. 100 des personnes interrogées ne savaient pas qu'il existait des services d'aide aux parents, à la famille et aux amis des personnes handicapées.
2. 56 p. 100 ne savaient pas qu'il existait des groupes d'aide.
3. 59 p. 100 ignoraient tout des moyens de prévention.
4. 38 p. 100 n'étaient pas au courant de l'existence de programmes de santé communautaire.
5. 31 p. 100 ne savaient pas qu'elles pouvaient obtenir une aide au logement.
6. 44 p. 100 n'étaient pas au courant de l'existence de classes spéciales.
7. 33 p. 100 ne savaient pas que, légalement, elles avaient des droits.

Ce ne sont là que quelques-uns des problèmes qui commencent à ressortir des quelque 200 questions qui ont été posées. On a découvert, entre autres, que lorsqu'on leur demandait si elles connaissaient tel organisme ou tel programme, les personnes interrogées répondaient par l'affirmative. Toutefois, lorsqu'on leur demandait si elles avaient recours à cet organisme ou service, seulement une faible proportion d'entre elles répondaient oui. La question que l'on aurait dû poser ensuite est pourquoi? Ce pouvait être parce que l'accès était impossible. Ou encore, qu'à leur avis, le service était inadéquat ou non adapté à leur culture. L'autre principale constatation qui a été faite, c'est qu'il n'y avait à peu près pas de différence entre les réponses des personnes vivant dans des réserves et celles n'y vivant pas.

Puis, nous avons créé et organisé notre société, qui est dûment enregistrée en vertu des lois de la C.-B., afin d'essayer d'aider ces autochtones handicapés et de répondre à certaines des questions soulevées. Nous avons tenu deux rencontres à Duncan, sur l'île de Vancouver, lesquelles ont attiré beaucoup de participants. Je me suis également rendu à Port Albani où se tiendra une conférence pour les autochtones handicapés en juin de cette année. D'autres rencontres devraient avoir lieu dans d'autres parties de la province. De plus, notre organisme tiendra une conférence, à la mi-octobre, à l'intention des délégués handicapés de la province.

Je pourrais vous parler plus longuement des autochtones et des problèmes qu'ils rencontrent, mais laissez-moi plutôt vous énumérer quelques-unes des préoccupations exprimées à l'occasion de notre dernière réunion à Duncan.

- * Logement accessible
- * Soins personnels
- * Transport
- * Éducation
- * Financement pour des aides spéciales, p. ex., des chaussures adaptées.
- * Atelier de sensibilisation du public
- * Formation professionnelle
- * Télavertisseurs pour nos personnes âgées, dépenses non couvertes par la Direction des services médicaux
- * Reconnaissance des réalisations des personnes handicapées
- * Il existe une maison d'hébergement, financée par la province, mais celle-ci n'accueille pas les autochtones qui vivent dans des réserves.
- * Ils pourraient inclure une formation, ce qui répondrait à un besoin
- * On devrait prévoir des fonds pour la formation de bénévoles qui offriraient des soins à domicile.
- * Logement pour personnes handicapées, location/achat. Les personnes handicapées vivent nettement sous le seuil de pauvreté. Comment en arriver à obtenir notre indépendance s'il nous est impossible d'être financièrement indépendants? On ne nous offre aucune formation qui nous permettrait de hausser nos revenus. Les organismes gouvernementaux sont au courant de la situation, mais ils choisissent quand même de ne pas trouver de solutions.

Les autobus posent un problème aux personnes handicapées. Le seul fait de monter ou de descendre est un problème. Les conducteurs d'autobus ne nous aident pas et ils s'offusquent même lorsque quelqu'un se sert d'un tabouret pour monter ou descendre. Il vous faut un accompagnateur, mais ils ont mis fin au programme qui permettait à cet accompagnateur de voyager à moitié prix. Il n'y a pas d'accès pour les personnes en fauteuil roulant ou pour les personnes qui ont un problème de mobilité. Les personnes handicapées ont besoin de sièges spéciaux.

À qui incombe la responsabilité de fournir des services aux autochtones handicapés? Il est inadmissible que les gens soient renvoyés d'un organisme à un autre sans que l'on trouve de solution à leur problème. La majorité des non-autochtones croient que le ministère des Affaires indiennes s'occupe des autochtones de leur naissance à leur mort. C'est loin d'être vrai. On dit souvent que d'importantes sommes, dans les milliards de dollars, sont destinées aux autochtones. Malheureusement, le ministère des Affaires indiennes est une grosse boîte dont la majorité des employés ne sont pas des autochtones et qui épuise la plus grosse partie de ces fonds. La plupart des gens qui ont vraiment besoin d'argent n'en voient jamais la couleur.

Ce qui préoccupe nos gens par-dessus tout, c'est le fait qu'on ne cesse de leur refuser des services à cause de leur origine ou de leur lieu de résidence. Au Canada, aucun autre groupe ni aucune personne d'une autre appartenance ne se voit refuser des services pour cette raison. On n'aime pas parler de discrimination raciale, mais je n'ai aucune autre explication à la souffrance et à l'humiliation qu'elle cause aux autochtones handicapés. Une personne n'a pas droit à un service à cause de son lieu de résidence ou parce qu'elle est «autochtone». Je suis prêt à appeler cela autrement si quelqu'un peut me donner un mot pour décrire cette situation. On nous envoie d'un bureau à un autre pour essayer de trouver qui offre le service. J'admets que ce n'est pas un problème propre aux autochtones, mais nous avons deux fois plus d'organismes, fédéraux et provinciaux, que les non-autochtones. Prenons, par exemple, les cartes d'abonnement d'autobus pour les personnes handicapées et deux personnes de la même famille, disons deux frères, qui habitent l'un en face de l'autre. Ils ont le même handicap, mais l'un d'eux vit dans une réserve alors que l'autre non, ce qui est possible dans bon nombre de nos secteurs urbains. Ils font une demande de carte d'abonnement d'autobus. Celui qui vit en dehors de la réserve pourra s'en procurer une pour 39 \$ par année alors que celui qui vit dans la réserve devra payer beaucoup plus que 40 \$ par mois parce que les personnes qui vivent dans les réserves n'ont pas droit à ce genre de service, ni à aucun autre service financé par la province. Ces gens sont résidents de la province et, à vrai dire, ils sont les descendants des Premières nations de ce pays, mais on leur refuse une aide fondamentale. Nous sommes au Canada qui est censé être un grand défenseur des droits de la personne.

Voilà une situation qui ne peut plus être tolérée. Il est temps que les choses changent. J'espère que vous, du gouvernement, allez commencer à vous préoccuper des autochtones handicapés dont la situation ne semble pas progresser autant que celle des personnes handicapées, en général. Quant aux autres, le temps est venu d'exposer au grand jour notre situation misérable.

094330007

from the Neil Squire Foundation:

Mike Hurley, B.C. Manager.

from the Greater Vancouver Mental Health Services:

Lucie Hanson;

Garry Long.

from B.C. Aboriginal Network on Disability:

Ian Hinksman.

De la Fondation Neil Squire:

Mike Hurley, directeur, C.-B.

De Greater Vancouver Mental Health Services:

Lucie Hanson;

Garry Long.

De B.C. Aboriginal Network on Disability:

Ian Hinksman.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

K1A 0S9

Ottawa

*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the British Columbia Coalition for Persons with Disabilities:

Margaret Birrell, Executive Director;

Geoff McMurchy, Coordinator/AIDS Project;

Tracy Moore, Advocate/Mental Health Empowerment Advocacy Project.

From United Way, Lower Mainland, Labour Participation Advisory Committee:

Mervyn Van Steinberg.

From Interior Access Network:

Ed Arnston, Chairman.

From the University of British Columbia:

Ruth Warick, Disability Resource Centre;

Bruce Gilmour, Transition Coordinator for the Centre.

From ORW:

Winston Leckie, Executive Director.

From the Columbia Society of Interdependent Living:

Glenys Snow, Founding Director.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

De British Columbia Coalition for Persons with Disabilities:

Margaret Birrell, directrice exécutive;

Geoff McMurchy, coordonnateur, AIDS Project;

Tracy Moore, intervenante, Mental Health Empowerment Advocacy Project;

De United Way, Lower Mainland, Labour Participation Advisory Committee:

Mervyn Van Steinberg.

De Interior Access Network:

Ed Arnston, président.

De l'Université de la Colombie-Britannique:

Ruth Warick, Disability Resource Centre;

Bruce Gilmour, coordonnateur de la transition pour le centre.

De ORW:

Winston Leckie, directeur exécutif.

De la Columbia Society of Interdependent Living:

Glenys Snow, directrice fondatrice.

(Suite à la page précédente)

OCT 7 1992

